BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. GRÉGOIRE

AVEC LA COLLABORATION DE

N. ADONTZ, N. BĂNESCU, S. BINON, R. GOOSSENS, A. GRABAR, M.-A. GUIDI, E. HONIGMANN, M. LAURENT, M. LASCARIS, M. LEROY, A. LEROY-MOLINGHEN, G. MORAVCSIK, P. ORGELS, G. ROUILLARD.

TOME XIV (1939)

LIBRARY
WESTERN ILLINOIS
UNIVERSITY
MACOMB, ILLINOIS

Reprinted with the permission of the original publishers
KRAUS REPRINT LTD.
Vaduz
1964

Printed in Germany
Lessing-Druckerei Wiesbaden

ΤΩΙ ΜΑΚΑΡΙΩΤΑΤΩΙ

ΑΡΧΙΕΠΙΣΚΟΠΩΙ

ΑΘΗΝΩΝ ΚΑΙ ΠΑΣΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ

ΚΥΡΙΩΙ ΚΥΡΙΩΙ ΧΡΥΣΑΝΘΩΙ

ΤΩΙ ΦΩΤΙΖΟΝΤΙ ΚΑΙ ΤΙΜΩΝΤΙ

ΤΗΝ ΕΛΛΗΝΙΚΗΝ

ΕΚΚΛΗΣΙΑΝ ΚΑΙ ΕΠΙΣΤΗΜΗΝ

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/byzantion_1939_14

NOTE SUR L'ACTIVITÉ LITTÉRAIRE DE NICÉPHORE Ier

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

Dans la littérature byzantine, comme ailleurs, il y a des auteurs sur lesquels une fortune sournoise semble s'acharner. Les humanistes, qui avaient voulu éditer leurs travaux, n'achevèrent pas leur tâche, et les traités qui ont vu le jour sont éparpillés en une douzaine d'éditions différentes qu'il est difficile de réunir, même dans une grande bibliothèque. L'année passée, pendant un séjour à Paris, je fis quelques recherches sur un écrivain byzantin que le sort a relégué dans cette catégorie, le patriarche Nicéphore Ier de Constantinople (805-816).

Le premier qui essaya d'entreprendre une édition complète de ses œuvres fut le bénédictin bien connu, Anselme Banduri, (1671-1743), mais rien ne parut, sauf un prospectus (Paris 1705) (1). Quelques fragments de traités furent

(1) J'ai pu parcourir cette brochure rare à la Bibliothèque Nationale. Elle renferme un aperçu détaillé de toutes les œuvres connues de notre auteur : en voici le titre exact : Conspectus operum Sancti Nicephori Patriarchae CP. *Quae propediem duobus tomis edenda sunt* : & *quorum hactenus edita fuerant.* Cum interpretatione Latina, Notis et VIII Dissertationibus Criticis, Dogmaticis et Historicis *Studio et opere Domni* Anselmi Bandurii *Ragusini,* Presbyteri et Monachi Ord. Sancti Benedicti è Congregatione Melitensi Parisiis Apud Claudium Rigaud, Via Cytharaea *MDCCV* CUM PRIVILEGIO REGIS. 12°, 85 pp. Banduri a utilisé tous les mss. de Paris et dressé la liste de toutes les œuvres connues, mais il ne connaissait pas les mss du Vatican (l. c., p. 4). L'édition ne parut pas, pour deux raisons, semble-t-il. Le grand duc de Toscane cessa de soutenir Banduri qui de son côté paraît avoir été bientôt absorbé par son Imperium Orientale : v. Nouvelle Biographie Universelle 4, col. 350-351, et J. B. Pitra, Spi-

édités par Combefis et par Canisius-Basnage (1), mais les plus importantes œuvres de polémique du patriarche ne furent publiées qu'au dix-neuvième siècle par les soins de deux cardinaux. Angelo Mai édita en 1849 les trois Antirrhetici et l'Apologeticus (2), tous dûment réimprimés à leur tour par Migne (3). Mai tirait les textes de deux mss. du Vatican, dont il a négligé comme d'habitude, de nous donner les cotes (4). Dans l'introduction, il dit ne pas avoir rencontré dans les manuscrits du Vatican, les autres traités déjà décrits par Banduri (5). La lacune qu'il laissa fut en partie comblée par le Cardinal J. B. Pitra, qui ajouta successivement cinq autres travaux (6) et qui avait l'intention d'en

cilegium Solesmense I (Parisiis 1852), Prolegomena, pp. LXV et suiv, surtout p. LXX.

(1) Plutôt des fragments : voir Pitra, l. c., p. LXXI.

(2) A. MAI, *Novae Patrum Bibliothecae V* (Romae 1849), 1. et suiv.

(3) MIGNE, *Patrologia Graeca* T. 109, col. 201 et suiv.

(4) MAI, *l. c.*, p. V : Mihi in Vaticana bibliotheca duo prae ceteris observati fuerunt ineditorum Nicephori scriptorum codices ; unus in fol. pulcherrimus vetus, cuius primam paginam habes in hoc nostro volumine aere incusam : isque continet

1. Apologeticum pro SS. imaginibus (quem dico maiorem, ut a minore alio distinguam, de quo mox).

2. Tres adversus Constantinum Copronymum, Iconomachum dirum, Antirrheticos. Alter autem (quem paulo serius coepta iam editione reperi) priscus aeque codex, subiunctam Nicaeno II Concilio praebuit mihi euisdem Nicephori rationem seu libellum pro sacris item imaginibus, quam Apologeticum Maiorem inscripsi... Voir plus bas, page 6.

(5) MAI, *l. c.*, p. VI : Bandurius alios quoque Nicephori Antirrheticos in codicibus vidit, nempe 1. Adversus Eusebium, sectae iconoclastae principem. 2. Adv. Epiphanidem consectaneum. 3. Adv. eos qui Salvatoris imaginem idolum esse dicebant. Verum tamen hi tres postremi in vaticanis mihi codicibus non occurrebant...

(6) J. B. PITRA *Spicilegium Solesmense.* I (Parisiis 1852) : De Magnete (*Ἐπίκρισις ἤτοι διασάφησις* : voir plus bas, p. 6), pp. 302-335 : *Προοίμιον τῶν ὑποκειμένων χρήσεων οε'*, pp. 336-370 : *Ἀντίρρησις καὶ ἀνασκευὴ τῶν Εὐσεβίου καὶ Ἐπιφανίδου λόγων*, pp. 371-503 : Spicilegium Solesmense IV (Parisiis 1858), *κατὰ τῶν ἀσεβῶς τετολμηκότων κτλ.* pp. 233-291 : *Κατὰ Ἐπιφανίδου*, pp. 292-380.

compléter la série : Pitra parle d'un tome prêt pour l'impression qui n'a cependant jamais vu le jour (1). Ehrhard a noté, il y a quarante ans, qu'une des plus importantes œuvres de polémique était encore inédite (2). Sauf quelques extraits publiés par D. Serruys (3) et ensuite par G. Ostrogorsky (4), elle l'est toujours.

En parcourant avec mes élèves, au cours du semestre passé, les sources de l'époque iconoclaste, ce texte avait retenu mon attention, et je m'étais promis de m'en occuper. Les devoirs académiques, cependant, ne m'en laissèrent guère le loisir ; aussi les résultats de mes recherches sont-ils loin d'être définitifs. Je suis parvenu cependant à établir quelques faits, qui ne sont pas dépourvus d'une certaine importance pour l'histoire de la littérature byzantine en général et pour l'époque iconoclaste en particulier. D'autre part, je dois noter ici que mes recherches ne s'étendent qu'aux mss. de Paris. J'espérais que peut-être les mss. du Vatican fourniraient d'autres textes, mais renseignements pris (5), j'ai acquis la conviction que les *codices* Parisini sont les plus importants.

Comme les historiens le savent bien, le patriarche Nicé-

(1) *Analecta Sacra et Classica* V (Romae 1888), p. 46.

(2) A. Ehrhard dans K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur 2*, p. 72.

(3) *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1903, pp. 345-51.

(4) G. Ostrogorsky, *Studien zur Geschichte des Bilderstreites*, Breslau 1929, pp. 48-51.

(5) Mon ami Mgr. R. Devreesse, a eu l'extrême obligeance de me communiquer les données suivantes dans sa lettre du 19 Août 1938 :

« Voici les traités de Nicéphore que je connais à la Vaticane.

a) Apologeticus minor (Vat. 835 ; 836 ; 1181).

b) Sur la différence entre images et croix (Spicileg. Rom. X, 157-160) = Vat. 495 ; 840.

c) Apologeticus pro sanctis imaginibus (N. Pat. Bibl. V, 145) = 682, 1.

d) Antirrheticus I (N. P. B. V, 1) = 682, 149.
» II (N. P. B. V, 54) = 682, 206.
» III (N. P. B. V, 74) = 682, 229.

Aucune trace de l'*Ἔλεγχος* dans les catalogues imprimés ou manuscrits. Vous ferez une bonne œuvre en mettant en lumière ce texte important. »

phore fut un des militants les plus acharnés du parti orthodoxe pendant la deuxième phase du conflit iconoclaste, à l'époque de l'empereur Léon l'Arménien (1). Avec S. Théodore Studite, il soutint vaillamment la cause de l'orthodoxie, et tous deux expièrent par l'exil leur opposition à la volonté impériale. Nicéphore semble avoir été le coryphée du clergé séculier, tandis que Théodore était le chef des moines. Le patriarche, issu d'une famille cultivée, ainsi que Théodore d'ailleurs, s'occupe dans ses œuvres des aspects dogmatiques et polémiques du schisme (exception faite de ses travaux purement historiques). Théodore, d'autre part, bien qu'il ait écrit, lui aussi, des ouvrages de polémique, nous fournit d'importants renseignements historiques dans son abondante correspondance (2) alors que les lettres de Nicéphore ont presque totalement péri.

Après l'apaisement du conflit iconoclaste (842), les œuvres de Nicéphore furent rassemblées par les orthodoxes, et c'est précisément sur l'histoire de cette tradition manuscrite que je voudrais m'arrêter. L'édition des œuvres complètes d'un auteur n'était pas un phénomène rare à Byzance. Il y est fréquemment question du *corpus* d'un écrivain, de St Athanase par exemple (3), et la Bibliothèque de Photius mentionne les *corpus* de toute une série d'auteurs (4). Pour identifier une telle collection, cependant, nous devons établir non seulement le contenu, mais aussi la composition des divers tomes de l'édition. Les recherches si remarquables de M. A. Ehrhard ont révélé quelles étaient, en pratique, les limites que l'emploi du parchemin, comme *Schreibmaterial*, imposait aux volumes pour la commodité des relieurs et

(1) Bibliographie détaillée chez le Père V. Grumel, *Actes du Patriarchat de Constantinople*, Fasc. II (Stamboul 1936), pp. iv-xxiii.

(2) Sur Théodore, outre les livres de Schneider et de Mlle Gardiner, voir les travaux russes de N. S. Grossu, *Prepodobnyj Theodor Studit. Ego vremja, žiznĭ i tvorenija*, Kiev 1907, et A. P. Dobroklonskij, *Prepodobnyj Theodor, ispovědnik i igumen studijskij*, 1e partie, Odessa 1913.

(3) Voir K. Lake and R. P. Casey, *Harvard Theological Review*. 19 (1926) pp. 259-270 : R. P. Casey, *ibid.*, 24 (1931), pp. 42 et suiv.

(4) Photius, *Bibliotheca*, codices 15, 24, 38, 84, 88, 90, 109, etc.

des lecteurs. Environ 360 feuillets ou 45 τετράδια constituaient des bornes qu'il ne fallait pas dépasser, sinon le livre devenait trop lourd, et la masse excessive des feuillets s'arrachait trop facilement de la couverture (1). Étant donnée donc la grandeur moyenne des peaux employées pour faire le parchemin, on comprend aisément que le tome ait pu fournir très vite une mesure assez fixe de l'étendue d'une œuvre littéraire. Je ne songe pas ici aux notes stichométriques, qui se trouvent très fréquemment jointes aux mss. des Saintes Écritures (2), parce que cette mesure semble n'avoir été couramment employée que pour la Bible et pour les œuvres de l'antiquité classique.

Les manuscrits de la Bibliothèque Nationale qui renferment les ouvrages de polémique du Patriarche Nicéphore sont au nombre de cinq (3). Trois sont écrits sur parchemin, deux sur papier. Comme on le verra, ces codices se répartissent en deux groupes bien distincts. Le premier se compose de trois mss., à savoir, Fonds Grecs 909, 910 et 911 : commençons par le N° 910.

Le Fonds Grec 910 est un beau ms. écrit sur parchemin de teinte ivoire et assez épais. Les feuillets sont abîmés au début, par endroits ils sont tachés et troués. Dimension des feuillets : 360 × 230 mm., de l'écriture : 270 × 180 mm. Lignes pleines, 34 par page, en minuscules droites, angulaires et fortement ligaturées. Le début du ms. est complet tandis qu'au milieu plusieures feuillets font défaut.

Voici son contenu :

1) L'Apologeticus, attribué ici à tort à St. Théodore, *ὁ Γραπτός*, ff. 1r-81r. Lacune à la fin, le texte se termine par les mots *ῥήματι θῦ*|.

(1) A. Ehrhard, *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche von den Anfängen bis zum Ende des* 16. *Jahrhunderts* : *Texte und Untersuchungen hrsgg. von E. Klostermann und C. Schmidt*, Bd. 50 (1936), p. 248 et passim.

(2) H. B. Swete, *Introduction to The Old Testament in Greek* (2) revised by R. R. Otley (Cambridge), 1914, pp. 342-366.

(3) La seule étude sur les mss. de Nicéphore que je puisse trouver est donnée par Pitra (Spic. Solesm.I, p.LXV et suiv.), mais il s'étend plutôt sur le contenu et n'en donne pas une description détaillée,

(2) Antirrheticus I, inc. def. avec les mots *ἐρεσχελία πολλῇ*. Des f. 118r.

3) Antirrheticus II. inc. f. 118v sans aucun en-tête : des. f. 125 v.

(4) Antirrheticus III. inc. f. 126r sans aucun en-tête. Sur f. 173r note dans la marge : Testimonia SS. Patrum. Sur f. 178r espace de trois lignes laissé en blanc dans le texte : un autre de six lignes sur f. 186v, juste avant la fin du traité. Des. texte f. 186 v.

(5) Contra Mammonam, Eusebium et Epiphanidem. Inc. texte f. 187r sans aucun en-tête. Note dans la marge de la main de F. Combefis : Antirrheticus contra impium Eusebium. Des. texte f. 229v.

(6) f. 229 v. *Τὰ κατὰ Ἐπιφανίδου*. Des. texte f. 259 v.

7) Vita Nicephori : en tête ajouté par une main moderne. Inc. texte f. 260r : des f. 287r. Sur f. 287 quelques griffonnages de mains postérieures.

On peut ajouter encore quelques détails. L'encre est d'un brun grisâtre foncé. En-têtes dans le manuscrit écrits en onciales angulaires de même teinte et non en rouge. Signatures des cahiers de la main du scribe sur le feuillet 1r en haut au coin extérieur, en petites majuscules ; les signatures à la fin du cahier manquent. En bas au coin extérieur des ff. 1r et 8v une autre numérotation en minuscules, ajoutée à une époque plus tardive. Lignes pour guider le scribe incisées assez légèrement à travers toute la page. Esprits rudes et doux carrés. L'iota souscrit est absent. Les paragraphes ne commencent pas d'ordinaire par des caractères majuscules ; l'hypsilon de *οὐ* est parfois inscrit dans l'omicron, qui est alors de forme tout à fait circulaire. Dans les marges, le scribe a ajouté beaucoup de paragraphai, et une main postérieure en a encore ajouté d'autres : ces dernières présentent beaucoup de contractions et de notations tachygraphiques.

Le ms. est relié en cuir rouge sur ais de bois. Les plats offrent des dessins au trait en or et un H surmonté d'une couronne avec des fleurs de lys. Au dos, dessins au trait en or et le titre : 126. THEODOR GRAPTUS ADVERSUS ICONOMA (*sic*) ; en bas la date de 1602.

Le Parisinus Graecus 910 est l'archétype indirect du Pa-

risinus Graecus 909 (1). Ce dernier codex, selon les catalogues, fut écrit à l'Athos en 1368, et le colophon qu'il contient l'assure, du reste. Le voici : *Τὸ παρὸν βιβλίον τοῦ ἁγίου Θεοδώρου τοῦ Γραπτοῦ, τῶν μακρῶν χρόνων ἀφανισθέν, τῇ περὶ τὰς θείας γραψὰς φιλοσεβεῖ σπουδῇ καὶ φιλοκαλία τοῦ ἁγίου ἡμῶν αὐθέντου καὶ βασιλέως κυροῦ Ἰωασὰφ τοῦ Κατακουζηνοῦ ζητηθέν, ἑνὸς μόνου βιβλίου εὑρεθέντος, καὶ ἐκείνου πάνυ μὲν σαθροῦ διὰ παλαιότητα χρόνου, ἐσφαλμένου δὲ καὶ τοῦ γεγραφότος ἰδιωτίᾳ, μετεγράφη εἰς ὠφέλειαν τῶν ἐντευξαμένων ἐν ἔτει ζ ϟ ο ς μηνὶ Μαρτίῳ ινδ ς ου* (2).

Néanmoins le ms. n'appartient pas et ne peut pas appartenir à l'époque de Jean Cantacuzène. Il est écrit sur papier vergé, d'un type qui fut employé en Orient au XVIe siècle, et le scribe a copié assez bien l'écriture archaïsante de son archétype. Jean Cantacuzène a collectionné beaucoup de manuscrits pendant sa retraite au Mont-Athos. Une série de manuscrits, copiés pour l'empereur déchu, s'est conservée jusqu'à nos jours au monastère de Vatopédi, et ils offrent des traces très visibles d'archaïsme dans l'écriture. Parmi eux on peut signaler en premier lieu les mss. 5, 6 et 7 de la dite bibliothèque, qui renferment le *corpus* des œuvres de St Athanase d'Alexandrie (3). L'écriture de ces codices est une imitation franche, et, je dois l'avouer, très bien réussie, de l'écriture du onzième siècle. Le N° 6, néanmoins, porte une note de la main même de l'empereur, ce qui fixe la date.

D'autre part, il y a des indices qu'au XVIe siècle on a copié pas mal de mss. en Orient. J'ai eu l'occasion, il y a cinq ans, de faire le dépouillement des mss. hagiographiques de la Laure d'Iviron au Mont-Athos. Dans cette bibliothèque j'ai trouvé une série de mss., portant des dates du XVIe siècle et écrits sur le même type de papier. On peut donc conjecturer que le Parisinus 909 n'est qu'une copie d'un des mss.

(1) Le Cardinal Pitra a déjà noté ce fait (*Spicilegium Solesmense* I, p. LXVIII).

(2) Pitra cite (l. c.) le colophon du N° 911.

(3) V. *Σ. Εὐστρατιάδης, Κατάλογος τῶν κωδίκων τῆς Μονῆς τοῦ Βατοπεδίου*, Cambridge, 1924, pp. 3-6, et K. LAKE, *Journal of Theol. Stud.*, 5 (1904) pp. 108-114. Il n'y a pas trace de la copie de Cantacuzène parmi les mss. décrits par *Εὐστρατιάδης*, l. c., pp. 3-6.

écrits pour Jean Cantacuzène, exécutée au Mont-Athos au cours du XVIe siècle. La date et l'écriture archaïsante lui ont assuré en Occident un accueil amical de la part des amateurs de mss., avides et pas trop connaisseurs. L'identité des lacunes dans les deux manuscrits, et leur contenu identique, confirment cette hypothèse.

Revenons-en d'ailleurs à ce colophon ; nous n'avons pas encore relevé tout ce qu'il contient d'intéressant. Il en ressort que :

1) Les mss. de Nicéphore au XIVe siècle étaient rares ;

2) L'empereur déchu en a cherché, et ses agents en ont trouvé un tome seulement, qui est le Parisinus Graecus 909.

3) Déjà au Xe siècle on attribuait les œuvres de Nicéphore à Théodore Graptus.

Pitra a déjà souligné le fait qu'au XIVe siècle dans les controverses sur la lumière divine, les ouvrages de Nicéphore sont souvent cités par les deux partis sous le nom de Théodore *ὁ Γραπτός* (1). Je crois qu'on peut aller plus loin encore et qu'on peut, sans paraître trop audacieux, supposer que toute cette attribution se basait uniquement sur le Parisinus 910. Il se peut bien aussi que les *παραγραφαί* et les notes marginales mentionnées ci-dessus, se rattachent à l'histoire de cette controverse.

Cette attribution cependant, quoiqu'elle remonte au Xe siècle, n'était pas seule à avoir cours à cette époque, comme nous le montre le Parisinus Graecus 911, lui aussi écrit au Xe siècle, et par une main tellement semblable à celle du Parisinus 910 qu'on ne peut guère les distinguer. On dirait que c'est le même scribe, ou en tout cas, que le ms. est sorti du même scriptorium. Cependant il y a des différences importantes de contenu.

Le ms. 910 est écrit sur parchemin, de teinte ivoire et d'épaisseur moyenne, mais de meilleure qualité que celui employé dans le codex 909. Les dimensions des pages : 370 × 290 mm. Écriture en lignes pleines, 30 lignes à la page.

(1) Mon élève, M. P. J. Alexander, a attiré mon attention sur le ms. N° 582 de l'Escorial (E. Miller, *Catalogue*, p. 409), où les traités de Nicéphore sont attribués à Théodore *ὁ Γραπτός*. Le ms. est du XVIe siècle.

CONTENU DU MS.

1) *Πίναξ* de l'Apologeticus (un feuillet en manque au commencement). ff. 1r-5r.

2) L'Apologeticus, attribué ici à Nicéphore : ff. 5v-110v.

3) Antirrheticus I, ff. 111r-152r.

4) Antirrheticus II, ff. 152r-168r.

5) Antirrheticus III, ff. 168r-240v. L'appendice (voir plus bas) *Προοίμιον ... χρήσεων* y commence sur f. 223r.

6) *Κατὰ Εὐσεβίου καὶ Ἐπιφανίδου*, ff. 241r-294r.

7) *Κατὰ Ἐπιφανίδου*, ff. 294r-332v.

8) *Ἐπίκρισις ἤτοι διασάφησις*, inc. *Αἱ τῶν ἱερογράφων ...* ff. 332v-343v.

9) *Πρόλογος καὶ ἀνατροπή*. inc. *καὶ σπουδαῖα...* ff. 343v-368v (fin).

Les différences, comme il est aisé de le constater, sont les suivantes :

a) Le *Πίναξ* de l'Apologeticus figure dans le No 911.

b) La vie du patriarche y fait défaut.

c) L''*Ἐπίκρισις* et le *Πρόλογος* y sont ajoutées.

Mais, comme nous le verrons plus bas, ces traités font partie intégrante du corpus. Donc, le Codex 911 représente le premier tome du corpus Nicephorianum, et en donne la tradition manuscrite pure ; il est clair, par ailleurs, que les codices 909 et 910 attribuent à tort les œuvres de Nicéphore à Théodore *ὁ Γραπτός*.

Pour comprendre la composition du corpus Nicephorianum, nous devons encore fixer notre attention sur deux autres mss. de notre auteur, qui se trouvent à Paris :

1) Le Parisinus Graecus 1250.

2) Le Parisinus Coislinianus 93.

Ces mss. sont surtout intéressants pour nous parce qu'ils contiennent le traité inédit qui, à ce qu'il semble, marque l'*ἀκμὴ* de la polémique de Nicéphore contre les iconoclastes. Commençons notre étude par le Parisinus Graecus 1250, qui est le plus important.

Ms. écrit sur parchemin de qualité et d'épaisseur moyennes ; du côté du poil il montre une teinte jaunâtre. 332 feuillets. Dimensions de la page : 296 ×210 mm. ; de l'écriture : 220 × 165 mm. Écrit en lignes pleines, 30 à la page, en

minuscules assez grandes, coulantes et arrondies, avec beaucoup de ligatures ; mais les caractères ne sont pas superposés les uns sur les autres. Esprits rudes et doux de forme carrée. L'accentuation suit les règles grammaticales. L'iota souscrit fait défaut. Les débuts des alinéas sont marqués par des caractères majuscules en carmin terne. Les cahiers sont de huit feuillets ; ils sont indiqués par de petits caractères majuscules mis dans la marge inférieure ; au début et à la fin les signatures sont inscrites entre les deux lignes de garde à l'extérieur de la page. Les lignes pour guider le scribe sont légèrement incisées, et ne dépassent nulle part les deux paires de deux traits verticaux qui les bornent de chaque côté ; à la marge extérieure une troisième ligne verticale plus largement espacée. La plupart des signatures ont été coupées par le relieur mais il en reste, $\overline{\Theta}$ (f. 65r) et $\overline{\Pi\Gamma}$ (f. 97r), leurs signes de contraction sont en général conservés. Encre brune, assez pâle. Numérotation des chapitres dans la marge extérieure. L'ancien catalogue et M. Omont veulent attribuer le ms. au XIVe siècle. A mon sens, il serait plutôt du XIIIe, le parchemin ne présentant pas l'aspect caractéristique du XIVe siècle.

Très belle reliure du XVIe siècle de cuir vert-olive sur ais de bois, estampée en or avec les armes du roi François Ier (la salamandre) et un F majuscule surmonté d'une couronne. Les armes se trouvent dans un cartouche ovale, entouré d'un guillochis rectangulaire, fait de desseins conventionnels de l'époque de la Renaissance. Trous pour quatre boulons sur chaque plat ainsi que pour des fermoirs — un en haut et en bas, et deux sur le côté extérieur. Au dos, parsemé de fleurs de lys et de F avec couronne superposée, en majuscules : *ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΚΑΤ ΑΙΡΕΤΙΚΩΝ* ; en bas dans un guillochis : *ΚΥΡΙΑΛΟΥ*.

Contenu du ms.

Au commencement sur le feuillet de garde (parchemin, mais moins ancien que le reste du ms.) :

Au recto, tout à fait en haut de la page, inscription latine en caractères petits et difficiles à lire : Erat hic codex Manuelis Coesimati pervenit deinde in manus Jani Lascaris, qui eum donavit Francisco Regi. Folo 331 Jani Lascari 1516,

A côté de la précédente, inscription grecque en deux lignes d'une main grossière : *Τάδε περιέχει ἡ παροῦσα βίβλος ἧς ἡ ἀρχή ἐστι, τοῦ Κυρίλλου ἐκ τῶν κατὰ τῶν δοκητῶν διαλόγου.*

La seconde ligne fut biffée ensuite, et une autre main y ajouta : *οἶμαι δὲ τὸ ... τασμα ἐκ τινὸς Νικηφόρου ἀντιρρητικὸν πρὸς αἱρετικούς*, ce qui fut biffé à son tour.

En bas, d'une écriture haute, lâche et peu nette :

τοῦ ἁγίου Νικηφόρου ἀντιρρητικὰ πρὸς αἱρετικοὺς βιβλία δύο.

Au verso, collée sur le parchemin, une description du contenu du ms. sur papier blanc, par une main du XVIIe siècle. En bas de la page, une autre main a noté que la description est de F. Combefis.

Fol. 1r en haut (par une main plus récente que celle du texte) : *Τοῦ ἁγίου Νικηφόρου ἀντιρρητικὸν α'*. Plus bas en majuscules : FRANCISCO FRANCORUM REGI CHRISTIANISSIMO LASCARIS.

En rouge (main du texte) : *Προοίμιον τῶν ὑποκειμένων ἑβδομήκοντα πέντε χρήσεων.* inc. *Τῶ ἐν χερσὶν ἡμῖν ἤδη διηνυσμένων · ἐπὶ τῶν ὑπεσχημένων περαίωσιν ἥκομεν ...*

Nous avons ici le traité publié par Pitra (v. supra, p. 2, n. 6), il se trouve aussi dans le Coislinianus Graecus 93, f. 410v. Le texte en est abîmé par l'humidité. Le prologue se termine au f. 2r en bas de la page. Au f. 2v commencent les citations dont une de Cyrille d'Alexandrie ad Hermeiam *κατὰ τῶν δοκητῶν.* inc. *Φέρε λέγομεν καὶ...* Les citations continuent jusqu'au feuillet 19r ; j'en ai noté 79 en tout, mais peut-être y en a-t-il plusieurs du même traité. Les feuillets du ms. sont numérotées sur les rectos dans le coin supérieur et extérieur en petits chiffres arabes.

F. 20r. *Ἀντίρρησις καὶ ἀνασκευὴ τῶν Εὐσεβίου καὶ Ἐπιφανίδου λόγων, τῶν κατὰ τῆς τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν Χριστοῦ σαρκώσεως ληρωδηθέντων.* inc. *Ἤδη μὲν ἐν τοῖς πρόσθεν ἡμῶν εἰρημένοις τῇ σφενδονι (sic) θωρηχθέντες τοῦ πνεύματος ...*

Texte publié par Pitra, Spicilegium Solesmense, T. I, pp. 371-503.

F. 79v. : *Κατὰ Ἐπιφανίδου.* inc. *Τῶν οὖν παρηνεγμένων ἡ μὲν ἐπιγραφὴ ...*

Texte publié par Pitra, l. c., IV, pp. 292-380. Des. texte f. 125v.

F. 126r. *Ἐπίκρισις ἤτοι διασάφησις τῶν οὐκ εὐαγῶς ἐκλειφ-*

θεισῶν (sic) κατὰ τῶν ἱερῶν εἰκόνων χρήσεων, γενομένη παρὰ τῶν προεστότων τοῦ ὀρθοῦ τῆς ἐκκλησίας δόγματος. inc. *Αἱ τῶν ἱερογράφων δέλτων θεοπαράδοτοι ῥήσεις ἐμφανῶς διαγορεύουσιν, ὡς ἐπεστέλλετό ποτὲ διδακτικῶς παρὰ τῶν κηρύκων τῆς ἀληθείας...*

Texte édité par Pitra, l. c. I, pp. 302-335. Ici, dans la marge extérieure, note au crayon *προοίμιον* et *passim* à la suite. Des notes de la main de F. Combefis se retrouvent aussi ça et là avec des renvois aux autres mss. de la collection royale, notamment au. Cod. Colbertinus 354. Des. texte f. 139v... *τοῖς τῶν θείων εὐαρέστου ἀγαθῶν ἐπίδοξον καὶ ἐπίταξις* (?).

F. 140r. : *Τοῦ αὐτοῦ κατὰ τῶν ἀσεβῶς τετολμηκότων εἴδωλον ὀνομάσαι τὸ Θεῖον ὁμοίωμα, ἔτι τε καὶ τί ἐστὶ γραπτὸν, καὶ πῶς νοητέον τὸ οὐ ποιήσω τὸ ὁμοίωμα, καὶ ὅτι δεῖ ἕπεσθαι ταῖς πατρικαῖς παραδόσεσιν · ἀνασκευή τε τῶν δυσσεβῶς ἐκλειφθεισῶν* (pour *ἐκληφ-*) *ῥήσεων παρὰ τῶν τῆς ἐκκλησίας ἐχθρῶν.* inc. *καὶ σπουδαῖα νομίζω καὶ δίκαια οὕτω τῆς ὥρας καλούσης ...*

Ce texte aussi est divisé en chapitres et fut édité par Pitra, Spicilegium Solesmense IV (1858), pp. 233-291. Des. texte f. 172v.

A la fin du texte se lit de la main du scribe : *Ἐνταῦθα τελειοῦται τὸ πρῶτον βιβλίον τῶν ἀντιρρητικῶν τοῦ ἁγίου Νικηφόρου.*

En bas de la page les mots *Ἐνταῦθα ... ἀντιρρητικῶν* sont répétés par une main postérieure.

F. 173r. : *Ἔλεγχος καὶ ἀνατροπὴ τοῦ ἀθέσμου καὶ ἀορίστου καὶ ὄντως ψευδωνύμου ὅρου, τοῦ ἐκτεθέντος παρὰ τῶν ἀποστατησάντων τῆς καθολικῆς καὶ ἀποστολικῆς ἐκκλησίας καὶ ἀλλοτρίῳ προσθεμένων φρονήματι, ἐπ' ἀναιρέσει τῆς τοῦ θείου λόγου σωτηρίου οἰκονομίας.* Inc. *Ὅροις τῆς εὐσεβείας εὐπειθῶς εἴκειν καὶ ἀκλινῶς ἕπεσθαι θεσμοῖς τιμὴν τοῖς εὖ τεθειμένοις ἄνωθεν φρουρεῖσθαί τε καὶ τειχίζεσθαι ἔνθεσμον καὶ σωτήριον ...*

A côté du titre (main du scribe) : *ἀρχὴ τοῦ δευτέρου βιβλίου.*

Ce texte inédit, sauf pour les extraits publiés par D. Serruys et ensuite par G. Ostrogorsky, se retrouve aussi dans le Coislinianus Graecus 93, mais il y occupe la première place et est d'ailleurs incomplet au commencement (voir plus loin, p. 13). F. 205v note de la main de Combefis : Desunt hic aliqua, unu' forte vel aliud foliu'.

F. 316v. : *ἀρχὴ τῶν ἐκ τῆς πρὸς Θεοδόσιον πεπλασμένης ἐπι-*

στολῆς χρήσεων λ (1). Des. texte f. 332v avec une longue formule pieuse, la même que dans le Coislinianus Graecus 93. Sur le plat inférieur, à l'intérieur, note en 4 lignes, peut-être de Combefis :

desideratur foliu' unu' post fol. 173
desideratur foliu' unu' post fol. 187
desideratur foliu' unu' post fol. 205
desiderantur folia duo post fol. 229.

Des indications notées ci-dessus, il ressort que le Parisinus Graecus 1250 fut copié sur un archétype en deux tomes, où l' *Ἔλεγχος καὶ Ἀνατροπή* formait la deuxième partie.

Décrivons maintenant le dernier ms. de la Bibliothèque Nationale, le Coislinianus 93. C'est un codex sur papier grossier oriental du type bombycin et vergé — lignes verticales seulement et largement espacées. 603 feuilles. Dimensions de la page : 336×215 mm. ; de l'écriture : 255 × 142 mm. Écrit sur lignes pleines, 30 à la page, sans lignes tracées ; les signatures des cahiers aussi font défaut. Écrit en minuscules assez grandes et irrégulières avec esprits carrés ; le scribe imite une main du XIe siècle, bien que sans trop de succès. Encre brune foncée, très acide, qui a rongé le papier par endroits. Le ms. à mon avis, ne peut être daté d'avant le XVe siècle. Reliure de cuir de veau brun, glacé à l'origine, mais le glaçage a disparu en maints endroits, ce qui lui donne un aspect pour ainsi dire variolé. Sur les deux plats, des écussons et armoiries sur boucliers profondément creusés. Au dos, dessins en or du type du XVIIe siècle. Titre : ANONYMUS DEIMAG (sic) MS. GR.

Au début, quelques feuilles de papier blanc. Le ms. commence f. 1r avec l'*Ἔλεγχος καὶ Ἀνατροπὴ* de Nicéphore ; l'incipit en fait défaut, et le ms. commence... *κακουργεῖν ἐβούλοντο περὶ τὸ ὄνομα, ἵνα μὴ δόξωσιν...* = Cod. Par. Graecus 1250, f. 178r, l. 21 ; donc il y manque à peu près cinq feuillets. Après f. 62v une lacune dans le ms. ; une autre après f. 158bis. Sur le verso de ce feuillet le texte finit.

2) L'Apologeticus ff. 159v-277v.

3) L'Antirrheticus I, ff. 277v-320r.

(1) Cf. PITRA, IV, p. 336.

4) L'Antirrheticus II, ff. 320v-337v.

5) L'Antirrheticus III, ff. 338r-431v.

6) *Ἀντίρρησις καὶ ἀνασκευὴ τοῦ Εὐσεβίου καὶ Ἐπιφανίδου*, ff. 431v-499v.

7) *Κατὰ Ἐπιφανίδου*, ff. 500r-552r.

8) *Πρόλογος καὶ ἀνατροπὴ τῶν δι' ἐναντίας χρήσεων κτλ.*, ff. 552v-587r.

9) *Ἐπίκρισις ἤτοι διασάφησις*, ff. 587r-603r (fin).

D'après le contenu du ms., il est clair que le scribe a divisé le deuxième tome de la façon suivante : il a mis l'*Ἔλεγχος καὶ ἀνατροπή* au commencement, puis copié le premier tome, et ensuite ajouté les traités qui précèdent l'*Ἔλεγχος* dans le Parisinus Graecus 1250 (1).

Des calculs stichométriques nous laissent entrevoir que le premier tome de l'archétype du Parisinus Graecus 1250, s'il ne contenait que les numéros 2-4 et une partie de 5, devait être plus mince que le deuxième tome. Cette section du Coislinianus 93 ne compte que 251 feuillets, tandis que les autres traités couvrent 357 feuillets. Même si nous admettons que la vie de Nicéphore a pu y figurer, le premier tome ne s'en trouverait augmenté que de 30 feuillets environ.

Enfin nous pouvons résumer les résultats de notre enquête de la façon suivante :

1) Les œuvres de polémique de Nicéphore furent rassemblées dans une édition collective au neuvième siècle, probablement entre sa mort (823 ?) et l'apaisement final du conflit iconoclaste (842).

2) Cette édition fut répartie en deux tomes, dont le premier renfermait l'Apologeticus et les trois Antirrhetici et peut-être la vie de Nicéphore, tandis que le deuxième contenait les autres traités.

(1) M. Ostrogorsky est d'avis que le Coislinianus 93 = C est l'archétype direct du Regius 1250 = B (pp. 46-47). Dans ses notes critiques, je n'en vois point la preuve : son argument se base uniquement sur la date attribuée à C ; ce fondement une fois ruiné, tout son échafaudage s'écroule immédiatement. De plus une collation de quelques pages des deux ms., faite par mon élève, M. Paul J. Alexander, n'offre aucun appui à l'hypothèse de M. Ostrogorsky, bien au contraire.

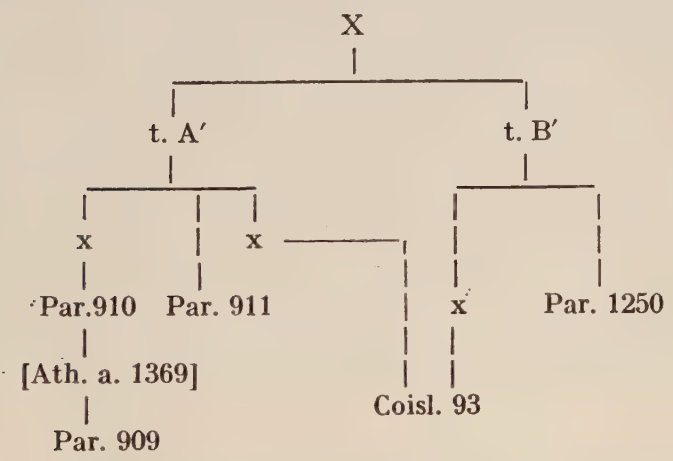
3) De bonne heure l'attribution des traités à Nicéphore s'était obscurcie dans les mss., et parfois on les attribuait à Théodore Graptus. Un codex du xe siècle qui représente cette branche de la tradition manuscrite nous est conservé dans le Parisinus Graecus 910. Au xive siècle ce codex s'est trouvé au Mont-Athos, où on le copia pour l'empereur Jean Cantacuzène. Les mss. de Nicéphore étaient alors rares.

4) C'est de cette copie que descend le Parisinus Graecus 909.

5) Le meilleur représentant de la vraie tradition pour le premier tome est le Parisinus Graecus 911, où l'attribution à Nicéphore est conservée.

6) Le deuxième tome des œuvres du patriarche nous est parvenu dans deux mss., dont le meilleur est le Parisinus Graecus 1250. Le Coislinianus 93 descend de son côté d'un autre exemplaire de la même souche, mais le scribe le divisa en deux parties qu'il copia l'une avant, l'autre après le texte du premier tome, qu'il avait tiré d'un codex apparenté au Parisinus Graecus 911.

7) Les faits ainsi constatés peuvent être représentés schématiquement par le *στέμμα* que voici :



Cambridge (Massachusetts). R. P. Blake.

LA LISTE ORIGINALE DES PÈRES DE NICÉE

A propos de l'Évêché de « Sodoma » en Arabie

Dans notre compte rendu des recherches de M. Eduard Schwartz sur les listes des évêques ayant participé aux conciles de Nicée, de Constantinople et de Chalcédoine (1), nous avons tenu compte de cette remarque du savant éditeur des *Acta conciliorum* : « Ich halte es für ausgeschlossen, dass eine christliche Bischofsstadt sich Sodom nennen liess»(2). Nous avons essayé (3) d'expliquer ce nom étrange par l'hypothèse que *ΣΟΔΟΜΩΝ* serait une erreur d'écriture pour *ΣΟΑΔΩΝ*, et nous avons ajouté que, dans ce cas, *Σευῆρος *Σοάδων* serait identique à *Σευῆρος Διονυσιάδος* qui est omis dans la classe *Λ* V (4).

Dans un intéressant article intitulé *Bischofskirche und Mönchskirche im nördlichen Ostjordanland* (5), M. Albrecht

(1) Eduard Schwartz, *Über die Bischofslisten der Synoden von Chalkedon, Nicaea und Konstantinopel*, dans *Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, Phil.-hist. Abt., Neue Folge, Heft 13, München 1937 [cité : *Bischofslisten*].

(2) *Byzantion*, t. XII (1937), p. 323-347. Nous profiterons de l'occasion que nous offre la mention de ce compte rendu pour y ajouter ces petites remarques : p. 327, n. 6 lire *ιγ καλανδῶν κτλ.* ; p. 339, n. 5 voir aussi Anne Comnène, *Alexias*, éd. Reifferscheid, t. I, p. 19, 16 : *περὶ Καλαυρήν* ; p. 344, *Βερόη Μακεδονίας* (concile de Chalcédoine, *actio III*, n° 44) pourrait être un premier exemple de l'usage répandu au moyen âge d'appeler Macédoine toute la région entre le Pont Euxin et le Rhodope. Voir sur cet usage les témoignages rassemblés par Theoph. Luc. Frid. Tafel, *Constantinus Porphyrogenitus, de provinciis regni byzantini liber II, Europa*, Tubingae 1847, pp. xiii-xxiii.

(3) *Byzantion*, loc. cit., p. 338.

(4) Turner (voir p. 25, n. 1) a classé les manuscrits latins, que Ed. Schwartz désigne par *Λ*, en cinq groupes (I-V), au lieu de quatre, comme l'avait fait Otto Cuntz (voir p. 25, n. 2).

(5) Dans *Palästina-Jahrbuch*, t. XXXIII (1937), p. 93, n. 6.

Alt, mentionnant cette suggestion, a remarqué : « Der ansprechende Vorschlag, den seltsamen Namen Sodoma eines Bistums der Provinz Arabia in der Liste der Teilnehmer am Konzil von Nikaia 325 als Verschreibung für Soada anzusehen, stösst auf die Schwierigkeit, dass in den meisten überlieferten Fassungen dieser Liste an zweiter Stelle hinter dem Bischof von Sodoma der von Dionysias (= Soada) erscheint ».

Si nous reprenons ici cette question, c'est, d'une part, parce que cette remarque nous a montré que nous n'avions pas suffisamment développé les raisons qui nous semblent justifier notre correction, et parce que, d'autre part, nous croyons que la solution de ce petit problème aide à discerner la meilleure classe des listes des Pères de Nicée.

Dans les pages suivantes, nous nous proposons 1° de discuter les difficultés qui s'opposent à une localisation du prétendu évêché de Sodoma dans la province d'Arabie, 2° d'examiner la question de savoir si notre correction de Sodoma en Soada est rendue impossible par le fait que, dans la plupart des listes, Sodoma se trouve à côté de Dionysias, enfin 3° de montrer la valeur, méconnue jusqu'ici, de la classe A V de ces listes, en examinant les omissions et autres particularités de cette classe.

I

Les essais tentés pour localiser l'évêché de Sodoma attestent les difficultés de cette tâche. En 1714 déjà, le savant hollandais Adrien Reland a exprimé des doutes analogues à ceux d'Ed. Schwartz concernant la probabilité de l'existence d'un évêché nommé Sodoma (1). C'est également Reland qui a essayé le premier de découvrir quel toponyme pourrait se cacher derrière ce nom énigmatique. Nous croyons qu'il a eu raison d'éliminer tout d'abord une identification avec Zoara, parce que Zoara était une ville de Palestine, et non d'Arabie. Le même motif lui a fait abandonner l'idée de

(1) Adriani Relandi *Palaestina ex monumentis veteribus illustrata*, Traiecti Batavorum 1714, t. I, p. 254 sqq. ; t. II, p. 1019 sq.

corriger le nom de l'évêché, écrit dans la liste arabe, éditée par Selden al-Ṣūṣūmāōn (1), en Sycamazon, ville située elle aussi en Palestine. Enfin, il était sur le bon chemin en cherchant à expliquer le nom de Sodoma par celui d'un évêché de la province d'Arabie. Il a cru le retrouver dans le toponyme *Zozoyma* ou *Zoraima* de quelques transcriptions latines de la *Notitia Antiochena*, faites à une époque très tardive. Dans les manuscrits grecs de cette *Notitia*, le nom du septième suffragant de Bostra, qui correspond à cette forme altérée, est écrit *ὁ Ζωρονίας* (2) ; il s'agit de Zorava, l'actuelle Ezraʿ. Sous sa forme exacte, ce nom ne ressemble donc guère à Sodoma. Le Quien (3), après avoir cité tout au long l'exposé de Reland, a proposé de son côté une nouvelle correction, celle de Sodoma en Sidyma, nom d'une ville de Lycie. Mais les listes énumèrent toujours Sodoma parmi les villes d'Arabie ; cette correction est donc inacceptable, car « il est impossible de confondre à ce point deux provinces si éloignées » (4).

Aux XIXe et XXe siècles, l'identification de Sodoma avec Zoara, écartée par Reland et Le Quien, a été généralement admise par les savants. Theodor Nöldeke, il est vrai, a bien vu les difficultés qui s'opposent à cette localisation. Ayant parlé de certains auteurs qui, suivant un ancien usage, attribuent p. ex. Areopolis, ville de la Palestine IIIe, à l'Arabie, il continue (5) : « Bedenklicher ist es aber, dass in den Unterschriften des Nicänischen Concils (in den lateinischen und syrischen Texten) der Bischof von *Sodoma* unter « Arabien » steht, während der von *Aila*, wie wir sahen, unter den palästinischen aufgeführt ist. Wir sind zwar nicht gezwungen, diesen Bischofsitz Sodom grade da zu suchen, wo man jetzt die mythische Stadt des Loth annimmt ; aber zu weit vom Südende des todten Meeres dürfen wir uns doch wohl kaum entfernen. Die Übereinstimmung der lateinischen

(1) = *Patrum Nicaenorum nomina*, p. 154 sq., nº 99.
(2) *Byzant. Ztschr.*, XXV (1924), p. 74, 12.
(3) Mich. Le Quien, *Oriens Christianus*, t. III, col. 737-744.
(4) F. Delmas, dans *Échos d'Orient*, t. IV (1900-01), p. 89.
(5) Theodor Nöldeke, dans *Hermes*, t. X (1876), p. 169 sq.

und syrischen Texte macht es unthunlich, die Lesart anzuzweifeln, während man allerdings sonst dazu geneigt sein möchte, da Le Quien III 745 von einem Bisthum Sodom nichts weiss. Immerhin könnte man übrigens vermuten, dass die Abgrenzung dieser beiden Provinzen gegen einander nicht zu allen Zeiten ganz dieselbe gewesen wäre ».

Il semble bien, en effet, qu'entre 325 et 451, la frontière entre l'Arabie et la Palestine ait été déplacée du Wādī el-Ḥesā au Wādī el-Mōğib ; mais ce fait n'apporterait pas la solution cherchée. L'argument vaudrait, si Zoara était située entre ces deux Wādīs ; en réalité, on est d'accord maintenant pour l'identifier avec Labruš ou al-Ebroš (el-Burğ) dans le Ghōr eṣ-Ṣāfīyé qui se trouve sur la rive sud du Wādī el-Ḥesā et qui, par conséquent, à l'époque qui nous intéresse, n'a jamais fait partie de l'Arabie (1). Les auteurs qui, comme M. R. Aigrain, veulent maintenir Zoara en Arabie, sont obligés de donner à cette province une frontière qui, au lieu de suivre fidèlement le cours du Wādī el-Ḥesā, s'incurve vers le Sud de manière à englober précisément le territoire de Zoara (2). Donc, si vraiment en 325 ce Wādī était la limite de l'Arabie, il est arbitraire d'attribuer Zoara à cette province. Néanmoins, cette opinion est maintenant cou-

(1) M. Delmas (*loc. cit.*), il est vrai, semble chercher Zoara entre les deux Wādīs : « Ségor se trouve au nord-ouest du Zared (Wādī el-Ḥesā) et au delà de la mer Morte, par conséquent dans l'Arabie, tout aussi bien qu'Areopolis, signalée dans la *Notitia Dignitatum* comme une forteresse de l'Arabie. Il faut donc inscrire Sévère parmi les titulaires de Zoara qui avait les ruines de Sodome sur son territoire ». Mais cette argumentation se fonde sur une localisation, fort peu précise d'ailleurs, qui est complètement abandonnée aujourd'hui. De plus, Nöldeke qui savait bien que certains textes attribuent Areopolis et d'autres villes à l'Arabie, s'est borné à expliquer ces anomalies comme des archaïsmes ou, dans le cas de la *Notitia dignitatum*, par quelques différences qui pouvaient exister entre les administrations civile et militaire.

(2) Voyez la carte de R. Aigrain, art. *Arabie*, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. III (1922-24), col. 1158-1339 (après la col. 1184). On y trouve le site de Zoara deux fois indiqué, et les deux fois avec un point d'interrogation. Mais comme on l'a vu, on doit écarter l'un des deux sites.

rante ; elle vient encore d'être reprise et développée avec beaucoup d'érudition par le R. P. Abel (1).

Nous pouvons passer sous silence les essais faits pour retrouver la Sodome biblique soit à Tell Ghassūl dans la vallée du Jourdain, où l'Institut Biblique Pontifical a récemment entrepris des fouilles (2), soit à Bāb eḍ-Ḍraʿ, où la supposent les membres de l'expédition américaine de 1924 (3) ; car il est hors de doute qu'à l'époque romaine on la plaçait dans le voisinage de l'endroit où l'on voyait Zoara (4), à savoir au Sud-Ouest ou à l'Ouest de la mer Morte. A Moasada, c.-à-d. Masada, Poseidonios a entendu parler des ruines voisines de Sodoma (5). Entre Masada et le Ghōr eṣ-Ṣāfīyé, le nom du Ǧebel Ousdoum ou Soudoum rappelle aujourd'hui encore celui de Sodoma ; à la fin du IVe siècle, on y montrait, à six milles romains de Ségor, le *titulus uxoris Loth* (6). D'ailleurs, on a encore la mention d'une « Sodoma d'Arabie » dans les *Ethnika* d'Étienne de Byzance, s.v. *Ἔγγαδα, κώμη μεγάλη πλησίον Σοδόμων Αραβίας* (7). Or, la question se pose de savoir si cette Sodoma est identique avec l'évêché d'Arabie dont l'existence serait dans ce cas assurée. Mais cela n'est pas du tout sûr, ni même probable ; car dans Étienne de Byzance, qui dépend de sources hétérogènes, l'Arabie peut désigner quelque chose de bien différent de la *Provincia Arabia*, et de plus, le village d'Engada était loin de cette province, du moins d'après l'interprétation habituelle

(1) Voir plus loin, p. 23, n. 1.

(2) Alexis MALLON, Robert KOEPPEL, René NEUVILLE, *Teleilat Ghassul*, t. I, Rome 1934.

(3) Melvin Grove KYLE, *Exploration at Sodom ; the story of ancient Sodom in the light of modern research*, New York 1938.

(4) Cf. EUSÈBE, *Onomasticon*, p.150, 19 éd. KLOSTERMANN : *Σοορά, πόλις τῆς περιχώρου Σοδόμων, ἣ καὶ Σιγὼρ ὀνομάζεται καὶ Ζοορά.* PROCOPE DE GAZA, dans MIGNE, *P. G.*, t. LXXXVII, col. 373 B.

(5) POSIDONIUS apud STRABON. *Geogr.*, XVI, 2, 44, p. 764 C. Voir notre article *Σόδομα*, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Enzyklop.*, t. III A, col. 786 sq.

(6) ÉTHÉRIE, *Peregrinatio*, dans *Itinera Hierosolymitana saeculi IV-VIII*, rec. Paul. GEYER, Vindob. 1898 (*CSEL*, vol. XXXIX), p. 54, 18. F.-M. ABEL, *Rev. Bibl.*, XXXVIII (1929), pp. 255-259.

(7) STEPH. BYZ., éd. A. MEINEKE, p. 260, 3.

de ce passage. Cette Engada d'Étienne de Byzance semble, en effet, être l'Engaddi ou Engedi biblique, aujourd'hui ʿAïn Ǧidī au Nord de Masada. Ptolémée, Pline et d'autres appellent cette localité également Engadda ou Engada (1), et Eusèbe (2) la désigne comme *κώμη μεγίστη*. L'Arabie d'Étienne de Byzance, ou plutôt ce que ses différentes sources ont appelé de ce nom, s'étend des environs de Damas (3) jusqu'à l'Idumée (4), sans parler de l'Arabie mésopotamienne, de l'*Arabia*, partie de l'Égypte située à l'Est du Nil, ni de l'Arabie proprement dite. Donc, la Sodoma de cet auteur peut bien être la ville biblique, et on peut la chercher dans la région du Ǧebel Ousdoum, loin par conséquent de la *Provincia Arabia* à laquelle appartenait le prétendu évêché de Sodoma. Pour chercher la ville d'Étienne de Byzance dans cette province, on pourrait s'en rapporter à un document syriaque de 570 après J.-C. environ, qui mentionne une localité de l'Arabie ghassānide, dont le nom se lit soit ʿAïngaddā (c.-à-d. « source de bonheur »), soit ʿAïngarrā, ce qui correspondrait à l'arabe ʿAnǧar (5). Comme l'avant-dernière lettre est écrite sans point diacritique, il est difficile de décider si nous avons affaire à l'une ou l'autre de ces deux leçons possibles. Quoi qu'il en soit, dans les limites de la *Provincia Arabia* romaine, une ville du nom de Sodoma est inconnue.

D'accord avec le R. P. Abel, nous pensons que, vers 325, on devait placer la Sodome biblique dans les environs du Ǧebel Ousdoum, mais nous ne pouvons pas nous ranger

(1) Peter Thomson, *Loca sancta*, t. I, Halle a. S. 1907, p. 57 sq. Benzinger, *Real-Enz.*, t. V, col. 2562, s. v. *Engadi*. F.-M. Abel, *Géographie de la Palestine*, t. II, Paris 1938, p. 316 sq., s. v. *Engaddi*. Le nom signifie « la fontaine du Chevreau ».

(2) Eusèbe, *Onomast.*, p. 86, 17.

(3) Steph. Byz., s. v. *Γοαρηνή*.

(4) Steph. Byz., s. v. *Ἐδουμαῖοι*, d'après Ouranios ; s. v. *Μίνῳα* (= *Μηνοῖς*) ; s.v. *Βατάναβος* (si c'est Betoannaba, l'actuel ʿAnnābé près de Ludd).

(5) Brit. Mus. cod. syr. Add. 14.602. Cf. William Wright, *Catalogue of Syr. Mss. in the Brit. Mus.*, t.II (1871), p. 712a. Theod. Nöldeke, dans *ZDMG*, t.XXIX (1875), p.441. Lamy, dans *Actes du onzième congrès international des orientalistes*, IVe section (1898), p. 130. H. Lammens, dans *ROC*, t. VIII (1903), p. 480.

à son avis en ce qui concerne l'évêché de Sodoma. « Il est possible», dit-il, « que ce titre ait été pris par l'évêque de Zoara voulant marquer sa juridiction sur toute la Sodomitide. Zoara, en effet, ne figure pas dans la liste de Nicée, tandis qu'on le rencontre au Concile de Constantinople en 381 » (1). Et dans sa *Géographie de la Palestine* (2), il résume son opinion sur l'évêché de Sodoma comme suit : « Sous ce nom se déguise probablement Zoara, chef-lieu de la Sodomitide qui paraîtra avec son nom au concile de Chalcédoine, après avoir passé de l'Arabie à la Palestine III ».

Voici nos objections à cette hypothèse. D'abord, Sévère n'est pas appelé évêque de la Sodomitide, mais de Sodoma, qui, partant, doit être une ville épiscopale comme tous les autres sièges nommés dans cette liste. Donc, Sodoma et Zoara devraient être deux noms de la même ville épiscopale. Mais tandis que l'identification de Zoara avec Ségor (3) témoignait d'une connaissance approfondie du récit biblique, celle de Zoara avec Sodoma l'aurait contredit, car il suppose une certaine distance entre les deux villes. De plus, s'il était déjà difficile d'admettre que Zoara, située sur la rive gauche du Wādī el-Ḥesā, ait appartenu à l'Arabie, (4) il est encore bien moins possible d'attribuer à cette province toute la Sodomitide jusqu'au Ǧebel Ousdoum.

Au reste, tous les essais ingénieux pour résoudre la question topographique n'ont guère rendu plus vraisemblable la supposition qu'un évêché aurait pu porter le nom de la

(1) F.-M. Abel, *Rev. Bibl.*, XXXVIII (1929), p. 257 ; même affirmation erronée dans la *Géographie de la Palestine*, t. II, p. 468, tandis que, *ibid.*, p. 198, n. 3, il le désigne correctement comme participant au concile de Chalcédoine.

(2) *Géogr. de la Palest.*, t. II, p. 198, n. 3.

(3) Voir p. ex. sur la carte de Mādabā : *Βαλὰκ ἡ καὶ Σ<ηγώρ, ἡ νῦν> Ζοάρα.*

(4) Certes, Zoara était autrefois la ville frontière de la *Moabitide*, (cf. Jérém., 48, 34. Josèphe, *Ant.*, IV, 4. Procope de Gaza, *Comm. in Esaiam*, dans Migne, *P. G.*, t. LXXXVII, col. 2097 A : *Σηγὼρ ἣν ὁρίζειν τὴν Μωαβῖτιν φασὶ μέχρι περάτων αὐτῆς, ἐξ ὧν ἡ Παλαιστίνη τὴν Ἀραβίαν ἐκδέχεται.* Mais ces mots n'ont pas trait à l'époque du concile de Nicée. Le long article *Moab* de Hölscher (*Real-Enz.*, XV, col. 2291-2312) est insuffisant pour ce qui concerne les frontières de la Moabitide.

ville maudite de Sodome, détruite par Dieu à tout jamais. Les auteurs chrétiens de toutes les époques parlent trop souvent de cette punition divine qui a dévasté (1) la ville florissante, pour qu'on puisse s'imaginer qu'un évêché chrétien ait pu porter son nom détesté. Nous croyons donc que les doutes énoncés jadis par Reland et Le Quien et repris récemment par Eduard Schwartz restent toujours aussi justifiés.

II.

Voyons maintenant si notre correction de Sodomon en Soadon se heurte à de réelles difficultés.

F. Delmas (2) rejette toute possibilité d'erreur de copiste : « Sévère, évêque de Sodome en Arabie, est mentionné dans tous les manuscrits de toutes les versions ; on ne saurait donc croire à une erreur de copiste comme dit Le Quien ».

Albrecht Alt, au contraire, accepterait volontiers la correction de Sodomon en Soadon, que nous avons proposée, mais il croît qu'elle se heurte à la difficulté insurmontable que dans la plupart des rédactions de cette liste, l'évêché de Dionysias (= Soada) figure deux places après celui de Sodoma.

Nous n'avons jamais douté que Dionysias soit Soada (3). Mais la présence de Soada dans cette liste, sous le nom de Dionysias, n'empêche pas que Sodoma soit une fausse leçon pour Soada : car nous constatons à plusieurs reprises dans les listes de Nicée que certains évêques sont mentionnés deux fois, sous des noms apparemment différents (4) :

(1) Cf. Théodoret, *Hist. relig.*, chap. 6 (Migne, *P. G.*, t. LXXXII, col. 1361 A) : *κατὰ τὴν Σοδομῖτιν ἔρημον.*

(2) F. Delmas, dans *Échos d'Orient*, t. IV, p. 89.

(3) Cf. *Byzantion*, t. XII (1937), p. 338 : « *Σευῆρος *Σοάδων* serait alors identique à *Σευῆρος Διονυσιάδος* », etc.

(4) Voir H. Gelzer, dans *Patrum Nicaenorum nomina*, Lipsiae 1898, p. xliii et lvi ; le même, dans *Beiträge zur alten Geschichte und Geographie, Festschrift für Heinrich* Kiepert, Berlin 1898, p. 48. Les numéros sont ceux de l'*Index patrum Nicaenorum restitutus*, dans *Patr. Nic. nom.*, p. lx-lxiv ; même numérotation suivie par Fr. Schulthess, *Die syr. Kanones der Synoden von Nicaea*, etc., p. 4-13.

N° 85 *Νάρκισσος Νερωνιάδος* = N° 93 *Νάρκισσος Εἰρηνουπόλεως*
N° 156 *Θεόδωρος Οὐσάδων* = N° 184 *Θεόδωρος Οὐασάδων*
N° 167 *Στρατήγιος Λήμνου* = N° 214 *Στρατήγιος Ἡφαιστείας*.

En réalité, il n'y eut qu'un seul évêque nommé Narcisse et un seul évêque du nom de Strategios présents à Nicée, et il est certain que Théodore d'Ouasada en Isaurie n'est autre que Théodore d'Ou(a)sada en Pisidie (1). Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que Soada figurât aussi deux fois dans la liste, d'abord sous son nom de Soada (estropié en Sodoma) et ensuite sous celui de Dionysias. Mais pour affirmer qu'il en est bien ainsi, il faudrait évidemment que le nom de l'évêque de « Sodoma » et de Dionysias soit le même. Or, précisément, parmi les nombreux pères de Nicée, il n'y a de Sévère que sur le siège de Dionysias et de « Sodoma».

Une nouvelle confirmation de notre opinion nous est donnée par les listes de la classe *Λ* V, qui correspond à la « quatrième famille des manuscrits », suivant la classification d'Otto Cuntz (2). Cette classe, en effet, omet, là où on doit les omettre (3), les trois doublets indiqués plus haut, et omet aussi

Lenain de Tillemont (*Mémoires pour servir...*, t. VI, p. 806) avait déjà reconnu l'identité de Narcisse de Neronias et N. d'Irenopolis.

(1) Cuthbertus Hamilton Turner, *Ecclesiae occidentalis monumenta iuris antiquissima*, fasc. I, pars I, Oxonii 1899, p. 53, n° 76 = Cuntz, *Patr. Nicaen. nom.*, p. 21, n° 72 ; Turner, p. 57, n° 86 = Cuntz, p. 23, n° 81 ; Turner, p. 73, n° 183 b, c = Cuntz, p. 41, n° 143-144 : Theodorus Uis + Adon (Lyciae) ; Turner, p. 87, n° 212 = Cuntz, p. 55, n° 194 (toujours de la dernière colonne).

(2) Otto Cuntz, *De versione latina*, pp. xiv-xvii, dans *Patrum Nicaenorum nomina*, éd. H. Gelzer, O. Cuntz, H. Hilgenfeld, Lipsiae 1898.

(3) Nous savons que la ville cilicienne s'appelait Neronias, puis, à partir d'une époque peut-être même postérieure au concile, Irenopolis (cf. Theodoret, *H. E.*, I, 7, 41 : *Κιλικίας δὲ τῆς δευτέρας ἡ Νερωνιάς ἐστι πόλις, ἣν νῦν Εἰρηνούπολιν ὀνομάζομεν*). Comme Eduard Schwartz l'a bien vu (*Bischofslisten*, p. 67), dans le cas de Neronias, la seconde mention sous le nom d'Irenopolis résulte d'une variante marginale prise faussement pour un supplément et ajoutée par conséquent à la dernière place parmi les évêques de Cilicie. Sévère de Dionysias est également nommé à la dernière place parmi ceux d'Arabie, ce qui donne à penser qu'on se trouve ici devant un cas analogue à celui de Neronias. Il va de soi que le nom indigène de Soada (« la noire » ; aujourd'hui es-Suwēda) est plus ancien que

la mention de Sévère de Dionysias (1), ce qui doit signifier que, dans la liste originale, Sévère était mentionné comme évêque de Soada, et que, par la suite, on l'y a mentionné une seconde fois indûment, sous le nom grec de son siège, Dionysias.

Enfin, dernière confirmation, qui nous semble décisive : un groupe de manuscrits de cette classe *Λ* V donne, au lieu de *Sodomon* (ou, d'après *Λ* I, 78 *Sodimon*, ou encore *Sodumon*, d'après le cod. K de *Λ* V), la leçon *Sodon* (2). Cette forme suppose plutôt dans l'archétype la leçon *Soadon* que la leçon *Sodomon*, car, tout d'abord, elle n'en omet qu'une seule lettre, et, de plus, la corruption de Sodon en Sodomon s'explique plus aisément que la corruption inverse de Sodomon en Sodon, car cette dernière forme constitue la *lectio difficilior*.

le nom grec Dionysias. Or *Λ* V ignore cette forme récente. Si on pouvait montrer que le nom de Dionysias fut donné à la ville après 325, nous aurions ici une nouvelle preuve de l'ancienneté du texte de *Λ* V.

Dans les deux autres cas, il s'agit plutôt de l'attribution de ces évêchés à deux provinces différentes. Vasada était située en Pisidie, et non en Isaurie, et Hephaistias de Lemnos en Achaïe, et non dans la province des Iles, malgré l'affirmation contraire de Gelzer (*Festschr. f. H. Kiepert*, p. 48 ; cf. *Byzantion*, t. XII, p. 340).

De l'existence de ces dittographies, Gelzer (*loc. cit.*) a tiré cette conclusion : « Schon diese Doppelbischöfe beweisen, dass wir nicht genuine Unterschriften, sondern ein aus verschiedenen Quellen zusammengearbeitetes Werk vor uns haben. Der Redaktor erkannte die in verschiedenen Quellen etwas abweichend benannten Bischofssitze nicht als identisch ». Or, comme ces remarques ne concernent point la classe *Λ* V, il est manifeste que celle-ci représente un texte bien supérieur aux autres « rédactions ». Il est curieux que Gelzer, au lieu d'apprécier la valeur de ces omissions bien fondées, n'en ait parlé qu'avec dédain (*Patr. Nicaen. nom.*, p. xliii : *Omnes libri praeter Latinam familiam IV quae multos praesules omittit...* ; ibid., p. lvi : *omnes versiones praeter IV familiam quae multa nomina praeterit...*).

(1) Cf. Turner, p. 55, n° 78 ; p. 57, n° 94 ; p. 79, n° 183 ; p. 75, n° 166.

(2) Turner, p. 53, col. V, n° 76. Cuntz, p. 21, col. IV, n° 72, *adnotatio*.

III

Jusqu'à présent, la plupart des philologues classiques qui se sont occupés de nos listes, se sont efforcés de démontrer que *Λ* V représente un texte tout à fait négligeable et inutile. Si, dans les dernières éditions, on l'a encore republié, il semble bien que ce soit uniquement parce qu'on ne voulait rien omettre. Même Eduard Schwartz, qui, comme Turner (1), avait remarqué que des variantes de *Λ* IV et V se retrouvent dans la liste copte, tant prisée par M. Schwartz (2), ne consacre que deux ou trois lignes à *Λ* V (3). Mais les constatations que nous venons de faire font déjà bien présumer de la valeur de cette classe. Voici encore deux cas typiques qui achèveront de mettre en relief son importance primordiale.

L'évêché isaurien d'*Alistra* (nº 187) ne se trouve que dans les listes des pères de Nicée, tandis qu'*Ilistra* est une ville épiscopale bien connue en Isaurie (ou, après l'an 373, en Lycaonie). A juste titre, le R. P. S. Vailhé a déclaré (4) : « Le vrai nom de la ville est Ilistra » : les auteurs, les monnaies, une inscription, Hiéroklès, les *Notitiae episcopatuum*, tous le prouvent à l'unanimité, et maintenant encore, elle s'appelle Ilisra (5). Mais dans les listes des pères de Nicée, le titulaire de cet évêché est nommé presque sans exception *Tiberius Alistron*. Même leçon dans les listes syriaques ('listrā) ; certes, théoriquement, elle pourrait être lue 'Ilisṭrā, mais, en réalité, elle représente sûrement la forme Alistra, parce que l'I initial y est toujours transcrit par les lettres 'i-, comme dans 'Irenopolis, 'Iqonion, etc. Parmi les manus-

(1) Turner, *loc. cit.*, fasc. I, pars I, p. 95.

(2) Ed. Schwartz, *Bischofslisten*, p. 66.

(3) *Bischofslisten*, p. 65 en bas : « *Λ* V. In Betracht kommt nur die Handschrift 212 des Kölner Domkapitels. Die Liste berührt sich nahe mit IIII, ist aber nicht daher entnommen, während der Text mit dem der Handschrift von Corbie zusammengeht ».

(4) S. Vailhé, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. II, col. 462.

(5) Ruge, *Real-Enzykl.*, t. IX, col. 1068. Les formes *ΕΙΛΙΣΤΡΑ* (monnaies) et *'Ηλίστρων*, *'Ηλύστρων*, *'Ιλλίστρων*, *Λίστρων* (*Notitiae episcop.*) ne sont que des graphies différentes du nom d'Ilistra,

crits de toutes les classes et dans toutes les langues qu'ont rassemblés Gelzer, Cuntz, Hilgenfeld, Braun, Turner, Benešević et Lebedev, on trouve seulement trois variantes qui ne montrent pas l'A- initial. L'*Index syriacus coenobii Nitriensis* (n° 187) écrit Līsṭrōn, la première classe latine (*Λ* I, 187) *Slistron*, *Slystron*, *Sclistron*. Dans tous ces cas, le nom est donc estropié. Seule la classe *Λ* V a la forme correcte *Ilistron*.

Et voici le second cas : la ville de Verbe en Pamphylie (n° 159) est nommée dans la plupart des listes *Siarba* ; seules les classes *Λ* IV, qui combine les deux leçons, *Λ* V et le cod. syr. Nitr. (n° 159) connaissent la forme exacte de Varbe (*uarbis*, *uarabon*). Dans la liste de Michel le Syrien (1), il faut également lire U(a)rbon, et non Eurekon, comme l'a fait Chabot ; la partie correspondante de la liste copte manque ici. Gelzer (2) a déjà bien reconnu cet état de choses ; mais, pour lui, « c'est cette fois la seconde recension, la mauvaise, qui seule a la leçon correcte ».

Sa valeur étant à présent bien établie, examinons de plus près la classe *Λ* V.

Le premier éditeur de la liste des Toletani XV, 16 et 17 (3),

(1) Michel le Syrien, *Chronique*, trad. J.-B. Chabot, t. I, p. 252, n° 193.

(2) H. Gelzer, dans *Festschrift für H. Kiepert*, p. 60 : « Unter den pamphylischen Städten wird Syarba oder Uarba aufgezählt. Erstere Lesart bieten I 159 Siarbon, II 158 Siarbitanus, V 155 *Συάρβων*, IX 162 Sw'rb', XI 152 Siarbosē, die zweite IV 148 Uarbis, VIII 159 W'r'bwn und III 157, wo in üblicher Weise beide Lesarten kontaminiert sind : Barbonitanus de Syarimo. Trotzdem, dass für die erstere Lesart gerade die guten Rezensionen eintreten, hat diesmal die schlechtere zweite Rezension, der sich allerdings der vorzügliche Syrer VIII anschliesst, allein das Richtige. Denn es kann keinem Zweifel unterliegen, dass wir es mit einem alten Schreibfehler zu tun haben *ΣΥΑΡΒΩΝ* für *ΟΥΑΡΒΩΝ* ; es ist die bei Hierokles 680, 6 *Βέρβη* und in den Notitien (Georg. Cypr. 455 und 1572) *Βάρβη* genannte Stadt, mit der man gewiss richtig die Münzlegende *Οὐερβιανῶν* kombiniert hat (E. Kuhn, *Verfassung des Röm. Reichs*, II, S. 300) ».

(3) Franciscus Antonius Gonzalez, *Collectio canonum ecclesiae Hispanae, ex probatissimis ac pervetustis codicibus nunc primum edita a Publica Matritensi Bibliotheca*, vol. I, Matriti 1808 (la préface est datée de 1821), col. 13, note 56 (la citation de Cuntz, *Patr. Nicaen. nomina*, p. ix, est inexacte).

a jugé nécessaire de s'excuser d'avoir publié une liste incomplète et si mauvaise. En effet, dans les manuscrits tardifs qu'il publiait (ils sont écrits en 1034 et 1095), le texte s'arrête déjà après le titre de la province de Lycie (1), et dans ces listes, les noms sont souvent assez altérés. Mais une comparaison des différents manuscrits de cette même classe, connus depuis, montre qu'une partie du moins des fautes doivent être imputées aux copistes et qu'elles ne sont pas des particularités de l'original sur lequel ces listes ont été copiées.

La même liste a existé dans un manuscrit de Lugo (codex Lucensis), écrit après l'an 1031, qui fut détruit en 1671 par l'incendie de l'Escurial (2).

Enfin, Turner a découvert (3) une copie d'une liste identique dans le codex Parisinus 3838 du xe siècle, qu'il n'a plus pu utiliser dans son édition des cinq classes latines, parue en 1899 ; mais il l'a imprimée *in extenso* comme Appendix II en tête de la 2e partie du Ier fascicule de son ouvrage (4). La liste (fol. 7a) de ce manuscrit est plus complète que celle des Toletani (elle se termine par l'évêque d'Athènes) et représente le même texte.

Le plus ancien manuscrit de cette classe, le cod. K (Coloniensis biblioth. capitularis 212), diffère parfois un peu des autres textes de la même classe. Eduard Schwartz estime (5) que ce manuscrit doit seul entrer en ligne de compte parmi ceux de Λ V ; cependant, dans le cas de So<a>don, ainsi qu'on vient de le voir, ce sont justement les autres manuscrits de cette classe qui ont conservé l'excellente leçon Sodon.

Les manuscrits qui ne contiennent que les noms des évêques (sans leurs sièges) sont sans intérêt pour nos recherches.

Pour constater quels noms sont omis dans Λ V et quelles

(1) Cuntz, p. 41. Turner, p. 73.

(2) Gonzalez, *loc. cit.* Friedrich Maassen, *Geschichte der Quellen und der Literatur des canonischen Rechts im Abendlande bis zum Ausgange des Mittelalters*, Graz 1870, p. 671 sq. et 706. Cuntz, *Patr. Nicaen. nom.*, praef., p. xv.

(3) Turner, *loc. cit.*, p. 96 : « *Parisiensis eheu nimis sero detectus* ».

(4) *Eccl. occid. mon. iur. ant.*, fasc. I, pars II, Oxonii 1904, p. 97 sq.

(5) Ed. Schwartz, *Bischofslisten*, p. 65, en bas (voir p. 27, n. 3).

sont les autres particularités de cette classe, il faut d'abord comparer les listes du cod. Paris. 3838 (μ), des cod. Toletani et du cod. Coloniensis (K). Là où l'un de ces manuscrits permet de combler une lacune des autres, on peut admettre qu'il ne s'agit pas d'une omission due à la classe Λ V entière, mais seulement à une partie des manuscrits. Dans notre énumération, nous suivons la numérotation de Turner.

Entre les n°s 3 et 4, dans les Toletani sont insérés :

Filoxemis de Napoli et *Papnuntius de Aegypto.*

Le premier est en réalité le n° 56, *Filoxenus de Hierapoli*, qui s'est égaré loin de sa place exacte où il manque dans les Toletani (μ : *Filoxinus E<r>apoli*).

Paphnutios est omis dans μ et dans toutes les autres listes, à l'exception de celle de Théodore le Lecteur et de la liste de 318 noms (n° 4) ; dans Ω, manuscrit de la classe Λ IV, il est ajouté par une seconde main (1). Mais on sait par Rufin (2) que Paphnuce a vraiment assisté au concile. Ed. Schwartz croit que son nom est interpolé par Socrate dans sa liste, répétée par Théodore le Lecteur ; il n'a pas tenu compte du fait qu'il se trouve également dans les Toletani de Λ V, ou bien il n'a pas attaché d'importance à cette mention.

9. *Σεκοῦνδος* de Ptolemaïs était évêque de Ptolemaïs en Pentapolis ou Libya superior. C'est donc à juste titre que la liste copte l'assigne à cette Ptolemaïs (n° 22), tandis que toutes les autres listes l'attribuent à *Πτολεμαΐς Ἑρμείου*, ville de Thébaïde (3). Mais on s'étonne de lire dans une liste de souscriptions le nom de cet arien obstiné qui s'est précisément refusé à souscrire au symbole de Nicée et qui fut déposé pour cette raison. D'autre part, pourquoi ce Secundus figurerait-il dans la liste, alors que l'autre évêque réfractaire, Théonas de Marmarika, en est absent? On se sera imaginé

(1) *Patr. Nic. nom.*, p. 62, liste V, n° 16. TURNER, *op.cit.*, fasc. I, pars I, p. 39, note de col. IIII.

(2) RUFIN, *Hist. eccl.*, X, 4. Cf. SOCRATE, *Hist. eccl.*, I, 11.

(3) Autrefois, Ed. SCHWARTZ avait supposé (*Nachr. d. Gött. Gesellsch.*, 1905, p. 184, n. 1) que les évêques des deux villes de Ptolémaïs s'appelaient Secundus tous les deux ; mais plus tard, il a abandonné cette opinion (cf. *Bischofslisten*, p. 66).

avoir affaire à une liste de présences, et non de souscriptions, et on aura cru bien faire en y ajoutant le nom d'un évêque qu'on savait par ailleurs avoir participé au concile. Il s'agit manifestement d'une interpolation, ce que confirme encore l'incertitude qui règne dans les listes touchant la province où il fallait l'insérer. *Λ* V a donc raison d'omettre l'évêque Secundus, et comme ce nom figure dans toutes les autres listes, son omission ici est une nouvelle preuve de la valeur exceptionnelle de *Λ* V.

12. *Ἀντίοχος Μέμφεως* est omis dans *Λ* V. Nous ne savons pas pourquoi.

13. *Ἀτθᾶς* de Schedia est faussement attribué à la Thébaïde par toutes les listes, à l'exception de *Λ* V, qui le nomme à sa place exacte, avant le titre *Tebaida*. Dans la liste copte, les provinces d'Égypte et de Thébaïde sont réunies sous un titre commun ; par ce procédé, la faute y est donc également évitée.

16. La forme exacte Plusianos ne se trouve que dans *Λ* IV et V, dans la liste copte (VII, nº 15), celles de Michel le Syrien (« Plousios ») et des 318 noms (nº 169).

18. *Ζώπυρος* de Barke est nommé *Z. Archisicis* (*μ*), *Arcistheis* (K) ou *Arcisteis* (Toletani). Nous croyons que l'original de cette classe donnait :

Zopirus <B>arcis.
<Lybiae> siccae : etc.

Après la perte du mot *Libyae*, les mots *<B>arcis* et *siccae* auront été fondus en un seul : *arcissiccae*, qui fut alors considéré comme un nom d'évêché et mis à l'ablatif comme les autres noms d'évêchés de cette classe. Dans ce cas, *Λ* V serait de nouveau la seule classe à distinguer avec exactitude de la Libye supérieure, la Libye inférieure ou Sicca (*ἄνυδρος*), comme elle est appelée dans Ammien Marcellin (1) et dans le *Laterculus* de Polemius Silvius (2). Ici aussi, la liste copte

(1) Ammianus Marcellinus, XXII, 16, 1 : *Libya siccior* ; *ibid.*, 24 : *Libya aridior.*

(2) Polemius Silvius, *Laterculus*, 10, éd. Alexander Riese, *Geographi Latini minores*, Heilbronnae 1878, p. 132, 10 ; éd. Otto Seeck, dans son édition de la *Notitia dignitatum*, p. 260 ; éd. Th. Mommsen, dans *Monum. Germ. Hist., Auct. Ant.*, t. IX (1892), p. 542.

a réuni les deux provinces sous un titre commun (*Libya et altera Libya superior*).

20. *Σεκοῦνδος* de Tauchi(ra) est omis dans *Λ* V comme son homonyme, l'évêque de Ptolemaïs. Tous deux étaient partisans d'Arius (1). Si nous avons raison de restituer le titre *Libyae siccae* avant le n° 19, ce nom interromprait la série des évêques de la Libye aride, ce qui indiquerait qu'il a été ajouté plus tard.

34. *Ἡλιόδωρος* de *Ζαβουλῶν* en Palestine manque dans *Λ* V. Le nom de cet évêché, qu'on a combiné avec une variante du toponyme de *Χαβουλῶν* (aujourd'hui Kābūl), attesté par Josèphe (2), est très suspect (3). Sur un fragment de la carte de Mādabā, on lit *ΖΑΒΟΥΛΩΝ ΠΑΡΑ[ΛΙΟΣ ΚΑΤΟΙ]ΚΗ-Σ[ΕΙ]* (4) ; mais comme il s'agit de la côte voisine d'Aké (5), on doit chercher ce Zabulon en Phénicie, et non en Palestine.

39. *Πέτρος* d'Aila est nommé *Petrus Maioma* dans les Toletani. Ce n'est peut-être pas une simple faute, dont l'origine serait d'ailleurs inexplicable. La ville de *Βητομαρσεὰ ἡ καὶ Μαϊουμᾶς* de la carte de Mādabā (6), n'entre pas en ligne de compte, parce qu'elle n'avait aucun rapport avec Aila. Le mot Maiuma désignant « un port » *κατ' ἐξοχήν*, il est probable que le port d'Aila fut ainsi nommé comme ceux de Gaza, d'Ascalon et même d'Alexandrie (7). Une autre

(1) Philostorge, éd. Bidez, p. 9, 12-13, frg. 8a.

(2) Flav. Iosephus, *Bell. Iud.*, II, 18, 9.

(3) Peter Thomsen, *Loca sancta*, t. I, p. 63 : « unbekannt ». A.v. Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums*, t. II, 4e éd., Leipzig 1924, p. 649, n. 2 : « Die Identifizierung ist ganz unsicher ». F.-M.Abel, *Géographie de la Palestine*, t. II, p. 198, n. 5, et p. 287, s. v. *Caboul*.

(4) Cf. *Revue bibl.*, 1895, p. 588.

(5) *Genèse* 49, 13. Flav. Ioseph., *Antiqu.*, *passim*. Abel, *op. cit.*, t. II, p. 82.

(6) Abel, *Géogr. de la Palest.*, II, p. 284 : aujourd'hui Bāb eḍ-Ḍra' à l'Ouest de Kerak ?

(7) Cf. Sophronios, *Διήγησις θαυμάτων τῶν ἁγίων Κύρου καὶ Ἰωάννου τῶν σοφῶν ἀναργύρων*, chap. 4, dans Migne, *P. G.*, t. LXXXVII, col. 3432 A (*Ἰσίδωρος Μαϊουμίτης*) ; ce nom manque dans Aristide Calderini, *Dizionario dei nomi geografici e topogr. dell'Egitto greco-romano*, vol. I, fasc. I, Le Caire 1935, p. 125 sq., s. v. *Λιμῆνες* (sic !), et p. 156-164, s.v. *Φάρος*. Voir Ad. Jacoby,

possibilité, à préférer peut-être, serait que Maioma ait figuré comme apposition au nom précédent, Gaza, qui désignerait ainsi le port de cette ville, et non Gaza elle-même. D'ailleurs, Asklepas avait sûrement son siège dans le port, qui était le centre chrétien de la région, tandis que la ville elle-même était encore païenne à cette époque (1).

49 et 50. Au lieu de *Θαδωνεύς* d'Alassos et Anatolios d'Émèse, on lit dans les manuscrits de la classe *Λ* V uniquement *Thaddoneus Emisa*. On serait tenté de suppléer les deux noms *Alassus* et *Anatolius*. Mais comme la ville épiscopale d'Alassos est tout à fait inconnue et que le nom propre de Thaddoneus est également très étrange, on pourrait se demander si ce dernier n'était pas le nom sémitique d'Anatolios (plutôt *Θαδδωνᾶς*, diminutif de *Θαδδαῖος*?), et supposer qu'Alassos (Alasia, etc.) doit son origine à une méprise qui n'est pas encore expliquée (2).

78. *Σευῆρος* de Dionysias est un doublet omis dans *Λ* V (voir plus haut).

83. Le titre (*Provinciae*) *Persidae* qui, dans les autres classes latines et dans la liste arménienne, précède le nom de *Iohannis Persida*, manque dans *Λ* V comme dans les autres listes. Il y est omis à juste titre, car cette province n'a jamais existé.

84. Le métropolite de Cilicie est mentionné dans *Λ* V (omis cependant dans *μ*), mais le nom de son siège y manque. Même omission dans le cas des métropolites (n° 164) Euphrosynos de Rhodes et (n° 203) Paideros d'Héraclée. Elle fait supposer que, dans la liste originale, on a nommé ces métropolites simplement Théodore de Cilicie, Euphrosynos des Iles, Paideros d'Europe, sans donner le nom de leurs sièges.

Das geographische Mosaik von Madaba, Leipzig 1905, p. 55 ; 94 ; le même, dans *Real-Enzykl.*, t. XIV, col. 612 sq., s. v. *Maïumas*. Louis Robert, *Rev. des Études Grecques*, XLIX (1936), p. 10-14.

(1) Harnack, *Mission und Ausbreitung d. Christent.*, t. II, 4e éd., p. 649. Marc le Diacre, *Vie de Porphyre*, éd. H. Grégoire et M.-A. Kugener, Paris 1930, p. lvi, n. 2, et p. lviii.

(2) Ou était-elle une *τῶν ἀμφὶ τὴν Ἔμισαν ἐκκλησιῶν* (Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 13, 3)?

94. *Νάρκισσος* d'Irenopolis est un doublet omis dans *Λ* V (voir plus haut).

99 et 110. Dans presque toutes les listes, les évêques des deux Comana, celle de Cappadoce et celle de Diospontos, s'appellent tous deux Helpidios, ce qui est très peu vraisemblable. Mais les classes *Λ* IV et *Λ* V nomment l'évêque de la Comana cappadocienne Ambroise. Par une double confusion avec les noms des évêques de Cybistra et de Colonia, la liste copte (nos 102-103 et 115) ne connaît ni Helpidios ni Ambroise ; cependant, celle de Michel le Syrien (1) prouve que cette classe écrivait elle aussi Ambrosios Komanon. Eduard Schwartz (2) a déjà plaidé pour l'exactitude de ce nom, qui nous semble hors de doute.

100. Le chorévêque Gorgonios (Cappadoce) manque dans *Λ* V, de même que l'évêque (no 121) Gorgonios de Kinna en Galatie, tandis que Gorgonios, évêque (no 197) d'Apolloniade en Bithynie, s'y trouve. Nous ne pouvons pas expliquer ces divergences. En tenant compte des dédoublements incontestables qui se trouvent dans ces listes, nous avons peut-être le droit de mettre en doute l'existence de plusieurs personnages portant le nom assez rare de Gorgonios.

102 et 104. Les chorévêques Eudromios et Théophane sont assignés dans *Λ* V, dans la liste copte (nos 110, 111) et dans celle de Michel le Syrien (nos 109, 110) à la Petite Arménie, et non à la Cappadoce, comme dans toutes les autres listes. Concernant cette attribution, Gelzer a déclaré (3) : *Dubium esse non potest, quin prius recensionum genus* (c.-à-d. les classes I, II, V, VIII, IX de son édition) *verum et sincerum nominum ordinem retinuerit. Ille autem qui alterius generis* (les classes III, IV, qui correspondent à *Λ* IV et V de Turner, et la liste copte) *archetypum confecit duo nomina praetermisit, et errorem perspiciens falso loco postea addidit.* Eduard Schwartz qui, d'habitude, attache plus d'importance aux particularités de la liste copte et de *Λ* IV et V, ne parle pas de cette divergence des textes,

(1) Michel le Syrien, trad. Chabot, t. I, p. 250, no 103 = éd. Chabot, t. IV, p. 125. Cf. *Byzantion*, t. XII (1937), p. 330.

(2) Ed. Schwartz, *Bischofslisten*, p.70 : « Das wird richtig sein. »,

(3) *Patr. Nicaen. nom.*, p. xl.

de sorte qu'on ne sait pas s'il en juge de la même manière que Gelzer. L'opinion de ce dernier nous semble dénuée de tout fondement (1).

108. Akrites (Arménie) est omis dans *Λ* V. *Ἀκρίτης* n'est pas un nom arménien (2), et les listes ne connaissent pas le siège de cet évêque. Sa mention cause donc certaines difficultés, comme celle de la plupart des noms qui manquent dans *Λ* V.

109. Eutychios (var. Eutychianos) d'Amasée est omis dans *Λ* V. Son nom (et celui de son évêché) ressemble à celui d'Eupsychios d'Amastris qui, de plus, dans les listes de Théodore le Lecteur (V, 94) et dans *Λ* V, 117, est écrit Eutychios. Certes, il n'y a pas de doute que l'évêque Eutychios d'Amasée, fils de Kallistratos, ait vécu vers 325 (3) ; cependant on pourrait se demander s'il a vraiment assisté au concile. Peut-être, en cherchant plus tard son nom dans les listes, a-t-on cru le retrouver dans celui de son collègue d'Amastris. Philostorge (4) semble affirmer que son prédécesseur, Basileus d'Amasée, aurait participé au concile de Nicée, ce qui, cependant, est impossible (5).

118. Pancharios d'Ancyre en Galatie se trouve dans *Λ* V, comme dans la liste copte (VIII, 123) et dans d'autres listes, au lieu de Marcel (*Λ* I et *Λ* IV donnent les deux noms). Il est incontestable que ce dernier ait participé au concile (6) ; mais, d'autre part, on ne sait rien de Pancharios, et il nous semble invraisemblable que son nom ait été purement inventé à une époque plus tardive, dans le but de supprimer celui de Marcel, comme le croient Gelzer et Schwartz.

(1) Sur un chorévêque en Petite Arménie à l'époque de Dioclétien, voir Cumont, *Byzantion*, t. VI, p. 524, n. 2.

(2) Cf. Jos. Markwart, *Die Entstehung der armenischen Bistümer* p. 61 sqq. (= *Orientalia Christiana*, XXVII, Roma 1932, p.197 sqq.), qui essaie de l'expliquer.

(3) Cf. Ioannes presbyter Nicomediensis, *Ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον Βασιλέα, ἀρχιεπίσκοπον Ἀμασείας*, chap. 10, dans *Acta Sanct.*, april., t. III, p. 423 E (texte grec à la fin du volume, p. xliii E).

(4) Philostorge, *Hist. eccl.*, éd. Bidez, p. 9, frg. 8 et 8a.

(5) Cf. Victor Schultze, *Altchristliche Städte und Landschaften*, II : *Kleinasien*, t. I, Gütersloh 1922, p. 95, n. 1.

(6) Cf. Tillemont, *Mémoires...*, t. VI, p. 806. Gelzer, *Patr. Nic. nom.*, p. xl. Schwartz, *Bischofslisten*, p. 67.

121. Gorgonios de Kinna, voir nos remarques concernant le nº 100.

128. Marinos d'Ilion d'Hellespont est omis dans *Λ* V. Ce second évêque d'Ilion (Théod. le Lect. : *M. Τρῳάδος*), mentionné après (nº 125) Orion d'Ilion, a causé beaucoup d'embarras aux savants modernes (1). Malgré tous les efforts, on n'a pas pu expliquer d'une manière convaincante l'existence de ces deux villes d'Ilion dans les listes, et il semble bien qu'elle résulte purement d'un dédoublement, quoique cette hypothèse n'explique pas encore l'origine du nom de Marinos, évêque de la « seconde » Ilion.

143. Paul d'Apamée en Phrygie est omis dans *Λ* IV, *Λ* V, la liste copte et celle de Michel le Syrien (après le nº 145). Pour Gelzer (2), cette Apamée phrygienne, qui n'a jamais existé, était « une complète énigme » (« ein vollständiges Rätsel »), et son idée préconçue de la valeur des différentes listes l'empêcha d'en trouver la solution : « an eine Verschreibung ist bei der absoluten Übereinstimmung gerade der guten Rezensionen I, II, V, VIII, IX, XI durchaus nicht zu denken ». Schwartz a bien vu (3) que ce nom n'est qu'une dittographie de Paul d'Anea en Asie (nº 129).

150. « Aranios » de Limenai. La classe *Λ* V écrit Granios. C'est la forme correcte, qui se trouve également dans le fragment de la collection Lihačev et dans Michel le Syrien (4) ; dans la liste copte, on doit suppléer <G>ranios, et non <Ou>ranios (Zoega) ou <A>ranios (Gelzer).

152. Patrikios d'Amblada est omis dans *Λ* V (K, Toletani, *μ*), nous ne savons pour quelle raison (confondu avec le précédent Tarsikios d'Apamée ?).

154. *Ακαδήμιος Πάππων* est appelé *A. Mustena* (*Mustene* Toletani, *Musthene μ*). La liste des 318 pères l'appelle (nº 285) *Ἀκλέμμης Μεσίνης*. Une ville de *Μοστήνη* n'est connue

(1) Le Quien, *Oriens Christianus*, t. I, col. 775, 777. Gelzer, *Patr. Nic. nom.*, p. lvii. F. Delmas, dans *Échos d'Orient*, t. IV, p. 90. Ed. Schwartz, *Bischofslisten*, p. 67.

(2) Gelzer, dans *Festschr. f.* H. Kiepert, p. 60.

(3) Schwartz, *Bischofslisten*, p. 68.

(4) Cf. *Byzantion*, t. X, p. 335, nº 1, et Michel le Syrien, *Chron.*, t. I, p. 252, nº 182.

qu'en Lydie (1). La liste copte (VII, 156, 158) mentionne ⲁⲅⲁⲑⲩⲙⲓⲟⲥ d'ⲁⲙⲟⲣⲇⲓⲁⲛⲏ à côté d'ⲁⲕⲁⲑⲏⲙⲓⲟⲥ de ⲡⲁⲙⲡⲟⲛ ; *Λ* IV écrit *A. Murtinensis Paporum.* Ed. Schwartz (2) a essayé d'expliquer le nom copte par un ethnikon (*ὁ Μορδιανός*) qui se trouve dans une des inscriptions des *ξένοι Τεκμόρειοι,* trouvée à Gundani en Pisidie, et il suppose que cette localité était un *locus attributus* de la ville de Pappa. Cependant la forme *Mustena* qui se trouve dans *Λ* V diffère sensiblement de celle de la liste copte. Peut-être s'agit-il plutôt de la région de Mist(h)ia, ville qui, avec Pappa, formait le territoire de la tribu des *Ὀρονδικοί* (3).

Dans *Λ* V, le n° 155 est suivi de :

Theodorus Uis
Adon Lycia
Eudemus Patris (lire Pataris)

Dans les codices Toletani, le mot *Lycia,* qu'on semble avoir pris pour le nom d'un évêché, est remplacé par le titre suivant : *De provincia Licia(e).* Ce titre manque dans K et *μ*, et on pourrait croire que cette omission signifie qu'on voulait attribuer Eudemos de Patara à la province précédente. Mais l'unique évêque de Lycie suit ici ceux de Pisidie, et non de Pamphylie, avec laquelle la Lycie fut unie avant 325 et, semble-t-il, plus tard aussi (4). De la Pamphylie, l'évêque lycien est séparé dans tous les manuscrits par le titre *Παμφυλίας.*

166. *Στρατήγιος Λήμνου* est un doublet omis dans *Λ* V, voir plus haut.

167. Alitodoros de Korkyra est omis dans *Λ* V. Gelzer dit (5) : « Ein anderes Versehen bezüglich der Provinz *Νήσων* haben *alle* Rezensionen. Sie führen als vierten Bischofssitz Kerkyra auf ; dieses hat aber niemals zur Kirchenprovinz « insularum », sondern zu Epirus vetus gehört ». On voit que Gelzer n'a pas tenu compte de l'omission de l'île dans

(1) J. Keil, *Real-Enzykl.*, t. XVI, col. 379 sq.
(2) Schwartz, *Bischofslisten,* p. 68 sq.
(3) Ptolem., *Geogr.*, V, 4, 9 ; éd. Müller, t. I, 2, p. 858, 7.
(4) Schwartz, *Bischofslisten,* p. 81.
(5) *Festschr. f.* H. Kiepert, p. 49.

la quatrième classe de Cuntz, c.-à-d. *Λ* V de Turner (1). Ailleurs (2), Gelzer a combiné ce nom d'évêque avec celui du fondateur légendaire de Corcyre, Aletes. Ed. Schwartz (3) a raison de ne plus mentionner cette combinaison sans fondement. Pour sa part, il croit que l'apposition *νήσου* (dans *Κορκύρας ν.*) a porté le rédacteur de la liste originale à mentionner cette île parmi les évêchés de la province *Νήσων*. A notre avis, ce n'est pas seulement la place qui est inexacte, mais la mention même d'*Ἀλητόδωρος* de Corcyre n'est qu'un doublet de *Λητόδωρος* de Cibyra en Carie (n° 171).

178. Fauste de Panemouteichos est omis dans *Λ* V. Nous avons déjà montré ailleurs (4) que Panemouteichos était située dans la partie occidentale de la Pamphylie et n'a jamais appartenu à l'Isaurie, où elle est nommée dans les autres listes. Comme cet évêque se trouve également dans la liste de Michel le Syrien (5), il faut supposer que la liste copte, où la partie qui contenait l'Isaurie est perdue, l'y avait aussi nommé. C'est donc uniquement la classe *Λ* V qui évite cette faute.

Après le n° 184, K et *μ* nomment un chorévêque Gordien (*gurdianus* K, *cordianus* *μ*) qui ne se trouve dans aucune autre liste, à l'exception de celle des 318 pères (n° 251), qui semble le nommer sous la forme *Γαλειανός* (cod. Hieros. Metoch.), *Ἀλιανός* (cod. Hieros. Patr.) ou Ghālīānūs (liste arabe).

189. *Εὐσέβιος Παροικίας Ἰσαυρίας* ou *Ἰσαυροπόλεως*, le dernier évêque d'Isaurie, manque dans *Λ* V. Pour expliquer le nom de son siège, on a proposé plusieurs hypothèses. Cuntz (6), se basant sur la leçon de *Λ* IV, *diocesisauriae*, y chercha la Diocésarée d'Isaurie. Gelzer (7) qui acceptait cette hypothèse, croyait que dans *Παροικία* se cachait *Πράκανα*, nom indigène de la même ville. Eduard Schwartz (8) décréta : « die Lesung

(1) Cf. *Patr. Nicaen. nom.*, p. 43, après le n° 154.
(2) *Patr. Nicaen. nom.*, p. XLII.
(3) SCHWARTZ, *Bischofslisten*, p. 75.
(4) *Byzantion*, t. XII (1937), p. 338, n. 3.
(5) MICHEL LE SYRIEN, t. I, p. 251, n° 153.
(6) CUNTZ dans *Patr. Nicaen. nom.*, p. 47, col. III, note.
(7) *Patr. Nicaen. nom.*, p. LIX.
(8) Ed. SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius*, VI, dans *Nachr.*

des Syrers muss für die ursprüngliche gelten ; Conjecturen sind unzulässig » ; ainsi que Turner (1), il y reconnut l'évêque du diocèse (*παροικία*) d'Isaura. Comme l'évêque de la ville d'Isaura se trouve lui aussi dans la liste, on s'attendrait à ce qu'ils soient nommés l'un immédiatement après l'autre ; mais, en fait, ils se trouvent séparés par presque tous les autres évêques d'Isaurie, et Eusèbe est même mentionné comme dernier évêque de la province. Ce fait semble trahir une addition postérieure, ce qui expliquerait son omission dans *Λ* V.

193-195. Dans K, il y a quelque confusion concernant les noms des évêques de Nicée, de Chalcédoine et de Cius. Mais comme le texte de *μ* est exact, l'archétype de la classe *Λ* V n'est pas responsable de ce désordre.

198. Georges de Plusias (Prusias) est omis dans *Λ* II, III et V (après Gorgonios d'Apolloniade) ; mais Turner a montré que du moins une partie des manuscrits qui représentent la classe *Λ* V le mentionnent.

201. Ruphos de Césarée et

202. le chorévêque Eulalios sont omis dans K et *μ* (les Toletani ne contiennent plus cette partie de la liste) ainsi que dans la liste de Théodore le Lecteur (2). Mais d'autres manuscrits, attribués par Turner à la même classe *Λ* V, les nomment.

203. Sur Paideros d'Héraclée voir n° 84.

205. *Μάρκος* de « Calabria » est nommé sans indication de son siège dans K ; *μ* l'appelle *Marcostomes*. Cette leçon, où Turner (3) a raison de voir *Marcus Tomis*, serait d'après lui simplement la conjecture d'un copiste qui aurait pensé à la ville de Tomi. Mais, en réalité, ce nom correspond à

d. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen, 1905, p. 283 sq. ; *Bischofslisten*, p. 75.

(1) TURNER, *Eccl. occid. mon. iur. ant.*, fasc. I, pars I, p. 95 : *unde colligendum forte est* 189 Eusebios *uices episcopi egisse in dioecesi* 177 Siluanos, *atque ideo ultimo loco inter Isaurianos subscripsisse.*

(2) *Patr. Nicaen. nom.*, p. 69, liste V, après le n° 196.

(3) TURNER, *Eccl. occid. mon. iur. ant.*, fasc. I, pars II, p. 98, note, sub II : *quod* 205 marcostomes *nominat* (Marcus *sine ciuitate* K), *id forsitan* Marcus tomis *uoluit dicere* : *uerum ut ita sit, pro coniectura mera scribae alicuius iure aestimes.*

Μάρκος Κομέων en Dacie, attesté par *Λ* II et III (1),par Michel le Syrien (2) et par le fragment Lihačev (3). Nous croyons que cette même ville est mentionnée plus tard à deux reprises par Théophylacte Simocatta et, d'après lui, par Théophane, qui l'attribuent à la Moesie inférieure (4). Ces deux auteurs parlent d'une ville de *Τόμεα* qui semble bien être différente de *Τόμις*. Dans les index de ses éditions, de Boor a regardé Tomea comme une forme corrompue de Tomis (5), mais dans le texte, il a suivi fidèlement les manuscrits, qui distinguent nettement les deux formes. Dans le premier passage, Théophylacte et Théophane portent *εἰς τὰ περὶ τὸ μέα τὴν πόλιν*, qu'Anastase le Bibliothécaire traduit *circa Mean civitatem* (6), dans le second, Théophylacte écrit *Τομέα* et *περὶ Τομέαν*, tandis que les manuscrits de Théophane donnent les variantes *Τομοσίαν*, *Τομωσίαν* et ceux d'Anastase *Tomeam* ou *Comeam urbem* (7). Robert Rösler (8) a distingué de Tomi cette ville qu'il situe plus à l'Ouest, en Moesie inférieure ; il a présumé que son nom exact était *Comea*, changé en *Tomea* d'après celui de la ville mieux connue. Cette supposition s'accorderait bien avec le nom de l'évêché *Κομέων*. Cependant, il faut noter que, parmi les manuscrits du texte d'Anastase, la seule *Historia Miscella* de Landulfus Sagax porte *Comeam*, tandis que la forme *Tomea*, attestée par les textes originaux grecs et les meilleurs manuscrits latins, est, de toute évidence, préférable. Donc, ici aussi, la leçon de *Λ* V (*Tomes*, lire *Tomis*, ablatif) est supérieure à la variante grecque *Κομέων*.

(1) Après le n° 203 ; ces classes attribuent cet évêché faussement à l'Europe (cf. *Byzantion*, t. XII, p. 339).

(2) Michel le Syrien, t. I, p. 252, n° 209.

(3) Cf. *Byzantion*, t. XII, p. 336, n° 29.

(4) Theophylactus Simocatta, *Historiae*, éd. de Boor, p. 90, 21 et 267, 3 et 6. Theophane, *Chron.*, éd. de Boor, p.257, 22 et 278,16.

(5) Theophyl. Sim., éd. de Boor, *Index*, p. 348. Theophane, *Index*, p. 716.

(6) Anastasius bibliothecarius, *Historia tripertita*, éd. de Boor, dans son édit. de Théophane, vol. II, p. 157, 31.

(7) Anastas. bibl., p. 171, 18 : *Tomeam* ; *Hist. misc.* : *Comeam*.

(8) Rob. Roesler, dans *Sitzungsber. d. Akad. Wien*, t. LXXIII (1873), p. 106, n. 2.

207. *Καικιλιανὸς Καρθαγένης* est omis dans *Λ* IV et V. Eduard Schwartz (1) a montré qu'il s'agit ici d'une interpolation ; donc *Λ* V représente l'état original de la liste.

Après 208 (*Αλέξανδρος Θεσσαλονίκης*) vient immédiatement *Βούδιος Στόβων* (*Pudius Stobes μ* ; *Budis Λ* IV (2) dans les classes *Λ* IV et V, tandis que les autres classes mentionnent Budios sous le faux titre de province *Δαρδανίας* (3).

209. Dakos Makedonias est omis dans *Λ* V comme dans la liste de Michel le Syrien. « Es ist evident, dass *Μακεδονίας* nicht der Sitz des Bischofs Dakos ist »... « Der Bischof Dacus von Dardania verdankt seine Existenz in der Liste einer nachträglichen Korrektur » (4). Ici aussi, *Λ* V représente donc un texte meilleur n'ayant pas encore subi d'altération.

211. *Μάρκος Εὐβοίας* (*Βοίας*). L'incertitude qui règne dans les manuscrits concernant le nom du siège de cet évêque (Eubée ? Boia ? Michel le Syrien : Byzanṭia. Théodore le Lecteur : *Βυωτίας*) fait présumer qu'il s'agit d'une interpolation et, de fait, *Λ* V l'omet.

212. Strategios Hephaistias, doublet omis dans *Λ* V (voir plus haut).

213. *Κλαυδιανὸς Θεσσαλίας* s'appelle dans *Λ* IV et V *Cleonicus Thebanus* (*Taebis*), c.-à-d. de Thèbes en Phthiotide. Comme Eduard Schwartz (5), nous estimons cette leçon préférable.

Les nos 215-218 manquent dans *Λ* V ; ils concernent les provinces occidentales qui, d'après la remarque finale de la liste, y sont omises, et deux évêques de Gotthie et du Bosphore, pays situés hors des frontières de l'Empire. Il serait séduisant de supposer que *Νικάσιος Δουΐας* (*Δοίας*) en Gaule (no 216) n'est qu'un doublet de *Δικάσιος Ταβίας* en Galatie (no 119) ; cependant, un *Νικάσιος* est attesté à l'époque du concile de Serdique parmi les évêques gaulois (6).

(1) Ed. Schwartz, *Bischofslisten*, p. 76.

(2) C.-à-d. Pudens ? Ce nom latin ne serait pas insolite, les inscriptions de Stobi étant en partie latines.

(3) Ed. Schwartz, *Bischofslisten*, p. 76.

(4) Ed. Schwartz, *Bischofslisten*, p. 77.

(5) Ed. Schwartz, *Bischofslisten*, p. 77.

(6) Athanase, *Apologia secunda*, 49, 1, éd. Hans-Georg Opitz,

Notre énumération prouve que les omissions qu'on constate dans la classe *Λ* V concernent toute une série de noms d'évêques et d'évêchés dont l'explication se heurte à de grandes difficultés. Nous ne voulons pas prétendre que tous les évêques omis dans cette classe n'ont pas assisté au concile, ni que cette classe soit la seule qui méritât de retenir l'attention ; de plus, les manuscrits qui représentent cette classe, sont trop tardifs et leurs leçons trop différentes pour qu'on puisse reconstituer le texte de leur archétype dans son intégrité et dans sa forme originales — d'ailleurs, il est bien possible que cet archétype ait contenu certaines fautes et lacunes qui, plus tard, auront été corrigées par les auteurs des autres classes de cette liste — mais nous croyons avoir montré que, dans la plupart des cas, le texte de cette classe est meilleur et plus pur que celui des autres.

Il est étrange que Gelzer, qui a le mérite d'avoir publié la première édition critique de nombreuses listes des pères de Nicée, et auquel on doit tant de justes observations touchant leur contenu, ait toujours regardé notre texte comme la « schlechtere zweite Rezension », quoique, à son grand étonnement, il ait dû constater plus d'une fois, que c'est uniquement dans cette « mauvaise récension » que se trouvent les meilleures formes. Un examen plus approfondi lui aurait facilement permis de constater que presque toutes les fautes et contradictions qu'il a énumérées dans son article de la *Festschrift für H. Kiepert* n'existent pas dans cette classe. Certes, l'importance de *Λ* V ne pouvait pas échapper à la perspicacité d'un Eduard Schwartz. Mais ayant reconnu la valeur des listes syriaques et du texte copte, ce savant croyait sans doute que notre modeste classe latine était déjà suffisamment honorée par la constatation (1) que ses variantes se retrouvent dans l'excellente liste copte («diese Varianten werden dadurch noch gewichtiger, dass sie in der

ATHANASIUS *Werke*, t. II, 1re partie, Berlin 1938, p. 127, 13, nº 96 (= MIGNE, *P.G.*, t. XXV, col. 537 B).

(1) Même point de vue dans TURNER, *loc. cit.*, p. 95 : *Quod ante omnia de arta quorundam Latt cum Copt cognatione deducas oportet, hoc est* : archetypum coll IIII V graecum Alexandrinam habuisse originem.

koptischen Liste wiederkehren »). Voici les conclusions de Schwartz, en tant qu'elles concernent notre classe, et la place qu'il lui assigne dans l'ensemble de la tradition manuscrite des listes(1) : « Diese nach 380 in Alexandrien hergestellte Liste (c.-à-d. l'original de la liste copte) ist in den Okzident gelangt, das zeigen die Konkordanzen der lateinischen Listen IIII und V mit der koptischen ». Nous avons vu que la liste copte, qui, elle-même, dépend du texte du *Corpus d'Antioche*, contient des additions que *A* V ne connaît pas encore. Nous sommes convaincu que *A* V représente un texte indépendant de tous ceux qui nous ont été transmis, et que cette classe est plus ancienne que celles du *Corpus Antiochenum* et de la liste copte. A notre avis, l'auteur copte s'est plutôt servi d'une liste représentant le même texte que le prototype grec de *A* V, qu'il a complété avec des variantes provenant de la liste du *Corpus d'Antioche*.

Comme on le voit, nous plaidons en faveur d'une classe latine dont le texte est connu et imprimé depuis des siècles. Les manuscrits qui la représentent sont assez tardifs : du VIIe, du Xe et du XIe siècles. Leurs listes contiennent des fautes horribles, comme *Timata* ou *Tremata* au lieu de Tyana, ou *Enopoli* (*Ibnopoli*) au lieu de Tripoli (nos 96 et 134). Le premier éditeur qui les a publiées d'après les codices Toletani, n'a presque pas osé faire imprimer des textes si mauvais et si lacuneux. Dans les éditions de Cuntz et de Turner, cette classe est publiée à la dernière place.Ni Cuntz ni Turner, il est vrai, n'ont prétendu explicitement ranger les classes d'après leur valeur ; cependant une brève remarque de Turner prouve qu'il regardait le groupe représenté par *A* IV, *A* V, et par la liste copte comme inférieur (2). Gelzer a classé toutes les listes en deux groupes. En assignant au second les familles latines III et IV (= *A* IV et V de Turner) et la version copte (*Patr. Nic. nom.*, VII), il montre le

(1) Ed. Schwartz, *Bischofslisten*, p. 70.

(2) Turner, *op. cit.*, p. 95, remarques sur l'*Index syriacus*, sub III : *Dissentientibus inter se codd. latinis, Syr fere cum illis consentit qui iamdudum melioris mihi uisi sunt notae.* La liste syriaque (VIII dans *Patr. Nicaen. nom.*) s'accorde presque toujours avec les trois premières colonnes de Turner ou avec une partie d'entre elles.

peu de cas qu'il en fait, puisqu'il dit de ces groupes qu'on ne doit pas tout à fait négliger le second, mais que le premier est de beaucoup le meilleur (*longe praestantius*). Quelque dure cependant que puisse paraître à certains philologues la réhabilitation de la classe *Λ* V, nous espérons l'avoir suffisamment justifiée et nous croyons même pouvoir en conclure que cette classe doit servir de base à l'édition critique de la liste de Nicée.

Ces conclusions, s'ajoutant à celles de nos études antérieures, nous ont permis de dresser un stemma des diverses versions de cette liste, travail qui n'a jamais été tenté et qu'il eût d'ailleurs été vain d'entreprendre avant que n'ait été reconnue la place éminente tenue par *Λ* V dans l'histoire du texte (1).

Pour permettre à nos lecteurs de se faire une idée précise de la liste qui, d'après nous, représente approximativement l'archétype des listes de Nicée, nous terminons ces pages par un nouvel *Index patrum Nicaenorum restitutus* qui, on le verra, est bien différent de celui de Gelzer (2) et ne compte que 194 noms au lieu des 220 (ou même 237) énumérés par lui.

Εἰσὶν οἱ συνελθόντες (εἰς τὴν ἐν Νικαίᾳ ἁγίαν καὶ μεγάλην σύνοδον) ἐπίσκοποι [τῆς Ανατολῆς?] ἐκ τῶν διαφόρων ἐπαρχιῶν καὶ πόλεων ὧν τὰ ὀνόματα ὑπογέγραπται ·

1. *Ὅσσιος* (3) *ἐπίσκοπος Σπανίας πόλεως Κορδούβης ἐπαρχίας Βαιτικῆς · οὕτως πιστεύω ὥσπερ γέγραπται.*

Βίτων καὶ Βικέντιος πρεσβύτεροι πόλεως Ῥώμης ὑπὲρ ἐπισκόπου ἡμῶν ὑπογράφομεν · οὕτως πιστεύει ὥσπερ γέγραπται.

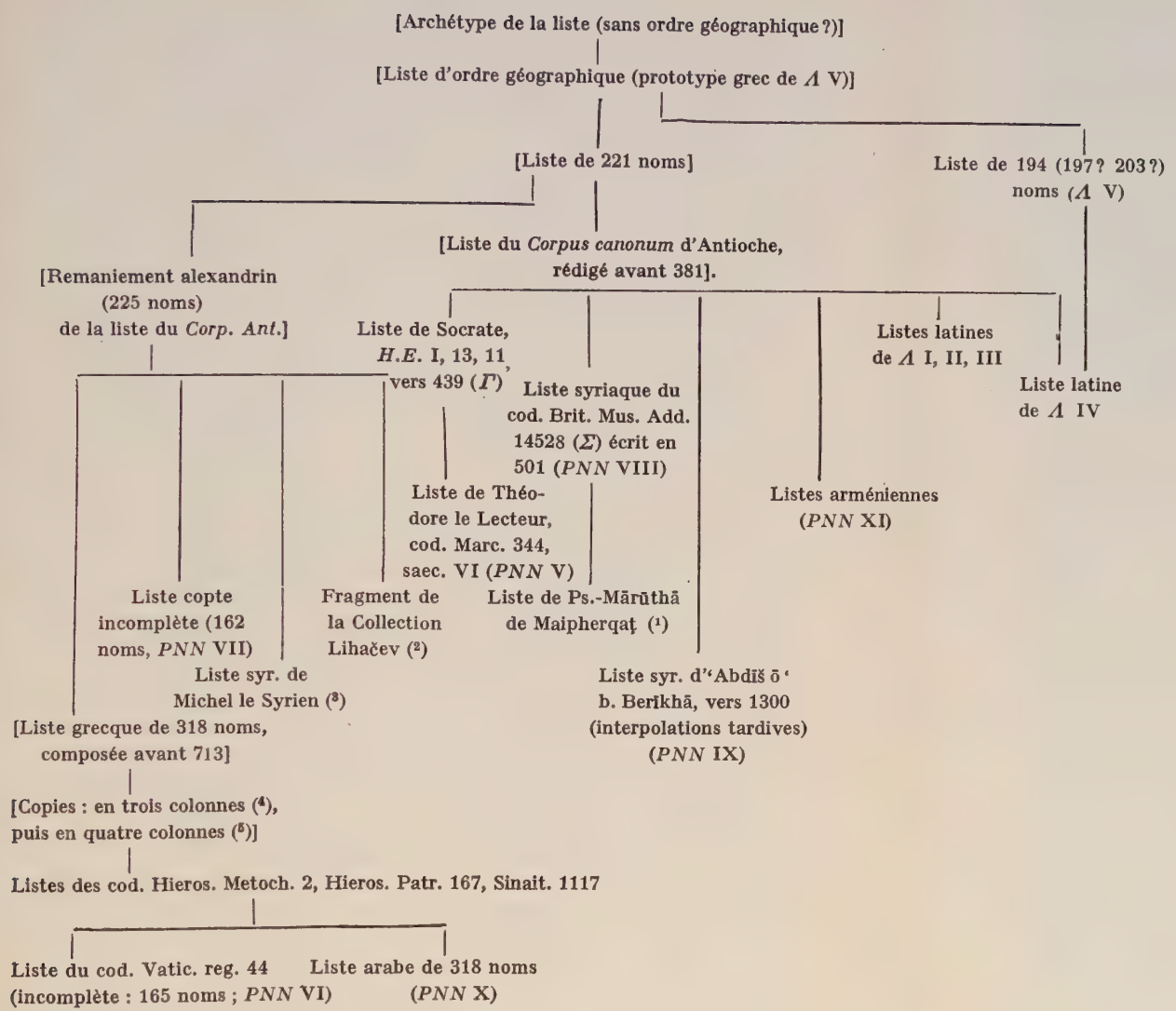
Ἐπαρχίας Αἰγύπτου ·

2. *Ἀλέξανδρος Ἀλεξανδρείας*
3. *Παφνούτιος*
4. *Ἀρποκρατίων Ἀλφοκράνων*
5. *Ἀδαμάντιος Κυνῶν*
6. *Ἀρβιτίων Φαρβαίθου*
7. *Φίλιππος Πανεφύσεως*

(1) Voir pl. I. Les textes qui n'existent plus sont mis entre crochets. *PNN* V-XI = *Patrum Nicaenorum nomina*, listes nos V-XI.

(2) *Patrum Nicaen. nomina*, pp. LX-LXIV.

(3) Voir sur le nom d'Ossius : TURNER, *Eccl. occid. monum. iur. antiqu.*, t. I, fasc. II, pars III, Oxonii 1930, p. 532 ; sur son activité de président des synodes d'Alexandrie (vers la fin de 324) et d'Antioche (au début de 325), voir H.-G. OPITZ, dans *Ztschr. f. neutest. Wiss.*, t. XXXIII (1935), p. 151-153.



(1) Trad. par Oscar Braun, *De sancta Nicaena synodo*, Münster 1898, p. 29-34. Malgré son état défectueux, l'accord complet entre cette liste et celle de Σ est facile à constater. Il est vrai que, selon M. Harnack, les chiffres indiquant le nombre des évêques de chaque province révèleraient l'existence de trois additions et d'une omission (*Theologische Literaturzeitung*, t. XXIV, 1899, col. 45), mais ces quatre chiffres sont sûrement inexacts (des fautes d'impression de la traduction ?).

(2) Cf. *Byzantion*, t. XII, p. 335 sqq.

(3) Michel le Syrien, *Chronique*, t. I, 247-253, trad. Chabot (t. IV, p. 124-127 : texte syriaque). Cf. *Byzantion*, t. XII, p. 325-332.

(4) Cf. *Byzantion*, t. XI, p. 438.

(5) Cf. *Byzantion*, t. XI, p. 436.

8. *Ποτάμων Ἡρακλέους*
9. *Δωρόθεος Πηλουσίου*
10. *Γάϊος Θμούεως* (?*Τισίδης*?)
[10a. *Ἀντίοχος Μέμφεως*]
11. *Τιβέριος Τανίτης* (*Ταυθίτης*)
12. *Ἀτθᾶς Σχεδίας*
[*Ἐπαρχίας*]
Θηβαΐδος·
13. *Τύραννος Ἀντινῶ*
14. *Πλουσιανὸς Λυκῶ*
Ἐπαρχίας Λιβύης ἄνω·
15. *Δάχιος Βερενίκης*
16. *Ζώπυρος Βάρκης*
[*Ἐπαρχίας Λιβύης*] *ἀνύδρου*·
17. *Σαραπίων Ἀντιπύργου*
18. *Τῖτος Παρατονίου*
Ἐπαρχίας
Παλαιστίνης·
19. *Μακάριος Ἱεροσολύμων*
20. *Γερμανὸς Νεαπόλεως*
21. *Μαρῖνος Σεβαστηνῆς*
22. *Γαϊανὸς Σεβαστῆς*
23. *Εὐσέβιος Καισαρείας*
24. *Σαβῖνος Γαδάρων*
25. *Λογγῖνος Ἀσκάλωνος*
26. *Πέτρος Νικοπόλεως*
27. *Μακρῖνος Ἰαμνείας*
28. *Μάξιμος Ἐλευθεροπόλεως*
29. *Παῦλος Μαξιμιανουπόλεως*
30. *Ἰανουάριος Ἱεριχοῦντος*
31. *Ἀέτιος Λύδδων*
32. *Σιλουανὸς Ἀζώτου*
33. *Πατρόφιλος Σκυθοπόλεως*
34. *Ἀσκληπᾶς Γάζης*
35. *Πέτρος Ἀϊλᾶ* (*Μαϊουμᾶ*?)
36. *Ἀντίοχος Καπετωλιάδος*
Ἐπαρχίας
Φοινίκης
37. *Ζήνων Τύρου* (1)
38. *Φιλόκαλος Πανεάδος*
39. *Αἰνείας Πτολεμαΐδος*
40. *Μάγνος Δαμασκοῦ*
41. *Θεόδωρος Σιδῶνος*
42. *Ἑλλάνικος Τριπόλεως*
43. *Γρηγόριος Βηρυτοῦ*
44. *Μαρῖνος Παλμύρων*
45. *Θαδδωνέος* (? *Ἀνατόλιος*)
Ἐμίσης
Ἐπαρχίας
Συρίας Κοίλης·
46. *Εὐστάθιος Ἀντιοχείας*
47. *Ζηνόβιος Σελευκείας*
48. *Θεόδοτος Λαοδικείας*
49. *Ἄλφιος Ἀπαμείας*
50. *Φιλόξενος Ἱεραπόλεως*
51. *Σελαμάνης Γερμανικείας*
52. *Πιπέριος Σαμοσάτων*
53. *Ἀρχέλαος Δολίχης*
54. *Εὐφρα*[*ν*]*τίων* (2) *Βαλανέας*
55. *Φάλαδος χωρεπίσκοπος*
56. *Ζωίλος Γαβάλων*
57. *Βάσσος Ζεύματος*
58. *Βασιανὸς Ῥαφανεῶν*
59. *Γερόντιος Λαρίσης*
60. *Μανίκιος Ἐπιφανείας*
61. *Εὐστάθιος Ἀρεθούσης*
62. *Παῦλος Νεοκαισαρείας*
63. *Σιρίκιος Κύρρου*

(1) Sur Zénon et Paulinos de Tyr, voir Ed. Schwartz, *Nachr. d. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen*, 1905, p. 259, n. 1. Lebedev, dans *Vizant. Vrem.*, t. XX (1913), p. 1-56 ; 117-188.

(2) Sur le nom d'Euphrantion ou Euphration, voir Ed. Schwartz, *loc. cit.*, p. 273, n. 1.

64. *Σέλευκος χωρεπίσκοπος*
65. *Πέτρος Γενδάρου*
66. *Πηγάσιος Ἀρβοκαδάμων*
67. *Βασσώνης Γαββώλης*
Ἐπαρχίας
Ἀραβίας·
68. *Νικόμαχος Βόστρων*
69. *Κυρίων Φιλαδελφείας*
70. *Γεννάδιος Ἐσβούντος*
71. *Σευῆρος Σο<ά>δων*
72. *Σώπατρος Ἔρης τῆς Βαταναίας* (?*Βατανεύς*?) (1)
Ἐπαρχίας
Μεσοποταμίας·
73. *Ἀειθαλᾶς Ἐδέσσης*
74. *Ἰάκωβος Νισίβεως*
75. *Ἀντίοχος Ῥησαΐνης*
76. *Μαρέας Μακεδονοπόλεως*
77. *Ἰωάννης Περσίδος*
Ἐπαρχίας
Κιλικίας·
78. *Θεόδωρος* [*Ταρσοῦ*]
79. *Ἀμφίων Ἐπιφανείας*
80. *Νάρκισσος Νερωνιάδος*
81. *Μωυσῆς Κασταβάλων*
82. *Νικήτας Φλαβιάδος*
83. *Εὐδαίμων χωρεπίσκοπος*
84. *Παυλῖνος Ἀδάνων*
85. *Μακεδόνιος Μοψουεστίας* (*Μα*[*ν*]*σούστης*)
86. *Ταρκονδίμαντος Αἰγεῶν*
87. *Ἡσύχιος Ἀλεξανδρείας*
Ἐπαρχίας
Καππαδοκίας·
88. *Λεόντιος Καισαρείας*
89. *Εὐψύχιος Τυάνων*
90. *Ἐρύθριος Κολωνείας*
91. *Τιμόθεος Κυβίστρων*
92. *Ἀμβρόσιος Κομάνων*
93. *Στέφανος χωρεπίσκοπος*
94. *Ῥόδων χωρεπίσκοπος*
Ἐπαρχίας Ἀρμενίας [*μικρᾶς*?](2)·
95. *Εὐλάλιος Σεβαστῆς*
96. *Εὐήθιος Σατάλων*
97. *Εὐδρόμιος χωρεπίσκοπος*
98. *Θεοφάνης χωρεπίσκοπος*
[*Ἐπαρχίας*
Ἀρμενίας
μεγάλης· ?]
99. *Ἀριστάκης* (*Ἀριστέος*?)
Ἐπαρχίας
Διοσπόντου·
[99a. *Εὐτύχιος Ἀμασείας*]
100. *Ἐλπίδιος Κομάνων*
101. *Ἡράκλειος Ζήλων*
Ἐπαρχίας Πόντου
Πολεμωνιακοῦ·
102. *Λογγῖνος Νεοκαισαρείας*
103. *Δόμνος Τραπεζοῦντος*
104. *Στρατόφιλος Πιτυοῦντος*
Ἐπαρχίας
Παφλαγονίας·
105. *Φιλάδελφος Πομπηϊουπόλεως*
106. *Πετρώνιος Ἰωνοπόλεως*
107. *Εὐψύχιος Ἀμάστριδος*
Ἐπαρχίας
Γαλατίας·
108. *Παγχάριος Ἀγκύρας*

(1) Cf. *Byzantion*, t. XII, p. 338.

(2) Il n'est pas sûr que, dans l'archétype de *A* V, l'*Ἀρμενία μικρά* et l'*Ἀρμενία μεγάλη* aient été distinguées ; elles étaient peut-être réunies sous le titre *Ἀρμενία*.

109. *Δικάσιος Ταβίας*
110. *Ἐρέχθιος Γδαμαύων*
111. *Φιλάδελφος Ἰουλιουπόλεως*

Ἐπαρχίας Ἀσίας ·

112. *Θεωνᾶς Κυζίκου*
113. *Μηνόφαντος Ἐφέσου*
114. *Ὠρίων Ἰλίου*
115. *Εὐτύχιος Σμύρνης*
116. *Μίθρης Ὑπαίπων*
117. *Παῦλος Ἀναίας*

Ἐπαρχίας Λυδίας ·

118. *Ἀρτεμίδωρος Σάρδεων*
119. *Σέρας Θυατείρων*
120. *Ἑτοιμάσιος Φιλαδελφείας*
121. *Πολλίων Βάρεως* (1)
122. *Ἀγώγιος Τριπόλεως*
123. *Φλωρέντιος Ἀγκύρας σιδηρᾶς*
124. *Ἀντίοχος Αὐρηλιανουπόλεως*
125. *Μάρκος Στάνδου* (2)

Ἐπαρχίας Φρυγίας ·

126. *Νουνέχιος Λαοδικείας*
127. *Φλάκκος Σαναοῦ*
128. *Προκόπιος Συννάδων*
129. *Πιστικὸς Αἰζανῶν*
130. *Ἀθηνόδωρος Δορυλαίου*
131. *Εὐγένιος Εὐκαρπίας*
132. *Φλάκκος Ἱεραπόλεως*

Ἐπαρχίας Πισιδίας

133. *Εὐλάλιος Ἰκονίου*
134. *Τηλέμαχος Ἀδριανουπόλεως*
135. *Ἡσύχιος Νεαπόλεως*
136. *Εὐτύχιος Σελευκείας*
137. *Γράνιος Λιμένων*
138. *Ταρσίκιος Ἀπαμείας*

[138a *Πατρίκιος Ἀμβλάδων*]

139. *Πολύκαρπος Μητροπόλεως*
140. *Ἀκαδήμιος Μουστήνης* (? *Μιστηνῆς* ? *Πάππων* ?)
141. *Ἡράκλειος Βάρεως*
142. *Θεόδωρος Οὐ(α)σάδων*

Ἐπαρχίας Λυκίας ·

143. *Εὔδημος Πατάρων*

Ἐπαρχίας Παμφυλίας

144. *Καλλικλῆς Πέργης*

(1) Sans variante. La correction en Perperine (Ramsay, *HGAM*, p. 134) est inadmissible, celle en Bageis (Victor Schultze, *Geschichte des Untergangs des griech.-röm. Heidentums*, t. II, Jena 1892, p. 307, n. 1) est douteuse. Un *χωρίον Βᾶρις* ou *Βᾶριν*, situé dans le territoire de Magnésie sur le Méandre (Otto Kern, *Die Inschriften von Magnesia am Maeander*, Berlin 1900, p. 111, nº 122 d, v. 4-8), appartenait à la province d'Asie.

(2) On a expliqué ce nom par Silandos (Le Quien, *Or. Chr.*, I, p. 883. *Patr. Nicaen. nom.*, p. 247), par Blandos (Ramsay, *HGAM*, p. 134) et par Mostene (V. Schultze, *loc. cit.*, II, p. 307, n. 2). La *κώμη Τάνδου* d'une inscription de Sardes (éd. W. H. Buckler et et D. M. Robinson, dans *Americ. Journ. of Arch.*, 2e série, vol. XVI, 1912, p. 13, col. I, 5, avec le commentaire p. 48 sq.), située, à ce qu'il semble, dans le *Σαρδιανὸν πεδίον*, n'entre guère en ligne de compte.

145. *Εὐρέσιος Τερμησσοῦ*
146. *Ζεύξιος Οὐάρβης*
147. *Δόμνος Ἀσπένδου*
148. *Κυντιανὸς Σελευκείας*
149. *Πατρίκιος Μαξιμιανουπόλεως*
150. *Ἀφροδίσιος Μαγύδων*
Ἐπαρχίας
Νήσων ·
151. *Εὐφρόσυνος* [*Ῥόδου*]
152. *Μελίφθογγος* (?) *Κῶ*
Ἐπαρχίας
Καρίας ·
153. *Εὐσέβιος Ἀντιοχείας*
154. *Ἀμμώνιος Ἀφροδισιάδος*
155. *Εὐγένιος Ἀπολλωνιάδος*
156. *Λητόδωρος Κιβυρατῶν*
157. *Εὐσέβιος Μιλήτου*
Ἐπαρχίας
Ἰσαυρίας ·
158. *Στέφανος Βαράτων*
159. *Ἀθηναῖος Καροπισσοῦ*
160. *Αἰδέσιος Κλαυδιουπόλεως*
161. *Ἀγάπιος Σελευκείας*
162. *Σιλουανὸς Μητροπόλεως*
163. *Ἀντώνιος Ἀντιοχείας*
164. *Νέστωρ Συέδρων*
165. *Ἡσύχιος χωρεπίσκοπος*
166. *Κύριλλος Οὐμανάδων*
167. *Ἀνατόλιος χωρεπίσκοπος*
168. *Γορδιανὸς χωρεπίσκοπος*
169. *Παῦλος Λαράνδων*
170. *Κόϊντος χωρεπίσκοπος*
171. *Τιβέριος Ἰλίστρων*
172. *Ἀκύλας χωρεπίσκοπος*
Ἐπαρχίας
Κύπρου ·
173. *Κύριλλος Πάφου*
174. *Γελάσιος Σαλαμίνης*
Ἐπαρχίας
Βιθυνίας ·
175. *Εὐσέβιος Νικομηδείας*
176. *Θεόγνιος Νικαίας*
177. *Μάρις Χαλκηδόνος*
178. *Κυρίων Κίου*
179. *Ἡσύχιος Προύσης*
180. *Γοργόνιος Ἀπολλωνιάδος*
181. *Γεώργιος* [*Πλουσιάδος*]
182. *Εὐήθιος Ἀδριανουπόλεως*
183. *Θεοφάνης χωρεπίσκοπος*
184. *Ῥοῦφος* [*Καισαρείας*]
185. *Εὐλάλιος* [*χωρεπίσκοπος*]
Ἐπαρχίας
Εὐρώπης ·
186. *Παιδέρως* [*Ἡρακλείας*]
Ἐπαρχίας
Δακίας ·
187. *Πρωτογένης Σαρδικῆς*
188. *Μάρκος Τομέων*
Ἐπαρχίας
Μυσίας ·
189. *Πιστὸς Μαρκιανουπόλεως*
Ἐπαρχίας
Μακεδονίας ·
190 *Ἀλέξανδρος Θεσσαλονίκης*
191. *Πούδης* (1) (? *Βούδιος*) *Στόβων*
Ἐπαρχίας
Ἀχαΐας ·
192. *Πιστὸς Ἀθηνῶν*
193. *Στρατήγιος Ἡφαιστίας*
Ἐπαρχίας
Θεσσαλίας ·
194. *Κλεόνικος Θηβῶν.*

(1) Voir p. 41, n. 2.

IV

Les listes postérieures.

1. — La liste du *Corpus d'Antioche.*

La liste du *Corpus d'Antioche* contient environ 221 noms d'évêques. Il est vrai que, dans les différents manuscrits, ce nombre varie sensiblement ; de même, les remarques finales qui, dans quelques listes, résument le chiffre total des évêques, donnent des nombres très divergents : 166 (*Λ* IV), 168 (*Λ* V, cod. Paris. 12097, d'après Turner, 218 d'après Cuntz), 222 (*Λ* V, cod. Bruxell. 8780-8793), 220 (*Σ*) (1). Le nombre total de cette classe est 221 si, outre les 220 noms de l'*Index restitutus* de Gelzer, on compte aussi, avec l'auteur de la liste, « Adon de Lycie ».

Les manuscrits de *Λ* V étant tardifs, la transmission du texte peut fort bien avoir souffert de quelques omissions accidentelles. Pour combler ces lacunes, on songe naturellement en premier lieu aux 27 noms que la liste du *Corpus d'Antioche* possède en plus. Mais 18 de ces noms doivent être écartés, car ils sont le résultat de fautes diverses ; ce sont les nos 9, 20, 34, 49, 78, 94, 108, 128, 143, 183 b +183 c (après le no 155), 166, 167, 178, 189, 209, 211, 212 et 216 (voir p. 30-41).

Par contre, les nos 12, 109 et 152 présentent tous les caractères de l'authenticité. Leur omission dans *Λ* V paraît bien due à la négligence des copistes. C'est pourquoi nous les avons insérés dans la liste (sous les nos 10a, 99a, 138a).

Pour les six noms qui restent (les nos 100, 121, 207, 215, 217, 218), on n'est pas en mesure de se prononcer. Ainsi donc, *Λ* V paraît présenter trois lacunes au moins, et neuf au plus, et le total maximum des signatures devait être de 203.

(1) Aux 218 noms de la liste syriaque du cod. Mus. Brit. Add. 14528 (VIII dans *Patr. Nicaen. nom.*), on doit en ajouter deux : 155a Théodore d'Ouasada et 214a Kleonikos de Thèbes.

2. — Le remaniement alexandrin.

Dans la classe du remaniement alexandrin de la liste des 221 noms, représentée par la liste de Michel le Syrien, la liste copte, qui est incomplète, et le fragment de la collection Lihačev, nous constatons quelques nouvelles divergences. Pour l'Égypte, nous trouvons trois noms en plus : *Ἀρποκρᾶς Φραγόνεως* (1), *Πέτρος Ἡρακλείας* et *Διόσκορος Ἀντέου*. En 325/26, *Πέτρος ἐν Ἡρακλέους* était un des évêques mélitiens, mentionnés dans le *Βρέβιον* de Melitios (2). En 335, un évêque égyptien du nom de Dioscore prit part au concile de Tyr (3) ; deux évêques de ce nom se trouvent aussi dans une liste d'évêques égyptiens de 346 (4).

Au lieu de *Γάϊος Θμούεως* et de *Τιβέριος Ταυθίτης* des autres listes, y compris *Λ* V, nous lisons dans la classe alexandrine *Τιβέριος Θμούεως* et *Γάϊος Τάνεως* ; mais, malgré les assertions de quelques savants, il nous semble impossible de décider si on doit prendre ce changement pour une correction ou pour une faute. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la leçon *Τάνεως*, assurée par Michel le Syrien (5), semble bien préférable au toponyme inconnu du *Ταυθίτη(ς)*. En Phénicie, la liste ajoute à la suite des noms connus les noms suivants : *Βάρλαχος ὁ καὶ Βάρλαος Θελσέης* (6) et *Ξενό-*

(1) Liste de Michel le Syrien, nº 10 (t. I, p. 248, trad. Chabot ; t. IV, p. 124, éd. Chabot) : Arpoqrās de Phrāgōniā ; liste copte, nº 9 : ⲁⲡⲟⲕ... ⲡⲣⲁⲟ... ; liste arabe de Sévère ibn al-Muqaffaʿ, évêque d'Ašmūnain, *Histoire des conciles*, éd. L. Leroy, dans *Patrol. Orient.*, t. VI, p. 489, 9-490, 1 : Arnfrā (lire Arbuqrā) usquf al-Afrāǧūn.

(2) *Βρέβιον* de Mélitios, dans Athanase, *Apologia secunda*, 71, 6 ; éd. Hans-Georg Opitz, *Athanasius Werke*, t. II, I, Berlin 1938, p. 150, 9, nº 13.

(3) Athanase, *loc. cit.*, 78, 7 ; éd. Opitz, p. 159, 19, nº 37.

(4) Athanase, *loc. cit.*, 49, 3 ; éd. Opitz, p. 128, 21, nº 158, et p. 129, 9, nº 183.

(5) Michel le Syrien, trad. Chabot, t. I, p. 248, nº 6. La liste des 318 pères nomme (nº 8) *Γάϊος Ἀμανίας* ou *Θμούεως* (sic cod. Vatic. 44 = *Patr. Nic. nom.*, VI), (141) *Λιβερῖνος Τάνεως* et (167) *Τιβέριος Αὐθύτης*.

(6) Michel le Syrien, t. I, p. 249, nº 53 : Barlahā q. e. Barlaos de Te<l>sē. Liste des 318 pères, nºs 194 et 195 : *Βάρλαχος Πέλγης* et [*M*[*άρλαος Θελσέης*.

δωρος (?) *Ἀνταράδου* (1). En Coelésyrie, on trouve à la fin *Ἡλικόνιος* de *Ἰάβαλα* (?) qui, malgré la leçon *Λευκόνιος Γαβάλων* du cod. Vatic. reg. 44 (nº 35), ne peut désigner l'évêque de Gabala, celui-ci figurant déjà dans la liste sous le nom de Zoïlos (2). La ville d'Abila (Sūq Wādī Baradā), proposée par Gelzer (3), n'entre pas en ligne de compte, car elle appartenait à la Phénicie. En Pisidie, on trouve, à côté d'*Ἀκαδήμιος Πάππων*, un évêque *Ἀκαδήμιος Μορτίνης* ou *Ἀμορδιανῆς* (4). Dans les deux cas, il s'agit sans doute du même personnage ; nous en avons déjà parlé à propos d'*Academius* de *Mustena* de *Λ* V.

Deux corrections viennent encore augmenter le nombre des évêques (222), tel que l'a établi Chabot dans sa traduction de la seule liste complète de cette classe, celle de Michel le Syrien. Le nº 72 de cette liste, « Seleukos de Gindaros », est en réalité une contraction de deux noms, Seleukos chorepiskopos et Petros de Gindaros, mentionnés tous deux (nos 72 et 73) dans la liste copte, appartenant à la même classe ; le nº 112 est, par inadvertance, donné à deux évêques différents (p. 250). Enfin, nous comptons ici aussi « Adon de Lycie ». Dans cette classe, le nombre des évêques est donc augmenté des sept que nous avons énumérés ; mais, d'autre part, nous devons en soustraire les nos 137, 143 et 211 de l'*Index restitutus* (*Ἀντίοχος Ἱεροκαισαρείας, Παῦλος Ἀπαμείας, Δάκος Μακεδονίας*), qui ne s'y trouvent pas, de sorte que le nombre total des évêques (225) accuse un excédent de 4 par rapport à la liste du *Corpus d'Antioche*.

(1) Liste copte, nº 53 : ⲥⲩⲛⲑⲁⲣⲟⲥ ; Michel le Syrien, nº 54 : Ksenodoros (= *Ξενόδωρος*) ; liste des 318 pères, nº 36 *Μηνόδωρος* ; cod. Vat. 44, nº 40 *Ζηνόδωρος*.

(2) Liste copte, nº 77 ⲏⲗⲓⲕⲟⲛⲟⲥ ϩⲛ̄ ⲁⲃⲁⲗⲁⲥ ; Michel le Syrien, t. I, p. 249, nº 76 Sālīqōnīs (lire Hālīqōnīs) de Yabalā (Ibalā) ; liste des 318 pères, nº 29 *Λευκόνιος Βαλῶν*, nº 31 *Λευκόνιος Ἰβάλλας*.

(3) Gelzer, *Patr. Nic. nom.*, p. lxvi et 85, n. 1. Delmas, dans *Échos d'Orient*, t. IV, p. 89.

(4) Fragm. de la collect. Lihačev, nº 3 *MOPTINH*, en syr. Mōrṭīnīs ; liste copte, nº 156 ⲁⲙⲟⲣⲇⲓⲁⲛⲏ, Michel le Syrien, t. I, p. 252, nº 184 (= t. IV, p. 126) Mūrīṭīnī.

3. — La liste des 318 noms.

La liste des 318 noms qui, elle aussi, dépend, en partie du moins, de la classe alexandrine, a introduit dans les listes anciennes presque une centaine de nouveaux noms. Cette liste a été publiée et commentée d'abord par Beneševič d'après le cod. Sinait. 1117 (= S), dans lequel six noms sont omis, et ensuite par Lebedev d'après le même manuscrit et les cod. Hierosol. Metoch. 2 (= M) et Hierosol. Patr. 167 (= P) ; on doit la citer d'après l'édition du texte complet faite par Lebedev (1). Un nouvel examen de cette liste nous a fait constater que les explications proposées par Beneševič et par Lebedev ne sont pas toujours sûres ni même admissibles ; d'ailleurs, dans la plupart des cas, il nous semble impossible d'interpréter d'une manière certaine les noms nouvellement introduits dans cette liste. Pour se représenter la manière selon laquelle s'est constituée cette liste, il nous a paru utile de répartir les noms dans les différents groupes suivants :

1° D'abord, parmi ces 318 noms, on peut en reconnaître plus de deux cents qui sont puisés dans les anciennes listes, une vingtaine de noms, connus par les autres listes, ne s'y retrouvant pas. De ces deux cents, beaucoup sont même mentionnés deux fois. Parfois, nous trouvons des séries continues de noms énumérés soit dans le même ordre, soit dans le sens contraire à celui suivi dans les autres listes ; dans quelques cas, l'existence de ces séries nous permet d'identifier avec une certaine vraisemblance des noms très estropiés. Il est probable que ces doubles mentions s'expliquent par la combinaison de deux listes différentes, et le fait

(1) Pour ceux de nos lecteurs qui disposent uniquement du texte incomplet (312 noms) du codex Sinaiticus, édité par Beneševič et réimprimé avec beaucoup de fautes par Felix Haase (*Altchristliche Kirchengeschichte nach orientalischen Quellen*, Leipzig 1925, pp. 258-269), nous remarquons qu'il faut y insérer les nos 39 *Βηκέντιος πρεσβύτερος Ῥώμης*, 249 *Εὐτυχιανὸς Γέρμης*, 250 *Ἰσώης* (P *Σώης*) *Προύσης*, 251 *Γαλειανὸς* (P *Ἀλιανός*) *χωρεπίσκοπος*, 252 *Γοργόνιος Ἀπολλωνιάδος*, 253 *Γερόντιος Τρωάδος*. On doit donc changer la numérotation de Beneševič de la manière suivante : les nos 39-247 deviennent 40-248, et les nos 248-312 deviennent 254-318.

qu'on trouve parmi les 318 pères (127) *Κύριλλος Κίου* à côté de (197) *Κυρίων Κίου* (= Cyrion *Λ* V, 195 ; Michel le Syrien, t. I, p. 252, n° 168) prouve que l'auteur de la liste disposait de textes appartenant aux classes différentes du *Corpus Antiochenum* et du remaniement alexandrin. Nous relevons encore d'autres indices qui montrent bien l'influence de la rédaction alexandrine sur notre liste. Les éditeurs russes ont cru que (n° 234) *Ἀμβρόσιος Κῶος* est l'évêque de l'île de Cos (n° 166 de l'*Index restit.*). Mais il s'agit sans doute d'Ambroise de Comane, connu uniquement par *Λ* V et par Michel le Syrien. A l'évêque *Μελίφθογγος* (suivant notre lecture, au lieu de Meliphron) de Cos correspond ici (n° 244) *Σελίφογγος Κύρων*. La leçon (285) *Ἀκλέμμης Μεσίνης* (var. *Βλέμμης Μ.*) prouve qu'il ne s'agit pas d'un évêque de *Μεσίνη* en Thrace (Europe) (1), comme on serait tenté de le supposer ; dans *ΑΚΛΕΜΜΗΣ* se cache plutôt *Ἀκαδήμιος*, et nous devons expliquer le nom de son évêché par *Mustena* qui, sous cette forme, est connue uniquement par *Λ* V. De même, nous avons retrouvé dans la liste des 318 pères *Ἡλικόνιος* de *Ἰάβαλα*, *Βάρλαχος* ou *Βάρλαος* de *Θέλσεα* et d'autres évêques connus uniquement par la classe alexandrine. Les auteurs des *Patrum Nicaenorum nomina* ont déjà supposé (p. 257, n. 2) que le chorévêque Ghāliānōs de la liste arabe (X, 251) n'est autre que *Gurdianus chorepiscopus* de la classe IV (= *Λ* V), 70 (lire 170) ; les listes grecques l'appellent *Γαλειανός* ou *Ἀλιανός*. D'autre part, des noms comme (n°s 120) Narcisse d'Eirenoupolis à côté de (n° 54) « *Ναρκίσων Ἐρωνίας* » ou (n° 94) Sévère de Dionysias à côté de (n°s 98 et 191) Sévère de Sodoma prouvent suffisamment l'influence du *Corpus d'Antioche*.

2° Parmi les cas restants, il en existe un certain nombre où le nom d'un évêque, connu comme ayant participé au concile, est combiné d'une manière arbitraire avec le nom d'un évêché qui, lui aussi, figure dans les anciennes listes :

(Les numéros ajoutés entre parenthèses sont ceux de l'*index restitutus* de Gelzer) :

(1) Basilii *Notitia*, v. 73 ; *Notitiae* VI, 88 ; VIII, 89 ; II, 100 ; X, 111 ; XI, 132 ; *Notitia* de Nil. Doxap., 351.

13. *Πέτρος* (28 ? 38 ? 69 ?) *Ἡρακλείας* (204)
35. *Φίλιππος* (45) *Ἀναράβδων* (70)
104. *Μακρῖνος* (29) *Ἐπιφανίας* (64 ? 84 ?)
125. *Τιμόθεος* (97) *Προύσης* (197)
128. *Ἡσύχιος* (92 ? 148 ? 182 ? 197 ?) *Ἀπαμείας* (53 ? 143 ? 151 ?)
135. *Δάκιος* (16 ? 211 ?) *Ἰαμνείας* (29 ; mais *Patr. Nic. nom.*, VI, 156 : *Δ. Ἡλυμνάς*)
139. *Ζευξίδιος* (160 ?) *Ἀλεξανδρείας* (2 ? 92 ?)
142. *Γαϊὸς* (10) *Ἡρακλέος* (7)
143. *Ποτάμων* (7) *Πηλουσίου* (9)
159. *Σιρίκιος* (67) *Τελμισοῦ* (159)
165. *Ἀλβίτων* (5) *Ἀλφικράνων* (3)
202. *Ἰάκωβος* (79) *Ἀπαμείας* (53 ? 143 ? 151 ?)
216. *Προκόπιος* (140) *Ἀμπλάδων* (152)
218. *Πολυκάρπος* (153) *Ἱεραπόλεως* (55 ? 145 ?)
248. *Εὐτύχιος* (95 ? 125 ? 149 ?) *Τρωάδος* (127, nommé *Τρωάδος* dans la liste V, 124)
253. *Γερόντιος* (63) *Ἀπολλωνιάδος* (171 ? 198 ?)
255. *Ἀντώνιος* (180) *Νεοκαισαρείας* (66 ? 111 ?)
256. *Θεοφάνης* (103 ? 201 ?) *Ἐπιφανείας* (64 ? 84 ?)
257. *Εὐλάλιος* (104 ? 146 ? 203 ?) *Ἀπαμείας* (53 ? 143 ? 151 ?) ; lire *Ἀμασείας* (1) ?
299. *Ἀθανάσιος* (évêque arien d'Anazarbos, cité par Philostorge ?) *Εὐκαρπίας* (144)
300. *Ἀντώνιος* (180) *Σελευκείας* (51 ? 149 ? 162 ? 177 ?)
318. *Εὐτυχιανὸς* (108) *Ἀδριανουπόλεως* (147 ? 200 ?).

3° On trouve aussi des noms d'évêques, manquant dans les autres listes, combinés avec des noms d'évêchés qui y sont mentionnés :

23. *Αὐσινιῶν Ῥαφανίας* (54)
51. *Ἀρτεμᾶς Σερδικῆς* (205)
70. *Ἄραλος Σεβαστείας* (24 ? 104 ?)
105. *Ἰουλιανὸς Ῥαφανίας* (54)
136. *Πηγάσιος Σερδίκης* (205)
139. *Ζευξίδιος Ἀλεξανδρείας* (2 ? 92 ?)
220. *Ῥωμανὸς Σελευκείας* (51 ? 149 ? 162 ? 177 ?)

(1) Sur Eulalios d'Amasée voir FEDER, *Sitz.-Ber. Akad. Wien*, t. CLXVI, 5. Abh., p. 71 sq.

227. *Ἡρέμιος Μακεδονίας* (81 ? 211 ?)
250. *Ἰσώης Προύσης* (197)
263. *Εὐάγριος Σάρδεων* (129)
290. *Ἰαμπολέης Ἀβριλλιανουπόλεως* (135).

4° D'autre part, on constate la combinaison inverse de noms d'évêques connus par les autres listes de Nicée, avec des noms d'évêchés, ou de prétendus évêchés, qui y manquent :

43. *Ὅσιος* (1) *Δωροτῶν*
45. *Θεωνᾶς* (122) *Ἑλλαδίας*
48. *Ἀντώνιος* (180) *Λανίων* (c.-à-d. <*Ἀντιοχείας τῆς*> *Λαμώτιδος* ?)
49. *Μάρκελλος* (117) *Ἐσέων*
78. *Στέφανος* (100 ? 174 ?) *Κουρίκων* (var. *Κουρικώου*)
79. *Εὐστάθιος* (50 ? 65 ?) *Παρνάσου*
89. *Μακεδόνιος* (90) *Μουσικέων*
119. *Ἡσύχιος* (92 ? 148 ? 182 ? 197 ?) *Ποίμνης*
132. *Ταρκουνδίνατος* (91) *Θάρβου*
144. *Δωρόθεος* (9) *Βλέβεως*
145. *Ἀλιφὸς* (lire *Ἄλφιος* 53 ?) *ὁ Πάνος*
146. *Φίλιππος* (6) *Χερσῶνος*, var. *Χερσεῶνος*
147. *Ἀθανάσιος* (d'Anazarbos ?) *Βερεβαίων*
157. *Σεκοῦνδος* (8 ? 19 ?) *Κουκουσῶν*
170. *Λίος* (liste copte, 16) *Ἑρμουπόλεως* (1)
179. *Θανάδεος* (48) *Ἐλουσῶν*
207. *Δόμνος* (112 ? 161 ? 217 ?) *Τανάζου*
210. *Τιμόθεος* (97) *Κυάσεως*
226. *Ἀντώνιος* (180) *Βερροίας*
231. *Ἡράκλειος* (110 ? 155 ?) *Λανδῶν*
242. *Ἀρβέντιος* (5) *Ἰνοκάτων*
249. *Εὐτυχιανὸς* (108) *Γέρμης*
261. *Εὐτυχιανὸς* (108) *Περγάμου*
283. *Ἀδαμάντιος* (4) *Παρίου*
302. *Ποτάμων* (7) *Προβάθου* (2)

(1) Dans le cod. Sinait., Dios d'Hermupolis se trouve deux fois sous les nos 153 [154] et 169 [170]. Mais dans le premier cas, il remplace *Νηλάσιος Δαϊάς* (P *Ἰλάριος Δαίας*) des autres listes.

(2) Sic ! Cf. l'évêché tardif de Probaton ou Probata ; en 879 signent Léon et Manuel *Προβάτου* ou *Προβάτων* (J. Hergenröther,

303. *Σεκούνδος* (8 ? 19 ?) *Κροπόλεως* (1)
304. *Δωρόθεος* (9) *Χίου*
310. *Κλεόνικος* (216) *Θηνώνης*
311. *Βάσσος* (62) *Φλαβονεοκαισαρείας* (2).

Nous avons déjà remarqué ailleurs (3) que, dans cette liste, se trouvent des noms comme

75. *Μαρῖνος* (47) *Φοίνικος* (lire *Φοινίκης*)
93. *Ζεύξιος* (160) *Ἀραβίας*
171. *Ζευματιανὸς Λιβύης*
175. *Εὐσέβιος* (25) *Παλαιστίνης*

qui s'expliquent par le fait que, dans un des prototypes d'ordre géographique, les titres des provinces avaient pénétré dans les lignes suivantes, faisant disparaître les vrais noms des évêchés.

5° Après ces quatre groupes qui s'expliquent en tout ou en partie par les anciennes listes de Nicée, on relève un certain nombre de cas où ni l'évêque, ni l'évêché ne proviennent de ces listes. Notons cependant que la constitution de ce nouveau groupe est moins sûre que celle des précédents, car certains de ses toponymes peuvent être des altérations de noms d'évêques ou d'évêchés réellement représentés à Nicée.

a) Parmi eux, il faut encore distinguer les noms qui, sans être attestés comme évêchés par les autres listes de Nicée, le sont cependant par ailleurs :

91. *Μάλχος Γαγγρῶν* (cf. n° 282 : Hypatios de Gangres)
229. *Πάμφιλος Ταηνῶν* (S *Τακνῶν*) (4)

Photius, Patriarch von Constantinopel, t. II, Regensburg 1867, p. 458, n. 66. MANSI, XVII, col. 376 D et E).

(1) Liste arabe (*Patr. Nic. nom.*, p. 179, liste X, 303) : al-Akrūbūlīs.

(2) Est-ce que, dans les premières syllabes, se cache *Φλαβόνεως* = *Φραγόνεως* (cf. MICHEL LE SYRIEN, t. I, p. 248, n° 10) ?

(3) *Byzantion*, t. XI, 1936, p. 437 sq.

(4) C.-à-d. des Ṭayāyē ? En 451, la liste syriaque (*Σ*) du *Corpus canonum* contient les noms d'Eustathios des Ṭayāyē en Phénicie Libanèse et de Jean des Ṭayāyē = *Ἰωάννης Σαρακηνῶν* en Osrhoène (Friedr. SCHULTHESS, *Die syrischen Kanones der Synoden von Nicaea bis Chalcedon*, Berlin 1908 (*Abh. d. Ges. d. Wiss. zu Götting.*, phil.-hist. Kl., N. F., Bd. X, 2), p. 134, n°s 91 et 115. Ed. SCHWARTZ,

298. *Σαπιανὸς* (cf. liste copte, nº 67 : Sabianos au lieu de Bassianos?) *Βιζύης*
312. *Ἀντώνιος Κολασσαέων* (*Κολασσέων, Κολασέων*)
313. *Μακρόβιος Κοιλανῶν* (*Κοιλιανῶν*).

b) Dans les autres cas, le nom de l'évêché ne se trouve nulle part ailleurs :

7. *Ἀνδρέας Χερύρης* (1)
10. *Ἥρων Ξύστου* (2)
92. *Μάρων Ζαμαθῶν*, var. *Ζωμαθῶν* (3)
211. *Μηνᾶς Κυκοσίας* (P *Κηκοσίας*, S *Κεκοσίας*)
246. *Εὐάγγριος* (P *Εὐάγριος*) *Καταπόνων*.

Cependant, comme on vient de le dire, il est possible que, sous ces formes, se cachent des noms connus, mais complètement défigurés. Car aurait-on pu, par exemple, reconnaître *Σέρας Θυατείρων* (*index restitutus*. nº 130) dans le nº 264, *Βίγγας*, *Ἴγγας* ou *Γίγγας Γαβηρῶν*, si le fait que cet évêque est nommé entre ceux de Sardes et d'*Ἀδελφιάς* (= *Φιλαδέλφεια*) ne recommandait pas cette identification?

Bischofslisten, p. 10, n. 2. Cf. E. Honigmann, *Real-Enz.*, t. IV A, col. 2025 sq., s. v. *Ταϊηνοί*.

(1) Une ville libyenne de *Χέρρουρα* est mentionnée par Alexandre Polyhistor *apud* Steph. Byz., s.v. *Χερρόνησος* ; cf. *Geogr. Graeci min.*, t. I, p. 444. Sethe, dans *RE*, III, col. 2269, s.v. *Chersonesos* nos 21 et 22. Beneševič, *Izv. Imp. Akad. Nauk*, VIe série, t. II, 1908, p. 285.

(2) Un évêque *Ἥρων*, originaire de la Thébaïde, est attesté en 363 (Philostorge, *Hist. eccl.*, VII, 13, p. 98, 16, éd. Bidez. *Chron. Pasch.*, p. 548, 15, éd. Bonn. Théophane, *Chron.*, p. 51, 4, éd. de Boor). Nous trouvons également un évêque égyptien de ce nom dans une liste rédigée en 346 (Athanase, *Apologia secunda*, 49, 3, p. 130, 14, nº 233, éd. Opitz) ; il s'agit peut-être du même personnage. Un évêché de *Ξύστος* en Thébaïde est inconnu ; il existait une localité nommée *Sostis*, où était stationnée l'*Ala Secunda Assyriorum* (*Notit. dign., or.* XXVIII, 33, éd. O. Seeck, p. 59), mais elle relevait du *Comes Limitis Aegypti*, et non du *Dux Thebaïdos*. Nous connaissons en outre une ville carienne appelée *Ξύστις* (Steph. Byz. ; *Xystiani* Pline, *Nat. hist.*, V, 109 ; cf. Beneševič, *l. c.*, p. 286).

(3) Gelzer, *Patr. Nic. nom.*, p. lxviii : « *fortasse Ζαναάθα Arabiae Petraeae* Ptolem. V, 17, 5 ». Cette identification est peu probable.

6° A ces noms tout à fait inconnus, nous devons ajouter ceux de plusieurs chorévêques qui ne se trouvent pas dans les autres listes. Une identification de ces chorévêques est d'autant plus difficile que, d'une part, dans la liste des 318 pères, l'ordre géographique n'est plus reconnaissable, et que, d'autre part, dans le cas des chorévêques nous ne possédons pas le moyen de contrôle que constituent parfois les noms des évêchés pour l'identification de leurs titulaires. Ces chorévêques sont :

28. *Γεβουλών* (S *Ζεβουλών*)
52. *Ἀνδρέας*
61. *Εὐφρόσυνος*
62. *Ἐκδάμιος* (= *ind. rest.*, N° 101 : *Εὐδρόμιος* ?)
68. *Λεόντιος*
121. *Βασσιανός* (S *Κασσιανός*)
130. *Εὐίνθιος* (M *Ἐβίνθιος*, S *Ἐνίνθιος*) (1)
131. *Μηνᾶς*
188. *Ἄχαδος* (S *Βάδος* ; c.-à-d. *ind. rest.* N° 60 : *Φάλαδος* ?)
203. *Παῦλος*
288. *Πρισκιανός*
289. *Νουνέχιος* (c.-à-d. *ind. rest.* N° 138 ?).

7° Enfin, on a introduit dans cette liste tardive les noms de quelques personnages qui sont connus par d'autres sources, soit comme des participants du concile, soit comme des contemporains réels ou prétendus de cette assemblée :

1. *Ἀλέξανδρος Κωνσταντινουπόλεως* est nommé en tête de la liste. D'après Gélase de Cyzique et quelques ménologes (2), le futur patriarche Alexandre représenta son évêque Métrophane de Byzance — car le nom de Constantinople n'existait pas encore en 325 — au concile de Nicée, en qualité de prêtre (3). Notons que le futur patriarche d'Alexandrie, S.

(1) Cf. *Εὐήθιος* (*ind. rest.*, n° 200), *A* V *Euestius*, d'Adrianopolis Bithyniae ?

(2) Gélase de Cyzique, *Hist. eccl.*, II, 5, 4, p. 44, 23 sq., éd. G. Loeschcke, Leipzig 1918. *Vie de Métrophane et d'Alexandre*, éd. M. Gédéon, dans *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, t. IV, 1884, 22 et 29 février, 6 et 15 mars, et dans *Ἀνέκδοτα Βυζαντινά*, pp. 25-80.

(3) Sur les difficultés qui s'opposent à une datation certaine du début de son épiscopat et sur la question de savoir s'il a pris part au concile, voir Eduard Schwartz, dans *Nachrichten d. Götting.*

Athanase, y participa également comme archidiacre, sans que nous trouvions son nom dans la liste, qui ne connaît qu'un Athanase d'Eukarpeia, personnage complètement inconnu par ailleurs.

38 et 39. *Βήτων* (var. *Ἀήτων*) et *Βηκέντιος πρεσβύτ. Ῥώμης* sont nommés comme dans les autres listes ; mais on les a comptés parmi les 318 évêques.

134. *Θεόδωρος Ἡρακλείας*, évêque arien (vers 335-351) de la métropole de Thrace, successeur de Paideros (1), mentionné plus haut.

137. *Χρύσανθος ὁ ἐν τῷ ναῷ* (cod. Vat. 44, nº 157 : *ἐτάφη ἐν τῷ ναῷ τῆς Νικαίας*), et

138. *Μουσώνιος ὁ ἐν τῷ ναῷ* (cod. Vat. 44, nº 158 : *καὶ οὗτος ἐτάφη*).

Il semble s'agir d'une tradition locale de Nicée, qui n'est pas connue par ailleurs.

160. *Σίλβεστρος Ῥώμης*. Le nom du pape a aussi pénétré parmi ceux des évêques ; mais c'est par hasard qu'il est mentionné à cette place peu honorable, car son nom, par lequel commence maintenant la seconde moitié de la liste, se trouvait dans son modèle en tête de la série des évêques (2).

163. *ὁ Κυριακὸς ὁ καὶ Σπυρίδων Τριμιθούντων*. On sait que S. Spyridon était présent au concile (3). Le second nom

Gesellsch., 1905, p. 269 et 279. Erich Seeberg, *Die Synode von Antiochien im Jahre 324/25*, Berlin 1913, p. 57-67. M. Andrieu, article *Alexandre* nº 23, dans le *Dict. d'hist. et de géogr. ecclés.*, t. II (1914), col. 184-186. Cf. H.-G. Opitz, dans *Zeitschr. f. neutest. Wissensch.*, t. XXXIII, 1934, p. 150, n. 90.

(1) Voir W. Ensslin, *RE* V A, col. 1908 sq., s. v. *Theodoros* nº 122. Cf. Gélase de Cyzique, *Hist. eccl.*, II, 7, 42, p. 54, 11.

(2) Voir *Byzantion*, t. XI (1936), p. 433 et 436.

(3) Rufin, *Hist. eccl.*, I, 5. Socrate, *Hist. eccl.*, I, 12, 1, p. 90 sq., éd. Hussey ; cf. 8, 12. Sozomène, *Hist. eccl.*, I, 11, 1 sq., p. 47 sq., éd. Hussey. Il vivait encore à l'époque du concile de Serdique ; cf. Athanas., *Apolog. secunda*, 50, 2, éd. Opitz, t. II, 1, p. 131, 11, nº 267. Théodore, évêque de Paphos, *Vie de S. Spyridon*, écrite vers 655, éd. Sp. Papageorgios, Athènes 1901. Cf. H. Delehaye, dans *Anal. Boll.*, t. XXVI, 1907, p. 239-241. P. Heseler, *Hagiographica I : Zur Vita Spyridonis des Theodoros von Paphos*

qu'on lui donne ici, semble inconnu par ailleurs. Le cod. Vatic. 44 (N° 4, 5) dit : *Κυριακὸς καὶ Σπυρίδων Τριμιθούντων*, le cod. M ne mentionne que son nom *Σπυρίδων Τριμιθοῦντος*.

172. *Ἀχιλλεὺς Χουσῶν*. L'évêque mélitien *Ἀχιλλεὺς ἐν Κουσαῖς* est mentionné en 325/6 dans le *Βρέβιον* de Melitios (1).

245. *ὁ Τιμόθεος Ἀχελοῦ*. Timotheos d'Anchialos a signé la lettre du Synode oriental de Serdica (Philippopolis) en 343-4 (2).

278. *Καρτέριος Ἀσπόνδου*. Karterios d'Aspona en Galatie prit part au concile des Orientaux de Serdique ; l'auteur de notre liste a peut-être confondu son évêché avec celui d'Aspendos (*ind. rest.*, n° 161) en Pamphylie.

282. *Ὑπάτιος Γαγγρῶν*, à côté de (n° 91) *Μάλχος Γαγγρῶν*, est connu par sa *Vie* et par le *Ménologe de Basile* (3).

315. *Κυριακὸς Νέσου*. Cyriaque de Naissos était le prédécesseur de Gaudentius, qui prit part au concile des Occidentaux à Serdique (4).

316. *ὁ Νικόλαος Μύρων*. Nous avons vu que son nom fut déjà interpolé dans la liste de Théodore le Lecteur (5).

317. *Γρηγόριος τῆς μεγάλης Ἀρμενίας*. D'après l'histoire en partie légendaire d'Agathange, l'évêque Řeštakes ou Aristakes (*index restitutus*, n° 106) était un fils de S. Grégoire

(*B. H. Gr. 1647*), dans *Byz.-neugriech. Jahrb.*, t. IX, Athènes 1932, p. 113-128.

(1) Dans ATHANASE, *Apologia secunda*, 71, 6, éd. OPITZ, t. II, 1, p. 149, 23, N° 4.

(2) LE QUIEN, *Oriens Christianus*, t. I, col. 1189. Alfred Leonhard FEDER, *Studien zu Hilarius von Poitiers*, II, Wien 1911, p. 91 (dans *Sitz.-Ber. Akad. Wien*, t. CLXVI, Abh. 5). ENSSLIN, *RE*, VI A, col. 1359, s. v. *Timotheos*, n° 39.

(3) *Vie d'Hypatios de Gangres*, éd. Theophilos IOANNOU, dans ses *Μνημεῖα ἁγιολογικά*, Venise 1884, p. 251-268. *Ménologe de* BASILE, dans MIGNE, *P. G.*, t. CXVII, col. 160. Cf. H. GELZER, dans *Patr. Nicaen. nom.*, p. LXIX.

(4) Cf. FEDER, dans *Sitz.-Ber. Akad. Wien*, t. CLXVI, 5e Abh., p. 111. Ed. SCHWARTZ, *Nachr. Gött. Ges.*, 1911, p. 404, n. 1, et *Zeitschr. f. neutest. Wiss.*, t. XXXIV. 1935, p. 140.

(5) Gustav ANRICH, *Hagios Nikolaos*, t. II, Leipzig 1917, p. 301. Ed. SCHWARTZ, *Bischofslisten*, p. 63, n. 3.

l'Illuminateur et son délégué au concile (1). Il rapporta en Arménie les canons de Nicée, et S. Grégoire y fit des additions. C'est sans doute cette activité qui fit naître l'opinion que S. Grégoire lui-même aurait participé au concile. Dans notre liste des 318 pères, son nom occupe l'avant-dernière place, ce qui montre qu'il est une des dernières interpolations qu'on ait faites pour atteindre le nombre de 318 participants au concile. Sa mention permet d'indiquer un *terminus ante quem* pour l'origine de cette liste. Car l'opinion que S. Grégoire l'Arménien aurait participé au concile de Nicée se rencontre déjà dans une lettre que Georges, évêque des Arabes, a écrite au mois de juillet 713, à l'ermite Išōʿ d'Innib. Georges y cite comme autorité pour cette assertion les *Actes* (*πεπραγμένα*) du synode (2). Dès avant la publication du texte grec de notre liste, M. Ryssel (3) a supposé que, par la citation de ces *Actes*, Georges alléguait une liste des évêques dans laquelle se trouvait le nom de S. Grégoire. La liste des 318 pères fut donc composée avant l'an 713.

Enfin, il est à remarquer que, parmi ces interpolations tardives, on ne trouve pas Achilleios, évêque et saint local de Larissa, dont les reliques furent transportées, en 986, par le tsar Samuel dans une île du petit lac de Prespa, qui, depuis lors, s'appelle Ahil (4).

(1) J. Markwart, *Die Entstehung der armenischen Bistümer*, Roma 1932, p. 27, dans *Orientalia Christiana*, vol. XXVII, 2, p. 163. P. Peeters, *Anal. Boll.*, t. L (1932), p. 20, n. 1.

(2) V. Ryssel, *Georgs des Araberbischofs Gedichte und Briefe*, Leipzig 1891, p. 55 sq. et 177.

(3) Ryssel, *loc. cit.*, p. 177.

(4) Voir sur S. Achille (*Ἀχίλλειος, Ἀχίλιος*) : *Synaxar. eccl. Const.*, p. 686, 4 ; cf. p. 224, 30, éd. H. Delehaye. *Ménologe* de Basile, dans Migne, *P. G.*, t. CXVII, col. 457 B, C. Cédrén. - Scylitz., t. II, p. 436, 8 : *μετήγαγε δὲ [ὁ Σαμουὴλ] καὶ τὸ λείψανον τοῦ ἁγίου Ἀχιλλείου, ἐπισκόπου Λαρίσσης χρηματίσαντος ἐπὶ Κωνσταντίνου τοῦ μεγάλου κὰν τῇ μεγάλῃ καὶ πρώτῃ συνόδῳ παρόντος σὺν Ῥηγίνῳ Σκοπέλου καὶ Διοδώρῳ Τρίκκης, καὶ εἰς τὴν Πρέσπαν ἀπέθετο, ἔνθα ἦσαν αὐτῷ τὰ βασίλεια.* D'après Théodore le Lecteur, (nº 207) *Κλαυδιανός* aurait été l'évêque de Larissa en Thessalie participant au concile de Nicée. Selon les *Martyrologes*, Rhe-

4. — Les noms interpolés dans la liste d'ʿAbdīšōʿ et dans d'autres sources syriaques.

Nous pouvons constater des interpolations analogues dans une rédaction tardive de la liste du *Corpus d'Antioche*, conservée dans le *Nomocanon* syriaque du métropolite ʿAbdīšōʿ de Ṣōbā, c.-à-d. de Nisibe (*Ebedjesu Sobensis*, mort en 1318). Cette liste est identique à celle du *Corpus d'Antioche*, sauf pour la province de Mésopotamie. Aux cinq évêques de cette province on a ajouté, avant le nom de Jean de Bēth Parsāyē, ces trois noms : Šemʿōn d'Amid, Marūthā de Maipherqaṭ et Gīwargīs de Ši(n)gar ; de plus, le nom du métropolite d'Édesse, Aitallāhā, y est changé en ʿAbšelamā (1). Il existe encore un autre passage (2) dans le même ouvrage d'ʿAbdīšōʿ où il parle également de ces évêques orientaux et de quelques autres pères, en disant que, parmi les 318 pères, il n'y en avait aucun qui ne montrât des cicatrices, à l'exception des onze pères suivants : ʿAbšelamā, évêque d'Ourhai (Édesse), fils de la sœur de Mār Ephrēm, Yōnā de Qirqesion, Marā de Dūrā (Dārā ?), Gīwargīs de Šingar, Yaʿqūb de Neṣībīn, Marūthā de Maipherqaṭ, Yōḥannan de Gūṣṭrā, Šemʿōn d'Āmid, Addai d'Ēgil, Eusèbe de Césarée et Joseph de Nicomédie ; parmi les autres, il mentionne Thomas de Marʿaš qui était mutilé d'une manière particulièrement horrible.

ginos de Skopeloi aurait plutôt pris part au concile de Serdique (*Synax. eccl. Const.*, p. 488, 48 ; 490, 15 ; par contre, d'après la p. 148, 8, il fut martyrisé sous Dioclétien. *Ménologe* de Basile, *loc. cit.*, p. 325 D). Diodore de Trikka est inconnu (lire Heliodoros ? cf. Socrate, *Hist. eccl.*, V, 22, 51, p. 634, 3, éd. Hussey, dans Migne *P.G.*, t. LXVII, col. 637 A ; ou *Οἰκουμένιος* ? cf. Beneševič, *Izv. Imp. Akad. Nauk*, 1908, p. 284). Sur le culte de S. Achille chez les Slaves, voir C. Jireček dans *Sitz.-Ber. Akad. Wien*, t. CXXXVI, (1897), Abh. XI, p. 38-40 ; sur la date de la prise de Larissa, N. Adontz, *Samuel, roi des Bulgares*, Bruxelles 1938, p. 14, n. 30.

(1) *Patrum Nicaenorum nomina*, p. 127, liste IX, 78 et 82-84.

(2) Ebedjesu *collectio canonum*, tract. I, cap. III, dans *Scriptorum veterum nova collectio*, éd. A(ngelo) M(ai), t. X, Romae 1841, p. 32 (traduction latine) et p. 199, col. II - 200, col. I (texte syriaque).

Un texte parallèle se trouve dans l'*Histoire du concile de Nicée*, faussement attribuée à Marūthā de Maipherqaṭ, retrouvée par Oskar Braun dans le cod. Vaticanus Borgianus 82 (= K VI, 4), p. 6-116 ; notre passage se trouve à la p. 69 du manuscrit, p. 52 de la traduction (1).

On voit que cette énumération contient entre autres les noms interpolés dans la liste d'ʿAbdīšōʿ ; on y a ajouté des noms empruntés à des sources syriaques de différentes époques. Vers 325, les villes d'Amid et de Singara ont réellement appartenu à l'empire romain, tandis que la ville de Maipherqaṭ n'a peut-être pas encore existé à cette époque. ʿAbšelamā d'Édesse était en réalité le deuxième évêque de cette ville, successeur de Pālūṭ, qu'on place vers 200. Mār Ephrēm qui, d'après notre récit, aurait été son oncle, est mort en 373 ; mais d'après la *Chronique d'Édesse*, il était plutôt l'oncle du prêtre ʿAbsamyā qui a vécu vers 404 après J.-C. (2). Le seul évêque Šemʿōn d'Amid que nous connaissions, y siégeait vers 448-457. Marūthā est attesté comme évêque de Sophanene, c.-à-d. de la région de Maipherqaṭ, vers 382-419 ; notons qu'il n'est pas mentionné dans la liste des pères de Nicée incorporée dans le livre qui lui est faussement attribué. En 628, un évêque Georges de Singara était membre d'une délégation qui se rendit chez le patriarche monophysite Athanase d'Antioche (3) ; cependant, nous verrons qu'un auteur du milieu du VIIe siècle parle déjà de l'évêque Georges, prétendu participant du concile de Nicée. Dans le nom de Yōnā de Qirqesion semble se cacher celui de Nonnos (Nōnā), évêque monophysite attesté en 518, et dans le nom de Mārā de Dārā (?) celui de

(1) Oskar Braun, *De Sancta Nicaena Synodo*, Münster 1898, dans *Kirchengeschichtliche Studien*, IV. Band, III. Heft, p. 52.

(2) Cf. Ludwig Hallier, dans *Texte und Untersuchungen*, t. IX, 1, p. 52, n. 1.

(3) Barhebraeus, *Chronicum ecclesiasticum*, éd. Abbeloos et Lamy, t. II, col. 119 (texte) et 120 (trad.). Michel le Syrien, t. II, p. 416, mentionne lui aussi ces évêques, mais non pas leurs sièges. Le Quien, *Or. Christ.*, II, col. 1333, ne connaissait que notre prétendu Georges de Singara de 325, mentionné par Assemani d'après Ebedjesus Sobensis.

Mamas, mentionné en 536. Un évêque *Ἰώσηππος* de Nicomédie est cité, selon Le Quien, dans le cod. Paris. Reg. 2951 (l'actuel 1115), fol. 191 ; Le Quien (1) le date de la seconde moitié du VIe siècle. Mais il semble que, dans le texte syriaque, ce nom de Yauseph ne soit qu'une fausse leçon pour Eusèbe. Nous ne connaissons qu'un seul évêque de Gūsṭrā, Marūthā, qui a vécu vers 630 (2). Enfin, Thomas de Marʿaš était en réalité, comme Nonnos de Kirkesion, un des évêques monophysites déposés en 518, qui, d'après Pseudo-Denys de Telmahrē, est mort à Samosate (3) ; en 325, le représentant de son évêché avait été Salamanes. Ces graves erreurs chronologiques prouvent suffisamment que ces interpolations sont tardives et sans valeur.

Dans quelques cas, nous connaissons encore les sources de ces indications. Nous savons que les évêques Élie (Eliyā) de Merw (vers 657/8) et Šahdost de Ṭīrhān (vers 750) ont déjà nommé, parmi les Orientaux qui auraient assisté au concile de Nicée, l'archidiacre Šahdost (le martyr de 342?) et les évêques Jacques de Nisibe, Georges de Singara et Jean de Bēth Garmai (4). Ce dernier personnage est sans doute Jean de Karkhā de Bēth Slōkh qui, d'après les *actes* des martyrs de cette ville, aurait accompagné Jacques de Nisibe et Jean d'Arbel au concile (5). D'après le récit d'Īšōʿ

(1) Le Quien, *Or. Christ.*, I, col. 590 sq.

(2) *Chronicon anonym.*, éd. Ignazio Guidi, p. 30, 15 sq. (*versio*, p. 26, 7), dans *CSCO, Scr. syri*, Ser. III, t. IV, Paris, 1903. Theodor Nöldeke, dans *Sitz.-Ber. Akad. Wien*, phil.-hist. Kl., t. CXXVIII, 1893, p. 32, n. 7. Gūsṭrā = *Ὄστρα* (E. Bratke dans *Texte und Untersuch.*, t. XIX, 3 [1899], p. 43, 5 et 264 sq.)?

(3) Après 531 (Mansi, VIII, col. 817 D). C'est donc par une méprise étonnante que, dans son bref article sur le concile de Nicée, M. F. Haase cite uniquement Thomas de Marʿaš comme évêque martyr de 325 (*Lexikon für Theologie und Kirche*, t. VII, Freiburg i. B. 1935, col. 537 ; *ibid.*, col. 539, l'édition des listes latines de Nicée de Turner est citée à propos du *second* concile de Nicée, en 787).

(4) *Histoire nestorienne inédite* (*Chronique de Séert*), par Mgr Addai Scher, dans *Patrol. Orient.*, t. IV, Paris 1908, p. 277.

(5) P. Bedjan, *Acta Martyrum et Sanctorum*, t. II, p. 507. Georg Hoffmann, *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer*, Leipzig 1880, p. 48 (*Abh. z. Kunde d. Morgenlandes*, VII. Band, nº 3).

bar Nūn (823-828), Eustathe d'Antioche aurait été le président du concile.

La *Chronique de Séert*, qui cite ces trois auteurs, mentionne en outre l'évêque de Marʿaš, torturé par les Ariens pendant 22 ans, mais sans le nommer ; puis, elle énumère les pères Bīṭōn et Bīqe[n]ṭios, qui représentaient l'évêque de Rome, et les évêques Alexandre d'Alexandrie, Macaire de Jérusalem, Germain de Samarie, Eusèbe [de Césarée, Magnos] de Damas, Anatolios d'Émèse, Eustathe d'Antioche, Zénobe de Séleucie, Jacques de Nisibe et Théodore de Tarse, tous connus par les listes authentiques, sauf « Eusèbe de Damas » ; mais ce nom résulte sans doute de l'omission des deux mots que nous avons suppléés. « S. Ephrēm fut aussi présent » (1) ; on dit qu'il a accompagné Jacques de Nisibe. Le patriarche Pāpā (bar ʿAggai) fut représenté par Siméon bar Ṣabbāʿē et par Mār Šahdost (ses successeurs, à ce qu'il semble, les martyrs de 341 et 342) ou, d'après d'autres, par Siméon et par Jacques de Nisibe. C'est peut-être par analogie avec les envoyés du pape Silvestre qu'on a inventé ces deux représentants de l'évêque de Séleucie.

V

Le nombre total des pères.

Le résultat de nos recherches nous permet-il de fixer le nombre des pères de Nicée ? Nous avons vu que la liste des manuscrits existants de *A* V ne contient que 194 noms ; mais, tenant compte des lacunes qu'on doit supposer dans un texte transmis seulement par des manuscrits si tardifs, nous avons supposé que, selon toute vraisemblance, dans la liste originale de cette classe, le total minimum devait être de 197, le total maximum de 203 signatures.

Si nous consultons les témoignages littéraires sur le nombre des pères de Nicée, nous constatons qu'ils s'écartent

(1) Cf. la *Vie syriaque de S. Éphrem* (*B. H. O.* 269 ; le passage est traduit par le R. P. Peeters dans *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, Bruxelles et Paris 1920, p. 295). Michel le Syrien, I, p. 246 sq.

sensiblement de ces chiffres et qu'ils diffèrent entre eux, de même que les indications relatives au même sujet qui se trouvent à la fin de certaines listes.

La plupart des témoignages des écrivains ecclésiastiques ont été réunis par H. Gelzer dans *Patrum Nicaenorum nomina*, pp. XLV-XLVII. Il en tirait la conclusion que le nombre des pères fut augmenté successivement au cours du IVe siècle (*procedente tempore et patrum numerus auctus est*). De même, Ed. Schwartz prend le nombre d'environ 220 évêques, énumérés dans les listes, pour le chiffre approximativement exact : « die Schätzungen des Eusebius und seines Gegners Eustathius von Antiochien übertreiben » (1).

Nous possédons encore des textes qui contiennent des citations vraies ou prétendues de plusieurs participants du concile. Nous essayerons d'établir l'ordre chronologique de ces textes ; il s'écartera parfois de celui suivi par Gelzer.

1° Lettre de l'empereur Constantin, adressée à la communauté alexandrine, écrite en juin 325 (2) : *Τριακοσίων γοῦν καὶ πλειόνων ἐπισκόπων... πίστιν* ; quelques lignes plus bas : *ὁ γὰρ τοῖς τριακοσίοις ὁμοῦ ἤρεσεν ἐπισκόποις ...*, traduit dans le *recueil* de Théodose le Diacre (cod. Veronensis LX) par : *quod enim trecentis decem et octo placuit episcopis*, tandis que le cod. Parisinus lat. 1682 dit : *quod enim trecentis simul placuit episcopis*. L'authenticité de cette lettre a été contestée par P. Batiffol (3) et défendue par G. Bardy (4).

2° Passage d'un récit du concile, écrit vers 327 par Eustathe d'Antioche, cité par Théodoret (5) : *σύνοδος ἐς τὴν*

(1) Ed. SCHWARTZ, *Bischofslisten*, p. 72, n. 1.

(2) ATHANASIUS *Werke*, éd. Hans-Georg OPITZ, t. III : *Urkunden zur Geschichte des arianischen Streites 318-328*, 2e fasc., Berlin et Leipzig 1935, p. 53, 7 et 54, 3 (Urkunde 25, 5 et 8).

(3) P. BATIFFOL, *Les documents de la Vita Constantini*, dans *Bulletin d'anc. littér. et d'archéol. chrét.*, t. IV, 1914, p. 86 sq. ; *La paix constantinienne et le catholicisme*, 4e édit., Paris 1929, p. 309-311. Voir aussi SEECK, *Ztschr. f. Kirchengesch.*, t. XVII (1896), p. 60.

(4) Cf. G. BARDY, *La politique religieuse de Constantin après le concile de Nicée*, dans *Revue des sciences religieuses*, t. VIII, 1928, p. 517-519 ; le même, dans *Histoire de l'Église*, t. III (*De la paix constantinienne à la mort de Théodose*), 1936, p. 78, n. 1.

(5) THÉODORET, *Hist. eccl.*, I, 8, 1, p. 34, 1, éd. PARMENTIER ;

Νικαέων ἀφικνεῖται μεγίστη διακοσίων μήτι γε καὶ ἑβδομήκοντα τὸν ἀριθμὸν ὁμόσε συναχθέντων. L'évêque d'Antioche « était avec Marcel d'Ancyre le champion le plus en vue et le vrai chef de l'orthodoxie nicéenne » (1) ; il est possible qu'au concile, il joua le rôle de président (*πρόεδρος*). Cependant, son témoignage perd beaucoup de son importance par la phrase dont il le fait suivre : *τὸ γὰρ σαφὲς διὰ τὸν τῆς πολυανδρίας ὄχλον οὐχ οἷός τέ εἰμι γράφειν, ἐπειδὴ μὴ πάντη τοῦτο περισπουδάστως ἀνίχνευον.* Ces mots montrent que, peu de temps après le concile, il n'était pas encore facile de fixer le nombre des participants avec exactitude. D'autre part, les mots *μήτι γε καί*, insérés entre les deux chiffres 200 et 70, sont assez étranges, et on se demande si le texte, tel que le cite Théodoret, n'a pas subi quelque altération.

3° On cite également comme témoignage d'un participant du concile un passage de la *Vita Constantini* d'Eusèbe ; cependant, les recherches récentes de M. H. Grégoire ont montré que ce traité doit être utilisé avec beaucoup de précaution. Dans les éditions, le texte du passage en question est établi de la manière suivante (2) : *ἐπισκόπων μὲν πληθὺς ἦν πεντήκοντα καὶ διακοσίων ἀριθμὸν ὑπερακοντίζουσα.* Mais dans le codex Vaticanus 149 (V), le meilleur manuscrit de la *Vita Constantini* (3), nous lisons *τριακοσίων δέκα καὶ ὀκτώ*, au lieu de 250. Il est vrai qu'il n'est pas probable que ce chiffre de 318 soit la bonne leçon à mettre dans le texte ; car dans l'introduction de son édition, Heikel a déjà démontré (4) que les mots « une foule qui surpassait le nombre... » exigent un chiffre rond, et non pas un chiffre bien déterminé comme 318. Il regarde donc à juste titre 318 comme une correction marginale qui s'est introduite dans le texte, tout en remarquant que, dans ce manuscrit,

répété par Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, VIII, 21, dans Migne, *P. G.*, t. CXLVI, col. 77 D (où le mot *διακοσίων* manque dans le texte grec).

(1) Ferdinand Cavallera, *Le schisme d'Antioche*, Paris 1905, p. 35.

(2) *Vita Constantini*, 3, 8, p. 81, 3, éd. Ivar A. Heikel, Leipzig 1902.

(3) Heikel, dans *Texte und Untersuchungen z. Gesch. d. altchristl. Lit.*, t. XXXVI, 4, p. 57 sq.

(4) *Vita Const.*, éd. Heikel, p. xii.

on ne trouve pas d'autres traces de changements arbitraires ou de contaminations. Mais le raisonnement de Heikel ne nous oblige pas à regarder 250 comme la bonne leçon. Car, étant donné le désaccord qui existe entre les manuscrits de la *Vita Constantini*, une citation littérale de ce passage acquiert de l'importance. Elle se trouve dans l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate (1), qui n'écrit ni 250, ni 318, mais 300 : *πληθὺς τριακοσίων* (var. *σύντριακοσίων* [sic], *ὡσεὶ τριακοσίων*) *ἀριθμὸν ὑπερακοντίζουσα ἦν*. Il est donc probable que le texte original de la *Vita* parlait déjà d'une « foule surpassant le nombre de 300 évêques » et que les leçons des manuscrits sont toutes deux altérées. D'après Philostorge (2), 250 est en réalité le nombre des évêques présents trois ans après le concile de Nicée, au synode de Nicomédie ; ce synode semble identique au concile réitéré de Nicée qu'on date de novembre ou décembre 327 et de 328 (3), ce qui expliquerait façilement la confusion.

4° Le chiffre 300 est attesté à plusieurs reprises par S. Athanase qui avait également pris part au concile. Nous insistons sur cette constatation, parce que Otto Seeck (4) a déclaré que, auprès du témoignage de « deux témoins oculaires (c.-à-d. d'Eusèbe et d'Eustathe), celui d'Athanase n'entre pas en ligne de compte ». Voici quelques passages de ses œuvres :

De decretis Nicaenae synodi (écrit vers 350-51), 37, 1 (5) : *ἐγγὺς τριακόσιοι.*

(1) Socrate, *Hist. eccl.*, I, 8, 9, p. 38, 8, éd. Hussey (Migne, *P.G.*, t. LXVII, col. 61C) ; même leçon dans Gelase de Cyzique, *Hist. eccl.*, II, 5, 6, p. 45, 9, éd. Loeschcke, et dans Nicéph. Calliste, *Hist. eccl.* VIII, 14, dans Migne, *P.G.*, t. CXLVI, col. 61 A, ligne 14.

(2) Philostorge, *Hist. eccl.*, II, 7, p. 18, 21 sq. et 30 sq., éd. Bidez. Cf. Niket. Choniat., *Thesaur.*, V. 4, dans Migne, *P.G.*, t. CXXXIX, col. 1365 D (qui, parlant du synode bithynien de 320 environ, le confond peut-être avec celui de 328 ; voir Opitz, *Ztschr. f. neutest. Wissensch.*, t. XXXIII, 1934, p. 148, n. 79).

(3) H.-G. Opitz, dans *Ztschr. f. neutest. Wiss.*, t. XXXIII, 1934, p. 157 sq.

(4) Otto Seeck, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, t. III, 2e éd., Stuttgart 1921, p. 554, note à la p. 412, 33. Mais voir Seeck, *Ztschr. f. Kirchengesch.*, XVII (1896), p. 60.

(5) Athanasius *Werke*, éd. H.-G. Opitz, t. II, I, 1935, p. 36, 29.

Apologia secunda (écrite en 357), 23, 2 (1), citant une lettre du pape Jules, de 341 : *τῶν τριακοσίων* ; cf. *ibid.*, 25, 1 (2).

Historia Arianorum ad monachos (écrite en 358), 66 (3) : *τριακόσιοι πλεῖον ἢ ἔλαττον.*

Epistola de synodis (écrite vers la fin de 359), 43 (4) : *οὐ χρὴ ... τῶν συνελθόντων τὸν ἀριθμὸν συμβάλλειν, ἵνα μὴ δοκῶσιν οἱ τριακόσιοι* (var. *οἱ πλείους* P. Felckmann) *τοὺς ἐλάττονας ἐπικρύπτειν.* Plus loin : *οἱ τ̄.*

Recueil de documents, contenu dans les manuscrits d'Athanase, comme dans le cod. Parisinus graec. 474, fol. *λα'* (5) : *ἦσαν δὲ ἐγγὺς τ̄.*

5° De même que la lettre de Constantin, citée plus haut, qui parle de *τριακοσίων καὶ πλειόνων, trecentis et amplius*, Lucifer de Cagliari dit dans un traité écrit entre 355 et 361 (6) : *fidem... descriptam a trecentis apud Niciam et eo amplius.*

Cette indication sommaire de « plus de 300 » ne diffère, semble-t-il, que par son imprécision du chiffre bien connu de 318 qui est le plus souvent cité à partir de la seconde moitié du IVe siècle environ. Il est difficile d'établir le moment précis où il apparaît pour la première fois, parce que ce nombre a souvent été interpolé dans les textes anciens (7). Voici un cas instructif :

Pseudo-Athanase, *Epistola ad Iovianum imperatorem*, falsification monophysite, qui se prétend de 363 (8) : *ὑπὸ τῶν ἐπισκόπων* ; mais peut-être faut-il lire plutôt *ὑπὸ τ̄ ἐπισκόπων.* Le même passage se trouve et dans l'*Histoire ecclésiastique* de Timothée de Berytos (9) qui, vers 381, parle

(1) Athanase, éd. Opitz, t. II, I, p. 104, 30.

(2) Athanase, *l. c.*, t. II, I, p. 105, 27 sq., et 106, 1.

(3) Dans Migne, *P. G.*, t. XXV, col. 772 B.

(4) Dans Migne, *P. G.*, t. XXVI, col. 768 D, *in fine*, et 769 A.

(5) Cf. Eduard Schwartz, dans *Nachrichten der Götting.Gesellsch.*, 1904, p. 392.

(6) Lucifer Caralit., *De regibus apostaticis*, 11, éd. Hartel, p. 61, 24 (*CSEL*, t. XIV).

(7) Par ex. dans le cod. Paris. syr. 62, fol.145r, ligne 14, *in marg.* ; cf. Eduard Schwartz, dans *Nachrichten der Götting. Gesellsch. d. Wissensch.*, 1908, p. 346 sq., avec le facsimile (après la p. 376).

(8) Dans Migne, *P. G.*, t. XXVI, col. 817, *in fine.*

(9) Timothée de Berytos, *Hist. eccl.*, frg. 182, dans H. Lietz-

de 300 évêques, et dans celle de Théodoret (1) qui parle de 318.

Hilaire de Poitiers, *contra Constantium* (en 360) et dans les *Collectanea Antiariana Parisina*, Series B, II, 9, 7(27) et 10, 1 (2).

Le pape Libère, dans l'*Epistola ad episcopos Macedonianos* (en 366), citée par Socrate (3), écrit : *Οὐδὲ γὰρ ἀπὸ ταὐτομάτου, ἀλλὰ θείῳ νεύματι, ὁ τῶν τοσούτων ἀριθμὸς ἐπισκόπων συνεκροτήθη κατὰ τῆς Ἀρείου μανίας · ἀλλ' ἐν ὅσῳ ἀριθμῷ ὁ μακάριος Ἀβραὰμ τοσαύτας χιλιάδας διὰ πίστεως κατεστρέψατο.* L'allusion aux serviteurs d'Abraham se rapporte au nombre de 318 pères mentionné dans la profession de foi adressée au pape par les Homéousiens Eustathe de Sébastée, Silvain de Tarse et Théophile de Kastabala, à laquelle répond la lettre du pape (4).

Athanase, *Epistola ad Afros*, 2 (écrite en 369) (5) : *τριακοσίων δέκα καὶ ὀκτὼ ἐπισκόπων.*

Jérôme, *Chronique, ad annum Abr.* 2338 (6) : *synhodus CCCXVIII episcoporum in Niciam urbem Bithyniae congregata.*

Épiphane, *Panarion, Haeres.* 69, 11, 1 (7).

Rufin, *Hist. eccl.*, X, 1 (8).

Socrate, *Hist. eccl.*, I, 8, 31 (9).

Sozomène, *Hist. eccl.*, passim (10).

MANN, *Apollinaris von Laodicea und seine Schule*, t. I, Tübingen 1904, p. 282.

(1) THÉODORET, *Hist. eccl.*, IV, 3, 9, p. 215, 5, éd. PARMENTIER.

(2) HILARIUS, dans MIGNE, *P.L.*, t. X, col. 602 B ; éd. Alfr. Leonh. FEDER, dans *CSEL*, t. LXV, p. 149, 22 et 150, 5. Le nombre de 318 n'a donc pas été inventé par Athanase (en 369), comme le disait SEECK, *Ztschr. f. Kirchengesch.*, t. XVII, p. 61.

(3) SOCRATE, *Hist. eccl.*, IV, 12, 29, p. 498, 17, éd. HUSSEY (MIGNE, *P. G.*, t. LXVII, col. 492 B).

(4) SOCRATE, *Hist. eccl.*, IV, 12, 11, p. 492 paenult., éd. HUSSEY. SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, VI, 11, 2, p. 561, 6 sq., éd. HUSSEY.

(5) Dans MIGNE, *P. G.*, t. XXVI, col. 1032 B.

(6) HIERONYM., éd. Rudolf HELM, dans EUSEBIUS *Werke*, t. VII, Leipzig 1913, p. 230, ligne 3 à partir du bas.

(7) EPIPHAN. éd. Karl HOLL, t. III, Leipzig 1933, p. 160, 28.

(8) RUFIN, éd. Th. MOMMSEN, p. 960, 20.

(9) p. 46, 7, éd. HUSSEY.

(10) VI, 11, 2, p. 561, 6 et VI, 23, 10, p. 599, 2, éd. HUSSEY ; I, 17, 3, p. 81, 6, il dit *ὑπὲρ ἀμφὶ τριακόσιοι εἴκοσι.*

Théodoret, *Hist. eccl.*, passim (1).
Ambroise, *De fide* (écrit en 377) (2).

Nous pouvons résumer ces citations par la constatation que le chiffre approximatif de 300 ou de « plus de 300 » est le mieux attesté ; à partir d'une certaine époque qui est difficile à déterminer, il fut remplacé d'habitude par celui de 318. Ce nombre précis est évidemment en rapport avec le nombre de 318 serviteurs d'Abraham ; mais le « symbolisme » qu'on a attribué à cette correspondance de chiffres (3) ne peut avoir créé le nombre de 318 pères, mais le présuppose au contraire (4).

Même si nous attachons de l'importance aux chiffres de 250, dont l'authenticité est loin d'être assurée dans le texte de la *Vita Constantini*, et de 270, dont l'exactitude est fortement atténuée par les propres paroles d'Eustathe, il existe toujours une grande divergence entre tous ces chiffres et les 200 signatures environ que nous comptons dans la liste de *Λ* V. Il est tout naturel que cette divergence, qui existe également entre les listes d'à peu près 221 noms et les chiffres attestés par les témoignages littéraires, ait déjà étonné les rédacteurs des listes ; de même, les copistes étaient

(1) Théodoret, *Hist. eccl.*, I, 7, 3, p. 30, 21, éd. Parmentier · I, 11, 1, p. 46, 12 ; IV, 3, 9, p. 215, 5.

(2) Ambros., *De fide*, prol., 5, et I, 18, 121 ; Migne, *P. L.*, t. XVI, col. 529 sq. et 556.

(3) *Gen.*, 14, 14. Sur le « symbolisme arithmétique » du nombre 318 qui correspond à celui des serviteurs d'Abraham, voir J. Rivière, « *Trois cent dix-huit* », dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. VI, 1934, p. 361-367. Sur ce nombre chez les Juifs, Chrétiens et Héliastes (*Ἥλιος* = 318), voir Smirnoff, *Berl. phil. Wochenschr.*, 1906, col. 1083.

(4) Un autre exemplaire de symbolisme arithmétique se trouve dans le nombre des 153 évêques du patriarcat d'Antioche, rapproché du nombre des poissons de la pêche miraculeuse (Év. de S. Jean, XXI, 11) et du nom de *PEBEKKA* dont le *ψῆφος* est 153 (cf. G. de Jerphanion, dans *Orient. Christ. period.*, t. III, 1937, p. 661-665). Ce nombre d'évêchés est bien connu par la *Notitia Antiochena* de 570 ; on n'a pas remarqué que le synode d'Antioche de 379 avait rassemblé le même nombre d'« évêques orientaux » (*omnis orientalis ecclesia* ; y compris Grégoire de Nysse). Il est difficile de croire à

intrigués par le fait que les Occidentaux y manquaient presque entièrement ou, comme dans Λ V, tout à fait. Pour expliquer l'absence des Occidentaux et, le cas échéant, la divergence entre le nombre des évêques de cette liste et le chiffre indiqué dans la notice finale, certains manuscrits ajoutent à leur liste une remarque affirmant que les Occidentaux n'y sont pas inscrits parce qu'ils n'étaient pas soupçonnés d'être des hérétiques. D'habitude, les savants modernes ont cru que cette « notice historique » ne représente que l'avis personnel d'un rédacteur des listes et qu'on devait lui attacher d'autant moins d'importance que, en réalité, on trouve dans ces listes toujours un petit nombre d'Occidentaux (1). Mais nous avons constaté que, dans Λ V, dont nous venons d'établir la valeur exceptionnelle, ce petit nombre d'Occidentaux(2) est en fait absent ; d'autre part, ce sont également des manuscrits de cette classe qui contiennent la « notice historique ». La question de l'authenticité de cette notice se pose donc à nouveau. Il s'agit d'examiner d'une part si elle appartient déjà au texte original, d'autre part si, en la combinant avec le chiffre total des évêques indiqué dans la note finale de certains manuscrits de Λ V, on parvient à établir définitivement le nombre des pères de Nicée.

La « notice historique » se trouve dans tous les manuscrits de Λ V, à l'exception du cod. Coloniensis, tantôt au commencement, tantôt à la fin de la liste. Dans les codices Bruxellens. Burgund. 8780-8793 et Parisin. lat. 12097, elle est mise à la fin où, après l'indication du nombre total des évêques, on lit : *occidentalium vero nomina ideo non sunt scripta quia nulla apud eos heresis suspicio fuit.* Dans les codices Toletani, où la fin de la liste manque, une notice semblable se trouve déjà dans le titre, indiquant que les

une simple coïncidence ; on aura plutôt voulu maintenir, même à travers les transformations de la circonscription ecclésiastique, le nombre de 153 évêchés orientaux en raison du rapport symbolique.

(1) Cf. p. ex. Ed. Schwartz, dans *Nachr. Götting. Gesellsch.*, 1908, p. 343, n. 1.

(2) A l'exception de cinq évêques de Macédoine, Thessalie et Achaïe, qu'on pouvait considérer comme des « Orientaux ».

noms qui suivent sont ceux des évêques de Nicée, *absque Italiae et Hispaniae quorum nomina in exemplaribus ex quibus haec descripta sunt non habebantur nec Galliae nec Africae nisi solus Osius Hispaniensis* etc. ; dans le cod. Parisinus 3838, mutilé lui aussi à la fin, ce préambule est tellement lacuneux qu'il serait inintelligible sans le texte parallèle des Toletani ; de la phrase citée, il ne reste que les mots *Italiae et Hispaniae.*

Quant à la remarque qui résume le nombre total des évêques, les trois manuscrits de Λ V qui la reproduisent donnent malheureusement des chiffres tout à fait différents ; de plus, deux de ces trois chiffres ont été lus par Cuntz bien autrement que par Turner.

Le cod. Coloniensis 212 (K de Turner, X de Cuntz) écrit EPI(scopi) CCCXVIII selon Turner, tandis que Cuntz déchiffre CCC en ajoutant cette note : *post CCC num evanuerint duae litt. incertum est.*

Le cod. Paris. 12097 (c de Turner, Y de Cuntz) parle de CLXVIII évêques orientaux d'après Turner, de CCXVIII d'après Cuntz.

Le cod. Bruxell. Burgund. 8780-8793 (bb de Turner, I de Cuntz) donne le nombre de CCXXII évêques à l'exception des Occidentaux. Turner attribue la remarque finale de ce manuscrit à Λ V, Cuntz à la seconde famille.

Un résumé analogue se trouve également dans quelques manuscrits de la classe Λ IV qui, nous l'avons vu, combine parfois les leçons de Λ V avec celles des autres classes.

Le cod. Monacens. lat. 6243 (= Frising. 43 ; F de Turner, Q de Cuntz) parle de CLXVI évêques ; Cuntz a omis la souscription de ce manuscrit.

Le cod. Oxoniens. colleg. Oriel. 42 (Ω de Turner, inconnu de Cuntz) de la même classe dit que, du nombre de 318, manquent 92 noms, soit qu'ils se fussent perdus *propter vetustatem,* soit que ce fussent avant tout les Orientaux qui aient pris soin de signer à cause de leur querelle dogmatique (*cum quibus quaestio agebatur*), tandis que les Occidentaux, *qui nullam de consubstantialitate patris et filii controversiam habebant,* l'auraient jugé superflu.

La grande divergence des chiffres ne permet guère de trancher la question. Peut-être pourrait-on corriger les fau-

tes avec beaucoup de vraisemblance ; mais il serait arbitraire de se baser sur des corrections pour en tirer des conclusions. Les raisons alléguées dans les manuscrits pour motiver l'absence des signatures des Occidentaux pourraient bien expliquer la divergence entre notre liste et les témoignages littéraires. Mais, d'autre part, la phrase *quorum nomina in exemplaribus ex quibus haec descripta sunt non habebantur* montre bien que, dans une partie du moins des manuscrits de *A* V, les mots *absque Italiae et Hispaniae... nec Galliae nec Africae* ne constituent qu'une remarque d'un copiste qui, sans doute, connaissait déjà d'autres exemplaires des listes dans lesquelles chacun de ces grands pays était représenté (en apparence du moins) par un évêque, c.-à-d. ceux de « Calabrie », de Cordoue, de Doia et de Carthage. En tout cas, la remarque sur les Occidentaux doit être antérieure à 381, car elle se trouve également dans les listes syriaques et arméniennes du *Corpus d'Antioche* (*PNN*, VIII, IX, XI). Ainsi donc, on doit constater que la « notice historique » sur les évêques occidentaux, sinon dans sa forme, du moins par son fond, remonte à un prototype du IVe siècle. Quant à la remarque finale qui résume le nombre des pères, elle ne contient dans aucun manuscrit un chiffre qui correspondrait exactement au nombre de 194-203 évêques énumérés dans la liste de cette même classe.

Pour traiter à fond la question de savoir si les évêques occidentaux ont participé au concile, bien qu'ils ne soient pas énumérés dans notre liste, il faudrait non seulement consulter tous les autres textes qui se rapportent à cette question, mais aussi examiner l'authenticité d'un grand nombre de ces témoignages. Ils se présentent parfois sous les dehors de documents contemporains et officiels, comme une lettre de Constantin, connue uniquement par une traduction syriaque, par laquelle l'empereur fait part aux évêques qu'il a choisi Nicée comme lieu de réunion du concile au lieu d'Ancyre, où il devait s'assembler d'après un plan primitif. Dans cette lettre, à supposer qu'elle soit authentique, une raison alléguée pour ce changement est que Nicée serait préférable, eu égard à la participation « des évêques

d'Italie et des autres parties de l'Europe » (1). Certes, en écrivant ces mots, Constantin pouvait penser à la participation prévue des envoyés du pape, d'Osius de Cordoue, enfin des évêques des pays grecs d'Europe ; mais il est vrai qu'ils s'appliqueraient mieux à un nombre plus élevé d'Occidentaux, tel que celui qu'on vit plus tard au concile de Serdique. En outre, on constate que, dès 360 au plus tard (2), le concile de Nicée est appelé oecuménique, ce qui pourrait faire présumer que toutes les parties de l'empire y étaient représentées.

D'autre part, une participation nombreuse d'évêques occidentaux semble invraisemblable en considération du nombre minime des dignitaires qui sont arrivés à Nicée des pays grecs d'Europe : *Λ* V en énumère neuf sur 194, les listes plus tardives seize ou dix-sept, pour tout l'Occident, parmi 221 participants. Il serait donc étonnant que les pays beaucoup plus éloignés et moins intéressés aux questions orientales aient envoyé presque une centaine de représentants. De plus, on se demande si la « notice historique » suffit à expliquer pourquoi un si grand nombre d'Occidentaux n'auraient pas signé le symbole de foi. On peut encore se demander comment la présence d'Occidentaux si nombreux n'eût pas fait inscrire au programme du concile des questions intéressant cette partie de l'Église, notamment la question du donatisme.

Notons enfin que, selon Socrate et Sozomène (3), le nombre des participants du concile occidental de Serdique se

(1) Texte syriaque et traduction grecque d'Ed. Schwartz dans *Nachr. Götting. Ges.*, 1905, p. 289 ; 1908, p. 339 sq., et dans Athanasius *Werke*, éd. H.-G. Opitz, t. III, I (*Urkunden z. Gesch. d. arian. Streites 318-328*), p. 41 sq., Urkunde 20 ; traduction française de F. Nau, dans *ROC*, t. XIV, 1909, p. 6 (la correction de « Ankyra » en « Enkainia » nous semble peu probable).

(2) Athanase, *De decr. Nicaenae synodi*, 4, 1 et 27, 4, pp. 3, 26 et 24, 9, éd. Opitz (dans Athanasius *Werke*, t. II, 1e partie, Berlin et Leipzig 1935) ; *Epist. encycl. ad episcopos Aegypti et Libyae*, ch. 22, dans Migne, *P.G.*, t. XXV, col. 589 B. Cf. H.-G. Opitz, dans *Zeitschr. f. neutestam. Wissensch.*, t. XXXIII, 1934, p. 143, n. 67.

(3) Socrate, *Hist. eccl.*, II, 20, 5, p. 230, 9, éd. Hussey. Sozomène, *Hist. eccl.*, III, 12, 7, p. 261 paenult., éd. Hussey.

montait également à 300 environ, alors que, d'après S. Athanase, il n'y en eut qu'environ 170. Socrate s'en rapporte à S. Athanase lui-même qui parle en effet, dans d'autres passages, tantôt de « plus de 300 » (1), tantôt de 344 (2), tantôt de 400 évêques (3) partisans des décisions prises à Serdique ; mais dans ces trois cas, il a additionné ceux qui donnèrent plus tard leur assentiment au nombre de ceux qui avaient assisté personnellement au concile.

On pourrait supposer que le nombre de 300 ou 318 pères de Nicée a été obtenu par l'application d'un procédé analogue, mais il serait bien hasardeux de l'affirmer (4).

Bruxelles. E. Honigmann.

(1) Athanase, *Apologia secunda*, 1, 2, éd. H.-G. Opitz, dans Athanas. *Werke*, t. II, I, p. 87, 16.

(2) *Ibid.*, 51, 1, p. 132, 7.

(3) Athanase, *Historia Arianor.*, 28, dans Migne, *P. G.*, t.XXV, col. 725 A.

(4) Je tiens à remercier M. François Masai d'avoir bien voulu discuter avec moi les différentes questions traitées dans ce travail ; il a contribué à rendre plus précises maintes parties de cet article.

LA LETTRE DE GEORGES AMIROUTZÈS
AU DUC DE NAUPLIE DEMETRIUS
SUR LE CONCILE DE FLORENCE

I. — Introduction.

Nous n'avons pas à faire connaître ici le philosophe de Trébizonde, Georges Amiroutzès, sur lequel Émile Legrand a écrit, il y a quelque 35 ans, une excellente notice (1). Son héritage littéraire se réduit à fort peu de chose. En dehors de quelques vers et de quelques lettres, Legrand signale de lui quatre pièces de caractère religieux : 1° *La profession de foi sur la procession du Saint-Esprit*, qu'il présenta à l'empereur Jean VII Paléologue en plein concile de Florence et que nous avons publiée récemment (2) ; 2° *Une prière à Dieu* (3) ; 3° un opuscule apologétique sur la foi chrétienne intitulé : *Le Philosophe ou sur la foi*, dont on n'a pas encore retrouvé le texte grec et qu'on ne connaît que par une traduction latine incomplète, accompagnée d'un commentaire, de Jean Verner, publiée à Nuremberg en 1514 (4). Il s'agit d'un dialogue entre le philosophe et le sultan Mahomet II au sujet de la foi chrétienne ; 4° *Une lettre à Démétrius, duc de Nauplie sur ce qui s'est passé à Florence.*

(1) *Bibliographie hellénique des XVe et XVIe siècles*, t. III, pp. 195-204, Paris, 1903. Sp. Lampros a parlé aussi de la vie d'Amiroutzès dans le *Δελτίον* (1885-1889), pp. 275-282, où il a publié deux poèmes amoureux.

(2) *Échos d'Orient*, t. XXXVI, pp. 175-180.

(3) *Εὐχὴ ἱκέσιος ἢ ὕμνος πρὸς Θεόν.* Se trouve dans le *Parisinus graec.* 1327, f. 239.

(4) Voir la description de cette édition dans Legrand, *loc. cit.*, pp. 201-204.

C'est cette dernière pièce, restée inédite, que nous donnons ici, à l'occason du cinquième centenaire du concile de Florence. Elle est inédite mais non inconnue. Allatius en a publié de larges extraits tant dans son *De perpetua consensione Ecclesiae occidentalis et orientalis* (1) que dans le *Contra Hottingerum* (2) et les *Vindiciae synodi Ephesinae* (3). Tous les auteurs qui en ont parlé l'ont fait d'après Allatius (4). Celui-ci n'a malheureusement pas indiqué la provenance du manuscrit où il la lisait. Pour nous, nous l'avons trouvée dans les cartons de Mgr L . Petit avec la photographie du manuscrit d'où il l'a tirée. Il s'agit du cod. *Vallicellanus* 183, ancien *cod. Allacianus XCIII*, n° 25, transcrit au XVIIIe siècle par le moine Placide Schiappacassa, de l'abbaye de Grottaferrata (5). Nous n'avons pu retrouver le manuscrit reproduit par ce scribe tardif. Au demeurant, sa copie est bonne, quoique assez

(1) Dans le *De perpetua consensione* se trouvent : 1° l'introduction historique sur l'origine du concile de Florence (§ 1 et 2 et § 3 jusqu'à *Ἐνετίαζε κατήχθημεν*, p. 6, l. 29), col. 883-886 ; 2° Tout le paragraphe 5, col. 1373-1374, parmi les *Addenda* ; 3° des extraits des paragraphes 7 et 8, col. 908 et 882 (p. 85, l. 33 : *πῶς ἦν οἰκουμενικὴ* jusqu'à p. 86, l. 20 : *ἀροῦσι τρόπαιον* ; 4. Un autre extrait du paragraphe 7, col. 1375, p. 9, l. 31-33.

(2) Dans le *Contra Hottingerum*, p. 437, est donné un extrait du paragraphe 11, p. 89, l. 17-25 (*εἰκότως ἄρα — οὐκ ἔστι σύνοδος*).

(3) Les *Vindiciae synodi Ephesinae*, p. 409, portent la plus grande partie du paragraphe 15 (p. 92, l. 40 — 17, l. 10 : *πάντως οἱ θεῖοι πατέρες — ἐκπορεύεται ἐκ τοῦ Πατρός*. Voir un autre court extrait à la p. 640 (p. 86, l. 35-37).

(4) Cf. A. Demetracopoulos, *Ὀρθόδοξος Ἑλλάς*, pp. 119-120 ; Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2e éd., pp. 122 et 785 ; E. Legrand, *op.* et *loc. cit.*, p.201 ; Dosithée, *Ἱστορία περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχευσάντων*, Bucarest, 1715, p. 760, § 9 ; Nicéphore Théotokis, *Ἀπόκρισις ὀρθοδόξου τινός*, Halle, 1775, p. 33.

(5) Cf. E. Martini, *Catalogus codd. graec. quae in bibliotheca Vallicellana Romae asservantur*, Milan, 1902, pp. 215-216. E. Legrand, *op. cit.*, p. 201, parle de plusieurs copies, qui seraient à Rome et à Moscou. Mais il ne donne aucune précision. Le catalogue de la bibliothèque synodale de Moscou de l'archimandrite Vladimir est muet sur Amiroutzès. Il est vraisemblable que le manuscrit sur lequel le moine de Grottaferrata a fait sa copie se cache quelque part à Rome dans quelque fond non encore exploré ; mais c'est, jusqu'ici, une pure supposition.

difficile à lire. Elle comprend dix-sept petites pages de texte, que Mgr Petit a divisées en quinze paragraphes.

Le contenu du morceau répond assez mal au titre. Celui-ci fait attendre un aperçu historique. En réalité, on se trouve en présence d'un petit opuscule polémique de la pire espèce, où l'histoire tient bien peu de place. Les quelques données historiques qu'on y rencontre étaient déjà connues par les extraits publiés par Allatius dans ses ouvrages. Elles sont loin d'être sûres. Quelques-unes même sont positivement fausses, par exemple l'assertion que le métropolite de Russie, Isidore de Kiev, ne souscrivit pas le décret d'union du concile (1).

Après une courte introduction sur l'origine du concile unioniste (§ 1-3), l'auteur s'attaque à l'addition du *Filioque* au symbole et à la prétention affichée par les Latins de réserver au pape seul le droit de faire des additions au symbole de la foi, alors que ce droit n'appartient qu'à l'Église universelle réunie en concile œcuménique. Le pape n'est ni infaillible ni le véritable chef de l'Église universelle (§ 4-6). Quant au concile de Florence, on ne saurait lui reconnaître une véritable œcuménicité pour plusieurs raisons, dont les principales sont que la représentation de l'Église n'y fut pas vraiment universelle et que les Pères y manquèrent de liberté tant par le fait de l'empereur que par le fait du pape (§ 7-8). C'est la partie la plus intéressante du morceau non précisément sous le rapport historique, mais sous le rapport psychologique, pour connaître la mentalité des Grecs qui, après avoir signé le décret d'union, chantèrent bientôt la palinodie et cherchèrent à excuser leur conduite. Georges Amiroutzès, on le sait, fut du nombre. Au témoignage même de Syropoulos, durant le concile, l'union avec les Latins n'eut pas de plus chaud partisan que lui. Il alla même jusqu'à tourner en ridicule le champion de l'orthodoxie orientale, Marc d'Éphèse (2).

Après la sortie contre l'œcuménicité du concile, l'auteur revient sur l'addition du *Filioque* et cherche à prouver par

(1) Voir le § 7, p. 86, l. 1-2.

(2) Cf. Syropoulos, *Vera historia unionis non verae*, sect. vi, c. 21, ed. Creighton, La Haye, 1660, p. 175 ; cf. p. 257.

des arguties dialectiques, que le concile d'Éphèse a interdit à quiconque de changer ne serait-ce qu'une syllabe à la lettre du symbole. C'est là, on le sait, la thèse dont Marc d'Éphèse et Bessarion se firent les défenseurs au concile durant treize sessions entières, thèse qui croule par la base puisque le symbole dont parle le concile d'Éphèse est la formule de Nicée, non le symbole dit nicéno-constantinopolitain, auquel a été faite l'addition et qui est antérieur de plus de cinquante ans au concile d'Éphèse (§ 9-10).

Les quatre paragraphes qui suivent (§ 11-14) sont dirigés contre la primauté et l'infaillibilité du pape. Le polémiste y défend la thèse de l'égalité des apôtres et de la pentarchie ecclésiastique. Au pape n'est accordée qu'une primauté de rang et d'honneur. Sur la valeur des arguments historiques et patristiques auxquels l'auteur se réfère, il y aurait fort à dire. La plupart sont dénués de tout fondement même apparent. L'historien, par exemple, ne peut que sourire en entendant traiter le pape Zéphyrin de Montaniste, et le pape Célestin de Nestorien. Il n'est pas moins étonné de voir citer comme adversaires de la primauté romaine tant Eusèbe de Césarée que les historiens Socrate et Sozomène, dont on connaît les clairs témoignages, plusieurs fois répétés, sur cette primauté.

En terminant (§ 15), notre polémiste paraît s'être souvenu de sa profession de foi si explicite au dogme catholique de la procession du Saint-Esprit, tel qu'il fut défini à Florence. Aussi est-il gêné pour exprimer sa pensée sur ce point. En somme, il ne demanderait aux Latins que la suppression du mot *Filioque* au symbole. Sur la question de la doctrine, il s'en tire par des déclarations frisant la contradiction : Le Saint-Esprit procède *originairement* du Père et *secondairement* du Fils. *Sortant du Père, il procède par le Fils, mais il tient du Père seul son existence.* Ni Photius ni ses disciples authentiques ne s'y reconnaîtront, encore moins les catholiques.

Quant à la date de composition, il faut sans doute la placer quelques années après le concile de Florence, vraisemblablement après la mort de Jean VII Paléologue (1448) (1) et avant la prise de Constantinople (1453).

(1) Ce qui nous porte à faire cette conjecture, c'est le jugement peu

II. — Texte de la « Lettre sur le concile de Florence ».

Ἀμηρούτζη τοῦ φιλοσόφου πρὸς ἡγεμόνα Ναυπλίου Δημήτριον· περὶ τῶν ἐν τῇ ἐν Φλωρεντίᾳ συνόδῳ συμβεβηκότων.

1. *Μαθητιῶντί σοι, ὦ πολυτίμητε δοὺξ Δημήτριε, τὸ τῆς ἐν* P. 1
Φλωρεντίᾳ συνόδου πέρας, συνελὼν ἐκεῖνο οὗ σοι δεῖ καὶ μὴ μη- Cod. Vallic.
κύνων ἐξερῶ· οὐ γὰρ πλείω, ὡς ἔφης, αἰτεῖς, ἀλλὰ σύντομα. Τῷ 183
βασιλεῖ ἄρ' Ἰωάννῃ ἀπηνὲς τῆς τύχης πνεούσης καὶ δι' αὐτὴν
5 *ταῖς συνεχέσι περιστάσεσι καὶ συμφοραῖς ἀψινθιάζοντι (ἦν γὰρ πάντα τὰ τῷ κράτει τῆς βασιλείας τοῦ Βυζαντίου ὑποχείρια ὁ Ἀγαρηνὸς χειρωσάμενος), δογματικὴν συνῳδίαν καὶ σύμπνοιαν μεταξὺ τῶν Ἀνατολικῶν καὶ τῶν Εὐρωπαίων ἰχνηλατεῖ, ὅπως διὰ τῶν Ἰταλικῶν στρατευμάτων τοῦ μονιοῦ Ἀγαρηνοῦ περιγένηται*
10 *καὶ τῆς ἀρχῆς, ἧς πάλαι ἐτύγχανεν ὢν ἐγκρατής, μὴ διαμάρτῃ· εἶναι γὰρ τὰς τῶν Εὐρωπαίων παρατάξεις αὐτάρκεις πρὸς τὸ ἀφανίσαι καὶ διαλύσαι πανσυδὶ τὰς τῶν Ἀγαρηνῶν στρατιὰς ᾤετο· |ᾗ ἐλπίδι σχολάσας καὶ τὸν Βησσαρίωνα συνῳδόν τε καὶ σύμβουλον κεκτημένος καὶ κατὰ θύρας ἀπαντῶντα πρὸς τὴν δόξαν*
15 *τοῦ ἄνακτος, ἁπανταχόθεν δεῖν ἔγνω ἐντελεστάτην τῶν ἀρχιερέων καὶ πολλῶν σοφῶν ἐπιστημόνως τῇ θεοπόμπῳ Γραφῇ ἐντυγχανόντων καὶ τὰ πρῶτα τῆς θεολογίας ἀπενεγκαμένων συναγεῖραι ὁμήγυριν. Καὶ δὴ τὴν γνώμην ἐμφανίσας καὶ τέως κελευστὴς τοῦ ἔργου γενόμενος, « Ἅγιοι ἀρχιερεῖς, | ἔφη δημηγορῶν, οὐ* P. 2
20 *« διέλαθεν ὑμᾶς μεγαλοκύμοσι συμφοραῖς ἐπηρεάζεσθαι, πῇ « μὲν τῶν πλείστων τοῦ Ἀγαρηνοῦ τυράννου κρατήσαντος καὶ « κατεδαφίσαντος, περὶ μόνου δὲ τοῦ μὴ κρατηθέντος Βυζαντίου « μεγαληγοροῦντός τε καὶ κομπάζοντος, οὗ πέρι ἐσμὲν περίφοβοι « μὴ καὶ αὐτὸ κρατήσῃ καὶ μὴ ἄθικτον καὶ ἀνεπιχείρητον ἐάσῃ.*
25 *« Δεῖ δὴ οὖν ὡρικῶς τῆς θεραπείας στοχάσασθαι καὶ τὸ καχλάζον « πῦρ ἀποσβέσαι τὸ πυριάζον, τὸ καπνιῶν καὶ διακαιόμενον Ἀ- « νατολικὸν γένος· τὸ δὲ ἐπιτετευγμένον φάρμακον ἡ συμφω-*

favorable que l'auteur porte sur la conduite de Jean VII dans l'affaire de l'union. Si l'empereur avait été encore vivant, il eût sans doute été plus réservé.

« νία ἔσται μεταξὺ Γραικῶν καὶ Λατίνων, τῶν μὲν τραχέων καὶ
« συννεφέλων πνευμάτων ἀναιρετική, τῶν δ' ἐξ οὐρίας διασῳζόν-
« των πλοῦν καὶ προς σωτηρίαν τῶν χριστιανῶν ἀντεχόντων συν-
« τηρητική ».

2. Συνήνεσαν πάντες τῇ τοῦ βασιλέως δημηγορίᾳ, καὶ οὐδεὶς ἐκ 5
τῶν προγεγενημένων δυσχερῶν οἰωνισάμενος τὰ μέλλοντα ὑπῆρ-
ξεν ἄφροντις · εὐθὺς δ' ἐπιστέλλει τοῖς πατριάρχαις, καὶ γνωμοδο-
τοῦντι τῷ βασιλεῖ ἐκεῖνοι πείθονται καὶ ἐπιβόλους τῆς γενησο-
μένης συνόδου ἐπιτρόπους πρὸς τὸν βασιλέα πέμπουσι · πολύ-
χρηστον γὰρ κἀκεῖνοι τὴν τῶν μελῶν τῆς Ἐκκλησίας ἕνωσιν ὑπ- 10
άρχειν ἐνόμισαν, καὶ διὰ τοῦτο ἐν πλείστῃ σπουδῇ μετὰ τοῦ
βασιλέως θέμενοι χάριεν ἐκρότησαν καὶ σωτήριον ἠλάλαξαν.
Τηνικαῦτα δ' ὁ βασιλεὺς τῷ πάπᾳ τὸ συμβὰν ἐμφανίζει καὶ καθ-
υπεμφαίνει, ἑαλωκέναι δηλονότι ταῖς ὑστάταις συμφοραῖς καὶ
κακοπραγίαις, τοῦ Ἀγαρηνοῦ πάντα διαβιβρωσκομένου καὶ μό- 15
νης μεινάσης τῆς Κωνσταντινουπόλεως, ἣν ἀπειλεῖ ὅσον οὔπω
P. 3 ὑποτάξαι, καὶ πρὸς τούτοις κάρην τὴν ἐμὴν κονίῃσι μιγήσεσθαι |
καὶ πάντα τὰ τῶν χριστιανῶν μέλλειν καταθραύσειν καὶ κατεάξειν
(sic), καὶ διὰ τοῦτο χρῄζειν τῆς τῶν Ἰταλῶν ἀρωγῆς, καὶ σύνοδον
δὲ μετ' ἐκείνων συγκροτήσειν ἐπὶ παγκοίνῳ τῶν χριστιανῶν πλη- 20
ρώματι διὰ τῆς εὐαρμόστου συμφωνίας, ὅπερ παντὶ νοῦν ἔχοντι
προκριτέον καὶ κτητέον καὶ ὁμονοητέον. Προσίεται ὁ πάπας τὸ
τοῦ βασιλέως πρόθυμον, καὶ ἅμα πέμπει δαπάνας ἀναλογούσας
πρὸς τὰς προσόδους τῆς εἰς τὴν Ἰταλίαν ἀφίξεως καὶ συλλαβεῖν
ἐκ τῶν ἐνόντων ὑπισχνεῖται καὶ ὅλως ἔγγυος τῆς ἀμύνης γίγνεται. 25

3. Ἐπῆλθε δὲ τὴν Ἰταλίαν ὁ βασιλεὺς μετά τε τοῦ Βυζαντίου
πατριάρχου καὶ τῶν πατριαρχικῶν ἐπιτρόπων καὶ τοῦ ἀδελφοῦ
καὶ πολλῶν ἀρχόντων. Καὶ πρῶτον μὲν κἀγὼ μετ' ἐκείνων Ἑνε-
τίαζε κατήχθημεν, οὗπερ πλείστης εὐκλείας ὁ βασιλεὺς παρὰ
τῶν ἀρχόντων Ἑνετῶν ἠξίωται καὶ ἠσμένισται προπομπαῖς 30
καὶ παρασκευαῖς δηλονότι μυρίαις · ὁ δ' ἡγεμὼν καθημένῳ τῷ
βασιλεῖ προσεκύνησε, καὶ ὅπως ἐκεῖσε τὴν σύνοδον συναγείρῃ
ἐδεήθη, μηδενὸς δὲ τῶν ἀναγκαίων ὑστερήσειν · καὶ ὄντως ἧττον
ἂν τοῖς ἡμετέροις βίας καὶ τυραννίδος μετείη, εἰ Ἑνετίαζε συγκρο-
τηθείη ἡ σύνοδος. Ὅμως ὁ βασιλεὺς κεναῖς ἐλπίσι καὶ γρηγορούν- 35
των ἐνυπνίοις προσκείμενος, τοῦ πάπα ἥττων κατὰ τῶν Ἀγαρηνῶν
διὰ τῆς Ἰταλικῆς ἀρωγῆς κατεπαγγειλαμένου, δευτέρας εἰς Φε-
ραρρίαν ἐπιδημίας ἔχεται · ἐν ᾗ ὁ πάπας τὰ περὶ τῆς προσθήκης
ἐκ θυρῶν τῶν διαλέξεων ἀγωνοθετεῖ διά τε τοῦ Ἰωάννου καὶ τοῦ
Ἰουλιανοῦ πειρωμένων δεικνύναι ἀναγκαίως τὸ ἐκ τοῦ Υἱοῦ τῷ 40

συμβόλῳ προστεθῆναι. Ἦν δὲ καὶ τῆς ἀνατολικῆς μοίρας ὁ Ἐφε-
σίων ἀρχιερεὺς | ἔξαρχος, πρὸ τῆς εἰς Ἰταλίαν ἐπιδημίας τοιοῦτος P. 4
ἐν Βυζαντίῳ κατασταθείς· ἦν δ' ἐκείνῳ καὶ ὁ Νικαίας Βησσαρίων
ὁ τριταγωνιστεῖν μαθὼν συναγωνιζόμενος, ὁ δοκῶν μὲν εἶναι τοῦ
5 *γένους ἀπορρώξ, ἐπίβουλος δὲ μᾶλλον ὑπάρξας καὶ συκοφάντης*
καὶ ἀξίωσιν καρδιναλέως ἐπίπροσθεν ἄγων τῆς ἀνατολικῆς δόξης·
ἀλλ' οὐ τῷ Ἐφεσίων ἐπιστάτῃ τοῦτο (1) *συμβέβηκε, καίπερ ἐξὸν*
αὐτῷ αὐτὴν καὶ πλείω λαβεῖν.

4. Ἤρξαντο μὲν οὖν οἱ ἡμέτεροι ἀσύμφορον εἶναι τὴν πρόσθεσιν
10 *ἀποδεικνύειν καὶ μὴ ἀναγκαίαν διὰ τὸ τὸ ἀναγκαῖον παρὸν μὲν*
σῴζειν, ἀπὸν δὲ φθείρειν· ἀπούσης δ' αὐτῆς, μηδὲν ἧττον διατη-
ρεῖσθαι τὴν πίστιν καὶ διασῴζεσθαι, ὡς πρὸ τῆς προσθήκης συν-
έβαινεν, ἐφ' οὗ καιροῦ ἀκέραιόν τε καὶ ἀπαράτρωτον τὸ τῆς ὀρθο-
δοξίας κράτος ἀεὶ ἦν, μετὰ δὲ τὴν πρόσθεσιν σχίσμα μεταξὺ τῶν
15 *Ἀνατολικῶν καὶ τῶν Δυτικῶν ἔφυ· ἡ δὲ προσθήκη ἐν τῷ συμβόλῳ*
ὑπό τε τοῦ πάπα καὶ τῶν πατριαρχῶν, καὶ οὐχ ὑπὸ μόνου τοῦ πάπα
συνετίθετο, ὡς φαίνεται ἐν τῇ δευτέρᾳ συνόδῳ, ἐν ᾗ τὸ ἐλλιπὲς κατὰ
τὸν θεολόγον Γρηγόριον προσδιηρθροῦτο καὶ ἡ κοινὴ σύνθεσις
τὴν ἐκκλησίαν ἐβράβευεν. Ἐπειδὴ δὲ τοῦ τελείου οὐ δίδοται τε-
20 *λειότερον, οὐκέτι μετὰ τὴν δευτέραν σύνοδον αἱ λοιπαὶ προσετί-*
θεντο· μετὰ δὲ τὴν ἑβδόμην εὑρέθη ἐν τῷ συμβόλῳ ἡ ἐκ τοῦ
Υἱοῦ πρόσθεσις κρύφα καὶ ἄτερ κοινῆς βουληγορίας καὶ ἀνω-
νύμως γεγενημένη.

5. Οὐκ ἀπεικότως ἄρα τοῖς προεστῶσι τῶν Ἀνατολικῶν ἐπ-
25 *αχθὲς καὶ φορτικὸν εἶναι ἔδοξε τὸ μόνον τὸν πάπαν τὸ παμμελὲς*
τῆς ἐκκλησίας ἐθέλειν ἐπέρχεσθαι· κοινῇ γὰρ τὰ κοινὰ πάντα
χρῆναι διαπεράνασθαι καὶ πάντας ἄρδην τὴν ψῆφον ἐξενεγκεῖν·
οὔτε γὰρ οἱ γραφικοὶ θε|σμοὶ οὔθ' οἱ συνοδικοὶ τὸ ἀναμάρτητον P. 5
τῷ πάπᾳ ἀπένειμαν· ἐπὶ γὰρ τῆς περιτομῆς ὁ Πέτρος ὑπὸ τῶν
30 *ἄλλων διορθοῦται σφαλλόμενος· οὔτε σύνοδοι τὸν πάπαν τῆς τῶν*
ἱερῶν θεσμῶν πειθαρχίας ἐξαιροῦσιν· εἰ γὰρ καὶ ὁ πάπας δια-
δικάζεται, πάντως διὰ νόμων καὶ μαρτυριῶν τῇ διαδικασίᾳ ὑπ-
έσται· δικάζεται γὰρ ἐν τῷ συλλόγῳ τῆς Φλωρεντίας καὶ νόμοις
γραφῶν καὶ συνόδων καὶ μαρτυρίαις ἁγίων ὑπόκειται· οὐκ ἔχει
35 *μόνος τὴν ψῆφον ἀναιρεῖν, ἣν μετὰ τοῦ πάπα ἡ οἰκουμενικὴ σύν-*
οδος διέγραψεν, οὐδέποτε δ' οἱ Λατῖνοι ἐν τῇ συνόδῳ εὐθυρρη-
μόνως ἀποδεῖξαι ἠδυνήθησαν τὸ μόνον ἔχειν τὸν πάπαν τῷ οἰκου-
μενικῷ συμβόλῳ εὐσεβῶς διανοίας προσθέσθαι· ἐπὶ τούτῳ

(1) *Τούτῳ A*

γὰρ ἐχρῆν τοὺς λόγους ἅπαντας κατατείνεσθαι, καὶ διὰ τοῦτο τὸ παράπαν τὴν προκειμένην αὐτοῖς πρόσθεσιν παρῃτήσαντο · καί τοι τοῦτο δεῖξαι ἐχρῆν, καὶ μὴ ἕτερα παρὰ τὴν πρόσθεσιν αἰτεῖν · δύναται γὰρ πάντως ἕκαστος τῶν ἁγίων ἴδιον συντιθέναι σύμβολον, ἀλλὰ μὴ ἀλλοιοῦν τὸ κοινόν · εἰ γὰρ καὶ ὁ πάπας ἐστὶν ἐπί- 5
σκοπος, οὐδεὶς δ' ἐπίσκοπος ἔχει « ἢ ἑτέραν πίστιν συντιθέναι ἤγουν προκομίζειν, ἢ προφέρειν τοῖς ἐθέλουσιν ἐπιστρέφειν πρὸς ἐπίγνωσιν τῆς ἀληθείας ἢ ἐξ ἑλληνισμοῦ ἢ ἐξ ἰουδαισμοῦ ἢ ἐξ αἱρέσεως οἱασδηποτοῦν, τούτους, εἰ μὲν εἶεν ἐπίσκοποι ἢ κληρικοί, ἀλλοτρίους εἶναι τοὺς ἐπισκόπους τῆς ἐπισκοπῆς καὶ τοὺς κληρι- 10
κοὺς τοῦ κλήρου · εἰ δὲ λαϊκοὶ εἶεν, ἀναθεματίζεσθαι » (1). Τίνι δὲ τῷ τῶν πάντων ἄδηλον τὸ χρῆναι τὰς ἀναπτύξεις ἔξωθεν τῶν κειμένων καὶ μὴ τοῖς κειμένοις προσάπτεσθαι ; Οὐ γὰρ κληθήσεται δευτέρας συνόδου σύμβολον τὸ τὴν προσθήκην ἐμπεριέχον, νόθον
P. 6 δ' ἔσται καὶ οὐ γνήσιον. Τίνος δ' ὑπάρχοι | τὸ σύμβολον, καὶ αὐ- 15
τοὶ ἂν οἱ Λατῖνοι ἀγνοήσειεν.

6. Οὐκοῦν αὐτὸς συλλογίζου πόθεν ἡ τοῦ σχίσματος αἰτία ἤρθη · οὐ γὰρ παρὰ τῶν τοῖς ἀρχαίοις ὅροις ἐγκαρτερούντων καὶ προστετηκότων τὸ σχίσμα παράγεται, ἀλλὰ παρὰ τοῦ ἀνωνύμως προστεθηκότος καὶ διὰ τῆς προσθέσεως μνωμένου τοῖς ἀδελφοῖς 20
σκάνδαλον καὶ παρὰ τῶν ἀνωνύμων πρόσθεσιν προσιεμένων καὶ μὴ ἀποτριβομένων, καὶ τὸ τῶν ἑπτὰ οἰκουμενικῶν συνόδων πάγκοινον ἀποκρουομένων σύμβολον. Πάντως οὐκ ἀπεικότως ἐρεῖ τις τὸ εἶναι τὸν πάπαν κεφαλὴν ἐν τῇ συνόδῳ, εἶναι δὲ κεφαλὴν κατὰ τὴν τάξιν καὶ μὴ κατὰ τὴν ἐξουσίαν, καὶ κατὰ τὸν Διάλογον 25
ἐν τῷ τετάρτῳ βιβλίῳ κεφαλαίῳ κηῳ, ὅπου ἐναργῶς καὶ διαρρήδην ἀπεφήνατο κατὰ τοῦ πατριάρχου Ἰωάννου μήτε τὸν Πέτρον μήτ' ἄλλον τινὰ ἀπόστολον κεφαλὴν εἶναι τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας,

(1) Les mots entre guillemets sont empruntés au décret du concile d'Éphèse de 431 sur les formules de foi. Ce décret fut porté par le concile, à sa sixième session (22 juillet 431). Il est important de noter que le concile ne connaît que le symbole de Nicée pur et ignore complètement le nicéno-constantinopolitain, auquel a été faite l'addition du *Filioque*. Cela ne laisse pas d'être embarrassant pour les polémistes anti-latins, car le concile d'Éphèse est postérieur à la composition du nicéno-constantinopolitain, que le concile de 381 passe pour avoir, sinon composé, du moins approuvé en quelque façon. Voir notre article : *Le décret du concile d'Éphèse sur les formules de foi et la polémique anticatholique en Orient*, dans les *Échos d'Orient*, t. XXX, pp. 257-270. Après ἀναθεματίζεσθαι, il semble que le copiste ait sauté une ligne, car la proposition conditionnelle : εἰ γὰρ καὶ ὁ πάπας..., manque de son second membre.

ἀλλὰ μόνον μερικῶν ἐκκλησιῶν κεφαλὰς ὑπάρχειν καὶ μέρη τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας· οὐ γὰρ ἁπλῶς τὰ ὀνόματα ἐκλαμβάνεται, εἰ καὶ ἁπλῶς λέγεται· κέκληται γὰρ καὶ ὁ ἱερὸς Ταράσιος οἰκουμενικὸς ἐν τῇ ἑβδόμῃ συνόδῳ, καὶ νῦν τοιοῦτος καὶ καλεῖται καὶ
5 λέγεται· οὐ μέντοιγε διὰ τοῦτο ἁπάσης ἁπλῶς τῆς οἰκουμένης κρατήσει, οὔτε τοὺς ὑποκειμένους τῷ πάπᾳ καὶ τοῖς ἄλλοις πατριάρχαις ἐπελεύσεται. Ὄντως ὑπάρχει ὁ πάπας πρῶτος, ἀλλ' οὐ διὰ τοῦτο τῆς πρώτης σοφίας ἀπολαύσει· οὐ γὰρ ὅτι ὑπάρχει κεφαλὴ πρώτη, καὶ πρώτως θεολογεῖ, μὴ παρομαρτοῦντος τῷ
10 μεγέθει τοῦ ἀξιώματος τοῦ μεγαλείου τῆς μαθήσεως· δεῖ δὴ γὰρ καὶ αὐτὸν εἰδότα τὰ ἐλάττω τῇ τῶν ἐπισταμένων τὰ πλείω καὶ σοφωτέρων γνώμῃ παρέπεσθαι· κατὰ συμβεβηκὸς γὰρ καὶ οὐκ ἀναγκαίως τοῖς Ῥωμαίοις ἐπισκόποις | ἡ κτῆσις τῆς σοφίας παρ- P. 7
ἕπεται ὀξυνοίᾳ καὶ πόνῳ τὴν μάθησιν ἔχουσιν· οὐ γὰρ ὅπερ τοῖς
15 θεοδιδάκτοις τῶν ἀποστόλων, καὶ τοῖς ἐπισκόποις τῆς Ῥώμης ἐνθεωρεῖται, κτητὴν ἔχουσι παρ' ἀνθρώπων τὴν μάθησιν καὶ ἀνθρωποδιδάκτοις καὶ μὴ θεοδιδάκτοις οὖσιν, ἐφ' ὅτῳ πολλοὶ τῶν Ῥωμαίων ἐπισκόπων τῆς ὀρθοδοξίας ἐξώκειλαν, οὐδεμία δ' οἰκουμενικὴ σύνοδος ταύτης ἐξώσθη· τὴν γὰρ ἐκκλησίαν εἰκονίζουσα,
20 στήλην οὖσαν καὶ ἑδραίωμα ἀληθείας καὶ σῶμα Χριστοῦ καὶ οἶκον Χριστοῦ καὶ νύμφην καὶ ἀμπελῶνα καὶ τὰ παραπλήσια, οὐκ ἂν δυνηθείη ἀποσφαλῆναι καὶ τῆς ἀληθείας παρατραπῆναι· τὸ γὰρ ψεῦδος τῷ διαβόλῳ παρομαρτεῖ καὶ διὰ τοῦτο οὐδέποτε ἔσται ἡ ἐκκλησία ψευδομένη.

25 7. Ἐχρῆν ἄρα πάντα χριστιανὸν τὸ ἐκ τοῦ Πατρὸς ἐκπορεύεσθαι τὸ ζωοποιὸν Πνεῦμα ὑποτοπάζειν ἀναντίρρητον ὑπάρχειν καὶ ἀσφαλὲς καὶ ταῖς ἑπτὰ οἰκουμενικαῖς συνόδοις ἐπιστηριζόμενον· οὐ γὰρ οἰκουμενικὴ σύνοδος ὑποπίπτει τῇ δίκῃ, ἀλλὰ τοπική. Εἰ δὲ προτείνεις ὡς οἰκουμενικὴν αὖ πάλιν τὴν ἐν Φλω-
30 ρεντίᾳ σύνοδον, φημὶ δὴ μὴ εἶναι οἰκουμενικὴν ἐκείνην τὴν σύνοδον· πῶς γὰρ ἦν οἰκουμενικὴ πρὸ τῶν ὑπογραφῶν ἀώρῳ θανάτῳ τοῦ Βυζαντίου πατριάρχου ὑποπεσόντος καὶ τελευτήσαντος δι' ἔμφραξιν οἰσοφάγου κατὰ τοὺς παρόντας ἀκέστορας; Πῶς ἦν οἰκουμενική, τῶν πατριαρχῶν ἀθετησάντων τὰς τῶν ἰδίων ἐπιτρόπων
35 ὑπογραφὰς | παρὰ γνώμην τῶν οἰκείων δεσποτῶν καὶ βίᾳ ὑπογε- P. 8
γραφότων; Πῶς ἦν οἰκουμενική, μήτε τοῦ ἐξάρχου τῆς συνόδου ἤγουν τοῦ Ἐφέσου ὑπογράψαντος, ὄντος ἐπιτηρητοῦ (1) καὶ τοῦ

(1) ἐπιτηρητοῦ : on peut soupçonner ici une fausse lecture de l'original ; on attendrait, en effet, τοποτηρητοῦ,

Ἀντιοχείας καὶ τοῦ Ἱεροσολύμων, οὔτε τοῦ Ῥωσίας ταῖς ὑπογραφαῖς συνθεμένου, καὶ ταῦτα τοῦ Σάρδεων Διονυσίου ἐν τῇ Φερραρίᾳ προτελευτήσαντος ; Πῶς ἦν οἰκουμενικὴ ἡ ἀργυραμοιβικὴ καὶ σιμωνιακὴ σύνοδος, ἣν διὰ πόρους χρημάτων καὶ ἐγκοσμίων βοηθημάτων οἱ δεξάμενοι ἐνησμένισαν τὴν βιαίαν καὶ μὴ ἀποδείξεσιν ἁγίων, ἀλλὰ βίᾳ, βασιλέως περιενεχθέντος τῇ πλάνῃ καὶ σκοτοδινιάσαντος, καὶ ἀπειλαῖς ἐκείνου οὖσαν συντεθειμένην ; Δι' ἅπερ οἱ πατριάρχαι τὰς ὑπογραφὰς τῶν οἰκείων ἐπιτρόπων εὐλόγως καὶ συνοδικῶς ἠθέτησαν, βουλόμενοι πέρα τῶν διαλέξεων καὶ μὴ ἀθεεὶ πέρας ἕξειν τὰ τῆς συνόδου ἐκείνης. 5 10

8. *Ὁ δὲ πάπας · « Τοιαῦτα, φησί, θεωρῶ μὲν κατὰ πάντα « τὴν διαίρεσιν πρὸ ὀφθαλμῶν, καὶ θαυμάζω εἰς τί ὠφελήσει ἡ « διαίρεσις ὑμᾶς · ὅμως εἰ τοῦτο γενήσεται, πῶς μέλλουσι τοῦτο « δεχθῆναι οἱ δεσπόται οἱ δυτικοί, καὶ ἡμεῖς πόσην λύπην ὀφεί- « λομεν ἔχειν ἐν ἑαυτοῖς ; Μᾶλλον ὑμεῖς πῶς μέλλετε ἀπελθεῖν ἐν « τῇ πατρίδι ὑμῶν » ; Σημείωσαι καλῶς τὸν πάπαν δῆλον τοῖς Ἀνατολικοῖς καθιστῶντα ὡς, ἐὰν μὴ τῇ συνόδῳ ὑπογράψωσιν, ἀπόντων <τῶν> εἰς τροφὴν ἀναγκαίων, ὧν ἀπολειφθήσονται μὴ ὑπογράψοντες, οὔτ' ἐπανιέναι εἰς πατρίδα δυνήσονται, οὔτε κατὰ τοῦ Ἀγαρηνοῦ ἀροῦσι τρόπαιον · ἕρμαιον γὰρ οἰόμενος εἶναι τῆς* 15 20

P. 9. *ὑπογραφῆς τὴν τῶν ἀναγκαίων εἰς τροφὴν ἀπορίαν, οὐκ εὐπρε|πῶς ἐν τοιαύτῃ προρρήσει ἀπειλεῖ. Καὶ ἕτερος δὲ βοᾷ · « Τί οὖν βούλεσθε διὰ τὸ ἀπελθεῖν ἡμᾶς μετὰ τῶν ἐξόδων τοῦ πάπα ; Θέλετε ἵνα προδώσωμεν τὸ δόγμα ἡμῶν ; » Καὶ κατωτέρω τοῖς λόγοις ὁδοποιεῖ : « Τῆς δὲ ἑνώσεως γενομένης, καὶ οἱ δυτικοὶ « ἄνακτες καὶ ἡμεῖς ὑμῖν βοηθήσομεν, καὶ ἡ ἡμετέρα βοήθεια « ὑμᾶς τῆς αἰχμαλωσίας ἀπαλλάξει. » Αὕτη δ' ἡ ψευδὴς ἐπαγγελία τὸν κενὸν βασιλέα ἐφενάκισεν, ἧς ἐπὶ τοῦ καιροῦ τῆς μάχης ἀπέστη, δυσόρατα ἐμπετανυνούσης τὰ δίκτυα τῆς ἀναισθησίας · τοῦ γὰρ Ἀγαρηνοῦ κατὰ τῶν Ἀνατολικῶν κρατιστεύοντος, ὁ ἐμβρόντητος, τό γε ἐμόν, βασιλεὺς οὐχ ὅπλων ἐπιμελεῖται, ἀλλὰ πόθεν ἐκπορεύεται τὸ Πνεῦμα ζητεῖ καὶ περιεργάζεται, ἐφ' ᾧ μετασχεῖν τῆς κατὰ τῶν Ἀγαρηνῶν ἥττης καὶ ἀπαλλαγῆναι τῶν δεινῶν περιστάσεων · καὶ τῶν μὲν παρέργων ἄγαν αὐτῷ μέλει* (1) *κενότητι φαντασιῶν παλλομένῳ (οὐ γὰρ ὁ ἐγκόσμιος ἄρχων τοῖς πνευματικοῖς συμμίσγεται, ὡς οὐδὲ τοῖς ψυχικοῖς τὸ σῶμα · εἰσὶ γὰρ διαιρεταὶ αἱ ἐξουσίαι καὶ κατὰ τοὺς ἱεροαγίους πατέρας) ·* 25 30 35

(1) *μέλλει* A.

τῶν δ' ἐνεργῶν ἀμελεῖ ἤγουν τῆς ἐνύλου διοικήσεως, καὶ ταύτῃ οὐδὲν ὤνησεν ἡ σύνοδος, συκίνην τὴν ἐπικουρίαν παρασχομένη.

9. Πῶς ἄρ' οὐκ ἀμαθαίνουσιν οἱ ἡμᾶς προσβιαζόμενοι τὸ μὲν τῶν ἑπτὰ συνόδων δόγμα προέσθαι τῶν θείᾳ ἐπιπνοίᾳ συναγηγερ-
5 μένων, ἀγνώστῳ δὲ καὶ ἀνωνύμῳ παρέπεσθαι ; Ἀλλ' ἐνίστανται φάσκοντες τὸ ἐκ μόνου τῷ συμβόλῳ τῶν ἑπτὰ μὴ ἐνυπάρχειν, ἀλλὰ τὸ ἐκ τοῦ Πατρός. Ἀλλ' ὦ τᾶν, καὶ αὐτὸς τὸ ἐκ τοῦ Πατρὸς λέγε, καὶ μὴ τὸ ἐκ τοῦ Υἱοῦ προστίθου · | οὐκ ἦν γὰρ τῆς τοῦ P. 10
μόνου προσθήκης ἔνδεια, ὡς οὐδὲν τῷ ἐκ τοῦ Πατρὸς γεννηθέντα
10 τοῦ μόνου · ἄλλως γὰρ ἐλλιπὲς ἂν εἴη τὸ ἐκ τοῦ Πατρός, τοῦ κἀκ τοῦ Υἱοῦ καθ' ἡμᾶς ἐλλείποντος · καὶ ὅμως ὁ θεολόγος Γρηγόριος ἔφη τὸ ἐλλιπῶς εἰρημένον παρὰ τῆς πρώτης περὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος ὑπὸ τῆς δευτέρας ἀναπληρωθῆναι καὶ προσδιαρθρωθῆναι. Εἴπερ ἦν ἀναγκαία ἡ ἐκ τοῦ Υἱοῦ πρόσθεσις καὶ ἀναγκαίως πρὸς
15 τὴν πίστιν τείνουσα, εἶχον' ἂν τῇ ψυχικῇ ἀπωλείᾳ πάντες οἱ βαπτισθέντες, διὰ τοῦ συμβόλου τῆς δευτέρας συνόδου ἐλλιπῶς πιστεύσαντες, καὶ τῇ αὐτῇ δ' ἂν εἶεν ἔνοχοι καὶ οἱ διδάξαντες καὶ μᾶλλον οἱ τὸ ἐλλιπὲς σύμβολον τῆς δευτέρας ξυνθέμενοι. Ταῦτα δ' εὐήθη εἰσὶ καὶ παιδικά. Εἰ δ' ἦν τελεία τότε ἡ ἐκ τοῦ
20 Πατρὸς πίστις, οὐδὲν ἧττον καὶ νῦν οἱ τὸ ἐκ τοῦ Πατρὸς πιστεύοντες, ἐνάμιλλοι τοῖς ἀρχεγόνοις ὄντες, τῆς αὐτῆς ἐκείνοις σωτηρίας ἐπιτεύξονται · τὸ γὰρ ἐκπορεύεσθαι τὸ Πνεῦμα ἐκ τοῦ Πατρὸς καὶ τὸ μόνου συνεισαγήοχεν· ἐν γὰρ ταῖς ἀπαραλλάκτοις ἐνεργείαις ὁπόσα εἰσάγεται, καὶ μόνα τυγχάνει γε ὄντα αἴτια · εἰ γὰρ
25 ἐπίσης ὁ ἀμπελὼν ὑπό τε τοῦ Πέτρου καὶ τοῦ Παύλου πεφύτευται, πάντως ἡ τοῦ ἑνὸς σιγὴ πλημμέλησιν οἴσει, εἰ μὴ πρὸς τὰ ἔξωθεν ἡ ἀντιδιαστολὴ γένοιτο, ὡς εἴ τις φαίη τὸν ἀμπελῶνα ὑπὸ τοῦ Πέτρου καὶ μὴ ὑπὸ τοῦ Ἀντωνίου φυτευθῆναι, ὡς καὶ εἷς Θεὸς καὶ μόνος Θεὸς ὁ Πατὴρ οὐ πρὸς τὴν τῶν ἐνδοτέρων, ἀλλὰ πρὸς
30 τὴν τῶν ἐξωτέρων ἀντιδιαστολὴν λέγεται · κατὰ δὲ τὸν ὑφηγημένον τρόπον τὸ ἐκ τοῦ Πατρὸς καὶ τὸ μόνον εἰσαγήοχεν, εἰ μή τις εἴποι ὑπουργικὴν τάξιν τὸν Υἱὸν ἔχειν πρὸς τὴν ἐκπόρευσιν, ὅπερ δυσσεβὲς ἐννοῆσαι.

10. Ἀλλ' ἐπὶ τὸ προκείμενον ἐπανίωμεν. Ἔφη ἡ τρίτη σύνοδος
35 μηδενὶ ἐξεῖναι μήτε προστιθέναι μήτε ἀφαιρεῖν μήτε συλλαβὴν μήτε λέξιν (1) · τῇ δὲ τρίτῃ ἐναρμονίως καὶ αἱ μετ' ἐκείνην συμ|- P. 11

(1) Amiroutzès prête ici au concile d'Éphèse ce que ce concile n'a jamais dit. Le concile défend simplement de composer une *autre formule de foi*, ***ἑτέραν πίστιν***.

φέρονται καὶ τὰ αὐτὰ κωλύματα συμβάλλονται· τὸ δὲ μηδενὶ καὶ κατὰ τοὺς λογικοὺς οὐδὲν εἰσφέρει· οὐδὲ τῷ πάπᾳ ἄρα ἐξῆν προστιθέναι τῷ οἰκουμενικῷ συμβόλῳ τῆς πίστεως. Καὶ ὁ Κύριλλος ἐν τῇ πρὸς τὸν Μελιτηνῆς Ἀκάκιον ἐπιστολῇ πᾶσαν πίστεως ἔκθεσιν κωλύει (1). Ἡ δὲ πίστις τὴν ἀληθῆ πίστιν πάντως δηλοῖ· οὐ γὰρ λέγονται οἱ ἀσεβεῖς ἔχειν πίστιν, ὄντες ἄπιστοι, καὶ κατὰ τοὺς λογικοὺς τὸ ἁπλῶς καὶ ἀπολύτως ἐκφερόμενον ἀεὶ σημαίνει τὸ κύριον· ἡ δὲ πρόσθεσις σημαίνει καὶ τὸ ἄκυρον, ὡς εἴ τις εἴποι· Ἄνθρωπος περιπατεῖ, πάντως τῷ ἀκροατῇ ἐμφανίζει περὶ τοῦ κυρίου ἀνθρώπου διαλέγεσθαι· εἰ δὲ φαίη· ὁ γεγραμμένος ἄνθρωπος, ὄντως ἡ προσθήκη τοῦ γεγραμμένου τὸ ἄκυρον ὄνομα τοῦ ἀνθρώπου παρεστήσατο· λέγεται γάρ· οὗτός ἐστιν ἄνθρωπος τεθνηκώς, καί· Ὅμηρος ἐστὶ ποιητής· ἀλλ' οὔτε ὁ τεθνηκὼς λέγεται ἄνθρωπος, οὔτε ὁ Ὅμηρος λέγεται εἶναι. Οὐκοῦν καὶ τὴν ἀληθῆ ἔκθεσιν τῆς πίστεως ὁ νόμος κωλύει, εἰσί τε κατὰ τοὺς λογικοὺς συλλαβὴ καὶ λέξις, οὔτε ἀληθὲς οὔτε ψεῦδος δηλοῖ, διὰ τὸ εἶναι ἐμφάσει καὶ ἀποφάσει τὸ ἀληθὲς καὶ τὸ ψεῦδος. Εἰ γὰρ τὸ μηδενὶ ἐξεῖναι μήτε συλλαβὴν μήτε λέξιν προστιθέναι σημαίνει τὸ μὴ προστιθέναι ἀσεβῆ διάνοιαν, δύνασθαι δ' εὐσεβῆ παρεμβάλλειν, οὐκοῦν καὶ ἐπίσκοπος καὶ λαϊκὸς ἔχει προστιθέναι τῷ ἱερῷ συμβόλῳ καὶ περὶ κοινωνίας καὶ περὶ ἐξομολογήσεως καὶ περὶ μεσιτείας τῶν ἁγίων καὶ περὶ εἰκόνων καὶ τὰ παραπλήσια· καὶ ὅμως οὐ δύναται. Οὐκοῦν πᾶσαν ἁπλῶς πρόσθεσιν ὁ νόμος κωλύει. Εἰ δὲ τῷ πάπᾳ μόνῳ ἐφεῖται εὐσεβῆ διάνοιαν τῷ συμβόλῳ προστιθέναι, οὐκοῦν διττῶς τῆς ἀληθείας ἐξετράπης, πρῶτον μέν, ὅτι ἔφης τὴν ἀσεβῆ διάνοιαν μόνον ἀπείργεσθαι, δεύτερον δέ, ἐπειδὴ οὐκ ἔχεις δεῖξαι τὸ μόνον τὸν πάπαν δύνασθαι· δείκνυται γὰρ ἀεὶ διὰ τῆς ἐπαγωγῆς ἡ μείζων· ὅθεν αὕτη ἡμῖν

(1) Cf. *Cyrilli Alexandrini epist. XL ad Acacium Melitenae episcopum*, P.G., t. LXXVII, col. 189 AB. Si Amiroutzès avait lu toute la lettre de Cyrille, il aurait vu que celui-ci y donne du décret d'Éphèse une interprétation authentique, qui est devenue celle de la tradition catholique : le décret ne défend que de composer une profession de foi *contraire au symbole de Nicée*. Cyrille se justifie, en effet, à cet endroit, d'avoir accepté le fameux *symbole d'union* de 433, qui est bien différent du symbole de Nicée, bien qu'il ne le contredise en rien. C'est en souscrivant à ce symbole d'union que l'évêque d'Alexandrie scella sa réconciliation avec Jean d'Antioche et les autres Orientaux.

συνεφέπεται (1) *δεικνύουσι μηδένα* | *πώποτε πάπαν προσθεῖναι* P. 12
τῷ κοινῷ συμβόλῳ τῆς πίστεως.

11. *Καὶ αὐτὸ δὲ τὸ τῆς προσθέσεως ὄνομα καὶ τὴν ἀληθῆ καὶ τὴν ψευδῆ πρόσθεσιν πάντως δηλοῖ, καὶ μᾶλλον τὴν οἰκείαν ἢ τὴν*
5 *ἀνοίκειον* (2) *· ταύτῃ γὰρ προσθήκαις ὁμοίαις γίνεται πᾶσα αὔξησις εἴτ' ἐπὶ τῆς θρέψεως τῶν ζώντων, εἴτε ἐπὶ τῶν τεχνικῶν παρασκευῶν, αἷς ἡ τῶν προσθέσεων γειτνίασις προσήρμοσται. Διὰ τί γοῦν τὸ τῆς προσθέσεως ὄνομα παραφθείρεις καὶ τὸ κοινὸν συστέλλεις κατὰ τῶν λογικῶν δῆθεν κανόνων ; Προσέτι, εἰ πᾶς αἱρετικὸς*
10 *τὰ ἑαυτοῦ ἀληθῆ εἶναι κρίνει, οὐκοῦν καὶ τῷ συμβόλῳ τῆς πίστεως προσθεῖναι δυνήσεται · πρότερον μὲν γὰρ προστίθησιν, εἶτα δικάζεται. Οὐδὲν ἄρα διανύει ὁ νόμος, καὶ ταύτῃ ἀχρήστως καὶ μάτην γέγονε τὸ κώλυμα. Τίνα οὖν ὁ πάπας ἐκεῖνος ἀπομιμούμενος κρύφα καὶ ἄτερ διαδικασίας τὴν παρενθήκην τῷ κοινῷ συμβόλῳ*
15 *τῆς πίστεως παρενέθετο ; Καὶ αὐτοὶ γὰρ οἱ Λατῖνοι τὸν προσθετικὸν πάπαν ἀγνοοῦσι, καὶ διὰ τοῦτο ἐνόθευσαν τὴν ἑβδόμην σύνοδον ὡς τὸ ἐκ τοῦ Υἱοῦ προσθεμένην. Εἰκότως ἄρα καὶ οἱ τῆς ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας ἐπιστάται ἐδυσχέραινον τὴν προσθήκην, τῶν ἰδίων προνομίων ἐρημωθέντες · οὐ γὰρ μόνῳ τῷ πάπᾳ, ἀλλὰ*
20 *συλλήβδην πᾶσι τὸ σύμπαν κανονίζειν τὸ παμμελὲς ἀπονενέμηται · οὐ γὰρ ὁ πάπας τῆς κοινῆς συνόδου ἐστὶν ὑπέρτερος · μᾶλλον γὰρ τοῦ ἑνὸς τὸ ἓν μετὰ τῶν πλείστων ἰσχύει · ἄνευ γὰρ τῶν πατριαρχῶν οὐ γίνεται οἰκουμενικὴ σύνοδος καὶ κατὰ τὴν ἑβδόμην σύνοδον · σύνοδος γὰρ ἐξ ἀνάγκης κανονίζει · ὁ δὲ πάπας, εἷς*
25 *ὤν, οὐκ ἔστι σύνοδος. Ἔφη δὲ καὶ ὁ ἕκτος κανὼν τῆς ἐν Νικαίᾳ συνόδου τοιάδε · « Τὰ ἀρχαῖα ἤθη κρατείτω τὰ ἐν Αἰγύπτῳ καὶ « Λιβύᾳ καὶ Πενταπόλει, ὥστε τὸν Ἀλεξανδρείας ἔχειν πάντων « τὴν ἐξουσίαν, ἐπεὶ καὶ τῷ ἐν τῇ Ῥώμῃ ἐπισκόπῳ τοῦτο σύνηθές « ἐστι » (3). Διττὰ δ' ἐφιστάνειν ἄξιον · πρῶτον μὲν αὐτὸν* (4) *καὶ*
30 *σύνδεσμον συμπλέκειν καὶ κοινωνίαν ἐργάζεσθαι καὶ μὴ τῷ πάπᾳ ἰδιότητα ἀφωρισμένην ἀπονέμειν · δεύτερον δὲ τὴν αὐτονομίαν τούτῳ ἀπονέμειν τῷ πάπᾳ, ὅπερ καὶ τῷ Ἀλεξανδρείας ἀποδί|δοται, ἤγουν τὸ ἔχειν καὶ τὸν πάπαν πάντων τῶν ἰδίων τὴν* P. 13
ἐξουσίαν ὡς ἑαυτῷ ὑποκειμένων. Ἔτι, ὁ τριακοστὸς ἕκτος κανὼν

(1) *συνεφέπτεται* A.
(2) *ἀνοίκιον* A.
(3) Il s'agit du sixième canon du premier concile de Nicée.
(4) *τὸν* A.

τῆς ἕκτης συνόδου, ἀνανεούμενος τοὺς τῆς τετάρτης συνόδου κανόνας, τὰ ἴσα τῷ τῆς ἀρχαίας Ῥώμης τῷ τῆς νέας ἀποδίδωσιν. Οὐκ ἔφη δ' ὅμοια καὶ ἐφάμιλλα, ἀλλὰ τὰ ἴσα· τὸ γὰρ ἴσον σημαίνει τὸ ὅλως ὅμοιον, ὡς φαίνεται παρὰ τῷ Παύλῳ τὸ « ὃς οὐχ ἁρπαγμὸν ἡγήσατο τὸ εἶναι ἴσα Θεῷ » (1). *Τάξεως ἄρ' ὑπεροχὴ καὶ οὐκ ἐξουσίας τῷ πάπᾳ ἀφωσίωται, μόνας τὰς ὑποκειμένας ἐκείνῳ χώρας καὶ πόλεις ὁμοίως τοῖς ἄλλοις ἐπερχομένῳ.*

12. *Ὅτι δ' οἱ ἀνατολικοὶ πατέρες τοῖς τοῦ πάπα δόγμασιν πολλάκις ἀντέτεινον, μέτιθι τὴν ἐν Τρούλῳ σύνοδον, ἐν ᾗ καὶ ἡ ἰσότης τοῦ Βυζαντίου θρόνου πρὸς τὸν Ῥωμαῖον ἐμφανίζεται καὶ τὸ τῆς νηστείας τοῦ σαββάτου κώλυμα καὶ ἡ τῶν ἱερέων τῶν γυναικῶν λῆψις διορίζεται καὶ τῶν ἐξαδέλφων ὁ γάμος ἀπείργεται· κατὰ δὲ τὴν ἑβδόμην σύνοδον ἅγιοι ἦσαν πάντες ἐκεῖνοι καὶ διδάσκαλοι θεοφόρητοι· καὶ Πέτρος Λομβάρδος ἐν τοῖς περὶ τῶν γνωμῶν* (2) *λόγοις, λζ' διαιρέσει, ἕκτην σύνοδον ἐκείνην προσηγόρευσε· καὶ Μάξιμος ἐν τῇ ἐπιστολῇ τοὺς Ἀνατολικοὺς ἔφη τῶν συνοδικῶν τοῦ πάπα Μαρτίνου ἐπιλαβέσθαι· καὶ Ἀθανάσιος, κατὰ τὸν θεολόγον Γρηγόριον ἐν τῷ εἰς τὸν Ἀθανάσιον ἐγκωμίῳ, τὴν περὶ τῆς οὐσίας καὶ τῆς ὑποστάσεως ἔννοιαν τοῖς Ῥωμαίοις καθηγήσατο. Ἀλλ' ἀνθίστασαι· ἔφη ὁ Χριστὸς τῷ Πέτρῳ· « Ποίμαινε τὰ πρόβατά μου »* (3). *Ἀλλ' ὄντως, κατὰ τὸν ἱερὸν Χρυσόστομον, πᾶσι τοῖς ἀποστόλοις ὁ Κύριος τὰ ἴδια πρόβατα ἐνεχείρησεν· ἔθετο γὰρ ἐπισκόπους ποιμαίνειν τὴν ἐκκλησίαν τοῦ Θεοῦ* (4), *καὶ τὸν ἀμπελῶνα γεωργοῖς ἔδωκε, διαιρετῶς δηλονότι καὶ μὴ ἁπλῶς· ἕκαστος γὰρ τῶν ἀποστόλων ἐποίμαινεν ἴδια πρόβατα· οὐ γὰρ πάντες οἱ ποιμαινόμενοι ὑπὸ τῶν ἀποστόλων ἦσαν τοῦ Πέτρου πρόβατα. Ἔφη γὰρ καὶ ὁ Εὐσέβιος βιβλίῳ τρίτῳ τῶν Ἱστοριῶν παραπλησίως τῷ Χρυσοστόμῳ ἐν τῷ εἰς τοὺς δώδεκα ἀποστόλους*
P. 14 *λόγῳ τὸν μὲν Ἀνδρέαν διδά|σκειν ἐν τῇ Σκυθίᾳ, τὸν δὲ Θωμᾶν ἐν τῇ Παρθίᾳ, τὸν δὲ Βαρθολομαῖον ἐν τῇ Ἰνδίᾳ, τὸν δὲ Ματθαῖον ἐν τῇ Αἰθιοπίᾳ, τὸν δ' Ἰωάννην ἐν τῇ Ἀσίᾳ. Καὶ κατὰ τὸν Κύριλλον ἐν τῇ ἐξηγήσει, διὰ τοῦ «Ποίμαινε τὰ πρόβατά μου» ἀνεκαί-*

(1) *Philip.* II, 6.

(2) *βαθμῶν* A. C'est évidemment une fausse lecture pour *γνωμῶν* puisqu'il s'agit des *Libri Sententiarum* de Pierre Lombard. La référence est exacte pourvu qu'on lise : *Sententiarum l, IV*, dist. XXXVII, P.L., t. CXCII, col. 931.

(3) *Joa.*, XX, 15.

(4) Cf. *Act. Ap.*, XX, 28.

νισεν ἐν τῷ Πέτρῳ τὸ ἀποστολικὸν ἀξίωμα, ὅπερ ὁ Πέτρος ἐπὶ τῆς ἀρνήσεως ἀπεβάλετο. Οὐκοῦν παρέσχεν ἐκείνῳ ὁ Κύριος ὅπερ καὶ τοῖς ἄλλοις παρέσχε, καὶ διὰ τοῦτο ἐν τῇ τρίτῃ ἐρωτήσει οὐκ ἔθετο ὁ Κύριος τὸ πλέον, ἀλλ' ἁπλῶς · « Φιλεῖς με », ὑπέμνη-
5 *σε δ' αὐτὸν καὶ τὸ τριττὸν τῆς ἀρνήσεως.*

13. *Ἀλλ' ἀπορήσεις · Ἔφη · « Φιλεῖς με πλέον τούτων* (1) *». Ἀποκρίνομαι ἰδικωτέραν σύστασιν τῶν προβάτων ἀπονεῖμαι τῷ Πέτρῳ τὸν Κύριον διὰ τὴν πλείω φιλότητα, καὶ μὴ ἐξαιρεῖν τῆς ποιμαντικῆς τοὺς ἄλλους, ποιμαίνοντας κἀκείνους τὰ τοῦ Κυρίου*
10 *πρόβατα. Ἀλλὰ πάλιν ἀπορήσεις · Εἷς ἦν ὁ Μωυσῆς διδάσκαλος ἐν τῷ τῶν Ἰουδαίων ἔθνει, ιη' τῆς Ἐξόδου. Καὶ παντὶ ἔθνει εἷς ἐπιστατεῖ, εἷς ἐν τῷ τῶν Ῥωμαίων, εἷς ἐν τῷ τῶν Ἀνατολικῶν, εἷς ἐν τῷ τῶν Ἀλεξανδρέων, εἷς ἐν τῷ τῶν Ἀντιοχέων καὶ εἷς ἐν τῷ τῶν Ἱεροσολυμιτῶν · ὁ μέντοι Ἀαρὼν κατὰ τὴν ἱερωσύνην*
15 *τὸν Μωϋσῆν παρήλαυνεν · ὁ δὲ πάπας οὐκ ἔχει τὸν παρελαύνοντα ἱερέα · οὔτε θεοδίδακτος ὑπάρχει προφήτης κατὰ τὸ λδ^ον^ τοῦ Δευτερονομίου · οὐκ ἦν μεσίτης μεταξὺ τοῦ Θεοῦ καὶ τῶν Ἰουδαίων κατὰ τὸ ιη^ον^ τῆς Ἐξόδου · ἡ γὰρ τῆς ἀρχαίας διαθήκης διοίκησις τῆς νεαρᾶς πολλῷ τῷ μέτρῳ διενήνοχεν · ὁ μὲν γὰρ*
20 *Μωϋσῆς τότε ἴσον ἑαυτῷ οὐκ ἔσχεν · οἱ δ' ἀπόστολοι ἦσαν ἰσότιμοι κατὰ τὸ κη' τοῦ Ματθαίου, καὶ κατὰ τὸν Κυπριανὸν, ξε' τῶν ἐπιστολῶν, καὶ κατὰ τὸν Ἱερώνυμον, ἐπιστολῇ πε', καὶ κατὰ τὸν Βασίλειον ἐν τῷ περὶ ὑπακοῆς · « Πέτρον γάρ, φησί, μεθ' ἑαυτὸν ποιμένα τῆς Ἐκκλησίας καθίστησι · Πέτρε γάρ, φησί, φιλεῖς με*
25 *πλέον τούτων ; ποίμαινε τὰ πρόβατά μου. Καὶ πᾶσι δὲ τοῖς ἐφεξῆς ποιμέσι τε καὶ διδασκάλοις τὴν ἴσην παρέδωκεν ἐξουσίαν · καὶ τούτου σημεῖον τὸ δεσμεῖν καὶ λύειν ἅπαντας ὁμοίως. » Ἀλλὰ πότερον ἦν ἱερεὺς ὁ Μωϋσῆς ἀκύρως, ὡς καὶ οἱ τοῦ Δαυὶδ υἱοί, δευτέρῳ τοῦ Σαμουὴλ η^ῳ^, τοῦτο ζητεῖται. Ἡ δὲ τῶν πατριαρχῶν ἰσότης*
30 *δηλοῦται | κἀν τῷ ἕκτῳ κανόνι τῆς ἐν Νικαίᾳ συνόδου, κἀν τῷ* P. 15
τρίτῳ τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει, κἀν τῷ κη' τῆς ἐν Χαλκηδόνι, κἀν τῷ κη' τῆς ἐν Τρούλῳ, κἀν τῇ τρίτῃ συνόδῳ τῆς Καθαργένης, κεφαλαίῳ κη', καὶ κατὰ τὸν Σωζόμενον, βιβλίῳ τρίτῳ, κεφαλαίῳ ζῳ. Ὅτι δ' οὐκ ἦσαν οἱ Ἀνατολικοὶ ἀνέκαθεν τῷ πάπᾳ πειθήνιοι,
35 *ἐδήλωσε καὶ ὁ Εὐσέβιος βιβλίῳ πέμπτῳ τῶν Ἱστοριῶν, κεφαλαίῳ κβ' καὶ κγ' καὶ κδ', καὶ βιβλίῳ ἑνάτῳ τῆς Τριμεροῦς ἱστορίας, καὶ ἡ ἐν Χαλκηδόνι σύνοδος, κανόνι θ' καὶ ιζ', τῷ Βυζαντείῳ θρόνῳ τὴν ὑστάτην κρίσιν ἀπένειμεν.*

(4) *Joa.*, xx, 15.

14. *Ἀλλ' ἀπορήσεις · Κατὰ τὸν Ἀθανάσιον ἐν τῇ πρὸς Φελίτζην καὶ Ἰούλιον πάπαν ἐπιστολῇ, κανὼν ἦν τῆς ἐν Νικαίᾳ συνόδου τὰς διαφορὰς τῶν ἐπισκόπων πρὸς τὸν πάπαν ἀναφέρεσθαι. Ἢ νενόθευται ἡ ἐπιστολὴ ἐκείνη · οὐ γὰρ τοῖς εἴκοσι τοῖς ἐν Νικαίᾳ κανόσιν ὁ κανὼν ἐγκαταλέγεται, καὶ ὁ πέμπτος δὲ καὶ ὁ ἕκτος κανὼν τἀναντία διορίζει, εἰ μὴ αἱρετῆς κρίσεως λόγῳ καὶ καιρῷ ἀνάγκης λέγοιτο, ὡς ἐπί τε τοῦ Ἀθανασίου καὶ τοῦ Χρυσοστόμου συνέβη · ἔχει γὰρ τοῦτο καιροῦ ἀνάγκῃ γίγνεσθαι, ἐπεὶ καὶ μητροπολίτης πατριάρχην Ἀλεξανδρείας καθίστησιν, ὡς ὁ Καισαρείας Ἀκάκιος τὸν Ἀλεξανδρείας Λούκιον κατὰ τὸν Σωκράτην, βιβλίῳ δευτέρῳ κεφαλαίῳ λγ' · καὶ ὁ Μίλητος τὸν θεολόγον Γρηγόριον κατὰ τὸν Θεοδώρητον, βιβλίῳ πέμπτῳ, κεφαλαίῳ η' · καὶ Ἀκράτιος ὁ Καισαρείας Μακεδόνιον Κωνστάντιον καθεῖλε κατὰ τὸν Σωκράτην, βιβλίῳ δευτέρῳ, κεφαλαίῳ κγ' · ὁ Κύριλλος τὸν Ἀντιοχείας Ἰωάννην, βιβλίῳ ἑβδόμῳ, κεφαλαίῳ λγ'. Οἱ ἀνατολικοὶ ἐπίσκοποι τὸν Ἰούλιον καθεῖλον κατὰ τὸν Σωζόμενον, βιβλίῳ*
P. 16 *τρίτῳ, κεφαλαίῳ β'. Ὁ Κυπριανὸς ἀνθίσταται | τῷ πάπᾳ βουλομένῳ μὴ χρῆναι τοὺς αἱρετικοὺς ἀναβαπτίζεσθαι · ᾔδει ἄρ' ἐκεῖνος κατὰ τὴν πίστιν τῶν ἀποστόλων μόνον εἶναι τὸ θεῖον ἀναμάρτητον κατὰ τὸν Αὐγουστῖνον, βιβλίῳ τρίτῳ Περὶ τοῦ βαπτίσματος, κεφαλαίῳ ιη', ὅπου τὴν ὑστάτην κρίσιν τῇ Ἐκκλησίᾳ ἀφωσίωσεν. Ὁ Ζεφιρῖνος πάπας, κατὰ τὸν Τερτουλλιανὸν συμφώνως τῷ Εὐσεβίῳ ἐν τῷ κατὰ Πραξέου, τὴν τοῦ Μοντανοῦ αἵρεσιν ἐδέξατο · ὁ Μαρκελλῖνος τοῖς εἰδώλοις ἔθυσεν · ὁ Λιβέριος Ἀρειανὸς ἐγένετο, ὁ Φέλιξ Ἀρειανὸς ἦν · ὁ πάπας Κελεστῖνος Νεστοριανὸς ὑπῆρξεν, Ὠνόριος μονοθελητὴς ἦν, ὃν καὶ ἡ ἕκτη καὶ ἡ ἑβδόμη σύνοδος ἀναθέματι καθυπέβαλε. Δειξάτωσαν οὖν οἱ ἐγγαστρίμυθοι πόθεν συνάγουσι μὴ δύνασθαι τὸν πάπαν σφάλλεσθαι. Ἢ δὴ οὐχ οὕτως ἔχει · ‹εἰδ›εία γὰρ ἂν ὁ Θεός. Τῇ Ἐκκλησίᾳ πάντως τὸ μὴ σφάλλεσθαι ἀπονενέμηται ὑπὸ τοῦ ζωαρχικοῦ Πνεύματος διοικουμένη · ὅθεν ἐρρέθη ἐν τῷ συμβόλῳ · Πιστεύω εἰς μίαν ἁγίαν καθολικὴν καὶ ἀποστολικὴν ἐκκλησίαν. Οὐκ ἔστιν ἄρα ἄρθρον πίστεως τὸ εἰς τὸν πάπαν πιστεύειν, ὡς οἱ ἔρωτι τῶν σκανδάλων κατειλημμένοι ἀποφαίνονται · ἔχει γάρ τις πείθεσθαι τῷ ἁγίῳ καὶ θεολόγῳ πάπᾳ ἀληθεύοντι, καὶ οὐχ ἁπλῶς τῷ πάπᾳ · καὶ οὐ μᾶλλον ὁ πάπας τοῦ ἀληθεύοντος ἰδιώτου ἀληθεύει, μὴ τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον τῆς ἀληθείας ἐπιδεχομένης.*

15. *Ἐξαιρεθήτω ἄρα τοῦ συμβόλου τὸ ἐκ τοῦ Υἱοῦ καὶ λεγέσθω ὡς καὶ πρότερον τὸ σύμβολον, ὅπως τῆς εἰρήνης ἡ ἐκκλησία ἀπόλαύσῃ. Πάντως οἱ θεῖοι πατέρες οὐκ οἴκοθεν, ἀλλὰ παρὰ τῆς*

Γραφῆς τὴν «διά» πρόθεσιν ἠρανίσαντο·«Ἐξέχεε γάρ,φησὶν ἡ Γραφή, ἐφ' ἡμᾶς διὰ Ἰησοῦ Χριστοῦ.» Πάντως ὁ μὲν Πατήρ|ἐστιν ἡ πηγή, P. 17
ὁ δ' Υἱὸς ὁ ποταμὸς κατὰ τὴν πρώτην σύνοδον. Τοιοῦτον δὲ καὶ τὸ « ὃν ἐγὼ πέμψω ὑμῖν παρὰ τοῦ Πατρὸς ·» ἀρχικῶς γὰρ καὶ κατὰ
5 *τὸν Αὐγουστῖνον ἐκ τοῦ Πατρὸς τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκπορεύεται · ἄρ' ἐκ τοῦ Υἱοῦ οὐκ ἀρχικῶς, ἀλλὰ δευτέρως ἐκπορεύεται. Ὅθεν προϊὸν ἐκ τοῦ Πατρὸς διὰ τοῦ Υἱοῦ ἐκπορεύεται · ἔχει γὰρ ἐκ μόνου τοῦ Πατρὸς τὴν ὕπαρξιν, διὰ δὲ τοῦ Υἱοῦ πρόεισιν ὡς δευτέρας ὑποστάσεως ἡ τρίτη ὑπόστασις · πρότερον γὰρ ἐκπορεύεται*
10 *ἐκ τοῦ Πατρός.*

Ταῦτα ἔχω σοι ἐν βραχεῖ, ὦ πολυτίμητε ἡγεμών, ἐμφανίσαι, καὶ εἴ του τῶν παρ' ἡμῖν δέῃ, ἐπίταττε.

Rome. M. Jugie.

A PROPOS D'UNE NOUVELLE MANIÈRE DE DATER LES PEINTURES DE CAPPADOCE [1]

Le R. P. de Jerphanion vient d'achever la publication de ses albums. Celle du texte n'est pas encore achevée et voici que le classement et les dates proposées par l'éditeur font l'objet de controverses entre les byzantinistes.

Le plus important des articles parus sur ce sujet est celui du professeur E. Weigand [2]. Il est intéressant tout d'abord, parce que l'éminent savant propose une date beaucoup plus tardive que celle établie par le R. P. de Jerphanion, ce qui a pour conséquence de poser de nouveau toute la « question byzantine ». D'autre part, parce que l'auteur, pour arriver à ce résultat, se sert d'une méthode « iconographique comparative » : étudiant certains détails, négligés jusqu'ici, il en tire des conclusions qui lui permettent, croit-il, de pouvoir écarter, non seulement les données du style, mais encore celles de l'épigraphie.

L'article en question se compose de deux parties : la première est une réplique au R. P. de Jerphanion, à la suite d'une controverse sur la date des peintures les plus récentes de Toqale Kilissé. La seconde concerne toutes les églises. C'est l'étude de deux thèmes iconographiques : Adoration

(1) Cette question a fait l'objet d'un exposé à l'École Pratique des Hautes Études de la Sorbonne sous la direction de M. André Grabar. Pour la préparation de cet article M. Gabriel Millet nous a constamment aidé de ses précieux conseils. Qu'il trouve ici l'expression de notre affectueuse gratitude.

(2) *Zur Datierung der kappadokischen Höhlenmalereien*, dans *Byz. Zeitschr.*, 36, 1936, II, pp. 337-397, Pl. VII-XII. Nous employons dans cet article les abréviations admises par M. Weigand.

des Mages et Cène. L'auteur examine la distinction des Mages d'après leur âge ; puis il en étudie successivement le nom, la coiffure, le nimbe, enfin le motif des chevaux stationnant pendant l'adoration. Dans la Cène il limite ses observations aux ustensiles de table (couteaux et fourchettes). Il utilise tous ces détails comme critères chronologiques : il en tire un argument contre les dates proposées par le R. P. de Jerphanion, parce que, à son sens, ils trahissent des influences occidentales, ce qui mettrait ces peintures après les XIIIe-XIVe siècles. Elles seraient donc archaïsantes et non archaïques et si quelques-unes portent des indications chronologiques précises, on ne devra pas en tenir compte. Le R. P. de Jerphanion a aussitôt répondu par un article (1) où il montre la faiblesse de certains arguments de M. Weigand et critique la méthode suivi par son contradicteur.

Nous nous permettrons de prendre part à cette discussion. Nous nous contenterons de rappeler certains faits qui, tout en complétant la documentation de l'éditeur des « Églises de Cappadoce », nous semblent de nature à montrer que l'article de M. Weigand n'a pas résolu le problème de la date des fresques cappadociennes et que l'on doit accepter pour le moment les conclusions du R. P. de Jerphanion. En même temps nous essaierons d'indiquer l'insuffisance de cette méthode « comparative ». Sans chercher à déterminer la date des plus récentes peintures de Toqale Kilissé, nous nous proposons d'examiner les arguments de M. Weigand, sauf la question des nimbes : sur ce point le R. P. de Jerphanion a trouvé, à notre avis, la solution définitive (2).

La distinction des Mages d'après leur âge.

M. Weigand examine l'ordre où les Mages se présentent dans la scène de l'Adoration et distingue deux variantes : Dans la première, la plus fréquente, l'ordre des personnages est le suivant :

(1) *Sur une question de méthode : à propos de la datation des peintures cappadociennes, O. C. P.*, III, 1937, nos 1-2, pp. 141-160, réimprimé dans *La voix des monuments*, Nouvelle Série, Rome-Paris 1938, pp. 237-254.

(2) *Ibid.* pp. 242-243.

a) un vieillard à barbe blanche, b) un homme d'âge mûr à barbe noire, c) un jeune homme imberbe.

Cet ordre se rencontre dans l'art byzantin depuis ses débuts jusqu'aux mosaïques de Kahrié Djami, sauf dans quatre églises de Cappadoce et à Daphni. La seconde variante est celle des quatre églises de Cappadoce :

a) un vieillard, b) un jeune homme, c) un homme d'âge mûr.

Daphni présente un cas particulier, dont nous parlerons plus loin. En Occident la seconde variante est beaucoup plus rare que la première, cependant elle se rencontre assez souvent entre 900 et 1200. En Orient, par contre, on ne la trouverait pas, d'après M. Weigand, en dehors de la Cappadoce ; cette province aurait donc subi l'influence occidentale à une époque tardive (Weigand pp. 358-362).

Nous ne pouvons pas accepter cette conclusion de l'éminent professeur, car cette observation, en ce qui concerne l'Orient, pourrait être plus étendue. Il existe en effet quelques exemples de cette seconde variante en Orient, hors de la Cappadoce. C'est ainsi que nous pouvons l'observer dans la scène de l'Adoration, qui se trouve dans le Psautier de Londres de 1066, en marge du psaume 71 (72) (1). L'Adoration, on le sait, est souvent combinée avec la Nativité : nous retrouvons ainsi cet ordre qui paraît rare à M. Weigand, dans un Evangile de Lavra, publié par M. Weitzmann, daté par lui avec précision du début du XIe siècle, et dont la provenance est sûrement constantinopolitaine(2). A Saint Luc, dans une scène analogue, les Mages arrivent près de l'enfant : le plus âgé, au lieu d'être en tête est au second plan, où domine sa stature imposante. Les deux autres sont restés sur la même ligne : le jeune homme est auprès de Joseph et derrière lui l'homme d'âge mûr (3).

Nous retrouvons le même ordre, vieillard— jeune homme — homme mûr, dans d'autres scènes : Retour des Mages, dans

(1) Brit. Mus. Add. 19352, provenant de St Basile de Césarée Cf. MILLET, *Recherches*, fig. 87.

(2) *Sem. Kondak.*, vol. VIII, 1936, pp. 84-98. Ce fascicule a paru après la publication de l'article de M. Weigand.

(3) Cf. MILLET, *Recherches*, p. 153, fig. 104 et DIEZ ET DEMUS, *Byz. Mosaics in Greece*, Cambridge (Massachusetts), 1931, fig. 3.

le Hierosolymitanus 14, du XIe-XIIe siècle, en marge du fo 107 v. (1) ; les Mages interrogés par Hérode, dans un Évangile de la Vaticane (gr. 1156, fo 279) (2). Un autre exemple nous rapproche de Cappadoce : c'est l'Évangéliaire arménien d' Etschmiadzin 362 G, fo 6 v., daté de 1057, où, dans la Nativité, les Mages viennent à cheval vers la crèche, l'un derrière l'autre : l'imberbe se trouve entre le vieillard et l'homme mûr (3).

Cette manière de représenter les Mages n'est donc pas inconnue hors de l'Occident, du moins dès le XIe siècle ; et nous ne serons pas surpris de l'observer dans les églises de Cappadoce du Xe-XIe siècle.

A Daphni l'ordre est encore différent : a) homme d'âge mûr b) jeune homme, c) vieillard (4). M. Weigand propose, non sans réserves, de considérer cette partie de la mosaïque comme due à une restauration effectuée pendant l'occupation de ce monastère par les Cisterciens (p. 362). Pourtant aucune trace de restauration n'est restée, aucune différence de style n'indique rien de pareil. D'autre part un certain nombre de monuments byzantins nous ont montré le jeune homme entre le vieillard et l'homme mûr. Daphni n'en diffère que sur un point : le jeune conserve sa place entre les deux autres, mais l'homme mûr est en tête et le vieillard au troisième rang. L'exemple de Daphni a son importance.

Nous observons parfois les deux variantes principales l'une à côté de l'autre dans le même manuscrit, par exemple dans le Psautier de Londres de 1066 (5) et dans l'Évangile

(1) De la bibliothèque du Patriarcat de Jérusalem, cf. Papadopoulos-Kerameus *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*, t. I, p. 53. Reproduite dans G. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, t. III, p. 37, où l'on distingue mal l'âge des Mages. Nous nous sommes servi de la photographie de la Société Orthodoxe Palestinienne, conservée dans la collection des Hautes Études (Millet).

(2) Millet, *Recherches*, fig. 93-95.

(3) *Ibid.* fig. 101 ; on distingue mieux l'âge dans F. Macler, *Miniatures arméniennes*, Paris 1913, pl. IX, fig. 18. M. Weigand a considéré à tort ici les Mages comme portant une barbe noire.

(4) Millet, *Daphni*, pl. XIII.

(5) Millet, *Recherches*, fig. 87.

de la Vaticane (gr. 1156) (1). Si nous tenons compte aussi de la variété que nous avons déjà constatée dans la disposition des Mages, nous concluerons que les artistes de l'époque, quand ils voulaient représenter les Mages, ne suivaient pas une règle très rigide. En conséquence il serait difficile d'invoquer pareille règle pour reconnaître certaines influences à une certaine époque.

Les noms des Mages.

L'étude que M. Weigand consacre aux noms des Mages se résume ainsi : En Orient les noms des Mages se rencontrent très rarement. Dans la littérature grecque on ne cite guère qu'une notice, attribuée à Athanase d'Alexandrie, qui se trouve dans un Florilegium conservé dans trois manuscrits : un du xe et deux du xve. Les noms sont *Βαθησαρσαί* (ou *Βαθησαρσάν*), *Μελχιώρ*, *Γαθασπά* (2). Dans les littératures syrienne, arménienne, perse, éthiopienne et géorgienne les noms des Mages sont, d'après M. Weigand, tout à fait différents des noms grecs. En Occident on connaît diverses traditions touchant à la forme des noms, et l'attribution de ces noms aux Mages. Aux vie-viie siècles les *Excerpta latina barbari* traduction mérovingienne d'une chronique alexandrine du ve, nous donnent les noms *Bithisarea*, *Melichior*, *Gathaspa* (3). Les noms qui deviendront plus tard traditionnels, *Gaspar*, *Melchior*, *Balthasar*, se rencontrent pour la première fois vers 845, dans le *Liber Pontificalis* de Ravenne de l'abbé Agnellus (4). En Occident, au xiie siècle, ils passaient pour appartenir à la tradition latine, que l'on croyait distincte des traditions grecque et hebraïque. Nous les retrouvons dans un traité du xie-xiie siècle, que l'on attribuait autrefois à Bède le Vénérable, l'*Excerptus patrum, collectanea, flores....* Ce texte prend une importance particulière

(1) *Ibid.*, fig. 93-95.

(2) Cf. Diekamp, *Hippolytos von Theben*, Leipzig, 1898, p. 66. H. Kehrer, *Die heiligen Drei Könige in Literatur und Kunst*, I et II, Leipzig, 1908-1909, I, p. 69.

(3) Cf. Kehrer I, p. 68 et Weigand, pp. 363 et s.

(4) Cf. Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, Mediolani 1723, t. II, col. 114.

dans la démonstration de M. Weigand : il donne les noms accompagnés d'une description physique des trois mages et même de la couleur de leurs vêtements : Melchior est un vieillard, Caspar est un jeune homme, Balthasar est un homme d'âge mûr (1). Cet ordre des noms ne semble pas constant en Occident et l'on y trouve très rarement ces noms associés de même façon à l'âge des personnages. Or à Toqale I, du « groupe archaïque » — coïncidence remarquable — les Mages portent des noms qui sont pareils à ceux du Pseudo-Bède :

	Vieillard	Jeune homme	Homme mûr
Pseudo-Bède	Melchior	Caspar	Balthasar
Toqale I	*Μελχίων*	*Γάσπαρ*	*Βαλτάσαρ*

Ainsi M. Weigand constate d'une part que la tradition latine diffère de la tradition grecque orientale et d'autre part que les noms de Cappadoce sont pareils à ceux de la tradition latine et plus particulièrement à ceux du Pseudo-Bède en ce qui touche à la forme, l'ordre et l'attribution de ces noms aux mêmes Mages : c'est ce qui l'amène à conclure que les peintures cappadociennes ont subi des influences occidentales à une date tardive (pp. 362-369).

A ces conclusions de M. Weigand, nous pouvons objecter, tout d'abord, que l'on ne peut pas distinguer aux IXe-Xe siècles une tradition latine d'une tradition grecque orientale et cela pour deux raisons :

La première est que cette « tradition latine » a son origine dans la tradition grecque alexandrine. M. Weigand n'est pas de cet avis : il estime que seul le nom de Melchior (-on) est commun à ces deux traditions ; les autres noms *Bithisarea* et *Gathaspa* de la tradition alexandrine n'auraient aucun rapport avec *Balthasar* et *Gaspar* (pp. 363-364). Nous ne partageons pas son avis sur ce point : avec la plupart des savants qui ont traité la question (2) nous croyons que le nom

(1) Migne, *P. L.* 94, c. 541.

(2) Cf. S. Berger dans *Melusine*, t.VII, 1894-95, p.27. L'article est reproduit dans Cabrol, *Dictionnaire* etc., 1931, t. 10, c. 1062. V. aussi von Gutschmid, *Rhein. Mus. für Philol.*, t. 19, 1864, p.162 ; Kehrer, I, p. 69, et V. Scheil, *Melchior, Gaspar, Balthasar*, dans *Florilegium Melchior de Vogüé*, Paris 1909, p. 551.

Βαθησαρσαὶ a fait place à un nom biblique bien connu, celui de *Βαλτάσαρ* (Dan. V, 1, 30 ; VII, I ; X, 1). Le nom *Γάσπαρ* dériverait de *Γαθασπά* : *Γάσπα(ρ)* = *Γα<θα>σπά* ; la syllabe *θα*, sans accent, avec une consonne aspirée, peut être tombée ; le *ρ* final aurait été ajouté par analogie avec *Βαλτάσαρ* ; par l'effet de la même analogie l'accent serait monté à l'avant-dernière syllabe. Ces transformations paraissent dues à la tradition orale. Pourquoi M. Weigand ne l'admettrait-il pas, puisqu'il reconnaît d'autre part, que du même prototype Gathaspa dérive la forme *Tagasma*, et de Bithisar(an) celle de *Altisara*, noms cités dans un manuscrit espagnol? En Cappadoce le nom *Μελχιώρ* (ou *Μελιχιώρ*) a été légèrement transformé en *Μελχίων* : autre nom sémitique, mieux adapté à l'oreille grecque, qui est connu par des inscriptions (1) et par le Synaxaire grec (2).

La seconde raison pour laquelle la distinction de ces deux traditions nous paraît impossible c'est que cette nouvelle forme des noms de la tradition alexandrine — formes qui, d'après M. Weigand, constituent la « tradition latine » — nous les rencontrons en Orient vers le xe siècle, à côté de la vieille forme qui persiste dans certains manuscrits grecs jusqu'au xve. C'est un manuscrit du xe-xie siècle, écrit en géorgien et provenant de Tiflis, qui nous donne les noms *Walastar*, *Wiscara*, *Melicona* (3). M. Weigand estime que ces noms appartiennent à une tradition tout à fait indépendante de la tradition dite latine, qui est aussi celle de Cappadoce (p. 364). Brosset cependant, dans la notice qu'il a publiée sur ce manuscrit, met entre parenthèse les noms traditionnels, après

(1) Sous la forme *Μαλχίων* cf. *C.I.G.* 4520, 4648 et Preisigke, *Namenbuch* s.v., Wuthnow, *Die sem. Menschennamen*, p. 148. Cf. aussi Comte du Mesnil de Buisson, dans *Bull. de la Soc. Nat. des Antiquaires de France*, Ier trimestre 1938, p. 116.

(2) Cf. Delehaye, *Synax. Eccl. Constantinopolitanae*, Bruxelles 1902, 28 Oct. c. 170, l. 11 et s. : *Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τῶν ἁγίων Φιρμιλιανοῦ ἐπισκόπου Καισαρείας καὶ Μελχίωνος σοφιστοῦ καὶ πρεσβυτέρου Ἀντιοχείας τῶν καθελόντων Παῦλον τὸν Σαμοσατέα.* Cf.aussi Eusèbe *Ἱστορ. Ἐκκλ.* VII, 28.

(3) Kehrer, I, p. 66 et Weigand p. 364, d'après M. Brosset, *Notice sur un manuscrit géorgien palimpseste...* dans *Mélanges Asiatiques*, St-Pétersbourg 1859, t. III, p. 670.

avoir cité le passage où figurent les noms géorgiens : cela semble dire que l'équivalence entre ces deux formes est pour lui évidente. En effet, Walastar s'apparente visiblement à Balthasar (prononcé en grec : Waltassar) et Melicona à Melchion de Cappadoce. Pour le rapport entre Wiscara et Gaspar nous éprouvions quelques hésitations. Mais M. le Professeur Georges Dumézil, à la haute compétence de qui nous avons eu recours, a bien voulu nous affirmer que, en écriture géorgienne, le nom Wiscara ressemble beaucoup à Gispara, ce qui expliquerait une mauvaise lecture du copiste (1). Il semble ainsi que les noms de la Géorgie sont pareils à ceux de la Cappadoce. Cette parenté ne nous étonne pas car nous savons que sur bien des points ces deux pays se rattachent aux mêmes traditions. Nous en rencontrerons des exemples au cours de cet exposé. Le R. P. de Jerphanion a bien voulu nous indiquer, dans une lettre, un autre exemple. Il s'agit du *Livre Arménien de l'Enfance*, dont le P. Peeters a publié une traduction dans ses *Evangiles apocryphes*, (Paris, Picard, 1914). Les noms des Mages (*rois* des Persans, des Indiens et des Arabes) sont : le 1er Melkon, le 2e Balthasar, le 3e Gaspar, qui peuvent être tenus pour identiques à ceux de Toqale Kilissé ; et l'ordre, qui est précisé par des chiffres, repond aux rangs d'âge de cette église. Voir la note du P. Peeters sur ce passage et ce qu'il en dit dans son Introduction, p. XLVIII. Sur l'âge du livre, qu'il estime antérieur au XIe siècle, voir Introduction, p. XLVI. Les

(1) Voici le passage de la lettre de M. Dumézil, que nous tenons ici à remercier vivement de sa précieuse contribution : « ... Des trois noms, seul Wiscara, pour *Γάσπαρ* fait difficulté. Mais 1° il faut penser qu'en géorgien (écriture mxedruli) le გ (= g, γ), le ვ (= v, w) et le კ (= k, κ) sont assez proches ; en particulier les confusions des deux dernières lettres (ვ et კ, v et k) sont très fréquentes dans le manuscrit et dans l'imprimé (voyez p. XIV, l'erratum de la Grusinische Grammatik d'A. Dir, Hartleben, imprimé chez les Mekhitaristes de Venise) ; 2° dans la même écriture le კ (=k), et le პ (=p. π) sont également très semblables, si ce n'est que le second est *sur* la ligne, le premier *au dessous* (mais, en « gros caractères », cette différence n'existe même pas). Dans ces conditions il me semble que Wiscara (ვისკარა) peut être une mauvaise lecture (non de Brosset sans doute mais du copiste du xe siècle) de Gispara (გისპარა) ».

copies que nous en avons sont plus récentes, mais dès le XIIIe siècle l'historien Wardan lui empruntait les noms des Mages (*ibid.* p. XLIII-XLIV) ».

Voilà les raisons pour lesquelles nous estimons que l'on ne peut pas distinguer aux IXe-Xe siècles les deux traditions.

M. Weigand a remarqué aussi que les occidentaux du XIIe siècle avaient conscience de cette distinction. Ceci ne nous semble pas une preuve suffisante. Le passage de l'*Histoire scolastique* de Pierre Comestor (XIIe siècle) qui exprime cette opinion, est le suivant : « Nomina trium magorum haec sunt : Hebraïce : Apellus, Amerus, Damasius ; Graece : Galgalat, Magalath, Sarachim ; Latine : Balthassar, Gaspar, Melchior » (1). Remarquons d'abord que le texte est altéré car on attribue les noms de forme grecque à la tradition hébraïque et ceux de forme hébraïque à la tradition grecque, et surtout que, d'après le témoignage de S. Berger, parmi six manuscrits du XIIIe siècle qui nous conservent ce texte, quatre ne contiennent pas la phrase : Latine : Baltassar, etc., c., un autre l'ajoute en marge et un seul la donne dans le texte (2). C'est donc, très probablement, l'addition d'un copiste du XIIIe siècle. Le texte est mieux conservé par Zacharie le Chrysopolitain (XIIe s.) : non seulement il attribue correctement les noms aux traditions respectives, mais aussi il ne contient pas la phrase relative à la tradition latine (3). Enfin il ne faut pas oublier que les Mages, dans la vie religieuse en Occident, occupaient une plus grande place depuis la création du Drame des Mages — milieu du XIe s. (4) — et la translation de leurs reliques de Milan à Cologne (1164) (5). Par conséquent l'opinion des occidentaux sur les Mages a évolué entre les Xe et XIIIe siècles, et la note marginale du XIIIe ne peut pas servir de témoignage sur l'état d'esprit des IXe-Xe siècles.

(1) MIGNE, *P. L.*, t. 198, c. 1542.

(2) S. BERGER, *Melusine*, t. VII, 1894-95, p. 31 et CABROL, *loc. cit.*, p. 1062.

(3) Cf. KEHRER, I, p. 68, WEIGAND, p. 367 et MIGNE, *P. L.*, t. 186, col. 83.

(4) KEHRER, I, p. 55.

(5) *Ibid.*, I, p. 81.

Rien ne prouve donc que Latins et Grecs aient suivi des traditions différentes à cette époque. En conséquence, si nous rencontrons les noms Melchion, Gaspar, Balthasar en Cappadoce, nous ne devons pas les attribuer à une influence occidentale. Nous renonçons donc à leur chercher une date tardive.

Ce fait établi nous permet d'envisager sous un autre aspect l'étroite parenté du Pseudo-Bède avec la Cappadoce en ce qui touche la forme et l'ordre des noms et leur attribution aux mêmes Mages. Nous pouvons nous demander si le passage en question du Pseudo-Bède était vraiment d'origine latine. M. Kehrer a posé la question ; il mentionne à l'appui de sa thèse les noms de couleur tels que : *milenus* (= *μήλινος*) *milenicus*, *hyacinthinus*, et celui d'une coiffure : *promitrarium*. Ces termes ne se rencontrent pas dans le *Glossarium mediae et infimae latinitatis* de Du Cange ; par contre le *Thesaurus graecae linguae* les contient (1). M. Weigand objecte que le mot *melinus* (= *μήλινος* = milenus) apparaît déjà dans un texte latin de 471. Ajoutons même que melinus est employé aussi par Plaute et Pline (2). Il y a pourtant une légère différence qui pour notre sujet a son importance : le Pseudo-Bède donne la forme *milenus*. On connaît l'effet de l'iotacisme : *μήλινος* se prononçait alors *milinos* : les traducteurs médiévaux rendaient plus naturellement *μήλινος* par *milinus* que par *melinus*. Un autre exemple du XIIe siècle nous le prouve : c'est la traduction d'une lettre de l'empereur Michel le Bègue au roi Louis le Débonnaire, qui nous donne la forme *milinovultim*, où Du Cange croit reconnaître *μηλινοβένετον* (3).

(1) Kehrer, I, p. 67.

(2) Plaute (Epid., 2, 2, 49) et Pline (sans référence) cités dans L. Quicherat et A. Daveluy, *Dictionnaire Latin-Français*, Paris 1908, s. v. Cf. aussi Jo. Matt. Gesneri, *Novus linguae latinae thesaurus*, Lipsiae 1749, s. v.

(3) « .... misimus... prasinovultim unum, milinovultim unum... » : dans *Monumenta Germaniae historica*, Legum sectio III, conc. II, pars 2, p. 448, l. 6. Cf. Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, s. v. melinus. Francisque Michel, *Recherches sur le commerce.... des étoffes....* Paris 1852, t. I, p. 9, note 1, cite une autre restitution de Du Cange, qui serait *μηλινοβλάττην* : nous n'avons pas pu la vérifier.

Le mot *hyacinthinus*, il est vrai, se rencontre assez souvent (1). Mais il reste à prouver que le *promitrarium* aussi est en usage chez les Latins. Ainsi l'origine latine de ce passage du Pseudo-Bède reste fort douteuse.

Autant que nous sachions le seul monument qui corresponde étroitement au passage du Pseudo-Bède se trouve en Orient. Pratiquement rien ne prouve que le monument soit postérieur au texte. Au contraire, ce texte est placé par M. Kehrer et d'autres savants aux XI-XIIe siècles, tandis que par l'étude du style et de l'iconographie on arrive à dater Toqale des IXe-Xe siècles. Nous voulons voir là encore une indication de ce que l'Orient a précédé l'Occident dans la formation de cette tradition.

Les coiffures des Mages.

Dans l'une des églises « archaïques » de Cappadoce, la chapelle de Saint-Eustathe, à Gueurémé, les Mages portent une couronne (stemma) avec pendeloques (prependulia) (2) ; de même à Tschaouch In (fin du Xe siècle, d'après Jerphanion) (3) l'un de ces trois personnages porte une couronne mais sans pendeloques. M. Weigand y voit un trait nettement occidental : de bonne heure en Occident on considéra les Mages comme des rois et cette conception devint populaire vers les XIe-XIIe siècles.En effet,le psaume 71(72) qui contient la prophétie sur l'adoration des rois Mages, est cité dans la liturgie romaine de l'Epiphanie dans la rédaction dite grégorienne. Sous l'influence de cette liturgie se forme en France dans la seconde moitié du XIe siècle le Drame des Mages, où les personnages figurant les Mages sont nommés par trois fois « Reges ». Ainsi, peu à peu, la représentation des Mages en tant que rois pénètre dans l'iconographie occidentale. Par contre cette conception des Mages-Rois ne jouerait aucun rôle dans

(1) Cf. Muratori, *loc. cit.* et K. B. Georg, *Ausführliches Lat. Deutsches Handwörterbuch*, Leipzig, 1879 s. v.

(2) Jerphanion *E. R. C.*, pl. 37, et *Byz. Zeitschr.* 36, pl. 9, fig. 1.

(3) Jerphanion, *loc. cit.*, pl. 141 et *Byz. Zeitschr.*, 36, pl. 9, fig. 3. Cf. Jerphanion, *La chronologie des peintures de Cappadoce*, dans *La voix des monuments*, N. S. p. 193.

la liturgie orientale et serait inconnue dans l'art byzantin (Weigand 371 et s.).

Il nous sera permis tout d'abord de rappeler que les deux églises en question portent des indications chronologiques assez précises Dans le pigeonnier de Tschaouch In une invocation aux noms de Nicéphore et Théophano, ainsi que le portrait du couple impérial, du père et du frère de Nicéphore, nous indiquent la date de la décoration entière : 963-969 (1). Dans la chapelle de Saint-Eustathe à Gueurémé, un graffite de la niche, dont le décor est postérieur à celui du vaisseau principal, nous fournit un point de repère : 1148-1149 (2). La date donc de ces monuments peut difficilement entrer en question. Même en l'absence de ces indications précises, nous croyons qu'il n'y aurait pas de raison pour conclure à des influences occidentales : la conception et la représentation des Mages comme rois ne sont pas étrangères à l'Église orientale (3).

Citons quelques passages de la liturgie orientale : dans les vêpres du 25 décembre — fête de la Nativité et en même temps de l'Adoration des Mages—un hymne attribué à Jean le Moine, mélode du ve siècle, commence par les mots *Μάγοι Περσῶν βασιλεῖς* ..... (4) ; dans l'orthros du même jour on chante un tropaire : *μετὰ τῶν Μάγων Ἀνατολῆς τῶν βασιλέων* (5) ; plus loin l'hymne de Kosmas de Jérusalem († après 743), qui contient le vers : *πάσης γῆς κρατοῦντες προσέπεσόν σοι* (6) et un autre : .... *καὶ βασιλεῖς σὺν ἀστέρι ὁδηγῷ ἀστροπολοῦντας ἕλκει* (7). Dans le synaxaire lu cette même journée on trouve : *ἔχοντες οὖν οἱ ἄλλοι μάντεις ... ἐδίδασκον πάντας τοὺς τῶν Περσῶν βασιλεῖς καὶ περιῆλθεν ἄχρι τούτων τριῶν ὄντων* ... (8).

(1) *Ibid.*, p. 193.

(2) *Ibid.* p. 187.

(3) Cf. aussi Kehrer, I, p. 21, où il mentionne des témoignages orientaux indiquant que les Mages étaient considérés comme rois ; v. aussi pp. 29 et s. et p. 52.

(4) *Μηναῖον τοῦ Δεκεμβρίου*, Athènes 1905, p. 199. Cf. aussi Krumbacher, *Gesch. der byz. Liter.*, p. 633.

(5) *Μηναῖον τοῦ Δεκεμβρίου*, p. 199-200.

(6) *Ibid.*, p. 201, cf. Kehrer, I, p. 31.

(7) *Μηναῖον τοῦ Δεκεμβρίου*, p. 203.

(8) *ibid.*, p. 203.

Le synaxaire de Constantinople ne contient pas le passage relatif aux Mages (1), mais le Ménologe de Basile II (Vatic. 1186) ne s'exprime pas en des termes différents : *καὶ περιῆλθεν εἰς τοὺς μετὰ ταῦτα μάγους ὁμοῦ καὶ βασιλεῖς τῶν Περσῶν τρεῖς ὄντας* (2).

Enfin, tout comme dans la liturgie occidentale de l'Épiphanie, dite grégorienne, on lit aux Grandes Heures du 24 Décembre, entre autres, le Psaume 71 (72), où se trouve la prophétie :

Βασιλεῖς Θαρσεῖς καὶ Νῆσοι δῶρα προσοίσουσι,
Βασιλεῖς Ἀράβων καὶ Σαβὰ δῶρα προσάξουσιν.
Καὶ προσκυνήσουσιν αὐτῷ πάντες οἱ βασιλεῖς τῆς γῆς,
Πάντα τὰ ἔθνη δουλεύσωσιν αὐτῷ (3).

La représentation en Cappadoce des Mages portant des insignes impériaux semble par conséquent conforme à la conception des Mages-Rois de l'Église orientale. Des exemples de cette représentation se rencontrent hors de la Cappadoce. En effet, en Égypte, dans l'église de ʿAdra de Der es-Sūriāni, le monastère des Syriens, dans le Wādi 'n-Natrūn, les Mages en adoration portent des couronnes. La peinture est datée du milieu du IXe siècle (4). Un autre exemple nous est offert à Neredicy, église russe de 1199, qui se rattache par l'iconographie et le style aux traditions orientales (5) et plus particulièrement à celles de la Géorgie (6) : les Mages, dans la scène de la Nativité, sont coiffés de couronnes avec pendeloques (7). Ces deux exemples, provenant de monuments situés hors de la frontière byzantine, n'apportent pas, il est vrai,

(1) Delehaye, *Synax. Const.* 25 Déc.
(2) *Ménologe de Basile* II, Turin 1907, pl. 272.
(3) *Μηναῖον τοῦ Δεκεμβρίου*, p. 187.
(4) Cf. Hugh G. Evelyn White, *The Monastery of the Wādi n-Natrūn*, Part III. *The Architecture and Archaeology. The Metropolitan Museum of Art. Egyptian Expedition.* New York 1933, pp. 192 et 207, pl. 61.
(5) Cf. Millet, *Recherches*, pp. 43, 176, 472, 477 et passim.
(6) Cf. Ch. Amiranachvili, *Origine des procédés dans les fresques de Neredicy*, dans *Recueil Uspenski*, II, 1, pp. 109-120.
(7) *Freski Spasa Neredicy* (*Gosudarstvennyj Ruskij Muzei*) Léningrad, 1925, pl. 21.

une preuve concluante, mais, s'ajoutant à ceux de Cappadoce, ils montrent que le thème des Mages couronnés n'est pas inconnu, avant la « renaissance » des Paléologues, dans les régions orientales du monde chrétien, Égypte, Syrie, Asie Mineure, Géorgie, qui forment une unité particulière dans le domaine de l'art byzantin.

Il reste encore un argument de M. Weigand à examiner : La représentation des Mages comme rois n'a pu, d'après lui, avoir été importée que de l'Occident latin, à une époque où la tradition byzantine de l' « idée impériale » (Kaiseridee) avait perdu de sa force (Weigand p. 374).

Par les deux exemples cités plus haut, nous constatons qu'à l'époque où la « Kaiseridee » était en plein épanouissement dans le monde entier (IXe-XIIe s.) les chrétiens d'Égypte et de Russie attribuaient aux Mages les insignes impériaux. Mais l'idée impériale n'a pas dû empêcher les chrétiens d'attribuer ces insignes aux Mages dans les limites de l'empire byzantin, car les autres rois bibliques, comme David et Salomon, les portent également, ainsi que M. Weigand lui-même le constate (p. 373). Pourquoi n'attribuerait-on pas aussi ces insignes aux Rois Mages, puisque les attributs impériaux contribuaient à l'exaltation de la gloire du Christ?

Le motif des chevaux qui attendent, dans l'Adoration des Mages.

C'est un détail pittoresque que l'on trouve dans l'adoration des Mages à Tchareqlé Kilissé et à Quaranleq Kilissé, deux des trois « églises à colonnes » (seconde moitié du XIe siècle, d'après Jerphanion) (1) : derrière les Mages inclinés, un groupe de trois chevaux sellés est assez maladroitement peint (2). La représentation des Mages venant où partant à cheval est assez fréquente aussi bien en Occident qu'en Orient. Mais dans la scène de l'Adoration, les chevaux n'ont aucun rôle à remplir et doivent logiquement en être exclus. Selon M. Weigand, on doit rechercher l'origine de

(1) Jerphanion, *loc. cit.*, p. 203.

(2) Jerphanion, *E. R. C.*, pl. 104 et *Byz. Zeitschr.* 36, pl. II, fig. 1.

ce détail dans l'art français du XIIe siècle, domaine favorable à des détails analogues, parce que ce motif aurait été ignoré à Byzance (pp. 384-386).

On peut rappeler que cet art français du XIIe siècle a des origines orientales. M. Mâle estime précisément que tous les détails pittoresques de l'histoire des Mages dans l'art français du XIIe siècle proviennent des manuscrits byzantins et il affirme que « dans ces épisodes la part d'invention de nos artistes est très petite et se réduit presque à des rajeunissements de costumes » (1). Aussi croyons-nous que c'est plutôt à la tradition hellénistique, constante dans l'art byzantin, qu'il faudrait rattacher ce motif (2). Nous le rencontrons dans les sarcophages — dans la scène de l'Adoration où au lieu des chevaux il y a un chameau qui attend (3). De même dans la Genèse de Vienne on trouve souvent des motifs semblables. Nous ne retenons ici qu'une miniature illustrant le verset 23-25 du ch. 30(31) qui montre à droite Laban avec ses deux frères chevauchant vers Jacob ; au centre Laban et ses frères atteignent Jacob, et, descendus de cheval, s'entretiennent avec lui, tandis que leurs chevaux les attendent (4). Les vestiges de cette tradition en ce qui concerne ce motif se retrouvent dans l'art byzantin proprement dit. Les illustrations marginales de l'évangile de la Vaticane (grec. 1156) nous en fournissent un exemple : les Mages se présentent à Hérode ; entre le groupe des Mages et une architecture on aperçoit la tête et le pied d'un cheval (5). Un autre exemple, plus proche de la Cappadoce nous est proposé par M. G. Millet. C'est le même « détail pittoresque que Phocas au XIIe siècle observait sans doute, dans la grotte de Bethléem, lorsque, ayant décrit la Nativité et l'Annonce aux bergers, sans

(1) *L'art religieux du XIIe siècle en France*, 3e éd., Paris 1928, pp. 67-70.

(2) Je dois remercier ici M. Frolov, du *Byzantine Institute*, à qui je dois l'idée de chercher dans cette direction.

(3) Cf. Kehrer, II, fig. 13 ; J. Wilpert, *I sarcofagi cristiani antichi*, texte, Rome 1932, p. 285 ; v. aussi Garucci, *Storia del arte cristiana*, t. V, pl. 384, 7.

(4) Wickhof, *Die Wiener Genesis*, pl. 19.

(5) Millet, *Recherches*, fig. 93.

presque rien changer à Choricius, il ajoutait : « les Mages, étant descendus de cheval, ayant pris les présents dans leurs mains et fléchi les genoux, tremblants, les offrent à la Vierge » (1).

Il n'y a donc rien d'anormal à trouver ce motif en Cappadoce vers la fin du XIe siècle et surtout dans les « églises à colonnes » où les influences byzantines sont évidentes.

Couteaux et fourchettes.

Dans les Noces de Cana de l'église de Toqale I, du « groupe archaïque », nous voyons deux couteaux et deux fourchettes (2) ; à Balleq-Kilissé, du même groupe, nous observons, dans la Cène, trois couteaux et deux fourchettes (3) ; à Qaranleq-Kilissé, l'une des « églises à colonnes », on trouve dans la représentation de la Cène trois couverts constitués chacun par un couteau et par une fourchette à deux dents (4) ; à Tchareqle-Kilissé, du même groupe, dans la Philoxénie d'Abraham on voit encore trois couverts (5).

Étudiant certains de ces faits en détail, M. Weigand constate que les couteaux se trouvent assez souvent, dès le XIe siècle dans les manuscrits orientaux et occidentaux. Quant aux fourchettes, M. Weigand précise qu'elles apparaissent en Occident dans la seconde moitié du XIIe siècle, dans une peinture du Tyrol, de caractère très byzantin, et dans l'*Hortus Deliciarum* (1195), qui ne nous est connu que par une copie. En Orient, les fourchettes apparaîtraient pour la première fois (hormis la Cappadoce) dans la Cène de la petite église de Omorphi Ekklissia, à Égine, vers 1289. Couteaux

(1) *Ibid.* p. 151. Voici le texte grec : *οἱ δὲ μάγοι τῶν ἵππων ἀποθρώξαντες καὶ τὰ δῶρα λαβόμενοι ἐν χεροῖν, τὸ γόνυ τε κλίναντες, ἐν τρόμῳ ταῦτα τῇ Παρθένῳ προσφέρουσι,* d'après l'édition de Troickij, dans *Pravoslavnyj palestinskij Sbornik*, St-Pétersbourg, t. VIII, 2, p. 26.

(2) Jerphanion, *E.R.C.* pl. 65, 7 ; cf. *O.C.P.* III, 1937, n°1-2, p. 153.

(3) Jerphanion, *E.R.C.*, pl. 172, 2.

(4) *Ibid.* pl. 101 et *Byz. Zeitschr.* 36, 1936, pl. II, fig. 2.

(5) Jerphanion, *loc. cit.* pl. 128, 1 ; cf. *O.C.P. loc. cit.*

et fourchettes formant couverts ne se trouveraient qu'au début du XIVe siècle à Chilandari (pp. 386 et s.).

Le R. P. de Jerphanion a cité en réplique, parmi d'autres textes et images (1), l'exemple d'une fourchette de cuisine — et non de table — dans une miniature de la Genèse de Vienne (2) et un autre exemple, fourchette de table cette fois, dans une miniature des Homélies du moine Jacques de Kokkinobaphos du Vatican (3). Récemment M. Sotiriou (4) dans un compte rendu du dernier volume du R. P. de Jerphanion, a signalé une fourchette dans une miniature d'un Tetraévangile géorgien de Djroutchi du XIe siècle (5) et une autre dans une peinture murale de l'église d'Assinou à Chypre (de 1106) (6), où il s'agirait plutôt d'une brochette à manche ; ce même type de fourchette se trouve dans une miniature de l'Iviron (7).

Nous essaierons seulement ici de préciser les dates, en complétant la documentation des deux savants précités. Le couvert complet apparaît pour la première fois, à notre connaissance, hormis la Cappadoce, dans le Psautier Barberini (Vatic. gr. 372), du XI-XIIe siècle, où nous voyons, sans aucun doute, dans la Cène, deux couverts (8). Dans l'Octateuque de la Vaticane (grec. 766) du XIIe siècle, au festin du Pharaon, nous trouvons sur la table une fourchette (9). Rappelons enfin que dans une des églises de Cappadoce où figurent des fourchettes, à Balleq Kilissé, un graffite donne la date 1051 (10).

(1) *O.C.P.*, *loc. cit.* 152.

(2) WICKHOF, *Die Wiener Genesis*, p. 43. et H. GERSTINGER, *Die Wiener Genesis*, pl. 43.

(3) cf. STORNAJOLO, *Miniature delle Omilie di Giacomo monaco*, Roma 1910, pl. 18.

(4) *Ἐπετηρὶς Ἑταιρ. Βυζ. Σπουδῶν* t. 13, 1937.

(5) cf. MILLET, *Recherches*, fig. 270.

(6) cf. SOTIRIOU, *Βυζαντινὰ Μνημεῖα τῆς Κύπρου*, Athènes 1936, p. 119.

(7) Cf. TSIMA, *Ἱστορημένα Εὐαγγέλια Μονῆς Ἰβήρων*, pl. 21.

(8) MILLET, *Recherches*, fig. 278.

(9) Cf. WICKHOF, *loc. cit.* p. 166, fig. 20 dans le texte.

(10) JERPHANION, *La voix des monuments*, N. S. p. 193. Signalons que cette église n'était pas mentionnée par M. Weigand.

Nous estimons que ces exemples indiscutables suffisent pour affirmer, avec Pierre Damien (1), que l'usage de la fourchette de table et même l'usage du couvert complet existe dans le monde byzantin au plus tard au XIe siècle. La représentation de ces objets en Cappadoce serait donc normale ; et, si nous ne pouvons pas la suivre jusqu'à l'époque du « groupe archaïque », au moins en tant qu'objet de table, nous constatons, en tous cas, que c'est en Orient que fourchettes et couverts apparaissent pour la première fois.

En terminant son article M. Weigand mentionne quelques particularités iconographiques de la représentation du Chemin de Croix à Qeledchlar (2), à Tchaouch In II (3) et à Elmale Kilissé (4). La plus significative serait la suivante : Un soldat conduit le Christ par une corde passée autour du cou de celui-ci. D'après M. Weigand, la corde au cou se trouve sur des peintures italiennes depuis le XIIIe siècle et plus tard seulement dans les églises serbes et russes (p. 394).

Nous retrouvons cependant ce détail à Bojana (1259). M. A. Grabar l'avait déjà signalé et avait écrit à ce sujet : « La corde au cou ne doit pas nous éloigner des sources byzantines, car au temps de Bojana le motif a été déjà connu des artistes byzantins. Voyez, par exemple, la miniature de l'Évangile de Gélat, cf. Kondakov, *Histoire*, II p. 142. D'ailleurs la corde au cou du prisonnier est déjà représentée sur les sarcophages dans la scène que l'on identifie comme l'arrestation de Saint Paul (Le Blant, *Sarcophages de la Gaule*, pl. XI) » (5).

Nous croyons donc pouvoir déduire de ces faits que les détails étudiés par M. Weigand remontent, quant à leur

(1) Cf. Weigand, p. 391 et s. et Jerphanion, O. C. P., *loc. cit.* p. 150. Nous admettons certaines des réserves de M. Weigand à ce sujet, mais, par les faits rappelés ici, ce texte prend une plus grande importance.

(2) Jerphanion, *E. R. C.*, pl. 50, 2.

(3) *Ibid.* pl. 142, 3.

(4) *Ibid.*, pl. 121, 2.

(5) Cf. A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris 1928, p. 142, note 8.

première apparition, au moins au XIe siècle, et que le motif des chevaux qui attendent doit même avoir son origine à une époque encore plus ancienne. Tous les éléments que M. Weigand utilise pour prouver des influences occidentales tardives se rencontrent en effet dans des monuments que l'on ne peut soupçonner de ne pas appartenir à la plus pure tradition orientale. L'examen de la question délicate des noms des Mages nous a montré que, distinguer dès le Xe siècle entre la tradition orientale et la tradition occidentale n'est guère possible.

Aussi, en ce qui nous concerne, adopterons-nous les dates proposées par le R. P. de Jerphanion. Par conséquent, au sujet de la « question byzantine », nous continuons à estimer que les conclusions de M. Millet et des autres savants qui l'ont suivi gardent toujours leur valeur.

Quant à la « méthode comparative », telle qu'elle a été mise en œuvre par M. Weigand, nous pensons qu'elle ne peut pas suffire à elle seule pour dater des monuments. A plus forte raison, quand ces monuments portent des indications épigraphiques — comme c'est le cas ici — elle ne saurait nous amener à écarter délibérément ces données. Des omissions, comme celles que nous avons relevées dans l'article de M. Weigand, peuvent toujours infirmer les conclusions d'une pareille méthode.

Ne surestime-t-on pas, d'ailleurs, l'importance esthétique d'artisans provinciaux, en leur attribuant un « maniérisme archaïsant », qui les aurait conduits à falsifier la date de leur travail, alors que leur œuvre pieuse, naïve et maladroite, porte des marques d'indéniable sincérité ?

Paris, 1938. MANOLI HADZIDAKIS.

LES GHASSANIDES ET SERGIOPOLIS

A quelque distance en dehors de la porte Nord de Sergiopolis s'élève un petit édifice, fort bien conservé, où l'on s'accorde à reconnaître une église (1). Cette opinion traditionnelle, contre laquelle aucune objection n'a jamais été formulée, me paraît appeler de graves réserves.

1°) Le plan très particulier de cette construction (fig. 1) s'oppose d'une manière irréductible à la disposition donnée

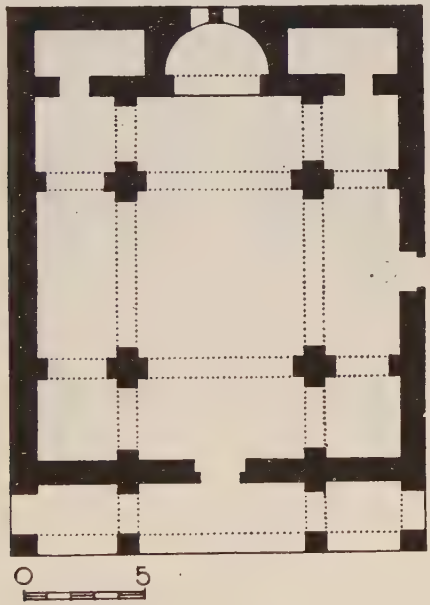


Fig. 1. — Sergiopolis. « L'Église extra-muros ». (d'après E. Herzfeld).

(1) C'est « l'église extra-muros » de Spanner et Guyer, *Rusâfa* (Berlin, 1926), auquel on renvoie une fois pour toutes pour la description de l'édifice et des autres monuments de Sergiopolis.

aux autres églises de Sergiopolis : quatre de celles-ci sont bâties sur plan basilical ; la cinquième, qui se confond très vraisemblablement avec le martyrium de St Serge, est sur plan centré, comme il est normal en pareil cas, mais on a cherché à la rapprocher du type des autres sanctuaires, en lui donnant une longueur plus grande qu'il n'est accoutumé dans les monuments de ce genre. Rien, en tous cas, n'y rappelle les proportions ramassées de « l'église extra-muros », qui est presque carrée. — On a senti la difficulté, et pour la résoudre, on a admis que le monument qui nous retient était une chapelle funéraire : hypothèse qui justifierait à la fois la disposition et les dimensions modestes de la construction, et à laquelle la présence aux alentours d'une nécropole semblait d'ailleurs favorable. Il n'en reste pas moins que « l'église extra-muros » de Sergiopolis se présente dans l'architecture du site comme un exemple isolé, une exception.

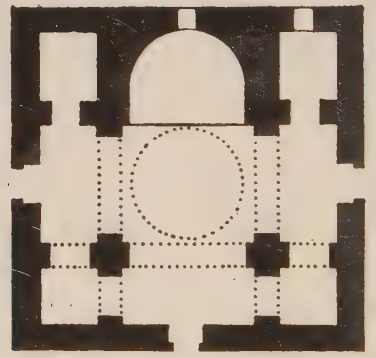


Fig. 2. — Androna. Chapelle.
(d'après Butler).

2°) Objection plus grave : c'est en vain qu'on chercherait dans l'art chrétien de la Syrie tout entière un plan d'église identique à celui-ci. Il n'en est qu'un qui semble pouvoir soutenir la comparaison : celui d'une petite chapelle d'Androna (fig. 2) (1), mais un examen plus attentif révèle le

(1) La comparaison a été faite par J. Lassus, *Deux églises cruciformes du Hauran*, dans *Bull. d'Études Orient.*, t. I (1931), pp. 31 et suiv. — Pour les plans d'églises, v. en particulier les planches comparatives établis par H. Glück, d'après les publications des expédi-

caractère spécieux du rapprochement. La place dévolue dans le plan à l'abside et aux deux pièces qui l'encadrent n'est pas la même dans les deux monuments. A Androna, ces éléments ont reçu un volume relativement considérable, bien en rapport avec les nécessités du culte et la dignité de l'autel ; ils sont entre eux dans le même rapport que dans les autres édifices cultuels de Syrie. A Sergiopolis ils n'occupent dans l'ensemble qu'une place très limitée : l'abside n'offre qu'une ouverture très réduite en regard de la largeur totale de l'édifice ; elle est plus petite que les deux pièces latérales, entre lesquelles elle paraît resserrée. Or (le caractère soigné de la construction en fait foi), il y a là un parti bien arrêté, plutôt que l'effet d'une malfaçon ou d'une négligence.

3°) Au fond de l'abside, sur une moulure chargée de rinceaux d'acanthe, une inscription grecque se déroule au dessus des deux fenêtres axiales : + *NIKA H TYXH AΛAMOYNΔAPOY* (1). Une telle devise, où l'on ne voit de chrétien et de religieux que la croix qui la précède sur la pierre, paraît déplacée dans une église, funéraire ou non, surtout au fond de l'abside, surmontant immédiatement l'autel.

Ces objections nous paraissent assez fortes pour faire révoquer en doute l'opinion reçue jusqu'ici quant à la destination du monument. Écartons-la, et reprenons à la base l'étude directe de la construction.

***

Le plan est franc, et bien net : une salle carrée, précédée d'un portique, au fond de laquelle se creuse, dans l'axe, une

tions américaines (*Der Breit- und Langhausbau in Syrien*, Heidelberg, 1916, pl. II-III).

(1) Reprod. dans Fr. Sarre et E. Herzfeld, *Archäolog. Reise im Euphrat- u. Tigris-Gebiet*, t. II, fig. 156. J'interpréterais volontiers ce texte comme une traduction littérale d'une formule arabe : *liyantaṣir naṣibu l-Mundir*, « que triomphe la chance d'al-Mundir ! » (av. l'équivalence connue τύχη = sémitique *gad* ; ar. anc. *djadd*, ar. mod. *naṣib*). — Une autre interprétation (« Victoire, ô bonheur d'Alamoundaros ») ap. E. Herzfeld, *Mshatta*, dans *Jahrb. der preuss. Kunstsamml.*, t. XXI, 1921, 115.

[Cette acclamation est du type byzantin le plus banal. Il suffira de renvoyer à notre article de *Byzantion* XIII (1938), pp. 165-175 et à la littérature citée. Il ne peut y avoir de doute sur le sens de ce texte épigraphique, qui signifie simplement : «Vive al-Mundir» !—H. G.]

exèdre semi-circulaire flanquée de deux réduits. Si l'accent se trouve mis sur cette exèdre du fait de sa position axiale (en face de la porte principale) et de son dispositif particu-

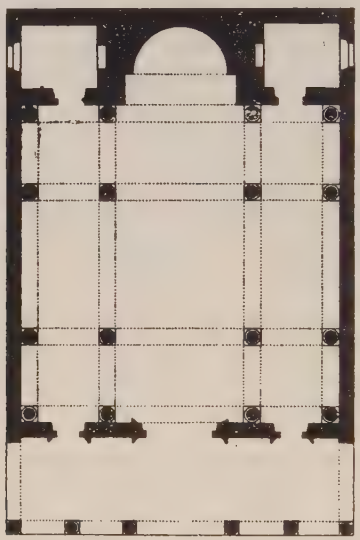


Fig. 3. — Mesmiyé. Le Prétoire (d'après de Vogüé).

larisé, elle n'occupe du moins dans l'ensemble qu'une place *très limitée*. Point important, car c'est dans les proportions relatives de la salle et de son défoncement axial que je crois trouver la clef du problème.

En effet, une exèdre semi-circulaire n'est pas toujours une abside, au sens chrétien du mot : elle peut recevoir autre chose qu'un autel, même lorsqu'elle est orientée à l'Est. La Syrie romaine l'emploie fréquemment pour mettre en vedette une statue ou un personnage, qui prennent un relief saisissant dès qu'ils se trouvent ainsi isolés dans un motif architectural qu'on situe adroitement au fond et dans l'axe d'une salle : dans certains temples (1) c'est la place de l'image divine, dans les monuments publics celle de la tribune du magistrat. Les

(1) Tychaïon d'eṣ-Ṣanamein (*Princeton Exp.*, II, A, p. 315). — D'autres exemples dans D. Krencker, *Römische Tempel.*

prétoires romains de Mesmiyé (fig. 3) et de Canatha (fig. 4) (1) sont des exemples typiques d'un tel agencement.

Ces édifices, me semble-t-il, sont les seuls qui puissent être utilement rapprochés de notre monument de Sergiopolis,

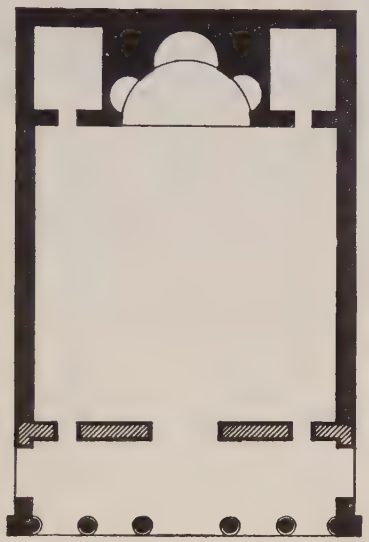


Fig. 4. — Canatha : Le Prétoire (d'après Brünnow et Domaszewski). Les hachures indiquent les restitutions.

les seuls qui présentent avec lui une similitude de plan assez exacte pour qu'on puisse conclure de cette analogie à *une identité de fonction.* — Les différences fondamentales ne portent guère que sur la façon de couvrir la salle, qui varie avec le mode de construction adopté. Encore les voûtes du monument de Sergiopolis sont elles assez étroitement apparentées à celles du prétoire de Mesmiyé pour qu'on ait pu considérer ces deux édifices comme deux réalisations d'un même type architectural, l'édifice byzantin n'étant qu'une transposition de l'édifice romain, faite en fonction d'un procédé technique différent (2).

(1) De Vogüé, *Syrie Centrale, Architecture.* — Brünnow et Domaszewski, *Provincia Arabia,* fig. 1014.

(2) J. Lassus, *op. cit.*, p. 32.

En conséquence, il faudrait reconnaître dans la prétendue « église extra-muros » de Sergiopolis une réplique des prétoires romains : *une salle d'audience*, où la majeure partie du local est destinée à rassembler le public, tandis que le principal personnage prend place, seul, dans l'exèdre terminale.

Cette interprétation nouvelle, en intégrant l'édifice dans une série monumentale, ne laisserait pas de place pour les difficultés signalées plus haut. Elle permettrait en outre de rendre compte de l'inscription énigmatique gravée au fond de l'exèdre, car, étrange dans une église, la présence de ce texte n'aurait plus rien que de normal dans notre hypothèse selon laquelle il ne surmonterait plus un autel, mais bien la place du personnage qui tenait là ses audiences. — De même, dans un bain omayyade, Qoṣeir ʿAmrâ (postérieur d'un siècle et demi aux ruines de Sergiopolis, mais assez étroitement rattaché à la tradition antique pour être pris ici en considération), une fresque représentant le calife siégeant en majesté se développe au fond de l'exèdre de la salle de repos, dont son plan fait une suite architecturale des prétoires romains cités plus haut (1).

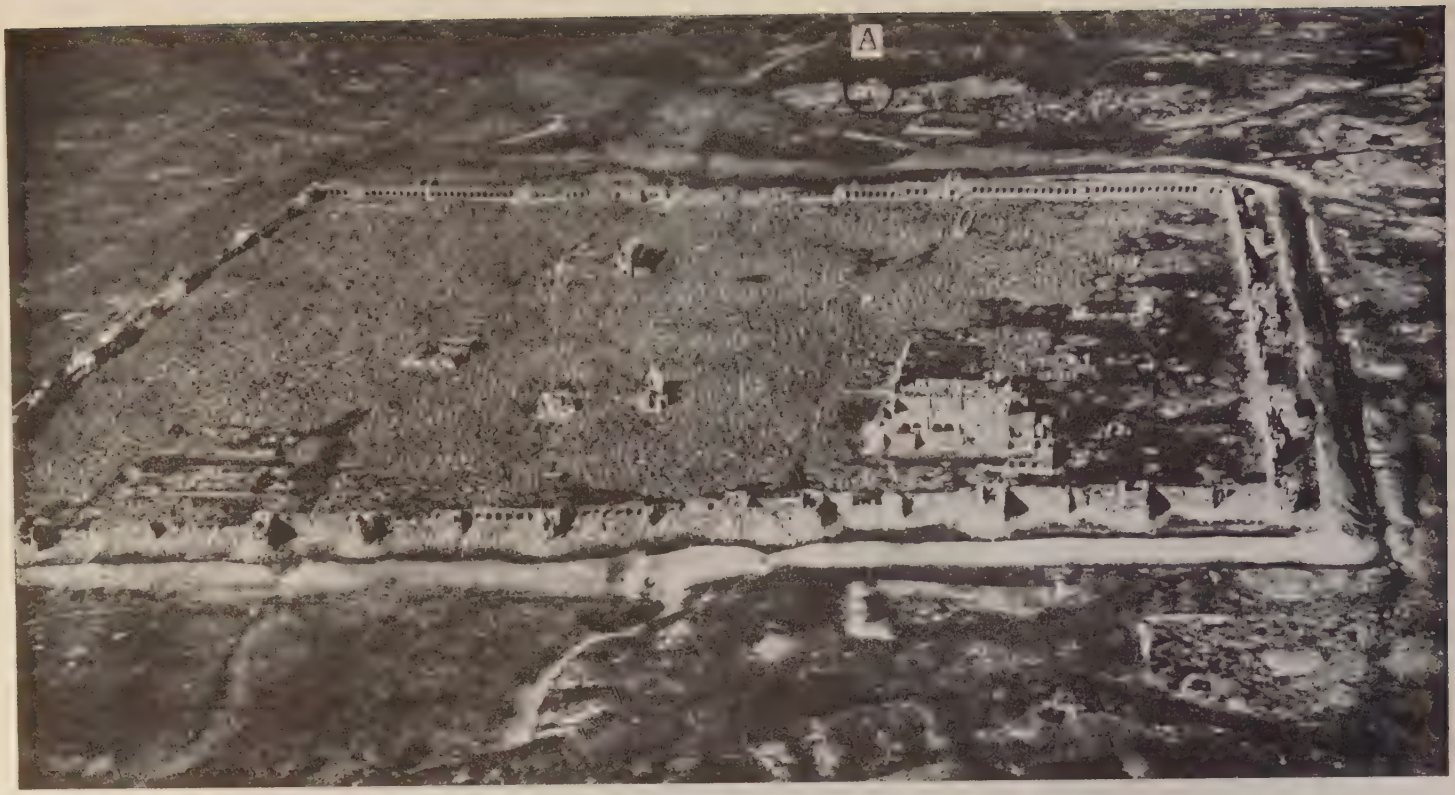
La prétendue « église extra-muros » de Sergiopolis ne serait ainsi, en dernière analyse, que la salle d'audience du personnage mentionné dans l'inscription : Alamoundaros.

***

Sous cette dénomination familière aux auteurs byzantins il faut reconnaître le prince arabe *al-Mounḏir, fils d'al-Ḥâriṯ b. Djabala*, de la famille ghassanide, chef des tribus arabes de Syrie au temps de Justinien et de ses premiers successeurs (2).

(1) Sur cette fresque, v. en dernier lieu K. A. C. Creswell, *Early Muhammedan architecture*, t. I, p. 259 (avec les références). — Pour la description de la salle, et de celle, toute semblable, de Ḥammâm eṣ Ṣarakh, *ibid.*, pp. 273 à 284. Cf. Ed. Pauty, *Les hammams du Caire.*

(2) Sur ce personnage, v. *Encyclopédie de l'Islam*, art. *Ghassān*, avec la bibliographie, à compléter de quelques ouvrages récemment parus que l'on trouvera cités plus loin.



Sergiopolis.
En A, la Salle d'audience d'al-Moundir (Cliché 39e Rég. d'Aviation).

La qualité de ce personnage semble entacher d'invraisemblance la destination que nous avions assignée à l'édifice de Sergiopolis, car on n'est guère disposé à admettre qu'un chef nomade ait pu se faire élever une salle d'audience. — Mais pour résoudre cette apparente contradition il suffit d'observer que les princes ghassanides ne sont pas des chefs de tribus quelconques. Ils ont reçu d'Anastase, avec le titre de « phylarques de Palestine », la mission de défendre la Syrie contre les coups de main des Arabes du Bas-Euphrate, sujets et auxiliaires des Perses ; en 529, Justinien a non seulement confirmé dans sa charge le propre père d'al-Mounḏir : al-Hâriṯ, mais il lui a accordé le rang de « patrice ». Les princes ghassanides sont donc, dans toute la force du terme, *de hauts fonctionnaires romains* et, comme tels, ils sont reçus avec égards à la cour de Constantinople. Dès lors, quoi d'étonnant à ce qu'ils aient eu leur salle d'audience conçue sur le même type que celle des officiers de l'armée impériale ?

Autre difficulté : selon les *Novelles*, c'est la province d'Arabie qui constituait le domaine soumis à l'autorité des Ghassanides ; les résidences des phylarques et toutes celles de leurs constructions qui nous sont connues par les sources, ou par des vestiges, sont situées en Syrie centrale : Hauran, Damascène, Moab, Belqâ et Hedjaz du Nord (1), soit à une distance minima de 300 km. du point où nous croyons retrouver leur salle d'audience.

Si l'on acceptait les théories de Herzfeld sur l'origine et la nature des ruines de Qaṣr ibn Wardân — théorie qui attribue au ghassanide al-Ḥâriṯ la construction de cet ensemble monumental (2) — la contradiction perdrait beaucoup de sa force. Mais Qaṣr Ibn Wardân nous paraît plutôt devoir être rattaché, en raison de sa technique très particulière, à coup sûr extra-syrienne, à toute une série d'ouvrages militaires bâtis eux aussi dans la majorité des cas en assises alternées de pierre et de brique, ou entièrement en brique, et dont la date est fixée au règne de Justinien tantôt par des inscrip-

(1) v. E. Herzfeld, *Mshatta*, pp. 113-122, où l'on trouvera une liste exhaustive, avec les références et les identifications.

(2) E. Herzfeld, *Mshatta*, pp. 119-120.

tions, tantôt par les notices de Procope, tantôt par les procédés de construction mis en œuvre (1). La distribution de ces ouvrages sur la carte (fig. 5) montre jusqu'à l'évidence le principe qui a commandé la réorganisation du « limes » d'Orient à la fin du VIe siècle : couvrir Antioche (2), et avec elle, les passes de l'Amanus et du Taurus, en barrant par des forteresses l'axe Circesium-Antioche, la seule voie d'invasion possible qui s'offrait dans cette direction aux armées perses, comme étant la seule où des multitudes d'hommes et de chevaux pouvaient s'approvisionner en eau, grâce à l'Euphrate et à ses affluents. Aucun dispositif comparable ne couvre la Syrie Centrale et Méridionale : sauf peut-être à

(1) Soit, pour s'en tenir aux principaux ouvrages :
Citadelle d'Oum el-Khalakhil, du type d'Androna (J. Lassus, *Inventaire archéologique*, p. 65).
Qaṣr Ibn Wardân (*Princeton*, II, B, 1, pp. 26 sqq.).
Androna (*ibid.*, pp. 47 sqq).
Ma'an (Burton et Drake, *Unexplored Syria*, t. II, pp. 206 et 384).
Ṣtabl 'Antar (*Princeton*, II, B, 1, pp. 63 sqq.).
Casernes d'I'djâz (*ibid.*, t. III, n° 1016).
Khanâṣir (*American archaeol. exped.*, t. III, n° 378).
Chalcis (*id.*, nos 305-306).
Bérée : les travaux de Justinien manquent dans Procope mais sont attestés par des sources arabes (J. Sauvaget, *Perles choisies*, pp. 21) et des vestiges en place (*Enc. Islam*, art. *Ḥalab*, p. 249 ; d'autres vestiges inédits seront décrits dans J. Sauvaget, *Alep*).
Bâlis (Sarre et Herzfeld, *op. cit.*, t. I, p. 124, où il n'est pas fait état du mur d'enceinte de la ville, en brique et blocage de galets).
Qal'at Dja'bar (inédit ; vestiges de construction en brique et blocage de galets tout près du tombeau de Sulaiman-Châh).
Dibsi (Sarre et Herzfeld, *op. cit.*, I, p. 129 sqq.).
Sura (*ibid.*, pp. 153 sqq.).
Nicephorium (vestiges des portes Nord et Est en brique et blocage de galets ; je n'en retrouve pas trace dans Sarre et Herzfeld, *op. cit.*, pp. 156 sqq.).
Ḥalabiya (Sarre et Herzfeld, *op. cit.*, t. I, p. 167).
Buṣaira (*ibid.*, pp. 172 sqq.)
Limes du Khabour depuis Circesium (A. Poidebard, *Trace de Rome*, pp. 133 sqq.).

(2) Pourvue, elle aussi, par Justinien, de murailles neuves *en pierre et brique*.

Palmyre (1), on ne retrouve nulle part dans cette région de défenses de quelque importance qui puissent être attribuées à Justinien. Des centres comme Damas et Bosra, et plus encore les Lieux Saints, seraient-ils demeurés sans autre pro-

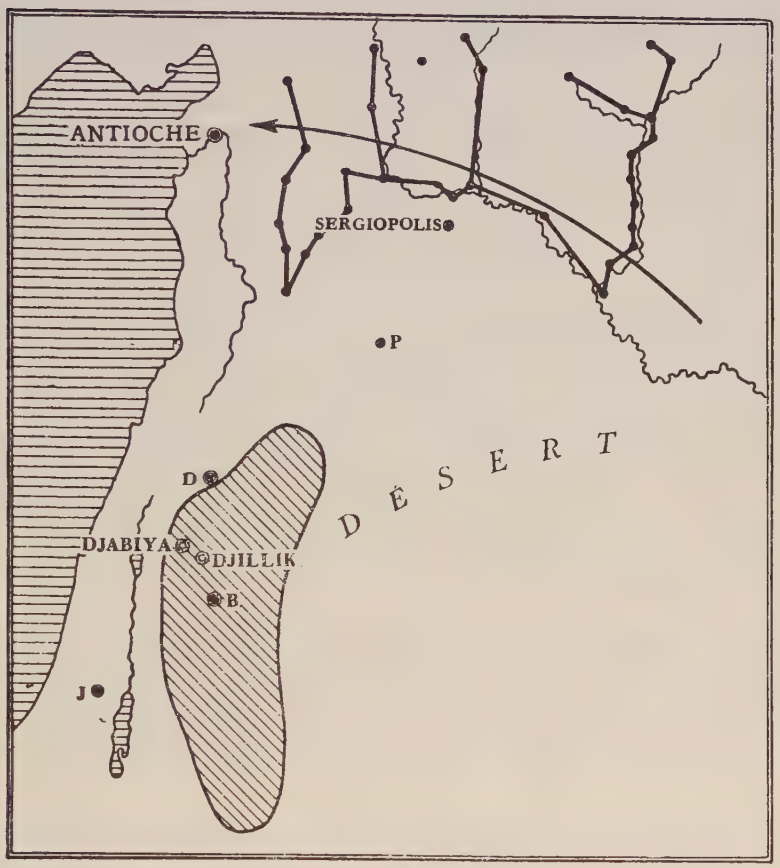


Fig. 5. — Le « Limes » de Justinien.
(En hachures : la zone des constructions ghassanides).
B = Bosra D = Damas J = Jérusalem P = Palmyre

(1) Procope, *De aed.*, II, 11. — La date du rempart qui englobe une partie du champ de ruines de Palmyre est controversée : les thèses opposées ont été soutenues par A. Gabriel (dans *Syria*, VII, 1926, pp. 71-92) et von Gerkan (dans *Bertytus*, II, 1935, pp. 25-33).

tection que leurs propres murailles (1)? On a peine à l'admettre, et pourtant le témoignage des ruines paraît formel. Mais si l'on tient un compte plus exact de l'organisation, du pays on découvre vite cette coïncidence, qui apporte un témoignage dans le sens inverse: que la région qui semble ainsi abandonnée aux tentatives ennemies *correspond exactement au pays soumis à la juridiction des Ghassanides* (2). L'absence de forteresses en Syrie centrale et méridionale ne peut plus passer alors pour l'effet d'une carence du gouvernement, mais bien au contraire comme celui d'un plan de défense parfaitement judicieux et logique : on concentrait les troupes impériales dans le Nord, sur la route des invasions, là où l'on pouvait craindre le choc le plus brutal : celui des troupes perses ; — on laissait au contraire *entièrement* aux auxiliaires arabes le soin de protéger le front du désert contre les coups de main de leurs congénères du Bas-Euphrate, seuls ennemis capables de traverser les solitudes inhospitalières de la Châmiyeh (3). Le rôle dévolu aux phylarques Ghassanides dans l'organisation militaire de la Syrie se révèle ainsi comme étant d'une importance singulière, suffisante assurément pour justifier à la fois les honneurs dont l'administration impériale entoure ces chefs nomades (notamment leur élévation au rang de patrice), et la méfiance qu'ils ne tardent pas à lui inspirer.

(1) Je ne prends pas ici en considération le système défensif qu'a restitué A. Poidebard (*Trace de Rome*, pp. 57 sqq. et 71 sqq.) sur les confins désertiques de la Syrie centrale, en faisant état sans distinction de toutes les ruines rencontrées sur le terrain, quel que soit leur âge. En fait, certaines de ces constructions ne sont pas antérieures à l'époque islamique (v. mes *Observations sur les monuments omeyyades*, pour paraître prochainement dans le *Journal Asiatique*), et les caractères des autres les écartent très sensiblement des ouvrages de Justinien mentionnés plus haut. S'il y a là un « limes », c'est celui de Trajan, ou de Dioclétien plutôt (Strata Diocletiana).

(2) Y compris la Palmyrène Méridionale : la résidence d'al-Mounḏir à Ḏmeir (Brünnow et Domaszewski, *op. cit.*, t. III, p. 200, avec toute la documentation) et la lutte soutenue par les phylarques contre les Arabes de Ḥîra pour la possession des pâturages de la « Strata » (Nöldeke, *Ghassanischen Fürsten*, p. 17) attestent qu'on est encore là dans la zone d'influence des Ghassanides.

(3) Pour la rareté des puits et la qualité détestable de l'eau dans le Désert de Syrie, v. en particulier A. Musil, *Arabia Deserta* (New-York, 1927).

On croit trouver dans les événements du VIIe siècle une confirmation de ce point de vue. En 581, al-Mounḏir est arrêté et exilé, et les subsides qui lui étaient versés jusque-là sont supprimés. Aussitôt chaque clan reprend sa liberté d'action, se choisit son chef, et s'affilie à quelque autre groupement selon ses intérêts et ses inimitiés du moment (1) : la confédération qui s'était créée sous l'autorité des phylarques s'est effritée. — Cinquante ans plus tard les Arabes du Hedjaz peuvent parcourir impunément l'Idumée : ni à Aila, ni à Aḏroḥ (où il existe pourtant un camp de légion) ils ne rencontrent de troupes pour leur barrer le passage (2) : le phylarcat ghassanide dissous, il n'est plus de forces pour garder la frontière. Et quand, quatre ans plus tard, ces mêmes Arabes du Hedjaz reviendront, en masse cette fois, attaquer la Syrie, il n'en ira pas autrement : les quelques troupes impériales rassemblées en hâte une fois vaincues sur le Yarmouk, les villes pourvues de garnisons régulières (Césarée, Jérusalem, Damas, etc.) seront seules à résister ; tout le plat pays, privé de forteresses par l'organisation frontalière de Justinien, et de troupes de couverture par la suppression du phylarcat, sera livré d'emblée à l'envahisseur (3).

Nous voici, peut on croire, bien loin de Sergiopolis. Non pas : les considérations que nous venons de développer, en montrant que Qaṣr Ibn Wardân se situe effectivement dans le secteur de frontière dévolu aux troupes impériales, rendent plus invraisemblable l'attribution à al-Mounḏir de ce groupe monumental (où l'on reconnaîtra plus sûrement le poste de commandement et la résidence de l'un des hauts officiers

(1) Sur ces événements, v. Nöldeke, *op. cit.*, pp. 28 sqq. Sur le mécanisme qui commande les groupements de clans nomades, v. en particulier les très remarquables *Notes sur la rivalité de deux tribus moutonnières de Syrie*, par A. de Boucheman (dans *Rev. des Études Islamiques*, 1934, pp. 9-58), Des faits comparables, sur les rapports du gouvernement et des tribus « makhzen », dans G. Marçais, *Les Arabes en Berbérie du XIe au XIVe siècle* (Constantine et Paris, 1913).

(2) C'est « l'expédition de Taboûk », conduite par Mahomet en personne. Les sources essentielles énumérées par Fr. Buhl dans *Enc. Islam*, art. *Tabūk*.

(3) Sur la conquête de la Syrie par les Arabes, v. Caetani, *Annali dell' Islam*, t. III, où toute la documentation antérieure a été reprise.

byzantins que les inscriptions de la région nous font connaître). Par voie de conséquence, et pour les mêmes raisons, la contradiction entre la position géographique de la prétendue « église extra-muros » et la destination nouvelle que nous lui avions assignée se trouve, non pas affaiblie, mais aggravée.

***

J'en trouve la solution dans le caractère même de la ville de Sergiopolis, caractère qui a été jusqu'ici plutôt pressenti que clairement dégagé. La visite des ruines impose à l'attention, avec une force particulière, ce fait remarquable : que la place occupée à l'intérieur de l'enceinte fortifiée par les maisons d'habitation était très réduite. Il est là des monuments qui couvrent une superficie considérable, hors de proportion avec la taille de l'agglomération ; si l'on y ajoute la surface autrefois réservée aux rues et aux places, et à ceux des bâtiments publics qui ont disparu, il reste tout juste de quoi loger quelques milliers d'habitants (1). A ceux-ci, la région — une steppe au sol gypseux, désespérément aride — n'offrait aucune espèce de ressources : pas même celle de l'agriculture puisque toute l'eau de ruissellement des alentours était collectée non pas au profit de l'irrigation, indispensable sous ce climat (2), mais pour l'alimentation urbaine (3). D'autre part, les fortifications de Sergiopolis, dont la date n'est pas établie avec certitude mais qui sont certainement antérieures à Justinien, ne trouvent pas leur place logique dans l'organisation frontalière qu'on a décrite, si bien qu'il

(1) Cf. V. Chapot, *Frontière de l'Euphrate*, p. 332, qui explique cette anomalie par le caractère militaire du site.

(2) Ch. Combier, *La climatologie de la Syrie et du Liban* (dans *Rev. de Géogr. Physique et de Géologie dynamique*, t. VI, 1933), pp. 342 sqq.

(3) Les immenses citernes de la ville (pour leur description détaillée, v. Spanner et Guyer, *op. cit.*), sont visibles sur la photographie (à gauche, immédiatement derrière le rempart). Cf. A. Poidebard, *op. cit.*, pl. lxxv, à droite et en haut. — Sergiopolis est à 25 km. au sud de l'Euphrate.

est difficile de les considérer sans objection comme relevant du « limes » du VIe siècle.

La raison d'être d'une telle agglomération — bâtie en pleine région désertique, à l'écart des grandes routes commerciales, et dépourvue d'intérêt stratégique — demeurerait mystérieuse si les ruines, et *le nom même* de la ville, n'apportaient à cet égard une indication catégorique. C'est là « la ville de Saint Serge » ; un splendide édifice y abrite le tombeau du martyr ; c'est *un centre de pèlerinage*, et c'est de ce pèlerinage que vit l'agglomération, pareille en tous points à celle qui se développe à la même époque au pied d'un autre sanctuaire célèbre : celui de saint Siméon le Stylite (1). Hypothèse ? En aucune manière : l'importance des facteurs religieux dans l'économie du centre urbain est attestée par les dimensions anormales d'un monument situé dans l'angle sud-est de la ville (à droite, derrière le rempart, sur la photographie), où l'on ne relève pas moins de *cinq églises accolées* (2) : monastère d'une importance extraordinaire, ou plutôt siège de l'évêché (3).

Dans cette nouvelle position, la formation d'une ville dans une région aussi peu favorisée n'a plus rien qui doive surprendre ; et pas davantage la présence autour d'elle d'un rempart, dont le rôle, selon notre interprétation, n'était plus de participer à la défense des frontières de l'empire, mais seulement de mettre à l'abri du pillage un sanctuaire vénéré et les richesses qu'il renfermait.

(1) Deir Sem'ān. — Cf. les faits archéologiques nouveaux présentés par M. Écochard, *Le sanctuaire de Qal'at Sem'ân* (dans *Bull. Étud. Orient.*, t. VI, 1936), pp. 89 sqq.

(2) Les relevés publiés jusqu'à ce jour ne se sont jamais étendus à l'ensemble du groupe monumental : le plan de Spanner lui-même, bien que plus complet que les précédents, ne donne qu'une idée très insuffisante du complexe architectural. C'est dans une des chapelles annexées à la grande église que se trouve le décor peint reproduit par E. de Lorey, dans *Ars Islamica*, t. I (1934).

(3) Au Nord de l'église, de vastes bâtiments ruinés (visibles sur la photographie), d'un aspect particulièrement soigné (murs avec alternance régulière de portes et de niches) et évidemment dépourvus de toute destination cultuelle, me paraissent comparables à telle ruine de Bosra où l'on a vu une résidence épiscopale (*Princeton*, II, A, fig. 248).

De quel intérêt peut être une telle conclusion en faveur de notre thèse, on le comprend aussitôt que l'on observe que les Arabes chrétiens de Syrie montraient à l'égard de Saint Serge une dévotion particulièrement fervente : « ils aimaient beaucoup son nom et y avaient recours plus que tous les autres hommes » (1). Nombreuses sont, dans les régions peuplées d'Arabes, les églises placées sous son invocation (2) ; les Taghlib, la grande tribu chrétienne du désert de Syrie, font à son tombeau de fréquents pèlerinages (3) et marchent au combat en portant « la croix dressée et l'image de Saint Serge » (4). — Les Ghassanides, chrétiens assez convaincus pour embrasser avec chaleur la cause du monophysisme et assurer son triomphe (5), participent à cette dévotion : leur résidence habituelle, Djâbiya, a son église de Saint-Serge (6) ; ils restaurent les citernes de Sergiopolis (7) ; que le phylarque se brouille avec l'administration impériale, le tombeau du saint martyr est le seul lieu que l'on puisse envisager comme théâtre de la réconciliation (8). Eux aussi, sans aucun doute, participent au pèlerinage, le 15 novembre (9), à la tête de tous « leurs » Arabes.

Mais pour les tribus chrétiennes de Syrie cette date du 15 novembre n'est pas seulement celle d'une grande fête reli-

(1) Fr. Nau, *Les Arabes chrétiens de Mésopotamie et de Syrie du VIIe au VIIIe s.* (Paris, 1933), p. 16 ; — H. Charles, *Le christianisme des Arabes nomades sur le limes et dans le Désert syro-mésopotamien aux alentours de l'Hégire* (*Bibl. Ec. Haut. Étud., Sc. relig.*, t. 52 ; Paris, 1936), pp. 29-36.

(2) Liste provisoire ap. H. Charles, *op. cit.*, pp. 30-31. Ajoutez le martyrium de Saint Serge à ʿOlmâ (Nöldeke, *Zur Topographie und Geschichte des Damascenischen Gebietes und der Haurangegend*, dans *Z.D.M.G.*, t. XXIX, p. 432) et l'église de Djâbiya (ci-dessous, n. 6).

(3) H. Lammens, *Études sur le siècle des Omeyyades* (Beyrouth, 1930), p. 214.

(4) Vers fameux d'al-Akhṭal, cité par H. Lammens, *La Syrie* (Beyrouth, 1921), t. I, p. 73.

(5) Sur cet aspect inattendu de l'activité des phylarques arabes v. Fr. Nau, *op. cit.*, et H. Charles, *op. cit.*

(6) Nöldeke, *Zur Topographie*, p. 430.

(7) E. Herzfeld, *Mshatta*, p. 113.

(8) Fr. Nau, *op. cit.*, p. 69.

(9) H. Charles, *op. cit.*, p. 33.

gieuse : aux nomades en perpétuelle errance, ce rassemblement *à jour fixe* autour de la tombe de leur saint patron offre une occasion *unique* de rencontrer leurs semblables, de prendre contact avec tous ceux dont ils ne savent, durant le reste de l'année, rien d'autre que de vagues nouvelles colportées de campement en campement. C'est aussi l'occasion d'intrigues politiques et de transactions commerciales ; le *mausim* est à la fois fête religieuse, marché, centre de relations et de distractions (1).

Quelle circonstance plus favorable que ce concours annuel des nomades de leur mouvance s'offrait aux phylarques, pour rassembler les chefs des clans confédérés sous leur autorité, et reprendre contact avec eux avant que la transhumance d'hiver les ait à nouveau, pour plusieurs mois, dispersés au fond du désert? Pour ainsi dire, le pèlerinage à Sergiopolis était le meilleur moyen qui s'offrait à eux pour s'acquitter de leurs fonctions.

Comment, dès lors, juger invraisemblable qu'ils aient fait bâtir là une salle d'audience, où ils puissent, la tête ceinte du *tâdj*, emblème de leur investiture officielle, entourés d'un cérémonial digne de leur qualité de fonctionnaires romains et de hauts dignitaires de l'empire, recevoir solennellement l'hommage des chefs de clans, donner leurs ordres, arbitrer les querelles et les litiges entre les fractions confédérées, et rendre la justice à « leurs » Arabes ?

Ainsi donc, si notre interprétation est correcte, la prétendue « église extra-muros » de Sergiopolis ne serait rien d'autre qu'*un prétoire des phylarques ghassanides*, bâti, non pas sur les lieux ordinaires de leur résidence, mais bien sur ceux où se déroulait le grand pèlerinage annuel des Arabes chrétiens de Syrie. Je crois trouver dans le type de cet édifice, dans ses détails qui le rattachent directement à l'art de la région d'Antioche, enfin — et surtout — dans son existence même, autant de traces matérielles de la force de l'empreinte qu'avait imposée aux Ghassanides leur contact prolongé avec la Syrie et l'administration byzantine : la preuve que, sans cesser de

(1) V. *Enc. Islam*, art. *Mawsim* et H. Lammens *Les sanctuaires préislamites* (dans *Mél. de l'Univ. St-Joseph* t. XI, 1926), pp. 141 sqq.

rester des Arabes, ils se trouvaient engagés franchement dans l'orbite du monde romain (1).

Paris, octobre 1938. J. SAUVAGET.

(1) La situation du prétoire en dehors de l'enceinte pourrait paraître à certains une objection contre notre théorie : on trouvera l'explication dans mon travail sur Alep : dans cette ville, les Arabes de Tanoûkh, à la même époque, se groupent aussi en un quartier suburbain (J. SAUVAGET, *Perles choisies*, pp. 51 et 52, n. 1).

QUELQUES TEXTES NÉGLIGÉS CONCERNANT

LES TURCOMANS DE RÛM

AU MOMENT DE L'INVASION MONGOLE

Au cours de recherches relatives à l'histoire de la Syrie au XIIIe siècle, il nous est tombé sous les yeux quelques textes concernant l'Anatolie pendant la même période, qui nous ont paru avoir échappé à l'attention des turquisants. La petite note présente vise uniquement à les faire connaître. L'utilisation en demanderait de nouvelles recherches, que l'auteur de ces lignes est insuffisamment préparé à faire. Il s'excuse donc auprès des spécialistes de leur abandonner les commentaires et de se borner à citer ou traduire les textes sans presque rien y ajouter (1).

Les deux premiers textes sur lesquels nous désirons attirer l'attention concernent les Turcomans et les origines de la dynastie de Qaramân. Le premier est un des chapitres empruntés par l'historien français du XIIIe siècle Vincent de Beauvais aux récits du missionnaire dominicain Frère Simon (auxquels il doit aussi, on le sait, de si remarquables renseignements sur Baba Isḥâq, les Selǧûqs de Rûm, les Mongols) :

Livre XXX, ch. 151, éd. Douai 1624, t. IV, pp. 1284-1285 (le récit suit celui de la défaite de Kaïkhosrau II par les Mongols en 1243) ; « Post Turquiae vero destructionem sic a Tartaris factam, quidam Turquomannus ex magna Turquiae parentela, quem vocabant Coterinum (2), de consilio quorumdam admiraldorum elevare se voluit in soldanum,

(1) On trouvera toutefois quelques notes, dues à M. P. Wittek.

(2) On peut penser, devant cette forme probablement fort corrompue, à un nom en *-dîn* (*Qoṭbeddîn*, *Rukneddîn*) plutôt qu'à un composé turc de *qut* « bonheur » (ex. *Qut-eren*).

et, ut haberet accessum ad id, ad quod instigatus et monitus fuerat, matrem suam affligens atque percutiens increpabat, eo quod publice diceret confitendo cujus hominis filius esset et quis eum genuisset. Itaque tandem illa sicut a filio fuerat edocta, coram omnibus qui ex industria congregati fuerant in locum unum ad testificandum quod audirent, dicebat : « Fili, scito quia genuit te pater istius soldani. (1) » Quo dicto, Coterinus exclamabat, omnibusque dicebat : « Auditis quid mater mea dicit, vos omnes super hoc invoco, ut mihi testes sitis ». Hac itaque dolositate inventa se in populo exaltavit et dixit : « Soldanus frater meus iners ac muliebris est, nec dignus terram tenere, quoniam a Tartaris victus est : propter hoc itaque volo soldanus esse, tanquam praepotens haeres terrae. » Sic igitur dominandi occasionem invenit, et 300 casalia ubi habitabant christiani circa Iconium destruxit. Illique de Iconio jam ordinaverunt Iconium ei reddere infra tres dies nisi citius captus fuisset. Verum cum intraturus esset Caudelous (ʿAlâïya) (2), illud videlicet nobile castrum ubi erat soldani thesaurus, ibique tanquam dominus esset recipiendus, per industriam et procurationem domini de Lambro astute captus est atque suspensus, et etiam frater ejus. Erant autem jam cum eo bene vigesimo mille homines, ejusque debacchatio duravit per tres menses ».

Il ne paraît y avoir nulle part ailleurs d'informations relatives ni au personnage ni aux faits relatés par Frère Simon. On sait seulement que le seigneur de Lampron (Portes de Cilicie), Constantin, cousin du roi Héthoum Ier (du royaume arménien de Cilicie), entretenait depuis le temps de Kaïqobâd d'étroits rapports avec les Selǧuqs (Vincent, XXX, 144), et que, en 1245, Kaïkhosrau devait reconnaître le service rendu en 1243 en envoyant à son secours, contre Héthoum dont le seigneur de Lampron avait répudié la suze-

(1) Le père de « Coterinus » serait donc Sultan ʿAlâeddîn Kaïqobad I (1219-1236).

(2) L'identification repose sur l'assimilation de *Caudelous* à l'italienne *Candeloro, Scandelor* = (*To*) *Kalon Oros* des Grecs et d'Ibn Bîbî (voir Houtsma, *Recueil*, IV, 97-103), château-fort sur la côte pamphylienne, conquis vers 1220 par ʿAlâeddîn Kaïqobâd et nommé en l'honneur de celui-ci *ʿAlâïya*.

raineté, une armée qui aurait pris Tarse si le sultan n'était pas mort avant la fin du siège (début 1246) (Sempad, *Hist. Arm. Crois.* I 649 ; Vincent, XXXI, 29 ; Kyrakos, trad. Brosset, 142 ; Ibn Bîbî, dans *Recueil*, éd. Houtsma, IV, 243, 249 ; Ibn Šaddâd, ms. Brit. Mus. Add. 23334, 83 r°) ; ce qui paraît indiquer que l'ordre avait été rétabli.

Un autre texte, plus important, parle des Turcomans du Taurus quelques années plus tard. Il s'agit d'une chronique arménienne anonyme écrite vers 1300 dans l'entourage immédiat des rois arméniens de Cilicie, chronique restée malheureusement inédite (le ms. paraît se trouver au couvent des Mékhitaristes de Venise), mais dont d'abondants fragments ont été soit utilisés soit cités par le Père Alishan dans son *Sissouan* (Venise, 1899, in-f°). En 1254, cet ouvrage rapporte le pillage de Cracca (côte pamphylienne) (1) par un Turcoman de la tribu Afšar du nom d'Islam-Beg, qui mourut peu après ; la même localité fut encore pillée en 1258 par un autre Turcoman, Saroum (Alishan 377). En 1259, Sempad, frère du roi Héthoum, avait réussi à occuper quelques places de la région d'Erégli (Alishan, même source, 191). Un peu plus tard se place dans la chronique arménienne le récit suivant :

« Un certain Karaman, de la race des Ismaélites, se fit connaître, et plusieurs de la même tribu vinrent s'enrôler sous ses ordres ; il se proclama sultan et devint si fort que le « sultan des Romains » (c.-à-d. le sultan Selǧûq) Rukneddin n'osa point lui résister. Karaman s'empara de plusieurs lieux fortifiés, et fit endurer de continuelles vexations aux villes d'Isaurie et de Séleucie, dont il fit souvent prisonniers les habitants. Deux fois il battit les troupes du roi Héthoum, qui avait établi des postes militaires dans cette contrée ; c'est dans un des combats que périt les très illustre Halgam(2), grec de Nation. Karaman eut aussi l'audace d'attaquer Sempad, le frère du roi des Arméniens ; car Sempad, après de grands efforts et de riches présents (?), avait réussi à

(1) Cracca probablement *Corycos*, l'anc. *Coracesium*, le moderne *Çokören*.

(2) La chronique de Sempad, en 1198, cite un homonyme comme seigneur de Lamos, Žamantan et Anamur (*Hist. Arm. Crois.* I, 633).

arracher des mains des barbares le château de Maniaun (Alishan le place à l'est de Laranda-Karaman, mais le récit paraît plutôt situer la place dans la montagne côtière)(1), qui avait déjà appartenu aux chrétiens. Le généralissime Sempad fut assez brave pour le garder trois ans (soit, si Alishan a raison de placer la conquête de Maniaun en même temps que celle des environs d'Erégli, jusqu'en 1262 ; mais ce synchronisme demanderait à être vérifié) et pour repousser tous les assauts que lui livrèrent les hordes barbares. L'orgueilleux Karaman fit énormément souffrir la garnison et mit plus d'une fois ses troupes en péril ; ce dernier dépensa beaucoup d'or et d'argent pour les munitions et l'entretien des soldats. Karaman vint assiéger lui-même le fort et le fit souffrir terriblement pendant neuf mois consécutifs. Il envoya plusieurs messages insultants au roi Héthoum et le flétrissait dans ses insolents discours ».

Le chroniqueur rapporte alors la concentration de troupes de secours à Sélefké sous la conduite de Héthoum, puis il reprend : « Lorsque les soldats chrétiens et le roi parvinrent en vue du château, les barbares qui le tenaient assiégé se retirèrent. Le roi parvint à la forteresse sans coup férir, la ravitailla, et en releva la garnison. Pendant que les troupes s'en retournaient sans souci, Karaman, qui s'était mis en embuscade dans un lieu plein de buissons, escarpé et étroit comme un défilé, les cribla de flèches et fondit sur elles en poussant de grands cris. Ces clameurs arrivèrent aux oreilles du roi ; les plus courageux parmi ses soldats, quittant les rangs, coururent au combat, firent face à l'ennemi, et le mirent en fuite. Karaman lui-même fut blessé par un coup de lance et par une flèche ; il put rentrer dans ses terres, mais il mourut de ses blessures. Son frère Bousouze (2) et son gendre furent tués dans cette bataille. De leur côté les Arméniens perdirent... »

(1) Probablement Manyan, WSW de Karaman, dominant le bassin que forme le Gök-Su avant le défilé de Bucakkışla (Carte Turque 1 :800.000, feuille Konya, 1933). Il n'y a pas lieu de penser à Manaua de Ramsay, *Hist. Geogr. A. M.* p. 419, trop éloignée de Selefké.

(2) *Bunsuz* (Ibn Bībī, Rec. IV, 322) ; d'autres récits, inconciliables avec celui de l'auteur arménien, se trouvent cités dans Köprülü zāde M. Fuād. dans *Türkiyāt Meğmû'ası* II, 1928, pp. 16 sq.

L'événement rapporté par ce texte n'est, sauf erreur, relaté nulle part ailleurs, et il donne sur les origines des Qaramanides des précisions que la maigreur de nos autres sources rend particulièrement appréciables. Le chroniqueur arménien ne paraît plus reparler ultérieurement des Qaramanides, et, par exemple, ignore l'occupation de Qonya par Moḥammed ibn Qaramân en 676/1278, qui n'eut pas de répercussion sur les affaires ciliciennes.

Vers le même moment où Héthoum battait Qaramân, Hûlâgû faisait pratiquer en Anatolie par son lieutenant Baïǧû une politique de répression énergique à l'égard de tous les Turcomans de Rûm. Yûnînî, chroniqueur damasquin du début du XIVe siècle, y fait deux allusions qu'il emprunte à la première partie, jusqu'ici non encore retrouvée, de la *Vie de Baïbars* d'Ibn Šaddâd (on sait que la seconde partie a été retrouvée récemment et qu'une traduction turque en est achevée en ce moment par M. Şerefeddin, en attendant une édition). D'après le premier passage (cité par nous dans la *Revue des études islamiques*, 1934, p. 128), en 660/1262 « Hûlâgû fit ordonner au chef de l'armée mongole de Rûm d'exécuter les Turcomans suspects ; il (Baïǧû) en attaqua une bande, et en massacra une multitude ; ce pourquoi les autres se réfugièrent en Syrie ». Les Turcomans ainsi expulsés appartiennent sans doute au groupe des Aghâǧârî dont Ibn Šaddâd dans un autre ouvrage, celui-ci conservé, *al-aʿlâq al-khâtira fî ḏikr umarâ aš-Šâm wa-l'Ǧazîra*, rappelle d'un mot les ravages dans les régions de Marʿaš et d'Elbistân (Brit. Mus. Add. 23334, 83r°, 64v°), narrés aussi par Ibn Bîbî (*Rec.* éd. Houtsma IV, 284-285, cf. III 57) qui prouve qu'ils étaient là dès le début du siècle, Bar Hebraeus (trad. Budge 425), et, pour les prolongements dans la Syrie du nord, par divers auteurs occidentaux (Continuateurs de Guillaume de Tyr, *Hist. Occ. Crois.* II, 435, 623 ; Matthieu de Paris, V, 228, 306 ; Vincent de Beauvais, XXXI, 95).

Le second passage de Yûnînî auquel nous faisions allusion se situe au milieu du récit sommaire des querelles entre ʿIzz ad-dîn et Rukn ed-dîn, les deux sultans de Rûm, au lendemain de la campagne syrienne de Hûlâgû à laquelle ils avaient participé. D'après notre auteur, « ʿIzz ad-dîn vit se soulever contre lui les Arabes (sic) ; il fit saisir les chefs

turcomans ; Moḥammed-Beg al-Ǔǧi (1) se sépara de lui, et massacra un grand nombre des partisans de ʿIzz ed-dîn, en saisit d'autres, et tint étroitement serrés les remparts (de Qûnya?), si bien que ʿIzz ed-dîn dut fuir à Anṭâlya..... » (Aya Sofya, 3146, an 659) ; le même auteur nous apprend que ʿIzz ed-dîn fut bientôt obligé de se sauver chez « Lascaris », et que les Mongols occupèrent toute l'Anatolie sauf le pays des *ûǧ*, c.-à-d. les contrées avoisinant les territoires de Byzance et de la Petite-Arménie (Oxford, Laud 305, 59v°).

La suite de cette histoire nous est donnée par un autre chroniqueur du début du XIVe siècle, Baïbars Manṣûrî, qui tenait ses informations d'un secrétaire chrétien d'Anatolie. En 660-1262, dit-il (Brit. Mus. Add. 23325, 55v°), « Hûlâgû fit mander à sa cour Moḥammed-Beg, émir des Turcomans du pays de Rûm ; celui-ci ayant décliné l'invitation, Hûlâgû envoya l'ordre au sultan Rukn ed-dîn et aux Tatars de Rûm d'aller le combattre, ce qu'ils firent. Ils y furent aidés par le propre gendre de Moḥammed, ʿAlî Beg, qui, complotant contre son beau-père, vint trouver le sultan pour l'affermir dans sa résolution. Les troupes du sultan envahirent donc le pays turcoman, dont elles enlevèrent la plus grande partie ; une bataille fut livrée dans la plaine de Ṭal(a)mâniya (2) ; Moḥammed, battu et mis en fuite, se réfugia dans la montagne, et fit demander l'aman, pour venir faire sa soumission. L'aman lui fut promis, et Moḥammed envoyé au sultan, qui reprit le chemin de Qonya ; mais, arrivé à Burlu, il le mit à mort. ʿAli Beg devint alors le chef des Turcomans, et le pouvoir des Tatars fut reconnu dans les territoires des frontières jusqu'aux confins d'Isṭanbûl ». Il est possible que ʿAlî Beg soit le personnage de ce nom plus tard connu par Ibn Bîbî (IV, 338 sq.). Les faits exposés ainsi ne paraissent pas jusqu'ici connus par ailleurs.

(1) Eflākī (Huart, *Les saints des derviches tourneurs*, Paris 1918-1922, pp. 10 sq.) mentionne un personnage de ce nom et très probablement identique au nôtre.

(2) A chercher probablement dans la région du fleuve Dalaman ; Delmyan, au sud de Beyşehir, est à exclure, puisque le chemin de retour passe par Burlu (= Ulu-Burlu).

Des Qaramanides, Baïbars Manṣûrî ne prononce pas le nom. Toutefois, il en mentionne un qui lui est contemporain : dans un récit des discordes entre les fils de Kaïkhosrau au moment de l'occupation de l'Anatolie par Baïğû, il insère une liste sommaire des principales villes du « royaume de Rûm » ; pour les provinces occidentales, il donne, pour Kangri et Ankara, les villes de Samsûn, Sînûb, Kastamûnya, Tarakhlû (1), Burlû (2) ; pour la province de Qaïṣariya, Nigda, Erâqliya, Ermenek ; pour celle de Qûnya, Tunghurlû (3), Qarâḥisâr, Demirlu (4), Aqsarâ, Anṭâlya, et ʿAlâiya ; or, tandis qu'il se borne à donner le nom de toutes les autres villes, il ajoute, pour Ermének (lieu d'origine des Qaramanides) : « Là se trouve Ibn M.n.s.y. » (même ms. 27 v°), nom dans lequel il faut sans doute reconnaître Ibn Yakhšî, c.-à-d. ʿAlî, fils de l'émir Qaramanide Yakhšî (5).

Sinope, dont il est question dans la liste ci-dessus, échappa un moment aux Selğuqides pendant leurs luttes intestines, puis fut reprise par le Pervâneh, qui la conserva en fief particulier. De cette reprise, Ibn Šaddâd donne une version jusqu'ici inconnue (dans Yûnînî, Oxford 129r°-v), par laquelle nous conclurons cet article. Le récit se place au moment de la mort de Hûlâgû et du voyage du Pervâneh et de Rukn ed-dîn à la cour de son successeur Abagha, pour lui présenter leurs hommages. « Ils lui demandèrent l'investiture pour tout le pays de Rûm, y compris les territoires qui en avaient été soustraits au temps de ʿIzz ed-dîn. Sinope appartenait alors à Comnène, le *malik* de *Gânit* (6), qui l'avait conquise au temps de la guerre entre ʿIzz ed-dîn et Rukn ed-dîn en 657. Rukn ed-dîn ayant quitté Abagha et le Pervâneh étant

(1) Tarakli à l'est du bas Sakara.

(2) Burlu dans la province d'Ankara est Safranbolu (cf. Täschner, *Das anatolische Wegenetz.* p. 219 n. 3)

(3) = Denizli.

(4) Lecture douteuse ; en liant au précédent, on pourrait penser à Qaraḥiṣar Develi.

(5) L'émir Yakhšî règna jusqu'en 715 ; il eut un fils, ʿAlî, qui a frappé monnaie et doit donc avoir été émir (cf. Köprülüzâde M. Fuâd, *op. cit.*, pp. 23 sq. et 31). *M. n.* pour *y. kh.* est une confusion fréquente.

(6) C'est le Comnène de Trébizonde; Ğânit est le moderne Ğanik.

resté auprès de lui pour régler quelques affaires, Abagha le prit à part, et le Pervâneh lui dit qu'on ne pouvait avoir confiance dans les Selǧuqides, et que Rukn ed-dîn correspondait peut-être avec le souverain de l'Égypte ; Abagha lui dit que, l'ayant fait lieutenant de Rûm, il lui permettait, s'il remarquait quelque trahison, d'en faire exécuter le coupable. Puis il l'autorisa à assiéger Sinope. Le Pervâneh rentra alors en Rûm, rejoignit Rukn ed-dîn, qui le remercia d'avoir si bien servi ses intérêts, et rassembla le plus de troupes possible. Il attaqua Sinope, qui est une forte place maritime. Le gouverneur en était alors Ghaḍrâs (Gavrâs?) le chrétien, qui avait tranformé les mosquées en églises ; le Pervâneh lui fit parvenir le *yaghligh* (= *yarligh*, l'ordonnance) d'Abagha qui requérait la reddition de la ville, mais Ghaḍrâs refusa ; le Pervaneh fit alors entourer la ville de vaisseaux portant des mangonneaux, et entreprit le combat. Parmi les émirs de Rûm était Tâǧ ed-dîn Qılıǧ, que détestait le Pervâneh ; il se trouva que son bateau, qu'il avait ancré au pied de la citadelle, chavira ; les piétons furent noyés, mais les cavaliers sortirent de l'eau, et trouvèrent ouverte la porte de la citadelle. Ghâḍrâs vint les affronter à cheval, mais dans le combat Tâǧ ed-dîn fit tomber le cheval, et tua Ghâḍrâs ; puis il s'élança sur la citadelle et l'occupa. Cependant le Pervâneh, en ayant pris possession, revendiqua pour lui la conquête, en informa Abagha, ses lieutenants, et tous les chefs des environs, et accrût encore ainsi sa puissance. La méfiance se mit entre Rukn ed-dîn et le Pervâneh, qui finit par tramer la mort du sultan ». Yûnînî rapporte ce meurtre plus loin (144v°), et dit que le Pervâneh remit le jeune fils de Rukn ed-dîn à son père et gouverna seul, puis qu'il alla auprès d'Abagha, où le roi arménien de ʿciličie, Héthoum, et lui s'accusèrent mutuellement d'intrigues avec l'Égypte : Abagha envoya lors auprès du Pervâneh de nouveaux lieutenants mongols, Aǧâï, son propre frère, et Šamghar. La suite des évènements anatoliens racontés par Ibn Šaddâd étant maintenant directement conservée, nous n'avons pas à y insister.

Un mot encore sur Baïbars Manṣûrî. Celui-ci donne, des dissentiments entre les fils de Kaïkhosrau, un récit très développé, que nous ne pouvons citer ici, mais qui mériterait

d'être publié ; il n'a été connu jusqu'ici que dans la mesure où l'a utilisé Nuwaïrî, qui sur ce point le résume.

D'autres auteurs arabes renferment par-ci par-là des informations relatives à l'Anatolie, et, les sources proprement anatoliennes étant en général tardives, il y aurait certainement intérêt à en faire un relevé plus exhaustif qu'on ne l'a effectué jusqu'ici. Nous serons heureux si cette note sans prétention contribue au moins à en répandre l'idée.

Paris. CL. CAHEN.

L'ÉVÊQUE D'ATHÈNES EN 458

La collection du *Codex encyclius* de 457-58 se range parmi les sources les plus importantes qui nous renseignent sur l'état hiérarchique du ve siècle. Certes, pour nous, il n'a plus la même valeur que les listes de présence et les signatures des évêques participants au Concile de Chalcédoine qui, basées sur une tradition beaucoup plus riche, nous sont transmises dans leur langue originale et dans un état presque complet. Mais une comparaison du nombre des signatures qui se trouvent dans la trentaine de lettres encore conservées du dossier de 457-58 avec celui des évêchés des mêmes provinces mentionnés dans les *Actes* de Chalcédoine nous permet de considérer le total des signatures des 68 lettres envoyées en 457-58 à l'empereur Léon, comme supérieur de celui des participants au concile de 451 (1). L'index des lettres que l'empereur avait adressées auparavant à tous ceux dont il avait demandé leur opinion concernant l'autorité du concile de Chalcédoine et les événements d'Égypte, nous permet encore de constater le nombre exact des lettres de réponse qui sont perdues. De même, nous sommes en état de contrôler en quelque sorte le nombre et l'exactitude des signatures de la plupart des lettres qui nous sont transmises. Car on y trouve souvent une double énumération des évêques. Au commencement de leurs réponses, les métropolites nomment les évêques participants aux synodes provinciaux qu'ils avaient convoqués, d'ordinaire sans indiquer leurs sièges, et à la fin des lettres, nous trouvons les signatures des mêmes personnages. Dans ces cas, nous sommes parfois en état de repérer certaines lacunes, variantes ou inexactitudes. Enfin,

(1) La liste de Chalcédoine contient 343 où, avec les 113 absents (cf. *Byzantion*, t. XII, p. 346), 456 noms. D'après Ephraïm d'Antioche (Phot., *Bibl.*, cod. 229), le nombre des signataires de 458 était 470, y compris les moines Syméon, Jacques et Baradatos.

une comparaison des listes de 457-58 avec celles de 451 et de 459 nous permet quelquefois de suppléer les lacunes du texte ou du moins de restreindre le nombre des compléments possibles.

Il est étonnant qu'on n'ait jamais essayé d'examiner systématiquement les signatures, en appliquant ces moyens de contrôle. Grâce à la claire disposition du texte de ces lettres adoptée pour son édition de la *Collectio Sangermanensis* (1), M. Eduard SCHWARTZ a rendu plus aisée cette tâche, et c'est lui qui a déjà fait quelques constatations dans ce sens, lesquelles, toutefois, concernent presque uniquement l'ordre des lettres et quelques variantes des noms propres. Nous avons étudié les listes entières pour en tirer profit pour la géographie historique de l'Empire byzantin ; mais en attendant, nous ne voulons publier ici qu'un seul résultat de ces recherches (2).

(1) *Acta Conciliorum Oecumenicorum*, éd. Eduardus SCHWARTZ, tomus alter, vol. V, Berolini et Lipsiae 1936 (*Collectio Sangermanensis*).

(2) Voici un spécimen de ces recherches. Dans les lettres de *Pelagius episc. Tarsi Ciliciae Primae* et de *Maras episc. Mesopotamiae*, les noms des évêchés manquent entièrement. A bon droit, M. SCHWARTZ regrette ce fait (*Ueber die Bischofslisten der Synoden von Chalkedon, Nicaea und Konstantinopel*, München, 1937, p. 38) : « Schlimmer ist, dass die Formalien in den nach Konstantinopel gesandten Synodalschreiben nachlässig behandelt sind. In den Schreiben aus Mesopotamien und Cilicia I sind den unterschreibenden Bischöfen die Sitze nicht hinzugefügt ». Mais dans les deux cas, nous sommes en état de suppléer au moins en partie les noms des sièges et d'indiquer pour le reste des évêques, quels évêchés entrent en ligne de compte, si nous cherchons à déterminer leurs sièges. La lettre de la Première Cilicie énumère comme suffragants du métropolite Pelagius de Tarse deux fois (p. 50, 12 sq. et p. 50, 33-40) les évêques suivants : *Alexander Philippus Hypatius Chrysippus Seleucus Eustathius Titus.* Une comparaison avec les participants du concile de 451 nous permet de suppléer avec certitude quatre noms de siège ; nous lisons :

Alexander ep. <Sebastes>
Philippus ep. <Adanorum>
Hypatius ep. <Zephyrii>
Chrysippus ep. <Malli>

Aux trois autres peuvent être assignés les sièges suivants :

Seleucus ep.	Pompeiopolis
Eustathius ep.	Augustae
Titus ep.	Coryci.

Dans son livre intitulé *Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle* (Paris, 1926, p. 90), l'abbé F. Dvorník a bien noté que : « Pour étudier la situation hiérarchique en Hellade, nous avons une base solide dans les signatures de la lettre synodale envoyée par les prélats de la province à l'empereur Léon ». Ensuite, M. Dvorník énumère les 18 noms d'évêchés qu'on y trouve, en ajoutant : « En outre trois noms sont illisibles... » ; donc, ce seraient en somme 21 évêchés, Corinthe inclus. Mais au commencement de la lettre émanant du métropolite de l'Hellade, nous lisons plutôt 23 noms d'évêques. Parmi les participants au concile d'Éphèse en 431, il n'y a eu que six qui aient représenté cette province (1), parmi ceux

La lettre du synode provincial de la Mésopotamie contient en tête les noms suivants (p. 41, 11 sq.) : *Maras Maronius Noe Eusebius † Turuhius Balarsachius Maras Abramius*, et comme signatures (p. 42, 27-37) *Maras Zoras Maronius Noe Eusebius † Riticius Valaras Maras Abramius.* La comparaison des listes grecques et syriaques du concile de 451, qui, malheureusement, sont également incomplètes, nous permet de faire les additions suivantes :

Maras ep. <Amidae> Mesopotamiae (en 451 *Συμεών*, auquel est encore adressée la lettre de l'empereur Léon de 457 ; en 464, nous retrouvons à nouveau Mārā, d'après W. Wright, *Catalogue of the syriac mss. in the Brit. Mus.*, Lond. 1870-72, pp. 5a et 521 b)

Zoras ep. <.....>

Maronius ep. <.....> (= en 451)

Noe ep. <Cephae> (= en 451)

Eusebius ep. <Ingilorum> (= en 451)

Tiricius ep. <.....> (= en 451 ; c'est le nom arménien Tirik, cf. Fauste de Byzance, VI, 13, p. 273 éd. Venise 1933)

Valarsachius (*Οὐαλάρσεκος*), ep. <.....> (= en 451)

Maras ep. < Anzitenae> (= en 451)

Abramius ep. <.....>.

Aux cinq évêques dont l'évêché est inconnu, peuvent être assignés les cinq sièges suivants :

Zoras ep.	Martyropolis
Maronius ep.	Belabitenes
Tiricius ep.	Arsamosaton
Valarsachius ep.	Sophanenes
Abramius ep.	Zeugmatos (?).

(1) Corinthe, Thèbes, Naupacte, Oponte, Mégare, Corone (*Κορώνη*). Voir E. Gerland et V. Laurent, *Corpus notitiarum episcopatuum ecclesiae orientalis graecae*, vol. I, Kadiköy 1936, pp. 60 et 70 sq., Nos 14 et 96 à 100.

de 451, il y en a huit (1). Comme les recherches de Mgr Duchesne ont prouvé que, jusqu'au dixième siècle, il n'a jamais existé dans cette province plus de 25 évêchés (2), on voit que notre lettre contient la seule énumération presque complète qui existe de ces évêchés.

D'après l'édition d'Ed. Schwartz (3), nous réimprimons ici : 1° la liste des évêques nommés en tête de la lettre (N° XLIV), et 2° celle des signatures, en numérotant les évêques de la première liste plus complète, en ajoutant les numéros correspondants aux noms de la seconde, et en complétant cette dernière à l'appui de l'autre.

(P. 88, 32 sq.) :

(1) Petrus episcopus metropolis Corinthi, et.... (2) Iohannis, (3) Athanasius, (4) Timotheus, (5) Afobius, (6) Epictas, (7) Demetrius, (8) Zoilus, (9) Plutarchus, (10) Georgius, (11) † Anoxolius, (12) Rufinus, (13) Alexander, (14) Candidus, (15) Agathemerus, (16) Alexander, (17) Architimus, (18) Cyriacus, (19) Thalis, (20) Domitius, (21) Ossius, (22) Constantinus et (23) Hesychius.

(P. 89, 22 - 90, 2) :

(1) Petrus episcopus metropolis Corinthi, (11?) Athanasius ep. Atheniensis, (12) Rufinus ep. Thespiensis, (13) Alexander ep. Patrenus, (14) Candidus ep. <.....>, (15) Agathemerus ep. Megarensis, (16) Alexander ep. Elatiae, (17) Architimus ep. Thebarum, (18) Cyriacus ep. Carystenus, (19) Thalis ep. Argi, (20) Domitius ep. <.....>, (21) Ossius ep. Lacedaemonis, (22) Constantinus ep. Calchidis, (23) Isychius ep. Tanagrensis, (2) Iohannis ep. Messinae, (3) Athanasius ep. Oponti, (4) Timotheus ep. Megalopoleos, (5) Afobius ep. Coroniae, (6) <Epictas ep. .....>, (7) <Demetrius ep.

(1) Ed. Schwartz, *Ueber die Bischofslisten der Synoden von Chalkedon* etc., p. 15, n° 13 (de SL 6, 9) ; p. 33, n°s 230-233 ; p. 39, n°s 307-309 (Corinthe, Megare, Oponte, Platées, Argos, Messène, Tégée, Naupacte).

(2) Duchesne, *Les anciens évêchés de la Grèce*, dans les *Mélanges d'arch. et d'hist.* , t. XV, 1895, pp. 375-385.

(3) Celle de Mansi se prête à des confusions puisque, suivant l'édition romaine, Mansi a changé arbitrairement l'ordre transmis dans le manuscrit ; cf. t. VII, col. 612, note d : « *Romani mutaverunt qui putaverunt ordinem rectius fuisse custoditum in subscriptionibus* ». Nous verrons que le contraire est juste.

.....>, (8) Zoilus ep. Scarfiae, (9) Plutarchus ep. Platensis, (10) Georgius ep. <.....>, (11 ?) <† Anoxolius ep. .... (?)>.

De cette concordance des deux listes, il résulte clairement qu'elles contiennent deux groupes d'évêques. Dans chaque groupe, l'ordre de ceux-ci est exactement le même, mais les deux groupes entiers ont été transposés dans un des deux cas, sans doute par la maladresse d'un copiste. Pour trancher la question à savoir si c'était à juste titre que Mansi a préféré l'ordre suivi dans les signatures telles que nous les lisons maintenant, constatons tout d'abord que l'énumération ne suit en aucun cas l'ordre géographique. Elle contient d'autre part des indices suffisants à établir le fait que la préséance selon l'ancienneté est à la base de l'ordre des évêques, et en même temps que c'est la première énumération qui représente l'ordre original. Car nous trouvons parmi le premier groupe les noms de (1) Petrus de Corinthe, (2) Jean de Messène, (3) Athanase d'Oponte et (5) Aphobios de Coronée qui ont déjà signé les *Actes* de Chalcédoine ; de même, nous sommes en droit de supposer que (8) Zoïlos de Skarpheia ait été assez âgé en 458, puisque, en 459 déjà, il avait comme successeur *Κυριακὸς <Σ>καρφιῶν*. D'autre part, à partir du N° 9, ceux parmi les évêchés qu'on retrouve dans les listes de Chalcédoine, sont représentés ici par de nouveaux évêques : (9) Plutarchus ep. Platensis (en 451 *Δομνῖνος*), (15) Agathemerus ep. Megarensis (en 451 *Νικίας* ou *Νικήτας*), (19) Thalis ep. Argi (en 451 *Ὀνήσιμος*). Cela prouve en effet que l'ordre de la première liste est intact, tandis que celui de la seconde est interverti.

Dans la première liste, le nom d'Anoxolius occupe la onzième place. Si nous rétablissons l'ordre original de la seconde, la même place est assignée à Athanase d'Athènes. Le nom d'Anoxolius est sûrement altéré ; mais la correction qui s'impose saute aux yeux : il faut rétablir *Anatolius*, le nom ayant été mal écrit et par suite mal lu. Cette correction s'impose à tel point que, en consultant après coup la précieuse *Prosopographia et topographia actorum Chalcedonensium et encycliorum* d'Ed. Schwartz qui vient de paraître, nous la retrouvons, p. 12 : « *legendumne Anatolius* ? » (1).

Quant à l'identité de cet Anatolius, il y a deux possibilités : ou bien il est l'évêque d'une ville dont le nom manque dans

(1) *Acta Conc. Oecum.*, t. II, vol. VI, Berol. et Lips. 1938, p. 12, l. 1.

la lettre comme celui de plusieurs autres évêchés dans ce dossier, ou bien il est identique à l'évêque d'Athènes, dont le nom, dans ce cas, aurait été mal déchiffré par celui qui a copié sa signature.

Dans le premier cas, on doit constater une lacune dans chacune des deux énumérations ; car la première ne nomme pas un second Athanase à côté de celui d'Oponte, la seconde ne connaît pas † Anoxolius ou Anatolius. Dans le second cas, il suffit de supposer que le copiste a mal lu quatre des neuf lettres d'une signature peu lisible (1). Nous avons déjà cité la juste observation de Dvorník à savoir que dans leurs signatures les noms des sièges des évêques Candidus, Domitius et Georgius étaient illisibles ; nous la complétons par la constatation que les signatures d'Epictas et de Demetrius qui manquent complètement, étaient de toute évidence indéchiffrables d'un bout à l'autre. Donc, il ne serait pas trop hardi de supposer que, dans un sixième cas, on a bien lu le nom de l'évêché, tandis qu'on se serait trompé en déchiffrant le nom du titulaire, et que, par conséquent, le prétendu évêque Athanase Ier d'Athènes n'a en réalité jamais existé.

On peut objecter à cette hypothèse que, tout bien considéré, le nom d'*Athanasius episcopus Atheniensis* nous est transmis formellement, tandis que celui d'Anatolius d'Athènes n'est basé que sur une conjecture, quelque évidente qu'elle puisse être. Mais il y a un argument de plus en sa faveur. Parmi les 73 évêques qui, un an après l'envoi des lettres à l'empereur Léon, ont signés en 459 le décret du patriarche Gennade, nous lisons *Ἀνατόλιος ἐπίσκοπος Ἀθηνῶν* (2), à côté de *Ἀφόβιος Κορωνείας* et de *Πλούταρχος Πλαταιῶν*, signataires de l'*epistola ad Leonem*. Même ce fait, il est vrai, ne doit pas être considéré comme une preuve irréfutable de notre opinion que le nom d'Athanase Ier, évêque d'Athènes, doive son origine à une fausse lecture ; mais nous croyons du moins qu'il ajoute une forte raison de plus de l'accepter.

Bruxelles. E. Honigmann.

(1) Les lettres *-θ-* et *-ναῳ-* au lieu de *-ν-* et *-τολ-* ; comme il s'agit d'une écriture individuelle, nous renonçons à expliquer par des raisons paléographiques cette confusion.

(2) Mansi, t. VII, col. 917 ; E. Schwartz, *Publizistische Sammlungen zum acacianischen Schisma*, Munich 1934 (*Abh. Bayer. Akad. d. Wiss.*, phil.-hist. Abt., N. F., Heft 10), p. 176, n. 1, N° 23 (27 et 29 ; N° 28 lire *Κυριακὸς <Σ>καρφιῶν*).

LES DEUX JEAN TARONITE DE L'« ALEXIADE »

A trois reprises différentes, Anne Comnène, dans son *Alexiade*, parle d'un personnage appelé Jean Taronite. Une première fois, en 1094, l'empereur Alexis, arrivé à Anchialus, envoie à Béroé pour qu'ils veillent sur la ville et sur la contrée avoisinante et leur assurent la sécurité, Nicéphore Mélissène, Georges Paléologue et enfin son propre neveu, Jean Taronite :

τὸν μὲν ἴδιον γαμβρὸν καίσαρα Νικηφόρον τὸν Μελισσηνὸν καὶ τὸν Παλαιολόγον Γεώργιον καὶ τὸν ἀδελφιδοῦν αὐτοῦ Ἰωάννην τὸν Ταρωνίτην μεταπεμψάμενος εἰς Βερόην ἐκπέμπει, ἐφ' ᾧ ἐπαγρυπνεῖν καὶ ἀσφάλειαν αὐτῆς τε καὶ τῶν παρακειμένων αὐτῇ ποιεῖσθαι (1).

Le Jean Taronite que nous voyons ici chargé d'une mission militaire est le neveu de l'Empereur, le fils de Michel Taronite et de Marie Comnène, sœur aînée d'Alexis.

Une seconde fois, lors de la révolte de Grégoire Taronite, dans le Pont, nous retrouvons le même personnage chargé de combattre le rebelle, son cousin. Anne dit, en parlant de l'empereur :

Ἰωάννην τὸν ἴδιον ἀδελφιδοῦν τῆς πρωτοτόκου αὐταδέλφης, ἐξάδελφον δὲ πατρόθεν τοῦ ἀποστάτου πέμπει κατ' αὐτοῦ (2).

Jean devait essayer de ramener Grégoire à la raison par la persuasion. N'ayant pas réussi, il employa la manière forte : il lança contre son cousin les Francs de son armée

(1) *Alexiade*, X, 2 (éd. Reifferscheid [Leipzig, 1884], t. II, p. 61, 11-16).

(2) *Alexiade*, XII, 7 (t. II, p. 164, 20-22).

et les Romains d'élite. Ensuite, il ramena Grégoire vaincu et prisonnier à l'empereur Alexis (1).

Jean Taronite est présenté ici encore comme un homme de guerre : Anne insiste sur le fait qu'il est le neveu d'Alexis.

Aussi, ce n'est pas sans étonnement que nous trouvons confondu avec ce Jean Taronite, un autre personnage du même nom, dont Anne parle en ces termes (il s'agit d'événements qui se passent en l'année 1107) :

καταλαβὼν δὲ τοὺς Χοιροβάκχους ἔπαρχον Ἰωάννην τὸν Ταρωνίτην προὐβάλετο · ἀνὴρ δὲ οὗτος τῶν εὐγενῶν, νηπιόθεν πρὸς αὐτοῦ προσληφθεὶς καὶ ὑπογραμματεύσας αὐτῷ ἐπὶ πολύ, φρονήματος μὲν ὢν δραστικωτάτου καὶ νόμων Ῥωμαικῶν ἐπιστήμων καὶ τὰ βασιλέως προστάγματα μεγαληγορῶν ὁπηνίκα προστάττοιτο βασιλικῆς μεγαλοφροσύνης ἐπάξια, ἐλευθέραν ἔχων τὴν γλῶτταν καὶ οὐκ ἐπὶ ψόγῳ ἀναισχυντίας στομούμενος, ἀλλ' ὁποῖον ὁ Σταγειρίτης τὸν διαλεκτικὸν εἶναι παρακελεύεται (2).

« Ayant atteint Choerobacchi, il (l'Empereur) nomma Jean Taronite préfet de Constantinople (3) : c'était un homme de naissance noble, qui tout jeune avait été pris à son service par l'Empereur et qui longtemps était resté son secrétaire. D'esprit très actif, il était très versé dans la connaissance des lois romaines, et lorsqu'on l'en chargeait, il rédigeait en style noble les décrets sachant les rendre dignes de la majesté impériale : il avait un langage franc, sans jamais encourir le reproche de l'impudence : mais il était comme le Stagirite recommande au dialecticien d'être ».

Nous nous trouvons ici en présence d'un juriste qui a été longtemps fonctionnaire impérial et qui continue à Constantinople une brillante carrière de fonctionnaire, tandis que nous voyons au contraire Jean Taronite, neveu de l'Empereur, chargé par deux fois de missions militaires.

(1) Cf. *ibid.*, pp. 164-165.

(2) *Alexiade* XIII, 1 (t. II, p. 175, 1-9).

(3) *ἔπαρχος* s'applique en effet au préfet de Constantinople : c'est par inadvertance que la traduction latine de l'éd. de Bonn, due à L. Schopen, donne, t. II, p. 177 : « Choerobacchos profectus huic oppido Joannem Taronitam praeposuit » et que Mme E. Dawes, *The Alexiad* (Londres, 1928), p. 323 traduit : « and when he reached Choerobacchi, he appointed John Taronites governor of it ».

Enfin, on conçoit mal Anne Comnène parlant de son propre cousin en disant de lui : « c'était un homme de naissance noble », si elle l'avait déjà mentionné deux fois, en le nommant « neveu de l'Empereur » : ce titre se passait de commentaire. Il est à noter d'ailleurs que l'auteur de l'*Alexiade* rappelle généralement les liens de parenté qui unissent un personnage à la famille impériale, à moins que ce personnage n'ait un titre qui le distingue suffisamment du reste des mortels : ainsi Isaac, frère aîné d'Alexis est souvent appelé simplement *ὁ σεβαστοκράτωρ*, encore que parfois Anne éprouve le besoin de rappeler qu'il est frère de l'Empereur, ainsi III, 2 (éd. Reiff., t. I, p. 96, 21) *τὸν ἀδελφὸν Ἰσαάκιον* ; XV, 8 (t. II, p. 296, 9) *ὁ αὐτοῦ ἀδελφὸς Ἰσαάκιος ὁ σεβαστοκράτωρ* ; *ib.* (296, 23) *ὁ τοῦ βασιλέως ἐξάδελφος καὶ σεβαστοκράτωρ*, ou bien qu'il est son oncle à elle : III, 3 (t. I, p. 102, 5) *ὁ μέντοι θεῖος ἐμὸς Ἰσαάκιος*. Adrien Comnène est toujours appelé « frère de l'empereur » sauf dans un seul passage VIII, 8 (t. II, p. 22, 14) où il s'agit d'un conseil de famille ne réunissant que des proches parents d'Alexis. De même pour Manuel Comnène dont la parenté est indiquée soit par rapport à Alexis et Isaac, soit par rapport à leur mère, Anne Dalassène : de même aussi pour Nicéphore qui, lui, n'est mentionné qu'une fois.

Quant aux cousins d'Anne, seuls apparaissent dans l'*Alexiade* Jean et Alexis Comnène, fils d'Isaac, et Jean Taronite. Partout Jean Comnène est appelé « fils du sébastocrator » sauf quand son nom apparaît plusieurs fois dans un même passage et qu'on ne peut avoir de doute sur sa personne. De même Alexis est désigné comme fils d'Isaac ou neveu de l'Empereur : deux ou trois fois seulement, nous trouvons uniquement son titre « stratège ou duc de Dyrrachium », mais après qu'Anne a répété plusieurs fois que le duc de Dyrrachium était neveu d'Alexis. On voit donc chez Anne Comnène le souci constant d'éviter aux membres de la famille impériale d'être confondus avec d'autres personnages.

Dans le texte relatif au juriste Jean Taronite, l'absence de toute indication de parenté, l'expression *οὗτος τῶν εὐγενῶν* vraiment trop faible pour un neveu de l'Empereur, enfin les fonctions même de Jean Taronite, bien éloignées des occupations guerrières du Jean Taronite, cousin d'Anne : tout

nous incite à voir dans le fonctionnaire expert en droit romain un personnage différent du défenseur de Béroé et du vainqueur de Grégoire Taronite. Nous ne faisons d'ailleurs en cela que suivre Ducange qui, dans ses *Notae in Alexiadem* (1), distinguait formellement deux Jean Taronite. Son opinion semble bien avoir été repoussée par tous les modernes : Reifferscheid (2), dans l'*index* de ses éditions, ne connaît qu'un Jean Taronite : de même Mme E. Dawes (3), dans la table des noms propres de sa traduction, de même encore Mme G. Buckler (4) et enfin M. N. Adontz (5).

Cependant l'existence sous le règne d'Alexis Comnène de deux Jean Taronite est attestée dès l'année 1086. En effet, dans les *Actes* du procès de Léon de Chalcédoine (6), nous trouvons le sébaste Jean Taronite (le neveu de l'Empereur) cité parmi les membres du sénat, à la cinquième place, entre Georges Paléologue, mari de la sœur de l'impératrice Irène, et le logothète Michel, neveu par alliance

(1) Dans éd. Bonn, t. II, p. 652.

(2) Éd. Bonn (Bonn 1878), t. II, p. 723 et éd. Teubner (Leipzig, 1884), t. II, p. 331.

(3) *The Alexiad* (Londres, 1928), p. 438.

(4) *Anna Comnena* (Oxford, 1929), p. 555.

(5) *Les Taronites à Byzance* dans *Byzantion* t. XI (1936), p. 28.

(6) Bernard de Montfaucon, *Bibliotheca Coisliana olim Segueriana* (Paris, 1715), p. 103, repris dans la *P. G.* de Migne, t. CXXVII, col. 972-973. — Nous devons ici une réparation à la mémoire de Migne. S'il est vrai, comme nous l'avons affirmé ailleurs (*Byzantion*, t. XIII, 1938, p. 262) que les textes des éditions reproduites par Migne sont parfois nettement insuffisants, il est inexact, ainsi que le fait remarquer le R. P. V. Laurent dans les *Échos d'Orient*, t. XXXVII (1938), p. 102, n. 2, que Migne y ait ajouté de nombreuses fautes d'impression. Les éditions dont il a surveillé l'impression reproduisent leurs modèles. On ne peut en dire autant des Frères Garnier qui, réimprimant la *P.G.*, ont parsemé le texte des coquilles les plus variées, et n'ont pas craint, au risque de provoquer la confusion, de reproduire en grandes lettres, sur la couverture de leurs réimpressions, *Accurante J.-P. Migne*, bien qu'elles fussent de beaucoup postérieures à la mort de Migne. Aussi, rendons à César ce qui revient à César ! La plupart des fautes d'orthographe que nous reprochions à Migne d'avoir laissées dans son édition de *Lettres* de Théophylacte doivent être rendues à leurs véritables auteurs : les frères Garnier.

d'Alexis ; et plus loin, à la dix-huitième place, se lit la mention de *Ἰωάννου πρωτοκουροπαλάτου καὶ ἐπὶ τῶν δεήσεων τοῦ Ταρωνίτου.*

Ce Jean protocuropalate est évidemment celui dont Schlumberger reproduit le sceau en trimètres iambiques :

τὸν Ταρονίτην πρωτοκουρωπαλάτην
Ἰωάννην · σκέποις με, μῆτερ τοῦ λόγου (1).

Ce personnage était en même temps *ἐπὶ τῶν δεήσεων* « maître des requêtes », fonctionnaire important qui était chargé de recevoir les requêtes des plaignants et de les présenter à l'Empereur.

Il devait donc posséder de sérieuses connaissances juridiques. Sous le règne d'Alexis II Comnène (1180-1183), Nicétas Acominate (2) mentionne expressément un juge qui a été élevé aux fonctions d'*ἐπὶ τῶν δεήσεων*. Ce témoignage est de près d'un siècle postérieur à la période où nous sommes. Mais il semble bien que la charge d'*ἐπὶ τῶν δεήσεων* n'ait pas changé de nature et qu'elle ait toujours requis une connaissance approfondie des lois, puisque ce fonctionnaire devait examiner lui-même les requêtes du point de vue juridique avant de les soumettre à l'Empereur.

Ce que nous dit Anne Comnène du Jean Taronite, longtemps fonctionnaire impérial, très versé en droit, peut entièrement s'appliquer à notre Jean Protocuropalate et *ἐπὶ τῶν δεήσεων.*

***

Ainsi, sous le règne d'Alexis vivent deux Jean Taronite ;

(1) G. Schlumberger, *Sigillographie byzantine* (Paris, 1884), p. 706 :

[*TON*] *TA*[*PO*]*NITHN* [*A'*]*KOYPΩΠΑΛΑΤΗΝ ΙΩ*
Rev. ΣΚΕΠΟΙΣ ΜΕ, ΜΗΤΕΡ ΤΟΥ ΛΟΓΟΥ

Schlumberger a restitué le *α'* = *πρωτο-* dans *πρωτοκουρωπαλάτην* parce qu'il est indispensable à la métrique. On ne peut donc le supprimer, comme l'a fait M. N. Adontz, *Les Taronites à Byzance* dans *Byzantion*, t. XI (1936), p. 29.

(2) *Imperium Alexii Comneni porphyrogeniti Manuelis filii*, ch. 18, éd. Bonn, p. 350.

l'un est le neveu même de l'Empereur. Nous pouvons le suivre à Berrhoea et dans le Pont. Il faut probablement admettre avec M. N. Adontz (1) qu'il était duc de Skopia, comme le fait supposer l'adresse d'une lettre de Théophylacte de Bulgarie : *τῷ Ταρωνιτοπούλῳ τῷ δουκὶ Σκοπίων* (2), dans laquelle l'archevêque invoque la mémoire de la mère de son correspondant — ce qui suggère naturellement le nom de Marie, sœur d'Alexis —. Dans une autre épître du même prélat, nous croyons retrouver le même personnage. Théophylacte, en effet, écrit à Jean Serblias : *Ἐγὼ δὲ ὁ μάταιος καὶ ἄλλο σε ἠξίουν, τὸ ἐπειδὰν τὸ περὶ τῶν Βοδηνῶν ψήφισμα γένηται, ἐμφανίσαι τοῦτο τῷ κυρῷ Γρηγορίῳ τῷ Ταρωνείτῃ καὶ παρ' ἐκείνου πιττάκιον αἰτῆσαι πρὸς τὸν ἐν Βερροίᾳ διενεργοῦντα τὸ ποιητέον αὐτῷ ὑποτιθέμενον* (3).

« Dans ma légèreté, je te demandais encore qu'une fois rendu le décret au sujet de Vodena, tu le fasses savoir au seigneur Grégoire Taronite et que tu lui demandes un *pittakion* pour celui qui est en fonction à Berrhoea, avec des instructions sur ce qu'il faut faire ».

Il nous paraît tentant de reconnaître dans les mots *τὸν ἐν Βερροίᾳ διενεργοῦντα* notre Jean Taronite qui — nous le savons par l'*Alexiade* — avait été en mission à Berrhoea plutôt que d'y voir, comme le voudrait M. N. Adontz (4), le duc de Berrhoea, Constantin, fils du Sébastocrator Isaac.

Le second Jean Taronite a été élevé à la cour d'Alexis et s'est adonné à l'étude du droit. Protocuropalate et *ἐπὶ τῶν δεήσεων*, il apparaît avec son homonyme pour la première fois en 1086. Il poursuit une brillante carrière de fonctionnaire et est nommé préfet de Constantinople en 1107. Ducange suppose que ce même personnage se retrouve en 1147 lors de la déposition du patriarche Cosmas. Léon Allatius (5)

(1) *Taronite et Théophylacte* dans *Byzantion* t. XI (1936), p. 384.

(2) *P. G.*, t. CXXVI, col. 524 C. — La *P. G.* donne l'adresse *τῷ Τορνωσοπούλῳ, τῷ Δοκισκοπιῶν*. Th. Ouspensky, *Formation du second empire bulgare* (Odessa, 1879), p. 45, l'a corrigée en *τῷ Ταρωνειτοπούλῳ τῷ δοκὶ Σκοπίων*. Les *codices vaticani 432* et *509* portent en effet *τῷ Ταρωνειτοπούλῳ τῷ δοκὶ σκοπίων*.

(3) *P. G.*, t. CXXVI, col. 321 C.

(4) *Taronite et Théophylacte* dans *Byzantion* t. XI (1936), p. 385.

(5) *De Ecclesiae occidentalis atque orientalis perpetua consensione* (Cologne, 1648), t. II, chap. XII, col. 684.

cite en effet parmi ceux qui assistent au synode : *τοῦ πανσεβάστου σεβαστοῦ δικαιοδότου καὶ ἐπάρχου Ἰωάννου τοῦ Ταρωνίτου.* Le Jean Taronite en question est *δικαιοδότης* et *ἔπαρχος*, ce qui pourrait très bien s'appliquer à notre fonctionnaire. Cependant, il nous semble que ce serait attribuer à sa carrière une longueur exagérée : déjà *ἐπὶ τῶν δεήσεων* en 1086, il remplirait encore allègrement sa charge de Préfet en 1147 ! Cette hypothèse paraît peu vraisemblable. Mais peut-être le Jean Taronite de 1147 est-il un descendant du précédent qui aurait reçu par atavisme le goût des choses juridiques ?

Bruxelles. Alice Leroy-Molinghen.

A UNIQUE MINIATURED GREEK APOCALYPSE

One of the maximum antitheses in art history is the lavish development of Revelation iconography in the Latin West all through the long Middle Ages; and the correspondingly complete neglect of the Johannine Apocalypse by Byzantine artists in the Orthodox East, all through the same period. As the medieval centuries progressed, Revelation cycles became increasingly more numerous and prominent in the Catholic Occident. Beginning with monumental mosaic compositions on the triumphal arches or within the apses of Christian basilicas (1), the later Middle Ages from the ninth century onward, saw an amazing multiplication of eschatological scenes, in all important artistic mediums of expression. Miniatured Latin manuscripts of the Johannine Revelation were numberless. In sculpture, the Apocalypse was carved in high relief on façades at the portals of great cathedrals, as at Moissac or at Rheims (2). The Angers tapestries by Nicolas Bataille, after cartoons by Hennequin de Bruges (ca. 1377), copied and equalled a major contemporary miniature cycle (3). In glass, as at York's Minster (1405-8), Revelation scenes sometimes occupied the most conspicuous window spaces in the cathedral (4). Great altarpieces, like that of Meister Bertram of Hamburg (ca. 1400), now in the Victoria and Albert Museum, were filled with eschatological tableaux.

In contrast to the unconstrained rioting of western artists

(1) Such architectural compositions were also copied in Carolingian miniatures.

(2) Paul Vitry, *La cathédrale de Reims* (Paris, 1919), Vol. I, Pls. VI and LXXXII.

(3) Louis de Farcy, *Tapisseries de la cathédrale d'Angers* (Lille, n. d.); George Demotte, *La Tapisserie Gothique* (Paris, 1921).

(4) Canon F. Harrison, *The Painted Glass of York* (London, 1927).

in apocalyptic imagery, the artists of Byzantium ignored this pageant sequence. Basically this reserve was due to the frank dubiousness of the Eastern Orthodox Church regarding the scriptural status of the Apocalypse itself. Not until almost the very last century in the history of the Byzantine Empire was Orthodox skepticism on the point finally dispelled (1). The results of this prolonged uncertainty were serious and mainly negative. In comparison with tetraevangelia, relatively few manuscripts of the Apocalypse were copied in Greek during the Middle Ages. The Greek commentary tradition for this book was practically confined to Andreas-Arethas, with unimportant alterations or additions. Readings from the Apocalypse were not included in the admirable lectionary system of the Orthodox Church ; and scenes from the Apocalypse were ostracized from the schemes of decoration for Byzantine churches (2). So far as we know the Byzantines did not, during their thousand years and more of imperial history, develop an illustration cycle for the Revelation of John.

Conspicuously the Greek codices of the Apocalypse copied during the Middle Ages were left unminiatured, save for portrait frontispieces and a mere quartet of animal vignettes in the margins (3). Up to the present, a Greek manuscript of the Apocalypse with a cycle of text illustrations has been an unknown entity. Accordingly it is a really momentous event for manuscript study and art history and iconographic

(1) Nicephorus Callistus, *Ecclesiastical History*, II, 45.

(2) Louis Bréhier, *Les visions apocalyptiques dans l'art byzantin*, dans *Arta si Archeologia*, Fasc. 4 (Bucarest, 1930), pp. 1-12.

(3) For different types of Apocalypse frontispieces see Moscow, University Library, Ms. 1 (Greg. 2138) ; Moscow, Historical Museum, Gr. 25 (Formerly Synod. 407, Greg. 242) ; Vienna, State Library, Theol. Gr. 302 (Greg. 424).

At some time or other four animal grotesques were sketched in the margins of an Apocalypse penned in 1422 by Michael Kalophrena (?). Paris, Bibliothèque Nationale Gr. 239 (Greg. 2028). These were repeated in the next century (1560) in two Apocalypse codices written in Venice by Andreas Darmarus of Epidaurus : Leyden, University, Voss. Gr. 48 (Greg. 2083) ; Vienna, State Library, Theol. Gr. 69 (Greg. 2044).

research when the discovery and publication of a fully miniatured Greek Apocalypse can be recorded (1).

Such a unique and very completely illustrated Greek manuscript is the Elizabeth Day McCormick Apocalypse, now Ms. 931 in the University of Chicago collection, or Codex 2402 in the numeration of Gregory-von Dobschütz (2). The text is a vernacular version of the Apocalypse and commentary, translated by Maximos the Peloponnesian. It was discovered in an insignificant book shop on the left bank of the Seine in the Rue St. Sulpice, by Miss Elizabeth Day McCormick of Paris and Chicago (3). Its major distinction is found in the uniqueness and completeness of its miniature cycle, which is thus far entirely unparalleled. As if it were not enough to discover a singular Greek illustration sequence for the Apocalypse of John, Miss McCormick brought to light an exceptionally inclusive cycle, that is interestingly diverse and is of very high aesthetic quality at its best.

Other points of distinction in this unique codex are found in its individual script and ornament, its sound and superb covers, the vernacular character of its text, and its fascinating historical associations. The style of writing is in a bookhand that is clear and comparatively regular considering its late period (early XVII cen.). The decorative motifs are frankly provincial, harmonious with the script ; and they are carefully distributed to supplement the miniatures in decorative function. The covers of the codex prove to be exceedingly well planned and solidly constructed examples of Greek monastic craftsmanship, with a long and reputable Oriental tradition back of them. They can be localized with confidence, and related to a well-known Greek bibliophile, Parthenios of Larissa. Also, the vernacular character of the

(1) Harold R. WILLOUGHBY, *The Elizabeth Day McCormick Apocalypse*, Vol. 1, *A Greek Corpus of Revelation Iconography* (Chicago, 1939) ; Ernest Cadman COLWELL, *The Elizabeth Day McCormick Apocalypse*, Vol. II, *History and Text* (Chicago, 1939).

(2) Kenneth W. CLARK, *A Descriptive Catalogue of Greek New Testament Manuscripts in America* (Chicago, 1937), pp. 126-130.

(3) GOODSPEED, COLWELL, and WILLOUGHBY, « The Elizabeth Day McCormick Apocalypse », *Journal of Biblical Literature*, Vol. LII, Parts II and III (June-September, 1933), pp. 81-107, Figs. 1 and 2.

manuscript text, with all of its roughness, places it in the « modern-speech » translation movement of its day. Some appreciation of the historical interest attaching to the version may be realized when it is known that the translator, Maximos the Peloponnesian, belonged to the ecclesiastical circle of Cyril Lucar, the Ecumenical Patriarch (1572-1637).

1. — The Manuscript Described

The title of Chicago Ms. 931 is prolonged, and it is penned in bright vermilion on fol. 1. recto (Plate I) :

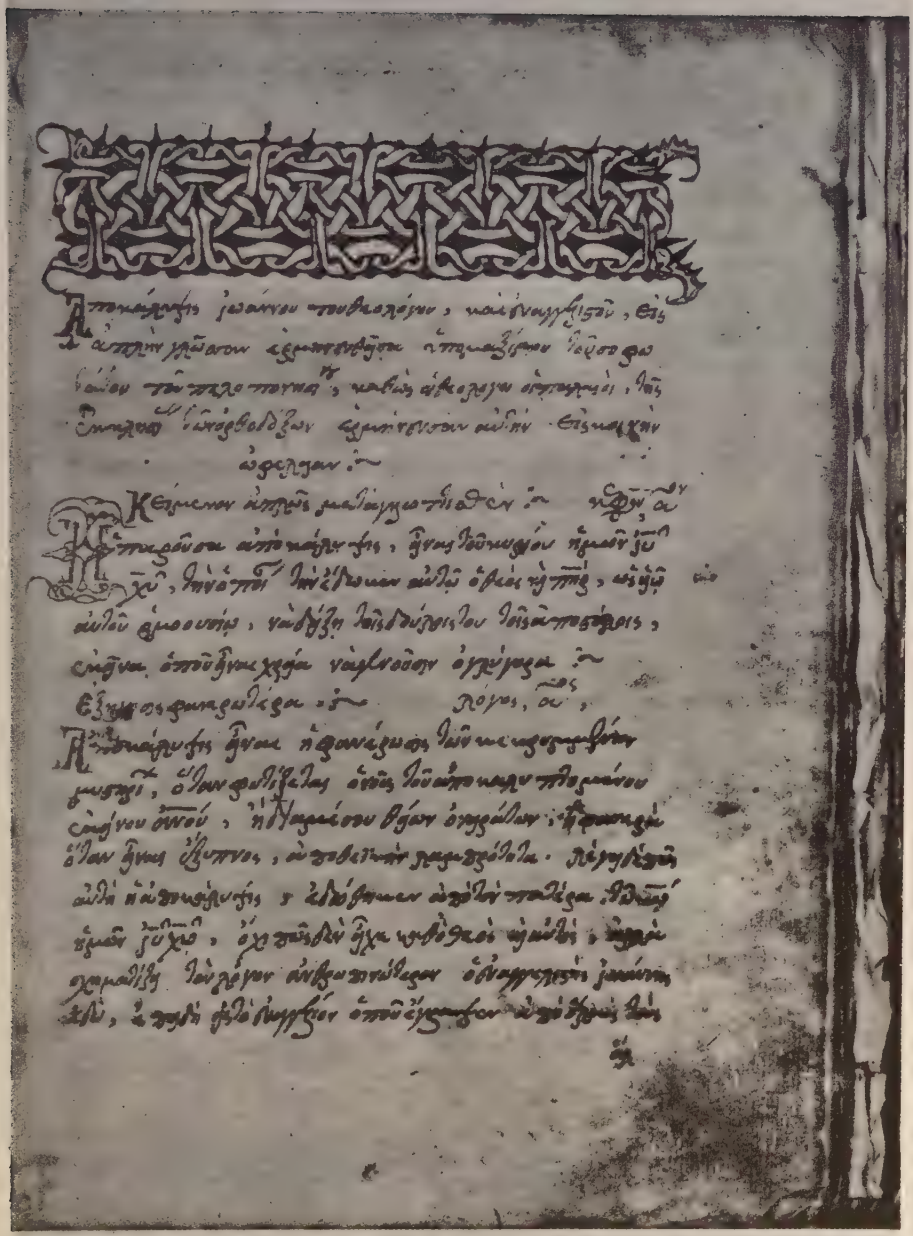
Ἀποκάλυψις ἰωάννου τοῦ Θεολόγου, καὶ εὐαγγελιστοῦ, εἰς ἁπλὴν γλῶσσαν ἑρμηνευθεῖσα ὑπὸ μαξίμου τοῦ σοφωτάτου τοῦ πελοποννησίου, καθὼς οἱ θεολόγοι οἱ παλαιοὶ, τῆς ἐκκλησί(ας) τῶν ὀρθοδόξων ἑρμήνευσαν αὐτὴν εἰς κοινὴν ὠφέλειαν.

Three other copies of Maximos' common-speech version of the Apocalypse are catalogued at present (1) : Athens, Bibliothèque Nationale, Ms. 141 ; Athos, Iveron 605 ; Athos, Panteleimon 556. All of them have superscriptions identical or nearly identical to the Chicago copy. It is important to keep in mind that the Iveron codex is dated A. D. 1601, and was penned by the scribe Kallinikos. The other two manuscripts are much later.

Chicago Ms. 931 is written on Western paper of excellent quality with a glazed surface. It is in unbelievably good condition today. The paper is white, smooth, unwrinkled, and generally unstained. Folio unions, however, exhibit a tendency to tear apart at the hinges. Even so, only a single text folio has disappeared from the book during its three centuries and a third of life (2). There are a few interesting worm holes in different parts of the codex ; but these do not trespass beyond the margins.

(1) J. and A. Sakkelion, *Κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς ἐθνικῆς βιβλιοθήκης τῆς Ἑλλάδος* (Athens, 1892), p. 24 ; Spyridon P. Lambros, *A Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos* (Cambridge, 1895), Vol. II, pp. 184, 396.

(2) The single lost leaf of text originally stood after folio 135.



Chicago Ms. 931, Fol. Ir, Title Page, Ca. 1600.

One must comment with gratitude and admiration on the clear-cut manner in which the paper has retained both the ink of the script and the pigments of the paintings. There is remarkably little smudging of the text. The ink stands out clear and glossy on the glazed surface of the paper, dark brown for the main text, and bright vermilion for initials, titles, and parts of the decorative designs. Likewise the pigments have not flaked from the miniatures at all extensively (1). On the other hand, there are a few cases where the pigments have treated the paper badly by eating clear through it. All such deteriorations have been carefully checked, and repaired with transparent paper (2).

Of the watermarks visible in the paper, a triple crescent design closely parallels a reproduction from a Palladios codex on Mt. Sinai, Ms. 433, that is dated 1652 (3). Other motifs show remote resemblance to certain Italian watermarks of ca. 1600 included in Briquet's *Les Filigranes.*

The McCormick codex now consists of 194 text folios, all numbered in pencil, with 3 blank fly leaves at the beginning and one more at the end. Both covers have paper doublures. The leaves measure about 22 × 15.5 cm. today. Evidently they have been slightly trimmed. The text is written in single columns, 23 lines to the page, the panels of writing measuring about 15.8 × 10.5 cm. Words are well spaced, and punctuation marks are conspicuously well centered in their spaces. The numbers of letters per line vary exceedingly, running at times as high as fifty, and as low as thirty at other times.

The ruling type for this codex is annoyingly difficult to determine, because the lines are so lightly drawn. Of course the lines for writing were all ruled ; but not always did these lines extend across the margins. On either side, the panels of writing were confined by boundary lines. A single line

(1) Folios 129 and 152 show exceptions.

(2) Folios 114, 116, 125, 129, and 130 are examples of this treatment.

(3) V. Gardthausen, *Catalogus codicum graecorum sinaiticorum* Oxford, 1886), Tab. 5, No. 4.

across the upper margin, and double lines across the lower margin, are clearly distinguishable.

The text folios of Codex 2402 are organized into 25 quires or gatherings. All of these are standard quaternions (8 leaves) except the last, which is a ternion, now incomplete by the loss of a probably blank leaf. The quaternions are all complete with the exception of the seventeenth, which has lost its final leaf after fol. 135. All the 25 quires are numbered except two — the first and the twenty-first — the letter-numerals standing in the lower, outer margin of the first recto page. The first fifteen gatherings are numbered in dark brown ink, and the remainder in bright vermilion ink. There is a curious double coördination, more or less exact, with this color-change in the letter-numerals. The brown-lettered quires have a perceptibly larger increment of decorative motifs ; and the red-lettered quires include miniatures of superior quality !

The writing may fairly be characterized as a good, clear, minuscule book hand of the XVI/XVII century. In development it stands about midway between high Byzantine writing and the modern Greek script. The nearest affiliates to this hand, reproduced by M. Omont in his album of dated fifteenth and sixteenth century manuscripts, fall in the last half of the latter century. Somewhat resemblant is the writing of Jean de Sainte-Maure of Nicosia in Cyprus, whom M. Omont designates « le dernier des copistes grecs de l'époque de la Renaissance, » and whose copying extended into the seventeenth century (1618) (1). Also Michael Conteleon, of Monemvasia and Venice, wrote in a similar style, in a slightly earlier period (2).

Throughout the McCormick manuscript convenient catchwords have been recorded and set off by angular marks. These are located at the lower right corner of the panel of writing, and they anticipate the initial word on the next page.

There is a very moderate amount of equipment in the

(1) H. OMONT, *Facsimiles de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècles* (Paris, 1887), p. 13, Pl. 31.

(2) *Op. cit.*, p. 13, Pl. 35.

manuscript to aid in its use. Most frequently repeated are the *κείμενον* and *ἐξήγησις* designations in orange red, used to indicate respectively the verses of Apocalypse text and the paragraphs of commentary thereon. There are *κεφάλαια* and *τίτλοι* throughout, also penned in vermilion, and in substantially the system of Andreas of Caesarea. These are doubly important, not only because they serve as divisions of the text, but also because they are generally used to entitle the miniatures as well. A smaller and less complete scheme of *λόγοι* is also noted. The scattered penciled repetitions of these different systems may be ignored.

At the end of the manuscript are two noteworthy subscriptions (fol. 194r). The first is a doxology in the hand of the scribe :

Δόξα τῷ θεῷ τῷ δόντι τὸ τέλος, ὅς
δώη ἡμῖν καὶ τὴν βασιλείαν αὐτοῦ τὴν αἰ
ώνιον Σὺν πᾶσι τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ :
ἀμὴν.

The final subscription is in two sections, and is enclosed in tangent but unequal circles. In the small circle above is the familiar prophylactic formula :

$\overline{IC}$	$\overline{XC}$
NI	KA

Below this is the Orthodox prayer :

τὸν ἀναγινώσκον
τα σὺν προθυμία
τὸν δακτύλλοις γράψαν
τα τὸν κεκτημ(έν)ον, φύλαττε
τοὺς τρεῖς ἡ τριὰς τρισωλβιος

Similar trinitarian prayers for reader, owner, and scribe are recorded for Michigan Ms. 100, for Trinity College (Camb.) Ms. B. X. 17, and for Vatican Gr. 370.

On the verso of the very last flyleaf is an exclamation penned in purple ink and in a modern Greek hand : *ὡραῖος χάρτος* (?). On the last cover guard are recorded the Greek alphabet in black minuscules, and the following notation in purple ink, by a former owner of the codex :

69 miniatures illuminations
194 pages

At the very beginning of the manuscript, above the title band, is an erased *ex libris* of another former owner, which is very important for the history of the book (fol. 1r) : *Καὶ τόδε σὺν τοῖς ἄλλοις λαρίσσης παρθενίου.*

II. — The Content of the Codex

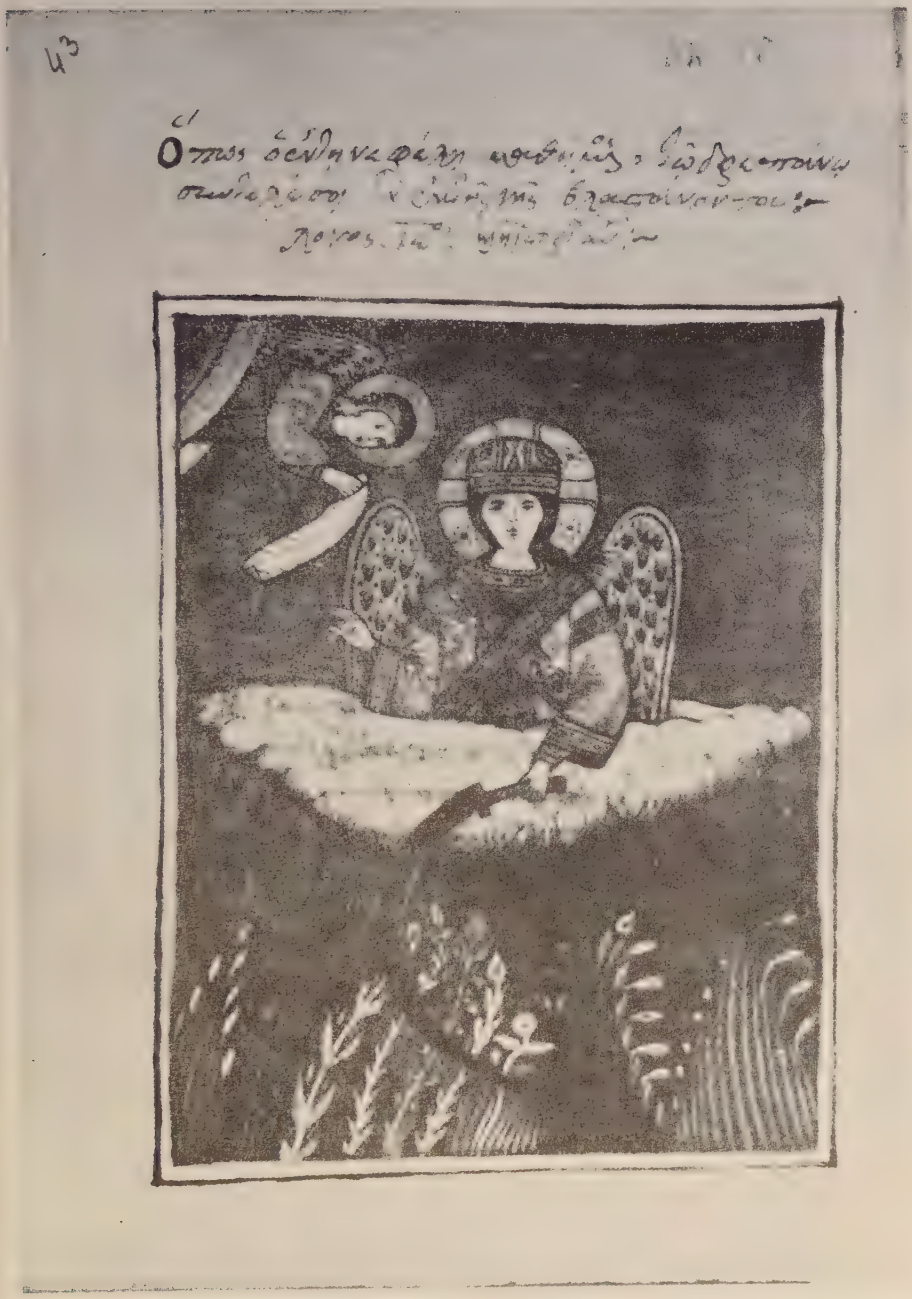
As a vernacular Greek translation of the Apocalypse of John with commentary, the Maximos version has special historical and linguistic importance, and incidental textual interest as well. In Codex 2402 the *Incipit* on fol. 1r, immediately below the headband and title, is of course *κείμενον*, or vernacular text proper : *Ἡ παροῦσα ἀπὸκάλυψις, εἶναι τοῦ κυρίου ἡμῶν 'ιῦ χῦ, τὴν ὁποὶ τὴν* (??) *ἔδωκεν αὐτῷ ὁ θεὸς καὶ π(ατ)ήρ, ὡς υἱῷ αὐτοῦ ὁμοουσίῳ,νὰ δείξῃ τοῖς δούλοις τοῦ τοῖς ἀποστόλοις, ἐκεῖνα ὁποῦ εἶναι χρεία νὰ γενοῦσιν ὀγλύγορα.* (Apoc. I. 1).

Correspondingly the *Explicit* of this work, tapered directly above the scribal doxology on fol. 194r, is the final section of *ἐξήγησις*, or vernacular commentary :

ὦ πρέπει πᾶσα δοξολογία, τιμή,
καὶ προσκύνησις, ἅμα τῷ πρ̄ί
καὶ τῷ ζωοποιῷ καὶ ἁγίῳ
πνὶ νῦν καὶ ἀεὶ καὶ
εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν
αἰώνων
ἀμήν.

One recognizes this ascription as approximately the doxology that is most frequently reiterated in Eastern Orthodox liturgy in our own times.

Maximos' common-speech rendition of the Johannine Apocalypse is a monument, not only of Greek language development in its day, but also of the « modern-speech » translation movement of the period. As early as the middle of the fifteenth century the Psalter had been translated into verna-



Chicago Ms. 931, Fol. 121v, The Reaping Angel-Messiah.

cular Greek, if the date of a Vatican manuscript be accepted (1). In 1638, the first printing of the Greek New Testament in the common dialect was completed (2). Maximos' own work in translating the Apocalypse was done shortly before 1600, to estimate from the date 1601 that is recorded on the earliest manuscript of his version (3). All the data available regarding his bibliography indicate that this was his earliest serious effort in vernacular translation (4), and that his distinctive rendering of the Psalter was a later production. To judge both from the subject matter of the works he translated and the quality of his own Greek, his interest and purpose in making vernacular translations were practical and popularizing, rather than scholarly and cultural. As repeated titles to various of his versions emphasize, he translated *εἰς κοινὴν ὠφέλειαν*. In doing so he stood nearer in purpose to the English Bible translators of 1525-1611, than to the modern-speech translators of today.

The text of the Maximos version of the Apocalypse has been printed in full, that its testimony to vernacular usage and text history may conveniently be available (5). My distinguished collaborator, Dean E. C. Colwell, notes the following characteristic constructions recorded in Chicago Ms. 931 :

> In the conversational Greek of Maximos' day *ἀπὸ* has already replaced *ἐκ* ; the dative case no longer lives ; all prepositions take the accusative case ; adjectives regularly precede substantives ; unemphatic personal pronouns precede the verb with which they are construed ; all verbs take the accusative case, etc (6).

It is conspicuously non-pedantic and irregular and com-

(1) Vatican Gr. 343 (A. D. 1450). CAVALIERI and LIETZMANN, *Specimina codicum graecorum* (Berlin and Leipzig, 1929), p. XVIII, Pl. 46.

(2) *Η ΚΑΙΝΗ ΔΙΑΘΗΚΗ ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ ΗΜΩΝ ΙΗΣΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ ΔΙΓΛΩΤΤΟΣ* [Pierre Aubert : Geneva] 1638.

(3) Athos, Iveron 605.

(4) See COLWELL, *McCormick Apocalypse*, Vol. II, Chapter I.

(5) *Ibid.*, Chapter V.

(6) *Loc. cit.* [De pareilles généralités ne peuvent servir à caractériser une forme quelconque de néo-grec].

mon-speech Greek that Maximos employs in his translation ; and therein lies its chief interest.

The Greek text used by Maximos as a basis for his translation was found by Dean Colwell to be mixed in character ; with closest affinity, however, to Hoskier's Family 119 (Gregory's Fam. 2067), a group represented by five manuscripts dating through the fourteenth to sixteenth centuries (1). This family is pilloried by Professor Josef Schmid of Dillingen-am-Donau as « one of the most worthless groups of the Andreas text for the Apocalypse » (2). Apparently the textual contribution of Codex 2402 is its least important feature.

As would be expected, the commentary in this manuscript is mixed as palpably as is the text proper. Fundamentally it is a version of classic Andreas. Almost inevitable Arethas elements are included ; and there is a *tertium quid*, as yet unidentified. The conjecture has been hazarded that Maximos himself contributed this third component. The internal character of the peculiar materials supports this hypothesis.

III. The Covers of the Codex

The binding of the Elizabeth Day McCormick Apocalypse is entirely worthy of the manuscript itself and its miniature cycle. That is saying a very great deal indeed. The covers are veritable masterpieces of Greek monastic bookbinding from the mid-Turkish period. They can be localized with unusual definiteness in time and place and history. In design they are aesthetically satisfying. Iconographically they are more than interesting. In layout they mark the culmination of a strange and fascinating development. In materials and construction they are remarkably sound. For the history of Greek-monastic craftsmanship in book-binding, about which nothing is published and little is known, they are primary sources of the very first importance.

(1) H. C. Hoskier, *Concerning the Text of the Apocalypse* (London, 1929).

(2) Letter to Dean Colwell, dated September 23, 1936.

The materials used in binding the codex were of the toughest quality, and were of the kind most frequently employed by Greek monastic binders in cover construction (1). From the outside to the inside they included: brass fore-edge fittings, dark brown goatskin, firm beechwood boards, linen sewing threads, hemp cords, and coarse linen lining.

Greek-monastic peculiarities in book binding, embodied in the McCormick covers, were such as these. The sewing threads, rather than the cords, were laced directly into the boards. This gave the quires the advantage of direct instead of indirect attachment to the covers. The colorful linen head bands were not stuck in place, merely, as is the lax modern mode, but were laced down into the boards and into the back lining as well. Thus they added to the strength of the construction. The linen lining overlapped the boards broadly on the outside — instead of inside — and directly beneath the goatskin covering. This contributed a further element of solidity. Modern bookbinders who know their own craft exclaim with approval and admiration when they examine the « forwarding », or the actual binding, of the Maximos codex.

In the long history of this craft, binders have been chiefly actuated by two main interests: (1) the desire to provide protection for the book; (2) the craving to addo its attractiveness by decorative enrichment. Greek monastic binders notably excelled in creating sound covers for lasting protection. Of this the strong binding of Chicago Ms. 931 is a first-class example. But the craftsman who « finished » or decorated these covers also excelled in high grade artistry. He blind-stamped his covers with representative designs that had iconographic distinction; and he set these stamps in a very coherent and well-balanced layout that had a truly great historical development back of it (Plate III).

The iconography impressed on these covers was quite

(1) See the study of « Greek Rebinding Colophons in Chicago Manuscripts » by Harold R. Willoughby in *Annales de l'Institut Kondakov* (Seminarium Kondakovianum), Vol. XI (1939).

peculiar, yet truly late Greek. It was confined to the top centerpiece, an ovoid crucifixion, and the four triangular cornerpieces — evangelist portraits — that were repeated on the back cover. The crucifixion here stamped was post-Byzantine in the most significant features of its iconography (1). It presented a dramatic and affecting contrast between the constrained grief of the Theotokos, with her hand to her cheek, and the humble resignation of the beloved disciple, with his hand on his breast. One desires to comment appreciatively on the restraint of these postures in comparison with the exaggerated tragedy of more modern and contemporary Greek crucifixions.

Among the evangelist portraits, stamped in the triangular cornerpieces, there is scrupulous differentiation between apostles and near-apostles. The former have long and dignified beards, while the latter have close-cropped beards. This parallels in portraiture the exceptional « western » ordering of the four gospels in such famous uncial codices as D, W, and X (2), where Matthew-John begin the series while Luke-Mark stand together at the end.

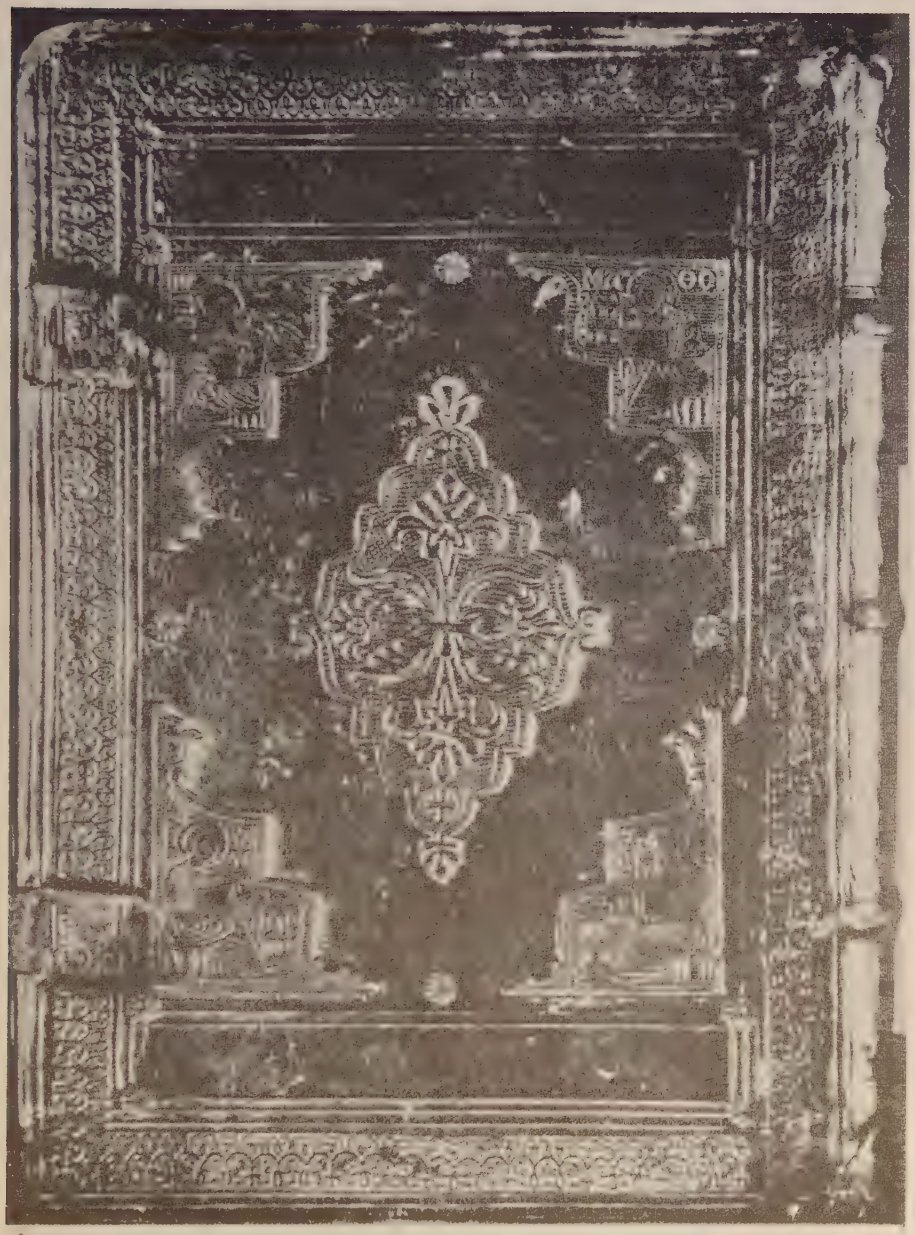
Furthermore, the Maximos cornerpieces also differentiate the synoptic evangelists from the fourth evangelist in a very peculiar way. All are seated types, and all are badly mixed. The synoptists are portrayed in conformity to the fourth-evangelist icon in Family 2400, which skillfully conflated the walking evangelist with the seated-author type (3). Less adroitly, the Johannine portrait combines the ecstatic standing evangelist of the John-Prochorus revelation scene (4), with a familiar seated-author figure. In each case, the seated posture of the evangelist underscores the conflate character of the portraiture.

(1) For the Byzantine record of crucifixion iconography with selected bibliography see Harold R. Willoughby, *The Four Gospels of Karahissar*, Vol. II (Chicago, 1936), pp. 404-411.

(2) Also the Gothic and Old Latin versions.

(3) Willoughby, *Gospels of Karahissar*, Vol. II, pp. 340-43, Pl. CII.

(4) A. M. Friend, Jr. *Portraits of Evangelists in Greek and Latin Manuscripts*, in *Art Studies*, Vol. V (1927), pp. 146 ff., XVIII ; Willoughby, *McCormick Apocalypse*, Vol. I. Chapter VII, Section II, Folio 15 Recto.



Chicago Ms. 931, Back Cover, Ca. 1700.

The general layout of the Maximos cover designs was very carefully planned. First, the main areas were plotted and guide lines were drawn. Some of these are still visible. Then the panels were outlined with a wheel. Finally different kinds of decorative stamps were applied with appropriate instruments. For the repeat pattern of the outside border, a fillet was used. For the centerpiece and cornerpieces, special large stamps were employed. The rosettes, which accent the angles of the layout, were applied with individual gouges. It is curious that on the top cover the rosette should be omitted directly above the almond centerpiece itself.

The distinguishing features of the whole well-organized scheme were the ovate centerpiece, the accompanying triangular cornerpieces, and the two long, narrow, blank end panels above and below. As a book-cover pattern this comprehensive layout can be traced back to Coptic Egypt of the period after the Islamic conquest. For the genesis and development of the plan in detail the reader is referred to Chapter IV in Volume I of *The Elizabeth Day McCormick Apocalypse* (1). Its transmission from Egypt to Greece extended across Arabia, Iran, Turkey in Asia and Europe, and the Republic of Venice.

Included in this development were Persian bindings by the Herat School under the Timurids, and Oriental-Venetian bindings of the Family of Ugelheimer and of the Most Serene Republic itself, even the famed Ducali. Combined Venetian and Turkish influences in Greece, plus native Greek skill, must be held responsible for the fine formulation of this layout in the mid-Turkish era on the Maximos covers.

As to the time and the place where Ms. 931 was rebound as at present, two codices in the Gennadion in Athens give convincing clues. One of them, an *Epitaphion* dated 1708, looks like a twin — it is all but identical — to the McCormick binding (2). This securely dates the Chicago covers as of the early eighteenth century.

(1) Read particularly Sections III to V inclusive.

(2) Lucy Allen PATON, *Selected Bindings in the Gennadius Library* (Cambridge, 1924), p. 16, Pl. IV.

The other related Gennadius binding is on a *Proskunetarion* (1). It repeatedly carries patterns that are identical — or nearly so — with different decorative designs on both the *Epitaphion* and the Chicago bindings. It is therefore possible, if not even probable, that all three bindings were created in the same atelier. Where the *Proskunetarion* covers were made, we definitely know ; for they are signed as the work of Joseph, a pilgrim-monk of the Monastery of Douskos in Thessaly. Here, as he says : *ἔδεσα καὶ τὸ παρὸν προσκυνιτάριον καθὸς νὶν ὁρᾶτε.*

These two Gennadius bindings, together with the Joseph-of-Douskos autograph, create the presumption that the Maximos covers were made in this Thessalian convent not long after 1700 (2). Since this was the exact period of Parthenios, the Metropolitan of Larissa, whose *ex libris* appears on folio 1 r, it is altogether probable that the manuscript was rebound in its present covers when he added it to his library. This really superior exemplar of Greek monastic bookbinding may accordingly be credited to craftsmanship developed at Douskos and to the bibliophile tastes of Parthenios of Larissa.

IV. **Manuscript Ornament**

Two prominent features of the text in Chicago Ms. 931 have aesthetic quality : its extensive rubrication, and the occasional patterning of panels of writing. The gay "red" of the *minium*, used to brighten the script at important places, is unusually widespread in this codex. Initials, titles, chapter and book numbers, the *κείμενον - ἐξήγησις* indications, as well as dots, dashes, and flourishes all stand out in red, regularly or occasionally. Invariably the illuminated initials were alternated in amount of elaboration. Apocalypse texts were given the distinction of elaborately flourished

(1) *Ibid.*, p. 16, Pl. V. The back cover shows more decisive designs common to all three of these related bindings.

(2) Concerning Douskos Monastery see Kostas Eleutheroudakes *ΕΓΚΥΚΛΟΠΑΙΔΙΚΟΝ ΛΕΞΙΚΟΝ*, Vol. IV (Athens, 1928), p. 736.

initials ; but commentary passages were introduced by only small and plain initials. On fol. 113v the allegorical number 666 had the loops of its three repeated units filled with bright *minium*.

As might be anticipated, text patterning was not as frequently indulged in this post-Byzantine manuscript, as was the case earlier. Nor was there much variety in the schematizations used. Columns and crosses, favorite Byzantine forms, were not written into this codex — unless the one-line cross-bar, interrupting a long taper on fol. 57v, be considered an attempt to make the sign of the cross. Text tapering, long or short, was not infrequent, however. Twenty-seven times over this was done, and always before a miniature. The practical or religious purpose of the arrangement was to maintain the canonical icon-text sequence (1). Its aesthetic purpose was to occupy blank space pleasingly.

The vocabulary of ornament recorded in this manuscript was somewhat restricted, but it was well-chosen to harmonize with both the miniatures and the script. It was apportioned in a masterly manner. Through the first half of the codex, where the miniatures were tentative and variant in their merits or demerits, ornamentation was generously allotted, by way of supplementation. Through the last half of codex, where the miniatures were of a uniformly high order of excellence, comparatively few decorative motifs were employed. There they would have been distracting (2).

One would not expect to find in so tardy a Greek manuscript either geometric and rectilinear patterns, or even complicated and stylized flower-and-leaf patterns. There are, however, a very few coarse renderings of foliate finials here and there in Ms. 931 (3). Also one miniature, on fol. 161r, has two attractive versions of the Sassanian palmette at the angles of its frame.

In the main the Maximos ornaments are of the rope or

(1) There are only five instances in this manuscript where the text precedes its illustration.

(2) The numerical proportions of distribution of ornamental motifs between the two sections are 34 : 5.

(3) Specifically they appear on folios 64r, 66v, 72r, 88r.

ribbon variety. These range all the way from simple knots, through twists, to complicated and many-stranded interlaces. None of them are plain outlines merely ; for they have all been enriched at the intersections by knobs or points usually in orange red. Such ornament is recognizable for the most part as provincial, rather than central Byzantine, and as reflective of foreign influences.

Quite by itself, both in style and location, is the double curvilinear design, framing a prophylactic formula and a trinitarian prayer, with which the manuscript ends. This is perfectly described when it is said : « It resembles nothing so much as the case of the well-known American dollar watch ». Among all the idiosyncrasies of this amazing codex, a watch colophon at the end is certainly most peculiar. Undoubtedly it was suggested by the contemporary printer's custom of impressing a decorative device at the end of his book. Being a frank reflection of a printing custom it seems particularly out of place in a miniatured manuscript.

V. The Maximos Miniature Cycle

The transcendently significant feature of the McCormick Apocalypse is its enormous and unique cycle of 69 miniatures, all but one of them being direct illustrations of contiguous texts (1). So far, this pictorial sequence is quite unmatched. Not another Greek Apocalypse is known with a cycle of text illustrations (2). Of revelation scenes seriated in other media and on other monuments, not a single series is known that parallels the Maximos cycle, even to the extent of a single composition. Unbelievable as it sounds, it is yet true that this great illustration cycle is apparently unique. Thus throughout its long extent, it makes fresh and important contributions to Apocalypse iconography. To be in a posi-

(1) The solitary exception is the John-Prochorus composition on fol. 15r which prefaces the seer's message to the Christian community in Smyrna.

(2) The quartet of bestial vignettes in the margins of the Darmarus-Kalophrena codices scarcely rate as illustration cycles.

tion to call attention to the finding and publication of such a cycle, is a prized scholarly privilege.

Because this 69-miniature series is unique, every tableau included has individual and singular importance. This applies even to the John-Prochorus inspiration scene (fol. 15r) among the letters to the seven churches, just because it is so obviously out of place in its epistolary context. Under the circumstances one must be more than grateful for the great length of the Maximos series. 69 different subjects gave opportunity to illustrate all the major spectacles of the Apocalypse itself, not to mention almost all the chapter divisions into which Andreas of Caesarea organized its text (1).

Comparing this grand total with the numbers of scenes in other great Revelation cycles, one finds it was distinctly more than average in its length. Renaissance-Reformation series generally tended to approximate the number 24, and so to recall the number of elders in the heavenly court. Late medieval cycles in the West tended to run to approximately 100 miniatures. The early medieval sequences, such as those painted in Beatus manuscripts or in the Trèves-Cambrai codices (2), included about the number in Chicago Ms. 931. The Russian Apocalypse cycle, of which the Old Ritualists or Old Believers were so fond, was numerically almost identical (3). This was because it was structurally organized to illustrate practically the same Andreas system of text divisions.

With such a comprehensive and unique Apocalypse cycle to deal with, the very least one can do is to print in full a list of the miniatures, together with an indication of the texts illustrated. Even this minimum formulation serves to make plain the extent to which the Maximos artists conformed the organization of their paintings to the original literary framework of the book they were picturing :

(1) All of Andreas' κεφάλαια are illustrated with only three exceptions.

(2) Trèves, Stadtbibliothek, Ms. 31 ; Cambrai, Bibliothèque de la Ville, Ms. 386.

(3) F. I. Buslaieff, *The Russian Illustrated Apocalypse* (Moscow, 1884 [in Russian]).

Text illustrations in the Elizabeth day McCormick Apocalypse

No.	Subject	Text	Fol
1.	I. The Anticipated Parousia of Christ	(Rev. 1 : 7)	4
	II. The Letters to the Seven Churches :		
2.	1. John Commissioned to Write	(1 : 9-16)	6
3.	2. First Letter ; To Ephesus	(2 : 1-7)	12
4.	3. Second Letter ; To Smyrna (John and Prochorus)	(2 : 8-11)	15
5.	4. Third Letter ; To Pergamum	(2 : 12-17)	17
6.	5. Fourth Letter : To Thyatira	2 : 18-29)	19
7.	6. Fifth Letter ; To Sardis	(3 : 1-6)	24
8.	7. Sixth Letter ; To Philadelphia	(3 : 7-13)	27
9.	8. Seventh Letter ; To Laodicea	(3 : 14-22)	31
	III. Vision of the Heavenly Throne and Sealed Book :		
10.	1. Vision of God enthroned in Heaven	(4 : 1-8)	35
11.	2. The Book of Destiny with Seven Seals	(5 : 1-5)	41
12.	3. The Elders Adore the Lamb Worthy to Open the Seals	(5 : 6-14)	44
	IV. Opening of the Seven Seals :		
13.	1. First Seal ; The White Horse	(6 : 1,2)	48
14.	2. Second Seal ; The Fiery Horse	(6 : 3,4)	51
15.	3. Third Seal ; The Black Horse	(6 : 5,6)	52
16.	4. Fourth Seal ; The Green Horse	(6 : 7,8)	54
17.	5. Fifth Seal ; The Souls of Slain Saints	(6 : 9-11)	56
18.	6. Sixth Seal ; Various Portents	(6 : 12-17)	58
19.	7. Angels Restraining the Four Winds	(7 : 1)	62
20.	8. All Nations Adore the Lamb	(7 : 9,10)	66
	V. The Blasts from the Seven Trumpets :		
21.	1. First Trumpet ; Fire, Hail, Blood	(8 : 7)	69
22.	2. The Angel Trumpeters and the Censer	(8 : 2-6)	72
23.	3. Second Trumpet ; The Burning Mountain Falls into the Sea	(8 : 8,9)	74
24.	4. Third Trumpet ; A Blazing Star Poisons Streams	(8 : 10,11)	75
25.	5. Fourth Trumpet ; Darkening of Sun, Moon and Stars	(8 : 12)	77
26.	6. Fifth Trumpet ; Falling Star and Locust Plague	(9 : 1-11)	78
27.	7. Sixth Trumpet ; The Euphrates Angels and the Demonic Horsemen	(9 : 13-19)	8[illegible]
28.	8. The Mighty Angel Clothed in a Cloud	(10 : 1-3)	8[illegible]
29.	9. John Eats the Book and Is Commanded to Measure the Temple	(10 : 8-11 : 2)	8[illegible]

10. The Prophetic Witnesses and the Beast from the Abyss	(11 : 3-7a)	92 v
11. The Two Witnesses Translated to Heaven ; the Earthquake	(11 : 11-14)	95 r
12. Seventh Trumpet ; Adoration of God in Heaven	(11 : 15-18)	96 v

VI. The Preliminary Conflict with the Dragon

1. The Woman in the Sun and the Seven-Headed Dragon	(12 : 1-5)	98 r
2. The War between Michael and the Dragon	(12 : 7-9)	102 v
3. The Dragon's Pursuit of the Woman	(12 : 13-16)	105 r
4. The Beast from the Sea authorized by the Dragon	(13 : 1-5a)	107 r
5. The False Prophet enforces the Cult of the Beast	(13 : 11-18)	110 v

VII. The Seven Warning Angels.

1. The Lamb on Mt. Zion followed by the 144,000 Ransomed	(14 : 1-5)	114 r
2. First Angel ; Eternal Good News	(14 : 6,7)	116 v
3. Second Angel ; Fall of Babylon	(14 : 8)	117 v
4. Third Angel ; Worship of the Beast	(14 : 9-12)	118 v
5. Fourth and Fifth Angels ; Harvest of the Earth	(14 : 14-16)	121 v
6. Sixth and Seventh Angels ; Vintage of the Earth	(14 : 17-20)	123 r

VIII. The Seven Bowls of God's Wrath :

1. The Angels with the Seven Plagues and the Victorious Saints	(15 : 1-4)	125 v
2. First Bowl ; A Plague of Sores	(16 : 2)	129 r
3. Second Bowl ; The Sea Turned to Blood	(16 : 3)	130 r
4. Third Bowl ; Rivers Turned to Blood	(16 : 4)	131 r
5. Fourth Bowl ; Scorching Heat	(16 : 8,9)	133 v
6. Fifth Bowl ; Darkness in the Beast's Kingdom	(16 : 10,11)	134 v
7. Sixth Bowl ; Kings from the East and Demons like Frogs	(16 : 12-16)	136 v
8. Seventh Bowl ; Cataclysm	(16 : 17-21)	137 r

IX. Final Conflict and the Millennium

1. Vision of the Scarlet Woman	(17 : 1-6)	139 v
2. Vision of the Scarlet Woman Explained	(17 : 7-18)	141 v
3. Angels Announce the Fall of Babylon	(18 : 1-24)	146 r
4. A Heavenly Multitude Praises God	(19 : 1-5)	152 r
5. The Marriage of the Lamb	(19 : 6-9)	153 v
6. The Conquering Messiah and His Angelic Horsemen	(19 : 11-16)	155 r
7. Destruction of the Beast and Its Worshippers	(19 : 17-21)	157 v
8. Satan Bound for a Thousand Years	(20 : 1-3)	161 r
9. The Enthroned Judges	(20 : 4a)	162 r
10. The First Resurrection	(20 : 4b-6)	163 r
11. Gog and Magog : The Siege of the Holy City	(20 : 7-9)	164 v
12. The Last Judgment	(20 : 11-13)	166 v

X. Final Instructions and the New Jerusalem

64.	1. The Lord Christ Promises a New Age	(21 : 5-8)	171 r
65.	2. The New Jerusalem and its Measurement	(21 : 10-27)	173 r
66.	3. The Throne of God With the River and Tree of Life	(22 : 1, 2)	181 v
67.	4. John and the Revealing Angel	(22 : 8, 9)	185 v
68.	5. John Instructed not to Conceal His Revelation	(22 : 10, 11)	186 v
69.	6. The Promised Parousia of the Messiah	(22 : 12-19)	188 v

This singular miniature cycle is reproduced integrally and in full-tone collotype in Volume I of *The Elizabeth Day McCormick Apocalypse.* Even without the assistance of color itself, it is there possible to observe the varied ways in which the Maximos miniaturists adapted the seriation of their paintings to the structure of the Johannine Apocalypse. They arranged their miniatures in sub-cycles of messages and seals and trumpets and warning angels and plague bowls, with backgrounds and compositions and color palettes and architecture distinctly varied from series to series.

It is further observable that the miniatures in the first half of the codex, up to fol. 113 or quire 15, were mainly the work of a small group of impractised neophytes ; while all the paintings in the last half of the codex were finished masterpieces by one very talented artist. Even in monochrome the characteristic excellencies of his style are evident : his mastery of comprehensive design, the power of his diagonal thrusts, the combination of decorative pattern and realistic naturalism in landscapes, and sculptural skill in the modelling of features and forms. The long last sequence of Maximos miniatures was indubitably the work of a very refined master artist (1). Plate II reproduces a good example of hic work.

In order to determine the genesis of this distinctive cycle, if possible, careful comparisons were made with all known and published series of Revelation scenes in whatever material. This investigation was prolonged through seven years of intensive research and extensive travel ; in America, Europe, the Soviet Union, and the Greek Near East. At first

(1) The full-color frontispieces to the two McCormick Apocalypse volumes illustrate typical color palettes and designs found in the first and last halves of the codex.

it seemed that the Russian Revelation cycle gave promise of explanatory relationship. There were stylistic similarities; and approximately the same number of scenes in the whole series. As has already been intimated, this numerical equivalence was found to be due to the circumstance that both the Russian and the Maximos cycles were organized to illustrate the same basic system of chapter divisions. The stylistic likenesses were due to the common derivation of both late-Greek and Russian art from the late-Paleologian art of the Byzantines. Then the detailed study of Buslaieff's plates and of original manuscripts in Leningrad and Moscow brought out overwhelming differences between the two cycles in compositional schemes, in controlling patterns, in architecture and backgrounds, and even in particular motifs and subjects that were regular in the Russian miniatures, but were absent from the Maximos series. Demonstrably the Russian illustrated Apocalypse did not explain Ms. 931.

Equally unrewarding were the comparisons with other known Revelation cycles (1). At the conclusion of all this comparative study, the Maximos series remained significantly unique and unparalleled.

From sheer lack of positive evidence to the contrary, it now seems most probable that the McCormick Apocalypse cycle was a creative effort of late Greek artistry, especially designed to illustrate this particular manuscript. In the painting of it, the artists drew upon a wide repertoire of appropriate motifs, most of them late Greek or late Byzantine and many of them derived from the Byzantine marshalling of the Last Judgment pageant. To this Greek core they incorporated familiar Western themes, like the bannered lamb of God (fol. 114r) or the German *Himmelskönigin* (fol. 98r); and they also made use of Islamic motifs, like the double-bladed sword of Mohammed and Ali (fols. 17r, 31r); and of Iranian motifs, such as the intelligent steeds of the famed four horsemen or of the rider-messiah. Positive evidence that the cycle was so created, rather than copied, is

(1) See *The Elizabeth Day McCormick Apocalypse*, Vol. I, Part II, Chapter VI.

found in its snug ideational fitness to the text it illustrates, the conglomerate character of many of the compositions, the evidences of experimentation in the earlier subcycles, and the obvious technical variations in the painting of different groups of miniatures. To the unique importance of the McCormick cycle there is thus added the vivacious interest of the freshness and originality of its miniatures.

VI. History of the Codex

Maximos the Peloponnesian, translator of the Johannine Apocalypse, was a minor Orthodox ecclesiast of the XVI/XVII century. As deacon and archdeacon in Alexandria, he acted as secretary to the scholarly Patriarch Meletios Pegas, and he became an intimate in the circle of Cyril Lucar, who later achieved fame as a reforming ecumenical patriarch. Making translations of theological works *εἰς κοινὴν ὠφέλειαν* was a line of activity in which Maximos was most thoroughly interested. His vernacular rendering of the Apocalypse, done just before 1600, was his first major work of this kind. My colleague, Dean Colwell, has demonstrated the possibility, if not the probability, that he was identical with Maximos of Kallipolis, whose diglot New Testament (an *editio princeps*) was published with Cyril Lucar's preface in 1638 (1).

Ms. 931 of Maximos' version of the Apocalypse was written and miniatured early in the seventeenth century. All important lines of evidence: paleographic, iconographic, stylistic, watermarks, point in this direction. Definitely dated December 1641 (*ΔΙΚΕΒΡΙΕ* 1641) is an embroidered roundel in the author's collection that portrays an almost identical patriarchal Christ to the one who regularly presides over the heavenly adoration scenes in the McCormick cycle (2). The paintings can scarcely be much later than the roundel; and they may be earlier. This codex is the only recorded copy

(1) *Op. cit.*, Vol. II, Chapt. II.

(2) Fols. 35v, 41v, 44r, 96 v, 152 r; *Op. cit.*, Vol. I, Plates XIII, XIV, XV, XXXV, LVIII.

of Maximos' version to be miniatured. In its own limited Maximine circle it is unique.

The provenance of the work was undoubtedly Greek, like its language. The ornament, however, is not Phanariote ; nor is the cycle Athonite ; nor are the style and iconography insular-Greek in character. Observable affinities with north Balkan art — Bulgarian and Serbian — seem to indicate northern Greece — not central or southern — as the area that produced this exceptional codex. It was doubtless a monastic creation.

The next chapter in its history is suggested by the library mark on fol. 1r : « And this with the others of Parthenios of Larissa ». Parthenios was an influential ecclesiast and well-known bibliophile of the XVII/XVIII century. Various manuscripts from his library are known in scattered collections today (1). Some of them carry the same *ex libris* as that in Ms. 931. Some have purchase dates and price marks recorded in them.

It cannot reasonably be doubted that the present impressive binding of the codex was made at Parthenios' direction when he added the book to his distinguished library shortly after 1700. The Monastery of Douskos in the Peneios valley, some 30 miles from Larissa, was probably the place where the binding was done. That convent may well be proud of this example of its craftsmanship.

How the manuscript in its binding travelled from Thessaly to Paris cannot now be told. Most fortunately it was there seen by Miss Elizabeth Day McCormick of Chicago, in March of 1932. Her good taste and acumen unerringly dictated its immediate purchase. On her return to Chicago in December she brought her discovery to the attention of Professor Edgar J. Goodspeed, and assigned the privilege of investigating it to the New Testament Department in the University. The manuscript was announced on December 28, 1932 at a meeting of the Society of Biblical Literature and Exegesis, held exceptionally in Chicago that year (2).

(1) Istanbul, Metochion of the Holy Sepulcher, Ms. 459 ; Jerusalem, Patriarchal Library, Ms. 74 ; Jerusalem, Sabas Library, Ms. 670.

(2) *Journal of Biblical Literature*, Vol. LII, Parts II and III (June-September, 1933), pp. 81-107.

Since that time Dean E. C. Colwell and the writer have been closely engaged in investigating the problems presented by the McCormick Apocalypse. With characteristic open-handedness, Miss McCormick personally presented the codex to the University on December 20, 1937. To assure that the manuscript should be published in a manner worthy of itself, the American Council of Learned Societies excelled its previous generosities and provided a munificent subsidy for the publication of the codex, including the facsimile reproduction of all its fascinating miniatures.

Chicago. HAROLD R. WILLOUGHBY.

LEBEDIA

STUDIES ON THE MAGYAR BACKGROUND OF KIEVAN RUSSIA

Dedicated to Henri Grégoire

§ 1. Introductory Remarks

Until recently it has been customary to start any general outline of Russian History with the formation of the Russo-Varangian state at Kiev. Such an approach is no longer acceptable. It is becoming more and more obvious that the Kievan state was but a stage in a protracted historical process. In a general sense the foundations of Russian history have to be explained by the Iranian and Gothic backgrounds of South Russia, as was made clear by Michael Rostovtzeff in his studies on the origins of Kievan Russia (1921-1922) (1).

The rise of the Antae (fifth to sixth centuries A. D.), as I have tried to prove in some of my recent articles was the result of a symbiosis of the As (Alani) and the Eastern Slavs, the latter having been politically organized by the former (2).

After the break-up of the Empire of the Huns (late fifth century) peoples of varied ethnic origin — Iranian, Turkish, Finnish, Slavic — occupied sections of the South Russian

(1) M. Rostovtzeff, *Proiskhoždenie Kievskoj Rusi*, in *Sovremennye Zapiski*, IV (1920) ; id., *Les Origines de la Russie Kievienne*, in *Revue des Études Slaves*, II (1922) ; Id., *Iranians and Greeks in South Russia* (Oxford, 1922).

(2) G. Vernadsky, *On the Origins of the Antae*, in *Journal of the American Oriental Society*, 59 (1939), pp. 56-66 ; *id.*, *Goten und Anten in Südrussland*, in *Sudostdeutsche Forschungen*, III (1938), pp. 265-269.

and Northern Caucasian steppes partly in isolated racial units, partly intermingled with each other. The invasion of the Avars in the second half of the sixth century produced for some time considerable havoc among all these tribes but the Avars remained only a comparatively short time in South Russia and proceeded further west to Pannonia.

It was probably after the Avar raid that the Bulgars and the Magyars consolidated themselves as political units (1). The pressure from the Khazars (first half of the seventh century) resulted in driving the Bulgars to the Balkans and the Magyars to « Lebedia » or « Atelkuzu », which, as Henri Grégoire has clearly shown, was not east but west of the Don River (2).

It was generally accepted until recently that the Magyars spent in South Russia if not three years, as Constantine Porphyrogenitus was supposed to suggest in his *De Administrando Imperio* (hereafter quoted as DAI), still a comparatively brief length of time (3). The reading by Henri Grégoire of « three hundred years » instead of « three years » in DAI necessitates a complete change in our estimates of the role played by the Magyars in both the political and the social life of South Russia (4). If we assume that they stayed in this area for such a long period as two or three centuries, if not exactly for three hundred years, we must try to find more traces of their domination than have been accepted until now.

It is well known that during the eighth and ninth centuries most of the East Slavic tribes as far north as the Oka River were politically dominated by the Khazars. Where shall we place the Magyars and how shall we adjust them to the general frame of the picture?

(1) G. Moravcsik, *Zur Geschichte der Onoguren*, in *Ungarische Jahrbücher*, X (1930) (hereafter quoted as Moravcsik), pp. 71 ff. ; S. Runciman, *A History of the First Bulgarian Empire* (London, 1930) (hereafter quoted as Runciman), pp. 10 ff.

(2) H. Grégoire, *L'Habitat primitif des Magyars* », *Byzantion*, XIII (1938), pp. 268 ff.

(3) I use Migne's reimpression of the *De Administrando Imperii*, (*Patr. gr.*, vol. 113).

(4) H. Grégoire, (as in Note 4), p. 267 ; Id., *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 91 (1937), pp. 630-641.

We know from Constantine's DAI that the Magyars « stayed with the Khazars », which means that the former were the vassals of the latter. In such a case we have the means of amending our notion of the domination of the East Slavic tribes by the Khazars. Some of the Slavs paid tribute directly to the Khazars, others must have been under the Khazar authority indirectly through the medium of Magyar chiefs, or *voevodas* as Constantine calls them. In any case it is obvious that the problem of the early relations between the Magyars and the Eastern Slavs requires serious reconsideration.

In approaching this problem we will start from the top, so to speak, and will analyze first the information on the Magyars available in Russian sources of the eleventh and the twelfth centuries.

§ 2. **The Magyars in the Russian Primary Chronicle.**

In order to estimate rightly the value of the information on the Magyars supplied by the Russian Primary Chronicle (hereafter quoted R. C. P.) (1), we have to keep in mind that

(1) The Russian Primary Chronicle or the *Povest Vremennykh Let* (Chronography) was completed *ca.* 1113, but it seems obvious that it was preceded by some older annals,written in the eleventh century. See. A. A. Šakhmatov, *Rasyskanija o Drevneišikh Russkikh Letopisnykh Svodakh* (St. Petersburg, 1908) ; S. H. Cross, *The Russian Primary Chronicle*, Cambridge, Mass., 1930), pp. 96 ff., takes, however, exception to most of Šakhmatov's theories. The *Povest Vremennykh Let* is available in several slightly different versions, of which the basic are those preserved in the Hypatian and the Laurentian Chronicle. The latter is available in English translation by S. H. Cross (as cited above). I use primarily the Hypatian version. My English translation of some of the excerpts as quoted below follows partly S. H. Cross' translation, with some changes, however. A. A. Šakhmatov made an attempt to reconstruct the text of the original version of the R. P. C. in his *Povest Vremennykh Let*, I (Petrograd, 1916). The following abbreviations will be used hereafter for different versions of the Russian chronicles :

H = Hypatian, quoted from the *Polnoe Sobranie Russkikh Letopisei*, Vol. II, fasc. 1, 3d edition (Petrograd, 1923).

the latter was compiled in the second half of the eleventh century, that is, almost two hundred years after the migration of the Magyars to Hungary. The eleventh century chronicler's sources might have been the result partly of the use of some older annals, and partly of the use of oral tradition. We cannot therefore accept the R. P. C.'s information without reservations.

It is to be noted that the R. P. C. contains two different narratives on the *Ougry* (Ugrians), as the Magyars were known in old Russia. The Ugrians are dealt with first in the introductory part of the R. P. C., before the chronological arrangement of events starts in the Chronicle, and then once more in the annals proper under the year A. M. 6406 (A.D. 898). Let us quote the two narratives *in extenso*.

A. The first narrative on the Ugrians (Introductory Part of the R. P. C.) (H, cols. 9-10).

> « While the Slavs dwelt along the Danube as we have said, there came from among the Scythians, that is from the Khazars, the so-called Bulgars and settled themselves on the Danube ; they oppressed the Slavs. Afterward there came the White Ugrians and inherited the Slavic country having driven out the *Volokhy* [Franks] (1) who had taken this Slavic land previously to that. And these Ugrians first appeared (*počaša byti*) in the reign of the Emperor (*Tsar*) Heraclius who campaigned against Khuzraw, the Shah (*Tsar*) of Persia ».

L = Laurentian, quoted from the *P. S. R. L.*, Vol. I, fasc. 1, 2d ed. (Leningrad, 1926).

N = Novgorodian, quoted from the 1888 separate edition : *Novgorodskaia Letopis po sinodalnomu kharateinomy spisku* (St. Petersburg : Arkheografičeskaja Komissija).

S = Sophian, quoted from *P. S. R. L.*, Vol. V, fasc. 1, 2d ed. (Leningrad, 1925).

(1) There is no doubt that the *Volokhy* in this passage have to be identified as the Franks. By the *Volokhy* here « the Romans » are meant, and the term is applied to the Franks in view of the assumption of the (Roman) Imperial title by Charlemagne. Cf. A. A. Šakhmatov, *Drevneišie sudby russkogo plemeni* (Petrograd, 1919), p. 25.

Following this passage the chronicler turns to the invasion of the Avars (*Obry*) and their subsequent annihilation and then resumes the narrative on the Ugrians.

> « After them [*i. e.* the Avars] there came the Patzinacs (*Pečeneze*), and then the Black Ugrians passed by Kiev ».

B. The second narrative on the Ugrians
(A. M. 6406 = A. D. 898)
(H, c. 19).

> « Then the Ugrians passed by Kiev over the hill which is now called the Ugrian [Settlement] (*Ougorskoe*). And they came to the Dnieper and pitched their tents. They had indeed the ways of the Cumans (*Polovcy*) [*i. e.* they were nomads]. And they came from the East and [then] they struggled across great mountains which are known as the Ugrian Mountains [Carpathian Mountains] and began to fight against the people settled there. The Slavs had been the original settlers there and [then] the *Volokhy* [Franks] took the Slavic land, and following that the Ugrians chased the *Volokhy* away and occupied that land and settled there together with the Slavs, having subdued the latter to themselves ».

In comparing the two narratives we may see that their contents are essentially the same. Both refer to the occupation by the Magyars of the middle Danubian plains, the present day Hungary. Both likewise mention the Magyar march by Kiev. On the other hand, there is a great divergency between the two narratives. While the second one attributes the occupation of the whole Hungary to the Ugrians who passed by Kiev on or before A. D. 898, the first narrative makes a clear distinction between the two groups of the Ugrians, the White Ugrians and the Black Ugrians. According to the first narrative, it is the White Ugrians who had settled Hungary, or the major part of it, before the march of the Black Ugrians, the movement of whom must therefore be considered as the last wave of the

Magyar drive to Hungary, and not as the migration of the whole nation.

It might be assumed that the second narrative is but a summary made by the eleventh century chronicler of the sources available to him, while the first narrative preserved some of the traits of the original sources intact. Assuming this we must give to the first narrative more credit than has been done before.

The name White Ugrians of the R. P. C. has to be compared with the *Σαράγουροι* of the Excerpta de Legationibus. « Saraguroi » is certainly to be read « Saraugri » that is, the White Ugrians (1).

I would still hesitate to identify the Black Ugrians (2). It is important, however, to point out in this connection that we find the distinction between the White Ugrians and the Black Ugrians in some Latin sources of the eleventh and the twelfth century. Thus, we read in the twelfth century revision of the eleventh century chronicle by the monk Adenar the following note on St. Bruno : « Abiit in provinciam Ungriam quae dicitur *Alba Ungaria*, ad differentiam alteri *Ungrie Nigre* » (italics are mine) (3).

K. Grot has suggested that by the White Ugria the original dominions of King Stephen are meant here, while the Black Ugria has to be identified with Transylvania. In fact, the twelfth century editor of Ademar's Chronicle, spea-

(1) « Excerpta de Legationibus », ed. MIGNE. *Patrologia Graeca*, vol. 113, c. 96 ; ed. de Boor (Berlin, 1903), p. 586. See Moravcsik, pp. 55 and 60 : D. EVROPEUS, *K voprosu o narodakh obitavšikh v srednei i severnoi Rossii*, *Žurnal Min. Nar. Prosv.*, 139 (1868), p. 66.

(2) Dr. Nicholas Toll has called my attention to the fact that according to Chinese tradition white color is associated with the west and black color with the north. See J. J. M. de Groot, *Die Hunnen der Vorchristliche Zeit* (Berlin and Leipzig, 1921), p. 20. In such cas White Ugrians would mean West Ugrians, and Black Ugrians those of the North.

(3) « Ademari Historiarum Lbri III », *Monumenta Germaniae Historica*, *Scriptores*, IV, p. 129. Cf. K. GROT, *Moravia i Madjary* (St. Petersburg, 1881) (hereafter quoted as Grot), p. 244. I cannot accept Grot's comment on this point.

king apparently of the conquest of Transylvania by Stephen, calls the region he conquered *Ungriam nigram* (1).

The Black Ugrians (*nigri Ungri*) are likewise mentioned in St Bruno's letter to the Emperor (then, King) Henry II (*ca.* 1007) (2).

We turn to the information of the R. P. C. concerning the origins of the white Ugrians. According to the R. P. C. they « first appeared » at the time of the war between Emperor Heraclius and the Persians. The source of this passage in the R. P. C. is apparently the Byzantine chronicle of George the Sinner (Hamartolos). This chronicle was translated into the Slavonic in the first half of the eleventh century if not in the tenth century (3).

According to the Slavonic version Heraclius called « the Ugrians » (Ougry) to his assistance against Persia (4). In the Greek original instead of Ugrians, Turks (*οἱ Τοῦρκοι*) are mentioned (5). We may see that both the Slav translator of George Hamartolos and the compiler of the R. P. C. had their own ideas about Ugrians which they drew not from Hamartolos but from some other source of information. It might be argued that the translator of Hamartolos used the name Ugrians instead of the Turks simply because in his time (tenth century A. D.) the Byzantine writers, as for example Constantine the Porphyrogenitus, applied the name of the Turks to the Magyars.

The compiler of the R. P. C., however, went even further and identified these Magyars not simply as the Ugrians but as the White Ugrians. In my opinion both the translator of Hamartolos and the compiler of the R. P. C. must have had some definite reason for referring the origins of the White Ugrians, or the Magyars, to the reign of Heraclius, that is

(1) *M. G. H., SS.*, IV, p. 131. Cf. Grot, p. 245.

(2) *Slavische Bibliothek*, II (Vienna, 1858), p. 309 ; cf. Grot, p. 245.

(3) M. N. Speranskij, *Istorija drevnej russkoj litertury*, I (3d ed., Moscow, 1920), pp. 221 f. ; V. M. Istrin, *Khronika Georgija Amartola*, II (Petrograd, 1922), pp. 306ff.

(4) Istrin, *Kh. G. A.*, I (Petrograd, 1920), p. 434.

(5) Georgii Monachi, *Chronicon*, ed. de Boor, II (Leipzig, 1904), p. 670.

to the first half of the seventh century. It might be that they both used some oral tradition of the Magyars or concerning the Magyars.

§ 3. Lebedia : The « Habitat » of the Magyars in South Russia.

According to DAI, ch. 38 the area occupied by the Magyars in South Russia was known as Lebedia. The location of Lebedia is identified by Constantine Porphyrogenitus as the region of the river *Χιγγυλούς*, which is certainly to be identified as Ingul, a tributary to Bug.

From « Lebedia » the Magyars, according to DAI, moved to « Atelkuzu » (« Mesopotamia »). This latter area is clearly defined by the names of the rivers, mentioned by Constantine. The names are as follows : *Βαρούχ*, *Κουβοῦ*, *Τροῦλλος*, *Βροῦτος* and *Σέρετος*. They may be identified as Dnieper, Bug, Dniester, Prut and Seret (1). They are listed by Constantine from east to west apparently in the order of the movement of the Magyars. We notice that the eastern section of « Atelkuzu » comprises the region of Ingul. Thus the region of Atelkuzu partly coincides with Lebedia, stretching farther west however.

The occupation of the whole of Atelkuzu by the Magyars probably took place around A. D. 888 (2). If we assume, on the basis of Grégoire's emendation, that the Magyars spent three hundred years in Lebedia before moving to Atelkuzu, it would mean that they came to Lebedia about 588 A. D. We certainly are not compelled to take Constantine's figure at face value, since it must have been a rough estimate only. But it seems quite probable that the Magyars came to Lebedia at the end of the sixth or in the beginning of the seventh century, at the time of the formation of the Khan Kuar's Bulgaro-Magyar Empire (A. D. 584-642) (3). It is interesting to take into consideration also, that (as we have seen) according to the R. P. C. the White Ugrians, *i. e.*

(1) Grégoire, as quoted in Note 4, p. 267.
(2) Macartney, p. 82.
(3) Moravcsik, pp. 79f., 89 ; Runciman, pp. 14ff.

the Magyars, formed their state (« began to exist », *počaša byti*) in the reign of the Emperor Heraclius (610-641). The evidence fits in together very well.

Let us attempt, now, to identify the territory of Lebedia. As has been mentioned, Constantine refers to the region of the Ingul river. This might have been one of the provinces occupied by the Magyars, but certainly not the whole area under their control. The latter must have been much vaster, as we may judge from the fact that there are a number of localities in South Russia whose names seem to reflect the old name of « Lebedia ».

Considering the name « Lebedia » itself we cannot accept C. A. Macartney's suggestion that it should be derived from the Greek word *λιβάδιον* (1). If it were the case, the Greeks would not have failed to notice this, or at least to comment on the similarity of the terms. There is indeed a Slavic (South Russian) word which is derived from the Greek *λιβάδιον* : *levada* but there is practically no reflection of it in Russian geographic nomenclature.

Constantine derives the name of the country, Lebedia from the name of the progenitor of Magyar *voevodas*, Lebedias. We may consequently attempt to connect the name of the country with the name of the ruling clan of the Magyars. Commenting on the name itself we have to take into consideration that it may be likened to the Slavic words *lebed'* (swan) and *lebeda* (Chenopodium, goosefoot).

Lebeda is the form used both in old and in the modern Russian language. There were also parallel old forms *lobeda* and *loboda* (2) ; the latter is also the Ukrainian word for Chenopodium.

We likewise have *loboda* in Rumanian and *λοβουδιά* in modern Greek. And the Hungarian word for Chenopodium is *laboda* (3) which see is to be in exact accord with the

(1) Macartney, p. 92.

(2) I. I. Sreznevskij, *Materialy dlja slovarja drevnerusskogo jazyka* (hereafter quoted as Sreznevskij), II (St. Petersburg, 1902), cols, 13 and 37.

(3) M. Ballagi, *Wörterbuch der Ungarischen und Deutschen Sprache*, I (Pest, 1872) (hereafter quoted as Ballagi), *s. v.* ; F. Mi-

Russian and Ukrainian *loboda*. There is another Hungarian word : *libatop* (1) which has some similarity with the Russian *lebeda* ; it is apparently derived from *liba*, gosling, goose, and thus corresponds even more closely to Chenopodium, *χηνοποῦς*. It is possible that the words *oiba*, *libatop*, *lalaboda* were either originally Magyar, or borrowed by the Magyars from some Central Asiatic or Siberian language and later passed on by them to the Slavs.

The question we have naturally to put now is, how did it happen that the name of the ruling clan of the Magyars or of the country occupied by them Magyars was associated with *lebeda*, Chenopodium? It could hardly have been simply the result of the fact that there is a profusion of Chenopodium in South Russia. This herb does not seem to be the most characteristic plant of the area, nor is its expansion limited to South Russia alone. It is a plant common to the whole of Eurasia.

We have to look apparently for some more specific reason. The Chenopodium must have been considered of some special value by the Magyars. M. I. Rostovtzeff has suggested to me (in private conversation, March 7, 1939) that the Chenopodium might have had some ritualistic importance in the primitive Shamanism of the Magyars. We know from Herodotus (IV. 75) that the Scythians inhaled the fumes of the seeds of hemp burned in the bathhouse as a kind of drug. According to the same author (I. 202), people of certain Central Asiatic tribes burned the fruits of a certain tree and when intoxicated by the fumes performed ritualistic dances and songs. Chenopodium might have been used in a similar way.

The herb also might have been used as an item in Shamanic medicine. It seems not amiss to note in this connection that in modern medicine tea made of *Chenopodium vulvaria*

KLOSICH, « Die slavischen Elemente im Magyarischen », *Denkschriften der Kais. Akademie der Wissenschaften*, Philos.-hist. Klasse, XXI (1872), p. 39 ; cf. also F. MIKLOSICH, *Etymologisches Wörterbuch der Slavischen Sprachen* (Vienna, 1888), p. 172.

(1) BALLAGI, *s. v.*

is recommended for treatment of hysteria (1). We have to take into consideration that, as is now generally accepted the forebears of the Magyars came to South Russia from Western Siberia (2). Now, certain forms of hysteria are common even in modern times among the Yakuts and some other native tribes of Siberia, especially among women. The kind of hysteria which has been best studied in the Yakut area is known as *meriachenie* (3). If this, or other form of hysteria was common among the Siberian tribes in the period we are dealing with, the importance of Chenopodium as a medicine would become obvious.

All the above considerations are, of course, of a hypothetical nature only, but they seem not quite amiss as a tentative approach to the problem.

However, while discussing the associations of the name « Lebedia », we must not discard the Slavic « *lebed* » either. There might have been instances where the names of localities which originally derived from *lebeda* later on became associated in popular thought with *lebed'*. Associating a name or a technical term with two or more different roots is a characteristic phenomenon in the development of the folklore of any people, and it is particarly true of the development of Russian popular thought.

Moreover, there might have been some inward connection between *lebeda* and *lebed'* with regard to the respective derivation of these two words. Bearing in mind the interrelation of Magyar word *liba* (goose) and *libatop* (Chenopodium) I suggest the possibility of associating Slavic *lebed'* with Magyar *liba* and consequently with *lebeda*. The very name of the herb, Chenopodium is derived from the shape of the leaves, of some species, resembling a goose's foot. My conjecture is that the design of the goosefoot shaped leaf of

(1) E. Meyer, *Pfanzliche Therapie* (Leipzig, 1935), p. 117. I am indebted to my sister, Dr. Nina Toll, for this reference.

(2) Moravcsik, p. 89.

(3) S. I. Mickevič, *Menerik i empirjačenje*, in *Materialy Komissii po izučeniju Jakutskoj A. S. S. Respubliki*, N° 15 (Leningrad : Akademija Nauk, 1929).

Chenopodium might have been used for the *tamga* or coat of arms of Lebedia's clan (1).

We turn now to the toponymical data. Either from *lebeda* or from *lebed'* the names of the following localities in South Russia might be derived :

Lebedin, town on the river Turia, formerly in the district of Chigirin, province of Kiev (2). Not far northwest from the sources of Ingul River.

Lebedin, in the former Braslav district in Podolie (mentioned in the sixteenth century) (3).

Lebedin, city in the former Kharkov province, on the river Olshanka, a tributary to Psiol.

Lebediaň, on the upper Don river, former province of Tambov. The name in its present form seems to be connected with *lebed'* rather than with *lebeda*, but it can be the result of the second association.

In addition to possible reflections of the name, Lebedia, in Russian toponymics we have also to consider the reflection of the name « Ugrians ».

There are names of two rivers which may be mentioned in this connection :

Ugra, a tributary of the upper Oka River.

Ugrin, a tributary to Udy, tributary to Donets (in the vicinity of present day Kharkov). Mentioned in the *Kniga Bolšomu Čertežu*, which was compiled in the sixteenth century and revised in 1627 (4).

(1) It is interesting to consider in this connection the titles of the two supreme Magyar chiefs as referred to by both Ibn Rusta and Gardizi : *kende*, king and *gila*, or *jila*, acting ruler. I recognize these names as clan names and am inclined to interpret them as follows : *kende* as the Magyar word *kender*, hemp ; and *gila* as Magyar *gili*, turtle dove. According to Frähn, *De Chazaris*, the title of one of the highest Khazar dignitaries was *Kender Khagan*. Cf. D. A. Chvolson, *Izvestija o khazarakh* etc., *Žurnal Min. Gar. Prosv.*, vol. 140 (1868), p. 719.

(2) P. P. Semenov, *Geografičesko-statističeskij Slovar Rossijskoj Imperii* (hereafter quoted as Semenov), III (St. Petersburg, 1867), p. 20. See map, attached to Vol. XIV of V. P. Semenov's *Rossija* (St. Petersburg, 1910).

(3) M. S. Gruševskyj, *Istorija Ukrainy-Rusi*, VII (Kiev-Lvov, 1909), p. 15.

(4) *Kniga Bolšomu Čertežu*, 2d ed. (St. Petersburg, 1838), p. 9.

To these we may add Ugorskoe (*Ougorskoe*), the name of an old settlement at Kiev, on a hill on the bank of the Dnieper River, mentioned in the R. P. C. (H, pp. 17-19). It was probably situated close to the Monastery of the Caves.

Some other traces of the Magyar occupation of South Russia may likewise be discovered in toponymics. For example 'Kut', the name of several localities in South Russia, may be explained not only from the South Russian word *kut*, corner (as such names are usually explained), but also from the Magyar *kut*, well. We have, for example:

Kut Snezhkov, village in former Province of Kharkov, district of Valki (1).

Krasnyi Kut or Krasnokutsk, town in former Province of Kharkov, district of Bogodukhov (2).

The toponymical data, as quoted above, imply that there might have been two areas of Magyar settlement in South Russia: an eastern one in the former Kharkov Province (with possible extension to Tambov Province) and a western one in the former Kiev Province (with possible extension to the former Podolie Province). There apparently was also Magyar settlement, perhaps a garrison, stationed as far north as the river Ugra, tributary to the Oka.

With the exception of the first Lebedin as mentioned above, there seem to be no traces of the Magyars in the toponymics of the Ingul region, but this is probably due to the turbulent history of this area, which was subject to so many later invasions of the nomads. Constantine's statement in DAI leaves no doubt that the Ingul-Ingulets area was for some time controlled by the Magyars, in fact it is just this area which is known as Lebedia to Constantine.

The toponymical evidence is of course not decisive in itself. It would be essential to support it with some archeological data at least. Unfortunately, the archeology of South Russia for just the period we are interested in, that is from the seventh to the ninth century, has not been sufficiently studied although interesting attempts have been made

(1) Semenov II, p. 884.
(2) Semenov II, p. 774.

recently to present a general survey of « Lebedian » findings (1).

Both W. Zacharow and N. Fettich consider some of the objects found at Verkhnee Saltovo as belonging to the Magyar archeological type. Verkhnee Saltovo is situated on the Donets River in the former Volchansk District of Kharkov Province, therefore it is not far from the 'Kharkov' center of Lebedia to which the toponymics as quoted above refer. Fettich mentions also within the tentative Lebedia area findings at Liada, former Tambov Province ; Vorobjevo and Gaevka, former Voronezh Province (2). Whether any of the objects of the objects of nomad art and archeology found in the vicinity of Kiev may be connected with the Magyars, I cannot tell from the reproductions available (3). The drinking horn found at Chernigov is, in Fettich's opinion typical for old traditions of metal ware in Lebedia *milieu* (4).

It would likewise be interesting to investigate in this connection the barrows (*kurgany*) on the River Ugra in the former Province of Kaluga which Spicyn refers to the period preceding the coming of the Varangians (5). On the whole, while there is insufficient archeological evidence to support the toponymical data, at least there is nothing contradictory between the two and there is room for further exploration.

Summing up the results of the preceding argument we may tentatively define the boundaries of the Magyar state in South Russia, the ' Lebedia ', as stretching from Podolie and Ingul area in the west and south to the upper Donets

(1) W. Zacharow and W. Arendt, « Studia Levedica », *Archaeologia Hungarica*, XVI (Budapest, 1934) ; Nándor Fettich, « Die Metallkunst der Landnehmenden Ungarn », *Archaeologia Hungarica*, XXI (Budapest, 1937).

(2) N. Fettich (as in Note 32), pp. 188ff. cf. also N. Fettich), *Bronzeguss und Nomadenkunst* (Prague : Kondakov Institute, 1929, pp. 34-35.

(3) Pictures of some of the objects of Nomad art found in Kiev and vicinity have been published in *Drevnosti Pridneprovja* (Khanenko's collection), IV (Kiev, 1901) and VI (Kiev), 1902).

(4) See Fettich (as in Note 32), p. 163.

(5) A. A. Spicyn, *Rasselenie drevne-russkikh plemen po arkheologičeskim dannym*, in *Žurnal Min. Nar. Prosv.*, 324 (1899), p. 310.

and Don in the east with the extension to the Ugra River on the north. We should note particularly that there is a probability of the existence of a Magyar settlement at Kiev some time in the ninth century.

§ 4. The Magyars and the Slavs in Lebeda.

There is little doubt that the Magyars dominated politically the Slavs in Lebedia.

> « They exercise dominion over all of the Saqlāb [Slavs], who are adjacent to them and they put upon them heavy burdens, and they are in their hands in the position of captives » (Ibn Rusta) (1).
>
> « They have completely subjugated the Slavs and they always order them to provide food for them and consider them as their slaves » (Gardizi) (2).

From the evidence of these two Oriental historians quoted we may conclude that the Slavs had to pay tribute to the Magyars and that this tribute had to be paid, at least partly, in kind, that is, in agricultural products, « to provide food » for the Magyars.

It is interesting to note in this connection the interrelation of some words in Magyar and East Slavonic (Russian) languages (3). For example, the Magyar word *rab*, slave (in which *a* is pronounced like the English *a* in ' tall ' ; in Russian transliteration it would be *rob*) corresponds to the Russian *rab*, also denoting a Slave. Note that the old Russian

(1) Macartney p. 208. Cf. *Hudūd-al-Alam*, translated and explained by V. Minorsky (London, 1937), pp. 317 ff., 425 ff. Professor Minorsky's commentaries present a wealth of precise information on the Oriental sources concerning South Russia.

(2) Macartney, p. 208.

(3) Magyar words are quoted here and below from M. Ballagi's *Wörterbuch der Ungarischen und Deutschen Sprache*, I (Pest, 1872). Cf. F. Miklosich, *Die slavischen Elemente im Magyarischen, Denkschriften der Kais. Akademie der Wissenschaften*, Philos-hist. Klasse, XXI (1872) ; B. Šulek, « Pogled iz biljartsva u naš pravek, *Rad Juglosl. Akad.*, 39 (1877), pp. 56 ff.

form was not *rab*, but *rob*. It was more commonly used in the feminine, *roba*.

Another noteworthy word for comparison is the Magyar *dolog*, work, labor. We have the Russian word *dolg*, debt, duty. The correspondence of these two words seems to be, well adapted to the social conditions in Lebedia. The ' duty ' of the Slavic agriculturists in Lebedia was to supply « work » for their Magyar masters ; or, to put it in a different way, the Slavs had to supply « work » to pay their « debts ». It might well refer to an early stage in the development of the institution of the indentured laborers, known as *zakupy* in the Kiev period of Russian history. Then we have the Magyar *járom*, yoke, to which the Russian *jarmo*, old Russian *jarъm* corresponds exactly. The Russian word *jarmo* means both the yoke for oxen and the yoke in the sense of slavery.

Furthermore, there are a number of Magyar words bearing on agricultural husbandry, which are obviously borrowed from the Slavic ; this is quite natural since it was the Slavs who tilled the land for the Magyars and supplied the latter with agricultural products. It is characteristic that the rendering of these Slavic words in Magyar is closer to the Russian than to the Slovak language, thus we may safely assume that the borrowing took place before the ' Landnahme '.

Examples.

Magyar :	Russian :
borona - harrow	*borona* - (same meaning as in Magyar)
galamb - pigeon, dove	*golub* - (same)
káposzta - cabbage	*kapusta* - (same)
kasza - scythe	*kosa* - (same)
lapat - shovel	*lopata* - (same)
len - flax	*lën* - (same)
prósza - maize	*proso* - millet
répa - turnip	*repa* - (same meaning as in Magyar)
rozs - rye	*rož* - (same)
szalma - straw	*soloma* - (same)
szem - seed, grain	*semá* - seed

As to the Magyar *zsir*, grease, fat, which is similar to Russian *žir* (same meaning), I hesitate to decide whether it was borrowed from Magyar by the Slav or *vice versa*.

Having in mind such an interrelationship between the Magyar and the East Slavic (Russian) vocabulary as pointed out above, we may now approach the Slavic terms *voevoda* (army leader) and *zakon* (law) mentioned by Constantien Porphyrogenitus in Chapter 38 of the DAI.

The use of these words by Constantine led most of the commentators to think of the Slavic sources of his information. This might have been the case, but the presence of these Slavic terms in DAI has, in my opinion, to be explained on different grounds without any consideration whether Constantine's informer was a Slav or not. I consider the two terms *voevoda* and *zakon* as having been used by both Magyars and Slavs in South Russia in just the same way as the other words, as quoted above, were.

When the Magyars came to Lebedia, the Slavs, while shattered by the Avar raids, were still holding their ground in different regions of South Russia. The military organization of the Antae must have been on a pretty high level, since their *voevodas* (*οἱ ἄρχοντες Ἀντῶν*) had been able to show considerable resistance to the Avars (1).

While part of the Slavs were conquered by the Magyars wholesale and outright, other groups might have had to recognize the Magyar domination by payment of tribute only, while remaining more or less autonomous units. We have to take into consideration that the Magyar horde was not very numerous. Ibn Rusta gives the figure of ten thousand horsemen. These were probably the Magyar aristocracy. If we add to this the lower class Magyars and families of both groups we may venture to estimate the total of the Magyar nation in South Russia as about 100,000.

The Slavs were certainly much more numerous, and the Magyar state could not have lasted three hundred years had there been no Slavic groups willing to support the Magyar

(1) G. Vernadsky, *On the Origins of the Antae* (as in Note 2), p. 59; Marquart, *OOS*, pp. 127, 194, 504.

regime. We may think of auxiliary Slav troops in the Magyar army, just as there probably were Alan and Slav troops in the Khazar army and as, at a later period, Russian regiments were used by the Mongol Khans in Northern Caucasus and throughout Asia.

If we assume that some of the Eastern Slavs maintained their military organization during the period of the Magyar domination, the appearance of the title *voevoda* in the Magyar state would not be so difficult to explain. The title might first have been applied to Slav military leaders and then adopted by the Magyars themselves. It will be shown in the next section that there probably was a Magyar *voevoda* in Kiev in the ninth century. We may consider him the predecessor of the Russo-Varangian *voevoda* Sveneld of the tenth century.

Turning now to the term *zakon* we may likewise surmise that while originally used by the Slavic population it was later borrowed by the ruling clan of the Magyars. It should be noted that Constantine mentions the *zakon* with regard not to the Magyar law, but to the Khazar law (*τὸ τῶν Χαζάρων ἔθος καὶ ζάκανον*). But it was the Magyar chief, Arpád who was invested with authority in accordance with these *ἔθος καὶ ζάκανον*. We have to make use in this connection of the passage in the R. P. C. referring to the Slavic tribe in South Russia.

> « The Poliane and the Drevliane and the Severo and the Radimichi and the Viatichi and the Khorvaty lived in peace. And the Duleby lived along the [Western] Bug River where now the Volyniane are; and the Ulichi and the Tivertsy were settled along the [Southern] Bug and the Dnieper and reached the Danube. And they were numerous. They were settled along the Bug and the Dnieper as far as the [Black] Sea. And their towns exist until now. And that [country] was called by the Greeks the Great Scythia. [These tribes had their own customs (*obyčaja*) and the laws (*zakony*) of their fathers, and their traditions, each [having] their [peculiar] usages (*norov*). » (H. c. 10).

We see that the R. P. C. mentions here not all of the East

Slavic tribes but only those south of the Oka River, that is those who were subject either to Khazar or to Magyar domination, or both. Thus, the boundaries of this ' Great Scythia ' correspond approximately to the boundaries of ' Lebedia '. And it is with regard to the original social organization of these Slavic tribes of ' Lebedia ' that the Russian chronicler uses the term « customs and laws », *obyčaja i zakony*, which is exactly the expression Constantine uses : *ἔθος καὶ ζάκανον*.

§ 5. Lebedia and Kiev.

We have already noticed the fact that there must have been a Magyar settlement in Kiev. We must now approach this subject in more detail.

The Ugrian Settlement at Kiev (Ugorskoe) is first mentioned in the R. P. C. under the year A. D. 882, on the occasion of the capture of Kiev by Oleg and the execution of Askold and Dir.

> « And they killed Askold and Dir and carried [their bodies] on the hill which is [even] now called the Ugrian Settlement (*Ougorskoe*), the Olma's Palace (*Olmin dvor*). On that grave [(Askold's)] [he] built (*postavil*) the St. Nicholas chapel, and Dir's grave is beyond the St. Irina's [chapel]. And Oleg, started reigning in Kiev. (H. c. 18).

We should note that, referring to the building of St. Nicholas Chapel, the so-called Synodal copy of the Sophian Chronicle reads « they built » (*postaviša*) instead of « [he] built » (*postavil*) S. c. 13).

Commenting on this passage I want to emphasize that the sentence on the building of the chapels is obviously an insertion by a later editor, after which the story of Oleg is resumed. This point is important because of the fact that in some of the later versions of the Novgorodian Chronicle, as well as in the Sophian and the Voskresensk Chronicles,

the name of Olma is mentioned as that of the builder of St. Nicholas chapel (1).

In this connection it has usually been accepted until now that Olma was a Christian who flourished in Kiev in the first half of the eleventh century, when St. Nicholas chapel might have been built. In my opinion it is an obvious misunderstanding. The mention of the name of Olma in connection with the St. Nicholas chapel is certainly a later interpolation in the passage on the building of the chapel, which in itself is but a marginal note of the eleventh century editor. This editor, we must make it clear, did not mention the name of the builder of the chapel and simply stated that they built (*postaviša*) the chapel. The fifteenth century editor of the Sophian chronicle apparently decided to supply the name and having found the name Olma in the preceding sentence (*Olmin dvor*) used it for the passage on the building of the chapel, paying no attention to the fact that *Olmin dvor* was mentioned in connection with the events of late ninth century while the chapel was built in the eleventh.

The editor of the Sophian chronicle did not even adjust the name Olma he interpolated to the verb *postaviša*, which he left in plural. Thus, the identification of the builder of St. Nicholas chapel as Olma is not valid by any means.

By eliminating this misunderstanding we have to accept the fact that the R. P. C. mentioned Olma's Palace at thise Ugorskoe in connection with the events of A. D. 882. The point is of primary importance. In my opinion it gives us the key to the whole background of the Ugrian Settlement at Kiev. I do not hesitate to identify Olma (spelled *Olъma* in Laurentian version) as Almus or Alom, *'Αλμούτζης* of Constantine Porphyrogenitus, the father of Árpád (2).

(1) Šakhmatov even considered this passage an integral part of the oldest Russian annals. Cf. his *Razyskanija*, p. 323, and *Povest Vremennykh Let*, p. 23.

(2) The indentification of Olma as Almus was first suggested by D. Evropeus, *Die Magyaren als die vorzüglichste Mithelfer bei der Shöpfung der Grossmacht Russlands, St Petersburger Herold*, 1881, N 159 (this publication being inaccessible to me, I quote from Grot, p. 264, n. 3) ; it was ridiculed by Grot and has not been considered since.

Since Constantine calls him *voevoda*, and since his palace (1) was in Kiev, we have sufficient ground to surmise that Almus was *voevoda* of Kiev. It is interesting to note in this connection that the Hungarian chronicle by the anonymous Notary of King Béla contains a narrative on Almus' war against the chieftains of Kiev, as a result of which they recognized Almus as their suzerain (2).

For some time the opinion prevailed that Anonyme's Chronicle should be considered utterly unreliable. H. Marczali suggested that Anonyme's information concerning the Magyar march through Russia was nothing more than an adaptation of the story of the Mongol invasion of 1239-1240 (3). K. Grot accepted this point of view (4). However, R. F. Kaindl has shown that the Anonymous Chronicler based part of his narrative on certain earlier annals which Kaindl calls *Gesta Hungarorum Vetera* and which presumably had been compiled in the beginning of the twelfth century, that is almost simultaneously with the final redaction of the R. P. C. (5). Kaindl suggests specifically that the source of Anonyme's narrative concerning the Magyar march through Russia was the *Gesta Hungarorum Vetera* (6). We therefore must not dismiss entirely Anonyme's story of the submission of Kiev to Almus. It might have been a reflection of an old Magyar tradition.

With regard to the possible date of Almus' voevodship at Kiev we may accept C. A. Macartney's suggestion that

(1) In connection with the Russian « Olmin dvor », Almus' palace, it is interesting to note that the Magyar word *udvar* (homestead, manor, palace) obviously corresponds to the Russian *dvor*.

(2) *Anonymi Belae regis notarii de gestis Hungarorum liber*, in *Rerum Hungaricarum Monumenta Arpadiana*, ed. S. L. Endlicher (Sankt Gallen, 1849 ; reimpression, Leipzig, 1931), p. 11. M. Florianus' edition of Anonymus' Chronicle is not accessible to me.

(3) H. Marczali, *Ueber die Gesta Hungarorum des Anonymus Belae regis notarius*, in *Forschungen zur Deutschen Geschichte*, XVII, (1877), p. 633.

(4) Grot, pp. 181 ff.

(5) R. F. Kaindl, *Studien zu den Ungarischen Geschichtsquellen*, *Archiv fur Oesterreichische Geschichte*, VII-VIII, 85 (1898), and 85 (1899).

(6) Kaindl, *o. c.*, VII, p. 466 ; VIII, p. 247.

Almus's son Arpád was born *ca* 840 A. D. (1). We may therefore suppose that Almus himself was born *ca.* 820 A. D. He must have been in his prime in the forties and the fifties of the ninth century and there is nothing against the surmise that it was then that be became the Kiev *voevoda.*

In order to understand the whole background better we now have to analyse the R. P. C.'s information on Askold and Dir (2). According to the R. P. C. Askold and Dir, two Varangian noblemen (*boyarina*), came from Novgorod to Kiev A. M. 6370 (A. D. 862). In A. M. 6374 (A. D. 866), they led a naval expedition to Constantinople which ended in failure. The date of this first appearance of the Russo-Varangian fleet before Constantinople has been firmly established. It is June 18, 860 A. D. (3). Thus, the chronology of the R. P. C. concerning this episode is to be corrected by six years, and we may believe that Askold and Dir had come to Kiev in the year 856 A. D., in any case not earlier than this latter date.

When they came to Kiev they were informed by the local authorities that they had been paying tribute to the Khazars. Askold and Dir remained in Kiev, gathered a strong band of Varangians, and started ruling (*načasta vladeti*) the land of the Poliane. They did not proclaim themselves sovereign rulers however. When later Oleg came to Kiev, A. M. 6390 (A. D. 882), he told Askold and Dir : « you are not princes nor of princely descent » (4).

If Askold and Dir, while ruling Kiev, were not sovereign princes, they must have been viceroys or lieutenants of some

(1) Macartney, p. 109.

(2) H, cols 15-18 ; L. cols. 20-23.

(3) J. B. Bury, *A History of the Eastern Roman Empire* (London, 1912), p. 419.

(4) On the other hand, Mas'udi seems to have mentioned ad-Dir as « the first among the Kings of the Slavs ». Maçoudi, *Les Prairies d'Or*, éd. Barbier de Meynard, vol. III (Paris, 1864), p. 64. Mas'udi's reference is by no means clear. Since Dir was was not Mas'udi's contemporary, F. Westberg suggested to read here Ingir (Igor) instead of ad-Dir, *Žurnal Min. Nar. Prosv.*, XIII (1908), p. 396. This is of course a mere conjecture.

other ruler whose authority over themselves they must have recognized. I consider it probable that they were Almus' lieutenants. We have to remember that after they were killed by order of Oleg their bodies were carried to the *Olmin dvor*, Almus' Palace. This palace was probably their headquarters during their rule at Kiev.

We have seen that at the time Askold and Dir came to Kiev the Kiev authorities, the names of which are not given in the R. P. C., had been paying tribute to the Khazars. This might be explained in two different ways. Either there was a Khazar governor at Kiev or there was a Magyar lieutenant who collected tribute for the Khazars.

The Khazar or Magyar authorities whom Askold and Dir met in Kiev told them that before their administration there had been three brothers ruling in Kiev. The names are quoted in R. P. C. as Kij, Šček and Khoriv. In the introductory part of the chronicle, besides the three brothers their sister in mentioned, by the name of Lybed. Nicholas Marr has attempted to establish a parallel between the Kievan legend of the Three Brothers and One Sister and the Armenian legend of the Three Brothers : Kuar, Melte and Horean who were supposed to have founded the city of Kuary in Transcaucasia. No sister, however, is mentioned in the Armenian legend (1).

The Kievan legend of the Three Brothers and One Sister might have been the result of a desire on the part of the chronicler to explain some names of localities by their personification (2). Kii, or Kyj, is the eponym of the city of Kiev itself ; Šček and Khoriv explained the names of two hills around Kiev, Ščekovica and Khorivica ; and Lybed is the eponym of the river of the same name in the vicinity of Kiev.

(1) N. Marr, *Knižnye legendy ob osnovanii Kuara v Armenii i Kieva na Rusi, Izbrannye Raboty*, vol. V (Moscow-Leningrad, 1935), pp. 44-66 ; see especially p. 60.

(2) There is a special study on Kievan legend by M. Teršakovec, *Perekaz pro Kyja, Ščeka i Khoriva ta ikh sestru Lybed*, in *Juvilejny Zbirnyk na pošanu M. S. Grusevskogo*, II (Kiev, 1928), pp. 399-425. M. Teršakovec has attempted to connect the story with the German-Gothic background of South Russia.

The name Kii, or Kyj, might be, in my opinion, derived from the Turkish word *kıy* (*kyj*) which means ' shore ' ' bank ' (of the river), ' high embankment ', corresponding to the Russian words *bereg* (shore) and *gora* (hill, mountain) the latter in olden times had also the meaning of ' high embankment ', a ' hill ' on the bank of a river (1). The name of Kiev thus might have meant originally just ' hill ' on the bank of the Dnieper river. This ' hill ' was situated slightly to the north of another ' hill ' (*gora*) where the Ugrian Settlement was located.

In regard to the name Šček I wonder whether it was not of Magyar origin. The Notary of King Béla mentions in his chronicle a Hungarian chief by the name of Saac [= Šook] who was allegedly a descendant of Zobol, son of Eleud (2).

The name of Khoriv has been likened by N. Marr to that of Horean of the Armenian legend (3). I wonder whether the name might not be connected rather with the biblical Mount Horeb (Ex. 3. 1 ; 17. 6 ; 33. 6 ; Dt. 1. 6 ; 4. 10 etc.), which was an old name for Mount Sinai (4). In view of the Khazar suzerainty over Kiev and the spread of Judaism among the Khazars there seems to be nothing against the surmise that a hill near Kiev might be named on the biblical pattern.

As to the name Lybed, it would be tempting to connect it with Lebedia, *lebeda* or *lebed'*. Sreznevskij did not hesitate to connect Lybed with *lebed'*, referring to the Polish *łabędz* as an intermediary type (5). Sobolevskij pointed out that there were two rivers by the name Lybed in old Russia, one in the vicinity of Kiev and the other in the former Riazan

(1) Cf. N. I. Barsov, *Geografija Načalnoj Letopisi* (2d ed., Warsaw, 1885), p. 19.

(2) Anonyme's Chronicle (ed. Endlicher), p. 8 ; the name is spelt as Chak in Keza's ' Gesta Hungarorum ' (ed. Endlicher, p. 103). H. Grégoire has suggested that the name of Bulgarian župan Tzokos might be considered in connection with the name, Šček. Cf. *Byzantion*, IX (1934), p. 767.

(3) Marr, *o. c.*, p. 61.

(4) I am indebted to Professor Julian Obermann for advice on this matter.

(5) Sreznevskij, II, col. 14. Cf. N. Marr's comment on this point, *Izbrannye Raboty*, V, 271.

Province (1). He also suggested that there probabley was a third Lybed in the former province of Chernigov, subsequently known as Lebed (2).

We may also mention that N. Marr is of the opinion that Lybed, or Lebed, might have been a double name for Khoriv, since the Armenian word for ' swan ' (lebed) is *karap*, which Marr connects with Horean = Khoriv (3).

In my opinion the original connection of the name Lybed should be drawn with the Magyar *liba*. We have also to bear in mind that the Polish historian of the fifteenth century, Dlugosz, used the spelling Libed for Lybed (4). We have thus the following chain of names : *liba* — *Libed* — *Lybed*.

Even if the original connection of the name Lybed had been with *liba* it was subsequently replaced by the secondary connection with *lebed* in Russian folk-lore. It was in this way that the Dame Lybed of the Kievan legend became the prototype of the Dame Swan and Princess Swan of the Russian *byliny* (5).

In the *bylina* on Potok-Mikhajlo Ivanovic the following story is told. Potok was sent by Prince Vladimir to the sea shore to shoot wild geese and swans for the Prince's table ; taking pity on one white swan, with golden feathering, he spared it. The Swan turned into a young woman, the beautiful Dame Eudoxia of Kiev whom Potok immediately fell in love with and married (6).

Another *bylina* describes the adventures of Ivan Godinovič who wooed the fair Eudoxia the White Swan (7). This Dame was the daughter of the King of Chernigov. The connection here is obviously with the Chernigovan Lybed.

New-Haven (Conn.) G. Vernadsky.

Notice. — I regret that J. Németh's book, *Das Werden des landnehmenden Ungartums* has not been accessible to me.

(1) Sobolevskij, « Russko-Skifskie Etjudy », *Izvestija* (as in Note 57), XXVII (1924), p. 259.

(2) Sobolevskij, *o. c.*, p. 269.

(3) Marr, *Izbrannye Raboty*, V, p. 61.

(4) J. Dlugosz, *Opera Omnia*, ed. A. Przedziecki, X (Kraków, 1873), p. 62.

(5) See Teršakovec. (as quoted in Note 53), pp. 410-411.

(6) *Pesni sobrannya P. V. Kireevskim*, ed. P. A. Bezsonov, IV (Moscow, 1862), pp. 52-59.

(7) *Pesni* (as in Note 65), III (1861), pp. 9-19.

NOTE SUR LES FACTIONS DU CIRQUE A ROME

M. Henri Grégoire a rendu un grand service aux études byzantines en traduisant du croate le mémoire si important de G. Manojlović sur « le peuple de Constantinople » (*Carigradski Narod* : *Nastavni Vjesnik* [Zagreb], XII, 1904, pp. 1-91 ; *Le peuple de Constantinople* : *Byzantion*, XI, 1936, pp. 617-716). Dans ce mémoire, M. Manojlović a établi nettement que les « couleurs » du Cirque représentent de véritables partis politiques, d'ailleurs officiellement reconnus, dont l'activité s'exerce aussi en dehors de l'hippodrome, et dépasse largement le cadre sportif dans lequel les historiens ont trop longtemps voulu l'enfermer. Cette thèse ne sera plus, je crois, contestée par personne. Dans le détail, il reste peut-être beaucoup à découvrir sur l'histoire politique des Bleus et des Verts. Mais, en ce qui concerne la *composition* de ces deux partis, M. Manojlović a vu et dit l'essentiel : « ainsi les Verts (avec les Rouges) c'étaient surtout les couches sociales inférieures, tandis que les Bleus (avec les Blancs) représentent les classes supérieures » (p. 642). M. Manojlović ajoute : « A la vérité, cette cristallisation avait commencé dans le Cirque de la Rome aînée, mais elle s'est surtout accomplie à Constantinople ». La question des partis du Cirque de Rome (leur organisation, leur composition, leur rôle politique) mériterait maintenant d'être reprise et étudiée à fond. M. Gordziejew, auteur d'un des plus récents travaux sur les factions du cirque romain (1) ne paraît pas avoir soupçonné un instant que les luttes passionnées des *Prasini* et des

(1) W. Gordziejew, *Zur Entstehung und Organisation der Zirkusparteien in Rom*, dans *Chartisteria Gustavo Przychocki a discipulis oblata*, Varsovie, 1934, pp. 156-174.

Veneti pourraient bien représenter de véritables *luttes politiques* : conformément à l'opinion traditionnelle, il juge, au contraire (cf. la p. 165 de son article), que c'est précisément la disparition des partis, au sens politique, qui a donné à des compétitions purement sportives, et sans aucun rapport avec la marche de l'État, le caractère fanatique que nous leur connaissons. Plus récemment encore, M. Carcopino exprime les mêmes vues dans son dernier livre, d'ailleurs excellent (1). En fait, une telle opinion repose peut-être sur un malentendu. On fait état de la fameuse invective de Juvénal (X, 75 ss.) : *optat panem et circenses* (2) et de quelques passages de Dion Cassius (3) pour établir que les jeux du Cirque sont exactement le contraire des occupations de la politique. D'accord. Mais, si nous trouvions des attestations de l'activité des factions *en dehors des jeux*, la question changerait d'aspect.

Je ne prétends nullement résoudre en quelques pages cet important problème. Je veux seulement montrer qu'il y a quelques raisons de croire que la « cristallisation des factions » dont parle M. Manojlović était déjà fort avancée dans « l'ancienne Rome ». Sur la composition du parti bleu et du parti vert à Rome, le savant croate a quelques phrases fort nettes (pp. 640 et 642) : « Les empereurs Gaïus, Néron, Domitien, Lucius Vérus, Commode, Elagabale, ... se sont toujours déclarés pour les Verts ... [en note : Vitellius et Caracalla pour les Bleus] les empereurs postérieurs dans la nouvelle Rome pour les Bleus. [Manojlović note qu'une période « proverte » comprend tout le ve siècle, et va jusqu'en 518] ...

(1) J. Carcopino, *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'empire*, Paris, Hachette, 1939, p. 255.

(2) Ce peuple qui ne demande plus que du pain et des jeux est celui, dit Juvénal, *qui dabat olim imperium, fasces, legiones, omnia.* Il en est là depuis qu'il n'a plus de suffrages à vendre, *ex quo suffragia nulli vendimus...*

(3) Comme l'anecdote : 54, 17, 5, citée par Gordziejew, p. 165, n. 3. Mais cette anecdote n'a rien à voir avec la rivalité des Bleus et des Verts : ce n'est pas un cocher, c'est un acteur, le pantomime Pylade, qui dit à Auguste : *συμφέρει σοι, Καῖσαρ, περὶ ἡμᾶς τὸν δῆμον διατρίβεσθαι.* (Notons toutefois l'expression *pantomimorum factiones* : Suet., *Nero*, 16).

Dans cette différence de couleur, il y a donc au fond des différences de classe. Nous savons que ... Gaïus, Néron, Domitien, Lucius Vérus, Commode, Elagabale favorisaient les couches profondes du peuple ... étaient contre les couches supérieures, lesquelles culminaient dans le Sénat où se maintenaient encore les idées aristocratiques et républicaines. » Le raisonnement de l'auteur tend donc à la conclusion suivante : les Bleus et les Verts se recrutaient déjà, à Rome, dans les mêmes classes sociales que plus tard à Byzance. Or, M. Manojlović aurait pu alléguer un passage de Juvénal (XI, 197 ss.) qui établit nettement que le « parti vert » est par excellence *le parti de la plèbe romaine* :

> *Totam hodie Romam circus capit, et fragor aurem*
> *percutit, eventum viridis quo colligo panni.*
> *Nam si deficeret, maestam attonitamque videres*
> *hanc urbem veluti Cannarum in pulvere victis*
> *consulibus* (1).

« Rome aujourd'hui est tout entière au cirque. Des acclamations frappent mon oreille : j'en conclus à la victoire de la loque verte. Si elle succombait, on verrait cette ville dans une morne tristesse, comme au jour où les consuls se firent battre dans la poussière de Cannes » (trad. Labriolle-Villeneuve).

Une défaite des Verts était donc ressentie comme un malheur public par *la majorité* des Romains au temps de Juvénal. Cela prouve que les Verts avaient la faveur des masses populaires (2). Cela ne prouve pas encore, il est vrai, que cette

(1) Ruperti déjà (*D. Junii Juvenalis Satirae* XVI, Oxonii, 1817) a noté : *factionis prasinae, cui maxima plebis pars et olim imperatores favebant*, v. Suet., *Cal.* 55 *Ner.* 22 *al.* — Mayor (cf. *infra*, p. 241, n. 1) p. 219 cite Cassiodore, *Var*, .III, 51 : *transit prasinus, pars populi maeret : praecedit Venetus, et* potior pars *civitatis affligitur. Nihil proficientes ferventer insultant, nihil patientes graviter vulnerantur, et ad inanes contentiones sic descenditur*, tamquam de statu periclitantis patriae laboretur.

(2) Cario, l'esclave de Trimalcion (Pétrone, *Satiricon*, LXX, 10) est un « fameux partisan des Verts » (*Cario, etsi prasinianus es famosus...*) tandis que le parvenu Trimalcion paraît appartenir au parti bleu. Le besogneux client de Virron (Juvénal, *Sat.*, V) Trebius (v.

faction ait eu, si j'ose dire, une « couleur politique ». Mais nous voyons que Vitellius, qui fut un « empereur bleu » fit mettre à mort des hommes du peuple, qui avaient « dit du mal » de la faction bleue. Leurs propos, à l'en croire, exprimaient le mépris de sa personne et *l'espoir d'une révolution* (Suétone, *Vitellius*, 14) : *quosdam et de plebe ob id ipsum, quod venetae factioni clare maledixerant, interemit ; contemtu sui, et nova spe id ausos opinatus.* M. Carcopino voit dans l'acte de Vitellius « la terrible partialité d'un joueur forcené. » Mais il faut noter que l'empereur considérait, ou affectait de considérer l'opposition au parti bleu comme *une opposition politique.*

Les antécédents même de Vitellius semblent bien indiquer que l'activité des factions ne se bornait pas à l'organisation des courses. Suétone rapporte que la nomination de Vitellius au gouvernement de la Germanie inférieure avait fait scandale. On croit, ajoute-t-il, qu'elle fut obtenue par le tout-puissant T. Vinnius, qui protégeait Vitellius parce que tous deux « étaient du parti bleu » (Suétone, *Vitellius*, 7) : *a Galba in inferiorem Germaniam contra opinionem missus est. Adjutum putant T. Vinii suffragio, tunc potentissimi, et cui jam pridem per communem factionis venetae favorem conciliatus esset* ... Les Bleus constituaient-ils donc, sous Galba, un véritable parti, qui disposait des places et du pouvoir ? Les quelques indications que je viens de rassembler me paraissent suffisantes pour montrer qu'une enquête analogue à celle que M. Manojlović a si brillamment menée à Constantinople pourrait donner, appliquée aux factions de la « Rome aînée », des résultats intéressants. Je ne prétends nullement que les Bleus et les Verts aient représenté dès l'origine et à travers toute leur histoire de véritables partis politiques. Dans les périodes de calme, les factions n'étaient probablement pas autre chose que des écuries rivales, dont la compétition offrait aux oisifs un sujet de conversation de tout

19 et 135) est probablement aussi du parti des Verts (cf. le v. 143 : *viridem thoraca* et le comm. de Duff, *D. Junii Juvenalis Saturae* XIV, Cambridge, 1909 (c'est mon élève, M. Moreau, qui a attiré mon attention sur ce passage).

repos. *It was a safe topic*, dit Mayor (1) citant Martial, X, 48, 21 ss. :

Accedunt sine felle joci nec mane timenda
libertas et nil quod tacuisse velis :
de prasino conviva meus venetoque loquatur,
nec faciunt quemquam pocula nostra reum.

Mais les partisans, la « clientèle » de ces sociétés sportives rivales se recrutaient, comme on l'a vu, dans des milieux sociaux différents. Dans les périodes de troubles, comme l'époque de Galba et de Vitellius, les factions ont dû être amenées par la force des choses à prendre une attitude et à jouer un rôle véritablement politiques.

Bruxelles. Roger Goossens.

(1) La plupart des textes relatifs aux factions ont été rassemblés par J. E. B. Mayor dans son excellent commentaire de Juvénal (*Thirteen Satires of Juvenal with a commentary*, vol. II, Londres, 1900, pp. 216-219).

TRENTE-CINQ
CORRECTIONS AU TEXTE DU DIGENIS
SELON L'ESCORIALENSIS

Au cours des longues heures de recherche que nous avons consacrées à l'étude de ce témoin de l'épopée byzantine, précieux mais combien mutilé, qu'est le codex Escorialensis, nous avons fait de nombreuses corrections, dont voici les plus importantes.

I. — 69. *κἂν ψηλαφᾶτε οἱ ἄρχοντες ὡς διὰ γάμον κορασίου* (1).

Le sens de ce vers est rétabli par la correction : *δι' ἄγαμον κοράσιν*. Dans les autres versions, les vers 69 et 70 énumérant les trois qualités de la jeune fille, n'ont pas de parallèles.

II-III. — 71. *μὴ ἔλθατε τὸ ἐπάνμορφον ῥυάκιν.*

Le vers est doublement corrompu. Tout d'abord, il faut supprimer la négation, comme le prouvent les passages parallèles.

A 1, 424 : *'Απέλθατε 'ς τὸ πάμμορφον ῥυάκιν νὰ ἰδῆτε ·*

C I, 223 : *διέλθετε εἰς τὸ ὑπαύχενον · εὑρήσετε ῥυάκιν ·*

Ensuite, le sens exige une correction.

Ce ravin où on a égorgé des jeunes filles n'a rien de particulièrement beau ! Hesseling dit (*Introduction*, p. 541), qu'il s'agirait d'un nom propre défiguré (?). Xanthoudidis (2) ne paraît pas choqué par le sens du vers et s'attache

(1) Édition de D. C. Hesseling, *Le Roman de Digénis Akritas d'après le manuscrit de Madrid*, dans *Λαογραφία*, III, fasc. 4, juillet 1912, pp. 537-604.

(2) St. Xanthoudidis, *Διγενὴς 'Ακρίτας κατὰ τὸ χειρόγραφον 'Εσκωριάλ : Χριστιανικὴ Κρήτη*, fasc. 3, 1912, pp. 523-572.

à redresser l'erreur de Miliarakis sur la formation de cet adjectif. L'éditeur de A1, dans son lexique, fait dériver *πάμμορφος* de *παντάμορφος* (par syncope). Xanthoudidis remarque très justement que *πάμμορφος* (*πάνμορφος*) s'est développé simplement comme *πανέμορφος* au v. 184 de notre poème, *παγκόπελος* (922), *πάγκαλος* (1738), *πανέμνοστος* (829), *πανωραῖος* (1672), *πανθαύμαστος* (848), *πάντερπνος* (214). Il corrige la leçon du ms. en *πάνμορφον*.

Le sens du vers nous est donné par C I, 223 : « passez par la montée, vous trouverez un ravin ». En s'appuyant sur ce texte, nous avons reconstitué ainsi ce vers corrompu :

διέλθετε τὸ ἀνήφορον, <εὑρήσετε> ῥυάκιν.

Ὁ ἀνήφορος ou *τὸ ἀνήφορον* = la montée, la rampe, se sera corrompu en *τὸ ἐπάνμορφον*, peut-être sous la forme *ἐπανήφορον* (*ἐπανώφορον*). Le mot existe dans notre texte au v. 675 (*καὶ τὸν λαγὸν εἰς τ' ἀνήφορον τρίτον νὰ τὸ γυρίσω*), ce qui confirme définitivement notre correction.

Le Digénis slave (R) à la p. 306 (1), reproduit la même erreur : « Mes frères chéris, vous voyez cette montagne grande et belle... ». Ceci prouve que l'erreur est très ancienne et que le ms. de base de R l'avait déjà, tout comme celui qui a servi de modèle à E.

Quant au ravin, il a été remplacé par une montagne dans la version russe. Le traducteur avait sans doute dans son modèle *ὀρυάκιν* (doublet de *ῥυάκιν* attesté par notre E au v. 673), qu'il aura compris comme *ὄρος*. Il y a donc parenté entre R et E sur ce point. Quant au reste, R est très fortement condensé et les faits sont intervertis.

IV. — 90. *τὸν ἥλιον ἐντρυχώνοντες μετὰ πολλῶν δακρύων.*

Le verbe *ἐντρυχώνω* est manifestement corrompu.

Hesseling ne l'a pas expliqué dans le lexique annexé à son édition ; Xanthoudidis a proposé des corrections très peu vraisemblables (*ἐνταλώνοντες, ἐντρανίζοντες*) comme il le reconnaît lui-même. Nous corrigeons en *ἐντυγχάνοντες*. Cette solution nous a été fournie par la langue des papyrus dans laquelle *ἐντυγχάνω* signifie supplier, adresser une re-

(1) P. Pascal, *Le Digénis slave ou la « Geste de Devgenij »*, dans *Byzantion*, t. X (1935), pp. 301-334.

quête (*ἔντευξις*). C'est évidemment le sens qui se cache sous *ἐντρυχώνω*, comme le prouvent les passages parallèles :

A 1, 443 : *ἱκέτευον τὸν ἥλιον ...*

T 8 : *ἐμαρτύρουν τὸν ἥλιον ...*

Cette correction est confirmée d'une façon décisive par le grand papyrus magique de Paris (Pap. Bibl. Nat. Suppl. gr. 574, l. 1930) (1), dans lequel nous lisons : *ἐντυχία πρὸς Ἥλιον*, prière au Soleil !

De plus, l'invocation est exprimée dans les mêmes termes que dans notre épopée (Pap. mag. *κύριε Ἥλιε* — E 91 : *κὺρ ἥλιε μου.*)

Nous savons par ailleurs que le Soleil, en sa qualité de dieu qui voit tout, est le vengeur des crimes dont l'auteur est resté inconnu ; à ce titre, il est souvent invoqué contre les coupables anonymes. Les inscriptions contiennent nombre d'invocations au Soleil vengeur, accompagnées le plus souvent du symbole des mains levées (2).

La prière au Soleil s'applique particulièrement bien au cas exposé dans notre épopée. Les parents de la victime, ignorant l'auteur du meurtre, s'adressent au Soleil pour en demander vengeance. Cette coutume très archaïque que nous retrouvons ici, en plein moyen âge grec, appartient très certainement au poème primitif et populaire (3).

V. — 140. *τὸν κύριν μας ἐξώρισαν διὰ μουρτει καὶ φουσσάτα.*

Les autres versions ont, aux passages correspondants :

T 60 : *Ὁ πατὴρ ἡμῶν ἐξορισθεὶς διὰ τινὰς μωρίας.*

A 1, 495 : *πατέρας μας ἐξωρίσθηκεν διά τινας μωρίας.*

C I, 270 : *ὁ πατὴρ μας ἐξόριστος διά τινα μωρίαν.*

Les trois autres versions s'accordent pour dire que le père des jeunes gens, beaux-frères de l'émir, fut exilé pour quelques folies. Notre texte est bien plus explicite.

(1) K. Preisendanz, *Papyri graecae magicae. Griechische Zauberpapyri.* Leipzig, Teubner, 1928.

(2) Gudmund Björck, *Der Fluch des Christen Sabinus. Papyrus Upsaliensis*, 8. Uppsala, 1938, p. 27 (5, 6 sqq.), surtout d'après les beaux travaux de Franz Cumont.

(3) Voir à ce sujet notre article dans les *Mélanges Radet*, Bordeaux, 1939 (à paraître), où la question est exposée en détail. Déjà M. Ph. Koukoulès avait proposé *συντυχαίνοντες*, dans *Λαογραφία*, IV (juin 1913 - novembre 1914), p. 316.

Μοῦρτος, d'après A. Thumb (1) serait de la même famille que *μουρτάτης* < arabo-turc mourtad : renégat, en moy. grec *μουρτᾶς* Pl. *μουρτάδες*.

Krumbacher s'oppose avec raison à cette étymologie en disant que *τὸ μοῦλτος* (*μουλτεύω*) est une déformation du latin tumultus = *στάσις*, rebellio (peut-être y a-t-il croisement avec le germ. mord, moy. lat. mordrum, murtrum), Hesseling et Xanthoudidis partagent son avis.

Nous proposons de lire ainsi la fin du vers : *διὰ μούρτικα φουσσάτα* : à cause d'une rébellion militaire.

VI. — 202. *καὶ τοὺς ἄλλους ἐπιλογίασε καὶ ὑπὰν εἰς τὴν Συρίαν.*

ἐπιλογίασε n'a pas de sens, mais la correction est extrêmement simple ; il faut écrire *ἀπηλόγιασε* ou même *ἀπιλόγιασε*, Le verbe *ἀπιλογιάζω* signifie « congédier, licencier ». On le rencontre dans l'*Erotokritos* et dans la *Chronique de Morée*. Voyez l'excellent article de Xanthoudidis, dans son Lexique de l'*Erotokritos, sub verbo*.

VII. —298. *ἀνέγνωσαν τὰ γράμματα, καὶ οὔτε ἐδειλῶμαν.*

Le second hémistiche, corrompu, doit se lire : *καὶ οὕτω ἐδηλῶναν* (*δηλώνω* = déclarer, signifier). « Ils lurent la lettre, et voici ce qu'elle disait ».

VIII-IX. — 361. *καὶ στεανό μου οὐδὲν μοῦ ἐμίλησαν τινός · τινάς μὴ τὸ καυχᾶται.*

Nous rétablissons ainsi ce vers hypermètre : *στεανό μου δὲν μοῦ μίλησαν, τινὰς μὴ τὸ καυχᾶται.*

Hesseling corrige *στεανό μου* en *στανικά μου*. Ce n'est pas nécessaire : *στεανό* < *στεγανός* : étanche, fort, ferme, qui résiste à (*στεγνός*). Et le vulgaire *μὲ τὸ στανιό* = « de force » vient de *μὲ τὸ στεανό*, « à la manière forte », avec métathèse, comme *ἔνοιωσα* de *ἐνόησα*.

Nous traduisons donc ainsi : « Personne ne peut se vanter de m'avoir même adressé la parole contre mon gré ». Au vers 165, *οὔτε μιλίαν τῆς εἶπα* signifie : « même en paroles je n'ai pas exercé sur elle la moindre violence ».

(1) A. Thumb, *Alt- und neugriechische Miszellen. Indogerm. Forschungen*, 14 (1903), pp. 343-362. Compte-rendu de K. Krumbacher, dans *Byz. Zeitschr.*, t. XII (1903), p. 654.

X. — 370. *Τοὺς ἄνδρας κτείνει μάχαιρα, τὰ δὲ κοράσια ὁ ἅδης.*

Ce vers paraît être un proverbe, comme l'a remarqué Hesseling (1). En effet, sous cette forme très concise, il semble appartenir à un chant populaire, mais il n'a aucun sens. La correction, qui nous paraît certaine, rend à ce vers toute sa noble beauté :

Τοὺς ἄνδρας κτείνει μάχαιρα, τὰ δὲ κοράσια ὀνείδη.

XI. — 420. *τὰ δάκρυα του ἐκατέβαιναν ὡς τὸ μύρι τοῦ Ματου.*

468. *τὰ δάκρυα του ἐκατέβαιναν ὡς ὁ μύρι τοῦ Ματου.*

Nous sommes partis de la *lectio difficilior* : *ὁ μύρι* du vers 468. On sait que, paléographiquepent, le *υ* et le *β* se confondent souvent, et particulièrement dans notre texte où les deux lettres sont très difficiles à distinguer l'une de l'autre. Ajoutons à cela une faute d'iotacisme et nous avons *ὄμβροι* : pluies, giboulées.

L'objection que *ὄμβρος* est un mot savant n'est pas valable. Ce n'est pas le seul mot savant de notre texte, qui paraît avoir été écrit en langue mixte, comme d'ailleurs « l'archétype » de l'épopée.

Mais il est difficile d'admettre les « pluies de mai ». En mai, le *καλοκαῖρι* grec est commencé et normalement, il ne pleut plus. La correction *ὄμβροι* entraîne *τοῦ Μαρτίου* au lieu de *τοῦ Ματου*. Il est troublant de remarquer que le mois de mai est le mois des parfums (*μυρωδιά* - *μυρωδᾶτος*, *μύρωμα*, *μυρώνω* — même racine que *τὸ μύρι*). M. Baud-Bovy, le meilleur connaisseur de la chanson populaire grecque, consulté sur ce point, nous dit qu'il y a peut-être contamination entre deux hémistiches qui seraient l'un : *ὡς ὄμβροι τοῦ Μαρτίου* et l'autre *ὡς τοῦ Ματου τὸ μύρι* (en admettant que ce mot existe). Mais nous ne doutons pas que *ὄμβροι* s'étant corrompu en *ὁ μύρι* et *τὸ μύρι*, ce prétendu mot, évocateur de parfum (2), n'ait amené le changement de *Μαρτίου* en *Ματου*.

Les v. 420 et 468 se lisent donc :

τὰ δάκρυα του ἐκατέβαιναν ὡς ὄμβροι τοῦ Μαρτίου.

(1) D. C. Hesseling, *op. cit.*, Introduction, p. 545.
(2) C'est la *lectio difficilior* *ὁ μύρι* qui est décisive.

XII. — 481. *στρεφνὰ γλυκειὰ ἐφιλήσασι τῆς ἀποχωρησίας.*

Le verbe *φιλεῖν* (s'embrasser) se trouve fréquemment dans le poème (p. ex. 584, 883, 1094, 1165, etc.), le génitif (*ἀποχωρησίας*) indiquant la cause (à cause de la séparation qui est proche). L'expression *στρεφνὰ γλυκειά* est étrange, dit Xanthoudidis. Hesseling traduit : « d'une façon aigre-douce », en rapprochant *στρεφνά* de *στρυφνός*. Mais le sens s'oppose absolument à cette interprétation, de même qu'aux vers 915 et 1594. Estimant que le mot *στρεφνά* est corrompu, Xanthoudidis émet deux hypothèses. Se basant sur les v. 1164-1165 : *σφικτὰ σφικτὰ με ἐφίλησεν καὶ οὕτως μὲ συντυχαίνει·*

Ἀφέντη μου, ἂς φιλήσωμεν τῆς ἀποχωρησίας μας,

il croit possible qu'il y ait *σφικτὰ γλυκειὰ* dans les trois autres passages également.

Cependant, dit-il, il est plus vraisemblable qu'il y ait *τερπνά*, dont la déformation en *στρεφνά* est plus facile à expliquer (cf. C IV, 588 : *καὶ κατεφίλησαν τερπνῶς, ὡς ἔπρεπεν, ἀλλήλους*).

Aucune de ces solutions ne nous paraissant satisfaisante, nous avons consulté une photographie du feuillet 152v du ms. de l'Escurial et nous y avons lu *στρευνὰ γλυκία*. Il est très regrettable que D. C. Hesseling ait édité le texte sans apparat critique. Toutefois, il faut dire à sa décharge que ce ms. fourmille d'erreurs d'iotacismes, d'étacismes et de mauvaises coupures : nous sommes persuadés que l'intelligence du texte serait facilitée en maints endroits par une seconde édition de l'Escorialensis avec apparat critique détaillé.

Nous adoptons la correction de Hesseling : *γλυκειά*, mais rien ne s'oppose à ce que nous gardions *στρευνά*, leçon du ms. Nous avons pensé au verbe *στρέφω*, grec moderne *στρίβω* (combinaison de *στρέφω* et *τρίβω* : enrouler, enserrer, cf. *στριφνάρι* : gond). *Στρεβνά* serait l'adverbe dérivé signifiant « en serrant, serré (adv.), étroitement » (analogie de *στιλπ-νός*, de *στίλβω*, *τερπνός*, de *τέρπω*, etc.).

XIII. — 510. *καὶ τὰς τέντας εὑρήκαμεν σχοινοκοπημένας ὅλας.*

La correction *σχοινοκοπημένας* en *σκηνοπηγμένας* a déjà été faite et son auteur traduit : « Nous trouvâmes les tentes

encore toutes dressées. » « Nous entrevoyons ici tout un épisode dont il ne subsiste que des débris. Cette poignée d'hommes réussissait à effrayer les assiégeants : elle surprenait encore leur camp, et après ce dernier exploit, gagnait au grand galop les défilés » (1).

XIV. — 511. *καὶ ὁ κορνιακτὸς ἐστείλομεν τὸν οὐρανὸν ἐπάνω.*

Hesseling corrige *ἐστείλομεν* en *ἐστείλαμεν* ; Xanthoudidis propose *ἐστύλωνεν* avec cette explication : la poussière était semblable à une colonne (*στῦλος*), montant jusqu'au ciel. Il rapproche ce vers de l'Erotocritos, B, 583 : *θωροῦσι σκόνης νέφαλο στὰ ὕψη σηκωμένο* et compare avec le v. 1119 de notre poème : *καὶ ὁ κορνιακτὸς τοῦ δράκοντος ἐστύλωσέν με.* Ce sens, acceptable au v. 511, est impossible au v. 1119.

Nous avons corrigé en *ἐτύλωνεν*, au v. 511 et *ἐτύλωσεν* au v. 1119 : du verbe *τυλώνω* « obscurcir » (2), à rapprocher de *τύλη, τύλος, τύλωμα, τύλιγμα, τυλίσσω* = « enrouler, envelopper, envelopper comme d'un voile ».

XV. — 619. *ἐδὰ ἄς σᾶς ἀφηγήσωμεν περὶ τὰς ἀμωρίας του.*

D'après Xanthoudidis, le mot vient de *μωρός* au sens de *βρέφος, παιδάριον.*

Ἀμωρίαι signifierait donc « les actions de Digénis enfant », « les exploits que Digénis accomplit dans son enfance. On dit aujourd'hui en Crète : *μωράδες*. Nous basant sur les vers 716, 905, 1141, 1289 et 1396, nous avons corrigé en *τὰς περιττὰς* (ou plutôt *περισσὰς*) *ἀνδρείας του.*

XVI. — 633. *καὶ ὁ λέων εἶχεν γροθέαν ἐξηστρεπτὴν ἀπὸ τοῦ Γιαννακῆ τὰ χέρια.*

Au sujet du mot *ἐξηστρεπτήν*, Xanthoudidis propose deux explications : ou bien l'épithète aurait la même signification

(1) Sur ce passage, cf. H. Grégoire, *Michel III et Basile le Macédonien dans les inscriptions d'Ancyre, Byzantion*, t. V (1929-1930), pp. 327-346, voir surtout pp. 333-340.

(2) Nuance différente en grec moderne commun : « bourrer, (s')empiffrer ».

que *ξανάστρουφος*, employé actuellement en Crète, au sens de « porté du revers de la main », ou « porté en direction inverse », par suite « soudain, imprévu, vigoureux », ou bien ce mot serait en relation avec *ἀστρᾶπτω* et signifierait *ἀστραφτερήν*, c.-à-d. «(coup de poing) administré d'une façon rapide et vigoureuse, comme l'éclair » ; on dit aujourd'hui *ἀστράφτω μιὰ κατακεφαλιά* = *καταφέρω ἰσχυρὸν κόλαφον* = « j'administre une bonne gifle à ». — Hesseling, dans le lexique, annexé à son édition, hésite à traduire par « disloqué », sans autre explication.

Ἐξηστρεπτήν est naturellement l'adjectif verbal de *ἐξαστράπτω* = « fulminer, asséner d'une manière foudroyante ». La comparaison avec le vers 1271 est décisive : *ἐξηστρεφτή*. adjectif pris substantivement, y a la signification de « un coup foudroyant ».

Mais on peut trouver fort singulier que le texte omette un détail essentiel : le lion était mort. Cependant, à y regarder de près, la chose est dite au vers 631, moyennant une très légère correction :

E 631 : *εὗρεν καὶ καλάμιν καὶ νερὸν καὶ ἦτον ἀπέσω λέων.*
Corr. : *εὗρεν καὶ καλάμιν καὶ νεκρὸς ἦτον ἀπέσω λέων.*

L'origine de la faute peut s'expliquer comme suit : le scribe de l'archétype avait omis le *κ* et l'avait ajouté dans l'interligne. Ce *κ* fut pris pour un *καί* ; de là, la superfétation de *καὶ* que présente le vers 631.

D'autre part, comment Digénis peut-il savoir que la mort du lion est un exploit de Yannakis?

Nous pouvons comparer cela, semble-t-il, au combat d'Akritas et d'Ankylas (1). Comme Ankylas avait tracé des lettres avec du sang sur la massue de son ennemi, il est possible que Yannakis ait laissé sur le lion une marque personnelle permettant de le reconnaître.

XVII. — 740. *μόνος τοῦ ὑπεθαύμαζεν διὰ τὰς ἀνδραγαθίας του.*

Cet *ὑπεθαύμαζεν* n'a pas de sens. Aussi considérons-nous comme certaine la correction : *τὸν ὑπεραύγασεν* (*ὑπεραυγάζω* (2)

(1) V. H. Grégoire, *Byzantion*, XIII (1938), p. 251.

(2) Le mot est employé par S. Basile : cf. Sophokles, s. v. On voit combien la langue du Digénis primitif était « mixte ».

= « dépasser en éclat, surpasser »), définitivement confirmée par les passages parallèles :

T 844 : *πλέον γὰρ οὗτος ἔλαμψεν ἐκείνου τοῦ πατρός του.*

A 1, 1377 : *πλέως γὰρ οὗτος ἔλαμψεν ἐκείνου τοῦ πατρός του*

C, IV omet ce vers qui devrait être le 63*bis*, d'après les autres versions, le vers 64 se présentant à peu près sous la même forme que T 845 et A 1378.

XVIII. — 763. *καὶ ὁ Διγενής, ὡς τὸ ἤκουσεν, μὲ τὰ καλίτζιά του εἰς αὐτὰ κατεβαίνει.*

Le sens exige un autre mot que *καλίτζια* ; C IV, 117 donne *καμηλαυκίτζιν*, ce qui nous a déterminé à corriger en : *μὲ τὸ καμηλαυκίτζιν* : « mettant son petit bonnet » (1).

XIX. — 786.

λέοντα δεινὸν εἶδασιν ἀπέσω εἰς τὸ καλάμιν.
βούβολον ἐπεκάθετο ἀπὸ τὰ ὠτία του ὡς τὸ οὐράδιν,
καὶ ἐβύζανεν τὸ γάλαν του, στανέου τοῦ τὸν ἐκράτει.

Hesseling corrige *βούβολον* en *βούβαλον*, et dans son Introduction, p. 541, il écrit ironiquement : « (l'auteur) nous parle d'un lion qui boit le lait d'un buffle, d'un buffle mâle, ... *ὦ τοῦ θαύματος* ! ».

Il suffisait de supposer dans la troisième syllabe la même erreur que dans la seconde pour anéantir ce *θαῦμα* !

Nous avons donc *βουβάλαν* : femelle de buffle, bufflonne (le mot devenant paroxyton, évidemment).

Il s'ensuit que, partout où nous avons *του*, il faut lire *της*, et *τήν* au lieu de *τόν* au v. 788.

Il reste *στανέου*, métathèse pour *στεανό* (la finale *ου* s'expliquant par attraction avec *του*), que nous avons expliqué au v. 361.

XX. — 790. *καὶ τὸν λέοντα τοῦ ἐδείξασιν ὡς διὰ νὰ τὸν ἀποδοκιμάσουν.*

Vers hypermètre que nous rétablissons ainsi : *γιὰ νὰ τὸν*

(1) Sur ce mot, voir l'article de A. A. Papadopoulos, dans *Ἐπετ. Ἑταιρ. Βυζ. Σπουδῶν*, 1928, pp. 293-299.

δοκιμάσουν ; la correction est basée sur la comparaison avec les vers 862, 1104, 1217, 1308 et 1350 où le même verbe : *δοκιμάζω* = éprouver, est employé. Même faute, v. 1269.

XXI. — 857. *καὶ ὡς κνηρὸν καὶ ῥάθυμον πάντα νὰ σὲ ὀνειδίζω.*

La comparaison avec les autres versions, faite postérieurement, confirme pleinement notre lecture : *ὀκνηρόν.*

A 1, 1877 : *καὶ ὀκνηρὸν καὶ ῥάθυμον πάντα νὰ σ' ὀνειδίζω.*

T a une lacune à ce passage et C IV, 440 donne :

ὡς ὀκνηρὸν καὶ ῥάθυμον πάντα νά σε ὀνειδίζω.

D'ailleurs, le même adjectif est employé dans notre version au vers 1371.

XXII. — 910. *ἀμὲ καὶ ἐσὺ βλερώματα, βλέπω τὸ ἀσκανδάλιστόν σου.*

Ce vers est incompréhensible et la correction de Xanthoudidis : *μαυρόμματε* (cf. C IV, 514) ne résout pas la difficulté.

Nous proposons de l'écrire ainsi :

ἅμα σὲ βλέπω, μάτια (1) *μου, βλέπω τ' ἀσκανδάλιστόν σου* :

« Il suffit de te voir, mes yeux <chéris>, pour constater ton innocence ! »

XXIII. — 1102. *καὶ πάλιν μὲ ἀνέδειξεν ὡραίαν τὴν δρακοντέαν.*

Écrivons *οὐρὰν τὴν δρακοντέαν* : *in cauda... medela.*

1116-1117. *τὴν πολυπόθητήν μου ἐπέζευσα, κάτω τὴν ἀποδέρνω* (2)

καὶ τὸ σπαθίν μου ἐξέσυρα κατὰ τὴν ἀποφύρνω.

Il y a une correspondance frappante entre les derniers hémistiches de ces deux vers. Le second imite nettement le premier et est d'ailleurs incompréhensible. Notre correction rétablit le sens tout en conservant la plupart des éléments du texte original : *κατὰ τοῦ ἀποπτύστου* (= contre le maudit).

XXIV. — 1120. *καὶ τὸ κοράσιον ἐγέλασεν, μεγάλως τὸ ἀποδέχθην.*

(1) Ou peut-être, ce qui serait plus près de la leçon du ms., *ὄμματα.*

(2) Il faut sûrement lire *ἀπογέρνω* : cf. v. 937, *καὶ ἐπέζευσε τὴν λυγερήν, κάτω τὴν ἀποθέτει.*

Une correction qui nous paraît nécessaire : *ὑποδέχθην*, nous permet de traduire : « La jeune fille se mit à rire et je lui fis écho bruyamment ». *Μεγάλως* signifie, en effet : « à haute voix », comme au v. 837 de notre texte et 2131 de T.

XXV. — 1202. *καὶ ὁ ἄλλος τὸ γένειον ἐπέκει νὰ στεφανώνῃ.*

Unissant les deux mots, nous traduisons : « et, pour le troisième, sa barbe lui couronnait le visage ». Ici, *ἐπέκεινα* doit signifier « de part en part ».

XXVI.— 1232. *εἰς χιλίους ἑκατέβηκα καὶ εἰς τετρακισχιλίους · καὶ ἦσαν ὁλοσίδεροι καὶ τετραλυγισμένοι.*

A propos de la finale de ces deux vers, il faut faire la même remarque qu'au sujet des vers 1116 et 1117. Le dernier hémistiche du v. 1233 est influencé par la fin du vers 1232.

D'après cette remarque, nous corrigeons cet hémistiche incompréhensible : *καὶ πετροκαταλύται*, mot que l'on trouve dans un chant historique byzantin sur l'empereur Alexandre (1) :

καὶ φέρτε μου τὸν μαῦρον μου, τὸν πετροκαταλύτην,
ποῦ καταλύει τὰ σίδερα καὶ πίνει τὸν Ἀφρίτην.
« Amenez-moi mon noir cheval qui brise les rochers
Et qui met en pièces les fers et boit au fleuve Euphrate ».

XXVII. — 1234. *καὶ εἶχαν ἄρματα καλά, ἱππάρια ἀφυρωμένα.*

Ce mot *ἀφυρωμένα* se trouve dans notre texte au v. 1159 sous la forme *φυρωμένα* (haplographie de *α-*) et au v. 1404. Hesseling le traduit par « solide ».

La traduction est inexacte ; *ἀφυρωμένα* est de la même famille que *ἀφύρατος*, *ἀφύραγος* = « non mélangé, qui a sa pleine valeur » (cf. *φυραίνω* : perdre du poids, — *φύρανε* : il y a eu du déchet, du coulage ; — *ἡ φύρα* : perte de poids) et signifie « non mêlé » et pour un cheval (comme c'est le cas ici), « pur sang ».

(1) G. Ostrogorsky, *Zum Reisebericht des Harun-ibn-Yahya.* Compte-rendu de H. Grégoire, dans *Byzantion*, t. VII (1932), pp. 666-673. Dans notre passage, il faut peut-être lire *πετρολυγιστῆρες.*

XXVIII. — 1494. *τοῦ βίου ὀξικάτορα μὲ τὸ μαργαριτάριν.*

Comme le dit très justement Xanthoudidis, nous avons ici le mot byzantin *τουβία* (lat. *tibialia*), désignant une espèce de soulier à haute tige ou de jambière de luxe. Ce mot signifiait encore des rubans de soie dont on ornait les pieds des chevaux royaux, au-dessus des chevilles (1).

L'adjectif indique une qualité des *τουβία* (*ὀξυκᾶτα, ὀξυπόρφυρα, ὀξυκάμουχα*?).

« Il se pourrait, continue Xanthoudidis, que l'on ait *ἐξάκουστα* cf. C IV, 226 : *τουβία ἐφόρει ἐξάκουστα γρύψους ὡραϊσμένους.*

Nous corrigeons en *ὀξυκάστορα.*

Le mot se trouve dans l'inventaire du monastère de Notre-Dame de Pitié en Macédoine (2), publié par le R. P. Petit dans les *Izvěstija* de Constantinople, t. VI, 1900, p. 123. De plus, le mot *καστόρι* est attesté dans les autres versions.

C VI, 736 : *ἐφόρει ἐπιλώρικον ὁλόσηρον, καστόριν.*

L'émir, à son retour auprès de sa femme, est décrit dans T et A.

T 694 : *καὶ μέγα ἐπιλούρικον, καστόριν φαρακίτζιν.*

A ♀, 1213 : *καὶ μέγα ἐπιλούρι(κ)ον, καστόριν φαρατζίκιν.*

Nous traduisons par « couleur castor ».

Legrand traduit *καστόριν* par « pelisse en castor ». C VI, 736, nous semble-t-il, s'oppose à cette interprétation, de même que E d'ailleurs. Il s'agit donc, dans notre texte, de souliers couleur castor foncé, dans C d'un vêtement de soie couleur castor, passé par-dessus la cuirasse.— Quant au *φαρατζίκιν* de T et A (3), c'est le *feredjé* oriental, en russe *ferez, feriaz.* Cf. P. Savvaïtov, *Opisanie starinnykh utvarej*, etc., Pétersbourg, 1896, p. 157. Il y a des *ferezi* de cheval.

(1) Du Cange, *Glossar. med. et inf. graec. s.v. τουβίον.*

(2) Également cité par A. Frolov, *La « Podea », un tissu décoratif de l'Église byzantine*, dans *Byzantion*, t. XIII (1938), p. 474, note 3 ; à la p. 476, note 4, A. Frolov, traduit par « jaune - pêche » ; nous pensons que cette traduction est inexacte. Cf. Vettius Valens, 2, 23 (ed. W. Kroll, Berlin, 1908), où le verbe *καστορίζω* signifie : « avoir la couleur du castor » et l'adjectif *καστόρεος* : « couleur castor » , c'est-à-dire, évidemment, une nuance de brun.

(3) *Φαρακίτζιν* est une corruption métathétique, peut-être déterminée par une étymologie populaire (*φάρα, φάριν*, cheval).

XXIX. — 1512. *ὥσπερ πετρίτης ἄχρωμος ὅταν ἐμπῇ εἰς τὸ κυνήγιν.*

ἄχρωμος, « terne », ne convient pas. Nous avions pensé à corriger en *ἄωρος* « jeune », adjectif qui entraîne l'idée de « fort et fougueux » ; mais plus simple encore serait la correction en *ἄχρονος* au sens de « de moins d'un an, tout jeune » ; cf. grec moderne commun *ἀχρόνιαστος*, même sens.

XXX. — 1574. *εἰ δὲ ἂν ὁρμῇς νὰ πορευθῇς, ἐγὼ νὰ σοῦ τὸ ποίσω.*

Πορευθῇς ne donne aucun sens satisfaisant ; il faut corriger en *πορνευθῇς* : on s'adresse à la « fille Maximô », *ἡ κοῦρβα* !

XXXI. — 1611. *τὸ ὄνομάν του πολλὰ ἐξηγοῦντο εἰς ὅλον γὰρ τὸν κόσμον.*

Lisons *ἐξήκουστο*, « s'était répandu » : cf. *ἐξακουστόν*, deux vers plus haut.

XXXII. — 1634-1635. *καὶ ὑπέκλυσεν τὰ τέσσερα τοῦ ποταμοῦ κλωνάρια,*
καὶ ἀρδεύειν τὸν παράβουνον καὶ ὅλον τὸ ἀνατρέχει.

Nous écrivons ainsi ces deux vers :
καὶ ὑπέκλυσεν τὰ τέσσερα τοῦ πλατάνου κλωνάρια
καὶ ἀρδεύει τὸν παράδεισον καὶ ὅλον τὸ ἀνατρέχει.

XXXIII. — 1670-1671. *ἐποίησεν πολυμήχανον καὶ πανωραῖον τάφον* (*τάφος* ms.)
καὶ ἐτέχθην ἡ βασίλισσα τοῦ πρὸς Παρασογάρδου.

Xanthoudidis et Hesseling se rencontrent pour déplorer l'incohérence du vers 1671. Le savant crétois reconnaît Pasargades dans *Παρασογάρδου*, mais ne fait aucune conjecture.

Nous restituons ainsi le v. 1671 :
καὶ τέχνῃ τῇ βασιλικῇ παρὰ τοὺς Πασαργάδου (pour *-ων*).
et traduisons : « et d'un art royal, supérieur à ceux de Pasargades » (il s'agit du tombeau de Digénis, comparé à celui de Cyrus).

Παρά, dans le sens de « plus que, supérieur à » est employé

aux vers 1668-1669 (il s'agit encore de ce tombeau) :
ὅτι ἦτον θαυμαστὸς πολλὰ παρὰ τοὺς ἄλλους πλέον
παρὰ τοῦ βασιλεύσαντος ἐκ τῆς Περσίας χώρας.

XXXIV. — 1802. *τὸν τῆς χωρίας καύσωνα οὐ δύναμαι ὑπομένειν.*

Hesseling corrige en *τὸν τῆς χηρείας καύσωνα οὐ δύνασαι ὑπομένειν.*

Évidemment *χωρίας* est corrompu, mais pourquoi changer *δύναμαι* en *δύνασαι*, alors que le sens est parfaitement clair !

Nous corrigeons *χωρίας* en *χωρισιάς* ; la faute est très naturelle d'ailleurs : le copiste a sauté une syllabe qui se terminait par la même voyelle *ι* que la précédente :

Τῆς χωρισιᾶς τὸν καύσωνα οὐ δύναμαι ὑπομένειν.

Étant donné que son épouse n'a plus aucun parent pour la consoler (1803-1804), le jeune homme ne peut supporter en pensée la douleur d'être séparé d'elle. La correction de Hesseling est, comme on le voit, tout à fait inutile.

XXXV. — 1818-1819. *καὶ μητέραν τὴν ἄχραντον οὐρανὸν ἀπεργάσω*
καὶ γεννηθεὶς ἀρρεύστως.

Deux vers incompréhensibles, dont nous rétablissons le sens par trois corrections :

καὶ μητέραν τὴν ἄχραντον παρθένον ἀπε(ι)ργάσω
ὁ γεννηθεὶς ἀρρήτως.

ἀρρήτως = « ineffablement » ; cf. *τὰ ἄρρητα μυστήρια* : les mystères ineffables.

On ne peut songer, évidemment, à donner une solution à tous les problèmes que pose un texte aussi abîmé que celui de l'Escorialensis, mais ces quelques corrections suffisent à prouver qu'il y a encore beaucoup à faire, et beaucoup à trouver.

Voici, pour terminer ces notes, une remarque qui nous a été suggérée par la lecture du chant d'Armouris (1).

Il y a des correspondances frappantes entre ce chant et notre épopée.

(1) St. P. Kyriakidès, *Ὁ Διγενὴς Ἀκρίτας*, Athènes, Sideris, 1926, pp. 119-129.

Voici les vers 923-925 de l'Escorialensis :

καὶ ὅσα ἄστρα ἔναι εἰς τὸν οὐρανὸν καὶ φύλλα εἰς τὰ δένδρα....
οὕτως ἐκαταπέφτουντα οἱ σέλλες εἰς τοὺς μαύρους.

Armouris, v. 77-78 (repris aux v. 143-144) :

ὅσ' ἄστρη εἰς τὸν οὐρανὸν καὶ φύλλα εἰς τὰ δένδρη,
οὕτως ἐκαταπέσασιν οἱ σέλλες εἰς τοὺς μαύρους.

(Le vers 143 a *ὅσα ἄστρα* ...).

Un peu plus loin, aux vv. 928-942, se place le dialogue entre l'Arabe Soudalis et Digénis, comparable à celui d'Armouris et d'un Sarrasin (v. 33-41).

Mais l'épisode décisif est le passage de l'Euphrate. Nous en reproduisons le texte dans les deux poèmes :

Escorialensis, v. 1534-1538 :

τὸν γρίβα μου ἐπιλάλησα, τὸν ποταμὸν περάσῃ.
1535 *καὶ εἶχεν νερὸν ὁ ποταμὸς πολὺν καὶ β ο υ ρ κ ω μ έ ν ο ν,*
καὶ ἐξέπεσεν ὁ γρίβας μου καὶ ἐχώθην ἕως τραχήλου,
καὶ εἰς δένδρον ἔπεψεν ὁ θεὸς ἀπέσω εἰς τὸ ποτάμιν,
καὶ ἂν εἶχεν λείπει τὸ δενδρόν (1), *ἐπνίγετον ὁ θαυμαστὸς [Ἀκρίτης.*

Armouris, v. 42-453.

Κροῦ πτερνιστηρέαν τὸν μαῦρον του, διὰ νὰ περάσῃ πέρα.
Ἦτον ὁ Ἀφράτης δυνατός, ἦτον καὶ β ο υ ρ κ ω μ έ ν ο ς,
εἶχεν καὶ κύματα βαθέα, ἦτον καὶ ἀποχυμένος,
45 *καὶ κρούει πτερνιστηρέαν τὸν μαῦρον του, <κρούει τον> [καὶ ὑπάγει,*
στριγγιὰν φωνὴν [καὶ] ἀνέσυρεν, ὅσην καὶ ἂν ἐδυνέτον.
« Εὐχαριστῶ σε, Θεὲ καλέ, καὶ μυριοευχαριστῶ σε,
ἐσὺ μὲ ἐδῶκες τὴν ἀνδρείαν καὶ μὲ τὴν παίρνεις τώρα. »
Τοῦ ἦλθε φωνὴ ἀγγελικὴ ἐξ οὐρανοῦ ἀπάνω·
50 *« <Καὶ> μπῆξε τὸ κοντάρι σου εἰς τὴν φοινικέαν τὴν ρίζαν,*
καὶ μπῆξε καὶ τὰ ροῦχα σου ὀμπρὸς εἰς τὸ μ π ρ ο σ τ ο - κ ο ύ ρ β ι ν
κέντεσε καὶ τὸν μαῦρον σου καὶ νὰ περάσῃς πέρα. »
[Κρούει] πτερνιστηρέαν τὸν μαῦρον του καὶ πέρασέ τον πέρα.

Les autres versions réduisent cet épisode au minimum : A 1, 3575-3576 ; T 2410-2411.

C l'a mieux conservé (C VI, 572-574) en ce sens qu'il nous garde le fait que le cheval nage (ce qu'exprime implicite-

(1) *Sic* dans l'Escorialensis. Peut-être faut-il lire *δενδρίν*.

ment le v. 53 du chant d'Armouris), détail perdu dans E ; de plus, il emploie au v. 527 le même verbe (*κεντήσας τὸν ἵππον*) que dans Armouris, v. 52.

Mais l'aide divine n'est mentionnée que dans l'Escorialensis et Armouris, ce qui parle en faveur de l'ancienneté de notre version, puisque le chant d'Armouris est né dans la seconde moitié du IXe siècle.

Notons encore en passant que l'adjectif *βουρκωμένον* est employé dans les deux poèmes et que le mot peu courant, *τὸ μπροστοκούρβιν* du Chant d'Armouris (v. 51) se retrouve dans l'Escorialensis au v. 941, précisément dans l'entrevue de Digénis avec le Sarrasin Soudalis.

Mais il est temps de conclure. Nous savions bien que l'auteur du Digénis avait été souvent inspiré par la Muse populaire, mais on peut dire que le Chant d'Armouris en est une preuve irréfutable. C'est, en effet, la seule cantilène qui ait été écrite, puisqu'elle se trouve dans un manuscrit grec du XVe, au plus tard du XVIe siècle, et notre Escorialensis, comme on le voit, en est tributaire sur bien des points. Le passage de l'Euphrate est l'épisode central, essentiel, du chant d'Armouris, tandis qu'il est purement épisodique dans *Digénis* (épisode de Maximô) ; cela seul suffirait à prouver la nature de la relation existant entre les deux poèmes.

N'oublions pas la version de Grotta-Ferrata, qui s'accorde, comme souvent, avec la version « la plus ensauvagée » de la tradition, pour la compléter et reconstituer ainsi un texte vraisemblablement assez rapproché de l'original.

Il semble qu'il faudrait employer cette méthode et greffer, sur le texte ainsi obtenu les détails complémentaires donnés par les gemelli A-T pour « écrire » l'épopée de Digénis Akritas. Il y aurait là de quoi charmer les lecteurs curieux à la fois d'histoire et de poésie, car « ce nom glorieux fut chanté, jeté comme un défi à l'adversaire musulman, sur les fronts du Taurus, de l'Anti-Taurus et de l'Euphrate, avec de tels accents que le peuple grec ne l'oubliera jamais ; et que la « lyre d'or » de Costis Palamas, comme le luth populaire, vibre avec plus de force, d'amplitude et d'émotion, lorsque l'une et l'autre évoquent Basile Digénis Akritas, devenu le symbole de l'Hellénisme, de l'Héroïsme et de l'Humanité ».

Bruxelles, 1939. H. Grégoire et M. Letocart.

UNE INSCRIPTION DATEE AU NOM DU ROI BORIS-MICHEL DE BULGARIE

Radiation du clerc Okthivautes « ein sichtlich germanischer Name ».

Je dois à l'amitié et à l'obligeance de M. et de Mme Mavrodinov-Ivanov, la révélation d'un monument épigraphique insigne, la seconde inscription au nom du premier roi chrétien de Bulgarie, l'autre étant ce fragment célèbre trouvé en Albanie durant la grande guerre, et dont nous nous sommes occupés nous-mêmes à propos de la date du baptême des Bulgares (1).

Le nouveau texte ne figure pas dans l'admirable recueil de M. Beševliev, ni dans ses *Addenda*. Je l'ai vue et copiée en mai dernier au Musée national de Sofia.

La photographie qui accompagne le présent article m'a été envoyée par Mme Mavrodinova-Ivanova. Strictement, l'inscription n'est pas inédite, puisqu'on la trouve chez E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien* (Schriften der Balkankommission Antiquarische *Abteilung*, IV, Wien, 1906, p. col.) 290). Jireček l'avait signalée à D. Cukhlev qui la publia dans son *Histoire de l'Église bulgare*, t. I, Sofia 1910, p. 368, note 2. Elle est citée d'après Kalinka, c'est-à-dire très inexactement, par Zlatarski dans son *Histoire*, t. I, p. 213, note 3 ; voyez aussi Pârvan, *Contribuții epigrafice* (2), p. 62, note 288, et Vera Ivanova, *Stari cărkvi i monastiri v băl-*

(1) Cf. A. Vaillant et M. Lascaris, *La date de la conversion des Bulgares*, *Revue des Etudes Slaves* t. XIII (1933), et notre c. r. de cet article dans *Byzantion*, même année, pp. 6-15. V. aussi Beševliev, *Corpus*, nº 47. Il faut citer encore l'inscription d'un sceau du Musée de Varna : Beševliev, *Corpus*, nº 46.

(2) V. Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului Daco-Român*, București, 1911.

garskistě zemli (IVe-XIIe v.), extrait du *Godišnik* (*Annuaire*) du Musée National pour 1922-1925, Sofia 1926, p. 464.

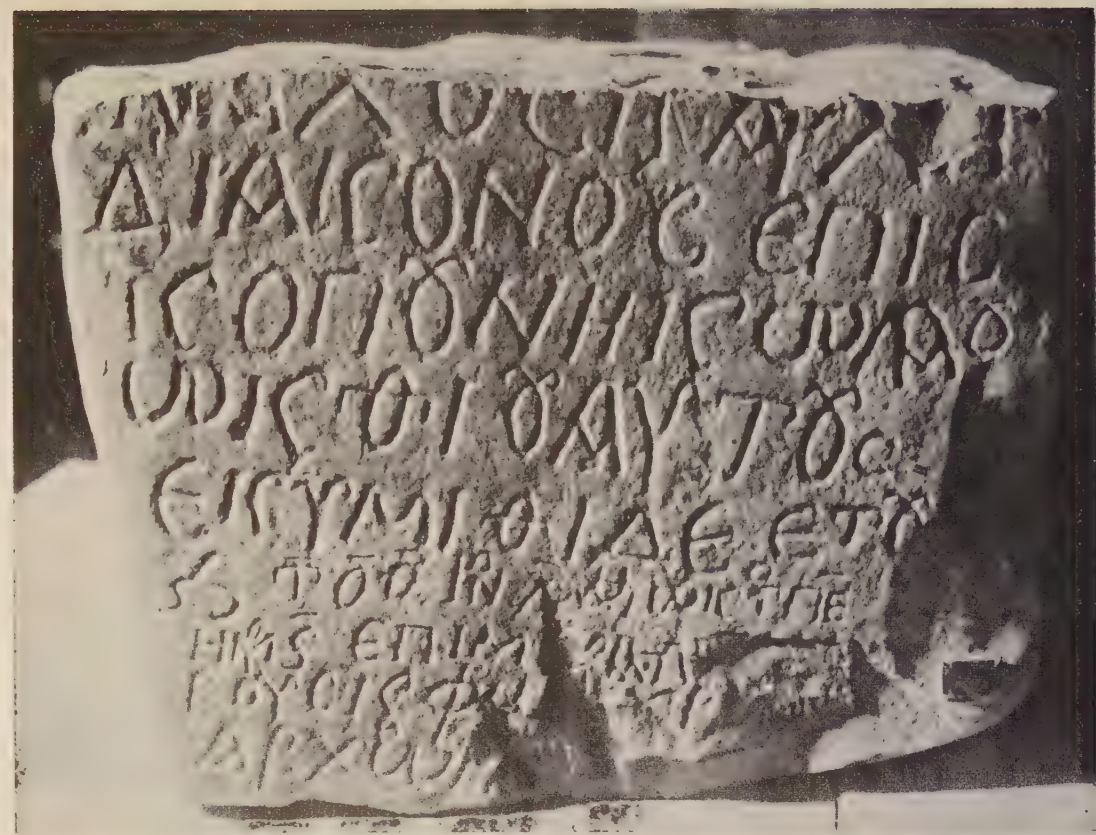
Malheureusement, la provenance de l'inscription n'est pas établie avec certitude. M. et Mme Mavrodinov n'ont pu que m'indiquer, sans être en état de la vérifier, l'allégation de Cukhlev, attribuée par lui à Jireček, d'après laquelle la pierre aurait été trouvée à Červen, ancienne ville fortifiée, à 25 km. au Sud de Roustchouk. On y voit encore, m'écrit Mme Mavrodinova, des restes de l'enceinte avec une tour assez bien conservée ; on y a fouillé aussi une église des IXe-Xe siècles.

Voici maintenant la description du monument, que je dois également à l'obligeance de Mme Mavrodinova : « la pierre est un grès calcaire à grain très serré, sa forme est plutôt irrégulière. Sa hauteur est de 29 cm. sur le côté gauche et de 23 sur le côté droit de la face inscrite ; la largeur est de 39 cm. dans le haut et de 37 dans le bas ; l'épaisseur varie de 32 à 27 cm. ».

Voici la transcription de Kalinka, avec son commentaire :

θήκη]
[γεναμένου μο]-
ναχο[ῦ ἐπ'] ἀρχη-
διάκονος ἐπισ-
κόπου Νηκολάου
'Ωκθιουαύτους
5 *ἐκυμίθι δὲ ἔτους*
,ςτοθ' ἰνδ(ικτιῶνος) δ' μ(ηνὸς) 'Ωκτο(βρίου) πε[ρὶ]
ἡμ(ἐ)ρ(αν) ς' ἐπὶ Μιχαὴλ τ[οῦ εὐσε- (εὐλα-)
β]οῦς κ(ὲ) φ[ηλο]χρ[ίστου
ἄρχων[τος

« Z. 1 ff. vgl. A Schröder, Entwicklung des Archidiakonats bis zum 11. Jahrhundert 1890 S. 7 ff. und 21, 2. 91 : « Er ist vom 7-11. Jahrhundert Kraft Gewohnheitsrechtes der Stellvertreter des Bischofs » ; Z. 2. Mitte C scheint aus Y korrigiert zu sein ; ueber die alte Form *διάκονος* war *διάκων* getreten ; Z. 4 Ōkthivautes Archidiakon des Bischofs Nikolaos ; zu dem sichtlich germanischen Namen Ōkthivautes verdanke ich Herrn Kollegen Seemüller folgende Erklärung : « — vautes = -baudes wie in Cannabaudes ; Ōkthi- aus Ôgihi-, zu derselben Wurzel, aus der mit anderer Ablautstufe



INSCRIPTION AU NOM DU ROI BORIS-MICHEL ET DE L'ÉVÊQUE NICOLAS

der ahd. Name Agid, Egid gebildet ist : « der im Kampf zu Fürchtende' » ; Z. 5 *ἐκυμίθι* — *ἐκοιμήθη* ; Z. 6 f. 6 Oktober *,ϛτοθ'* (6379) = 6. X. 870 n. Chr. (Freitag) ».

Cette lecture et ce commentaire sont en grande partie fantaisistes (1). Sur la pierre comme sur la photographie, on lit avec une certitude absolue :

. . . . .
[*μοναχὸς κ(αὶ) ἀρχη-*
διάκονος ἐπισ-
κόπου Νηκωλάου
ὡ κ(αὶ) θίου αὐτοῦ,
5 *ἐκυμίθι δὲ ἔτου*[*ϛ*]
,ϛτοθ' ἰνδ(ικτιῶνος) δ' μη(νὸς) ὠκτο(βρίου) πέ(μπτῃ)
ἡμ(έ)ρ(ᾳ) ϛ' ἐπὶ Μιχαὴλ [*εὐκλ*]-
εοῦς κ(αὶ) φιλ[*ο*]*χρ*[*ίστου*]
ἄρχων[*τος*].

C'est à dire :

(Ici repose un tel)
moine et archidiacre
de l'évêque Nicolas
qui fut aussi son oncle.
Il s'endormit l'an
six mille trois cent septante-neuf
quatrième indiction
le 5 octobre, un vendredi,
sous Michel, prince glorieux
et ami du Christ.

On aura vu les fantaisies germaniques de Kalinka-Seemüller s'évanouir du fait d'un « déchiffrement » vraiment peu laborieux de la ligne 4. Le *πρῶτον ψεῦδος* est la fausse lecture de la seconde lettre qui n'est point un simple *κ*, mais un *κ* avec signe d'abréviation, donc *καὶ*. Dans ces conditions, un mot commence avec le *θ* suivant et se termine sur la

(1) On les retrouve dans toutes les publications citées. Tout le monde a cru au nom germanique *Okthiouauthès* (!). M. Zlatarski pense avoir affaire à un Goth. Zlatarski « corrige » *περὶ* dans *περὶ ἡμέραν* en *πέραν*, ce qui est... pire.

diphtongue *ου*, puisque après celle-ci se détache nettement le pronom *αὐτοῦ*. *Θίου* (c'est-à-dire *θείου*) : est-ce donc si difficile à lire et à interpréter? Il faut le croire, puisque, avec cette orthographe phonétique, sans doute déroutante pour un philologue classique de l'ancienne école, ce mot, adjectif ou substantif, au sens de « divin » ou d'« impérial » ou bien tout bonnement, comme ici, au sens d'«oncle», a été fréquemment méconnu. Dans mon *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*(1), j'ai montré comment, dans deux cas au moins, les épigraphistes n'ont pas su lire le titre des juges impériaux institués par Justinien : *θεῖοι δικασταί*. D'autres épigraphistes ont été embarrassés par le terme pourtant banal de « lettre impériale » : *θεῖα γράμματα*. Il est vrai que Kalinka a droit ici à une circonstance atténuante pour sa lecture qui, à son tour, enfanta le monstre : Okthiouautes. L'épitaphe du neveu inconnu ne brille pas beaucoup plus par la syntaxe que par l'orthographe. Elle présente un mélange de deux constructions. Avec le nominatif de l'article, il aurait fallu dire :

ὁ καὶ ἀνεψιὸς αὐτοῦ

Grammaticalement, avec *θείου*, il eût fallu le génitif de l'article :

τοῦ καὶ θείου αὐτοῦ

au lieu de *ὁ καὶ* ...

Au commentaire de Kalinka, qui n'a plus qu'un intérêt historique et, il faut le reconnaître, une force comique appréciable et durable, substituons quelques remarques (2).

Au point de vue paléographique d'abord, on remarquera la forme caractéristique des *κ* en deux parties, trois fois munis à l'extrémité inférieure du second jambage, du signe de l'abréviation (= *καὶ*). On notera également que les *ου* sont en ligature, excepté à l'avant-dernière ligne. Autre ligature re-

(1) Voyez mon commentaire aux nos 247 et 324.

(2) Je ne dis rien de l'emploi régulier de l'emploi bizarre de l'*ω* pour l'article masculin, sinon qu'il nous induirait à penser que la vraie forme du nom du fameux khan bulgare est Mourtag plutôt qu'Omourtag. On sait que sur les inscriptions de ce prince, Omourtag est écrit tantôt par un *ο*, tantôt par un *ω*.

marquable : le *λ* et l'*α* du nom de Nicolas, à la troisième ligne et les trois lettres *α, η, λ,* du nom de *Μιχαήλ,* à la septième ligne. On sait que *Μιχαήλ* a une tendance à s'écrire en monogramme, peut-être sous l'influence de l'épigraphie des icônes. Peut-être est-ce cette même graphie qu'il faut lire à la fin de l'inscription protobulgare dite Chronique de Malamir. Telle fut du moins l'impression de M. Mavrodinov, lorsque nous réexaminâmes au Musée ce précieux document, très difficile à déchiffrer (1) (Beševliev, *Corpus* nº 18).

Signes de ponctuation : une sorte de *μηνίσκος* à la fin de la ligne 4, employé en fonction de point final. Au début de la ligne suivante, une sorte de S sert certainement à donner la valeur de mille au chiffre initial de la date énoncée suivant l'ère du monde. On notera également la singulière abréviation *πε* surmontée d'une barre horizontale a la fin de la ligne 6. Il est clair que le graveur a hésité entre deux partis : écrire le mot *πέμπτη* qui ne s'abrège pas d'ordinaire, ou noter le jour du mois par un *ε* surmonté d'une barre numérale. C'est ce qu'il a fait en définitive ; mais de son premier dessein, le *π* initial est resté. Il est clair que *πέμπτη,* ici, veut bien dire le 5, et non point jeudi. La férie est toujours précédée du mot *ἡμέρα* généralement abrégé comme ici. L'archidiacre et neveu de Nicolas est mort un vendredi. La date est correcte : l'an du monde 6379 appartient en effet à la quatrième indiction et va du 1er septembre 870 au 31 août 871. Le 5 octobre de cette année du monde est donc le 5 octobre 870. En effet, le 5 octobre 870 est un vendredi.

Ainsi, l'inscription, si banale qu'en soit en apparence la formule, acquiert une importance historique considérable. Elle a été gravée l'année même où le patriarche Ignace instituait, à la demande du premier roi des Bulgares Boris-Michel, la hiérarchie de la nouvelle église. Le roi lui-même reçoit une titulature nouvelle, hellénisée et christianisée. Le vieux titre

(1) Je dois saisir cette occasion d'exprimer toute mon admiration — le mot n'est nullement trop fort — à M. Beševliev pour l'immense et consciencieux travail que représente son *Corpus* protobulgare. Il faut avoir travaillé sur les pierres elles-mêmes pour se rendre compte des difficultés de toute espèce qu'il a dû vaincre.

de majesté des khans bulgares, *ὑβηγή*, est ici traduit : ce que Kalinka n'a point reconnu, qui a prétendu lire au début de l'avant-dernière ligne, la fin de l'adjectif banal : *εὐσεβοῦς* ou *εὐλαβοῦς*. Mais il n'y a pas de doute possible, on lit très nettement *εους*, et la seule restitution concevable est *εὐκλεοῦς*, « glorieux », interprétation littérale du « turc » *ὑβηγή* (1). Les khans païens avaient essayé de traduire autrement leur titre turc. Ils avaient employé l'expression vulgaire *τὸν ἄρχοντα τὸν ὑπέρφυμον* (*ὑπέρφημον*) (2), sur laquelle on peut voir le commentaire de M. Beševliev. En somme, avec le christianisme, le protocole bulgare se « civilise ». On évite désormais les titres et termes turcs, du moins pour le prince. On rédige toujours en grec les inscriptions, puisque la borne de Siméon, datée de 904, est encore en cette langue ; mais on évite autant que possible le grec vulgaire. L'inscription de Balši est étonnament correcte. L'adjectif *ὑπέρφημος* est étranger à la langue écrite. On ne le trouve que dans les textes les plus vulgaires. D'autre part, il fallait éviter que le roi Boris se parât d'épithètes réservées au Basileus. Tout a été dit sur le titre d'*ἄρχων*. L'adjectif *εὐκλεής* avait l'avantage double de rendre le sens d'*ὑβηγή* d'une manière classique et poétique, et d'être inusité dans le protocole impérial. Le pape Jean VIII, à son tour, traduit *εὐκλεής* ou *ὑβηγή* lorsqu'il écrit au roi Michel, *glorioso regi* (878) : Migne PL, t. 126, col. 758 ou MGH, *Ep. Karolini aevi*, t. V, p. 58.

Mais là n'est point le principal intérêt de notre inscription. Celui-ci résulte de sa date. Nous l'avons, déjà, c'est en 870, presque certainement, que fut consacré le premier évêque grec de Bulgarie. Le nom de ce prélat était jusqu'à présent inconnu.

Il y a toute une littérature sur la question obscure de l'organisation de l'Église bulgare de 870 à 879. On a cru parfois que le premier évêque ou archevêque de Bulgarie s'appelait Joseph, et ce nom est en effet mentionné dans un vieux texteslave, le *Miracle de S. Georges*, publié par Chrysanthe Loparev. Mais comme Zlatarski et d'autres, l'ont démontré, ce Joseph, s'il a vraiment existé, n'a pu être que le premier

(1) Sur le sens de ce mot, cf. la note de Beševliev, *Corpus*, 65-66.
(2) Cf. Beševliev, *Corpus*, n° 18.

évêque *slave* de Bulgarie (fin du IXe siècle au plus tôt). Or, M. Mijatev, dans le *Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare*, tome V (1928-1929), pp. 249-262, a publié un sceau de plomb trouvé près de Madara, non loin de Preslav, où on lit un nom dont ne subsistent que les lettres *ЄΩ* et le titre . . . . *ΑΡΧΙЄΠΙCKOΠΩ ΒΟΥΛΓΑΡΙΑC*. M. Kr. Mijatev restitua [*Λ*] *ЄΩ*(*N*)[*TI* (*Ω*) et attribua le sceau à l'archevêque Léontios, mentionné comme patriarche de Preslav dans le Synodikon du tsar Boril. Cette hypothèse est fantaisiste, comme l'a démontré notre ami Michel Lascaris dans *Byzantinoslavica*, II (1930), pp. 421-424. D'abord, Léontios était patriarche et non évêque, et le patriarchat bulgare ne fut reconnu par Constantinople qu'en 927 ; ensuite la langue officielle en était le slave et non le grec ; *tertio*, et c'est peut-être plus grave encore, la restitution *ΛЄΩΝΤΙΩ* est arbitraire ; *quarto*, et ceci est décisif, un autre exemplaire du même sceau, exemplaire complet celui-là, est connu par le recueil récent de Constantopoulos, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα*, Athènes, 1930, p. 15. Ici le nom est clair : *ΓЄΩΡΓΙΟC*. Mais ce qui est clair aussi, c'est que, si le molybdobulle d'Athènes n'est pas antérieur au XIe siècle (1), notre Georges est tout simplement un archevêque d'Ochrida ! Ce serait dommage, peut-être ; car M. M. Lascaris, qui, avec beaucoup de pénétration, avait lu *ΓЄΩΡΓΙΟC* sur le sceau de Madara, avait pensé à l'identifier avec le Georges que le pape Jean VIII, à la date du 16 avril 878, accuse d'avoir ordonné un évêque de Belgrade (lettre citée plus haut, p. 232). Déjà Zlatarski avait mis en doute que ce Georges de la lettre du pape Jean VIII fût un archevêque de Bulgarie, car, dit-il, « il est difficile d'admettre que le pape Jean VIII, malgré toute l'inimitié qu'il nourrissait à l'égard du clergé grec de la Bulgarie, se fût permis d'écrire à Boris que l'archevêque de Bulgarie : « falso sibi nomen usur-

(1) Cette date est celle de M. Constantopoulos. Mais non seulement M. Mijatev, mais encore le R. P. V. Laurent que nous avons consulté à ce sujet, estiment que le sceau de Madara et celui d'Athènes sont du Xe siècle au plus tard. Toutefois, même si l'archevêque Georges du sceau est le même que celui de la lettre papale, il n'est nullement prouvé qu'il soit le premier archevêque grec de Bulgarie.

pat » (Zlatarski, p. 216). D'ailleurs 870 n'est pas 878 ; à cette dernière date, il y avait certainement toute une hiérarchie ecclésiastique en Bulgarie ; en octobre 870, à nous en tenir au témoignage des sources, il n'y avait encore qu'un seul évêque (« antistes ») à peine ordonné par le patriarche Ignace (1) (après le 4 mars 870). Jusqu'à preuve du contraire nous estimons donc que l'évêque Nicolas de notre inscription, résidant sans doute à Preslav ou dans le voisinage, est le premier évêque « orthodoxe » de Bulgarie (2).

Bruxelles H. GRÉGOIRE

(1) Notre savant ami, M. F. Dvorník, consulté à ce sujet par nous, a bien voulu nous répondre : « La question est difficile et peut-être insoluble. En ce qui concerne le nombre d'évêques envoyés en Bulgarie par Ignace, on ne sait rien de précis. Jean VIII, parle dans ses lettres de plusieurs évêques grecs en Bulgarie. Mais il est possible que le nombre en ait été augmenté graduellement et qu'au début, il n'y ait eu qu'un évêque ou archevêque. N'oublions pas pourtant que les Latins y avaient envoyé deux évêques. Les Grecs ont peut-être voulu rivaliser avec les Latins, même en ce qui concerne le nombre des évêques. D'ailleurs, j'ai l'impression que le clergé envoyé en Bulgarie par Ignace était en partie d'ordination photienne, malgré les décisions du VIIIe concile ! J'en parle dans mon livre à paraître. »

(2) Cf. VERA IVANOVA, *Anciennes Églises et Anciens Monastères dans les pays bulgares* (IVe-XIIe siècles). Extrait du *Godišnik* (Annuaire du Musée National pour 1922-1925), pp. 429-582. Mme Vera Ivanova dit, p. 464 : « En 870 est mentionné un évêque Nicolas, dont le siège était Ruse (Roustchouk) ou Červen, ou quelque autre ville de la Bulgarie du nord-est. Son archidiacre Oktivaud (*Ὠκδιουαύτους*) mourut le 6 octobre 870 (6379), sous le prince Michel pieux et ami du Christ ». Et elle renvoie, note 8, à l'ouvrage de Kalinka. Mais elle ajoute que le lieu où fut trouvée l'inscription n'est pas connu avec certitude, et qu'elle a été apportée à Ruse d'ailleurs : « probablement » de Červen. Notre hypothèse est très simple : les pierres de Preslav et de Pliska ont été souvent emportées à de grandes distances de ces sites. Pourquoi la pierre tombale au nom de l'évêque Nicolas ne viendrait-elle pas tout simplement de Preslav, capitale de Boris et sans doute résidence de l'évêque ?

NOUVELLES CHANSONS ÉPIQUES DES IXe ET Xe SIÈCLES

Mme Hedwig Lüdeke, dont l'enthousiasme pour toutes les formes de poésie populaire en toutes langues est attesté par une œuvre déjà considérable, s'est, heureusement pour nos études, vouée à l'exploration épique de l'île de Chypre.

Hedwig Lüdeke, née à Vienne en 1879, apprit très tôt le français, l'anglais, puis l'italien et le hongrois, et traduisit en allemand quantité d'œuvres lyriques écrites dans ces langues. Après son mariage, l'éducation de ses fils aînés lui donna l'occasion d'apprendre aussi les langues classiques. Elle devint une helléniste de première force, tout en traduisant des ballades anglo-écossaises des XIIIe-XVIe siècles, puis des ballades hongroises : *Balladen aus alter Zeit*, chez Grote, à Berlin 1922, avec préface du professeur Alois Brandl ; *Ungarische Balladen*, avec préface du professeur Robert Gragger, Berlin, De Gruyter, 1926 ; la même maison d'édition a publié un livre de Béla Bartok, *Das Ungarische Volkslied*, où l'on trouvera 320 chansons populaires hongroises traduites par Mme H. Lüdeke. En 1926, Mme Lüdeke put enfin se consacrer à l'étude systématique de la littérature grecque moderne, qui depuis longtemps l'attirait. Elle profita des leçons et des conseils de feu Jean Sykoutris et du Dr. Mégas, directeur du *Λαογραφικὸν Ἀρχεῖον*. Elle commença par se composer une sorte de *Corpus* manuscrit de chants populaires, comprenant des textes extraits de recueils imprimés ou provenant des collections inédites de l'*Ἀρχεῖον* d'Athènes. Mme Lüdeke, pour se faciliter l'intelligence de ces textes en dialecte, a rédigé, en se servant de quantité d'index, lexiques et glossaires publiés et inédits, un *Lexicon dialecticum neograecum* comptant 4400 mots environ.

Son premier voyage en Grèce, très court, remonte à 1931.

Devenue veuve, Mme Lüdeke décida de se consacrer entièrement à son nouveau champ d'études. Elle partit pour la Grèce en janvier 1935, travailla un mois sur les manuscrits de l'*Ἀρχεῖον*, passa quelque temps dans l'île de Chio et, pour la première fois, recueillit elle-même, directement, des chants populaires vivants. De retour à Athènes, elle y enregistra quelques textes pontiques, dans les communautés de réfugiés d'Asie Mineure. Admirablement préparée, elle entama enfin l'exploration de l'île de Chypre. Mais donnons à présent la parole à Mme Lüdeke, dont nous allons traduire littéralement une sorte d'auto-biographie.

« Débarquée dans l'île de Chypre, j'y commençai une activité de collectionneuse telle que je n'aurais pu me la représenter dans mes rêves les plus audacieux. Ce qui m'a le plus servi, c'est que j'étais une femme et une étrangère : aussi les vieilles femmes, véritables piliers de la tradition, se familiarisaient-elles vite avec moi et m'accueillaient-elles avec une cordialité fortement mélangée de curiosité. Au cours de mon premier voyage, j'ai visité 19 villages. Je suis restée une semaine entière dans un seul de ces villages, parce que j'y avais trouvé un véritable trésor de chansons. C'est un de ces villages qui depuis les temps les plus anciens sont célèbres pour leurs broderies et leurs dentelles cousues. Toute la population féminine, depuis la fillette de 6 ans jusqu'à la vieille à demi-aveugle, est adonnée à ce travail. Devant chaque porte, on voit un groupe de femmes ayant sur les genoux le petit coussin à broder, et pour accompagner le travail, on récite et l'on chante pendant des heures. Mais les grandes compositions épiques de 200 vers et plus, vieilles parfois de plus de 10 siècles, ne sont plus chantées ; elles ne sont que récitées par les femmes les plus âgées. Il est vrai qu'il existe aussi une mélodie pour les longues ballades, mais c'est plutôt un récitatif, une sorte de psalmodie avec des répétitions très monotones. Rien qu'au village de Lefkara, j'ai copié, en une semaine, 27 grandes ballades et 200 distiques environ. J'ai copié le poème d'*Ἀζγουρῆς* deux fois à Ano Lefkara, une fois à Kato Lefkara ; et un instituteur du village d'Emba, près de Paphos, donc à l'extrémité opposée de l'île, a noté pour moi une quatrième variante. Une admirable vieille, dans le petit village de Hagios Ambrosios près de Kerynia,

m'a dicté toute une série de très précieuses ballades que je n'ai retrouvées nulle part ailleurs. Je lui demandai d'où elles les tenait, et elle me dit, après qu'elle m'eut pendant deux jours dicté des heures et des heures : « Moi, je ne sais pas grand'chose, mais ma belle-mère, qui vécut très vieille en savait long, elle. C'est d'elle que j'ai appris tout ce que je sais ; mais elle, à son tour, tenait toutes ses chansons d'une très, très vieille femme qui était de la région de Larnaka. C'est pourquoi personne au village ne connaît ces chansons ».

Mon second voyage, en 1936, me conduisit en Crète, à Paros, à Naxos, à Santorin, et de nouveau à Chypre.

En 1937, je retournai à Chypre pour la troisième fois. Puis je visitai Lesbos et Siphnos. J'ai vu et senti bien des choses humainement belles et mémorables dans cette vie intime avec les gens charmants et aimables des îles grecques ; et je n'ai cessé d'admirer l'extraordinaire sentiment poétique et le sens infaillible de la forme lyrique qui paraît inné dans ce peuple. Mais j'ai davantage encore admiré la finesse et la profondeur des villageois sans culture et sans éducation, et qui, pourtant, sont si souvent comme l'homme devrait être et comme il n'est presque jamais. Dans un village de l'île de Santorin, je trouvai à son métier à tisser une aïeule de 84 ans, qui me dicta trois grandes ballades très belles : après quoi elle me demanda pourquoi je prenais toutes ces peines et m'imposais tous ces voyages. Je lui répondis que j'avais fait tout cela pour sauver de la destruction et de l'oubli les beaux vieux poèmes. Alors, pensive, elle secoua la tête et improvisa ce vers, tournée vers sa fille :

Εἶναι μανία, εἶναι Ἔρωτας, ἀλλὰ ἔχει ἀξίαν. »

On devine avec quel bonheur j'ai moi-même pris connaissance, en juin 1939, à l'École Française d'Athènes, des principaux résultats de l'exploration de Mme Lüdeke. Je tiens à déclarer tout de suite qu'il ne saurait y avoir aucun doute sur l'authenticité de ces textes. Le groupe le plus important à beaucoup d'égards, nous devrions dire le plus sensationnel, est constitué par les quatre variantes mentionnées ci-dessus du chant d'*Ἀζγουρῆς*. B et C viennent d'Ano Lefkara près Larnaka, D de Kato Lefkara, E d'Emba près Paphos.

J'ai reconnu tout de suite que le *Chant d'Ἀζγουρῆς* (avec

la variante *Ἀντζουλές* donnée par E) n'était autre qu'une version nouvelle et plus complète du fameux *Chant d'Armouris* que nous avons naguère traduit et commenté. Or, le *Chant d'Armouris*, conservé dans un ms. du xve siècle, passait tout récemment encore pour être ignoré de la tradition orale. Pour cette raison, ce joyau de l'épopée byzantine, sûrement daté des années 60 du ixe siècle, ne figure pas dans les *Ἐκλογαί* de N. Politis ; et voilà pourquoi aussi Mme Lüdeke, tout en sachant parfaitement qu'elle avait mis la main sur un morceau de choix présentant plus d'une ressemblance avec le *Chant d'Andronikos*, ne s'était pas d'abord avisée de l'identité d'*Ἀζγουρῆς* avec Armouris. Elle n'en doute plus à présent, et c'est elle-même qui a composé pour nous le tableau synoptique ci-joint où, sur, cinq colonnes, elle a minutieusement comparé les cinq versions : Armouris, et les quatre *Ἀζγουρῆς* (1).

A première vue, on pourrait croire que la version manuscrite d'Armouris est supérieure aux chants chypriotes. Le début abrupt du manuscrit ménageant l'intérêt de curiosité et nous laissant deviner les circonstances tragiques de l'enlèvement du père du héros par les Sarrasins, peut nous captiver plus que le prologue très développé des chants chypriotes. Voici en effet tout ce qui manque dans A. *Ἀζγουρῆς* part pour la guerre, laisse au logis sa femme enceinte, lui donne ses instructions quant au nom destiné à l'enfant qu'elle va mettre au monde, puis il monte à cheval et un « roi » le fait prisonnier. Mais quelques jours après son départ, nait son fils *Ἀρέστης*, et c'est ce fils qui, au cours d'une chasse avec le « roi », est insulté par celui-ci, ce dont il se plaint à sa mère. La mère lui révèle alors que son père est prisonnier du « roi ». Et l'enfant part pour le venger.

Tout ce début, je le répète, peut sembler gâté et interpolé, et les variantes mêmes de la tradition orale ainsi que cer-

(1) Nos lecteurs savent qu'une forme tronquée du chant d'Armouris (*τοῦ Καλομοίρη, Καλαμούρη*), était encore vivante à Karpathos il y a quelques années. On distingue trois chansons karpathiennes. Au début elles sont plus complètes que le ms., puisqu'elles nous apprennent dès l'abord que le père du héros est en prison. Cf. S. Baud-Bovy, *Note sur l'épopée byzantine*, *Byzantion*, t. XIII (1938), pp. 249-251.

taines contradictions prouvent qu'en effet il s'est introduit beaucoup de désordre dans cette première partie. Toutes les versions, sauf E, font passer l'Euphrate au jeune homme. Le « roi » qui habite au-delà de l'Euphrate est évidemment un émir sarrasin comme dans Armouris. Le récit de C ne peut donc être primitif. Comment le jeune *'Αρέστης*, avant d'entreprendre son expédition vengeresse, pourrait-il chasser avec le roi ? B, C et D ont oublié ou laissé tomber un « détail » essentiel : le père du héros n'a pas été seul capturé par un roi quelconque, mais il a été fait prisonnier lors de la prise d'Amorium (838). Par bonheur, on pourrait presque dire par miracle, ce détail parfaitement historique et que nous avions en quelque sorte postulé dans nos études sur la *Chanson d'Armouris*, nous a été conservé par un *deterior*, l'*''Αντζουλές* de Paphos. Ici, en effet, nous lisons :

Παφούτις ἐκουρσέψασιν οἱ Φράντσοι τ' ANEMOYPIN,
κουρσέψαν χώρες τšαὶ βουνά, κουρσέψαν μοναστήρια,
κουρσέψαν τšαὶ τὸν 'Αντζουλὴν τšαὶ πῆραν τον τšαὶ πῆαν.

C'est-à-dire :

Lorsque les Francs saccagèrent Anemourin,
Ils saccagèrent villes et montagnes, ils saccagèent des mo-
[nastères,
Ils firent prisonnier 'Αντζουλές, le prirent et s'en furent.

Certes le texte est corrompu et tardif, puisque les Francs y apparaissent au lieu des Sarrasins.

Certes, il existe en Cilicie une ville dite *'Ανεμούριον*.

Mais, qui ne voit qu' « Anemourin » n'est ici qu'une altération d'*''Αμοῦριν* et que le premier vers était primitivement :

Παφούτις ἐκουρσέψασι Σαρακηνοὶ τ' 'Αμοῦριν.

Ainsi, comme il arrive si souvent, la version la plus altérée a conservé seule un trait primitif et, avec une très légère modification, un nom géographique et historique appartenant sûrement à l'archétype. L'*''Αντζουλές* de Paphos, par son *ANEMOYPIN*, rejoint le ms. du xve siècle caractérisé par les noms d'Armouris et d'Armouropoulos. Ajoutons que la vraie forme, *'Αμοῦρι* et non *'Αρμοῦρι*, est en somme préser-

vée également dans la version karpathienne de Manolakakis.

L'archétype à reconstituer de notre chanson avait donc bien une introduction que les versions chypriotes n'ont pas entièrement respectée, mais qu'elles nous aident cependant à nous figurer. La chose est confirmée par la mystérieuse épithète donnée au jeune héros par le *Chant d'Armouris*. Le v. 75 d'Armouris l'appelle ainsi :

ὁ Ἀρμουρόπουλος, τοῦ Ἀρμούρη ὁ υἱός, ὁ ἀρεύστης, ὁ ἀνδρειωμένος.

et le v. 141 :

ὁ Ἀρμουρόπουλος, τοῦ Ἀρμούρη ὁ υἱός, ὁ ἀρέστης, ὁ ἀνδρειωμένος.

Le premier éditeur d'Armouris, G. Destounis, n'avait naturellement pas compris le mot *ἀρεύστης* ou *ἀρέστης*, qu'il avait cru retrouver au v. 80 sous la forme neutre

καὶ τότε πάλιν τὸ παιδὶν καὶ αὐτὸ καλὸ τ' ἀρίστι.

Le second éditeur, M. Kyriakidès, avait été tout aussi embarrassé. J'avais songé pour ma part à corriger en *ἀκρίτης*. Mais cette énigme est à présent éclaircie. En effet, B, C, D, E, malgré de nombreuses variantes, sont d'accord sur un point. L'enfant d'*Ἀζγουρής* - *Ἀνζουλές*, si c'est un garçon, devra s'appeler *Ἀρέστης* ou *Ἀρεστόπουλος*. Par conséquent, il manque à l'Armouris de Moscou une série de vers où devait être expliqué l'un des noms que ce poème donne au jeune héros.

Par une étymologie populaire qui ne surprendra personne, le nom d'*Ἀρέστης* est, dans les textes chypriotes, rattaché au verbe *ἀρέσκω*. Mais il est clair qu' *Ἀρέστης* est tout simplement le nom cappadocien d'*Ὀρέστης*, rendu populaire par le saint patron de Tyane, et porté notamment par un très fameux héros byzantin, celui qui fonda le thème de Mésopotamie.

Nous avons assez montré, dans tous nos travaux sur l'épopée byzantine, l'immense importance, pour la constitution de cette épopée, de l'un des prototypes de Digénis, l'Arménien Mélias, qui s'empara du vieux château de Lykandos, fut nommé clisurarque de ce même Lykandos, érigea ensuite une

nouvelle « clisure » à Tzamandos et finalement, au début du règne de Constantin et Zoé (914), devint stratège du nouveau thème de Lykandos. Le nom du thème de Lykandos figure dans le ms. de l'Escorial ; et plusieurs des actions du stratège Mélias ont été attribuées au légendaire akrite Digénis. Mais Mélias est loin d'être le seul héros épique de cette époque glorieuse. Son thème de Lykandos, à l'Ouest de Mélitène, ne représente pas la position la plus avancée atteinte par la Byzance de la reconquête au début du xe siècle. Ses exploits ont pu paraître dépassés par la constitution du thème de Mésopotamie (1), à la fin du règne de Léon. La Mésopotamie byzantine n'a rien à voir avec la Mésopotamie antique : « Es entstand aus dem armenischen Gau *τὸ Τεκῆς*, d. i. westarmenisch * Tēkik' für Dēgik'. *Διγισηνή*, den der Kaiser dem Fürsten Manuel und seinen vier Söhnen abnahm. Dieser Gau lag nach der *Geographie* des Ps.-Moses Ḫorenac'i am Euphrat nördlich der Einmündung des Aracani und westlich vom Čmišgezek-ṣū, in ihm lagen die Burgen Kṙni, K'rvik und Sok. Samuel von Ani nennt ausserdem die Festung Ankl in Dēgik' ».

Le Porphyrogénète indique assez clairement que le pays de Tekis ou Dēgik' fut conquis non point de haute lutte, mais par la diplomatie ou, si l'on veut, par la corruption. Le prince arménien qui y régnait, Manuel, fut attiré à Constantinople, suivant une méthode éprouvée, et fait protospathaire. De ses quatre fils, les deux premiers, Pankratoukas et Giachnoukas, devinrent respectivement stratèges des thèmes des Bucellaires et de Nicopolis, tandis que Moudaphar et Jean recevaient de la terre impériale à Trébizonde. C'est alors qu'apparaît Oreste. « L'empereur, dit Constantin, érigea en thème la Mésopotamie, en nomma stratège ce fameux Oreste le Charsianite, et décida alors que la turme de Kamacha, détachée de Kolonia, ferait partie de ce thème de Mésopotamie. Il rattacha également au même thème la turme Keltzinè », détachée de Chaldia.

Enfin, après la prise de Mélitène en 934, Romain Lécapène

(1) Cf. Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, pp. 226, 3 à 227, 5. et *De Thematibus*, pp. 30, 20 à 31, 5 ; et E. Honigmann, *Ostgrenze...*, pp. 69 sqq., dont nous citons une phrase dans le texte.

attribua encore à la Mésopotamie la clisure qui portait son nom : Romanopolis et le Hanzit (qui faisait avant 934 partie du territoire de Mélitène, sur la rive gauche de l'Euphrate). Désormais le thème de Mésopotamie comprend toute la rive gauche de l'Euphrate (et au Nord, une partie de la rive droite), depuis Erzingian environ jusqu'à Kaloudia au Sud.

Au point de vue ecclésiastique, la nouvelle Mésopotamie constitue le diocèse métropolitain de Kamakhos avec cinq et ensuite sept suffragants (1).

En fait, Oreste se trouva gouverner toute une marche transeuphratique que les soldats de Michel III et de Basile Ier avaient à peine entamée, car, de leur temps, comme Constantin Porphyrogénète ne cesse de le répéter, elle appartenait à l'ennemi. Quels que soient les moyens par lesquels fut effectuée cette annexion, elle n'en représentait pas moins pour l'empire un succès éclatant : aux yeux de ces Akrites, « le fameux Oreste », le transeuphratique, devait être un plus grand homme que Mélias lui-même.

Nous supposons qu'on aura modifié en son honneur le *Chant d'Armouris*, qui célébrait le passage de l'Euphrate par Michel III. Ce passage était redevenu d'actualité depuis que l'Euphrate était bel et bien franchi, non plus en vue d'une reconnaissance rapide ou d'un simple raid sur la rive opposée, mais pour un établissement définitif. La chanson de soldats conçue pour glorifier la revanche d'Amorium et la dynastie originaire de cette ville, devait d'ailleurs être retouchée, en quelque sorte expurgée, après la *damnatio memoriae* des Amoriens. Même la version du ms. de Moscou représente une contamination. *Ἀρέστης* y apparaît deux fois, mais les noms d'Armouropoulos et d'Armouris y ont été conservés.

Que faut-il penser de la variante *Ἀζγουρῆς*? Elle s'explique assez facilement par l'existence de l'adjectif *σγουρός* « frisé, bouclé », mais point « au départ » d'Amouris, ou Armouris. Pour aboutir à *Ἀζγουρῆς*, il faut supposer une forme intermédiaire. En d'autres termes, nous croyons que l'on a consciemment tenté d'expulser la mention même des Amoriens d'une épopée d'abord dictée en leur honneur. On y a introduit le héros Oreste, un demi-siècle environ après la composi-

(1) H. Gelzer, *Ungedruckte Texte*, pp. 765 sqq ; 580 sqq. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, pp. 70 sqq.

tion du chant primitif, puis on a partout modifié le nom d'Armouris (d'ailleurs incompris) en celui d'un autre héros euphrathésien, Argyros : car l'accent l'indique, c'est *'Αργυρός* ou *'Αργυροῦ* qui a dû mener à *'Αζγουρῆς* (1).

La famille des Argyres est encore une famille héroïque dont nous nous sommes occupés naguère. *Théophane continué*, livre VI, ch. 27 : « L'empereur (Léon) révoqua Eustathe surnommé Argyre, de ses fonctions de drongaire de la veille à cause d'un soupçon, et le renvoya dans ses terres, dans le thème de Kharsianon. En route, il fut empoisonné à Aran par l'un de ses hommes et fut enterré à Spynin, au sommet de la Montagne d'Aran. Là-dessus ses fils Pothos et Léon, revêtus de la dignité de manglavite, transportèrent le corps de leur père dans leur monastère ancestral de Ste Elisabeth dans le thème de Kharsianon, monastère fondé par le turmarque Léon, leur grand'père : ce fut ce Léon qui reçut pour la première fois le nom d'Argyre, soit à cause de la pureté argentine de son corps, soit à cause de la beauté et de la noblesse de sa figure, soit pour quelque autre trait de race ou de valeur personnelle. Et ce Léon Argyre fut tel qu'aucun autre guerrier du temps de l'empereur Michel : il n'avait point son pareil pour, dans les combats soutenus avec les siens contre les Agarènes de Téphrique, les mettre en fuite, les anéantir, les détruire : au seul bruit de son nom, ils se blottissaient en tremblant de peur » (2).

Il y eut donc toute une série d'Argyre : le premier Léon s'illustre sous Michel III (notre texte est capital en faveur de notre thèse, à savoir que le règne de Michel fut, par excellence, le règne épique de Byzance). Le Porphyrogénète dans son *De Administrando*, p. 228, nous apprend que Léon Argyre, fils d'Eustathe, joua un grand rôle, lui aussi, dans la

(1) Ou plus exactement le génitif *'Αργυροῦ* aura donné *'Αργουρῆ* par métathèse, puis *'Αζγουρῆ* par étymologie populaire ; précisément, le nom d'Argyros est souvent au génitif dans les sources.

(2) Sur ce Léon Argyre, ennemi des Pauliciens cf. VASILIEV-GRÉGOIRE-CANARD, *Byzance et les Arabes*, p. 229 note 1. Il n'est pas étonnant que Léon Argyre soit un héros épique, puisque le général qui lui est associé dans la répression des Pauliciens, Soudalis, figure dans l'épopée byzantine. Comme dans le cas des Doukas, la célébrité « épique » de la famille fut pour quelque chose dans l'avènement au trône de Romain Argyre (1028-1034).

reconquête euphratésienne : sous l'empereur Léon, la turme Larissa du thème de Sebastéa, au nord de Lykandos, formait la frontière : le stratège qui commandait à Larissa était Léon Argyre, qui devint plus tard, dit l'auteur, magistre et domestique des scholes.

Bref, nous estimons que le poème de la revanche d'Amorium, ce chef-d'œuvre devenu populaire pendant le dernier tiers du IXe siècle, a été démarqué au profit de divers personnages, un Argyros, qui peut être Léon ou Eustathe, et Oreste, stratège de Mésopotamie. Pour revenir à ce dernier, notons que les cantilènes n'étymologisent pas seulement son nom, mais chose curieuse, envisagent le cas où l'enfant à naître du guerrier captif serait une fille. Le nom de cette dernière est diversement conservé ou plutôt déformé. Dans le texte que nous reproduisons (version B), elle s'appelle Miliouna, dans C Mirophora, dans D Mirodora. De ces trois noms, le plus proche de l'original doit être Miliouna, car Mirophora et Mirodora se trouvent dans des passages rimés. Tandis que l'étymologie proposée pour *Ἀρέστης* est transparente, aussi transparente que le nom lui-même, celle qui est donnée du nom de la fille est fort étrange : « Nommez-la Miliouna, pour que le nom reste au pays (1) » ; et l'on n'aperçoit pas tout de suite le nom véritable sur lequel le poète veut jouer.

Voici l'interprétation que je proposerais de ce passage obscur. Le nom était peut-être *Μελιτηνή*, nom de femme et nom de ville : et nous aurions là une allusion au plus grand fait militaire de la première moitié du Xe siècle, la prise et l'annexion de Mélitène (934), dont une partie du territoire agrandit le thème de Mésopotamie fondé par *Ὀρέστης* (2). Que le *Chant d'Amorium* fût destiné par sa beauté même à servir de mine ou de carrière à tous les rhapsodes, cela vient d'être prouvé définivement par notre élève, Mlle Letocart, qui, dans un article publié dans ce même fascicule de *Byzantion*, a établi que « la plus vieille épopée byzantine » était la source

(1) Probablement le poète a-t-il songé à une étymologie par *μιλῶ, μιλιά*.

(2) On pourrait songer aussi à une allusion ironique à l'émule d'Oreste, Mélias (Mleh), qui ne serait « qu'une petite fille » par comparaison avec le « transeuphratique ».

de Digénis Akritas en plus d'un endroit. Le passage de l'Euphrate, en tout cas, a été attribué successivement à A(r)mouris, à Oreste, à Digénis.

L'histoire de la poésie klephtique nous fournirait plus d'un parallèle de ce procédé : j'emprunte aux *ΕΚΛΟΓΑΙ* de Politis un cas tout à fait analogue. Tertzetis rapporte une anecdote de la vie du vieux Kolokotronis, qui, un jour de Pâques, aurait exhorté ses pallikares à interrompre leur festin pour aller délivrer des prisonniers qu'une escorte turque menait en prison. Kolokotronis, pour exciter ses hommes, leur aurait fait une chanson dont Tertzetis donne le texte, reproduit par Politis (p. 44, nº 29). Mais le grand folkloriste grec a prouvé que ce « tragoudi » était certainement antérieur ; on en trouve diverses variantes attribuées à d'autres klephtes. Dans l'original, il s'agissait, non d'un l'épisode historique (la délivrance de captifs chrétiens), mais de la libération mythique des mortels entraînés par Charos. La chose est confirmée par le dixième vers, où il est question du pont infernal (1). Kolokotronis s'est borné, en improvisant quelques vers, à adapter, tant bien que mal, le vieux chant populaire à la circonstance, et il y a laissé subsister un trait du poème primitif. Ainsi auront procédé les bardes anonymes qui célébrèrent Oreste et Digénis.

Quoi qu'il en soit, les nouvelles versions chypriotes complètent d'une manière très heureuse la description du passage de l'Euphrate, telle que nous la connaissions par l'Armouris du manuscrit et par le Digénis. Une digression sur cet épisode ne sera pas déplacée ici.

Commençons par le texte de *Théophane continué*, V, ch. 39 et 40 (pp. 268-269 de l'édition de Bonn). Le biographe de Basile Ier, renchérissant déjà sur les historiens de Michel III, qui lui attribuaient un passage de l'Euphrate, raconte comment Basile a dompté le fleuve débordé en y jetant un pont (on se rappelle que la construction de ce pont est l'un des exploits de Digénis dans l'Escorialensis) : « De là, l'empereur avec toute son armée marcha contre Mélitène. Arrivé près des rives de l'Euphrate, lorsqu'il vit ce fleuve (c'était la saison d'été) débordé et semblable à une mer, et considérant d'autre part comme lâche et indigne de sa force de surseoir au passage, et d'attendre que le fleuve eût baissé, il

(1) *Τῆς Τρίχας τὸ γιοφύρι*

décida d'y jeter un pont. » Voyons à présent comment le thème du débordement de l'Euphrate et du passage est traité par les diverses recensions que nous possédons.

Armouris de Moscou, vv. 43-44 :

ἦτον ὁ Ἀφράτης δυνατὸς, ἦτον καὶ βουρκωμένος
εἶχεν καὶ κύματα βαρέα, ἦτον καὶ ἀποχυμένος.

Version Lüdeke, recension B, v. 77 :

Ἀφράτης ἤτουν τšαὶ θολός, ἤτουν κατεβασμένος.

Ici la description ne comprend qu'un vers. En revanche, la traversée elle-même comporte des détails inédits et très pittoresques. Le cheval du héros s'est enlisé dans un banc de sable. Il se croit perdu, lorsque l'Ange du Seigneur lui conseille de desserrer la sangle du poitrail et de serrer au contraire celle de la croupe, tout en éperonnant la bête. Le cheval alors se redresse et se secoue, neuf muids de sable tombent ; le cavalier se secoue à son tour et fait choir seize muids de sable ; il se dégage, mais ses chaussures sont perdues et ses vêtements en lambeaux, ce dont les Sarrazins vont le railler. L'Armouris de Moscou a voulu éviter cette disgrâce au cavalier : car l'Ange lui conseille de défaire ses vêtements, de les serrer au pommeau de sa selle, et pour franchir le fleuve sans laisser sa monture s'enliser, de ficher sa lance dans la racine d'un palmier. Quant aux versions de Karpathos (cf. *Byzantion*, XIII, pp. 249-251), qui omettent le nom de l'Euphrate, elles ne parlent que d'un fleuve noir que le père du jeune homme passait, mais qu'un oiseau ne peut traverser en volant. Le jeune cavalier jette sa lance à terre, souvenir incompris du geste de l'Armouris de Moscou. Dans la recension chypriote C, l'Euphrate apparaît au vers 108 : le fleuve est formidable, mais la crue n'est pas mentionnée. Dans cette même recension comme dans B, on retrouve les mesures de sable (huit et seize) ; dans D le sable manque, mais la perte des chaussures et le désordre de la toilette ne sont pas oubliés. Enfin, dans le Digénis de l'Escorial, revient le vers d'Armouris sur les eaux troubles du fleuve ; le cheval glisse ou tombe, « et si Dieu ne l'avait fait se raccrocher à un arbre, Akritès se fût noyé » (1). Les autres versions

(1) Cf. ci-dessus, page 225.

du Digénis ont réduit tout l'épisode à quelques traits : mais Grottaferrata nous montre le cheval nageant dans le fleuve.

Quant à l'invocation du cavalier aux puissances célestes, elle est particulièrement développée dans C et D. D mentionne Dieu, le puissant Georges et l'Archistratège, C invoque la prière de sa mère, le secours de Saint Georges Phoucas (sic), la Vierge et le Christ, Saint Kharalambos et le Saint Archistratège (1).

Un mot sur Saint Georges Phocas. Nous pouvons lire, dans la version d'Ano Lefkara (*Γιῶργος Βορκᾶς* 40 ans), v. 97 :

τσ' ὁ Ἅης Γιώρκης ὁ Φουκᾶς νἆν' ἡ βοήθεια σου

Ce nom revient au vocatif : v. 112.

On se rappelle que nous avons insisté sur le fait que les saints byzantins peuvent recevoir comme épithète le nom du fondateur de leur église : une des principales églises de S. Georges, à Athènes, s'appelle Saint-Georges Karitzis.

Quel est le rapport entre S. Georges et la famille Phocas?

Ce rapport nous est fourni par le troisième miracle de S. Georges, qui nous raconte comment le saint sauva de la captivité bulgare un enfant nommé Georges, et fils d'un stratège nommé Léon. Mais le texte grec du miracle, publié à la fin des *Acta Sanctorum*, Avril, III, p. xxxv, dit qu'à ce moment le général romain s'appelait Léon Phocas. De sorte que presque tout le monde, y compris M. Aufhauser, *Das Drachenwunder des Heiligen Georg*, *Byzantinisches Archiv*, t. V, a cru que ce Georges était le fils du stratège Léon Phocas, ce qui n'est pas dit du tout dans le texte. Mais quant à la bataille où Georges fut fait prisonnier, il n'y a aucun doute, du moins en ce qui concerne l'intention de l'hagiographe : elle a lieu au bord de la mer, contre les Bulgares et d'autres peuples ; il s'agit donc de la bataille de l'Achéloos en 917. Cf. Zlatarski, I, 2, pp. 385 sqq. La *Vie* raconte que les

(1) B n'a que l'invocation à Dieu, comme dans Armouris, au moment du passage du fleuve. Mais, aux vers 64-66, il est question de la « prière de sa mère », des SS. Michel et Gabriel, et du saint Archistratège. Il arrive que l'on parle (cf. l'Escorialensis de Digénis vers 1078) des trois Archistratèges. Mais l'Archistratège au singulier est S. Michel, qui est ainsi invoqué deux fois. Comme il est commun à toutes les versions, (sauf l'Armouris de Moscou, qui parle seulement d'un Ange), on peut penser que, dans le poème original, le jeune Michel d'Amorium invoquait son saint patron.

parents du jeune Georges, le général Léon et Théophanô, étaient les grands patrons de l'église de S. Georges à Potamia de Paphlagonie. « Saint Georges Phocas » veut donc dire, en somme : le saint Georges qui a sauvé l'enfant Georges identifié avec un Phocas d'après un phrase obscure du récit du miracle. Il était naturel que ce saint Georges fut particulièrement invoqué par tous ceux qui voulaient obtenir la libération d'un captif. Voyez dans *Λαογραφία*, III, l'article de N. Politis sur les chansons populaires relatives au miracle de S. Georges. Nous avons publié nous-même dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* de 1909 une image en bois de S. Georges à cheval portant en croupe un enfant. Sur cette légende, voyez un travail spécial de Mlle Marie Golescu : *Sf. Gheorghe izbăvește copilul de la amira* (1). Elle cite le métropolite Dosoftei, dans sa *Vie des* Saints, imprimée à Jassi en 1681, Radu Grecianu, dans les *Ménées* imprimées par l'évêque Métrophane de Buzău en 1698, et l'évêque Philarète de Râmnic, en 1780, en ses *Ménées* : tous racontent l'histoire des miracles de S. Georges.

Mais ces Roumains suivent une tradition particulière, grecque évidemment (2), qui fait du ravisseur un émir de Crète, et qui transporte à Mytilène la patrie du héros. C'est sans doute cette forme de la légende qu'illustre une fresque du monastère de Dionysiou (3).

Je risquerai un dernier rapprochement, qui montrera l'antiquité de certains motifs mis en œuvre par l'épopée byzantine. Les nouveaux chants chypriotes ont développé le thème de l'épreuve imposée au héros avant qu'il lui soit permis de monter à cheval. On lui fait lancer un poids de cent mille quintaux. Ici, l'Armouris de Moscou est plus simple

(1) Bucarest, 1935. Tipografia de artă și editură, Leopold Geller, Str. Câmpineanu, n° 47.

(2) Le miracle de Mytilène est publié, en grec naturellement : *Synaxarium Constantinopolitanum*, éd. H. Delehaye, p. 623. Cette variante du « ravissement » semble bien postérieure à la version bulgaro-paphlagonienne. Mais celle-ci semble déjà un doublet d'un miracle également paphlagonien où manqueraient les noms de Phocas et de Léon et le détail de la cruche. Sur ce miracle « détriplé » et sur les divers manuscrits qui l'ont conservé, cf. Aufhauser, *Das Drachenwunder*, pp. 4, 5, 9 etc...

(3) Trapeza de Dionysiou (xviie siècle), d'après G. Millet, *Monuments de l'Athos*, n° 3, p. 211 : *ὁ ἅγιος Γεώργιος λυτρούμενος τὸν υἱὸν τῆς χήρας παραδόξως ἐκ τῆς αἰχμαλωσίας*.

et plus émouvant. Le jeune homme doit brandir la lance de son père, celle qu'il avait ravie à Babylone. Et, à l'approche d'Armouropoulos, la lance vibre d'elle-même. Ce trait curieux est déjà chez Procope, *De Bello Vandalico*, l. I, ch. 7, p. 341, Bonn, à propos de l'empereur Majorien (457-461). Procope raconte (c'est naturellement une légende épique) que Majorien, qu'il appelle Majorin, « le plus vaillant de tous les empereurs romains » préparait, en Ligurie, une armée contre les Vandales d'Afrique. Il se serait rendu en personne chez l'ennemi sous un déguisement et sous un nom d'emprunt pour se rendre compte de la puissance des Vandales. Il se présenta ainsi à Genseric. Traduisons Procope : « Genseric, par tous les moyens, essaya de lui faire peur et notamment, le traitant en ami, l'introduisit dans l'arsenal où toutes les armes étaient conservées ; elles étaient innombrables et formidables. A l'entrée de Majorien, dit-on, toutes ces armes s'agitèrent d'elles-mêmes et firent un grand fracas au point que Genseric crut à un tremblement de terre ». Nous citons ce texte pour montrer une fois de plus que, si les IXe et Xe siècles sont par excellence l'âge épique de Byzance, l'époque à laquelle remontent des cantilènes vivant aujourd'hui encore, ces chansons de soldats de l'époque des Amoriens et des Macédoniens utilisent des thèmes beaucoup plus anciens, et supposent toute une tradition épique. On se rappelle qu'en étudiant le Digénis, nous avions dû remonter à propos de Philopappos et de Kinnamos, au premier siècle de notre ère.

Mais revenons à notre sujet. Nous publions ci-après la « version B » du *Chant d'Armouris* « redivivus » (1) ; Mme Lüdeke l'a recueillie au village d'*Ἄνω Λεύκαρα*, près Larnaka, de la bouche d'un octogénaire, *Γιῶργος Κούμας* ; elle porte, dans son recueil manuscrit, la cote : *Ἐξ ἰδίας συλλογῆς*, 1936, *Κύπρος, Κατάλογος* 100. Nous donnons également, en regard, l'admirable traduction métrique de Mme Lüdeke — un chef d'œuvre. Mais ceci n'est qu'un spécimen. Nous comptons bientôt rééditer le *Chant d'Armouris*, joyau de la poésie byzantine, d'après toutes les versions aujourd'hui connues.

Bruxelles. H. GRÉGOIRE.

(1) Comme nous l'avons dit plus haut, il s'agit d'une recension de ce chant déjà influencée par les « gestes » d'Oreste et d'Argyros, héros acritiques de Larissa, de Lykandos et de Mésopotamie (règne de Léon le Sage).

Ὁ Ἀζγουρῆς.

Ὁ Ἀζγουρῆς ὁ φρόνιμος, ὁ πολλογρονισμένος
ταξεῖδιν τοῦ ἐφέρασιν νὰ πά' νὰ πολεμίσῃ,
γυναῖκα τοῦ κατάβαρη τšαὶ ποῦ νὰ τὴν ἀφήσῃ;
Φήννει την πρῶτα στὸν Θεὸν, δεύτερα στὴν Παρθένα,
5. τὸ τρίτον, τὸ καλύττερον στὴν ἐδικήν του μάνναν.
Στέκει τšαὶ παραντζέλλει της, στέκει τšαὶ ὁδηγᾶ της·
— « Ἂν εἶναι ἄρκον τὸ παιδὶ, ἔβκαλε τον Ἀρέστην,
Ἀρέστην τš' Ἀρεστόπουλον τš' οὔλου τοῦ κόσμου ἀρέσκει,
ν' ἀρέσκει τšαὶ τοῦ βασιλιᾶ ὄντας καβαλλιτšεύκει.
10 Ἂν εἶναι ἀρκα(?) τὸ παιδί, ἔβκαρ' την Μιλιοῦναν,
γιὰ νὰ στέκῃ ὄνομα μας, νὰ στέκ' ἡ ἀκοή μας ».
Πκιάννει τὰ ἀνοιχτάρκα του τšαὶ πάει στ' ἄλοά του.
Ὅσα ἦταν γιὰ τὸν πόλεμον γαῖμαν ἐκατουροῦσαν,
Ὅσα ἦταν μιτσοπούλαρα ἐγέρναν τš' ἐψοφοῦσαν.
15 Δὲν πκιάννει μὲ τὴν κοτšινοῦν, μήτε τὸ σιζιννί του,
παρά 'πκιασεν τὸ μαῦρον του, τὸν πετροκαταλύτην,
ὅπου μασσᾶ τὰ σίδερα τšαὶ πίννει τὸν Ἀφρίτην.
Ππηδᾶ τšαὶ καβαλλίτσεψεν τš' ἐπῆεν στὴ δουλειά του.
Περνοῦν τρία μερόνυχτα, περνοῦσιν τρεῖς ἡμέρες,
20 γυναῖκα του ἐγέννησεν τš' ἔκαμεν παλληκάριν.
Ἀρέστην τὸν ἐβκάλασιν τš' Ἀρέστην τὸν λαλοῦσιν,
Ἀρέστην τš', Ἀρεστόπουλον τš' οὔλου τοῦ κόσμου ἀρέσκει,
ν' ἀρέσκει τšαὶ τοῦ βασιλιᾶ ὄντας καβαλλιτšεύκει.
Τšαὶ μίαν ἁγίαν Τšερκατšήν τšαὶ πίσημην ἡμέραν
25 ποὺ λουτουρκοῦν οἱ ἐκκληšὲς 'π' ἀνατολήν ὥς δύση
ἐθέλησεν ὁ βασιλιᾶς νὰ πά' νὰ πολεμίσῃ (κυνηγήσῃ).
Οὔλλοι πκιάννουν τὲς μοῦλες τους, πκιάννουσιν τ' ἄλοά τους
Ἀρέστης τš' Ἀρεστόπουλος ἐπῆεν παρπατώντας.
Ὅσον τšαὶ κοντοφτάσασιν ποῦθεν νὰ τšυνηήσουν,
30 πκιάννει περτίτša 'πὸ φτεροῦ, τšαὶ τἄρκα 'πὸ τšερᾶτο
τšαὶ τρικλαππῆδιν τἄκαμε, παίζει τšαὶ ξαπολᾶ τα.
Ποὺ τὸ θωρεῖ ὁ βασιλιᾶς ἀψώθην τš' ἐθυμώθην:
— « Ἄδε τὸν γιὸν τῆς ἄνομης, ἄδε τὸν γιὸν τῆς κούρβας,
ἄδε τὸν ἐφτανμπάσταρδον τšαὶ πῶς μᾶς περιπαίζει ».

Asguris

Dem Asguris, der einsichtsvoll und reif war und erfahren (1),
ward eine Reise auferlegt, ein Kriegszug in die Ferne.
Und seine Frau hochschwanger war und wo sollt' er sie lassen!
Und er empfahl sie Gott zuerst und dann der heilgen Jungfrau
5 *und drittens und am dringlichsten der eignen lieben Mutter,*
und stand und sprach zu seiner Frau und gab ihr Rat und Weisung:
— « Wenn unser Kind ein Knabe ist, sollst Liebetraut ihn nennen,
soll lieb und traut sein aller Welt und allen, die ihn kennen,
und auch dem König, wenn sein Ross er im Turnier lässt rennen.
10 *Doch wenn das Kind ein Mägdlein ist, soll sie Miliouna heissen,*
dass mein, des Emirs Name bleib' und mein Gedächtnis lebe. »
Dann nimmt die Schlüssel er zur Hand und geht zu seinen Pferden.
Und die, die wissen um den Krieg, die harnen Blut vor Schrecken,
die Fohlen aber wenden sich, im Tod sich hinzustrecken.
15 *Und er nimmt nicht das rote Ross und nicht den Eisenschimmel,*
das schwarze Ross nur nimmt er sich, das Steine kann verdauen,
das austrinkt selbst des Euphrats Flut und Eisen kann zerkauen.
Und er sitzt auf und reitet fort und zieht so seiner Wege.
Drei Tag' und Nächte gehen hin, drei Tage sind vergangen,
20 *als seine Frau ein Kind gebiert, gar einen wackren Burschen.*
Die Mutter tauft ihn Liebetraut, will Liebetraut ihn nennen,
soll lieb und traut sein aller Welt und allen, die ihn kennen
und auch dem König, wenn sein Ross er im Turnier lässt rennen.
— An einem heil'gen Sonntag einst, an einem Feiertage,
25 *wo Gottesdienst von Ost bis West man hält in jeder Kirche,*
da fasst der König den Beschluss, zur Jagd hinauszuziehen.
Und Jeder nimmt sein Maultier her und Jeder nimmt sein Rösslein;
nur Liebetraut, der Jüngling traut, der kam zu Fuss gegangen.
Und als sie kaum noch angelangt dort, wo sie jagen sollten,
packt er die Hirsche am Geweih, das Rebhuhn an den Flügeln,
30 *springt drei Schritt weit* (2) *und spielt damit und lässt sie frei*
[dann wieder.
Und als der König das gewahrt, wird er gar bös und zornig:
— « Da seht der Gottverlassnen Sohn, den Sohn der frechen Dirne,
den siebenfachen Bastard seht, — er hat uns all zum besten. »

(1) En réalité, le sens est : « digne d'éloges », « digne qu'on lui souhaite *πολλὰ χρόνια* ».

(2) Le sens est, je crois : *Et il le fit à cloche-pied* (c'est-à-dire que ce ne fut pour lui qu'un jeu d'enfant).

35 *Πού τ' ἄκουσεν ὁ 'Αρεστῆς ἀψώθην τš' ἐθυμώθην.*
Οὔλλην τὴν στράταν πκιάννει την, στὴν μάνναν του τšαὶ πάει.
— « Μάννά 'μαι γιὸς τῆς ἄνομης, μάννά 'μαι γιὸς τῆς κούρβας,
μάννά 'μαι ἑφτανμπάσταρδος ; - πέ μου το νὰ τὸ ξέρω ».
— « Δὲν εἶσαι γιὸς τῆς ἄνομης, δὲν εἶσαι γιὸς τῆς κούρβας,
40 *δὲν εἶσαι ἑφτανμπάσταρδος, μάθε το νὰ τὸ ξέρῃς.*
Ὁ τšύρης σῶν ὁ 'Αζγουρῆς, τρέμει τον γῆς τšαὶ κόσμος ».
— « Μάννα τšαὶ δός μου τὴν εὐτšὴν, στὸν τšύρην μου νὰ πάω ».
— « Πῶς νὰ σοῦ δώσω τὴν εὐτšὴν στὸν τšύρην σου νὰ πάῃς,
δκυὸ γρονῶν παιδί εἶσαι τšαὶ ποῦ ξέρεις τὲς στράτες ; »
45 *Τš' ἕναν κοντὸν κοντούτσικον τšαὶ χαμηλοβρακᾶτον*
τšεῖ πολοᾶται τšαὶ λαλεῖ τšαὶ λέει τšαὶ λαλεῖ του :
— « Παραντζελιὰ ποῦ λείφκεσαι νὰ σοῦ τὴν παραντζείλω ·
νὰ κάμῃς μιὰν ἑορτὴν μικρὴν τšαὶ μιὰν ἑορτὴν μεάλην,
κάλεσ' οὔλους τοὺς δράκοντες τš' οὔλλον τὸ δρακολόϊ,
50 *πάνω σ' φαεῖν τšαὶ πάνω σ' πκιεῖν γιὰ νὰ δοτšιμαστῆτε ».*

— Τὸ Σάββατον τοῦ το λαλεῖ, τὴν Τšερκατšὴν τὸ κάμνει.
Καλεῖ οὔλλους τοὺς δράκοντες τš' οὔλλον τὸ δρακολόϊ,
πάνω σ' φαεῖν τšαὶ πάνω σ' πκιεῖν οὔλλοι δοτšιμαστοῦσιν.
Μικρὸν δοτšίμιν ἔπκιασαν τῶν ἑκατὸν šιλιάδων.
55 *Πκιάννει το ἕνας δράκοντας μιὰν πιθαμὴν κουντᾶ το,*
Πκιάννει το ἄλλος δράκοντας, δκυὸ πιθαμὲς κουντᾶ το,
πκιάννει το τ' 'Αρεστόπουλον, παίζει τšαὶ ξαπολᾶ το
τšαὶ τρικλαππῆδιν τῶπκιασεν, σύρνει το šίλια μίλια,
ἁρπάσσει το 'ποὺ δάχαμαι (1) *τšαὶ παίρνει το στὰ σπίδκια.*
60 *Τš' ἕνας ἐπολοήθηκεν τῆς μάννας του τšαὶ λέει :*
— « Τšυρὰ τšαὶ δός του τὴν εὐτšὴν, τὸν τšύρην του γιὰ νά' βρῇ
τš' ὅπου τš' ἂν πά' τš' ἂν ἢ σταθῇ, 'Αρέστης ἔ φοᾶται ».
Τšαὶ μὲ τὸ στόμαν της μιλᾶ τšαὶ μὲ τὰ μάδκια κλαίει.
— « Γιέ μ' ὤšε τὴν εὐκοῦλλα μου, γιέ μ' ὤšε τὴν εὐτšή μου,
65 *ὁ Μιχαήλ τš' ὁ Γαβριήλ δεκšὰ τš' ἀριστερά σου*
τš' ὁ Ἅϊς 'Αρχιστράτηγος νὰ μὲ σ' ἐξηστρατήσῃ ».
Πκιάννει τὰ ἀνοιχτάρκα του τšαὶ πάει στ' ἄλοά του.
Ὅσα ἦταν γιὰ τὸν πόλεμον γαῖμαν ἑκατουροῦσαν,
ὅσα ἦταν μιτσοπούλαρα ἐγέρναν τš' ἐψοφοῦσαν.

(1) *Ἀπὸ δα(ἐδῶ) χαμαί.*

35 *Und als das Liebetraut vernahm, da ward er bös und zornig*
und lief zurück den ganzen Weg und ging zu seiner Mutter :
— « Bin ich der Gottverlassnen Sohn, der Sohn der frechen Dirne?
Bin siebenfacher Bastard ich? — Sag mir's, dass ich es wisse. »
— « Bist keiner Gottverlassnen Sohn und keiner frechen Dirne,
40 *auch siebenfacher Bastard nicht, ich sag's, dass du's magst wissen :*
Dein Vater ist der Asguris, vor dem die Welt erzittert. »
— « Mutter, gib deinen Segen mir, ich geh zu meinem Vater. »
— « Wie gäb' ich meinen Segen dir, dass du zum Vater zögest —
ein Kind bist du, zwei Jahre alt, wie kannst den Weg du wissen? »
45 *War da ein kurzer Mann, dem hing gar tief die Faltenhose,*
der nahm das Wort und sprach zu ihm und redete und sagte :
— « Den guten Rat, der dir gebricht, ich will ihn jetzt dir geben:
Mach eine kleine Festlichkeit und eine grosse Feier
und lade all die Recken ein, die Ritterschaft des Landes,
50 *dass ihr nach Speis und Trank die Kraft mit dem Gewicht mögt*
[messen ».
Am Samstag sagt er's ihm und er setzt es ins Werk am Sonntag.
Er ladet alle Recken ein, die Ritterschaft des Landes,
nach Speis und Trank da massen sie die Kraft mit dem Gewichte.
Es war so gar gewaltig nicht, es wog wohl Hunderttausend.
55 *Ein Recke nahm's und hob es auf kaum spannenhoch und warf es,*
ein zweiter hob's zwei Spannen hoch, er hob es auf und warf es,
da nahm es Liebetraut das Kind und spielt' damit und warf es,
macht einen Sprung drei Schritte weit und schleudert's tausend Mei-
und er lief hin und hob es auf und nahm es mit nach Hause. [len,
60 *Und einer von den Recken sprach zur Mutter und er sagte :*
— « Gib, Herrin, deinen Segen ihm, lass ihn zum Vater ziehen,
wo Liebetraut auch steh und geh, ihm braucht vor nichts zu bangen.
Die Mutter aber spricht zu ihm und ihre Augen weinen :
— « Nimm meinen Segen denn, mein Sohn, nimm meiner Liebe Segen,
65 *und Michael und Gabriel geleite rechts und links dich,*
und aller Wandrer Schutzpatron (1) *soll dir die Wege weisen. »*
Drauf nimmt die Schlüssel er zur Hand und geht zu seinen Rossen.
Und die, die wissen um den Krieg, die harnen Blut vor Schrecken,
die Fohlen aber wenden sich, im Tod sich hinzustrecken.

(1) Mme Lüdeke n'a pu rendre ici le jeu de mots sur l'*Ἀρχιστράτηγος* (c'est-à-dire, S. Michel) et la route (*στράτα*).

70 *Δὲν ἔπκιασεν τὴν κοτšινοῦν, μήτε τὸ σιζιννί του,*
παρἄπκιασεν τὸν μαῦρον του ὁποὔξερεν τὲς στράτες.
Ππηᾶ τš' ἐκαβαλλίτšεψεν σὰν νέφος ἀντρωμένος (ἀγκωμένος),
περοῦνιν δὲν ἐγύρεψεν σὰν ἤτουν μαθημένος.
Ὅσον νὰ πῇς « ἔστε γειάν » ἔκοψεν šίλια μίλια,
75 *ὥς τοῦ νὰ πῇς « εἰς τὸ καλόν » ἄλλα 'κατόν πενῆντα..*
Ὅσον τšαὶ ἐκοντόφτασεν τš' ἐπῆεν στὸν 'Αφράτην,
'Αφράτης ἤτουν τšαὶ θολός, ἤτουν κατεβασμένος.
Στέκει τšαὶ τουšουντίστišεν, στέκει τšαὶ κρολοᾶται.
Φτερνιστηρκὰν τοῦ μαύρου του τšαὶ μούνταρεν τον μέσα.
80 *Περπάτεν τρία μερόνυχτα, περπάτεν τρεῖς ἡμέρες,*
'Αρέστης ἐφοβήθηκεν τšαὶ τὸ Θεὸ δοξάζει :
— « Θεέ, τš' ἄν εἶμαι πλᾶσμαν σου, Χριστέ, τš' ἐπόκουσέ μου ».

Θέλεις ὁ νιὸς ἅγιός ἤτουν, Χριστός ἐπόκουσέν του :
ἄντšελος (1) *'ποὺ τοὺς οὐρανοὺς εὑρέθηκεν ὀμπρός του.*
85 *— « Τšαὶ χάμνα τὴν ὀμπροστινήν τšαὶ σφίξε την 'ποπίσω,*
φτερνιστηρκὰν τοῦ μαύρου σου, νὰ σὲ πετάξῃ ἔξω ».
Τινάχτηκε ὁ μαῦρος του, ππέφτουν ἐννιὰ μόδκι' ὄμμον,

τινάχτηκε τš' ὁ ἴδιος, ππέφτουν ἄλλα δεκάξη.
Ποδῖνες του ἐλύσασιν, τὰ ροῦχα του ššιστῆκαν,
90 *τšαὶ ηὗρεν τοὺς Σαρατšηνοὺς στὸν κάμπον τšαὶ τšοιμοῦνταν.*
Τšεῖνος κατὰ τὴν πίστιν του καλὰ τοὺς ἀπεκρίθην ·
— « Σηκοῦτε, βρὲ Σαρατšηνοί τšαὶ πκιάστε τὰ σπαθκιά σας,
Μὲν πῆτε ἔδωκα πάνω σας ἅρπα τšαὶ ἅρπαξάσας. »
Ἕνας ἀπὸ τὴ μέση τους τšείνου ἐπολοήθην,
95 *(νεῖεν κοπῇ ἡ γλῶσσα του, χαμαὶ νεῖεν ἠππέσῃ !)*
— « Πόθεν περιφανεύκεσαι πὼς εἶσαι παλληκάρι,
ὄξω 'ποὺ τὸ μαυράππαρον ποὺ εἶσαι καβαλλάρης,
ἢ 'ποῦ τὸ κλῶσμαν τὸ πολὺν ποὺ ἔšεις τὰ μαλλιά σου,
'ποὺ τὲς παλιοποδῖνες σου ποῦ ἔšεις στὰ πόδιά σου ».
100 *Τšαὶ šκιεῖ τὸ μανικάτšιν τοῦ, ππέφτει ἀρκὸν ραβτάτšιν,*
ἐννιὰ καντάρκα σίερον, ξύλον ὅσον ἐκράτειε.

(1) En réalité *ἄνdžελος* ; le groupe *tš*, partout, sonne *dž* après nasale.

70 *Und er nahm nicht das rote Ross und nicht den Eisenschimmel,*
das schwarze Ross nur nahm er sich, das Weg' und Strassen kannte,
sass auf und ritt, als ob dahin die Wetterwolke fegte,
die Stufe braucht er nicht, die sonst er zu benutzen pflegte.
Und eh man sagt « leb' wohl » legt er zurück schon tausend Meilen,
75 *und eh man « Gott befohlen » sagt, sind es noch hundertfünfzig.*
Und als er an den Euphrat kam und nähert sich dem Strome,
da war des Euphrats Flut getrübt, der Strom trat aus den Ufern.
Da hält er still und überlegt, er steht und er bedenkt sich.
Dann gibt die Sporen er dem Ross, hinein trägt's ihn inmitten.
80 *Drei Tage ritt er durch den Strom, drei Tage und drei Nächte, —*
Da packt den Liebetraut die Angst, er fleht zu Gott und betet :
— « Gott, bin ich wirklich dein Geschöpf, erhör' mich, Jesus Chris-
[tus ».
Sei es, dass er ein Heil'ger war, der Herr erhört sein Flehen,
und vor ihm stand mit einem Mal ein Engel aus den Himmeln :
85 *— « Lass nach den Vorderriemen schnell, zieh an den Hinterriemen,*
und gib dem Ross die Sporn, dann wird's im Flug heraus dich
[reissen ».

. . . . . .

Da steht das Ross und schüttelt sich, da fällt der Sand, neun Sack
[voll,
da schüttelt er sich selbst, da fällt der Sand noch sechzehn Sack
[voll,
doch seine Stiefel sind dahin, die Kleider sind in Fetzen.
90 *Und auf dem Blachfeld schlafend lag das Heer der Sarazenen,*
und er in seiner Redlichkeit, er rief sie an und sagte :
« Erhebt ihr Sarazenen euch, nehmt eure Schwerter alle,
sagt nicht, dass unversehens ich im Schlaf euch überfalle ».
Und Einer Antwort gab darauf wohl aus des Heeres Mitten, —
95 *— O hätte man die Zunge doch ihm vorher abgeschnitten : —*
— «Was bildest du so viel dir ein und meinst, du seist ein Streiter,
vielleicht, weil du den Rappen hast und denkst, du bist ein Reiter?
Bist du auf deine Haare stolz, die so in Zotteln prangen
und auf die alten Stiefel gar, die dir am Fusse hangen? — »
100 *Er schüttelt seinen Aermel nur, draus fällt die gute Keule,*
neun Zentner Eisen und das Holz soweit die Hand mag reichen...

Τὲς ἄκρες ἄκρες ἔκοβκεν, ἡ μέσ' ἐκαταλυέτουν,
στὸ γύρισμαν τ' ἀππάρου του ἐγλύτωσέν του ἕνας.
Κατέβη 'ποὺ τὸν ἄππαρον, καβαλλικᾶ τον τšεῖνον,
105 *στέκει τšαὶ παραντšέλλει τον, στέκει τšαὶ ὁδηγᾶ τον.*
— « Τšαὶ λάμνε τšαὶ šαιρέτα μου τὸ ššύλλον τὸν Σελίμι,

νὰ βκάλλῃ τšαὶ τὸν τšύρην μου, τὸν τšύρην τοῦ τšυροῦ μου,
νὰ βκάλλῃ τšαὶ τὸν πάππον μου, τὸν πάππον τοῦ παπποῦ μου,
γιατὶ πατῶ τὴν χώραν του, κάμνω μεάλον κοῦρσον,
110 *νιάζω την, δκιολίζω την τšαὶ βάλω την λουλάτšιν,*
νιάζω την δκιολίζω την, βάλλω την κανναοῦριν ».
Ὅσο τšαὶ ἐκοντόφτασεν τὴ χώρα τοῦ τšυροῦ του,
ἄππαρος ἐššιšίννισεν τš' ἡ γῆ χαμαὶ ἐσείστην
τšαὶ τὸ θρονὶν τοῦ βασιλιᾶ ἔγειρεν τš' ἐτσακίστην.
115 *Πού τ' ἄκουσεν ὁ 'Αζγουρῆς, βαρυὰ ἀναστενάζει.*
Τšαὶ πολοᾶται ὁ βασιλιᾶς τοῦ 'Αζγουρῆ τšαὶ λέει ·
— « Εἶντά 'παθες, ἄ 'Αζγουρῆ τšαὶ βαρυαναστενάζεις ;
Ἄ σ' ἔλειψεν τšαὶ τὸ ψουμί, ἔννα σοῦ τὸ πιντώσω,
Ἄ σ' ἔλειψεν τšαὶ τὸ νερὸν, ἔννα σοῦ τὸ 'ποσώσω,
120 *τš' ἄ θέλεις τὴ βασίλισσα, νὰ πέψω νὰ τὴ φέρω ».*
— « Δὲ μ' ἔλειψε μὲ τὸ ψουμὶ γιὰ νὰ μοῦ τὸ πιντώσῃς,
δὲ μ' ἔλειψε μὲ τὸ νερόν, γιὰ νὰ μοῦ τὸ 'ποσώσῃς,
δὲ θέλω τὴν βασίλισσαν νὰ πέψῃς νὰ τὴ φέρουν,
τ' ἄλοο πού ššιšίννισεν εἶναι 'ποὺ τ' ἄλοά μου,
125 *τὸ σπίτι μου πατήσασιν τšαὶ κάμαν μιάλη κοῦρσαν ».*
Νάσου τš' ἐτšεῖνον τὸν κουτσὸν ποπάνω τš' ἀνεφαίνει,
τš' ἀπὸ μακρὰ τοὺς šαιρετᾶ τš' ἀπὸ κοντὰ λαλεῖ τους ·
— « Ἕναν κοντόν κοντούτσικον τšαὶ χαμηλοβρακᾶτον,
ποπίσω σέλλα μπλέει του, π' ὀμπρός ἠξητρουλλᾶ του
130 *τšεῖνος κατὰ τὴν πίστιν του καλὰ μᾶς ἀπεκρίθη :*
— 'Ανοῦτε, βρέ Σαρατšῆνοί τšαὶ πκιάστε τὰ σκαθκιά σας,
μὲν πῆτε ἔδωκα πάνω σας ἄρπα τšαὶ ἁρπαξά σας.

Am Rand erschlug er alle erst, da wich des Heeres Mitte,
und als das Ross er umgewandt, blieb noch ein Einz'ger übrig.
. . . . . .
(Hier fehlen die Verse, wo er diesem Letzten die Hand oder Ohren oder Nase abhaut.)
Und er steigt ab von seinem Ross und er lässt Jenen reiten
105 *und steht und redet noch zu ihm, gibt Auftrag ihm und Weisung :*
— « Zieh hin, bestelle meinen Gruss, und sag dem Hund, dem Sultan (König ?)
dass er den Vater frei mir geb' und meines Vaters Vater,
dass er den Ahnherrn frei mir geb' und meines Ahnen Ahnherrn,
denn sonst vernichte ich sein Land und plündre aller Orten
110 *und pflüg' es auf und pflüg' es um, mit Indigo bepflanz' ich's,*
und pfüg' es auf und pflüg' es um und sä' des Hanfes Samen.. »
Der Bote naht der Stadt, allwo sein Vater war gefangen,
da wieherte das edle Ross und rings die Erde bebte
und auch des Königs Thron fiel um und brach sogleich in Stücke.
115 *Der Asguris, der hört's und seufzt aus seines Herzens Tiefe.*
Der König sprach zu Asguris und fragte ihn und sagte :
— « Was ist dir, rede, Asguris, dass du so schwer musst seufzen ?
Wenn es das Brot ist, das dir fehlt, verdopple ich die Gaben,
und wenn es dir an Wasser fehlt, sollst dreimal mehr du haben
120 *und willst du meine Königin, so lass ich dir sie holen ».*
— Es fehlt mir nicht an Brot, brauchst nicht verdoppeln deine [Gaben,
und auch anWasser fehlt's mir nicht, und mehr will ich nicht haben,
und auch die Kön'gin will ich nicht, brauchst sie nicht holen lassen,
das Ross, das draussen wiehert ist's, das ist von meinen Rossen,
125 *sie haben wohl mein Haus erstürmt und haben es geplündert.*
Und der Verstümmelte erschien und kam herangeritten,
von Weitem schon begrüsst er sie, kam näher dann und sagte :
— « Ein kurzer, kleiner Mann, dem tief die Hose hing in Falten,
— im Sattel ging er unter fast und vorn stand er ihm über —
130 *der rief in aller Redlichkeit* (1) *uns offen an und sagte :*
— Erhebt ihr Sarazenen euch, nehmt eure Schwerter alle,
sagt nicht, dass unversehens ich im Schlaf euch überfalle.

(1) Ou plutôt : « Vu sa foi (chrétienne), il nous parle bien », c'est-à-dire : « Il nous parla bien — pour un chrétien », ou encore « Tout chrétien qu'il était, il nous parla en homme d'honneur ».

Τš' ἕνας ἀπὸ τὴ μέση μας, τšεῖνος ἐπολοήθην ·
— νεῖεν κοπῆ ἡ γλῶσσα του, χαμαὶ νεῖεν ἠππέσῃ —
135 *— « Πόθεν περιφανεύκεσαι πῶς εἶσαι παλληκάρι,*
ὄξω 'ποὺ τὸ μαυράππαρον ποῦ εἶσαι καβαλλάρης,
ἢ 'ποὺ τὸ κλῶσμαν τὸ πολὺν ποὺ ἔšεις τὰ μαλλιά σου,
'ποὺ τὲς παλιοποδῖνες σου ποῦ ἔšεις στὰ πόδκιά σου ; »
Τšαὶ šκιεῖ τὸ μανικάτšιν του, ππέφτει ἀρκὸν ραβτάτšιν,
140 *ἐννιὰ καντάρκα σίδερον, ξύλον ὅσον ἐκράτειε.*
Τὲς ἄκρες ἄκρες ἔκοβκεν, ἡ μεσ' ἐκαταλυέτουν,
στὸ γύρισμαν τ' ἀππάρου του ἐγλύτωσά του 'γιώνι.

. . . . . .

Κατέβη 'ποὺ τὸν ἄππαρον, καβαλλικᾶ με μέναν,
145 *στέκει τšαὶ παραντšέλλει μου, στέκει τšαὶ ὁδηγᾶ μου.*
— Τšαὶ λάμνε τšαὶ šαιρέτα μου τὸ ššύλλον τὸ Σελίμι,
νὰ βκάλλῃ τšαὶ τὸν τšύρην μου, τὸν τšύρην τοῦ τšυροῦ μου,
νὰ βκάλλῃ τšαὶ τὸν πάππον μου, τὸν πάππον τοῦ παπποῦ μου,
γιατὶ πατῶ τὴν χώραν του, κάμνω μεάλον κοῦρσον,
150 *νιάζω την, δκιολίζω την τšαὶ βάλλω την λουλάτšιν,*
νιάζω την, δκιολίζω την, βάλλω την κανναοῦριν ».
Τšαὶ πολοᾶται ὁ βασιλιᾶς τοῦ 'Αζγουρῆ τšαὶ λέει ·
— « Ἔτο ποῦ ἔν ὁ γιούλλης σου τš' ἔννα μᾶς πολεμίσῃ ».
Ἕναν φουσᾶτον ἔπεψεν τῶν ἑκατὸν šιλιάδων,
155 *πέμπει τš' ἐτšεῖνον τὸν κουτσὸν τšαὶ πά'νὰ τοὺς τὸν δείξῃ.*
Ὅσον τšαὶ περικλῶσαν τον τšαὶ βάλαν τον στὴ μέση,
δικλᾶ ποτšεῖ, δικλᾶ ποδὰ, κανένα δὲν ηὑρέθη.
Βλέπει τš' ἐτšεῖνον τὸν κουτσὸν στὸν μαῦρον καβαλλάρη.
μιὰν μουστουνιὰν τὸν ἔδωκεν τšαὶ πέταξέν τον κάτω.
160 *Ππηᾶ τš' ἐκαβαλλίτšεψεν σὰν νέφος ἀντρωμένον (ἀγκωμένον),*
περοῦνιν δὲν ἐγύρεψεν σὰν ἦτο μαθημένος.
Σκιεῖ τὸ μανικάτšιν του, ππέφτει ἀρκὸν ραβτάτšιν,
ἐννιὰ καντάρκα σίερον, ξύλον ὅσον ἐκράτειε.
Τὲς ἄκρες ἄκρες ἔκοβκεν, ἡ μέσ' ἐκαταλυέτουν,
165 *στὸ γύρισμαν τ' ἀππάρου του ἐγλύτωσέν του ἕνας.*
Τšαῖ τšεῖνος ποῦ τοῦ γλύτωσεν εἶπεν πῶς ἔν' ἀρφός του.
Σερκιὲς šερκιὲς ἐπκιάσασιν, στὸν τšύρην τους τšαὶ πᾶσιν.

Und Einer Antwort gab darauf aus unsres Heeres Mitten,
— O hätte man die Zunge doch ihm vorher abgeschnitten —
135 *Was bildest du so viel dir ein und meinst, du seist ein Streiter,*
vielleicht, weil du den Rappen hast und denkst, du bist ein Reiter?
Bist du auf deine Haare stolz, die so in Zotteln prangen
und auf die alten Stiefel gar, die dir am Fusse hangen? —
Er schüttelt seinen Aermel nur, draus fällt die gute Keule,
140 *neun Zentner Eisen und das Holz, soweit die Hand mag reichen.*
Am Rand erschlug er alle erst, da wich des Heeres Mitte,
und als das Ross er umgewandt, blieb ich allein noch übrig.

. . . . . .

Und er stieg ab von seinem Ross und er liess mich drauf reiten
145 *und stand und redete zu mir, gab Auftrag mir und Weisung:*
— Zieh hin, bestelle meinen Gruss, und sag dem Hund, dem Sultan,
dass er den Vater frei mir geb' und meines Vaters Vater,
dass er den Ahnherrn frei mir geb' und meines Ahnen Ahnherrn,
den sonst vernichte ich sein Land und plündre aller Orten,
150 *und pflüg's es auf und pflüg' es um, mit Indigo bepflanz' ich's*
und pflüg' es auf und pflüg' es um und sä' des Hanfes Samen ».
Da wandte sich zu Asguris der König und er sagte:
— « Sieh da, so ist dein junger Sohn, der kommt, uns zu bekriegen »(1).
Er sendet eine Heerschar aus von etwa Hunderttausend
155 *und den Verstümmelten dazu, dem Heer den Feind zu weisen.*
Und als sie ihn umzingelt ganz, den Kreis um ihn geschlossen,
da schaut er ringsum hier und dort, kann Keinen doch erkennen,
da sieht er den Verstümmelten auf seinem Rosse reitend,
und einen Faustschlag gibt er ihm und wirft ihn aus dem Sattel,
160 *springt auf und reitet, als ob hin die Wetterwolke fegte,*
die Stufe braucht er nicht, die sonst er su benutzen pflegte.
Den Aermel schüttelt er, da fällt heraus die gute Keule,
neun Zentner Eisen und das Holz soweit die Hand mag reichen.
Am Rand erschlug er Alle erst, da wich des Heeres Mitte,
165 *und als das Ross er umgewandt, blieb noch ein Einz'ger übrig.*
Und der, der übrig blieb, der sprach und sagt', er sei sein Bruder.
Da fassen sie sich Hand in Hand und gehn zu ihrem Vater.

(1) A partir de ce vers, les versions chypriotes divergent sensiblement de l'Armouris de Moscou et font usage de divers motifs connus, notamment du combat entre parents : c'est une sorte de contamination avec le cycle du *Fils d'Andronic*.

— « *Ἔλα ἔλα τšυρούλλη μου, ἔτο ποῦ σοῦ τὸν φέρνω* ».

Πού τοῦ ἀκούει ὁ Ἀρεστῆς ἀψώθην τš' ἐθυμώθην.
170 *Μιὰν πασπαλιὰν τοῦ ἔδωσεν, κόβκει τὴν τšεφαλήν του,*

τšαὶ πκιάννει τšαὶ τὸν τšύρην του, τὸν τšύρην τοῦ τšυρο̣ῦ του
(τšαὶ πκιάννει τšαὶ τὸν πάπ̣πον του, τὸν πάπ̣πον τοῦ παπ̣ποῦ του),
οὔλλην τὴν στράταν πκιάννουσιν, στὸν τόπον τους νὰ πᾶσιν.
Πού τὸ θωρεῖ ὁ Ἀζγουρῆς ἀκόμα κροφοᾶται,
175 *μήπως τšαὶ δὲν ἓν γαῖμαν του, μήπως τš' ἐν ἓν παιίν του.*
Ἀνοίει τὲς ἀγκάλες του τšαὶ τὸ Θεό δοξάζει·
— « *Θεέ, τš' ἄν εἶμαι πλάšμα σου, χριστέ τš' ἐπόκουσέ μου,*
ἕναν φουσᾶτον 'νέφανε τῶν ἑκατὸν šιλιάδων,
νὰ 'δῶ ἄν εἶναι γαῖμαν μου, νὰ 'δῶ ἄν ἐν παιίν μου ... »
180 *Θέλεις τšεῖνος ἁγιός ἦτουν, Θεός ἐπόκουσέν του·*
Ἕναν φουσᾶτον 'νέφανεν τῶν ἑκατὸν šιλιάδων.
Ὅσον τšαὶ περικλείσαν τους τšαὶ βάλαν τους στὴ μέση,
Ππηᾶ τšαὶ καβαλλίτšεψεν σὰν νέφος ἀντρωμένον,
περοῦνιν δὲν ἐγύρε̣ψεν σὰν ἦτο μαθημένος.
185 *Σκιεῖ τὸ μανικάτšιν του, ππέφτει ἀρκὸν ραβτάτšιν,*
ἐννιὰ καντάρκα σίερον, ξύλον ὅσον ἐκράτειε.
Τὲς ἄκρες ἄκρες ἔκοβκεν, ἡ μέσ' ἐκαταλυέτουν,
στὸ γύρισμαν τ' ἀππάρου του ἐγλύτωσέν τού ἕνας.
Τšαὶ τšεῖνος πού τοῦ γλύτωσεν εἶπεν πὼς ἦτον θκειός του.
190 — « *Ἀλλάρκ' ἀλλάρκα, θκειούλλη μου, γιατὶ κακαδικῶ σε,*
τὸ šέρι μου (πυρομαšεῖ) πυροβολεῖ τšαὶ τὸ σπαθί μου κόβκει

τš' ἡ γέρημη κουτάλα μου δὲν ηὗρεν νὰ χορτάση̣ ».
Τšαὶ πολοᾶτ' ὁ θκειούλλης του τšαὶ λέει τšαὶ λαλεῖ του·
— « *Τὸ šέρι σ' ἄν πυροβολεῖ τšαὶ τὸ σπαθί σ' ἄν κόβκει*
195 *τš' ἡ γέρημη κουτάλα σ' ἄν δὲν ηὗρεν νὰ χορτάση̣,*
ἔšει σιτάρκα περισσὰ, ἄς κόψη̣ νὰ χορτάση̣ ».
Τšεῖνος κατὰ τὴν πίστιν του πάλε ξαναλαλεῖ του·
— « *Ἀλλάρκ' ἀλλάρκα, θκειούλλη μου, γιατὶ κακοδικῶ σε,*
τὸ šέρι μου πυροβολεῖ τšαὶ τὸ σπαθί μου κόβκει,
200 *τš' ἡ γέρημην κουτάλα μου δὲν ηὗρεν νὰ χορτάση̣.* »

— « Nun sollst du sehn, mein Väterchen, — ich bin's, der ihn dir [hinbringt! »
Doch als das Liebetraut vernahm, da ward er bös und zornig,
170 *und einen Streich versetzt er ihm, trennt ihm das Haupt vom [Rumpfe.*
Dann nimmt er seinen Vater mit und seines Vaters Vater
und nimmt auch seinen Ahnherrn mit und seines Ahnen Ahnherrn,
die ganze Strasse ziehn sie hin bis zu der fernen Heimat.
Und Asguris betrachtet' ihn und war voll Furcht und Zweifel,
175 *ob er denn seines Blutes sei, ob wirklich er sein Kind sei,*
und breitet seine Arme aus und fleht zu Gott und betet :
— « Gott, bin ich wirklich dein Geschöpf, erhör' mich, Jesus Christus
und lass erscheinen uns ein Heer von etwa Hunderttausend,
dass ich mag sehn, ob er mein Blut, ob er mein echter Sohn ist ».
180 *Sei es, dass er ein Heil'ger war, Gott gab, worum er flehte :*
und eine Heerschar zog heran von etwa Hunderttausend.
Und als sie sie umzingelt ganz, den Kreis um sie geschlossen,
da ritt er los, als ob dahin die Wetterwolke fegte,
die Stufe braucht er nicht, die sonst er zu benutzen pflegte.
185 *Den Aermel schüttelt er, da fällt heraus die gute Keule,*
neun Zentner Eisen und das Holz so weit die Hand mag reichen.
Am Rand erschlug er Alle erst, da wich des Heeres Mitte,
und als das Ross er umgewandt, blieb noch ein Einz'ger übrig,
und dieser, der da übrig blieb, sagt ihm, dass er sein Ohm sei.
190 *— « Zurück, zurück, mein lieber Ohm, könnt'st leicht zu Schaden [kommen,*
denn meine Faust von Feuer sprüht, mein scharfes Schwert will [schneiden,
und meiner armen Schulter Kraft fand noch nicht, was sie sättigt ».
Sein Oheim aber sprach zu ihm und redete und sagte :
— « Wenn deine Faust von Feuer sprüht und wenn dein Schwert will [schneiden
195 *und deiner armen Schulter Kraft nicht fand noch, was sie sättigt*
es gibt Getreide, mäh' es ab, dass deine Kraft sich sätt'ge. »
Und er in seiner Redlichkeit sprach noch einmal und warnte :
— « Zurück, zurück, mein lieber Ohm, könnt'st leicht zu Schaden [kommen,
denn meine Faust von Feuer sprüht, mein scharfes Schwert will [schneiden
200 *und meiner armen Schulter Kraft fand noch nicht, was sie sättigt ».*

Τšαὶ πολοᾶτ' ὁ θκειούλλης του τšαὶ λέει τšαὶ λαλεῖ του·
— « Τὸ šέρισ' ἄν πυροβολεῖ τšαὶ τὸ σπαθί σ' ἄν κόβκει
τš' ἡ γέρημη κουτάλα σών δὲν ηὗρεν νὰ χορτάση,
ἔšει σπουρτέλλα περισσὰ, τš' ἄς κόψη νὰ χορτάση »,
205 *τšαὶ μιὰν σπαθκιὰν τοῦ ἔδωκεν, κόβκει τὴν τšεφαλήν του,*
Πού τὸ θωρεῖ ὁ τšύρης του, ἐγκλυκοφίλησέν το,
šερκιές šερκιὲς ἐπκιάσασιν, στὸ σπίτιν τους ἐπῆαν.

Chanson chypriote inédite,
recueillie par H. Lüdeke
en 1936.

Da sprach sein Oheim abermals und redete und sagte :
— « Wenn deine Faust von Feuer sprüht und wenn dein Schwert
[will schneiden,
und deiner armen Schulter Kraft nicht fand noch, was sie sättigt,
Gestrüpp genug gibt's, — hau'es ab, dass deine Kraft sich sätt'ge».
205 *Da gab er einen Schwertstreich ihm, schlug ihm das Haupt vom*
[Rumpfe.
Und als sein Vater Solches sah, da küsst' er ihn gar zärtlich,
dann fassten sie sich Hand in Hand und zogen heim zusammen.

Traduction inédite,
dans le mètre de l'original,
par H. Lüdeke.

LA CHANSON DE ROLAND ET BYZANCE

OU DE L'UTILITÉ DU GREC POUR LES ROMANISTES

A M. Mario Roques, hommage respectueux

Je crois que ces noms se rattachent tous à quelque souvenir et à quelque tradition.
Gaston PARIS.

Le fond historique des épopées : témoignage de l'épopée byzantine.

Ce n'est pas au lecteur de cette revue qu'il est nécessaire de démontrer que les épopées du moyen âge ont un fond historique, aux deux sens de cette expression : c'est-à-dire que leurs héros primitifs et les grands événements qui en constituent la donnée fondamentale appartiennent réellement à l'histoire (1) et, *secundo*, que les métamorphoses successives de la matière épique, depuis les cantilènes jusqu'aux chants historiques proprement dits, jusqu'aux compositions plus ou moins géniales, de plusieurs milliers de vers, que nous avons accoutumé d'appeler chansons de geste, ont subi

(1) « Appartiennent réellement à l'histoire ». Nous ne pouvons renvoyer ici à toutes nos études épiques, dont la formule du texte constitue pour ainsi dire la synthèse ; mais on voudra bien admettre comme particulièrement décisives les notes que voici : *Nicéphore au col roide, Byzantion*, VIII (1933), pp. 203-212 ; *Héros épiques méconnus*, dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientale*, t. II (1933-34), = *Mélanges Bidez*, pp. 451-463 ; et en général nos recherches sur l'épopée byzantine, p. e. notre article de la *Revue des Études Grecques*, 1933, pp. 30-69, et les deux chroniques de l'*Antiquité Classique*, I, 1932, pp. 419-439, II, 1933, pp. 449-472 (celle-ci de M. Roger GOOSSENS).

l'influence de leur époque, en d'autres termes, présentent des allusions directes ou indirectes, conscientes ou inconscientes, à des événements et à des personnages contemporains de chaque rédaction. Comme la loi du genre impose presque toujours aux rhapsodes successifs la conservation des personnages les plus anciens, du théâtre des faits primitifs, et de tout un coloris archaïque, il en résulte naturellement que tout poème épique fourmille d'anachronismes. Ces vérités de sens commun ont pu être niées par les romanistes et par les germanistes, et plus encore par les homérisants, pour la raison que le contrôle des textes proprement historiques est à peu près impossible dans les trois domaines cités, et que de plus, le premier stade de la production épique, celui des cantilènes, doit être reconstitué pour la poésie homérique comme pour la poésie française, et dans une certaine mesure aussi pour l'allemande. Ajoutons qu'en ce qui concerne la *Chanson de Roland*, beaucoup de savants déclarent ne la connaître que sous une seule forme, dans une seule rédaction, représentée par tous nos manuscrits ou même par un seul, le manuscrit O d'Oxford, et que, jusqu'aujourd'hui, la date de cette rédaction est litigieuse. On comprend, dans ces conditions, que les romanistes aient toujours été sceptiques au sujet des interprétations historiques et géographiques de la *Chanson de Roland*. Ne sachant, officiellement pour ainsi dire, ni à quelle époque remonte la première rédaction, ni vers quelle année il faut placer la dernière, ils devaient refuser d'examiner sérieusement les rapports possibles de leur épopée et de l'histoire contemporaine, ou pour mieux dire encore, toute exégèse historique de la *Chanson* passait pour tendancieuse, puisqu'elle ne pouvait se concevoir qu'en fonction d'une théorie préconçue sur la date. Le présent article étant consacré à l'épopée française, je n'étends pas le parallèle à la question des Nibelungen ni à la question homérique. Sur la première, les lecteurs de *Byzantion* connaissent nos idées ; et quant à l'*Iliade*, plaise au dieu Thot, inventeur de l'écriture, de révéler prochainement à M. Blegen, qui vient en mai 1939 d'exhumer les archives — 82 tablettes — du vieux Nestor à Pylos mycénienne, la valeur des signes mystérieux (*σήματα λυγρά*) qui, nous en jurerions, contiennent, en partie du moins, l'élément

historique de la geste de Pylos, une des couches les plus profondes de l'épopée achéenne.

Nos lecteurs savent que l'évolution de l'épopée byzantine, elle, est parfaitement claire, et que quiconque passe de nôtre domaine à celui des chansons de geste occidentales a le droit de sourire des hésitations et même des problèmes des romanistes. Le présent fascicule de *Byzantion* apporte aux historiens de la littérature populaire la preuve irréfutable que des chansons historiques du début du xe siècle se récitent encore, sans altération sensible, au xxe, et que ces mêmes chansons, vivantes aujourd'hui, ont servi de sources ou de matériaux, au xe-xie siècle, à un versificateur qui tenta de bâtir une « grande machine épique » avec des chants séparés et des développements, hélas ! de son crû. Rappelons en trois lignes notre argument capital : un poème de deux cents vers environ, conservé dans un seul manuscrit, du xve siècle, décrit le passage de l'Euphrate par un jeune héros, Armouropoulos, qui est sûrement l'empereur Michel III d'Amorium. On vient de recueillir dans trois villages de l'île de Chypre, de la bouche de quelques paysannes illettrées, des variantes de ce même chant historique, qui ne sauraient en aucune manière remonter au texte du xve siècle publié en 1890, mais bien à une forme bien plus ancienne de ce que nous avons appelé la geste d'Amorium. En particulier, les versions chypriotes ont des détails réalistes, étonnants de couleur locale, sur le cavalier qui, au passage de l'Euphrate, s'enlise dans un banc de sable et s'en dégage miraculeusement (1). Or la forme la plus archaïque du poème de Digénis, celle qu'a conservée le manuscrit de l'Escorial, attribue à Digénis (mort en 778 dans un défilé du Taurus), un passage de l'Euphrate, décrit au moyen des vers admirables créés par quelque Taillefer ou Turold byzantin à propos de la prouesse amorienne de 860 !

Voilà pour les cantilènes (2).

(1) Voir à ce sujet dans ce fascicule de *Byzantion*, les pages 246-247.

(2) Cf. *Byzantion*, VII, 1932, *Autour de Digénis Akritas. Les Cantilènes et la date de la recension d'Andros-Trébizonde*, p. 287 et ss. et dans le présent tome XIV, 1939, l'article intitulé *Nouvelles Chansons Épiques des IXe et Xe siècles*.

Mais nous avons prouvé également que, sauf les toutes dernières rédactions rimées ou en prose, auxquelles les copistes et les lecteurs ne prenaient plus qu'un intérêt purement romanesque, et dont la « géographie » et l'histoire sont fantaisistes, chaque recension de l'épopée ou pour mieux dire, du roman en vers politiques de Digénis Akritas, porte la marque de son époque. M. Stilpon Kyriakidès a prouvé notamment que les *gemelli* de Trébizonde et d'Andros remontent à une rédaction comnénienne, seconde ou troisième édition d'une œuvre du xe siècle, rédigée problablement dans la première moitié du xiie. La généalogie du héros y a été remaniée en vue de le faire descendre d'un personnage nommé Aaron, mort vers 1070, et les figures de femmes, d'abord anonymes, portent les noms des princesses de la dynastie des Comnènes. D'autre part, aucune allusion précise aux mœurs franques, ni même aux croisades, ne permet de descendre, pour la composition de ce roman, beaucoup plus bas que le règne de Manuel Comnène. Quant aux recensions du xe siècle, nous avons appris à les distinguer par les noms donnés successivement à l'empereur byzantin qui traite, plus ou moins pacifiquement, avec le héros : Basile, Romain, Nicéphore. Inutile d'en dire davantage. Tant que l'épopée est vivante, les poètes plus ou moins originaux qui la renouvellent de temps en temps, qui la mettent pour ainsi dire au goût du jour, y introduisent des allusions à l'actualité politique, y font figurer des personnages dont le nom rappelle d'illustres contemporains, ou des noms de lieux devenus fameux par suite de quelque fait de guerre. Si nous possédions la *Chanson de Roland* d'avant Hastings (1), celle dont Taillefer récita au moins quelques laisses sur le front de bandière de l'armée normande en 1066, nous y trouverions sûrement l'un ou l'autre vers inspiré au jongleur par la circonstance. Mais notre *Chanson de Roland*, et je pense que tout le monde est d'accord là dessus, est postérieure à Hastings. Les principales recensions que nous en avons remontent à un texte

(1) Voyez l'admirable démonstration de Lot-Fawtier, dans R. Fawtier, *La Chanson de Roland*, Paris 1933, quant à l'existence d'une « *Chanson* du dixième siècle », pages 65-83 et 193 sqq.

où la chanson primitive était même augmentée d'un épisode assez comparable à la Dolonie homérique, l'épisode de Baligant. Épisode et chanson proprement dite sont d'ailleurs assez habilement soudés l'un à l'autre, et le rhapsode qui a fait cette opération a pris soin de glisser dans la première partie des vers qui annoncent et supposent la seconde. Quoi qu'il en soit, l'archétype de nos recensions ne peut être que de la fin du XIe ou du début du XIIe siècle. Et le seul problème, il est vrai d'une grande importance, demeure celui-ci : ce poème a-t-il été composé avant la première croisade, ou après la grande expédition de 1096-1099 ? Nous espérons pouvoir trancher au moins ce débat.

Butentrot est Buthrinto, Buthrenton, *Βουθρωτόν* d'Epire.

Nous partirons de l'argument dit de Butentrot (1). Dans la laisse CCXXXII, vers 3220 (2), le dénombrement des « escheles » de Baligant débute ainsi :

La premere est de cels de Butentrot.

(1) Cf. notre mémoire : *L'Épopée byzantine et ses rapports avec l'épopée turque et l'épopée romane*, *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique*, t. XVII (1931), paru en 1932, pp. 484 ss., où nous traitions la question de Butentrot sans aucun parti pris, en concluant en faveur de Buthroton-Podandos. On le voit, nous avions d'abord sacrifié à l'erreur commune.

(2) Toutes les citations, sauf indications contraires, sont faites d'après l'édition Bédier, publiée chez Piazza, à Paris, en 1931 (101e éd.). Il va de soi que nous avons consulté les principales éditions de la *Chanson de Roland*, notamment celles de STENGEL, *Das Altfranzösische Rolandslied*, t. I (le seul paru), Leipzig, 1900 ; de T. ATKINSON JENKINS, *La Chanson de Roland*, (dans Heath's *Modern Language Series*) revised edition 1929, parue chez D. C. Heath and Cy, Boston—New-York—Chicago—London ; de J. BÉDIER, t. I. *La Chanson de Roland publiée d'après le manuscrit d'Oxford et traduite*, t. II, *La Chanson de Roland* (Commentaires) Paris, 1927 ; de BERTONI, *La Chanson de Roland*, Florence, Olschki, 1935. On sait que la chanson nous est parvenue sous les diverses formes suivantes :

1) Rédaction assonancée, représentée par le manuscrit O, nº 23 du fond Digby de la Bodléienne d'Oxford, du second quart du XIIe siècle (voyez la reproduction photographique du codex par Charles SAMARAN, *Société des Anciens Textes Français*, Paris, 1933) et par

Il est clair que ce nom géographique ou historique doit avoir une signification. C'est ce qu'a pensé déjà le premier éditeur de la *Chanson*, Françisque Michel, en 1837. Il pro-

le manuscrit V^4, Ms. Mem.Gall. IV (aujourd'hui n° 225) de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. O a été écrit en Angleterre, V^4 en Italie.

2) Une rédaction rimée, transmise par divers manuscrits qui se répartissent en deux groupes :

a) le codex Gall. VII, (aujourd'hui n° 251) de la bibliothèque de Saint Marc à Venise, généralement appelé V^7, fin du XIIIe siècle, écrit en Italie, et le manuscrit de la bibliothèque de Châteauroux, désigné par le sigle C ;

b) les manuscrits P (Paris, B. N. f. fr. 860, fin du XIIIe s.), L (Bibl. de Lyon, 984, XIVe siècle), T (Trinity College de Cambridge, fin du XVe siècle), plus divers fragments (cf. BERTONI, p. 15). On admet que les deux versions CV^7 et PLT remontent à un même archétype, dérivant de la rédaction assonancée et diversement altéré. En tous cas CV^7 et PLT sont indépendants l'un de l'autre. Il faut citer encore les recensions non françaises du poème :

1° le *Ruolandesliet* allemand, qualifié par M. Bertoni de traduction libre de la rédaction primitive ; due à un clerc bavarois nommé Conrad, cette traduction est importante par sa date (entre 1131 et 1133) : nous la désignons par le sigle dR. 2° la compilation norvégienne dite Karlamagnussaga, écrite entre 1230 et 1250 par le moine Robert, par ordre du roi de Norvège HaakonV, 1217-1263. C'est la huitième partie de cette compilation qui contient un récit de la guerre d'Espagne, d'après une rédaction assez proche de O, mais toutefois différente ; nous ne trancherons pas ici la question de savoir si la source de la *Karlamagnussaga* serait la plus ancienne *Chanson de Roland*, ou du moins une forme plus ancienne que celle qui se laisserait reconstituer à l'aide des autres manuscrits. Les érudits qui le pensent se fondent sur le fait qu'elle ne contient pas l'épisode de Baligant.

3° Nous n'avons cité qu'une fois la version néerlandaise appelée dK par Stengel (cf. BÉDIER, II, p. 73), et une fois aussi la paraphrase du *Ruolandsliet* (de 1230 env.), dite du Stricker (cf. Bédier, II, p. 72) éliminée par Bertoni et Jenkins ; nous la désignons par le sigle bS.

Feu Bédier s'est fait le héraut de la précellence du manuscrit d'Oxford. Mais sa thèse n'est plus guère acceptée par personne. M. Bertoni lui-même, bien que trop « bédiériste » à notre gré, observe à la fin de son introduction : « Il rationabile obsequium che dobbiamo avere per O, non deve chiuderci gli occhi dinanzi a le sue manchevolezze, non deve indurci a scambiare gli errori del copista per lezioni originali, e non deve impedirci di valerci del testo di V^4 (e dei Roncevaux e delle redazioni non francesi) laddove il venerando manoscritto di Oxford riechiede d'essere emendato, migliorato, in-

posa d'identifier (et le terme est juste, puisqu'il s'agit d'une identité phonétique absolue et non d'une simple analogie) Butentrot à Butintro, la célèbre ville d'Épire, le fameux port de l'Adriatique, en face de l'île de Corfou, le Buthrotum des Latins, le Bouthroton des Grecs. Ce nom, en effet, nous a été transmis sous de nombreuses formes, et sa seconde partie, d'après l'analogie d'autres noms de lieux, s'était très tôt altérée en (Bu)trenton, (Bu)trinton. Cette identification a été généralement acceptée jusqu'en 1889, sans qu'on en tirât d'ailleurs les conséquences qui s'imposent. Mais depuis cinquante ans, elle a été tout aussi généralement rejetée sous prétexte que l'Epire n'est pas un pays sarrazin ; on a donc préféré, avec Theodor Müller et Paul Meyer, voir dans Butentrot le nom d'un défilé d'Asie Mineure, Podandos, aujourd'hui Bozanti, entre Héraclée-Eregli et Marash-Germanicia de Cilicie. Cette nouvelle identification était plausible, car les historiens des croisades ont transcrit « Butrentot, Botrentoh, Botrinto, Botentrot », ce toponyme cappadocien. Or, c'est dans l'été de 1097 que les hommes de la première croisade, après la bataille de Dorylée, traversèrent le défilé de Podandos. Citons Joseph Bédier : « Si les chroniqueurs mentionnent cette vallée, c'est qu'un fait considérable s'y est produit : à

tegrato ». Principe excellent, mais que l'illustre éditeur applique avec trop de timidité : car nous ne saurions accepter les réserves qui atténuent fâcheusement la valeur de la règle posée par lui : « un intervento discreto, non esteso a presumibili lacune e interpolazioni, ma limitato ad imperfezioni ed errori evidenti, è opportuno in somma, e necessario ». Rendons hommage à notre maître M. Maurice Wilmotte qui, dans son mémoire intitulé : « Le Manuscrit V[4] de la *Chanson de Roland* », Paris, Droz, extrait du Bulletin de l'Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres, séance du 1er février 1932, a pleinelent réhabilité V[4], malgré ses nombreux défauts. Ajoutons que, puisque les versions rimées elles-mêmes ne dérivent d'aucun des deux manuscrits assonancés, elles peuvent toutes entrer en ligne de compte pour la reconstitution de l'original. Nous verrons que les noms propres, en particulier, ont été plus d'une fois gravement altérés par O, sans doute très consciemment, tandis que les *deteriores* ont des chances de les reproduire plus fidèlement. La chose est particulièrement claire pour les noms de peuples où le scribe de O a cherché la couleur, et non pas précisément la couleur locale (Bruns pour Russes ou Ros, Nigres pour Walgres ou Vangres, c'est-à-dire Varangues).

Butentrot, disent-ils, se séparèrent Tancrède et Baudouin, pour marcher, le premier vers Tarse, le second vers Antioche. Or c'était la première fois, peut-on dire, que des gens venus de France passaient par ces lieux : au xe, au xie siècle, les voyageurs qui s'acheminaient isolément ou en petites troupes vers les Lieux Saints, n'auraient eu garde d'emprunter un aussi dangereux itinéraire : ils longeaient les côtes, évitant de s'aventurer dans les gorges du Taurus. Au contraire, au mois d'août 1097, des Français ont campé à Butentrot par milliers, et l'on s'explique ainsi que ce nom ait pu prendre alors une certaine notoriété et que l'auteur de la *Chanson de Roland* l'ait entendu et retenu » (1).

Le conflit entre les deux Butentrot, l'épirote et le cappadocien, ne peut se trancher par le recours à un vers absent du manuscrit d'Oxford, mais qui figure, sous diverses formes, dans V^4, V^7, C, et P. Ici, une observation méthodologique : quiconque, comme nous, étudie l'épopée française à la lumière de l'épopée byzantine, ne saurait avoir aucune indulgence pour la solution de facilité qui réduit la tradition manuscrite à un seul *codex* sous prétexte d'antiquité ou, comme disait feu Bédier, de « précellence ». En pareille matière, il n'y a pas de *deteriores*. Ou du moins, des manuscrits réputés inférieurs ne sauraient être écartés, quand il s'agit de reconstituer un archétype, que s'il est prouvé qu'ils dérivent d'un autre manuscrit connu. Nos lecteurs se rappelleront que nous avons réussi à localiser et à dater l'épopée byzantine en nous fondant sur un manuscrit extrêmement lacuneux et corrompu, l'*Escorialensis*, remontant au remaniement comnénien, mais qui, néanmoins, est seul à nous conserver, avec une foule de détails primitifs, le nom de la ville de Samosate sur l'Euphrate, non loin de laquelle nous avons découvert le sépulcre du héros.

Nous nous rangeons donc à l'avis des savants qui, pour des raisons philologiques ou littéraires, ont affirmé qu'en particulier V^4 et V^7 doivent à chaque instant entrer en ligne de compte pour la restitution de l'archétype de la *Chanson de*

(1) Bédier, II, *Comm.*, pp. 45-46.

Roland. Or, V⁴ (v. 3405) (1) ajoute ce trait à la mention de Butentrot :

La primera e quilli de Butintros,
Dun Çudeo fo, que Deo traï a tors.

Tout d'abord il parut que ce détail curieux (« dont Judas fut, qui Dieu trahit à tort ») était décisif en faveur du Butentrot d'Asie Mineure, puisque le chroniqueur Albert d'Aix cite une porte de Judas (*portam Judas*) au voisinage du val de Butentrot. Mais cela n'est nullement péremptoire, puisque sur le rivage épirote, on montrait dès le XIIe siècle la maison de Judas. La patrie de Judas a donc été localisée — pour des raisons transparentes (2) — à proximité des deux Butentrot, et Joseph Bédier avait raison de conclure que, de ce chef, le vieux litige demeurait en suspens.

Cependant, une simple raison phonétique devait faire penser, indépendamment des vraisemblances géographiques, que Butentrot et Judas avaient été transférées d'Épire en Cappadoce. C'est seulement la ville d'Épire qui s'écrit *ab antiquo* par un *r*. Les croisés de 1097 n'ont pu travestir Podandos en Botentro que parce qu'ils étaient déjà familiers avec le toponyme épirote. Après quelques hésitations, nous sommes donc revenus à l'hypothèse de Francisque Michel. Et nous avons raisonné comme suit : en général, un nom de lieu devient épique à la suite d'une sorte de découverte qui frappe les imaginations. Ce qui importe en pareille matière, c'est la première impression, le premier contact. Théodoric s'appelle dans toute la légende germanique Dietrich von Bern, parce que c'est à Vérone qu'il s'est heurté pour la première fois aux forces d'Odoacre. Cette légende a éternisé le souvenir d'un premier choc, d'un premier exploit (3). Si Butentrot

(1) Ici, le vers 3405 veut dire que, si l'on se reporte au v. 3405 de l'édition STENGEL, on trouvera en note la leçon de V⁴.

(2) Voyez notre mémoire cité plus haut, p. 269, note 1.

(3) Notre théorie du premier choc est exposée dans notre mémoire : « *Où en est la question des Nibelungen* ? », *Byzantion*, X, 1935, p. 220, où nous disions : « Combien de temps le danois Godrum (le Gormont épique) est-il resté à Cirencestre ? Un an à peine (879-880). Et le fragment de Bruxelles de Gormont et Isembart, comme la chronique,

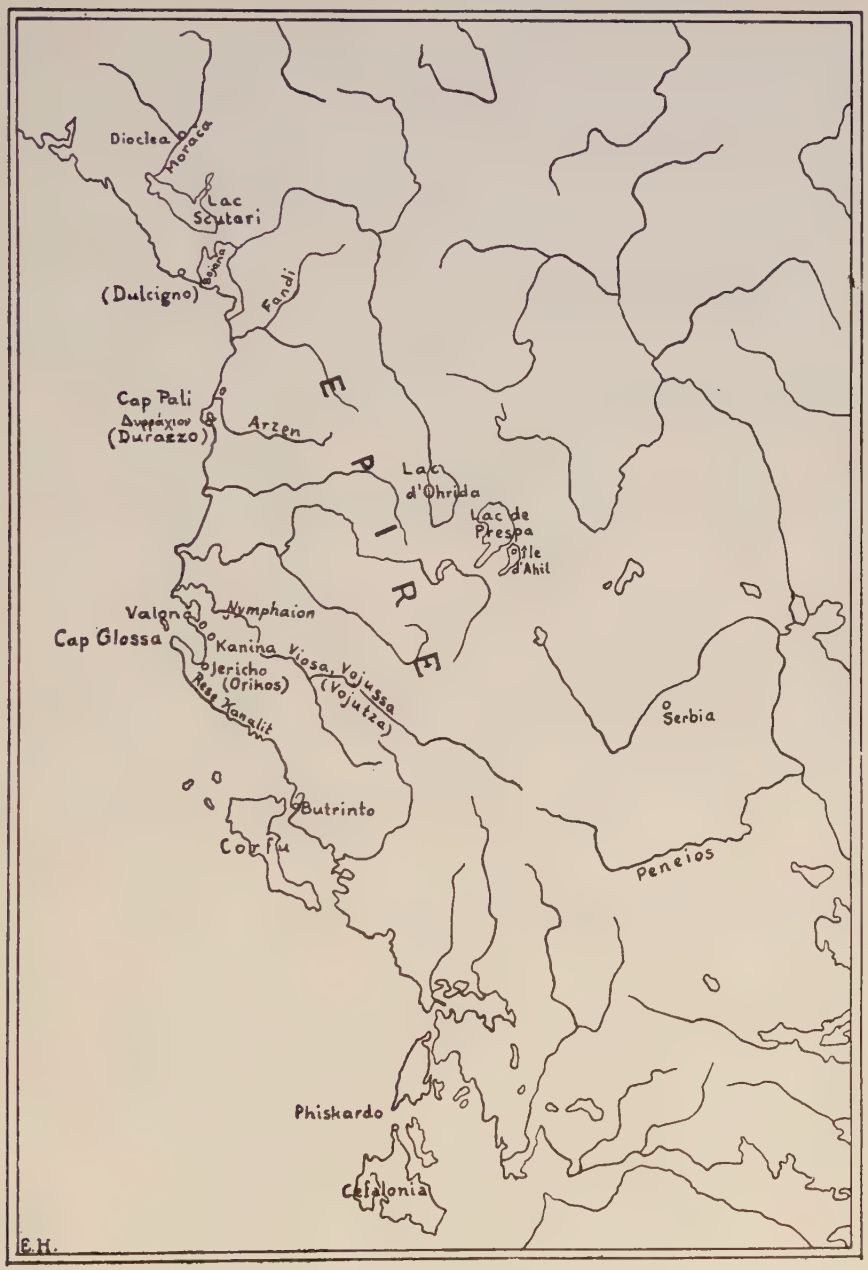
figure en tête d'un long dénombrement de forces de la païennie, ou si l'on veut, de l'Orient, c'est sans doute parce qu'une grande expédition des guerriers d'Occident sur les terres de l'Empire d'Orient a débuté par l'attaque et la prise de cette ville. Or cette expédition est historique et nous pouvons le dire, épique. C'est le premier contact des Normands d'Italie avec l'Empire grec, c'est la pré-croisade de Robert Guiscard en 1081, sa grande guerre contre Alexis Comnène, racontée par Anne Comnène dans son *Alexiade*, par Malaterra, et chantée en vers latins par Guillaume d'Apulie (1). Lisons le IIIe livre de l'*Alexiade*, ch. XII, § 3 (2). Robert part de Brindisi :

« Quand il eut tout achevé comme il le voulait, il leva l'ancre ; les dromons, les trirèmes et les « monères » étaient rangés en ordre de bataille selon les règles des campagnes

a immortalisé le nom de cette bicoque du comté de Glocester ». Cf. Bédier, *les Légendes Épiques*, IV, 1913, pp. 36-37.

(1) Sur les sources de l'histoire ce cette guerre, cf. p. e. F. Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, I, 1907, pp. xxxi-xxxiv : Aimé du Mont Cassin, *Ystoire de li Normant* ; pp. xxxvi-xxxvii : Geoffroy Malaterra, *Historia Sicula*, éd. Muratori, RISS, V, p. 547 sqq. ; pp. xxxviii-xl : Guillaume d'Apulie, *Gesta Roberti Wiscardi*, MGH, SS, IX, pp. 240 sqq. On sera très déçu en lisant le chapitre intitulé fallacieusement « Les Sources » de la longue introduction du Père Leib, en tête de son édition d'Anne Comnène, p. 163 sqq. Il n'y est question, en effet, que de la tradition manuscrite du texte grec. Or, la comparaison entre Anne, Guillaume d'Apulie et Malaterra, dans le récit des événements qui nous occupent, nous a donné la conviction que la princesse byzantine suit ici de très près une source latine. Elle n'en fait point mystère d'ailleurs ; à la fin du livre III, ch. 12, § 8, elle dit en propres termes : « Il (Guiscard mettant le siège devant Durazzo) avait avec lui le Latin qui me raconte tous ces détails : c'était un envoyé de l'évêque de Bari auprès de Robert ; il affirmait avoir fait cette campagne avec Robert ». Cf. sur ce personnage la note de Ducange, p. 496 de l'édition de Bonn. Mais quel qu'ait été cet informateur, il me paraît évident qu'il a dû surtout traduire à la princesse le poème de Guillaume d'Apulie. En quantité de passages, Anne Comnène, écrivant vers 1145, dépend manifestement des *Gesta Roberti*, achevés vers 1111, tandis que Malaterra écrit à la fin du xie siècle.

(2) Nous citons ici la traduction Leib, *Alexiade*, texte et traduction, vol. I, Paris, Belles-Lettres, 1937, pp. 139-140, édition de Bonn, vol. I, p. 182-183.



Carte d'Épire et d'Albanie montrant les lieux cités dans la Chanson de Roland

navales, et ainsi la navigation commença en bon ordre. Grâce à un vent favorable, il arriva sur la côte d'Avlona, et, longeant le rivage, il alla jusqu'à Butrinto (*Βοθρεντοῦ* dans le texte). Là il se joignit à Bohémond, son fils, qui avait pris la ville, venant d'Avlona ; il divisa alors toutes ses troupes en deux armées, dont il garda l'une dans l'intention de la conduire par mer jusqu'à Dyrrachium, et il confia le commandement de l'autre à Bohémond qui devait gagner par terre Dyrrachium ». On se rappelle que Joseph Bédier attribuait la célébrité de Botrento de Cappadoce à la séparation de Tancrède et de Bohémond en 1097. On voit que seize ans plus tôt, Bothrenton d'Épire avait eu une importance plus grande encore. Sa conquête préludait à une formidable entreprise, ambitieuse s'il en fut, puisqu'il s'agissait dans l'esprit de Guiscard de conquérir l'Empire byzantin au nom du pseudo-Doukas ; et c'était à Butentrot, emportée d'assaut, que Robert et Bohémond avaient un instant concentré toutes leurs forces. Le vers de la *Chanson*, d'après nous, garde le souvenir de cet exploit. Si notre hypothèse est exacte, il faut que d'autres noms de lieux cités pendant la même expédition figurent dans la *Chanson* et notamment dans l'épisode de Baligant. Reprenons Anne Comnène, et relevons les localités où se situent des faits de guerre.

Chanineis, Jéricho de la Chanson : Kanina, Jéricho d'Epire.

Donc, si Robert rejoignit son fils Bohémond dans l'été de 1081 à Butrinto, c'est que le jeune prince, entré en campagne le premier, avait débarqué à Avlona et avait pris de haute lutte les villes de Kanina et de Jéricho. Les exploits de Bohémond ne sont pas plus absents de la chanson que ceux de Robert Guiscard lui-même. Au vers 3228, Jéricho apparaît en bonne place : c'est la septième « eschele » :

E la sedme est de cels de Jericho.

Ce nom de Jéricho, jusqu'à présent, a toujours servi d'argument à ceux qui prétendaient que la chanson était postérieure à la croisade. C'était une des rares objections à faire

au raisonnement classique de Gaston Paris : « Si le poète, dit ce maître, dans un passage souvent cité (1), avait travaillé après la croisade, on en verrait quelque chose dans son œuvre... On y trouverait mentionnés les Agolans, les Açopars, les Bédouins, les Turcoples, tous ces ennemis que les poèmes sur les croisades rendirent si vite populaires ; on y trouverait des mots empruntés aux musulmans, comme *aridè*, *soudan*, aux Grecs, comme *timbre* ; on y parlerait de *Nique* (Nicée), de *Rohais* (Édesse), d'*Antioche* ». Or Jéricho de Palestine est la seule ville de ce nom qui soit universellement connue. Et ses premiers habitants étaient les Chananéens, les Chanelius ou Canelius cités au vers 3238 ! Malheureusement pour cette théorie, Jéricho d'Épire a été connue des Occidentaux bien avant Jéricho de Terre Sainte. Voyez Anne Comnène (2) : « Quant à Bohémond, le plus jeune de ses fils, qui ressemblait tout à fait à son père par l'audace, la force, le courage, le tempérament indomptable (sous tous égards, en effet, il était la réplique de son père et l'image vivante de sa personne), il l'envoya avec une très puissante armée sur notre territoire pour envahir les environs d'Avlona. Dès son arrivée, menaçant et avec un élan irrésistible, Bohémond tomba comme la foudre sur Kanina, Jéricho et Avlona dont il s'empara successivement ». Jéricho est encore citée dans l'Alexiade, au début du cinquième chapitre du livre XII et à la fin de ce même chapitre, puis au milieu du chapitre VII. Son port est mentionné (*Alexiade*, IV, 3) à propos des opérations de Robert Guiscard. Si la plupart des commentateurs de la *Chanson de Roland* n'en ont rien dit, c'est évidemment parce qu'ils n'ont pas songé aux événements de 1081-1085. C'est aussi parce que les cartes d'Épire et d'Albanie, sauf une, *Albania Medievale* de l'*Enciclopedia Italiana*, ne portent pas ce nom de lieu. Il est pourtant très célèbre et cité

(1) *Romania*, t. XXXI, 1902, p. 411 ss. Cité par Bédier, II, *Comm.* p. 43. Cf. notre article sur l'épopée byzantine, cité p. 269, n. 1. Nous y expliquons pour la première fois Agolans et Açopars.

(2) *Alexiade*, l. I, ch. 14, § 4 (Leib, p. 53 ; Bonn, p. 70) : *Ὁ δὲ αὐτίκα ξὺν ἀπειλῇ καὶ ἀκατασχέτῳ ῥύμῃ καθάπερ τις ἐπιρρυεὶς κεραυνὸς τῶν τε Κανίνων καὶ Ἱεριχὼ καὶ τοῦ Αὐλῶνος παντὸς ἐπελάβετο καὶ ἀεί τι τὰ ξυμπαρακείμενα ᾔρει καὶ ἐπυρπόλει μαχόμενος.*

une bonne soixantaine de fois par les auteurs classiques, mais toujours sous la forme *Ὠρικός*, en latin Oricum (Horace, *Odes*, III, 7, 335). Ce n'est qu'à l'époque byzantine que *ἡ Ὠρικός* est devenue Jéricho, peut-être sous l'influence de quelque église ou de quelque monastère. Nous avons retrouvé Hericum, forme intermédiaire, dans Malaterra (1). Ce port était au fond du golfe d'Avlona, et il semble qu'on l'appelle aujourd'hui encore Eriko (*Lorico* des portulans). Quant aux Canelius, il est exact que les historiens des croisades et en général les textes français du moyen-âge donnent ce nom aux Chananéens ; et c'est aussi un terme injurieux dont Gérard de Roussillon se sert pour invectiver Charlemagne (2). Mais, de même que les Normands trouvèrent Butentrot et Jéricho en Épire avant de les reconnaître en Asie, ils ont trouvé près d'Avlona les Chanineis ou gens de Kanina (3) : car cette forme n'est qu'une variante ou un synonyme, si l'on veut, de Canelius. Dans la version de la *Chanson de Roland* donnée par V⁴, Chanineis est à peu près sûrement le texte primitif et authentique. Dans une note fort intéressante (4) de son *Histoire du Roman* (en russe), Veselovsky, après Paul Meyer, a étudié les deux séries de formes en *l* et en *n*, et fait observer très justement que nous avons affaire ici à une sorte de jeu de mots. Dans la légende de Saint Christophe à tête de chien, le saint est dit « cynocephalus, id est canini capitis », mais aussi « natione et ritu Chananeus ». En d'autres termes, les Chananéens sont de la canaille » et les habitants de Kanina, étymologiquement,

(1) *De rebus gestis Rogerii Comitis, accurante* E. Pontieri, in *Rerum Italicarum Scriptores*, de Muratori, nouvelle édition : *tomo V, parte prima*, Bologne, 1928, p. 71 (ch. XXIV) l. 36 : *in portum qui Hericum dicitur.*

(2) Au vers 1500 de cette chanson de geste.

(3) *Τὰ Κάνινα* est mentionné par le chrysobulle de Basile II à l'archevêque d'Ochrida, cf. Gelzer, *Byz. Zeit.*, II, 1893, p. 42, l. 22. Remarque de Gelzer, *ibid.*, p. 50 : « den Namen trägt noch heute ein Städtchen wenig südlich von Avlona. Bei den Byzantinern wird die Stadt ausserordentlich häufig erwähnt ».

(4) A. Veselovskij, *Histoire du Roman* (en russe), dans *Sborník de la Section de langue et de littérature russes de l'Académie Impériale des sciences*, t. XL, nº 2, St-Pétersbourg, 1886, pp. 453-501.

ne pouvaient être que des chiens et des infidèles. Les envahisseurs normands, dès leur débarquement, ont aimé à se figurer qu'ils étaient en terre païenne. Les noms bibliques ou quasi bibliques de Jéricho et de Kanina légitimaient pour ainsi dire leur conquête. En tout cas, «ceux de Jéricho» et les Chanineis sont loin d'être dépaysés, dans l'épisode de Baligant, à côté de «ceux de Butentrot». S'il nous fallait une confirmation en ce qui concerne les Chanineis, nous la trouverions dans une détermination géographique assez précise que nous offrent les vers 3237-39, laisse CCXXXIII :

Dis escheles establisent après.
La premere est des Canelius les laiz :
De Val Fuit sun venuz en traver ;

Comme nous le verrons tout à l'heure, tous les noms précédés de *Val* sont des noms de fleuves ; il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour identifier le Val-Fuit, c'est la Vojussa ou Vojutza, ou Viossa des Albanais modernes (1) ; l'ancien Aoos citée par Anne Comnène qui s'excuse (X, 8) de l'appeler *Βοοῦσα* (var. *Βόσα*?) nom barbare, dit-elle : « Mais Homère n'a pas craint de parler des Béotiens ». Les Chanineis sont venus en travers du Val-Fuit, parce que le centre du combat ou plutôt de la grande guerre d'Épire, pour Anne Comnène comme pour Malaterra et Guillaume d'Apulie, c'est le siège véritablement homérique de Dyrrachium-Durazzo.

Baile, Balie et Gloz de la « Chanson » sont les caps Pali et Glossa.

Mais avant d'en venir au récit de ce siège, il nous faut parler des opérations maritimes des Normands. La flotte de Guiscard, en 1081, fut durement éprouvée près du promontoire le plus caractéristique de la côte épirote. On se rappelle

(1) Dans l'article de H. Gelzer, *Ungedruckte und wenig bekannte Bistümerverzeichnisse der orientalischen Kirche, Byzantinische Zeitschrift*, t. II (1893), pp. 22-72, on trouve citées (p. 49) les formes : *Βιῶσα, Βοοῦσα, Βουῆσσα*, d'après Golubinskij, *Histoire des Églises bulgares, serbe et roumaine*, Moscou, 1871 (en russe), p. 59. C'est la forme *Βουῆσσα* qui est la plus proche de « Val-Fuit ».

qu'après la jonction des deux chefs, Bohémond devait gagner par terre Dyrrachium, tandis que Robert, avec ses navires, allait de Butrintot à Corfou et de Corfou vers le nord. *Alexiade*, III, 12, 4 : « Il avait dépassé Corfou et allait toucher Dyrrachium quand, près du cap Glossa, il fut pris à l'improviste dans une furieuse tempête ». On peut lire la suite, qui occupe toute la fin du livre III ; la description de ce naufrage permet à Anne de louer l'intrépidité héroïque de son ennemi : « qu'aucun des événements qui venaient d'arriver ne détourna du but qu'il s'était proposé ». Un autre cap joue un grand rôle dans toute cette histoire ; c'est celui qui s'appelle aujourd'hui encore Pali, au nord de Durazzo. Voyez *Alexiade*, IV, 2, 3. La flotte vénitienne arrive au secours des Byzantins : « Après avoir effectué une longue navigation, ils arrivèrent au sanctuaire élevé depuis longtemps en l'honneur de la Mère de Dieu Immaculée, à Pallia. C'est le nom de cet endroit qui était éloigné de dix-huit stades environ du camp de Robert aux environs de Dyrrachium. » Si l'épisode de Baligant et son dénombrement contiennent, comme nous le supposons, de nombreux souvenirs des événements de 1081-1085, il faut s'attendre à y trouver les deux caps de Pali et de Glossa. On ne les repérera pas tout de suite dans le manuscrit d'Oxford, mais ils sont clairement dans C : « de Baile et de Gloz ». V^7 a corrompu Baile en Albeigne, qui est d'ailleurs significatif. Et le cap Pali est encore parfaitement reconnaissable dans dR, dK, dS, sous les formes Paligêâ, Balie, et même, à y regarder de près, dans O : « E la disme est de Balide la fort». Quant à V^4, il a tout naturellement changé Pali en Baligera, en souvenir du Balaguer espagnol de la première partie. Pali reparaît encore dans O au vers 3255, sous la variante Baldise, et ce vers peut être considéré comme une magnifique confirmation de notre identification, puisque Baldise est suivie de l'épithète géographiquement correcte de « la lunge » Enfin Gloz revient dans dK sous la forme Galosa. Ajoutons que la plupart des commentateurs avaient admis que Baldise et Balide représentaient le même nom. On voit une fois de plus combien précieux sont les prétendus *deteriores*.

Les corps de troupe de l'armée d'Alexis Comnène : Pinceneis, les Petchenègues.

Résumons les résultats déjà acquis. Les laisses CCXXXII, CCXXXIII et CCXXXIV de la *Chanson de Roland* transforment en « escheles » sarrazines les noms de cités et de lieux épirotes conquis par Robert Guiscard et par Bohémond dans leurs campagnes de 1081 et des années suivantes : Butentrot, Jéricho, Kanina, le cap Glossa, le cap Pali, sans parler de la Vojussa.

Les cinq dernières identifications confirment la première, faite déjà par Francisque Michel. Sur Jéricho d'Épire, en particulier, depuis notre communication à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, le 12 mai dernier, l'accord semble unanime. Quelques-uns de nos savants confrères nous ont même conseillé de nous en tenir là, pour échapper au reproche qu'encourent tant de système exégétiques qui ont l'ambition démesurée de rendre compte de tout : « alles restlos erklären ».

Mais ces noms n'évoquaient que les premiers épisodes d'une véritable épopée : le siège de Durazzo et la grande bataille contre l'armée byzantine peu à peu rassemblée aux ordres de Georges Paléologue, commandant de Durazzo, et de l'empereur Alexis lui-même. « Il est impossible, dit Chalandon (1), d'évaluer les troupes que Comnène avait pu réunir. Les chroniqueurs donnent tous des chiffres différents. Tout ce qu'on peut conclure de leurs renseignements contradictoires ; c'est que le nombre de soldats « grecs » était assez élevé. C'était une de ces armées comme Byzance en avait le plus souvent, où toutes les races, toutes les religions, toutes les langues étaient représentées.... Nous voyons que l'armée byzantine comprenait des Russes, des Francs, des Anglais, des Allemands, des Bulgares, des Alains, etc. Ce qu'il y a de plus intéressant à noter, c'est la présence d'Anglais au service de l'empereur.... L'armée comprenait en outre des Macédoniens et des Thessaliens ; on y trouvait encore des Turcs d'Och-

(1) F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène*, Picard et fils, Paris, 1900, pp. 75-77.

ride... Puis c'étaient les Manichéens de Philippopoli, descendants des célèbres Pauliciens du Liban (*sic*) transplantés en Thrace... les Varangues (Russes), gardes du corps des basileis... »

Puisque donc nous sommes en Épire, et dans l'Épire des années 1081-1085, nous sommes-nous dit, il faut tenter une sorte de contre-épreuve. En particulier, le dénombrement de Baligant, parmi ses nombreux noms de peuples, ne recéleraît-il pas quelques-uns des éléments de l'armée, ethniquement si bigarrée, qu'Alexis Comnène opposa aux Normands? Le lecteur, sans doute, nous donnera raison d'avoir confronté la liste de Baligant avec l'énumération des corps de troupes d'Alexis, que l'on trouve aussi bien dans les sources historiques narratives que dans les pièces d'archives contemporaines. Commençons par le nom propre le moins ambigu, à savoir par les Pinceneis. Alors que la plupart des autres vocables sont marqués dans la table de Bédier de la croix de Saint André qui désigne les peuples fantaisistes ou non identifiés, « Pinceneis » est résolument traduit, par les plus sceptiques des commentateurs, « Petchénègues » ; et, en effet, le doute ici n'est pas permis. Il s'agit des *Pincinnati*, fréquemment nommés par les historiens des croisades et d'autres sources. Citons Bédier, II, p. 51 : « Les Normands de Sicile se heurtèrent au passage du Vardar à un corps de Petchénègues à la solde de l'empereur de Byzance : « Bulgari, Comanitae, Hungari, plurimis cum Pincenariis », telle est la liste que dresse Albert d'Aix des peuplades qui accablèrent les compagnons de Pierre l'Ermite ». Mais Joseph Bédier aurait dû insister sur un point : les Petchénègues, en 1081-1085, fournissaient de nombreux contingents à l'armée byzantine (1). Comme la chose n'est pas généralement connue, on nous permettra de préciser. Le regretté Carl Neumann, dans un excellent article de la *Byzantinische Zeitschrift*, III, pp. 373-385, a fait l'histoire de ces troupes généralement désignées par les Byzantins au moyen des noms de deux des tribus petchénègues, les Talmates, ou Talmatzi, et les Koulpingi. Voici les faits. Dans

(1) On l'a vu plus haut, le regretté Chalandon, dans son énumération d'ailleurs assez inexacte, oubliait précisément les Petchénègues !

son traité *De administrando Imperio*, écrit en 950 environ, l'empereur Constantin Porphyrogénète énumère au ch. 37 les tribus petchénègues habitant à l'est du Don, et nomme entre autres les *Κουλπέη* et les *Τάλματ*. Or, dans son livre *Des Cérémonies* (Bonn, pp. 579, 664, 667) à propos de l'expédition de Crète de 949, et d'une revue passée à Constantinople, le même empereur cite, à côté des mercenaires russes servant dans la marine, les Talmatzi. Quant aux Koulpei, ils apparaissent sous la forme Koulpingi dans divers actes, l'un de Michel VII Doucas de 1074 (1) (Russes, Varangues, Koulpings, Francs, Bulgares, Sarrazins) et l'autre d'Alexis Comnène, daté de 1088 (Miklosich et Müller, *Acta et diplomata graeca* VI, pp. 44 ss. ou Zachariae v. Lingenthal, *Novellae constitutiones* XXX) (2) qui dit : « *Ῥώσων, βαράγγων, κουλπίγγων, ἰγγλίνων, φράγγων, νεμίτζων, βουλγάρων, σαρακηνῶν, ἀλανῶν, ἀβασγῶν ἀθανάτων καὶ λοιπῶν ἁπάντων ῥωμαίων τε καὶ ἐθνικῶν.* » A ces textes cités par Neumann, j'ajoute des renvois aux *Actes de Lavra*, nº 31, éd. Rouillard, 1079, p. 83, nº 37, éd. Rouillard, 1081, p. 100, et enfin nº 41, éd. Rouillard, 1086, p. 111. Neumann concluait : « Er wird wohl niemand zweifeln dass (im *De Administrando*) unter den Petschenegen die Kulpinger und Talmatzer byzantinischer Akten gefunden sind ; die armen Seelen dieser Völker glaube ich erlöst zu haben ». Un passage d'Anne Comnène avait été parfois allégué contre le fait de ce service militaire byzantin d'une partie des Petchénègues ; mais Neumann (p. 377) a brillamment démontré que ce témoignage était sans valeur. Citons encore Neumann (p. 382) : « Als Johannes Bryennios mit skythischen (petschenegischen) Soldaten auf Konstantinopel marschierte, heisst es : *οὐ τῶν ξένων καὶ μισθοφόρων ἀλλὰ τῶν πρὸ πολλοῦ αὐτομολησάντων ὑπὸ τὴν βασιλείαν Ῥωμαίων* (Nikeph. Bryennios, 114). Er hatte also jene Mitte des 11. Jahrhunderts angesiedelten Petschenegen für sich gewonnen. Die auswärtigen Petschenegen aber, die in griechischen Solddienst traten, waren entweder ursprünglich Kriegsgefangene oder vertragsmässige *σύμμαχοι*. Die seit der Mitte des 11. Jahrhunderts nicht mehr ruhenden

(1) Confirmé en 1079 par Nicéphore Botaniate. Cf. Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata graeca*, V, pp. 137 et 143.

(2) *Ius graeco-romanum* III, p. 370, réédition Zepos, I, p. 317.

Einfälle dieses Volkes über die Donau endeten wohl häufig mit der Aufnahme eines Teils von ihnen in den Solddienst (Nik. Bryennios 117), und aus diesen Kriegen schreibt es sich also her, dass wir in den Urkunden vom Ende des 11. Jahrhunderts mehr als einmal petschenegische Söldnerkorps (unter dem Namen Kulpinger) finden ». Cf. aussi pp. 383 et 384 : « Als bei einem griechischen Angriff aus die apulische Küste 1107 der Normanne Bohemund einige von diesen Petschenegen in seine Hand bekam, stellte er sie dem Papst vor, damit er sehen solle, mit was für unglaubigen Wilden der Kaiser von Konstantinopel gegen Christen Krieg führe. » C. Neumann a oublié d'indiquer la référence : il s'agit du curieux passage de l'*Alexiade*, l. XII, 8, p. 167-8 de Bonn, sur lequel nous reviendrons (1). Mais notons finalement que si le rôle des Petchénègues dans l'armée byzantine a été longtemps méconnu, ce n'est pas seulement parce que les actes les appellent Koulpings ; c'est surtout parce que les auteurs et particulièrement Anne Comnène les qualifient de Scythes. Sur l'identité des Petchénègues et des Scythes, cf. les travaux tout récents de M. Necşulescu dans la *Revista Istorică Română*, VII, 1937, pp. 122-155, et VIII, 1938 (15 pages dans le tirage à part).

La preuve « couronnante » : les « Micenes (Nices) aux chefs gros » sont les Nemitzes (*Νέμιτζοι*) ou troupes allemandes de la garde d'Alexis.

On a remarqué que dans quelques-uns des textes cités, les Petchénègues-Koulpings figurent à côté des Nemitzi. Grâce à ces textes, et grâce aussi à une critique orale de M. Mario Roques (2), nous avons pu renforcer considérable-

(1) Voyez *Notes complémentaires*.

(2) A la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres où notre théorie a été exposée pour la première fois, nous avions tenté d'établir un rapprochement entre les Micenes et les Turcs de Nicée. M. Mario Roques a attiré notre attention sur le signalement très caractéristique des vers 3221-23. Nous nous sommes alors rappelé le passage de Théophane, qui avait fait, jadis, le sujet d'un mémoire

ment notre thèse en identifiant la seconde « eschele » de Baligant.

E l'altre après de Micenes as chiefs gros
Sur les eschines qu'il unt en mi les dos
Cil sunt seiet ensement cume porc.

Or, les trois corps d'armée considérés par Anne Comnène comme les plus fidèles sont : 1° les Immortels, 2° les Varangues de Thulé, 3° les Nemitzi. Le passage classique est le chapitre 9 du livre II, paragraphes 4 et 5. Il s'agit de la prise de Constantinople par les Comnènes : « Il cherchait donc quels étaient les hommes qui gardaient les tours en chaque endroit. Quant il sut qu'ici se trouvaient ceux que l'on appelle les Immortels (c'est un régiment tout à fait spécial à l'armée romaine), là les Varangues de Thulé, ailleurs les Nemitzi, il conseilla à Alexis de ne pas plus se risquer du côté des Varangues que de celui des Immortels. » Et finalement c'est le chef des Nemitzi nommé Gilpract (ch. 10) qui se laisse tenter. Le nom de Nemitzi ou Germains est, comme on le sait, slave : c'est un nom qu'un adversaire des Byzantins a pu entendre, sans se rendre un compte exact de la nationalité de ces hommes. Mais on voit d'ailleurs que le poète ne les connaît que par ouï-dire, puisqu'il leur prête un aspect monstrueux et fabuleux. Il n'est pas jusqu'à ce signalement des Germains qui ne soit d'origine byzantine. En effet, Théophane dit que les « Francs chevelus » avaient des soies de porc sur l'échine ! (1). Ce détail concerne les Francs

de notre maître Godefroid Kurth, dans le *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique*, 65e année, troisième série, tome XXX, Bruxelles, 1895, pp. 580-590, sous le titre : *Une Source Byzantine d'Éginhard.*

(1) Année 6216 : éd. de Bonn, I, p. 619, p. 13-15 ; éd. DE BOOR, I, p. 402 : *Ἐλέγοντο δὲ ἐκ γένους ἐκείνου καταγόμενοι κριστάται δ ἑρμηνεύεται τριχοραχάται· τρίχας γὰρ εἶχον κατὰ τῆς ῥάχης ἐκφυομένας ὡς χοῖροι.* Cf. le mémoire de Godefroid Kurth, cité à la page précédente. Kurth explique d'une manière très satisfaisante l'origine de la légende. Il a raison de ne pas croire à une interpolation. D'ailleurs, le passage se retrouve dans la version d'Anastase (à l'année 6234, p. 272 DE BOOR), et aussi dans Cédrénus-Skylitzès. Il est donc établi qu'à la fin du XIe siècle, les Byzantins croyaient ou feignaient

dans Théophane ; or, pour les Byzantins, *Φράγκοι* et *Γερμανοί*, c'était tout un... (1). En tout cas, il faut reconnaître que l'identification des Micenes, avec les Nemices (il n'y a entre les deux formes que la différence d'une métathèse), déjà vraisemblable à cause de l'importance du corps de troupes, la deuxième « eschele » dans Roland et la troisième dans Anne, gagne en probabilité grâce au détail des soies de porc, qui, à notre connaissance, ne figure que dans Théophane, à propos précisément d'un peuple germanique. Et nous avons mieux encore en ce qui concerne la composition de l'armée byzantine de 1081 à 1086, que les développements oratoires d'Anne Comnène. Nous avons les actes émanés de la chancellerie des empereurs, Alexis Comnène en personne et ses prédécesseurs immédiats. Nicéphore Botaniate, en juillet 1079, accorde au monastère de Lavra, à l'Athos, l'exemption du logement militaire à l'égard de toute espèce de troupes, régulières ou irrégulières, y compris les contingents auxiliaires, et ces contingents sont énumérés dans cet ordre : Russes, Pharangs (pour Varangues) Koulpings, Francs, Bulgares, Sarrazins. En 1081, l'empereur Alexis Comnène accorde au vestarque Léon Képhalas confirmation d'une donation de terre à charge de payer l'impôt mais moyennant exemption du logement de troupes. Parmi les auxiliaires, il faut noter les Russes, les Varangues, les Koulpings ; mais pour la première fois apparaissent les Anglais (*Ἰγγλίνων*) et les Nemitzi (*Νεμίτζων*). Les Francs ne sont plus nommés, très probablement parce que, depuis le conflit byzantino-normand, l'emploi de ce nom ethnique prêtait à confusion. Les Normands se qualifiaient de Francs : on préféra donc donner aux alliés germaniques de Byzance le nom que leur attribuaient les Slaves. Mais le fait de l'identité des *Νέμιτζοι* et des *Φράγκοι* explique admirablement que les «Micenes» de la *Chanson de Roland* se voient «infliger» le physique grotesque des Francs de Théophane. Ce chroniqueur, dans la traduction latine d'Anastase le Bibliothécaire,

de croire que les « Francs » avaient sur l'échine des soies de porc. On peut comparer cette historiette à la légende des Anglais « coués », si répandue en France au temps de la Guerre de Cent Ans.

(1) Voyez *Notes complémentaires.*

semble même être la source de la Chanson : *pilos enim habebant natos in spina veluti porci*. Les vers de la Chanson sont une traduction presque littérale de ce latin.

Enfin le chrysobulle de mai 1086 d'Alexis Comnène, toujours sur la demande de Léon Képhalas, confirme la donation qu'il lui a faite, en récompense de sa défense de Larissa contre Bohémond, de la propriété de Chospiane. Ici la clause d'immunité reparaît et les troupes énumérées sont, dans l'ordre : Russes, Varangues, Koulpings, Anglais, « Nemitzôn », Bulgares, Sarrazins, Alains. Ici non plus les « Francs » ne sont pas nommés (1).

Durazzo, la Macédoine et la Thessalie.

Outre l'armée byzantine, on vit paraître sous Durazzo l'armée serbe du roi Bodin, dont la trahison devait entraîner la déroute des forces impériales. On sait que celle-ci fut complète et qu'Alexis Comnène, sans escorte, s'enfuit vers Ochrida, tandis que Georges Paléologue, commandant de Durazzo, commit la faute de quitter la place pour rejoindre son souverain, et n'y put plus rentrer. Finalement, Durazzo tomba. Robert Guiscard se dirigeait sur Castoria, que la garnison lui rendit, lorsque l'insurrection de la Pouille et les appels angoissés de Grégoire VII, menacé par Henri IV, le rappelèrent en Italie (avril-mai 1082). Bohémond continua les opérations : « Il alla mettre le siège devant Joanina. C'est précisément dans cette région que nous trouvons mentionnés, par l'auteur du Stratégikon, les préparatifs d'un soulèvement des Valaques, dans les environs de Metzovo, à la nouvelle de l'expédition de Guiscard en 1066. Nous savons, toujours d'après les mêmes sources, que ces Valaques étaient loin d'être soumis et se montraient peu fidèles à l'Empire. On peut, je crois, supposer qu'il y eut entente entre les Normands et les Valaques, car autrement la marche de Bohémond de Kastoria vers Joanina, franchissant la chaîne du

(1) Germaine Rouillard et Paul Collomp, *Actes de Lavra*, Paris, 1937. N° 31, p. 83, l. 30 ; n° 37, p. 100, l. 4 ; n° 41, p. 111, 1, 31, à 32.

Grammos en laissant derrière lui toute une série de places encore aux mains des Grecs, s'expliquerait difficilement. Il est probable que, sachant pouvoir compter sur l'appui des Valaques, il se dirigea de ce côté afin d'avoir vers le sud une base d'opérations solide comme celle que Durazzo lui faisait au nord (1) ».

Serbes, Esclavons Bulgares de Samuel.

Les combattants normands de 1081-1085 devaient donc posséder une certaine érudition « balkanologique », qui apparaît dans les laisses CCXXXII et CXXXIII. On reconnaît à l'œil nu les Sorbres ou Serbes, et leur doublet les Sorz (2) (vers 3226), les Esclavons (vers 3225). Il n'est pas étonnant que quelques autres noms, trop déformés, ne s'identifient pas avec certitude ou appartiennent à des peuples qui dès lors avaient disparus, comme les Avares, Avers, au vers 3242. Mais en revanche contre, il n'y a aucun doute sur la « gent Samuel », par laquelle l'auteur entend les Macédoniens de la « Bulgarie occidentale », royaume du fameux Samuel (3), dont le nom continue d'être porté par ses descendants servant dans l'armée byzantine.

Les Nubles (Publes), ou Pauliciens. Torleus = Traulos.

Et nous n'avons guère de doute non plus sur l'identité des Nubles du vers 3224. Voisins des Russes, des Esclavons et des Serbes nous croyons qu'ils représentent (ce qui d'ailleurs

(1) Chalandon, *op. cit.*, pp. 85-86.

(2) Le doublet s'explique peut être par l'existence de la forme *Σέρβλοι*, familière au Porphyrogénète, et qui pouvait paraître s'appliquer à un autre peuple que *Σέρβοι*.

(3) Sur Samuel et toute sa famille, cf. le travail complet, absolument décisif, de N. Adontz, *Samuel l'Arménien. Mémoires de l'Académie Royale de Belgique*, Classe des Lettres, Collection in-8°, t. XXIX, Bruxelles, Palais des Académies, 1, rue Ducale, 1938, 64 pages

est presque postulé par l'allitération, les Publes, c'est-à-dire les Publicani ou Pauliciens. Les byzantinistes n'ont pas besoin de commentaires sur ce chapitre. Ils savent tous que les Pauliciens sont des Manichéens ou des Marsionistes des confins pontiques et arméniens durement persécutés par les empereurs byzantins du VIIe au VIIIe siècle. Plusieurs milliers d'entre eux avaient été transplantés en Thrace par Constantin V (1) au milieu du VIIIe siècle. Ils y pullulèrent et vers l'an 870, Pierre de Sicile qui avait visité Téphrique, la capitale de ces Hussites d'Orient, organisés en république militaire entre Byzance et l'Islam, écrivait au nouvel archevêque de Bulgarie pour lui signaler les dangereux contacts qui s'établissaient entre le gros de la secte ou de la nation, et ces colonies thraco-bulgares. Une réforme des Pauliciens donna naissance aux Bogomiles, et la migration de ces sectaires vers l'ouest aboutit à l'hérésie albigeoise. Sous Alexis Comnène, les Pauliciens sont à l'ordre du jour. Tracassés, cela va sans dire, et souvent en révolte contre l'Empire, ce sont eux (leur centre était Philippopoli) qui appelèrent les Petchénègues en 1085. Nous savons que tout un corps de Pauliciens, originaires précisément de Philippopoli et commandés par deux chefs nommés Xantas et Kouleon, faisait partie de l'armée d'Alexis devant Durazzo (2). Le basileus, après sa grande défaite, étant retourné à Constantinople, les Pauliciens désertèrent ou plutôt se retirèrent en masse dans leurs foyers (*Alexiade*, V, 3, 232 Bonn). Cette trahison fut châtiée ; mais le châtiment prit la forme bien byzantine d'une persécution religieuse et provoqua en 1084 sans doute, une nouvelle révolte, celle du chef manichéen Traulos (3). Nos an-

(1) Ces Pauliciens furent renforcés encore dans la région de Philippoli par l'empereur Jean Tzimiskès, qui pensait former dans cette province une barrière contre les envahisseurs du Nord. Mais l'hérésie, dit justement Chalandon, devint dans cette région l'expression de l'opposition nationale contre le gouvernement des Grecs au point de vue politique et religieux.

(2) Sur les Pauliciens, cf. notre mémoire : *Les Sources de l'Histoire des Pauliciens. Pierre de Sicile est authentique et « Photius » un faux*, *Bulletin de la classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, 5e série, t. XXII, 1936, et notre note dans le même tome, même année, intitulée *Sur l'histoire des Pauliciens*.

(3) Sur la révolte de Traulos, voyez F. Chalandon, *op. cit.* pp.

cêtres ont très bien connu les Pauliciens ; ils les ont même vus là où ils n'étaient pas et se sont amusés très bibliquement à les travestir en Publicains. Robert le Moine, à propos de la bataille de Dorylée : « Persae, Publicani, Medi, Syri, Chandei (sic), Sarraseni, Agulani, Arabes, et Turcae sicut locustae ibi convenerant » (1). En vieux français, Publicani devrait donner normalement Puilliens. Et cette forme plus régulière se rencontre en effet dans la *Chanson* ; mais elle est ambiguë et peut représenter Pulliani = Apulliani. Au vers 2922 on peut hésiter. Charlemagne dit :

Encuntre mei revelerunt li Seisne
E Hungre e Bugre e tante gent averse,
Romain, Puillain et tuit cil de Palerne
E cil d'Affrike e cil de Califerne (2).

105 à 108, qui cite naturellement les textes d'Anne Comnène. — Traulos, en 1084-5, fait figure de souverain, et de puissant souverain balkanique. Il s'allie avec les Petchénègues, épouse la fille de l'un de leurs rois. Chalandon dit justement : « L'alliance avec les barbares mettait à sa disposition des forces considérables, qu'on pouvait augmenter facilement en faisant appel aux tribus errantes de la rive gauche du Danube, qui ne demandaient qu'une occasion pour venir piller l'Empire, et au besoin attaquer la ville gardée de Dieu, dont les richesses étaient le but suprême de toutes les convoitises des barbares. La tâche des envahisseurs devait être d'autant plus facile que les défilés des Balkans, si dangereux et si difficiles à franchir, étaient occupés par Traulos, qu'il les tenait ouvert à ses alliés, et fermés aux soldats d'Alexis (Anne Comnène, l. VI, ch. 4, pp. 279-80, Bonn) » F. Chalandon, toutefois, oublie un détail important. Au début du chapitre V, Anne Comnène dit formellement qu'Alexis réussit, pour un temps, à se concilier le puissant Traulos en lui accordant un chrysobulle d'« indemnité ». Traulos en profita pour gagner en masses les Scythes (c'est à dire les Petchénègues) et pour s'en faire une puissante armée. Mais nous le répétons, officiellement Traulos et ses Pauliciens étaient de nouveau les alliés de l'empereur au moment où Bohémond, ayant perdu presque toutes les conquêtes normandes, demeurait inactif aux environs d'Avlona (1085). On devine peut-être notre conclusion. L'un des chefs ennemis commandant en second l'armée de Baligant est Torleus (qualifié de « roi persis » au vers 3204). Plutôt que de l'identifier avec Turlough, « the Irish king of Munster in the xith century » (note de Jenkins, au vers 3204), il faut reconnaître que nous serions fondé à poser l'équation Traulos = Torleus.

(1) *Historiens des Croisades*, Occidentaux, T. III, p. 763.

(2) Nous sommes convaincu que le fameux *Califerne* n'est qu'une

«Hungre e Bugre» pourrait nous inciter à traduire« Romain» par Byzantins et «Puillain» par Pauliciens, mais la révolte de la Pouille contre Robert Guiscard est l'un des épisodes les plus critiques de son règne (1) et en définitive, comme la plupart des commentateurs, à cause du voisinage de Palerme, nous préférons rendre ici Puillain par « ceux de la Pouille ». Cette homonymie possible est probablement la raison pour laquelle, énumérant des peuples balkaniques dans le dénombrement de Baligant, l'auteur préfère la forme *Publes, empruntée directement au latin « Publicani ».

Les Blos ou Blas : première mention des Valaques dans la littérature occidentale.

Les Publes (Nubles) sont cités avec les Blos. Ici nous ne balancerons pas à déceler les Valaques, qu'un siècle plus tard Villehardouin appellera Blas (latin Blasi). L'o est probablement dû à l'allitération, mais n'a rien d'étonnant car il y a une forme slave en o, Vlokh à côté de Vlakh. Le gain est d'importance pour l'histoire ; si notre conjecture se confirme, nous aurons ici la première mention des Valaques dans la littérature occidentale. Elle n'a rien de surprenant : nous le savons, dès 1066, les Valaques de Thessalie et d'Épire s'agitaient. On sait que cette population de langue romane, venue des régions danubiennes et d'abord nomade, est citée pour la première fois avec force détails par Kekaumenos, l'auteur du *Strategikon*, qui précisément écrivait vers 1085(2).

métathèse de *Kephalinia*. Plus tard, on fera de ce nom « impressionnant » qui devait voyager jusqu'en... Californie, la siège du califat, c'est-à-dire Bagdad. Voir *Notes complémentaires*.

(1) Cf. p. e. HEINEMANN, *Geschichte der Normannen in Unter-Italien und Sizilien*, I, pp. 321 ss.

(2) *Strategikon* de KEKAUMENOS, et commentaire de VASILIEVSKY, *Journal du Ministère de l'Instruction Publique Russe*, juillet 1881, t. CCXVI, p. 130. On trouvera le passage de Kekaumenos aux pages 67, 68, 70 et 72-74 du *Strategikon*, éd. VASILIEVSKY-JERNSTEDT. Il est bon de noter que ce plus ancien témoignage sur les Vlakhs nomades confirme en somme la thèse roumaine, puisque Kekaumenos dit qu'ils sont d'origine dace et qu'ils habitaient sur les bords du Danube

On a songé aussi, pour expliquer les Blos, aux Polovtzes, mais ils n'apparurent qu'en 1091 et ne figuraient pas au nombre des contingents de l'armée byzantine.

Les Grecs, les Russes, les Varangues.

Il serait étonnant qu'aucune place ne fût faite aux Grecs proprement dits dans cette armée : ce sont eux que nous voyons former la neuvième « eschele », sous la forme « Gros » influencée par l'assonance, au lieu de Grieu. Il est indéniable que le scribe d'Oxford, ignorant l'identité de plusieurs de ces tribus, a altéré quelques noms pour en faire des adjectifs banals : il a changé les Ros ou Russes en Bruns, v. 3225, et c'est sans doute ce qui lui a donné l'idée d'introduire des Nigres ou Nègres au vers 3229 ; mais ces « Nigres », pas plus que les « Bruns », ne sont des formes originales ; ni Nigres, ni Bruns ne figurent dans aucune des autres recensions ; au lieu de Nigres, dR a Walgres, probablement pour Wangres (1) ou Varangues : la garde varangue étant le corps d'élite de l'armée byzantine : cf. Anne Comnène, II, 9, 4 : « Là les Varangues de Thulé (j'entends par ceux-ci les barbares armés de haches), ailleurs les Nemitzi (c'est également un peuple barbare qui est depuis longtemps au service de l'empereur romain) » ; et notons en passant ce témoignage flatteur quant au loyalisme des Varangues : « quant à ceux qui portent l'arme sur

et de la Save à l'époque de Trajan. Voyez le commentaire de Vasilievsky sur le chapitre 186 du Strategikon, *loc. cit.*, pp. 150 ss. Cf. une mention des Valaques dans les *Actes de Lavra* (n° 47 de Lavra, éd. Rouillard, pp. 125-6, peut-être de l'an 1094). A la suite d'une plainte des moines, le basileus Alexis enjoint au percepteur du thème de contraindre les Koumans de Moglena, qui s'installent avec leurs troupeaux dans un pâturage appartenant à Lavra, à payer la dîme au monastère et à cesser leurs manœuvres irrégulières en faveur d'autres pâtres valaques et bulgares. Il existe un travail spécial sur l'affaire : G. Rouillard, *La dîme des bergers valaques sous Alexis Comnène*, dans *Mélanges Iorga*, 1933, pp. 779 à 786.

(1) Pour la forme en W, cf. Malaterra, *op. cit*,. ch. XXVII et XXIX, p. 74-75 : « Angli, quos Waringos appellant... trecenti enim Waringi... »

l'épaule, ils se passent les uns aux autres comme une tradition ancestrale, comme un dépôt héréditaire, la fidélité envers les autocrators et la protection de leur personne : ils conservent inviolable cette foi envers l'empereur » (1). Les Normands eurent surtout à combattre les Varangues au siège de Castoria.

Les Anglais.

Quant au vers 3248, il est curieux que l'on n'ait point aperçu les Englez, dans la graphie du manuscrit O d'Oxford. C'est précisément vers 1081 que, fuyant l'Angleterre occupée par les Normands, les insulaires ou les indigènes de l'Ile Britannique s'engagèrent en masse dans l'armée byzantine où ils avaient la satisfaction de pouvoir combattre contre leurs envahisseurs (2).

Ceux d'Occian : les Opsiciani, commandés par Docianus.

La plus mystérieuse des « escheles » est la dixième de la seconde série, laisse CCXXXIII :

E la disme est d'Occian le desert.

(1) Il y a une immense littérature sur la garde varangue des empereurs byzantins, et sur le remplacement des Varango-Russes par les Varango-Anglais. Le mémoire classique reste celui de Vasiliievskij : *La Družina varango-russe et la Družina varango-anglaise à Constantinople aux XIe et XIIe siècles*, dans les vol. CLXXVI-CLXXVII-CLXXVIII (1874-5) du Journal du Ministère (russe) de l'Instruction Publique, reproduit dans le T. I des *Œuvres* (Trudy), Saint-Pétersbourg, 1908, pp. 176-377. Le dernier travail sur la question, avec bibliographie complète, est celui de Vasiliev : *The opening stages of the anglo-saxon immigration to Byzantium in the eleventh Century, Annales de l'Institut Kondakov*, IX, Prague, 1937, pp. 39-70. Ces auteurs estiment « that the main Anglo-Saxon migration took place not immediately after the fatal battle of 1066, but only at the end of William's reign and at the outset of Alexis' reign (1081), when indubitable signs appear of an Anglo-Saxon emigration into the Greek Empire. The first time the English are plainly indicated is in Anna Comnena's account of the coronation of Alexis I (1081), the Varangians from (the island of) Thule ».

(2) Voyez la note précédente.

Ces troupes étaient particulièrement redoutables ; à la fin de la laisse CCXXXIII, « c'est une engeance qui ne sert pas Dieu. Jamais vous n'entendrez parler de pires félons ; ils ont le cuir aussi dur que fer ; c'est pourquoi ils n'ont cure de haubert ni de heaume : à la bataille ils sont rudes et obstinés » (tr. Bédier). L'importance de cette troupe se marque par la fréquence de ses citations : vers 3286, 3474, 3517, en tout cinq mentions. Jenkins, dans une note au vers 3246, p. 227, de son édition de la *Chanson de Roland*, a parfaitement reconnu le nom du thème « Opsikianon ». Il est exact que ce thème, dont la capitale était Nicée, était alors perdu pour Byzance, et Anne Comnène ne le mentionne jamais. Mais il pouvait y avoir encore, en 1081-1085, dans l'armée byzantine, un corps de troupes de ce nom. Toutefois nous préférons croire que le poète normand enregistre ici le souvenir de faits de guerre plus anciens. Lors des premières batailles qui mirent aux prises en Italie les Normands et les Byzantins, les premiers eurent à combattre (1041) les troupes de l'Opsikion. Voyez Cedrenus-Skylitzes, II, 546. La chronique de Bari dit que, dans cette affaire, « ceciderunt ibi multi Russi et Opsequiani » (ad annum 1041). Heinemann, *Geschichte der Normannen in Unter-Italien und Sizilien*, Ier Band (seul paru), Leipzig, 1894, p. 359, commet la même erreur que la *Chanson de Roland* en prenant ce corps de troupes, très régulier, des Opsequiani, pour un peuple barbare, « Hilfsvolk ». La réduction d'Opsikiani à Occian n'a peut-être pas besoin de justification particulière. Toutefois, une circonstance remarquable peut servir à l'expliquer : le commandant de ces troupes, en 1041, s'appelait Docianus (Dokianos). Les Opsikiani étaient en même temps les hommes de Docian (d'Ocian)(1). Ainsi, au moins dans ce cas, le poète aurait conservé la mémoire du premier choc entre Normands et Byzantins, antérieur de quarante ans à l'expédition d'Épire.

(1) De même que le signalement des *Νέμιτζοι* = Nemices ou Germano-Francs (les soies de porc sur l'échine), celui des impies félons d'Occian se retrouve miraculeusement chez THÉOPHANE, p. 386, l. 5 éd. DE BOOR : *οἱ δὲ παράνομοι λαοὶ τοῦ Ὀψικίου*. Anastase (p. 248) a traduit : *iniqui Opsicii populi*

Les Lycanor ou Lycaoniens.

Ce qui achève de nous le persuader, c'est un nom gardé par la version rimée P (1), Lycanor. Ici il ne saurait y avoir de doute : les Lycanors ne peuvent être que les Lycaoniens et précisément les Lycaoniens paraissent dans les opérations de 1041. Voyez Cedrenus-Skylitzes, même passage : Dokianos, vaincu à Cannes, commet la faute de ne pas marcher contre l'ennemi avec toute son armée. Il se contente de rallier les Opsikiani et les Thracésiens avec les Pisidiens et les Lycaoniens qui, dit l'auteur, servent à compléter le tagme des fédérés (2). La mention de ceux d'Occian et de Lycanor donne au dénombrement de Baligant le caractère d'une véritable geste normande ; en même temps, comme les Lycaoniens n'existaient plus comme troupes byzantines à la fin du XIe siècle, il est naturel qu'ils aient disparu de la plupart des manuscrits.

Baligant = (Georges) Paléologue.

On objectera peut-être que le plus grand événement de la guerre de 1081-1085, c'est-à-dire le siège de Durazzo, n'est pas représenté par ce nom géographique. C'est sans doute que le poète a voulu éviter les anachronismes trop flagrants. Ne l'oublions pas, l'action continue à se placer en Espagne et la grande ville païenne que Charlemagne veut conquérir et qu'il conquiert finalement est Saragosse. Il n'était pas trop contraire aux vraisemblances de faire figurer, dans l'armée païenne, dans l'armée sarrazine, des détachements de petites villes épirotes et des corps de troupes plus ou moins

(1) Voyez STENGEL, *Das alfranzösische Rolandslied*, note au vers 3226.

(2) Sur les Lycaoniens et les Pisidiens, voyez le *Taktikon Uspenskij* réédité par D. BENEŠEVIČ, et les notes de BENEŠEVIČ, *Die byzantinischen Ranglisten nach dem Kletorologion des Philotheos und nach den Jerusalemer Handschriften*, dans *Byz.-Ngr. Jahrbücher*, t. V, pp. 133 et 147. Inutile de dire que la réserve de recrutement lycaonienne avait en 1081 disparu depuis au moins dix ans.

barbares, puisqu'après tout on a vu les chartes byzantines énumérer Russes, Varangues, Nemitzi, Bulgares, à côté des Sarrazins eux-mêmes. Mais substituer Durazzo à Saragosse eût été plus osé. Cependant les laisses de Baligant ont conservé au moins une trace certaine de ce siège épique, nous voulons dire celui de Durazzo : c'est le nom de Baligant lui-même, chef de la grande armée sarrazine. Nous y reconnaissons le nom même du général illustre qui commandait à Durazzo, Georges Paléologue (1). Le P initial sonnait comme B à l'accusatif précédé de l'article ; la réduction syllabique de *liolo* à *li* est toute naturelle, et quant à la finale, les Francs transformaient couramment l'*ον* de l'accusatif grec en *an*, en voici un exemple amusant : dans le roman de Florimont, d'Aimé de Varennes, *ποταμόν* devient Potamen ou Potamens :

Qui est Potamens appelés,
Ensi a-il nom en grijois,
Ne sais pas son nom en françois (2).

Et la Chanson fait de *Canabeus* (3) (noter la variante *Carminel*), le frère de Baligant : *Comnène* était, en effet, le beau-frère de *Paléologue* !

(1) Sur Georges Paléologue, incontestablement le plus grand général et l'un des premiers personnages du règne et même du siècle, cf. CHALANDON, *op. cit.*, on pourrait presque dire *passim*. Mais voyez surtout p. 45, 49, 78 et ss. Les deux grands adversaires aux prises devant Durazzo sont en réalité Guiscard et Paléologue : « Georges Paléologue et Robert Guiscard, dit Chalandon, rivalisaient de talents et d'habileté, l'un dans l'attaque, l'autre dans la défense. », Georges Paléologue est fréquemment mentionné par Anne Comnène, cf. *Index Historicus* de l'édition de Bonn, t. II p. 720.

(2) Tel est le texte donné par VESELOVSKY *op. cit.*, p. 494. L'édition HILKA (Gesellschaft für Romanische Literatur vol. 48, Göttingen), donne, pour *Potamens*, les variantes suivantes : Podomen (texte adopté), Potamen, Podamen, Potamenz, Patamo, Pardamans, Rodomans, Podeurt (voyez le vers 852).

(3) Que *Canabeus* soit l'empereur (que les Normands ne reconnaissaient pas comme tel), cela est rendu certain par le nom de l'empereur byzantin *Kanathous* du Sayyid-Battal, l'un des princes qui régnèrent après 1071. Cf. notre mémoire cité plus haut, p. 269, n. 1.

Val Penuse, Malpreise.

Et quant à l'expédition de Bohémond en l'absence de Robert Guiscard, on en relève les étapes dans la *Chanson*. S'il n'est pas certain que Malpreise ou Malprose soit le petit lac de Prespa (en slave Mala Prespa), on ne doutera pas de l'identité du Val-Penuse avec le fleuve *Πηνειός*, où Bohémond subit une grave défaite au siège de Larissa ; et le Val-Sevrée pourraît être la ville macédonienne de Servia, ou encore le même Pénée, appelé par Anne Comnène Salavria (*Alexiade*, V, 6) (1). On se rappelle la scène pittoresque décrite par Anne : Bohémond, qui croyait prendre Alexis, se trouve lui-même encerclé lorsqu'il s'est attardé à manger des cerises dans une île du fleuve Salavria.

Malprime = Mabrica, Mambrita
c'est-à-dire *Μαύρικας*.

Mais revenons à la prosopographie. Le personnage de Malprime, fils de Baligant, mentionné six fois comme un jeune présomptueux, pourrait être Mavrix, chef de la flotte byzantine, appelé Mabrica par Guillaume d'Apulie (IV, 99) :

Classis Alexinae dux Mabrica venerat illuc.

Il n'est pas étonnant que le barde des Normands ait fait un sort à ce Mabrica, qui depuis plus de quinze ans était l'un de leurs ennemis les plus redoutables, car il avait repris Bari vers 1066 (2). Lupus Protospathaire, ad annum 1066, lui attribue même le mérite d'avoir empêché dès cette date un débarquement normand en Épire : « Lofredus comes, filius Petronii (il s'agit de Godefroid, fils de Pierre de Trani) voluit ire in

(1) Qu'il soit question de la Macédoine dans Baligant, voilà qui résulte de la mention d'Astrimonies au vers 3258 :

E la sedme est de Leus e d'Astrimonies.

Astrimonies est naturellement le fleuve Strymon ou le thème byzantin de ce nom.

(2) Cf. F. Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, I, p. 183.

Romaniam cum multa gente, sed obstitit illi quidam ductor Graecorum nomine Mambrita » (cf. Heinemann, pp. 216 et 381).

Le Chériant, Charzanis, le Val Marchis, le royaume du roi Flurit.

Une dernière identification : le Chériant est sûrement le Charzanès d'Anne Comnène, (cité quatre fois : I, 203, 14, 205, 2, 221, 4, II, 203, 14 de l'édition de Bonn) et devenu Arzen, qui coule au nord de Durazzo. On ne trouve Chériant qu'une seule fois dans la chanson, au vers 3208. Baligant promet à Malpramis ou Malprime « un pan de son pays » :

Dès Chériant entres qu'en Val-Marchis.

Cette terre, nous dit-on, « fut al rei Flurit ». Nous pensons qu'il s'agit de la principauté de Trébinje ou Dioclée qui s'étendait en effet de l'Arzen à l'extrémité ouest du lac de Scutari, où ce lac reçoit la Morača, dont beaucoup de géographes pensent qu'elle sort du même lac par l'émissaire appelé Bojana. Cette région était la marche frontière de l'empire byzantin au Nord-Ouest. Le roi Flurit (1) doit être le saint roi Vladimir de Dioclée, appelé plus tard Jean Vladimir, dont le culte est resté si fervent dans tout le pays albanais et monténégrin. Son souvenir aura été recueilli à Durazzo par les Normands ; et ils n'ont point cessé de s'y intéresser puisque un siècle plus tard exactement, il reparaît sous le nom de Florimont — plus proche d'ailleurs du prototype slave Vladimir—dans le roman de ce nom. Ici le doute n'est plus possible. Dans le roman de Florimont, en effet, le héros est fils d'un duc de Durazzo et il épouse la nièce du roi bulgare Camdiobras (sans doute Komitopoulos), qui règne dans l'île Celée, probablement l'île fameuse d'Achille dans le petit lac de Prespa, capitale de Samuel (2).

(1) Ce nom, populaire sans doute à cause de *Floire et Blanchefleur*, aura été identifié avec le nom exotique de *Vladimir*. Dans certaines versions du roman (peut-être déjà sous l'influence de cette identification), Floire est dit roi des Bougres (et des Hongres).

(2) Nous nous permettons de renvoyer, pour l'histoire et le roman

La terre d'Ebire !

Mais il n'était pas besoin sans doute de tant d'ingéniosité pour découvrir que l'auteur du Roland enrichi de l'épisode de Baligant avait sans cesse devant les yeux les conquêtes épirotes de Robert Guiscard. Il aurait suffi, pour le démontrer, de lire sans parti pris les derniers vers de la chanson, en se souvenant de la belle page d'Anne Comnène, où la Porphyrogénète, qui décidément admire le courage indomptable de l'ennemi de son père, raconte l'arrivée à Salerne, en 1085, de Bohémond vaincu, qui a perdu toutes les places prises par lui-même et son père, à l'exception de Dyrrachium-Durazzo, et peut-être d'un camp fortifié près d'Avlona. Il faut, avant de transcrire la célèbre finale de la *Chanson*, traduire le récit de l'impériale panégyriste (*Alexiade*, VI, 5) : « Bohémond était demeuré dans l'inaction près d'Avlona. Ayant appris ce qui était arrivé à Bryenne et aux autres comtes dont les uns s'étaient résignés à passer au service de l'empereur et dont les autres s'étaient dispersés en divers lieux, il regagna sa patrie, passa en Lombardie et alla trouver son père Robert à Salerne, comme nous l'avons déjà dit. Il dénonça longuement les manœuvres de l'empereur, s'efforçant d'exciter Robert contre lui. Et Robert, voyant la terrible nouvelle (de ses échecs) écrite sur sa face, voyant aussi les grandes espérances qu'il avait mises en son fils complètement anéanties, demeura longtemps stupide et comme frappé de la foudre. Il s'informa de tout en détail et apprit comment les choses avaient tourné contre son attente. Mais, si consterné qu'il fût, il n'eut aucune pensée lâche ou indigne de sa valeur et de son audace. Au contraire, la défaite ne fit que l'enflammer davantage en vue de la guerre, et le voilà tout à des desseins plus grands encore que ceux d'antan. Cet homme, en effet, était fortement attaché à ses projets et à ses conceptions ; jamais il ne renonçait à ce

de Samuel et de son gendre Vladimir, à notre mémoire sur les sources de la *Tempête* de Shakespeare dans le *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, IX (1935), pp. 81-97, et au mémoire de M. Adontz, cité plus haut, p. 286.

qu'il avait une fois décidé ; bref, rien absolument ne pouvait l'abattre ; il se croyait capable de tout conquérir à la première attaque. Aussi, bientôt, il se ressaisit et, sortant de son découragement, il envoya partout annoncer une nouvelle expédition en Illyrie contre l'empereur, convoquant tous ses hommes en vue de cette campagne. Et sur le champ, de partout, les guerriers accoururent en masse, cavaliers et fantassins, tous brillamment équipés et brûlant de combattre. Homère eut comparé cette foule de soldats aux essaims serrés des abeilles... »

Reprenons maintenant la Chanson, laisse CCLXXXIX :

v. 3988 Quant l'emperere ad faite sa justise
E esclargiez est sa sue grant ire,
. . . . . .
v. 3991 Passet li jurz, la nuit est aserie.
Cucez s'est li reis en sa cambre voltice
Seint Gabriel de part Deu li vint dire :
« Carles, sumun les oz de tun emperie !
v. 3995 Par force iras en la tere D'EBIRE,
Reis Vivien si succuras en Imphe,
A la citet que paien unt asise :
Li chrestien te recleiment e crient ».
Li emperere n'i volsist aler mie :
v. 4000 « Deus », dist li reis, « si penuse est ma vie ! »
Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret.
Ci falt la geste que Turoldus declinet.

On le voit, l'Épire est nommée. Nous renvoyons à la copieuse note de Jenkins, pp. 277-278, pour toutes les identifications proposées, et nous rendrons justice à Tavernier (1) qui avait lu, comme nous, « terre d'Ébire », et songé aux expéditions de Bohémond des années 1106-1108. Mais Tavernier n'avait envisagé que le second siège de Dyrrachium, après la première croisade, et son hypothèse avait été écartée pour des raisons un peu simplistes, que Jenkins résume ainsi : « But it should not be forgotten that the poet is writing a poem of the time of Charlemagne ; Charles never fought

(1) *Z. f. fr. Spr. u. Lit.* XXXVII, p. 272, et XLI, p. 54.

pagans in Epirus, for Epirus was at that time a part of the Eastern Roman Empire, and this bond was not broken until the XIth century ».

Ces raisons ne valent rien : Robert se considérait comme un croisé et comme une sorte de réincarnation de Charlemagne. Fidèle avoué du Saint Siège, il tenait de Grégoire VII, pour attaquer l'Empire byzantin et ses mercenaires barbares, des lettres de croisade et la bannière de Saint Pierre (1) : ainsi s'explique que l'étendard de Charlemagne, l'oriflamme appelée Montjoye dans la première partie, est dite « de Seint Pierre » :

v. 3094 « Seint Piere fut, si aveit nom Romaine ;
Mais de Munjoye iloec out pris eschange ».

Il avait conquis Chanaan et Jéricho, et quand il mourut de la fièvre le 17 juillet 1085, sans doute à la pointe de Céphalonie, en un lieu qui garde son nom : Phiskardos Anne Comnène (*Alexiade*, VI, 6), raconte que ce fut après avoir entendu un paysan dire que, non loin de là, se trouvait un site antique appelé Jérusalem. Et l'invincible héros se souvint d'un oracle qui lui avait promis qu'il rendrait le dernier soupir dans la ville sainte. Ordéric Vital attribue au Viking expirant un discours où il compare son fils Bohémond au Français Roland (Ordéric Vital, IV, 186). Est-il étonnant que les hérauts et les trouvères qu'il avait chargé des convoquer le ban et l'arrière-ban de ses guerriers pour son dernier passage en « Ébire » aient songé à identifier le septuagénaire avec l'empereur à la barbe fleurie ?

En d'autres termes, notre *Chanson de Roland*, avec son épisode final, a servi d'*excitatorium* pour cette pré-croisade. C'est à Salerne, probablement, qu'elle a été composée, au printemps de 1085. Ainsi s'explique, à la fois qu'elle ne contienne aucune allusion aux grands faits d'armes de 1096 à 1099, et que pourtant, d'un bout à l'autre, elle soit traver-

(1) Voir à ce sujet le livre très complet de CARL ERDMANN, *Die Entstehung des Kreuzzugsgedankens, Forschungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte*, VI, Stuttgart, 1935, aux pages 159 et 175, et ses renvois aux sources.

sée du grand souffle épique qui anima les *Gesta Dei per Francos*.

Quant à Imphe ou Nimphe, c'est sans doute ce fameux Nymphaion dont on cherche à présent l'emplacement quelque part entre Avlona et la Vojusa, et que nous localiserions au village de Mifoli (1). Ce doit être à Nymphaion que Bohémond avait organisé son dernier camp retranché dans l'Albanie méridionale (2).

Bruxelles, 17 juillet 1939,
854e *anniversaire de la mort de Robert Guiscard en « Califerne »*.

Henri Grégoire et
Raoul De Keyser

(1) Le second élément est un suffixe turc banal : cf. Sivasli de Sivas, Sebastea. Le changement de N en M est fréquent en albanais comme en slave. Le Nymphaion de Smyrne s'appelle encore aujourd'hui Nif. Sur le Nymphaion d'Épire, voyez l'article tout récent de Pauly-Wissowa, s. v. Nymphaeum III, col. 1525 à 1527 (E. Polaschek).

(2) On s'étonnera peut être que nous n'ayons rien dit des Turcs, des Persans, des Arméniens. Tout le monde sait que l'armée d'Alexis comprenait aussi ces éléments ; mais nous n'en faisons pas état parce que l'on pourrait nous objecter que leur mention dans Baligant ressortit à un « orientalisme de fantaisie ». Et d'autre part, ce ne sont pas les lecteurs de *Byzantion* qui ont besoin de précision sur les contingents turcs envoyés à Alexis, luttant contre Robert Guiscard, par le sultan de Nicée, ni sur l'emploi du nom de Perses pour désigner les *Seldjoucides*, ni sur le nombre et l'importance des Arméniens (*Ermines, Ormaleus*) dans l'armée byzantine.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Note sur les Francs et les *Νέμιτζοι* (page 283)

Le transfert aux *Νέμιτζοι* ou Germains de la garde byzantine de la particularité physique grotesque que la malignité grecque attribuait aux Francs s'explique d'autant plus facilement qu'en 1085 et plus tard, *Γερμανοί* et *Φράγγοι* étaient des expressions absolument synonymes et interchangeables. *Strategikon* de Kekaumenos, chapitre *σμδ'* : *τοῦ βασιλέως Φραγγίας* et *τοῦ ῥηγὸς Γερμανῶν*, désignant le même souverain, cf. VASILIEVSKIJ, *Žurnal*, *loc. cit.*, pp. 321 sqq. Mieux encore, Théophylacte de Bulgarie, en parlant des disciples de Méthode, dit qu'il furent chassés par un prince ami des Francs et livrés par lui à ses soldats, les barbares *Νέμιτζοι* (MIGNE, PG, 128, col. 1217 B-C).

Canabeus = Comnène (p. 295).

Le *m* de Comnène, devant consonne, a dû développer un *b* qui subsiste dans une forme métathétique. Pour le changement de *os* accentué en *eus*, v. Traulos, Torleus. Quant au *Sayyid Baṭṭâl*, son original arabe est du début du XIIe siècle. Dans les derniers épisodes apparaissent des généraux et empereurs byzantins de la fin du XIe, notamment *Asator* qui est le général de Romain Diogène Hatchatour (nom arménien) et *Kanathous* qui se comporte vis-à-vis des Musulmans exactement comme Alexis Comnène (1). Quelque soit l'explication phonétique ou graphique de la forme *Kanathous*, il faut absolument la rapprocher de Canabeus. Dans l'un et l'autre cas, nous pensons qu'il s'agit d'une déformation du grec *Κομνηνός*. Cf. nos articles : *L'épopée byzantine et ses rapports avec l'épopée turque* (cité p. 269, n. 1) et *Héros épiques méconnus* (cité p. 265, note 1).

(1) D'abord allié et vassal des Musulmans, il se soulève contre eux avec l'aide des Francs Udj (Hugues de Vermandois) et Serdjaïl (Raymond de Saint Gilles). Aussi avions-nous admis que le Kanathous du *Sayyid Baṭṭâl* avait en grande partie comme prototype historique Alexis Comnène. Nous voyons à présent qu'il en porte même le nom. Cf. *Byzantion*, t. IX (1934), p. 410.

Note sur les « Valaques » et sur leurs révoltes (pp. 290).

En fait, la plus ancienne mention des Valaques de Grèce remonterait, d'après l'auteur du *Strategikon*, Kekauménos, à l'année 980. Car, d'après le chapitre *σμδ'* du *Strategikon*, cette année-là (quatrième année du règne de Basile II), l'empereur aurait donné au grand'père de l'auteur, nommé Nikoulitzas, *διὰ χρυσοβούλλου ἀντὶ τῶν ἐξκουβίτων τὴν ἀρχὴν τῶν Βλάχων Ἑλλάδος.*

Plusieurs pages du *Strategikon* sont consacrées à l'insurrection des Valaques, unis aux Bulgares et aux gens de Larissa (chapitre *ρογ'-ρπξ*), sous Constantin Ducas ; elle est mise en relation avec la comète de 1066 et des projets d'invasion prêtés à Robert Guiscard (chapitre *ρογ'* : *Μᾶλλον δὲ ἐγένετο καὶ ἀστὴρ κομήτης τότε, ὃν ἔλεγον οἱ περὶ ταῦτα δεινοὶ δοκὸν εἶναι, κακοποιὸν δὲ αὐτὸν ἔφασκον ... Ἦν δὲ καὶ φημιζόμενον τότε, ὅτι ὁ Ῥόμβερτος ὁ Φράγγος εὐτρεπίζεται ἐλθεῖν καθ' ἡμῶν*).

L'auteur du *Strategikon* s'emporte, au chapitre *ρπξ'*, contre la déloyauté des Valaques ; il recommande de s'en méfier en cas de soulèvement bulgare, même s'ils jurent qu'ils resteront fidèles à l'empereur. Vasilievskij, pp. 152 sqq. de son article du *Žurnal* (juillet 1881, p. 1519), se sert du *Strategikon* contre la thèse roumaine (1), sous prétexte que l'auteur n'affirme pas que les Valaques, « ces Daces et Besses, qui habitaient jadis près du Danube et de la Save » ont, en émigrant en Macédoine, en Épire et surtout en Hellade (Thessalie), laissé dans le Nord une partie de leur congénères ! La réponse est simple. C'est un pur hasard qui nous révèle l'existence des Valaques balkaniques avant l'année 1145. Si nous n'avions pas une ligne de Cédrénus et le *Strategikon*, nous n'en saurions rien ; donc, pour les Valaques du Nord, le silence des sources n'est pas opposable à l'évidence historique.

Une évidence méconnue (sauf par Tavernier) : terre de Bire, terre d'Epire (pp. 298-99).

Les érudits futurs se demanderont comment le nom de l'Épire, inscrit en toutes lettres dans la *Chanson*, n'avait pas suffi, avec

(1) Que des Roumains défendent fort mal. M. Th. Capidan, par exemple, en affirmant que « le plus ancien témoignage est celui d'Anne Comnène », fait preuve d'une ignorance coupable (Th. Capidan, *L'Origine des Macédo-Roumains*, Bucarest, 1939, page 18). La forme *Blos*, décidément, est plutôt attribuable à l'assonance qu'à une influence slave, les formes macédoniennes étant en *a*.

les noms de Butentrot, des « Chanineis » et de Jéricho, à faire éclater tout de suite l'évidence. L'ignorance de l'histoire byzantino-orientale, le peu de commerce avec les sources grecques, qui furent toujours les péchés des romanistes, sont cause de cette cécité vraiment prodigieuse (1). Il est amusant, aujourd'hui que le problème est résolu, de lire dans JENKINS (note excellente au vers 3995-3996 de son édition) ou dans BOISSONNADE, *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, p. 218, la mention de la vérité, mais une mention dédaigneuse. Citons Boissonnade : « Tout porte à croire qu'il ne peut être question de l'Épire, province d'un État chrétien, dans la strophe finale de la *Chanson de Roland*, mais bien d'un pays de l'Orient musulman, et d'une certaine importance (2) ». Et pourtant, W. TAVERNIER, dans une courte note de la *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, XXXVII, p. 272, avait vu juste, et nous n'aurions qu'à répéter ses paroles « définitives » : « *Am nächsten liegt Epirus und nichts anders meint der Rolandsdichter* », si Tavernier, à cause de son information lacuneuse des choses byzantines, n'avait été comme hypnotisé par la seconde guerre normanno-byzantine d'Épire : « Er spricht hier (wie noch öfter) durch die Blume ; gedacht ist an Bohemunds Kriegszug nach Epirus, 1107-1108, gegen den griechischen Kaiser ». Visiblement, Tavernier ignorait ou minimisait les grandes expéditions de Robert Guiscard. Il faut dire qu'il était égaré par son désir de réfuter Gaston Paris, et de mettre à tout prix la *Chanson* après la Croisade. Nous tenons à faire observer ici que nous n'avons découvert la note de Tavernier qu'au terme de nos propres recherches. Nous tenons aussi à déclarer que nous ne sommes point partis du texte sur Bire et Imphe ou Nimphe, mais qu'au contraire, nous y avons vu une confirmation *a posteriori* de notre théorie. La vraie clé du Baligant reste Butentrot. Et quant à la date, quelle folie de supposer que, huit ans après la prise de Jérusalem, une chanson de geste se soit gardée pure de toute allusion à des faits anatoliens, syriens ou palestiniens !

(1) BAIST, dans ses *Variationen über Rolands* v. 2074-2176 (*Beiträge zur rom. und englischen Philologie, Festgabe für W. Förster*, Halle, 1903, p. 213 sqq.), identifiait Bire avec Vera d'Andalousie.

(2) Il avait écrit pourtant (même page), ne croyant pas si bien dire : « Une quatrième hypothèse confond *Bire* avec l'Epire (Ebire) ; elle se fonde sur les prétentions que formaient depuis 1080 les Normands de Guiscard et de Bohémond sur cette province de l'Empire byzantin ». Là-dessus, il cherchait Bire en « Euphratèse » !

Imphe ou Nimphe (p. 301).

Pour Nimphe, HOFMANN, dans le tome Ier des *Romanische Forschungen*, avait entrevu une parcelle de la vérité ; mais tout en admettant que Nimphe représentait *Νυμφαῖον*, *Νύμφαιον*, il avait cru au *Nif* smyrniote. Tavernier, cette fois, s'est trompé complètement, leurré par ses deux « présupposés » : la *geste de Bohémond* et l'après-croisade. Pour lui : « Edessa in Gefahr (1105), Tankred und seine Normannen in schwerer Not, das hat auch den Rolandsdichter aufs Tiefste gepackt. So lautet denn die zweite himmlische Direktive : nach Edessa, Tankred zu Hilfe ». Cf. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, tome XLI (1913), p. 55. On avait aussi songé à Memphis !

Le roi Vivien secouru dans Imphe (p. 299).

Le roi Vivien est naturellement le héros épique de ce nom, qui figure dans le Cycle de Guillaume d'Orange, et dont le prototype historique est le comte Vivien de Tours (IXe siècle). Aucune chanson de geste, aucune légende ne parle d'aucun siège d'Imphe, ni à propos de Vivien, ni à propos d'aucun autre preux. C'est ce qui nous a fait reconnaître l'allusion. — La littérature grecque nous fournira une frappante analogie. A la fin de l'*Electre* d'Euripide, les Dioscures disent (vers 1346 sqq.) : « Pour nous, nous allons en grande hâte sur la mer de Sicile où s'avancent les proues de nefs que nous devons sauver ». Comme la mythologie ni la poésie grecques ne connaissent point d'épisode où les Dioscures auraient secouru des navires dans la mer de Sicile, les critiques estiment unanimement que « l'allusion doit viser la grande flotte de secours athénienne envoyée à Nicias, en Sicile, en l'année 413, avant Jésus-Christ ». Cf. Euripide, éd. Budé, t. IV, p. 189.

Sur l'identité de Turoldus (p. 299).

Si la date de notre *Chanson* est 1085, ce que nous considérons comme prouvé, le problème de Turoldus se présente d'une manière toute nouvelle.

On connaît le mot célèbre de Gaston Paris au sujet de l'auteur

de la *Chanson de Roland* : « L'auteur de la Chanson de Roland s'appelle *Légion* » (*Légendes du moyen âge*, Paris, 1903, p. 47, cité par JENKINS, *op. cit.*, p. XLVI). J. Bédier, dans les *Commentaires* qui accompagnent la *Chanson de Roland*, traite, en quelques pages, d'abord le problème, de la personnalité de Turold, qui est cité au vers 4002, et ensuite la question de la patrie de l'auteur de la *Chanson*, car, comme on le sait, le dernier vers de la recension d'Oxford ne nous permet pas de dire si Turoldus est l'auteur, le copiste ou le trouvère qui récitait la *Chanson*. Bédier compte quatre Turold normands qui pourraient prétendre à la paternité de l'œuvre. Mais, comme nous le faisions déjà remarquer au début de cette étude, tous les éléments extérieurs au poème lui manquaient ; de sorte qu'on ne s'étonne pas de lire, p. 33 : « Il n'y a donc qu'à rejeter leurs prétentions à tous quatre et qu'à souhaiter qu'un cinquième Turold, s'il s'en présente demain un cinquième, se soit muni au préalable de quelque document de cet ordre (Bédier demande ici « un bout de texte, où il soit dit qu'au temps de son passage sur terre, il a composé des chansons de geste, ou tout au moins qu'il a quelque jour, fût-ce une seule fois et par occasion,en vers ou en prose, en français ou en latin, ou en quelque autre langue, fait œuvre d'écrivain ») : ce devra être la condition de tout examen de ses allégations ».

Pour nous, le problème change de face: il suffira que l'un des Turold cités par Bédier et qui « réclament la paternité de notre Iliade nationale », soit mort avant la Croisade et qu'il ait eu des relations avec les conquérants normands de la Sicile et de l'Italie méridionale.

Parmi tous les prétendants, nous en retiendrons deux, suivant en cela Jenkins (voir la discussion du problème aux pages XLIV et LXV de son édition revue de 1929).

1. Turold, abbé de Peterborough, appelé dans les textes « Turoldus de Burgo»,et qui était fils ou neveu de l'évêque Odon de Bayeux. Il suivit Guillaume en Angleterre, où, après 1066, il fut abbé de plusieurs monastères. Il meurt en 1098.

2. Turold d'Envermeu, que Guillaume Rufus, aussitôt qu'il apprit la mort de l'évêque Odon de Bayeux, à Palerme, en 1097, nomma évêque de Bayeux. Mais ce Turold, après sept ans, abandonna ses fonctions épiscopales, pour quelque raison secrète, et alla se faire moine au monastère du Bec, sous l'abbatiat de Guillaume (1039-1124). On en est réduit à des conjectures sur l'âge de Turold d'Envermeu. Il est évêque de Bayeux en 1097,

donc, probablement âgé de trente ans au moins : il serait né au plus tard en 1067. Avant 1090, il fut au service de Robert II « Courte-Heuse », duc de Normandie. On ne sait la date de sa mort, qui doit se placer après 1107. Tavernier, dont nous avons déjà maintes fois parlé, croyait que Turold d'Envermeu était l'auteur de la *Chanson de Roland*. Il lui consacra quatre longs articles dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, XXXVIII, 1911, XXXIX, (1912), XLI (1913) et XLII (1914), et aussi un mémoire important dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXXVIII, 1914-1917, pp. 99, 412, 703, où il reprend la question en détail.

Pour nous, « l'auteur » de la *Chanson* a des chances d'être Turold I, abbé de Peterborough. En effet, et cela n'a pas pu échapper à nos lecteurs, son père ou son oncle, Odon de Bayeux, est mort à Palerme, en 1097. Voilà le lien que nous cherchions entre la Normandie et la Sicile. Autres arguments, d'ordre littéraire : Turold de Peterborough était en contact fréquent avec l'abbaye de Malmesbury, dont un bibliothécaire, Guillaume de Malmesbury, connaissait une *cantilena Rollandi* : « Tunc cantilena Rollandi inchoata ut martium viri exemplum pugnatores accenderet, inclamatoque Dei auxilio, praelium consertum ... » (cité par Jenkins, *op. cit.*, p. IX). Mais ce n'est pas tout : le catalogue de l'abbaye de Peterborough, qui n'est sûrement pas postérieur à 1362, mentionne parmi les livres profanes : « De Bello valle Runciae, cum aliis ; Gallice » et « Bellum contra Runciae vallem ; Gallice ».

On nous permettra de ne pas nous occuper aujourd'hui du Turold de la Tapisserie de Bayeux.

L'objection de Jenkins (p. 299).

Puisque c'est en anglais qu'a été formulée cette objection, nous y répondrons en citant Anne Comnène dans la traduction E. Dawes (1) :

« Now there were a goodly number of Scythians in the Roman army and some of these (as is the Barbarian's custom) had run ahead during the battle to forage, and in this way it happened that six of them were taken captive. They were sent to Bohemund

(1) E. Dawes, trad. d'Anne Comnène, p. 318 (*Alexiade*, XII, 8).

and, when he saw them, he considered them a very great asset, and went straight away with them to Rome. There he approached the apostolic seat, and conversed with the Pope and raised his fierce ire against the Romans and fanned the ancient grudge of those barbarians against our race. And in order to excite the Pope's and his Italians' rage still further, Bohemund brought in the captured Scythians as a convincing proof that the Emperor Alexius was hostile to the Christians, as he used unbelieving barbarians and monstrous mounted archers to wield weapons and draw their bows against Christians. And in every conversation of this kind he drew the Pope's attention to those Scythians who were in Scythian dress and, as usual, looked extremely barbaric ; and all the time he kept calling them « pagans », as the Latins' habit is, and mocking at their name and appearance. Very cunningly, as you see, he handled this affair of the war against the Christians, in order that he might convince the high-priestly mind that he had good reason to be aroused to enmity with the Romans ; at the same time wooing the support of a voluntary army of the more rustic and stupid men. For who among the Barbarians close by, or further off, would not come of his own accord to a war against us when the high-priest gave his consent and an apparently just cause aroused every house, man and soldierly arm ? The Pope was constrained by Bohemund's arguments, and agreed with him, and sanctioned his crossing into Illyria. »

Il est impossible de citer un texte plus éloquent, plus décisif. Bohémond, en 1107, réussit à intéresser le pape à son expédition contre Alexis Comnène, en terre d'Épire, en montrant au pontife de sauvages Petchénègues, auxiliaires de l'armée impériale, que Tancrède avait faits prisonniers lors du coup de main de Kontostephanos sur Brindisi. Telle fut, dès le début, la tactique normande. On savait depuis longtemps que Bohémond ne perdait aucune occasion d'accentuer, d'exaspérer le schisme. Cette politique devait logiquement aboutir au détournement de la IVe Croisade. — Nous avons été heureux de trouver, dans la personne de M. Carl Erdmann (1), un historien de bon sens qui a du coup replacé la *Chanson de Roland* dans son cadre chronologique. Il fau-

(1) *Die Entstehung des Kreuzzugsgedankens*, (= *Forschungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte*, 6er Band), Stuttgart, 1935.

drait citer *in extenso* ses pages 264 et 265, et beaucoup d'autres encore.Mais on va voir par quelques citations que nous sommes en complète sympathie :

« Bédier, Boissonnade, Tavernier und Faral setzen das Lied nach, Lot und Fawtier vor dem ersten Kreuzzug an. Ich neige zur letzteren Meinung ». Dans la *Chanson*, l'archevêque Turpin promet aux guerriers la récompense des saints martyrs, et leur demande de frapper en guise de pénitence. Observation très juste de M. Erdmann : « Hier finden wir also den Gedanken des Kreuzablasses, wenn auch in volkstümlich vergröberter Form, und wir können deshalb mit Bestimmtheit sagen, dass das Lied nicht älter sein kann als die Zeit Alexanders II. Die Ausführungen Taverniers, *Vorgeschichte*, p. 84-88, 98-100, dass dieser und andere ähnliche Gedanken des Liedes vor dem ersten Kreuzzug unmöglich gewesen seien, beruhen *auf mangelnder Kenntnis der Tatsachen*, und werden durch das ganze vorliegende Buch widerlegt ». — On nous demandera sans doute ce que nous pensons du livre de Boissonnade, *Du nouveau sur la Chanson de Roland.* Notre réponse sera simple. Chaque fois qu'il touche à l'histoire et à la géographie orientales, Boissonnade commet les erreurs les plus ridicules et donne dans la fantaisie la plus absurde. Même en ce qui concerne l'Espagne, il faut le consulter avec une prudence extrême. Cf. C. Erdmann, p. 267.

Califerne (p. 289).

Bien que notre solution de la vieille énigme de Califerne soit, de l'avis général, absolument évidente, je compte publier bientôt un petit mémoire spécial sur cet intéressant sujet. Aujourd'hui je me borne à renvoyer à un excellent article de M. Carnoy dans la revue *Le Muséon* (1). On y verra comment le pays de Califerne fut, au xve siècle, regardé comme une terre mythique et paradisiaque, ce qui explique qu'on l'ait finalement identifié avec la charmante Californie. M. Carnoy cite et commente naturellement les vers de la *Chanson de Roland* où ce nom apparaît pour la première fois. Il constate qu'aucune étymologie raisonnable n'en a jamais été proposée, et suggère le persan *Kār-ī-farn*, nom composé, imaginé

(1) M. A. Carnoy, *Paradis d'Orient - Paradis d'Occident*, dans *Le Muséon*, t. 35 (1922), p. 227.

par lui-même (1) et qui signifierait Montagne du Paradis. Mais, d'une part, aucun texte oriental ne parle de *Kār-ī-farn*, et d'autre part, la connaissance des cultes et lieux de culte iraniens, vers 1100, en Occident, devrait être maigre. *Tertio*, les autres noms figurant dans les deux vers de la *Chanson de Roland* sont tous parfaitement clairs. Reproduisons ces vers :

> Romain, Puillain et tuit cil de Palerne
> E cil d'Affrike e cil de Califerne.

Cf. les vers 370 et 371 :

> Dist Blancandrins : « Merveilus hom est Charles
> Ki cunquist Puille e trestute Calabre,

à propos desquels, M. Fawtier dit si justement (p. 99) : « On attribue donc à Charles une partie des conquêtes de Robert Guiscard »...

Robert Guiscard avait pris Rome et l'un de ses hauts faits est la répression d'une insurrection de Pouille, comme nous l'avons dit dans le texte.

Quant à l'Afrique, il n'y débarqua point. Mais en 1085, une croisade africaine était en projet. On sait, ou plutôt on ne sait pas assez qu'elle eut lieu en 1087 et qu'elle produisit une étonnante cantilène en latin vulgaire, vraie chanson de croisade en 74 strophes qu'il y aurait lieu de comparer à bien des passages de la *Chanson de Roland* (2). Il s'agit de l'expédition des Pisans et des Génois qui aboutit à la prise de Mahedia ou Mehdia sur la côte tunisienne entre Sfax et Sousse. Dans le contexte de la *Chanson de Roland*, où il n'y a aucune fantaisie géographique, Califerne doit désigner également une conquête de Robert Guiscard ou en général d'une puissance italienne. Or, après ou avant même celui d'Épire, le nom géographique le plus étroitement associé à la mémoire de Robert est celui de Céphalénie (3). Nous n'examinerons pas ici la question litigieuse de savoir si, comme le prétend Anne Comnène, Robert rendit vraiment le dernier soupir en « terre de Califerne ». Mais ce qui est certain, c'est qu'il eut à conquérir ou à reconquérir la grande île ionienne dont le nom était celui d'un thème byzantin, correspondant à l'Heptanèse d'aujourd'hui. Une

(1) Mais dont les deux éléments existent, hâtons-nous de le dire.

(2) Bibliographie dans Erdmann, *op. cit.*, pp. 272-274.

(3) La question du lieu où Robert Guiscard mourut est très controversée.

métathèse très simple, facilitée encore par la hantise des califes, devait transformer Kéfalinie en Kalifénie ; et quant à la finale de Califerne, qui ne voit qu'elle est amenée impérieusement par la rime « Palerne »? Palerne à son tour, au lieu de Palerme, est naturellement influencé par le nom de la capitale de Guiscard, Salerne. L'argument de Califerne est peut-être le plus fort que l'on puisse invoquer en faveur de notre thèse ; car Céphalénie, qui joue un si grand rôle militaire de 1081 à 1085, n'est pas nommée à propos des exploits de Bohémond (1107-08).

Variantes des noms cités.

Nous donnons, dans cette note, dans l'ordre alphabétique des leçons adoptées, les noms historiques et géographiques que nous avons étudiés. On trouvera d'abord la leçon adoptée, suivie du sigle du manuscrit auquel elle est empruntée ; ensuite l'indication du vers de l'édition Stengel, en note duquel on trouvera les leçons que nous donnons ; cette numérotation correspond à celle de Bédier. Ensuite viennent les différentes variantes ; enfin nous donnons, s'il y a lieu, les interprétations les moins fantaisistes des philologues qui ont étudié la *Chanson de Roland*. Quant au chiffre qui suit immédiatement le lemme, c'est celui de la page du présent article où nous donnons notre interprétation personnelle.

Avers : (287 sqq) O ; v. 3242 ; dR : Promten ; T : Claiuent ; alii alia.

Baile : (278 sqq) C ; v. 3230 ; O : Balide la fort ; V^4 : Baligera la fors ; V^7 : Albeigna ; dR Paligêâ ; dS : Balîe ; dK : Balie. Les commentateurs s'occupent de la forme donnée par O, et identifient Balide avec Pöhlde, près de Göttingen (!) ou une *Palida civitas* en Arménie (!!) ou enfin, *Balis*, gén. *Balidis*, à l'est d'Alep, vers l'Euphrate (!!!).

Bire : v. Ebire

Blos : (290 sqq, 302) O V^4 CV^7 ; v.3224 ; dR : Rosses ; dK : Bolois. On a pensé aux Polovtzes ; Jenkins, dans une note à ce vers, émet timidement l'opinion que nous défendons.

Bruns : voir Ros.

Butrentot : (269 sqq) O ; v. 3220 ; V^4 Butrintos ; CV^7 : Boteroz ; P : Butancor ; T : Bonne terre ; dR : Val-Potenrot ; dK ;

Botzeroit. Pour la discussion des hypothèses, voyez le corps de l'article.

CHANINEIS : (275 sqq) V^4 ; v. 3269 ; O : Canelius ; T : Chaveleus ; CV^7 : Trente chamels ; P : XX chevaliers. Au vers 3238, O a également Canelius, mais ce vers, avec d'autres, manque dans V^4 (depuis 3231 jusque 3246). Mais le texte prouve qu'ici, il s'agit bien des Chanineis cités plus bas. On peut donc restituer Chanineis.

CHERIANT : (297) O ; v. 3208 ; P : Serventée ; V^4 : Oriente. Boissonnade fait de ce fleuve le Jourdain, en arabe El Cheria (!) Settegast y voit une ville, Kairouan, ville sacrée de Tunisie pour les Musulmans (!).

EBIRE : (298, 303) lecture de O : « debire » ; v. 3996 ; leçon unique. Quelques éditeurs, dont Bédier, lisent « de Bire ». Hofmann voit en cette *terre de Bire*, une mention de l'étang de Berre, cité par Eginhard (*Vita Karoli*, II) : « iuxta Narbonam apud *Birram fluvium* ». Il avait auparavant émis deux autres hypothèses fantaisistes. Baist reconnaît, sous la forme *Bire*, la ville de *Vera*, en Espagne, près d'Alméria. Léon Gautier proposa, sans y insister, de corriger en *Libye*. L'opinion première de Tavernier (on a pu voir, dans le corps de l'article, qu'il a, comme nous, reconnu ensuite l'Épire), celle de Génin déjà, celle de Baist, et enfin de Boissonnade, est que nous avons ici une mention de *Biredjik*, sur l'Euphrate, fief avancé d'Édesse, terre prise et reprise sur les païens. Jenkins, lui, revient à l'Espagne, adoptant une ancienne opinion de Baist : *El-Bira*, fut, jusqu'au XIe siècle, la voisine immédiate et la rivale de Grenade (cf. DOZY, *Recherches sur l'Histoire d'Espagne*, I³, pp. 327 sqq.).

ENGLEZ : (292) notre restitution paléographique d'après O : Eugiez ; CV^7 : Rohais ; dR : thie Glessen. La discussion fut ardue au sujet de ce mot. Différentes lectures furent proposées, servant chacune à une interprétation différente : Jenkins lit Uglez, et identifie avec la tribu slave des Ugleci ; Boissonnade lit Eugez et les identifie avec les Arabes du Djebel Ared (!) ; enfin, un érudit turc, Köprülü, identifie les Eugiez avec les Ogouz.

ESCLAVOZ : (287) OCV^7 ; v. 3225 ; PT : Esclamors ; dR: Teclavosse. Depuis Gaston Paris, tout le monde reconnaît les Escla-

vons ; ce maître ajoutait une autre mention des Esclavons sous la forme Clavers, O, du vers 3245.

Gloz : (278 sqq) CV[7] ; au vers 3230, déjà examiné pour Baile, les deux manuscrits cités ajoutent Gloz ; tandis qu'au vers 3255, où O porte Baldise la longe, identifié aussi avec le cap Pali (voir le corps de l'article), dK a la leçon Galose, tandis que CV[7] ont « d'Albanie et de Kent », Albanie étant l'ancienne Albanum, actuellement El Bassan, et Kent étant une forme écourtée de Kanina.

Gros : (291 sqq) O ; v. 3229 ; V[4] : Mours ; CV[7] : Enoz (Noz) ; dR : Mores. Boissonnade suggère les Kurdes, tandis que Jenkins serait tenté d'y voir les Géorgiens, dont le pays est connu sous le nom de *Grouzia* par les Russes (!!!).

Imphe : (301, 304) lecture de O : « en imphe ; v. 3997. Leçon unique ; certains,comme Bédier,lisent «en Imphe».D'autres,dont nous, lisent « ē nimphe » : « en Nimphe ». Ce toponyme a défié l'ingéniosité des philologues. Hofmann, le premier, identifie *Imphe*, avec les *Ἰμφεῖς*, peuple de Thessalie (cfr. Pauly-Wissowa,s.v.). Il cite aussi le fleuve *Nymphaeus* qui se jette dans le Tigre en aval d'Amida, descendant de l'Anti-Taurus. Mais, ayant identifié *Bire* (cf. s. v. Ebire), il en est réduit à dire : « *Nimphe* : eine gelehrte Verballhornung des Oxforder Abschreibers für *Nismes* » (!!!). Boissonnade estime, avec Tavernier, que sous la forme *Imphe* se cache *Ourfa*, qui serait devenu *Irfe* en normand, forme reconstituée pour la circonstance (!), et devenue sous la plume d'un scribe « peu instruit » *Imphe* (!!!). Liebrecht opte pour la fameuse *Nisibe* de Mésopotamie. Baist croît reconnaître dans *Nimphe* l'antique *Memphis* égyptienne, nommée *Nemphi* dans quelques itinéraires. D'autres enfin ont voulu y voir la *Nimfa*, que le Géographe de Ravenne place dans la « Bosphoria patria ».

Jericho : (275) O ; v. 3228 ; V[4] : Jericos ; CV[7] : Ificoz (Isicoz) ; dS : Jêrichop ; dR : Joricop.

Lycanor : (294 sqq) P ; v. 3226. On ne s'est jamais, à notre connaissance, occupé de cette « addition » au texte qui, certainement, figurait dans une forme très ancienne de la *Chanson*.

La quinte eschielle chevauche par effors
Fornie fu d'unne gent qest molt fors
Nommee fut de la gent Lycanor.

Malpreise : (296) lecture de O : « malp'se » ; v. 3253 ; (au vers

3285 : O : Malpreis) : V^4 : Malposse ; CV^7 : Val-Proissïe (Persie) ; dR : Malprose ; dK : Malprose.

On a essayé de rapprocher ces géants de ceux cités dans la Bible avec les Chananéens : *Num.* XIII, 32-34.

MALPRIMES : (296) V^4CV^7PTdK ; plusieurs passages ; O : Malpramis.

MICENES : (283 sqq.) O ; v. 3221 ; nous corrigeons en NEMICES ; V^4 : Nices ; CV^7 : de Mont-Nigre les Torz (Corz) ; P : Mucemeus le guerrier ; T : Mitoines le legier ; dS : Mers ; dK : Mêres. L'identification de Gaston Paris, si invraisemblable qu'elle soit, a prévalu jusqu'à nos jours : ce sont, d'après lui, les Milceni, établis au XIe siècle, en Haute Lusace (!).

OCIAN la desert : (292 sqq) O ; v. 3246 et autres ; CV^7 : d'Olchan (d'Olceans) ; T : d'Occident ; dR : Turkoppen ; dK : Ortallen. On a pu lire que Jenkins, comme nous, avait pensé au thème de l'Opsicium. (C'est tout à fait indépendamment de lui que nous avions songé à cette identification).

PINCENEIS : (280 sqq) O ; v 3241 ; CV^7 : Orvalois ; T : Quaualleux ; dR : von then Sulten Thie von Ferren thar unter.

PUBLES : (287 sqq.) notre correction de Nubles : O ; CV^7dR ; v. 3224 ; dK : Nobiles.

ROS : (291) V^4 ; v. 3224 ; O : Bruns ; CV^7 : Escoz ; PT : cil de Roussie ; dR : Plais.

Gent SAMUEL : (287 sqq.) O ; v. 3244 ; CV^7 : roi de Mont-Panthès ; dK : lande van Samuel.

SORBRES et SORZ : (287 sqq.) O ; v. 3226 ; V^4 : Sorbanes et Sors ; CV^7 : Saraçins de Goz ; dR : Sorbes, Sordis ; dK : Sorbes en Zors. Gaston Paris et Jenkins identifient ce peuple avec les Sorabes ou Sorbes, vaincus par Charlemagne, et habitant entre la Saale et l'Elbe.

TORLEUS : (288, n. 3) O ; v. 3216 et 3240 ; V^4 : Turlleu ; P : Tulis ; CV^7 : Tulles (Turles) ; dK : Turiles. On a pu lire plus haut l'identification proposée par Jenkins.

VAL-FUIT : (278) O ; v. 3239. Seule mention : manque dans les autres manuscrits. Aucune identification proposée.

VAL-MARCHIS : (297) O ; v. 3208 ; V^4 : Mari ; P : Morois. On a voulu y voir Marrakesch. Boissonnade songea à la Galilée, parce que ce territoire fut donné à Tancrède, appelé par Robert de Caen, *Marchisides*.

VAL-PENUSE : (296) O ; v. 3256 ; dK : Val-Rose ; V^4 : Val-Pensé ; T : Val dorée ; C : Val Bruient ; V^7 : Val-Brugent.

VAL-SEVRÉE : (294) OV^4CV^7 ; v. 3313 ; P : Val Serrée. Boissonnade trouve une vallée Savada dans le haut Jourdain.

WALGRES : (291 sqq) dR : v. 3229 ; O : Nigres. Baist lit comme nous Walgres, mais identifie ce peuple avec celui des Wagri, localisés entre l'Elbe et la Baltique. On a refusé d'y voir des nègres, sous prétexte que le mot n'apparaît dans la langue française qu'au XVIe siècle, et qu'en ancien français on dit *neir*, noir.

N. B. — *Nous avons réservé pour un prochain travail les noms de Baligant, de Canabeus* et de *Dapamort. Sur les deux premiers voyez provisoirement les pages* 294, 295 et 302.

***

Ce mémoire sur la *Chanson de Roland et Byzance* est en réalité, une œuvre collective. Il a été préparé au cours de plusieurs séances du Séminaire byzantin de l'Institut oriental, séances auxquelles assistait notre savant collègue M. E. Honigmann, dont le concours nous a été, comme d'habitude, infiniment précieux. Nous tenons à remercier ici tous nos collaborateurs belges et étrangers. Au premier rang de ces derniers, citons M. Thomas Tomitch de l'Université de Sofia et M. S. Kyriakidès de l'Université de Salonique. Celui-ci a bien voulu approuver sans aucune réserve le résultat des recherches exposées ci-dessus : approbation décisive, vu l'autorité de ce grand maître. Nous remercions aussi Mme S. Verheesen-Gaudy, qui fut pour nous une collaboratrice admirable, et la maison De Meester, qui, en dépit des circonstances, a pu assurer l'impression de *Byzantion*, jusqu'au 3 septembre 1939, journée tragique où recommencent les *Gesta Dei per Francos*, pour la liberté du monde.

ADDENDA ET CORRIGENDA

à l'article

« La Chanson de Roland et Byzance ».

P. 267, 5e l. avant la fin, au lieu de : 778, *lire* : 788.

P. 294. — *Baligant = Paléologue.*

Cette identification fait l'objet d'un mémoire qui paraîtra dans le fascicule d'octobre du *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie de Belgique.* Mais je note dès à présent que l'identification est prouvée par la *Chanson* elle-même, qui dit :

v. 2615 Ço 'st l'amirail lo vieil d'antiquitet
Toz sorvesquiet e Virgilie e Omer.

Pourquoi Baligant, entre tant de héros, est-il le seul qui soit « antique », qui remonte, personnellement ou par ses ancêtres à l'époque de Virgile et d'Homère, c'est-à-dire à la geste troyenne? Évidemment parce que l'étymologie du nom de cet émir était connu du poète. Or, un panégyriste des premiers Paléologues, l'auteur du Timarion (milieu du XIIe s.) explique ainsi *Παλαιόλογος : καὶ γοῦν ἐξ αὐτοῦ ἢ περὶ αὐτοῦ παλαιοὶ λόγοι φερόμενοι ἐπίκλην αὐτῷ τὴν ἀρχαιολογίαν ἠνέγκαντο* ».

Cela n'est rien encore. Mais nous savons que les Occidentaux eux-mêmes connaissaient le sens de ce composé grec, et qu'il les intriguait. A propos de Michel Paléologue, Otto de Freysingen dit ceci : « Ibi in confiniis Anconae Imperator castra ponens, PALAEOLOGUM (quod nos *veterem sermonem* dicere possumus) nobilissimum ... » (*De Gestis Friderici*, I, lib. II, cap. 23).

Le premier de ces deux passages qui m'a mis sur la trace de l'autre (grâce au commentaire de Hase sur le *Timarion*) m'a été obligeamment signalé par l'érudition de Madame P. Wittek. Grâce à cette excellente collaboratrice, les exégètes de la *Chanson de Roland* ne seront plus embarrassés par l'étrange expression : « vieil d'antiquitet », appliquée à Baligant, et l'identité de ce dernier avec Georges Paléologue est définitivement prouvé.

P. 314. — *Ocian la desert.* — La note des variantes doit être ainsi complétée : Occian est donné par O au vers 3246. Ce ms. a Occiant aux vers 3474 et 3517. Quant au masculin *le*, c'est une correction inutile de Bédier et d'autres éditeurs.

LES PIERRES QUI CRIENT

I

Encore les baptistères de Cuicul et de Doura.

Lorsque nous écrivions notre note relative à l'inscription latine alors énigmatique du baptistère de Cuicul-Djémila : *Accedite ad deum et illuminamini* (1), le verset 6 du psaume 33 n'était connu comme texte épigraphique, ni en grec, ni en latin.

Mais en ouvrant le t. VI des *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* (ed. by W.H.Buckler et W. M. Calder) je tombe sur le n° 385 (pp. 133-134) : « From the cemetery of Afyon Karahisar, (Prymnessos?). Cut on the smoothed surface of a decorated epistyle block of the Imperial period ».

L'inscription se compose de cinq citations des psaumes, en grec naturellement : 31, 1 ; 33, 9 ; 33, 6 ; 26, 1, et 46, 11. Trois sur cinq de ces citations parlent de lumière et d'illumination. Ce sont, avec l'orthographe du texte épigraphique :

π]ροσέλθατε πρὸς αὐτὸν καὶ φωτείσθηται καὶ τὰ [πρόσ]ωπα ὑμῶν οὐ μὴ καταισχυνθῆ (Psaume 33, 6)

Κ[ύριος], φωτισμός [μου κ]αὶ σωτήρ μου, τίνα φοβηθήσομαι ; Κ[ύριος] ὑπερασπισ[τὴς τῆς ζω]ῆς μου, ἀπὸ τίνος διλειάσω ; (Psaume 26, 1).

Φῶς ἀνέτειλε [τῷ δικαίῳ καὶ] τοῖς εὐθέσει τῇ καρδία εὐφροσύνη (Psaume 46, 11).

Les éditeurs n'ont pas pensé que l'édifice où se trouvait cette inscription pût être un baptistère. Cette destination, pourtant, semblera désormais évidente. Les deux citations qui sont en tête, faisant allusion à la rémission des péchés, loin d'infirmer, confirment notre hypothèse (Psaume 31, 1 et 33, 9).

(1) *Byzantion* XIII (1938), pp. 589 sqq.

II

Les Chrétiens et l'oracle de Didymes.

Je viens de recevoir un tirage-à-part des chapitres XIX et XX de la *Cambridge Ancient History* : *The great persecution* par M. N. H. Baynes, et *Constantine* par le même. J'aime et j'admire M. Norman Baynes. Mais...

Je suis obligé de dire tout de suite que, malgré son mérite, je ne puis considérer cette synthèse comme « up to date ». Il est impossible d'en vouloir au savant auteur. Il avait son siège fait sur la plupart des points, et ne s'est pas résigné à « reconsidérer » ses chères opinions, vraiment trop conformes à la fable convenue. Parfois même, le Baynes de 1939 est en recul sur le Baynes de 1930 : alors, en effet, mon savant ami enregistrait l'évidente étymologie de *labarum* ; mais à présent qu'elle est plus que prouvée, confirmée par l'étymologie de *στάβαρον*, M. Baynes sans doute la trouve trop païenne pour sa thèse apologétique (1). Il y a de nombreuses notes et références au bas des pages. Il est donc permis de regretter que là où M. Baynes — cela lui arrive — a incorporé à son texte d'importants détails dont la valeur a été récemment mise en lumière, comme la vision du panégyrique de 310 ou la prière chrétienne du *Campus Ergenus*, les érudits qui ont redécouvert ces choses ne soient pas mentionnés, ne fût-ce qu'à titre d'encouragement. Notre observation est d'autant plus pertinente que M. Baynes ne se fait pas faute de citer nommément, quand il s'agit de critiquer. Je vais donner un exemple, d'ailleurs assez malheureux, de cette méthode. Mais, en attendant un examen minutieux des deux chapitres de M. Baynes dans notre prochaine chronique constantinienne, nous exprimerons notre surprise de voir que, même en *post-scriptum* il n'a tenu aucun compte de nos rectifications de noms géographiques (*campus Ergenus*, *campus Ardiensis*), et que la *Vita Constantini* du Pseudo-Eusèbe et ses documents sont partout employés comme des textes et des documents ultra-authentiques. Hélas, six mois après notre démonstration du caractère apocryphe de cette *Vita*, laquelle ne peut avoir été écrite avant la fin du IVe siècle, on lit en note de la p. 20 de la *Cambridge Ancient History* :

(1) *Apologétique* est une manière de parler ; je suis d'accord avec la plupart des historiens catholiques.

« The principal sources for the reign of Constantine down to the Council of Nicaea are the Anonymus Valerii, a fragment of a history probably written by a contemporary ; the Latin Panegyrici for the official expression of the policy of the rulers of the Roman West ; the bitter pamphlet of Lactantius, *De mortibus persecutorum*, which is yet of great historical value ; the *Church History* of Eusebius and his *Vita Constantini*, the latter a panegyric rather than a biography... ».

Il est parfaitement *misleading* de dire que la *Vita* est un panégyrique, surtout dans un pareil contexte, car les panégyriques latins sont des sources contemporaines de tout premier ordre. Même si M. Baynes n'avait pu ou voulu prendre connaissance de ma démonstration (que personne n'entreprendra de réfuter), M. Pasquali, dans son article de l'*Hermes*, lui donnait déjà des arguments décisifs contre l'authenticité eusébienne. D'un bout à l'autre de son *Constantin*, l'exposé de M. Baynes est fondé sur la *Vita* et sur ses documents : et c'est vraiment dommage pour sa crédibilité.

Mais j'ai reproché amicalement à M. Baynes de citer pour blâmer. C'est ce qu'il a fait, p. 665, note 3, à propos de la consultation par Dioclétien et ses collègues de l'oracle d'Apollon Milésien à Didymes, sur le point de savoir s'il y avait lieu de décréter la persécution. La source est Lactance, *De mortibus*, X sq., et naturellement, quoi qu'en pense M. Baynes, le passage correspondant du Pseudo-Eusèbe, *Vita* II, 50, n'est qu'une amplification sans autorité (mensongèrement attribuée à Constantin lui-même). Mais le passage de Lactance est confirmé par un fragment d'inscription trouvé à Didymes. Or, M. Baynes remarque : « The present writer is unable to follow H. Grégoire in his « restauration un peu romancée peut-être » of an inscription, *Mélanges Holleaux*, pp. 81-91. »

Ici encore, l'information de M. Baynes est singulièrement en défaut, car, une année entière avant l'apparition de ce volume de la *Cambridge Ancient History*, une découverte épigraphique avait justifié d'une manière éclatante, et surprenante pour moi-même, ma conjecture de 1913. Mais on me permettra de donner la parole à M. A. Rehm (1) :

(1) A. Rehm, *Kaiser Diokletian und das Heiligtum von Didyma*,

« Es ist wohl einer der am besten gesicherten Züge in der Vorgeschichte der diokletianischen Christenverfolgung, dass der Kaiser, ehe er, von Galerius und der christenfeindlichen Partei am Hofe bestürmt, sich den schweren Entschluss zu der Verfolgung abrang, eine priesterliche Persönlichkeit als θεοπρόπος nach Didyma gesandt hat. So erzählt Laktanz *De mortibus Persecutorum*, XI, 7 : Deos potissimum consulere statuit misitque aruspicem ad Apollinem Milesium : respondit ille ut divinae religionis inimicus ; daneben tritt in dramatisierender Ausmalung Konstantins wirklicher oder angeblicher Bericht (1) bei Eusebios, *Vita*, II, pp. 49-51 (=p. 62 Heikel) und höchstwahrscheinlich als drittes Zeugnis ein längst veröffentlichtes, aber erst von H. Grégoire (*Mélanges Holleaux*, Paris, 1931, 81 sqq.) gedeutetes, leider böse verstümmeltes Inschriftfragment aus Didyma (*CIG*, II, nº 2883) in dem von den Christen vom θεός und von Βασιλεῖς die Rede ist : ... Grégoires eigentliches Verdienst ist se, dass er das schwer verstümmelte Stück, auf dem Franz im *CIG* sonderbarerweise das völlig sichere χρηστιανῶν Z. 4 nicht zu den erkennbaren Worten rechnete, durch eben diese Feststellung ins rechte Licht gesetzt hat. Auch dass durch βασιλεῦσιν Z. 8 die Beziehung aus Diokletian und sein Mitherrscher gesichert ist, hat er erkannt und seine Deutung des Ganzen als Propheteninschrift, und wird ebenfalls zutreffen. Im Einzelnen wird der ausgezeichnete Forscher seine « restauration un peu romancée peut-être » (ce sont les expressions dont j'usais moi-même en 1913) ... heute selbst schwerlich mehr aufrecht halten». — Évidemment, puisqu'elle se fondait en grande partie sur la *Vita Constantini*, dont j'ai prouvé depuis le caractère apocryphe.

En résumé, M. Rehm estime que le fragment de Didymes, comme je l'affirmais en 1913, est un admirable témoin épigraphique de la consultation de 302-303. Dans l'article cité, il publie deux inscriptions inédites (gravées entre le 1er avril 286 et le 1er mars 293) qui montrent la dévotion de

dans *Philologus*, Band XCIII, Heft 1-2 (= *Festgabe E. Schwartz*), 1938, pp. 74-84.

(1) On le voit, M. A. Rehm, d'instinct, était plus critique que M. Baynes. Le Pseudo-Eusèbe ne sait même plus que la scène se passe à Milet. Il pense évidemment à la Pythie de Delphes !

Dioclétien et de Maximien envers l'Apollon de Didymes. Et il conclut judicieusement : « Hat aber Diokletian schon damals dem Orakelgotte gehuldigt, so versteht man um so eher dass er sich wieder ein halbes Menschenalter später rachesuchend an das klassische Orakel gewandt hat ».

Me voilà, on en conviendra, vengé à mon tour par « les pierres qui crient ». J'ajoute seulement que je restitue autrement que M. Rehm la dédicace, en double exemplaire, de Dioclétien et de son collègue. — Voici ma lecture :

Ἀγαθῇ τύχῃ
Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Μᾶρκος Αὐρή-
λιος Οὐαλέριος Διοκλητιανὸς
καὶ αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Μᾶρκος Αὐρ.
Οὐαλέριος Μαξιμιανὸς οἱ θεοφι-
λέστατοι βασιλῆς τὰ ἀγάλματα τοῦ
τε Διὸς καὶ τῆς Λητοῦς ἅμα τοῖς δι-
δύμοις ο[ἴκ]οις [καὶ τῇ στοᾷ] καὶ τοῖς
[βωμ]οῖς τῷ Διδυμεῖ Ἀπόλλωνι ἀνέθε-
σαν ἐπιμελησαμένου τῆς ἀναστάσε-
ως αὐτῶν Τίτου Φλαβίου Φήστου τοῦ
λαμπροτάτου ἀνθυπάτου
εὐτυχῶς

M. A. Rehm a été trompé par le groupe *O.. ΟΙΣ* et l'apparente facilité de la restitution *θεοῖς*. Mais dans les deux exemplaires de la dédicace, le mot est douteux et la seule chose que l'on puisse affirmer est que la première lettre est un *ο* ou un *θ*. Dans l'un des exemplaires, il y a sûrement plus d'une lettre entre le premier *ο* et le groupe *οις*. D'ailleurs cette restitution *θεοῖς*(1) amène M. Rehm à construire le reste de la phrase d'une manière à peu près inintelligible et hautement invraisemblable : *ἅμα τοῖς διδύμοις θεοῖς [πρεπόντως] καὶ τοῖς [τόπ]οις*,, ce qui paraît-il,, signifierait « d'une manière digne des dieux jumeaux et des lieux ». Mais quel lecteur aurait pu comprendre ainsi cette phrase grecque, où tout invite à considérer le datif *τοῖς διδύμοις* comme le régime de *ἅμα*? Ma restitution se fonde sur de nombreuses analogies que M. Rehm connaît beaucoup mieux que moi.

Bruxelles. H. Grégoire.

(1) Que l'on pourrait garder, en écrivant plus loin *σὺν τῇ στοᾷ κτλ.*

LA ROTONDE DE S. GEORGES A THESSALONIQUE EST LE MAUSOLÉE DE GALÈRE

Au cours d'une récente visite que j'ai faite des monuments romains et byzantins de Thessalonique, j'ai formulé en présence de M. Pelekidis, éphore des antiquités, et plus tard dans une conversation avec M. E. Dyggve, qui fouillait les abords de la rotonde dite de S. Georges, une observation ou, si l'on veut, une conjecture très simple, dont je pense qu'elle sera universellement adoptée, surtout depuis les nouvelles recherches topographiques conduites par MM. Dyggve et Alföldi.

Depuis longtemps, l'on savait que la rotonde de S. Georges faisait partie du même ensemble architectural que l'arc de Galère, érigé en 297 pour commémorer la victoire de cet empereur sur les Perses. La rotonde n'a été transformée en église qu'au ve siècle. La destination primitive de l'édifice, nous semble parfaitement claire. Sa forme ronde, l'énorme épaisseur des murs, indiquent qu'il s'agit d'un mausolée ; et comme Galère en est le bâtisseur, nous devons croire qu'il avait choisi de reposer éternellement près du trophée de sa grande victoire orientale. Lactance, dans son *De Mortibus persecutorum*, nous dit que l'Auguste de Serdique avait décidé d'abdiquer après la célébration de ses vicennales et d'abandonner le pouvoir à son fils Candidien ; en d'autres termes, il voulait imiter Dioclétien. Thessalonique devait être pour lui ce que Salona était toujours, en 311, pour le *senior Augustus*. Mais l'horrible maladie décrite par Lactance fit mourir Galère avant l'anniversaire qu'il attendait. Son testament politique ne fut pas exécuté ; Licinius, qui régna à sa place dans les Balkans, évinça Candidien, et tout nous porte à croire que le corps décomposé du persécuteur ne fut pas transporté dans le mausolée de Thessalonique.

Après 313, après la victoire *chrétienne* de Licinius sur Maximin au *Campus Ergenus*, un tel transfert était devenu impossible. Nous avons montré comment Licinius persécuta la famille de Galère et fit même mettre à mort, à Thessalonique même, à la fin de 314 (1), sa veuve. Ainsi la rotonde demeura un tombeau vide. Lorsqu'elle fut changée en église, elle n'avait pas été profanée par le cadavre du plus cruel ennemi du nom chrétien (2).

Bruxelles. H. GRÉGOIRE.

(1) Voyez notre article dans *Byzantion*, XIII (1938), p. 565 et note 4.

(2) Je ne trahis pas un secret en disant que, lors de ma conversation avec M. Dyggve, celui-ci m'a déclaré que, tout à fait indépendamment de moi il avait songé à la même explication pour le mausolée de Thessalonique, dont l'architecture même rend plus que vraisemblable le caractère funéraire.

ICÔNES BYZANTINES
DU MONASTÈRE DU SINAÏ

A mon dernier voyage au Mont Sinaï, où je me suis rendu à la courtoise invitation de l'archevêque Porphyre III, j'ai eu l'occasion d'examiner les trésors du monastère, les nombreuses chapelles et les cellules des moines, où j'ai découvert, à ma grande surprise, quantité d'icônes fort anciennes dont je rapporte des photographies. Ces icônes, qui peuvent se dater du VIe au XVe siècles, sont en général d'une conservation parfaite, et restées indemnes de toute retouche ou réparation. Leur publication éclairera l'histoire des icônes byzantines, ce compartiment de l'art byzantin demeuré si obscur faute de monuments datés. J'ai fait en mars 1939 une première communication concernant ma mission au Sinaï, à la Société d'Archéologie chrétienne (1). Cette communication paraîtra dans le tome IV des *Actes* de cette Société (2).

J'espère présenter les monuments eux-mêmes, avec le concours de Mme Sotiriou, au Congrès des Études byzantines qui doit se réunir prochainement à Alger.

Je me borne à donner ici une idée succincte de ces très précieuses icônes byzantines dont les plus tardives sont du milieu du XVe siècle. Il y en a 200 environ. En voici un premier classement par ordre de dates et d'écoles.

Le Monastère du Sinaï, grâce à sa situation géographique, à ses relations avec la chrétienté toute entière, bref, de par toute son histoire, est comme un centre où se croisent toutes les influences : alexandrine, égyptienne et syro-pa-

(1) *Χριστιανικὴ Ἀρχαιολογικὴ Ἑταιρεία,*
(2) *Πρακτικὰ τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχ. Ἑταιρείας,*

lestinienne aux premiers temps chrétiens, plus tard, ibérienne et arménienne. Aux XIe et XIIe siècles, l'influence hellénistique de Constantinople est très sensible ; puis vient l'influence franque, et à une époque plus tardive encore, la russe.

Les plus précieux joyaux de notre collection sinaïtique sont des icônes exécutées à l'encaustique et parfois à la détrempe, que je considère comme contemporaines de la fondation du monastère : en d'autres termes, elles sont du VIe siècle, du siècle de Justinien.

Comme spécimen je donne ici un détail d'une excellente icône de la Vierge entre deux saints et deux anges, école syro-palestinienne. Le style impressioniste gréco-romain y apparaît plus fortement marqué même que sur les mosaïques contemporaines (icône n° 1).

Une seconde série est formée par des icônes de la même époque et du VIIe siècle, de style oriental, dont certaines présentent des analogies avec les miniatures du fameux évangéliaire de Rabula et dont d'autres ressemblent à des images coptes de style indigène pur ou mélangé d'éléments hellénistiques. Voici pour illustrer cette toute dernière catégorie une icône représentant S. Basile (n° 2).

Un troisième groupe, peu nombreux, qui rappelle par la rapidité de l'exécution et le réalisme des figures les miniatures du psautier Chludov, peut être daté des IXe-XIe siècles.

Une admirable série d'icônes de style hellénistique, malheureusement un peu endommagées, témoigne du degré de perfection atteint dans le modelé dans les icônes portatives.

Très nombreuses sont les icônes sinaïtiques qui peuvent se dater du XIIe siècle. Elles se distinguent par la grâce recherchée et l'idéalisme des figures. Exemple : notre n° 3 représentant le miracle de Chones.

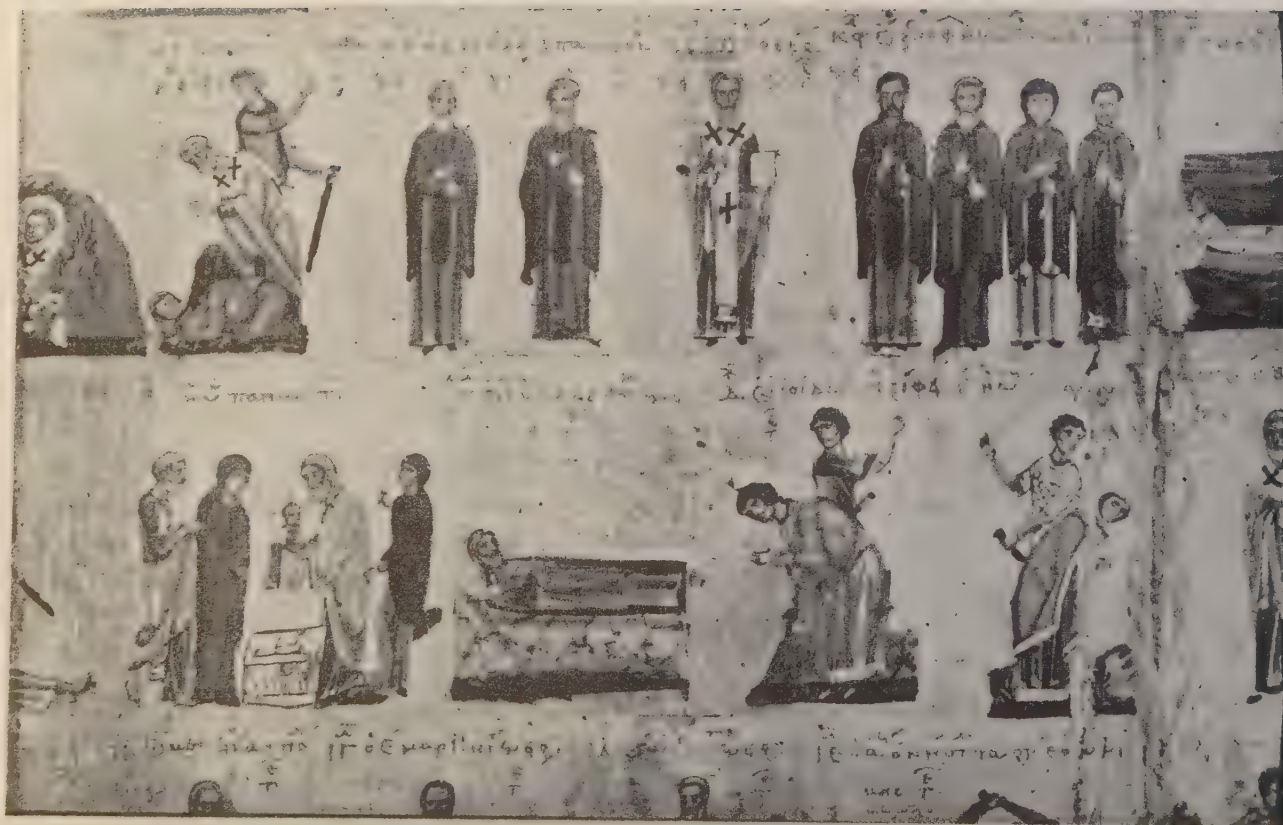
Un groupe, plus curieux, est constitué par les icônes-ménologes : c'est-à-dire les icônes représentant les fêtes et le martyrologe de chaque mois ou dans certains cas, de deux mois consécutifs. Elles rappellent vivement l'art des miniatures, surtout celui des psautiers dits populaires à miniatures marginales. Nous donnons comme exemple une icône-martyrologe des mois de janvier et février (n° 4).

Détail caractéristique de ces ménologes : tous ou presque tous ont des inscriptions grecques et ibériennes.

PARTIE D'UNE ICÔNE A L'ENCAUSTIQUE. — VIe SIÈCLE.

Icône de S. Basile, style oriental. — VIIe s.

Icône byzantine du XIIIe s. :
Le miracle de S. Michel a Chones.



PARTIE D'UNE ICÔNE-MÉNOLOGE DU XIIe S :
FÊTES DU 22 JANVIER AU 4 FÉVRIER.

PARTIE D'ICONOSTASE AVEC SCÈNES DU DODÉCAÉORTOS : XIIe-XIIIe S.
LA DORMITION DE LA Ste VIERGE.

PLANCHE VI

Icône franco-byzantine du XIVe s. :
S. Paul, S. Jacques, S. Étienne, S. Laurent, S. Martin, S. Léonard

Non moins précieuses par la qualité de leur art sont les icônes des douze fêtes de l'année, peintes de manière à former un ensemble continu, dans des arcades, sur de grandes planches d'un mètre cinquante à deux mètres de longueur, provenant évidemment des iconostases des chapelles qui enentourent la basilique de Ste Catherine, d'un art excellent et d'une conservation parfaite. Voici comme exemple une icône représentant la dormition de la Ste Vierge (n° 5).

De la période qui va de la fin du XIIe jusqu'au XVe siècle, nous avons de nombreuses icônes, qui, celles-ci, peuvent s'appeler sinaïtiques par excellence car on y suit l'évolution d'une véritable école qui doit être celle du monastère lui-même, d'autant plus que nous avons plusieurs répliques d'une seule et même image.

Les icônes portant le caractère de la renaissance du temps des Paléologues sont relativement rares ainsi que les franco-byzantines de la même époque à inscriptions grecques ou latines. Mais elles sont d'une conservation parfaite. Comme type de ces dernières, je reproduis ici une image (0,24 × 0,34) avec six saints (n° 6) portant les inscriptions latines suivantes, en haut : S. Paulus, S. Iac(o)mu(s), S. Stefanos ; en bas : S. Lorendi, S. Martinos, S. Leonardi. La ressemblance de style avec d'autres icônes à inscriptions grecques prouvent que celles de notre groupe ne sont pas importées de l'extérieur.

Enfin, cette admirable collection est complétée par une riche série d'anciennes icônes russes et de post-byzantines datées des XVIe-XVIIIe siècles, en état de conservation parfaite.

Par un heureux hasard ma visite au Mont Sinaï coïncida avec la pose de la première pierre d'un édifice qui s'élèvera bientôt du côté Sud du monastère et qui contiendra la bibliothèque et le trésor de celui-ci. L'archevêque du Mont Sinaï, Porphyre III, ce très savant et très éminent prélat, consentit, sur ma prière, à modifier le plan de l'édifice en construction, et à y aménager, au premier étage, de grandes salles pour les icônes byzantines dont j'ai déjà rédigé un catalogue complet, de sorte qu'il est probable que bientôt le monastère de la Montagne foulée par Dieu présentera à ses visiteurs la plus riche pinacothèque byzantine qui soit au monde.

Athènes. G. A. Sotiriou.

(Trad. H. G.)

ERRATA des Tomes XIII (1938) **et XIV** (1939), 1.

VOL. XIII.

P. 448, note 3 : *au lieu de* : *λιβέλλος περὶ ὄρθον*, *lire* : *λίβελλος περὶ ὀρθοῦ*.

P. 562, note 0 : 5e ligne avant la fin : *au lieu de* : Pauly-Wissowa, *lire* : Bursian.

Table des matières, p. 782, *au lieu de* : P. Witteck, *lire* P. Wittek.

VOL. XIV.

P. 180, note 2, avant-dernière ligne : *au lieu de* : Sudostdeutsche, *lire* : Südostdeutsche.

P. 190, note 1, avant-dernière ligne : *au lieu de* Gar, *lire* : Nar.

P. 193, note 3 : *au lieu de* : Juglosl., *lire* : Jugosl.

P. 195, note 1 : *au lieu de* : Origin, *lire* : Origins.

P. 198, note 2 : *au lieu de* : vorzüglichste, *lire* : vorzüglichsten ; *et au lieu de* : Shöpfung, *lire* : Schöpfung.

P. 201, note 2, l. 3 : *au lieu de* : Grusevskogo, *lire* : Gruševskogo.

P. 205, note 1 : *au lieu de* : Chartisteria, *lire* : Charisteria.

N. — Les fautes d'impression qui se trouvent dans les notes de l'article de M. Vernadsky ne sont pas attribuables à la maison De Meester, mais à l'auteur, qui a donné un peu hâtivement le bon-à-tirer.

Nous prions, à cette occasion, nos collaborateurs, d'apporter un peu plus de soin au travail pénible de la correction des épreuves.

QUELQUES REMARQUES SUR LA « VISION » DE CONSTANTIN

On sait combien des études nouvelles relatives à la psychologie et à la politique religieuse de Constantin ont renouvelé le sujet depuis une dizaine d'années. Celle qui y a peut-être le plus contribué, parce qu'elle a été le plus discutée, était l'œuvre de M. Henri Grégoire : *La « conversion » de Constantin*, publiée dans la *Revue de l' Université de Bruxelles* (1930-1931, pp. 231-272). Les guillemets qui entourent le mot conversion suffisent à en indiquer l'orientation : pour M. Grégoire, la conversion de Constantin n'est pas la transformation essentiellement religieuse que nous entendons par ce mot. Selon lui, la politique, peut-être d'ailleurs par une sorte de dynamisme instinctif plutôt que par raisonnement, a été le facteur principal de l'évolution religieuse du premier empereur chrétien. Aussi bien estime-t-il que le grand acte du règne de Constantin, l'« Edit » de Milan, ou plutôt le prétendu édit, serait dû, bien plus qu'à lui, à son collègue Licinius, qui aurait été déjà auparavant le véritable inspirateur de l'édit de tolérance de Galère en 311.

M. Grégoire du reste pense aussi que la « conversion » n'a été un fait ni aussi soudain ni aussi voyant qu'une longue tradition se plaît à le donner à croire. Dans la réalité des choses, Constantin n'aurait été ni n'aurait apparu chrétien aussi vite que cette tradition, qui a commencé de se former avant la fin de son règne, ne l'a présenté postérieurement. Les faits merveilleux allégués comme raisons décisives de la conversion ne seraient que l'œuvre même de cette tradition naissante, qui aurait altéré une réalité sensiblement différente et qui restait dans la ligne de ce qu'on peut appeler la tradition païenne sur le sujet (1).

(1) Cf. aussi W. Seston, *La vision païenne de 310 et les origines*

Il y a là un des points les plus intéressants, les plus ingénieux de la critique de M. Grégoire, mais aussi l'un de ceux qui appellent le plus une discussion qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de reprendre aujourd'hui.

I

Il s'agit de la vision de Constantin. Celle-ci est relatée, on ne l'ignore pas, de deux façons très différentes par les deux auteurs chrétiens qui constituent les deux principales sources chrétiennes relatives à Constantin, Eusèbe et Lactance. Encore doit-on distinguer chez Eusèbe les données de l'*Histoire ecclésiastique* et celles de la *Vie de Constantin*, qui n'a pas la valeur historique de l'autre ouvrage et qui a été, en de nombreux passages, manifestement interpolée (1). L'*Histoire ecclésiastique* ne parle d'aucun prodige qui aurait décidé de l'adhésion de Constantin au christianisme. C'est la *Vie* (2) qui raconte celui de la croix dans le ciel apparue à Constantin et à son armée tandis qu'ils étaient encore en Gaule, en marche vers l'Italie. Le récit en aurait été fait par Constantin lui même à Eusèbe, devenu, après 312, son confident et son ami. Lactance, lui aussi familier de la Cour impériale, puisqu'il fut le précepteur de Crispus, fils aîné de Constantin, ne parle pas, dans le *De Mortibus*

du chrisme constantinien (*Mélanges Franz Cumont*, 1936, pp. 375-395), selon lequel le récit de la vision chrétienne n'est pas un démarquage de celui de la vision païenne, mais n'est qu'une légende explicative de d'adoption du monogramme constantinien.

(1) Cf. J. Maurice, *Sur la vie de Constantin d'Eusèbe* (*Bulletin de la Société des Antiquaires*, 1913, pp. 387-396). Dans un récent article, dont je n'ai pu prendre connaissance qu'après l'achèvement de celui-ci, *Eusèbe n'est pas l'auteur de la « Vita Constantini » dans sa forme actuelle et Constantin ne s'est pas « converti » en* 312 (*Byzantion*, XIII [1938], pp. 561-583), M. Grégoire dénie décidément toute valeur historique à la *Vita*. Mais il paraît utile de noter ici, pour les raisons qu'on verra plus loin, que M. Grégoire 1) se prononce nettement pour une origine arienne de la *Vita* dans son état actuel (p. 583) ; 2) déclare formellement que Lactance est, pour l'histoire constantinienne, une source de « valeur éminente » (p. 582, n. 1).

(2) I, 27-28.

persecutorum (1), d'une apparition céleste vue par l'empereur et ses troupes, mais seulement d'un songe, dans lequel Constantin, déjà aux portes de Rome, fut averti, à la veille de la bataille, d'avoir à faire marquer sur les boucliers de ses soldats, le signe du Christ, *transversa X littera, summo capite circumflexo*, ce qui n'est autre que le chrisme ou monogramme constantinien : ☧.

Deux données, on le voit, assez différentes pour ne pas être aisément réductibles l'une à l'autre. Aussi bien y a-t-il contre la recevabilité de celle d'Eusèbe, — ou plutôt du Pseudo-Eusèbe, car il s'agit manifestement,comme on va le voir, d'un passage interpolé, — un argument mis en relief par M. Grégoire et qui semble décisif : c'est que, près d'un demi-siècle après la date où se serait produit l'événement, dans des cercles ecclésiastiques en relations eux-mêmes avec la famille impériale et tout proches de Césarée, dont Eusèbe avait été évêque jusqu'en 338 ou 340, cet événement était ignoré. L'évêque saint Cyrille de Jérusalem, suffragant de Césarée, écrivant en 351 à Constance II, fils de Constantin, lors de sa lutte contre l'usurpateur Magnence, lui annonçait comme un présage de victoire l'apparition d'un météore lumineux en forme de croix et ajoutait que Constance bénéficiait ainsi d'une faveur supérieure encore à celle dont avait été gratifié son père, qui avait retrouvé la croix dans l'intérieur de la terre (allusion à la découverte des reliques de la croix à Jérusalem), tandis que, pour son fils, elle s'était montrée en plein ciel dans sa gloire (2).Quelques doutes ont été soulevés sur l'authenticité de cette lettre, que l'on pourrait en effet soupçonner n'avoir été écrite qu'après la victoire de Constance II sur Magnence (3) ; il en faudrait seulement conclure que, plus tard encore qu'en 351, le prodige narré dans la *Vita Constantini* demeurait ignoré ou à tout le moins fort peu connu en Orient. Ceci, joint au silence de l'*Histoire ecclésiastique*, suffit à établir

(1) 44.
(2) *P. G.*, XXXIII, 1165.
(3) On y rencontre, en outre, le terme d'*ὁμοούσιος*, qui n'est pas de la langue cyrillienne.

que le passage en question de la *Vita* ne saurait être attribué à Eusèbe et que sa valeur historique est nulle (1).

Mais le récit de Lactance? Il se présente, lui, en des conditions fort différentes. Appartenant à une œuvre dont la paternité n'est plus sérieusement discutée, émané d'un homme bien informé des faits et gestes de la famille constantinienne et de peu postérieur aux événements, puisque le *De mortibus persecutorum* est un chant de triomphe entonné au lendemain de la victoire chrétienne de 313, il ne demande même pas, pour être accepté, un effort spécial, si l'on peut ainsi dire, de créance, puisqu'il ne relate pas un prodige déconcertant.

Cependant, M. Grégoire a jugé qu'on n'y pouvait reconnaître que la transformation chrétienne d'une légende païenne qui apparaît dans un Panégyrique de Constantin prononcé à Trèves en 310, après la mort de Maximien Hercule. Le rhéteur d'Autun qui a composé ce morceau d'éloquence y rappelle une visite que Constantin aurait faite à un temple d'Apollon, sans doute le temple d'Apollon Grannus (dans la localité actuelle de Grand), au retour de sa campagne victorieuse contre Maximien, et où il aurait « vu le dieu, accompagné de la Victoire, lui offrant des couronnes de lauriers, dont chacune porte le présage de trente années. *Vidisti enim, credo, Constantine, Apollinem tuum comitante Victoria coronas tibi laureas offerentem, quae tricenum singulae ferunt omen annorum... Et immo quid dico « credo? » Vidisti teque in illius specie recognovisti cui totius mundi regna deberi vatum carmina divina cecinerant* (2). Et que dis-je « je crois »? Tu as vu et tu t'es reconnu sous les traits de celui à qui les prophéties divines ont promis l'empire du monde ».

(1) Il faut toutefois observer, comme l'a déjà fait M. Piganiol, *L'Empereur Constantin* (Paris, 1932), p. 72, que, le prodige relaté par Cyrille étant présenté comme s'étant produit au-dessus du lieu même de la Passion, il était naturel de le mettre en parallèle avec la découverte de la croix dans le sol du même endroit. Mais Cyrille aurait-il souligné comme il l'a fait cette opposition, s'il avait cru que Constantin, ailleurs, mais en des circonstances particulièrement mémorables, avait vu, lui aussi, la croix dans le ciel?

(2) *Panégyr.*, VII, 21.

Ainsi s'expliqueraient donc à la fois la tradition de la vision céleste en Gaule et l'adoption, que Lactance rattache à un songe, du signe du Christ, gravé sur les boucliers des soldats de Constantin. Les trente années de règne souhaitées alors à l'empereur s'expriment par la triple répétition du chiffre X, à la fois cruciforme et premier élément du monogramme constantinien ☧. Les vœux d'une ou plusieurs dizaines d'années de règne offerts par l'armée à son chef suprême s'inscrivaient parfois sur les boucliers, s'il faut en croire des monnaies où se reconnaît cette représentation. Le récit de Lactance n'aurait donc fait que donner un sens chrétien à un rite impérial et militaire attesté par la prose officieuse des panégyristes comme par la production officielle des ateliers monétaires de l'Empire.

II

On voit combien la thèse est ingénieuse et tout ce qu'elle peut par là même avoir de séduisant. Elle n'a point cependant, bien que ralliant plus d'un suffrage, obtenu un assentiment général. Il est, en effet, certaines objections qu'elle soulève auxquelles on n'aperçoit pas jusqu'ici de réponse décisive, et certaines insuffisances de la démonstration appelleraient un supplément de preuves qui n'a pas encore été fourni.

Remarquons tout d'abord que l'argumentation de M. Grégoire est ébranlée par une observation, fort pertinente, due à lui-même. Il souligne (1) que, à la différence du récit du songe dans Lactance, lequel se place à la veille de la bataille entre Constantin et Maxence, le récit de la *Vita Constantini* met l'apparition de la croix dans le ciel en Gaule. M. Grégoire en conclut que la « christianisation » d'un « miracle païen » de 309-310, « si tardive et perfectionnée qu'elle soit, procède plus directement de l'« événement » que le songe romain de Lactance et n'est pas le développement de celui-ci ». Ainsi Lactance et Eusèbe ou plutôt le Pseudo-Eusèbe ne procèderaient pas l'un de l'autre, mais d'une source commune, di-

(1) *Art. cit.*, p. 256, n. 1.

versement utilisée par chacun d'eux. Seulement, chose bien singulière, le récit de Lactance, au lieu d'être comme l'autre, une amplification dans le sens d'un merveilleux plus éclatant, en serait une minimisation ; au lieu d'une apparition céleste, aperçue par Constantin et toute son armée, amplification de la manifestation divine du temple d'Apollon, il n'y a plus qu'une vision en songe. Ne faudrait-il pas voir dans cette modestie un gage d'authenticité? N'y doit-on pas discerner un précieux indice que Lactance, ou les informateurs de qui il aurait tenu sa relation du songe, ne connaissaient pas celle du panégyriste et qu'ils n'ont donc, ni l'un ni les autres, cherché à utiliser en faveur du christianisme une rumeur qui eût alors couru d'un prodige dont Constantin aurait été favorisé en Gaule? Constatation d'autant plus intéressante à faire que Lactance, ayant séjourné en Gaule, précisément vers le moment où il faudrait placer l'événement ou ce qui aurait donné prétexte à le rapporter et familier de la cour constantinienne, n'aurait, ce semble, pas dû l'ignorer. Aussi M. Grégoire convient-il lui-même que le récit du panégyrique n'aurait eu, au moins pendant longtemps, ni diffusion ni crédit. Cherchant à expliquer son adoption par l'interpolateur de la *Vita Constantini*, il imagine que, au temps de Constance, pour répondre aux ariens, heureux de faire valoir que celui-ci avait été plus favorisé de la bienveillance céleste que son père, comme s'en fait l'écho la lettre de Cyrille, on a dû répandre cette vieille histoire, à laquelle jusqu'alors on ne s'était pas avisé de faire un sort.

Cette utilisation, tardive, par des Orientaux d'un récit occidental demeuré à peu près inconnu pendant un demi-siècle est-elle bien vraisemblable? On en doutera d'autant plus que l'explication présentée mettrait en cause les adversaires des ariens, soucieux de ne pas laisser paraître Constance mieux vu d'En-Haut que Constantin, alors que l'on a en revanche beaucoup de raisons de croire que les interpolations de la *Vita Constantini* sont surtout le fait d'arianisants dévoués à Constance (1).

(1) Comme l'a montré J. Maurice dans la communication à la Société Nationale des Antiquaires de France, citée ci-dessus, p. 330,

D'autre part, le récit du *De mortibus persecutorum* dépendant, d'après M. Grégoire, aussi bien que celui d'Eusèbe, quoiqu'autrement, de la donnée du panégyriste, comment imaginer que Lactance a pu, à sa façon, en tirer parti? Encore tout proche des faits, dans l'espace comme dans le temps, puisqu'il avait séjourné à la Cour gauloise, peut-être dès avant 310 et au plus tard à partir de 315 environ (1), et qu'il est mort vers 325, il a dû savoir à quoi s'en tenir sur ce qui pouvait se dire en Gaule au sujet de Constantin. Si le passage du panégyrique sur la visite de l'empereur au temple d'Apollon y est resté à peu près ignoré ou compris autrement que ne le suppose la thèse de M. Grégoire, quelle probabilité y a-t-il que Lactance ait jugé bon de s'en servir en le dénaturant? Si, au contraire, l'on avait vraiment cru, en Gaule, à la vision apollinienne de Grand, et point à une autre, Lactance aurait-il trouvé si naturel et si facile d'y substituer un récit fort différent? Il est plus vraisemblable qu'en dépit d'une ressemblance plus spécieuse que réelle les deux récits ne procèdent pas l'un de l'autre.

III

Cette ressemblance extérieure est-elle d'ailleurs telle que, si l'on faisait abstraction des remarques précédentes, la filiation apparût en elle-même très probable? Assurément les X gravés sur les boucliers des soldats, en expression des vœux d'un long règne, et le chrisme, dont parle évidemment Lactance, ont entre eux une similitude que personne ne songerait à nier. Mais celle-ci suffit-elle à expliquer l'adoption du monogramme dit constantinien par « le hasard d'une

n. 1, et comme l'admet aussi M. Grégoire lui-même dans l'article cité dans la même note : *Eusèbe n'est pas l'auteur de la « Vita Constantini » dans la forme actuelle.*

(1) On ne sait au juste à quelle date il fut nommé précepteur de Crispus, né peu après 300 (cf. J. R. Palanque, *Chronologie Constantinienne* (*Rev. Et. Anc.*, 1938, pp. 241 sq., pp. 245-248). Mais il est très probable que, fuyant la persécution de Galère, il s'était réfugié en Gaule dès 306 ou 307 (cf r. R. Pichon, *Lactance*, Paris, 1901, p. 356).

méprise », suivant le mot de M. Piganiol, rallié sur ce point à la thèse de M. Grégoire, dans son livre *L'Empereur Constantin* (1), une méprise qui a fait croire de la part de l'empereur à un geste déjà chrétien là où il n'y aurait encore rien eu de tel?

Selon M. Piganiol en effet, le monogramme, qui ne devient d'usage courant qu'à partir de Constantin, n'existerait même que depuis son règne comme abréviation du nom du Christ. On peut cependant alléguer des exemples plus anciens. Dans les inscriptions et les papyrus, le signe ☧ avait déjà été utilisé avant le IVe siècle, comme abréviation de mots grecs, commençant par XP. Mais, en fait, dit encore M. Piganiol (2), suivi par M. Seston (3), jamais avant Constantin comme abréviation du nom du Christ. Ne le voit-on pas pourtant sur une inscription conservée au Musée de Latran et qui est attribuable au IIe siècle? (4). Il est vrai que M. Piganiol y croit le monogramme rajouté après coup : c'est assurément possible, car on a d'autres exemples de cette addition, mais cela n'est pas prouvé pour autant. En tout cas, le signe ☧ a été employé avant Constantin sur des inscritpions d'Asie Mineure pour désigner le Christ (5). Le X des *vota*, dit M. Grégoire, n'en différait que d'un iota (6). Mais cet iota n'est pas rien. Ici encore, à considérer les seules apparences des signes dont parlent Lactance d'une part et le panégyriste de l'autre, on ne saurait dire que la filiation de l'un à l'autre, si tentante que puisse paraître l'hypothèse, s'impose invinciblement.

(1) P. 220.

(2) P. 66.

(3) M. Seston, *art. cité*, p. 393, observe que dans les papyri Chester-Beatty, on trouve, pour désigner le Christ, $\overline{XP\Sigma}$, mais non $\overline{XP}$.

(4) Cf. O. Marucchi, *I musei e le gallerie pontificie nell' anno* 1926-1927 (*Rendiconti della Pont. Accad. Rom. di Archeol.*, V, 1926-1927, pp. 228-235).

(5) M. Seston, *art. cit.*, estime que le signe ☧, se confondant avec celui de l'étoile païenne à six rayons, a, pour cette raison, été abandonnée par les chrétiens qui lui ont préféré le ☧. Mais n'est-il pas excessif d'en conclure que c'est cette transformation qui a donné naissance au récit de Lactance? L'inverse est aussi plausible.

(6) *Art. cité*, p. 258.

IV

Quant au récit même de la « vision » du panégyrique, est-il de caractère comparable à celui d'Eusèbe et à celui de Lactance? Ceux-ci d'ailleurs, redisons-le, bien différents l'un de l'autre, se présentent tous deux comme la relation d'un fait à la fois réel et miraculeux : pour Eusèbe un phénomène céleste extraordinaire, autrement dit un prodige, a bien été vu par Constantin, sinon par toute son armée ; selon Lactance, l'empereur a bien été favorisé en songe d'une apparition qui est le témoignage d'une intervention divine. Il faut avouer qu'à première lecture au moins, le passage du Panégyrique rend, si l'on peut ainsi dire, un son différent : ou il relate un événement véritable, mais dont l'auteur n'a point entendu faire un prodige, à moins qu'il n'ait voulu laisser planer une équivoque ou une sorte de mystère sur son récit, ou il ne s'agit pas d'un fait que le panégyriste ait cherché à faire prendre pour tel, mais d'une simple figure de rhétorique.

La première interprétation est celle de M. H. Lietzmann dans son récent article, *Der Glaube Constantins des Grossen*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin (1), qui se représente ainsi les choses : Constantin, qui ramenait, après avoir triomphé de la tentative hostile de Maximilien Hercule, ses troupes vers la frontière rhénane, où un soulèvement germanique avait éclaté, se détourna un instant de sa route à la nouvelle que le soulèvement venait de finir brusquement, pour aller offrir un sacrifice à Apollon dans un temple du dieu ; le prêtre qui desservait ce sanctuaire, apprenant sa venue, lui apporta des couronnes, sur lesquelles était inscrit le chiffre trente, âge approximatif de Constantin, et lui souhaita de vivre trois fois autant. Constantin se reconnut alors, sous les traits d'Apollon, comme le futur maître du monde.

Explication parfaitement plausible, qu'il est du reste loisible de modifier en interprétant les trente années comme le fait M. Grégoire, ce qui ne change rien à la signification attribuée au thème de la vision prétendue.

(1) T. XXIX, 1937, 15 pages.

Mais il est peut-être plus naturel encore et plus conforme au texte du panégyrique de ne faire intervenir ici d'autres personnages que Constantin d'une part et la statue du dieu de l'autre et d'admettre qu'il s'agissait, dans la pensée même de l'auteur, non pas d'une apparition réelle ou supposée telle, mais tout simplement de la contemplation par Constantin de la statue, représentée alors, par figure de rhétorique, comme s'animant, annonçant au prince sa victoire future et son long règne heureux et lui tendant, en gage de cette promesse, des couronnes de lauriers, qui peut-être d'ailleurs avaient été effectivement placées au préalable dans ses mains.

Simple prosopopée donc, fort peu surprenante dans la bouche d'un rhéteur et à laquelle il n'y a peut-être pas lieu d'accorder une importance et un sens historique qu'elle pourrait bien n'avoir jamais eus.

Cette exégèse paraît bien confirmée par la présence, dans le récit, de la Victoire, qui accompagne Apollon, le dieu tenant probablement dans sa main la Victoire, comme le Jupiter ou la Minerve Nicéphore. Il s'agit là en effet d'une présence presque rituelle dans ce qu'on a pu appeler la théologie impériale. Les récents travaux de M. J. Gagé (1) ont bien montré quel est le rôle de la Victoire, la *Victoria Augusti*, dans cette théologie. Elle est devenue le symbole même de la religion impériale à tel point qu'elle s'amalgamera ensuite à la théologie nouvelle de l'Empire chrétien (2). Bref, dans l'apparition ou prétendue apparition divine du Panégyrique, la Victoire a une place et un rôle qui étaient presque obligés. Lui voir remplir cette place, occuper ce rôle, ne peut donc faire qu'accroître l'impression de conventionnel, de purement symbolique et allégorique, qu'on éprouve immédiatement à la lecture de ce passage du rhéteur d'Autun.

Il est bien clair alors, si l'on se trouve uniquement ici devant un effet littéraire, sans aucune relation réelle avec un fait positif, quel qu'il soit, qui se serait passé en Gaule,

(1) *La théologie de la Victoire impériale* (*Revue historique*, CLXXI, 1933, pp. 1-43).

(2) Cf. J. Gagé, *Σταυρὸς νικοποιός, La Victoire impériale dans l'Empire chrétien* (*Rev. d'Hist. et de philos. religieuses*, 1933, pp. 370-400).

autre qu'une visite de Constantin à un sanctuaire d'Apollon, que le prétendu récit de ce fait inexistant n'a pu avoir aucune diffusion ni aucun crédit.

La conclusion qui paraît en conséquence s'imposer est que, si l'on ne peut donner la preuve péremptoire que l'ingénieuse hypothèse de H. Grégoire doive être rejetée, elle reste, en dépit des rapprochements séduisants qui en ont fourni les éléments, à l'état de simple conjecture et qu'elle s'offre en des conditions moins favorables que le récit de Lactance. Celui-ci ne présente rien par soi-même qui fasse difficulté : libre à chacun de discuter la valeur prophétique ou impérative d'un songe ; au nom de quoi faire objection au fait qu'il ait eu lieu ? On sait d'ailleurs que Lactance, quelle que puisse être la passion qui l'anime, est un témoin généralement bien informé, surtout quand il parle d'événements intéressant la maison impériale, dont, comme précepteur de Crispus, il fut, un temps, un familier. Ajoutons encore que, en contraste avec les données d'Eusèbe, sa relation est sobre et ne paraît pas avoir tendu à majorer les faits. Dans ces conditions, on ne discerne pas de raison suffisante de lui refuser une valeur historique pour n'y voir qu'une déformation tendancieuse d'un autre récit, dont le caractère primitif par rapport à lui demeure jusqu'à nouvel ordre du domaine conjectural (1).

Paris. J. ZEILLER.

(1) Cet article avait dû être présenté comme communication au *Congrès international des Études byzantines*, qui se serait tenu à Alger en octobre 1939, si la guerre n'était survenue.

LA VISION DE CONSTANTIN « LIQUIDÉE »

Je l'ai dit bien des fois, je comprends à merveille que la fable convenue, l'hagiographie de Constantin, modernisée et cristallisée au XVIe siècle par Baronius et au XVIIe par Tillemont, résiste avec ténacité à toute révision fondée sur des faits et sur des textes récemment mis en lumière. Quelques-uns de ces textes et quelques-uns de ces faits sont tellement frappants que les critiques, ou plutôt les « acritiques » les plus conservateurs, se sont résolus à leur faire une petite place. On les introduit en note, par exemple, dans un exposé resté fidèle à l'ancien schéma ; quand on les discute plus longuement, c'est pour démontrer que, peut-être, tout de même, ils se peuvent concilier avec la fable convenue. Je répète ici que le grand malheur est toujours le suivant : l'histoire conventionnelle de Constantin a été bâtie pour des siècles par Baronius, s'appuyant presqu'uniquement sur la *Vita Constantini* du Pseudo-Eusèbe, près d'un siècle entier avant la révélation du *De mortibus persecutorum.*

Or, même après cette révélation, la *Vita* demeure en possession d'état, tandis que le *De mortibus,* à bien des érudits, paraît douteux et suspect. Aujourd'hui encore, malgré l'écrasante démonstration de Pichon, qui convainquit même l'éditeur Brandt, on trouve encore des latinistes et des historiens pour nier ou pour mettre en doute l'authenticité lactancienne de l'ouvrage. Je n'ai vu nulle part résumer la double question en une seule phrase qui fait éclater l'évidence : dans son *De viris illustribus,* écrit en 392, Saint Jérôme consacre un chapitre à Lactance et un autre à Eusèbe. Dans le catalogue des œuvres de Lactance, il signale : *Liber unus De persecutione.* Dans le catalogue très complet des œuvres d'Eusèbe, il n'y a point de *Vita Constantini.* Ce double té-

moignage suffit pour établir les bases critiques de l'histoire de Constantin (1).

Je m'empresse de dire que, parmi les « passéistes » trop crédules auxquels je songe ne figure pas M. Jacques Zeiller. Mon savant ami, dans l'article très modéré, très objectif, que l'on vient de lire, abandonne, en somme, la *Vita Constantini*, la considérant, tout au moins, comme fâcheusement interpolée. D'autre part, M. Zeiller veut bien reconnaître que la vision apollinienne de 310, rapportée par le Panégyrique latin VII, chapitre 21, est un élément essentiel de la question.

Toutefois, M. Zeiller estime que ma théorie, d'après laquelle la vision chrétienne du même Constantin ne serait qu'une vision christianisée de cette apparition païenne, demeure une hypothèse qui n'est pas complètement démontrée, « bien qu'elle ait rallié plus d'un suffrage ». L'autorité, la science et la bonne foi de M. Jacques Zeiller, l'honneur qu'il m'a fait en publiant dans *Byzantion* ses intéressantes remarques, m'engagent à examiner ses objections, et à y répondre de mon mieux.

Résumons d'abord ces objections. Lactance, dans le *De mortibus*, ne viserait pas la tradition connue par le panégyriste pour la double raison que son récit n'est pas une amplification dans le sens d'un merveilleux plus éclatant, mais plutôt une minimisation : il s'agit chez lui d'un songe et non d'une apparition céleste proprement dite. Il ajoute : « Si le passage du panégyrique sur la visite de l'Empereur au temple d'Apollon, est resté à peu près ignoré ou compris autrement que ne le suppose la thèse de M. Grégoire, quelle probabilité y a-t-il que Lactance ait jugé bon de s'en servir en le dénaturant ? Si, au contraire, l'on avait vraiment cru en Gaule à la vision apollinienne et point à une autre, Lactance aurait-il trouvé si naturel et si facile d'y substituer un récit fort dif-

(1) S. Jérôme, *De viris illustribus*, ch. 80 et 81. Rappelons que la *Vita* est mentionnée et utilisée pour la première fois par Sozomène et Socrate, un siècle après la mort d'Eusèbe. Jusqu'à cette date, aucun écrivain païen ou chrétien n'en a connaissance. Non seulement S. Jérôme, mais S. Ambroise et S. Augustin l'ignorent dans les contextes où ils devraient la citer. Il est proprement scandaleux que l'éditeur Heikel ait dissimulé ces faits accablants, lesquels paraissent être restés inconnus de M. Alföldi lui-même (v. plus loin, p. 350).

férent? Il est plus vraisemblable qu'en dépit d'une ressemblance plus spécieuse que réelle, les deux récits ne procèdent pas l'un de l'autre ».

Seconde objection, qui s'adresse à M. Piganiol autant qu'à moi-même : « Les X gravés sur les boucliers des soldats en expression des vœux d'un long règne, auxquels fait allusion le panégyriste, et le chrisme dont parle évidemment Lactance, ont entre eux une similitude que personne ne songerait à nier. Mais, les deux signes ne sont, après tout, ni identiques, ni peut-être équivalents. Le X des *vota*, dit M. Grégoire, ne diffère du chrisme que d'un iota. Mais cet iota n'est pas rien. Ici encore, à considérer les seules apparences des signes dont parlent Lactance d'une part et le panégyriste de l'autre, on ne saurait dire que la filiation de l'un à l'autre, si tentante que puisse paraître l'hypothèse, s'impose invinciblement ».

Troisième objection : la vision du panégyrique n'est, peut-être, « qu'une simple prosopopée » fort peu surprenante dans la bouche d'un rhéteur, et à laquelle il n'y a peut-être pas lieu d'accorder une importance et un sens historique qu'elle pourrait bien n'avoir jamais eus. Il est bien clair alors, si l'on se trouve uniquement ici devant un effet littéraire, sans aucune relation réelle avec un fait positif, quel qu'il soit, qui se serait passé en Gaule, autre qu'une visite de Constantin à un sanctuaire d'Apollon, que le prétendu récit de ce fait inexistant n'a pu avoir aucune diffusion ni aucun crédit.

Conclusion : mon « ingénieuse hypothèse » si séduisante qu'elle soit, reste une conjecture, et en bonne méthode, il vaut mieux encore croire bonnement Lactance, témoin contemporain et, en somme, excellent.

Je réponds, dans l'ordre, à ces trois arguments.

1. — Les panégyriques de 310-321 sont à la fois des documents officiels de premier ordre, de véritables manifestes politiques et religieux, commandés, en partie dictés, approuvés et répandus par Constantin dont ils contiennent, dans chaque cas, le « programme », et des œuvres littéraires composées avec soin, dans une langue excellente. Un latiniste comme Lactance, en relation directe, avec la Cour, comment aurait-il ignoré ces manifestes destinés à l'opinion publique

et, en premier lieu, à tous les « intellectuels »? L'hypothèse d'une telle ignorance dans le chef d'un professeur d'éloquence latine, qui était le meilleur cicéronien de l'Empire et qui fut le précepteur du fils de Constantin, Crispus, est hautement invraisemblable. La date précise du *De Mortibus* n'est pas connue. Mais il est clair, après notre démonstration de *Byzantion* (1), que dans la forme où nous le possédons, cet ouvrage fut écrit après le 1er janvier 315 et avant la brouille définitive de 323-324 entre Licinius et Constantin. Il a dû être rédigé d'abord sous l'impression de la victoire du Campus Erginus, car le héros en est encore Licinius dont les mérites envers le christianisme sont surtout mis en lumière. Mais, déjà certains actes de cruauté de l'Empereur d'Orient (comme la mise à mort des impératrices Valéria et Prisca) sont discrètement blâmés. L'auteur, dans l'édition définitive, paraît s'être préoccupé d'attribuer à Constantin aussi un certain rôle dans le triomphe du christianisme. Nous savons pertinemment que Lactance, devenu le précepteur de Crispus, remania un autre de ses ouvrages, les *Divinae Institutiones*, et en fit hommage à Constantin seul. Les deux dédicaces des *Divinae Institutiones*, qui manquent dans certains manuscrits, sont la preuve de ce remaniement (2). Il s'est passé, probablement, la même chose pour le *De mortibus persecutorum*, auquel Lactance a dû ajouter en 315, ou après cette date, certains développements qui supposent des informations fournies par Constantin lui-même ou par des gens de son entourage, comme, par exemple, le récit romanesque du complot et de la mort de Maximien, beau-père de Constantin. Licinius prétendait avoir été visité par un ange avant la bataille du Campus Erginus. Il fallait, de toute nécessité, ajouter au moins un trait chrétien au récit de la victoire du Pont Milvius.

(1) H. Grégoire, *Eusèbe n'est pas l'auteur de la « Vita Constantini » dans sa forme actuelle, et Constantin ne s'est pas converti en* 312, *Byzantion*, XIII (1938), pp. 561-583.

(2) La première dédicace, sorte de préface, est antérieure, la seconde (à la fin du VIIe livre) postérieure, semble-t-il, à la défaite de Licinius en 324, mais sans doute antérieure à la mort de ce dernier. De toute manière, elles sont d'une date plus tardive que l'ouvrage lui-même, évidemment écrit en pleine persécution. Je compte reprendre prochainement cet intéressant problème.

Lactance l'a fait très discrètement. Alors que la scène du Campus Erginus est longuement décrite (elle avait, d'ailleurs, un fond très réel, l'épisode historique de la prière au *Summus Deus*), Constantin n'a eu qu'un songe, dont la nature n'est pas précisée et à la suite duquel le chrisme aurait été marqué sur les boucliers. Rien de plus banal, rien de moins compromettant que ces deux éléments d'une légende à l'état naissant. Le songe prémonitoire du chef est presque de style dans les récits de victoire, les signes sur les boucliers aussi. La vision apollinienne entrée dans l'histoire officielle de Constantin depuis 310, et, nous le répétons, certainement connue de Lactance, a dû servir à rédiger la phrase en question du *De mortibus*.

Que les panégyriques païens de 310 à 321 aient servi de source aux propagandistes chrétiens en quête de visions constantiniennes,nous le prouverons par un exemple péremptoire, et qui ne sera pas récusé.

Le panégyrique de 321, en effet, « propage » une autre vision : au moment où l'armée de Constantin se dispose à quitter la Gaule pour pénétrer en Italie, on aperçoit dans plusieurs villes de Gaule des cavaliers célestes qui déclarent aux habitants qu'ils sont envoyés par Dieu pour aider Constantin : *Constantinum petimus* (1). Ce thème, lui aussi, est banal. Il est aux origines de l'historiographie romaine, imitant elle-même l'historiographie grecque : les Dioscures sur leurs chevaux blancs, n'ont-ils pas combattu au lac Régille ? Cette vision, elle aussi, fut christianisée. Ouvrons la *Vita Constantini* du Pseudo-Eusèbe et nous la retrouverons. Elle figure dans ce long développement légendaire où l'hagiographe prétend raconter la première guerre de Constantin contre Licinius (314), dont tout le monde sait que, pas plus que la campagne d'Italie de 312 contre Maxence, elle n'a eu le caractère d'une croisade : « Sur ces entrefaites, on raconte qu'une vision défiant toute description se produisit dans les villes assujetties au tyran : on s'imagina y voir défiler en plein midi divers bataillons de guerriers de Constantin, comme si ses troupes fussent déjà victorieuses. Et l'on voyait passer ces soldats,

(1) Nazarii *Pan.* (= IV), chap. 4, 1-7 (p. 167 Baehrens) : In ore denique est omnium Galliarum exercitus visos, qui se divinitus missos prae se ferebant. Haec ipsorum sermocinatio, hoc inter audientes serebant : Constantinum petimus, Constantino imus auxilio.

alors qu'en réalité ils n'existaient point. Mais c'était la puissance divine qui, par cette apparition, présageait l'avenir ». Nous le répétons, cet épisode merveilleux, daté de 312 par le panégyriste Nazaire (en 321) est placé par le Pseudo-Eusèbe avant le premier combat de la guerre de 314 (bataille de Cibalae) (1).

On le voit, ce n'est pas seulement Lactance entre 315 et 323, c'est aussi, à la fin du IVe, ou au début du Ve, le compilateur de la *Vita Constantini* qui christianise les miracles païens des panégyriques latins. Et l'observation confirme ce que j'ai déjà dit plus d'une fois. Le récit de la vision que donne le Pseudo-Eusèbe procède, lui aussi, du Panégyrique VII : il en est même plus proche, puisqu'il place la vision en Gaule, exactement comme le rhéteur païen. Cette double localisation de la vision christianisée a sa raison d'être qu'on n'a pas remarquée. Lactance avait commencé, en fidèle sujet de l'empereur d'Orient, par célébrer Licinius ; devenu le sujet et le thuriféraire de Constantin, il plaça le songe de celui-ci à Rome, à la veille de la bataille d'octobre 312, pour qu'il fît pendant à l'angélique visite de Licinius. Mais le Pseudo-Eusèbe a un système tout différent : pour lui, Licinius n'est que le dernier et le pire des persécuteurs, et Constantin est le premier des empereurs chrétiens. Il antidate donc, autant qu'il le peut, sa conversion : et voilà pourquoi la localisation en Gaule de la vision, donnée par le Panégyrique, lui plaisait.

Nous rappelons qu'à la fin du IVe siècle ou, plutôt, au début du Ve, lorsque Rufin traduisit et compléta l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe, il ignorait encore cette version, et, par conséquent, la *Vita*. Comme Lactance, Rufin insère la vision avant la bataille du Pont Milvius (2).

(1) *Vita Constantini*, livre II, début du chapitre VI : *Τούτων δὲ πραττομένων φάσμα τι λόγου κρεῖττον ἀμφὶ τὰς ὑπηκόους τῷ τυράννῳ πόλεις ὤφθαί φασιν · ὁπλιτῶν γὰρ τῶν ὑπὸ Κωνσταντῖνον ἐδόκουν ὁρᾶν διάφορα τάγματα ἐν αὐταῖς μέσαις ἡμέραις διερχόμενα τὰς πόλεις ὡσανεὶ κεκρατηκότα τῆς μάχης · καὶ ταῦτ' ἐβλέπετο μηδενός πω τῇ ἀληθείᾳ μηδαμῇ φαινομένου, θειοτέρᾳ δὲ καὶ κρείττονι δυνάμει τῆς φανείσης ὄψεως τὸ μέλλον ἔσεσθαι προφαινούσης* (p. 43, éd. Heikel).

(2) On dit souvent que Rufin serait un témoin (le premier !) de la *Vita Constantini*. Il faut retourner l'argument. Le traducteur of-

Il me reste à « rencontrer » un dernier scrupule, d'ailleurs bien léger, de M. Zeiller. « Tout proche des faits, dans l'espace comme dans le temps, Lactance a dû savoir à quoi s'en tenir sur ce qui pouvait se dire en Gaule, au sujet de Constantin. Pourquoi se serait-il servi, en le dénaturant, du passage du panégyriste ? » — Réponse : les opinions, les tendances, la politique religieuse de Constantin changeaient d'année en année. Chaque panégyrique « lance » (comme nous dirions) un *slogan* nouveau. En 310, par exemple, pour la première fois, l'orateur officiel proclame la généalogie claudienne de l'empereur et sa dévotion à Apollon remplaçant Jupiter et Hercule. Ensuite, Constantin, fidèle à son système paritaire, voulait être célébré différemment par les écrivains païens et par les docteurs chrétiens.

Une chose est sûre : les uns et les autres, Nazaire comme Lactance, n'affirmaient, au sujet des expériences religieuses de l'empereur, que ce que Constantin voulait qu'on crût de lui dans les deux partis. Il n'y avait, on peut en être certain, nulle témérité dans le récit de Lactance.

2. — Seconde objection : Le X des *vota* et le chrisme seraient différents. J'ai eu tort d'insister moi-même sur cette

ficiel d'Eusèbe, aussi bien que son ennemi intime, S. Jérôme, ignorait la *Vita*. Son récit de la vision vient d'une autre source. C'est tellement vrai que Sozomène, livre I, ch. 3, donne deux versions du miracle : la première, placée lors de l'expédition de Maxence, est une combinaison du songe de Lactance et de l'apparition de l'ange de Licinius : à vrai dire, l'ange ici est mis au pluriel, et c'est de « leurs bouches » que l'empereur entend le mot d'ordre : *ἐν τούτῳ νίκα*. Socrate donne ensuite la parole à « Eusèbe » ; il marque fortement les différences essentielles de ces deux versions. Il a parfaitement remarqué que d'après « Eusèbe », l'armée de Constantin « marchait quelque part » et non pas nécessairement contre Rome. Or, le premier récit n'est autre qu'un résumé très exact de Rufin (IX, 9) : « Cum adversum Maxentium bellum pararet atque exercitum duceret... videt per soporem ad orientis partem in caelo signum crucis igneo fulgore rutilare... adstare sibi videt angelos dicentes... ». On le voit, Sozomène oppose très justement « Eusèbe » à Rufin. Ce dernier connaît une version très composite de la vision, fabriquée surtout avec deux passages de Lactance : mais pour lui la *Vita* n'existe pas, et nous pouvons être sûrs que, de son temps, elle n'avait pas été révélée encore.

différence. J'aurais dû dire au contraire, que le X et le chrisme sont deux signes chrétiens équivalents, ainsi que le prouve la numismatique constantinienne. Quantité d'exemples montrent que les ateliers monétaires, surtout vers la fin du règne, emploient tantôt le X, tantôt le chrisme, tantôt même la croix simple. Et je puis maintenant renvoyer à l'article décisif de M. Seston, publié dans *Byzantion* (1). Tous nos lecteurs se rappellent cette inscription constantinienne trouvée récemment en Hongrie, précédée d'un X simple sans ι ni ρ, qui est indubitablement un signe chrétien. L'initiale du nom de Christ était, en effet, suffisamment caractéristique. M. Piganiol semble ne pas avoir connu le travail de M. Seston. Lui-même reconnaîtra que mon argument de 1931 est beaucoup plus fort que je ne l'avais pensé d'abord. Le signe des *vota* sans aucune addition pouvait, devait être interprété comme une marque de christianité.

3. — Troisième objection : J'avoue que je n'en saisis pas très bien la portée. La vision du Panégyrique ne serait qu'une simple prosopopée, une formule de style d'un caractère purement littéraire ? Soit, mais dans cette littérature officielle, la chrétienne aussi bien que la païenne, tout est, si l'on veut « de style ». Je touche, peut-être, ici à un point délicat. Mais enfin, j'espère que je ne scandaliserai personne en répétant : 1° que je ne crois pas du tout, en dépit du témoignage de Lactance, source de premier ordre, qu'un ange de ciel ait visité Licinius ; 2° que Constantin ait eu une vision, ou même un songe, soit dans le temple d'Apollon, soit ailleurs en Gaule, soit devant Rome. Je crois seulement que Licinius

(1) *La Table de Privilèges de Brigetio, Byzantion*, XII (1937), pp. 477-486. Surtout p. 484. M. Seston dit très bien, et il semble, si grande est la confusion qui règne dans les esprits sur ces matières embrouillées à plaisir par le parti pris, il semble, dis-je, avoir été le premier à formuler cette vérité capitale : « Les deux abréviations, X et ☧ [ou ☧] étaient interchangeables, puisqu'à la fin du règne, les monétaires d'Arles gravèrent sur l'étoffe du Labarum, dans une même émission, tantôt ☧, tantôt X. »... « L'indifférence des monétaires arlésiens entre ☧ et X... double abréviation du nom du Christ ».

et Constantin ont pris soin de faire répandre par des écrivains et par des orateurs à leur dévotion ces histoires merveilleuses auxquelles leurs sujets, suivant leur croyance, leur crédulité, leur faculté critique et leur intérêt, attachaient plus ou moins d'importance. Les seules choses qui soient certaines, c'est que, pendant la période étudiée, de 310 au début du ve siècle, la première vision constantinienne est païenne (310) ; que la prière au *Summus Deus* a été réellement récitée par les soldats de Licinius en 313 ; que dans le *De mortibus persecutorum*, écrit entre 315 et 324, apparaît un songe de Constantin dont la ressemblance avec la vision païenne de 310 est frappante ; que Nazaire, en 321, « lance » pour la première fois la version païenne des soldats célestes auxiliaires de Constantin ; que Rufin, vers 400, connaît une vision de la croix qu'il date de la veille de la bataille du Pont Milvius ; et qu'un peu plus tard, le Pseudo-Eusèbe, dans sa *Vita Constantini*, reporte en Gaule cette même vision et vulgarise en même temps une version christianisée de l'apparition des troupes célestes.

Mais j'oubliais l'essentiel. Sur un point absolument capital M. J. Zeiller me donne raison. Et je n'hésite pas à écrire, fort de son alliance, qu'il faudra désormais de la mauvaise foi, plus encore, cette qualité que les Allemands appellent *Unverfrorenheit*, pour affirmer que la *Vita Constantini* du Pseudo-Eusèbe était connue à l'époque où fut publiée la lettre à l'empereur Constance de Cyrille ou du Pseudo-Cyrille de Jérusalem. Je n'ai qu'à reproduire les paroles de M. Zeiller : « Quelques doutes ont été soulevés sur l'authenticité de cette lettre que l'on pourrait en effet soupçonner n'avoir été écrite qu'après la victoire de Constance II sur Magnence ; il en faudrait seulement conclure que, plus tard encore qu'en 351, le prodige narré dans la *Vita Constantini* demeurait ignoré ou à tout le moins fort peu connu en Orient. Ceci, joint au silence de l'*Histoire ecclésiastique*, suffit à établir que le passage en question de la *Vita* ne saurait être attribué à Eusèbe et que sa valeur historique est nulle ». (1) M. Zeiller va même jusqu'à répondre, d'une manière tout à

(1) Cf. *supra*, p. 331.

fait pertinente, à une tentative désespérée de M. Piganiol pour sauver malgré tout le récit de la *Vita*. M. Piganiol avait fait observer que « le prodige relaté par Cyrille (une croix dans le ciel sur Jérusalem) étant présenté comme s'étant produit au-dessus du lieu même de la Passion, il était naturel de le mettre en parallèle avec la découverte de la croix dans le sol, au même endroit » (1). M. J. Zeiller riposte, définitivement : « Mais Cyrille aurait-il souligné comme il l'a fait cette opposition, s'il avait cru que Constantin, ailleurs, mais en des circonstances particulièrement mémorables, avait vu, lui aussi, la croix dans le ciel ? (2) » Je terminerai par une dernière observation. Il faut distinguer deux catégories de « documents », relatifs aux miracles constantiniens. Les uns sont hiérosolymitains, les autres césaréens. Un évêque de Césarée ne voit pas les choses comme un évêque de Jérusalem. A l'époque de Cyrille, on attribuait volontiers à Constantin ou à sa mère l'invention de la Sainte Croix en Terre Sainte. Mais le haut clergé de Césarée ne tenait pas particulièrement à mettre en valeur les *προσκυνήματα* de la ville sainte, rivale de Césarée, et qui devait un jour primer le siège métropolitain. Aussi, la *Vita* du Pseudo-Eusèbe, composée d'après nous à Césarée vers l'an 400, peut-être par Euzoïos, héritier de la bibliothèque d'Eusèbe, se garde-t-elle bien de mentionner l'invention de la Sainte Croix, crue pieusement, dès lors, à Jérusalem.

Bruxelles H. GRÉGOIRE.

Je suis heureux de pouvoir citer encore l'article *Hoc signo victor eris* (extrait de *Pisciculi*, volume de Mélanges en l'honneur de F. J. Dölger, Münster, 1939, pp. 1-18) de mon ami A. ALFÖLDI, qui m'a touché par sa trop grande bienveillance, et qui me fournit la plus précieuse des confirmations, en ce sens que lui aussi emploie son immense érudition à «étançonner» la fable convenue. Il ne semble pas avoir lu mon dernier article sur la *Vita*, puisqu'il la croit toujours d'Eusèbe. Je ne donnerai qu'un exemple, fort amusant l'on en conviendra, des pétitions de principe dont ce mémoire

(1) Cf. *supra*, p. 332, note 1.
(2) *Ib.*

est fait. Il écrit p. 15 : « En 321 après J. C., il n'y avait pas un enfant, dans tout l'empire romain, qui ignorât le rôle miraculeux du Christ dans la guerre d'Italie de Constantin, et pourtant le panégyriste latin Nazarius est assez effronté (*ganz unverfroren*) pour prétendre que des guerriers célestes, *divinitus missi*, se sont faits les auxiliaires de Constantin. » Pour M. Alföldi, la légende, même sans preuve, *tiene il campo*. Sur quoi peut bien se fonder son affirmation qu'en 321 tout le monde croyait au miracle chrétien ? Il n'est même pas absolument sûr que le *De mortibus*, qui mentionne en passant le songe, fût alors publié ou très répandu. Aucun panégyriste, aucune inscription officielle, n'avait fait la moindre allusion à la vision. Bien plus, l'historien officiel de l'Église, Eusèbe, l'ignorait complètement et l'ignora toujours dans les éditions successives de son *Histoire ecclésiastique*. Comme le panégyriste de 310, celui de 321 «lançait» un miracle païen qui devait être christianisé plus tard. Le mémoire de M. Alföldi pèche par la base. Et le spectacle est ironique de cet excellent érudit, critique et même hypercritique quand il s'agit de l'*Historia Augusta*, crédule jusqu'à la naïveté lorsqu'il s'agit de l'histoire constantinienne. Je m'excuse envers lui de citer, après son nom illustre et cher, celui d'un très honnête homme qui vient de faire paraître une défense puérile de la *Vita* et de ses documents : Ireneo Daniele, *I documenti Costantiniani della « Vita Constantini » di Eusebio di Cesarea*, Rome, 1938 (*Analecta Gregoriana*, vol. XIII).

Mais le plus drôle est cette phrase de M. Erik Peterson (*Zeitschrift f. Kirchengeschichte*, 1939, p. 575) : « Ich glaube nicht an die von Grégoire in die Forschung eingeführte *Behauptung* einer « vision païenne » Konstantins ». Quel « confusionnisme », mon cher collègue ! Je n'ai rien *affirmé* : j'ai simplement *redécouvert* un texte décisif que l'on ignorait ou que l'on feignait d'ignorer. Ce n'est pas avec des « Ich glaube nicht », des « Es ist nicht wahr » et autres *Machtsprüche* qu'on s'en débarrassera.

Un grand maître, Werner Jäger, dans une lettre récente, me parle avec tristesse de cette période *der erschlaffenden Kritik* où le monde est entré depuis une génération. Il faut en finir !

H. G.

L'EDITION CRITIQUE
DU « DE ADMINISTRANDO IMPERIO » (*).

J'ai déjà eu, à deux reprises, l'occasion de rendre compte aux Congrès internationaux de byzantinologie de mes études préliminaires en vue d'une nouvelle édition critique de *De administrando imperio* de l'empereur Constantin Porphyrogénète ; en 1930, à Athènes j'ai résumé les résultats de mes recherches concernant la filiation des manuscrits (1), et six ans plus tard, à Rome, j'ai examiné quelques problèmes de la langue de Constantin (2).

Mes occupations et mes autres tâches scientifiques ont longtemps retardé l'achèvement de mon travail. Néanmoins, l'édition est dès maintenant prête pour l'imprimerie, et j'espère qu'elle ne tardera pas à paraître. A ce propos je voudrais faire quelques réflexions sur la méthode que j'ai adoptée pour ma nouvelle édition. Le texte de Constantin dont la filiation a un caractère assez particulier, exigeait une méthode parfaitement appropriée aux problèmes qui s'étaient posés au cours de mes travaux préparatoires, et j'ose espérer que les considérations que je vais faire à ce sujet seront susceptibles de laisser entrevoir aussi des conclusions d'une portée plus générale.

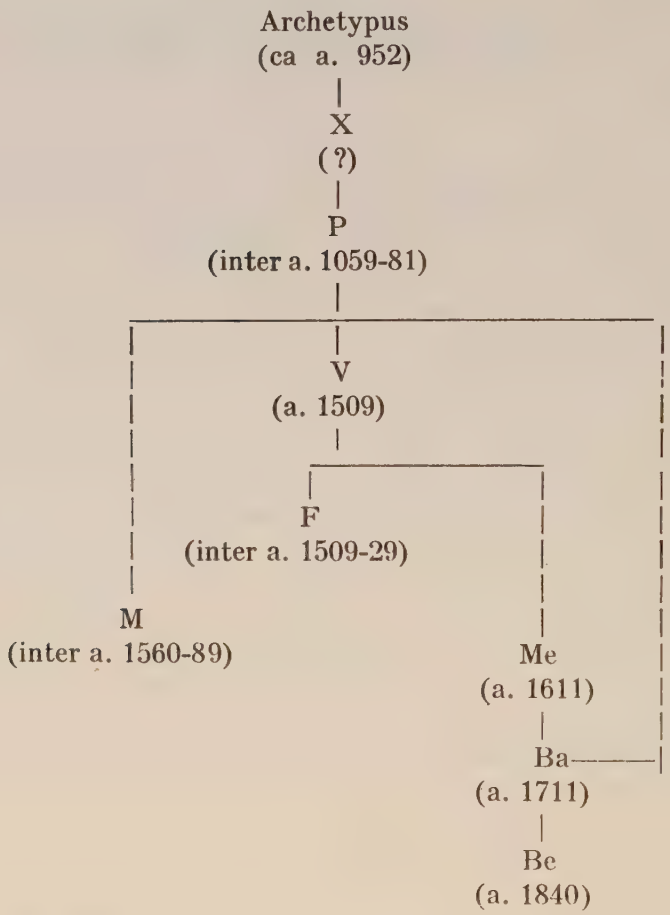
Dans ma communication de 1930 j'ai déjà établi les rapports qui existent entre les divers manuscrits et éditions

(*) Communication destinée au VIe Congrès International des Études Byzantines.

(1) *Ἡ χειρόγραφος παράδοσις τοῦ De administrando imperio*, dans *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 7 (1930), pp. 138-152.

(2) *Τὰ συγγράμματα Κωνσταντίνου τοῦ Πορφυρογεννήτου ἀπὸ γλωσσικῆς ἀπόψεως*, dans *Atti del V Congresso Internazionale degli Studi Bizantini*, I. [= *Studi Bizantini e Neoellenici*, V.]. Roma, 1939, pp. 514-520.

De administrando imperio (1). Ces rapports peuvent être illustrés par le schéma suivant :



Comme nous voyons, c'est sur le manuscrit parisien du XIe siècle (P) que fut copié, en 1509, celui du Vatican (V) qui, à son tour, servit de modèle à un autre manuscrit parisien (F). Le manuscrit de Modène (M) qui ne contient que les chapitres relatifs à l'histoire des Saracènes, a été copié sur l'ancien manuscrit parisien (P). L'*editio princeps* de Meursius (Me) a été publié d'après le manuscrit du Vatican, tandis que

(1) Mes recherches récentes n'ont apporté à mes conclusions antérieures que quelques rectifications chronologiques d'une importance fort réduite.

l'édition de Banduri (Ba) est fondée sur le texte de Meursius et le manuscrit parisien (P). Bekker (Be) n'a fait que réimprimer le texte de Banduri en y ajoutant, d'après les notes du même auteur, les passages divergents des manuscrits et de l'édition de Meursius, en introduisant cependant dans le texte quelques corrections personnelles.

Somme toute, mes recherches ont abouti à la conclusion que la dernière source des textes est un manuscrit du XIe siècle, le seul qui provienne de l'époque byzantine et d'une bibliothèque césarienne (1) et que la nouvelle édition ne pouvait être basée que sur ce texte unique. Un seul problème d'importance capitale restait à résoudre : le manuscrit parisien peut-il être considéré comme une copie fidèle de l'original constantinien ?

Quand, voilà quelques années, j'ai collationné, à l'aide de photos, le manuscrit parisien, j'ai remarqué qu'il contenait des ratures et des corrections. En 1936, à la Bibliothèque Nationale de Paris, j'ai soumis ce manuscrit césarien à un examen approfondi, qui m'a révélé que les corrections sont dues à des mains différentes. Certaines d'entre elles peuvent être attribuées, à coup sûr, au copiste ou à une personne de son époque, mais d'autres sont certainement plus récentes. Ces constatations ont trouvé leur confirmation dans le fait que le manuscrit du Vatican, copié en 1509 par Antonios Eparchos sur le manuscrit parisien, ainsi que le manuscrit modenais, copié par Andreas Darmarios sur la même source, pendant la seconde moitié du XVIe siècle, ont souvent conservé les anciennes formes non corrigées ce qui permet d'établir au moins le *terminus post quem* des corrections et ratures parisiennes. Voici un exemple qui illustrera ces relations chronologiques (2) :

(1) Ce dernier point a été établi par G. Kolias, *Ὁ καῖσαρ Ἰωάννης Δούκας ἀντιγραφεὺς τοῦ* cod. Par. gr. 2009 *τοῦ De administrando imperio*, dans *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 14 (1938), 300-305. — Mais le césar Jean Dukas n'était pas le copiste, mais le propriétaire du manuscrit, comme je le démontre en détail dans mon article sous presse (cf. *Recueil dédié à la mémoire du Professeur Peter Nikov = Bulletin de la Société Historique Bulgare*, vol. XVI-XVII, Sofia 1939).

(2) Cf. Gy. Moravcsik, *A magyar Almos név legrégibb feljegyzéséhez*, dans *Magyar Nyelv*, 34 (1938), pp. 286-288 (en hongrois).

Le nom du père d'Arpad, le fondateur princier de la Hongrie d'aujourd'hui est attesté à trois reprises dans le texte de *De administrando imperio*. Dans l'édition de Bonn on trouve les formes suivantes :

1) 170, 4 : *λεγόμενος Σαλμούτζης*
2) 170, 5-6 : *ἐκεῖνος Σαλμούτζης*
3) 170, 11 : *ἥπερ Σαλμούτζη* (à l'accusatif).

Si l'on compare ces formes au nom d'*Almus* des chroniques hongroises, qui serait *Almos* dans la langue actuelle, on remarque aussitôt que la variante grecque du nom présente un *σ* d'origine assez émigmatique. Cette consonne initiale a, en effet, donné de graves soucis aux linguistes dont certains allaient jusqu'à y voir une ancienne forme finno-ougrienne. A la lumière de nos investigations le problème revêt un tout autre aspect.

En comparant les photographies de l'ancien manuscrit parisien (P) à celles du manuscrit du Vatican (V), on constate avec certain étonnement que dans P il y a *σαλμούτζη(ς)* dans chacun des trois cas, tandis que le manuscrit V ne présente cette forme que dans le premier passage. Dans le deuxième cas, on y lit *ἐκεῖνος ὁ ἀλμούτζης*, et dans le troisième, *εἴπερ ἀλμούτζη*. On en pourrait déduire, comme moi-même avais supposé auparavant, que V a conservé les anciennes formes plus correctes. Néanmoins il n'en est pas tout à fait ainsi.

J'ai réussi à démontrer, au prix d'un examen minutieux du manuscrit parisien, que dans le premier cas, tous les deux, les copistes (de P et de V) avaient écrit *σαλμούτζης*. Dans le deuxième cas *σαλμούτζης* est dans P une forme corrigée dont le *σ* dérive d'un *ο* plus ancien. La ligne qui unit le *σ* à l'*α*, est tracée d'une encre plus pâle, et au-dessus de l'*α* il y a une rature où l'on peut reconnaître, non seulement au microscope, mais aussi à l'œil nu, les traces des anciens esprits fort et doux qui avaient été placés au-dessus de l'*ὁ* et de l'*ἀ*. Il est donc évident que P avait contenu la même forme qui s'est conservée dans V (*ὁ ἀλμούτζης*), et que la correction en *σαλμούτζης* n'y fut apportée qu'à une date relativement récente, après l'achèvement de la copie du Vatican. Dans le troisième passage où l'on trouve actuellement *σαλμούτζη*, il s'agit de nouveau d'une lettre intercalée. Le *σ* qu'on y voit,

est très petit parce qu'il fallait le serrer entre les lettres voisines. Un peu à gauche de l'*α*, le microscope laisse voir une rature par laquelle on a voulu faire disparaître l'esprit doux de l'*ἀ* (1). Il est donc certain qu'à une date relativement récente une main a opéré sur ce manuscrit des modifications, s'inspirant de la première forme erronée. La copie du Vatican, en revanche, a dû conserver les formes primitives puisqu'elle est, comme nous venons de voir, antérieure à ces corrections.

Non seulement dans le cas que je viens d'analyser, mais aussi à propos de maints autres passages j'ai réussi à établir que des corrections et des ratures ultérieures avaient introduit toutes sortes de déformations dans le texte parisien- Cette constatation nous permet dès maintenant d'en déduire. un principe méthodologique : on ne doit pas accepter, sans un examen préalable, les leçons actuelles de P comme les formes authentiques de l'original. Il faut, au contraire, soumettre ce texte à une critique verbale très minutieuse dont le but sera de l'épurer des altérations ultérieures. Sous ce rapport le texte du Vatican et dans certains cas même, le manuscrit de Modène peuvent nous rendre de bons services.

Ce travail d'épuration et de rétablissement une fois achevé, il reste à voir si notre texte reconstruit est identifiable ou non avec l'original de Constantin. Les fautes évidentes que j'ai citées dans une de mes communications précédentes, suffisent à prouver que le texte de P, qui, selon toute probabilité, n'est pas une copie directement faite sur l'original, renferme des corruptions qu'on ne pourrait pas attribuer à Constantin lui-même, mais uniquement aux copistes postérieurs. Voici, de nouveau, un exemple bien caractéristique.

Au chap. 29 de *De administrando imperio*, il est question entre autres choses, des conquêtes des Avares et des Slaves en Dalmatie. On y lit que les Slaves dévastèrent par leurs incursions la terre des Romans et finirent par s'en emparer. Après ceci, nous y trouvons la phrase suivante (éd. Bonn. 128, 2-5) : « *Οἱ δὲ λοιποὶ Ῥωμᾶνοι εἰς τὰ τῆς παραλίας κάστρα διεσώθησαν, καὶ μέχρι τοῦ νῦν κρατοῦσιν αὐτά· ἅτινά*

(1) [Cf. G. Vernadsky, *Byzantion*, XIV (1939), pp. 197 sq, qui a montré que l'*Olmin Avor* de la *Chronique de Nestor* était le palais d'Almoutzès-Almus. N. D. L. R.].

εἰσι τάδε κάστρα, τὸ Ῥαοῦσιν, τὸ Ἀσπάλαθον, τὸ Τετραγγούριν, τὰ Διάδωρα, ἡ Ἄρβη, ἡ Βέκλα καὶ τὰ Ὄψαρα » ce qui veut dire : « Les autres Romans se retirèrent dans les forteresses de la côte qu'ils ont encore dans leurs mains et *qui sont les forteresses* : Raguse, Spalato, Trau, Zara, Arbe, Veglia, Ossero... ». La dernière partie de la phrase est bizarre ; dans le texte grec non seulement la construction, mais aussi l'usage grammatical sont choquants. Constantin ne se sert que fort rarement du pronom démonstratif *ὅδε*, et quand il l'emploie, il y ajoute toujours l'article défini correspondant de sorte qu'on a *ὅδε ὁ*. Dans le passage que je viens de citer, il faudrait donc avoir *ἅτινά εἰσι τάδε τὰ κάστρα*. En même temps, il y a aussi un autre fait qui surprend. Si l'on regarde de près les noms des forteresses qui sont énumérés aussi dans un autre passage, on remarque que le nom de Cattaro n'y figure pas dans le passage que nous analysons. Cette ville s'appelait, comme on sait, d'un nom d'origine latine : *τὰ Δεκάτερα*. Il y a donc deux possibilités. Ou le nom de Cattaro est supprimé a dessein, ou bien il est caché sous une forme corrompue. Si maintenant on se rappelle l'expression *τάδε κάστρα*, qui est critiquable aussi bien du point de vue du sens que de celui de la construction, rien n'empêche de voir en elle une forme corrompue de *τὰ Δεκάτερα*, c'est-à-dire du nom de Cattaro. Étant donné que cette conjecture ne se heurte à aucune difficulté d'ordre paléographique, nous nous croyons autorisé à corriger le texte de la manière suivante : « ... *ἅτινά εἰσι τὰ Δεκάτερα, τὸ Ῥαοῦσιν...* » c'est-à-dire « qui sont Cattaro, Raguse, etc. ». La tâche de l'éditeur est donc non seulement de rétablir le texte parisien et de l'épurer de ses corruptions, mais aussi de reconstruire, à l'aide de conjectures, l'original constantinien.

En matière de conjectures, nous avons naturellement besoin de la plus grande prudence possible. Dans chaque cas douteux il faut décider si la forme à examiner est une corruption ultérieure, ou bien si elle provient du texte original de l'ouvrage de Constantin. Sur ce point aucun essai d'émendation hâtive n'est justifiable. C'est ce que je vais essayer de prouver au moyen de l'exemple suivant.

Il est bien connu que *De administrando imperio* est, en réalité, une compilation qui remonte à des sources très diverses. Une partie de celles-ci se sont conservées jusqu'à

nos jours comme les chroniques de Théophanes et de Georges le Moine, un ouvrage historique du xe siècle qui est connu sous le nom de Théophanes Continuatus, *De thematibus*, ouvrage attribué à Constantin, le dictionnaire ethnique de Stephanos Byzantinos, les actes du concile in Trullo, etc. Les passages où l'empereur suit mot à mot ces textes, nous permettent de contrôler la perfection du manuscrit parisien et d'y introduire, le cas échéant, des corrections. A propos d'un fort khazar, nommé Sarkel, nous y lisons la phrase suivante : « *...ἐν ᾧ ταξεῶται καθέζονται τὰ κατὰ χρόνον ἐναλλασσόμενοι* » (éd. Bonn. 177, 20-21). Il est évident que dans ce passage la particule *τὰ* n'a pas de sens et qu'il faut la remplacer par le mot *τριακόσιοι* qu'on trouve dans le texte correspondant de Théophanes Continuatus (éd. Bonn, 123, 1). Mais les problèmes sont souvent beaucoup plus complexes. Voici ce qu'on lit dans le manuscrit parisien à propos des Vandales : *διαβάντες τὸν Νῖνον ποταμόν* (éd. Bonn. 111, 19). Chez Théophanes qui a été la source de Constantin, on lit en revanche ceci : *διαβάντες τὸν Ῥῆνον ποταμόν* (éd. de Boor. 94, 25). Au premier abord on serait disposé à croire, d'accord avec les éditeurs antérieurs, que le texte parisien soit corrompu qu'il faille le rectifier d'après la variante de Théophanes. Mais avant de le faire, il convient de prendre en considération un fait qui n'est nullement négligeable : selon l'apparat critique de de Boor, il y a six manuscrits de Théophanes ou l'on retrouve les variantes *νῖνον* ou *νεῖνον*. Cette constatation change complètement l'aspect du problème. Étant donné que la forme censée corrompue du manuscrit parisien se retrouve dans les manuscrits de Théophanes, tout porte à croire que Constantin ou ses collaborateurs avaient utilisé un manuscrit contenant la même faute de copie que nous venons de découvrir dans l'appart critique de de Boor. Au point de vue méthodologique, il est donc nécessaire de maintenir ces anciennes corruptions qui paraissent remonter au manuscrit de Constantin et qui doivent

(1) [Nous avons allégué cette confusion de *τὰ* et de *τ'* pour corriger un passage absurde du *De Administrando*, celui où il est dit que les Turcs (Hongrois) demeurèrent « trois ans » dans la région des fleuves. Ici encore, selon nous, un *τ'* = (*τριακοσίους*) [*ἐνιαυτούς*] a été méconnu. Cf. H. Grégoire, *L'Habitat « primitif » des Magyars et les Σαβαρτοιάσφαλοι*, *Byzantion*, XIII (1938), p. 267, note 3. N. D. L. R.]

être marquées d'une « crux ». Si on corrigeait même les fautes de ce genre, on finirait par fausser l'original constantinien.

Tout cela nous suggère donc la plus grande prudence en ce qui concerne les prétendues corruptions du manuscrit parisien. L'expérience nous a montré que même à défaut de preuves tangibles nous pouvons parfois les attribuer non pas aux copistes, mais à l'auteur lui-même ce qui veut dire qu'elles doivent remonter, en dernière analyse, aux sources préconstantiniennes.

Il va sans dire que dans certains cas il est fort difficile, sinon impossible de dire si telle corruption est antérieure ou postérieure à la rédaction de l'original. Dans des cas pareils il faut soumettre le passage douteux à un examen minutieux pour établir s'il y s'agit d'un nom propre peu connu et si la forme en question prête à la critique aussi bien sous le rapport du sens du contexte que sous celui de l'usage constantinien. Pour trancher ces questions, il faut patiemment balancer le pour et le contre.

Après ce que nous venons de dire nous n'avons qu'à résumer nos principes méthodologiques.

La nouvelle édition doit être fondée sur le manuscrit parisien du XIe siècle qui est la source unique de tous nos textes actuellement connus. Étant donné que le texte parisien est parsemé de modifications ultérieures, notre première tâche est d'en reconstruire la forme primitive. Dans ce travail les anciennes copies nous fournissent un précieux appui. En même temps, outre la tradition directe, il faut tenir compte aussi de la tradition indirecte, c'est-à-dire du témoignage des sources et des passages parallèles. Ces derniers doivent être utilisés avec la plus grande précaution parce qu'il est acquis que le manuscrit constantinien contenait déjà des fautes qui s'y étaient infiltrées des textes antérieurs. Il y a, enfin, des cas où le texte original ne peut être reconstruit qu'au moyen de conjectures.

Je suis depuis longtemps convaincu que chaque texte a une vie à lui, et que la juste méthode de critique verbale doit résulter des particularités qui caractérisent le texte en question. Je crois que cette thèse trouve sa confirmation dans l'histoire du texte de *De administrando imperio*, qui m'a impérieusement prescrit la méthode a suivre dans ma nouvelle édition critique.

Budapest. Gy. MORAVCSIK.

PROCOPIUS ON ANTIOCH :

A STUDY OF METHOD IN THE « DE AEDIFICIIS »

The *De aedificiis* of Procopius, written apparently in response to the wishes of the Emperor Justinian, was published in 560 or soon after (1). Most of the building activities described were undoubtedly routine works, but all are attributed to the Emperor's personal initiative, and no opportunity is lost to call attention to his generosity, wisdom, and ingenuity (2). Procopius certainly had access to official sources of information, and he drew also upon personal knowledge and upon the reports of others (3). The material was so extensive that many works are recorded

(1) For the date, see J. Haury, *Procopiana*, I (Progr., Augsburg, 1890/1), p. 28. On the character of Procopius' book as an expression of the conception of the Emperor as the source of all public building activities, reference may be made to the Introduction by the present writer in H. B. Dewing's edition of the *De aedificiis*, with an English translation, which will shortly be published in the *Loeb Classical Library*.

(2) Praise of the Emperor is carried to absurdity when it is said (V, vi, 12) that Justinian chose the oxen which were to bring from the quarry the stones for the construction of his church at Jerusalem. Such passages are sometimes thought to be ironical. The book of course gives the impression that Justinian's works were extensive and important, but E. Honigmann points out (*Realencyclopädie*, IV A, col. 1716, s. v. *Syria*) that at least in Syria the fortifications built or strengthened were actually not of great value.

(3) Procopius travelled widely, and there is undoubtedly some basis for the declaration (VI, vii, 18-19) that his information comes from personal knowledge or the reports of others, though it is impossible to believe that all his material was so obtained. He ascribes his knowledge of the country near Rhabdios to personal observation (II, iv, 3). The phrase « so far as my memory goes » with which the long list of forts in IV, xi is introduced is plainly rhetorical.

simply in lists, which appear in three places (1), and in order to compose a panegyric which might be both brief and effective Procopius would naturally have had to make a selection of the material which was to be described in detail ; and he would have been guided, both in choice and use of material, by the exigencies of his purpose (2).

The transparency of the object and method of the work are probably responsible for the absence of any detailed study of the writer's technique. Critical investigation of a typical passage will, however, furnish specific illustration of the author's method, and will provide an opportunity to examine detail which might be missed in casual reading of the work.

(1) The first two lists (IV, iv and xi) are catalogues of places in which fortifications were built or repaired, in geographical divisions. Their extent implies the use of archival material. At the beginning of the first list Procopius says that he will distinguish new work from reconstruction, and he proceeds to list separately the two kinds of work done at various places ; sometimes, however, he merely enumerates works without making this distinction. The failure is especially noticeable when geographical divisions include only a few works : apparently Procopius did not think it worth while to subdivide the shorter geographical sections, as he did the longer ones, by characterizing the nature of the operations. Procopius was interested primarily in recording Justinian's work and in claiming for the emperor as much credit as possible, even to the extent of describing as new work of Justinian what was actually repair or reconstruction. The third list (V, ix) is made up of rough geographical divisions ; the works recorded in the latter part have no connection, in location or nature, with the monasteries in and near Jerusalem with which the list begins. The contents may indicate that at least the latter part consists of preliminary notes of material which Procopius intended eventually to insert in the text, or it might represent miscellaneous material which he felt he had to mention, but did not consider important enough to distribute.

(2) *Cf.* his remarks on the difficulty created by the abundance of the material, I, ii, 18-19 ; I, ix, 17-18 ; VI, vii, 18-19. It is characteristic that he feels himself justified in attributing to Justinian works carried out during the reign of Justinus, during which, of course, Justinian was the chief power in the Empire (I, iii, 3 ; I, iv, 29). He attributes to Justinian (II, vii) repairs after a flood at Edessa which Malalas says (p. 418, 8 Bonn) occurred during the reign of Justinus.

The description of the rebuilding of Antioch after its sack by the Persians in 540 is, next to the accounts of the Emperor's works at Constantinople and Jerusalem, one of the most extensive of the passages devoted to single cities, and will serve admirably to illustrate Procopius' technique because there is other ancient literary evidence for the topography of the city, and notably because the only structure in it which Procopius describes in detail is practically intact. This account was utilized by Otfried Müller in his study of the history and topography of the city (1) and it was examined in greater detail by Richard Förster in his supplement to Müller's work (2), but these scholars did not analyze the whole of the passage, and treated it only as material for their topographical studies.

The rebuilding of Antioch after the sack by the Persians was evidently selected for description because this furnished better material for Procopius' purpose than the rehabilitation of the city after the earthquakes which visited it in Justinian's time. There were catastrophic earthquakes in 526 and 528, and others in 553 and 557 (3). An earthquake, however, was a commonplace disaster compared with the destruction of a city such as Antioch by an enemy ; reconstruction after an earthquake would be considered more or less a routine matter, while a description of rehabilitation after a sack enabled Procopius to dwell upon the special measures taken for the city's future defence.

A brief description of the site will provide sufficient background for the examination of Procopius' account (4).

(1) *Antiquitates Antiochenae* (Göttingen, 1839), cited here by Müller's name only.

(2) *Antiochia am Orontes*, in *Jahrb. des k. deutschen archäol. Inst.*, XII (1897), pp. 103-149, cited here by Förster's name only. Other scholars reproduce the opinions of Müller and Förster.

(3) Malalas, 419, 5 ff., 442, 18 ff. ; Cedrenus, 674, 12 and 676 10 ; cf. also Glycas, 500, 13 Bonn.

(4) See the plan published by C. R. Morey, *The Excavation of Antioch*, in *Proceedings of the Amer. Philosoph. Soc.*, LXXVI (1936) p. 638, with the panoramic photographs, Plates I and XI, and the plans published in *Antioch-on-the-Orontes, II : The Excavations*, 1933-1936, ed. by R. Stillwell (Princeton, 1938), pp. 215, 222,

The city lay between the river Orontes, on the west, and a mountain on the east ; it was built principally on the mainland but also occupied an island which lay in the river to the north and west of the remainder of the city. At the time of the Persian invasion the city was enclosed by a wall which ran along the river and ascended the slopes of the mountain, at the north and south, to continue, at the east, along the top of the mountain ; the island had been surrounded by a wall of its own (1). Most of the city on the mainland was built on level ground ; a part of it extended up the first slope of the mountain until progress was rendered impossible by a sharp rise, the upper slope being steep and uninhabitable. Somewhat to the north of the middle of the site is a narrow gorge in the mountain, through which flowed a violent torrent, running west until it entered the fortifications ; it then flowed south for a short distance through a ravine until it entered the plain in which the city was built, where it turned to flow west to the Orontes.

It is at once evident that while Procopius' account conveys a general impression of the site, it does not pretend to give a detailed or systematic picture of it (II, x, 2-25) :

2. Above all he made Antioch, which is now called Theoupolis, both fairer and stronger by far than it had been formerly. 3. In ancient times its circuit-wall was both too long and for no reason full of many turnings, in some places uselessly enclosing the level ground and in others the summits of the mountain, and for this reason it was exposed to attack in a number of places. 4. Drawing it in according to what was suited to the need, the Emperor Justi-

Reference may also be made to the plans in the *Guide Bleu* of Syria and Palestine (Paris, 1932), p. 195, and in Baedeker, *Palestine and Syria*, ed. 5 (Leipzig, 1912), facing p. 387 ; Förster's plan (Pl. VI) is based on an earlier edition of Baedeker. Müller's reconstruction of the plan of the city from the literary evidence (Pl. A) is of the greatest value, but he had never visited the site and had only inaccurate plans and the often unreliable descriptions of travellers.

(1) Libanius, *Orat.*, XI, 204-206, vol. I, pp. 507-508, ed. Förster. There are well-preserved remains of a wall along the top of the mountain, and traces of walls along the river and at the north and osuth of the city ; see the plans cited above.

nian arranged it so that it should not guard the same parts as formerly, but should protect, in the proper way, the city alone. 5. The lower part of the circuit, where the city was dangerously spread out, lying in a level area and being undefended because of the excessive length of the wall, he drew in as closely as possible, advantageously concentrating the city there so that it was protected by being compressed. 6. And the river Orontes, which flowed in a winding course past the former situation of the city, he caused to change its bed, so as to flow in a new stream close to the circuit of the wall. 7. Thus, by means of an artificial channel, bringing the stream around as close as possible, he both removed from the city the danger arising out of its excessive size and recovered the protection afforded by the Orontes. 8. By building other bridges there he furnished new means of crossing the river, and after changing its stream as far as was necessary, he then restored it to its former course. 9. The upper part (1), in the mountainous portion, he arranged as follows. On the summit of the mountain, which they call Orokassias, there happened to be a rock outside the wall, very close to it, nearly matching the height of the fortifications in this place and making it very easily attacked. 10. It was from this point actually that the city was taken by Chosroes, as is related in my work on the subject (2). The region within the wall was for the most part bare and difficult to traverse, 11. for high rocks and impassable ravines divide up that district, so that the paths from that place have no outlet; thus the wall there is just as if it belonged to some other city and not to Antioch at all. 12. So he bade farewell to the rock, which, being close to the wall, clearly made it easy to capture, and decided to build the fortifications of the city as far away from it as possible, having realized from the experience of events the folly of those who had built the city in former times. 13. Moreover, he made level the region within the wall, which formerly had been precipitous, making approaches there which would in the future be passable not only for men on foot, but for cavalry, and would even serve as waggon-roads. 14. He also built baths and reservoirs on these hills within the wall. And he dug a cistern in each tower, remedying

(1) *I. e.*, of the circuit-wall.
(2) *De bello Persico*, II, vi, 10-13 ; viii, 12 ff.

the want of water which had previously existed there by means of rain-water.

15. It is proper to describe also what he did with the torrent which comes out of these mountains. Two precipitous mountains rise above the city, approaching each other quite closely. 16. Of these they call the one Orokassias and the other is called Staurin. Where they come to an end they are joined by a glen and ravine which lies between them, which produces a torrent, when it rains, called Onopniktes. This, coming down from a height, swept over the circuit-wall (*peribolos*) and on occasion rose to a great volume, spreading into the streets of the city and doing ruinous damage to those who lived in that district. 17. But even for this the Emperor Justinian found the remedy, in the following way. Before that part of the circuit-wall (*peribolos*) which lies nearest to the ravine out of which the torrent was hurled against the fortifications (*teichisma*), he built a very stout wall (*toichos*), reaching from the hollow bed of the ravine to each of the two mountains, so that the stream could no longer go past it when it was at full flood, but would collect for some distance and form a lake. 18. Making gates (*thyrides*) in the wall (*toichos*), he contrived that the stream, flowing through these, should lose its force gradually, checked by this artifical barrier, and no longer violently assault the circuit-wall (*peribolos*) with its full stream, and overflow it and damage the city, but should gently and evenly flow away in the manner I have described and, with this means of outflow, should proceed through the channel wherever the inhabitants of former times would have wished to lead it if it had been so moderate.

19. This then was what the Emperor Justinian accomplished concerning the circuit-wall of Antioch. He also rebuilt the whole city, which had been completely burned by the enemy. 20. Since everything was everywhere reduced to ashes and levelled to the ground, and since many heaps of ruins were all that remained of the burned city, it became impossible for the people of Antioch to recognize the site of any person's house, when first they carried out the debris, and to clear out the remains of the burned houses; and since there were no longer any public stoas or colonnaded courts, nor any market-place remaining anywhere, and since the side-streets no longer marked off the thoroughfares of the city, they could not undertake the construction of any house. 21. But

the Emperor without any delay transported the debris as far as possible from the city, and thus freed the air and the ground of all encumbrances; then he first of all covered the foundations of the city everywhere with stones large enough to load a waggon. 22. Next he marked it off with colonnades and market-places, and defining all the blocks of houses by means of streets, and setting up channels and fountains and sewers, which are the adornment of the city, he constructed in it theatres and baths, ornamenting it with all the other public buildings by means of which the prosperity of a city is wont to be shown. He also, by bringing in a number of artisans and craftsmen, made it easy and less troublesome for the inhabitants to build their own houses. 23. Thus it was brought about that Antioch has become more splendid now than it formerly was. 24. Moreover he built there a great church to the Mother of God. The beauty of this, and its magnificence in every respect it is impossible to describe; he also endowed it with the income from considerable funds. 25. He also built a very large church for the Archangel Michael. He made provision likewise for the poor of the place who were suffering from diseases, providing buildings for them and all the means for the care and cure of their ailments, for men and women separately, and he made no less provision for strangers who might be staying for any time in the city.

The account is made up of three parts: (a) description of changes in the walls and of the device for regulating the torrent; (b) description of the rebuilding of the city itself, including mention of various types of public buildings; and (c) a brief record of two churches, hospitals, and a guest-house. As one would expect, there are a number of generalizations and patent exaggerations. Procopius probably magnifies the destruction wrought by the Persians, and it is impossible to believe that the rebuilding was carried out as elaborately as he says: the city can hardly have been destroyed so thoroughly that people could not recognize their property (§ 20). The account likewise contains commonplace passages such as are frequent in the *De aedificiis* and need not be taken to apply literally to the restoration of Antioch. One cannot believe that Justinian (§ 2) « made Antioch... fairer and stronger by far than it

had been formerly », and (§ 23) that « it was brought about that Antioch has become more splendid now than it formerly was » ; Müller remarks (p. 131) that while the city may have been made stronger, it certainly cannot have recovered its magnificence of the Theodosian period. The list of public buildings represents a commonplace feature of not only a work such as the *De aedificiis* but of any general description of the rebuilding or restoration of a city : § 22 is typical of many stereotyped passages elsewhere in the work in which such buildings are enumerated in order to show that cities were provided with the necessary public buildings (1).

(1) *E. g.*, III, iv, 18 : when the population of Melitene increased until there was no more room within the fortifications, the people moved outside, « where were built for them churches and the headquarters of the magistrates and the agora and such other places of selling as there are and all the streets of the city and stoas and baths and theatres and anything else that belongs to the adornment of a large city » ; IV, i, 23, of Justiniana Prima : « it is not easy to recount the churches and to describe the magistrates' headquarters is impossible, the size of the stoas, the beauty of the agoras, the fountains, the streets, the baths, the shops » ; V, ii, 4-5 : « moreover he built... a public bath which had not previously existed and repaired another which was in ruins... He also built here churches and a palace and stoas and dwellings for magistrates and made it a flourishing city in all other ways » ; similar phrases occur in I, xi, 21 ; II, viii, 24-25 ; II, ix, 7 ; V, iv, 16 ; VI, i, 13 ; VI, iv, 11. This feeling that no city was complete or could properly be called a *polis* without such buildings is illustrated by a passage in Pausanias (X, iv, 1), and similar passages are found in Malalas, 409, 13 ; 363, 12 ; *cf.* 427, 14. The use of such phrases is illustrated in the accounts of the foundation of Dara ; see W. Ensslin, *Zur Gründungsgeschichte von Dara-Anastasiopolis*, in *Byz.-neugr. Jahrbb.*, V (1926/7), pp. 342-347. Müller, not recognizing the commonplace character of this part of the account, took the reference to *theatra* literally (p. 131), and pointed out the contrast between the construction of *theatra* ascribed here to Justinian and the notice in Malalas (448, 20) that previously the emperor had, because of disorders, forbidden spectacles in the theatre at Antioch. The stereotyped character of the passage forbids us to believe that Justinian necessarily constructed *theatra* in the city ; moreover, *theatron* could be applied to any place in which spectacles of any kind were presented (e. g. a hippodrome), and does not necessarily, as Müller believed, mean a scenic theatre alone (see the uses of *theatron* collected by Albert Müller, *Untersuch. zu den Bühnen-*

Commonplaces and exaggerations of this kind are to be expected in any account written with a purpose such as Procopius had, and they are readily recognized. One might, however, also look for a certain amount of accuracy, or at least for circumstantial information such as is lacking in the generalized part of the passage ; nevertheless, major omissions and difficulties are found. In the first place, Procopius neglects to mention that the walls had been left intact by the Persians : he tells us this in his description of the capture of the city in the *De bello Persico* (II, x, 9), and there is no reason to doubt the statement, since Procopius cannot have had any reason to fabricate it. Again, there is no mention of the island, and the student of the topography of the city wonders where the canal was dug, and what relation, if any, it had to the island (1). Procopius

alterthümern, in *Philologus*, Suppl. VII (1899), pp. 65-77), so that Procopius probably uses the word here in its generalized rather than its limited sense (*cf.* the use of *theatra* in III, iv, 18, quoted above, and his remark, *De bello Persico*, I, xvii, 37, on the constant rivalries of the people of Antioch « in the *theatra* »).

(1) If the wall were straightened and the canal dug on the mainland near the island, this must have affected the defensibility of the island. Procopius implies that the section of the river which the canal replaced was filled up, for he says that the canal amounted to a change in the course of the river ; but one wonders whether, in this case, the wall about the island would also be changed to follow the canal. Again, it is possible that the canal was dug through the island. If, however, the wall were straightened and the canal dug above or below the island, the defensibility of the island might not have been affected. Procopius' silence raises the further question whether the island was considered a part of the city at the time of the Persian invasion and after. It is possible, if not probable, that the island had been wholly or partly abandoned, as a part of the city, before the invasion, for Evagrius records that it was severely damaged in the earthquake of 457 or 458 (II, 12, p. 63 Bidez-Parmentier ; Müller, p. 15), and accordingly Justinian's work may have adapted the defences of the city to the resulting condition by straightening the wall where the shape of the island had formerly made it circuitous (the branch of the river between the island and the mainland might have been filled in by the earthquake). Förster's interpretation is thus highly questionable when he says, after describing the change in the wall (p. 132). « Mit andern Worten : er [Justinian]

likewise fails to indicate whether changes were made in the walls at the north and south of the city. Finally, difficulty is encountered in the reference to a rock at the top of the mountain, from which the Persians are said to have broken into the city, so that Justinian removed the defences from its vicinity. Procopius mentions this rock in his account of the capture of the city in the *De bello Persico* (II, vi, 11 ff.), which might be based on reports of eye-witnesses, but it is difficult to believe that the rock or eminence was as dangerous as Procopius says. One might hesitate to believe that the story about the rock is wholly a fiction, but it is still more difficult to suppose that the fortifications should have been built in the first place in such a dangerous position as Procopius describes, or that, if no other course were possible, some effort should not have been made to protect the wall adequately from a danger which, according to Procopius' account, would have been obvious when the fortifications were planned (1).

gab die Insel und die zwischen den Windungen des Flusses gelegenen Teile als Stadt auf, so dass strenggenommen der Orontes nicht mehr durch die Stadt, sondern an ihr vorbeifloss. » This supposition that the canal was associated with the island is, on the basis of Procopius' account alone, entirely unwarranted, and Evagrius' positive testimony concerning the island (which Förster does not consider) is of greater importance than an inference from silence. Förster (p. 132, n. 128 ; p. 134, n. 138) observes that careful writers of the earlier period speak of the Orontes as flowing through the city, while the sources after 540 say that it flowed past it. The distinction is of small value, however, for even when the island was a part of the city one branch of the river flowed past the island and thus could be said to flow past the city ; and the phrases used by the later writers may be purely rhetorical, meaning simply « Antioch is situated on the Orontes (and therefore the Orontes flows past the city). » The slight importance of such evidence is shown by the way in which Procopius himself twice says that before Justinian's changes the Orontes « flowed past » Antioch (*De aed.*, II, x, 6 ; *De bello Persico*, II, vi, 10).

(1) Procopius relates that when the Persian attack was expected Justinian sent Germanus to examine the defences of Antioch. Germanus noticed that on the mountain the walls could easily be assaulted from the rock which Procopius mentions here (*De bello Persico*, II, vi, 11). He wished either to have the rock cut off from

Evidently this part of the account exhibits major deficiencies as a source of knowledge of the site : it remains to be seen what judgment is to be passed upon the account of the one structure in the city which Procopius describes in detail. The well-preserved structure known in medieval and modern times as the Iron Gate (in Arabic, Bab el-Hadid) has been thought to have been built by Justinian ; it stands in the position which Procopius assigns to the Emperor's device for controlling the torrent, and contains openings for the passage of water such as Procopius describes. Since the existing structure contains at least two different kinds of masonry (1), it is difficult to determine how much of it may have been built by Justinian. The chief question, however, is that of the originality of Justinian's device. Förster points out (p. 137) that such an arrangement would be obvious and that some similar provision must have been made before Justinian's time. The section of the city through which the torrent flowed would have been uninhabitable without some such arrangement, and the construction of such a device is implied in Malalas' description of

the wall by a ditch or to have the wall built higher, but nothing was done because the engineers objected that there was no time and that the Persians might arrive and see the preparations and so learn of the weakness at this point. The successful attack from the rock is described in II, viii, 8 ff. Förster, who had visited Antioch, hesitates (p. 134) to accept this part of the account in the *De aedificiis*, but does not discuss the matter in detail ; Müller (p. 55, n. 10 ; p. 127) accepts the statement about the rock at face value, but he had not visited the site and had no detailed knowledge of the conformation of the mountain. When the Persians captured Antioch in 255/6 they made their successful surprise attack at the top of the mountain (*Ammian. Marc.*, XXIII, v, 3). The capture of the city in 540 is described (in the form of a vision) in the *Vita S. Symeonis Stylitae iunioris*, ch. 57, published by H. Delehaye, *Les Saints stylites* (Brussels, 1923), pp. 248-249, which is paraphrased by Nicephorus in *Acta SS.*, Maii, tom. V (Paris edition, 1866), 331 ff. Procopius' rock is not mentioned in this account. For observations on certain other peculiarities in Procopius' account of the capture of the city, see G. Downey, *Ephraemius, Patriarch of Antioch*, in *Church History*, VII. (1938), pp. 364-370.

(1) Förster reproduces photographs (pp. 136-137) and the older views of Cassas (p. 113) and Bartlett (p. 135).

the work at Antioch which he ascribes to Tiberius, who, he says, built a wall about this section of the city and thus might have constructed a dam with gates at the same time ; it is likely, however, that such provision would have been made in the Seleucid period (this part of the city having been developed by Antiochus Epiphanes), and Tiberius may have only restored or improved an existing water-gate (1). Procopius' effort to imply that Justinian was the first to provide for adequate control of the stream can be laid to his wish to praise the Emperor, and Förster suggests that the new wall was built because the existing one was not high enough or not well placed. The *peribolos* is evidently, from Procopius' account, such an older device, but he says little about it ; he gives no clear indication of its relation to Justinian's wall, and does not state its function in the new arrangement, or whether it was retained or demolished by Justinian. For this reason Förster was led to an interpretation of the passage which, though erroneous, can readily be understood and serves to illustrate the difficulties to which Procopius' method could give rise. Since Procopius does not say how the water got over the old *peribolos* after passing through Justinian's *toichos*, Förster concluded that the passage is confused and that Procopius was actually describing only one wall, the *thyrides* being in the *peribolos*. It is plain, however, that Procopius distinguishes Justinian's *toichos* from the *peribolos*, though he does not make their relation clear. Förster's failure to understand the passage is evident from the way in which he could suggest that the new water-gate might have been built in a different place from the older city-wall without realizing that Procopius specifically says that this was the case (2).

(1) See G. Downey, *Imperial Building Records in Malalas*, in *Byz. Ztschr.*, XXXVIII (1938), pp. 301-302. The effect of the absence of regulation of the stream is shown by the depth to which buildings along its course have been buried since antiquity ; see the report on a trial excavation in this region by J. Lassus in *Antioch*, I, pp. 101-105.

(2) Förster is thus mistaken (p. 135) in criticizing E. G. Rey's correct interpretation of the passage (*Étude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie* [Paris, 1871], pp. 190-191).

Such a misinterpretation exemplifies the inadequacy of the passage as a source of topographical information, and the characteristics of the account would naturally suggest, to one who read it only from this point of view, that it is deficient, vague, and inaccurate. Thus Förster observes that the account is written (p. 131) « zwar ausführlich, aber nicht auf Grund sorgfältiger Beobachtung der Oertlichkeit, sondern nach Aufzeichnungen Andrer oder nach mangelhafter Erinnerung an einen früheren Besuch der Stadt » (1).

On reflection, it is difficult to accept the view that the form and contents of the account are to be explained in this way by supposing that Procopius' knowledge was defective. It at once seems hazardous to suppose that Procopius had no clear idea of the scheme of the city or that he did not have, or could not easily obtain, fairly detailed knowledge of what was done to restore it, for in addition to having access to official information, Procopius had very probably visited Antioch ; and even if he had not, or if he felt that his recollection was deficient, there can be no question that he could readily learn anything that he wished to know about one of the most prominent cities of the East (2). A

Förster also (p. 136, n. 146) assumes a corruption in the reference to the « channel » and the « former inhabitants » at the end of the description (§ 19), but while the passage is phrased awkwardly, its meaning is clear.

(1) Another passage which has been unjustly criticized is the statement (§ 13) that the Emperor « made level the region within the wall, which formerly had been precipitous, making approaches there which would in the future be passable not only for men on foot, but for cavalry, and would even serve as waggon-roads ». Both Müller (pp. 127-128) and Förster (p. 134) point out that it would have been impossible to level the ground extensively within the wall, because of the precipitous nature of the terrain, and Müller supposes that the passage may be merely a piece of flattery. Extensive levelling would of course be impossible, but Procopius' words need mean no more than that Justinian improved the communications between the city and the fortifications, and that he levelled the ground immediately inside the wall, in order to facilitate the movements of troops.

(2) Procopius' use of the names Staurin, Orokassias, and Onopniktes suggests that at least some of his knowledge of Antioch was obtained either by a visit or from persons who lived there. These

more natural approach would be to inquire whether the form and contents of the account may not have been influenced by the purpose of the work and by the exigencies of its form.

In the first place, both the amount and the kind of information given must have been influenced to a considerable degree by the position in which the account stood. At the beginning of the second book Procopius describes in detail work which was done at Dara (II, i-iii, pp. 46-57 Haury), and shortly before the passage on Antioch (II, x, 2-25, pp. 76-80) he relates that the Emperor did at Edessa (II, vii, pp. 66-68). Thus there stood, before the passage on Antioch, two detailed accounts of the restoration and fortification of cities, in which Procopius had had ample opportunity to develop his picture of Justinian's wisdom and generosity in such matters. One would accordingly expect to find less detail concerning such work at Antioch, and the passage is, indeed, much briefer than that on Dara ; at the same time, however, one would expect to find in it the same emphasis and the same point of view which pervade the remainder of the book.

Next, it is to be observed that the description of the rebuilding of the city itself, which is placed in the middle of the account, is made up of commonplaces and exaggerations, which serve only to convey a general impression of the ex-

terms, found only in Procopius, appear to be local popular names, such as might not appear in public records or be known to those who had no personal knowledge of the site. Onopniktes, meaning « donkey-drowner », is clearly, in comparison with the name Parmenios which Malalas applies to the stream (Förster, p. 128, n. 109), a local popular designation. Other writers call the mountain Silpios (Honigmann, in *Realencycl.*, III A, col. 114, s. v. *Silpion oros*). It seems likely that the name Staurin originated in an incident of the earthquake of 526 described by Malalas (421, 9), « On the third day after the disaster there appeared in the sky the holy cross in a cloud in the northern part of the city, and when they saw it they, all wept and prayed for an hour. » If this is the origin of the name, it might not have become current outside of Antioch during Procopius' time. Orokassias, which Procopius also employs in the description of the capture of the city (*De bello Persico*, II, vi, 10), would apparently be used because the mountain forms a part of the chain loosely called Casius, and might or might not represent colloquial usage.

cellence of Justinian's work. The improvement in the walls and the device for the control of the torrent were evidently chosen for description because they were special measures made necessary by recent events and by local conditions, and so would contribute better to Procopius' picture than an account of routine work such as would be carried out anywhere after a catastrophe. These detailed descriptions are naturally placed first in order to focus attention upon them : the impression of the importance of the work would have been weakened if the generalized description had been placed first. Finally, the record of the churches of the Virgin and of Michael, the hospitals, and the guest-house represents a routine feature of an account of this kind. Procopius mentions that the Emperor had a particular interest in the recording of his churches of the Virgin, and he announces, early in the work, that he will take care to mention the churches which were built in all parts of the empire (1). There is no similar reference to imperial interest in churches of Michael, but the frequency with which Procopius mentions them implies that they were considered to be of importance (2). Again, the erection of hospitals and guest-houses is recorded with care throughout the work, and the Emperor and Empress are said to have taken special interest in such establishments (3). Reference to buildings of this kind at Antioch was thus mandatory, and here, as frequently elsewhere, they are recorded at the end of the account.

All this will readily be admitted, but one might still maintain that if Procopius had had any clear knowledge of the site he could easily have given important information which he omits (*e. g.* concerning the island and the relation of the canal to it), and that he could have written more exactly of what he does mention (*e. g.* of the relation of Justinian's water-gate to the older wall). One might claim that he could have done this without adding appreciably to the length of the passage and without detracting from its effect, and that, indeed, a clearer and more detailed

(1) I, iii, 1 ; ix, 17-18.
(2) See Haury's index nominum, *s. n. Michael.*
(3) I, ii, 14-18 ; ix, 2-6 ; xi, 27 ; V, iii, 20 ; vi, 25 ; ix, 4, 27, 35, 38.

account would have enhanced the impression which he strove to create.

Further, it might be urged that the characteristics which make the text disappointing as a source of topographical information are to be ascribed to the desire for brevity or to the effort to avoid dulness in an inherently monotonous subject, the result of which would be, in any passage, avoidance or suppression of particulars.

To the first arguments the reply can be made that the way in which Procopius writes of those works at Antioch to which he gives special attention may be considered just as characteristic of his purpose and method as the way in which he describes the rebuilding of the city in a generalized fashion. The extent to which the effort at brevity and variety may be responsible for the way in which the account is written is difficult to determine, and the question how far this effort and the necessity of praising the Emperor may have contributed to each other is still more perplexing. In the circumstances it is possible only to point out how certain features of the account could reflect Procopius' purpose, and leave the reader to decide whether the purpose is wholly responsible for these, or whether they are to be ascribed partly or entirely to the effort at conciseness. Reference to the island might be omitted because Procopius wished to concentrate attention on the rectification of the wall. Procopius might omit to say that the walls were left intact by the Persians because this information would have been of no significance for his purpose; but it is conceivable, in the light of his purpose, that he said nothing about this because mention of the undamaged condition of the walls might give the impression that Justinian's work would be confined to points where rectification was necessary, whereas silence might suggest that more extensive changes were made.

Much the same thing may be true in the case of the rock from which the city is said to have been entered. It is difficult to believe that such a rock was as dangerous or vital to the fortifications as Procopius says. There must have been some basis for Procopius' account of the way in which the Persians broke into the city, but it is incredible

that the fortifications can have been built in such an obviously dangerous way as his description implies ; exaggeration of the danger would, however, conform naturally to his purpose. A description such as Procopius gives might represent a local tradition or an official version of the battle designed to account for the apparent ease with which the city was taken, and the obviousness of the danger furnished a suitable opportunity for drawing a contrast between Justinian's wisdom and the short-sightedness of the builders of the fortifications.

Finally, Procopius' chief purpose in describing the Iron Gate was to show the ingenuity and value of the arrangement. The first device which he used was the implication that there had never before existed any adequate control of the torrent, which is manifestly incredible ; and having begun with this he concentrated his account on the construction of the gate. At the same time, however, he apparently felt it necessary to mention the older *peribolos*. He would hardly have dared to state categorically that no such wall ever existed or that the torrent flowed unchecked until Justinian's time, for even readers unfamiliar with the site might havefo und it difficult to believe this ; and silence about an older wall would presumably seem undesirable for the same reason. The inclusion of a reference to the older *peribolos*, moreover, had the advantage that it enabled Procopius to say that the existing arrangement was inadequate, so that Justinian's work might seem more important. At the same time he actually said as little as possible about the *peribolos*, and nothing at all about its relation to Justinian's wall.

The difficulty of deciding how far the features of the account pointed out in this study may simply reflect the panegyrical purposeof the work, or how far the necessityfor compression may have entered into Procopius' treatment of these details, is illustrated by the account of Justinian's work at Dara. In this passage, which is more detailed than that on Antioch, the author describes a water-gate similar to that built at Antioch (II, iii, 1-23). He indicates clearly the relation of Justinian's wall to the older one : Justinian's *antiteichisma* was built forty feet before the older *proteichisma*, so that the torrent, checked by Justinian's dam, passed

through its apertures to form a lake before the *proteichisma*, and then flowed away through it. Since Procopius appears not to have felt, in writing this passage, that a description of an older wall which was superseded by an improved one would detract from his account of the Emperor's work, or that an account of their relationship would make Justianian's device seem less important, it might be argued that the vagueness of his description of the Iron Gate in this respect can be ascribed to the brevity of the passage on Antioch; and it could be claimed that his account of the Iron Gate was reduced to a minimum because he had already described in detail the similar arrangement at Dara. One can, however, answer this argument with the considerations adduced above, and in addition it is not impossible that the description of the Iron Gate is deliberately obscured in order to forestall or counteract the impression that the work at Antioch closely resembled that at Dara: in this way, the impression of the importance of the work at Antioch would be heightened.

The main result is clear. When satisfactory account can be given for the way in which Procopius wrote concerning Antioch, and when his motives as they appear in the remainder of the *De aedificiis* can be so clearly discerned in what he says and what he does not say in this passage, it seems beyond question that the whole of the form and the contents of the account should be traced to these motives and viewed in the light of them: in such circumstances one can hardly maintain that the condition of the account is to be ascribed to deficient information. Certainly Procopius had not the slightest intention of presenting a complete coherent picture of the site; this would indeed have been quite unnecessary for his purpose. Readers familiar with the city would not miss certain details, and to others their omission would, for Procopius' purpose, make no difference: in both cases the account would produce the desired impression, and it is doubtful whether the passage would have been written differently if Procopius had made a study of the site with its composition in mind.

Institute for Advanced Study GLANVILLE DOWNEY.
Princeton, New Jersey

RÉPONSE A L'ARTICLE DE M. OSTROGORSKY

INTITULÉ « L'EXPÉDITION DU PRINCE OLEG CONTRE CONSTANTINOPLE EN 907 (1) »

Dans cet article éloquent, M. G. Ostrogorsky proteste contre « l'hypercriticisme », c'est-à-dire contre l'hypercritique de plusieurs auteurs russes et non-russes, comme Kostomarov, Ilovajskij, Brian-Chaninov (Brjančaninov), G. Laehr, N. de Baumgarten et moi-même, qui, tous, croyons que les hauts faits attribués à Oleg par la *Chronique de Nestor* sont en grande partie légendaires, et que, notamment, la campagne d'Oleg contre Constantinople est un mythe. J'ai expliqué dans deux articles l'origine de ce mythe, origine épigraphique selon moi (2). Or, dans sa réfutation, M. Ostrogorsky fait un silence complet sur la pièce décisive que j'ai versée au débat. J'attendrai donc pour lui répondre en détail qu'il ait réparé ce singulier oubli ; j'attendrai aussi qu'il ait un peu renforcé son argument principal, lequel dans sa forme présente est un sophisme. J'ai dit que les sources grecques contemporaines ou non ignorent absolument la prétendue expédition d'Oleg. M. Ostrogorsky riposte que les annales byzantines doivent souvent être complétées au moyen de sources étrangères. Les Byzantins, dit-il, ont parfois ignoré des événements militaires, même considérables, se passant en Égypte ou en Asie Mineure, et des succès de la politique byzantine comme le baptême des Russes au xe siècle (3). Très juste : et la raison

(1) Tirage à part des *Annales de l'Institut Kondakov*, t. XI (1939), pp. 47-62.

(2) *La légende d'Oleg et l'expédition d'Igor, Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, XIII (1937), pp.80-94 et *La légende d'Oleg, Byzantion*, XI (1936), pp. 601-604.

(3) Puisque j'ai décidément le renom d'un ennemi des traditions

en est que la chronographie byzantine a beaucoup de peine à dépasser l'horizon de la capitale. M. Ostrogorsky oublie que l'événement dont les sources byzantines ne parlent pas n'est rien de moins qu'un siège de Constantinople. Et je lui poserai cette question : est-il, dans toute l'histoire byzantine, un siège ou une attaque de Constantinople ou même de Thessalonique, par les Avars, les Slaves, les Bulgares, les Arabes, tel ou tel usurpateur ou rebelle, les Russes, les Francs, les Turcs, dont les sources byzantines ne nous disent rien ? M. Ostrogorsky, s'il nous répond, devra bien nous répondre que le cas d'Oleg est absolument unique. Voilà pourquoi, en rejetant avec l'immense majorité des historiens cette fabuleuse expédition, née comme je l'ai montré de la fausse interprétation d'une inscription et d'un traité, je mérite le nom de critique et non celui d'hypercritique.

Mais M. Ostrogorsky, au début de son article, m'a fait un grand honneur dont je suis fier. Il me compare à M. André Mazon, qualifié lui aussi d'hypercritique parce qu'il nie l'authenticité du *Slovo* d'Igor.

J'attends avec confiance l'issue du procès du *Slovo* et le verdict définitif de l'histoire sur Oleg le Devin et ses bateaux à roulettes.

Bruxelles. H. GRÉGOIRE.

vénérables, je ne risque pas grand'chose en insinuant que l'absence de tout texte grec relatif au baptême de Vladimir n'est pas précisément une garantie d'historicité. M. Ostrogorsky a eu tort peut-être de soulever cette question. Mais à chaque jour suffit sa peine, surtout quand ces jours sont des jours de guerre.

ROMANOS AUF PAPYRUS

MPER (= Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Nationalbibliothek in Wien, Papyrus Erzherzog Rainer), III. Folge, 1939, S. 68, pap. gr. Vind. 29 430, etwa saec. vi, recto der Rolle :

. . . . . .
λέγοντες· ὦ [Ναβουχοδονόσορ, τῆς]
γῆς καὶ [πόντου ἄναξ, πάντων]
ὁμοῦ τρεμόντων [σε τρεῖς γελῶσι]
σε μείρακες. θεοὺς γὰρ [ο]ὗς σέ[βῃ, <ἐκεῖνοι>]
5. *διαπτύουσιν καὶ εἰκόνα ἣν ἔστησα[ς]*
χρυσῆν, τῆς δὲ δεξι[ᾶς] <σου> τὸ κῦρος εὐ-
τελίζουσιν καὶ τὴν ταύτης προσ-
δοκῶσιν κατάλυσιν, καθ' ἑκάσ-
την εὐχόμενοι· : τάχυνον, ὁ οἰκτ[ίρμων κτλ.]
(Unterer Rand der Kolomne).

Das zwischen eckigen Klammern ([ ]) stehende habe ich ergänzt auf Grund meiner handschriftlich vorliegenden kritischen Ausgabe des Romanos. Gedruckt ist die Stelle bei J. B. Pitra, Analecta sacra, I (1876), S. 188, Nr. XXIV, str. *η'*. Das Kontakion behandelt die drei Knaben im Feuerofen.

In Z. 4 scheint der Papyrus das Wort *ἐκεῖνοι*, das alle übrigen Hss bieten und das vom Metrum gefordert wird, ausgelassen zu haben.

In Z. 6 verlangt das Metrum und der Sinn hinter *δεξι[ᾶς]* ein im Papyrus fehlendes *σου*. Die übrigen Hss bieten entweder *καὶ τῆς δεξιᾶς σου* (P) oder *τῆς σῆς δεξιᾶς δὲ* (DMT) oder *τῆς σῆς γὰρ δεξιᾶς* (A) oder *τῆς σῆς εὐδοξίας* (*Δ*).

Z. 8 *κατάλυσιν* auch *Δ*MP : *κατάπτωσιν* ADT.

Oxford. Paul Maas.

AN ARABIC ACCOUNT OF A BYZANTINE PALACE REVOLUTION

The following extract is translated from the « *Kitāb al-Mukāfa'a* » — « *The Book of Recompense* », a collection of historical anecdotes of an ethical character. The author was an Egyptian scribe called Abū Ja'far Aḥmad b. Yūsuf, known as Ibn ad-Dāya. He died in 945 or 951 A. D. The text was edited by Amīn 'Abd al-'Azīz, Cairo 1914. The extract begins on page 80 (1).

My father Yūsuf b. Ibrāhīm told me that he heard a man in Ṭūs (2) relate the following on the authority of Ibrāhīm b. al-Mahdī (3),

When the news was brought to king (4) Nicephorus of the death of Hārūn ar-Rashīd (5), he made that day a festival for the Greeks. Then he made a still greater festival on the day when he was informed of the outbreak of war between Muḥammad al-Amīn and Al-Ma'mūn (6). Then he ordered a third festival at the time when news reached him of the revolt of Abū's-Sarāya (7). After that he set out against the

(1) On the author and his work see Brockelmann, C., *Geschichte der Arabischen Literatur*. Weimar 1898-1902. Vol. I, p. 149 and supplement. Also Mubarak, Z., *La prose Arabe*. Paris, 1931, p. 242 ff.

(2) A district in Khurāsān.

(3) The brother of Hārūn ar-Rashīd. On his life and activities, see Barbier de Meynard, « Ibrahim, fils de Mehdi », in *Journal Asiatique*. Paris, VIe série, Vol. XIII. Mars-Avril 1869, p. 201.

(4) Arabic « *Malik* » ; not « *Qaiṣar* », emperor.

(5) d. 809.

(6) The sons of Hārūn, who disputed his succession.

(7) The leader of a heretical revolt in Mesopotamia in 814-5. Nicephoras was killed in 811.

Bulgarians (1) to fight them, and he was killed (2).

The patricians (3) of the Greeks asked their patriarch to choose a man who should take over their kingdom, and he agreed with them on a man of Arab race called Leo (4). So they crowned him. He was a vigorous campagner, and defended them from the onslaught of the Bulgarians. Leo was able to stabilise the empire. The Greeks were stronger in his days

(1) Arabic « *Burjān* » — a term frequently used by Arab and Persian writers to describe the Bulgars of the Danube. Cf. ENCYCLOPAEDIA OF ISLAM, article *Bulghār*. vol. I, p. 786.

(2) Nicephorus was killed on 25th July 811. Theophanes, Bonn, p. 764, l. 15, ed. De Boor, p. 491. l. 17. For this and other Byzantine references my thanks are due to Prof. N. H. Baynes.

(3) Arabic « *Baṭrīq* » is used both for patrician and for patriarch. I translate as the sense seems to demand. For the part played by the patriarch, cf. Theophanes, ed. Bonn, p. 783, l. 14 ; ed. DE BOOR, p. 502, l. 10.

(4) Arabic « *Iliūn* ». The story that follows, it will be seen, can only refer to Leo V., and his assassination and supersession by Michael II. the Amorian in 820. Our author has thus omitted the reigns of Stauracius and Michael I. — an understandable error, in view of their brevity. The confusion is not confined to our text. Ṭabarī (d. 923), the chief Arabic source for the period, confused the two Michaels, and recorded the accession of Michael II. as a restoration of Michael I. « In 811-812 the Greeks deposed their ruler Michael. He fled and became a monk, after ruling for two years, according to what is said. Leo (« *Liūn* ») the general succeeded to the throne » (III, p. 795). « In 818-189 the Greeks killed their king Leo, after he had ruled them for seven years and six months. They crowned Michael son of George for a second time » (III, p. 1000). For similar errors in other Arabic sources see A. A. VASILIEV, *Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae*. I. *Byzance et les Arabes* ; Tom. I. *La Dynastie d'Amorium*. Brussels, 1935, pp. 280 and 333. On the whole period see J. B. BURY. « *History of the Eastern Roman Empire*, 800-867. London, 1912. Leo's *patris* was Armenia. His parentage was mixed Armenian and « Assyrian » : *γένος δὲ τὸ μὲν ἐξ Ἀσσυρίων τὸ δὲ καὶ αὐτῶν Ἀρμενίων*. Theophanes Constinuatus p. 6, l. 4-5 : *ἦν δὲ τῷ γένει κατὰ συζυγίαν ἐξ Ἀσσυρίων καὶ Ἀρμενίων ἀναφυείς*. Genesius, p. 28, l. 19. In Theoph. Cont. *Ἀσσύριοι* = Arabs (cf. *καταπολεμεῖν τοὺς Ἀσσυρίους* p. 415, l. 12) and, it would seem in particular the Arabs inhabiting the territory of ancient Assyria. Cf. p. 55, l. 4. Leo's family on the one side thus probably came from Mesopotamia.

than in the days of Nicephorus (1). But they disapproved of his extending his hand with gifts and forgiveness for Muslim prisoners (2). The twelve patricians then met in council over some wine of theirs. They conferred on his case and condemned his acts. The most violent among them in condemnation was the patrician Michael, who later reigned over them. A woman ruled them after him (3).

News of their gathering and of what they had said reached Leo. He summoned Michael on the Sabbath day, and sent for a hair sack, the height of Michael. Then he put Michael's legs in the bottom of the sack, and ordered the sack to be raised. Michael was stood upright, and the top of the sack reached his head. Then Leo ordered sand to be poured in. It was poured in, and the sand reached the top of the sack. Then Leo gave orders, and it was sewn together with the hair of Michael's head (4).

Leo summoned the cooks and ordered them to prepare an abundance of food, such as is prepared on feast days (5). Then he said to the patricians, while Michael was with him in this condition : « When we meet tomorrow, I shall throw Michael into the sea. Then we shall dine, and make it a day of rejoicing ».

After they had left Leo's presence, the patricians assembled and said : « This Arab has already reached out his hand against Michael, and we fear lest he venture to attack all of us ». So they decided to take their swords, go to him, and kill him. This they did. Then they sat to discuss who should be raised (to the throne) in his place, and each one of them claimed that he should be king. One of them said to the rest

(1) Even the strongly hostile Greek writers were compelled to admit the achievements of Leo, cf. Theoph. Cont., p. 30, l. 8. Genes., p. 17, l. 18.

(2) There does not seem to be any support for this statement in the Greek sources.

(3) Possibly a reference to the rule of Theodora, a provincial of Paphlagonia, after the death of Theophilus, cf. Genes., p. 17.

(4) In the Greek historians the sentence on Michael is not executed. Michael is only imprisoned (Genes., p. 21, l. 4).

(5) According to Genesius, p. 20, l. 19, these events took place on Christmas eve.

of the assembly : « It would be best for you to crown Michael, for he will realise that you have saved his life ». They approved of this, and decided that it was the right thing to do. They took Michael out of the sack, and washed him. Then they brought the patriarch and the royal vestments, and clothed Michael with them. They told him that Leo had been killed, and they made him king over them.

Then they went to the royal audience-chamber, where the tables were already set up. They said to him : « Thou shalt dine, O king, of the food which Leo intended to eat after thy murder ». But Michael answered : « Shame to the king who tastes food when he still has obligations towards a man from among his friends and subjects, and has not yet given him satisfaction. You resurrected me after my death, and I shall not taste food until every one of you informs me of all his needs for all his life ». Then each one of them mentioned that which he hoped King Michael would grant him. And Michael granted all their requests. Then they asked him to eat, and he said : « We have disposed of that which was due to you. There remains that which is due to God and to king Leo. It would not befit me to eat before I do what is due to them both ». Then he said to the patriarch : « What is the punishment of one who deprives his king of the drawing of breath and the spirit of life ? » The patriarch answered : « He shall be deprived of breath and the spirit of life ». Then Michael said to them : « The patriarch has decreed for you that which may not be contradicted ». He ordered their decapitation and began to eat (1).

Amersham. BERNARD LEWIS.

(1) According to the Byzantine sources it was Theophilus, the son and successor of Michael, who punished the murderers of Leo (Theoph. Cont., p. 85), though Genes. p. 51, l. 2 states that Michael when about to die urged his son to take this step. The details of the two versions show a surprising similarity (cf. BURY p. 124).

NOTES SUR LE LIVRE DES CÉRÉMONIES

I

La question des lacunes

Le premier volume de l'édition critique du *Livre des Cérémonies* paru, il y a quelques années, par les soins de A. Vogt, comprend les trente-sept premiers chapitres du fameux ouvrage de Constantin Porphyrogénète.

La valeur scientifique de ce volume — texte revisé accompagné d'un sérieux commentaire — sera appréciée par tous les byzantinistes. Nombreuses sont les questions posées et discutées avec autorité dans ce commentaire. Le savant éditeur s'est appliqué tout particulièrement à l'étude des accidents survenus au texte dans la partie publiée du Livre des Cérémonies.

D'après l'examen de A. Vogt, l'ouvrage impérial dans la partie qu'il a publiée n'est pas complet : il s'y trouve une grave lacune et même un bouleversement du texte primitif. La numérotation du manuscrit qui saute du numéro 9 au numéro 20 confirme son hypothèse et témoignerait de la disparition de neuf chapitres. Le même savant voit une autre trace de l'accident supposé dans le fait que le cérémonial commence dans le manuscrit actuel par la fête de Pâques, tandis que, dans le texte original, il devait commencer par la Noël.

Les idées et les conjectures que A. Vogt a avancées sur la question appellent, nous semble-t-il, quelques corrections et précisions, ce que nous croyons pouvoir faire, en écartant la conjecture d'un bouleversement éventuel.

La numérotation trahit une lacune, c'est indiscutable. Mais celle-ci n'est pas aussi considérable qu'il y paraît. Tout d'abord, les chapitres manquants ne se trouvaient pas tous situés entre le numéro 9 et le suivant, endroit où il ne manque que le début de l'article sur Pâques. La partie comprise entre

la fin du numéro 9 et le chapitre 45 forme un traité à part. C'est un document, antérieur à Constantin Porphyrogénète, et qu'il a simplement recopié et inséré dans son ouvrage.

Quant à la première partie, les chapitres 1—9, elle est due à la plume de l'Empereur écrivain. Cette portion de l'œuvre n'est pas complète ; il y manque neuf chapitres ou plutôt neuf numéros, car, parmi les chapitres conservés, certains ne sont pas numérotés par le copiste, de sorte que la perte se réduit à quatre chapitres.

Avant d'exposer les raisons qui nous ont amené à ces conclusions, faisons le sommaire des chapitres de cette partie, telle qu'elle était, à notre avis, dans le texte primitif.

Chapitre I. Cérémonial de caractère général à observer pendant des sorties impériales en procession solennelle du Palais Sacré à Sainte-Sophie et inversement. Le chapitre finit par la remarque que ce cérémonial est applicable aux fêtes suivantes : le dimanche de Pâques, la Pentecôte, la Transfiguration, la Nativité du Christ, l'Épiphanie.

Ensuite viennent quatre articles qui traitent successivement du cérémonial propre à chacune des fêtes suivantes : le jour de Pâques, la Nativité de la Vierge, l'Annonciation et le samedi de Pâques.

Or ces articles ne sont pas numérotés, alors qu'ils sont, en fait, autant de chapitres distincts. Certaines réserves pourraient être faites à propos du premier article relatif au jour de Pâques. On pourrait en effet être tenté de ne pas le considérer comme un chapitre séparé, étant donné que le jour de Pâques a déjà été mentionné parmi les cinq fêtes à célébrer d'après le cérémonial général. Cependant, comme l'article est destiné à préciser l'application du cérémonial commun ou à le compléter pour le jour de Pâques, il y a des raisons de le tenir pour un chapitre indépendant, et nous le considérons comme tel (1).

Autre est le cas des trois articles sur la Nativité de la Mère de Dieu, l'Annonciation et le samedi de Pâques. Ce sont de

(1) Cf. le cas analogue qui confirme notre supposition. A la fin du cérémonial de la Nativité, chap. 2, p. 34, il est dit que, selon ce cérémonial, s'accomplissent les fêtes de l'Épiphanie, de la Pâque, mais on a quand même exposé le cérémonial de l'Épiphanie à part, au chap. 2 et celui de la Pâque au chap. 4.

grandes fêtes, et les articles consacré à leurs cérémonial avaient dû être numérotés primitivement comme des chapitres.

<Chap. 2.> Cérémonial du jour de Pâques (p. 17, ligne 16 — p. 20, ligne 29).
<Chap. 3.> Cérémonial de la Nativité de la Vierge (p. 20, l. 30 — 26, l. 21).
<Chap. 4.> Cérémonial de l'Annonciation (p. 26, l. 22 - 26, l. 31).
<Chap. 5.> Cérémonial du Samedi de Pâques (p. 26, l. 22 — 28, l. 20).

La place que tient cette dernière fête s'explique par l'avertissement de l'auteur que son cérémonial est conforme à celui de l'Annonciation (p. 26, l. 22).

Les chapitres qui suivent comprennent les chants et les acclamations pour toutes les solennités auxquelles la cour impériale participait, à savoir :

<Chap. 6.> Nativité du Christ = chap. 2 (de l'édition).
<Chap. 7.> Fêtes des Lumières = chap. 3 (de l'édition).
<Chap. 8.> Sainte Pâque = chap. 4 (de l'édition).
<Chap. 9.> Lundi après Pâques = chap. 5. (de l'édition).

Vient ensuite dans le manuscrit le dimanche après Pâques, ce qui dénote une lacune évidente, puisque tous les autres jours de la semaine de Pâques : mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi, sont omis. Ces jours comptaient pourtant parmi ceux qui se célébraient solennellement avec la participation de la cour. En effet, dans la seconde partie du texte réimprimé — que nous appelerons le Second Cérémonial, pour la distinguer de la partie qui nous occupe — une place leur a été réservée avec le cérémonial propre à chacun. Une seule exception : le samedi ayant le même cérémonial que le vendredi — l'auteur nous l'indique, p. 99, — ne figure pas à part. Ainsi, ces jours occupent quatre chapitres 20-24. On peut admettre avec vraisemblance la même disposition pour le Premier Cérémonial ; on aura alors :

<Chap. 10.> Mardi après Pâques.
<Chap. 11.> Mercredi après Pâques.

<Chap. 12.> Jeudi après Pâques.

<Chap. 13.> Vendredi après Pâques (le même pour le samedi).

<Chap. 14.> Dimanche après Pâques = chap. 6 de l'édition.

<Chap. 15.> Mésopentecôte = chap. 7 de l'édition.

<Chap. 16.> Ascension = chap. 8 de l'édition.

<Chap. 17.> Pentecôte = chap. 9 de l'édition, jusqu'à la page 56, l. 8.

Ici l'ordonnance des chants et des acclamations, et avec elle le premier cérémonial, prennent fin. La Transfiguration a le même cérémonial que la Nativité du Christ, comme il est indiqué à la fin du chapitre sur cette dernière (p. 34).

La numérotation continue pour le Second Cérémonial.

<Chap. 18.> Cérémonial du jour de Pâques = chap. 9, p. 56, l. 9 ; le début du chapitre manque, par suite de la chute de feuillets.

<Chap. 19.> Cérémonial du lundi de Pâques = chap. 10 de l'édition.

<Chap. 20.> Cérémonial du mardi de Pâques = chap. 20 de l'édition.

Comme on le voit, à cet endroit la numérotation rétablie par conjecture rejoint la numérotation réelle. L'importance de la lacune signalée est précisée et fortement réduite par la simple restitution des numéros. Plus loin tout est correct :

Chap. 21. Mercredi de Pâques.
Chap. 22. Invitation du Patriarche.
Chap. 23. Jeudi de Pâques.
Chap. 24. Vendredi de Pâques (et samedi).
Chap. 25. Dimanche de Pâques.
Chap. 26. Mésopentecôte.
Chap. 27. Ascension.
[Chap. 28. Fête de St-Élie.]
[Chap. 29. Dédicace de la « Nea ».]
[Chap. 30. Fête de S. Démétrius.]
Chap. 31. Élévation des précieux Bois.
Chap. 32. Nativité du Christ.
[Chap. 33. Fête de S. Basile.]

Chap. 34. Vigile des Saintes Lumières.
Chap. 35. Fête des Lumières.
Chap. 36. Hypapante.
Chap. 37. Fête de l'Orthodoxie (la fin, p. 147, l. 27-148).
Chap. 38. Fête du Bois de la Croix.
Chap. 39. Annonciation.
Chap. 40. Vigile des Rameaux.
Chap. 41. Jour des Rameaux.
Chap. 42. Grand Jeudi.
Chap. 43. Grand Vendredi.
Chap. 44. Grand Samedi.
Chap. 45. Union de l'Église.
(Chap. 46. Habillement des Souverains aux fêtes et aux cortèges.)

Ce traité de 46 chapitres comporte donc deux parties distinctes : l'une embrasse les premiers chapitres jusqu'à 17, l'autre, le reste, du chapitre 18 au chapitre 46. Ces deux parties de l'ouvrage diffèrent de façon marquante. Dans la première il est question partout des empereurs, des souverains, *οἱ δεσπόται*, tandis que, dans la seconde, le cérémonial ne connaît qu'un empereur, *ὁ βασιλεύς*. Il est superflu de faire des citations, de donner des preuves : on en trouvera autant qu'on voudra en feuilletant au hasard. Par exemple, la page 12 porte dix fois *οἱ δεσπόται*. Les acclamations se sont adressées à plusieurs souverains : *πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι*, ou *πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι σὺν ταῖς αὐγούσταις καὶ τοῖς πορφυρογεννήτοις* (pp. 30, 32, 39). On les appelle *εὐεργέται*, ou *θεόστεπτοι εὐεργέται* (pp. 36, 58, 53) ou *ἀνδρειότατοι δεσπόται* (p. 55), etc. Les formes, les expressions employées au pluriel attestent l'existence simultanée de plusieurs souverains.

« L'empereur » n'apparaît dans cette partie que lorsqu'il s'agit d'un des empereurs ; par exemple, on lit : *ἀνίστανται οἱ δεσπόται* (p. 18, l. 16), mais : le préposite prend l'ordre *τοῦ δεσπότου* (p. 18, l. 9) ; ou *καὶ ἐπιδίδωσιν ὁ παιριάρχης τῷ μεγάλῳ βασιλεῖ τὸν θυμιατόν* (p. 12, l. 6) etc. L'empereur à qui le patriarche a donné l'encensoir est qualifié de « grand » pour le distinguer de ses collègues ; ailleurs il est dit que le patriarche passe l'encensoir à l'empereur *τῷ βασιλεῖ*, sans aucun qualificatif (p. 22, l. 12).

Il en va tout autrement dans le Second Cérémonial, où il n'est jamais question des souverains, mais toujours d'un seul empereur, *ὁ βασιλεύς*. Prenez n'importe quel chapitre, par exemple le chap. 10. « On attend l'Empereur », *τὸν βασιλέα* (p. 65, l. 12). *Ὁ δὲ βασιλεύς... φορῶν σάγιον χρυσοῦν* (p. 65, l. 15) : *διελθὼν ὁ βασιλεύς* (p. 66, l. 4) ; « une révérence à l'Empereur », *τῷ βασιλεῖ* (l. 7) ; « l'Empereur étant précédé » (l. 12 et 25) ; « l'Empereur arrive » (l. 19) ; les « factions reçoivent l'Empereur » (l. 30). A cet égard le chapitre 9 est fort démonstratif. Le dernier chapitre du Premier Cérémonial et le début du Second se sont trouvés réunis au chapitre 9, à la suite de la perte de feuillets. Or, on distingue bien qu'il y a deux morceaux d'origine différente : dans l'un on acclame « les empereurs », *θεόστεπτοι εὐσεβεῖς εὐεργέται* (p. 54, l. 16), dans l'autre on parle partout « de l'Empereur », *βασιλεύς*, et cela jusqu'à dix fois en une seule page (p. 59). Retenons donc cette différence entre les deux traités.

Cependant le Second Cérémonial contient quelques chapitres qui parlent aussi des « souverains » et comme tels s'apparentent au Premier Cérémonial. Ce sont les chapitres que nous avons mis entre parenthèses et qui reproduisent les protocoles des fêtes: Saint-Élie, la Néa ou Nouvelle Église, Saint-Démétrius, et Saint-Basile (chap. 28-30 et 33), ainsi que le chapitre final sur la garde-robe impériale et la glose à la fin de l'Orthodoxie.

Ainsi, au chapitre de Saint-Élie, la procession est honorée de la présence « des souverains », *οἱ δεσπόται* ; et cela se répète une quinzaine de fois dans l'espace de quelques pages. L'un de ces souverains s'appelle « grand empereur », *μέγας βασιλεύς*, les autres sont les « jeunes empereurs », *οἱ μικροί* (p. 107, l. 10). Le grand empereur « distribue les petites croix aux dignitaires », lit la liste des invités (p. 109, l. 19) et sort de l'église avec le patriarche (p. 108, l. 18). La même chose s'observe aux chapitres 29, 30, 33 et 37. Ces quatre chapitres connaissent une chambre de Saint-Théodore, *ἡ καμάρα τοῦ Ἁγίου Θεοδώρου*, où les souverains revêtent leur chlamyde pour commencer la cérémonie (pp. 107, 110, 113, pour le chap. 33 ci-dessous). Cette chambre n'est pas mentionnée dans les autres chapitres du Second Cérémonial, mais elle est connue du Premier Cérémonial : celui-ci fait mention de l'oratoire

de Saint-Théodore où on gardait la verge de Moïse et qui se trouvait au Chrysotriclinos (p. 4) ; la chambre appartenait donc à cet oratoire. Peut-être ce trait commun témoigne-t-il aussi d'une affinité existant entre ces chapitres et le Premier Cérémonial.

Dès lors, une question se pose : quel est « le seul empereur » et qui sont « les souverains » ? Question qui se ramène à préciser les rapports chronologiques des deux documents.

L'ère de plusieurs empereurs simultanés sur le trône commence avec la dynastie de Basile I, dite macédonienne. Basile I a couronné ses deux fils Léon et Alexandre. Léon régna avec son frère. Alexandre eut pour collègue son neveu Constantin Porphyrogénète. Celui-ci partagea le pouvoir avec Romain Lécapène, associé de son fils Christophe de 921 à 931, de ses deux fils Étienne et Constantin de 924 à 945 ; Constantin Porphyrogénète couronna son fils Romain en 945 et ils règnèrent ensemble jusqu'à 959. Ainsi, de l'avènement de Basile jusqu'à la mort de Constantin Porphyrogénète, le trône a été occupé par plus d'un empereur.

Par conséquent, le Second Cérémonial avec tous les chapitres, où il est question d'un seul empereur provient d'une époque antérieure à Basile I. D'autre part, ce document connaît le titre de patrice-anthypate : *εἰσάγει βῆλον δεύτερον πατρικίους καὶ ἀνθυπάτους* (p. 56, l. 17), et puisque ce titre a été créé par Théophile vers 830 pour en honorer son gendre et successeur présumé Alexios-Mouselé, le document est donc postérieur à cette date. La fête de l'Orthodoxie offre une date plus précise encore. C'est la fête du culte des images qui a été restaurée au concile de 843. On célébra la décision des pères, le jour même du Concile, avec la participation de la cour ; et dès lors ce jour mémorable entra dans le cycle des fêtes que la cour impériale célébrait par de grandes solennités. Les controverses qui avaient pendant plus d'un siècle troublé l'Empire prirent fin pour toujours. Pour marquer davantage l'importance de ce triomphe de l'église, il fut, semble-t-il, décidé de rendre le même honneur à la mémoire de l'Union de l'Église, c'est-à-dire du concile de 787, parce qu'il avait le premier combattu la politique iconoclaste. La célébration de cette fête se faisait à l'Église de Sainte-Irène, sans doute, en souvenir de l'impératrice Irène, à qui l'on attribue l'initiative

du concile de 787 tout comme le projet du concile de 843 revient à l'impératrice Théodora.

L'empereur qui figure dans le protocole de l'Orthodoxie et dans celui de l'Union est Michel, fils de Théodora (1). Ces deux fêtes s'avèrent les plus récentes parmi celles quisont contenues dans le Second Cérémonial.Les autres existaient depuis longtemps, mais leurs protocoles ont peut-être été mis au point et codifiés sous Théophile qui aimait beaucoup la solennité et la magnificence.

Passons à une autre question. Les quatre chapitres du Second Cérémonial où l'on parle de plusieurs empereurs et le Premier Cérémonial datent-ils de la même époque et les « souverains » qui assistent aux cérémonies sont-ils les mêmes ?

Dans le Premier Cérémonial il est dit qu'au moment où on apporte les saints dons sur la sainte Table, « les souverains se placent en dehors des saintes portes, *le premier* souverain à droite, *le second* à gauche » ; *οἱ δεσπόται ... ἵστανται ἔξω τῶν ἁγίων θυρῶν, ὁ μὲν πρῶτος δεσπότης δεξιᾷ, ὁ δὲ δεύτερος ἀριστερᾷ* (chap. I, p. 12). C'est un passage décisif : il n'est pas douteux que « le premier » empereur soit Constantin lui-même, et le second, son fils Romain couronné le jour de Pâques, le 6 avril 945. L'expression « premier empereur » est propre à la plume de Constantin Porphyrogénète et elle revient fréquemment dans le second livre des Cérémonies aux chapitres où il est question des souverains, *δεσπόται* : *καὶ ἐπιδίδωσιν ὁ πατριάρχης θυμιατόν τῷ πρώτῳ βασιλεῖ*, II, p. 533 (éd. Bonn) ; *καὶ λαμβάνει ὁ πρῶτος βασιλεὺς θυμιατόν*, ibid., p. 552, 563 ; *ὁ πρῶτος βασιλεὺς ἐντίθησιν ἀλειπτόν*, ibid., p. 555.

Le « premier » empereur y est appelé aussi « empereur aîné », pour le distinguer du « plus jeune » empereur : *φιλεῖ τοὺς πόδας καὶ τὰ γόνατα τοῦ μεγάλου βασιλέως, ὁμοίως καὶ τοῦ μικροῦ*, ibid., p. 529 ; *εἴτε τοῦ μεγάλου βασιλέως, εἴτε τοῦ μικροῦ, εἴτε τῆς αὐγούστης, ibid.*, p. 511.

Partout l'écrivain empereur se désigne lui-même par l'expression « premier empereur » ou empereur « aîné », et il dé-

(1) Bury, *History of the Eastern Roman Empire*, p. 82, note 3, croit aussi que le cérémonial de la fête de l'Orthodoxie a été rédigé sous Michel.

signe son fils et corégent Romain par les mots d'empereur « mineur ».

Mais, dans les quatre chapitres du second cérémonial qui nous occupent, *οἱ δεσπόται* ne semblent pas être Constantin Porphyrogénète et son fils Romain. La fête de Saint-Élie et celle de la Nouvelle église ont été établies par Basile I d'après le témoignage de la scolie (chap. 28, p. 106, note 1, et chap. 29, p. 116, note 1). Nous retrouvons, en effet, ces deux fêtes insérées dans le *Clétorologe* de Philothée écrit en septembre, Indiction III = 899 (*De Cerimoniis*, II, p. 775, 19 et 776, 13).

Les protocoles de deux fêtes sont rédigés en même termes, sauf le service des Vêpres et une scène au début du cortège : ces deux derniers points retiennent l'attention.

Les Vêpres se célébraient dans l'église de la Sainte-Vierge du Phare à la veille de la fête de Saint-Élie et finissaient par un chant que l'empereur Léon avait composé et qui s'exécutait sur la mélodie de « *Συνταφέντες σοι* ». Ensuite on distribuait aux dignitaires de la part de l'Empereur de petites croix d'argent : *ἐπιδίδοται τοῖς τε μαγίστροις, πραιποσίτοις, ἀνθυπάτοις πατρικίοις τε καὶ ὀφφικιαλίοις παρὰ τοῦ βασιλέως ἀνὰ ἑνὸς ἀργυροῦ μικροῦ σταυροῦ* (chap. 28, p. 106, 20 - 107, 1, éd. Vogt).

Philothée répète la même chose : *προεκτελεῖται δὲ πρὸ αὐτῆς τῆς ἡμέρας ἐν τῇ παραμονῇ ἑσπερινὸν ἐν τῷ Φάρῳ, καὶ ᾄδεται παρὰ πάντων ἀπολύσιμον ᾆσμα ἰσόμελον τοῦ « Συνταφέντες », καὶ δίδοται τοῖς μαγίστροις, πραιποσίτοις, ἀνθυπάτοις πατρικίοις καὶ ὀφφικιαλίοις εἰς τύπον παρὰ τοῦ βασιλέως σταυρίτζια ἀργυρᾶ.* (1).

Le lendemain, dès l'aube, le sénat vient en chlamyde blanche devant les souverains qui sont en divitision pourpre. Les souverains passent dans la chambre de Saint-Théodore et revêtent leur chlamyde, *καὶ ἐξερχόμενοι καθέζονται, ὁ μὲν μέγας βασιλεὺς ἐπὶ τοῦ θρόνου, οἱ δὲ μικροὶ ἔνθεν κἀκεῖθεν ἐν χρυσοῖς σελλίοις. Τοῦ δὲ κουβουκλείου εἰσελθόντος κατὰ τὸν τύπον τῆς βαϊοφόρου καὶ εἰς τὴν οἰκείαν τάξιν στάντος, ἤγουν δεξιὰ καὶ ἀριστερά, ὅ τε τοῦ σακελλίου καὶ οἱ ξενοδόχοι καὶ γηροκομικοί, προσάγοντες τῷ βασιλεῖ τοὺς κατὰ τύπον χρυσοστοι-*

(1) *De Cerimoniis*, II, p. 776, 16-20.

βάστους σταυρούς. Καὶ εἶθ' οὕτως εἰσάγεται στοιχηδὸν πᾶσα ἡ τάξις τῶν τε μαγίστρων ἀνθυπάτων πατρικίων καὶ ὀφφικιαλίων καὶ ἄλλων, ὧν ἂν κελεύσωσιν οἱ δεσπόται καὶ ἐπιδίδωσιν ὁ βασιλεὺς ἑνὶ ἑκάστῳ τούτων ἀνὰ ἑνὸς σταυροῦ (chap. 28, p. 107, 9-19).

Ce passage est résumé par Philothée comme suit : *τῇ δὲ ἐπαύριον ἡμέρᾳ, ἐν ᾗ τὴν ἑορτὴν ἐκτελοῦμεν, προκαθέζεται ὁ βασιλεὺς μετὰ ἀλλαξιμάτων ἐπὶ τοῦ ἐνδόξου χρυσοτρικλίνου, καὶ παρεστῶτος τοῦ μυστικοῦ κουβουκλείου, εἰσάγονται ὅ τε τοῦ σακελλίου καὶ οἱ ξενοδόχοι καὶ γηροκόμοι, προσάγοντες σταυροὺς χρυσοστοιβάστους κατὰ μίμησιν τῆς ἑορτῆς τῶν βαΐων, καὶ λαμπροφορούντων πάντων, εἰσάγεται ἡ τάξις τῶν μαγίστρων, ἀνθυπάτων πατρικίων καὶ ὀφφικιαλίων ἔμπροσθεν τοῦ δεσπότου, καὶ διανομῆς τῶν λεχθέντων σταυρίων ὑπὸ τοῦ βασιλέως γενομένης, τελεῖται ... πρόλευσις.* (1).

L'affinité des deux textes est évidente, mais auquel des deux revient la priorité ? Philothée décrit le cérémonial des banquets sans trop s'intéresser au cérémonial des fêtes. Pourtant il a prêté attention au cérémonial de la Saint-Élie. On célébrait cette fête le 20 juillet, jour mémorable pour l'empereur Léon VI, car c'était le jour anniversaire de sa délivrance du cachot où son père l'avait enfermé par suite de la calomnie de Santabarène. Philothée atteste, en effet, que ce jour-là on fêtait la mémoire d'Élie et en même temps la délivrance heureuse du détenu impérial : *ἡ ἀνάκλησις τῆς περιορίσεως τοῦ εὐσεβοῦς ἡμῶν βασιλέως* (2). N'était-ce pas une raison de plus pour qu'on donnât à ce jour une solennité particulière suivant un cérémonial élaboré, peut-être, par l'Empereur lui-même ? L'hymne qu'on chantait à l'office des Vêpres, et qui avait été composé par l'Empereur, en est, semble-t-il, un bon témoin.

Mais, à cette hypothèse s'oppose le passage cité plus haut, qui nous apprend que « le grand empereur s'asseoit sur le trône et les petits de chaque côté, sur des sièges d'or ». Si *οἱ δεσπόται* du texte peut encore être compris comme allusion à Léon VI et à son frère Alexandre, qui avaient régné ensemble, *ὁ μέγας βασιλεύς* et *οἱ μικροί* ne le peuvent pas, car sous Léon VI

(1) *Ibid.*, II, 776, 20 - 727, 6.
(2) *De Cerimoniis*, II, p. 776, 15.

il n'y avait qu'un seul *μικρός*. On ne saurait penser non plus au règne de Constantin Porphyrogénète et de Romain, son fils pour la même raison. L'époque de Romain Lécapène, certes, en comptait plusieurs, mais ce serait vraiment trop humiliant pour Constantin Porphyrogénète d'honorer du nom de « grand empereur » Lécapène l'usurpateur, et de se classer parmi les fils de l'usurpateur, comme « petit empereur ». A tout prendre, il n'y a qu'une époque à choisir, c'est celle de Basile I, « grand empereur » et de ses fils Léon et Alexandre couronnés de bonne heure « petits » empereurs. Cela engage à admettre que Basile I, en instituant la fête de Saint-Élie à cause de la prédilection que ce prophète biblique lui inspirait, avait en même temps élaboré un cérémonial. Son fils Léon a doté la fête d'un hymne de son inspiration et peut-être a révisé le protocole pour donner plus d'éclat à ce jour de double importance, sans éliminer la mention du grand et des petits empereurs.

L'autre fête, la dédicace de la Nouvelle Église, se célébrait d'après un cérémonial qui reproduit la partie essentielle du protocole de la fête de Saint-Élie.

Quant à Saint-Démétrius et à Saint-Basile, leurs fêtes ont été établies par Léon VI. Philothée ne les connaissait pas : elles ne se trouvent pas dans son *Clétorologe*. Donc, elles sont postérieures à la date du Clétorologe, septembre 899. L'Empereur avait dédié à Saint-Démétrius un tropaire qu'on chantait à sa fête sur la mélodie de « *λαθὼν ἐτέχθης* ». Il semble que l'oratoire de Saint-Démétrius près de la salle de Chrysotriclinos ait été construit et sa fête établie après le siège de Thessalonique en 904, à l'occasion de l'intervention miraculeuse de ce martyr dans la défense de la ville, ainsi que le rapporte la légende.

On se demande si l'oratoire de Saint-Basile près du Chrysotriclinos n'était pas construit en l'honneur de Basile I, dont la fête de Saint-Basile était la fête onomastique. La partie authentique du protocole de cette fête remonte également au règne de Léon VI, et les « souverains » qui s'y trouvent mentionnés sont lui-même et son collègue Alexandre. Dans son *Clétérologe*, Philothée parle souvent de « souverains », expression sous laquelle il comprend les mêmes empereurs.

Enfin le chapitre 46, sur l'habillement des empereurs aux fêtes et aux cortèges, appartient à la plume de Constantin Porphyrogénète. Ce chapitre attire l'attention surtout par l'ordre que suivent les fêtes énumérées. Il commence par Pâques tout comme dans le second Cérémonial. C'est une preuve qu'il n'y a pas de « bouleversement » dans notre texte, ou s'il y en a, il est l'œuvre de son auteur et non pas d'un copiste. A. Vogt a raison quand il affirme que le calendrier ecclésiastique s'ouvrait primitivement par la Nativité du Christ. En effet, nous le voyons chez Philothée. Mais c'est Constantin Porphyrogénète lui-même qui a changé cet ordre pour faire débuter par Pâques. L'église arménienne connaît les deux systèmes : le calendrier le plus ancien, à en juger d'après les anciens lectionnaires, commençait par la Nativité et l'Épiphanie qu'on célébrait ensemble le 6 janvier. Mais, plus tard, on voit le calendrier commencer à la fête de Pâques : ce calendrier a probablement été rédigé en Cilicie, à l'imitation des Byzantins. La procession la plus solennelle à laquelle participait la cour impériale s'accomplissait le jour de Pâques. Aussi Constantin Porphyrogénète a-t-il mis ce jour en tête de son ouvrage. Au premier chapitre (p. 17) l'auteur énumérant les fêtes qu'on devait célébrer selon le cérémonial décrit, a d'abord parlé de Pâques, puis ensuite de la Pentecôte, de la Transfiguration, de la Nativité et de l'Épiphanie.

Le *Livre des Cérémonies* n'est pas un ouvrage conçu d'après un plan arrêté d'avance. C'est un recueil désordonné, ou, comme le dit l'auteur, un bouquet de fleurs ramassées partout, pour embellir la splendeur de la cour impériale. Constantin n'avait pas pour but de donner le cérémonial de toutes les sorties des souverains, mais seulement le cérémonial des sorties aux grandes fêtes « despotiques » y compris les « théométoriques » qu'on considérait comme « despotiques ». Il a esquissé d'abord un cérémonial de caractère général, à l'usage de toutes ces fêtes, avec l'indication des chants et des acclamations pour chaque fête. C'est ce que nous avons appelé le Premier Cérémonial, chap. 1-<17> (1).

(1) Nous n'entrons pas dans les détails de la question ; remarquons seulement que le renvoi de A. Vogt p. 13 au chap. 32, p. 124 est

Ensuite s'y trouve adjoint un autre cérémonial que nous avons appelé le Second. Celui-ci n'est pas de la plume de notre auteur : il existait antérieurement. L'auteur l'a simplement inséré dans son ouvrage avec quelques adjonctions ou retouches qui sont reconnaissables.

La cour avait des sorties aussi aux jours ordinaires ou aux fêtes des martyrs. La cérémonie et le cortège moins pompeux, propre à chacune des fêtes de cet ordre, ont été traités par l'auteur dans le deuxième Livre des *Cérémonies*, chap. 6-14. Il est inutile de chercher, avec A. Vogt, un ordre logique soit dans l'ensemble, soit dans les parties séparées de la compilation de l'Empereur écrivain.

II

Sur le chapitre 33

Depuis la construction, près du Palais Sacré, d'un sanctuaire dédié à la mémoire de Saint-Basile, la fête de celui-ci était devenue aulique et se célébrait avec une certaine solennité. Le chapitre 33 du *Livre des Cérémonies* expose le protocole de cette fête.

Les souverains se rendent à l'Église de la Vierge de Phare, située, elle aussi, à proximité du Palais. De là ils vont, en cortège solennel, à l'église de Saint-Basile, assistent à l'office et rentrent sans aucun apparat officiel au Chrysotriclinos. La cérémonie du jour est terminée.

Suit un récit épisodique. A la troisième indiction, au jour de cette fête, au lieu de rentrer au Chrysotriclinos, les souverains s'en allèrent avec tous les dignitaires à la Magnaure, où eut lieu la réception selon l'ordre habituel : le premier *βῆλον* : magistres ; second *βῆλον* : <anthypates> - patrices ; troisième *βῆλον* : les sénateurs.

Ensuite l'ostiaire introduisit le premier *βῆλον* : le magistre

faux ; il se rapporte à la page précédente, où il est question des oblats, et veut dire qu'au moment de la communion les souverains se comportent comme lors des oblats.

et archonte de Taron ; le second *βῆλον* : les amis bulgares ; le troisième *βῆλον* : les premiers officiers du magistre et archonte de Taron. Là cérémonie étant finie, les souverains acclamés, rentrent dans le Palais Sacré.

Il n'est donc pas douteux que nous trouvons ici le cérémonial du jour à observer chaque année, et la description d'une réception occasionnelle qui eut lieu le même jour de la troisième indiction dans la Magnaure.

Mais l'interprétation d'A. Vogt est toute différente de la nôtre. Pour lui, la scène de la réception appartient au cérémonial et les lignes seules concernant le départ pour la Magnaure constituent une glose introduite par erreur dans le texte. Il conjecture aussi que l'indiction III représente l'année 944-945, où Constantin Porphyrogénète se débarrassa de son tuteur Romain Lécapène ; et à cette occasion, peut-être, fut organisée une réception dans la Magnaure. Une hypothèse de ce genre est bien peu vraisemblable, comme l'auteur le reconnaît lui-même. En effet, la scène de la réception ne peut faire partie du protocole du jour, puisque, entre autres personnages, y figure le magistros de Taron qui n'assistait certainement pas à la fête chaque année. La réception n'était pas même obligatoire d'après le protocole du jour : il n'y avait pas de réceptions non plus aux jours de la Saint-Démétrius, de la Saint-Élie, et de la Nouvelle Église.

A. Vogt trouve que le récit du départ à la Magnaure se place au milieu de deux phrases qui se suivent normalement, et pour cette raison il le tient pour une glose que le scribe aurait insérée dans le texte.

Cette supposition ne trouve pas sa justification dans le contexte. En effet les souverains étaient en chlamyde pendant toute la cérémonie, tandis que la phrase qui, d'après A. Vogt, constitue la suite normale, mais qui serait séparée par la glose, nous apprend que « les souverains revêtent leurs chlamyde ». Il s'en suit qu'il y avait eu un moment où les souverains avaient enlevé leur chlamyde, puisqu'ils doivent ensuite s'en revêtir de nouveau. Ce moment n'étant pas spécifié, on ne peut affirmer que la suite soit normale.

En vérité, ce moment est mentionné dans la prétendue glose : lors du départ à la Magnaure les souverains étaient « revêtus du divitision et du sagion ». Après le service dans l'église de

Saint-Basile, ils avaient enlevé leur chlamyde. Arrivés à la Magnaure ils revêtirent de nouveau leur chlamyde et s'assirent sur le trône nouvellement construit. La phrase « séparée » est donc bien à sa place. Dans cette phrase il y a une chose qui se répète dans la « glose », ce qui a, peut-être, égaré la pensée de Vogt. Dans la « glose », les souverains revêtent leur chlamyde, après que « tout le cérémonial de la réception a été accompli », *πάσης τῆς καταστάσεως τῆς δοχῆς τελεσθείσης*. En quoi consistait ce cérémonial? C'est à ce point que répond la phrase séparée : « le maître des cérémonies sépare au dehors les *βῆλα* selon la coutume, les magistres, les <anthypates>-patrices et autres sénateurs », après quoi les souverains revêtent leur chlamyde et prennent leur couronne.

Il est certain que la réception a eu lieu dans le palais de Magnaure et qu'elle n'avait d'autre but que de présenter aux souverains le magistros de Taron et les amis bulgares. Pour trouver confirmation de cette thèse on n'aura qu'à consulter le chapitre 15 du deuxième *Livre des Cérémonies* : *Ὅσα δεῖ παραφυλάττειν, δοχῆς γενομένης ἐν τῷ μεγάλῳ τρικλίνῳ τῆς Μαγναύρας, τῶν δεσποτῶν καθεζομένων ἐπὶ τοῦ Σολομωντείου θρόνου.*

Ce chapitre offre le cérémonial complet des réceptions qui se donnaient dans la Magnaure. Le chapitre 33 est un sommaire du même cérémonial. Quelques citations suffisent pour révéler les rapports étroits existant entre ces deux chapitres.

Chap. 15 (= Reiske, II, p. 567) : *καὶ περιβαλλόμενοι οἱ δεσπόται τὰ διβητήσια καὶ τὰ χρυσοπερίκλειστα σαγία* = chap. 33 (éd. Vogt, p. 128) : *ἀπὸ διβητησίων περιβεβλημένοι καὶ τὰ χρυσοπερίκλειστα σαγία.*

Ibid., ligne 13 : *καὶ ὅτε πάντα καλῶς εὐτρεπισθῶσιν ὑπό τε τοῦ τῆς καταστήσεως ... εἰσέρχονται οἱ πραιπόσιτοι καὶ ὑπομνήσκουσι τοὺς δεσπότας· καὶ εὐθέως ἐξέρχονται οἱ δεσπόται καὶ ἀπέρχονται ἔνθα αἱ χλαμύδες καὶ τὰ στέμματα ἀπόκεινται, καὶ περιβαλλόμενοι τὰ αὐτὰ ὑπὸ τῶν πραιποσίτων, ἀνέρχονται καὶ καθέζονται ἐπὶ τῶν θρόνων* = chap. 33, p. 128, l. 12 : *καὶ ὅτε πάντα καλῶς εὐτρεπισθῶσιν, ὑπομιμνήσκεται ὁ βασιλεὺς καὶ <οἱ δεσπόται> περιβάλλονται τὰς χλαμύδας καὶ τὰ στέμματα καὶ ἀνιόντες καθέζονται ἐπὶ τῶν ἑαυτῶν θρόνων.*

Ensuite sur un signe du préposite, l'ostiaire fait entrer le premier *βῆλον* : *τοὺς μαγίστρους* ; le deuxième *βῆλον* : *τοὺς*

<ἀνθυπάτους> - πατρικίους ; le troisième βῆλον : τοὺς συγκλητικοὺς καὶ ἁπλῶς ὅσα ἄν βῆλα ἔχει ἡ συνήθεια καὶ ἡ τάξις τῶν δοχῶν = chap. 33, p. 128, l. 20-23 : les mêmes βῆλα et la dernière phrase reproduite littéralement. Après cela, l'ostiaire introduit l'étranger : εἰσάγει τὸν ἐθνικόν, δηλονότι κρατουμένον ὑπὸ τοῦ κατεπάνω τῶν βασιλικῶν καὶ ὑπὸ τοῦ κόμητος τοῦ σταύλου ... καὶ τοῦ λογοθέτου τοῦ δρόμου. = chap. 33, p. 128, l. 23 et sqq.

Ensuite viennent οἱ προκριτώτεροι τούτου ἄνθρωποι, ... εἰσάγει τὸ τοῦ ἐθνικοῦ κανίσκιον εἰ δὲ καὶ ἔστιν ἕτερος φίλος ; tout cela se retrouve également au chap. 33.

La cérémonie terminée, κατίασιν οἱ δεσπόται ἀπὸ τῶν θρόνων, καὶ τὰ τούτων ἐκβάλοντες στέμματά τε καὶ χλανίδια, περιβάλλονται τὰ χρυσοπερίκλειστα αὐτῶν σαγία, καὶ εἰσέρχονται μυστικῶς ἐν τῷ θεοφυλάκτῳ παλατίῳ = passage reproduit littéralement, à la fin du chapitre 33.

Ajoutons : καὶ εἰσέρχονται εἰς τὸν μέγαν τρίκλινον, ἐν ᾧ καὶ ὁ Σολομώνειος ἵδρυται θρόνος = chap. 33, p. 128, l. 7 : καὶ ἀνελθόντες ἐκάθισαν ἐν τῷ νεοκατασκευάστῳ σένζῳ τῷ ἱσταμένῳ ἐν τῷ τοιούτῳ τῆς Μανναύρας τρικλίνῳ.

En présence de ce fait, nous ne croyons pas possible de contester les conclusions que nous avons tirées de l'examen du chapitre 33 et qui se trouvent parfaitement confirmées par le parallélisme constaté entre le chapitre discuté et le chapitre 15. Par conséquent, il est sûr que la fête donnée dans le palais de Magnaure n'avait pas d'autre but que la réception du magistros et archonte de Taron et des amis bulgares. Nous savons bien que c'est dans la même salle de Magnaure que l'empereur Léon VI reçut les envoyés de Tarse et de Mélitène, arrivés à la capitale avec le père de Samonas : καὶ τούτους ὁ βασιλεὺς ἐδέξατο μεγάλην δοχὴν ποιήσας καὶ κόσμῳ πολλῷ τὴν Μαγναύραν κατακοσμήσας (Cedr. II, p. 270).

S'il est prouvé qu'il n'y a pas dans le récit de la réception de paragraphe glose, mais que le tout forme un ensemble, nous n'avons pas encore établi cependant si cet ensemble appartient au texte authentique ou s'il constitue une scolie postérieure. La solution dépend du rapport à établir entre les deux chapitres rapprochés.

Le chapitre 15 du second *Livre des Cérémonies* étant plus complet et plus circonstancié peut, de prime abord, prétendre

à la priorité, et puisque ce livre est rédigé en 957-959, la conclusion serait défavorable au chapitre 33. Mais il n'est pas exclu que le chapitre 15 soit basé sur le chapitre 33 qui serait une version sommaire, mais comportant les éléments essentiels du cérémonial. Tout dépend des faits mentionnés dans le récit de la réception. Qui est le prince magistros de Taron, et quelle année représente l'indiction III?

A l'époque qui nous intéresse il n'y avait qu'un seul prince de Taron, porteur de la dignité de magistros : c'était Grégoire ou Krikorik, — ainsi l'appelle Constantin Porphyrogénète — dont les relations avec l'empereur Léon VI ont été discutées au chapitre 43 du *De administrando Imperio*. Krikorik avait hérité du pouvoir en avril 898. Il s'était rendu à la capitale sur l'invitation de Léon VI, qui l'avait honoré du titre de magistros. Il avait entretenu aussi de bonnes relations avec Romain Lécapène, mais Constantin Porphyrogénète qui le mentionne ne dit rien qui permette de conjecturer qu'il entreprit un nouveau voyage vers la capitale, sous Romain Lécapène.

Si l'on s'en tient au règne de Léon VI, le premier janvier de la troisième indiction tombe le premier du même mois de l'année 900. Cette date n'est pas satisfaisante. L'empereur Léon VI se plaignait de la politique ambiguë de Krikorik entre l'Empire et le Khalifat, et après quelques efforts pour l'attirer dans la sphère des intérêts de l'Empire, il l'invita dans la capitale et le combla d'honneurs dans le même but. En 900, au mois de janvier, Krikorik était dans la deuxième année de son règne — temps assez court pour juger de sa politique et surtout pour la condamner comme le fait l'empereur Léon VI. On a raison de douter que la date soit correcte.

D'autre part, l'envoyé de l'Empereur qui a accompagné Krikorik, ainsi que son fils et son frère à Constantinople était Constantin Lips. Il avait en 900 une fille nubile, prête à se marier avec le frère de Krikorik, et il vivait encore en 951-952. Pour avoir une fille nubile, Constantin devait avoir tout au moins 30 ans, et en 951 il serait un vieillard de 80 ans au moins, âge trop avancé pour un hétériarque.

Ces considérations nous ont inspiré une conjecture fort simple : corriger indiction III en Indiction XIII = 910, *ἰνδικτιῶνι <ι>γ'*. De cette façon l'empereur Léon VI aurait eu assez de temps (898-910) pour suivre la tendance politique du

prince de Taron et pour s'en faire une idée précise ; et Constantin Lips serait rajeuni de dix ans.

Un fait vient corroborer cette conjecture. En 358, de l'ère arménienne = avril 909 - avril 910, à Constantinople un prince arménien, nommé Ašot, a commandé un Évangile, qui est parvenu jusqu'à nous et où le scribe, un certain T'out'ael, « serviteur du serviteur du Christ, le Seigneur Ašot », fait l'éloge de son patron Ašot, l'appelant « intelligent, riche d'esprit, passionné de lecture, portant l'admirable nom du généralissime arménien, très glorieux, d'une splendeur divine, aimant le Christ » pour lui avoir fait don comme d'un *βραβεῖον* des quatre évangiles » (1). Il ne serait pas trop hasardeux, croyons-nous, de reconnaître dans ce prince si renommé, Ašot, fils de Krikorik, celui qui avant Krikorik s'était rendu auprès de l'empereur et était revenu, décoré du titre de protospathaire. La date du manuscrit s'accorde parfaitement avec la conjecture : Ašot et Apoganem seraient allés à la capitale au cours de l'année 909, et Krikorik, à leur retour, à la fin de l'année pour être le premier janvier 910 dans la ville. Nous n'insistons pas sur la correction de l'indiction III, mais nous renonçons sans réserve à l'an 900. Le prince Ašot, âgé en 900, admettons, de vingt ans au moins, aurait eu en 968 lorsqu'il mourut, 88 ans, ce qui est aussi peu probable que le cas de Constantin Lips. Les souverains mentionnés dans notre texte seraient, en l'an 910, Léon VI et son frère Alexandre. Les « amis » bulgares sont les envoyés du roi bulgare venus à l'occasion de la fête de Noël ou, comme dit notre auteur, arrivés « pour célébrer avec nous la fête ». Depuis la bataille de Bulgarophygon en 896 jusqu'à celle d'Achelous en 917 aucun conflit armé n'est connu entre l'Empire et la Bulgarie S'il y avait une tension politique, elle n'empêchait pas de respecter certaines formalités coutumières.

Mais s'il faut s'en tenir à l'indiction III, il est nécessaire de la chercher en dehors de l'année de 900. L'indiction III qui vient après 900 tombe en l'an 915. Celle-ci ne convient pas,

(1) Garegin Vardapet, *Carte de la paléographie arménienne* (en arm.), p. 22-23. Le manuscrit du village de Meešen, maintenant dans la Bibliothèque patriarcale d'Ejmiacin.

parce qu'à cette époque régnait l'impératrice Zoé, tandis que dans notre texte il est question des *δεσπόται* ; l'indiction III suivante correspond à l'an 930, ce qui donne à réfléchir.

A. Vogt place la réception du magistros de Taron et des amis bulgares entre 927 et 930, parce que « nous savons, dit-il, que Krikorik mourut en 930 ». Malheureusement, aucune source, aucune donnée n'existe à ce sujet. Si, négligeant le silence de Constantin Porphyrogénète, on s'arrêtait à l'an 930 comme date de la réception, on pourrait en tirer une conclusion sur la mort éventuelle de Krikorik après l'an 930 et avant 935, année où son fils Bagrat se trouve mentionné comme prince de Taron. Jean Catholicos qui connaissait ce prince de Taron, avait bénéficié de son hospitalité, et appréciait hautement sa politique « sage et prudente », n'a poussé son histoire que jusqu' à l'année 925 ; il ne mentionne pas sa mort. C'est une raison très faible pour placer sa mort après 925.

Il est tentant de voir, à la place de Krikorik, son fils et successeur Bagrat, à la réception de la Magnaure : gendre de la famille impériale, il méritait sans doute plus que son père un accueil solennel à la cour. Mais son titre de patrice empêche de lui attribuer cet honneur, à moins qu'on admette qu'en ce moment il était déjà magistros. Senekerim, roi de Vaspourakan, avait été, d'après Cédrénus (II, 464), honoré de la dignité de patrice, *πατρίκιος τιμηθείς*, tandis que Kekaumenos, l'auteur du *Strategikon*, mieux renseigné, affirme que le roi, spolié de ses domaines, reçut en compensation le titre de magistros.

De toute façon, l'idée de A. Vogt sur la troisième indiction telle que nous l'avons rectifiée, peut être admise à condition qu'on sépare la réception du magistros de Taron dans le palais de Magnaure du récit de Constantin Porphyrogénète sur les relations des princes de Taron avec l'empereur Léon. L'empereur Léon aurait reçu et honoré Krikorik de la dignité de magistros en 910, et la réception du même prince ou de son successeur aurait eu lieu en 930. Cela complique inutilement la question et nous incline à préférer notre point de vue.

En tout cas la question de l'authenticité du chapitre 33 peut-être considérée comme résolue : il n'y a pas de glose, tout appartient à la plume du même auteur, l'écrivain impérial, et

le chapitre 15 du deuxième *Livre des Cérémonies* reproduit le chapitre 33 du premier Livre et le complète par quelques détails, comme la description du fameux instrument qui existait depuis Théophile et qu'on mettait en mouvement pendant les réceptions.

Bruxelles. N. ADONTZ.

OBSERVATIONS SUR LA GÉNÉALOGIE DES TARONITES

Réponse au R. P. V. Laurent

Le R. P. Laurent vient de publier, d'après un manuscrit du XIVe siècle conservé au couvent de Saint-Étienne en Thessalie, un fragment d'un acte de divorce qui apporte des renseignements précieux sur les alliances contractées par les premiers Taronites à Byzance. Nous reproduisons ici ce fragment :

Μιχαὴλ μάγιστρος ὁ ῥαίκτωρ δύο θυγατέρας ἀπογεννήσας Ἑλένην καὶ Σοφίαν, διέζευξε τὴν μὲν Ἑλένην πατρικίῳ Παγκρατίῳ τῷ Ταρωνίτῃ, ἥτις ἔτεκεν τὴν Ἀγάθην, ἀφ' ἧς ἐτέχθη παῖς ἡ Θεοφανώ, ἡ δὲ ἑτέρα θυγάτηρ τούτου ἡ Σοφία συνῆλθε πρὸς γάμον Κωνσταντίνῳ πρωτοσπαθαρίῳ τῷ Ῥαδηνῷ καὶ ἀπὸ τούτου τὴν Ἄνναν ἔτεκεν, ἥτις συναφθεῖσα Ἰωάννῃ πρωτοσπαθαρίῳ τῷ Παρσακουντηνῷ γεννᾷ τὴν Θεοφανώ.

Ὁ δὲ Ταρωνίτης γεννᾷ παῖδας, τόν τε εἰρημένον Παγκράτιον τὸν τῆς Ἑλένης ἄνδρα καὶ Γρηγόριον τὸν γεγονότα μάγιστρον ὅστις γεννᾷ τὴν Εἰρήνην· ἡ δὲ συνοικήσασα Ῥωμανῷ πατρικίῳ τῷ Ταρωνίτῃ τὸν ἐγκαλοῦντα Θεοφύλακτον ἔτεκεν. Ἔγημε τοίνυν οὗτος ὁ Θεοφύλακτος τὴν Θεοφανώ, τὴν ἐκ τῆς Σοφίας τῆς θυγατρὸς τοῦ ῥαίκτωρος καταγομένην καὶ προεγγόνην ἐκείνου τυγχάνουσαν (1).

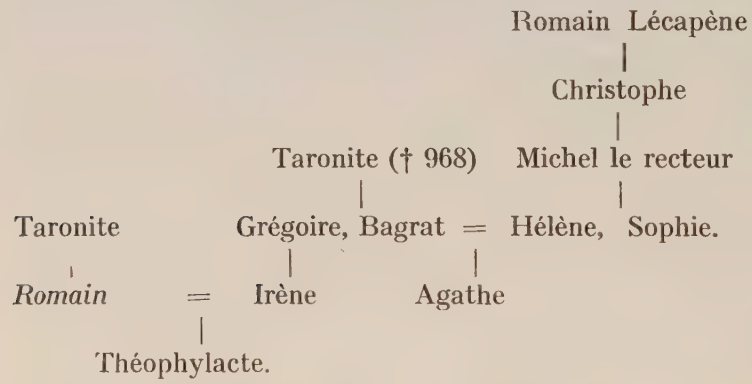
Il est surprenant que l'éditeur n'ait pas voulu reconnaître que ce curieux document confirme parfaitement une de nos hypothèses (qu'il se plaît à traiter de fragiles), pour lui substituer des conjectures tout arbitraires.

Le Taronite dont il est question est le dernier prince du Taron, Ašot († 968), qui avait deux fils, Grégoire et Bagrat. Grégoire, élevé à la dignité de magistros, assuma le poste de duc de Thessalonique et périt dans la guerre bulgare en 995. On connaît bien l'histoire romanesque de son fils Ašot. D'après le document qui nous occupe, Grégoire avait encore

(1) *Échos d'Orient*, t. XXXVII, nº 189-190 (1938), p. 129.

une fille Irène, et celle-ci avait épousé Romain Taronite, connu comme un des premiers adhérents de Bardas Skléros.

Bagrat, le frère de Grégoire, prit également part à la révolte de Skléros, et passa finalement au service de l'Empire. On n'avait aucun renseignement sur son sort ultérieur. Le nouveau document nous apprend qu'il s'unit en mariage avec Hélène, fille du magistros et recteur Michel, et entra ainsi dans la haute société byzantine. Michel était en effet le fils de Christophe, fils de Romain Lécapène. Les personnages et les alliances en question se présentent comme suit :



Le problème qui se pose est de déterminer l'identité du mari d'Irène, Romain Taronite.

Avant le mariage de Bagrat avec Hélène, une autre alliance avait été contractée avec la maison impériale des Lécapènes : Bagrat, frère d'Ašot († 968), avait épousé la sœur du magistros Théophylacte, un parent de Romain Lécapène. Le nom du magistros étant celui du père de Lécapène témoigne d'une parenté proche existant entre eux. Le mariage indiqué a été célébré sous le règne de Romain Lécapène et, sans doute avec son autorisation ; peut-être en était-il même l'instigateur. Le prénom de Romain que porte le prince Taronite, nous avait fait penser, dans notre article sur les Taronites (1), à ce mariage et nous y sommes tentés par l'hypothèse qu'il pourrait être né de la princesse byzantine, femme de Bagrat, et qu'il se serait appelé Romain en l'honneur de Romain Lécapène.

(1) *Les Taronites à Byzance* dans *Byzantion*, t. XI (1936), p. 22.

Maintenant, nous savons, d'après le document publié par le P. Laurent, que Romain Taronite avait un fils qui portait le nom de Théophylacte, c'est-à-dire le nom de son oncle maternel présumé. C'est un argument de poids en faveur de notre hypothèse. Cependant le P. Laurent croit pouvoir s'opposer à cette évidence, en se basant sur les ordonnances canoniques. D'après lui, si Romain Taronite était le fils de Bagrat, gendre de Théophylacte, il n'aurait pu épouser Irène, petite-fille de son oncle paternel. Pourquoi? Parce qu'il y aurait empêchement du cinquième degré, étant donné que les règles canoniques en matière matrimoniale étaient très sévères. Mais contre le raisonnement du P. Laurent nous pouvons citer de mémoire plus d'un cas où les prescriptions canoniques ont été négligées. L'empereur Héraclius n'a-t-il pas épousé sa propre nièce, Martina, la fille de sa sœur Marie? Son fils Constantin n'a pas non plus observé la règle canonique, en s'unissant à la fille de Nicétas, cousin germain de Héraclius : il y avait empêchement du sixième degré. Tzimiscès était le neveu de l'empereur Nicéphore Phocas, et nous savons qu'après le coup d'état de décembre 969, on s'attendait à ce qu'il se mariât avec Théophano, sa tante et complice. Si le mariage n'eut pas lieu, ce fut sans doute parce que le patriarche Polyeucte exigea le bannissement de l'impératrice criminelle, mais on ne voit pas que l'empêchement de parenté ait joué un rôle en cette affaire. A un autre point de vue encore, l'objection canonique du P. Laurent est loin d'être probante. Avant d'évoquer la disposition de la loi ecclésiastique byzantine, il faut prouver que Romain Taronite a célébré son union avec Irène à Byzance et d'après le rite grec, ce qui est difficile à démontrer. Romain apparaît un moment sur la scène de l'histoire en 879 et disparaît sans laisser de traces. S'il est, comme nous le pensons, le fils de Bagrat mort en 940, son mariage devait être rapporté à une date de beaucoup antérieure à 978 et à ce moment là, ce n'est pas, bien entendu, à Byzance que Romain Taronite allait chercher la fille de Grégoire Taronite son cousin pour l'épouser. Il y a donc toute raison de croire que son mariage a eu lieu en Arménie, dans le Taron, d'après le rite de l'église arménienne. En conséquence, c'est le code matrimonial de l'Église arménienne et non pas byzantine qu'il faut consulter pour

savoir si le mariage contracté était légal ou s'il y avait interdiction canonique.

Or, l'Église arménienne, tout au moins à cette époque, se montrait indulgente dans la question des mariages. En 1183, l'année même où l'empereur Andronic demandait une dispense pour marier sa fille naturelle Irène avec Alexis, le fils naturel de Manuel son cousin, dont parle le P. Laurent, le savant moine arménien Mxit'ar Goš rédigeait son fameux code, *dadastanagirk'*, où il traitait, entre autres, de la question du mariage et dans un esprit très large. Après avoir comparé les dispositions canoniques avec les anciennes Lois, le savant canoniste arménien reconnaît comme admissibles des unions entre les gens du sixième et du cinquième degré de consanguinité. Quant aux unions du quatrième degré, elles sont interdites, sauf quand il s'agit de personnes obstinées ou de princes, à qui on est forcé de donner une dispense, après leur avoir imposé une pénitence.

L'auteur avoue que, parmi ces prescriptions, il en est qui ne sont pas conformes aux canons, mais qui représentent l'état réel des choses. Cet état régnait surtout dans le milieu des féodaux arméniens, qui n'étaient pas assez disciplinés pour respecter les lois de l'Église, laquelle, de son côté, n'était pas en mesure de réfréner les passions et les caprices des puissants. Aussi l'auteur du code est-il obligé de reconnaître que les affaires matrimoniales des princes doivent être traitées avec plus d'indulgence que les autres, pour éviter des troubles (1). Il est aisé de comprendre les dispositions de notre auteur si on se souvient du cas du roi Smbat Bagratide (977-989), dont un historien contemporain blâme avec horreur l'union incestueuse : il vivait avec sa nièce, fille de sa propre sœur (2).

Tel était l'état de choses au xe siècle, à l'époque où vivaient les princes Taronites dont nous nous occupons. Le mariage de Romain Taronite avec Irène, mariage du cinquième degré, ne comporte donc rien d'extraordinaire, étant conforme aux usages du siècle en Arménie. C'est la solution rationnelle du

(1) *Mxit'ar Goš*, ch. 109, ed. Bastamian.
(2) Asolik, III, chap. 29.

problème qui inquiète le P. Laurent. Les hypothèses téméraires qu'il propose sont infructueuses : admettre l'existence d'un second Romain Taronite distinct du nôtre est aussi arbitraire que de vouloir corriger *Ταρωνίτης* en *Σαρωνίτης*.

Il est évident que Romain Taronite est bien le fils de la sœur de Théophylacte et le père de Théophylacte Taronite : la similitude des prénoms est significative.

Il faut bien se garder de croire que les Arméniens, lorsqu'ils passaient la frontière de l'Empire, perdaient instantanément leur physionomie nationale et devenaient grecs. Le P. Laurent croit-il donc que les Bagratides, qui pendant des siècles avaient défendu leurs domaines et lutté avec acharnement contre les khalifes et les émirs, ne songeaient qu'à se défaire de leurs biens pour en faire spontanément cadeau à l'Empire ?

Le texte que nous examinons justifie notre hypothèse sur un autre point encore sans que l'éditeur s'en soit aperçu. Nous avons conjecturé que les Taronites byzantins, à savoir, Grégoire rebelle en 1040 et Michel panhypersebastos avec ses fils et neveu, descendaient de deux frères Grégoire et Bagrat. Or, le prénom du père de la femme de Bagrat, Michel, nous expliquant le prénom du panhypersebastos, éclaire par là-même sa filiation. Michel Taronite appartient donc, à n'en pas douter, à la descendance de Bagrat, et son nom est un souvenir de Michel Lécapène. Un des fils de Michel s'appelait Jean, assurément en souvenir de son grand-père maternel Jean Comnène. L'autre fils portait le nom de Grégoire, qui était probablement celui de son grand-père paternel. Dans ce cas, le rebelle Grégoire pourrait bien être le grand-père de Jean et de Grégoire et, par conséquent, le père de Michel Taronite.

Le P. Laurent prétend que l'ancêtre des Taronites byzantins ne peut pas être Grégoire ou Bagrat, comme nous l'avons admis, mais bien Krikorik ou Ašot, fils de David-Arkaik. Cette erreur est facile à réfuter. Ašot a déserté sa patrie pour Byzance, c'est vrai, mais on ignore totalement son sort ultérieur et toute conjecture à son sujet est absolument gratuite.

Quant à Krikorik, il n'a jamais été attaché au service de l'Empire. Les titres que Léon VI lui a conférés, non plus

que la pension qui lui a été accordée, ne l'ont rendu sujet de l'Empire ; et la principauté de Taron n'en a pas été transformée en thème byzantin. L'empereur Léon s'est plu à appeler Krikorik stratège de Taron, car c'était son désir de le voir dans cette qualité. En réalité Krikorik est resté, comme auparavant, ἄρχων de Taron et c'est sous ce titre qu'il figure dans le protocole de la cour impériale (1) : il est appelé, lors de la réception au palais de Magnaure, magistros et archonte. Le Taron comptait encore sous Constantin Porphyrogénète parmi les douze principautés de l'Arménie et son prince est toujours qualifié d'archonte, titre que la cour impériale donnait aux princes étrangers indépendants (2).

Même la pension impériale de Krikorik ne l'engageait à rien de plus qu'à rester fidèle à l'Empire sans jouer de rôle ambigu entre Byzance et le Khalifat, comme l'empereur Léon l'en accusait à tort ou à raison. Les chefs des principautés voisines : le prince de Vaspourakan, le roi Ašot, le Curopalate d'Ibérie regardaient la libéralité de l'Empereur à l'égard de Krikorik comme une récompense pour les services rendus ou à rendre. Désireux de bénéficier de la même faveur, ils disaient à l'Empereur : « En quoi Krikorik rend-il plus de service que nous à l'Empire ? ».

Si bénéficier d'une pension signifiait la soumission et conduisait à la vassalité, les princes voisins ne l'auraient certainement pas sollicité cette pension comme une faveur. L'empire, à son tour, n'aurait pas rejeté leurs demandes s'il était si facile, à prix d'argent, de s'enrichir de nouvelles possessions.

Asołik, historien arménien du xe siècle et originaire de Taron, envisage la question autrement que le P. Laurent. Pour lui, la libéralité de l'Empereur n'était qu'un geste noble sans aucune condition humiliante ; aussi fait-il l'éloge de cette libéralité : « L'Empereur Léon aimait la paix, dit-il, et se montrait bienveillant envers le monde entier. Large en donations, il avait sa façon de distribuer des présents ; et en cela il ne ressemblait pas aux Horoms, car il n'est pas dans l'habitude des Horoms d'être généreux et il n'y a même pas dans

(1) *De administrando imperio*, ch. 43, p. 185.
(2) *De Cerimoniis*, I, ch. 24, et II, ch. 48.

leur langue de terme pour exprimer l'idée de généreux. Mais lui, Léon, fils d'Arménien, était généreux plus même qu'un Arménien » (III, 3).

L'historien n'aurait pas exalté, en termes si pompeux, la générosité de l'Empereur si elle avait porté atteinte à l'état politique de sa région natale. Krikorik a, en vérité, maintenu sa situation telle qu'elle était avant d'entrer en relation avec la cour byzantine, et Taron ne fut annexé à l'Empire que plus tard, en 968, après la mort d'Ašot, fils de Krikorik. C'est par les fils de cet Ašot, émigrés à Byzance, que commence la ligne des Taronites arméno-byzantins.

Le P. Laurent rappelle que *Ταρωνίτης* est un patronyme de forme essentiellement grecque ; mais il faut savoir que c'est une traduction de l'arménien Taronaci (= Taronatzi), « Taronien » ; c'est en effet ainsi que les Arméniens appelaient les Bagratides de Taron pour les distinguer de ceux de Širak-Ani (1).

Bruxelles. N. Adontz.

(1) Pseudo-Šapuh, p. 55 et 56.

CHRONIQUE

BULLETINS RÉGIONAUX

I

BULLETIN YOUGOSLAVE

A

HISTOIRE, PHILOLOGIE ET DROIT (1)

Fontes rerum Slavorum meridionalium. — L'Académie des sciences de Belgrade a commencé dernièrement sous ce titre la publication d'une nouvelle collection de sources, dirigée par M. J. Radonić, et dont 8 volumes ont paru jusqu'ici. Un de ces volumes contient les *Diplomata graeca regum et imperatorum Serviae* par A. Solovjev et V. Mošin (voir *Byzantion*, XII, pp. 625-638) ; les sept autres volumes de cette série comprennent des documents tirés des archives de Raguse ; nous y trouvons en effet : un volume d'*Acta cancellariae et notariae archivi Ragusini*, 1278-1301 par G. Čremošnik (Belgrade 1932) ; un volume de *Litterae et Commissiones Ragusinae*, 1359-1380 par G. Tadić (Belgrade 1935) ; un volume de *Leges et ordines Ragusii* par A. Solovjev et M. Peterković (Belgrade 1936) ; enfin, quatre volumes d'*Acta et diplomata ragusina* par J. Radonić lui-même (Belgrade, 1934-1938) ; ces quatre tomes contiennent des documents des années 1022-1599 et offrent un très

(1) Voir nos précédents bulletins, *Byzantion*, II, pp. 596-600, III, pp. 512-519, V, pp. 544-555, VII, pp. 387-395. — Depuis notre dernier bulletin, le nombre des travaux yougoslaves, touchant directement ou indirectement aux études byzantines, s'est tellement accru, qu'il nous impose un choix rigoureux. Bien entendu, parmi l'abondante production des savants russes (Ostrogorskij, Solovjev, Mošin), nous n'avons fait figurer ici que les travaux parus en langue serbo-croate.

L'astérisque (*) indique que l'article ou ouvrage est écrit en caractères cyrilliques ; le titre français avant le titre serbo-croate indique que l'article ou ouvrage est accompagné d'un résumé en français ou en allemand.

grand intérêt ; signalons notamment dans le tome II, 1, pp. 508-509, une lettre inédite de la République de Raguse du 16 février 1431 au despote du Péloponnèse Constantin Paléologue (le futur empereur) ; cf. MIKLOSICH-MÜLLER, *Acta graeca*, III, pp. 228-234 et IV, pp. XI-XII.

Glasnik Skopskog Naučnog Društva * Depuis notre dernier bulletin cinq nouveaux volumes ont paru de ce précieux « *Bulletin de la Société scientifique de Skoplje* ».

Le tome XI, 1932, pp. 288 in-4°, contient les articles suivants : F. GRANIĆ, *Otmica u grčko-rimskom pravu* (Le rapt [ἁρπαγή- *raptus*] dans le droit gréco-romain), pp. 43-51. — D. N. ANASTASIJEVIĆ, dans *La date de l'Alliance de Nicéphore Phocas avec les Bulgares contre les Russes* (Godina saveza Fokina s Bugarima protiv Rusa), pp. 51-60, se prononce pour l'année 969. — N. RADOJČIĆ, *Une mention grecque de la bataille de Kossovo*? (Jedan previdjen grčki spomen Kosovske bitke?), pp. 61-63, à propos de l'article de H. GRÉGOIRE dans *Byzantion* VI, pp. 247-251 (1). — R. GRUJIĆ, *L'Athos en tant qu'asile pour la noblesse serbe* (Svetogorski azili za srpske vladaoce i vlastelu), pp. 65-96 ; après la bataille de Kossovo, devant l'imminence du péril turc, assez nombreux furent les princes et grands seigneurs serbes qui cherchèrent à s'assurer, dans l'insécurité du lendemain, un refuge dans les monastères de l'Athos ; à la liste qu'en a dressé le Professeur Grujić, il faut maintenant ajouter le grand voévode Radoslav Mihaljević, ainsi qu'il ressort d'un document de l'année 1432 publié par nous dans les *Byzantinoslavica*, VI, 1935, pp. 184-185 (cf. *Byzantion*, XII, p. 678). — P. POPOVIĆ et S. SMIRNOV, *La famille du despote Georges Branković sur une miniature d'une charte d'Esphigmenou* (Miniatura porodice despota Djurdja na povelji Esfigmenu), pp. 97-111, reproduit et commente la très intéressante miniature représentant le despote Georges, sa femme Irène Cantacuzène et leurs enfants, miniature qui orne le diplôme accordé par le despote en 1429 au monastère d'Esphigmenou, au Mont-Athos. — L. MIRKOVIĆ, *Deux « epita-*

(1) [A propos de cet article, je me permets une discrète protestation. Le mérite n'est pas grand d'avoir reconnu, dans le canon grec cité, une allusion à la glorieuse défaite serbe de Kossovo, car cette allusion est évidente. La manière dont M. R. semble la contester pourrait faire douter de son sens philologique. (H. G.)].

phioi » *du XIV*e *siècle au monastère de Chilandar* (Dve srpske plaštanice iz XIV stoleća u Hilandaru), pp. 113-120, publie deux intéressants *ἐπιτάφιοι* dont l'un, du milieu du XIVe siècle, provient du monastère de Lesnovo ; l'autre porte l'inscription : *Μνήσθιτη Κ(ύρι)ε τὴν ψυχὴν τοῦ δούλου σου Ἰω(άννου) ἀρχιεπισκόπου Σκοπίων*. L'archevêque de Skoplje, Jean, est assez souvent mentionné dans les documents de l'Athos, de l'année 1346. — A. Deroko, *Églises et monastères de l'époque des Nemanjides dans la vallée du Lim* (Nemanjičke crkve i manastiri u Polimlju), pp. 120-136. — Dj. Bošković, *Arhitektonski izveštaji* (Compte-rendu sur la restauration de quelques monuments d'architecture), pp. 212-220, relate les travaux entrepris à Staro Nagoričino, Mlado Nagoričino, Matejić, Nerezi etc. — Dj. Bošković, *Ruševine Sv. Nikole kod Prizrena* (Les ruines de St. Nicolas près de Prizren), pp. 231-233 sur une intéressante église du XIVe siècle, découverte lors des fouilles entreprises au monastère des Archanges près de Prizren.

Parmi les articles contenus dans le tome XII, 1933, pp. 308, il faut mentionner ceux de M. Kokić, *Traces du culte de Mithra dans la Serbie du Sud* (Novi tragovi Mitrina kulta u Juznoj Srbiji), pp. 1-10. — B. Saria, *Découvertes dans la basilique episcopale de Stobi* (Novi nalasci u episkopskoj crkvi u Stobima), pp. 11-32, publié en allemand dans les *Jahreshefte des Oest. arch. Inst.*, XXVIII. — A. Deroko, *L'église du couvent de Dečani* (Crkva manastira Dečana), pp. 135-146. — Dj. Bošković, *Notes sur les monuments de la vallée de la Tara et de la région d'Osogovo* (Arhitektonski spomenici na Tari i pod Osogovom), pp. 146-156. — F. Mesesnel, *L'église de St. Nicolas à Achrida* (Crkva sv. Nikole u Ohridu), pp. 157-180. — L. Mirkovič, *Fresques nouvellement découvertes au monastère du roi Marko près de Skoplje* (Novootkrivene freske u Markovu manastiru), pp. 181-192.

Le tome XIII, 1934, pp. 245, ne contient, en rapport avec nos études, que l'article de F. Granić, *Crkveno-pravne glose na privilegije cara Vasilija II Ohridskoj arhiepiskopji*, pp. 1-10, article traduit en allemand dans *Byzantion*, XII, pp. 395-415 sous le titre *Kirchenrechtliche Glossen zu den vom Kaiser Basileios II. dem autokephalen Erzbistum von Achrida verliehenen Privilegien.*

Plus intéressant pour nos études est le tome XIV, 1935, pp. 268 : R. Grujić, *Les pirates au Mont Athos et la tour de Chrousia* (Gusari na Svetoj Gori i Hilandarski pirg Hrusija), pp. 1-32 ; l'auteur, en se basant sur les nombreux documents conservés, retrace l'histoire

de cette tour (à proximité de Chilandar) qui, grâce à la munificence des souverains serbes, finit par acquérir une indépendance presque complète avec des biens propres et considérables situés aussi bien en Serbie que dans l'empire byzantin. — A. Solovjev, *Règles canoniques serbes du XIVe siècle* (Srpska crkvena pravila iz XIV veka), pp. 33-42. — R. Grujić, *L'impératrice Hélène et le κελλίον de S. Sava à Karyès* (Carica Jelena i čelija Sv. Save u Kareji), pp. 43-57 retrace l'histoire de ce petit monastère fondé au Mont-Athos par St. Sava, et dont l'impératrice Hélène, épouse du tsar Dušan, fut la protectrice. — G. Ostrogorski, *Une icône de St. Jean Vladimir au monastère de Sinaï* (Sinajska ikona Sv. Jovana Vladimira), pp. 98-108, commente une icône grecque du XVIIIe siècle publiée par Benešević, *Monumenta sinaitica*, I, 1925. — M. Kokić, *Jedna ostava vizantijskog novca iz XII veka* (Une trouvaille de monnaies byzantines du XIIe siècle), p. 223, sur la découverte dans un village de la Macédoine serbe de 192 monnaies de cuivre dont 190 sont de l'empereur Manuel Comnène. — R. Grujić, dans deux notes de toponvmie, pp. 227-230, croit que le nom de lieu *Klisa*, si répandu dans plusieurs régions de la Yougoslavie, provient du grec *ἐκκλησία* et que le nom de la petite ville Djevdjelia dérive de *ζευγηλατεῖον*.

Enfin, le tome XV-XVI, 1936, pp. 447, contient les articles suivants : A. Solovjev, *Les Serbes et le droit byzantin à Skoplje au commencement du XIIIe siècle* (Srbi i vizantisko pravo u Skoplju početkom XIII v.), pp. 29-44, commente quelques réponses de Demetrios Chomatianos, archevêque d'Achrida (Pitra, *Analecta sacra et classica*, VI, 1891), et tire d'intéressantes conclusions au point de vue de l'histoire du droit et de la procédure ; M. Solovjev observe avec raison que l'influence du droit byzantin sur les Slaves s'opérait non seulement dans le domaine du droit ecclésiastique, mais encore dans le droit de famille et dans le droit civil en général. — F. Granić, *Die den Eintritt in den Orden und die Kompetenz des Klosterkonvents normierenden Bestimmungen des vom hl. Sabbas abgefassten Typikons des Chilandarklosters* (Odredbe hilandarskog tipika Sv. Save o stupanju u manastirsku zajednicu i o delokrugu bratskog sabora), pp. 52-60. — R. Marić, *La langue grecque des antiques habitants de la Serbie du Sud* (Grčki jezik antičkih stanovnika Južne Srbije), pp. 297-302, brève étude sur la langue des inscriptions grecques trouvées dans la Macédoine serbe et publiées par Vulić dans le *Spomenik* de l'Acad. Serbe, LXXI, LXXV, LXXVII, 1931, 1933, 1934,

Jugoslovenski Istoriski Časopis. — Notre directeur a déjà brièvement salué (*Byzantion*, X, p. 397) l'apparition du premier fascicule de cette nouvelle « Revue historique yougoslave ». Fondée par feu Stanojević, la revue est actuellement dirigée par V. Ćorović ; par ses articles de fond, et surtout par ses comptes-rendus qui sont particulièrement développés, la nouvelle revue est le seul organe qui embrasse systématiquement le passé de tous les pays yougoslaves. Parmi les articles parus dans les trois premiers tomes nous nous bornons à signaler les suivants : F. Grivec, *Originalnost sv. Cirila in Metoda* (L'originalité des Saints Cyrille et Méthode), I, pp. 52-75. — A. Solovjev, *Car Dušan u Serezu* * (Le Tsar Dušan à Serrès), I, pp. 473-477, s'occupe particulièrement de l'inscription d'Oreste sur une des tours de la forteresse de Serrès, inscription étudiée déjà par Papageorgiou, Bées et Xyngopoulos. — P. Skok, *Les Slaves du Sud et les peuples turcs* (Južni Sloveni i turski narodi), II, pp. 1-15, examine l'apport des Avares dans le vocabulaire slave. — L. Hauptmann, *Les migrations des Croates et des Serbes* (Seoba Hrvata i Srba), III, pp. 30-61. — P. Skok, *Τὸ Μοκρισκὶκ chez Constantin Porphyrogénète* (Konstantinov *τὸ Μοκρισκὶκ*), III, pp. 92-106. — M. Dinić, *Le commerce des Ragusains par caravanes au moyen âge* (Dubrovačka srednjevekovna karavanska trgovina *), III, pp. 119-148. — V. Mošin, *L'influence byzantine en Serbie au* xive *siècle* (Vizantiski uticaj u Srbiji u xiv veku *), III, pp. 147-160, communique quelques observations intéressantes qui peuvent servir d'utile complément aux recherches faites en ce sens jusqu'ici (v. Jireček, *Staat und Gesellschaft im mitt. Serbien*, I, pp. 14-19, et surtout Novaković, *Fonctions et titres byzantins en Serbie*, en serbe dans le *Glas* de l'Académie de Belgrade, LXXVIII, 1908).

V. Ćorović, *Istorija Jugoslavije* * (Histoire de la Yougoslavie). Belgrade, 1933, pp. 613 grand in-8°. — Nous nous faisons un devoir de signaler ici cet ouvrage capital dont une bonne moitié est consacrée à l'histoire médiévale des pays yougoslaves.

V. Ćorović, *Ženidba despota Lazara* * (Le mariage du despote Lazare), *Glas* de l'Acad. de Belgrade, CLVI, 1933, pp. 145-157. — A l'aide de renseignements forts curieux, tirés des archives de Raguse, l'auteur complète les détails donnés dans notre ouvrage *Princesses byzantines en Serbie* sur le mariage de Lazare Branković avec Hélène, fille de Thomas Paléologue, despote du Péloponnèse (1446).

Ch. Diehl, *Istorija vizantiskog carstva* * (Histoire de l'Empire byzantin), traduite par R. Perović, Belgrade, 1933, pp. 228. — La traduction est munie d'un index et d'une très utile bibliographie (pp. 176-183) des travaux sur Byzance, parus en langue serbo-croate.

Ch. Diehl, *Vizantiske slike* * (Figures byzantines), traduites par Olga Kosanović, tome I, Belgrade 1927, pp. 224 et tome II, 1929, pp. 171 (éditions de la « Srpska Knjizevna Zadruga »). — Le second volume (p. i-xi) s'ouvre par un article de F. Granić sur Charles Diehl ; mais les chapitres VI à XI de la seconde série des *Figures byzantines* (soit plus de la moitié du tome II) sont omis dans la traduction serbe, sans que le lecteur en soit averti !

M. Dinić, *Jovan Angel « dominus Syrmie »*, * dans *Glasnik* de la Société hist. de Novi Sad, IV, 1931, p. 301, sur Jean Ange, fils de l'empereur Isaac II et de Marguerite de Hongrie.

F Granić, *Crkveni odnosi na teritoriji Vojvodine do konca vizantiske vladavine* * (Les territoires de la Vojvodina au point de vue ecclésiastique jusqu'à la fin de la domination byzantine), *Glasnik* de la Soc. hist. de Novi Sad, V, 1932, pp. 325-330, sur l'organisation ecclésiastique de la province *Pannonia II*, *Dacia Maluensis*.

R. Grujić, *Tri hilandarske povelje* * (Trois documents de Chilandar), *Zbornik za istoriju Juzne Srbije*, I, 1936, pp. 1-26. — Le premier de ces documents est une traduction slave d'un *γράμμα παραδόσεως* datant de l'époque de Théodore d'Épire, empereur de Thessalonique : en 1227 le *δικαῖος* Mandouka, sur l'ordre de Andronic Petraliphe, cède à Chilandar un village sur le Strymon. Cet intéressant document est de nouveau publié et commenté par A. Solovjev dans les *Mélanges Vasiljev*, pp. 46-47.

L. Mirković, *Životi kraljeva i arhiepiskopa srpskih od Danila II* * (Les Vies des rois et archevêques serbes par Daniel archevêque de Serbie et ses continuateurs), Belgrade, 1935, pp. xxxii-308. — On saura gré à M. Mirković de sa belle traduction en serbe moderne de ces *Vies*, une des sources les plus importantes de l'histoire de la Serbie. On sait quel parti avait tiré Schlumberger de la biographie de Daniel, alors higoumène de Chilandar, pour retracer « cette

phase si curieuse de l'Anabase catalane, cette lutte étonnante des Almugavares contre la vaste population monacale de l'Athos », cf. *L'expédition des Almugavares*, Paris, 1902, pp. 339-341.

L. Mirković, *Stare srpske biografije XV i XVII v.* * (Biographies serbes du xve et du xviie siècle), Belgrade, 1936, pp. lxx-164. — Comme suite du précédent ouvrage, le Professeur Mirković donne la traduction de la *Vie d'Étienne Dečanski* par Grégoire Tsamblak, de la *Biographie du despote Etienne Lazarević* par Constantin le Philosophe et de la *Vie du Tsar Uroš* par l'archevêque Païsios. Si cette dernière, rédigée au xviie siècle, a un caractère légendaire, la seconde, composée par un contemporain des événements, constitue une source importante non seulement pour le règne du despote Étienne (1389-1427), mais aussi pour l'histoire byzantine et ottomane pendant cette période troublée.

V. Mošin, *Beleške o Hilandarskom praktiku* * (Notes sur le πρακτικὸν de Chilandar), dans *Mélanges Belić*, Belgrade, 1937, pp. 251-261, étudie la langue de cet intéressant document publié pour la première fois par Uspenskij (Matériaux pour l'histoire agraire du xive siècle, Odessa, 1883, en russe) et qui, comme l'a montré Jireček, constitue une traduction slave d'un πρακτικόν byzantin. Selon M. Mošin, l'original grec aurait été rédigé en 1316, la traduction slave vers 1330.

G. Ostrogorskij, *Iz čega je i kako stvorena Vizantija* * (D'où et comment naquit Byzance), *Srpski književni Glasnik*, XLI, 1934, pp. 508-514. — Dans sa belle leçon d'ouverture à l'Université de Belgrade, M. Ostrogorskij combat les conceptions de certains historiens qui exagèrent les influences orientales dans Byzance ; M. Ostrogorskij souligne le caractère avant tout romain et grec de l'Empire byzantin.

G. Ostrogorskij, *Αὐτοκράτωρ i samodržac* *, *Glas* de l'Acad. de Belgrade, CLXIV, 1935, pp. 97-187 ; v. le compte-rendu de H. Grégoire, *Byzantion*, X, pp. 763-775.

D. Pavlović, *Vićentije Rakić* *, *Glasnik* de la Soc. hist. de Novi Sad, VIII-IX, 1935-1936, v. notre compte-rendu spécial dans *Byzantion*, XIII, pp. 731-734.

R. Perović, *Bibliografija radova St. Stanojevića* * (Bibliographie des travaux de St. Stanojević), *Glasnik* de la Soc. hist. de Novi Sad, XI, 1938, pp. 160-193.

D. Pinterović, *Theodora, impératrice de Byzance* (Teodora, vizantiska carica), Osijek, 1934, pp. 149. Dans cet ouvrage, présenté comme thèse de doctorat à l'Université de Belgrade, Mlle Pinterović essaie d'expliquer la nature énigmatique de l'impératrice à l'aide des données de l'école de psychologie individuelle d'Adler, et aussi, jusqu'à un certain point, de l'école psychanalytique de Freud.

P. Popović, *Četiri rajske reke* * (Les quatre fleuves du Paradis), *Glas* de l'Acad. de Belgrade, CLXXI, 1936, pp. 161-176. — Dans sa Biographie du despote Étienne Lazarević (1389-1427), Constantin le Philosophe a traduit le curieux récit byzantin (du ve ou du vie siècle) publié plusieurs fois et récemment encore par Lambrino *Les fleuves du Paradis, Mélanges de l'École roumaine en France*, 1924, IIe partie. M. P. Popović étudie les traces de ce récit ainsi que des récits analogues (de la Bible, S. Grégoire de Nazianze, S. Jean Damascène, Cosmas Indicopleustes etc.) à travers la littérature serbe du moyen âge.

G. Radojičić, *Zašto je Studenica posvećena Bogorodici Evergetidi* * (Pourquoi le monastère de Studenica est-il dédié à la Vierge Evergetis?), *Bogoslovlje*, XI, 1936, pp. 294-300, 405-411. — V. Jagić (*Spomenik* de l'Acad. serbe, XXXIV, 1898), avait montré que le Typikon de Chilandar n'est qu'une traduction de celui du monastère constantinopolitain de l'Evergetis. Cette traduction (qui, quelque peu modifiée, a servi aussi pour le monastère de Studenica) a été faite par St. Sava ou sous sa direction. En réunissant les témoignages serbes qui indiquent les rapports étroits de St. Sava et de son père, Étienne Nemanja, avec ce monastère constantinopolitain, et en soulignant le fait que le monastère de Studenica, fondé par Nemanja, est dédié à la Vierge Evergetis, M. Radojičić conclut que le fondateur de la dynastie des Nemanjides a dû séjourner au monastère de l'Evergetis pendant sa captivité à Constantinople (1172).

A. Solovjev, *Nepoznat ugovor Dubrovnika s arbanaskim vladarom** (Un traité entre Raguse et un prince albanais), *Arhiv za pravne*

i društvene nauke, XLIV, 1933, pp. 292-298, publié en allemand dans la *Byz. Zeitschrift*, XXXIV, 1934, pp. 304-310 sous le titre *Eine Urkunde des panhybersebastos Demetrios.*

St. Stanojević, *Istorija srpskog naroda u srednjem veku*, I, *O izvorima** (Histoire de la nation serbe au moyen âge, I, Les sources), Belgrade 1937, pp. III-388. — Une bonne partie (pp. 44-98) de cet ouvrage posthume (cf. *Byzantion*, XII, p. 709), est consacrée aux voyageurs et aux érudits qui ont travaillé au Mont-Athos.

St. Stanojević, *Studije o srpskoj diplomatici* * (Études de diplomatique serbe). Seconde partie. — Nous avons déjà rendu compte (*Byzantion*, V, pp. 553-554) de la première partie de ces précieuses études. Dans cette seconde partie dont les divers chapitres ont été publiés dans les volumes CLVI, CLVII, CLXI et CLXIX du *Glas* de l'Académie de Belgrade (1933-1935), l'auteur termine ses recherches sur la diplomatique serbe.

D. Švob, *Monnaies du sebastocrator de Thessalie Étienne Gabrielopoulos Melissénos* (Novac Tesalskog sevastokratora Stefana Gavrilopula Melisina). Extrait de la revue *Numismatika*, 1933, pp. 25-27. — En 1914, le numsimate autrichien Stockert (*Num. Zeitschrift*, XLVII, pp. 195-196) publiait deux monnaies de type purement byzantin et avec inscription grecque, qu'il attribuait au roi de Serbie Étienne Radoslav (1228-1234). Jusqu'alors, on admettait généralement que le premier roi serbe ayant frappé des monnaies, était Uroš II Milutin (1282-1321). Aussi, en rendant compte du travail de Stockert, l'éminent savant, M. B. Saria, (*Starinar*, III, 1925, p. 174) jugeait-il, que cette attribution était « sans doute erronée ». Dans notre thèse sur les *Princesses byzantines en Serbie*, Belgrade, 1926, p. 44, nous n'hésitions pas à nous ranger à l'avis de Stockert en apportant en sa faveur un argument, selon nous, décisif. Nous observions en effet que sur les monnaies d'Alexis III Ange, grand père de Radoslav, figurait Saint Constantin ; or, les deux monnaies en question présentaient sur l'une des faces deux personnages avec l'inscription : *Ὁ Ἅ(γιος) Κωσταντ(ῖνος)* et *Στέφανος ῥὶξ ὁ Δ(ούκας)* (1). Depuis, la plupart des spécialistes,

(1) Il y a lieu de rappeler que le diplôme bien connu en langue serbe de Radoslav aux Ragusains, porte une souscription grecque, conçue exactement dans les mêmes termes.

en particulier MM. Čorović (*Encyclopédie Nationale*, article *Radoslav*, et *Histoire de la Yougoslavie*, p. 112), Čremošnik (*L'évolution de la monnaie serbe*, pp. 24 et 71) et Saria lui-même (*Num. Zeitsch.* LX, p. 16), ont adopté cette manière de voir. Mais voici que M. Švob conteste maintenant cette attribution et pense que ces monnaies sont d'Étienne Gabriélopoulos Melissénos, sebastocrator de Thessalie (1318-1333). En rendant compte de cet article, feu Stanojević (*Jug. Ist. Časopis*, I, p. 486), tout en élevant des doutes sur l'attribution de ces monnaies à Radoslav, jugeait cependant inadmissible la thèse de Švob, car, disait-il, son opinion qu'un sebastocrator pouvait s'intituler ῥήξ ne saurait se soutenir. Tout dernièrement J. Petrović (*Umetnički Pregled*, I, 1937, p. 16) vient de publier une monnaie du même type, avec cette différence pourtant que Saint Constantin est remplacé par le Pantocrator.

N. Vukadinović, *O prevodima V. Rakića sa grčkog* * (V. Rakić traducteur du grec), *Prilozi za književnost*, XVI, 1936, pp. 51-63, 255-262, v. notre compte rendu spécial dans *Byzantion* XIII, pp. 731-734.

N. Vulić, *Narodnost cara Justiniana* * (La nationalité de l'empereur Justinien), *Glas* de l'Acad. de Belgrade, CLX, 1934, pp. 72-81, traduit en français sous le titre *Origine et race de l'empereur Justinien* dans le *Bulletin* (français) *de l'Académie royale serbe*, I, 1935, pp. 255-260 ; l'auteur discute, sans formuler lui-même de conclusion positive, les diverses hypothèses émises à ce sujet.

Thessalonique. Michel Lascaris.

B

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DE L'ART

Ces derniers temps le nombre des études concernant l'archéologie et l'histoire de l'art du Moyen Age en Yougoslavie a considérablement augmenté. De nombreuses recherches sont consacrées surtout à l'étude de l'architecture et de la peinture, bien que les autres domaines de l'activité artistique du Moyen Age ne soient point négligés. C'est donc le grand nombre de ces études, parues depuis 1930 (1), qui me force à donner ici une bibliographie raisonnée plutôt qu'un ample bulletin critique.

I. Etudes d'ensemble

1) J. Strzygowski, *O razvitku starohrvatske umjetnosti* (Sur l'évolution de l'ancien art croate), Zagreb, 1927, 223 pages, avec 109 reproductions et 9 planches, dont 2 en couleur. - C.r. : Dj. Bošković, *S. K. Glasnik*, 16 déc. 1929, pp. 615-622.

2) J. Strzygowski, *Die altslavische Kunst*, Augsburg, 1929, 293 p., avec 263 reprod., dont 3 en couleur. - C.r. : V. Petković, *Byzant. Zeitschr.*, 29 (1930), pp. 372-376.

(1) Voir la bibliographie publiée par M. G. Millet, Mme E. Popović-Ibrovac et M. M. Kašanin dans *L'Art byzantin chez les Slaves*, Paris, 1930, I, 2, pp. 427-444, et les *Bulletins* de M. Lj. Karaman, dans *Byzantion*, I (1925), pp. 685-694, et de M. M. Lascaris, dans *Byzantion*, II (1925), pp. 595-600 ; III (1926), pp. 512-519 ; V (1929), pp. 544-555 ; VII (1932), pp. 387-395.

Suivant l'usage adopté par *Byzantion*, le titre français, allemand, ou anglais, imprimé avant le titre serbo-croate, indique que l'étude en question est accompagnée d'un résumé dans la même langue ; l'astérisque (*) indique que l'étude est imprimée en caractères cyrilliques.

Dans la bibliographie qui suit sont également mentionnées les études parues à l'étranger, concernant l'art du Moyen Age en Serbie et en Croatie. Les articles parus dans *Byzantion* et dans *L'Art byzantin chez les Slaves* ne sont pas cités.

Le célèbre savant allemand défend dans ces deux études — dont la seconde est identique à la première, mais quelque peu élargie, — la thèse que la source de l'architecture des petites églises de la côte dalmate, du IXe-XIe s., si intéressantes au point de vue du plan et de la construction des voûtes, anssi bien que le fond de la sculpture représentée par des reliefs en méplat et caractérisée par des entrelacs de triples bandeaux, doit être cherchée dans l'architecture et la sculpture sur bois, que les Slaves connaissaient à fond, bien avant leur arrivée dans les Balkans, et qu'ils furent forcés d'abandonner pour reproduire les mêmes motifs dans la pierre. Cette thèse, nouvelle et hardie, comme tout ce que le même auteur a déjà conçu, ne tient pas compte du fait que les monuments de cette architecture ne se retrouvent que sur la côte, et que cette sculpture est caractéristique presque pour tout l'Occident à l'époque carolingienne.

3) B. Strika, *Dalmatinski manastiri** (Les monastères de Dalmatie), Zagreb, 1930, in-8°, 287 pp., 168 reproductions.

4) Lj. Karaman, *Iz kolijevke hrvatske prošlosti* (Dans le berceau du passé croate), Zagreb, 1930, in-8°, 229 pages, contenant 152 reproductions et 8 planches.

Contrairement à M. Strzygowski, M. Karaman cherche à expliquer le développement de l'ancien art croate par la dégénérescence et l'imitation quelquefois naïve des monuments antiques, modifiées par le sentiment personnel des Slaves au sujet de l'art. Ce problème, déjà traité bien des fois, n'a pas encore, semble-t-il du moins, trouvé d'explication définitive.

5) Lj. Karaman, *La Dalmatie à travers les âges*, Split, 1933, in-8°, 68 pages, 19 reprod.

6) Lj. Karaman, *Dalmacija kroz vijekove u historiji i umjetnosti* (La Dalmatie à travers les siècles dans l'histoire et l'art), Split, 1934, in-16°, 176 pp., avec 67 pll.- C.r. : V. N(ovak), *Revue historique Yougoslave*, I, 3-4, 1936, p. 619.

7) Lj. Karaman, *Hrvatska umjetnost* (L'art croate), *Leksikon Minerva*, Zagreb, 1936, pp. 556-557, avec de brèves notes sur les plus importants monuments croates, et plusieurs reproductions.

II. Histoire des monuments

Études monographiques (1).

8) Dj. Szabo, Banoštor (en serbo-croate), *Starohrvatska prosvjeta*, nouvelle série, II, 1-2, Zagreb, 1928, pp. 116-118, avec 1 reproduction. — Quelques mots sur le monastère bénédictin du XIIe s. fondé dans le Srem.

9) Mirjana Ćorović, *L'église de Brodarevo* (*Crkva u Brodarevu**), *Starinar*, VII (1932), pp. 77-80, avec 1 reproduction.

10) Vlad. Petković, *Crkva Tri Jerarha više Dečana* (L'église des Trois Hiérarches près de Dečani*). *Prilozi pour la litt., la langue, l'hist. et le folkl.*, X, 1, 1930, p. 90. — Voir aussi le n° 90.

11) Vlad. Ćorović, *Manastir Dobrilovina**, (Le monastère de Dobrilovina), *Godišnjica Nikole Čupića*, XLIII (1934), pp. 164-177, avec 1 reproduction.

12) Vlad. Ćorović, *Prilog historiji manastira Dobrilovine** (Contribution à l'histoire du monastère de Dobrilovina), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XIII (1934), p. 193.

13) Vlad. Ćorović, *Le monastère de Dovolja* (Manastir Dovolja*), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XIII (1934), pp. 41-45, avec 1 reprod.

14) Rad. Grujić, *Kada je gradjen manastir Mileševo?** (Quand a été bâti le monastère de Mileševo?), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XV-XVI, (1936), p. 356.

15) Đj. Sp. Radojičić, *Mrkšina crkva i « štavsko gospodstvo »* * (L'église de Mrkša et la seigneurie de Štav), *Starinar*, XII (1937), pp. 36-45.

16) I. Zeremski, *Manastir Partoš** (Le monastère de Partoš), *Bulletin de la Soc. hist. de Novi Sad*, III (1936), pp. 207-236.

(1) La liste des études citées est dressée d'après l'ordre alphabétique des monuments. Ce système est employé aussi, de préférence, dans les chapitres qui suivent.

17) Drag. Stranjaković, *Manastir Rača** (Le monastère de Rača), *Bratstvo*, XXIV (1930), pp. 69-101.

18) G. Novak, *Kada je sagradjen splitski zvonik* (Quand a été bâti le clocher de Split [Spalato]). *Narodna starina*, 23, Zagreb, 1930, pp. 312-317, avec 2 reproductions.

19) Vlad. Ćorović, *Hercegovački manastiri, Zavala**. (Les monastères de Herzégovine : Zavala), *Starinar*, I (1923), pp. 209-230, avec 4 reproductions.

20) Vlad. Ćorović, *Hercegovački manastiri, manastir Žitomišljić* * (Les monastères de Herzégovine : le monastère de Žitomisljić), *Starinar*, X-XI (1936), avec 11 reproductions.

Monuments divers.

21) Vlad. Ćorović, *Hercegovački manastiri* * (Monastères de Herzégovine), *Starinar*, II (1925), pp. 69-77, avec 2 reproductions. Cette étude concerne les monuments de Labostin, de St Pierre près de Trebinje, de Sts Cosme et Damien et de Dobrićevo.

III. Etudes monographiques de différents monuments.

22) N. Okunev, *Arilje, un monument de l'art serbe du XIIIe siècle* (Arilje, pamiatnik serbskago iskusstva xiii v.*), *Seminarium Kondakovianum*, VIII (1936), pp. 221-257, avec 4 pl.

23) P. Šerović, *Crkva « Rize Bogorodice » u Bijeloj** (L'église de la Ceinture de la Vierge à Biela), *Bulletin du Musée de Bosnie et d'Herézgovine*, XXXII (1920), pp. 273-294.

24) Dj. Mano-Zissi, *Dečani** (résumés français et allemand), Belgrade, 1934, 24 pages, in-16°, avec 14 reproductions.

25) M. Kašanin, *Le monastère de Dobrun* (Manastir Dobrun) *, *Starinar*, IV (1928), pp. 67-82, avec 4 reproductions.

26) P. Šerović, *Crkva sv. Djordja u Donjem Orahovcu* * (L'église de St-Georges à Donji Orahovac), *Bulletin de l' Université populaire de la Bouche de Kotor*, II, 4-6 (1935), pp. 16-18.

27) B. Filov, *Altchristliches aus Mazedonien, Studien zur Kunst des Ostens*, Vienne, 1923, pp. 33-39, avec 1 reproduction. Étude sur l'église de Drenova près de Kavadar.

28) Dj. Bošković, *Gračanica* *, 1932, 13 pages in-8°, avec 14 repr.

29) S. Radojčić, *Gračanica* *, *Hrišćansko delo*, IV, 1 (1938), pp. 24-34, avec 5 reproductions.

30) M. Kašanin, « *L'Eglise Blanche* » *de Karan* (Bela crkva karanska *), *Starinar*, IV (1928), pp. 115-222, avec 40 reproductions et 13 planches. — C.r. : V. P(etković), *Byzant. Zeitschr.*, 29 (1929-1930), pp. 455.

31) Dj. Mano-Zissi, *Le monastère de Koporin* (Manastir Koporin *), *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 210-217, avec 8 reproductions.

32) R. Grujić, *L'évêché de Polog-Tetovo et le monastère de Lešak.* (Pološko-Tetovska eparhija i manastir Lešak *), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XII (1933), pp. 33-77, avec 42 reproductions. C.r. : Dj. Bošković, *Prilozi*, XIV, p. 259.

33) *L'église de la Mère-de-Dieu de Hvosno*, I. *Données historiques* par S. Smirnov ; II. *Architecture* par Dj. Bošković, *Starinar*, X-XI (1936), pp. 47-82, avec 36 reproductions.

34) N. Okunev, *Mileševo, un monument de l'art serbe du XIII*e *siècle* (Mileševo, pamiatnik serbskago iskusstva XIIIv.*), *Byzantinoslavica*, Prague, VII (1938), pp. 33-107, avec 2 dessins et 26 planches.

35) M. Vasić, *Crkva sv. Djordja u Mladom Nagoričinu i njeno, doba* * (L'église de St. Georges à Mlado Nagoričino et son époque), « *Prilozi* » *pour la litt., la langue, l'hist. et le folkl.*, IX, 1 (1929) pp. 1-41, avec 14 reproductions.

36) M. Vasić, *La date de l'église St Georges à Mlado-Nagoričino*, dans *Mélanges Charles Diehl*, Paris, 1930, pp. 231-240, avec 14 repr.

37) F. Mesesnel, *Manastir Morača i njegove ikone* (Le monastère de Morača et ses icônes), *Narodna Starina*, 28, Zagreb, 1932, pp. 133-134, avec 3 reproductions.

38) S. Paunović, *Manastir Nikolje* (Le monastère de Nikolje), *Godišnjica Nikole Čupića*), XLV (1936), pp. 121-160, avec 1 reproduction.

39) F. Mesesnel, *Die mittelalterlichen Denkmäler in Ohrida*, I. *Die Kirche des Hl. Nikolaus* (Srednjevekovni spomenici u Ohridu, *I Crkva sv. Nikole* *), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XII

(1933), pp. 157-180, avec 16 reproductions — C.r. : Dj. Bošković, *Prilozi*, XIV, p. 261.

40) L. Bogdanović, *Crkva trgovišta Orahovice* * (L'église d'Orahovica), *Bulletin de la soc. hist. de Novi Sad*, IV (1931), pp. 321-323.

41) Dj. Mano-Zissi, *La nouvelle Pavlica*, (Nova Pavlica na Ibru *), *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 193-206, avec 14 reprod.

42) Dj. Mano-Zissi, *La vieille Pavlica* (Stara Pavlica *), *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 206-210, avec 6 reproductions.

43) I. Ostojić, *Benediktinska opatija u Povljima na otoku Braču*, (L'abbaye bénédictine à Povlji dans l'île de Brač), Split, 1934, in-8°, 108 pages, avec 22 reproductions.

44) P. Šerović, *Manastir Praskvica** (Le monastère de Praskvica), Kotor, 1935, in-8°, 15 pages.

45) Dj. Mano-Zissi, *L'église de l'Annonciation de Rudnik* (Blagoveštenje Rudničko *), *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 218-231, avec 20 reproductions.

46) M. L. Burian, *Die Klosterkirche von Studenica*, Zeulenroda, 1934, 60 pages in-8, avec 26 reproductions. C.r. : Dj. Bošković, *S. K. Glasnik*, du 15 mai 1935.

Monuments divers.

47) Vlad. Petković, *Umetnost u Srbiji za vlade Despota Stefana Lazarevića* * (L'art en Serbie sous le règne du despote Stephan Lazarević), *Bratstvo*, XXII (1928), pp. 1-14.

48) Dj. Mano-Zissi, *Sophienkirche, Klemenskirche, Demetriuskirche, Nikolauskirche, die kleine Klemenskirche, Zaumkirche, Grottenkirchen, Leskovec*. (Sv. Sofija u Ohridu, Crkva sv. Klimenta, crkvica sv. Dimitrija, sv. Nikola, sv. Kliment mali, Pećina kod Kaneva, sv. Vrači, Bogorodica Zahumska, pećinske crkvice, Leskovec*), *Starinar*, VI (1931), pp. 123-137 avec 20 reproductions.

49) F. Mesesnel, *Ohrid*, * résumés français et allemand, 88 pp. in-16, avec 46 reproductions, 1934. Guide archéologique et touristique d'Ohrid.

50) Vlad. Petković, P. J. Popović, *Staro Nagoričino, Psača, Kalenić*, texte en serbe * et en français. Édition de l'Académie Royale Serbe, 1933, 103 pages, avec 72 planches ; C.r. : Dj. Bošković, *S. K. Glasnik* du 1 décembre 1933, pp. 531-537 ; J. Myslivec, *Byzantinoslavica*, V (1931), pp. 495-496.

L'Académie Royale Serbe ouvre par cette riche publication une série d'études sur les anciens monuments de l'art serbe.

51) Dj. Mano-Zissi, *Quelques anciennes églises serbes* (Nekoliko starih srpskih crkava *), *Starinar*, VIII-IX, (1934). pp. 231-244, avec 19 reproductions. Il s'agit des églises de St Nicolas près de Šatornja, de Voljavča, de Vujan et de Trepča.

52) S. Smirnov, Dj. Bošković, *Notes archéologiques de Metohia et de Prekoruplje* (Arheološke beleške iz Metohije i Prekoruplja *), *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 255-276, avec 39 reproductions. Sont étudiées les églises de : St Georges au village de Siga, Kaličani, Studenica, Vrelo, la Ste Vierge de Hvosno, Ljubožda, Gorioča, Crkolez, Suho Grlo, Banja, Padalište, Devič, Belaj (grotte d'ermite), Brnjača, Velika Hoča.

53) Č. Marjanović, *Ćuprija, Paraćin, Jagodina* * (en serbo-croate), Beograd, 1936, in-16, 176 p. avec 6 reprod. Notes sur Ravanica, Manasija, Sisojevac, Petruša, Lešje.

IV. Architecture

Études d'ensemble.

54) C. Iveković, *Dalmatiens Architektur und Plastik*, I-VII, Vienne, 1927, 320 planches en phototypie, accompagnées d'un court texte en allemand.

Édition serbo-croate :

55) Ć. Iveković, *Gradjevinski i umetnički spomenici Dalmacije* * (Les monuments d'architecture et d'art en Dalmatie), Beograd, 1928.

I. Zadar ; Zara ; et environs, 19 pp. in-fol., avec 16 reprod. et 69 planches.

II. Šibenik ; 12 pp. in-fol., avec 21 reprod. et 43 pl.

III. Trogir ; Trau ; 15 pp. in-fol. avec 31 reprod. et 66 pl.

IV. Split ; Spalato ; 16 pp. in-fol., avec 18 reprod. et 52 pl.

V. Dubrovnik ; Raguse ; 12 pp. in-fol., avec 24 reprod. et 41 pl.

VI. Ostrva ; Les îles de Rab, Hvar et Korčula ; 12 pp. avec 21 reproductions et 49 planches.

Belles planches en phototypie, accompagnées de brèves indications en serbo-croate, allemand et français ; on en trouve un certain nombre concernant l'art byzantin.

56) M. Vasić, *Ziča i Lazarica* * (Ziča et Lazarica), Beograd, 1928, in-4, 256 pp., avec 186 reprod.

L'auteur essaie de démontrer la continuité de l'ancienne architecture serbe depuis la fin du xiie jusqu'au milieu du xve siècle, en étudiant un grand nombre de monuments, mais en laissant de côté ceux qui appartiennent à l'école de la Serbie byzantine. Il tâche surtout de mettre en valeur la grande influence qui fut exercée, selon lui, par l'hésychasme, sur l'évolution de cette architecture, hypothèse qui, quoique soutenue par un énorme échafaudage de faits historiques, reste sans appui solide.

C.r. : V. P(etković), *Byzant. Zeitschr.*, 29 (1929-1930), pp. 454.

57) Dj. Bošković, *Monuments historiques*, dans « La Yougoslavie d'aujourd'hui », 1935, pp. 283-303 (non signé).

58) Dj. Bošković, *Srpska srednjevjekovna arhitektura* (L'architecture serbe du moyen âge), *Leksikon Minerva*, Zagreb, 1936, pp. 1325-1327. Dans le même *Lexikon*, par le même auteur : brèves notes, avec reproductions, sur les plus importants monuments serbes (non signé).

59) F. Mesesnel, *Vizantijski spomenici* (Monuments byzantins), « Spomenica dvadesetpetogodišnjice oslobodjenja Južne Srbije », Skoplje, 1937, pp. 345-359, avec 12 reproductions.

60) F. Mesesnel, *Stari srpski spomenici* (Anciens monuments serbes), « Spomenica dvadesetpetogodišnjice oslobodjenja Južne Srbije », Skoplje, 1937, pp. 362-387, avec 29 reprod.

61) A. Derocco, *Srbija, arhitektura** (Serbie, architecture), Encyclopédie « Sveznanje », 1937, pp. 2171-2172. Dans la même encyclopédie, par le même auteur : brèves notes sur les monuments serbes les plus importants, avec quelques reproductions (non signé).

62) Dj. Bošković, *Značaj spomenika naše stare arhitekture* * (L'importance des monuments de notre ancienne architecture), *Umetnički pregled*, 3 (1938), pp. 67-71, avec 7 reproductions.

Études monographiques.

63) P. J. Popović, *Crkva Svetih Arhandjela u Prizrenu* (L'église des Saints Archanges à Prizren), *Starinar*, IV (1928), pp. 55-58.

64) A. Derocco, *L'église de St. Nicolas à Baljevac* (Crkva sv. Nikole kod Baljevca *), *Starinar*, VII (1932), pp. 36-39, avec 3 reproductions.

65) A. Derocco, *Banjska* *; *Starinar*, VI (1931), pp. 107-109, avec un dessin. - Voir aussi le n° 95.

66) P. Šerović, *Crkva sv. Gospodje u Bijeloj, u Boki Kotorskoj* * (Notre Dame de Biela [Bouches de Cattaro]), *Starinar*, III (1925), pp. 157-158, avec une reproduction.

67) P. Šerović, *Ostaci starog benediktinskog manastira sv. Petra u Bijeloj u Boki kotorskoj* (Ruines du monastère bénédictin de St. Pierre à Bijela [Bouches de Cattaro]), *Starinar*, III (1925), pp. 151-156, avec 2 reproductions.

68) A. Derocco, *L'église du monastère de Dečani** (Crkva manastira Dečana), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XII (1933), pp. 135-146, avec 13 reproductions.

69) L. Bréhier, *Utisci iz Gračanice* * (Impressions de Gračanica), *Starinar*, IV (1928), pp. 3-8, avec 1 reproduction.

70) M. Zloković, *Gradačka crkva zadužbina kraljice Jelene* * (L'église de Gradac, fondation de la reine Hélène), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XV-XVI (1936), pp. 61-80, avec 33 reproductions.

71) Z. Bjelovučić, *Ruševine crkvice sv. Jurja u Janjini iz IX ili X vijeka* (Les ruines de l'église de St. Georges à Janjina, du IXe ou Xe siècle), *Starohrvatska prosvjeta*, nouvelle série, II, 1-2, Zagreb, 1928, pp. 118-122, avec 3 reproductions ; *Narodna Starina*, 25, Zagreb, 1931, pp. 110-112, avec 3 reproductions.

72) Branko Popović, *St. Jean de Bigor* (Manastir sv. Jovan Bigorski *), *Starinar*, VIII-IX, (1937), pp. 59-62, avec 3 reproductions.

73) P. J. Popović, *Fasada manastira Manasije* * (La façade du monastère de Manasija) *Prilozi pour la litt., la langue, l'hist. et le folklore*, IV (1924), pp. 187-192, avec 4 reprod. Voir le n° 91.

74) R. Egger, *Das Mausoleum von Marusinac und sein Herkunft. Actes du IVe Congrès international des études byzantines*, II, Sofia, 1936, pp. 221-227, avec 5 reproductions.

75) E. Dyggve, *Das Mausoleum von Marusínac und sein Fortleben, Actes du IVe Congrès international des études byzantines*, II, Sofia, 1936, pp. 228-237, avec 10 reproductions.

76) A. Derocco, *L'église du monastère de la Mère-de-Dieu à Matejča* (Matejča)*, *Starinar*, VIII-IX (1934). pp. 84-89, avec 5 reproductions.

77) A. Derocco, *L'église de Morača* (Morača)*, *Starinar*, VII (1932), pp. 36-39, avec 4 reproductions.

78) Ž. Tatić, *Sv. Nikita* * (St. Nikita), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XIV (1935), pp. 127-134, avec 8 reprod. ; C.r. : Dj. Bošković, *Prilozi*, XIV, pp. 259

79) Dj. Bošković, *Ruševine sv. Nikole, u kompleksu gradjevina manastira sv. Arhandjela, kod Prizrena** (Ruines de l'église de St. Nicolas, dans le complexe du monastère des Saints Archanges, près de Prizren), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XI (1932), pp. 231-233, avec 2 reproductions.

80) F. Bulić, *Das Kirchlein Sv. Petar in Priko bei Omiš, Studien zur Kunst des Ostens*, Vienne, 1923, pp. 136-146, avec 2 pl.

81) E. Dyggve, *Die Kirche des hl. Peter in Priko, bei Omiš* (O crkvi sv. Petra u Priku), *Bulletin d'archéologie et d'histoire dalmate*, LI (1930-34), pp. 52-66, avec 10 reproductions.

82) A. Derocco, *Crkva sv. Djordja u Podgorici** (L'église de St. Georges à Podgorica), *Narodna starina*, 29, Zagreb, 1932, pp. 208-211, avec 5 reproductions.

83) P. J. Popović, *Zapadni zid crkve Ravanice* * (Le mur occi-

dental de l'église de Ravanica), « *Prilozi* » *pour la littérature, la langue, l'histoire et le folklore*, V (1925), pp. 234-239, avec 4 reprod.

84) Branko Popović, *Rostuša* (Ruševine u Rostuši)*, *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 192, avec une reproduction.

85) Ž. Tatić, *Stara crkva na smederevskom groblju* * (L'ancienne église du cimetière à Smederevo), *Starinar*, V (1930), pp. 55-62, avec 5 reproductions.

86) Dj. Orlov, *Ruševine crkve u selu stari Pustinik* * (Ruines d'une église au village de Stari Pustinik), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XV-XVI (1936), pp. 324-324, avec 4 reproductions.

87) Ć. Iveković, *Crkva sv. Andrije na otoku Vrgadi ispod Biograda na Moru* (L'église de St. André sur l'île de Vrgad, près de Biograd sur Mer), *Narodna Starina*, 32, Zagreb, 1933, pp. 257-260, avec 6 reproductions.

88) M. Kašanin, *Ruševine manastira kod Žitina* *(Les ruines d'un monastère près de Žitin), *Starinar*, IV (1928), p. 111-112, avec une reproduction.

Monuments divers

89) C. Iveković, *Otok Žirje* (L'île de Žirje), *Starohrvatska prosvjeta*, nouv. série, I, 1-2, Zagreb, 1927, pp. 45-59, avec 9 reproductions. — Ruines de la forteresse et du monastère.

90) P. J. Popović, *Dve interesantne osnove naših srednjevekovnih crkava* * (Deux plans intéressants de nos églises du Moyen Age), *Starinar*, IV (1928), pp. 225-227, avec 3 reproductions. Il s'agit de deux ruines, celle de St. Jean de Zaton, sur le Lim, et celle de St. Nicolas — ou de la Ste Trinité ? — près de Dečani. — Voir aussi le n° 10.

91) Ž. Tatić, *Iz stare srpske arhitekture* : 1) *Crkva sv. Vasilija u zidinama starog manastira na moru kod Hilandara* ; 2) *Molivoklisija kod Kareje u sv. Gori* ; 3) *Ima li zagonetke u Manasiji** (Sur l'ancienne architecture serbe: 1) L'église de St. Basile dans les murs du vieux monastère sur la rive de la mer près de Hilandar ; 2) Molivoklisija, près de Karyès, au Mont Athos ; 3) Y a-t-il un problè-

me au monastère de Manasija?). « *Prilozi* » *pour la litt., la langue, l'hist., et le folklore,* VIII (1928), pp. 193-212, avec 5 reprod.

92) P. J. Popović, *Dva stara manastira*: 1) *Kičevska sv. Prečista*; 2) *Skulptura manastira sv. Arhandjéla, zadužbina cara Dušana* * (Deux anciens monastères : 1) La Mère-de-Dieu de Kičevo ; 2) La sculpture du monastère des SS. Archanges, fondation de l'empereur Dušan), « *Prilozi* » *pour la litt., la langue, l'histoire et le folkore,* VIII (1928), pp. 234-237.

93) A. Derocco, *Srpski spomenici u okolini Skadra** (Les monuments serbes aux environs de Scutari), *S.K. Glasnik* du 1 sept. 1929, pp. 32-35.

94) A. Derocco, *U Bodinovoj prestonici* * (La capitale de Bodin), *Starinar,* V (1930), pp. 128-151, avec 20 reprod.Sont étudiés les monuments de Skadar (Scutari), Drivost, Danj, Krajina, Svač, Bar.

95) Dj. Bošković, *Notes de voyage* (Izveštaj i kratke beleške sa putovanja *), *Starinar,* VI (1931), pp. 140-189, avec 81 reproductions. Sont étudiés les monuments de Spič, Stari Bar (Antivari), Svač, Ulcinj, Vir Pazar, du lac de Scutari, de Krajina,de Banjska, Stari Trg, Nagoričino et environs, Matejevci (près de Niš), Sukovo et Rukumija.

96) Vlad. Petković, *Manastiri u Šumadiji* * (Les monastères de la Šumadija), *Bratstvo,* XXVI (1932), pp. 44-50.

97) A. Derocco, *Les églises et monastères de l'époque des Nemanjić en Polimlje* (Nemanjićke crkve i manastiri u Polimlju *), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje,* XI (1932), pp. 121-136, avec 23 reproductions. Il s'agit de Zaton, de St. Georges de Debar, de Djurdjevi Stupovi de Budimilje, de Šudikova, Mileševa, Majstorovina, Kumanica, Banja et Nikoljac.

98) Dj. Bošković, *Notes de voyage* (Beleške sa putovanja *), *Starinar,* VII (1932), pp. 88-126, avec 51 reproductions. Sont étudiés les monuments de Lesnovo, Zletovo, Štip, Veles, Budisavci, Prizren, Brezovica, Bijelo Polje, Plevlje, Rača.

99) Dj. Bošković, *Notes sur les monuments de la Tara et d'Osogovo* (Arhitektonski spomenici na Tari i pod Osogovom *), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje,* XII (1933), pp. 147-156, avec 10 reproductions.

Il s'agit de Brskovo, Dobrilovina, Dovolja, St. Archange, et de St. Joakim d'Osogovo.

100) A. Grgin, *Istraživanje starohrvatskih spomenika po splitskoj okolici* (Recherches sur les anciens monuments croates aux environs de Split). *Narodna starina*, 33, Zagreb, 1933, pp. 113-126, avec 14 reproductions.

101) F. Mesesnel, *Kunsttopographische Aufzeichnung aus Poreče* (Topografske beleške o nekim crkvenim spomenicima u Poreču *), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XIII (1934), pp. 171-183, avec 16 reproductions.

102) Dj. Bošković, *Notes de voyage* (Beleške sa putovanja *) *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 277-303, avec 31 reproductions.
Sont étudiés les monuments de Donja Kamenica, de Sisojevac, de Brvenik, de St. Nikolas (Ušće), de Maglič, de la Metohija et Prekoruplje et des environs de Peć.

103) A. Derocco, *Nekoliko crkvica primorskoga tipa** (Quelques petites églises du type de la côte dalmate), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XIV (1935), pp. 213-216, avec 9 reproductions. Il s'agit de Ždrebaonik, Smokovac, Risan, St. Nikolas de Studenica, et de SS. Pierre et Paul à Žiča.

104) A. Oršić-Slavetić, *Notes de voyage* (Beleške sa putovanja *) *Starinar*, X-XI (1936), pp. 172-174, avec 5 reprod. Fondations de quelques petites églises aux environs de Niš.

Architecture militaire

Le grand nombre de ruines de forteresses dispersées dans toutes les régions de la Yougoslavie, n'a été jusqu'ici que partiellement étudié. Voilà pourquoi presque toutes les recherches dirigées de ce côté, nous fournissent de nouvelles données, précieuses pour l'étude de l'architecture militaire du Moyen Age.
Voir le n° 89.

105) A. Derocco, *Stare naše tvrdjave* * (Nos anciennes forteresses), *Umnetički pregled*, 2 (1937), pp. 37-41, avec 5 reproductions.

106) Dj. Bošković, *Ispitivanje i rušenje grada na Avali* * (Étude et destruction de l'ancienne forteresse d'Avala), *Starinar*, X-XI (1936), pp. 144-145, avec 2 reproductions.

107) V. Skarić, *Župa i grad Borač u Bosni* * ; (La contrée et la citadelle de Borač en Bosnie). *Prilozi pour la littérature, la langue, l'histoire et le folklore*, II, 2 (1922), pp. 184-188.

108) Rad. Grujić, *Les pirâtes au Mont Athos et la tour fortifiée (prygos) de Hrusija à Hilandar, du XIIe au XVe siècle* (Gusari na sv. Gori i hilandarski pirg Hrusija)*. *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XIV (1935), pp. 1-32, avec 12 reprod.

109) Lj. Karaman, *Oko drevne kliske tvrdjave* (Sur l'ancienne forteresse de Klis), Zagreb, 1933, in-8, 32 p., avec 3 planches.

110) Lj. Stojaković, *Gde je bio grad Koprian* * (Où se trouvait la citadelle de Koprian), *Prilozi pour la litt., la langue, l'histoire et le folkl.*, VII (1927), pp. 217-218, avec 1 reprod.

111) P. J. Popović, *Još o natpisu iz grada Kopriana* * (Encore sur l'inscription de la citadelle de Koprian), *Prilozi*, VIII (1928), pp. 270-271.

112) M. Radovanović, *Maglič grad* * (Citadelle de Maglič), *Bulletin du Musée de Bosnie et d'Herzégovine*, XLXV (1937), pp. 83-90 ; avec deux planches et 6 reproductions.
Voir aussi le n° 102.

113) Rad. Grujić, *Kada su gradjena kamena utvrdjenja Novoga Pazara* * (Quand la forteresse en pierre de Novi Pazar a-t-elle été construite), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XIV (1935), p. 240.

114) Lj. Petrović, *Istorija* * (Histoire) ;
P. J. Popović, *Arhitektura** (Architecture). *Spomenica petstogodišnjice smederevskoga grada** ; (Mémoire à propos du cinquième centenaire de la citadelle de Smederevo, Beograd, 1932, 4°, pp. 1-31-135). Édition de luxe, avec de nombreuses reproductions et planches en couleur. — C.r. : Dj. Bošković, *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 326-329.

115) J. Conago, *Sredovječne kule i gradine oko Novigrada i Karina* (Les tours et les forteresses du Moyen Age aux environs de Novigrad et de Karin), *Starohrvatska prosvjeta*, nouvelle série, II, 1-2, Zagreb, 1928, pp. 127-135, avec 9 reproductions.

ARCHITECTURE POPULAIRE.

Les monuments de cette architecture sont ordinairement de date plus récente, mais leur construction est due à une tradition qui puise ses sources dans le Moyen Age, si bien que, grâce à eux on peut se former une idée générale de l'architecture civile médiévale en Serbie et en Serbie du Sud.

Voir le n° 98, église de *Rača.*

116) A. DEROCCO, *Narodno neimarstvo u Raškom kraju* * (L'architecture populaire dans la province de Raška), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XIII (1934), pp. 185-188, avec 2 reprod.

117) B. KOJIĆ, *Spomenici stare arhitekture u Beogradu* * (Les monuments de l'ancienne architecture à Beograd), *S. K. Glasnik* du 16 mars 1934, p. 435-443.

118) A. DEROCCO, *Holzgebäude im Gebiete der ehemaligen Raschka* (Naša folklorna arhitektura, brvnara u Raškome kraju *), *Annuaire de la Faculté technique de l' Université de Beograd*, I, 1935, pp. 114-120, avec 3 reproductions.

119) B. KOJIĆ, *La maison en Serbie au commencement du XIX*e *siècle* (Kuća u Srbiji na početku XIX veka *), *Annuaire de la Faculté technique de l' Université de Beograd*, I, 1935, pp. 121-128, avec 15 reproductions.

120) B. KOJIĆ, *O balkanskoj profanoj arhitekturi* * (Sur l'architecture balkanique profane), *Tehnički list* du 31 janvier 1935, pp. 1-6, avec 13 reproductions.

121) M. ČAKELJA, *Jedan primer narodnog neimarstva iz sela Dečana* * (Un spécimen d'architecture paysane du village de Dečani), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XIV (1935), pp. 217-220, avec 2 reproductions.

122) A. DEROCCO, *La chaumière dans les montagnes de la Raška* (Naša folklorna arhitektura *), *Annuaire de la Faculté technique de l' Université de Beograd*, II (1937), pp. 15-19, avec 1 reprod.

123) B. KOJIĆ, *Konak knjeginje Ljubice* * (L'Hôtel privé de la princesse Ljubica), *Umetnički pregled*, 4 (1938), pp. 118-119, avec 4 reproductions.

V. Peinture.

ÉTUDES D'ENSEMBLE.

124) N. OKUNEV, *Monumenta artis serbicae*, Prague.
I, 1928, 5 pages, in-8, de texte et de registres ;
II, 1930, 6 pages ;
III, 1931, 9 pages ;
IV, 1932, 18 pages ;
Le texte dans les deux premiers volumes est en français et en allemand, dans le troisième on a ajouté un texte en russe, et dans le quatrième, en tchécoslovaque ; dans chaque volume, on trouve une planche en couleurs et 12 en phototypie, d'anciennes peintures serbes. Compte rendu : V. P(ETKOVIĆ), *Byzantinische Zeitschr.*, XXXII (1932), pp. 212-214.

125) VLAD. PETKOVIĆ, *La peinture serbe du Moyen Age*,
I, 1930, 11 pages in-4° ; introduction et registres ; 160 planches.
II, 1934, 64 pages, in-4°, de texte ; 14 pp. de registres et 208 planches.
Ouvrage de première importance pour l'étude de l'ancienne peinture serbe. L'auteur fait une énumération systématique des compositions qui ornent les principaux monuments serbes ; il met en relief les traits essentiels qui caractérisent les différentes écoles ; il donne enfin une très large part aux influences de l'Italie Méridionale et de la Sicile, qui ont, selon lui, déterminé l'évolution de l'ancienne peinture serbe.
Comptes rendus : L. MIRKOVIĆ, *Bogoslovlje*, VI (1931), pp. 333-338 ; K. MIATEV, *Makedonski pregled*, VI (1931), pp. 118-120 ; DJ. BOŠKOVIĆ, *S. K. Glasnik* du 16 nov. 1934, pp. 463-467 ; I. MISLIVEC, *Byzantinoslavica*, VI (1935-36), pp. 315-317.

126) VLAD. PETKOVIĆ, *Srpsko slikarstvo srednjega veka* * (La peinture serbe du Moyen Age), *Bratstvo*, XXV (1931), pp. 56-59.

127) VLAD. PETKOVIĆ, *Srpski srednjevekovni živopis* ; (La peinture serbe du Moyen Age), *Leksikon Minerva*, Zagreb, 1936, pp. 1328-1329 (non signé).

127a) M. FAUCHON, *La Peinture médiévale en Serbie*, dans *L'Art Sacré*, n° 10, avril 1936, Paris, pp. 104-108, avec 8 reproductions.

128) M. Kašanin, *Srbija, slikarstvo* * (*Serbie-peinture*), *Encyclopédie* « *Sveznanje* », 1937, pp. 2172-2173 ; par le même auteur, dans la même publication, brèves notes sur les peintures des plus grands monuments serbes (non signé).

Monuments divers

129) R. Grujić, *Freska patrijarha Makarija kako ustupa presto svome nasledniku Antoniju* * (Une fresque du patriarche Macaire transmettant le trône à Antoine son héritier), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XII (1933), pp. 273-277, avec 1 reproduction.

130) Vlad. Petković, *Les miracles de St. Georges dans la peinture de l'église de Dečani* (Ciklus slika iz legende sv. Djordja u Dečanima *), *Starinar*, V (1930), pp. 7-11, avec 5 planches.

131) L. Mirković, *La Ste Vierge Miséricordieuse à Dečani* (Presveta Bogorodica Milostiva u Dečanima *), *Starinar*, VII (1932), pp. 3-4, avec une reproduction.

132) Vlad. Petković, *Die « Genesis » in der Kirche zu Dečani*, dans *Actes du IVe Congrès international des études byzantines*, II, Sofia, 1936, pp. 48-55, avec 16 reproductions.

133) Vlad. Petković, *Naša freska kao preteča Renesanse* (Une de nos peintures comme précurseur de la Renaissance), XX vek, 5, 1938, pp. 4-7, avec 1 reproduction. — Il s'agit d'une composition de la vision de St. Pierre d'Alexandrie à Gračanica.— Voir aussi le nº 153.

134) A. Stransky, *Remarques sur la peinture du Moyen Age en Bulgarie, en Grèce et en Albanie*, dans *Actes du IVe Congrès international des études byzantines*, II, Sofia, 1936, pp. 37-47, avec 7 reproductions. Études des fresques de Mali Grad sur le lac de Prespa.

135) Vlad Petković, *Avgarova legenda u freskama Matejića* * (La légende d'Abgar dans les peintures de Matejić), *Prilozi pour la litt., la langue, l'hist. et le folkl.*, XII, 1 (1932), pp. 11-19, avec 2 reproductions.

136) L. Mirković, *Andjeli i demoni na kapitelima u crkvi sv. Dimitrija kod Skoplja* * (Anges et démons sur les chapiteaux de l'église du monastère de Marko (près de Skoplje), *Starinar*, VI (1931), pp. 3-13. avec 5 reproductions.

137) L. Mirković, *Les fresques découvertes au couvent de Marko près de Skoplje*, (Novootkrivene freske u Markovu Manastiru *), *Bulletin de la soc. scient. de Skoplje*, XII (1933), pp. 181-191, avec 4 reprod.

138) Dj. Mano-Zissi, *Pološko** (résumé franç.), *Starinar*, VI (1931), pp. 114-123, avec 12 reproductions.

139) L. Mirković, *Rudenica**, *Prilozi pour la litt., la langue, l'hist. et le folkl.*, XI (1931), pp. 81-112, avec 18 reproductions.

140) N. Okunev, *Fragments de peintures de l'église Ste Sophie d'Ohrida*, dans *Mélanges Charles Diehl*, Paris, 1930, pp. 117-131, avec 8 reproductions et 1 planche.

141) P. J. Popović, *Smrt majke kralja Uroša I* *, (La Mort de la mère du roi Uroš I), *Starinar*, V (1930), pp. 30-36.

Il est question ici d'une grande composition historique, peinte vers 1265, dans laquelle sont représentés, autour du lit de mort de la reine Anne, femme d'Étienne le Premier Couronné, plusieurs personnages de la famille royale des Nemanjić.

142) M. Cvetkov, *Raška*,

I, 1934, 5 pages de texte en serbo-croate *, français, allemand, ou anglais ;

II, 1935, 32 pages ;

III, 1937, 49 pages ;

Dans chaque volume : 10 belles planches, en couleur, d'anciennes peintures serbes.

Portraits.

C'est surtout dans le domaine de la peinture du portrait que les artistes serbes montrèrent une activité féconde, grâce à laquelle nous trouvons, dispersé dans les églises serbes, le plus riche héritage de ce genre, qu'aient légué, en Europe, le XIIIe et le XIVe siècle.

Voir aussi les nº 203-205.

143) P. J. Popović, *Kralj Milutin kao monah na freski u Gračanici* * (Le roi Milutin en moine sur une fresque de Gračanica), *Starinar*, IV (1928), pp. 143-114.

144) Vlad. Petković, *Iz starog srpskog živopisa* : 1) *Lik sv.*

Save u Mileševi ; 2) *Lik kralja Milutina kao svetitelja u Gračanici* * (Deux questions touchant l'anicienne peinture serbe : Le portrait de St. Sava à Mileševo ; Le portrait du roi Milutin en saint à Gračanica), *Prilozi pour la litt., la langue, l'hist. et le folkl.*, VIII (1928), pp. 107-109.

145) N. Okunev, *Les portraits des rois-donateurs dans la peinture religieuse serbe.* (Portreti korolei-ktitorov v serbskoi crkvenoi živopiṣi*), dans *Byzantinoslavica*, II, Prague (1930), pp. 74-96, avec 9 planches.

146) Vlad. Petković, *Portre jednog vlastelina u Dečanima* * (Le portrait d'un noble à Dečani), *Prilozi pour la litt., la langue, l'hist. et le folkl.*, XIII (1933), pp. 95-101, avec 1 reproduction.

147) S. Smirnov - Dj. Bošković, *Quelques fresques du XIII*e *siècle dans la chapelle méridionale de l'exonarthex de Studenica* (Neobjavljene freske xiii veka u riznici manastira Studenice *), *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 335-347, avec 9 reproductions.

148) Svetozar Radojčić, *Portraits des souverains serbes du Moyen Age* (Portreti srpskih vladara u srednjem veku *), Skoplje, 1934, 105 pages in-8, avec 24 planches et 1 reproduction en couleur.

Étude importante sur l'évolution du portrait des souverains dans la peinture serbe du Moyen Age. L'auteur passe en revue presque tous les portraits conservés dans les églises serbes ; il donne une analyse détaillée de leur évolution et étudie les influences, surtout celle de la cour impériale de Byzance, — qui ont agi sur leur développement.

Comptes rendus : V. Petković, *Byzantinische Zeitschr.*, XXXV (1935), pp. 248 ; Dj. Bošković, *Bulletin de la soc. scient. de Skoplje*, XV (1935), pp. 390-396 ; N. Okunev, *Byzantinoslavica*, VI (1935-36), pp. 317-321 ; M. Ćorović, *Starinar*, XII (1937), pp. 111-113.

149) M. Kašanin, *Sv. Sava u slikarstvu* * (Portraits de St. Sava de Serbie), *S. K. Glasnik*, du 1 févr. 1935, pp. 207-211.

150) Rad. Grujić, *Monaški portreti sv. Save* * (Les portraits monacaux de St. Sava), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XV (1936), pp. 353-354, avec 1 reproduction.

151) M. Kašanin, *Srpski srednjevekovni portret* * (Le portrait en Serbie au Moyen Age), *Umetnički pregled*, 9 (1938), pp. 257-261, avec 5 reproductions. et 1 planche.

Questions diverses.

152) Vlad. Petković, *Neki antički motivi u starom živopisu srpskom** (Quelques motifs antiques dans l'ancienne peinture serbe), *Strena Buliciana*, Zagreb, Split, 1924, pp. 471-475, avec 2 reproductions.

153) G. Millet, *La vision de Pierre d'Alexandrie*, dans *Mélanges Charles Diehl*, 1930, pp. 99-115, avec 7 reproductions et 6 planches. Voir aussi le n° 133.

154) V. Petković, *Un peintre serbe du* xive *siècle*, dans *Mélanges Charles Diehl*, Paris, 1930, pp. 133-136, avec 3 reprod. Il s'agit du peintre Jean qui signa les peintures de l'église de St. Démétrius à Peć.

155) Vlad. Ćorović, *Grčki slikari u Kotoru** (Peintres grecs à Kotor) (Cattaro), *Starinar*, V (1930), pp. 39-40.

156) Rad. M. Grujić, *Hvostanski ἀήρ i nereski θρῆνος* * (*Ἀήρ* de Hvosno et *θρῆνος* de Nerezi), *Starinar*, V (1939), pp. 12-19, avec 2 planches.

157) Vlad. Petković, *Legenda sv. Save u starome živopisu srpskom* * (La légende de St. Sava de Serbie dans l'ancienne peinture serbe), *Glas*, édition de l'Académie royale serbe, n. 81, 1933, 76 pp., avec 63 reproductions. — Résumé dans le *Bulletin de l'Académie des lettres*, I, 1934, pp. 37-38. Comptes rendus : St. St(anojević), *Revue historique yougoslave*, II, 1936, pp. 171-172 ; Dj. Bošković, *Starinar*, X-XI (1936), pp. 182.

158) P. J. Popović - S. Smirnov, *Najstariji opis u srpskoj istoriji o nalasku skrovišta blaga.* (La plus ancienne description dans l'histoire serbe de la découverte d'un trésor enfoui), *Numizmatičar*, I (1934), pp. 7-9, avec 1 reproduction et 1 planche en couleur.

159) L. Mirković, *Vierge allaitante* (Bogorodica Mlekopitatelnica (1)*), *Bogoslovlje*, XIII (1938), 1, pp. 14-32, avec 3 reproductions.

160) Dj. Mano-Zissi, *Božić u srpskom srednjevekovnom slikarstvu** (La Nativité dans la peinture serbe du Moyen Age), *Umetnički pregled*, 4 (1938), pp. 111-114, avec 4 reprod.

(1) [C'est le calque du grec *Γαλακτοτροφοῦσα* N.D.L.R.]

VI. Sculpture.

Voir les nº 92 et 191.

161) Lj. Karaman, *Sarkofag Ivana Ravenjanina u Splitu i ranosrednovječna pleterna ornamentika u Dalmaciji* (Le sarcophage de Jean de Ravenne à Split et le décor plastique aux entrelacs, en Dalmatie, au commencement du Moyen Age), *Starinar*, III, (1935), pp. 43-49, avec 2 reproductions.

162) F. Mesesnel, *Die Marienstatue von Sokolica* (Skulptura Bogoridice u Sokolici *), *Annuaire de la Faculté de philosophie de Skoplje*, II (1936), pp. 57-74, avec 3 reproductions.

163) M. Kašanin, *Srpska srednjevekovna skulptura* * (La sculpture serbe du Moyen Age), *Umetnički pregled*, I (1937), pp. 11-14, avec 7 reproductions.

164) Dj. Bošković, *Deux mots sur le portail de la cathédrale de Trogir* (Dve reči o portalu stone crkve u Trogiru *), *Revue historique yougoslave*, III (1937), pp. 259-270, avec 5 reproductions.

165) Lj. Karaman, *Portal majstora Radovana u Trogiru* (Le portail du maître Radovan à Trogir), *Rad*, édition de l'Académie yougoslave des sciences et des arts, Zagreb, 1938, nº 262, 76 pages, avec 37 reproductions.

166) Dj. Bošković, *Simeon Dubrovčanin* * (Siméon de Raguse), *S. K. Glasnik* du 16 mai 1938, pp. 144-148, avec 3 reproductions.
Il s'agit du portail de l'église de St. André à Barletta.

VII. Fouilles.

L'activité exercée ces quelques dernières années par diverses institutions scientifiques dans le domaine des fouilles de villes byzantines, a donné de magnifiques résultats. C'est surtout à Stobi où les fouilles ont été faites jusqu'en 1935 par le Musée d'Histoire de l'Art et dirigées par M. V. Petković, — et depuis par le Musée du Prince Paul, — et à Caričin Grad, — près de Lebane, dans la région de Leskovac —, où les fouilles sont organisées depuis 1936 par l'Académie Royale Serbe, sous la direction du même savant, qu'on a mis au jour les riches vestiges de palais et

d'églises du VIe siècle, qui élargissent considérablement nos connaissances sur cette époque de l'art byzantin.

167) Dj. Mano-Zissi, *Iskopavanja u Južnoj Srbiji* (Fouilles en Serbie du Sud), *Narodna starina*, 27, Zagreb, 1932, pp. 55-56.

168) M. Grbić, *Arhitektura u Basijani* * (L'architecture à Bassiana), *Bulletin de la Soc. hist. de Novi Sad*, IX (1936), pp. 19-31, avec 2 reprod. ; X (1937), pp. 1-7, avec 6 reproductions.

Fouilles de l'ancienne ville romaine et byzantine située dans le Srem.

169) Vlad. Petković, *Iskopavanje Caričina Grada kod Lebana* * (Fouilles de Caričin Grad près de Lebane), *Revue historique yougoslave*, III (1937), pp. 612-613.

170) Vlad. Petković, *Iskopavanje Caričina Grada kod Lebana* * (Les fouilles de Caričin Grad près de Lebane), *Starinar*, XII (1937), pp. 81-92, avec 18 reproductions.

M. Petrović parle dans cet article d'une grande basilique caractérisée par un énorme bassin au milieu de l'atrium. Depuis — et j'ajoute ces détails dans la dernière épreuve du Bulletin, en mai 1939 — il a mis au jour les fondements d'un mausolée, ou plutôt d'un baptistère en forme de quatre-feuilles, inscrit dans un carré, des restes de grands bâtiments environnant la basilique, de rues, du grand mur renforcé de tours et d'une belle « villa urbana ». Plusieurs mosaïques du pavement, assez bien conservées, et quelques beaux chapiteaux montrent, avec le reste, que la ville était très riche. Aussi M. Petrović croit-il et il expose ces idées dans le compte rendu cité sous le nº 169 — que nous nous trouvons, à Caričin Grad devant les restes de *Justiniana Prima*.

171) L. Marun, *Ruševine crkve sv. Luke kod Knina sa pisanom uspomenom hrvatskoga kneza Mutimira* (Les ruines de l'église de St. Luc près de Knin avec l'inscription du prince croate Mutimir), *Starohrvatska prosvjeta*, nouv. série, I,3-4, Zagreb 1927, pp. 272-315, avec 37 reproductions.

172) Ć. Iveković, *Kapitul kraj Knina* (L'acropole près de Knin), *Starohrvatska prosvjeta*, nouv. série, I, 3-4, Zagreb, 1927, pp. 252-271, avec 14 reproductions.

Restes d'un monastère du XIe siècle.

173) V. Ćorović, *Iskopavanja u Petrovu manastiru kod Trebinja* * (Fouilles du monastère de saint Pierre près de Trebinje), *Revue historique yougoslave*, I, 3-4 (1935), pp. 750-751.

174) Dj. Mano-Zissi, *Rudnik* *, (résumé allemand), *Starinar*, VI (1931), pp. 137-139 avec 2 reproductions.

176) B. Nestorović, *Iskopavanja u Stobima* * (Fouilles de Stobi), *Starinar*, VI (1931), pp. 109-114, avec 5 reproductions.

177) B. Nestorović, *Un palais à Stobi*, dans *Actes du IVe Congrès international des études byzantines*, II. Sofia, 1936, pp. 173-183, avec 16 reproductions.

178) Jozo Petrović, *Stobi* 1931. - *Fundbericht* (Iskopavanja u Stobi 1931*), *Starinar*, VII (1932), pp. 81-86, avec 8 reproductions.

179) B. Saria, *Neue Funde in der Bischofskirche von Stobi*, dans *Jahreshefte Oest. Arch. Inst.* XXXVIII, 2 (1933), pp. 112-139, avec 28 reproductions.

180) B. Saria, *Nouvelles découvertes dans la basilique épiscopale de Stobi.* (Novi nalasci u episkopskoj crkvi u Stobima*), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XII (1933), pp. 11-33, avec 15 reprod.

181) J. Petrović, *Stobi. Arbeitsbericht* 1932 (Stobi, 1932)*, *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 169-191, avec 30 reproductions.

182) Dj. Mano-Zissi, *Freskomalereien in Stobi* (Freske u Stobima *), *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 241-248, avec 6 reproduct.

183) Dj. Mano-Zissi, *Die Mosaiken eines Hauses in Stobi* (Mozaici jedne kuće u Stobima *), *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 249-254, avec 13 reproductions.

184) Dj. Mano-Zissi, *Die Ausgrabungen in Stobi. Fundbericht* 1933-34 (Iskopavanja u Stobima 1933 i 1934 godine *), *Starinar*, X-XI (1936), pp. 145-170, avec 39 reproductions.

185) Dj. Mano-Zissi, *Mosaiken in Stobi*, dans *Actes du IVe Congrès des études byzantines*, II, Sofia,1936, pp. 277-297, avec 20 reproductions.

186) Dj. Mano-Zissi, *Mozaici u Stobima* * (Les mosaïques de Stobi), *Umetnički pregled*, 1 (1937), pp. 8-10, avec 4 reproductions.

187) F. Mesesnel, *Iskopavanja u mariovskom Suvodolu* * (Les

fouilles exécutées à Suvodol de Mariovo [une basilique chrétienne primitive]. *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XI (1932), pp. 202-212, avec 12 reproductions.

188) J. Mesesnel, *Die Ausgrabung einer altchristlichen Basilika in Suvodol bei Bitolj*, dans *Actes du IVe Congrès international des études byzantines*, II, Sofia, 1936, pp. 184-194, avec 14 reproductions.

189) F. Mesesnel, *La basilique paléochrétienne à Suvodol* (Starohrišćanska bazilika u Suvodolu *), *Annuaire du Musée de la Serbie du Sud*, I (1937), pp. 69-96, avec 49 reproductions.

VIII. Conservations et Restaurations.

Beaucoup d'anciens monuments en Yougoslavie se trouvent aujourd'hui en bien mauvais état. Aussi, ces dernières années a-t-on entrepris, sous la direction de la Commission des Monuments Historiques à Belgrade, ou sous celle des Bureaux de Conservation établis à Ljubljana, Zagreb et Split, plusieurs travaux de conservation et de restauration, qui ont abouti à des résultats de différente valeur.

190) Dj. Bošković, *La coupole du narthex du monastère* de *Kalenić* (Kube nad pripratom manastira Kalenića *), *Starinar*, V (1930), pp. 156-174, avec 19 reproductions et 2 planches.

191) G. Bochkovitch (Dj. Bošković), *La restauration des sculptures de l'église de Kalenić*, *Mouseion*, nº 17-18, Paris, 1932, pp. 162-166, avec 3 reproductions et 1 planche.

192) Dj. Bošković. *La restauration récente de l'iconostase de l'église de Nerezi*, dans *Seminarium Kondakovianum*, VI (1933), pp. 157-196, avec 2 reproductions. et 1 planche. Voir aussi le nº 253.

193) G. Millet, *L'église patriarcale de Peć ; recherches et travaux de conservation exécutés par M. Georges Bošković*, Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1933, pp. 350-357.

193, a). Dj. Bošković, *Spomenici prošlosti i njihovo obezbedjivanje* * (Nos anciens monuments et leur conservation) *S. K. Glasnik*, 1er mars 1933, pp. 373-380, — 16 mars, 1933, pp. 499-457, — 1er avril 1933, pp. 533-544.

194) Dj. Bošković, *Travaux de consolidation, de conservation et de restauration accomplis au monastère de la Patrijaršija à Peć* (Osiguravanje i restoracija crkve manastira sv. Patrijaršije u Peći*). *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 90-165, avec 70 reproductions. — C. r. : F. Mesesnel, *Bulletin de la soc. scient. de Skoplje*, XIII (1934), p. 232.

195) Dj. Bošković, *Arhitektonski izveštaji* * (Bulletin architectural), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XI (1932), pp. 212-223, avec 18 reproductions. Sur les travaux de conservation de la Patrijaršija de Peć, de Staro Nagoričino, de Mlado Nagoričino, de Matejić et de l'iconostase de Nerezi.

196) M. Djurić, *L'enlèvement des peintures murales à Stobi* (O skidanju zidnih slikarija u Stobi*), *Starinar*, VII (1932), pp. 86-87, avec 1 reproduction.

IX. Arts Mineurs.

Icones

Voir les n° 37, 157 et 242-248.

197) L. Mirković, *Une icône de Venise* (Ikona sa zapisom Božidara Vukovića *), *Starinar*, VII (1932), pp. 127.

198) L. Mirković, *Ikonica sa zapisom monahinje Jefimije u Hilandaru* * (Uue petite icône avec l'inscription de la religieuse Euphémie à Hilandar), *Godišnjica Nikole Čupiča*, XLII (1933), pp. 45-49, avec 2 reproductions.

199) Dj. Mazalić, *Jedna neobična slavska ikona* * (Une curieuse icône de « slava »), *Glasnik Zemaljskog muzeja u Bosni i Hercegovini* (Bulletin du Musée de Bosnie et d'Herzégovine), XLV (1933), pp. 95-114, avec 3 reproductions.

200) Dj. Mazalić, *Das Malmaterial der alten Ikonenmaler von Sarajevo und dessen Verwendung* (Slikarski materijal starih ikonopisaca koji su radili u Sarajevu i način kako su ga upotrebljavali *) *Glasnik Zemaljskog muzeja u Bosni i Hercegovini*, (Bulletin du Musée de Bosnie et d'Herzégovine), XLXI (1934), pp. 113-168, avec 18 reproductions.

201) G. Ostrogorskij, *Die Sinaiikone des hl. Johannes Vladimir* (Sinajiska ikona sv. Jovana Vladimira *), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XIV (1935), pp. 99-106 avec 1 reproduction.

202) L. Mirković, *Die italo-byzantinische Ikonenmalerfamilie Rico*, dans *Actes du IVe Congrès international des études byzantines*, Sofia, 1936, pp. 129-134, avec 3 reproductions.

203) Dj. Bošković, *L'icone de Dečanski à Bari* (Ikona Dečanskoga u Bariu*), *Starinar*, XII (1937), pp. 55-58, avec 2 reprod.

204) Dj. Bošković, *Patrijarh Arsenije IV Šakabenta kao ikonopisac* * (Le patriarche Arsène IV, comme peintre d'icones), *S. K. Glasnik*, du 16 juin 1937, pp. 419-431, avec deux reproductions.

Miniatures.

205) P. J. Popović, S. Smirnov, *Une miniature du despote Djuradj dans la charte du monastère d'Esphigménou* (1429) (Miniatura porodice despota Djurdja na povelji u svetogorskom manastiru Esfigmenu iz 1429 *). *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XI (1932), pp. 97-110, avec 6 reproductions et 1 planche en couleur.

206) Rad. Grujić, *Jedno jevandjelje bosanskoga tipa XIV-XV veka u Juznoj Srbji* * (Un évangile du type bosnien du xive-xve siècle, en Serbie du Sud), *Mélanges* (Zbornik) *Aleksandre Belić*, 1937, pp. 263-277, avec 3 reproductions.

207) Vlad. Petković, *Minijature Alexksandride u Narodnoj biblioteci beogradskoj* * (Les miniatures de la légende d'Alexandre à la Bibliothèque Nationale de Beograd), *Prilozi*, XVII (1937), pp. 77-80.

208) S. Radojčić, *Minijature u srpskim Aleksandridama* * (Les miniatures dans les Alexandrides serbes), *Umetnički pregled*, 5 (1938), pp. 138-141, avec 8 reproductions.

Broderies.

209) L. Mirković, *Deux plaštanica* (suaires) *serbes du XIVe siècle à Hilandar*) (Dve srpske plaštanice iz xiv stoleća u Hilandaru *), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XI (1932), pp. 113-120, avec 2 reproductions.

210) P. J. Popović, *Dve srpske plaštanice* * (Deux suaires serbes), *Prilozi pour la litt., la langue, l'hist. et le folkl.*, XIII (1933),

pp. 85-88, avec une reproduction. — Les deux suaires se trouvent à Hilandar.

211) L. Mirković, *Crkveni umetnički vez* * (Broderie d'art dans les églises serbes), *Annuaire du Musée de la Serbie du sud*, Skoplje, I (1937), pp. 133-148, avec 18 reproductions.

212) L. Mirković, *Haljina kneza Lazara* * (La robe du prince Lazare), *Umetnički pregled*, 3 (1938), pp. 72-73, avec 5 reproductions.

Émaux.

213) L. Mirković, *Relikvijari moštija sv. Vlaha* * (Les reliquaires de St. Blaise), *Spomenik*, LXXXV (1935), pp. 31-54, avec 20 reproductions.

214) L. Mirković, *Die byzantinischen Emails auf den Reliquiaren des hl. Blasius in Dubrovnik*, dans *Actes du IVe Congrès international des études byzantines*, II, Sofia, (1936), pp. 272-276.

215) Dj. Mano-Zissi, *Vizantiski emalj* * (Les émaux byzantins), *Umetnički pregled*, 2 (1937), pp. 45-48, avec 6 reproductions.

Gravures.

216) Rad. Grujić, *Gravire sv. Save i sv. Simeona na panagiij u manastiru Pakri* * (Les gravures de St. Sava et de St. Siméon sur une « panagie » au monastère de Pakra), *Bulletin de la soc. scient. de Skoplje*, XV (1936), pp. 361, avec 1 reproductions.

Croix.

217) L. Mirković, *Krst u riznici sv. Petra u Rimu* * (Une croix du trésor de l'église de St. Pierre à Rome), *Bogoslovlje*, V (1930), pp. 112-122.

218) Vlad. Mošin, *Krst carice Jelene, kćeri kneza Dragaša* * (La croix de l'impératrice Hélène, fille du prince Dragaš), *Umetnički pregled*, 5 (1938), pp. 136-137, avec 2 reproductions.

Cloches

219) Vlad. Petković, *Rodop iz Drenice* * (Rodop de la Drenica), « *Prilozi* » *pour la litt., la langue, l'hist. et le folkl.*, VII, pp. 116-122, avec 3 figures. — Il s'agit d'une inscription funéraire de 1436 et d'une cloche de 1432.

Bois sculpté.

220) P. Momirović, *Vrata manastira Slepče kod Bitolja* * (Porte en bois du monastère de Slepča), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XV-XVI (1936), pp. 327-336, avec 6 reproductions.

Bagues.

221) V. Skarić, *Prstenje iz Vrućice* * (Bagues de Vrućica), *Bulletin du Musée de Bosnie et d'Herzégovine*, XLII (1930), pp. 183-184, avec 1 reproduction.

Numismatique.

Voir aussi le n° 240.

222) B. Saria, *Kičevska ostava. Prilog starosrpskoj numizmatici* * (La trouvaille de Kičevo. Contributions à la numismatique serbe du Moyen Age), *Starinar*, III (1925), pp. 73-91, avec 9 reproductions.

223) B. Sarija, *Iz numizmatičke zbirke Narodnog Muzeja u Beogradu, starosrpski novac* (De la collection numismatique du Musée National de Beograd, une ancienne monnaie serbe), *Starinar*, IV (1928), pp. 91, avec une reproduction.

224) St. Stanojević, *Srpski novac* 13-14 *veka u Banatu* * (La monnaie serbe des xiiie-xive siècles au Banat), *Bulletin de la Soc. hist. de Novi Sad*, III (1930), pp. 268.

225) M. Dinić, *Srpski novac u Sremu početkom* 14 *veka* * (La monnaie serbe à Srem, au commencement du xive siècle,) *Bulletin de la Soc. hist. de Novi Sad*, III (1930), pp. 459-460.

226) J. Petrović, *Einige seltene serbische mittelalterliche Münzen* (Nekoji retki stari srpski novci *) *Starinar*, VII, (1932), pp. 5-8, avec 8 reproductions.

227) J. Petrović, *Ein Solidus des Kaisers Constantins II*; *Ein Fund ungarischer Münzen*; *Ein kostbarer Münzfund bei Nikšić* (Jedan redak novac Narodnog muzeja u Beogradu ; Madžarski grošići nadjeni u Kragujevcu ; Jedan dragocen nalaz našega novca *), *Starinar*, VII, (1932), pp. 127-129, avec 4 reproductions.

228) J. Petrović, *Münzenfund aus Malo Banjince* (Veoma retki srpski srednjevekovni grošići iz sela Malo Banjince kod Vlasotinaca *), *Starinar*, VIII-IX (1934), avec 27 reproductions.

229) J. Petrović, *Despot Djuradj Branković u svetlu numizmatike* * (Le despote Georges Branković à la lumière de la numismatique), *Numizmatičar*, I (1934), pp. 10-18, avec de nombreuses reproductions.

230) Anonyme, *Iz zbirki numizmatičara predratne Srbije* * (Quelques monnaies très rares appartenant aux collections privées de la Serbie d'avant la Grande Guerre *), *Numizmatičar*, I (1934), pp. 30-35, avec 11 reproductions.

231) M. Kokić, *Jedna ostava vizantiskog novca iz XII veka* * (Un dépôt d'argent byzantin monnayé du XIIe siècle), *Bulletin de la soc. scient. de Skoplje*, XIV (1935), pp. 223, avec 2 reproductions.

232) Dj. Sp. Radojičić, *Novac despota Stevana iz « Nove Ceke »* * (Monnaie du despote Étienne de Nova Zeccha), *Starinar*, XII, (1937), pp. 45-46.

223) J. Petrović, *Najstariji srpski novac* * (La plus ancienne monnaie serbe), *Umetnički pregled*, 1 (1937), pp. 16, avec 2 repr.

Emblèmes et blasons.

234) St. Dimitrijević, *Grb srpske patrijaršije* * (Le blason de la patriarchie serbe), *Bogoslovlje*, IV (1929), pp. 94-124, avec 4 reproductions.

235) St. Stanojević, *O srpskom grbu* * (Sur le blason serbe), *Bulletin de la soc. hist. de Novi Sad*, III (1930), pp. 98-101, avec 2 reproductions.

236) N. Radojčić, *O štitu na srpskom grbu** (Sur l'écu du blason serbe), *Bulletin de la soc. hist. de Novi Sad*, III (1930), pp. 98-10 avec 2 reproductions.

237) A. Soloviev, *Les emblèmes héraldiques de Byzance et les Slaves*, dans *Seminarium Kondakovianum*, VII (1935), Prague, pp. 119-164, avec 17 reproductions.

238) A. Soloviev, *Zastava Stefana Dušana nad Skopljem god.* 1333 * (Le drapeau d'Étienne Dušan à Skoplje en 1339), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XV (1936), pp. 345-348, avec 1 reproductions.

239) A. Soloviev, *Motiv dvoglavog orla u našim starim spomenicima* * (L'aigle bicéphale dans nos anciens monuments), *Umetnički pregled*, 4, 1938, pp. 108-109, avec 4 reproductions.

Sceaux.

Voir aussi le n° 33.

240) J. Petrović, *Nepoznati pečat Stefana Nemanje*; *Novi novci despota Dj. Brankovića*; *Novac Rudišta*; *Ivanov novac*; *Novac Teodora Angelusa*; *Dalmastinski novci* * (Bleisiegel des Stefan Nemanja ; Neue Münzen des Georg Branković ; Mittelalterliche Münze des Bergwerks Rudišta ; Unbekannte Münze des Magnaten Ivan ; Unbekannte (?) Münzen des Teodorus Angelus ; Dalmatische Münzen) — *Numizmatičar*, II, (1935), pp. 27-33, avec 23 reproductions.

241) Rad. Grujić, *Pečati srpskih patrijaraha krajem XVII i početkom XVIII veka* * (Les sceaux des patriarches serbes à la fin du xviie et au début du xviiie siècle), *Bulletin de la Soc. scient. de Skoplje*, XIV (1935), pp. 233, avec 9 reproductions.

Objets divers.

242) L. Mirković, *Manastir Divša* * (Le monastère de Divša), *Bratstvo*, XXII (1928), pp. 66-79.
Dans la Fruška Gora.

243) L. Mirković, *Starine fruškogorskih manastira* * (Les objets anciens dans les monastères de la Fruška Gora), Beograd, (1931), 8°, 78 p. avec 69 planches.

244) P. Šerović, *Starine manastira Komogovine* * (Les antiquités du monastère de Komogovina), *Bulletin de la Soc. hist. de Novi Sad*, V (1932), pp. 428-429, avec une reproduction.

245) N. Mazalić, *Objets en or trouvés dans la basilique chrétienne du village de Turbe* (Zlatan nalaz u kršćanskoj bazilici u selu Turbetu *), *Glasnik Zemaljskog muzeja u Bosni i Herzegovini* (Bulletin du Musée de Bosnie et de Herzegovine), XLIV (1932), pp. 31-34, avec 1 planche.

246) L. Mirković, *Hilandarske starine* * (Antiquités du monastère de Hilandar), *Starinar*, XXI (1936), pp. 83-95, avec 9 reprod.

246a) Dj. Sp. Radojičić, *Hilandarska ikona Bogorodice Odigitrije, Trojeručice* * (L'icône de la Vierge Hodigitria « Tricheira », à Hilandar), *« Prilozi » pour la litt., la langue, l'hist., et le folkl.*, XVII, 2 (1937) pp. 283-384.

247) L. Mirković, *Crkvene starine iz Dečana, Peći, Cetinja i Praskvice* * (Icônes et travaux d'orfèvrerie aux monastères de Dečani, de Peć, de Cetinje et de Praskvica), *Annuaire du Musée de la Serbie du Sud*, Skoplje, I (1937), pp. 97-132, avec 34 reproduct.

248) L. Mirković, *Starine stare crkve u Sarajevu* * (Objets du trésor de l'ancienne église serbe de Sarajevo), *Spomenik*, LXXXIII, (1937), pp. 1-34, avec 53 planches.

X. Questions diverses.

249) Č. Iveković, *Grobovi otaca* (Les tombeaux des pères), *Narodna Starina*, Zagreb, 1924, pp. 1-28, avec 25 reproductions.

250) P. J. Popović, *Klasičan patos crkve Gračanice* * (Le pavement classique à l'église de Gračanica), *« Prilozi » pour la littér. la langue, l'histoire et le folklore*, VI, 1 (1926), pp. 110-111.

251) Z. Bjelovučić, *Hrvatska kruna u Stonu* (La couronne croate à Ston), *Starohrvatska prosvjeta*, nouv. série, II, 1-2, Zagreb, 1928, pp. 122-126, avec 3 reproductions.

252) V. Petković, *Die Wiederentdeckung und Erforschung der mittelalterlichen serbischen Kunst*, dans *Slavische Rundschau*, I, Prague, 1929, pp. 425-433, avec 4 reproductions.

253) N. Okunev, *L'iconostase du XIIe siècle à Nerezi* (Altarnaja pregrada XII vjeka v Nerezje*), *Seminarium Kondakovianum*, III, Prague, 1929, pp. 5-23, avec 5 reproductions. Voir aussi le n° 192.

254) Dj. Mano-Zissi, *Une signature d'artiste à Dečani* (Jedan zapis sa kapitela iz Dečana), *Starinar*, V (1930), pp. 165-193, avec 3 planches.

255) P. J. Popović, *Iz srpskih starina, živopis, spomenici od kamena, ukrasi pri odevanju, zapisi* * (Du passé serbe, peintures, monuments en pierre, ornements des costumes, inscriptions). *Prilozi pour la litt., la langue, l'hist. et le folkl.*, X, 2 (1930), pp. 230-235, avec 10 reproductions.

256) Zorka Simić, *L'iconostase à Bela Crkva de Karan avec la Ste Vierge Tricheira* (Ikonostas Bele Crkve u selu Karanu i karanska Bogorodica Trojeručica *), *Starinar*, VII (1932), pp. 15-35, avec 8 reproductions.

257) Dj. Mano-Zissi, *Ein Alabasterrelief des Kunsthistor.-National Museums in Beograd* (Jedan reljef od alabastera Histor. umetn. muzeja u Beogradu*), *Starinar*, VII (1932), pp. 66-67 avec 1 reproduction.
— Le relief représente les Noces de Cana.

258) Dj. Bošković, *Pitanje narteksa i eksonorteksa* * (La question du narthex et de l'exonarthex), *S.K. Glasnik* du 1 mai 1934, pp. 47-52.

259) G. Millet, *Note sur le nom de deux peintres à St.Nikita aux environs de Skoplje*, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Séance du 11 juillet 1934, p. 223. Il s'agit des peintres Eutychios et Michel. Voir aussi le n° 270.

259a) M. Karanović, *The churchyard chapel graphically represented on a Bosnian medieval tomb* (Grobna crkva grafički izražena na bosanskom srednjevekovnom spomeniku *), Sarajevo, 1934, in-16, 31 pp. avec 1 planche.

260) Vlad. Petković, *Sveti Sava u staroj umetnosti srpskoj* * (St. Sava dans l'ancien art serbe), *Bratstvo*, XXVIII (1934), pp. 68-75, avec 6 reproductions.

261) Dj. Bošković, *Sv. Sava i srpska srednjevekovna umetnost* * (St. Sava et l'art médiéval serbe), *S. K. Glasnik* du 1 févr. 1935, pp. 212-216.

262) J. Strzygowski, *Das Ende von Byzanz und der Anfang des Neuhellenismus in Europa*, dans *Revue internationale des études balkaniques*, I, 2 (1935), pp. 10-21.

263) A. Derocco, *Karta starina u Vojvodini* * (Carte archéologique de la province de Vojvodina.) Édition de la Société historique de Novi Sad, 1935.

264) Dj. Radojčić. *Zašto je Studenica posvećena sv. Bogorodici Blagodetelnici* * (Pourquoi Studenica est-elle consacrée à la Ste Vierge Évergétide?), *Bogoslovlje*, XI (1936), pp. 294-300, 405-411.

265) Dj. Bošković, *Note sur les analogies entre l'architecture serbe et l'architecture bulgare du Moyen âge*, dans *Actes du IVe Congrès international des études byzantines* (*Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, X (1936), pp. 57-74), avec 20 reproductions.

266) St. Dimitrievič, Est li tonzuri na golovah svjatitelei v starom vostočnopravoslavnom ikonopisanii? * (Y a-t-il une tonsure sur la tête des saints dans l'ancienne peinture orientale?), *Actes du IVe Congrès international des études byzantines*, II, Sofia, (1936), pp. 113-128, avec 20 reproductions.

267) S. Radojčić, *Die Tonsur des hl. Sabbas*. (Tonzura sv. Save *), *Annuaire du Musée de la Serbie du Sud*, Skoplje, I (1937), pp. 149-159, avec 5 reproductions.

268) A. Derocco, *O estetskom kriteriumu u starom našem neimarstvu* * (Sur le criterium esthétique dans notre ancienne architecture), *XX vek.*, I (1938), pp. 13-17, avec 3 reprod.

269) Dj. Bošković, *Novotkriveni mozaici u crkvi sv. Sofije u Carigradu* * (Les mosaïques nouvellement découvertes à Ste Sophie d'Istambul), *S. K. Glasnik*, du 1 avril 1938, pp. 525-538.

270) Dj. Bošković, *Nekoliko natpisa sa zidova srpskih srednjevekovnih crkava* * (Quelques inscriptions lues sur les murs des églises serbes du Moyen Age), *Spomenik de l'Académie royale serbe*, LXXXVII (1938), pp. 3-19, avec 25 reprod. Voir aussi le no 259.

Ces inscriptions datent la fondation, indiquent les fondateurs, les maîtres maçons ou les peintres des églises de Studenica, de Mileševo, d'Arilje, de St. Nikita,de Ljuboten, de Lesnovo, de St. Nicolas et de Ste Sophie à Ohrid, du monastère de Marko, de Dobrun et de Brezova.

XI. — Comptes rendus des études parues à l'étranger (1)

Voir le n° 269.

271) A. GRABAR, *La peinture religieuse en Bulgarie*, par VLAD. PETKOVIĆ, *Starinar*, III (1931), pp. 189-191.

272) G. BUDEŞTI, *Evolutia arhitecturii in Muntenia*, et *Evolutia arhitecturii in Muntenia şi in Oltenia*, Bucureşti, 1927 et 1931, par DJ. BOŠKOVIČ, *Starinar*, VII, (1932), pp. 130-132.

273) K. MIJATEV, Krglata crkva v Preslav * (L'église ronde de Preslav), Sofia, 1932, 281 pp., par DJ. BOŠKOVIĆ, *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 331-332.

274) G. MILLET, *Kozia et les églises serbes de la Morava*, dans *Mélanges Jorga*, Paris, 1933, 33 p., par DJ. BOŠKOVIĆ, *Starinar*, VIII-IX (1934), pp. 332.

275) A. GRABAR, *L'origine des façades peintes des églises moldaves*, dans *Mélanges Jorga*, Paris, 1933, 17 p., par DJ. BOŠKOVIĆ, *Starinar*, VIII-IX (1937), pp. 333.

276) N. MAVRODINOV, *L'église à nef unique et l'église cruciforme en pays bulgare jusqu'à la fin du XIVe s.* (Ednokorabnata i krstovidnata crkva po blgarskite zemi do kraja na XIV v. ; *) Sofia, 1931, par DJ. BOŠKOVIĆ, *Prilozi*, XIII (1933), pp. 216-228 ; *Starinar*, X-XI (1936), pp. 184-191.

277) K. MIJATEV, *Poganovskijat Monastir* (Le monastère de Poganovo), Sofia, 1936, in-8°, 74 p., par DJ. RADOJIČIĆ, *Starinar*, XII (1937), pp. 114-119.

Belgrade, juin 1938. DJ. BOŠKOVIĆ.

(1) Sont énumérés seulement les comptes rendus dans lesquels on trouvera de nouvelles données sur les questions traitées.

II

BULLETIN HONGROIS

(1931-1938)

Nous donnons dans la présente chronique la suite de la chronique antérieure parue dans *Byzantion* (tome VI, pp. 657-702) et contenant le compte rendu des ouvrages publiés de 1922 à 1931. Nous avons rassemblé ici toutes les œuvres qui ont été publiées par des auteurs hongrois, soit à part, soit dans des revues hongroises ou étrangères, ainsi que celles que des savants étrangers ont fait paraître dans les revues hongroises depuis 1931 jusqu'à la fin 1938(1). Outre les ouvrages de byzantinologie au sens étroit du terme, nous avons — principalement dans le chapitre consacré à l'histoire et à l'archéologie — pris aussi en considération des ouvrages qui ne se rapportent qu'indirectement à la byzantinologie.

En ce qui concerne les revues hongroises, les changements suivants se sont produits depuis la publication de notre précédente chronique :

Egyetemes Philologiai Közlöny (Revue de philologie classique et moderne) paraît, à partir de la LIXe année (1935) sous le titre de « *Archivum Philologicum* » sous la direction de J. Huszti et S. Eckhardt. Outre des études en langue hongroise elle publie des études en langues étrangères. De plus, chaque étude ou compte

(1) Mentionnons que M. E. Darkó fait connaître régulièrement dans la *Byzantinische Zeitschrift* — dans un esprit très différend du nôtre — les ouvrages des byzantinologues hongrois, et l'auteur de ces lignes dans les *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher.* — En dehors de ces deux revues on peut trouver mentionnés plusieurs ouvrages relatifs à la byzantinologie dans les œuvres bibliographiques suivantes : L. Rásonyi : *Ungarische Bibliographie der Turkologie und der orientalisch-ungarischen Beziehungen* 1926-1934, Körösi *Csoma-Archivum* I. Ergänzungsband I. Heft (1935), pp. 1-66 ; A. Alföldi : *Bibliographia Pannonica* I-IV, *Pannonia* 1935, pp. 102-111, 187-203 ; 1936, pp. 309-324 ; 1937, pp. 326-357 ; 1938. pp. 155-200 ; et tirages à part dans la *Panonnia-Könyvtár* (Bibliothèque Pannonienne) N°s 9., 30., 38., 48., Pécs 1935, 1936, 1937, 1938.

rendu de livre en hongrois, est suivi de son résumé en langue étrangère (français, italien, anglais, allemand ou grec moderne).

En 1935 a commencé de paraître une nouvelle revue susceptible d'intéresser vivement les auteurs d'études byzantines, c'est :
Archivum Europae Centro-Orientalis, dirigée par M. Emeric Lukinich en collaboration avec un comité de rédaction (ont parus jusqu'ici les tomes I-IV).

De temps à autre paraissent aux éditions de l'Institut de Philologie Grecque nouvellement réorganisé à l'Université Pierre Pázmány, à Budapest, les :
Magyar-Görög Tanulmányok. Szerkeszti Moravcsik Gyula = *Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται διευθυνόμεναι ὑπὸ Ἰουλίου* Moravcsik. Dans ce recueil (7 fascicules ont paru jusqu'ici) sont publiées, les unes en grec moderne, les autres en d'autres langues modernes des études assez étendues et des thèses de doctorat relatives au domaine entier de la philologie grecque (études grecques classiques, études byzantines, études néogrecques).

A l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du premier roi de Hongrie, saint Étienne, l'Académie des Sciences Hongroise a publié, sous la direction du prince primat de Hongrie, S. E. le cardinal Justinien Serédi, un splendide album qui, à la lumière de nouvelles recherches originales, éclaire l'époque de saint Étienne et l'histoire hongroise aux xe-xie siècles. Dans cet album (*Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján* I-III, Budapest 1938, 602+638+691 pp.) ont paru plusieurs études ayant trait à Byzance.

1. — Histoire des études byzantines.

Gy. Moravcsik, *A görög és latin filológia magyar feladatai* (Un programme d'études pour la philologie grecque et latine en Hongrie), *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 57 (1933), pp.8-24 et tirage à part, Budapest, 1933. — Dans cette conférence, faite au congrès des philologues hongrois le 5 janvier 1933, l'auteur expose que les études grecques et latines, en Hongrie, doivent tendre en premier lieu à approfondir et à résoudre les problèmes nationaux hongrois,

et donne un programme détaillé des tâches nationales au sujet des études byzantines. Cf. A. Eckhardt, *Nouvelle Revue de Hongrie*, 36 (1933), pp. 289-290.

Gy. Moravcsik, *Ujabb külföldi munkák a bizantinológia köréböl* (Nouvelles publications byzantinologiques), *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 56 (1932), 120-122*, 199-202.

E. Horváth, *Ujgörög tanulmányok Magyarországon*, *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 58 (1934), pp. 84-88, 191-194 = *Νεοελληνικὲς μελέτες στὴν Οὐγγαρία*, *Νέα Ἑστία*, 21 (1937), pp. 651-661.

J. Darkó, *Jelentés a Szófiában tartott IV. nemzetközi byzantinológiai kongresszusról* (Compte rendu du 4e congrès international des études byzantines tenu à Sofia), *Akadémiai Ertesitö*, 44 (1934), pp. 340-346.

Gy. Moravcsik, *A IV. nemzetközi bizantinológiai kongresszus* (Le 4e congrès international des études byzantines), *Archivum Philologicum*, 59 (1935) pp. 75-79 (résumé en français).

J. Darkó, *A Rómában tartott V. nemzetközi bizantinológiai kongresszus* (Le 5e congrès international des études byzantines tenu à Rome), *Debreceni Szemle*, 11 (1937), pp. 37-42.

Gy. Moravcsik, *Az V. nemzetközi bizantinológiai kongresszus* (Il V. Congresso Internazionale di Studi Bizantini), *Archivum Philologicum*, 61 (1937), pp. 87-88 (résumé en italien). — Mentionnons que, selon la décision du congrès de Rome, le 7e congrès international des études byzantines se réunira à Budapest, probablement en 1942.

A l'occasion de l'Entretien organisé en juin 1936 à Budapest par le Comité des Lettres et des Arts de la Société des Nations, M. R. Tyler souligna dans une conférence la grande influence de la civilisation byzantine et signala qu'il conviendrait d'assurer à la connaissance de cette civilisation la place qui lui revient parmi les éléments de notre culture intellectuelle. Voir *Vers un nouvel humanisme*. Entretiens, Paris, 1937, p. 17, 180 ; cf. Gy. Moravcsik, *Archivum Philologicum*, 61 (1937), pp. 421-425 (résumé en français).

J. Sykoutris, *Philologie et Vie* [Magyar-Görög Tanulmányok - *Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται* 6.]. Budapest 1938, 57 p. et une photographie. — Édition française d'une étude parue d'abord en grec moderne, avec une biographie de ce philologue grec, particulière-

ment doué qui mourut victime d'une mort prématurée. On y trouve aussi une note bibliographique consacrée à l'activité littéraire de Sykoutris. Les annexes sont dues au rédacteur de la collection.

A. Domanovszky, *La méthode historique de M. Nicolas Iorga (à propos d'un compte-rendu)*. Budapest 1938, 323 p. — L'auteur, après avoir traité de plusieurs détails des relations historiques hungaro-byzantines, arrive à la conclusion que les travaux de M. Iorga, « ne sont pas des ouvrages scientifiques au vrai sens du mot ». (1)

2. — Linguistique.

L. Hardy, *Újgörög elemek az albán nyelvben* (Gli elementi neoellenici nella lingua albanese), Budapest 1935, 46 p. (résumé en italien).

Gy. Mészaros, *Jazyg nyelvemlék Magyarországon* (Ein jazygisches Sprachdenkmal in Ungarn), *Népünk és Nyelvünk*, 9 (1937), pp. 33-51 et tirage à part dans la collection : A Szegedi Alföldkutató Bizottság Könyvtára IV, 31. Szeged, 1937 (résumé en allemand). — A Ladánybene (non loin de Kecskemét) fut trouvé dans une tombe jazyge un vase d'argile portant des inscriptions. L'auteur y voit des caractères grecs archaïques qui auraient été amenés de la région du Pont en Hongrie par les Jazyges. Du point de vue scientifique, l'interprétation qu'il donne est inacceptable.

Gy. Mészâros, *Az elsö hun nyelvemlék* (Das erste hunnische Sprachdenkmal), *Népünk és Nyelvünk*, 8 (1936), pp. 1-12 et tirage à part dans la collection : A Szegedi Alföldkutató Bizottság Könyvtára IV, 29, Szeged, 1937 (résumé en allemand). — Dans la région de Szeged fut trouvé une tasse d'or d'origine hunnique sur laquelle se voient des inscriptions. L'auteur y voit des caractères grecs et essaie de déchiffrer les inscriptions au moyen du vieux kartvelien. Suivant son hypothèse, une partie des Huns d'Europe appartenaient à la famille des peuples caucasiens.

(1) [Il va de soi que cette *Revue* ne peut prendre à son compte des jugements aussi sommaires. Nous avons lu le livre indigeste, mal écrit et mal composé de M. Domanovszky, et le moins qu'un critique impartial puisse en dire, c'est que les préjugés nationaux et la passion personnelle, reprochés à M. Iorga, pourraient l'être au moins aussi justement à son savant contradicteur. N.D.L.R.]

L. Meskó, *Bendeguz, Magyar Nyelv*, 32 (1936), pp. 328-329. — Explication du nom du père d'Attila, conservé dans un fragment de Priskos (EL. 581, 23).

Gy. Németh, *Mundzsuk-Bendeguz, Magyar Nyelv*, 33 (1937), pp. 216-221. — Sur des variantes, conservées chez Priskos et Theophanes (éd. de Boor, p. 102, 15) du nom du père d'Attila.

Gy. Moravcsik, *Abaris, Priester von Apollon, Körösi Csoma Archivum*, I. Ergänzungsband, 2. Heft. (1936), pp. 104-118. — L'auteur voit dans l'*Ἄβαρις* mentionné chez Hérodote (IV. 36) un saman turc-mongol, et prouve que ce nom recèle la première mention qui soit faite des Avars. En ce qui concerne ce problème, K. Meuli, indépendamment de Moravcsik, est arrivé à un résultat analogue dans une étude parue presque simultanément, voir *Hermes*, 70 (1935), pp. 121-176.

Gy. Moravcsik, *Der Name der Bulgaren in einem griechischen Papyrus, Körösi Csoma Archivum*, I. Ergänzungsband, 2. Heft, (1936), pp. 119-128. — L'auteur donne une nouvelle édition du texte du papyrus de Vienne publié dernièrement par Wessely (Studien XX, 100) et établit que l'expression *βουλγαρικ[οῦ καρτα]λαμίον* se rapporte à une certaine « ceinture bulgare » que mentionne aussi la tactique dite de Maurice (éd. Scheffer, p. 303).

Gy. Németh, *A Kobrat és Eszperüch nevek eredete, Magyar Nyelv*, 38 (1932), pp. 5-11. = *Die Herkunft der Namen Kobrat und Esperüch, Körösi Csoma Archivum*, 2 (1926-32), pp. 440-447. = (en bulgare) *Bulletin de la Société Historique à Sofia*, 11-12 (1931-32), pp. 169-177. — Ces noms sont tous deux d'origine turque : *Κουβρᾶτος* signifie ' du sollst das Volk sammeln' et *Ἀσπαρούχ* 'Falke '. Cette étude offre de précieux enseignements aux sujet de la transcription grecque des noms bulgaro-turcs.

G. Fehér, *Der protobulgarische Titel κανάρ, Byzantinische Zeitschrift*, 36 (1936), pp. 58-62. — S'écartant sur ce point de Beschewliev, l'auteur lit *kanar tikin* l'expression *κανάρτι κείνος* connue grâce à Constantin (*De cerim.*, ed. Bonn, p. 681, 15). Suivant son explication, le premier mot désigne une dignité et le second ' prince ', le ' fils du khan '.

G. Fehér, *A propos des inscriptions protobulgares de la basilique*

de Philippes, Bulletin de Correspondance Hellénique, 59 (1935), pp. 165-174.

Gy. Moravcsik, *Die Namensliste der bulgarischen Gesandten am Konzil vom J.* 869-70, *Bulletin de la Société Historique à Sofia*, 13 (1933), pp. 8-23 (résumé en bulgare). — Édition critique du texte d'après deux manuscrits du Vatican et explication des noms qui s'y trouvent. Selon l'interprétation de l'auteur, il se rencontre dans le texte six noms de personnes et autant de noms de dignités.

Gy. Moravcsik, *Κουκούμιον ein altbulgarisches Wort?*, *Körösi Csoma Archivum*, 2 (1926-1932), pp. 436-440. — Le mot *κουκούμιον* qui se rencontre dans les « Miracula Georgii [1] » (ed. Aufhauser, p. 32, 2) est un mot grec d'origine latine et non prctobulgare, que l'on rencontre souvent dans les sources byzantines et qui, du grec moyen, a passé aussi en turc osmanli.

L. Ligeti, *A kazár Σάρκελ név jelentéséhez* (Sur la signification du nom khazar *Σάρκελ*), *Magyar Nyelv*, 32 (1936) pp.45. — Renvoie à l'interprétation parallèle de Constantin (*De adm. imp.*, ed. Bonn, p. 177, 21) et Theophanes Continuatus (éd. Bonn, p. 122, 22).

A. Alföldi, *A tarchan méltóságnév eredete* (L'origine du nom de dignité tarchan), *Magyar Nyelv*, 28 (1932), pp. 205-220.— Le sens primitif de ce nom qui se rencontre aussi dans les sources byzantines, est ' forgeron-roi '.

B. Munkácsi †, *Beiträge zur Erklärung der « barbarischen » Sprachreste in der Theogonie des J. Tzetzes*, *Körösi Csoma-Archivum*, I. Ergänzungsband, 3. Heft (1937) pp. 267-281. — Cf. *Byzantion* VI, p. 672.

Gy. Németh, *Árpádkori törökjeink. Kié volt a nagyszentmiklósi kincs?* (Nos Turcs de l'époque arpadienne. A qui appartenait le trésor de Nagyszentmiklós), *Népünk és Nyelvünk*, 3 (1931), pp. 169-185 ; *A nagyszentmiklósi kincs feliratai*, *Magyar Nyelv*, 38 (1932), pp. 65-85, 129-139, et tirage à part dans la collection : A Magyar Nyelvtudományi Társaság Kiadványai 30, Budapest, 1932. = *Die Inschriften des Schatzes von Nagy-Szent-Miklós. Mit zwei Anhängen* : I. *Die Sprache der Petschenegen und Komanen*. II. *Die ungarische Kerbschrift* [Bibliotheca Orientalis Hungarica

(1) Cf. *Byantion*, XIV (1939), pages 247-248.

II.] Budapest-Leipzig, 1932, 84 p. = *Les inscriptions du trésor de Nagyszentmiklós, Revue des Études Hongroises*, 11 (1933), pp. 5-38 ; 12 (1934), pp. 126-136. — L'auteur a réussi, en prenant pour point de départ les inscriptions en caractères grecs de la célèbre tasse de Buila, à déchiffrer les inscriptions runiques, inconnues jusqu'ici, du trésor. Les inscriptions sont écrites dans un dialecte turc présentant des particularités phonétiques propres aux langues petchénègue et comane. En conséquence, l'auteur attribue le trésor aux Petchénègues et rapproche le nom *Bota-ul Čaban* du nom d'un chef nommé *Βατά* d'une tribu nommée *Τζοπόν* = *Čaban* connue grâce à Constantin (*De adm. imp.*, c. 37), chef de tribu qui selon Constantin vivait vers 889. Suivant Németh, le fils de ce *Βατά* était le possesseur du trésor, le *Bota-ul* de l'inscription, et il en conclut que le trésor date du début du xe siècle.

L. Rásonyi, *Baszaraba, Magyar Nyelv*, 29 (1933), pp. 160-171. = *Contributions à l'histoire des premières cristallisations d'État des Roumains. L'origine des Basaraba, Archivum Europae Centro-Orientalis*, (1935), pp. 221-253. — Le nom du chef valaque bien connu est d'origine turque.

L. Ligeti, *Dzsingisz kán neve* (Le nom de Gengis-Khan), *Nyelvtudományi Közlemények*, 48 (1933), pp. 338-341. — La forme mongole originale de ce nom connu aussi par les sources byzantines (par exemple *Τζιγκίς* Pachymeres ed. Bonn, I, p. 347, 5) est *Singgis*, mais l'étymologie n'en est pas claire.

Gy. Moravcsik, *Türk tarihi bakımından Bizans kaynaklarının ehemmiyeti* (L'importance des sources byzantines du point de vue de l'histoire turque). [Ikinci Türk Tarih Kongresi], Istanbul, 1937, 20 p. — Dans cette conférence, qu'il donna le 24 septembre 1937, au IIe congrès d'histoire turque d'Istamboul, l'auteur signale l'importance des sources byzantines et à titre d'exemple, il rassemble les variantes byzantines du nom d'*Osman*, le fondateur de l'empire turc osmanli. Se basant sur l'examen de ces variantes, il arrive à la conclusion que la forme primitive de ce nom était le turc *Ataman*.

T. Halasi Kun, *Gennadios török hitvallása* (La confession turque de Gennadios), *Körösi Csoma-Archivum*, I. Ergänzungsband, 2. Heft (1936), pp. 139-247. — Édition critique, d'après sept manuscrits, du texte turc écrit en caractères grecs. L'auteur ajoute des

explications linguistiques détaillées au texte, qu'il met à profit du point de vue de l'histoire de la langue turque.

J. Németh, *Dentümogyër, Mémoires de la Société Finno-Ougrienne*, 67 (1933), pp. 290-295. — Du nom de la patrie des Hongrois dans la région du Don.

K. Kerényi, *Pannonia, Magyar Nyelv*, 28 (1932), pp. 280-290. = *Pannonia, Glotta*, 22 (1934), pp. 31-42. — Sur l'origine et l'étymologie du nom *Pannonia* (= *Πανία ' Pansland '*).

Gy. Moravcsik, *A Pannones : Πάννονες népnév történetéhez* (Au sujet du nom de peuple Pannones : *Πάννονες*), *Magyar Nyelv*, 29 (1933), pp. 50. — L'auteur signale que les formes ci-dessus se rencontrent aussi dans la littérature byzantine et ce, comme nom de Hongrois.

Gy. Moravcsik, *A magyar Áklmos név legrégibb feljegyzéséhez* (A propos de la plus ancienne mention du nom hongrois d'Almos), *Magyar Nyelv*, 34 (1938), pp. 286-288. — Nouvelles contributions à ce problème, cf. *Byzantion* VI, p. 666.

J. Melich-Gy. Moravcsik, *A Konstantinos Porphyrogennetos-féle γυλᾶς olvasásáról* (Comment lire le *γυλᾶς* chez Constantin le Porphyrogénète?), *Magyar Nyelv*, 30 (1934), pp. 267-271 ; J. Melich, *Mégegyszer a γυλᾶς* (Encore une fois le *γυλᾶς*), *Magyar Nyelv*, 31 (1935), pp. 53 ; D. Pais, *Gyila, Julus, Magyar Nyelv*, 31 (1935), pp 53-54. — Sur la forme hongroise originale de ce nom connu grâce à Constantin (*De adm. imp.*, ed. Bonn, pp. 174-175).

D. Pais, *Fal, Magyar Nyelv*, 27 (1931), pp. 242-246. — De la forme hongroise originale des noms *Φαλίτζης* et *Φαλῆς* connus grâce à Constantin (*De adm. imp.*, ed. Bonn, p. 175).

J. Mikos, *A veszprémvölgyi görög oklevél két helynevéhez* (Au sujet de deux noms de lieux contenus dans la charte grecque de Veszprémvölgy), *Magyar Nyelv*, 31 (1935), pp. 116-118. — Sur la forme hongroise originale des noms *Παταδί* et *Ζαλέση*.

D. Pais, *A veszprémvölgyi apácák görög oklevele mint nyelvi emlék* (La charte grecque des religieuses de Vesprémvölgy comme document linguistique). Emlékkönyv Szent István király halálának

kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne) II. Budapest 1938. pp. 605-642. — Explication linguistique des noms hongrois insérés dans le texte de la charte.

J. Melich, *Oszpora*, *Magyar Nyelv*, 28 (1932), pp. 146-148. — Le mot hongrois *oszpora* se ramène au grec *ἄσπρον* qui passa dans la langue hongroise par l'intermédiaire du serbe.

D. Pais, *Cigány*, *Zigány*, *Magyar Nyelv*, 32 (1936), pp. 233-236. — Le mot hongrois *cigány* ' Zigeuner ' se ramène indirectement au mot grec *'Αθίγγανοι* > *'Ατσίγγανοι*.

E. Mészaros, *Kakastej*, *Magyar Nyelv*, 34 (1938), pp. 96-101. — Les Hongrois ont emprunté à Byzance, par l'intermédiaire des Slaves, l'expression *kakastej*, *ὀρνιθόγαλον*, « lacte gallinaceum, latte di gallina ».

L. Gâldi, *Fidé*, *Magyar Nyelv*, 34 (1938), pp. 44-45. — Le mot hongrois *fidé* dérive du mot grec *φιδές* ' vermicelle '.

L. Gâldi, *Fátyol*, *Magyar Nyelv*, 34 (1938), pp. 105-107. — Signale le rapport entre les mots hongrois *fátyol* ' voile ' et grec *φακιόλι* ~ italien *fazzuolo*.

L. Gâldi, *Problemi di geografia linguistica nel rumeno del settecento* [Biblioteca dell' Accademia d'Ungheria di Roma 13.] Roma 1938. 26 p. — Sur les éléments néo-grecs de la langue roumaine.

3. — Philologie. Littérature.

Gy. Moravcsik, *Középkori görög* (*bizánci*) *irodalom* (Littérature grecque [byzantine] médiévale) dans le *Világirodalmi Lexikon* (Lexique de littérature mondiale) réd. par L. Dézsi, II, Budapest, 1932, pp. 1063-1067. *Ibid.*, autres articles y relatifs. — Cf. *Byzantion* VI, p. 674.

E. Horvath, *Ujgörög irodalom* (littérature grecque moderne) dans le même *Lexikon*, III, Budapest, 1933, pp. 1680-1681. *Ibid.*, autres articles y relatifs.

E. Schwartz, *Szent Kristóf a modern közlekedés védöszentje* (Der heilige Christophoros, Schutzheiliger des modernen Verkehrs), *Ethnographia*, 43 (1932), pp. 17 (résumé en allemand). — Suivant les constatations de l'auteur, la légende a son origine en Orient d'où, selon toute probabilité, les croisés l'apportèrent en Occident.

I. Trencsényi-Waldpfel, *Christophorus*, Mahler Ede-Emlékkönyv (Mélanges offerts à M. E. Mahler), Budapest 1938, pp. 1-14. — Sur l'origine et l'évolution de la légende de Christophore.

E. Dömötör, *A gyermekét szoptató befalazott nö mondájának ujabb magyar változata* (Une nouvelle variante hongroise de la légende de la femme emmurée allaitant son enfant), *Ethnographia*, 45 (1934), pp. 80-81. — Nouvelle contribution au type de légende raité par Solymossy, voir *Byzantion*, VI, p. 680.

B. Heller, *Góg és Magóg*, *Ethnographia*, 46 (1935), pp. 25-28 (résumé en allemand) et dans : *Évkönyv. Kiadja az Izr. Magyar Irodalmi Társulat*, Budapest, 1935, pp. 31-47. — Sur l'évolution de la légende de Gog et Magog et ses traits hongrois ; cf. *Gog und Magog im jüdischen Schrifttum*. Reprinted from Jewish Studies in Memory of George A. Kohut, New-York, 1935, pp. 350-358.

A. v. Ivánka, *Τὸ λεοντῶδες καὶ ποικίλον θηρίον*, *Archivum Philologicum*, 60 (1936), pp. 55-57 (en latin). — L'allégorie dantesque (Inf. I. 32) remonte en dernière source à Plotin et Clément d'Alexandrie.

A. Graf. *Antik hatások a korai bizánci irodalom etnográfiai tudósitásaiban = Quatenus auctores Byzantini medii aevi ineuntis in populis nationibusque describendis ab antiquis pe ndere videantur?* *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 57 (1933), pp. 24-33, 100-105, 231-234 ; 58 (1934), pp. 76-79, 176-180 et tirage à part : Budapest 1933 (résumé en latin). — Étude fondamentale relative aux éléments topiques de l'ethnographie byzantine et dont l'importance n'est pas dûment appréciée par E. Darkó, *Byzantinische Zeitschrift*, 33 (1933), pp. 401-402.

Onasandri Strategicus, ediderunt E. Korzenszky et R. Vári [Sylloge Tacticorum Graecorum consilio Rudolfi Vári et auxilio Collegii Historicorum Hungaricorum Romani ab Academia Litte-

rarum Hungarica publici iuris facta. Volumen I. tomus prior]. Budapestini, 1935, xx, 109 p.—Cf. E. Darkó, *Byzantinische Zeitschrift*, 36 (1936), pp. 542-544 : St. v. Stepski, *Byzantinische Zeitschrift*, 37 (1937), pp. 492-494 ; E. v. Ivánka, *Archivum Philologicum*, 61 (1937), pp. 256-259 (en hongrois et en allemand) ; F. Lammert, *Philologische Wochenschrift*, 58 (1938), pp. 881-883.

V. Nemes : *Tertullianus görög müveltsége* (La culture grecque de Tertullien) [Pannonhalmi Füzetek 16]. Pannonhalma, 1935, 118 p.

S. Simon, *Clemens Alexandrinus és a mysteriumok — Clemens Alexandrinus und die Mysterien* [Magyar-Görög Tanulmányok — *Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται* 5.] Budapest, 1938, 64 p. (rés. en allemand).

E. v. Ivánka, *Die Quelle von Ciceros De natura deorum II*, 45-60. (*Poseidonios bei Gregor von Nyssa*), *Archivum Philologicum*, 59 (1935), pp. 10-21.

E. v. Ivánka, *Ein Wort Gregors von Nyssa über den Patriarchen Abraham*, *Studia Catholica*, 11 (1934-35), pp. 45-47.

E. v. Ivánka, *Vom Platonismus zur Theorie der Mystik* (*Zur Erkenntnislehre Gregors von Nyssa*), *Scholastik*, 11 (1936), pp. 163-195.

E. v. Ivanka, *Die Autorschaft der Homilien Εἰς τὸ Ποιήσωμεν ἄνθρωπον κατ' εἰκόνα ἡμετέραν καὶ ὁμοίωσιν* (*Poseidonios bei den kappadokischen Kirchenvätern*), *Byzantinische Zeitschrift*, 36 (1936), pp. 46-57.

R. Vári, *Das Müllersche Fragment über griechisches Kriegswesen*, *Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, Athènes, 1935, pp. 205-209. — L'auteur démontre que l'auteur du fragment publié par Müller avait puisé à une source plus ancienne que connaissait aussi l'auteur de la Tactique de Pseudo-Maurice.

Gy. Moravcsik, *Constantin VII Porphyrogénète, Le livre des cérémonies, Tome I et Commentaire. Texte établi et traduit par* A. Vogt, *Paris* 1935, *Byzantinische Zeitschrift*, 37 (1937), pp. 126-130.

Gy. Moravcsik, *Sappho ismeretének nyomai Bizáncban* (Die Spuren der Kenntnis von Sappho in Byzanz), *Archivum Philolo-*

gicum, 61 (1937), pp. 209-212 (résumé en allemand). — La citation de Sappho que l'on rencontre chez Niketas Choniates (E. Miller, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs* II, 619), atteste que l'on connaissait encore à Byzance, au XIIe siècle, plus de vers de Sappho qu'il ne nous en est resté. — Cf. les doutes de P. MAAS, *Byzantinische Zeitschrift*, 38 (1938), p. 202, qui confond Niketas Choniates avec Michel Choniates.

GY. MORAVCSIK, *Συμβολαὶ εἰς τὴν χειρόγραφον παράδοσιν τῆς Ἐπιτομῆς Ἰωάννου τοῦ Κιννάμου. Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, Athènes, 1935, pp. 311-314. — L'auteur démontre, en examinant les manuscrits de Kinnamos qui nous sont parvenus, que la source du texte qui nous a été transmis est le cod. Vaticanus gr. 153, et que les autres manuscrits furent copiés sur ce dernier. Les diverses éditions ont été faites d'après des copies erronées.

E. DARKÓ, *Neue Emendationsvorschläge zu Laonikos Chalkokandyles, Byzantinische Zeitschrift*, 32 (1932), pp. 2-12. — L'auteur défend divers passages de son édition de Laonikos contre les critiques parues dans les *Échos d'Orient*, 31 (1928), pp. 465-470 et les *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, 8 (1929-30), pp. 355-369 et révoque en doute diverses objections de nature positive contenues dans la critique parue dans cette dernière revue. Mais que les assertions de l'auteur ne répondent pas aux faits, c'est ce que le critique a démontré dans la *Byzantinische Zeitschrift*, 32 (1932), pp. 478-479, en publiant en fac-similé les passages du manuscrit original.

GY. MORAVCSIK, *Görög költemény a várnai csatáról — Ἑλληνικὸν ποίημα περὶ τῆς μάχης τῆς Βάρνης* [Magyar-Görög Tanulmányok — *Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται* 1]. Budapest, 1935, 56 p. et 2 planches. — Édition critique donnant en parallèle les deux variantes du poème d'après le cod. Paris-Coisl. gr. 361 et le Cod. Constantinopolitanus bibl. Ser. gr. 35, avec une introduction en hongrois et en grec moderne. — Cf. E. HORVÁTH, *Archivum Philologicum*, 60 (1936), pp. 71-75 (résumé en français).

I. RÁCZ, *Megjegyzések a várnai csatáról szóló görög költeményhez* (*Σημειώσεις εἰς τὸ περὶ τῆς μάχης τῆς Βάρνης ἑλληνικὸν ποίημα*), *Archivum Philologicum*, 62 (1938), 216-219 (résumé en néo-grec). — L'auteur démontre que le poète s'est laissé influencer dans sa

phraséologie par un poème byzantin sur Bélisaire (ed. R. Cantarella, *Studi Byzantini et Neoellenici*, IV, pp. 155-172).

Gy. Moravcsik, *Zur Quellenfrage des historischen Gedichtes von Hierax*, *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, 10 (1932-34), pp. 413-416. — Hierax a puisé à la source de la chronique connue sous le nom de Dorotheos de Monembasia.

Gy. Moravcsik, *Ἀνέκδοτα βραχέα ἑλληνικὰ χρονικά*, *Ἑλληνικά*, 4 (1931), pp. 257-259. — L'auteur fait connaître de petites chroniques que nous ont conservées le cod. Vatic.-Palat. gr. 369. et le Cod. Vatic. gr. 162, et qui font défaut dans le recueil de Sp. Lampros.

E. Horváth, *Görög históriás ének Mihály vajdáról* (*Νεοελληνικὸ ἱστορικὸ ποίημα γιὰ τὸ Μιχαὴλ Βοηβόδα*), *Archivum Philologicum*, 59 (1935) pp. 378-393 (résumé en néo-grec). — Étude critique des sources du poème de Georgios Palamedes que l'auteur étudie aussi au point de vue linguistique et compare au poème de Staurinos sur un sujet analogue.

Gy. Moravcsik, *Adamandiosz Koraisz*, *Parthenon*, 8 (1934), pp. 13-21. — Conférence donnée par l'auteur le 24 mars 1934 à la séance solennelle organisée à la mémoire de Koraïs par la société Parthénon.

E. Horváth, *Szolomosz*, *Debreceni Szemle*, 9 (1935), pp. 120-128, pp. 219-222. = *Ὁ Σολωμός* [*Ἔρευνα* IX.]. *Ἀθῆναι - Ἀλεξάνδρεια*, 1936, 31 pp.

A. Horváth, *Ὁ φιλελληνισμὸς τοῦ Βύρωνος καὶ ἡ Οὐγγαρία* [*Ἔρευνα* XII.]. *Ἀθῆναι-Ἀλεξάνδρεια*, 1938, 24 p.

Gy. Moravcsik, *A magyar történet bizánci forrásai* (Les sources byzantines de l'histoire hongroise) [A Magyar Történettudomány Kézikönyve (Manuel des Sources Historiques Hongroises) dirigé par B. Hóman, tome I, fasc. 6/ b]. Budapest, 1934, 256 p., avec une table. — Résumé en français par Gy. Moravcsik, *Les sources byzantines de l'histoire hongroise. Actes du IVe Congrès International des Études Byzantines, I* [*Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare*, IX, Sofia, 1935, pp..390-391] ; *Byzantion*, IX (1934), pp.663-673. Résumé en grec par Gy Moravcsik, *Αἱ βυζαντιναὶ πηγαὶ τῆς οὐγγρικῆς ἱστορίας*, *Ἑλληνικά*, 8 (1935), pp. 19-27. Extrait en turc par

Hüseyin Namik Orkun, *Türk tarihinin Bizans kaynakları*, Ankara, 1938, 48 + viii p. — Cf. Gy. Németh *Századok*, 69 (1935), pp. 110-111 ; A. Graf, *Archivum Philologicum*, 60 (1936), pp. 204-206 (résumé en allemand) ; Schbm, *Ungarische Jahrbücher*, 14 (1934), pp. 414-415 ; G. Stadtmüller, *Jahrbücher für Kultur und Geschichte der Slaven*, N. F., 11 (1935), pp. 168-169 ; E. Darkó, *Byzantinische Zeitschrift*, 35 (1935), pp. 375-384 ; L. Tamás, *Archivum Europae Centro-Orientalis*, 1 (1935), pp. 283-284 ; J. Liki, *Analecta OSBM*, 6 (1935), pp. 433-435 ; N. Radojčić, *Glasnik Skopskog Naučnog Društva*, 15-16 (1935-36), pp. 381-384.

Gy. Moravcsik, *Két X. századi hagiografiai munka a magyarokról* (Deux ouvrages hagiographiques du xe siècle sur les Hongrois), *Magyar Nyelv*, 31 (1935), pp. 17-20. — L'auteur traite de la vie de Naum en vieux slave ecclésaistique et de la vie en langue grecque de Basile dit le Jeune et à ce propos il rectifie certaines données relatives à la vie de Naum contenues (p. 131) dans l'ouvrage mentionné ci-dessus.

Gy. Moravcsik, *Szövegkritikai megjegyzések Konstantinos Porphyrogennetos magyar fejezeteihez* (Notes critiques sur le texte des chapitres concernant les Hongrois chez Constantin Porphyrogénète), *Nyelvtudományi Közlemények*, 50 (1936), pp. 285-293. — Corrections et explications du texte de l'ouvrage *De adm. imp.*, ed. Bonn. pp. 169, 16 ; 170, 10-13 et 174, 12-16.

A. Graf, *Jeórjiosz Zavirasz budapesti könyvtárának katalógusa — Κατάλογος τῆς ἐν Βουδαπέστῃ βιβλιοθήκης Γεωργίου Ζαβίρα* [Magyar-Görög Tanulmányok — *Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται*. 2.]. Budapest, 1935, 31 p. — Parmi les manuscrits se trouvent aussi les copies de quelques ouvrages byzantins. — Cf. E. Horváth, *Archivum Philologicum*, 60 (1936), pp. 71-75 (résumé en français).

E. Horváth, *Ἡ ζωὴ καὶ τὰ ἔργα τοῦ Γεωργίου Ζαβίρα — Zavirasz György élete és munkái* [Magyar-Görög Tanulmányok — *Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται*, 3], Budapest, 1937, 118 p. (résumé en hongrois). — Monographie fondamentale consacrée au polygraphe grec qui vécut en Hongrie († 1804) et écrivit, entre autres nombreux ouvrages, l'œuvre intitulée *Νέα Ἑλλάς* qui est le premier ouvrage d'histoire littéraire néo-grecque. M. Horváth, à qui cette étude valut la nomination de privat-docent pour la philologie néo-

grecque à l'université de Budapest, démontre que l'ouvrage d'histoire littéraire de Zaviras fut écrit d'après des modèles hongrois et fut largement utilisé plus tard par K. Sathas. — Cf. M. Dercsényi, *Archivum Philologicum*, 61 (1937), pp. 399-400 (résumé en néo-grec) ; K. Amantos, *Ἑλληνικά*, 10 (1937-38), pp. 190-191 ; A. Eckhardt, *Nouvelle Revue de Hongrie*, 31 (1938), pp. 352-354 ; cf. *Ungarische Jahrbücher*, 18 (1938), p. 62. ; M. B. Sakellarios, *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, 14 (1938), pp. 142-143.

E. Horváth, *Ismeretlen görög munka a magyar szent koronáról* (Traité grec inconnu sur la Sainte Couronne hongroise), *Archivum Philologicum*, 60 (1936), pp. 358-367 (résumé en français). — Chapitre de la grande monographie de l'auteur relative à Zaviras.

E. Horváth, *Egy magyarországi görög könyvtára a XVIII. században* (La bibliothèque d'un Grec de Hongrie au xviiie siècle), *Magyar Könyvszemle*, 62 (1938), pp. 33-40, 95 (résumé en français). — Description de la bibliothèque de Georges Zaviras.

E. Horváth, *Péczeli József görög fordításban* (Joseph Péczeli en traduction grecque moderne), *Archivum Philologicum*, 62 (1937), pp. 361-368. (résumé en français). — J. Péczeli, érudit hongrois de la seconde moitié du xviiie siècle, a publié en 1791 un traité sur la langue grecque, qui a été traduit en grec moderne par Georges Zaviras. Le manuscrit de celui-ci (actuellement à la bibliothèque municipale de Cozani) fut publié par et sous le nom de Papa Ralis en 1832.

4. — Histoire.

E. v. Ivánka, *Die aristotelische Politik und die Städtegründungen Alexanders des Grossen. — Wege des Verkehrs und der kulturellen Berührung mit dem Orient in der Antike.* Zwei Studien zur antiken Geschichte. [Magyar-Görög Tanulmányok — *Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται* 4]. Budapest, 1938, 62 p. — Cf. St. Heinlein, *Archivum Philologicum*, 62 (1938), pp. 243-245 (résumé en allemand).

K. Kerényi, *Vom heutigen Stand der Illyrierforschung*, *Revue Internationale des Études Balkaniques*, 2 (1936), pp. 13-30.

A. Alföldi, *Die Einführung des persischen Hofzeremoniells im*

Römerreiche. Résumés des communications présentées au Congrès de Varsovie en 1933, I, Warszawa, 1933, pp. 69-72.

A. Alföldi, *Die Ausgestaltung des monarchischen Zeremoniells am römischen Kaiserhofe. Insignien und Tracht des römischen Kaisers, Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Institutes. Römische Abteilung,* 49 (1934), pp. 1-118 ; 50 (1935), pp. 1-171 ; 5 + 24 planches hors texte. — Cf. J. Gagé, *Byzantion,* XI (1936), pp. 325-340.

A. Alföldi, *Isis-szertartások Rómában a negyedik század keresztény császárai alatt — A Festival of Isis in Rome under the Christian Emperors of the IVth century* [Dissertationes Pannonicae ex instituto numismatico et archaeologico universitatis de Petro Pázmány nominatae Budapestinensis provenientes, Ser. II, fasc. 7]. Budapest, 1937, 50 + 95, p. 20 planches (en deux volumes en hongrois et en anglais). — L'auteur, utilisant le témoignage de la numismatique et des sources historiques, arrive à des résultats nouveaux qui éclairent l'origine des fêtes du carnaval.

A. Alföldi, *A római világ nagy válságának szemléletéhez* (Remarques sur la façon de concevoir la grande crise du monde romain), *Századok,* 71 (1937), pp. 432-451. —Remarques à propos du nouvel ouvrage de H. M. D. Parker. — Cf. A. Alföldi, Journal of Roman Studies 27 (1937), 254-260.

E. v. Ivánka, *A nestorianizmus és a monophysitizmus szellemtörténeti háttere* (Le nestorianisme et le monophysitisme et les conceptions qui leur servirent d'arrière-plan), *Theologia,* 3 (1936), pp. 28-42, 125-137. — La source du nestorianisme fut l'aristotélisme régnant parmi les Grecs d'Antioche, le monophysitisme est d'origine néoplatonicienne.

E. v. Ivánka, *Kappadokia teológiai müveltségének gyökerei* (Les racines de la culture théologique de la Cappadoce), *Theologia,* 3 (1936), pp. 327-336. — La culture théologique de la Cappadoce était déjà préparée par la civilisation de l'Iran.

E. Darkó, *Die militärischen Reformen des Kaisers Herakleios. Actes du IVe Congrès International des Études Byzantines,* I. [= *Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare,* IX, Sofia, 1935. pp. 110-116].

E. Darkó, *Turáni hatások a görög-római hadügy fejlődésében, Hadtörténelmi Közlemények*, 35 (1934), pp. 3-40. = *Influences touraniennes sur l'évolution de l'art militaire des Grecs, des Romains et des Byzantins, Byzantion*, X (1935), pp. 443-469; XII (1937), pp. 119-147.

Gy. Moravcsik, *Byzantinische Bekehrungstätigkeit unter den Türkvölkern der Völkerwanderungszeit.* VIIIe Congrès International des Sciences Historiques, Zürich, 1938. Communications présentées, I, Paris 1938, pp. 85-87.

L. Lippay, *A keleti egyházak* (Les églises orientales). [Szent István Könyvek, 111]. Budapest, 1934, 225 p. — Donne sur les Églises d'Orient des indications détaillées.

L. Lippay, *A kelet-római császárság tizenegy százada* (Onze siècles d'empire d'Orient), *Katolikus Szemle*, 47 (1933), pp. 3-13. — Article de vulgarisation.

E. Moor, *Hiung-nuk és hunok* (Hiung-nu und Hunnen). *Népünk és Nyelvünk*, 9 (1937), pp. 177-193, et tirage à part dans la collection : A Szegedi Alföldkutató Bizottság Könyvtára, IV, 36, Szeged, 1937. — Nie l'identité des deux noms de peuples. Voir par contre Gy. Németh, *Magyar Nyelv*, 33 (1937), pp. 323-329.

J. Németh, *Kissebb ural-altáji telepedések a Balkán-félszigeten* (Petits établissements ouralo-altaïques dans la péninsule des Balkans), *Budapesti Szemle*, 222 (1931), pp. 397-412. — Article de vulgarisation.

L. Szomjas, *Hagion Oros.* Budapest, 1932, 86 p. — Narration de voyage destinée au grand public.

E. Darkó, *Ἡ ἱστορικὴ σημασία καὶ τὰ σπουδαιότερα ἐρείπια τοῦ Μουχλίου, Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 10 (1933), pp. 454-482, avec 19 figures et 1 photographie de l'auteur.

E. Darkó, *Die Gründung der Festung Muchli. Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, Athènes, 1935, pp. 228-231.

K. Amantos, *Aus der Geschichte und Geographie Neugriechenlands. Archivum Philologicum*, 61 (1937), pp. 305-313. — Conférence

donnée à la Société de Philologie de Budapest à la séance du 23 avril 1936.

A. Alföldi, *Magyarország népei és a római birodalom* (Les peuples de la Hongrie et l'empire romain) [Kincsestár 42]. Budapest, 1934, 75 p., 3 cartes géographiques. — Étude approfondie d'après les recherches de l'auteur.

I. Borzsák, *Az ókori világ ismeretei Magyarország földjéröl — Die Kenntnisse des Altertums über das Karpatenbecken.* [Dissertationes Pannonicae ex instituto numismatico et archaeologico universitatis a Petro Pázmány nominatae Budapestinensis provenientes, Ser. I, fasc. 6.]. Budapest, 1936, 52 p. (en allemand). — Cf. W. Ensslin, *Philologische Wochenschrift*, 57 (1937), pp. 356-359.

I. Borzsák, *Magyarország földje a régi görög irodalom tükrében* (La terre de Hongrie dans le miroir de l'ancienne littérature grecque), *Pannonia*, 1936, pp. 226-238. — Court résumé en hongrois de l'ouvrage mentionné plus haut.

A. Graf, *A Pannonia ókori földrajzára vonatkozó kutatások áttekintö összefoglalása — Ubersicht der antiken Geographie von Pannonien* [Dissertationes Pannonicae ex instituto numismatico et archaeologico universitatis de Petro Pázmány nominatae Budapestinensis provenientes Ser. I. fasc. 5]. Budapest, 1936, 156 p., 1 carte géographique (en allemand). — Cf. D. Simonyi, *Archivum Philologicum*, 62 (1938), pp. 111-112 (résumé en allemand).

A. Alföldi, *Pannonia rómaiságának kialakulása és történeti kerete* (La formation et le cadre historique de la Pannonie romaine), *Századok*, 70 (1936), pp. 1-37. — Exposé des divers problèmes ainsi que des recherches les plus récentes et principalement de celles de l'auteur.

A. Alföldi, *A kereszténység nyomai Pannoniában a népvándorlás korában.* (Les traces du christianisme en Pannonie au temps des grandes migrations). Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neufcentième anniversaire de la mort du roi saint Étienne), I, Budapest, 1938, pp. 149-170, 7 figures. — Particulièrement précieuses sont les nouvelles données relatives à la diffusion du christianisme parmi les Avars.

A. Balogh, *Pannonia öskereszténysége* I. *Történeti rész* (Le christianisme primitif en Pannonie. I. Partie historique) [Szent István Könyvek 102]. Budapest, 1932, 164 p. — Utile petit manuel.

T. M. Nagy, *Az eusebiánus reakció és a pannoniai ariánizmus kezdetei* (La réaction eusébienne et les débuts de l'arianisme pannonien). *Regnum egyháztörténeti évkönyv. Közzéteszi a Magyar Katolikus Történetirók Munkaközössége*, Budapest, 1936, pp. 32-60.

I. Kniezsa, *Zur Frage der gepidisch-rumänischen Symbiose in Siebenbürgen, Archivum Europae Centro-Orientalis*, 3 (1937), pp. 208-227.

L. Gáldi, *Le romanisme transdanubien*. Studi e documenti italo-ungheresi della R. Accademia d'Ungheria di Roma I, *Annuario*, 1936, Roma 1937, pp. 38-50.

L. Tamás, *Rómaiak, románok és oláhok Dácia Trajánában*. Budapest, 1935, 234 p. = *Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane, Archivum Europae Centro-Orientalis*, 1 (1935), pp. 1-96 ; 2 (1936), pp. 46-83, 245-374, et tirage à part dans les « *Études sur l'Europe Centre-Orientale* », N° I, Budapest 1936. — Cf. L. Gáldi, *Archivum Philologicum*, 60 (1936), pp. 88-94 (résumé en français).

Gy. Mészáros, *Hunok és magyarok* (Hunnen und Ungarn), *Népünk és Nyelvünk*, 8 (1936), pp. 1-12 (résumé en allemand).— L'auteur se propose de prouver que les éléments caucasiens du peuple hongrois étaient formés par un peuple mélangé, composé de tribus hunniques, kartvéliennes et iraniennes.

A. Alföldi, *L'idée de domination chez Attila, Nouvelle Revue de Hongrie*, 25 (1932), pp. 232-238. — Article de vulgarisation.

L. Bartucz, *A magyarországi avarok faji összetétele és ethnikai jelentösége* (Die Rassenelemente der ungarländischen Awaren und ihre ethnische Bedeutung), *Ethnographia*, 45 (1934), pp. 101-110 (résumé en allemand). — Le noyau du peuple avar était formé par des Mongols nord-asiatiques en contact intensif avec des éléments ethniques ougriens, turcs-tatars et plus tard caucasiens et européens avec lesquels ils se mêlèrent partiellement.

G. Fehér, *A bolgár-török müveltség emlékei és magyar östörténeti*

vonatkozásaik — *Les monuments de la culture protobulgare et leurs relations hongroises* [Archaeologia Hungarica VII.] Budapest, 1931, 173 p., 108 fig. (en hongrois et en français). — Cf. E. Darkó, *Byzantinische Zeitschrift*, 32 (1932), pp. 210-211.

T. Baráth, *L'histoire en Hongrie* (1867-1935). Paris, 1936, 170 p. (Extrait de la *Revue historique*, t. CLXXVII, 1936.) — Ouvrage indispensable exposant le développement de la science historique hongroise avec la bibliographie y relative.

E. Lukinich, *Les éditions des sources de l'histoire hongroise* (1854-1930). Budapest, 1931, 168 p. — Utile contribution bibliographique.

A. F. Gombos, *Catalogus fontium historiae hungaricae aevo ducum et regum ex stirpe Arpad descendentium ab anno Christi DCCC usque ad annum MCCCI.* I.-III, Budapestini, 1937-1938, x+2671 p. — Contient aussi les sources byzantines de l'histoire hongroise.

Scriptores rerum hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum. Edendo operi praefuit E. Szentpétery, I. Budapestini, 1937, XIV + 553 p.

B. Hóman, *Magyar történet* (Histoire hongroise) I-II. [Hóman-Szekfü : Magyar történet I-II]. Budapest, 1935-1936. — Seconde édition de l'œuvre de grande envergure caractérisée déjà précédemment (cf. *Byzantion*, VI, p. 688). Dans cette nouvelle édition dont les deux premiers volumes s'étendent jusqu'à l'année 1526, l'auteur a tenu soigneusement compte des recherches récentes et en a utilisé les résultats. En conséquence, la partie bibliographique s'est trouvée aussi augmentée.

B. Hóman, *Munkái. I. Magyar Középkor. II. Történetirás és forráskritika* (Oeuvres de —. I. Moyen-âge hongrois. II. Historiographie et recherche des sources). Budapest, 1938, 678 + 791 p. — Réédition de plusieurs études de l'auteur ayant trait à la byzantinologie hongroise.

J. Németh, *La préhistoire hongroise, Nouvelle Revue de Hongrie*, 25 (1932), pp. 460-468. — Récapitulation des recherches de l'auteur à l'usage du grand public.

E. Moór, *A magyar nép eredete* (L'origine du peuple hongrois). *Népünk és Nyelvünk*, 4 (1932), pp. 6-24, 53-66, 115-128, 161-178 ; 5 (1933), pp. 8-31 et tirage à part dans la collection : A Szegedi Alföldkutató Könyvtára IV, 16, Szeged, 1933. — Examen critique des recherches récentes.

G. Fehér, *A bolgár-törökök kapcsolatai a magyarsággal és a legujabb magyar östörténetkutatás* (Les relations des Bulgaro-Trucs avec les Hongrois et les récentes recherches sur les origines hongroises), *Századok*, 69 (1935), fascicule complémentaire, pp. 513-553. — L'auteur prend la défense de la théorie antérieurement professée par lui, contre les résultats des nouvelles recherches.

L. Rásonyi, *A honfoglaló magyarság kialakulásához* (Au sujet de la formation du peuple hongrois au temps de la conquête arpadienne), *Magyar Nyelv*, 27 (1931), pp. 314-316. ; *A honfoglaló magyarsággal kapcsolatos török tulajdonnevekhez* (Au sujet des noms propres turcs en rapport avec le peuple hongrois au temps de la conquête arpadienne), *Magyar Nyelv*, 28 (1932), pp. 100-105. — Données complétant l'ouvrage de Gy. Németh (Cf. *Byzantion*, VI, p. 663).

Gy. Moravcsik, *C. A. Macartney : The Magyars in the ninth century, Cambridge* 1930, *Byzantinische Zeitschrift*, 33 (1933), pp. 283-386.

Gy. Moravcsik, *A honfoglalás elötti magyarság és a kereszténység* (Les Hongrois avant la conquête arpadienne, et la chrétienté). Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne), I, Budapest, 1938, pp. 171-212 avec 9 figures. — Se basant sur des recherches originales, l'auteur retrace l'histoire de la conversion au christianisme sur la rive nord de la mer Noire et dans la région du Caucase, des temps apostoliques au IXe siècle, et examine dans quelle mesure le peuple hongrois qui avant la conquête arpadienne habitait ce territoire, subit des influences chrétiennes. Suivant ses conclusions, au début du VIe siècle, l'Église byzantine opéra des conversions parmi les Huns campant dans le voisinage du Bosphore et dont l'un des princes portait un nom dans lequel se retrouve le nom de peuple « magyar ». Au commencement du VIIe siècle, on trouve aussi des chrétiens

parmi les membres de la famille princière bulgare. Au VIIIe, les Huns et les Bulgares avaient un évêché apostolique distinct. Dans la seconde moitié du IXe, quelques troupes de Hongrois, et quelques-uns de leurs chefs se trouvèrent en contact avec les missionnaires slaves. En conséquence, l'auteur arrive à la conclusion que l'action du christianisme byzantin sur le peuple hongrois, avant la conquête arpadienne, dut être plus forte et plus intense que nous ne pouvons le pressentir d'après les traces positives qui en sont restées.

Gy. Papp, *A magyarság és a bizánci kereszténység kapcsolatának kezdetei* (Les débuts des relations des Hongrois avec le christianisme byzantin). Nyiregyháza, 1938, 63 p. — L'auteur arrive aux mêmes résultats que l'auteur de l'étude précédente.

M. Ferdinándy, *Das Ende der heidnischen Kultur in Ungarn, Ungarische Jahrbücher*, 16 (1936), pp. 63-76.

J. Deér, *Heidnisches und Christliches in der altungarischen Monarchie.* Szeged, 1934, 123 p.

J. Deér, *Pogány magyarság, keresztény magyarság* (Hongrois païens, Hongrois chrétiens). Budapest, 1938, 271 p.

I. Bibó, *Nomád népek lángelméi. Géza és Sarolt.* (Génies de peuples nomades. Géza et Sarolt), (*Népünk és Nyelvünk*, 5 (1933), pp. 49-58. — L'auteur examine le rôle que jouèrent dans la conversion des Hongrois le prince Géza, père de saint Étienne, et son épouse.

E. Horváth, *Medieval Hungary, South Eastern Affairs*, I (1932), pp. 1-30.

A. Apponyi, *Origine, caractère et évolution de l'idée monarchique en Hongrie, South Eastern Affairs*, I (1931), pp. 81-91.

V. Hóman, *Entre l'Orient et l'Occident. La politique extérieure de la Hongrie à travers l'histoire, Nouvelle Revue de Hongrie*, 27 (1934), pp. 331-342, 461-471.

B. Hóman, *La politique étrangère du royaume de Hongrie au moyen âge.* Résumé des communications présentées au congrès de Varsovie en 1933, I, Warszawa, 1933, pp. 120-125.

N. Asztalos, *Les Arpadiens et l'Europe, Nouvelle Revue de Hongrie*, 27 (1934), pp. 39-49.

J. Darkó, *Az ösmagyar hadmüvészet fejlödése és hatása Nyugateurópára.* (L'évolution de l'art militaire des anciens hongrois et son influence sur l'Europe occidentale). Budapest-Pécs, 1934, 162 p. — Les hypothèses hardies de l'auteur ont été réfutées par Z. Tóth, *Hadtörténelmi Közlemények*, 35 (1934), pp. 286-299.

J. Darkó, *A magyar huszárság eredete* (L'origine des Chousar hongrois), *Hadtörténelmi Közlemények*, 38 (1937), pp. 148-183, et tirage à part dans : Acta classis I. Societatis Scientiarum Debrecinensis de Stephano Tisza nominatae, Vol. VII, fasc. 7, Pécs 1937. —Cf. E. Darkó, *Byzantinische Zeitschrift*, 38 (1938), pp. 284. et la réfutation de Z. Tóth, *Hadtörténelmi Közlemények*, 39 (1938), pp. 59-76 ; voir, sur l'étymologie grecque du mot H. Grégoire, *Byzantion* XIII, p. 279.

A. Pleidell, *A magyar várostörténet elsö fejezete* (Le premier chapitre de l'histoire des villes hongroises), *Századok*, 68 (1934), pp. 1-44, 158-200, 276-313. — Les recherches de l'auteur l'ont conduit à la conclusion qu'il existe un rapport génétique entre la formation des villes hongroises et les anciens établissements romains.

L. Glaser, *Der Levantehandel über Ungarn im* 11. *und* 12. *Jahrhundert, Ungarische Jahrbücher*, 13 (1933), pp. 356-363.

S. Domanovszky, *A mezögazdaság Szent István korában* (L'agriculture à l'époque de saint Étienne), Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne), II. Budapest, 1938, pp. 319-333.

P. Váczy, *Magyarország kereszténysége a honfoglalás korában* (Le christianisme en Hongrie au temps de la conquête arpadienne) Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján. (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne), I, Budapest, 1938, pp. 213-265, 4 figures. — L'auteur traite d'une manière approfondie les antécédents de la conversion des Hongrois : l'histoire des influences religieuses occidentales et orientales antérieures se croisant sur le sol hongrois et, à ce propos, l'activité des deux apôtres slaves.

Cyrille et Méthode, et les tentatives de conversion entreprises par l'Église de Byzance.

J. L. Csóka, *A magyarok és a kereszténység Géza fejedelem korában* (Les Hongrois et le christianisme au temps du duc Géza). Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne), I, Budapest, 1938, pp. 267-291, 5 figures.

F. Luttor, *Szent István egyházi kapcsolatai Rómával, Montecassinóval, Ravennával, Velencével, Jeruzsálemmel és Bizánccal* (Les relations ecclésiastiques de saint Étienne avec Rome, Montecassino, Ravenne, Venise, Jérusalem et Byzance). Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne), I, Budapest, 1938, pp. 422-446, 4 figures.

Gy. Moravcsik, *Görög nyelvü monostorok Szent István korában* (Monastères de langue grecque au temps de saint Étienne). Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne), I, Budapest, 1938, pp. 387-422, 11 figures. — Dans cette étude, le premier travail d'ensemble sur la question, l'auteur recueille et interprète tous les rapports historiques témoignant de l'influence que l'Église byzantine exerça sur les Hongrois après la conquête arpadienne. Selon Skylitzès, dont il cite le texte (ed. Bonn, p. 328, 3-22), d'après la nouvelle collation de ses manuscrits, deux chefs hongrois reçurent le baptême à Byzance vers le milieu du xe siècle (les miniatures y relatives du manuscrit de Skylitzes de Madrid voient le jour pour la première fois dans le présent ouvrage), et l'un d'eux ramena dans sa patrie un religieux que le patriarche de Constantinople avait consacré évêque de Turkia. Se basant sur ce rapport que complètent encore celui de l'empereur Constantin Porphyrogénète (*De adm. imp.*, ed. Bonn, p. 175, 11-13) et une source postérieure en langue slave qui nous est restée et que l'on appelle communément le Povjest, l'auteur arrive à la conclusion que le premier évêché hongrois avait un caractère apostolique. Du temps de saint Étienne nous connaissons deux monastères grecs : il nous est resté la charte de fondation en langue grecque de celui de Veszprémvölgy, quant

au monastère grec de Marosvár (Oroszlános), il ne nous est connu que par la vie de saint Gérard (Gellért) et par les découvertes archéologiques. Des époques postérieures, nous connaissons l'existence de trois autres monastères grecs : ceux de Visegrád, de Dunapentele et de Szávaszentdemeter. L'existence de ces monastères et un grand nombre d'autres données historiques et archéologiques prouvent qu'au temps des Arpadiens l'Église byzantine joua un rôle considérable en Hongrie.

J. Belitzky, *A nyugatmagyarországi és felvidéki besenyö telepek* (Les établissements pétchénègues en Hongrie occidentale et en Haute-Hongrie). Emlékkönyv Domanovszky Sándor születése hatvanadik évfordulójának ünnepére (Albums publié en l'honneur de Sándor Domanovszky à l'occasion de son soixantième anniversaire), Budapest, 1937, pp. 59-95.

I. Kniezsa, *A nyugatmagyarországi besenyök kérdéséhez* (Sur la question des Pétchénègues de la Hongrie occidentale), Emlékkönyv Domanovszky Sándor születése hatvanadik évfordulójának ünnepére (Album publié en l'honneur de Sándor Domanovszky à l'occasion de son soixantième anniversaire), Budapest, 1937, pp. 323-337.

B. Kossányi, *A kalizok vallása* (La religion des Kaliz). Emlékkönyv Domanovszky Sándor születése hatvanadik évfordulójának ünnepére (Album publié en l'honneur de Sándor Domanovszky à l'occasion de son soixantième anniversaire), Budapest, 1937, pp. 355-368. — L'auteur arrive à la conclusion que les *Χαλίσιοι* mentionnés dans l'ouvrage de Kinnamos (ed. Bonn, pp. 107, 247) qui furent au XIIe siècle les alliés des Hongrois, étaient mahométans.

M. Gyóni, *Kalizok, kazárok, kabarok, magyarok* (Kaliz, Khazars, Kabars, Hongrois), *Magyar Nyelv*, 34 (1938), pp.86-96, 159-168. — L'auteur établit une connexion entre le nom de peuple *Χαλίσιοι* figurant chez Kinnamos (ed. Bonn, pp. 107, 247) et le nom de peuple *Chualis* qui se rencontre dans les sources antérieures, nom qui vit encore dans l'appellation russe de la mer Caspienne, et il démontre en s'appuyant sur le témoignage des sources historiques que ce peuple apporta avec lui, de la région des établissements samaritains du Caucase, la religion caraïte dans l'empire khazar. Lorsque la dynastie khazare se convertit au judaïsme rabbinique, les

Kaliz, que l'auteur identifie avec les *Κάβαροι* connus grâce à Constantin (ed. Bonn, pp. 171-172) se rallièrent aux Magyars après un soulèvement ayant son origine dans l'intolérance religieuse. Leurs chefs (comme par exemple *Βουλτζούς*, Const, *De adm. imp*, p. 175, 44) revêtaient parmi les Hongrois la dignité de *καρχᾶς*. Une partie d'entre eux professaient encore la religion caraïte vers le milieu du XIIe siècle, mais les autres étaient devenus mahométans, comme il appert du rapport de Kinnamos à ce sujet.

I. Kniesza, *Magyarország népei a XI. században* Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján II. Budapest 1938. pp. 365-472. = *Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert.* Archivum Europae Centro-Orientalis 4 (1938) pp. 241-409 avec une carte géographique.

J. Horváth, *Szent István diplomáciája* (La diplomatie de saint Étienne), Budapest, 1937, 112 pp.

M. Kring, *Magyarország határai Szent István korában* (Les frontières de la Hongrie à l'époque de saint Étienne), Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne) II, Budapest, 1938, pp. 473-486.

G. Ottilk, *La Couronne de St. Étienne et la constitution hongroise, Nouvelle Revue de Hongrie,* 30 (1937), pp. 104-112.

J. Horváth, *Az Árpádok diplomáciája* 1001-1250 (La diplomatie des Árpadiens 1001-1250), *Történelmi Tanulmányok,* II, Budapest, 1935, pp. 163-257.

P. Váczy, *Die erste Epoche des ungarischen Königtums.* Pécs, 1935, 139 p.

L. Huszár, *Szent István pénzei* (Les monnaies de saint Étienne), Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne) II, Budapest, 1938, pp. 335-364, 6 figures. — Il y est question aussi de l'influence byzantine.

K. Guoth, *Az okleveles bizonyítás kifejlődése Magyarországon*

(Le développement de la preuve par actes authentiques en Hongrie). Budapest, 1936, 75 p.

I. Szentpétery, *Szent István király oklevelei* (Les chartes du roi saint Étienne), Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne), II, Budapest, 1938, pp. 133-202, 2 planches, 8 figures. — On y trouve une analyse pénetrante des problèmes qui s'attachent à la charte grecque qui fut donnée aux religieuses de Veszprémvölgy.

A. Divéky, *Az Aranybulla és a jeruzsálemi királyság alkotmánya* (La Bulle d'Or et la constitution du royaume de Jérusalem) [Értekezések a történettudományok köreböl XXIV. 1.] Budapest, 1932, 29 p.—L'auteur voit dans la lettre de franchise hongroise émise en 1222 l'influence des Assises de Jérusalem et explique le fait par le voyage en Orient fait par le roi André II à l'occasion de la Ve croisade.

D. Sisilianos, *Rapports gréco-hongrois à l'époque byzantine, Parthenon*, 9 (1934), pp. 10-12. — Conférence donnée le 24 mars 1934 à la séance de la société Parthénon, à Budapest.

M. Gyóni, *Magyarország és a magyarság a bizánci források tükrében — Ungarn und das Ungartum im Spiegel der byzantinischen Quellen* [Magyar-Görög Tanulmányok- *Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται* 7]. Budapest 1938. 120 p. 4 planches (résumé en allemand). — Dans cette thèse de doctorat, qui est un travail fondamental, l'auteur esquisse la manière dont la Hongrie et les Hongrois se reflètent dans les sources byzantines. Dans la première partie de son étude il traite des passages y relatifs des sources, et dans la seconde, il recueille dans un index onomastique tous les noms hongrois de peuples, de tribus, de personnes et de lieux qui se trouvent dans les sources byzantines. Cet index, fondé sur une critique minutieuse des sources, contient aussi les variantes qu'on rencontre dans les divers manuscrits. Cette seconde partie est donc un index général de toutes les données byzantines qui ont trait aux Hongrois. Les conclusions de l'étude seront résumées sous peu dans un article sommaire qui paraîtra dans la *Nouvelle Revue de Hongrie*.

Gy. Moravcsik, *Les relations entre la Hongrie et Byzance à l'épo-*

que des Croisades, Revue des Études Hongroises, 8-9 (1933), pp. 301-308, et tirage à part dans la Bibliothèque de la Revue des Études Hongroises, IX, Paris, 1934. — Cf. résumés des communications présentées au congrès de Varsovie, en 1933, I, Warszawa, 1933, pp. 88-90.

E. Holló, *Magyar királyleány a görög trónon* 1104-1134 (Une princesse hongroise sur le trône grec 1104-1134), *Magyar Asszony*, 14 (1934), p. 342. — Article destiné au grand public et consacré à l'épouse de Jean Comnène II.

Gy. Moravcsik, III. *Béla és a bizánci birodalom Mánuel halála után*, *Századok*, 67 (1933), fascicule complémentaire, pp. 518-528. = *Pour une alliance byzantino-hongroise (seconde moitié du XIIe siècle)*, *Byzantion*, VIII (1933), pp. 55-568.

Ph. Mouraty, *Μανουὴλ ὁ Κομνηνὸς καὶ αἱ σχέσεις αὐτοῦ πρὸς Βέλαν τὸν γ' καὶ τοὺς προκατόχους του*, *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 11 (1935), pp. 283-290. — Sans aucune connaissance des ouvrages récents.

M. Ferdinándy, *Harmadik Béla király* (Le roi Béla III). *Az Ország útja*, 2 (1938) 10-21. — Court résumé des nouvelles recherches.

E. Darkó, *Byzantinisch-ungarische Beziehungen in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts*. Weimar, 1933, 56 p., avec 2 planches. — Cf. E. Darkó, *Byzantinische Zeitschrift*, 33 (1935), pp. 441-442; V. Laurent, *Échos d'Orient*, 36 (1933), pp. 501-502; Gy. Moravcsik, *Deutsche Literaturzeitung*, 5(1934), pp. 515-517.

F. Darkó, *Népességi mozgalmak Erdélyben és környékén a középkorban* (Mouvements de population en Transylvanie et dans ses environs au moyen-âge), [Erdélyi Füzetek 3.], Debrecen, 1938, 71 p. — L'auteur traite aussi les relations entre Byzance et les Roumains; cf. *Byzantinische Zeitschrift*, 38 (1938), pp. 543-546.

5. — Archéologie et art.

J. Bodonyi, *Az aranyalap keletkezése és értelmezése a késöantik müvészetben* (Entstehung und Bedeutung des Goldgrundes in der

spätantiken Bildkomposition), *Archaeológiai Értesitö*, 46 (1932-33), pp. 5-36, 197-199. (résumé en allemand). — L'auteur voit dans le fond d'or la représentation de la splendeur céleste.

A. Alföldi, *Eine spätrömische Helmform und ihre Schicksale im germanisch-romanischen Mittelalter. Acta Archaeologica*, V, Koebenhaven, 1934, pp. 99-144, 8 planches. — Suivant l'auteur, la forme de casque en usage dans l'empire romain finissant eut une influence sur la formation des couronnes princières médiévales et entre autres sur la sainte couronne de Hongrie.

A. Alföldi, *The Helmet of Constantine with the Christian Monogram, Journal of Roman Studies*, 22 (1932), pp. 9-23, 3 planches.

G. Finály, *Archäologische Funde in Ungarn* 1925-1934, *Pannonia*, 1936, pp. 248-287, et tirage à part dans : Pannonia-Könyvtár, 27, Pécs, 1936.

A. Alföldi, *Anyaggyüjtés a római pénzek Magyarországon készült egykoru utánzatainak osztályozásához I-III.* (Materialien zur Klassifizierung der gleichzeitigen Nachahmungen von römischen Münzen aus Ungarn und den Nachbarländern I.-III) *Numizmatikai Közlöny*, 25 (1926), pp. 37-48 ; 26-27 (1927-28), pp. 59-71 ; 28-29 (1929-30), pp. 6-25 (en hongrois et en allemand).

A. Alföldi, *Siscia. Vorarbeiten zu einem Corpus der in Siscia geprägten Römermünzen, Numizmatikai Közlöny*, 26-27 (1927-28), pp. 14-58 (résumé en hongrois).

L. Nagy, *Az aquincumi orgona* (Die Orgel von Aquincum) [Az aquincumi muzeum kiadványa II.] Budapest, 1934, 144 p., 97 fig. (résumé en allemand). — En 1931 fut mis au jour à Aquincum un orgue hydraulique romain que l'on réussit à reconstituer. Dans cet ouvrage, l'auteur donne une description détaillée de l'orgue et de son mécanisme et retrace, dans l'étude accompagnant cette description, l'histoire des orgues antiques, d'après les rapports historiques et les monuments archéologiques qui s'y rapportent.

A. Alföldi, *A pannoniai öskereszténységnek nehány numizmatikai emléke* (Einige Denkmäler des pannonischen Urchristentums), *Numizmatikai Közlöny*, 30-31 (1931-32), pp. 1-8. 102, 4 fig. (résumé en allemand).

L. Nagy, *Az óbudai ókeresztény cella trichora a Raktár-utcában* (La « cella trichora » chrétienne primitive de Obuda, dans la rue du Raktár). Budapest, 1931, 99 p. — Description détaillée de ce monument chrétien du IVe siècle découvert en 1930.

A. Marosi, *Öskeresztény emlékeink és a fövénypusztai bazilika* (Nos monuments chrétiens primitifs et la basilique de Fövénypuszta), *Katolikus Szemle*, 49 (1935), pp. 78-84.

A. Marosi, *Fejérmegyei öskeresztény emlékek és a muzeum Krisztus-monogrammos köve* (Les monuments chrétiens primitifs du comitat de Fejér et la pierre du musée portant le monogramme du Christ), *Székesfehérvári Szemle*, 1936, pp. 105-108, 3 figures.

L. Nagy, *Keresztény-római emlékek Magyarország területéröl* (Christlich-römische Denkmäler in Ungarn), *Archaeologiai Értesitö*, 45 (1931), pp. 29-42, 299-303 (résumé en allemand).

L. Nagy, *Pannonia Sacra.* Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne), I, Budapest, 1938, pp. 29-148, 91 fig. — Étude scientifique d'ensemble portant sur tous les monuments chrétiens de Pannonie connus jusqu'à ce jour.

N. Fettich, *Stand und Aufgabe der Völkerwanderungsarchäologie in Ungarn*, *Ungarische Jahrbücher*, 12 (1932), pp. 105-112.

F. Móra, *Néprajzi vonatkozások Szegedvidéki népvándorláskori és korai magyar leletekben* (Volkskundliche Beziehungen in Funden aus der Umgebung von Szeged, aus der Zeit der Völkerwanderung und des frühen Ungartums), *Ethnographia*, 43 (1932), pp. 54-68 (résumé en allemand).

A. Alföldi, *Archaeologische Spuren der Hunnen*, *Germania*, 16 (1932), pp. 133-138.

A. Alföldi, *Leletek a hun korszakból és ethnikai szétválasztásuk — Funde aus der Hunnenzeit und ihre ethnische Sonderung* (Archaeologia Hungarica IX]. Budapest, 1932, 90 p., 36 planches, 20 fig. (en hongrois et en allemand). — Ouvrage de fond prouvant, entre autres choses, que le mode de combat des Huns eut une influence

sur les Romains. — Cf. A. M. TALLGREN, *Századok* 67 (1933), pp. 192-195 ; E. BENINGER, *Byzantinische Zeitschrift*, 34 (1934), pp. 147-148.

F. VÁMOS, *Attilas Hauptlager und Holzpaläste, Seminarium Kondakovianum*, 5 (1932), pp. 131-148.

N. FETTICH, *Hunlar zamanina ait olup Szeged-Nagyszéksós' da bulunan prens mezari buluntusu* (Ikinci Türk Tarih Kongresi). Istanbul, 1937, 12 p., 26 fig. — Conférence, donnée au 2e congrès d'histoire turque de Constantinople, sur les objets trouvés à Szeged-Nagyszéksós dans une tombe princière hunnique.

N. FETTICH, *Cimetières avars en Hongrie, Nouvelle Revue de Hongrie*, 26 (1933), pp. 292-297. — Article de vulgarisation.

A. ALFÖLDI, *Zur historischen Bestimmung der Avarenfunde, Eurasia Septentrionalis Antiqua*, 9 (1934), pp. 285-307. — L'auteur distingue parmi les trouvailles avares deux couches d'origine différente : l'une est d'origine asiatique, l'autre présente des influences byzantines de la région du Pont. Tandis que la première fut apportée par les Avars asiatiques proprement dits, la seconde provient des Koutrigours que les Avars entraînèrent avec eux. L'auteur explique conformément à cette thèse le récit de Theophylaktos Simokattès relatif à l'origine des Avars (VII, 7-8).

T. HORVÁTH, *Az üllöi és kiskörösi avar temetö — Die awarischen Gräberfelder von Üllö und Kiskörös* (Archaeologia Hungarica XIX]. Budapest, 1935, 128 p., 18 planches, 35 fig., 2 plans (en hongrois et en allemand).

D. CSALLÁNY, *A kunszentmártoni avarkori ötvössir* (Goldschmiedergrab aus der Avarenzeit von Kunszentmárton (Ungarn)), Szentes, 1933, 54 p., 9 planches (résumé en allemand). — Les poids byzantins pour balances et trébuchets méritent une attention particulière.

D. BARTHA, *A jánoshidai avarkori kettössip — Die avarische Doppelschalmei in Jánoshida* [Archaeologia Hungarica, XIV]. Budapest, 1934, 107 p., 13 planches et 10 figures (en hongrois et en allemand). — L'auteur éclaire sous tous ses aspects cette incomparable trouvaille en utilisant Theophylaktos Simokattes (VI, 9, 10).

K. Márki-Poll, *Kürtsövégü karkötök az avar-korból* (Armringe mit Trichterenden aus der Avarenzeit), *Archaeologiai Értesitö*, 47 (1934), pp. 56-65, 198-199 (résumé en allemand).

E. Jónás, *Monnaies du temps des Avares en Hongrie*, *Demareteion*, 1 (1935), pp. 130-136. — Imitations de pièces byzantines frappées au cours de la seconde moitié du VIIe siècle.

A. Marosi-N. Fettich, *Dunapentelei avar sirleletek — Trouvailles avares de Dunapentele* [Archaeologia Hungarica XVIII]. Budapest 1936, 105 p., 8 planches (en hongrois et en français).

Gy. László, *Adatok az avarkori müipar ó-keresztény kapcsolataihoz* (Contributi ai rapporti antichi christiani dell' arte industriale dell'època avara). Budapest, 1935, 59 p. 11 planches (résumé en italien). — Les résultats auxquels aboutit l'auteur sont importants au point de vue des relations byzantino-avares

R. G. Davidson-T. Horváth, *The Avar invasion of Corinth*, *Hesperia*, 6 (1937), pp. 227-240, 9 fig. — Se basant sur ce que rapporte la Chronique de Monemvasie, l'auteur voit dans les découvertes archéologiques les vestiges des Avars.

H. Schüller, *A nagyszentmiklósi aranykincs ornamentikája — Zur Ornamentik des Goldschatzes von Nagyszentmiklós*, *Archaeológiai Értesitö*, 50 (1937), pp. 116-131, 217-226 (en hongrois et en allemand). — Se basant sur l'ornementation, l'auteur situe le trésor entre les années 700 et 800.

N. Fettich, *Adatok a honfoglaláskor archaeologiájához* (Zur Archäologie des Zeitalters der Landnahme), *Archaeológiai Értesitö*, 45 (1931), pp. 48-119, 305-330. (Résumé en allemand avec un appendice de M. L. Bartucz : *Beiträge zur Anthropologie der Landnahmezeit*).

N. Fettich, *Handelswege in Russland und die Altmagyaren*. Résumés des communications présentées au congrès de Varsovie en 1933, I, Warszawa, 1933, pp. 113-118.

N. Fettich, *A levediai magyarság a régészet megvilágitásában* (Les Hongrois en « Levedia », à la lumière de l'archéologie), *Századok*, 67 (1933), pp. 250-276, 396-399.

N. Fettich, *Az oroszországi kereskedelmi utak és az ösmagyarság* (Les voies, commerciales en Russie et les Hongrois primitifs), Budapest, 1933, 10 p., 3 cartes géographiques (hors commerce).

N. Fettich, *A honfoglaló magyarság müvészete* (L'art hongrois au temps de la conquête arpadienne) [Ars Hungraica, 11]. Budapest, 1935, 34 p., 32 planches.

N. Fettich, *A honfoglaló magyarság fémmüvessége — Die Metallkunst der landnehmenden Ungarn* [Archaeologia Hungarica, XXI]. Budapest, 1935, 303. p., 137 planches (en hongrois et en allemand).

A. Zakcharoff-W. Arendt, *Studia Levedica. Régészeti adatok a magyarság IX. századi történetéhez. — Studia Levedica. Archaeologischer Beitrag zur Geschichte der Altungarn im IX. Jh.* [Archaeologia Hungarica, XVI.] Budapest, 1934, 80 p., 8 planches, 27 fig. (en hongrois et en allemand).

Z. Pozsonyi, *Arpádkor és Kelet, Vázlatos müvelödéstörténeti elökészités Arpádkori müvészetünk keleti hatásainak vizsgálatához* (L'époque arpadienne et l'Orient. Esquisse d'un chapitre de l'histoire de la civilisation, pour servir à l'étude des influences orientales sur notre art à l'époque arpadienne). Szeged, 1935, 160 p.

M. Ferdinándy, *A honfoglaló magyarok müvészi kulturájának nyomai a korai Arpád-korban* (Les traces de la culture artistique des conquérants hongrois au début de l'époque arpadienne). Budapest, 1934, 56 p., 10 figures.

T. Gerevich, *Magyarországi müvészet Szent István korában* (L'art hongrois à l'époque de saint Étienne), Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne) III, Budapest, 1938, pp. 81-110, 20 figures. — Il y est question aussi de l'influence byzantine.

N. Fettich, *A prágai Szent István-kard régészeti megvilágitásban* (L'épée de Prague de saint Étienne à la lumière de l'archéologie), Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne) III, Budapest, 1938, pp. 473-416, 16 planches.

Gy. László, *Adatok a koronázási jogar régészeti megvilágításához* (Quelques données pour l'interprétation archéologique du sceptre de couronnement), Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne), III, Budapest, 1938. pp. 517-558, 13 figures.

A. Hekler, *Ungarische Kunstgeschichte.* Berlin, 1937, 124 p., 72 pl.

V. Bierbauer, *A magyar épitészet története* (Histoire de l'architecture hongroise). Budapest, 1937, 302 p.

Magyarország müvészeti emlékei. Szerkeszti Gerevich T. (Les monuments artistiques de Hongrie. Publié sous la direction de T. Gerevich). — De cette série de grande envergure, dont quelques volumes seront également publiés en traduction, ont paru jusqu'ici les tomes I. *Magyarország románkori emlékei. Irta* Gerevich T. (Les monuments hongrois de l'époque romane, par T. Gerevich). Budapest, 1938, 843 p., 264 planches et plusieurs figures. II. *Budapest müvészeti emlékei. Irta* Horváth H. (Les monuments artistiques de Budapest, par H. Horváth). Budapest, 1938, 95 p., CLX planches.

O. Szönyi, *Régi magyar templomok — Alte ungarische Kirchen — Anciennes églises hongroises — Hungarian Churches of Yore.* Budapest, 1933, 243 p., 307 figures (en hongrois, en allemand, en français et en anglais).

D. Dercsényi, *Az Árpád-kori köfaragó-müvészet elsö emlékei* (Les premiers monuments de la sculpture sur pierre à l'époque arpadienne) [A Magyarságtudomány Tanulmányai V.]. Budapest, 1937, 19 p., 14 fig.

L. Puskás, *A magyar falfestés Árpádkori emlékei* (Les monuments de la peinture murale hongroise de l'époque arpadienne). Budapest, 1932, 32 p., 7 planches. — L'auteur ramène à l'intermédiaire de l'Italie les influences byzantines.

I. Genthon, *A régi magyar festömüvészet* (L'ancien art pictural hongrois). Vác, 1932, 127 p., 102 planches.

H. Horváth, *A magyar szobrászat kezdetei* (Les commencements de la statuaire hongroise) [Ars Hungarica, 12). Budapest, 1936, 32 p., 32 planches.

J. Höllrigl, *A középkori magyar keramika* (La céramique médiévale hongroise), *Magyar Müvészet*, 7 (1931), pp. 461-468.

H. Horváth, *A székesfövárosi muzeum középkori lapidáriuma a Halászbástyán* (Le lapidarium médiéval du musée métropolitain au Bastion des Pêcheurs), *Magyar Müvészet*, 8 (1932), pp. 89-126, 149-165.

H. Horváth, *A középkori Pest-Budának helyszinen maradt emlékei* (Les monuments restés en place du Pest-Buda médiéval), *Magyar Müvészet*, 8 (1932), pp. 288-311, 354-378.

H. Horváth, *Pannoniai-antik elemek továbbélése román épületplasztikánkban*, *Pannonia*, 1935, pp. 207-240. = *Zum Weiterleben der pannonischen Antike in der spätromanischen Bauplastik Ungarns*, *Ungarische Jahrbücher*, 16 (1936), pp. 4-55.

A. Marosi, *Székesfehérvár müvészeti emlékei* (Les monuments artistiques de Székesfehérvár), *Magyar Müvészet*, 6 (1930), pp. 393-431.

A. Marosi - L. Bartucz - J. Joachim - D. Kiss, *A székesfehérvári bazilika feltárása* (Les fouilles de la basilique de Székesfehérvár), *Székesfehérvári Szemle*, 1937, pp. 2-18, 11 figures. — Rapport sur les résultats des dernières fouilles tendant à mettre au jour la basilique du temps de saint Étienne.

A. Lepold, *Szent István király születéshelye* (Le lieu de naissance du roi saint Étienne). Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne) II, Budapest, 1938, pp. 487-524, et 23 figures. — Étude approfondie sur les nouvelles fouilles d'Estergom (Gran).

M. Bárány - Oberschall, *Konstantinos Monomachos császár koronája — The crown of the Emperor Constantine Monomachos* [Archaeologia Hungarica, XXII.] Budapest, 1937, 96 p., 19 planches (en hongrois et en anglais). — Première publication scientifique

au sujet de la couronne byzantine conservée au Musée National Hongrois de Budapest, traitant d'une manière approfondie au point de vue technique les diverses plaques émaillées et au point de vue iconographique les images qu'elle présente. L'auteur établit que la plaque conservée au Victoria and Albert Museum de Londres et représentant une danseuse est une falsification grossière. Le chapitre XX de l'ouvrage (*A Konstantinos Monomachos-korona feliratai — The inscriptions on the Monomachos Crown*) a été rédigé par Gy. Moravcsik. — Cf. F. Dölger, *Byzantinische Zeitschrift*, 37 (1937), pp. 483-486 ; E. Darkó, *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 12 (1937), pp. 475-479 ; A. K. Orlandos, *Ἑλληνικά*, 10 (1937-38), pp. 180-182 ; P. Charanis, *Byzantion*, 12 (1937), p. 692.

Gy. Moravcsik, *A « Géza » név a magyar Szent Koronán* (Le nom « Géza » sur la Sainte Couronne hongroise), *Magyar Nyelv*, 31 (1935), pp. 17-20. ; *A magyar Szent Korona görög feliratai* (Les inscriptions grecques de la Sainte Couronne hongroises), *Archivum Philologicum*, 59, (1935), pp. 113-116, et tirage à part dans la collection : Értekezések a nyelv-és széptudományi osztály köréböl, XXV, 5, Budapest, 1935, 52 p., 8 planches (résumée en français). — Première publication scientifique, accompagnée d'explications linguistiques, épigraphiques, inconographiques et historiques, au sujet des inscriptions grecques qui se lisent sur la couronne byzantine formant la partie inférieure de la Sainte Couronne hongroise. Au contraire de la lecture : *Γεωβιτζ δ(εσπότη)ς πιστὸς κράλης Τουρκίας* qu'ont donnée de l'inscription visible à côté de l'image du roi de Hongrie les éditeurs précédents, l'auteur la lit : *Γεωβιτζὰς πιστὸς κράλης Τουρκίας*.

J. Darkó, *A Dukas Mihály-féle korona célja és jelentösége* (La couronne envoyée par Michel Ducas, son but et importance), *Archivum Philologicum*, 60 (1936), pp. 113-152 et 3 planches (résumé en français). = *Die ursprüngliche Bedeutung des unteren Teiles der ungarischen Heiligen Krone*, *Seminarium Kondakovianum*, 8 (1936), pp. 63-77. — L'auteur met en doute l'exactitude de la lecture de Moravcsik et défend l'ancienne lecture : *δ(εσπότη)ς*. En conséquence, il porte sur l'importance de la couronne byzantine un autre jugement que Moravcsik et s'écarte aussi en de nombreux autres détails des explications de ce dernier.

Gy. Moravcsik, *A magyar Szent Korona görög feliratainak olvasásához és magyarázatához* (Comment lire et expliquer les incriptions grecques de la Sainte Couronne hongroise?), *Archivum Philologicum*, 60 (1936), pp. 152-158, et une planche (résumé en français). — L'auteur apporte de nouveaux arguments en faveur de la lecture *Γεωβιτζάς* et mentionne que plusieurs des spécialistes étrangers se sont prononcés en faveur de cette dernière.

J. Darkó, *Utóhang a Dukas-féle korona eredeti jelentőségének megitéléséhez* (Un dernier mot sur la signification de la couronne envoyée par Michel Ducas), *Archivum Philologicum*, 60 (1936), pp. 351-353. (résumé en français). — L'auteur maintient les vues exposées par lui dans ses articles antérieurs.

Gy. Moravcsik, *A magyar szent korona a filológiai és történeti kutatások megvilágitásában* (La sainte couronne hongroise à la lumière des recherches philologiques et historiques), Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján (Album publié à l'occasion du neuf centième anniversaire de la mort du roi saint Étienne), III, Budapest, 1938, 423-472, 24 figures. — Cette étude est une édition remaniée, amplifiée et partiellement modifiée, d'un précédent ouvrage de l'auteur et a aussi pour sujet la couronne dite de saint Étienne, formant la partie supérieure de la sainte couronne hongroise. En ce qui concerne la réunion des deux couronnes, l'auteur exprime l'avis qu'elle fut l'œuvre du roi Béla III, élevé à Byzance. La présente étude paraîtra en traduction dans un avenir prochain, et les spécialistes étrangers seront alors en mesure de donner leur avis au sujet des problèmes qui se posent à ce propos.

Gy. Maravcsik, *The Holy Crown of Hungary*, *The Hungarian Quarterly* 4 (1938) 656-667. 2 planches. — Résumé succinct des recherches y relatives de l'auteur.

A. Mihalik, *Eleventh-century Crowns*, *The Hungarian Quarterly*, 1 (1938), pp. 668-673.

E. Varju, *Az esztergomi sztaurotéka* (La staurothèque de Gran), *Magyar Müvészet*, 7 (1931), pp. 433-439. — L'auteur situe au xe siècle cet important monument de l'émaillerie byzantine.

I. Genthon, *Az esztergomi főszékeseggházi kincstár* (Le trésor de la cathédrale de Gran), Budapest, 1938, 22 p., 32 planches.

E. Darkó, *Zu den byzantinisch-ungarischen Beziehungen. Die Holzschnitzarbeit in der Stadtbibliothek von Grenoble, Ungarische Jahrbücher*, 13 (1933), pp. 1-18, 2 planches. — Cette étude est identique au chapitre VI de l'ouvrage du même auteur intitulé « Byzantinisch-ungarische Beziehungen in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts » (v. plus haut : *Histoire*). L'auteur s'efforce de prouver que le triptyque de Grenoble fut donné au roi de Hongrie Ladislas IV par le métropolite d'Héraclée Gerasimos (1283-1289) (1).

Gy. Moravcsik, *A grenoblei triptychon görög felirata. Adalék II. Rákóczi Ferenc rodostói görög kapcsolataihoz.* Rákóczi-Emlékkönyv. Szerkesztette Lukinich I., II, Budapest, 1935, pp. 375-386. =*Inscription grecque sur le triptyque de Grenoble. Contribution aux rapports de François II Rákóczi avec le monde grec à Rodostó, Revue des Études Hongroises*, 13 (1935), pp. 193-203, et 2 planches. — Au moyen d'arguments iconographiques, épigraphiques et terminologiques, l'auteur démontre que le triptyque de Grenoble ne date pas du XIIIe siècle, mais fut donné par le métropolite d'Héraclée, Gerasimos, au prince de Hongrie François II Rákóczi, alors en exil à Rodostó, et cela, selon toute probabilité, en 1728. — Cf. E. Darkó, *Byzantinische Zeitschrift*, 35 (1935), pp. 500-501, qui n'admet pas pour date le XVIIIe siècle et G. Stadtmüller, *Byzantinische Zeitschrift*, 37 (1937), p. 259, qui, de son côté, tient la date du XIIIe pour une impossibilité.

Budapest. Jules Moravcsik.

(1) [Cf. notre compte-rendu, concluant avec V. Laurent « en faveur » du XVIIIe siècle, *Byzantion*, VIII (1933), pp. 760-761. N. D. L. R.].

BULLETINS SPÉCIAUX

I

LES ÉTUDES BYZANTINES D'HISTOIRE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE (1)

On sait que l'intérêt pour les études byzantines, après les premières recherches des érudits de l'époque de Du Cange et l'œuvre monumentale de Gibbon, ne s'est pleinement éveillé que dans la deuxième moitié du XIXe siècle, aussi bien en Occident qu'en Russie ou en Grèce. Dans cette nouvelle phase, de beaucoup la plus importante d'ailleurs , — le résultat le plus notable en est l'organisation de ces Congrès périodiques, dont le VIe nous réunit aujourd'hui, — le développement des études d'histoire économique et sociale est lui-même tout à fait récent.

En effet, dans la bibliographie plus ancienne on ne trouve guère que l'ouvrage de Hüllmann sur le commerce byzantin (2) qui tienne lieu d'ancêtre à ce genre de travaux. Assurément, les préoccupations économiques et sociales ne manquent pas dans les histoires générales du Bas-Empire et de l'empire d'Orient ; on en trouve chez Gibbon et l'on en découvre jusque dans la vénérable compilation de Lebeau. Mais les sources mêmes dont disposaient ces auteurs : les textes de la *Byzantine* du Louvre, comme plus tard ceux de l'édition de Bonn, mentionnent assez rarement les faits économiques et sociaux. L'intérêt des chroniqueurs allait en premier lieu à l'histoire politique, et les historiens de Byzance ont été obsédés par le souvenir presque exclusif des intrigues de cour et des disputes théologiques qui ont valu trop longtemps au byzantinisme une réputation aussi mauvaise qu'injuste.

(1) Rapport destiné au VIe Congrès International des Études byzantines.

(2) K. D. Hüllmann, *Geschichte des byzantinischen Handels bis zum Ende der Kreuzzüge*, Frankfurt a. Oder., 1808.

Il nous semble que l'on n'a commencé à s'intéresser à ce domaine que sous l'influence de deux questions, d'abord étrangères à nos études : d'une part, les recherches sur le commerce du Levant et plus particulièrement de l'Orient Latin, auxquelles l'importance de la question d'Orient, au dernier siècle, donnait un regain assez évident d'actualité ; et d'autre part, l'intérêt croissant manifesté en Russie pour l'histoire des peuples slaves et de leur civilisation si fortement imprégnée de culture et de tradition byzantine. C'est ainsi que le livre classique de Heyd (1), en étudiant l'histoire des établissements latins de Constantinople et des bords de l'Égée et de la mer Noire, a apporté des contributions importantes à celle du commerce et de la politique douanière de l'empire grec. Et il est incontestable, qu'inspirés par les opinions de Paparrigopoulo, ou de Zachariae von Lingenthal, sur les réformes de la période iconoclaste, les byzantinistes russes, des Pančenko aux Uspenskij et aux « Aperçus » de Rudakov (2), ont fait faire à notre connaissance du régime agraire de notables progrès. Mais je ne voudrais pas anticiper ici sur les travaux concernant l'économie rurale, auxquels le congrès a consacré, avec raison, une section à part.

Pendant quelque temps, les pages brillantes dans lesquelles Charles Diehl avait résumé l'inventaire des richesses de la ville « qui sur toutes les autres était souveraine » (3), tinrent lieu de tout commentaire de l'économie byzantine. Mais à mesure que progressait l'étude de l'histoire intérieure de l'empire, et que l'on passait de l'histoire des empereurs, des guerres et des révolutions de palais à celle de l'organisation et de l'administration de la capitale et des provinces, le besoin d'examiner avec plus de détails les faits économiques et sociaux se faisait sentir toujours d'avantage. La découverte d'un document, unique en son genre, pour une histoire dont les sources sont bien plus pauvres que celles du Moyen Age en Europe occidentale, devait donner à ces études une impulsion nouvelle.

(1) W. Heyd, *Hist. du commerce du Levant au Moyen Age*, trad. fr. Furcy-Raynaud, Leipzig, 1885 et réimpression.

(2) B. A. Pan˘enko, *La propriété paysanne dans l'empire byzantin*, Sofia, 1903 (en russe). F. I. Uspenskij, *Hist. de l'empire byzantin* (en russe), I, St-Pétersbourg, 1914 ; C. N. Uspenskij, *Esquisses sur l'hist. de Byzance* (en russe), Moscou, 1917 ; P. Rudakov, *Aperçus sur la civilisation byzantine* (en russe), Moscou, 1917.

(3) Ch. Diehl, *Études byzantines*, Paris, 1905, pp. 12 et suiv. Cf. aussi *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle*, Paris, 1901 et le chapitre correspondant de la *Cambridge Medieval History*, t. IV.

Il s'agit du *Livre du Préfet*, l'*ἐπαρχικὸν βιβλίον*, découvert en 1891 par Nicole dans la Bibliothèque de Genève et publié par lui, deux ans après (1). Cet édit, attribué par la plupart de ses commentateurs au règne de Léon le Sage, montrait clairement l'importance des corporations dans la vie économique de Byzance et leur activité sous le contrôle incessant de l'État ; il consacrait pour de longues années la réputation de Byzance, comme « paradis du monopole et du privilège ». Le premier aperçu général de l'économie byzantine, dû à l'illustre économiste L. Brentano, et malheureusement republié il y a quelques années, sans aucune modification, en est encore entièrement pénétré (2).

Quelles que soient cependant les additions et les corrections que des travaux plus récents, dont nous aurons l'occasion de mentionner quelques-uns, ont pu apporter à cette première tentative de synthèse, la voie était tracée au véritable développement des études d'histoire économique et sociale : elles ne devaient plus se limiter aux sources que résumait déjà, en une formule pittoresque, Fallmerayer et après lui, Jireček : « le comptoir et la sacristie », c'est-à-dire les archives des villes maritimes, italiennes et dalmates, et les documents ecclésiastiques byzantins, mieux conservés que les autres (3). Elles ne devaient pas davantage se borner à recueillir des témoignages extérieurs à la vie de l'empire, mais tenter de la reconstruire de l'intérieur, en étudiant les divers rouages de son administration et les effets pratiques de la législation impériale. Tout progrès réalisé dans ce domaine devait forcément augmenter l'intérêt pour celui des études qui font l'objet de ce rapport.

C'est ainsi que les travaux bien connus de M. Dölger sur l'administration financière, la question agraire et le régime des Juifs dans l'empire byzantin ont déjà tracé les grandes lignes de l'histoire d'une économie, si souvent dirigée par l'intervention de l'État (4). De son côté, M. Ostrogorskij, poursuivant avec éclat la

(1) S. Nicole, *Le livre du Préfet ou l'édit de l'Empereur Léon le Sage sur les corporations à Constantinople*, texte grec et latin, Genève, 1893 ; trad. fr. Genève, 1894.

(2) L. Brentano, *Die byzantinische Volkswirtschaft, Schmollers Jahrbuch* 1917, republié dans *Das Wirtschaftsleben der Antiken Welt*, Jena 1929, pp. 189-239. Il faut aussi mentionner le petit livre de K. Roth, *Sozial u. Kulturgeschichte des byz. Reiches*, Leipzig, 1917, coll. Göschen.

(3) Cf. Oncken, « Zum Gedächtnis Constantin Jirečeks », préface à Jireček, *Gesch. der Serben*, II, 1, 1918, p. ix.

(4) F. Dölger, *Beiträge zur Gesch. der byz. Finanzverwaltung, Byz. Archiv*,

tradition de l'école russe d'avant guerre, à laquelle il faut joindre des travaux plus récents de MM. Vernadsky et Mošin (1), a fait faire de progrès remarquables à l'histoire du régime fiscal, des communautés rurales et des prix. Il a posé les bases du développement économique et social et réduit à de plus justes proportions le rôle de réformateurs, attribué jadis exclusivement aux empereurs iconoclastes (2). Au point de vue fiscal, ses recherches sont venues confirmer l'hypothèse présentée au premier congrès des études byzantines par M. Constantinesco (3). Son livre sur l'évolution de l'état ne manquera pas de préciser ce point de vue. Et d'ailleurs, dans ce grand travail de préparation d'une édition nouvelle du célèbre manuel de Krumbacher, son effort a été précédé par celui de M. E. Stein, qui nous a donné un inventaire complet des problèmes d'histoire administrative et économique pour la période des Paléologues (4), celle dont les sources sont les plus abondantes, mais aussi les plus mal connues. Dans l'histoire générale de l'empire qu'il a entreprise, et dont nous n'avons vu que le premier volume, il y a tout lieu de supposer que les faits qui nous intéressent trouveront une place plus large qu'ils ne l'ont eue jusqu'ici. Il faut reconnaître

9, 1927 ; *Zur Frage des Grundeigentums in Byzanz, Bulletin of the Internat. Committee of Hist. Sciences*, V, 1933 ; *Die Frage des Judensteuer in Byzanz, Vierteljahrschr. f. Soz. u. Wirtschaftsgesch.*, XXVI (1933) et de nombreux c.-r. critiques dans la *Byz. Zeitschrift* ; *Zum Gebührenwesen der Byzantiner*, dans *Études dédiées à la mémoire d'A. Andréadès*, Athènes, 1939.

(1) A. Soloviev, *Les Serbes et le droit byzantin à Skoplié* (en serbe), *Bulletin de la Soc. scientifique de Skoplié*, XV-XVI, 1935-36 ; *Les Archontes de Thessalie au XIVe siècle* (en russe), *Byzantinoslavica*, IV, 1932 (rés. fr.) ; V. Mošin, *Δουλικὸν ζευγάριον, Ann. de l'Institut Kondakov*, X, 1938 G. Vernadsky, *Sur les origines de la loi agraire byzantine, Byzantion* II, 1926.

(2) G. Ostrogorsky, *Die ländliche Steuergemeinde des byz. Reiches, Vierteljahrschr. f. Soz. u. Wirtschaftsgesch.*, XX, 1927 ; *Die wirtschaftlichen u. sozialen Entwicklungsgrundlagen des byz. Reiches, ibid.*, XXII, 1929 ; *Das Steuersystem im byz. Altertum u. Mittelalter, Byzantion*, VI, 1931 ; *Ueber die vermeintliche Reformtätigkeit der Isaurier, Byz. Zeitschr.*, XXX, 1930 ; *Löhne und Preise in Byzanz, ibid.*, XXXII, 1932.

(3) G. Constantinesco, *Réforme sociale ou réforme fiscale, Bulletin de la sect. hist. de l'Acad. Roumaine*, XI, 1924.

(4) E. Stein, *Untersuchungen zur Spätbyz. Verfassungs- u. Wirtschaftsgesch., Mitteilungen z. Osmanischen Geschichte*, II, 1925 ; *Gesch. des Spätrömischen Reiches*, I, Vienne, 1928. — Pour l'époque précédente et l'effort d'économie dirigée autarcique des empereurs de Nicée, v. maintenant D. Xanalatos, *Wirtschaftlicher Aufbau u. Autarkiemassnahmen im 13. Jahrhundert, Leipziger Vierteljahrschr. f. Südosteuropa*, III, 2, 1939.

cependant que les ouvrages qui traitent de l'histoire générale de l'empire ou de sa civilisation accordent toujours plus d'importance à l'économique et au social : il faut mentionner ici plus particulièrement l'admirable essai synthétique de M. Charles Diehl : *Byzance, grandeur et décadence* (1) ; le livre si justement réputé de M. Runciman ou l'esquisse si vivante de M. N. H. Baynes (2). Les faits économiques et sociaux sont considérés à leur juste valeur dans l'*Histoire de l'empire byzantin* de M. Vasiliev (3) ; celle de la *Vie byzantine* de M. Iorga, qui en a bien souvent renouvelé l'aspect, s'intéresse davantage aux manifestations de l'esprit, soit en politique, soit dans les lettres ou les arts (4). Par contre les *οἰκονομικά* sont en bonne place dans le premier volume de l'histoire de M. Amantos (5). Le besoin d'un travail d'ensemble, d'une « *Social and economic history of the byzantine empire* » qui ferait pendant aux ouvrages classiques de Rostovtzeff sur le monde hellénistique et romain (6), se fait sentir toujours davantage. Andréadès semblait destiné à l'écrire : ses études sur la population, la monnaie, ou les Juifs dans l'empire byzantin le désignaient plus que tout autre pour cette tâche (7). Sa fin prématurée nous a sans doute privés d'un livre, qui eût été, pour lui, la suite logique de son histoire de l'économie du peuple grec, et pour nous une source incomparable de renseignements et de suggestions intéressantes. Cependant, les recherches spéciales sur certains problèmes se poursuivent, avec toujours plus d'intensité. On en trouve quelques indications dans l'article récent de M. S. Katz (8). Commerciaires et entrepôts ont été

(1) Paris, 1919.

(2) St. Runciman, *La civilisation byzantine*, trad. fr. Paris, 1934 ; N. H. Baynes, *The byzantine Empire*, Londres, 1925.

(3) Trad. fr., Paris, 1932, 2 vol.

(4) Bucarest, 1934, 3 vol.

(5) K. Amantos, *Ἱστορία τοῦ Βυζαντινοῦ κρατοῦς*, I, Athènes, 1939.

(6) *Social and economic hist. of the Roman Empire*, Oxford 1926 et trad. all. et ital. Chapitres de la *Cambridge Ancient Hist.* ; *Die hellenistische Welt u. ihre wirtschaftliche Entwicklung, Die Welt als Geschichte*, IV, 1938.

(7) *De la population de Constantinople sous les empereurs byzantins, Métron*, I, 1920 ; *De la monnaie dans l'empire byzantin, Byzantion*, I, 1924 ; *Les Juifs et le fisc dans l'empire byzantin, Mélanges Diehl*, I ; *The Jews in the byzantine empire, Economic History* , III, 1934 ; *Byzance, paradis du monopole et du privilège, Byzantion*, IX, 1934.

(8) S. Katz, *Some aspects of economic life in the Byzantine Empire, The Pacific Hist. Review*, VII, 1938.

étudiés avec soin par M. G. Millet (1). Il faut mentionner ici tout un groupe de travaux sur le « livre du Préfet ». L'édition de Nicole a donné lieu d'abord à l'étude très complète de Stöckle, qui est aujourd'hui encore indispensable à son interprétation. Il a, le premier, discuté la date de l'édit et tenté de l'attribuer au règne de Nicéphore Phocas, plutôt qu'à celui de Léon VI (2). Après les travaux plus récents de MM. Macri et Zoras (3), de nouveaux problèmes ont été posés par le livre de M. Mickwitz sur les corporations (4), dont l'intérêt dépasse d'ailleurs le champ de nos études, après que celui de M. Christophilopoulos sur l'*ἐπαρχικὸν βιβλίον* avait trouvé de nouveaux arguments en faveur du règne de Léon le Sage (5). Peut-être ne serait-il pas inutile d'examiner l'édit, en rapport avec la politique économique de cette époque ; on sait que la guerre avec Siméon de Bulgarie fut provoquée par un conflit commercial. J'ai tenté d'établir à ce sujet certains rapprochements, dans un article destiné aux *Mélanges Nikov* (6). Une traduction anglaise du texte de l'édit a été publiée par M. A. E. Boak (7). L'élément corporatif se révèle toujours plus important dans l'histoire de la société byzantine. Depuis longtemps, M. Manojlović en avait montré le rôle dans l'organisation des dèmes et des factions de l'hippodrome, ces grands partis des Bleus et des Verts, dans lesquels il voyait avec raison un facteur constitutionnel de premier ordre de l'empire. Publiée il y a vingt-cinq ans en serbo-croate, son étude si consciencieuse était restée à peu près ignorée de la plupart des byzantinistes ; la traduction récente, due aux soins de M. H. Grégoire, l'a rendue accessible à tous (8). Plus récemment, Mlle Janssens a complété ses renseignements sur les règnes de Maurice, Phocas

(1) *Sur les sceaux des commerciaires byzantins. Mélanges Schlumberger* I, Paris, 1924 ; *Apothécarios, Byz. Zeitschr.*, XXX, 1930.

(2) A. Stöckle, *Spätrömische u. byzantinische Zünfte*, Leipzig, 1911.

(3) C. M. Macri, *L'économie urbaine dans Byzance*, Paris, 1925 ; G. Zoras, *Le corporazioni bizantine*, Rome, 1931.

(4) G. Mickwitz, *Die Kartellfunktionen der Zünfte*, Helsinki, 1936.

(5) *Τὸ ἐπαρχικὸν βιβλίον*, Athènes, 1935.

(6) *Le commerce bulgare dans l'empire byzantin et le monopole de l'empereur Léon VI à Thessalonique, Bullet. de la Soc. hist. bulgare*, XVI-XVII, Sofia, 1939.

(7) « *The Book of the Prefect* », *Journal of Business and Economic History*, I, 1939.

(8) *Le peuple de Constantinople, Byzantion*, XI, 1936.

et Héraclius (1). Un compte rendu de M. Dölger a provoqué l'intervention de M. Grégoire (2), et la discussion engagée entre ces deux maîtres de nos études, sans atteindre l'ampleur d'une nouvelle « guerre du fossé » autour du lexique de Suidas, mué en place forte, ne peut qu'être très utile à notre connaissance de cette organisation, à la fois politique et sociale, des factions.

Dans un autre ordre d'idées, le livre tout récent de M. J. Starr, sur les Juifs dans l'empire byzantin, de la fin du règne d'Héraclius à la conquête latine, est une contribution des plus importantes (3). Pour les questions agraires et leurs rapports avec l'organisation de l'armée, après l'étude de M. Mutafčiev (4), les excellents aperçus de M. Stadtmüller nous font espérer un travail d'ensemble, qui sera assurément d'un grand intérêt (5). Certains impôts, plus étroitement reliés au développement du régime agraire, ont également retenu l'attention des chercheurs. Depuis les travaux considérables de Henri Monnier, que l'on regrette de ne pas trouver réunis dans un volume plus accessible et mieux ordonné (6), l'*épibolè* a été l'objet de nombre d'articles intéressants ; il suffit de rappler ici les contributions de M. Dölger ou de Mlle Rouillard (7). Et d'ailleurs, l'étude du droit est inséparable de celle de l'économie et de la vie sociale.

Le droit byzantin en Italie a été l'objet de nombreuses et importantes études et la fin d'Aldo Albertoni nous a privés du livre, dont

(1) *Les Bleus et les Verts sous Maurice, Phocas et Heraclius, Byzantion*, XI, 1936.

(2) C.-r. dans *Byz. Zeitschr.*, XXXVII, 1937, pp. 542-43. Cf. H. Grégoire, *L'empereur Maurice s'appuyait-il sur les Verts ou sur les Bleus?, Ann. de l'Inst. Kondakov*, X, 1938.

(3) *The Jews in the byzantine Empire*, 641-1204, Athènes, 1939. L'article du même : *Byzantine Jewry on the eve of the Arab Conquest* (565-638), *Journal of the Palestine Oriental Society*, XV, 1935, ne m'a pas été accessible.

(4) *Vojniški zemi i vojnici v. Vizantija, Sb. de l'Acad. bulgare*, XXVII, 1923.

(5) *Landesverteidigung u. Siedlungspolitik im oströmischen Reich, Bullet. de l'Inst. archéologique bulgare*, IX, 1935 ; *Oströmische Bauern u. Wehrpolitik, Neue Jahrbücher*, V, 1937.

(6) *Études de droit byzantin, Nouv. rev. hist. de droit franç. et étr.*, XVI, 1892, XIX, 1899.

(7) F. Dölger, *Das Fortbestehen der Ἐπιβολή, in mittel- u. spätbyz. Zeit, Studi in memoria di Aldo Albertoni*, II ; G. Rouillard, *L'épibolè au temps d'Alexis I Comnène, Byzantion*, X, 1935.

il avait déjà esquissé la table des matières (1). Il faudrait mentionner ici bien d'autres ouvrages sur l'influence du droit byzantin en pays slave et roumain, mais je me réserve d'en dire plus long dans une introduction bibliographique à l'histoire du droit public de Byzance, que les *Archives d'Histoire du Droit Oriental* ont bien voulu inscrire dans leur programme.

Il me sera permis de rappeler que j'ai tenté une esquisse — encore bien imparfaite — des *Privilèges et franchises municipales dans l'empire byzantin* et que j'ai réuni en un volume d'*Études byzantines d'histoire économique et sociale* (2), une série d'articles qui tentaient de préciser les limites chronologiques et de poser certains problèmes, que je considérais essentiels, dans l'espoir de hâter l'entreprise d'une histoire économique et sociale de l'empire byzantin.

***

Les méthodes modernes nous inciteraient sans doute à donner à ce travail le caractère d'un ouvrage collectif. Nous en avons d'ailleurs un exemple saisissant, dans l'inventaire si complet de l'économie du monde romain, que constitue la série des volumes, publiés sous la direction de M. Tenney Frank (3). La division géographique, adoptée par cet ouvrage, présenterait certaines difficultés : il est vrai qu'elle a déjà été appliquée, avec des résultats des plus notables, à l'histoire de l'administration des provinces byzantines : les études plus anciennes de Ch. Diehl et de Hartmann sur l'administration byzantine en Italie et en Afrique (4) et celle de Mlle Rouillard sur l'administration civile de l'Égypte byzantine (5) — ouvrage dont l'importance pour les études économiques et sociales n'a plus besoin d'être signalée — viennent témoigner en sa faveur. Il faut cependant ne pas omettre le fait capital, d'une plus grande

(1) A. Albertoni, *Per una esposizione del diritto bizantino, 1927. Diritto bizantino, diritti balcanici, diritto italiano*, Studi Rumeni, IV, 1930.

(2) Paris, Geuthner, 1936 ; 1938.

(3) *An economic Survey of Ancient Rome*, Baltimore, 4 vol., 1936-38.

(4) Ch. Diehl, *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne*, , Bibl. des Éc. fr. d'Athènes et de Rome, LIII, Paris, 1888 ; *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896.

L. M. Hartmann, *Untersuchungen zur Gesch. der byz. Verwaltung in Italien*, Leipzig, 1889.

(5) *L'administration civile de l' Égypte byzantine*, 2e édit., Paris, 1928.

continuité dans l'histoire des provinces de l'empire romain que dans celle des régions administratives de l'empire byzantin. La Syrie, la Palestine et l'Égypte byzantines n'existent que du IVe au VIIe siècle ; elles sont devenues ensuite le domaine de l'Islam. Il en a été de même de l'Afrique du Nord. La Sicile byzantine a résisté plus longtemps, mais l'Italie reconquise par Justinien n'a pas tardé à être reprise par les Lombards : seules, certaines parties méridionales intéressent nos études ainsi que les origines de Venise et des cités dalmates de l'Adriatique. L'Espagne byzantine est un épisode trop bref, pour pouvoir s'y arrêter plus longuement.

Si nous revenons à l'Orient, l'histoire de la péninsule balkanique se partage entre Byzance et ses rivaux slaves. La domination byzantine, interrompue au VIIe siècle par l'invasion des Avars et des Bulgares, n'a été rétablie, jusqu'au Danube, que pendant les deux siècles qui s'étendent du règne du Bulgaroctone à la fin des Comnènes. L'Asie Mineure elle-même, qui a toujours été, après la perte des autres provinces orientales, le grand réservoir d'énergies et de ressources de l'empire, a connu maintes vicissitudes, des invasions arabes qui atteignaient Chalcédoine à l'époque des Héraclides et des Isauriens, aux expéditions victorieuses des Phocas et des Tzismiscès, et aux conquêtes des Turcs, qui finirent par s'en emparer entièrement, de la fin du XIe au début du XIVe siècle. Il est donc assez difficile de décrire l'évolution économique et sociale d'une région géographique déterminée de l'empire byzantin, alors que la plupart ont si souvent changé de maîtres au cours du Moyen Age. Et d'autre part, comment séparer entièrement de l'histoire de l'économie et de la société byzantines, des contrées qui en ont si longtemps conservé l'empreinte, bien après la fin de la domination politique de l'empire ? On en retrouve en effet la trace dans l'organisation et parfois, jusque dans le vocabulaire administratif de l'empire musulman et même dans des régions ou l'influence byzantine a été un fait de civilisation et d'influence, sans qu'elles aient jamais été comprises dans les frontières de l'empire : tel est, entre autres, le cas de la Russie Kiévienne ou, plus tard, jusqu'à un certain point, celui des principautés roumaines. Comment contester d'autre part, tout en tenant compte des précisions apportées par les travaux récents des historiens turcs (1), l'influence des in-

(1) Cf. M. Fuad Köprülü, *Les origines de l'empire ottoman*, Paris, 1935. Études orientales publiées p. l'Inst. fr. d'archéologie de Stamboul, III.

stitutions et de l'économie de Byzance sur celles de l'empire ottoman, qui a assuré la suite de leur évolution historique? Nous croyons donc qu'une division chronologique de la matière serait tout de même préférable. Il en a été assez souvent question, dans ces dernières années, au point de vue de l'histoire politique. L'idéal serait sans doute de pouvoir reconstituer pour l'empire byzantin les « cycles » entre lesquels M. Jacques Pirenne a partagé récemment l'histoire juridique et sociale de l'ancienne Égypte (1), mais cette évolution s'étend sur près de quatre millénaires, alors que celle de l'empire de la Nouvelle Rome, n'en comprend qu'un seul. Mais encore, à défaut des trois cycles complets, allant chacun de l'empire centralisé à l'émiettement féodal, est-il possible de distinguer trois périodes principales, déjà définies par les événements politiques ou les réformes constitutionnelles, et qui n'en sont pas moins valables pour le domaine des recherches économiques et sociales.

En effet, il n'est pas très difficile de concevoir que l'histoire de l'empire, quel que soit le point de vue auquel on se place, n'est plus la même après le règne d'Héraclius, et la conquête musulmane de la Syrie et de l'Égypte. Avant, c'est, depuis la division de la Tétrarchie et la fondation de Constantinople, la suite orientale du Bas-Empire — avec ceci de particulier que la Nouvelle Rome, en se réservant l'Orient, s'adapte mieux à la mentalité et aux institutions, à la structure économique et sociale que les temps hellénistiques y ont établies, que l'Occident qui succombe sous le poids des armements et de la fiscalité, autant que sous l'assaut des invasions barbares. Comparé à l'époque des Ptolémées, des Séleucides ou des Attalides, le Bas-Empire, en Égypte, en Syrie, en Asie Mineure, libère plutôt qu'il n'opprime les forces économiques, assujetties depuis des siècles au contrôle tracassier d'une bureaucratie centralisée. Le despotisme impérial est d'ailleurs tempéré, non seulement par les révolutions de palais et les assassinats, mais par l'influence de ces grands corps constitués, de ces véritables «États» de la monarchie romaine d'Orient, qui sont le Sénat, l'armée et les dèmes. La valeur incomparable de la monnaie d'or, stabilisée par Constantin, donne au marché de Byzance et des grandes cités de l'empire, Antioche ou Alexandrie, une valeur véritablement universelle. C'est surtout à cet égard qu'il conviendrait de désigner

(1) J. Pirenne, *Introduction à l'histoire du droit égyptien, Archives d'histoire du droit oriental*, II, 1938.

cette première période, qui s'étend de Dioclétien et de Constantin à la fin du règne d'Héraclius, comme celle d'une économie *oecuménique*, autant que l'empire.

Après l'invasion arabe, tout change en moins d'un siècle. L'empire, appauvri et diminué de ses plus riches provinces, des ressources de l'annone égyptienne, des douanes et des marchés de l'Euphrate, menacé en Europe par le flot incessant des invasions slaves et des incursions avares et bulgares, se replie sur lui-même. L'influence politique et sociale des factions s'efface avec la perte des grandes villes d'Égypte et de Syrie. La démocratie turbulente des villes serait déjà remplacée par l'influence de la grande propriété rurale, si le pouvoir impérial ne devenait, en cet instant décisif, une dictature militaire. Le souci d'assurer la prospérité de la Capitale, privée désormais des distributions alimentaires gratuites, dirige la vie économique de l'empire : les règlements des corporations se font plus stricts et le *Livre du Préfet* leur donne une forme définitive. Sous le règne glorieux des Isauriens, réformateurs de l'Église et de l'État, comme sous celui des empereurs de la maison de Macédoine et de leurs associés, les grands généraux qui étendent de nouveau les limites de l'empire, c'est en économie comme en politique, le triomphe de l'autorité. Et c'est pourquoi la seconde période, celle du « Moyen Empire » de Byzance est une période économiquement et socialement *autoritaire*.

La crise du XIe siècle vient tout remettre en question. Le pouvoir central, devenu trop exclusivement civil, aux prises avec les grands propriétaires fonciers et les négociants étrangers, voit se dresser contre lui les chefs de l'armée. Les invasions s'ajoutent aux troubles intérieurs ; les victoires des Comnènes arrêtent encore, pendant un siècle, la régression politique, mais l'évolution intérieure de l'empire n'en est pas interrompue. L'Orient latin, création des Croisades, pénètre de son négoce et de ses mœurs la vie de Byzance. La conquête de Constantinople emporte les dernières résistances ; sur les ruines de l'empire d'Orient, s'édifient des seigneuries latines et des lambeaux d'empire grec, dont les premiers Paléologues feront un état puissant, mais qui n'est plus, au point de vue économique qu'un *hinterland* du capitalisme des cités marchandes d'Italie et au point de vue social, un reflet de la société féodale de l'Occident. Peut-être n'est-il pas trop téméraire de désigner la troisième et dernière période de l'histoire byzantine, considérée dans ses faits économiques et sociaux, comme une période *féodale*.

Je sais bien que ce terme est susceptible de provoquer mainte discussion, « On n'est en droit de parler de régime « féodal », nous dit un des auteurs qui en ont traité avec le plus d'autorité, que pour la partie de Terre où il est né, s'est développé, enfin a péri, l'Europe occidentale, et plus particulièrement le *Regnum Francorum* » (1). On risque sans doute de s'égarer, si l'on étend ce terme à trop d'institutions ou d'époques diverses, dont les liens sont plus apparents que réels. Mais il paraît également exagéré d'en restreindre le sens au type absolu, à l'exemple « idéal » qui ne peut être lui-même qu'exceptionnel. Si l'on allait jusqu'au bout de ce raisonnement, l'on ne pourrait plus qualifier de proprement « féodales » que les seigneuries du royaume latin de Jérusalem. Mais d'autre part, le même historien de l'Occident, après avoir rappelé les définitions courantes du régime, s'arrête à celle-ci qui les résume toutes : « une dissolution inachevée, inachevable, un état colloïdal de la matière politique et sociale » (2). Ces termes ne semblent pas impropres à définir les rapports économiques et sociaux de la dernière phase de l'empire byzantin, sinon au temps des Comnènes, où ils s'élaboraient, mais tout au moins à l'époque du démembrement qui devait succéder à la quatrième Croisade.

Chacune de ces grandes divisions en comporte d'ailleurs d'autres, que l'on peut multiplier ou restreindre, au gré des convenances. Il serait également intéressant de pouvoir étudier la politique économique de telle dynastie, ou la conception sociale de tel empereur : tâche très inégale, si l'on tient compte de l'état des sources et de leur interprétation. Il est beaucoup plus facile d'examiner la politique fiscale de Nicéphore Ier, à travers les « vexations » de Théophane, ou la législation sociale des Novelles de Nicéphore Phocas ou de Basile II, que celles d'autres souverains, dont les chroniques ont négligé de nous indiquer les tendances. Il convient également de discerner, parmi les sources narratives, celles qui contiennent le plus de renseignements qui sont de nature à nous intéresser, soit par l'aspect social des événements qu'elles révèlent — Malalas en est un exemple — soit par le sens qu'elles montrent des phéno-

(1) F. Lot, dans Lot-Pfister-Ganshof, *Hist. du Moyen Age*, coll. Glotz, I, p. 641.

(2) *Ibid.*, p. 642. Cf. A. Vasiliev, *On the question of byzantine feudalism*, *Byzantion*, VIII, 1933.

mènes économiques — Attaliate est à ce point de vue, au XIe siècle, une exception qui ne laisse pas d'étonner.

Il faut également noter que l'histoire économique de la période qui s'étend jusqu'au règne d'Héraclius s'appuie sur des matériaux considérables : toute la législation impériale de Théodose et de Justinien, et le trésor inépuisable des papyrus de l'Égypte byzantine ; que, pour la période suivante du « Moyen Empire », la documentation est moins abondante et des textes aussi importants que le « Code Rural » ou le « Livre du Préfet » sont encore l'objet de sérieuses controverses ; qu'enfin pour la dernière phase, on dispose non seulement des récits des voyageurs ou des pèlerins de l'Orient et de l'Occident, mais encore des registres publics et privés des cités maritimes de la Méditerranée occidentale, d'Italie, de Provence ou de Catalogne, et des archives des monastères, que des publications récentes rendent toujours plus accessibles (1). Les recherches statistiques et démographiques en sont rendues possibles et peuvent arriver à certains résultats, il est vrai assez approximatifs. Mais ceux que l'on a pu réunir, pour la même époque, dans bien des pays de l'Europe occidentale, le sont-ils beaucoup moins ?

***

Tel est, vu de très loin, à travers le temps et l'espace, le champ qui s'ouvre à nos études. En somme, on ne saurait dire que dans l'organisation de son économie ou même dans ses institutions sociales, Byzance ait innové, et qu'elle ait trouvé pour des besoins nouveaux des formules absolument nouvelles. Son régime agraire est issu du colonat romain, lequel rencontrait sans doute en Orient des prototypes plus anciens. Battu en brêche après le VIIe siècle, par les nécessités de la défense de l'empire, qui favorisent quelque temps la classe des paysans libres, le servage de la glèbe reparaît, au profit des biens de l'Église et des grands seigneurs féodaux. Son industrie, avec ses manufactures d'État et ses monopoles, est l'application du régime institué au Bas-Empire ; là encore, les origines du système, en Orient, sont bien plus anciennes. Les rè-

(1) *Actes de Lavra*, éd. G. Rouillard et P. Collomp, I, Paris, 1937. Cf. G. Rouillard, *Les taxes maritimes et commerciales d'après des actes de Patmos et de Lavra*, *Mélanges Diehl*, I, et A. Soloviev, *Un inventaire de documents byzantins de Chilandar*, *Ann. de l'Inst. Kondakov*, X, 1938.

glements des corporations, dans la forme que nous a transmise le *Livre du Préfet*, sont dirigés contre les excès de la concurrence et de l'initiative privée ; là encore, l'esprit est le même que celui de l'édit du maximum de Dioclétien, dont semble procéder également la politique alimentaire des empereurs de la Nouvelle Rome.

Enfin, le commerce qui a conservé sur mer la tradition de la loi rhodienne, n'échappe pas un instant au contrôle minutieux de l'État, aux taxes multiples de ses commerciaires et de ses apothecarii, de ses douanes et de ses entrepôts. Les monopoles privés n'y sont pas entièrement inconnus, mais sont vite supprimés, au profit de l'administration, qui répartira entre des corporations, à l'activité exactement réglée, le bénéfice des échanges sur les marchés impériaux.

Tout celà, nous le retrouvons quelques siècles plus tard en Occident. Si l'on en croit Pirenne, c'est le XIVe siècle qui y a marqué « l'entrée en scène du pouvoir souverain dans l'histoire économique » (1). Le régime corporatif de la fin du Moyen Age ressemble singulièrement à celui de Byzance ; n'est-il pas significatif de le voir se développer en Italie d'abord, puis dans beaucoup de villes allemandes, françaises ou anglaises, dans la première moitié du XIIe siècle (2), aussitôt après la première Croisade ? Pour le commerce et les emprunts maritimes, il est plus facile encore d'établir le passage de Byzance à l'économie de l'Europe occidentale, directement ou à travers les Arabes (3), mais le problème de l'influence se pose pour toutes les autres branches de l'activité économique, et le *missing link* des institutions similaires se réduit souvent à peu de chose.

Au point de vue économique et social, autant que dans le domaine des influences spirituelles, Byzance transmet donc au Moyen-Age européen l'héritage de l'Antiquité, tel qu'elle l'a reçu elle même de la tradition hellénistique et romaine de ses provinces orientales. Après avoir dominé pendant des siècles l'Occident de l'éclat de sa civilisation, elle se laisse dépasser par une Renaissance, qui sans elle, n'eût sans doute pas été possible. Nous avons sous les yeux

(1) *La civilisation occidentale au Moyen Age, Hist. du Moyen Age*, coll. Glotz, VIII, p. 187.

(2) G. Mickwitz, *Die Kartellfunktionen der Zünfte*, p. 233.

(3) G. Mickwitz, *Un problème d'influence ; Byzance et l'économie de l'Occident médiéval, Annales d'hist. économique et sociale*, VIII (1936), pp. 27-28.

l'image quelque peu périmée de la galère antique, conservée à Byzance, alors que les marines occidentales faisaient déjà voguer leurs nefs en haute mer ; mais sans cet esprit de conservation, le progrès n'aurait pu trouver son point de départ. Ce que nous devons à Byzance, c'est surtout d'avoir gardé — souvent, jusqu'à en abuser — à travers l'époque vraiment sombre du Moyen Age, celle de la pleine anarchie féodale de l'Occident, la notion de l'État et de l'intérêt public : lorsqu'elle l'a perdu à son tour, l'idée avait déjà repris racine en Occident. Les rois normands et Frédéric II l'avaient retrouvée en Sicile. C'est tout de même grâce à Byzance que le flambeau ne s'est pas éteint. Il y a là sans doute d'innombrables problèmes et des plus délicats, mais ces difficultés ne doivent pas nous arrêter. Par la diversité même de ses aspects, l'histoire économique et sociale de l'empire byzantin, à une époque qui s'oriente, comme la nôtre, vers les modèles d'étatisme et d'économie dirigée du Bas-Empire, devrait attirer, plus que d'autres, l'effort d'une entreprise de collaboration et de synthèse. Le but de ce bref aperçu serait pleinement atteint, si le vœu auquel il aboutit recueillait parmi tant de byzantinistes éminents, l'espoir d'une réalisation prochaine.

Bucarest. G.-J. Brătianu.

II

LES THÈSES DE HENRI PIRENNE SUR LA FIN DU MONDE ANTIQUE ET LES DÉBUTS DU MOYEN-ÂGE

Il y a des problèmes scientifiques ardemment débattus dont il est souhaitable de faire le point de temps à autre, tout d'abord à cause de leur importance même, et ensuite parce qu'ils engendrent quantité de publications qu'il est bon de réunir et d'examiner d'une manière critique. Personne ne niera que les thèses de H. Pirenne sur la fin du monde antique et les débuts du moyen âge figurent parmi ces problèmes. C'est pourquoi, répondant à une invitation de M. H. Grégoire, nous avons cru faire œuvre utile en continuant, par la présente étude, l'excellente chronique de M. H. Laurent, parue dans le tome VII de cette même revue (1).

Il serait superflu, croyons-nous, d'exposer une fois de plus, en long et en large, la thèse du grand Maître ; il serait d'ailleurs impossible de résumer plus brièvement et plus clairement la pensée de Pirenne que ne l'a fait M. Laurent (2).

Commençons cependant par bien mettre en évidence que la synthèse élaborée par Pirenne se compose de deux parties nettement distinctes (3).

H. Pirenne s'est efforcé de montrer, tout d'abord, que l'établissement des peuples barbares sur le sol de l'Empire ne signifie pas une rupture avec le monde antique ; pour lui, il n'existe

(1) *Les travaux de M. Henri Pirenne sur la fin du monde antique et les débuts du moyen âge,* dans *Byzantion,* t. VI, 1932, pp. 495-509.

(2) Pour la bibliographie des écrits de Pirenne, l'on se rapportera à l'article de M. Laurent. Signalons cependant encore l'étude *La fin du commerce des Syriens en Occident,* parue dans *Mélanges Bidez,* 1934, pp. 677-687, mais surtout le livre posthume, édité par J. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne,* Bruxelles-Paris, 1937, qui contient la pensée définitive de H. Pirenne.

(3) Ceci a été très clairement indiqué dans le compte-rendu consacré à *Mahomet et Charlemagne* par H. Zeiss, dans *Historische Zeitschrift,* 1938, pp. 348 sqq., ainsi que dans celui de A. Coville, paru dans *Journal des Savants,* 1938, pp. 97 sqq.

pas de différences appréciables entre l'époque mérovingienne et le Bas-Empire. Cette continuité, il la voyait dans les institutions de l'époque mérovingienne qui ne seraient rien d'autre que l'évolution directe des institutions romaines du Bas-Empire (1), mais surtout dans le fait de relations commerciales très actives entre la Gaule et le bassin oriental de la Méditerranée : dans l'esprit de Pirenne, ce commerce n'était que le prolongement de celui de l'Empire romain ; et les Orientaux qui le pratiquaient auraient été les descendants de commerçants établis en Gaule dès le Haut-Empire (2). Nous ne nous attarderons pas au premier point dans l'exposé qui va suivre : d'abord, parce que nous ne nous croyons pas compétent pour porter un jugement sur les institutions de l'époque mérovingienne, et ensuite parce que M. Laurent a très bien exposé les différentes réactions auxquelles a donné lieu sous ce rapport la thèse de Pirenne (3).

Vient ensuite la deuxième pièce du système : le contraste économique entre la période mérovingienne et carolingienne ; tandis que l'époque mérovingienne connaît encore le grand commerce transmarin, l'époque carolingienne se caractérise, elle, par une économie fermée sans débouchés. La raison ? L'avance triomphale de l'Islam qui, en fermant la Méditerranée au commerce, oblige l'Occident à se replier sur lui-même.

Il nous semble que les discussions savantes se sont surtout concentrées sur la seconde partie de cette thèse. Quant à ceux qui combattent sur ce point capital la théorie de Pirenne, il faut les classer en deux groupes : il y a d'abord les savants qui n'acceptent pas que l'époque carolingienne soit, économiquement parlant, une période de régression, mais qui croient, au contraire, qu'il y eut plus de transactions commerciales durant celle-ci qu'à l'époque précédente ; par contre, d'autres savants sont d'accord avec Pirenne en ce qui concerne la régression économique de l'époque

(1) Voir à ce sujet les longs développements de Pirenne dans *Mahomet et Charlemagne*, pp. 1-44.

(2) Voir notre article *Le commerce des Syriens en Gaule*, paru dans *Antiquité Classique*, VI, 1937, pp. 35 sqq.

(3) *L. c.*, pp. 499 sqq.— Voir à présent aussi R. Buchner, *Die Provence in merowingischer Zeit*, Stuttgart 1933, pp. 6-29 ; cf. p. 29 : « *Wenn unsere Darstellung in ihrer Gesamtheit richtig ist, so hatte bis zum 8 Jahrhundert die Spätantike auf dem Gebiete des Staatswesens in kaum veränderter Form fortgelebt* ».

carolingienne par rapport à l'époque mérovingienne, mais n'acceptent pas la domination de l'Islam sur le bassin méditerranéen comme cause principale de ce phénomène.

Dans les pages qui vont suivre nous traiterons séparément de chacun des aspects de la théorie de Pirenne et nous nous arrêterons à la première partie du système plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

I

Personne ne doute plus que, bénéficiant de la paix romaine, la Gaule a joui d'une intense activité industrielle et commerciale au Haut-Empire (1). Des savants renommés, tels que Rostovtzeff, C. Jullian, M. P. Charlesworth et L. C. West en ont abondamment traité (2), et tout récemment encore M. A. Grenier a mis en pleine lumière la vie prospère et brillante de la Gaule en ces temps heureux (3). Tout le monde est d'accord sur ce point.

Il nous semble cependant que l'on a commis une grande injustice à l'égard des Gaulois du Haut-Empire : en effet, l'on a méconnu trop longtemps l'originalité et l'extraordinaire vitalité de ces derniers (4). Et c'est ainsi que l'on croit encore généralement que les Orientaux ont joué un rôle de très grande importance dans le commerce gaulois du Haut-Empire : nous avons réagi, à juste titre croyons-nous, contre cette « doctrine » (5). En effet, le nombre des commerçants d'origine orientale connus par l'épigraphie en Gaule au Haut-Empire, est infime par rapport à celui des indigènes.

(1) Afin de ne pas trop charger la bibliographie de la présente étude nous nous permettons de renvoyer le lecteur à deux de nos articles, celui mentionné déjà à la note 2 p.514 et «*Gallië en de Middellandsche Zee*», paru dans *Tijdschrift voor Economie en Sociologie*, IV, 1938. Dans certaines parties de notre exposé nous nous servirons d'ailleurs librement de cette seconde étude, celle-ci ayant paru dans un périodique qui n'est pas à la portée de tout le monde.

(2) Pour la bibliographie, voir l'*Antiquité Classique*, *l. c.*, p. 46.

(3) *La Gaule romaine*, dans *An Economic Survey of Ancient Rome*, édité par Tenney Frank, vol. III, 1937, p. 379. L'on trouvera aussi beaucoup de détails sur la vie économique de la Gaule dans l'œuvre monumentale de Fr. M. Heichelheim, *Wirtschaftsgeschichte des Altertums vom Paläolithikum bis zur Völkerwanderung der Germanen, Slaven und Araber*, Leiden, 1938, 2 vol.

(4) Voir à ce sujet la thèse extrémiste de Toutain, dans *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1920, pp. 77 sqq.

(5) *L. c.*, pp. 36 sqq.

Qu'on ne se représente donc pas la Gaule parcourue en tous sens par des trafiquants juifs ou syriens aux trois premiers siècles de notre ère. Cette conception erronée se base sur le fait que l'on considère les nombreux commerçants « syriens » établis en Gaule à l'époque mérovingienne comme les descendants ou les continuateurs des trafiquants syriens du Haut-Empire, d'autre part sur les traces qu'ont laissées en Gaule les religions orientales (1).

Or, si tout le monde répète à l'envi que nombreux furent en Gaule les commerçants orientaux, personne ne semble se douter combien actifs et entreprenants furent en ces temps reculés les commerçants gaulois. Rappelons par exemple ce marchand originaire de Cologne qui s'était établi à Aquilée, et faisait de cette ville le commerce avec la Dacie (2) ; ou bien ce L. Solimarius Secundinus, né à Trèves, qui avait fixé sa demeure à Bordeaux et pratiquait de là le commerce avec la Bretagne (3) ; ou bien ces trafiquants de Narbonne qui faisaient le commerce de l'huile entre l'Espagne et Rome (4) ; n'oublions pas non plus qu'au IIe siècle

(1) Voir nos réponses à ces arguments dans *Antiquité Classique*, pp. 37 sqq. Il convient aussi de faire remarquer que l'on trouve beaucoup de noms grecs dans les inscriptions qui nous sont parvenues des villes du Midi de la Gaule. Nous avons réuni à ce sujet une bibliographie dans *Tijdschrift* etc., pp. 55 sqq. Mais : 1. Il n'est pas certain que tout homme qui porte un nom grec soit originaire de l'Orient : il faut en effet tenir compte du fait que ce pouvait être là une mode ; 2. La plupart de ces personnes sont des esclaves et des affranchis, des scribes p. ex., des médecins (voir H. Gummerus, *Der Aertzestand im Römischen Reich* in *Soc. Scient. Fennica, Comm. Human. Litt.*, III, 6, 1924, pp. 87 sqq.), de petits trafiquants etc. On ne connaît qu'un seul commerçant en gros syrien, Thaimas Iulianus (CIL, XIII, 2448 = IGRR, I, 25), qui faisait le commerce entre Lyon et l'Aquitaine. Mais une hirondelle ne fait pas le printemps. — D'autre part, nous avons des centaines et probablement des milliers de nom de potiers gaulois ; ces noms nous sont conservés par les marques que ces industriels, imprimaient dans les vases qu'ils fabriquaient Or, presque tous ces noms sont celtiques et il ne s'y rencontre pas, croyons-nous, qui soit oriental ou grec. Quelques références à ce sujet : H. Koethe, dans *Festschrift für August Oxé*, 1938, pp. 89-109 (céramique belge) ; pour les potiers de la Graufesenque, cf. F. Hermet, *La Graufesenque*, Paris, 1934, pp. 201 sqq. et encore A. Oxé dans *Bonner Jahrbücher*, 1936, pp. 380 sqq. ; mais cfr. surtout les listes imprimées dans F. Oswald, *An Index of Pottery Stamps on Terra sigillata*, 1931.

(2) CIL, V, 1047.

(3) CIL, XIII, 634.

(4) T. Frank, *Notes on Roman Commerce*, dans *Journal of Roman Studies* XXVII, pp. 72 sqq.

toute une colonie de commerçants, originaires de Cologne, était fixée à Aquincum, près de l'actuelle Budapest (1). L'on pourrait multiplier ces exemples (2), mais ceux que nous venons de citer sont particulièrement significatifs.

Autre fait trop longtemps négligé jusqu'ici : les produits de l'industrie gauloise, surtout la céramique et les objets de bronze, ont été retrouvés jusqu'aux confins extrêmes de l'Empire romain (3).

Devant des constatations comme celles-ci et devant le silence des textes littéraires et épigraphiques relatifs à une participation active des Orientaux dans la vie commerciale de la Gaule au Haut-Empire, la conclusion s'impose : les Gaulois ont géré leurs propres affaires.

***

A notre avis les malheurs de toute sorte qui s'abattirent sur l'Empire au IIIe siècle furent une véritable catastrophe pour la Gaule (4). Celle-ci s'explique par les irruptions successives que firent les barbares sur le sol gaulois, surtout dans la seconde moitié de ce siècle infortuné (5), ainsi que par la crise économique et financière qui ébranla alors le monde antique (6). On assista à une série ininterrompue de dévaluations brutales ; « de 256 à 280 la hausse des prix sera de 1.000 % » (7) ; le commerce est interrompu (8) ; les villes réduisent leurs enceintes (9) ; les corporations disparais-

(1) L. Nagy, *Cives Agrippinenses in Aquincum*, dans *Germania*, 1931, pp. 260 sqq.

(2) Voir Riese, *Das rheinische Germanien in den antiken Inschriften*, nos 2442 sqq.

(3) M. H. van de Weerd et l'auteur de cet article ont décidé de réunir toute la littérature ayant trait à ce sujet et de la publier sous forme de chronique dans l'*Antiquité Classique*.

(4) Cfr. *Ant. Cl.*, *l. c.*, p. 49.

(5) Voir à ce sujet A. Blanchet, *Les trésors de monnaies et les invasions germaniques en Gaule*, 1900 et Idem, *Les rapports entre les dépôts monétaires et les événements militaires, politiques et économiques*, Paris 1936.

(6) Rostovtzeff, *Gesellschaft und Wirtschaft im Römischen Kaiserreich*, II, pp. 176 sqq.

(7) Piganiol, *Histoire de Rome*, Paris 1939, p. 427.

(8) Rostovtzeff, *ibid.*

(9) C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, VIII, pp. 214-230.

sent (1) ; les villas florissantes d'antan sont abandonnées (2) ; les hordes barbares ont transporté en Germanie les richesses de la Gaule (3) ; bref, il nous semble que le génial C. Jullian n'a point exagéré lorsqu'il nous a dépeint sous les plus sombres couleurs la détresse matérielle de la Gaule en cette seconde moitié du IIIe siècle.

L'industrie gauloise, elle aussi, qui, à côté de l'agriculture et de l'élevage avait fait la fortune des Gaulois, a disparu. Les ateliers de bronze et les fours de potiers n'exportent plus à l'extérieur leurs produits rémunérateurs. On peut s'en rendre compte, par exemple, par l'étude que vient de consacrer M. G. Chenet à la céramique gallo-belge et gallo-romaine en Argonne (4). « Quelle que soit l'époque exacte à laquelle entrèrent en sommeil les officines d'Argonne », écrit-il, « quelles qu'aient pu être les causes de leur disparition au cours du IIIe siècle, il est absolument hors de doute qu'après la grande invasion de 276 on ne cuisait plus la terre sigillée ni dans la vallée de l'Aire et de la Biesme, ni vers Avocourt et la forêt de Hesse ».

De même, comme l'a montré M. Radnoti, les objets en bronze gaulois qui avaient été exportés auparavant en masse dans les provinces danubiennes ne s'y rencontrent plus dès la deuxième moitié du IIIe siècle (5).

L'on s'est déjà beaucoup disputé sur l'étendue de la crise qui frappa la Gaule au IIIe siècle ; la plupart du temps ces discussions sont basées sur des considérations plus ou moins générales ; c'est seulement par des recherches précises dans le genre de celles ici mentionnées qu'on apportera plus de clarté dans le problème.

***

Ce qui est remarquable — et ce dont peu de gens se doutent encore, croyons-nous — c'est qu'à partir de la fin du IIIe et du début

(1) A. Coville, *Recherches sur l'histoire de Lyon du Ve s. au IXe s.*, Paris, 1928, p. 531.

(2) R. De Mayer, *De Romeinsche Villas in België*, 1937, pp. 282 sqq.

(3) J. Werner, *Die römischen Bronzegeschirrdepots des 3. Jahrh. und die mitteldeutsche Skelettgräbergruppe*, dans *Marburger Studien*, 1938, pp. 259 sqq.

(4) Dans *Revue des Études Anciennes*, XL, 1938, pp. 251 sqq.

(5) A. Radnoti, *Die römischen Bronzegefässe von Pannonien*, dans *Dissertationes Pannonicae*, II, 6 (Budapest 1938), p. 81.

du IVe siècle l'on assiste, semble-t-il, à une véritable renaissance de certaines branches de l'industrie gauloise et à l'éclosion de nouvelles activités industrielles.

Cela est démontré encore une fois d'une façon non équivoque par l'article de M. Chenet. En effet, dès le début du IVe siècle nous assistons, en Argonne, à la fabrication d'une céramique sigillée, présentant des différences assez sensibles avec celle des âges antérieurs, et « dont le grand épanouissement ne dut se produire qu'aux environs de 350 » ; ce furent encore une fois les invasions barbares de 406-407 qui mirent lamentablement fin à l'existence de ces officines qui exportaient leurs produits jusqu'en Suisse, en Bavière, en Autriche, en Hongrie, en Hollande et en Angleterre (1).

Très importante aussi fut l'industrie du verre au IVe siècle, qui atteignit à cette époque, en Gaule, une production et une diffusion inconnues jusqu'alors. « De Strasbourg à Cologne, le long du Rhin, autour de Trèves, à Reims, Amiens, Beauvais, Vermand, Abbeville, Boulogne, en Normandie et le long des côtes de l'Océan, les vases de verre se retrouvent aussi nombreux que, jadis ceux de terre » (2).

Il semble aussi que, dès la fin du IIIe siècle, l'industrie du textile ait pris un grand développement dans certaines villes du Nord, comme Cambrai, Amiens, Arras (3).

Peu nous importent ici les motifs qui ont pu déterminer cette renaissance économique en Gaule au IVe siècle ; ce qui nous intéresse, c'est de constater que la Gaule, après la tourmente du IIIe siècle, loin de continuer à décliner progressivement, comme on se le représente trop souvent (4), connut une rénovation matérielle et aussi spirituelle, des plus remarquables (5).

L'on ne saurait cependant, croyons-nous, parler d'un lien de continuité unissant par le Bas-Empire l'époque mérovingienne au

(1) CHENET, *Revue des Études Anciennes*, XL, 1938, p. 285.

(2) A. GRENIER, *l. c.*, p. 628. Nous n'avons pu malheureusement nous procurer l'étude du Dr DORANLO sur cette industrie verrière du Nord de la Gaule parue dans *Bull. Soc. Antiq. de Normandie*, XXXV, 1921-1923, pp. 600 sqq.

(3) F. VERCAUTEREN, *Études sur les Civitates de la Belgique seconde*, Bruxelles, 1934, p. 441.

(4) Voir p. ex. G. DES MAREZ dans *Bull. Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres*, 1929, p. 191.

(5) Nous nous proposons de revenir plus tard sur cette question.

Haut-Empire (1), du moins pas d'un point de vue économique. Nous avons nettement l'impression que, après l'hiatus des années 250-300, c'est une Gaule nouvelle et sensiblement différente de celle des siècles précédents qui se découvre à nous. Outre les considérations exposées plus haut, nous en voyons une preuve dans le fait que, contrairement au Haut-Empire, nous trouvons à présent une masse de commerçants orientaux établis en Gaule. Nous avons déjà réuni un grand nombre de textes qui prouvent qu'à partir du IVe-Ve siècle ces Grecs, Juifs et Syriens constituaient de véritables « colonies » dans certaines villes gauloises (2) ; l'on pourrait encore allonger cette liste à loisir (3). Ainsi donc les indigènes ne font plus le commerce maintenant : au IVe siècle il n'est plus jamais question de naviculaires gaulois, tandis que les textes mentionnent encore assez souvent, à cette époque, des naviculaires d'Afrique, d'Espagne et d'Égypte (4). Au Bas-Empire, le commerce gaulois est devenu presqu'un monopole aux mains d'étrangers.

***

Nous ne suivrons surtout pas H. Pirenne lorsqu'il met l'accent sur le caractère méditerranéen ininterrompu de la Gaule. « La vie se concentre au bord du grand lac » écrit-il dans *Mahomet et Charlemagne*, et plus loin : « Vers lui converge aussi, par les routes, le mouvement de toutes les provinces. A mesure qu'on s'écarte de la mer, la civilisation se fait plus raréfiée ».

Ainsi donc, dans la pensée de notre historien national, jusqu'à l'époque carolingienne la vie économique, culturelle et politique de la Gaule gravita autour de la Méditerranée. Cette prépondérance du Midi sur le reste de la Gaule, Pirenne l'a magistralement démontrée pour l'époque mérovingienne. Lors de la dislocation de l'Empire romain, c'est à qui des peuples barbares, des Visigoths, des Vandales, des Ostrogoths, des Burgondes, des Francs, qui

(1) Voir PIRENNE dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, II, 1923, p. 225.

(2) Voir notre article dans *Ant. Cl.*, pp. 40 sqq.

(3) Cf. notamment E. KNÖGEL, *Schriftquellen zur Kunstgeschichte der Merowingerzeit*, dans *Bonner Jahrbücher*, 1936, pp. 2 sqq. et H. PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, pp. 63 sqq.

(4) A. GRENIER, *l. c.*, p. 636.

atteindra le premier ses rives ensoleillées. D'autre part, à cette époque, les villes du Midi, surtout Arles et Marseille, ont une importance beaucoup plus considérable que n'importe quelle autre ville, et cela à cause de leurs relations suivies, tant économiques que culturelles, avec le bassin oriental de la Méditerranée.

Il en était d'ailleurs de même au début du Haut-Empire. Toutes les grandes villes gauloises, Narbonne, Arles, Vienne, Nîmes, Vaison, Fréjus etc. étaient situées sur ou près de la mer ; il serait vain d'insister longuement sur ces faits connus de tous. Qu'il nous suffise, pour mettre en relief cette prépondérance des villes méridionales, de présenter quelques observations d'un caractère plus spécial. Nous savons à présent qu'au Ier siècle et dans la première moitié du IIe un assez grand nombre de Gaulois devinrent membres du sénat romain. Or, les quelque 40 sénateurs gaulois que nous connaissons à l'heure actuelle sont tous originaires de la Gaule Narbonaise, à l'exception d'un seul, C. Iulius Vindex, né en Aquitaine (1). Nous ne trouvons donc dans la curie aucun représentant de la Lugdunaise ou de Belgica. Dans l'ordre équestre aussi figurent exclusivement des chevaliers originaires de la Gaule Narbonaise (2), et il en est de même pour les soldats des légions (3). Ceci prouve qu'une grande distinction existait dans la situation juridique des villes du Nord et du Midi, puisque seuls des hommes originaires de municipes dotés du droit de cité romain pouvaient servir dans les légions. La Provence a même donné des empereurs à Rome : Antonin le Pieux est né à Nîmes et Marc-Aurèle aussi a des attaches avec le Midi de la Gaule.

***

(1) Pour la période de Vespasien à Trajan, cf. Stech, *Senatores romani qui fuerint inde a Vespasiano usque ad Traiani exitum*, dans *Klio, Beiheft*, 1912 et E. Groag, dans *Jahreshefte des Oesterreichischen Arch. Instituts in Wien*, 1935, pp. 177 sqq. Pour la période postérieure à Trajan cf. P. Lambrechts, *La composition de Sénat romain de l'accession au trône d'Hadrien à la mort de Commode*, 1936, p. 183. Pour la période d'Auguste à Néron nous nous basons sur la dissertation inédite de J. De Laet, *De Samenstelling van den Senaat gedurende de eerste eeuw van het Principaat* (Université de Gand, 1937).

(2) A. Stein, *Der Römische Ritterstand*, Muenchen, 1926, pp. 383 sqq.

(3) R. Syme, *Notes sur la legio IIIa Augusta*, dans *Revue des Études Anciennes*, 1936, p. 187.

Dès la seconde moitié du IIIe siècle, cependant, l'on voit décroître l'importance des villes du Midi. Le nombre des inscriptions y diminue graduellement. Au IIIe siècle, l'on n'entend plus rien de la vie municipale des cités de la Provence. Nous perdons toute trace des florissantes corporations d'antan (1).

En même temps le nombre des représentants gaulois dans le sénat de Rome va diminuant : à la fin du IIe siècle ils ont complètement disparu de la haute assemblée (2).

Quelles furent les causes de ce déclin ? Il nous semble que la crise économique qui se dessine dès l'époque des Sévères (3) y fut pour beaucoup. Point de doute, croyons-nous, que les grandes villes de la Provence, dont l'existence même était conditionnée par le commerce, ont terriblement pâti des effets d'une économie entièrement détraquée. Autre raison : le danger croissant d'une rupture des frontières par les barbares a eu pour conséquence que dans l'Empire tout est bientôt subordonné aux besoins de la défense : nous sommes au seuil du Bas-Empire, caractérisé par une économie étatisée et dirigée, qui ne laisse qu'une place restreinte à l'initiative privée et qui travaille pour l'armée. Or, celle-ci est cantonnée aux frontières, c'est-à-dire le long du Rhin et du *limes* qui relie le Rhin au Danube. C'est vers ces régions que se déplacera lentement le centre de gravité, tant au point de vue politique qu'au point de vue économique.

L'on peut suivre ce déplacement du Sud vers le Nord par l'étude des principales industries de la Gaule.

Au début de l'Empire, la Gaule devait importer sa céramique de l'Italie. Entre 17 et 40 apr. J. Chr. nous voyons apparaître les premiers fours de potiers sur le sol gaulois, notamment à la Graufesenque, à Montans et à Banassac (4). Ces fabriques dominent le marché pendant le Ier siècle, puis déclinent pour faire place à d'autres du centre de la Gaule, à Lezoux surtout, qui commence à fonctionner vers le milieu du Ier siècle, mais atteint son plus grand

(1) A. Coville, *l. c.*, p. 531.

(2) P. Lambrechts, *La composition du Sénat romain de Septime Sévère à Dioclétien*, dans *Dissertationes Pannonicae*, I, 8, 1937, pp. 79 sqq.

(3) Rostovtzeff, *Gesellschaft und Wirtschaft im römischen Kaiserreich*, Leipzig, 1929, II, pp. 210 sqq.

(4) Pour la Graufesenque voir Hermet, *l. c.* et Gummerus, *Die Südgallische Terrasigillata-Industrie* (*Soc. Scient. Fennica, Comm. Human. Litt.*, III, 1929, pp. 1 sqq).

développement au IIe siècle (1). Dès la fin du Ier siècle enfin, la fabrication de la céramique se déplace encore davantage vers le Nord-Est de la Gaule, et c'est à La Madeleine, à Lavoye, à Avocourt, à Eschweilerhof, à Trèves, à Rheinzabern, qu'on trouve alors les plus grands centres de production (2).

Il en va de même pour l'industrie du verre (3). Il semble que les récipients vitreux en usage en Gaule pendant le Ier siècle furent importés soit de l'Italie, soit du bassin oriental de la Méditerranée. Des officines locales ne virent le jour que dans la seconde moitié du Ier siècle. Ces premières fabriques étaient établies dans la vallée du Rhône, surtout à Lyon : c'est là aussi qu'on a retrouvé l'inscription funéraire d'un industriel originaire de Carthage, Iulius Alexander, *opifex artis vitriae* (CIL, XIII, 2000). Au IIIe et au IVe siècle cette industrie s'est déplacée. Tombée en décadence dans la vallée du Rhône, elle devint, au IVe siècle, particulièrement florissante dans le Nord et le Nord-Est de la Gaule, à Boulogne, Amiens, Vermand, d'une part, à Reims, Strasbourg, Trèves, et surtout à Cologne, d'autre part. Des exemplaires de ces splendides verres gaulois du IVe siècle ont été retrouvés jusqu'en Rhétie, en Pannonie, en Scandinavie et même jusqu'en Russie et en Asie (4).

Pendant le IIIe siècle, différentes villes du Nord de la Gaule commencent à avoir une certaine importance : Reims, Soissons, Châlons, Arras, Cambrai, Amiens (5). La plupart de ces villes abritent dans leurs murs une garnison romaine avec des officiers et des sous-officiers, des bureaux et une administration permanente.

(1) West, *Roman Gaul, the Objects of Trade* (Oxford, 1935), pp. 88 sqq. ; Oswald and Price, *Introduction to the Study of Terra Sigillata* (London, 1920), pp. 11 sqq. ; Knorr, *Töpfer und Fabrikanten verzierter Terra Sigillata des ersten Jahrhunderts* (Stuttgart, 1910), pp. 7 sqq.

(2) West, *l. c.*, pp. 93 sqq. ; Oswald and Price, *l. c.*

(3) Voir Morin-Jean, *La verrerie en Gaule sous l'Empire romain*, Paris, 1922-1923, pp. 13 sqq. ; S. Loesckcke, *Frühchristliche Denkmäler aus Trier*. Sonderdruck aus *Rheinischer Verein für Denkmalpflege und Heimatschutz*, t.29, 1936, pp. 115 sqq. ; W. Neuss, *Anfänge des Christentums im Rheinlande*, 2e éd., Bonn 1933, pp. 38 sqq. et une bibliographie très utile aux pages 83 à 85.

(4) Morin-Jean, *l. c.*, p. 15 ; Heichelheim, *l. c.*, I, pp. 802-803, avec bibliographie au vol. II, p. 1207, n. 18.

(5) De toutes ces villes, Reims seul semble avoir eu une certaine importance au Haut-Empire comme on peut s'en rendre compte par le nombre assez élevé d'inscriptions et de bas-reliefs qui y a été retrouvé.

Rien d'étonnant dès lors si une certaine activité politique et économique se manifeste dans ces lieux.

Lorsqu'une préfecture des Gaules indépendante est créée en 368, c'est à Trèves et non dans quelque ville méridionale que va résider le *praefectus praetorio Galliarum.*

Nous croyons d'autre part qu'il est inexact de dire que « Trèves ne dut sa grandeur qu'à son rang de capitale momentanée ». Vers la fin du IIe siècle, la ville semble déjà avoir joui d'une très grande prospérité. Située très avantageusement sur la Moselle, Trèves et ses environs constituaient l'*hinterland* naturel de la région rhénane où se trouvaient dispersées les troupes avec tout ce que cela suppose d'activité commerciale. Tout le trafic vers le Rhin, aussi bien du Midi de la Gaule que de la Bretagne, se concentrait ici. Dans aucune cité de la Gaule — exception faite peut-être pour Lyon — on n'a trouvé un si grand nombre de documents épigraphiques émanant de civils que dans la *civitas Treverorum*, ce qui démontre la romanisation assez avancée de ses habitants et leur aisance matérielle. Les nombreux et beaux bas-reliefs de Trèves et des environs illustrent de façon saisissante les multiples activités de la cité (1). Nous retrouvons partout les commerçants trévires (2). Dans la vallée de la Moselle s'est formée une civilisation originale, faite d'éléments romains et d'éléments indigènes harmonieusement combinés, et dont nous pouvons étudier les développements dans les bas reliefs (3). Trèves était en même temps la ville sainte du Nord-Est de la Gaule : plusieurs dizaines de temples ont été découverts dans l'enclos sacré de l'Altbachtal — deux fois plus grand que celui de Delphes, — situé près de cette ville (4). Le fameux monument

(1) On peut s'en rendre compte en parcourant Espérandieu, *Recueil des Bas-reliefs de la Gaule romaine*, vol. V et VI. Pour l'industrie viticole dans la vallée de la Moselle, voir la belle étude de S. Loeschcke, *Römische Denkmäler vom Weinbau an Mosel, Saar und Rüwer*, dans *Trierer Zeitschrift*, 1932, pp. 1-60. Qu'on se rappelle aussi le beau monument de Neumagen, magistralement édité par W. von Massow, *Die Grabmäler von Neumagen*, Berlin et Leipzig, 2 vol., 1931.

(2) Voir Riese, *l. c.*

(3) Cet important sujet attend encore toujours une étude approfondie qui est maintenant possible grâce au Recueil d'Espérandieu ; quelques observations utiles dans H. Aubin, *Kelten, Römer und Germanen in den Rheinlanden*, 1925.

(4) S. Loeschcke, *Die Erforschung des Tempelbezirkes im Altbachtale zu*

érigé vers le milieu du IIIe siècle par la famille des *Secundini* à Igel, près de Trèves, est un témoignage éloquent de l'activité d'un membre de la riche bourgeoisie trévire de ces temps (1).

Tout cela fait déjà bien augurer de la grandeur future de Trèves comme capitale de la Gaule. L'empereur gaulois Postumus (258-268) a résidé à Trèves pendant toute la durée de son règne. C'est ici que Maximien équipa en 287/8 une flotte pour aller combattre Carausius. Constantin y résida de 306 à 312. Depuis 368 la ville est la résidence officielle de l'empereur d'Occident et du préfet des Gaules. La présence d'un nombreux personnel militaire et administratif a dû entretenir ici une grande activité économique.

En tout cas l'on constate que le nombre et l'importance des Orientaux augmentent dans le Nord-Est de la Gaule dans le courant du IVe siècle. Une colonie de Juifs est mentionnée pour la première fois à Cologne en 321 (2). Différentes inscriptions de Syriens, datant du IVe siècle, ont été trouvées à Trèves (3) ; il a dû y avoir aussi des Juifs à cette époque (4). « Saint Jérôme, qui visita la Gaule en 369 et s'initia à l'étude de la théologie pendant un séjour à Trèves, cette cité qu'on appelait *la seconde Rome*, dit, dans ses commentaires sur Ézéchiel, que les Syriens étaient alors partout et faisaient avec l'Occident le commerce de l'ivoire, des étoffes, des encens, des pierres fines, du verre, des peaux, du papyrus, des fruits et de l'huile » (5).

Tandis que la vie municipale s'éteint dans le Midi de la Gaule, que les villes réduisent leurs enceintes et qu'on y vit partout dans la médiocrité, Trèves atteint son apogée au IVe siècle. Dans la seconde moitié du IIIe siècle déjà (6) une enceinte, longue de 6.438 m. est construite, qui englobe une superficie de 285 hect., ce qui est énorme pour cette époque ; du règne de Constantin, semblent

Trier, 1928 ; une grande étude définitive sur ces fouilles est en cours de publication.

(1) Dragendorff et Krüger, *Das Grabmal von Igel*, Trèves, 1924.

(2) *Cod. Theodosianus*, XV, 8.

(3) J. B. Keune, *Morgenländer in Trier*, dans *Trierische Heimatblätter*, 1922, pp. 50 sqq.

(4) A. Altman, *Das früheste Vorkommen der Juden in Deutschland. Juden in Trier*, dans *Trierer Zeitschrift*, 1931, pp. 104 sqq.

(5) Morin-Jean, *l. c.*, p. 15.

(6) Sur ce sujet important, voir en dernier lieu H. Koethe, *Trierer Zeitschrift*, 1937, pp. 277 et 279.

dater la construction d'un cirque, d'un forum, d'une basilique. Les thermes impériaux furent élevés entre 310 et 320 (1).

A ce moment les poètes chantent à l'envi les splendeurs de la ville : tel Ausone dans son beau poème « Mosella ». Et d'après l'*ordo urbium nobilium* du même auteur, il apparaît que Trèves, au IVe siècle, fut la ville la plus importante au Nord des Alpes (2).

Elle joue, d'autre part, à cette époque un rôle de toute première importance dans l'histoire de l'Église chrétienne (3).

***

Les invasions germaniques du début du Ve siècle ont mis fin à cette prépondérance du Nord-Est de la Gaule qui se manifeste surtout par les villes de Trèves et de Cologne. De 411/2 à 427/8 les Francs ont pillé quatre fois la capitale des Gaules : Salvien nous a laissé un sombre tableau des dévastations auxquelles se livrèrent ces bandes de pillards.

A notre avis la rupture du système défensif du Nord de la Gaule eut pour conséquence un nouveau déplacement du centre de gravité de la Gaule du Nord vers le Sud.

Vers 395 déjà la résidence du préfet du prétoire avait été transférée de Trèves à Arles (4), à cause du danger que fit peser continuellement sur la ville la menace d'une rupture des frontières. La dernière loi édictée à Trèves date de 389. Les ateliers monétaires

(1) *Trierer Zeitschrift*, 1936, p. 73.

(2) En effet, dans ce poème, Ausone chante les 20 plus grandes villes de l'Empire suivant leur ordre d'importance. Trèves arrive ainsi à la 6e place, après Rome, Constantinople, Carthage, Antioche et Alexandrie, tandis que les autres villes de la Gaule, Arles, Narbonne et Bordeaux viennent loin derrière elle ; au IVe siècle donc, Trèves était considérée comme la ville la plus importante au Nord des Alpes.

(3) Rappelons que Saint Athanase fut exilé à Trèves. Les plus grands pères de l'Église eurent des relations avec Trèves ; Saint Ambroise y naquit probablement ; c'est à Trèves que Saint Jérôme semble avoir pris la décision, en 370, d'entrer dans les ordres religieux ; Saint Martin de Tours et Saint Hilaire de Poitiers y ont résidé ; c'est à Trèves aussi que l'hérétique Priscillien fut exécuté avec un grand nombre de ses adeptes.

(4) J. R. Palanque, *La date du transfert de la préfecture des Gaules de Trèves à Arles*, dans *Revue des Études Anciennes*, 1934, pp. 359 sqq. ; H. Nesselhauf, *Die spätrömische Verwaltung der gallisch-germanischen Länder*, dans *Abhandl. Preuss. Akad. Wiss ensch.*, dans *Ph. Hist. Kl.*, 1938, n. 2, p. 17, n. 4 ; p. 33, n. 3.

de cette ville cessent de fonctionner vers la fin du IVe siècle (1), et dorénavant c'est à Arles, à Marseille, à Narbonne qu'on frappera monnaie. Salvien, qui est né quelque part dans la région rhénane, deviendra plus tard évêque de Marseille. Protatius, qui était sénateur, ainsi que ses deux frères Florentinus et Minervius, et qui a même été préfet de la ville de Rome, abandonna sa ville natale de Trèves en 413, et se fixa en Ombrie (2). Ce sont là autant de faits qui illustrent ce mouvement général du Nord vers le Sud.

Il y a un autre moyen encore de saisir sur le vif cette tendance générale. Il n'y a probablement aucune ville en Gaule où l'on ait trouvé autant de documents chrétiens qu'à Trèves. Plus de 400 inscriptions y ont été découvertes (3) : c'est énorme, et ce nombre est de loin supérieur à celui des inscriptions chrétiennes de Lyon. Il est malheureusement impossible de leur assigner une date précise : il existe cependant de très fortes présomptions que la plupart d'entre elles datent de l'époque romaine et probablement du IVe siècle (4). A Lyon, par contre, les inscriptions datées deviennent surtout abondantes dès la seconde moitié du Ve siècle et c'est au VIe qu'on en trouve le plus (5).

(1) Cfr. Nesselhauf, *l. c.*

(2) Symmachus, éd. Seeck, CXLI ; Symmachus, *Epist.*, IV, 23 ; Rutilius Namatianus, *De reditu suo*, vers 542 sqq.

(3) Voir à ce sujet l'étude déjà citée de Loeschcke, *Frühchristliche Denkmäler aus Trier...*, p. 123.

(4) Loeschcke, *l. c.*, p. 122. M. Loeschcke lui-même a assisté à l'ouverture de 19 sarcophages chrétiens avec inscriptions à Trèves ; tous sont datés, par des monnaies qu'on y a retrouvées, des années 360 à 380 (*Ibidem*, p. 124).

(5) Nous nous sommes donné la peine de faire une petite recherche sur les inscriptions chrétiennes de Lyon contenues dans le CIL : elle ne manque pas d'intérêt. D'inscriptions datées, nous n'en avons retrouvé qu'une seule antérieure à 400 (CIL, XIII, 2351) ; entre 400-450 nous en avons retrouvé 5 (CIL, XIII, 2353-2357) ; entre 450-500 nous en connaissons 8 (CIL, XIII, 2359-2366) ; nous possédons par contre 17 inscriptions datées entre les années 500-550 (CIL, XIII, 2367-2384) et un très grand nombre enfin tombent entre 550-600 (CIL, XIII, 2385 sqq.). Or, chose remarquable, les inscriptions disparaissent quasi complètement après le VIIe siècle ! Nous savons qu'il y a des gens par trop scrupuleux qui se refuseront à vouloir tirer aucune conséquence de pareille statistique : « There are lies, damned lies, and statistics » ! Quant à nous, de précédentes recherches statistiques d'un autre genre nous engagent à ne point partager ce point de vue négatif trop radical, surtout lorsque d'autres données en viennent confirmer la valeur. Or, ceci est bien le cas présentement. En effet, Lyon, après avoir perdu beaucoup de son importance au Bas-Empire, semble renaître à une vie nouvelle au Ve siècle.

D'autre part, à Trèves et à Cologne ont été retrouvés de nombreux autres documents très importants à un double point de vue : pour nos connaissances de l'art chrétien dans nos régions d'abord, et pour l'étude du christianisme ensuite. Il s'agit de ces magnifiques verres chrétiens dont les deux grands centres de fabrication furent la Picardie et Cologne, ainsi que de ces nombreux objets de céramique, de bronze, d'ivoire, d'agathe à représentations chrétiennes. Or, tous ces objets, ou presque, datent du IVe siècle (1). En ce domaine aussi les invasions du début du Ve siècle marquent un arrêt complet.

En même temps les villes de la Provence accusent une activité économique accrue : Arles devient une ville de première importance après la chute de Trèves (2) ; Lyon, après avoir sommeillé durant le Bas-Empire, donne des signes d'une vie nouvelle (3) ; Marseille, qui a joué un rôle médiocre pendant cinq siècles, devient tout à coup la métropole de la Gaule (4).

Et en même temps que la vie économique, la vie culturelle s'est localisée surtout en Provence.

II

Par suite des invasions du début du Ve siècle, le centre de gravité de la Gaule s'est donc déplacé, disions-nous, du Nord vers le Sud. Il paraîtra peut-être paradoxal de dire que ce sont précisément les Barbares qui ont rendu à la Gaule le caractère méditerranéen qui la distingua avant le IIIe siècle, et ceci jusqu'à l'époque de l'invasion islamique.

Nous croyons, en effet, qu'il faut accepter avec Pirenne que les conquêtes de l'Islam brisèrent l'unité du monde méditerranéen, tout au moins du point de vue économique : bien que l'on ait reproché maintes fois à notre grand historien d'avoir tenu trop exclusivement compte des facteurs économiques, nous estimons pourtant

(1) S. Loeschcke, *l. c.*, pp. 114, 115, 118, n. 5, 134 ; W. Neuss, *Die Anfänge des Christentums im Rheinlande*, 2e éd., 1933, pp. 38, 39, 40, 45, 46, 48, 54.

(2) A. Constans, *Arles antique* (*Bibl. Éc. franç. d'Athènes et de Rome*), vol. 119, 1921.

(3) A. Coville, *l. c.*

(4) Sur les causes du déclin de Marseille au Ier siècle av. J. Chr., cf. H. Schaal, *Vom Tauschhandel zum Welthandel*, 1931, pp. 168 et sqq.

que ce sont ceux-ci qui permettent le mieux de porter un jugement sur le problème ici envisagé.

Suivant Pirenne donc, les victoires des Arabes eurent pour conséquence une rupture entre le bassin occidental de la Méditerranée et le bassin oriental. Les transactions commerciales cessent entre les ports de la Provence et l'Orient. A une économie de caractère international succède une économie domaniale sans débouchés, en même temps que le centre de gravité de l'état carolingien se déplace du Midi vers le Nord, dans les régions sises entre Seine et Rhin.

Cette théorie est basée sur divers arguments. Les produits commerciaux de l'Orient qui abondaient en Gaule, à l'époque mérovingienne, y semblent être inconnus à l'époque carolingienne — du moins à en juger par les textes — ; or, comme nous disposons de plus de documents pour cette dernière époque que pour la précédente, ce fait ne peut être attribué au hasard. D'autre part, après l'an 700, nous ne trouvons plus mentionnés dans nos sources ces commerçants syriens ou, plus généralement, orientaux, qui ont joué un rôle si actif à l'époque mérovingienne. Bref, pour parler avec M. F.-L. Ganshof : « La décadence presque complète, au VIIIe siècle, du commerce basé sur les communications transméditerranéennes nous paraît incontestable, en ce qui concerne les pays faisant partie de la monarchie franque » (1).

Reprenant les idées de M. A. Dopsch, le savant professeur de Vienne, qui a toujours défendu une thèse opposée sur ce point à celle de Pirenne (2), M. E. Sabbe, à son tour, a cru devoir soutenir qu'à l'époque carolingienne, les importations de produits orientaux en Occident non seulement n'avaient pas cessé, mais qu'elles s'étaient même intensifiées. Il a exposé cette théorie dans une étude admirablement documentée : « *L'importation des tissus orientaux en Europe occidentale au haut moyen âge* (IXe et Xe siècles), véritable dépouillement de toutes les sources que l'on possède pour cette époque (3).

(1) *Notes sur les ports de Provence du VIIIe au Xe siècle*, dans *Revue Historique*, 1938, p. 29.

(2) *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit vornehmlich in Deutschland* (Weimar, 1921-1922, 2 vol.) ; *Naturalwirtschaft und Geldwirtschaft in der Weltgeschichte* (Vienne, 1930).

(3) *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, XIV, 1935, pp. 811-849 et 1261-1289.

Nous avouons avoir été au début très fortement impressionné par la masse de documents versés au débat par M. E. Sabbe. Cependant, à y regarder de plus près, il nous semble qu'un grand nombre d'objections doivent être formulées contre sa thèse.

Et tout d'abord, le titre même de l'étude mentionnée plus haut : M. Sabbe a composé une liste impressionnante de documents des IXe et Xe siècles faisant mention de *praeciosissima vestimenta*, vêtements orientaux de pourpre, de soie et de brocart, portés par les hauts dignitaires de l'époque carolingienne et post- carolingienne.

Mais tous les textes cités par M. Sabbe ont-ils vraiment une valeur documentaire (1)? Peut-être quelques-uns de ces passages doivent-ils être taxés de « creuse rhétorique et d'imitation servile de l'Antiquité » (2). Et ensuite, tous ces *peregrina indumenta* ont-ils été emportés de l'Orient? (3). Mais concédons à M. Sabbe que les textes cités par lui ont force d'arguments. Faudrait-il en conclure que la thèse de Pirenne est définitivement éliminée? Nous en doutons très fortement.

En effet, à maintes reprises, Pirenne a mis en évidence qu'une distinction devait être établie entre ce qu'il appelle « les produits d'usage journalier » et les articles de luxe (4). Il n'est naturellement pas toujours aisé de dire ce qui est article de luxe et ce qui ne l'est pas. Mais il nous semble néanmoins qu'on peut assez facilement distinguer entre des produits consommés régulièrement et en masse, et des articles qui n'ont pas besoin d'être constamment renouvelés.

(1) Cette question se pose surtout pour les renseignements fournis par le moine de Saint-Gall qui ne semble pas jouir d'une très bonne réputation à cet égard ; voir HALPHEN, *Études critiques sur l'histoire de Charlemagne*, Paris, 1921, pp. 128, 286, 288, 303, 412. Voir la réplique aux doutes de M. Halphen par E. SABBE dans son article cité pp. 814, n. 2 ; 818, n. 3 ; 819, n. 3 ; 824, n. 1 et surtout p. 830, n. 6.

(2) VERCAUTEREN, *Note sur les rapports entre l'Empire franc et l'Orient à la fin du IXe siècle*, dans *Byzantion*, IV, p. 435.

(3) Voir à ce sujet les développements érudits de M. SABBE, *l.c.*, pp. 831 sqq.

(4) Voir *Un contraste économique*, p. 228 ; *Le commerce du papyrus*, pp. 187, sqq. ; *Mahomet et Charlemagne*, p.71. H. Pirenne lui-même n'a pas toujours établi d'une façon très claire cette distinction entre articles de masse et produits de luxe ; voir *Mahomet et Charlemagne*, p. 227 : « On a constaté plus haut la fin de l'importation du papyrus, des épices, *des soieries* dans la Francia ». Cf. *ibidem*, p. 219. Il écrit également, pp. 151-2 : « De même l'usage de la soie paraît bien étranger à l'époque ». Cette phrase est maintenant à corriger par l'étude de M. SABBE.

Les *praeciosissima vestimenta* appartiennent certainement à cette dernière catégorie. Le fait que les membres de la famille royale ou impériale, les dignitaires de la cour, les évêques et les membres riches du clergé portaient des vêtements de soie aux IXe-Xe siècles, ne nous semble pas prouver l'existence d'un commerce régulier et actif à cette époque. Pareil commerce nous paraît être conditionné par la transaction de produits consommés en grandes quantités et journellement, comme par exemple les denrées alimentaires. Or, tandis que M. Sabbe a réuni un nombre imposant de textes attestant le port d'étoffes de luxe orientales à l'époque carolingienne, et même après, (pp. 813-840 de son étude) il ne cite que six passages (pp. 841-842) où il est question d'autres produits orientaux, entre autres des épices. L'on remarquera d'ailleurs qu'un de ces textes a trait à la Suisse et quatre à la région rhénane ; quant au sixième, qui concerne Cambrai, il n'est pas du tout certain qu'on doive l'attribuer à l'époque carolingienne (1).

Et comment ces étoffes parvenaient-elles dans l'empire carolingien ? M. Sabbe rapporte lui-même l'histoire du fameux Liudprand, ambassadeur de Charlemagne, qui fut arrêté par la douane byzantine pour s'être livré au trafic illicite de cinq pièces de pourpre. A cette occasion, l'évêque avoue même avoir fait précédemment, à Constantinople, des achats beaucoup plus importants. Une histoire comme celle-ci prouve à l'évidence qu'il ne devait pas être très facile de se procurer ces étoffes en Occident. La présence de vêtements de soie ou de pourpre dans la monarchie carolingienne peut donc s'expliquer par des achats de fortune, des dons ou des pratiques telles que celles auxquelles se livrait Liudprand, sans nécessiter pour cela un commerce dans le vrai sens du mot.

D'autres motifs encore, nous engagent à ne pas nous rallier à la thèse de M. Sabbe.

C'est qu'en effet il n'a pu nous citer un seul texte pareil à ceux que nous possédons en grand nombre pour l'époque mérovingienne, et qui illustrent de façon si vivante le commerce en produits orientaux dans les ports de la Provence : nous songeons par exemple à ce marchand auquel on a volé dans le port de Marseille 70 *orcae*

(1) Voir E. Sabbe, p. 481, n. 4 ; par contre Pirenne, *Le commerce du papyrus*, p. 188 et *Mélanges Bidez*, p. 679, n. 1.

(2) Voir E. Sabbe, *l. c.*, p. 837.

d'huile (1), ou à cet hermite Hospitius, vivant près de Nice, et qui se nourrissait de *radicibus herbarum Aegyptiarum... exhibentibus sibi negotiatoribus* (2), ou à ce passage extrêmement intéressant de la *Vita S. Genovefae* datant probablement des environs de 500 (3), qui nous parle des *negotiatores euntes ac redeuntes* entre la Syrie et la Gaule (4). Nous avons l'impression bien nette que les textes de l'époque carolingienne ne contiennent plus de détails aussi caractéristiques, aussi savoureux sur le commerce de la Gaule : on sent que quelque chose a changé dans la structure économique du pays. Peut-être nous objectera-t-on que ce n'est qu'un dangereux *argumentum ex silentio*? Mais il s'y ajoute encore tant d'autres considérations !

En effet, dans son étude, M. Sabbe n'a pas essayé d'interpréter la différence fondamentale existant entre les *tractoriae* de l'époque mérovingienne et celles de l'époque carolingienne, et sur laquelle H. Pirenne a tant insisté — à bon droit, croyons-nous (5). Comment expliquer, d'autre part, la disparition subite et complète, à la fin de l'époque mérovingienne, du papyrus qui avait été employé jusqu'alors dans les chancelleries royales? Ou encore, ce phénomène curieux de l'organisation domaniale des abbayes au haut-moyen âge si, comme le veut M. Sabbe, le commerce s'est intensifié à l'époque carolingienne? Tout ceci prouve que M. Sabbe n'était pas autorisé à rejeter la thèse de Pirenne, vu que son argumentation ne vise qu'un seul (et le moins important, à notre avis) des nombreuses observations sur lesquelles cette théorie est fondée.

Notre érudit collègue devrait aussi nous expliquer la disparition complète des commerçants syriens en Gaule après 700, laquelle est due, croyons-nous, à l'interruption du commerce transmarin, puisque les Juifs, eux, qui s'occupaient du négoce local et du commerce des esclaves, restent encore assez nombreux en France après le

(1) Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, IV, 43.

(2) *Ibidem*, VI, 6.

(3) Pour la date, cf. H. Delehaye, *Les saints stylites*, 1923, pp. xxix-xxx.

(4) *Bibl. Hag. Lat.*, 3335, ch. 27.

(5) Voir *Mélanges Bidez*, pp. 680 et 682-3 ; *Mahomet et Charlemagne*, pp. 150-1.

(6) H. van Werveke, *Comment les établissements religieux belges se procuraient-ils du vin au haut moyen âge?* dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1923, pp. 643 sqq. ; *Les propriétés excentriques des églises au haut moyen âge*, *ibid.*, 1925, pp. 136 sqq. ; *Note sur le commerce du plomb au haut moyen âge*, dans *Mélanges Pirenne*, pp. 653 sqq.

VIIe siècle (1). Pirenne croit, à bon droit nous semble-t-il, que les quelques rares Juifs qui trafiquaient encore entre l'Orient et l'Occident, arrivaient en Gaule, soit par le Danube, soit par l'Espagne (2).

E. Sabbe écrit : « De l'affluence des tissus et des épices (?) exotiques en France, il faut conclure que les rapports commerciaux existant entre le Levant et l'Occident à l'époque mérovingienne persistèrent aux IXe et Xe siècles ». M. Sabbe semble croire qu'à l'époque carolingienne les ports de la Provence furent encore en contact régulier avec ceux de l'Orient. A ce propos il cite deux ou trois textes qui ne nous semblent pas présenter un très grand intérêt (3).

Tout récemment, M. F.-L. Ganshof a écrit une étude sur les ports de Provence du VIIIe au IXe siècle (4). Un dépouillement patient des textes a amené l'éminent professeur de Gand à conclure que, bien que la navigation ait sensiblement diminué dans le bassin occidental de la Méditerranée à l'époque carolingienne, celle-ci cependant n'a pas été entièrement fermée. Sans doute, mais les quelques maigres renseignements qu'a pu obtenir M. Ganshof ne nous font que mieux saisir la régression des ports méridionaux à cette époque en comparaison de celle de Grégoire de Tours. Notons d'ailleurs que presque chaque fois que nous trouvons mentionné un voyage par mer, il s'agit d'une ambassade (5). Et que penser de l'histoire de cet envoyé du pape Hadrien Ier qui se rend auprès du roi, en 773, et ne suit pas la voie de terre, *parce que les cols des Alpes sont occupés en ce moment par les Lombards*, si ce n'est que le voyage par les Alpes était le plus usité au VIIIe siècle ? M. Ganshof montre d'ailleurs clairement lui-même les dangers auxquels étaient exposés, de la part des pirates arabes, les marchands qui se risquaient encore en mer ; en effet, en 820, huit bateaux de commerce allant de Sardaigne en Italie furent capturés par les Sarrasins (6). « Amenuisée, anémiée, réduite », c'est

(1) *Mahomet et Charlemagne*, pp. 232 sqq. Pour la ville de Lyon spécialement, voir A. Coville, *l. c.*

(2) *L. c.*, p. 235.

(3) Comme le texte de Théodulphe dont il conclut trop audacieusement que les Arabes « importaient des draps de couleur variées à Arles » (p. 816 et n. 4).

(4) Dans *Revue Historique*, 1938, pp. 28-37. L'on trouvera des considérations pareilles chez R. Latouche, *La vallée du Rhône*, dans *Mélanges N. Iorga*, Paris, 1933, p. 497.

(5) *L. c.*, p. 30 sqq. Voir à ce propos aussi les remarques de M. Ganshof aux pages 36 et 37 dont, la pertinence n'est peut-être pas tout à fait établie.

(6) *L. c.*, p. 32.

ainsi que M. Ganshof caractérise cette navigation, tout en faisant remarquer qu'elle s'est maintenue jusqu'à une certaine mesure. C'était d'ailleurs aussi l'avis de H. Pirenne, qui n'a jamais soutenu que le trafic et le commerce eussent cessé complètement aux IXe et Xe siècles. « Ce qui compte », écrit-il en effet, « ce n'est pas de savoir si l'on possède dans les textes quelques mentions relatives au commerce et à l'échange. Le commerce et les échanges ont existé à toutes les époques. Ce qui est en question, c'est leur *importance* et leur *nature* » (1).

Encore convient-il de faire remarquer que, si l'on trouve en Gaule, à l'époque carolingienne, des produits provenant de l'Orient, il est extrêmement probable qu'ils y ont été importés, pour la plus grande partie, non pas par les ports de la Provence, mais par les Alpes. Ceci découle déjà du fait que presque tous les textes que cite M. Sabbe concernant les *praeciosissima vestimenta* ont trait à une région située dans la partie septentrionale de la monarchie franque. Ensuite, grâce à l'étude pénétrante que consacra M. Ganshof à un passage de la vie de Saint Géraud d'Aurillac, nous savons qu'à cette époque les étoffes précieuses arrivaient en France par les Alpes, Pavie étant le grand centre où on pouvait se les procurer (2).

Ceci nous amène à traiter d'une question qui nous paraît être de la plus haute importance pour la théorie de Pirenne et à laquelle on n'a pas encore attaché toute l'importance qu'elle mérite. Dans son livre excellent que nous avons cité plus haut, R. Buchner a dépouillé systématiquement toutes les sources qui nous renseignent sur la façon dont on voyageait entre l'Angleterre et la Gaule d'une part, Rome et Byzance d'autre part, avant et après 700. R. Buchner a réuni une masse de documents à ce sujet. Or, ceux-ci prouvent incontestablement que, jusque vers 670, tous les voyages entre la Gaule et Rome dont nous ayons une description quelque peu détaillée ont eu lieu par mer, Marseille étant le principal port d'embarquement ; nous invitons le lecteur à bien vouloir se reporter aux textes que Buchner a rassemblés aux pages 31-37 de son livre. Un changement radical se produisit vers le dernier quart du VIIe siècle : le premier voyage à Rome par voie de terre que nous connaissions date de 675. Buchner donne ensuite une liste de 17 itiné-

(1) *Mahomet et Charlemagne*, p. 219.

(2) *Note sur un passage de la vie de Saint Géraud d'Aurillac*, dans *Mélanges N. Iorga* (1929), pp. 295 sqq.

raires qu'il a pu relever jusque vers le milieu du VIIIe siècle : jusqu'à cette époque tous les voyageurs, à l'exception d'un seul, ont emprunté la route des Alpes. Et Buchner conclut à bon droit : « *Was noch im 6. und 7. Jahrhundert etwas Selbstverständliches und Normales gewesen war, die Seeverbindung zwischen Rom und Südgallien, ist also im 8. Jahrhundert sehr selten und oft unmöglich, womit die Provence ihre Bedeutung für den Verkehr des Frankenreiches mit Italien und dem Osten verloren hat* ». Il en découle de toute évidence, croyons-nous, que les relations commerciales entre les ports de la Provence et l'Orient ont quasi complètement cessé après 700, comme le croyait H. Pirenne.

A notre avis donc, les arguments qu'a invoqués *jusqu'ici* le plus consciencieux des contradicteurs de Pirenne ne sauraient nous impressionner plus longtemps. Dans la suite de son étude extrêmement fouillée, M. Sabbe a cité une quantité de textes qui, d'après lui, supposeraient une activité commerciale d'assez grande envergure en Europe occidentale aux IXe-Xe siècles. Or, presque tous ces documents ont trait à des villes ou à des régions *situées au Nord de la Seine* (1) et constituent, à notre avis, la meilleure preuve de l'exactitude de la thèse de Pirenne, à savoir que dès la fin du VIIe siècle, le centre de gravité du royaume franc s'était déplacé du Midi vers nos régions (2).

Arrêtons-nous enfin encore un instant aux causes de cette transformation qui a bouleversé les destinées de l'Europe. Pirenne croyait que l'Islam en était responsable ; M. Cumont d'ailleurs avait vu depuis longtemps déjà que la domination arabe sur une grande partie du bassin méditerranéen avait mis fin au commerce des Orientaux en Gaule. (3) D'autres savants, tels que M. Ganshof, tout en admettant que « l'invasion arabe a certaniement été un des facteurs essentiels du recul des relations entre l'Occident et l'Orient aux VIIIe, IXe et Xe siècles » (4), croient cependant que « les guerres civiles de la fin du VIe siècle, l'état de sémi-anarchie qui a régné dans la monarchie mérovingienne pendant plus de la moitié du VIIe et au

(1) *L. c.*, pp. 1261-1282.

(2) Voir à ce propos les très importantes remarques de Buchner, pp. 30 sqq., surtout p. 32.

(3) *Die orientalischen Religionen im römischen Heidentum*, 3e éd., 1931, p. 99.

(4) *L. c.*, p. 37 ; *l. c.*, p. 29.

début du VIIIe siècle semblent avoir joué un rôle plus décisif que les pirateries des Arabes ».

Nous ne saurions cependant partager cette manière de voir. En effet, ce n'est pas lentement et progressivement qu'on voit décliner la Provence au cours du VIIe et du VIIIe siècle, mais c'est bien un arrêt brusque qui semble se produire vers le dernier quart du VIIe siècle : en témoignerait le changement inopiné qui se produisit vers 675 dans les voies de communication entre Rome et la Gaule. Et d'autre part, personnellement nous sommes porté à croire, plus qu'on n'a coutume de le faire à présent, que dans l'Antiquité les invasions de peuples hostiles ont ruiné la vie économique des régions dévastées. Il est par exemple hors de doute que les invasions du IIIe siècle ont complètement détruit l'industrie céramique de la Gaule, comme c'est encore le cas pour la céramique molettée de l'Argonne après la tourmente de 406-407. Et tout comme au début du Ve siècle les incursions barbares eurent pour effet d'anéantir la vie économique et culturelle du Nord-Est de la Gaule et de concentrer toute l'activité dans le Midi de la Gaule, de même, croyons nous, la domination des Arabes sur une grande partie de la Méditerranée et, plus encore, leurs raids dévastateurs contre les villes de la Provence, ruinèrent rapidement le commerce et l'importance de celle-ci, en même temps que le centre de gravité de la monarchie franque se déplaçait entre la Seine et le Rhin. Bien entendu, la décomposition morale et matérielle de la royauté mérovingienne peut avoir été aussi pour quelque chose dans cette transformation ; mais c'est bien un facteur *externe* qui nous semble en avoir été la cause principale.

Gand. Pierre LAMBRECHTS

Associé au Fonds National de la Recherche Scientifique.

III

BULLETIN DE LINGUISTIQUE BALKANIQUE

Sous cette rubrique, on trouvera un aperçu des publications les plus importantes parues en Roumanie et à l'étranger se référant aux problèmes de linguistique balkanique.

Parmi les contributions des savants roumains, nous relevons l'article de O. Densuşianu, *Cuvinte referindu-se la locuințe primitive* (Des mots se référant aux habitations primitives), publié dans la revue *Grai și Suflet* (Langage et Pensée), VII (1937), pp. 85 sqq. Dans cet article, l'auteur étudie les mots roumains : *argea* « sorte de hutte ou cabane (bâtie en partie dans la terre) ; baraque où les paysannes tissent pendant l'été ; métier, à tisser, voûte, coupole, charpente en bois, poutre latérale d'un radeau » ; *bordeiu* « chaumière, cabane bâtie en partie sous terre, hutte », et *cătun* « hameau, dépendance d'un plus grand village ». Partant de la constatation que les mots pour les habitations primitives dans les langues indo-européennes dérivent d'une notion qui signifie « piocher, couper, fendre », O. D. propose pour *argea*, qui se trouve aussi en alb. *ragal* (<**argalla* de *ar(e)k-*, *areg-* « fermer, enclore ») (N. Jokl, dans *Indogerm. Forsch.*, XLIV, p. 13), un thème indo-européen *urēg-* « brechen » qui a donné en grec *ῥήγνυμι*, arm. *ergic-uçanem* (Walde-Pokorny, *Vergl. Wb. d. indogerm.*, *Spr.* I, p. 319). Une des grosses difficultés dans cet ordre de recherches est constituée par l'absence d'une forme i.-e. attestée pour les parlers thraces et illyriens. D'autre part, le mot a déjà été suffisamment expliqué par P. B. Hasdeu comme venant du macéd. *ἄργελλα* (chez Suidas), que M. N. Jokl a rapproché des formes skr. *argala-h*, *argalā* « verrou », arm. *argel* « entrave », v. sax. *racud* « *maison* » etc. (1) Pour le mot *bordeiu* qui se trouve aussi en bulg., serbe et petit russe comme emprunté du roumain O. D. parle d'un thème i.-e. *bhardh-* de *bherdh-*, *bher-* qui se trouve dans la forme skr. *bardhaka-h* « qui coupe », en sup-

(1) [Qu'on me permette d'exprimer mon étonnement à propos de ces fantaisies linguistiques ! Il n'y a rien de thrace ni d'illyrien là-dedans. Il s'agit tout simplement du néo-grec *ἀργαλειός* (*ἐργαλεῖον*), « métier à tisser », etc... H. G.].

posant qu'un dérivé de *bhardh-* avec le suffixe *-ci* ou *-clj* aurait existé dans les parlers thraces et illyriens. Ses arguments n'emportent pas la conviction. Un thème *bhardh-* de *bherdh-* pour le skr., où nous avons *a* pour *e* (*o*) est clair. Mais pour les langues thrace ou illyrienne, d'où l'auteur veut faire dériver le mot, nous ne savons rien. Dans ces deux langues on pourrait à la rigueur partir d'une racine *bhardh-* de *bherdh-*, en admettant une forme intermédiaire *bhordh-* (*e* : *o*), *bhardh-* avec *ŏ*>*a*, comme dans le germ., lit. et alb. Les mêmes difficultés se présentent pour la dérivation du mot *cătun*, qui se trouve dans presque toutes les langues balkaniques, d'une forme iranienne *kat(a)-* de *kat-* avec le suffixe *-ūn* : **katūn*, qui aurait signifié « habitation souterraine pour les pâtres ». L'auteur combat la dérivation du mot de la racine *ten-* (cf. gr. *τείνω*) proposée par M. N. Jokl (*Indogerm. Forsch.*, XXXIII, pp. 420 sqq.) et ses arguments, je pense, sont valables. Mais s'il est vrai qu'il existe en iranien une racine *kat-* avec les dérivés : av. *kata* « fosse, cave, office », pehl. *katak* « fosse maison », etc., nous n'avons aucun indice de la présence de la forme **katūn*, proposée par l'auteur.

***

Dans *Concordances linguistiques entre le roumain et les parlers de la zone pyrénéenne* (Cluj, 1937), M. G. Giuglea a essayé de jeter une nouvelle lumière sur l'origine du mot *căpușă* « la tique » (parasite du mouton) qui existe en alb. *kapushë* (avec la même prononciation qu'en roumain, sauf *a* de la première syllabe qui est plus ouvert) et par conséquent, son origine paraît être balkanique.

L'auteur, en rapprochant le mot roumain de la forme espagnole *caparra*, de même sens, les a fait dériver tous les deux du postverbal *cap(a)* du lat. capere « prendre », « saisir ». A cette base s'est ajouté un suffixe régional, l'un ibérique *-arra*, l'autre carpatho-balkanique *-uș(ă)*. Et, puisque ces deux mots se trouvent dans deux régions extrêmes de la Romania, l'auteur en déduit non seulement qu'ils n'ont pas été empruntés d'une région à l'autre, mais qu'ils doivent être un reliquat des premiers siècles de la romanisation des deux pays. En admettant l'étymologie de M. G., je pense que la base *cap-* n'a rien à faire avec le mot latin capere. Cela résulte aussi des deux suffixes *-ușă* et *-arra*, qui sont autochtones. La racine *kap-* représente une de ces bases que l'on trouve dans les langues de presque toutes les familles de langues du monde : turc

kap-mak « prendre, saisir », hongrois *kap-ni*, id., finlandais *kappan*, id., chinois *kap*, *kjap*, id., maure *kapo*, id., papoua *kapo* id., etc. etc. (cf. W. Oehl, dans *Innsbrucker Jahrbuch f. Voelkerk. u. Sprachwiss.*, I, 1926, p. 50, où il cite une trentaine de formes de toutes langues, dérivées de *kap*.). De cette propagation extraordinaire, il résulte qu'un mot représentant une sorte de « lautliche Ursymbolik » (cf. H. Güntert, *Der Ursprung der Germanen*, p. 53) et dont l'existence s'étend au delà des langues indo-européennes n'a pas pu manquer aux parlers thraces et illyriens, d'autant plus qu'on le retrouve aussi en albanais, langue qui dérive d'un de ces deux parler. D'après mon avis *Căpușă* n'a rien à faire avec la forme espagnole *caparra*. Tous les deux ont une provenance locale distincte. Cela résulte aussi de la nature des suffixes prélatins : *-uș ă* (*-ushë*) en roumain et albanais, et *-arra* en espagnol. Le mot roumain appartient, comme je l'ai déjà affirmé dans *Romanitatea balcanică*, à la même série de termes pastoraux du domaine albano-roumain comme : *mânz* « poulain », *mânzat* « petit veau », *țap* « bouc », etc. qui viennent du *substratum* autochtone.

***

Vient de paraître le premier volume de l'atlas linguistique roumain (*Atlasul Linguistic Român*), publié sous la direction de M. Sextil Pușcariu par M. Sever Pop, Cluj, 1938. Il sera publié en dix volumes, chacun comprenant 150 cartes. L'étude de la langue roumaine sur le terrain a commencé depuis huit ans à Cluj, à l'initiative du Musée de la Langue Roumaine. La description des parlers de Transylvanie et des autres provinces revenues après la guerre à la Roumanie était une nécessité, d'autant plus vivement ressentie que ces parlers se voyaient menacés de disparaître bientôt, sous la poussée du roumain commun. L'A.L.R. comprend les quatre dialectes roumains (daco-roum., macédo-roum., istro-roum. et méglenoroum.). Il contribuera dans une large mesure au progrès de la linguistique inter-romane et balkanique. L'*A. L. R.* présente deux enquêtes : une normale comportant 2200 questions posées dans 301 communes, faite par M. Sever Pop, l'autre de 4800 questions posées dans 80 communes, faite par M. Émile Petrovici. Les questionnaires ont eu comme base tous ceux des autres Atlas romans, pour permettre dans l'avenir l'établissement d'une carte linguistique de toutes les langues romanes. Les questions ont un caractère tout

particulièrement adapté aux conditions culturelles et économiques du paysan roumain, ainsi qu'au développement de la vie du village roumain. C'est par cette particularité que l'*A. L. R.* diffère des autres Atlas romans.

Le matériel se présente groupé, comme dans l'Atlas italo-suisse, selon les catégories sémantiques : les parties du corps, les maladies, la famille, la mort, la naissance, etc. Un index alphabétique aidera à trouver facilement le mot cherché. On trouvera en outre dans l'index les références nécessaires concernant les Atlas linguistiques des autres langues romanes.

L'*A. L. R.* sera suivi de petites cartes colorées qui constitueront *Micul Atlas Linguistic Român* (*A. L. R. M.*) « le petit atlas linguistique roumain ». Par ces cartes en couleur on aura une vue synoptique de certains problèmes lexicaux au point de vue phonétique, morphologique et syntaxique. Elles se rapportent aussi bien aux 750 cartes détaillées qu'au matériel non cartographié. L'économie du travail a obligé les auteurs de l'*A. L.R.* à se borner à un certain nombre de ces cartes en couleur (300 à 250 par volume). Les enquêteurs étant aussi les auteurs de l'ouvrage, les notes et observations qu'ils donnent dans chaque carte de l'*A. L. R.* sont, par leur richesse et leur exactitude, d'une valeur linguistique inappréciable. Pour ne pas négliger la langue des classes cultivées, les auteurs de l'*A. L. R.*, en suivant la suggestion qui leur a été faite par M. D. Caracostea, professeur et membre de l'Académie Roumaine, ont interrogé trois des écrivains roumains consacrés, originaires des trois principales régions de Roumanie : la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie.

***

Le 4 janvier 1937, le professeur S. Puşcariu a eu soixante ans. Un groupe de ses collègues, amis et anciens élèves, ont décidé de fêter cet anniversaire par un hommage d'admiration en publiant un volume d'*Études de linguistique roumaine* de 508 pages. Le dit volume comprend un choix de travaux de M. P., publiés en roumain. Ils se rapportent à tous les problèmes les plus importants de l'étude de la langue roumaine, qui intéressent aussi bien les romanistes que les balkanisants, comme par exemple, la place de la langue roumaine parmi les langues romanes (roumain et roman) ; essai de reconstruction du roumain primitif ; considérations sur le système

phonétique et phonologique de la langue roumaine, etc. Les travaux de M. P. pour l'étude de la langue roumaine dans le cadre des langues romanes et en relation avec l'unité balkanique des langues sud-est européennes, sont d'une importance décisive, Ceux qui s'intéressent à ces études trouveront dans cet ouvrage un matériel scientifique abondant, présenté systématiquement, traitant une foule de questions relatives au développement historique de la langue roumaine.

***

Dans son étude *Zur Nachstellung des rumänischen Artikels* (*Zfr. Ph.*, LVII, pp. 240-274), M. S. Puşcariu s'occupe de la postposition de l'article en roumain. Avant lui, M. E. Gamillscheg avait publié *Zum romanischen Artikel und Possessivpronomen* (*Sitzungsber. d. Preuss. Akad. d. Wiss.* Phil. hist. Kl., 1936, XXVII, pp. 327 sqq.) dans lequel, en parlant de la création de l'article en roman, il a essayé d'expliquer aussi la postposition de l'article en roumain. Les deux auteurs arrivent aux mêmes résultats : la postposition de l'article représente une particularité du roumain qui s'expliquerait par des moyens internes, sans relation avec le même phénomène dans les autres langues balkaniques. Cette manière de voir une particularité aussi caractéristique du roumain a été déjà relevée en passant par d'autres romanistes. M. Bourciez se l'explique par des habitudes latines renforcées par des influences albanaises et bulgares. E. Herzog est allé plus loin dans cette voie, en soutenant que l'article en roumain accuse un développement purement interne (1). Le problème appellerait une discussion de détail que l'on ne saurait entreprendre ici. Tout de même je pense qu'une solution définitive du problème ne saurait être donnée qu'à peine après une étude plus approfondie du phénomène dans le domaine albano-roumain. Tout en admettant que la postposition de l'article peut se produire un peu partout, nous ne devons pas perdre de vue qu'en parlant du même phénomène dans les parlers balkaniques, nous avons affaire à des langues qui présentent entre elles de très nombreux rapports. Par cela je ne veux pas nier la possibilité d'un dé-

(1) Kr. Sandfeld, *Linguistique balkanique.* Problèmes et résultats. Paris 1930, p. 167.

veloppement interne du phénomène, mais je n'admets pas ce seul développement, resté sans influence du côté de l'albanais avec lequel le roumain a tant de ressemblances. La question de la postposition de l'article en roumain provenant de changements phonétiques, me rappelle la perte de la déclinaison bulgare que M. Karl H. Meyer (*Der Untergang der Deklination im Bulgarischen*, Heidelberg, 1920) a essayé d'expliquer, avec peu de succès, comme un phénomène interne du bulgare (cf. Sandfeld, *op. cit.*, 172 et le compte rendu fait par M. Kulbakin dans *Slavia*, I, pp. 127 sqq.). D'ailleurs, l'assertion de M. G. reproduite par M. P. (p. 240, n. 2) « Dieser Artikel ist nicht eine sprachliche Notwendigkeit, sondern ein Zeichen stilistischer Verfeinerung des Ausdrucks. Es ist daher a priori unwahrscheinlich, dass die Sprache eines Volkes wie der Thraker oder Illyrier, die es ueberhaupt zu keiner Schriftsprache gebracht haben, auf stilistisch entwickelte Sprachen wie das Lateinische von Einfluss gewesen sein soll » me paraît un peu étrange. Si vraiment la postposition de l'article, comme le soutient M. G., ne résulte pas d'une nécessité linguistique, mais représente tout simplement un signe de finesse stylistique de l'expression, alors on peut lui assurer que le langage populaire est tout aussi capable de création stylistique que la langue écrite.

***

On connaît le désaccord qui existe entre les linguistes serbes et les linguistes bulgares en ce qui concerne le caractère des parlers slaves de Macédoine. Les premiers les considèrent d'origine serbe, les derniers leur attribuent une provenance bulgare. La vérité c'est que dès les plus anciennes études scientifiques faites sur ces parlers, comme p. ex., celles de V. Oblak (*Archiv f. sl. Phil.*, XVII), on les a toujours considérés comme appartenant à la langue bulgare. De plus, les populations slaves de Macédoine parlant ces dialectes se reconnaissent bulgares. Ils s'appellent *Bugari* (Bulgares), non *Srbi* (Serbes), et les autres populations de Macédoine, comme par exemple, les Macédo-Roumains les apellent *Vurgări*, un nom emprunté au grec, qui veut dire Bulgares. Un ouvrage publié par M. A. Belić, *Gališki Dijalekat* (le dialecte de Galičnik), Belgrade, 1935, traitant du parler de Galičnik, un grand village situé dans la région de Débère (Dibra), se propose de reprendre la discussion sur l'origine de ces dialectes. Nous n'avons pas l'intention d'en-

treprendre ici un examen critique de toutes les interprétations que l'éminent linguiste de l'Université de Belgrade consacre aux faits de langues. Il donne une analyse détaillée de toutes les questions concernant la structure grammaticale du parler étudié, en arrivant à la conclusion que, dans la péninsule des Balkans, il y a deux dialectes slaves : l'un méridional, qui comprend la région située entre les villes de Débère, Orida, Resna, Bitolia et s'étend au Sud, jusqu'à une ligne Salonique-Castoria (Kastur) ; l'autre septentrional, d'après l'auteur, le vrai parler macédonien (pravi makedonski dialeckat) qui s'étend au Nord, au delà de la région occupée par le dialecte méridional, en comprenant les centres principaux de Prilep, Veles, Skoplje, Kočani, Štipe, Tetovo, etc. Le premier tient de la langue serbe, dérivant du grand groupe dialectal « štokavština ». La différence entre l'un et l'autre consiste dans le traitement de *tj dj* qui ont donné *št šd* dans les parlers méridionaux et *c' g'* dans ceux du Nord, bien entendu avec des passages de formes d'un dialecte à l'autre. Quant à la question de la réduction des voyelles inaccentuées, de la morphologie avec sa déclinaison analytique, de l'article post-positif, et enfin du système d'accentuation différent de celui du serbe, ensemble de phénomènes qui existent en bulgare et manquent en serbe, tout cela ne présente pour l'auteur qu'une importance secondaire. Je pense que c'est justement dans cette partie de la grammaire qu'on doit chercher l'origine des parlers de Macédoine, qui ne peut être autre que bulgare.

Bucarest. Th. Capidan.

IV

DIE ARISTOPHANES-SCHOLIEN DER PAPYRI

TEIL III.

SCHLUSSFOLGERUNGEN.

1.) White's Archetypus.

Die umständlichen Untersuchungen, die wir zu den einzelnen Scholien angestellt haben, können ihren Sinn nur finden, wenn sie Folgerungen erlauben über die Entstehung unseres Scholiencorpus, mithin für die Überlieferungsgeschichte des Aristophanes.

Vieles von dem, was I. W. White zu diesem Problem geäussert hat (1), bestätigt sich. So ist ja offenbar das Pergamentbuch, aus dem das Berliner Fetzchen stammt, nicht eben unähnlich jenem kommentierten « parchment-codex » des Aristophanes gewesen, den er für das 4./5. Jahrhundert postulierte.

Aber in einem Hauptpunkt, scheint mir, wird White durch diesen und die anderen eben besprochenen Aristophanes-papyri widerlegt : Archetypus unserer Handschriften war m.E. nicht — wie White meinte—ein Kodex des 4./5., sondern einer des ausgehenden 9. oder des beginnenden 10. Jahrhunderts ; der sich von allen Handschriften der frühbyzantinischen Zeit stark unterschied. Um dies darzulegen, müssen wir zunächst White's Hypothese prüfen.

White (2) gewann ein Hauptargument aus der Annahme, dass im 4./5. Jahrhundert die Buchrolle durch den Pergament-codex verdrängt worden sei. Damit — so meinte er — war ein Material und eine Buchform gewonnen, welche Unterbringung und Conservierung der bis dahin in wenig dauerhaften Hypomnemata schlecht erhal-

(1) *Scholia in Arist. Av.*, praef. besd. 64 ff.
(2) *L. c.* 64.

tenen Kommentare ermöglichte ; und so sei damals das Grundexemplar geschrieben worden, welches alles enthielt, was an Text und alten Scholien in Aristophanes-handschriften auf uns gekommen ist. Mit dieser Überlegung scheint zu konvergieren die Tatsache, dass Aristophanes-Papyri — mit und ohne Scholien — fast nur aus dem 4./7. Jahrhundert erhalten sind ; und da in beträchtlicher Anzahl ; und dass deren Scholien zu denen unserer Handschriften stimmen.

Und doch scheint mir diese Hypothese falsch. Allerdings stammen die erhaltenen Dichter-Hypomnemata — mit immerhin drei Ausnahmen (1) — aus dem ersten und zweiten Jahrhundert ; aber nicht im mindesten gab die Bevorzugung des Kodex gegenüber der Rolle verstärkten Anlass, den Texten Randscholien beizuschreiben. White ist durch die besondere Lage der Aristophanes-Überlieferung zu einseitigen Schlüssen gedrängt worden. Stellen wir die Aristophanes-papyri zunächst zurück (2), so finden wir Randscholien in 18 antiken Dichterhandschriften ; davon gehören 15 zu Buchrollen des 1. und 2. Jahrhunderts ; und nur je eine zu codices des 3. (3), 4. (4) und 5. (5) Jahrhunderts.

Pergament- und Papyrusbücher zeigen durchaus nicht häufiger Scholien, als die Rollen ; vielmehr stehen den aufgeführten 3 kommentierten sogar 13 unkommentierte gegenüber. Damit könnte man also alles eher als White's These beweisen.

Wenn also das Verhältnis für Aristophanes scheinbar anders ist ; wenn, was wir an Scholien zu ihm haben, grossenteils aus codices

(1) *Pap. Amh.* 20 zu Kallimachos, pap. Berol. 13419 (Wilamowitz *S.B.B.A.*, 1918, p. 497) zu Pindar *Ol.II*, und das dürftige Arat-fragment bei Maass 556.

Nachtrag : Das Verhältnis verschiebt sich weiter zu Ungunsten White's durch Wilcken's Veröffentlichung in den *Mitt. aus Würz. Pap. Sammlg.* 1, 1934, N° 1 : « Scholien » (unzweideutiger : ein Hypomnema) zu Euripides Phoen. aus dem VI. Jahrhundert. (Die grosse Länge einzelner « Scholien », z.B. der letzten, macht mir unglaubwürdig, dass sie vom Rand einer Handschrift zusammengeschrieben wären : ich halte sie, wie Wilcken ursprünglich, für ein Exzerpt aus einem Hypomnema. Vgl. *Pap. Ox.* VI 856).

(2) Nicht berücksichtigt sind im folgenden die Homer-Papyri, sowie alle unergiebigen Fetzen, Scherben, Schülerhandschriften, auf denen sowieso keine Scholien zu erwarten wären ; ebenfalls solche, denen nur gelegentlich eine *varia lectio* oder eine Glosse beigeschrieben ist.

(3) Callimachos *Arsinoe* 1-7, und 33 Pf. : Pap.-buch.

(4) Arat v. 744 ff. s. *Class. Quart.* I, 1907, 1 : Pap.-buch.

(5) Callimachos *Aitia* (5 Pf.) : Pergamentbuch.

des 4./6. Jahrhunderts stammt, so muss das einen anderen Grund haben, als White annahm (1). Die technische Erklärung dafür ist einfach genug : wie oben S. 6-8 besprochen, stammen eben unsere Aristophanes-papyri fast ausschliesslich aus dieser Epoche, also natürlich auch die kommentierten ; aber auch hier ist die überwiegende Mehrzahl ohne Scholien, nämlich Fragmente aus 5 Pergament- und 6 Papyrus-codices. Erklärungsbedürftig bleibt, warum überhaupt die Aristophanes-papyri erst in dieser Zeit häufig werden. Wir kommen darauf zurück.

2. Ursprung der byzantinischen Scholien-Handschriften.

Der Aristophanes-Archetypus, den White für das 4./5. Jahrhundert postulierte, müsste ein Kodex grössten Formats gewesen sein, der auf breiten Rändern, zu wenigem Text, einen dichten Kranz von Scholien trug. Solch ein Buch gibt es aber aus dieser Zeit bisher nicht ; ja, White's Annahme widerspricht vielmehr allen Schlüssen, die das bisher bekannte paläographische Material zulässt. Ein solches Buch kann m.E. im 4. Jahrhundert, und noch lange danach, nicht existiert haben ; ich will im folgenden versuchen zu zeigen, dass dieser Typus von Klassiker-Handschriften eine Erfindung der hoch-byzantinischen Epoche, der Zeit etwa des Photius, ist.

Die Randscholien in Handschriften des Altertums sind — abgesehen von textkritischen Noten — gemeint als gelegentliche Hilfen für das Verständnis des Lesers ; die « Scholien » in denjenigen byzantinischen Codices, von denen hier die Rede ist, stellen dagegen vollständige Randkommentare dar. Kommentare

(1) Körte's Hypothese (*Hermes*, 47, 277, ders. Pauly-Wiss. XV, 1, 717) : attizistischer Einfluss habe im iv.-v. Jh. Aristophanes an die Stelle Menanders treten lassen, ist unhaltbar : dieser Einfluss müsste gerade im i.-ii. Jh. wirksam gewesen sein ; und Menander wurde in frühbyzantinischer Zeit besonders eifrig gelesen : ausser dem grossen Buch stammen aus dieser Epoche die Fragmente des Georgos, eines des Misumenos, das Jernstedtische Fragment, das vom Sinai und die Fragmenta Florentina. Sozomenos, *Hist. Eccl.*, V, 18, nennt, anlässlich der christlichen Nachbildungen des Apollinaris von Laodicea, den Menander als den Vertreter der Komödie, wie den Euripides für die Tragödie und den Pindar für die Lyriker ; man denke auch an Aristainetos ; cf. unten S. 594 ff.

des Altertums sind aber selbständige Bücher : Didymus in Demosthenem, der Berliner Theätetkommentar, die grossen Plato- und Aristoteleskommentare, Servius und Donat liefern die bekanntesten Beispiele. Heute verwendet man die Worte « Kommentar » und « Scholien » meist als gleichbedeutend. Damit verwischt man den wesentlichen Unterschied zwischen zwei im Altertum grundsätzlich geschiedenen Methoden der Texterklärung : der ausführlichen durch Kommentare und der knappen durch *σχόλια*.

a.) Was sind Scholien?

Σχολάζειν heisst « einen Vortrag halten », *σχολή* ist « Vortrag »(1). Ein Philosoph, der, wie Plotin, an die Behandlung einer schwierigen Plato-Stelle die Erörterung eines grösseren Problems knüpft, ein Philologe, der — nach Erledigung der kritischen Vorfragen — ein Paradigma der *κρίσις ποιημάτων*, etwa in der Homer-Exegese, gibt : sie liefern *σχολαί* (2). Solche Vorträge wurden (etwa von Hörern) gesammelt und herausgegeben ; so erwähnt Priscian (p. 42, 9 Byw.) *σχολαὶ* des Platonikers Gajus (3) herausgegeben von Albinus und (42, 15) eines unbekannten Theodotus « Collectio Ammonii scholarum ».

Analog dieser Bedeutung von *σχολή* ist ein *σχόλιον* ein « kleiner Vortrag » (4), eine « Bemerkung » ; d.h. die knappe Behandlung einer Einzelfrage, z.B. die Erklärung eines obsoleten Wortes, einer schwierigen Satzkonstruktion und dergl.

Diese Unterscheidung ist deutlich ausgesprochen von Hieronymus in der Präfatio zu den Homilien in Ezechiel (25, 586 A, Migne) : Originis opuscula in omnem scripturam triplicia. Primum eius opus excerpta (5) quae Graece *σχόλια* nuncupantur, in quibus ea, quae sibi videbantur obscura atque habere aliquid difficultatis, sum-

(1) « *Σχολὰς λέγειν* » Epiktet, IV, 11, 35.

(2) In diesem Sinn wird das Wort bereits im iv. Jahrhundert a. Chr. verwendet : Alexis, *Olympiodor* (III, 455 Mein.= Diog. Laert. III, 28) und Aristoteles *Polit.* V 9 p. 277 (Lobeck, *Phrynichos*, p. 401).

(3) Desselben Gajus Commentare verwendete auch Plotin im Unterricht, s. Porphyrius, *Vit.* 14.

(4) Epiktet, III, 21, 6 : *ἀκούσατέ μου σχόλια λέγοντος.*

(5) Wenn Hieronymus *σχόλια* mit « excerpta » wiedergibt, deutet das wohl darauf hin, dass sie Auszüge aus den grossen Kommentarwerken darstellten (vgl. Tischendorf, *Not. ed. cod. Sin.*, pag. 75).

matim breviterque perstrinxit ; secundum homileticum genus ; tertium quod ipse inscripsit *τόμοι* » (dies offenbar — *ὑπομνήματα*) (1). Die *σχόλια* charakterisiert Hieronymus anderswo (2) als « commaticum interpretationis genus ». Analog spricht der Verfasser der Proverbia-Scholien, auf die ich im nächsten Abschnitt eingehe, zu cap. 25, 26 (p. 115 Tischendorf) von dem « *εἶδος σχολίων πολυλογίαν μὴ ἐπιδεχομένων* (leg. *-δεχόμενον*).

Der Unterschied zwischen ausführlicher und kommatischer Exegese lässt sich verdeutlichen durch einen Vergleich etwa des Original-Hypomnemas des Hierokles zum Carmen Aureum mit einer Sammlung von Scholia wie Pap. Ox. VI, 856. Instruktiv sind auch die sogenannten « Kommentare » des Olympiodor zu Aristoteles' Kategorien ; man halte sie gegen wirkliche Kommentare, etwa des Alexander oder Proklos : der Stilunterschied ist handgreiflich. Olympiodor lässt jeweils einer einleitenden Gesamtbetrachtung (er nennt sie *θεωρίαι*) knappe Einzelbemerkungen zum Text folgen (3) ; nach ihnen heisst der ganze « Kommentar » in der Hs. *σχόλια*. Es sind Schülernachschriften nach Olympiodors Vorlesungen. Denn ebenso wie die *σχολαὶ* wurden auch *σχόλια* hervorragender Lehrer von ihren Schülern gesammelt und herausgegeben : die sog. *ἀπόφωνῆς*-Texte. Hier, wie überhaupt im Altertum, ist das geschriebene Wort nur schwaches Echo des gesprochenen ; in diesem Falle des neuplatonischen Schulbetriebes. Da notiert z.B. ein anderer Schüler Olympiodors Bemerkungen über Platons Gorgias und Philebos (4), und Amelios sammelt Scholien des Plotin in 100 Bänden (5). Und von den « Scholien » des Leontios (auf den ich sogleich zurückkomme) ist der Teil, der gegen die Monophysiten gerichtet war, dadurch erhalten, dass der « *θεοφιλέστατος ἄββας καὶ σο-*

(1) Euseb. *Hist. eccl.*, spricht von O.'s « *τόμοι* » z.B. 590, 21 Schw. ; gleichbedeutend von « Hypomnemata » z.B. 22, 572, 3.

(2) *Praef. com. in Matth.*, 26, pag. 20 B, Migne.

(3) Vgl. Prächter, *Gött. Gel. Anz.*, 1904, 373 ff.

(4) *Cod. Marc. Graec.* 196, fol. 1r : *σχόλια σὺν θεῷ εἰς τὸν Γοργίαν ἀπὸ φωνῆς Ὀλυμπιοδώρου τοῦ μεγάλου φιλοσόφου* (zitiert nach Norvin, *Olympiodor*, p. 21). Die gleiche Überschrift bei den Philebos-Scholien (s. Stallbaum). Zu Norvin's neuer Ausgabe der Gorgias-Scholien (Leipzig, 1936) s. Paul Maas' Rezension : *Byzantinische Zeitschrift*, 37, 1937, p. 181 ff.

(5) Porphyrius *vit. Plot.* cap. 3 extr. Vgl. Marinus *vit. Procl.* cap. 12 p. 10 Boiss. und Pseudo-Lukian, *Vit. auct.* 23.

φώτατος φιλόσοφος » Theodor (1) sie vortrug und seine Schüler sie ἀπὸ φωνῆς niederschrieben. Dass es sich dabei um keine ungewöhnliche Betätigung handelte, lehrt die seit alters (2) oft angeführte Charakteristik, die Origenes (3) vom Stil des Hebräerbriefes gab : er schien ihm ἀπομνημονεύσαντός τινος τὰ ἀποστολικὰ καὶ ὥσπερ σχολιογραφήσαντός τινος τὰ εἰρημένα ὑπὸ τοῦ διδασκάλου (4).

Illegitime Sammlungen von exegetischen Scholien konnten auch entstehen durch Exzerpieren eines ausführlichen Kommentars ; für Olympiodor in Phaedonem B, C, D hat Norvin (5) das im einzelnen verfolgt. Wir werden zu zeigen haben, dass das gleiche Verfahren typisch sich wiederholt in den Randscholien unserer Papyri.

Auch andere als rein exegetische Gegenstände konnten im kommatischen Scholienstil behandelt werden. So haben wir von Cyrill von Alexandria Σχόλια περὶ ἐνανθρωπώσεως, (6), in welchen er das Problem der Verleiblichung des Heiligen Geistes in Christus mit vielen Einzelargumenten beleuchtet. Ähnlich war die Methode des Leontios von Byzanz in seinen um 540 verfassten, im Original verlorenen Σχόλια κατὰ διαφόρων αἱρέσεων (7). Die mit diesen beiden Beispielen zu belegende technische Bedeutung des Wortes « Scholion » blieb lange lebendig. Im Jahre 791/2 schrieb der Syrer Theodor bar Koni aus Kaškar am unteren Euphrat-Tigris seinen « Kethaba deskoljon » (« liber scholiorum »), der seit 1898 mehr und mehr bekannt geworden ist (8). Von seinen 11 Büchern ent-

(1) Junglas identifizierte ihn mit Theodor von Raithu (nach Bardenhewer, V, 12). Loofs, p. 141, hatte an Theodorus Lektor gedacht.

(2) Cf. v. d. Goltz, *Texte und Untersuchungen*, N. F., II, 1899, p. 85.

(3) Eusebius, *Hist. eccl.*, p. 578, 23. Schw. = IV 698 Delarue.

(4) Ich meine nicht, dass Or. gerade an Randscholien denkt. Aber die sind ja auch nur ein Spezialfall.

(5) In seiner Dissertation über Olympiodor, *passim*, bes. p. 258.

(6) Die griechischen und syrischen Fragmente bei Migne, 75, 1370 ff, die armenische Fassung bei F. C. Conybeare, *The Armenian Version of Revelation*, 1907, 165 ff. Ein ungewöhnlich passendes stilistisches Gegenbeispiel liefert der gleiche Cyrill mit seiner Ἐξήγησις ὑπομνηματικὴ εἰς τὸν Ἠσαΐαν (Migne 70, p. 9-1450 !).

(7) F. Loofs, in *Texte und Untersuchungen*, III, 1888, p. 139 ff. ; besonders p. 204 und 220.

(8) Ausgabe von Scher, *C. S. C. Or.*, II, t. 65. Baumstark, *Gesch. d. syr. Lit.*, p. 218 gibt Literatur.

halten (1) die ersten acht, und der Anfang des neunten, eine Art Bibelkommentar : zu den einzelnen Büchern (bezw. grösseren Abschnitten derselben) werden ausgewählte *ζητήματα* — meist kurz — abgehandelt : daran schliessen sich dann jeweils gesammelte Erklärungen schwieriger Wörter in dem betreffenden Buch oder Abschnitt. Die folgenden Bücher Theodors betrachtet Baumstark mit offenbarem Recht als einen (vielleicht später verfassten) Anhang : so enthält das XI. Buch eine Sammlung knapper Charakteristiken häretischer Lehrmeinungen, von deren « scholienartigem » Charakter die Übersetzungen z.B. bei Baumstark (2) oder Pognon (3) einen Begriff geben. Auch auf diese also, erst recht aber auf das ursprüngliche Werk passt der Titel « Scholien », den der des Griechischen unkundige (4) — also im Nestorianer-Gebiet fortlebender Tradition folgende — Theodor seinem Werk gab.

b.) Wie wurden Scholien im Altertum überliefert?

Aus dem Vorstehenden ergibt sich : nichts wäre unsachgemässer als die Annahme : Scholien, im antiken Sinne des Wortes, seien dadurch charakterisiert, dass sie am Rande eines Textes überliefert wurden. Wir haben eine Reihe von Scholienwerken aufgeführt, die sich überhaupt auf keinen speziellen Text bezogen : natürlich standen sie in Sonderbüchern. Das gilt aber auch für die *ἀπὸ-φωνῆς*-Texte. Olympiodors *σχόλια* sind selbständige Bücher ; und dass z.B. Amelios mit seinen ungeheuren Plotin-Sammlungen sollte Platon-Texte umkränzt haben : welch absurde Annahme wäre das ! Es gilt endlich auch für die rein-philologischen. Wilamowitz bemerkt gelegentlich, dass die auf Papyrus erhaltenen Scholien zu Theokrit (5) und Kallimachos (6) ohne Text, dafür mit Lemma, in Sonderbüchern stehen. Es fehlt nicht an weiteren Beispielen. Man sehe z.B. die Aratscholien des Berliner Papyrus 5865 (7), die Pap. Ox. 856 und 2086 und, besonders charakteristisch, Pap. Jand. I, 1912, p. 5 Tab. 2, aus dem ersten vorchristlichen Jahrhundert, in

(1) *Or. christ.*, I, 1901, p. 73 *ff.*
(2) *Or. christ.*, V, p. 1.
(3) *Inscriptions Mandaïtes...*, 1899, p. 159 *ff.*
(4) M. Lewin, Diss. Heidelberg, 1905, p. xxxii.
(5) *Berliner Klassikertexte*, V, 1, p. 56.
(6) *Pap. Amh.* II, 20.
(7) E. Maass, II, 556.

Buchschrift. Typisch für all diese antiken Scholiensammlungen ist eine leichte Ausrückung des Lemmas nach links.

Wir dürfen als Regel ableiten : der antike Kommentar, auch der im kommatischen Scholienstil, wird als Sonderbuch, unabhängig vom erklärten Text, überliefert.

Drei Instanzen könnten dieser Regel zu widersprechen scheinen : die Scholien des Grammatikers Probus von Berytos, die des Origenes, und die des Mathematikers Eutokius (5. Jahrhundert). Ich muss deshalb kurz auf sie eingehen : es wird sich zeigen, dass sie den von so vielen anderen Fakten deduzierten Schluss nur bestätigen.

Zunächst Probus (1). In seinem berühmten Bericht über ihn sagt Sueton (de gramm. 24), dass P. « multa exemplaria contracta emendare ac distinguere et adnotare curavit ». « Adnotare » dürfte gleichbedeutend sein mit griechischem *σχολιογραφέω* und lateinischem « notas adicere ». Das ist aber — wie wir gleich bei Origenes werden zu bemerken haben — fachtechnischer Ausdruck für die Zufügung der kritischen Zeichen und der variae lectiones. Die letzteren begleitete Probus offenbar gelegentlich mit ganz knappen Meinungsäusserungen. Eine solche bewahrt das Scholion zu Vergil Aen. 4, 418 : Probus sane sic adnotavit : si hunc versum omitteret, melius fecisset (Serv. Dan.). Darin liegt eine gewisse Freiheit : denn, nach den Papyri zu urteilen, scheinen die alexandrinischen Vorgänger des Probus den marginalen Varianten nichts zugefügt zu haben als höchstens den Namen des Urhebers bezw. Verteidigers der betr. Lesart (wie wir es ja noch heute ihnen nachtun). Aber als ein marginaler Kommentar kann offenbar selbst ein solcher etwas weniger schematischer apparatus criticus nicht von ferne bezeichnet werden.

Nun die « Scholien » des Origenes. Diese Bezeichnung wird auf dreierlei ganz verschiedene Dinge angewendet :

1.) In vielen späteren Sammelkommentaren finden sich Auszüge aus verschiedenen Werken des Origenes. Sie werden von modernen Herausgebern oft als « Scholien » bezeichnet ; so z.B. die umfangreichen « Scholia in Canticum Canticorum » bei Migne 17, 254 ff. Sie bezeichnen sich selbst als *ἐξηγητικῶν ἐκλογῶν ἐπιτομή*, stammen aus der Prokopkatene, und letzten Endes aus den *Τόμοι* und

(1) Die spezielle Probusliteratur ist mir leider nicht zugänglich.

Ὁμιλίαι (1) des Origenes. Das sind also keine σχόλια in irgend einem berechtigten Sinne des Wortes.

2.) Unter dem gleichen Titel veröffentlichte der Kardinal Pitra, Analecta Sacra III 561 ff. (als Nachtrag zu Fields' grosser Sammlung) textkritische Varianten zur Hexapla. Dieser Gebrauch des Wortes σχόλια ist legitim : variae lectiones zum Septuaginta-Text, entnommen den übrigen Kolumnen der originalen Hexapla, wurden von Pamphilus und Eusebius, nach alexandrinischem Grammatikerbrauch, den ἐκδόσεις der Septuaginta-Kolumne hinzugefügt und als σχόλια bezeichnet. Diese spezielle technische Bedeutung des Wortes σχόλιον erhellt vor allem aus der oft zitierten (2) Vorbemerkung zu Ezechiel im Cod. Marchalianus : « ... διορθώθη ἀπὸ τῶν Ὠριγένους αὐτοῦ τετραπλῶν, ἅτινα καὶ αὐτοῦ χειρὶ διόρθωτο καὶ ἐσχολιογράφητο· ὅθεν ἐγὼ Εὐσέβιος τὰ σχόλια παρέθηκα. ». Sie ist aus der einen der zwei Vorlagen des Codex Q kopiert. Das darf aber nicht etwa zu der Annahme verleiten, sie beziehe sich auf exegetische Randscholien in dieser Vorlage, welche der Schreiber des Marchalianus ausgelassen hätte : es ist eben dieser Schreiber, der die marginalen Varianten in Q zugefügt hat ; ihretwegen hat er die Eusebiushandschrift benutzt, und ihretwegen zitiert er deren Subscriptio. Also sind mit σχόλια eben die Marginal-Varianten gemeint, die er ihr entnahm. Mit diesem Gebrauch von σχόλια befinden wir uns also in der Tradition der alexandrinischen Grammatik, und meilenweit von den exegetischen Randkommentaren der mittel-byzantinischen Epoche.

3.) Endlich gab es, wie eingangs erwähnt, originale Werke des Origenes mit dem Titel Σχόλια (gleichbedeutend mit lateinischem « Excerpta » und vielleicht auch mit griechischem Σημειώσεις). Und zwar führt das Schriftenverzeichnis des Hieronymus (3) auf : In Exodum Excerpta, In Leviticum Excerpta, und Excerpta in Ps. 1-15. Ausserdem erwähnt Hieronymus Excerpta zum Matthäus-Evangelium und zum Galater-Brief, und in dem Athos-Codex Laura 184 B 64 (4) werden einmal, zu Hebr. 11, 5, σχόλια εἰς τὴν Γένεσιν zitiert.

(1) Cf. Erich Klostermann, *Texte und Untersuchungen*, N.F., XII, 3, 1894.

(2) Cf. Swete's Ausgabe des Alten Testaments, III, p. viii.

(3) Abgedruckt z.B. bei Harnack - v. Preuschen, *Gesch. d. Altchr. Lit.*, I, 334.

(4) Zuerst veröffentlicht von v. d. Goltz, *Texte und Untersuchungen*, N.F., II, 1899 ; eine Neukollation in *Harvard Theological Studies*, XVII, 1932, 141 ff.

Alle diese Werke des Origenes sind verloren. Ich halte aber die Annahme für erlaubt, und für überwiegend wahrscheinlich, dass sie in Sonderbüchern standen. Denn — abgesehen davon, dass dies das Normale war —:

a.) Hieronymus rechnet sie unter die « opera » ; also ist schwer denkbar, dass sie nur als Zugabe zu einem Text auftraten (1).

b.) Wäre Letzteres doch der Fall gewesen, so hätte also auch ein zugehöriger Bibel-Text des Origenes für die betr. Bücher existiert. Er hat aber nicht existiert : für das N. T. nicht : sonst hätten die Caesareer ihn nicht mit all der Mühe und Sorgfalt zu rekonstruieren brauchen, von der z.B. die Scholien der eben erwähnten Athos-Handschrift Zeugnis ablegen (2). Und Origenes' A.T.-Text, die Hexapla, hatte keine exegetischen Scholien. Man sehe den Abdruck einer halben Seite nach dem Mailänder Psalmen-Palimpsest (auf dem doch die hebräische Kolumne fehlt) bei Klostermann (3) oder Swete (4), und stelle sich danach dies Riesenwerk vor. Der Rand der mit 6-8 Kolumnen besetzten Doppelseiten trug schon Text-Varianten : wo wäre da noch Platz für exegetische Scholien gewesen ! Und sollte dies Unglaubliche doch der Fall gewesen sein, so würde man Reste auf den Rändern der Abkömmlinge der Hexapla finden. Aber in Fields' riesiger Sammlung wird man vergebens nach solchen suchen. —

Nun gibt es aber zwei Schriften, die als Reste bisher unbezeugter Scholienwerke des Origenes angesehen worden sind ; von beiden haben die betr. Herausgeber gemeint, dass sie vom Rande von Texthandschriften stammten. Es sind aber mehr als zweifelhafte Zeugen :

In « Texte und Untersuchungen », 3. Reihe VIII, 1911, veröffentlichte Harnack, unter dem vielversprechenden Titel « Der Scholienkommentar des Origenes zur Apokalypse », nach einer sehr

(1) Über ein mögliches — doch recht schwaches — Gegenargument s. S. 565, Anm. 4.

(2) Cf. *Harvard Theol. Stud.*, *l.c.*, 143 ff.

(3) *Zeitschr. f. altt. Wissenschaft*, 16, 1896, 336.

(4) *Introduction to the Old Testament in Greek*, 1900, 62. Die Mailänder Blätter stammen aus einem reich ausgestatteten Studienexemplar der mittelbyz. Zeit : Die untere Hälfte jeder Seite wird von einer Textkatene zu den gleichen Psalmenabschnitten eingenommen : wäre ein originaler Marginal-Kommentar vorhanden gewesen, so wäre vielmehr dieser aufgenommen worden.

unzulänglichen (1) Abschrift von Diobuniotis, den Text der ältesten Minuskel-Hs. der Apokalypse (Meteoron 573, ca 1000 p. Chr.)— sowie 38 teils längere, teils kürzere Exegesen, die diesen Text unterbrechen. Bardenhewer (2. Aufl Ed. II, 122 f.), der die Ergebnisse der für diesen interessanten Text bis dahin geleisteten Arbeit zusammenfasst, erspart mir eine detaillierte Diskussion. Die « Scholien » stellen eine kleine Katene dar, in welcher Werke des Origenes, Clemens, Hippolytos und Didymus des Blinden benutzt sind. Aus welchem Werk die Stücke aus Origenes darin stammen, vollends in welcher Form dieses geschrieben war, ist bis auf weiteres völlig dunkel. Ebensowenig Sicherheit lässt sich gewinnen über die Frage, wie das Kommentarwerk ausgesehen hat, aus welchem diese Exzerpte in so eigenartiger Weise in den Meteoron-Codex übertragen wurden.

Mit grösserer Scheinbarkeit bezeichnete Tischendorf die anonymen «*Σχόλια εἰς τὰς Παροιμίας*», die er dem Patmos-codex 270 entnahm (demselben, der die Philokalia enthält), als Werk des Origenes und stammend vom Rande der Hexapla (2) ; steht doch unter dieser Schrift — freilich durch eine Schmuckleiste von ihr getrennt (3)— *Μετελήφθησαν ἀφ' ὧν εὕρομεν ἑξαπλῶν · καὶ πάλιν αὐτοχειρὶ* (*αὐτὰ χειρὶ* Tisch., corr. Fields) *Πάμφιλος καὶ Εὐσέβιος διορθώσαντο.* Rahlfs (4) hatte aber allen Grund, zu dieser Zuschreibung ein Fragezeichen zu setzen. Auch hier nämlich handelt es sich um eine Sammlung von exegetischen Bemerkungen, in der gewiss viel von Origenes, aber auch Jüngeres, und vielleicht Älteres, steckt (5). Grundlegend für diese Erkenntnis ist eine ausgezeichnet scharfsinnige Diskussion, die Mercati (6) dem einleitenden « Scholion des Euagrios » hat angedeihen lassen. Und zwar stehen diese Excerpte in einer — bisher nicht aufgeklärten — Beziehung zu der Proverbien-Katene im cod. Vat. Gr. 1802 und Berol. Phil. Gr. 1442. Für

(1) Vgl. H. C. Hoskier, *The Text of the Apocalypse*, I 657 ff., der Berichtigungen zu Text und Scholien (« woefully deficient in accuracy ») gibt.

(2) *Notitia Editionis Codicis Sinaitici*, 1860, 64 ss.

(3) Robinson, Ausgabe der *Philokalia*, p. xviii.

(4) *Verz. d. Hss. des A. T.* (*N.G.G.W.*, 1914, S. 422).

(5) Die Scholien zu 9, 1 (p. 89 Tisch.) und zu 34, 20 (p. 109 Tisch.) werden im Cod. Vat. Gr. 1802 dem Alexandriner Didymus zugeschrieben, das zu 4, 1 (p. 81 Tisch.) dem Hippolytus.

(6) *Revue bibl.* Nouv. Sér. XI, 1914, 534 ff.

den ersteren war das schon von Tischendorf bemerkt worden ; es ist schwer begreiflich, dass Faulhaber (1) und Hoppmann (2) bei ihren Untersuchungen (die ich nur aus Referaten kenne) das für die Analyse dieser Sammelkommentare so wichtige Zeugnis des Patmos-Codex völlig ausser Acht gelassen haben. Immerhin scheint klar, dass diese *σχόλια* nicht aus der originalen Hexapla stammen können, und dass sie überhaupt kein Originalwerk des Origenes, sondern mit reichen Auszügen zumindest auch aus Schriften des Origenianers Euagrios Pontikos (gest. 399) versetzt sind. Da bliebe noch die Möglichkeit, dass sie später als Erläuterungen an den Rand eines hexaplarischen Bibeltextes geschrieben worden wären. Für diese Hypothese könnte man sich auf die ersten beiden der einleitenden Scholien (p. 76 Tischendorf) berufen ; nicht aber auf die subscriptio, obwohl grade diese zunächst dazu einzuladen scheint (3). Denn wie sollten Pamphilus und Eusebius eine Handschrift korrigiert haben, die Exzerpte enthielt aus den Werken des Euagrios, der zur Zeit der palästinensischen Verfolgungen noch kaum geboren war? Offenbar aber befindet man sich mit diesem ganzen Text vorläufig auf so unsicherem Grund, dass man besser tut, vorerst keine weitreichenden Folgerungen an ihn, und nun gar an seine unbekannte Vorlage, zu knüpfen.

Wir können schliessen : nichts spricht dafür, dass die *Σχόλια* des Origenes in einer anderen Form als in der normalen des Sonderbuches überliefert worden wären. Dagegen besteht eine schwache Möglichkeit, dass unbekannte Angehörige späterer origenianischer Kreise im 4. oder 5. Jahrhundert einzelne der poetischen Bücher des A. T., die sie nach der Hexapla herausgaben, am Rande mit knappen exegetischen Anmerkungen versahen, die sie aus Kommentaren *τοῦ μεγάλου διδασκάλου* und anderer exzerpierten (4). Wenn überhaupt, ist das aber offenbar nur sehr selten geschehen ; sonst

(1) *Theol. Studien der Leo-Gesellschaft*, IV, 1902.

(2) Diss. Jena 1911 und Katenenstudien II, 1912. Auch von Bardenhewer und von Harnack - v. Preuschen (abgesehen von einer Notiz im « Anhang » p. 404) werden die Patmos-Scholien nicht erwähnt.

(3) Ihre Form ist stereotyp : u.a. findet sie sich wortwörtlich unter einem syro-hexaplarischen Text der Proverbien (Field, I, 99) — ein für unser Problem interessantes Faktum.

(4) Dafür liesse sich anführen der Ausdruck *παραθέσθαι* an der oben S. 549 aus cap. 25, 26 zitierten Stelle. Aber dies Wort bedeutet häufig einfach « zitieren », « zur Begründung einer Behauptung ausführen ».

müsste man in der erhaltenen Überlieferung erheblichere Spuren davon erwarten, als diese einzigen und undeutlichen in den Proverbienscholien von Patmos.

Endlich Eutokios. Seine Kommentare, so glaubte Heiberg (1), hätten am Rande der erklärten Mathematiker-Texte gestanden. Eutokios sagt nämlich im Kommentar zu Apollonios Con. p. 176, 17 H : Da in verschiedenen Ausgaben des Apollonius Varianten von Beweisen zu der gleichen Aufgabe sich fänden, habe er für richtig gefunden, die eingängigsten in den Text (*ῥητόν*) seiner Apollonius-Ausgabe zu setzen, « *ἔξωθεν δὲ ἐν τοῖς συντεταγμένοις τῶν σχολίων ἐπισημαίνεσθαι τοὺς διαφόρους ὡς εἰκὸς τρόπους τῶν ἀποδείξεων.* » Dies einleitende Wort « *ἔξωθεν* » schien H. Beweis, dass die Scholien am Rand der Ausgabe standen.

Mit *σχόλια* bezeichnet Eutokios, durchaus sachgemäss, wieder und wieder seine Kommentare, z.B. im Kommentar zu Archimedes de plan. aeq. p. 312, 4 H. nennt er seinen Kommentar zu De sphaera et cyl. so (vgl. Apoll. II, 284, 1 H.), und an den vielen Stellen, die Heiberg im Supplementband XI zu den « Neuen Jahrbüchern für Philologie » p. 361 sammelt, ebenfalls ; die umständliche Art, mit der an den letzteren zwischen Text und « Scholien » unterschieden wird, wäre unbegreiflich, wenn der Leser beide auf der gleichen Seite vor Augen gehabt hätte. « *Συντεταγμένα* » an der eben zitierten Stelle beweist das Gleiche. *Ἔξωθεν* endlich kann vielleicht auf ein vom Text verschiedenes Buch weisen, kaum aber auf den Rand der Textausgabe ; ich glaube aber, es heisst hier « obendrein », « als Zugabe » : so braucht Eutokios dieses Wort zu Archimedes l. c., 296, 16, wo Heiberg « praeterea » übersetzt. Entscheidend scheint mir endlich, dass alle Kommentare des Eutokios gesondert vom erklärten Text überliefert sind. —

Ich denke, es bestätigt sich : antike Scholienwerke standen normalerweise in Sonderbüchern. So wenig wie für « Notizen » im modernen Verstand ist es aber für sie charakteristisch, wo sie geschrieben stehen. Charakteristisch für sie ist vielmehr ihr « kommatischer » Charakter ; im Gegensatz zu den grossen Kommentaren der Alexandriner, von denen ja wohl niemand annimmt, dass sie je anders als in Sonderbüchern überliefert worden seien.

(1) *Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger* 1896, p. 81.

c.) Die «alexandrinische gelehrte Ausgabe».

Die « alexandrinische gelehrte Ausgabe » hatte keinen Randkommentar, weder einen des ausführlichen noch des « commaticum genus ». Ein wissenschaftlicher Kommentar von dem Umfang, wie er im Altertum normal war, hätte am Rand keiner antiken Handschrift Platz finden können (1). Deshalb trug die «gelehrte Ausgabe», neben den Textvarianten, die kritischen Zeichen : sie werden im Sonderkommentar erläutert und begründet. Das wird ausdrücklich ausgesprochen von Origenes mit Bezug auf die Hexapla (2), und die Abkömmlinge der Hexapla bestätigen es. Nach Origenes' Vorbild verfuhr Hieronymus in seiner zweiten Bearbeitung des lateinischen Psalters, für die er eben die Hexapla benutzte. Von dem so entstandenen Psalterium Gallicanum sagt Roger Bacon (3) : « transtulit eorum (der Septuaginta) translationem in Latinum et correxit illam cum asteriscis et obelis ». Das geht zurück auf die Überschrift des Psalter Gallicanus (4) und beweist (was auch die erhaltenen Hss lehren) (5), dass auch diese kritische Ausgabe (« semel et iterum emendatus ») kritische Zeichen trug, aber keinen Randkommentar. Einen Kommentar lieferte H. nachträglich in dem fiktiven (6) « Brief an Sunnia und Fretela ». Alle alten Bibelhandschriften — lateinische, griechische, koptische und syrische (7) — gehören zu diesem kommentarlosen Typ ; man vergleiche ferner die Vergil-, Terenz- und Juvenal-Handschriften des 2./5. Jahrhunderts, die meisten Homerpapyri, den Papyrus der « Ichneutai » : sie alle sind Abkömmlinge der « alexandrinischen gelehrten Ausgabe », und sie alle haben keinen Randkommentar (8). Die leeren

(1) White S. 57 zum Pindar-pap. : « it would have been impossible to inscribe these (die erhaltenen) scholia on the margin of a manuscript of this size ».

(2) *Comm. in Matth.* 13, 1294 Migne,

(3) *Opus minus*, p. 334 Brewer.

(4) Migne, *P.L.*, t. 29, p. 119, vgl. *ibid.* 62 B.

(5) S. Rahlfs, *Septuaginta-Studien*, II, 124 ff.

(6) De Bruyne, in *Zeitschr. f. N. T. Wissenschaft*, 28, 1929, 1 ff.

(7) Z.B. die kritische Ausgabe der Bücher Samuelis von Jacob von Edessa vom Jahre 705 (Abb. der Abschrift von spätestens 719 im *Catalogue of the Syriac mss. in the Brit. Mus.* III Tafel VII, vgl. *ibid.*, vol. I, p. 37 ff. ; der Kommentar dazu stand in einem besonderen Buch (s. *ibid.* vol. II, p. 591 und 996).

(8) « *Terentius Scaurus in commentariis in artem poeticam libro X* » (Chari-

Ränder solcher vornehmen Hss. sind oft auffallend breit (1). Herausgeber von Papyri pflegen deshalb in solchen Fällen mit schöner Regelmässigkeit zu bemerken : hier sei Raum für Scholien vorgesehen, aber nicht (oder nur wenig) ausgenutzt. Da aber dieser Raum eben nie für Scholien wirklich ausgenutzt wurde, folgt, dass er überhaupt nicht für solche gemeint war, sondern ästhetischen Absichten entsprach. Im Mittelalter ist dieser verführerisch breite Raum oft nachträglich für Scholien benutzt worden ; so stehen im Codex Marchalianus, der ursprünglich nur kritische Zeichen und die, wenig jüngeren, hexaplarischen Textvarianten trug, seit dem 13. Jahrhundert Scholien ; und in manchen alten lateinischen Dichterhandschriften solche aus dem 6./10. Jahrhundert. Das älteste Beispiel — und ein typisches — ist wohl das Juvenal-Fragment von Bobbio, Cod. Vat. 5750, mit nachträglichen Scholien des 6.-7. Jahrhunderts (2) ; vgl. auch die Donatscholien im Bembinus des Terenz.

d.) Hypomnemata und Randscholien.

Die Tatsache, dass die allermeisten — und gerade die schwierigsten — antiken literarischen Texte keine Erklärungen am Rande tragen, gibt indirekt Zeugnis für die Existenz der Kommentare in Sonderbüchern. Beispiele haben wir im vorangehenden genug angeführt ; hier genügt eine Erinnerung an den glücklichen Zufall, der uns in Pap. Ox. 2079 den Text, und in Pap. Brit.Mus. 181 separatim den Kommentar zu Kallimachos' Aitia-prolog geschenkt hat.

Aber ein besonderer Zug in der Überlieferung der Kommentare wird für unsern speziellen Gegenstand Bedeutung bekommen. Uns

SIUS, *Gram. Lat.* I 202, 26 ; 210, 19) — wo ist die Horaz-Handschrift, auf deren Rand das Plat.: gefunden hätte?

(1) Das gilt z.B. von der Berliner Nonnos-Handschrift, Pap. Berol. 10567 aus dem VI. Jahrhundert (*Berl. Klass. Texte* V, 1, vgl. W. SCHUBART, *Paläographie*, S. 142) ; die leeren Ränder dieser Handschrift sind 7-8 cm. breit ! — von dem Pindar Pap. Ox. 841, dem Hesiod Pap. Ox. 2075, von Pap. Grenf. II pag. 24, und, cum grano salis, von dem Alkman-Papyrus dem Aristophanes (?) Papyrus Amh. II 13, und dem oben besprochenen Strassburger Aristophanes-Fragment.

(2) S. ZANGEMEISTER-WATTENBACH, *Exempla...*, Tafel V.

sind ausserordentlich wenig Kommentare zu literarischen Werken überliefert, und auch in den Papyri ist ihre Zahl, gemessen an der der literarischen Texte, überraschend gering. Das liegt nur zum kleineren Teil daran, dass für sie naturgemäss nur ein engerer Kreis Interesse hatte als für die Dichtwerke selbst. Alkaios, Pindar, Kallimachos, Euphorion mussten für Leser der Kaiserzeit so schwer sein, dass für ihr Verständnis Erläuterungen unentbehrlich waren. Hier müssen wir denn nochmals hervorheben, was wir oben über den vorzüglich mündlichen Charakter der exegetischen Tradition sagten. Die geringe Zahl publizierter Hypomnemata wird begreiflich, wenn wir sie als nur Beiprodukte der mündlichen Unterweisung erkennen. Der dozierende grammaticus, nicht der publizierende librarius hielt die Tradition der hellenistischen Philologie aufrecht (oder liess sie sinken).

Das Hypomnema war — sein Name sagt es (1) — zunächst überhaupt kein für die Veröffentlichung gearbeitetes Buch, sondern Gedächtnisstütze für den vortragenden Lehrer. Die grammatischen Schulen aber — so sollte man meinen — hatten doch ihre durchlaufende Tradition. Wie ist es da zu verstehen, dass die Exegesen selbst der grössten Lehrer nicht wenigstens in ihnen zuverlässig bewahrt blieben? Wie war es möglich — um nur an das eindrucksvollste Faktum zu erinnern — dass selbst die Homer-Erklärung des Aristarch so schnell, so gründlich in Vergessenheit geriet? Nun : eben die Tradition ist schuld daran.

Wir wissen ja längst, aus zahlreichen für uns befremdlichen Tatsachen, wieviel weniger ausgeprägt der Begriff des literarischen Eigentums im Altertum war als bei uns. Speziell in der exegetischen Literatur müssen wir offenbar den extremen Fall anerkennen : bei diesen Kommentaren fiel der Begriff der individuellen Verfasserschaft fast vollständig fort. Aristarch trug seine Exegese vor : seine Schüler notierten sich, was sie interessierte ; was sie von anderen Lehrern lernten, fügten sie in ihren « *ἀπ᾽-φωνῆς*-Text » ein ; später auch, was sie etwa selbst erarbeiteten. Wenn sie dann am Ende selbst dozierten, taten sie es auf Grund dieses mixtum compositum ; welches sie a potiori «*Ἀριστάρχου ὑπόμνημα*» nennen mochten. Nur in solcher Variabilität blieb offenbar das Vermächtnis des Schulhauptes lebendig. Ausserdem hat natürlich Aristarch, in wieder-

(1) [Plato] *Epinomis*, 380a5, *Phaedr.* 276d3.

holtem Durchgehen des gleichen Textes, sich berichtigt, Neues zu früher Erkanntem hinzugefügt, und so die Verschiedenheit der aus seinem Auditorium ausgehenden Hypomnemata gesteigert (1). So begreift man, wie es geschehen konnte und musste, dass zur Zeit des Augustus völlige Unklarheit über die konkreten Lehren des Aristarch bestehen konnte, und weshalb Didymus, bei seinem denkwürdigen und dankwürdigen Unterfangen, sie zu rekonstruieren, eine solche Menge stark differierender *ὑπομνήματα Ἀριστάρχου* zu benutzen in die Lage kam, dass er wieder und wieder die Angaben der *ἠκριβωμένα*, der *ἐξητασμένα*, gegen die der *τινά*, *ἔνια* etc. abzuwägen hatte.

Es ging dem Didymus ja ähnlich mit seinen eignen zahllosen Kommentarwerken, die er selbst— gewiss nicht ohne eignes Urteil— aus den Materialien seiner produktiveren hellenistischen Vorgänger kompilierte : ihre Spuren treffen wir wieder und wieder ; seine originale Form aber hat, auf die Länge, keines gegenüber dem umformenden Einwirken der Tradition zu behaupten vermocht.

Und aus dem ausgehenden Altertum gibt es eine charakteristische kleine Geschichte, die unsere These anekdotisch illustriert : Marinus berichtet von seinem Lehrer Proklos : ein Traum hatte diesen abgeschreckt, einen Kommentar zu den Gedichten des Orpheus zu schreiben : auf Bitten des Marinus schreibt er seine Bemerkungen an den Rand — nicht des Orpheus-Textes, sondern der Hypomnemata seines Lehrers Syrianus, und so « *ἐγένετο σχόλια καὶ ὑπομνήματα αὐτοῦ στίχων οὐκ ὀλίγων.* » So entstehen « authentische » Kommentare !

Dies Geschichtchen passt zu dem, was Vergleiche etwa der verschiedenen erhaltenen Plato- oder Aristoteles-Kommentare, oder der Psalmenkommentare des Diodor von Tarsos (2) mit denen des Theodor von Mopsuestia (3) lehren können. Eigentlich liegt wenig Grund vor, dies ganze Phänomen als irgendwie überraschend anzusehen — steht es denn mit der Mehrzahl heutiger Kommentare

(1) E. Ludwich, *Aristarchs homerische Textkritik*, I, 1884, 24 ff.

(2) L. Mariès, *Revue de Philologie*, 35, 1911, p. 57 ff. (Ich ziele auf die gesicherten Fragmente, ohne zu der Frage nach « Anastasius von Nicaea » Stellung zu nehmen).

(3) Lietzmann, *S.B.B.A.* 1902, 334 ff. — Dass Aristarch in seinen Anfängen sich in ähnlicher Weise an die Vorarbeiten des Aristophanes von Byzanz anschloss, vermuteten Wolf und Nauck auf Grund von schol. B 133 und *Φ* 130 ; anders Lehrs, *De Aristarchi Studiis...*, 3. Ausg. p.27.—Vgl. oben, S. 548, Anm. 3.

anders? Didymus, der selbst in diesem Betrieb stand, wusste, weshalb er die *συγγράμματα* des Aristarch für verlässlicher ansah als die Hypomnemata (schol. B 111). So erledigt sich wohl auch die mehrfach verhandelte Frage (1) nach der exakten Bedeutung des Ausdrucks « *ἀπὸ φωνῆς* ». Serruys (2) meinte : « La formule *ἀπὸ φωνῆς* ne s'applique jamais qu'à une œuvre de seconde main ; elle ne désigne pas l'auteur, mais l'intermédiaire ». Damit hat er insoweit recht, als de facto die Männer, « nach deren Stimme » ein Kommentar aufgezeichnet wurde, selten grundoriginale Erkenntnisse vortrugen. Das liegt aber im Charakter dieser Tradition, nicht im Ausdruck *ἀπὸ φωνῆς*. « *Σχόλια εἰς τὸν Γοργίαν ἀπὸ φωνῆς Ὀλυμπιοδώρου* » sind « Erläuterungen zum Gorgias, wie sie Olympiodor vortrug » — wie viel, oder wie wenig, darin eigenstes Gut des Olympiodor war, sagt der Titel nicht. Aber gewiss wollte Olympiodor als Autor gelten — er so gut wie die anderen armen Seelen der Spätzeit, die die Erudition originalerer Vorgänger sich selbst und der Nachwelt adaptieren. Wird doch der Ausdruck *ἀπὸ φωνῆς* schliesslich rein zur Bezeichnung eines exzerpierten Autors benutzt, dessen « Stimme» schon seit Jahrhunderten verstummt war ; z.B. wird er in der Überschrift von Prokops Katene zum Hohen Lied (3) auf Eusebius, Origenes, Gregor von Nyssa u.a. angewendet, in der N. T.-Katene des cod. Coisl. 204 auf Origenes, Severianus u. a. (4).

Wir haben jetzt wohl die Voraussetzungen beisammen, um nun das — recht sporadische — Phänomen von Randscholien in antiken Büchern richtig einzuordnen. Denn auf dem Rande des bei weitem kleineren Teils der erhaltenen Papyri (5) finden wir ja mehr oder weniger zahlreiche und mehr oder minder gelehrte Notizen. Es sind gelegentliche Anmerkungen für Leser, denen bibliophile Rücksichten in Bezug auf Buchränder ebenso unerheblich schienen wie manchem heutigen. Meist (oder immer?) sind sie, im Gegensatz

(1) S. z.B. Loofs, *Leontios*, p. 136, und Fuchs, in *Byz. Arch.*, VIII, 8.

(2) *Revue de Philologie*, 35, 1911, p. 71 ff.

(3) Migne, *P.G.* 87, 2, p. 1546.

(4) Theodor of Mopsuestia's *Commentary in the Minor Epistles of S. Paul*, ed. Swete, I, 1880, p. xviii. — Cf. *Dict. de la Bible*, Suppl. I, 1928, 1159 und 1089.

(5) Nach meiner Zählung von 1934 (s. oben, S. 546) handelte es sich um 18 Papyri,

zum Text, in Kursive geschrieben ; mehrfach lässt sich beweisen (1) — was in den meisten anderen Fällen zum mindesten wahrscheinlich ist — : dass sie erst von einem Leser zugefügt sind. Damit ist gegeben, dass aus solchem gelegentlichen Gebrauch oder Missbrauch ein neuer Buchtyp im Altertum nicht entstand : eine antike Buchseite mit Randscholien sieht grundsätzlich nicht anders aus als eine ohne solche : der Text dominiert auf ihr, die Notizen — nie den Rand auch nur annähernd füllend — können ihre Form nicht beeinflussen. Herkunft und Wert dieser Notizen sind ganz verschieden : ein Schüler mochte sie nach dem Vortrag seines Lehrers beifügen ; sie können Exzerpte aus einem grossen Hypomnema sein etc. Es war eben überhaupt die Ausnahme, nicht die Regel ; und immer handelt es sich um gelegentliche praktische Anmerkungen für den Gebrauch eines interessierten Lesers ; diese Handschriften sind keine « wissenschaftlichen Ausgaben », und diese Notizen sind kein eigentlicher Kommentar, und wollen keiner sein. In dem oben besprochenen technischen Sinne des Wortes sind es nicht einmal *σχόλια*.

Aber in seinem weiteren Sinn — als « Notizen », « Anmerkungen » — darf das Wort *σχόλια* mit vollem Recht auf diese Randnoten angewendet werden. Ihn zu illustrieren füge ich hier noch eine Instanz ein : die Abhandlung über den Text der Bibel des Marcion, welche Epiphanius in sein « Panarion » eingelegt hat (2). Er hat sich viele einzelne Textstellen aus Marcions Bibel notiert. Diese zählt er zunächst der Reihe nach auf und bezeichnet sie als einzelne *ῥήσεις*. Danach aber scheint ihm zweckmässig, sie alle noch einmal aufzuführen und jeder einzelnen eine kurze kritische Bemerkung beizufügen (3). Für die letzteren würde, ihrem Stile nach, die Bezeichnung *σχόλια* völlig angemessen sein. Aber Epiphanius nennt diesmal vielmehr seine einzelnen Textnotizen « Scholien », und die angehängten (nicht etwa an den Rand geschriebenen) Anmerkungen *ἔλεγχοι*.

Die im ersten Teil dieses Abschnittes dargelegte unfeste Art der exegetischen Tradition ist die Voraussetzung für dies ihr unformellstes Auftreten in den Randscholien der Papyri. Die grossen Kom-

(1) Z.B. in Pindars Paeanen, im Theokrit von Antinoë und, nach Lobels Datierung (s. oben, S. 557), in dem Scholion zu Arist. Eq. 84.

(2) II, p. 106 ff. Holl.

(3) *Ibid.*, p. 125 ff.

mentare, welche die Koryphäen der Philologie der frühen Kaiserzeit herausgaben, konnten sich, in sehr engen gelehrten Kreisen, bis in die Zeit der Antonine in ihrer originalen Form behaupten (s. d. Didymus-Papyrus). Von Anfang an aber werden dieselben von Kompilatoren und Popularisatoren als Steinbrüche benutzt ; die seit Lehrs (1) oft zitierte Klage des Galen (2) zeigt, welche Mühen ein Exeget hatte, wenn er Wert darauf legte, dass seine Kommentare in verantwortlicher Form verbreitet würden. Und ganz an der Peripherie der gleichen Tradition betätigen sich Mitglieder jener interessierten Unterschicht, denen die grossen Sammelkommentare zu gelehrt oder zu teuer sind, und die die Werke der grossen Dichter doch ernsthafter Bemühung wert halten. Diese Unbekannten, die etwa das, was sie an einem Kallimachos-Kommentar angeht, sich auf der Rückseite eines (ebenfalls unformellen) Aristoteles-Textes abschreiben : sie sind es, die, nach dem Vortrag eines Grammatikers, auf Grund eines geborgten Hypomnemas, eines Lexikons, oder gar proprio Marte ihre Noten an den Rand der Texte setzten. Das können wir aus den Papyri ablesen.

Was den Inhalt dieser Randnoten angeht, so lässt sich eine gewisse Entwicklung nicht verkennen : wo solche sich auf Papyri der ersten Jahrhunderte finden, geben sie in der Regel Erklärungen, die in unseren mittelalterlichen Handschriften nicht wiederkehren ; gegen Ende des Altertums wird es aber mehr und mehr die Regel, dass solche Randscholien mit denen übereinstimmen, die auch in unseren Codices erhalten sind. Das gilt, wie wir sahen, für Aristophanes ; es wiederholt sich, wie Wilamowitz ausgesprochen hat (3), in der Überlieferung des Pindar und des Kallimachos (4). Das führt auf die Frage, ob wir nicht damit rechnen müssen, dass in dieser Spätzeit — sagen wir im 4.- 5. Jahrhundert — Ausgaben gemacht sein könnten, die bereits vom librarius mit einer festen Auswahl kommatischer Erklärungen versehen waren.

Es wurde schon gesagt, dass das Aussehen der bisher gefundenen Papyri einer solchen Hypothese nicht günstig ist. Hätten wir es mit einer gängigen buchhändlerischen Form zu tun, so wäre zu erwarten, dass dieser Brauch zu einer angemessenen und normali-

(1) *L. c.*, 23.
(2) XIX, p. 10 K.
(3) *S.B.B.A.*, 1918, 748.
(4) Auch in der des Euripides, s. den Nachtrag oben S. 546.

sierten Buchform geführt hätte. Das ist nicht der Fall ; vielmehr wirken diese Randnoten, wo immer wir sie in Papyri finden, ästhetisch gesehen, als ein störendes, der Formtendenz dieser Bücher widersprechendes additamentum. Immerhin müssen wir Umschau halten, ob etwelche Erscheinungen in der übrigen Literatur für oder gegen eine solche Hypothese sprechen.

Auf philologischem Gebiet ist mir nichts Hergehöriges bekannt ; dagegen einige wenige, unter sich zusammengehörige Erscheinungen in der theologischen Literatur.

Im Jahre 1895 veröffentlichte Dom G. Morin (1) die von ihm wiederaufgefundenen Commentarioli in Psalmos des Hieronymus vom Jahre 392. H. sagt in seiner Vorrede (2) : « Cum Origenis psalterium, quod Enchiridion ille vocabat, strictis et necessariis interpretationibus adnotatum legerimus... deprehendimus nonnulla eum vel praestrinxisse leviter vel intacta penitus reliquisse, de quibus in alio opere latissime disputavit » (scil. in tomis seu prolixis commentariis, fügt Morin hinzu). De Faye (3) meinte, es könnte sich um « des simples notes, des aides-mémoires ... pour son propre usage » handeln. Der Wortlaut des Hieronymus macht aber doch höchst wahrscheinlich, dass es sich um einen zur Veröffentlichung bestimmten Psalmen-Text handelte, der mit kommatischen Randnoten versehen war (4).

Dazu stellen sich die « Kommentare » des Jerusalemer Presbyters Hesych (1. Hälfte des 5. Jahrhunderts) (5) zu den Psalmen und zu den Propheten. Die ersteren wurden (wie Faulhaber (6) und Mercati (7) erkannten) unter dem falschen Autornamen Athanasius

(1) *Anecdota Maredsolana*, III.

(2) Sie steht auch in dem pseudo-hieronymianischen *Breviarium in Psalmos* und ist daraus abgedruckt bei VALLARSI, VII, App. I und HARNACK-PREUSCHEN, I, 356.

(3) ORIGÈNE, I, 229.

(4) Der Wortlaut des Hieronymus ist an dieser Stelle so ähnlich dem zu Anfang dieses Kapitels zitierten Satz über die σχόλια des Origenes überhaupt, dass man darin vielleicht ein schwaches Indiz dafür finden könnte, dass auch jene in derselben Form geschrieben gewesen sein könnten, wie die im Enchiridion.

(5) Über ihn vgl. BARDENHEWER, IV 257 ff., dessen Darstellung doch nicht in allen Punkten abschliessend ist.

(6) *Hesychii Interpretatio Isaiae*, 1900, p. XVI.

(7) *Studi e Testi*, V, 1901, 145 ff.

veröffentlicht von Antonelli 1746, danach bei Migne 27, 591 ff. Sie sind — wahrscheinlich mit einigem fremden Gut untermischt — erhalten in Pal. Gr. 44 (a. 897), in der Katene Vat. Reg. 40 und in mehreren anderen Handschriften, die Mercati (1) und Devr esse aufzählen (2). Das *στιχηρὸν τῶν ιβ' προφητῶν καὶ Ἠσαΐου (καὶ Δανιήλ?)* identifizierte Faulhaber im Cod. Vat. Gr. 347 und gab danach im Jahre 1900 die « Hesychii Hierosolymitani Interpretatio Isaiae Prophetae » heraus.

Wenn irgend eine antike Erläuterungsschrift der hieronymianischen Charakteristik des *γέ ος σχολίων* entspricht, so tun es diese überaus knappen kommatischen Notizen. Standen sie nun in gesonderten « libri scholiorum » oder waren es Randscholien? Das letztere kann als gesichert gelten. Die Prophetenscholien im Vat. 347 sind von späterer Hand auf die Ränder eines nicht-hesychianischen Textes geklemmt : dass sie aber originaliter an der Seite des Textes standen, spricht Hesych selbst in seiner Vorrede (3) aus : *ὅπερ ἐστὶν ἄγαν ἀναγκαῖον τῷ μελετῶντι, προσέθηκα σύντομον ὅσην τὴν τῶν ἀπόρων ... ἐξήγησιν.* « Durch diese Verbindung mit einer in Kola geschriebenen Textausgabe erklärt sich von selbst die auffällig knappe und abgerissene Redeweise des Kommentars » (4). — Die Psalmenerklärungen stehen im Pal. Gr. 44 (5) so, dass jeweils auf ein Textstück in Majuskeln die Interpretation (mit neuer Zeile) in Minuskeln folgt. Diese absonderliche Anordnung ist nicht die ursprüngliche. Auch hier ist der Text verschieden von dem, den die Erklärung des Hesych voraussetzt (6) ; und in allen anderen Hss « formano gli scoli brevissimi coi singoli versetti come un solo contesto » (7). Es ist wohl klar, dass diese Formen beide abgeleitet sind von einem Original, in dem Text und Erläu-

(1) Ebd. 174 ff.

(2) Ausserdem hat Hesych noch mindestens einen sehr umfangreichen Kommentar zu den Psalmen geschrieben : s. Devreesse, *Revue Bibl.* 33, 1924, p. 498 ff.

(3) Aus Cod. Monac. 472 bei Migne, 93, 1339 ff. (Rahlfs, *Verzeichnis...*, p. 157).

(4) So Lietzmann in einer gehaltvollen Rezension, *Gött. Gel. Anz.*, 1901, 98 ff. Ich verdanke ein Separatum der Freundlichkeit des Verfassers.

(5) S. Cavalieri-Lietzmann, Tafel 7.

(6) Vgl. z.B. Psalm. 101, 5, und Rahlfs in der Vorrede seiner grossen Ausgabe der Psalmen, 1931, p. 67, Anm. 1.

(7) Mercati, *l.c.*, p. 714.

terungen nebeneinander standen. Ein authentisches Zeugnis des Hesych ist in diesem Falle nicht erhalten (1) ; aber die stilistische Übereinstimmung mit den Jesaias-Scholien desselben Verfassers, die Parallele zu dem Psalterium des Origenes, sowie die erwähnten beiden, aus einem Zwei-Kolumnen-Text so leicht abzuleitenden Formen der erhaltenen Hss. sind beweisend.

Bei diesen beiden Werken des Hesych sowie bei dem Enchiridion des Origenes handelt es sich nun offenbar um einen gleichen Buchtyp für einen ganz speziellen Text. Denn es ist ja auffallend, dass diese — m. W. in ihrer Art einzig dastehenden —originalen spätantiken Randscholienbücher, alle drei, Handausgaben biblischer Texte darstellen ; und zwar solcher Texte, die im Kultus eine zentrale Stellung einnehmen. Und alle stammen sie aus derselben Gegend : aus Palästina.

Ich schliesse, dass es sich bei diesen eigenartigen Büchern um Handausgaben handelt, die der Gemeinde (oder vielleicht den ministrierenden Geistlichen) ermöglichen sollten, dem Gottesdienst mit Verständnis zu folgen. Die Hesychianischen Erklärungen (die des Origenes sind ja leider nicht erhalten) sind, besonders in den Psalmen, überaus primitiv : ein Synonym für ein seltenes Wort des Textes, knappe erleichternde Paraphrasen, eine kurze Hinleitung zu allegorischer Auffassung des Textes : darüber gehen sie fast nie hinaus. Solche Bücher sind nicht für das theologische Studium bestimmt ; und so haben denn dafür auch beide, Origenes und Hesych, ausserdem ausführliche Kommentare geschrieben. Diese kurzen Noten dagegen — analog denen, die dem heutigen Andächtigen sein Messbuch bietet — konnten aufgefasst werden, während der *ψάλτης* den Psalm oder der *ἀναγνώστης* die *προφητεῖα* vortrug (2). Diese Bestimmung dieser Bücher wird nun besonders dadurch nahe gelegt, dass sie in *στίχοι* abgeteilt waren ; d.h. dass sie den Text in der Form boten, in der er vom Ambon rezitiert wurde.

(1) Die lange, von Mercati *l.c.* 155 ff. veröffentlichte Vorrede gehört offenbar zu einem der grossen Kommentare. Jedenfalls ergibt sie nichts für unsere Frage.

(2) Die Subskriptio im Reg. 40 (Mercati, *l.c.*, 146) begründet die Zufügung von Hesychs Erläuterungen zum Text, sowie der ausführlichen Katene am Rande : *ἵνα ὁπότε μὲν βουληθῇ τις ψάλλην ψαλμὸν, νὰ εὑρίσκει ἐξ ἑτοίμου καὶ τὴν τούτου ἐν συνόψει τεθεῖσαν ἑρμηνείαν τοῦ θείου Ἡσυχίου · ὁπότε δ' εἶσος* (leg. *ἴσως*) *θελήσει πλατυτέρ<ως> ἐρευνῆσαί τι τῶν ἀπορουμένων, νὰ εὑρίσκῃ τοῦτο ἐν τοῖς μετωπίοις.*

Für die Psalmen ist diese Schreibweise selbstverständlich ; aber Hesych hat sie — was er als sein besonderes Verdienst proklamiert — auch für die *προφητεῖαι* durchgeführt. Er beruft sich auf einen Vorgänger, der das gleiche mit dem Text des Apostolos getan habe. Das bezieht man naturgemäss auf Euthalius (1). Die verwickelten Probleme, die sich an diesen Namen knüpfen, brauchen uns hier glücklicherweise nicht aufzuhalten. Wichtig ist dagegen, dass seine stichische Ausgabe ganz ausdrücklich für die Zwecke der lectio solemnis bestimmt war : Euthalius hat, wie er in seiner Vorrede sagt (2), durch das ganze Buch hindurch *τὴν τῶν ἀναγνώσεω ἀκριβεστάτην τομὴν* angegeben ; er wiederholt « *διεῖλον τὰς ἀναγνώσεις καὶ ἐστίχισα πᾶσαν τὴν ἀποστολικὴν βίβλον ἀκριβῶς κατὰ πεντήκοντα στίχους καὶ τὰ κεφάλαια ἑκάστης ἀναγνώσεως παρέθηκα... ἔτι δὲ καὶ ὅσων στίχων ἡ ἀνάγνωσις τυγχάνει* ». Ganz analog steht in der subscriptio des Paulus-Codex H : *ἔγραψα καὶ ἐξεθέμην κατὰ δύναμιν στειχηρὸν τόδε τὸ τεῦχος Παύλου τοῦ ἀποστόλου πρὸς ἔγγραμμον καὶ εὐκατάληπτον ἀνάγνωσιν*. Zu Euthalius stimmt fast wörtlich Hesych : ... *ὥστε ἅμα τῇ ἀναγνώσει ἐπιλαβέσθαι τῆς γνώσεως*. Es sind diese *στίχοι*, auf die später die byzantinische « ekphonetische Notation » angewendet wird : jene Zeichen, die dem Vorleser angeben, wie er den Heiligen Text, nach Gliederung, Rhythmus und Intonation, bei der lectio solemnis vorzutragen habe (3).

Also : Texte in *στίχοι* sind Instrumente oder Produkte der lectio solemnis. Für Gebrauch bei dieser waren offenbar die hier besprochenen Bücher bestimmt (4). Solche Fürsorge für die beteiligte Gemeinde — Mönche oder Laien — passt zu anderen Wesenszügen der palästinensischen Kirche : zu dem Gottesdienst in den verschiedenen Sprachen der Andachtsuchenden in Jerusalem, von dem z.B. Aetheria (5) berichtet, und zu der, gleichfalls mehrsprachigen, Auslegung der gelesenen oder gesungenen Schriftabschnitte, von

(1) Lietzmann, *l.c.*, p. 91.

(2) Cf. v. Soden's *N.T.*, I, 654 ff.

(3) S. C. Höeg, *La notation ekphonétique*, in *Mon. Mus. Byz.* Suppl. 2, 1934.

(4) Hieronymus betont, in der *Praefatio ad Isaiam* (Migne, *P.L.*, 28, 771), mit ganz ähnlichen Worten wie Hesych (besteht da ein Zusammenhang ?), dass die Einteilung in Kola dem Lesenden das Verständnis erleichtere. Natürlich sollte der Gläubige auch ausserhalb des Gottesdienstes in seinem Andachtsbuch lesen.

(5) S. z.B. *The Acts of the Apostles*, ed. Clark, 1933, p. lix-lxii.

der die bethlemitischen Predigten des Hieronymus (1) eine Vorstellung geben.

Diese hiermit erschlossenen Andachtsbücher der palästinensischen Kirche wären denn die einzige normalisierte Form eines Textes mit kommatischen Randscholien — also nicht etwa einem Randkommentar der späteren Art — die ich im Altertum nachweisen zu können glaube. Offenbar fanden sie keine grosse Verbreitung und wurden nicht auf anderen Literaturgebieten nachgeahmt. Als Hesych sein Psalterium und sein Sticheron mit Randnoten herausgab, war ihm offenbar nicht bewusst, dass er an Origenes einen Vorgänger hatte. Dem Origenes war Hieronymus mit seinen Commentarioli gefolgt ; er aber schrieb sie in Sonderbüchern. Hesychs häufig kopierte und benutzte Erläuterungen haben sich doch nirgends in ihrer originalen Form erhalten.

Diese Ansätze im Kreis der palästinensischen Kirche — zu der ev. die oben S. 556, mit starken Zweifeln, vermuteten hexaplarischen Texte zu rechnen wären — bleiben demnach, im Gegensatz zu der späteren, weit verbreiteten Normalform des hochbyzantinischen Randkommentars, etwas Untypisches : sie sind entstanden aus einem gelegentlichen freien Ausnutzen der vielfachen Möglichkeiten des handgeschriebenen Buches. Vergleichbar mit ihnen sind die zweisprachlichen und zweispaltigen Gesprächsbücher, die man in Ägypten gefunden hat ; zweisprachliche Bibelhandschriften wie der Codex Bezae, oder — noch näher an Hesychs « Erfindung » — die « Expositio interlinearis in Job », die « von einem Schüler des Hieronymus, Philippus mit Namen, abgefasst und von Beda Venerabilis überarbeitet sein soll » (2).

Auf die Frage, durch die wir zu diesem Exkurs geführt wurden : ob wir nämlich im 4.- 5. Jahrhundert mit einem normalisierten Buchtyp von Klassikertexten mit einem festen Bestand exegetischer Anmerkungen zu rechnen hätten : auf diese Frage gestattet dieser exzeptionelle usus keine positive Antwort. Diese Frage ist aber auch von geringer grundsätzlicher Bedeutung für die Überlieferungsgeschichte. Der relativ stereotype Charakter der Notizen, die wir auf späten Papyri finden, und ihre Übereinstimmung mit den Scholien der mittelalterlichen Hss (die ja keinesfalls auf gemeinsamen Ursprung in Ägypten zurückzuführen ist), beweist vielmehr,

(1) Dom Morin in *Anecd. Mareds.*, 2e série, 220 ff.
(2) H. Jordan, *Gesch. d. altchr. Lit.*, 1911, 409.

dass mit dem Erlöschen der produktiven Kraft der hellenischen Antike eine Art Versteinerung des tralatizischen Erklärungsmaterials eingetreten war. Diese allmählich kodifizierte Auslegung wurde verwendet, sofern man die Handschriftenränder mit Erklärungen beschrieb ; mochte das nun in der Schreibstube geschehen oder in der Schulstube. Von den normalisierten Andachtsbüchern des Hesych führt zu diesen unformellen Klassikertexten keine Verbindung ; denn auch in dieser Spätzeit verlieren deren Randbemerkungen nicht den Charakter gelegentlicher erklärender Notizen ; nie füllen sie auch nur annähernd den freien Raum neben dem Text.

e). Der byzantinische Randkommentar.

Handschriften dieses Typs, auf deren Seiten der Text dominiert, mögen auch mehr oder weniger knappe Scholien sich auf ihren Rändern drängen, werden in der byzantinischen Zeit weiterhin, bis in die Renaissance, geschrieben (1). Neben sie aber tritt, als eine neue Errungenschaft, die wohlbekannte hochbyzantinische « Scholien »-handschrift. Das grundsätzlich Neue dabei : im Altertum überliefert man einen Text, mit oder ohne gelegentliche Anmerkungen ; jetzt dagegen bietet die Handschrift, als zwei grundsätzlich gleich wichtige Elemente, den Text und am Rand den Kommentar. Es ist sehr verständlich, und von Editoren viel beklagt, dass die Schreiber den Randkommentar oft mit geringerem Respekt behandeln, als den Text ; das führt dazu, dass die zwei eben aufgestellten Handschriftentypen oft nicht rein ausgeprägt sind ; es gibt Zwischenstufen, bei denen man schwanken könnte, ob man von einem unvollständigen Randkommentar reden solle, oder von reichlichen erläuternden Anmerkungen ; ja, in der gleichen Handschrift neigen oft manche Seiten dem einen, manche dem andern Typ zu (2). Aber im Altertum hat es eben — unseres Erachtens — nur den einen dieser Typen gegeben.

Es ist begreiflich, dass den Schreibern der Kommentar nicht die gleiche Autorität bedeutete wie der Text. Aber statt nur zu

(1) Ein Beispiel : *Cod. Harl.* 5674 der Odyssee scl. XIII, *Palaeogr. Soc.* I, 85, oder die Proklos-Handschrift München 427 mit ihren breiten Rändern.

(2) Z.B. im Laur. 32, 9 des Sophokles Bl. 29 oder 85 im Gegensatz zu den ersten Seiten. Im Ravennas des Aristophanes fehlen bekanntlich zu den « Rittern » und anderen Stücken Scholien gänzlich.

beklagen, dass die Kopisten kürzen und ändern, hätte man wohl eher Grund, mit Verwunderung festzustellen, dass solche byzantinische Handschriften im grossen ganzen doch gleichmässig den gleichen grossen Randkommentar überliefern (1) —sehr im Gegensatz zu Handschriften des Altertums. Offensichtlich ist für sie der Kommentar ein Element des Zu-Überliefernden, genau wie der Text. Naturgemäss ist der erstere viel wortreicher; sollten beide auf einem Blatt vereint stehen, so musste der Text Raum geben.

Technisch lässt sich dieser neue Handschriftentyp aus dem älteren der Texthandschrift mit Anmerkungen ableiten: gewiss ist die Sitte, gelegentlich erklärende Notizen an den Rand der Texte zu schreiben, eine Wurzel des neuen Buchtyps. Was gab aber den Anstoss zu seiner Entwicklung? Was konnte dazu veranlassen, Kommentare nicht weiter in gesonderten Hypomnemata zu überliefern, sondern sie den Texten beizuschreiben? Und wann ist man zu diesem neuen Typ übergegangen?

Für Zwecke des Unterrichts, für einen vortragenden Lehrer, ist es gewiss praktisch, in einem einzelnen Buch Text und Kommentar vereint zur Hand zu haben. Wenn dies einmal erwünscht schien, konnte diese Erfindung an sich zu jeder Zeit gemacht werden; nicht einmal die Codexform wäre dafür unbedingt notwendig; zudem lehren die neuen Funde ja, dass der Codex schon viel früher neben der Rolle im Gebrauch war, als etwa Birt und Wattenbach annahmen (2). Tatsächlich hat man aber offenbar im Altertum und in frühbyzantinischer Zeit diese Erfindung *nicht* gemacht: jedenfalls hat sich bis jetzt kein derartiges Buch gefunden; und das Material ist heute doch wohl so reich, dass es zwingt, diesen negativen Befund nicht als blossen Zufall anzusehen.

Sonderhypomnemata aber sind uns, wie S. 546 gesagt, auf Papyri noch des 4.-6. Jahrhunderts erhalten; die Existenz weiterer ist zweifelsfrei überliefert (3). Dagegen scheint es, dass solche Sonderhypomnemata zu klassischen Schriftstellern nur in ganz gerin-

(1) Hier ist nicht die Rede von den selbständigen Kommentaren, welche spätbyzantinische Philologen wie Triklinios oder Moschopulos an die Stelle der überkommenen setzten.

(2) S. C. H. Roberts *Journ. of Rom. Stud.* 1933, 139.

(3) Noch um 700 schreibt Grigor Asharuni einen Kommentar zum armenischen Lektionar, als Sonderbuch; s. Conybeare und Maclean, *Rituale Armenorum*, Oxford 1905, pag. 508 und 514.

ger Zahl in die hochbyzantinische Zeit gerettet wurden. Für Sophokles scheint mir die Existenz eines Hypomnema im 9. Jahrhundert nicht undenkbar (1); für Aristophanes dagegen wollen wir im folgenden wahrscheinlich machen, dass im 9. Jahrhundert ein Hypomnema nicht mehr existierte. Überhaupt ist wohl einleuchtend, dass unter den relativ wenigen Handschriften, die durch die dunklen Jahrhunderte gerettet wurden, nur ganz vereinzelte Hypomnemata waren: von ihnen müssen ja von vornherein viel weniger Exemplare vorhanden gewesen sein als von den Texthandschriften. Was also von antikem Erklärungsmaterial in das Byzanz des Photius kam, dürfte allermeist bereits am Rande verschiedener Handschriften gestanden haben. So lag es nicht fern, fortan alle Erklärungen am Rand der Texte zu vereinigen. Diese Überlegung rät also, die Erfindung der Randkommentare nicht weit zurück zu verlegen vor die Zeit, aus der solche erhalten sind; d. h. ins 9. Jahrhundert.

f.) Randkommentare und Randkatenen.

Diese Erklärung ist aber vorläufig reine Konstruktion; noch sind Tatsachen des damaligen Buchwesens nicht herangezogen, die der Hypothese ihren Platz in der historischen Realität anweisen.

Der praktische neue Buchtyp brauchte nicht für die Klassikerhandschriften neu erfunden zu werden. Es gibt eine Klasse von Handschriften, die als Vorbild dienen konnte: ich meine die sogenannten *Randkatenen*, die ausführlichen Sammelkommentare, welche Texten der Heiligen Schrift beigeschrieben sind. Man vergleiche etwa Cod. Ven. Marc. 17, eine Bibelhandschrift vom Jahre 1000 (2), mit der Hesiod-Handschrift Paris. Gr. 2771 (3); oder die Bibelhandschrift Paris. 223 vom Jahre 1045 (4) mit der Aristo-

(1) Die Scholien des Laurentianus, welche der knapperen Erklärung, die sie offenbar älteren kommentierten Texten entnehmen, gegenüberstellen « *ἐν δὲ τῷ ὑπομνήματι οὕτως* » (zusammengestellt von Papageorgiu im Index; ganz zu trennen von den Berufungen auf *ὑπομνηματισταί* oder *ὑπομνηματισάμενοι*: so zitiert Didymus seine Vorgänger, z.B. *Antig.* 45, O.C. 388, *ib.* 681) könnten aus dieser späten Zeit stammen. Vgl. S. 601 f.

(2) G. Wattenbach - A. v. Velsen, *Exempla cod. graec.* Heidelberg, 1878, t. 10 (= Rahlfs, N° 1215).

(3) H. Omont, *Facsim. des plus anciens man. gr.* Paris, 1892, Tafel 31.

(4) H. Omont, *Facsim. des man. gr. datés*, Paris, 1891, Tafel 19 (= Gregory, p. 301).

teles-Handschrift Laur. 72, 5 (1) ; oder endlich den Cod. Coisl. 28 (1056) (2) mit der Aristoteles-Handschrift Laur. 87, 12 des 12. Jahrhunderts (3) — es ist genau der gleiche Typus ; und man wird nicht annehmen, dass dieser gleiche Typ nicht auch ungefähr in der gleichen Zeit für geistliche und für klassische Texte in Aufnahme gekommen wäre. Es gibt keine derartige Katene vor dem 8-9. Jahrhundert, keine Klassikerhandschrift vor dem 10. ; was kann da veranlassen, derartige Bücher schon dem 5- 6. Jahrhundert zuzuschreiben?

Das hat man aber getan ; in der theologischen wie in der philologischen Überlieferung. Es muss in dieser früheren Zeit Katenenhandschriften gegeben haben ; die Anschauung scheint allgemein acceptiert, dass sie in der Form der Randkatene geschrieben gewesen seien (4).

Es gibt nämlich noch einen zweiten Typ (5) von Katenenhandschriften. Lietzmann nennt ihn « Textk tene » : da werden fortlaufend je die einzelnen kommentierten Textabschnitte aufgeschrieben und ihnen direkt die Erklärungen angefügt, gern abgehoben durch Wechsel oder verschiedene Grösse der Schrift, z. B. Text in Minuskeln, Kommentar in Unziale (6). Weil dieser Typ unter den älteren Katenenhandschriften selten ist, später häufiger wird (7), schliesst Lietzmann, er sei jünger als der von uns zuerst betrachtete Typ der « Randkatene ».

Ich kann diesem Schluss nicht beitreten ; Lietzmann's Argument scheint mir durch entgegenstehende Überlegungen entkräftet zu werden. Die « Katene » stellt eine Sammlung von ἐκλογαί aus Bibelkommentaren dar (8), ganz in der Art, wie etwa Stobaeus

(1) G. Vitelli - C. Paoli, *Coll. fior. di facsim. paleogr.* Firenze 1897, t. II.

(2) H. Omont, *Man. dat.* Tafel 24 (= Gregory, p. 296).

(3) G. Vitelli - C. Paoli, Tafel 22.

(4) H. Lietzmann, *Katenen*, Freiburg, 1897, S. 9.

(5) Von einigen selteneren Formen darf ich absehen, da sie mit unserem speziellen Gegenstand nichts zu tun haben.

(6) S. z. B. *Palaeogr. Soc. Ser. II* Tafel 5 (10 Jahrh.).

(7) Ein Beispiel vom Jahre 1285 abgebildet bei Vitelli-Paoli, Tafel 14, eines von 1203 bei Cavalieri-Lietzmann, Tafel 33.

(8) So Devreesse, im *Dict. de la Bible*, suppl. 2, 1928, 1084 ff., dessen reichhaltigen Artikel ich zu spät kennen lerne. Er gibt die vollständigste Zusammenstellung des heutigen Wissens über Katenen, bereichert durch eigne Forschung. Mit Recht zieht er — m.W. als erster — die klassisch-philologischen und juristischen Exegesen zur Erklärung der Katenen heran. Seiner kurzen Darstellung

ἐκλογαί aus Dichtern und Philosophen zusammenstellt. Warum hätte ein solches Sammelhypomnema in einer anderen Form geschrieben werden sollen, als in der für Hypomnemata seit jeher üblichen? d. h. so, dass die Erklärungen zu jeder Stelle unter die Angabe des betreffenden Textstückes, das « Lemma » gestellt wurden. Ist doch seit der Zeit des Grammatikers Didymus jedes Hypomnema eine Kompilation, mit oder ohne einige eigene Zutat des Kompilators.

Aber solche grundsätzlichen Überlegungen werden kaum überzeugen, wo sie zu Schlüssen führen, die zu der Anschauung der ersten Forscher im Widerspruch stehen. Eine Untersuchung über die äussere Form der ältesten Katenen ist nicht eben das, was man in einer Aristophanes-Arbeit erwartet; aber ohne eine solche kann das vorliegende Problem nicht geklärt werden. Und in Wahrheit verlassen wir auch damit nicht den Problemkreis der aristophaneischen Überlieferungsgeschichte: es waren ja schliesslich Geistliche, deren humanistisches Interesse uns den sehr weltlichen Dichter erhielt.

Dass keine Katene in frühbyzantinischer Zeit in der Form der « Randkatene » geschrieben war, lässt sich, glaube ich, beweisen.

Die überwältigende Mehrzahl der Katenen stammt aus dem 10.-13. Jahrhundert; die ältesten erhaltenen Handschriften sind etwa 800. p. C. geschrieben. Wie lange vor diesem Datum die Entstehung der ältesten Katenen anzusetzen sei, ist nur in ganz wenigen Fällen ausgemacht. So wird der Grundstock der Jesaias-Katene, die « Andreas-Katene », von Faulhaber (1) mit einleuchtenden Gründen dem 7- 8. Jahrhundert zugeschrieben. Im allgemeinen ist die Datierung dieser Kompilationen ausserordentlich schwierig. Zwar enthalten sie nur selten Autoren, die später als im 6. Jahrhundert geschrieben haben; daraus lässt sich aber kein

der Entwicklung der philologischen Scholien kann ich freilich nicht zustimmen, und auch seine allgemeinen Aufstellungen über die Entwicklungsgeschichte der Katenen scheinen mir z.T. sehr hypothetisch (auch sonst finden sich einige unbedeutende Irrtümer). Und über die äussere Form des Digesten-Index des Stephanos von Berytos dürfte schwerlich etwas auszumachen sein; m.E. war es ein Hypomnema mit den Digestenstellen als Lemmata. Damit fiele denn freilich D.'s Konstruktion der Vorgeschichte der Katenenhandschriften; ein geringer Schade i.A. des überwältigenden Reichtums an Gelehrsamkeit, den dieser Artikel — in Wahrheit ein Buch — vor uns ausbreitet.

(1) *Die Prophetenkatenen*, 1899, pag. 86.

terminus ante quem gewinnen. So wissen wir, dass z. B. Photius (1), Arethas und Niketas (10 — 11 Jh.) solche zusammenstellen liessen. Aus allgemeinen Gründen ist man geneigt, den Ursprung dieser unselbständigen Literaturgattung etwa im Zeitalter Justinians zu suchen. Aus dieser und noch früherer Zeit wissen wir von Sammlungen *dogmatischer* Äusserungen der « Väter », mit denen die verschiedenen Parteien auf Konzilien oder im Briefwechsel ihren theologischen Standpunkt zu stützen suchten(2), und so sind denn auch die Archetypi verschiedener Katenen in diese Zeit gesetzt worden.

Sicherheit besteht nur mit Bezug auf Prokop von Gaza : er « ist der älteste Kettenfabrikant im grossen Stil » (3). Seinen Riesen-Sammelwerken könnten ja weniger umfängliche vorausgegangen sein, und man wüsste gern, wie die ausgesehen hätten ; es ist aber, soweit ich sehen kann, bisher nicht gelungen, solche nachzuweisen.

Th. Zahn (4) glaubte, dass die von Meursius 1617 unter dem (falschen) Autornamen « Eusebius » veröffentlichte « ungewöhnlich verworrene » und « unzuverlässige » (5) Katene zum Hohen Lied eine Vorlage der unvergleichlich sorgfältigeren (6) des Prokop gewesen sei. Diesen offenbaren Widersinn hat Faulhaber (7) widerlegt.

Faulhaber selbst (8) glaubte, ein mit Prokop mindestens gleichzeitiges, vielleicht älteres Werk zu finden in der sogenannten Katene des (unbekannten) Philotheos zu den Kleinen Propheten. In den betr. Hss ist der Kommentar des Theodoret herumgelegt um den (oben S. 565 ff. besprochenen) des Hesych. D. h. wir haben hier gar keine Katene, sondern einen « Superkommentar ». Vergleichbar wären :

1) cod. Taurin. B 2, scl. IX-X : Theodorets Kommentar zu den Zwölf Propheten, am Rande des Bibeltextes,

(1) Lietzmann, *S.B.B.A.* 1902, 335.

(2) Baumstark, *Or. christ.*, I, 179 ff. : Brief des Andreas von Samosata an Rabbula von Edessa. Vgl. Zahn, *Forsch. z. Gesch. des Kanons*, II, 1883, 254.

(3) So M. Faulhaber in *Byz. Zeitschr.* 18, 1909, 384, in einer ausgezeichnet lebendigen knappen Übersicht über das gesamte Gebiet der Katenenforschung.

(4) *Forsch. z. Gesch. d. Kanons*, II, 1883, 238 ff.

(5) Id., *ibid.*, 245.

(6) Cf. Id., *ibid.*, 247.

(7) *Hohelied-Katenen*, 1902, 54 ff. (mir nicht zugänglich) ; ders. *Byz. Zeitschrift, l.c.*, 385.

(8) *Propheten-Katenen*, 1899, 38.

2) Vat. Barb. 549, fol. 1-70, scl. IX-X : Theodorets Kommentar zu sechs kleinen Propheten, mit Randscholien,

3) Cod. Coisl. 81 scl. XI, « où des éléments de chaine se trouvent dispersés dans les marges du commentaire de Theodoret sur les Psaumes » (1),

4) Cod. Coisl. 275, scl. XI : in der Mitte der Psalmenkommentar eines Anastasius von Nicaea (Diodor von Tarsus?), an den Rändern katenenartige, meist anonyme Exzerpte aus anderen Kommentaren, mit Lemmata,

5) Ven. Marc. Gr. 22 scl. XII : Auszüge aus Prokops Katene in Eccl. am Rande von Olympiodors Kommentar ; und eine Reihe jüngerer Handschriften, besonders Vat. Reg. 40 (2) und Vat. Pal. 20.

Wann ist nun der Archetypus der « Philotheos »-hss geschrieben worden, in dem erstmalig der überaus umfängliche Kommentar des Theodoret zu dem Bibeltext mit Hesychs knappen Glossen hinzugefügt wurde? Faulhaber meint : vor dem Jahre 553 — eine mit Rücksicht auf die eben angeführten Parallelen befremdende Hypothese. F. 's einziges Argument besteht in der Tatsache, dass Theodoret in diesen Handschriften « μακάριος » genannt werde : das sei nach dem Konzil von Konstantinopel nicht mehr möglich gewesen.

Diese Argumentation ist oft angewendet worden ; sie scheint mir aber ganz unhaltbar. Das Verhältnis der orthodoxen Kirche zu den verketzerten Monophysiten stellt sich bei näherem Zusehen durchaus nicht als runde und radikale Ausschliessung dar. In der Kanondichtung des Oktoëchos finden sich viele Motive von ausgesprochen monophysitischem, ja geradezu « patripassionistischem » Charakter, und die ganze Sammlung steht in einer zweifellosen, wenn auch vorläufig unaufgeklärten Beziehung zu dem Oktoëchos des Severus von Antiochien (3). Photius selbst nimmt, aus einem Hypomnema, einen Kommentar des Theodor von Mopsuestia in seine Katene auf. Auch das Beiwort μακάριος, auf Theodoret angewendet, beweist nichts. Zunächst : es hat es ja schliesslich ein orthodoxer Schreiber hingeschrieben. Und in der Jesaias-Katene, deren Urtyp Faulhaber frühestens in die

(1) Devreesse, *l.c.*, 1089.

(2) Mercati, *Studi e Testi*, 5, 1901, 146 ; cf. oben p. 567 Anm. 2.

(3) Darüber wird hoffentlich bald C. Höeg in einer Untersuchung über die Geschichte des Kanons Näheres geben.

zweite Hälfte des 7. Jahrhunderts setzt, heisst Severus selbst ἁγιώτατος (1). Ja, auch in der Daniel-Katene « werden die zwölf Severus-Scholien fast alle mit dem ausführlichen Lemma eingeleitet : « Τοῦ ἁγιωτάτου (ἁγίου) Σευήρου ἀρχιεπισκόπου Ἀντιοχείας » (2). Verfasser dieser letzteren ist nach F. Johannes von Drungarien. Dieser bearbeitet die Jesaias-Katene des Andreas Presbyter (3) ; letzterer zitiert den Maximus Confessor (4) ; also gehört Johannes Drung. frühestens ans Ende des 7. oder ins 8. Jahrhundert (5).

Es gibt demnach kein Argument dafür, dass der Archetypus der drei (bezw. fünf) Hss , die diese Kombination Hesych-Theodoret enthalten, um vier Jahrhunderte älter war als Chis. R. VIII 54 scl. x, die älteste von ihnen. Vollends unglaublich wird es mir durch Stil und Metrik des von Faulhaber (6) mitgeteilten jambischen Prologs des Schreibers Philotheos. Er erinnert an die z. B bei v. Soden I 377-387 gesammelten Verse von Schreibern neutestamentlicher Hss. In den alten Bibelhss. bis ins 6. Jahrhunderfehlen solche Versgebilde. Die Jamben des Philotheos sind recht ausführlich und schematisch — ich kann mir nicht denken, dast sie älter als das 8. Jahrhundert sind. Überhaupt sind die Paralleslen, die sich für einen solchen Superkommentar finden lassen-alle spät. Wie weit man trotzdem in der Datierung jenes Archetypus zurück gehen dürfe, wird von den folgenden palaeographischen Untersuchungen abhängen. —

So wird denn doch nur eine Persönlichkeit in dieser Epoche als Katenenverfasser wirklich greifbar : das Haupt der « christlichen Sophisten », Prokop von Gaza (7). Wer die Form der Randkatene für altüberkommen hielt, musste folgerichtig annehmen, dass Prokop sie angewendet, ja erfunden habe. Wir müssen also untersuchen, was sich über die äussere Form seiner Sammelkommentare ausmachen lässt.

Von dem, was bei Migne 87 unter Prokops Namen steht, muss

(1) Faulhaber, *l.c.*, 78.
(2) Id., *ibid.*, 188.
(3) Id., *ibid.*, 85.
(4) Ehrhard bei Krumbacher, *Byz. Lit. Gesch.* 211.
(5) Faulhaber, *l.c.*, 58.
(6) *L. c.*, 26.
(7) S. K. Seitz, *Die Schule von Gaza*, Diss. Heidelberg, 1892.

freilich Verschiedenes gestrichen werden : die *Ἑρμηνεῖαι* zu den Proverbien (p. 1221-1554, nach A. Mai, Class. Auct... IX 1-256, aus Vat. Gr. 728 ; erhalten auch in Par. Gr. 152), deren Unechtheit Bratke (1) dartat ; das Fragment eines Kommentares zum Hohen Lied (ib. 1755-1779) — in Wahrheit der Schluss des Kommentares des Michael Psellus (2) ; und der Kommentar zu Regna und Paralip. (ib. 1071 - 1220) : er ist nichts als ein Theodoret-Exzerpt (3). Aber es bleibt genug :

1.) Die Jesaias-Katene (4): « *Ἐπιτομὴ διαφόρων ἐξηγήσεων* » (Migne, 1817-2718), erhalten in Ven. Marc. 24 (scl. XI) und teilweise auch in Vat. Gr. 1783 (scl. XVI) ; ferner die ungedruckten

2.) zum « Prediger » (5) in Vat. Gr. 1694 (a. 1202), «*ἐξηγητικῶν ἐκλογῶν ἐπιτομή*» (vgl. Karo-Lietzmann, p. 312) und

3.) zu Proverbien in Vat. Gr. 1802 (scl. XII) (6) ; dann die

4.) zum Hohen Lied (7) (Migne 1545-1753), erhalten in Vat. Gr. 153 (scl. XI-XII), 154 (XII), 172 (XVI), Mon. 131 (XVI), Ambr. C 267 inf. (XVI), Vat. Gr. 1442 (XVI) und drei Hss. des 17. Jahrhunderts (Karo-Lietzmann, p. 315) ; Titel : « *ἐξηγητικῶν ἐκλογῶν ἐπιτομή* » ;

und endlich das berühmteste Werk :

5.) die Oktateuch-Katene (mit Reg.). Sie ist vollständig erhalten (doch ohne Ruth) nur im Mon. 358 (scl. IX) und Athos Kutl. 10 ; ausserdem der Kommentar zur Genesis ganz oder zum Teil (zweimal mitsamt Exodus) in zehn Handschriften des 15. und 16. Jahrhunderts (8). Titel im Mon. : « *ἐκλογῶν ἐπιτομή* », ebenso Vind. theol. Gr. 68 und Berol. Phil. 1426 (9).

Aus diesem Material schliesse ich, dass die Originale Prokops in

(1) *Zeitschr. f. wissensch. Theologie*, 39, 1896, 307 ff. (nicht bemerkt von Bardenhewer).

(2) L. Eisenhofer, *Prokop von Gaza*, 1897, p. 9.

(3) Id., *ibid.*, 47-51.

(4) Cf. Faulhaber, *Prophetenkatenen*, 78 ff., Eisenhofer 51.

(5) Devreesse, 1163, durch Kombination mit der Überschrift zu dem Superkommentar der Olympiodor-Hs. Ven. Marc. 22.

(6) Auszüge daraus stehen in Par. Gr. 153, 154, 172, Mon. 131, Modena 155 ; daraus Exzerpte (nach einer unbekannten « Brüsseler » Hs.) bei Mai, und daraus Migne, *P.G.*, 1779-1800 (*Ἐξηγητικῶν ἐκλογῶν ἐπιτομή*).

(7) Bratke, *l.c.*, 308 ff.

(8) S. Rahlfs, *Verz. d. Hss. d. A. T.*, p. 380.

(9) Wendland, *Neuentdeckte Fragmente Philos*, 1891, p. 31.

der für seine Zeit normalen Form des Hypomnema geschrieben waren. Mein Argument dafür ist dreifach :

1.) Alle erhaltenen Sammelkommentare des Prokop tragen den Titel *ἐκλογαὶ* (oder *ἐκλογῶν ἐπιτομή*) ; kein Titel, kein Wort in einer Vorrede oder im Text deutet darauf, dass P. in der Anordnung seiner Erklärungen einen mit ihnen auf der gleichen Seite vereinigten Text im Auge hätte. Das gibt dem oben S. 573 f. theoretisch deduzierten Argument aus der literarischen Form der *ἐκλογαὶ* starke konkrete Stütze.

2.) Kein einziges der vielen erhaltenen Prokop-Mss ist in der Form der Randkatene geschrieben. Faulhaber macht gelegentlich (1), und mit Recht, darauf aufmerksam, dass die äussere Form (Text- oder Randkatene) in vielen Fällen bei gleichem Text wechselt. Umso beweisender ist hier diese Einheitlichkeit. So schliessen auch Faulhaber (2) und Karo-Lietzmann (3) für die oben besprochene Philotheos-« Katene » zu den Kleinen Propheten von der gleichartigen Form der erhaltenen Abschriften mit Recht auf die des Archetypus zurück. Mit welchem Recht wollte man da behaupten, dass Prokops Originale, entgegen allen Abschriften, die Form gezeigt hätten, deren Existenz in seiner Epoche gerade zu beweisen bleibt ?

3.) Die Oktateuch-Katene hat Prokop in zwei Fassungen veröffentlicht (4). Die ältere, ausführlichere, scheint unwiederbringlich verloren (5) ; das erhaltene, immer noch riesige Werk ist ein von P. selbst hergestelltes Exzerpt (6). Zu ihm ist P.'s Vorrede erhalten. Wer sie liest, sieht, dass er sein *σύγγραμμα* als selbständiges Werk dekla-

(1) Bei J. De Coninck, *Bibl. de l'École des Hautes Études*, 195, 1912, p. 27.

(2) *Propheten-Katenen*, p. 37.

(3) *L. c.*, 331.

(4) Migne, *P.G.* 87, p. 21 ff.

(5) Nach H. Levy, *S.B.B.A.*, 1932, p. 74. — L. Cohn (*Jahrbücher für Prot. Theol.* XVIII, 1892, 478) und ihm folgend Wendland u. a. glaubten in der Katene des Nikephoros (Leipzig, 1772), die vollständige des Prokop zu finden. Rahlfs hat aber in der *Theol. Lit. Zeitg.* 1913, 476 und 1914, 32 gezeigt, dass die Leipziger Katene eine Kompilation ist aus dem erhaltenen Prokop-Exzerpt (München cod. Graec. 358) und zwei anderen, gleichfalls erhaltenen Handschriften des xi. bezw. xii. Jahrhunderts.

(6) Prokop hat hier genau in der Weise gearbeitet, wie die Exzerptoren philologischer Hypomnemata. Typisch, dass er die Namen von Gewährsmännern fortlässt, und nur von « *τίνες* » (z.B. 164 b, 313 a, 348 d), « *ἄλλοι* » (333 b), « *οἱ μὲν - οἱ δὲ* » (45 c) redet.

riert (1), nicht als Umrahmung eines zumindest gleich wesentlichen Textes. Kein Wort, dass er dafür einen neuen Buchtyp anwende, wie es doch Hieronymus und Hesych von Jerusalem bei viel weniger einschneidenden Neuerungen mit Nachdruck proklamieren.

Was von dem Exzerpt gilt, muss erst recht von der Vorlage gelten ; von der Prokop selbst sagt, dass sie « *εἰς μῆκος ἄπειρον ἐξέβη* » — wo wäre im ausgehenden Altertum das Buch, auf dessen Rändern auch nur das Exzerpt, geschweige jenes Monstrum Platz gefunden hätte ? Die Form der Randkatene hätte da garnicht entstehen können : auf jede Seite wäre nicht einmal eine Zeile des Grundtextes entfallen. Prokops Katene war ein kompiliertes Hypomnema wie alle vor und zu seiner Zeit.

Es ist sogar eine Katene aus dem 5. Jahrhundert erhalten, und ihre Form bestätigt unsere Schlüsse. Es ist der Talmud (2).

Talmud-Handschriften tragen in der Mitte jeweils ein Stück ältester Bibelerklärung (die « Mischna »), darunter steht eine Sammlung von Auslegungen verschiedener Interpreten (die « Gemara »). Dies Ganze ist nicht selten, z.B. in der von Strack faksimlierten Handschrift, umrahmt von dem « Superkommentar », einer reichen Sammlung späterer Erklärungen, die aber, wie aus ihrem Text hervorgeht, ursprünglich in besonderen Heften standen. Die Mischna (zuerst aufgezeichnet im 2. Jh.) wurde mit der Gemara im 5. Jh. verbunden ; der Superkommentar stammt aus dem 11. und späteren Jahrhunderten. Die Festigkeit jüdischer Tradition macht zweifellos, dass Mischna und Gemara im 5. Jahrhundert nicht anders aussahen als im 12. Der Talmud stellt also, philologisch gesprochen, eine « Textkatene mit Lemmata » aus dem 5. Jahrhundert dar, geschrieben in der Normalform des Hypomnema ; und diese « Textkatene » wurde seit dem 11. Jahrhundert mit einer « Randkatene » versehen, nicht anders, als das auch vielen christlichen Katenen in dieser Zeit geschah (3).

Fassen wir zusammen : die einzige Katenenhandschrift aus frühbyzantinischer Zeit, über die wir Sicheres wissen (4) — der

(1) Er « *συνεῖλε πρὸς μέτρον εὐσταλὲς τὴν γραφὴν ... πρὸς τὸ διὰ πάντων ἓν γενέσθαι σῶμα τῆς γραφῆς ... προσθήσομεν δέ τι καὶ ἔξωθεν.* »

(2) Ich verdankte seine erste Beschreibung Herrn Dr. H. Levy.

(3) Cf. oben S. 575 f.

(4) Auch die justinianischen Pandekten geben eine Parallele ab.

Talmud—, zeigt die Form der Textkatene ; die Abschriften der einzigen christlichen Katene dieser Epoche, von der wir etwas wissen — der des Prokop —, zeigen ebenfalls diese Form ; es ist die für diese Zeit gegebene, durch alle Analogien bezeugte — : Prokop war nicht der Erfinder der Randkatene, und es hat in frühbyzantinischer Zeit keine Handschrift dieses Typs gegeben. Andernfalls wäre ja auch nicht einzusehen, warum unter den vielen griechischen, lateinischen, koptischen (1), syrischen (2), armenischen (3) Bibelhandschriften vor dem 9. Jahrhundert keine dieses später so häufigen Typs zu finden ist.

Die älteste erhaltene Hs. einer Randkatene ist der Codex Zakynthius ; ich glaube nicht, dass er älter ist als etwa 800 p.C. (4). Wenig jünger ist Vat. Gr. 749, eine reine Uncialhs. aus dem 9. Jahrhun-

(1) S. H. Hyvernat, *Album de paléographie copte*, 1888. Das älteste bohairische N. T. ist die sogenannte « Curzon-Katene » vom Jahre 889. Es ist eine Textkatene : s. Abb. bei Kenyon, *Textual Crit. of the N. T.* 1912, p. 183.

(2) S. *Catalogue of the Syriac Mss.* ... II, 904-915 : « Textkatenen » des viii.-xi. Jh.

(3) Nach Dr. H. Levy.

(4) Die Beschreibung, die Devreesse p. 1092 von dieser Hs. gibt, ist unzutreffend. Ein Faksimile findet man in der Ausgabe von S. P. Tregelles, London 1861. Tr. (p. xviii) hätte keine Gewissensbisse über seine Datierung dieser Hs. zu fühlen brauchen : das 8. Jh., für das er sich schliesslich entschied, ist vielleicht zu früh, aber gewiss nicht zu spät angenommen. Heute wissen wir genug von mittelbyzantinischer kirchlicher Kunstschrift, um sie nicht mehr mit der « Bibelunciale » der justinianischen Zeit zu verwechseln. *Δ* und *Θ* mit ausgeprägten Haken an den wagerechten Linien ; ein *B*, dessen oberer, kleinerer Bogen dreieckig geformt ist ; ein *Ξ*, dessen oberes Drittel ein wagerechter Strich mit Zierhaken ist, während die unteren zwei Wagerechten Z-artig verbunden sind ; ein *Y*, dessen zwei Äste sich auf der Grundlinie treffen und nicht unter sie hinunter reichen — wem das Gesamtbild des Schreibstiles keinen sicheren Eindruck gibt, der wird an diesen Kennzeichen sehen, wie unmöglich die Datierung des Cod. Zak. ins vi. Jahrhundert ist, die soeben W. H. P. Hatch (*Quantulacumque*... 1937, p. 333 ff.) vorgebracht hat. H. ist Verfasser eines Buches über *The Principal Uncial MSS of the N. T.* (mir bisher unzugänglich) ; leider ist ihm Cod. Vat. Gr. 749 (vgl. folg. Anm.) unbekannt geblieben. Diese Unkenntnis gibt ihm Anlass zu weitreichenden Schlüssen (p. 335). H. arbeitet mit dem (oben S. 576 widerlegten) Argument aus der Bezeichnung des Severus als *ἅγιος*, und « the truth that the laterally compressed and elongated form of the letters *E*, *Θ*, *O*, *Σ*, occur in papyri written as early as the third century before Christ »... ! — Die Verbindung von Rundunziale und Schrägmajuskel kehrt wieder in Marc. 1 = Vat. gr. 2106 (« viii.-ix. Jh. »). Ich kenne jüngere Beispiele.

dert (1) ; mit beträchtlichem Abstand folgt Ven. Marc. 88 vom Jahre 905 (2). Wieviel älter mögen die ältesten Randkatenen gewesen sein ?

Die älteste, von der ich Nachricht finde, ist die des Johannes von Drungarien zu den Vier Grossen Propheten. Er begründet seine Arbeit (3) : « *τὴν λύσιν τῶν ζητουμένων ... ἀναγκαῖον ἡγησάμην τῇδε τῇ βίβλῳ παραθέσθαι.* » Er aber hat — und das ist für uns wichtig — diese Erklärungen aus verschiedenen Hypomnemata zusammengeschrieben : das gibt er ausdrücklich an im Prolog zu Ezechiel : « *πολλὰ ἐπιζητήσας ὑπομνήματα τῶν ἁγίων πατέρων* » ; ähnlich äussert er sich im Daniel-Prolog. Auch der Kompilator, der im Marc. 22 « *Ὀλυμπιοδώρου ὑπόμνημα κατὰ λέξιν* » zum Zentrum der Prokop-katene machte, ist so verfahren (4). Er ist aber meines Wissens bisher nicht datiert. Dagegen fanden wir oben S. 577 die *ἀκμὴ* des Johannes Drung. auf das Ende des 7. oder das 8. Jahrhundert fixiert. Dass er diesen Hs.-Typ als erster gebraucht habe, möchte man nach seinen Prologen nicht vermuten ; aber einen älteren *εὑρέτης* kennen wir nicht. Sehr lange vor Johannes kann er sich kaum betätigt haben — wenn anders unsere Behandlung des Prokop-Problems das Richtige trifft. « Um 700 » scheint demnach das früheste wahrscheinliche Datum für die Einführung der Randkatene.

Was konnte in dieser Zeit dazu veranlassen, zu dem neuen Buchtyp überzugehen ?

Die neugewonnene Datierung führt uns in die Epoche der sogenannten « dunklen Jahrhunderte ». Es liegt nahe, zunächst die ökonomische Situation dieser chaotischen Zeit bei dem Versuch einer erklärenden Hypothese in Betracht zu ziehen. Die Randkatene ermöglicht, in einem grossen Band unterzubringen, was sonst zwei Bücher erforderte : den heiligen Text und den Kommentar. Für den Gebrauch beim Kultus waren diese Bücher garnicht

(1) Cavalieri-Lietzmann, *Specimina cod. Graec.* T. 8 ; vgl. Vitelli-Paoli, T. 17.

(2) Wattenbach - v. Velsen, t. 4. — Die Hiob-Katene im cod. Patm. 171 (Rahlfs, *Verzeichnis*, 612) datierte Tischendorf ins vii. -viii. Jh. ; Wattenbach ins x. Jh. ; zu Sakkelions tiefem Ärger — aber, nach dem Faksimile bei Sakkelion T. 3 zu urteilen, gewiss mit Recht.

(3) *Prolog zu Jesaias*, s. Faulhaber, *Propheten-Katenen*, p. 192.

(4) Vgl. oben S. 576, Nr. 5 und 578 Anm. 5.

besonders geeignet ; und doch lässt sich von einer ganzen Anzahl von ihnen beweisen, dass sie so verwendet wurden (1). Schreiberarbeit, mit Initialenmalerei etc., war billig, dei gratia ; offenbar aber das Pergament teuer. Das lässt sich folgern aus dem 63. Kanon des zweiten Konzils in Trullo (691), der jede Vernichtung heiliger Bücher verbietet. Balsamon bezieht das speziell auf das *ἀπαλείφειν καὶ μεταγράφειν* des Geschriebenen : es ist das Zeitalter der Palimpseste. Diese Sitte wäre nicht so stark eingerissen, wäre Pergament nicht damals rar gewesen (2). So könnte man auf die Hypothese geführt werden, dass eine durch die Not der Zeit bedingte Sparsamkeit während der « dunklen Jahrhunderte » allmählich (3) zur Ausbildung des neuen Buchtyps geführt habe.

(1) VITELLI-PAOLI (zu Tafel 26) beweisen, dass die Katenenhandschrift Laur. conv. soppr. 191 vom Jahre 984 im Kultus gebraucht wurde ; das gleiche gilt von dem Psalter Athos Δ 70 vom gleichen Jahre (s. New Pal. Soc. 150) und der Evangelienhandschrift Paris. Gr. 223 (vgl. S. 572) : manche dieser Handschriften zeigen Zeichen für musikalischen Vortrag ; und alle einen Buchschmuck und eine Sorgfalt der Handschrift, welche beweisen, dass sie für den Kultus bestimmt waren. In der bei VITELLI-PAOLI, T. 29 abgebildeten Prophetenkatene des XI. Jahrhunderts ist das kleine Textstück in drei Kolumnen angeordnet ; auch dies ein Streben nach Schmuck und Zierlichkeit, das nur im Kultus zur Geltung kommen konnte.

(2) Was für ein kostbarer Stoff das Pergament im VII. Jahrhundert zumindest in Armenien war, zeigt die von P. PEETERS (*Mélanges Bidez*, S. 650) angeführte Stelle aus des Philo von Tirak armenischer Übersetzung der Chronik des Socrates.

(3) Eine Station auf diesem Wege scheint bezeichnet zu werden durch folgenden Satz des Isidorus von Sevilla (*Orig.*, I, 21) : « Fiunt et aliae notulae librorum pro agnoscendis his quae per extremitates paginarum exponuntur ; ut, ubi lector in limine huiusmodi signum inuenerit, ad textum recurrens eiusdem sermonis uel uersiculi sciat esse expositionem, cuius similem superiacentem notam invenerit. » Dieser Satz stammt nicht aus dem von Isidor (wie auch im *Anekdoton de notis*) benutzten Sueton-Exzerpt, sondern ist Isidors eigene Zufügung (mit gutem Grund also übergangen von TRAUBE, P. WEBER (Diss. Hall. 1903) und allen, die Quellenanalyse an diesem Stück trieben). Isidor beschreibt einen uns aus byzantinischen Hss. geläufigen Brauch, den er also bereits in Bibelhandschriften seiner Zeit vorfand. Wieweit diese freilich sich bereits in Richtung auf den neuen Hs.-Typ der Randkatene entwickelt hatten, ist der Stelle nicht zu entnehmen ; denn das angegebene Mittel ist bereits angewendet für die relativ spärlichen und knappen Textvarianten im Codex Marchalianus.

g.) Randkatene und Randpsalter.

Aber diese Hypothese gäbe doch wohl höchstens eine akzessorische Erklärung und würde dem Phänomen nicht gerecht. Diese prachtvollen grossen Handschriften — und gerade die ältesten wie der Codex Zakynthius, die Hiob-Katene im Vatikan oder der Psalter Athos Laura Δ 70 = 446 — sehen garnicht aus wie Produkte einer Notsituation. Und wenn wir bisher versucht haben, den Buchtyp als Ausdruck des Zeitgeistes zu verstehen, so würden wir offenbar diesem Grundsatze untreu werden, wenn wir jetzt zu einer wirtschaftsgeschichtlichen Hypothese unsere Zuflucht nähmen, die wohl hier so wenig wie sonst hinreichen dürfte, um ein geistiges Phänomen zu erklären.

Ich glaube, ein anderer Weg führt zu einer sachgemässeren Deutung. Man vergleiche irgend eine typische Textkatene mit einer Seite aus einem illustrierten Psalter der sog. mönchischen Redaktion; etwa die ebenerwähnte Psalterkatene vom Jahre 967 vom Athos (1) mit einem Faksimile des Psalters Add. 19352 im Britischen Museum, geschrieben im Kloster Studion im Jahre 1066 (2). Man wird eine frappante Gleichartigkeit bemerken: einen Text, der nur einen kleinen Teil der Seite einnimmt, umgeben, im einen Fall vom Kommentar, im andern von Bildern. Diese Gleichartigkeit ist mehr als äusserlich. Denn diese Bilder geben — wie jeder, der sich mit dieser Psaltergruppe bisher befasst hat, sehen musste (3) — geradezu einen theologischen Kommentar zum Psaltertext, der den letzteren in ein Kompendium der theologisch-symbolistischen Doktrin jener Zeit verwandelt. D. h. dieser Randpsalter leistet mit seinen Bildern genau das, was die Randkatene mit ihrer Kommentarhäufung; nur ist der erstere offenbar auf ein weniger gebildetes Publikum berechnet (4). Diese Gleichartig-

(1) *Paleogr. Society*, I, 52

(2) *Ibid.* Tafel 53; *Reprints from illustr. Mss. in the British Museum*, Series 2, Tafel 26 u.s.w.

(3) Zuerst wohl der russische Archäologe Busslajew im Jahre 1875, den Kondakoff, *Hist. de l'art byz.* I, 167 erwähnt; ferner Kondakoff selbst, Brockhaus, *Die Kunst in den Athosklöstern*, 1891, S. 181, Tikkanen, *Die Psalterillustration im Mittelalter, Acta Soc. Scient. Fennicae*, 1903, S. 9, Gerstinger, *Griech. Buchmalerei*, 1928, S. 16, ibid. 72; u.s.w.

(4) Charakteristisch, dass der « aristokratische » Psalter Par. Gr. 139 dem

keit geht soweit, dass in manchen Handschriften genau so, vermittelst Zeichen oder Zahlen, vom Text auf das zugehörige Bild verwiesen wird, wie in den Katenen vom Text auf das Scholion (1), und dass Tikkanen es mit Erfolg unternehmen konnte, die oft nicht auf der Hand liegende Bedeutung dieser Bilder aus den Kommentationen der Kirchenväter zu verstehen, die in den Katenen gesammelt sind. Diese zwei Phänomene — Katene in Worten und Katene in Bildern — können nicht von einander getrennt werden. Und glücklicherweise ist die Herkunft des letzteren der beiden klar: Kondakoff (2) hat in glänzender und allgemein akzeptierter Beweisführung nachgewiesen, dass dieser « Randpsalter » auf das Kloster Studion zurückgeht: gerade die ältesten dieser Psalterien enthalten nämlich Bilder, die den Sieg des Johannes Studites und seiner Anhänger über die Bilderstürmer in einer Form verherrlichen, wie sie nur zur Zeit dieser Ereignisse denkbar ist. Auf das Kloster Studion führen wir also, mit den Randpsalterien, die Erfindung der Randkatene zurück.

Diese Annahme fügt sich gut ein in die Vorstellung, die man sich von der Tätigkeit und Richtung dieser Mönche bildet; sie steht in Parallele mit anderen Neuerungen, die mit mehr oder weniger grosser Sicherheit auf eben diesen Ursprung sich zurückführen lassen. Die Tätigkeit dieser leidenschaftlichen Vorkämpfer volkstümlicher Religiosität zeigt sich, wo immer wir sie greifen können, beherrscht von dem unbeugsamen und zielsicheren Willen: der einen, ihrer, Auffassung des Dogmas Verbreitung, Nachfoge und Sieg zu sichern. Dieser propagandistischen Tendenz (3) entspräche die Herausgabe uniformer theologischer Grundbücher, in denen dem Leser mit dem Text sogleich die autoritäre Auffassung und Ausdeutung in die Hände gegeben wurde: den Gebildeten in einer Auswahl gelehrter Kommentierung, dem Volk in eingängigen Bildern.

Text eine Katene beigibt: seine Vollbilder sowenig wie sein Kommentar sind auf die « Idiotai » berechnet.

(1) Beispiele z.B. bei TIKKANEN, *l.c.*, Tafel, V, 2, STRZYGOWSKI, *Denkschriften der Wiener Akademie der Wissenschaften*, Bd. 52, S. 91, Abb. 33.

(2) l. c. 167-186.

(3) Eine anschauliche Vorstellung von ihrem Schreibstubengrossbetrieb geben die Strafbestimmungen des THEODOR STUDITES für Mönche, die bei dieser Tätigkeit etwas versahen: MIGNE, *P.G.* 99, 1740.

Den Studiten wird ja auch, mit gutem Grund, die Erfindung der Minuskelschrift zugeschrieben. Diese handlichere, gegenüber der Majuskel leichter lesbare und schneller zu schreibende Schrift, die auf gleichem Schriftraum ziemlich den doppelten Inhalt unterzubringen gestattet, darf wohl ebenfalls als ein Vehikel studitischer Propaganda verstanden werden.

Endlich, die ekphonetische Notation. Das Verständinis dieses Systems hat soeben C. Höeg erschlossen (1). Der einzige Punkt, in dem ich glaube von ihm abweichen zu müssen, betrifft die Herleitung des Systems. Es ist hier nicht der Platz, dies näher zu begründen; ich glaube aber wahrscheinlich machen zu können, dass die Ausbildung dieser rhetorisch-musikalischen Interpunktion ebenfalls auf die Studiten zurückgeht (2). Es wäre noch ein analoges Phänomen: Normalisierung und Ausbreitung der einen dogmatischen Auffassung.

Wir sind also vor die Frage nach dem Ursprung dieser Randpsalterien gestellt. Sie enthalten gewiss so viel des Ursprünglichen und Zeitbestimmten, dass sie mit vollem Recht als eine Schöpfung des 9. Jahrhunderts gelten; obwohl viele ihrer ikonographischen Typen naturgemäss älter sind. Aber dieser Buchtyp: wurde er völlig neu für die Zwecke der damaligen Propaganda erfunden, oder ist er abgeleitet von bereits gebräuchlichen Formen?

Damit kommen wir auf das Gebiet einer lebhaften Kontroverse, das zu betreten ich gerne vermieden hätte. Aber eben die Umstrittenheit des Gegenstandes fordert wohl eine kurze Darlegung der eignen Meinung. Strzygowski (3) und Baumstark (4) glauben, diesen Buchtyp auf syrische Vorbilder zurückführen zu sollen. Leider erlaubt der zur Verfügung stehende Raum nicht, ihre Argumente im einzelnen zu referieren und zu diskutieren. Das Ansehen und die ausgebreitete Kenntnis der beiden Forscher gibt ihrer Hypothese Gewicht; sie ist denn auch allgemein angenommen und geradezu dogmatisiert worden (5). Doch muss ich gestehen, dass mir ihre

(1) Cf. oben S. 568 Anm. 3.

(2) Vgl. vorläufig: *Quantulacumque, Studies presented to K. Lake*, 1937, p. 188 ff., bsd. 199f. und 221.

(3) *Denkschriften der Wiener Akad.* Bd. 52, 1906.

(4) *Oriens Christianus* Bd. 5, 1905 und *Röm. Quartalschrift*, Bd. 21, 1907.

(5) S. z. B. O. Wulff, *Byzantinische Kunst* 1914, S. 516; Gerstinger, *l. c.*, S. 17 und 26, Dalton, *East-Christian Art*, 1926, S. 298 cf. 313.

Argumente nicht ganz ausreichend scheinen, um eine so weitreichende Hypothese ausreichend zu unterbauen; dass die von ihnen vorgelegten Facta auch andere, vielleicht einfachere Erklärungen zulassen. Das Unglück ist ja eben, dass es, soweit ich sehe, keine syrische Handschrift gibt, deren Text mit Randminiaturen illustriert wäre. Das Evangelium des Rabbula vom Jahre 586, das immer als eine Hauptstütze für diese Hypothese zitiert wird, zeigt überhaupt keine Illustrationen im Text. Dem Text sind aber eine Reihe von Vollbildern vorgebunden; diesen wieder voran gehen die reich ornamentierten Kanones-Tafeln, und diese haben Marginal-Miniaturen. Diese Miniaturen zeigen eine auffällige stilistische Gleichartigkeit mit denen der Randpsalter; stünden sie nur nicht neben einem vom Texte deutlich separierten Element, das von jeher aller Art von Ornamentierung ausgesetzt war — und gar gleichmässig zu dessen beiden Seiten! Ähnliches gilt von dem syrischen Evangeliar von Mar Anania (Bibl. Nat. Syr. 33) und der Peschitta Par. Syr. 341.

Und doch hat m. E. die Hypothese dieser Pioniere eine innere Wahrscheinlichkeit für sich, die vielleicht stärker für sie spricht als die vorgebrachten Einzelargumente. Deshalb scheint der Versuch angebracht, das von ihnen gestellte Problem von anderen Seiten zu beleuchten; vielleicht gelingt es, ihre These so auch dem Skeptiker wahrscheinlich zu machen.

Zwischen dem Randpsalter und allen andern illustrierten Büchern besteht, was den formalen Gesamteindruck der Buchseite angeht, ein Unterschied genau so fundamental wie zwischen der Randkatene und allen andern Textbüchern. Hier und nur hier ist die Aufgabe gestellt und gelöst, auf der einzelnen Seite aus Text und Miniatur eine künstlerische Einheit herzustellen, ebenso wie dort aus Text und Kommentar. Diese Aufgabe konnte überhaupt erst nach dem Übergang von der Buchrolle zum Codex auftauchen. Die Rolle gab offenbar für die Verbindung von Bild und Wort viel reichere Möglichkeiten, als die begrenzten Seiten des gebundenen Buches. So sehen wir denn auf ägyptischen Rollen Bild und Text in freiem Wechsel; und so gab es im römisch-griechischen Raum alle erdenklichen Zwischenstufen zwischen der normalen reinen Textrolle und reinen Bilderrolle. In mathematischen, technischen oder naturwissenschaftlichen Büchern waren die nötigen Illustrationen je nach Bedarf frei in den Text gestreut; Kalendarien, Fasten, Chroniken verbanden Tabellen mit Illustra-

tionen; Autorenbilder standen vor den Anfängen ihrer Werke, Scenenillustrationen unterbrachen die Textkolumnen von Dramen; in Bilderrollen wurden Auszüge aus dem zugehörigen Text geschrieben. Alle diese Möglichkeiten bot die Rolle; die Aufgabe, eine Seite als Einheit zu komponieren, stellte sie nicht. Der Übergang zum Codex brachte eine Änderung hierin zunächst ebenso wenig wie für die Überlieferung und Anordnung der Texte: Kosmas Indikopleustes malt seine Bilder an alle möglichen Stellen im Text, nur nie als Randminiaturen; die Purpurcodices der Bibel und die Dioskurides-Hss. setzen die Bilder unter den Text, bezw. neben ihn als Vollbilder. Noch die altertümlichen Bilder der Oktateuche von Smyrna und aus dem Serail schwimmen regellos zwischen dem Text. Vollends die abendländische Buchmalerei zeigt nicht die geringste Spur davon, dass man diese Aufgabe auch nur gesehen hätte. Wir müssen also wohl ausserhalb des Bezirkes der klassischen Welt einen Einfluss aufzuspüren suchen, der die neue Aufgabe und Möglichkeit der Buchseite als künstlerischer Ganzheit zu begreifen, benutzen und gestalten befähigte. Und dieser Einfluss kann ja denn nur vom Orient ausgehen.

Es gibt immerhin einige wenige Residuen, die diese Vermutung stützen. Das erste ist die sog. Alexandrinische Weltchronik, jene illustrierte Bearbeitung der Chronik vom Jahre 354, die Adolf Bauer mit Strzygowski herausgegeben hat (1). B. schreibt dieses Buch und seinen Archetypus, mit unwidersprechlichen Argumenten, koptischen Mönchen des beginnenden 5. Jahrhunderts zu. Das nur in sehr kümmerlichen Fragmenten erhaltene Buch ist vielleicht aus einer Rolle abgeschrieben; jedenfalls drängen sich in den Fragmenten der Listen der Monate, Inseln, Provinzen und Propheten die schwerfällig barbarischen Illustrationen in ziemlich regelloser Weise, etwa wie auf alt-ägyptischen Bilderrollen. Dagegen aber zeigt der eigentliche Chroniktext (2) — soweit erhalten — regelmässig den Text in der Mitte, die Bilder an den Rändern, in einer Weise, die der der Randpsalterien nicht unähnlich ist (3).

(1) *Denkschriften der Wiener Akademie*, Bd. 51, 1906.

(2) l. c. Tafel 4-6.

(3) So steht dort (T 6 verso) neben dem Text der siegreiche Patriarch Theophilos (mit Heiligenschein) sehr ähnlich über dem besiegten Sarapis wie in vielen Psalterien (z.B. *Tikkanen* S. 82, Abb. 85, WEITZMANN, *Byz. Buchmalerei* 1935, Abb. 371) Nikephoros über dem Ikonoklasten Iannes.

Das zweite Argument gäbe der bereits erwähnte Rabbulacodex. Diese Miniaturen neben den Kanones scheinen ja eigentlich da, wo sie stehen, nicht ursprünglich. Warum wurden gerade hier Scenen aus dem A. T. und N. T. angebracht, die durch symbolische Beziehungen miteinander gekoppelt sind? Warum steht z. B. David, Christus gegenüber, neben einer Kanones-Tafel? Ihren originalen Platz hätten solche Miniaturenpaare doch wohl eher neben dem Text, etwa der Königsbücher oder des Psalters.

Die dritte und letzte Instanz, die ich anzuführen vermag, stammt aus den durch Le Coq in Turfan gefundenen manichäischen Hss. Hier sehen wir eine Seite als Einheit konzipiert, mit dem Text in der Mitte, Ornamenten und figürlichen Bildern ringsherum. Le Coq datiert dieses Fragment ins 8. - 9. Jahrhundert (1). Welcher Art Zusammenhang zwischen diesen Fragmenten und den byzantinischen Randpsalterien besteht, ist schwer zu sagen; jedenfalls kann keins vom anderen direkt abhängig sein: dass sie aber ganz unabhängig von einander seien, möchte man, bei einer so eigenartigen Übereinstimmung, auch kaum annehmen. Le Coq wollte seinen Fund (der stilistisch völlig unabhängig ist von chinesischem Buchwesen) zurückführen auf den Einfluss einer « alt-griechischen Schreibstube ». Was für einen problematischen Begriff er damit umschrieb, war dem grossen Forscher wohl nicht ganz gegenwärtig. « Altgriechisch » kann die Voraussetzung für diesen Buchtyp jedenfalls nicht sein. Aber die prinzipielle Verwandtschaft mit dem hochbyzantinischen Randpsalter erweist doch wohl irgendeine Verbindung zwischen den Vorfahren dieser beiden Buchgruppen. Ich wage keine Vermutung darüber, ob das syrische Buchwesen beeinflusst worden sei von dem der Manichäer (deren Bücherluxus Augustin geisselt) oder umgekehrt. Aber die Existenz von Randillustrationen in syrischen Büchern der frühbyzantinischen Zeit wird doch durch diese Coinzidenz recht wahrscheinlich.

So sehen wir denn am Rande der klassischen Welt, die sie nicht kannte, die Marginal-Illustration der als Einheit gefassten Buchseite zu verschiedenen Zeiten und an verschiedenen Stellen sich andeuten: bei den koptischen Mönchen des frühen 5. Jahrhunderts, bei den syrischen des späten 6. — beide sind Monophysiten! —

(1) Le Coq, *Chotscho*, 1913, Tafel 5, oder ders. *Die manichäischen Miniaturen*, 1923, Tafel 8.

und bei den Manichäern des 8. - 9. Im 9. Jahrhundert sehen wir sie in Byzanz sich durchsetzen. Hellenistisch-griechisch ist sie nicht; auch das mittelalterliche Abendland, bei all seiner herrlichen Miniaturenkunst, hat doch nie die Aufgabe ergriffen, aus Wort und Bild die Einheit der Buchseite zu komponieren. Dazu bedurfte es offenbar eines fundamental anderen Verhältnisses zum Bild und zum Wort. Im Orient vereinen sich beide in der gemeinsamen höheren Wahrheit des Symbols. Da ist das chinesische Gedicht berechnet auf den Bildeindruck der kalligraphischen Buchseite ebensosehr wie auf den des Wortes (1). Auf den manichäischen Fragmenten bemerkt man — neben der obenerwähnten — viele andere Arten freier Verbindung von Wort, Ornament und Bild. Besonders der mohamedanische Kulturkreis liefert — obwohl später — instruktive Parallelen (2).

Die Mentalität des Ostens enthielt also offenbar die speziellen Voraussetzungen für Erkennen und Lösen der dem Abendland fernliegenden Aufgabe. Belegen konnten wir das im Vorigen nur mit erheblich jüngeren Dokumenten — ältere orientalische Bilderbücher sind eben nicht erhalten. Aber in verschiedenen Andeutungen sahen wir doch diese Geisteshaltung und die durch sie ermöglichte Lösung des Miniaturen-Problems schon in dem vorausgehenden Jahrtausend sich abzeichnen : Andeutungen, von denen man die byzantinischen Randpsalterien schwer trennt. Und die Randminiatur zieht den Randkommentar mit sich. So scheint allerdings die Vermutung zulässig : dieser Buchtyp wird orientalisch sein.

Wem der vorgeführte Wahrscheinlichkeitsbeweis unzuverlässig scheint, der wird — sofern er im übrigen die vorgeführten Deduktionen billigt — sich begnügen müssen mit der Annahme, dass die Randkatene zusammen mit dem Randpsalter dem Kloster

(1) O. Sirén, *Histoire de la Peinture Chinoise*, I 1934, 2. Kapitel und Ferguson, *Chinese Painting*, p. 184.

(2) Ich entnehme einige Beispiele aus Sarre u. Markus, « *Meisterwerke mohamedanischer Kunst* », 1912, und « *Propyläen-Kunstgeschichte V* ». Verbindung von Wort und Ornament z. B. Sarre T. 3, 7 und 10 (persischer Koran von 1306), ib. 41a = Prop. 510 (Koran aus Spanien, 15. Jahrhundert). Text umgibt katenenartig das Bild : Sarre, T. 11 und 12 (persisch xiv. Jahrhundert) ; das Ornament ebenso den Text in den Dichterhss. Sarre Tafel 31 und Prop. 523. Oder man sehe die vollendete Verbindung von Ornament und Wort in dem türkischen Prachtkoran Sarre Tafel 35 f., vgl. Prop. 512.

Studion entstammt ; wer ihn für ausreichend hält, wird in der rekonstruierten Entwicklung ein kleines doch charakteristisches und fortwirkendes Dokument eines welthistorischen Faktums erblicken : ein Symptom für das Einströmen orientalischen Geistes in Byzanz während des Bilderstreites und nach ihm. Mit ihren Hymnen und Bildern, ihrer Gottesdienstordnung und ihrer ganzen Theologie, hätten die palästinensischen Mönche das Prinzip der Randminiatur nach Konstantinopel gebracht, und dort daraus den Randpsalter und die Randkatene entwickelt ; die beide, jedes in anderer Art, so grosse historische Wirkung übten.

Die Randkatene endlich hätte als Vorbild gedient für unsere « hochbyzantinische Scholienhandschrift ».

Die ältesten Klassikerhandschriften dieses Typs sind 100 bis 200 Jahre jünger als die ältesten geistlichen derartigen Handschriften.Das bestärkt in der — an sich wahrscheinlichen— Annahme, dass die geistlichen Katenenhandschriften für jene das Vorbild abgaben (1).

h.) Abschliessendes zum byzantinischen Randkommentar.

Endlich sei ein gewisser Unterschied der beiden Handschriftenklassen nicht verschwiegen : die meisten Randkatenen rücken den Grundtext an den Innenrand ; in vielen Klassikerhandschriften dagegen wird auch dieser für den Kommentar verwendet. Die Bevorzugung des Aussenrandes für Anmerkungen — ganz natürlich bei gebundenen Büchern, und (was die Rolle anlangt) bei Menschen die von links nach rechts schreiben — geht ins Altertum zurück (2). Es fehlt nicht an Klassikerhandschriften, die ebenso verfahren ; ausser den oben (S.572 f.) aufgeführten sehe man z.B. auch die Hermogenes-Handschrift Paris. 1983 aus dem 10. Jahrhundert (3). Und ganz allgemein wird auch in Klassikerhandschriften der Aussenrand vorzüglich für den Kommentar verwendet ; und zwar desto mehr, je älter die Handschrift ist. Der Ven. Marc.

(1) Nicht nur für diese. Auch die « Basiliken », die Gesetzsammlungen der mazedonischen Zeit, sind in der Form von Randkatenen geschrieben (Devreesse, *l. c.*, 1086).

(2) Vgl. Crönert, *Berliner Kassikertexte*, V, 2, p. 5.

(3) Abgebildet bei H. Omont, *Les plus anciens mss.* T. 32 sowie in Rabes Ausgabe.

der Ilias lässt den Innenrand fast völlig unbeschrieben und rückt den Text an ihn heran ; sonach gibt auch er auf vielen Blättern, die reichlich Scholien enthalten, das Bild der « Randkatene » ; ähnliches gilt vom Ravennas des Aristophanes, soweit dessen bequemer Schreiber nicht Scholien fortliess, und in geringerem Mass vom Laur. des Sophokles. Der Venetus des Aristophanes dagegen — um ein Jahrhundert jünger als diese — verwendet ziemlich regelmässig auch den Innenrand ; aber selbst in ihm bleibt der Aussenrand Hauptträger des Kommentares. Die gleiche Entwicklung kann man an den Randpsalterien verfolgen. Grundsätzliche Bedeutung hat der Unterschied nicht : im aufgeschlagenen Buch gibt die *Doppel*seite, mit den zusammenstossenden Textstücken im Zentrum, das gleiche Bild, wie in den jüngeren Hss. die Einzelseite, deren jede ihr Textstück in gleicher Weise umrahmt. Übrigens gibt es — selten — auch Katenenhss., deren Innenrand gleichfalls Kommentar trägt (1). Es scheint eine jüngere und sekundäre Form zu sein.

Ich stelle mir also vor, dass die Kirchenfürsten, die im 9. Jahrhundert in humanistischem Eifer sammelten und überlieferten, was irgend Klassisches noch zu finden war, dafür das ihnen geläufige Vorbild der Randkatenen befolgten (2), und dass diese bis dahin ungebräuchliche Methode vollständiger Randausnutzung nach und nach auch auf Texthandschriften des alten Typs angewendet wurde, die den Text mehr in die Mitte der Seite rückten. —

Die hier vorgetragene Hypothese über den Ursprung der byzantinischen Scholienhandschriften und Randkatenen erhält eine Stütze dadurch, dass die in solchen Handschriften überlieferten Sammlungen von erklärendem Material oft garnicht zu dem Text passen, um den sie herum gelegt sind : die Vereinigung ist sekundär. Die also durch Übertragung auf Handschriftenränder ersetzten Hy-

(1) S. Vitelli-Paoli, Tafel 26, vgl. Devreesse, *l. c.*, 1090 ; und das Faksimile des Monac. 9 bei E. Linde, *Die Oktateuch-katene...* 1902.

(2) Es gibt keine solche Klassikerhandschrift in Unciale ; wohl aber von Dionysios Areopagita den bei Vitelli-Paoli T. 17 abgebildeten Laurentianus. Er ist in Form einer zweispaltigen Bibelhandschrift mit Katenen geschrieben ; der Text in schräger, der Randkommentar in aufrechter Majuskel. Ein jüngerer Vertreter des gleichen Typs ist der Gregor von Nazianz *ib.* T. 33 und der wohl noch etwas jüngere *ib.* T. 35 und 43 ; beide geben nur die Scholien in Majuskeln. Alle drei sind gewiss älter als alle Klassikerhandschriften des Typs.

pomnemata gingen normalerweise verloren (1) : deshalb haben wir keine alten griechischen Textkatenen und wenig alte Grammatikerhypomnemata. Aber z.B. für die « scholia Didymi » und die grossen Mathematiker-Kommentare (s.o. S. 557) und so viele lateinische in Sonderbüchern erhaltene Scholien (z. B. die « expositio Sergii grammatici in bocolicon » im cod. Bern. 363, scl. IX) wird die Auffassung, sie seien im frühen Mittelalter von Handschriftenrändern in diese Bücher erst übertragen worden, einer Nachprüfung bedürfen (2).

Was bisher dargelegt wurde, bleibt gewiss in mancher Einzelheit hypothetisch. Für wichtig darf man aber wohl ansehen : die grundsätzliche Gleichartigkeit in der Vereinigung, auf den gleichen Blättern, von christlicher Katene und Bibeltext einerseits, von wissenschaftlichem Kommentar und klassischem Text andrerseits und, endlich, von Psalmentext und Randminiatur. Diese Phänomene können nicht unabhängig von einander zu weit verschiedenen Zeiten aufgetreten sein. Was die Klassikerhandschriften anlangt, so verwiesen die verschiedensten Indizien den Übergang zu diesem Buchtyp ins 9.-10. Jahrhundert.

Danach darf wohl soviel jetzt immerhin für gewiss gelten : der Aristophanes-Archetypus, den White rekonstruiert hat — ein um 600 Jahre verjüngter, bereicherter und verschönter Venetus — solch ein Buch kann im 4. Jahrhundert nicht existiert haben (3).

(1) « It is hard to resist the conclusion that the scribes usually destroyed their exemplar when they had copied the sacred books », so folgert K. Lake in *Harv. Theol. Rev.*, XXI, 1928, p. 349 aus ganz anderen Prämissen.

(2) Wilamowitz macht in seinem *Pindaros*, p. 376, Anm. 1 die Konjektur, dass ein bestimmter kleiner Satz in den Wortlaut der Scholien zu P. V 1 « vom Rande eingedrungen » sei. Damit setzt er voraus, dass die Scholien als eigenes Buch, nicht am Rande des Pindartextes, überliefert wurden ; und das in einem recht späten Stadium der Überlieferungsgeschichte.

(3) Je älter solche Klassikerhandschriften sind desto grösseren Raum müssen sie notwendig brauchen, um einen gegebenen gleichen Kommentar neben dem Text unterzubringen. Was im Venetus des Aristophanes, in winziger Minuskel, mit vielen Kürzungen, auf relativ schmalen Rändern untergebracht ist, hätte 100 Jahre früher, in der etwas grösseren, an Kürzungen armen Klein-Unziale des Ravennas, fast den doppelten Raum eingenommen (die Ravennas-Scholien sind bekanntlich gut um die Hälfte knapper als die des Venetus). Der Cod. Zakynthius bringt auf seinem unteren Rand 6 Zeilen à 60 Buchstaben unter, der Vaticanus 504 des Dionysios Areopagita vom Jahre 1150 (Cav. Lietzmann T. 28) 13 Zeilen à 140 Buchstaben. Findet sich Grund, den Ar-

Und doch scheint es einen gemeinsamen Archetypus aller Aristophanes-Handschriften gegeben zu haben. Wir wollen im folgenden zu zeigen versuchen, dass er der Zeit des Arethas angehörte.

3.) Textgeschichte des Aristophanes in frühbyzantinischer Zeit.

White hat ganz recht gesehen, wenn er der früh-byzantinischen Zeit (etwa von Konstantin bis Justinian) eine besondere Bedeutung in der Überlieferungsgeschichte des Aristophanes zuschrieb. Zwar sind nicht alle Zitate beweisend, mit denen er (1) ein Neu-aufleben des Interesses für Aristophanes im 4. - 5. Jahrhundert belegt ; z. B. wenn Orion in seinem Lexikon (2) fünfmal, in seiner Anthologie (3) zweimal Aristophanes zitiert, so beweist das nichts für Orions Lectüre, sondern für seine Quellen (4). Was könnte man sonst alles aus den Zitaten bei Stobaeus schliessen ! Und vor allem muss man bedenken, dass ein gewisser « Zitatenschatz » mit der rhetorischen Bildung übermittelt wurde ; seine Anwendung beweist nicht Lektüre der zitierten Autoren (5).

chetypus des Aristophanes ins 9. Jahrhundert zu datieren, so muss er in der Raumverteilung einer Katene wie Wattenbach T. 10, bzw. einer Klassikerhandschrift wie dem Hesiod Paris. 2771 geglichen haben — anders wäre die Menge antiker Gelehrsamkeit damals nicht unterzubringen gewesen.

(1) *l. c.* S. 65 f.

(2) d. h. in dem auf seinen Namen gestellten Exzerpt, ed. Sturz.

(3) Ed. Schneidewin in *Coniect. crit.*, Göttingen 1839, dann Meineke im 4. Band seines Stobaeus.

(4) Alle Aristophanes-Zitate im Lexikon des Orion stammen aus grammatischen Vorlagen ; nur die Glosse *'Αχαιὰ* entnimmt er einem Hypomnema zu den « Acharnern ».

(5) Charakteristisch dafür das Scholion zu Hermogenes IV 168W. : « wenn man Perikles « *'Ολύμπιος* » nennt, führe man dazu Aristophanes an, welcher die Aspasia « Hera » nenne ». Das steht aber nicht bei Aristophanes, sondern bei Kratinos (und Eupolis ?) s. Meineke, *Fragm. Com.* II, 1, 149, Suidas s. v. *'Ασπασία.* Also nichts von Lektüre, sondern flos orationis aus dem rhetorischen Herbarium. So kann man auch nicht annehmen, Themistius habe Eupolis gelesen, wenn er, entsprechend dieser Vorschrift, von der *πειθὼ* auf den Lippen des Perikles spricht (Or. II 37b = S. 45 Dind.) oder wenn er das Eupolideische *ἐκ δέκα ποδῶν αἱρεῖν* zitiert (Or. XXVII 339c = S. 409, 20 Dind.) ; noch auch, wenn er (Or. VIII 110b = S. 131, 23 Dind.) die trotz dem Widerspruch

Beweiskräftig sind aber Zeugnisse wie das des Libanius in seiner « Autobiographie » (1), der als ganz selbstverständlich erwähnt, wie sein Lehrer die « Acharner » exponiert ; und des Themistius, der (2) Aristophanes neben Demosthenes als Objekt rhetorischer Unterweisung bezeichnet. Unter den Zitaten bei Themistius und Julian (3) ist auch mindestens je eines (4), welches eigene Lektüre ausser Frage stellt. Dazu kommt das plötzliche Auftauchen zahlreicher Aristophanes-papyri in dieser Epoche, gegenüber ihrem fast völligen Fehlen in der voraufgehenden Zeit.

Nun ist längst beobachtet worden, dass die uns erhaltene *Auswahl* bereits im 4. - 5. Jahrhundert alles darstellt, was von Aristophanes erhalten war. Alle 15 Papyri jener Zeit (z.T. mit Resten von mehreren Stücken) liefern Fragmente nur aus den erhaltenen Dramen (5) ; Orion (6), Libanius, Themistius, Julian zitieren ausschliesslich diese ; ja, in den neun Bänden von Walz « Rhetores Graeci » findet sich, unter 31 Aristophanes-Zitaten, keines aus einem verlorenen Stück (7). Wir sagten schon, dass diese Zitate grossenteils Argumente abgeben für eine frühere Zeit als die ihrer Autoren. Bekanntlich haben Schneider, Wilamowitz u. A. den *Symmachos* für den Urheber dieser Auswahl gehalten. Dass Symmachos

des Erastothenes (s. Cic. Att. VI, 1) oft (z.B. von Platonius « *π. διαφ. κωμ.* » S. 4, 19 Kaib., und Tzetzes ib. S. 28 § 105) zitierte Anekdote von seinem Tod anführt. Ebensowenig liesse sich Lektüre der « Ritter » nachweisen, nur aus der Anspielung auf den vielzitierten Vers 542 in der VIII. Rede (S. 135, 28 Dind., vgl. oben S. 644 Anm. 2). Dies gegen White.

(1) Or. I, 9 = I S. 85,4 F.

(2) S. 350, 14 Dind. vgl. White *l. c.* S. 65.

(3) Zusammengestellt von Schwartz, *Philol.*, 51, S. 639 ; vgl. White S. 66. Irrtümlich gibt White S. 66 an, Julian zitiere in Brief 24 Hertl. (= 23 Herch. = 180 Bid.) ein verlorenes Stück (fg. 587 K = Mein. II, 1180). Dieser Brief ist unecht ; der Rhetor, welcher ihn fälschte, wird das Zitat, das bei Athenaeus 14, 625F wiederkehrt, dem rhetorischen « Zitatenschatz » verdanken.

(4) Themistius XVI 206b = S. 251, 19 Dind. ; Julian Conviv. 310b = S. 398 Hertl.

(5) Und zwar finden sich Fragmente : der « Wolken » 5, der « Ritter » 3, « Frösche » und « Frieden » je zwei, « Acharner », « Wespen », « Plutos » und « Lysistrata » je eins ; « Thesmophoriazusen » und « Ecclesiazusen » fehlen bisher.

(6) Dass Orion s. v. *Δαιταλεύς* nach älterer grammatischer Vorlage den aristophanischen Dramentitel anführt, wird man nicht als « Zitat » bewerten.

(7) Das hat, in Anbetracht der grossen Zahl, eine gewisse Beweiskraft, wenngleich manche Zitate mehrfach (in Parallelfassungen) wiederkehren, und manche der von Walz abgedruckten Schriften ganz späten Ursprungs sind.

keine Ausgabe, sondern, wie Didymus, nur Hypomnemata geschrieben hat, wird heute wohl allgemein angenommen (1); aber auch abgesehen davon teile ich Rutherfords, White's, Boudreaux' Skepsis gegen diese hochgesteigerte Vorstellung von dem — gewiss sehr erheblichen — Einfluss des Symmachos (2). Mir würde wahrscheinlicher vorkommen, wenn Symmachos die Stücke kommentiert hätte, welche die Schule zu seiner Zeit normalerweise traktierte, als dass seine Auswahl für die Schule sollte massgeblich geworden sein; obenein hat ja aber Symmachos offenbar nicht nur die uns erhaltenen, sondern auch andere Aristophanes-stücke kommentiert (3). Jedenfalls hat sich die Auswahl im *Schulbetrieb* allmählich herauskristallisiert; Athenaeus scheint unter den Letzten gewesen zu sein, denen noch der ganze Aristophanes erreichbar war; während gewiss schon zu seiner Zeit die Schule sich auf eine allmählich enger werdende Auswahl beschränkte.

Für die *Scholien* dieser Auswahl-stücke lehren die Papyri: in frühbyzantinischer Zeit war so gut wie alles das vorhanden, und nichts Wesentliches mehr, als uns die Handschriften bieten (5); dies aber oft in reinerer und reicherer Fassung (6). Unsere Analysen führten bei wissenschaftlichen Kommentaren oft auf Didymus

(1) Herodian II p. 945, 5 L. verwertet eine Beobachtung, die Symmachos in einem Kratinos-Hypomnema mitgeteilt hatte. — Van Leuwen (*Proleg.* 266) glaubt freilich — nach Wilamowitz — an eine *Ausgabe* des Symmachos mit Randscholien, und dabei schreibt er ihn dem 1. Jh. zu!

(2) Dass die kritischen Meinungen der *ὑπομνηματισταὶ* ohne Einfluss auf den Bestand der überlieferten Texte blieben, zeigt die Überlieferungsgeschichte des Homer und des Hippokrates (s. Mewaldt, *Hermes*, 44, 126).

(3) Mindestens die *Ὀλκάδες* (schol. Av. 1283, Lys. 732). Wilamowitz, *Einleitung*, S. 181, Anm. 114 führt andere an; die Gründe dafür sind aber stark erschüttert durch Rutherford III S. 37 ff.

(4) Ich will nicht durch Wiederholen verschlechtern, was Wilamowitz in den betreffenden Abschnitten seiner « Einleitung » über den Zusammenhang dieser Erscheinung mit der allgemeinen Kulturentwicklung der ausgehenden Kaiserzeit gesagt hat.

(5) Es ist fast unbegreiflich, wie White (*Scholia in Ar. Aves*, Einl., S. 76) sagen konnte: Connexion with our archetype cannot be claimed for the scholia either in the Oxyrrhinchus-fragment (zu den « Acharnern », s. o. S. 658) or in any of the three just cited (nämlich zu eq. 84, s.o. S. 659 ff., zu nub. 1372 ff., s. o. S. 685, und av. 1057, ff., s. o. S. 686).

(6) Das lehrt — ausser den Papyri — auch Orion s.v. *Ἀχαιά*; der aber Didymus schon durch einen Vermittler benutzt,

zurück ; seine Hypomnemata bildeten offenbar wie so oft so auch für die Aristophaneserklärung das Grundelement. Aber er ist hier keineswegs so rein erhalten, wie z.B. zum Pindar oder zum Oedipus auf Kolonos, oder wie Theon zu Theokrit oder gar zu Apollonios ; sein Material ist, wie wir sahen, nicht nur viel stärker gekürzt, sondern mit vielem Späteren — z.B. aus attizistischer Lexikographie — versetzt. Deshalb muss jedes Aristophanes-scholion für sich geprüft werden. In diesem Zusammenhang erhält das Ergebnis unserer Analyse des Themistokles-Scholions (1) Bedeutung : im 4. Jahrhundert lag der Kommentar des Symmachos noch vor ; damals wurde er von einem Kommentator benutzt, und dadurch uns die betreffende Bemerkung des Symmachos erhalten. Nicht minder wichtig, dass in dieser Zeit Kommentatoren noch eigene Erläuterungen mit Hilfe der bescheidenen ihnen vorliegenden Hilfsmittel zusammenstellten. Beides stimmt zu dem, was besonders Reitzenstein (2) über die Arbeitsweise der damaligen Grammatiker feststellt. Es war nicht viel, was damals noch übrig war von alexandrinischer Wissenschaft ; ein altes Dichter-hypomnema war ein Schatz. Charakteristisch dafür dünkt mich die Formel « *οὕτως εὗρον ἐν ὑπομνήματι* » (3). Man halte dagegen den behäbigen Besitzerstolz, mit dem Didymus für eine schwierige Stelle (4) aus dem reichen Bestande seiner Bibliothek entnimmt, was ihm dienen kann (« *ἐπιστῆσαι οὖν ἄξιον λαβόντας καλὸν ἀντίγραφον* »), um die bescheidene Entdeckerfreude dieses « *οὕτως εὗρον* » und der vielen ähnlichen Hypomnema-Zitate in unseren Scholien zu spüren (5). Orion, der für sein Lexikon u.a. Hypomnemata zu Homer, Sappho, Anakreon, Aristophanes, sowie Theon zu Theokrit benutzt, hat diese Formel wohl ein Dutzend mal (6) ; mit derselben

(1) Eq. 84, s. o. S. 659 ff.

(2) *Gesch. d. Etym.* S. 208 ff.

(3) Pax 758. Cf. Tacitus Ann. IV 53, 3 mit Fourneaux' Anmerkung.

(4) Zu Soph. Oed. Col. 1560.

(5) Damit soll natürlich nicht gesagt sein, dass nicht auch in anderer Zeit einmal jemand « *οὕτως εὗρον* » sagen konnte.

(6) F. Ritschl in *De Orione et Oro, Kl. Schr.* I, 617 ist durch seine (heute überholte) Hypothese über die Entstehung des Orion-Lexikons genötigt zu der Annahme: Orion habe diese ganze Formel bereits seinen Quellen entnommen ; er begründet seine Vermutung damit, man habe schlecht ohne Verbum sagen können « *οὕτως ἐν ὑπομνήματι* ». Aber so steht es z.B. Etym. Magn. 690,11, vgl. schol. Ar. Av. 281 und die Zusammenstellung Dindorfs bei Dübner,

Formel wird (m. E. in der gleichen Zeit) im schol. Il. X 398 die « *Τετραλογία Νεμεσίωνος* » zitiert. Wenn wir also auch nicht die gewagten Folgerungen billigen, die O. Schneider an sie geknüpft hat : als Zeugnis für die Benutzung älterer Kommentare in frühbyzantinischer Zeit darf wohl, nach den angeführten Parallelen, auch sie gelten. Auf eine für die Folgezeit entscheidende Redaktion des älteren Erklärungsmaterials am Ausgang des Altertums führt ja die Textgeschichte auch vieler anderer Autoren, z.B. des Sophokles, Theokrit, Apollonius Rhodius, Terenz, Vergil, Juvenal ; un dwie für das Lexikon des Orion, so haben auch für die Homercpimerismen Dichterkommentare als Material gedient.

Und zwar haben die Benutzer offenbar, mit Hilfe der alten, *neue Hypomnemata* hergestellt. Uns ist zu Aristophanes kein solches erhalten — kein Wunder, da von ihnen natürlich nicht viele Abschriften genommen wurden. Suidas zitiert aber z.B. verschiedene Dichterkommentare des Grammatikers Horapollon (sogar zu Alkaios — natürlich auf Grund eines alten Hypomnema) (1) ; zu Pindar, Arat, Kallimachos sind uns Reste von solchen erhalten (s. S. 546 Anm. 1). Die Existenz später Hypomnemata auch zu Aristophanes erschien wahrscheinlich wegen der Lemmata in dem oben besprochenen « Wolken »-papyrus ; ferner aus der Analyse des Themistokles-Scholions (eq. 84) : was wir da an Vorlagen der verschiedenen Scholien rekonstruiert haben, muss umfangreicher gewesen sein, als dass es auf dem Rand von Text-Handschriften, wie sie damals waren, hätte Platz finden können. Beweisend ist schliesslich die Tatsache, dass es ein Hypomnema des *Phaeinos* gab ; denn wie « *τὰ Λιδύμου, τὰ Ἀριστάρχου* » im Homer, « *τὰ Συμμάχου* » im Aristophanes, « *τὰ Λουκίλλου* » etc. im Apollonios, so muss auch « *τὰ Φαείνου* » in den Subscriptionen des Venetus einen Kommentar bezeichnen ; und die Gründe, die Wilamowitz für späte Datierung dieses Ignoranten anführt (2), sind m.E. unwiderleglich.

S.VII, Anm. 2. — Ausserdem schliesst die Zitiermethode des Orion Ritschls Hypothese aus.

(1) Nach Reitzenstein, *Gesch. d. Etym.* S. 209, Anm. — Vgl. auch Suidas s. v. *Εὐάγριος, Εὐγένειος, Εὐδαίμων, Ὑπατία.* Oder man denke an die verschiedenen grossen Kommentare des 5. und 6. Jh. zu den klassischen Mathematikern.

(2) *Einleitung*, p. 1 82.

Eben in jener Zeit aber — das lehren die Papyri — wurden Bemerkungen aus solchen Hypomnemata auch, ausführlicher oder kürzer, direkt oder durch Mittelglieder, gelegentlich als *Randscholien* in Texthandschriften übertragen.

Bei sorgfältigen Abschriften konnte auch einmal die Herkunft solcher Randscholien in einer Subscriptio angegeben sein ; z. B. für den Codex, der das zweite Themistokles-scholion enthielt, war eine Subscriptio « *παραγέγραπται ἐκ τῶν Συμμάχου καὶ ἄλλων τινῶν* » am Platze ; unter einer Handschrift, die für ihre Anmerkungen den — notwendig unselbständigen — Kommentar des Phaeinos benutzte, durfte stehen « *παραγέγραπται ἐκ τῶν Φαείνου* » (1). Öfter aber wird man, zufrieden, irgendwelche Erläuterung beschafft zu haben, solche Unterschrift sich gespart haben ; zumal bei Handschriften, die ihre Anmerkungen nicht direkt einem Hypomnema entnahmen, sondern — was natürlich geschehen konnte — einfach eine andere kommentierte Handschrift ausschrieben.

Denn diese Handschriften — das darf man nicht vergessen — dienten praktischen Zwecken (2). Sie gaben Scholien, um dem Leser das Verständnis des Textes zu erleichtern ; nicht aber, um ein Hypomnema in möglichst reiner Fassung zu überliefern. Wem an einem solchen lag, dem stand ja damals noch frei, sich eine Abschrift davon zu beschaffen.

Es ist eine primitive, doch lebendige Aktivität, die solche Überlegungen vor die Phantasie bringen. Es bestätigt sich, was Rutherford mit überlegenem Geschmack und geschichtlichem Sinn über die Entstehung der Scholien lehrte: sie sind, in ihrem heutigen Zustand, Reflex und Produkt des Schulbetriebes der frühbyzantinischen Zeit. Und wenn die Papyri auch (soweit ihre Herkunft feststeht) aus bekannten Gründen aus Ägypten stammen, so werden wir das Zentrum dieses Betriebes doch, mit White, an den Schulen und (seit dem 5. Jh.) an der Universität in Konstantinopel suchen. Von dort dürfte eine Welle des Interesses für Aristophanes ausgegangen sein, die u. A. bis Ägypten (Alexandria !) schlug. Wenn wir annehmen, dort sei Aristophanes in den voraufgegangenen Jahrhun-

(1) Und solche Subscriptio konnte in späteren Abschriften mit abgeschrieben werden, wie so oft, z.B. im Apollonios, im Sinaiticus und Marchalianus der Bibel und den Mavortius-Handschriften des Horaz.

(2) Gegen White, p. 64.

derten weniger als in anderen Regionen der antiken Kulturwelt Gegenstand des Interesses, der Lektüre, des Unterrichts gewesen, so gewännen wir eine Hypothese, die das Zurücktreten von Aristophanes-papyri in der älteren Zeit, und ihre Häufigkeit seit dem 4. Jh. begreiflich machen könnte (1).

Da das gelehrte Material für diese Studien — wie gesagt — sehr bescheiden war, würde eine weitgehende Gleichartigkeit in der Kommentierung verschiedener Handschriften der gleichen Zeit nicht auffallen. Aber eine wörtliche Übereinstimmung von Papyrus und erhaltenen Handschriften, wie wir es z.B. gerade bei den beiden « *οὐκ-ἀργῶς*-Scholien » feststellten, ist freilich nicht aus der Monotonie des Schulbetriebes allein zu erklären : sie setzt, als gemeinsamen Ursprung, einen erst im Beginn dieser Epoche verfassten schulmässigen Grund-Kommentar voraus ; und man wird annehmen, dass die Tätigkeit der *γραμματικοὶ* sich im Vorlesen dieses Kommentars so ziemlich erschöpfte (2). Auf einen solchen Kommentar führen schliesslich alle unsere Analysen zurück. Wir haben aber auch gesehen : die bequeme Hypothese : dieser einen Vorlage seien eben die Scholien in Papyri und Handschriften einfach entnommen — diese Hypothese ist in vielen Fällen nicht erlaubt ; und ganz ausnahmsweise nur ist uns ein Material erhalten, welches ermöglicht, Zwischenglieder und Verästelungen der Überlieferung zu rekonstruieren.

Diese unbequeme Kompliziertheit ist eine Folge davon, dass wir es hier nicht mit einer einfach mechanischen Übermittlung zu tun haben ; sondern dass wir das, was uns da überliefert ist : den grossen Dichter samt seinen kleinen Exegeten, einer wohl vielfach kleinlichen, doch lebendigen Bemühung verdanken. Dem entspricht, dass eine kommentierte Handschrift jener Zeit längere oder kürzere Scholien bieten konnte, und reicher oder dürftiger Erklärungen liefern ; auch mochten gelegentlich Varianten der Erklärung für die gleiche Stelle angemerkt sein. Nur eins ist ausgeschlossen : diese Handschriften konnten nicht die gleiche Erklä-

(1) Falls es sich nicht einfach um einen Zufall handeln sollte, den spätere Funde korrigieren könnten.

(2) Siehe Busse, praef. in *Olympiodori Prolegomena*, Berlin, 1912, pag. vi ; vgl. die oben S. 361 angeführte Stelle aus Marinus. Die « Vorlesung » blieb bekan tlich die Form der Unterweisung auch im Abendland das ganze Mittelalter hindurch (s. L. Traube, *Textgeschichte der Regula Benedicti*, p. 640).

rung zur gleichen Stelle mehrmals, in fast gleichen oder nur im Umfang verschiedenen Formulierungen bieten. Eben das, was an unseren Aristophanes-Scholien jedem Leser auffällt — wie wäre es möglich bei Handschriften, deren Schreiber genötigt waren, stark mit Raum zu sparen; und die aus vorhandenen Hypomnemata für den praktischen Gebrauch Erklärungen exzerpierten (1)!

4.) Der Aristophanes-Archetypus.

Jedem, der die Scholien zu Aristophanes benutzt, ist diese charakteristische, ermüdende Tatsache bekannt: zur gleichen Stelle findet sich, in der gleichen Handschrift, das gleiche Scholion — ausführlicher oder knapper, oft fast gleichlautend — zwei-, drei- und viermal. Und diese mehrfachen Fassungen kehren mehr oder weniger vollständig in allen Handschriften wieder. Meist sind sie mit « ἄλλως » aneinander gehängt.

Das lässt sich nur daraus erklären, dass verschiedene Fassungen eines gleichen Scholions aus verschiedenen Handschriften in einer einzigen zusammengeschrieben wurden. Das muss geschehen sein nach der im vorigen Abschnitt besprochenen Epoche, und vor der Zeit des Suidas und unserer ältesten Handschriften, einschliesslich des von B. Keil entdeckten Palimpsestes (2); d. h. zwischen dem 7. und 10. Jahrhundert. Voraussetzung dafür ist ein besonderes Interesse an diesem Gegenstand, welches veranlasste, nicht eine erste beste Handschrift nur abzuschreiben, sondern alles Erreichbare zusammenzustellen und nutzbar zu machen.

Es ist klar, dass wir damit in die Zeit der Photius, Arethas, Konstantinos Porphyrogennetos gewiesen werden (3). Damals hatte man offenbar kein Hypomnema zu Aristophanes mehr (4); zum

(1) Die Herausgeber von Pap. Erzh. Rainer N. S. pag. 145 meinen in dem Papyrus von Pindar P. I. Reste eines « Doppelscholions » zu erkennen; es wird sich um verschiedene Scholien zu der gleichen Stelle handeln, wie in Pind. Paean II v. 43.

(2) *Hermes*, 26, 108.

(3) S. den von Kugeas, *Arethas*, S. 34 zitierten Passus aus den konstantinischen Exzerpten.

(4) Man könnte versucht sein, den grösseren Scholien-Reichtum der Hand-

Besten interessierter Leser rekonstruierte man es gewissermassen, indem man alle seine Reste zusammen stellte, wie sie verschiedenen Handschriften beigeschrieben waren. Darin äussert sich die gleiche Sammler-Gesinnung, aus der in der Zeit des Photius (1) aus allem irgend einschlägigen erhaltenen Material dessen Lexikon und die verschiedenen Etymologica, wenig später die konstantinischen Exzerpte und das Lexikon des Suidas zusammengestellt wurden.

Die entscheidende Parallele bietet der Venetus A der Ilias: seinen Text umrahmen, als « Rand- » und « Text- » scholien, zwei verschieden ausführliche, verschiedenen Handschriften entnommene Exzerpte des gleichen alten Kommentars. Und Vorlage dieses Venetus ist bekanntlich eine Handschrift aus dem Kreise des Photius!

Wenn wir im vorigen Abschnitt mit Recht statuiert haben: die Erfindung der Randkatene sei Voraussetzung für die Existenz des Aristophanes-Archetypus, so wäre schon damit eine frühere Zeit als das 9. Jahrhundert ausgeschlossen. Und wer möchte annehmen, dass während der « dunklen Jahrhunderte » irgendwer Sinn und Gelgenheit für eine solche Arbeit könnte gehabt haben!

Nun haben ja längst Zacher (2) und Cary (3), mit Billigung von Wilamowitz (4), aus palaeographischen Indizien erschlossen, dass der Archetypus aller bisher verlässlich collationierten Aristophanes-Handschriften ein Minuskel-Codex des 9. oder des beginnenden 10. Jahrhunderts gewesen sein müsse; wer ihre Argumente nachprüft, wird staunen über die Leichtigkeit, mit der White (5) sie

schriften gegenüber allen Papyri zu erklären durch die Annahme, ein vollständiges Hypomnema sei bis in diese Zeit gerettet worden. Aber dann hätte man damals nicht nötig gehabt, die verschiedenen unvollständigen Reste dieses Hypomnema's aus verschiedenen Handschriften zusammenzustellen. Im Laur. des Sophokles sind Doppelfassungen (« ἄλλως ») sehr selten. Auch dies (vgl. oben S.572) ein — freilich nicht beweisendes — Indiz dafür, dass für ihn ein Hypomnema bis in diese Zeit mag erhalten geblieben sein.

(1) Vgl. Photius bibl. cod. 152, 153, 155 die (von ihm selbst dann befolgten) Vorschläge, wie aus ihm vorliegenden kleineren Lexicis umfassendere herzustellen wären.

(2) *Handschr. u. Klassen* S. 737.

(3) *Harvard Studies*, 18.

(4) *Sitz. Ber. Berl. Ak. Phil.-Hist. Kl.*, 1913, 504.

(5) *l. c.* S. 72, Anm. 1.

beiseite schiebt. Nur durfte man—wenn die hier vorgetragenen Hypothesen Stich halten — nicht mit Wilamowitz (1) annehmen: diese Byzantiner des 9. Jahrhunderts hätten nichts getan als eine ältere Majuskel-handschrift in Minuskeln « umschreiben » (2); vielmehr ist die « variorum editio », von der alle unsere mss. (einschliesslich Suidas) zu stammen scheinen, ihr Werk (3). Ihre Vorlage aber waren einige Handschriften des 4. - 6. Jahrhunderts (4), gelehrtere und primitivere, von der Art wie die, aus welchen die hier besprochenen Scholienfragmente stammen (5). Indem sie deren parallele Scholien aneinander hängten, sie durch « ἄλλως » verbanden, mit « ὡς προείρηται » kürzten, sie wohl auch bereicherten aus einfachen grammatischen und mythographischen (6) Nachschlagewerken, entstand, für Zwecke der Schule (7), aus

(1) *Lysistrata*, S. 62.

(2) Vgl. zum Folgenden Körte, *N. Jahrb.* 29, 1917, S. 305.

(3) Damit wären wir ungefähr zu *der* Hypothese zurückgeführt, die (nach Gerhard) schon Bernhardy (Lit. Gesch. I⁴, 708) aufstellte: er verlegte die Entstehung unseres Scholiencorpus in die Zeit des Konstantinos Porphyrogennetos.

(4) Damit ist ausgeschlossen, dass — wie Wilamowitz *l. c.* annahm — nur eine einzige Aristophanes-Handschrift « nach Byzanz kam », in der zufällig der Schluss der « Ritter » fehlte. Nach meiner Hypothese müssten die « Ritter » ganz ebenso unvollständig schon « nach Alexandria gekommen » sein. Das würde auch dadurch eine indirekte Bestätigung erfahren, dass aus diesem vermissten Stück kein kleinstes Fragment, keine Hindeutung irgendwo erhalten ist (denn was Kirchhoff in seinem schönen Aufsatz *Hermes* 13, S. 249 Anm. 1 anführt, wird niemand als Gegeninstanz gelten lassen); dagegen denke man an die zahlreichen Fragmente aus dem verlorenen Stück der *Βάκχαι*. Vollends aber—wie Prof. Friedländer mir geltend macht—was spricht überhaupt dafür, dass es je einen Text der « Ritter » gegeben hätte, der den vermissten Abschluss enthielt? Einige Schluss-sprünge mochte Aristophanes seinem Chor auch so beibringen. Es könnte also diese Stelle gleichartig sein mit jenen anderen, die Wilamowitz (*Sitz. Ber. Berl. Ak.* 1911, 355; *Verskunst* 470) aufgezeigt hat, an denen der Improvisation Raum gelassen ist. — Das gilt ebenso für die « Lysistrata », wenn man wirklich, wie Bergk in seiner früheren Zeit, und Wilamowitz, an deren Schluss etwas vermissen will.

(5) Vielleicht auch diese aus Ägypten, wie unsere Papyri; s. Kugeas, *Arethas*, S. 136.

(6) S. für die Euripides-scholien die Zusammenstellung von E. Schwartz im Index (II, 409) seiner Ausgabe.

(7) Aristophanes Schulautor in Byzanz: s. Johannes Mauropos (Euchaita), ed. Lagarde (*Abh. Gött. Ges.* Bd. 28), Brief 173, S. 93.

der Gesinnung eines neuen Humanismus, der breite, langweilige und doch unvergleichlich wertvolle Kommentar (1), ohne den

(1) Als Anhang ein Versuch genauerer Datierung des Archetypus, der, infolge einiger Lücken und... Tücken der Überlieferung, mit nicht ganz sicheren Indizien arbeiten muss. Ich möchte wahrscheinlich machen, dass noch nicht z.Z. des Methodius und Photius, wohl aber z.Z. des Arethas der Archetypus unserer Handschriften bereits existierte :

A : Von *Methodius* gibt das Etym. Gen. drei Glossen : 1. S. 28 N° 91 ; 2. S. 32, N° 119 ; 3. S. 38 N° 35 (Reitzenstein), die nach Reitzensteins Meinung kommentierten Aristophanes-Handschriften entnommen sind. Jede von diesen gibt vollständiger, was in unseren Handschriften erhalten ist ; von N° 2 und 3 haben wir je drei « *ἄλλως*-Scholien » : Methodius gibt kein *ἄλλως*, keine Doppelfassung : ihm lag also *ein* Hypomnema vor, oder *eine* kommmentierte Handschrift von der Art wie die, aus deren mehreren später die Scholien unseres Archetypus zusammengestellt wurden.

B. *Photius* : Eine der meist behandelten Glossen des Etym. Gen. ist der Zusatz « *Κεραμεικός* » mit der Sphragis « *οὕτως ἐγὼ Φώτιος ὁ πατριάρχης* » (Reitzenstein, S. 55, vgl. *Berl. Phil. Woch.*, 1893, 183). Sie gibt einen offenbar vollständigen (s. Reitzenstein, *l. c.*) längeren Abschnitt aus einer Aristophanes-Handschrift samt Scholien, und zwar *Ran.* 127 ff. (dieselbe Partie der « *Frösche* » zieht Photius an s. v. *ὀβολός* — leider ohne Scholien ; s. Reitzenstein, S. 59). Jene Scholien stimmen überein mit den unseren ; aber eine zweite Fassung (S. 278 B 44-46 Dübn.), die in unseren Handschriften zugefügt ist, fehlt. Unwahrscheinlich, dass Photius sie ausliess ; wahrscheinlich, dass sie in seiner Handschrift nicht stand.

C. *Arethas* : Ein Aristophanes-Zitat des Arethas in den Scholien zu Dio Prus. 9, 1 weist nach Socr. B. Kugeas, *Arethas*, S. 106, Anm. 2. Die *Lukian-Scholien* zeigen bekanntlich nicht wenig Beziehung zu denen des Aristophanes (vgl. die Dissertationen von Helm und Winter, 1908). Für unseren Zweck sind abzugliedern zunächst die Biographien von *κωμῳδούμενοι* (S. 83 f., S.114f. R) die aus dem alten Grundstock (5. - 6. Jahrhundert) der Lukian-Scholien stammen ; wahrscheinlich entnommen aus erheblich reicheren Aristophanes-Scholien (oder eher Hypomnemata), als uns erhalten sind (s. Steinhausen, *Κωμῳδούμενοι*, 42, Meiners 328). Die Scholien « *κότταβος* » (S. 193 25R) und *κόρδαξ* » S. 9, 5 R) stammen m.E. nicht aus Aristophanes-kommentaren, sondern aus Sueton ; *σκινδάλματα* (S. 239, 26 R : nur in *Δ*) und *ἴλιγγος* (S. 166,7 R : nur in *Ω*) kann spät aus Aristophanes-Handschriften, wahrscheinlicher aber aus Lexicis entnommen sein : *σέας* (S.151, 6) wird Alexander von Nikäa der *Συναγωγὴ λέξ. χρησ.* verdanken.

Dagegen beweist die Anmerkung zu *musc.* 2 (10, 17 R), dass *Arethas* eine kommentierte Aristophanes-Handschrift verwendete. Nur leider : gerade diesem Scholion ist für die Überlieferungsgeschichte nichts zu entnehmen ! Das wäre anders mit dem Scholion zu Menipp. 4 (171, 17 R) : da ist schol. *Plut.* 109 getreulich übernommen, nebst Doppelfassung und « *ἄλλως* » — liesse sich nur beweisen, dass es von Arethas stammt ! aber für dies Stück fällt die Handschrift

wir noch viel weniger von Aristophanes verstehen würden, als ohnehin schon —

Ἡ μὲν χεὶρ ἡ γράψασα σήπεται τάφῳ·
Γραφὴ δὲ φαίνει εἰς χρόνους πληρεστάτους.

des Arethas (cod. E) aus. Das Scholion ist in *ΔΜΥΩ* erhalten; sonach *kann* es recht wohl von Arethas stammen; erweislich ist es nicht. Stammt es von ihm, so wäre erwiesen, dass ihm der Archetypus unserer Aristophanes-Handschriften vorlag (bzw. ein gemellus); und da er dem Photius offenbar noch **nicht** vorlag (wohl aber Handschriften, die zu seiner Herstellung verwendet wurden), so wäre die Annahme geboten, dass er (allenfalls von Photius später als jener Zusatz zum Etym. Genuinum, oder wahrscheinlicher: dass er) in der Bibliothek des Arethas hergestellt worden sei. So hätten wir dem Interesse dieses Kirchenfürsten die Erhaltung noch eines Klassikers zu verdanken. Vgl. Reitzenstein, *Gesch. d. gr. Etym.*, S. 7 f.

Druckfehler-berichtigung: Teil I, vol. XIII p. 635, Zeile 6 des Papyrus, statt... *ΔΕΔΕ*... lies... *ΔΕΔΙ*... Auch der Abstand zwischen *ΠΟ* und *ΛΥΝ* ib. Zeile 3 ist unbeabsichtigt; ebenso S. 639, unter 1), lies *πολύ*. — S. 649 Mitte, nach « der Scholiast », lies « Ol. VII ». — S. 674 Anm. 2, Zeile 12, lies »... epist. XX, 761 H. » — S. 687, Überschrift, lies « 5) » statt « 4.) ».

INDICES

(in Auswahl) (*)

A. — NAMEN UND SACHEN

Aelius Dionysius 681
« Alexandrin. gelehrte Ausgabe » 558 ff
Alexandrin. Weltchronik 588
Alkithea (M. d. Themistokles) 671[3]
Ammonius 548
Andachtsbücher m. Scholien 567 ff
Apion 654
Apion und Diodoros 655[6]
Arethas 601, 604[1]
Aristarch 560 f
Aristodem
in Ar. schol. 662 ff
bei Suidas? 671[3]
sein Datum 676[3]
Aristophanes
Archetypus 545 ff, bsd. 547, 593, 601 ff.
« Auswahl » 595 f
in Byzanz 594 f
und die Schule 651, 670, 679[8], 596, 599, 603[7]
Lysistrata (Schluss) 603[4]
Ritter (Schluss) 603[4]
Gerytades (?) 658
Ὀλκάδες 596[3]
Thesmoph. II 659
Aristoph. Byz.
π. συγγεν. ὀν. 681, 683
Basiliken 591[1]
Buchillustration 587 ff
orientalische 590
Buchrolle und Codex 545 f, 571, 587[4]
Callimachus
Iamboi, Kommentar 651
« Commaticum genus interpretationis » 549, 566
Cyrill. Alex.
Σχόλια π. ἐνανθρωπ. 550
Ἐξήγησις... Ἡσαΐαν 550[6]
Diagoras Rhodius 649
Didymus
Τροπικὴ λέξις 643 f, 690
ad Arist. Eq. 494 690
ad Arist. Eq. 546 639 ff
ad Arist. Eq. 580 654, 656
ad Arist. Lys. 2 684
Schicksal s. Kommentare 657, 561, 564, 596 f
D. und Aristarch 561
D. und d. Attizisten 654[7], 681 f, 597
Diodoros (Gram.) 655[6]

(*) Die Seitenzahlen 631-690 beziehen sich auf Band XIII dieser Zeitschrift, 545-605 auf den vorliegenden Band.

Diodoros (Hist.)
s. Aristodem
und s. Ephorus
Dionysodoros 660[7]
Ekphon. Notation 568, 586
ἐκλογαί 573 f, 578 f
Ephorus
bei Symmachos 661, 677
Epiphanius (üb. Marcion) 563
Euagrios Pontikos 555 f
Euthalius 568
Excerpta 548[5]
Gajus (Platoniker) 548
γραμματικός 671[2], 600
Hegesilaos
(V. des Themistokles) 671[3]
Hesych. Jerus.
« com. » in psalm. 565 ff
« com. » in 12 proph. 565 ff
Vorrede dazu 566
Hesych. Miles. 667 ff ; bsd. 669[4]
Hieronymus
Comm. in Psalmos 565
Psalter Gallicanus 558
Ep. ad Sunniam 558
Horapollon (Gram.) 598
Hypomnema 546, 559 ff ; bsd. 560, 571 f, 598
— zu Sophokles 572, 601 f
Hypomnemata
warum verloren 593, 598, 601[4]
Jerusalem, Gottesdienst in 568 f
— und K/pel 591
Johannes v. Sardes 666[3]
Katenen (cf. Prokop)
Lit. Charakter 573
Ursprünge 575 ff
Jesaias Kat. 574, 576 f
Andreas Kat. 574
« Eusebius Kat. 575
Johannes Drung. 577, 582
Nikephoros 579[5]
Philotheos 575-77
Kleainetos 651 f
Kolometrie 638 f
Kommentare
antike : wie überliefert 552, 558 ff[3]
— Originalität ? 561 f
Konstantinos Porph. 601, 603
Krit. Zeichen 558, 583[3]
Κωμῳδούμενοι 604[1]
Lectio Solemnis 567 f
Leontios v. Byzanz
Scholien g. Häret. 549 f
Lobon v. Argos 669[4]
μακάριος (gesagt von Haeret.) 576 f
Manichäische Hss. 589
Mathematiker Kommentare 557, 593, 598[1]
Menander in Byzanz 547[1]
Methodius 604[1]
Minuskelschrift 586
Oktoëchos 576
Olympiodor
Com. in Arist. Cat. 549
Scholia in Gorgiam 549, 562
Scholia in Phaed. 550
Origines
« Scholia » in Cant. Cant. 552
« Scholien » z. Hexapla 553 f
« Scholien zur Apokalypse » 554 f
originale *σχόλια* 553 ff
Ps. Orig. in Prov. 555
Orion 594, 595[6], 598
Palimpseste 583
Pandekten 580[4]
Pausanias
(Tod des) 671 f
Phaeinos 598 f
Photius
Katene 575 f
Humanist 601 f, 604[1]
Plotins Scholien 549, 551

Probus 552
Prokop v. Gaza
Katenen 575, 577-580
Ἑρμην. Prov. 578
Kom. Cant. 578
Kom. Regna 578
Psalterillustration 584 ff
Ränder antiker Hss. 559f
— byz. Hss. 591
Randkatenen 572-592
— nicht vor ca. 700 A.D. 574 582
Randkommentare 547 ff, bsd. 570 ff
Randpsalter 584 ff
— syr. Ursprung 586 ff
Randscholien
b. Origenes? 556
b. Mathematikern? 557
Randscholien in Papyri 546 f, 562 ff, 569 f, 599 f
Rhetorische Scholien 646[4], ib.[6], 648[2]
Scholia Bobbiensia (Cicero) 646[6]
« Scholia Didymi » 593
Scholien, antike, wie überliefert 552 ff, 557
Sergius gram. 593
Stephanos v. Berytos, Digesten-Index 573[8]
στίχοι 566 ff
Studion 585 f, 591
Sulla 644[2]
Subscriptionen 599
Symmachos 657, 611 et pass.; 595, 596[1], 597.
Talmud 580
Textkatene 573 f, 579, 581
Textvarianten (antike) 552, 558 f
Themistokles' Tod 661 ff
(bei d. Rhetoren) 666[3]
Theodor bar Koni, Scholien 550 f
Theseus und Minotauros 650
Thukydides in Arist. Scholien 662, 665, 670, 677[1]
τόμοι 549
Trullo Can. 63 583
Tzetzes zu Arist. 679 f, 682[3] u. [7]
Unziale (byz.) 582[4]
« Vorlesung » 671, 548 f, 560 ff, 571, 600
ἀπὸ φωνῆς-Texte 549 ff, 562
Zweisprachliche Hss. 569

B. — WÖRTER

1. — Glossen.

ἀδηφαγία 683[3]
ἀδελφιδοῦς 683
ἅλιψ 655[2]
ἀντήρεις 641
ἀπεστλεγγισμένοι 654
ἀποκήρυκτος 668[6]
Ἀσπασία 594[5]
Ἀχαιά 594[4]
Δαιταλεύς 595[6]
ἐρωδιόν 656[6]
Εὐμολπίδαι 647[2]
εὐρωτιῶν 682[7], 683
Θεμιστοκλῆς 667 ff.
ἴλιγγος 604[1]
Κεραμεικός 604[1]
Κίμων 671
κνώδαλον 655[4]
κόρδαξ 604[1]

κότταβος 604[1]
Κωλιάς 684
λαφυγμός 683f
λίβα 655[2]
λίπα 655[2]
οἰκέτης 681
Παλαμήδης 669[4]
πρηγορεών 686
ῥέγχω 689
ῥοθιάζειν 645[1]
ῥόθιον 640, 645[1]
σέας 604[1]
σκινδάλματα 604[1]
σκοροδίζω 690
στλεγγίς 654
σχάσον 642
Χίρων 669[4]
Φάλαρις 669

2. — Grammatisch-technische Ausdrücke.

adnotare 552
ἄλλως 660, 601, 603, 604[1]
οὐχ ἁπλῶς 648
ἀποκοπή 685
ἀργόν 646[3]
ἀργῶς 646[5]
οὐκ ἀργῶς 645-51
αὔξησις 646[4]
διαβάλλειν 660[3]
εἰρωνικόν 680[6]
ἔλεγχος 563
ἔλλειψις 685
ἔμφασις 646[4]
ἐνθύμημα 646[6]
ἐπαγωγή 679
ζητεῖται 647
ἐν ἤθει 680
ἠθοποιΐα 666[3]
ἱστορία 679[3], 603[2]
παρὰ τὴν ἱστορίαν 675[6]
κρίσις ποιημάτων 670
οὐ μάτην (ματαίως) 648
μετάθεσις 674[1]
μεταφορά 640 ff
οἰκονομία 648[2], 660[3]
παρέλκον 644
παρατίθημι 556[4]
περισσόν 646[3]
πιθανόν 661[6], 676[1]
πλεονασμός 646[3]
ῥῆσις 563
ῥητόν 557
σχῆμα Ἀττικόν 679[3]
vultuose 680[3]
ὑπόκρισις 680
ψεύδεται 660[2]

3. — Andere Wörter.

ἀπέρατος - ἀπέραντος 679[4]
ἔξωθεν 557
ἐπιχείρησις 646[6]
οὕτως εὗρον 597 f
εὐχαριστέω 666[1]
μετώπιον 567[2]
σχολάζειν 548
σχολή 548
σχολιογραφέω 552 f
σχόλιον 548 ff, 557, 561, 563

C. — STELLEN

1. — Scholien.

Apoll. Rhod. I 1265 644
IV 1454 655[2]
Aristides 520 D. 682[2]
661, 17 D. 673[2]

662, 22 D.		663[3]
688, 8 D.		675[1]
Aristophanes		
Acharn.	165	690
	347	680[6]
	559	680[6]
Aves	23	680[4]
	281	597
	283	661[1]
	303	661[7]
	487	679[3]
	575	660[7]
	695	679[3]
	880	679[3]
	997	661[1]
	1114	686
	1142	655[6]
	1297	661[3]
Equites	42	659
	93	659
	84	659 ff
	104	681
	407	646[4], 651
	494	689
	527 ff	688 f
	546 ff	635 ff.
	546	639 ff
	551	645 ff, 651[3]
	574-580	635 ff
	574	651 f
	580	653 ff
	794	675[2]
	814	677[1]
	879-882	687
	879-882	687
Lysistr.	2	684
	477	655[4]
Nubes	1-10	677 ff
	1	650
	4	679[8]
	5	654[7]
	41-52	682 ff
	42	654[7]
	47	651
	88	641, 660[7]
	107	642
	120	655
	177	651
	272	647[2]
	448	641
	604	648[3], 650
	624	675[2]
	740	642
	830	675[5]
	1046	641
	1372-79	685 f
	1416	686
Pax	505	660[3]
	778	655
Plutus	2	646[4]
	355	646[3]
	627	675[1]
	818	650[5], 651
Ranae	41	661[6]
	465	676[1]
	628	680[5]
	1027	661[7]
	1028	675[4]
Thesm.	393	661[7]
Vespae	4	655[4]
	29	644
	37	644
	302	680[6]
Dion. Thrax	183, 29 H.	655[6]
Euripides		
Androm.	194	680[8]
	885	660[7]
Hec.	671	680[7]
Orestes	335	644
Phoen.	454	642
	650	680[6]
Rhes.	508	660[7], 675[5]
Troad.	971	680[7]
Hermog.	IV 168 W.	594[5]
Homer		
Il.	*A* 296	680[4]
	B 111	562
	B 133	561[3]
	K 274	655[6]
	O 504	680[7]
	Φ 130	561[3]

	X 398	598
Od.	*δ* 665	680[6]
	θ 267 ff	655
Lucian		s. 604[1]
	p. 65 R.	650[4]
	p. 191 R.	654[1]
Pindar		
Ol.	4, 31	675[5]
	6, 23	648
	6, 55	660[7]
	7, 27 f	649
	7, 146	660[7]
	13, 27	644
Pyth.	1, 3	648[6], 650
	1, 39	676[1]
	2, 1	648[7]
	4, 1	648[7], 649
	4, 10	648[5], 649
	4, 119	648
	5, 1	593[2]
	9, 177	648[4], 649[3]
	10, 79	642 f
Nem.	1, 7	676[1]
	3, 21	661[3]
	4, 103	642
	5, 89	649 f
	6, 85	648[8], 649[2]
	7, 1	649[2]
Isth.	4, 87	648[2]
Plato		
Hipp. II	368 c	654
Resp.	465 c	682[2]
Leg.	854 b	654[2]
Sophocles		s. 646[6]
Aias	1043	648[2]
Antig.	155	648[2]
El.	89	641
	526	648[2]
	975	646[6]
Oed. R.	56	643
Oed. Col.		s. 646[6]
	1053	647[2]
Terenz		s. 559
Phorm.	49	680[3]
Thukyd.	I 875	637
	I 134, 2	671[3]
Vergil, Aen.	IV 418	552

2. — Andere Citate.

Acta Thomae	p. 147, 14 L.-B.	645
Aelian. V. H.	II 12	669[1]
Alexander Aphrod.		
in Top.	179, 25	668[6]
	455, 25	654[1]
Alexis		
Olympiodor		548[2]
Anecd. Paris.	IV 182, 18	655[6]
Apollodor		
Bibl.	III 15, 8	650[1]
Epit. Vat.	I 9	649[2]
Appian		
Civ.	I 94	644[2]
Aristides		
ὑπ. τ. τεττ.	§ 243	673[2]
Λευκτρ.	*Δ* 465	668[2]
Aristodem		
	1, 8	675[1]
	4, 1	671[3]
	6, 1	673[1]
	8, 1	671[3], 675[1]
	8, 4	671[3]
	8, 5	675[3]
	10	662 ff
	10, 4	674[2]
Aristophanes		
Eq.	574	652
Nub.	3	679
Aristoteles		
Eth. Nic.	1097 b 30	645
Polit.	V 9	548[2]
Top.	VI 1	654[3]
Charisius		
Gr. Lat.	I 202, 26	558[8]
Cicero		
Brutus	42	665
Clemens Alex.		
Strom.	I 16, 79	655[6]

Epictet
III 21, 6 548[4]
IV 11, 35 548[1]
Erotian 51, 16 N 655[6]
Eustath.
Od. ε 412 645[1]
Eutokius
in Ap. Con. p. 176, 17 557
Evang. Matth. 12, 36 646
Galen
XVII 1, p. 788 K 651[4]
XIX p. 10 K 564
Hephaestion 9, 4 660[7]
Herodot
I 170, 3 674[2]
III 61 637
Hesych. Jerus.
praef. in proph. 564
Hieronymus
Hom. in Ez. (25, 586 A) 548
Com. in Matth. (26, 20 B) 549
Com. in Psalm, praef. 565
Praef. ad Isaiam (28, 771) 568[4]
Isidor Sev.
Orig. I 21 583[3]
Joh. Mauropos Brief 173 603[7]
Johannes v. Sardes in Aphth. 206 R 666[3]
Julian
Conviv. 310 b 595[4]
Epist. 180 Bid. 595[3]
Libanius
Or. I 9 595
Lucian
Imag. 11 649
Marinus
Vit. Procl.
c. 12 549[5]
c. 27 561
Markellinos IV 375 W: 674[1]
Nicolaus v. Myra
Declamat. I 373 W: 666[3]
Περὶ ὕψους 25 f 646[2]
34 642
Origines IV, 698 Del. 554
Comm. in Matth. (13, 1294 M.) 558
Origines] Scholia in Proverbia 25, 26 549
Plato
Phaedr. 276 d 3 560[1]
[Plato]
Epinomis 380 a 5 560[1]
Polyaen I 30, 5 677[1]
I 30, 8 670[1]
Porphyrius
Vit. Plot. 3 549[5]
14 548[3]
Priscian 42, 9 ff Byw. 548
Prokop v. Gaza
praef. in Oct. 580
« Pythagoras »
(Stob. III 684, 8) 645
Roger Bacon
op. min. 334 558
Sopater IV 690 W 669[2]
Sozomenos
hist. eccl. V 18 547[1]
Strabo XV 12 646[5]
Themistius
Or. II 37 b 594[5]
VIII 110 b 594[5]
VIII 135 644[2]
XVI 206 b 595
XXIII 289 c 595
XXVII 339 c 594[5]
Themistokles Briefe s. 668[1]
p. 743 H 673[2]
p. 761 H 674[2]
p. 762 H 666[3]
Thukydides
I 90-93 677[1]
I 138, 1 674[3]
I 138, 4 670
I 138, 7 675[1]

D. — MANUSCRIPTE

Athos
Laura Δ 70 = 446 583[1], 584
184 B 64 553 f
Kutl. 10 578
Bern. 363 593
Berol.Phil. Gr. 1442 555[5]
Firenze
Laur. 32. 9 570[2], 593
72. 5 573
87.12. 573
2779.140 (Θ) 680, 683
Conv. soppr. 191 583[1]
Rabbula-Evang. 587, 589
London
B.M. Add. 19352 584
Cod. Zakynth. (Ξ) 581[4], 584, 593[3]
Meteoron 573 555
Monac. 358 578, 579[5]
Pap. Amh. 20 546[1]
II 13 659, 559[1]
Pap. Berol. 5865 546[1], 551
10567 559[1]
13419 546[1]
13929 635 ff, 545
Pap. Brit. Mus. 181 559
Pap. Fior. II 112 658
Pap. Jand. I, p. 5 551
Pap. Ox. 112 659
841 559[1]
856 658, 546[1], 549, 551
2079 559
2086 658, 551
Pap. Ryl. 26 655[3]
Pap. Soc. It. 1175 659
Pap. Würzburg 1 546[1]
Paris
Gr. 139 584[4]
152 ff 578, ib.[6]
223 572, 583[1]
1983 591
2771 572
Coisl. Gr. 28 573
81 576
275 576
Syr. 33 587
341 587
Patmos 171 582[2]
270 555 f
Raven. 137, 4a (R) 395[3] et passim
Rom
Vat. gr. 153 f 578
347 566
504 593[3]
728 578
749 581, 584
1294 682 ff
1694 578
1802 555[5], 578
2125 (Marchal.) 535, 559 583[3], 599[1]
Vat. Pal. Gr. 44 566
Vat. Reg. Gr. 40 566, 567[2], 576
Vat. Barb. Gr. 549 576
Vat. Lat. 5750 559
Chis. R. VIII 54 577
Taurin. B I 2 575
Venezia
Ven. Marc. A (Il.) 592, 602
474 (V) 680[1], 592 et pass.
Gr. 1 581[4]
17 572
22 576, 578[5], 582
24 578
88 582

INHALT

Literaturangabe.

Vorbemerkung.

Teil I: Pap. Berol. 13929

A: Herstellung des Textes . . vol. XIII, p. 635
B: Kommentar 639

Teil II: Die übrigen Aristophanes-scholien auf papyri

Vorbemerkung 658

1.) Mél. Nicole S.221 ff 659
2.) Pap. Ox. 1371 d 677
3.) Pap. Strassburg 621 685
4.) Pap. Louvre N° ? 686
5.) Pap. Ox. 1.02 687

Teil III: Schlussfolgerungen

1.) White's Archetypus . . . vol. XIV, p. 545
2.) Ursprung der byzantinischen Scholienhandschriften 547
a) Was sind Scholien? 548
b) Wie wurden Scholien im Altertum überliefert? 551
c) Die « alexandrinische gelehrte Ausgabe » . 558
d) Hypomnemata und Randscholien . . 559
e) Der byzantinische Randkommentar . . 570
f) Randkommentare und Randkatenen . . 572
g) Randkatene und Randpsalter . . . 548
h) Abschliessendes zum byzantinischen Randkommentar 591
3.) Textgeschichte des Aristophanes in frühbyzantinischer Zeit 594
4.) Der Aristophanes-Archetypus 601

Indices 606

COMPTES RENDUS

GEOGRAPHICA

L'histoire ecclésiastique de Jean d'Éphèse.

L'*histoire ecclésiastique* de Jean d'Éphèse se compose de trois parties. La première qui est entièrement perdue contenait le récit des événements à partir de l'époque de Jules César jusqu'à l'année 449 ; la seconde, dont nous possédons des fragments (1), la période de 449 à 571, la troisième qui seule subsiste presque entière, celle de 571 à 585 (2) ; mais quelques événements de l'époque précédente y ont trouvé également leur place.

La première édition de cette troisième partie qui était plutôt une reproduction du texte manuscrit faite sans aucune émendation, a été due à William CURETON (3). D'après elle, le texte a été traduit en anglais (4) et en allemand (5). Des extraits ont été publiés par Jessie Payne MARGOLIOUTH (6). Une importante monographie de Jean d'Ephèse a été écrite par A. DIAKONOV (7) ; M. BROOKS a brièvement résumé les résultats de ce livre dans l'introduction de son édition et traduction des *Vies des Saints orientaux* (8).

(1) Des extraits ont été traduits par A. NAU, dans *R.O.C.*, t. II, 1897, pp. 41-68 et 455-493.

(2) Voir *Hist. Eccl.*, trad. BROOKS, pp. 190, 13 et 209, 31 avec la note.

(3) William CURETON, *The third Part of the Ecclesiastical History of John, Bishop of Ephesus*, Oxford 1853.

(4) R. PAYNE SMITH, *The third part of the Eccles. History of John Bishop of Ephesus now first translated*, Oxford 1860.

(5) Dr. J. M. SCHÖNFELDER, *Die Kirchen-Geschichte des Johannes von Ephesus, aus dem Syrischen übersetzt*, München 1862.

(6) Jessie Payne MARGOLIOUTH, *Extracts from the ecclesiastical history of John, bishop of Ephesus, ed. with grammatical, historical and geographical notes in English and German*, Leiden 1909.

(7) А. Дяконовъ, Іоаннъ Эфескій и его церковно-историческіе труды, С. Петербургъ 1908.

(8) *Lives of the Eastern Saints*, ed. by E. W. BROOKS, dans la *Patrologie Orientale*, t. XVII, Introd., pp. III-XV.

Le même savant vient d'éditer et de traduire en latin la troisième partie de l'*Histoire ecclésiastique* dans la collection des *Scriptores Syri* du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* (1). L'édition est basée sur le cod. B (2), l'unique manuscrit presque complet (3), et le cod. V (4) qui ne contient qu'un fragment (5). Çà et là, il était possible de compléter l'édition par des passages de la *Chronique* de Michel le Syrien ; cependant, ce dernier a fortement abrégé le texte original.

Désormais, cette nouvelle édition et traduction seront à la base de toutes les recherches historiques et théologiques sur l'époque de Justin II, de Tibère II et de Maurice. Une comparaison de la première édition et des traductions existant jusqu'à présent avec la nouvelle publication suffit pour reconnaître que l'ouvrage du savant anglais représente un grand progrès. Certes, on pourrait lui reprocher qu'il ne connaît pas toujours les recherches récentes sur l'histoire et sur les institutions du VIe siècle ; mais tenant compte du fait que, depuis de longues années, il souffre d'une grave maladie des yeux, on admirera plutôt l'énergie et l'activité de ce savant infatigable auquel les études byzantines doivent tant de précieux travaux. D'ailleurs, dans certains cas, la sagacité de l'auteur a pu combler certaines de ces lacunes ; p. ex., il a retrouvé (6) l'émendation QWR(')TWR D-BYT' (au lieu de RBYT') D-MLKWT' D-HWRMZD' = *curatorem domus regiae Hormizdae*, faite avant lui par M. Ernest STEIN (7), ou celle de *Jean fils de Timostratos* (8), trouvé par le même savant (9). Il s'entend qu'il n'a pas répété certaines erreurs incompréhensibles de SCHÖNFELDER

(1) *CSCO, Scriptores Syri*, Series tertia, tomus III : Iohannis Ephesini *Historiae ecclesiasticae* pars tertia, textus, Parisiis 1935 ; versio, Lovanii 1936.

(2) Mus. Brit. 920 = Add. 14640, écrit vers la fin du VIIe siècle.

(3) Toutefois, à peu près la dixième partie du texte manque dans ce manuscrit.

(4) Vatic. Syr. CXLV, fol. 101v-106v.

(5) Lib. VI, ch. 5-7 = p. 287, 12-296, 27 de l'éd. de BROOKS.

(6) Textus, p. 332, 15 = versio, p. 252, 20 avec la note 8 : « *Ita correxi* ».

(7) E. STEIN, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches*, Stuttgart, 1919, p. 101 sq., n. 7.

(8) Versio, p. 218, 20 (ṬYM' sṭRṭ').

(9) STEIN, *Studien*, p.52 sq., n.10. BROOKS, p.218, n.7, aurait dû citer *'Ιωάννης Τιμοστράτου*, mentionné par Ioann. Epiph., 5, dans *FHG*, IV, p. 275, éd. MÜLLER = *Hist. Graec. Min.*, I, p. 380, 32, éd. DINDORF, et Euagrios, V, 10, p. 207, 12, éd. BIDEZ-PARMENTIER.

comme celle (1) d'écrire Arzun, où le texte porte clairement Ozroëne (2), ou de traduire Urṭayē par « Ibères » (3) et Bassos par Ibas (4). Certes, tous les problèmes qui se posent au traducteur de cet historien ne sont pas encore résolus.

M. Brooks n'a pas dissimulé certaines difficultés auxquelles se heurte l'interprétation du texte, ni l'incertitude concernant la forme exacte de quelques noms propres, écrits sans voyelles dans le texte syriaque. Pour caractériser ces leçons comme incertaines, il les a fait imprimer en majuscules (5). Dans les remarques suivantes, nous nous efforcerons d'expliquer une partie de ces noms et d'autres difficultés du texte.

H. E., pars III, lib. I, chap. 5, p. 3,30 trad. Brooks : *Iohannes videlicet qui a Sirmin pago Syriae.* Ce village, l'actuel Sermīn, s'appelle *τὸ Σέρμιον κτῆμα* dans la *Chronographie* de Théophane (6) ; Jean III Scholastikos était originaire *ἐκ τοῦ Σηρήμιος* (var. *Σιρίμιος*) · *κώμη δὲ αὕτη ἐν τῇ Κυνηγικῇ κειμένη τῆς Ἀντιοχέων χώρας* (7).

I, 39, p. 34, 8 (toujours de la *Versio*) : *De monasterio quod vocatur Rupis in regione Bithyniae. Monasterium igitur hoc Rupis a Narse aedificatum est...* Ce monastère, en syriaque celui des Qathārā, ce qui signifie également « rocher », est en réalité *ἡ τῶν Καθαρῶν μονή*, c.-à-d. le couvent des Novatiens (8), fondé par Narses, comme l'avait déjà bien remarqué Schönfelder (9). Un autre monastère de ce nom qu'on a cherché près d'Amida (10) est mentionné dans

(1) Schönfelder, p. 245, 2.

(2) Brooks, Textus, p. 313 ; versio, p. 238, 1.

(3) Schönfelder, p. 147, 8 et 242, 4. Jean Maspero, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, Paris 1923, p. 236, n. 1. Th. Hermann dans *Ztschr. f. neutestam. Wissensch.*, t. XXVII, 1928, p. 297.

(4) Schönfelder, p. 147, 7.

(5) Praefatio, p. iv : *Qua nomina uncialibus scripsi, vocalia incerta sunt.*

(6) Theophan., *Chron.*, p. 178, 12, éd. de Boor.

(7) Euagr., *H. E.*, IV, 38, p. 189, 33, éd. Bidez-Parmentier.

(8) Vers 391, une réunion des évêques novatiens eut lieu *ἐν Ἀγγάρῳ* (ou *Σαγγάρῳ*) · *χωρίον* (var. *ἐμπόριον*) *δὲ τοῦτο Βιθυνίας οὐκ ἀπὸ πολλοῦ Ἑλενουπόλεως ἐπὶ τῆς θαλάσσης κείμενον* (Socrate, *H. E.*, V, 21, 11. Sozomen., *H. E.*, VII, 17 ; 18, 3, et d'autres), l'actuel Engüre à l'Ouest de Yalova.

(9) Schönfelder, p. 36, note.

(10) Payne Smith, *Thesaurus Syriacus*, col. 3778. Ahrens et Krüger, *Die sog. Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor*, Leipzig 1899, p. 343, Anm. zu p. 115, 24.

l'Appendice à l'*Histoire ecclésiastique* de Pseudo-Zacharias le Rhéteur (1). Un troisième était situé, comme il semble, sur l'Olympe bithynien (2). Un autre « couvent de Narses » a existé à Constantinople (3).

II, 42, p. 80, 6 (= *textus*, p. 109) *eum* (*Paulum*) *ad episcopum Aphrodisiadis misit cui scripsit* : « *Huic episcopatum abroga eumque denuo crea, et in Antiochia urbe quae sub tua potestate est institue* ». Ici le mot « *episcopum* » ('PYSQP') doit être une erreur de Jean d'Ephèse qui nous dit ailleurs (4) que Paul lui-même était l'évêque d'Aphrodisias, métropole de Carie. D'après ce passage parallèle, la lettre fut envoyée « *ei qui in urbe erat* » (5) ; il s'agit donc du consulaire de la Carie, sous la juridiction duquel étaient les villes d'Aphrodisias et d'Antioche.

II, 46, p. 82, 11 sq. *coenobio magno et spatioso quod in Cappadocia est quod vocatur coenobium* GWRDYSWN. Nous croyons que ce nom doit être lu *Γορδιασόν* (*-ῶν*?) (6). Une comparaison de ce chapitre (II, 46) avec I, 39, auquel Jean d'Éphèse y renvoie, montre que le « *cubicularius quidam fidelis* » qui a acheté pour les moines de Cappadoce le couvent appelé QRDWNY'N près des thermes de PTY' (7), est identique à Narses qui, d'après I, 39, a acheté « *praedia haud pauca* » pour la *μονὴ τῶν Καθαρῶν* qu'il a bâti « *cum regis chartularius in palatio esset* ». Théophane et Théodose de Mélitène désignent le fondateur Narses comme *κουβικουλάριος*. Il semble donc que le couvent des Cathares (Novatiens) n'était en réalité qu'une reconstruction de celui de « QRDWNY'N, *thermis propinquum quae in suburbio transmarino meridiano urbis regiae sunt quae vocantur thermae* PTY'. » A ce dernier mot, M. BROOKS ajoute la note 4 : « Vel DPTY'. Pāthyā = latus vel latitudo, et fortasse

(1) Ps.-Zachar. Rhet., VII, 5 ; t. II, p. 34, éd. BROOKS, t. II, p. 23 trad. BROOKS (« *rupis* »).

(2) Cf. Theodor. Stud., *Epist.* 3, dans MIGNE, *P. G.*, t. IC, col. 916c. Mich. Psell., *Epist.* 77, éd. SATHAS, *Μεσ. Βιβλ.*, t. V, p. 311.

(3) Cf. JANIN dans *Échos d'Orient*, juillet-septembre 1937 (40e année), n° 187, p. 288 sqq., qui a confondu ces deux couvents.

(4) *H. E.*, I, 14, p. 9, 13, trad. BROOKS.

(5) Versio, p. 9, 19 = textus, p. 14, 16 sq.

(6) Cf. Psellos, *Epist.* 131, éd. SATHAS, *loc. cit.*, V, p. 376 : *τὸν δὲ σεμνοπρεπέστατον Γορδιασοῦ διὰ σοῦ ἐγνωκώς*. Il est dommage que, au lieu de faire ce calembour, Psellos n'ait pas indiqué la position de ce couvent.

(7) II, 46, p. 82, 17-19.

πλατεῖα vertit (Schönf.) ». PAYNE-SMITH (p. 76) avait écrit le nom « Dephatia », et SCHÖNFELDER (p. 85 sq.) l'avait traduit par « das breite ». En réalité, Jean d'Éphèse parle des thermes bien connues de *Πύθια*, situées à Dağ Hamamı non loin de Yalova (voir notre compte rendu du livre de M. Arif Müfid MANSEL, ci-après, pp. 625-627). Le nom du couvent situé près de ces thermes, mal transcrit « Cardynium? » par SCHÖNFELDER (p. 85), est écrit QRDWNY'N, c.-à-d. *Κερδωνιαν(ῶν)*. C'est un nom des Marcionites, dérivé de celui de l'hérétique Cerdon, maître de Marcion ; un chapitre du *Panarion* de S. Épiphane est écrit *κατὰ Κερδωνιανῶν* (1). Dans les lignes suivantes, Jean raconte que vingt ans plus tard, les moines cappadociens ont abandonné l'orthodoxie, c.-à-d. le monophysisme (p. 82, 31) : *et, ut ita dicamus, perturbati et confusi sunt quod navis eorum in porta portus* (*λιμένα*) *fracta erat* ; *et orthodoxiam totam prorsus aversati sunt.* Nous croyons que les mots « *porta portus* » sont une allusion au nom de *Πύλαι* qui était un port très connu non loin de Pythia. Car d'après les mots précédents, l'empereur Justin, l'impératrice et le sénat, *cum praeterirent thermas adituri, ingressi sunt et in monasterio deversati* ; donc, ce monastère doit être cherché tout près du port de Pylai, l'*ἐμπόριον Πυλῶν* de la *Vie* de S. Théodore le Sycéote (2).

III, 14, p. 103, 14 *satellites* (?). D'après la note 5, le mot LWPR' semble identique à LYPWR' que Eduard SACHAU (3) a expliqué par un terme grec mal entendu tel que *λαφυραγωγοῦντες*.

III, 24, p. 111, 25 : *domum... quae... latere occidentali et septentrionali urbis in Astydeutero* (?) *est...* PAYNE-SMITH (4) avait omis ce mot, SCHÖNFELDER (5) avait écrit « Astodeuterum? », ce qu'il a expliqué dans une note par *Δεύτερον* (*ἄστυ*). Mais 'STDWTRWN est en réalité *Ἐς τὸ Δεύτερον* (6).

(1) Epiphan., *Haer.* 41, dans *Œuvres*, éd. Karl HOLL, t. II, Leipzig 1922, p. 90, 8.

(2) *Vie de S. Théodore le Sycéote*, éd. Théophile IOANNOU dans *Μνημεῖα ἁγιολογικά*, p. 479, chap. 131. Plus loin, on y parle des *Ἄνω Πύλαι* qui sont déjà mentionnées p. 478, chap. 129 : *ἀπὸ Πυλῶν τῶν Ἄνωθεν, ἐν ταῖς Ἄνω Πύλαις*. A Pylai, le saint s'embarqua pour la ville impériale : p. 480, chap. 132.

(3) Ed. SACHAU, *Sitz.-Ber. Akad. Berlin*, 1892, p. 323.

(4) PAYNE SMITH, *The third part of the E. H. of John bish. of Ephes.*, p. 204.

(5) SCHÖNFELDER, p. 118.

(6) Cf. *Acta Sanct.*, Nov. III, p. 793E et 815B : *τῆς εἰς τὸ Τρίτον μονῆς*

III, 27, p. 115, 3 : Brooks traduit : *ad Anatolium rectorem* (*ἄρχων*) *et ἀνθύπαρχον, praesidis* (*ὕπαρχος*) *videlicet vices agentem.* Il fallait traduire :.... *praefecti* [mieux : *praefectorum*] (*praetorio*) *videlicet vices agentem* ; voir Stein, *Studien*, p. 87 ad Just., *Nov.*, 134, c. 1 ; pour le pluriel *praefectorum*, bien qu'il ne s'agisse que d'un seul préfet du prétoire (mais *praefecturae* ne serait pas faux), voir ce que M. Stein dit dans le *Rhein. Mus.*, LXXIV (1925), p. 373 avec la n. 2.

III, 32, p. 121, 15 *praeses insularum* (?), transcription syriaque des lettres grecques « *ὕπαρχος* (ita saepe ap. Syros pro *ἔπαρχος*) *τῶν νήσων* (Ms.nysws) ». Le point d'interrogation est superflu ; en effet, il s'agit du gouverneur (*ἡγεμών*) de l'*ἐπαρχία Νήσων* (1).

III, 34, p. 124, 10 *in aerario* (?) et V, 22, p. 207, 18 *aerarium* (?). Le grec *δημόσιον* signifie d'habitude un bain public, un *δημόσιον λουτρόν* (2) ; quant à *στοαί* (p. 207, 19 : *porticus*), il désigne en Orient des « (rues de) bazars » (3).

III, 36, p. 125, 34, et souvent : *in pago... cui nomen* D'ryr'... Il est impossible d'établir d'une façon absolument sûre le nom du village situé sur la montagne de Tralleis (Ṭrōlīs) en Asie, c.-à-d. sur la Messogis, où Jean d'Éphèse (ou « d'Asie ») a bâti son grand couvent. L'opinion de J. P. N. Land, suivie par H. Gelzer (4) que D'ryr' soit Tyrra ou Torrebia, aujourd'hui Tire, se heurte à beaucoup de difficultés. D'abord, Tire n'est pas situé sur la montagne, mais à son pied du côté du Nord, donc opposé à celui de Tralleis. Puis, la forme exacte du nom ancien de Tire n'est pas sûrement établie ; car la leçon *Τεῖρα* qu'on a cru trouver dans les inscriptions, semble être inexacte (5). Bürchner (6) cite « *Τίρα* (Teira)

τοῦ θεόφρονος (ou *θεοφόρου*) *Ἀβραμίου. Synax. eccl. Const.*, p. 22, 52, éd. Delehaye : *εἰς τὸ Δεύτερον.*

(1) Cf. Hiéroklès, *Synekd.*, p. 685, 7, avec notre commentaire.

(2) W. Ensslin dans *Byz.-neugriech. Jahrbb.*, t. V, p. 342 sq.

(3) Cf. p. ex. W. K. Prentice, *Publ. Americ. Archaeol. Exped. to Syria in 1899-1900*, Part III, New York et Londres 1908, p. 134, n° 119 (inscription de Refādeh).

(4) J. P. N. Land, *Johannes, Bischof von Ephesos*, Leiden 1856, p. 59 sqq. H. Gelzer, *Pergamon unter Byzantinern und Osmanen*, Berlin 1903, p. 33 : « Dārīrā ist wohl richtig von Land mit Tyrra (Torrebia, heute Tīre) identifiziert worden » ; *ibid.*, note 3, p. 34 : « Der Form Tarra entspricht das syrische Dārīrā. »

(5) J. Keil et A. v. Premerstein, *Bericht über eine dritte Reise in Lydien*, Wien 1914, p. 86 sq.

(6) Bürchner, dans la *Real-Enzykl.*, XIII, col. 2152, 24.

Steph. Byz. » ; mais cet article n'existe pas. D'autre part, le site de la ville de *Τύρα* de Lydie (Steph. Byz.) qui manque dans la liste des villes lydiennes de Bürchner, est inconnu. Enfin, l'alphabet syriaque est assez riche pour transcrire le nom de Tyrra ou Teira plus exactement que par D'ryr' ; le plus vraisemblable est que cette graphie doit être lue Dārairā, correspondant à un **Δάρειρα* inconnu, forme analogue à plusieurs toponymes lydiens, comme *Ἀγρόειρα ἢ Ἀλλόειρα, Ἀπάτειρα, Θυάτειρα, Τάβειρα.*

III, 40, p. 130, 4 *pagum qui vocatur Ḥaurin.* Nous préférons la leçon Ḫewārīn (= *Εὐάρεια, Αὐερία, Εὐάριος*).

IV, 10, p. 142, 23 *desertum solitariorum ultra beatum Mār Menam quod vocatur* Rmnyn (textus, p. 190, 24). Michel le Syrien (1) écrit Rwmnyn (2) ce qu'on doit probablement lire *Rōmani(o)n.* Nous nous demandons si ce nom pourrait se rapporter à Dēr Baramūs, en copte ⲡⲁⲣⲱⲙⲉⲟⲥ, c.-à-d. « le couvent des Romains », situé dans le Wādī n-Natrūn, l'ancienne Scété (3).

(1) Michel le Syrien, *Chron.*, éd. Chabot, t. IV, p. 379 col. III.

(2) Malgré la leçon « Rhamnis » dans la traduction de Chabot, *ibid.*, t. II, p. 361, col. II, ligne 1 ; de plus, ce n'est guère une « ville épiscopale d'Égypte » (*ibid.*, t. I, Table générale, p. 63*), mais vraisemblablement un monastère.

(3) De même, Jean Maspero (*Histoire des patriarches d'Alexandrie*, dans *Bibl. de l'École des hautes études*, fasc. 237, Paris 1923, p. 236, n. 4) cherche le « désert des Solitaires » dans la région de Scété, sans parler du nom de Rmnyn. Sur le monastère des Romains voir Hugh G. Evelyn White, *The Monasteries of the Wâdi'n Natrûn*, Part II : *The History of the Monasteries of Nitria and of Scetis*, New York 1932, p. 98-104. Ailleurs (p. 320, n. 2), M. White renvoie à une note qui se trouve dans un manuscrit syriaque du Vatican (Assemani, *Bibliothecae apostolicae Vaticanae catalogus* t. III, Romae 1759 [réimpr. Paris 1926] p. 241-246, N° CXLII), d'après laquelle Théodore, abbé du monastère de Scété, a acheté le 30 thammouz 887 (576 apr. J.-C.) ce manuscrit pour son monastère. M. White se demande si cet abbé Théodore n'est pas le même personnage que Théodore, « whom Longinus and two other bishops wished to set up as patriarch in opposition to Peter IV in 567 A. D. ». Cette hypothèse nous semble très vraisemblable. Mais pour discuter cette identité, nous devons d'abord corriger dans cette phrase de White trois erreurs : 1° Longinos et les deux autres évêques n'ont pas seulement « voulu nommer Théodore patriarche », mais ils ont accompli leur intention ; 2° Pierre IV a été sacré après Théodore (cf. IV, 11, p. 144, 30 ; 12, p. 146,15. 19. 21 ; 13, p. 148, 2. 5 ; 14, p. 148, 22.149, 2) ; 3° l'ordination de Théodore a eu lieu en juillet (ou fin juin) 575 (voir sur la date A. Jülicher dans *Festgabe für Karl Müller*, Tübingen 1922, p. 21 ; Brooks, dans *Byz. Zeitschr.*, t. XXX, 1930, p. 473, n. 5 ; Chabot dans *CSCO, Scr. Syri*, Ser. II, t. XXXVII, Versio, Lovanii 1933, p. 310, n. 3). Il

IV, 10, p. 143, 1 *et, ut fertur, synodicon etiam alter ad alterum ut patriarchae Antiochiae et Alexandriae fecerunt.* Il aurait été utile de signaler ici par une note que nous possédons encore ces deux *synodica.* Ils ont été édités et traduits par J.-B. CHABOT (1).

IV, 41, p. 167, 29 *Sergius* 'NPYTWR (note 6 : *requiri videtur « Henophrys »), hoc est superciliis coniunctis, et Georgius* SRQBYNWS. Pour le premier surnom, M. Henri GRÉGOIRE propose plutôt *σύμφυτος,* pour le second *Σαρακηνός.*

IV, 52, p. 179, 7 (*epistula ad regem Nobadum*) *domine frater noster* 'WRPYWL'. BROOKS annote : *fortasse ex « Eurypylus » corruptum* (LAND, p. 188), *sed hoc nomen homericum hac aetate vix usurpabatur.* D'après SCHÖNFELDER (p. 184), *Εὐρύπυλος* serait un « prachtvoller Taufname des *Σιλκώ* ». Mais une inscription copte de Dendur (2), datée d'une 7e indiction qui semble correspondre ou à 544 ou plus vraisemblablement à 559, nomme le successeur de Silko, **ⲉⲓⲣⲡⲁⲛⲟⲙⲉ**, nom qu'on a voulu corriger en Ergamène(**ⲏⲣⲅⲁⲙⲉⲛⲉ**). Nous supposons que le syriaque ܐܪܦܢܘܡܐ est une mauvaise graphie de ܐܪܦܢܘܡܐ qui correspondrait bien à la forme copte.

VI, 5, p. 218, 21 *Sergius filius* ŠPNY semble être identique à

était donc patriarche depuis un an, quand l' « archimandrite » (rēšdairā) Théodore a acheté ledit manuscrit pour le monastère de Scété. Mais Jean d'Éphèse nous raconte qu'il n'a pas résidé à Alexandrie (*H. E.*, IV, 11, p. 143, 24 : *urbem non intravimus*) et qu'il est resté fidèle à ses anciennes habitudes (*ibid.*, IV, 13, p. 148, 7 : *ad normam habitus* [*σχῆμα*] *sui prioris mansit*). Comme, dès le commencement, il avait vivement protesté contre sa nomination, on pourrait bien admettre la possibilité qu'il aurait continué à se présenter comme simple archimandrite du couvent de Scété ou, d'après notre hypothèse, de RWMNYN. Quant à ce dernier, il ne peut pas s'agir du « monastère des Syriens » (Dēr es-Sūriānī), puisque la fondation de celui-ci ne remonte pas plus haut qu'au milieu du IXe siècle (WHITE, *loc. cit.*, p. 309-321). Sur des évêques qui continuaient à exercer leurs fonctions d'archimandrites voir ANRICH, *Hagios Nikolaos*, t. II, Leipzig 1917, p. 248, n. 6.

(1) *Documenta ad origines monophysitarum illustrandas* interpretatus est. I.-B. CHABOT, *CSCO, Scr. Syri*, Ser. II, t. XXXVII, Lovanii 1933, textus p. 298-308 = versio, p. 208-215 (lettre de Théodore à Paul) ; textus, p. 308-334 = versio, p. 215-233 (réponse de Paul).

(2) Inscription de Dendur, publiée par Eugène REVILLOUT, *Mémoire sur les Blemmyes, à propos d'une inscription copte trouvée à Dendur*, dans *Mémoires présentés à l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, 1e série, t. VIII, 2e part., 1874, p. 371-445 (surtout pp. 373-382). Cf. CABROL, *Dictionn.*, t. III col. 2881 sq. E. A. Wallis BUDGE, *The Egyptian Sûdân, its history and monuments*, t. II, London, 1907, p. 297.

Serge originaire ἐκ τοῦ Ῥάβδιος, c.-à-d. du Ṭūr ʿAbdīn, nommé par Jean d'Épiphanie (1). Les voyelles du nom de son père, Špny, sont douteuses. Malheureusement, nous ne savons pas d'où le *Lexique* de Suidas (2) a puisé le bref article Σιφνεύς, ὄνομα κύριον.

VI, 6, p. 221, 26 *Adārmahan contra Apameam urbem cum magno exercitu misit, qui et ipse castra expugnavit, et pagos magnos et frequentes diruit et incendit, et abiit et Apameam advenit.* Il semble que Κάστρα (textus, p. 292, 15 qsṭrs) est ici un nom propre ; car Michel le Syrien (3) mentionne parmi les villes que ce général a pris Qasrīn, le Qāṣrīn des Arabes (4), situé entre Bēt Balaš (Barbalissos) et la région de Ǧabbūl.

VI, 9, p. 228, 6 *in campo qui ad orientem urbis* (scil. *Melitenae*) *paulo ab ea distabat.* Il est préférable d'écrire *Campo* avec une majuscule ; voir sur ce nom de lieu notre *Ostgrenze des byz. Reiches*, p. 21, n. 13.

ibid., p. 228, 36 *ad montes altos Qarḥe.* Ailleurs, nous avons essayé de fixer l'emplacement de ces montagnes (5). Nous les cherchons maintenant en Tarôn (Şerafeddin Dağları) près de l'Euphrate (Aracani), en face du Taurus (Kʿarkʿē leaṅn, τὰ Χαρχαρεῶν ὄρη d'Agathange § 809, p. 421 sq. éd. Gal. Ter-Mkrtčʿian et St. Kanajianc', Tiflis 1909 ; V. Langlois, *Collection des hist. armén.*, t. I = *FHG*, t. V, 2, p. 173, ch. CXIV ; Zénobe de Glak et Jean Mamikonien, *ibid.*, p. 350, 369, 373 = Zénobe, éd. Venise 1832, p. 36 ; Jean Mam., p. 28, 38). Dans les *Vies des Saints Orientaux* (6), Jean d'Éphèse parle de « Qarḥē intérieurs ».

VI, 24, p. 247, 25 ; de même pp. 248, 2 ; 255, 30 ; 260, 18 : *Dunabius.* Brooks aurait dû écrire *Dunabis* (7), forme gothique du nom du Danube (8), usitée couramment à cette basse époque.

(1) Ioann. Epiphan., 3, dans *Hist. Graec. Min.*, t. I, p. 378, 26, éd. Dindorf.

(2) Suidas, *Lexicon*, éd. Ada Adler, pars IV, p. 370, 14.

(3) Michel le Syrien, t. II, p. 312 = IV, p. 349.

(4) ʿAmr ibn Kulṯūm, *Muʿallaqa*, 7. Balāḏurī, *Futūḥ*, p. 151. Yāqūt, *Muʿǧam*, IV, p. 16.

(5) E. Honigmann, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, Bruxelles 1935, p. 22, n. 3.

(6) *Lives of the Eastern Saints*, éd. Brooks, dans la *Patrol. Orient.*, t. XVII, p. 229.

(7) Δούναβις ou Δάνουβις, en syriaque Dwnbys.

(8) K. Müllenhoff, *Donau, Dunavδ, Dunaj*, dans *Deutsche Altertumskunde*, t. II, pp. 362-371 (Anhang 13). J. Marquart, *Osteurop. und ostasiat. Streif-*

VI, 26, p. 250, 21 sq. *iuxta fluvium qui vocatur de Beith* wšy *castra posuerunt.* Il s'agit du fleuve de *Bebase* ou *τὸ Βίβας*, l'actuel Tell Beš (1).

VI, 30, p. 255, 13 *magnum spatharium* ; sur l'origine du protospathariat voir Stein, *Studien*, p. 116, n. 10.

VI, 32, p. 256, 6 sq. lire : *quendam cui nomen Callistratus* (2) *praefectum praetorio* [au lieu de *Callisterus*(?) *praefectum praetorii*], voir Stein, *Studien*, p. 116, n 10.

VI, 46, p. 259, 28. Dans les dernières pages, suppléées d'après la *Chronique* de Michel le Syrien, nous lisons entre autres choses le récit de l'expédition des Avares contre Byzance. A juste titre, Chabot et Brooks ont traduit 'drwplyws par Hadr[ian]opol(eos), en rejetant une des étranges hypothèses de feu J. Markwart (3) qui, dans sa traduction allemande de ce passage, avait écrit : « Adrōpoliōs (*Δέρκους πόλεως*?) ». Cette explication de ce nom était d'autant plus impossible que Jean d'Éphèse a bien connu la forteresse de Derkos (4). M. H. Grégoire avait vu juste, Byzantion XIII (1938), p. 278.

VI, 46, p. 260, 23 et 25 *Anchialum versus urbem se verterunt et ad thermas versus quae ibi sunt.* Ici aussi, nous aurions écrit *Thermas* avec une majuscule ; car c'etait une localité indépendante située à 18 km. (12 mill. pass.) d'Anchialos qui, d'ailleurs, est souvent mentionnée dans les sources anciennes et médiévales (5).

züge, p. 483, n. 8. Max. Förster, *Der Name der Donau*, dans *Zeitschrift für slavische Philologie*, t. I, 1924, p. 1-24.

(1) Voir notre *Ostgrenze des byz. Reiches*, p. 24, n. 4 ; p. 25, n. 9 et 10 ; p. 37, n. 4.

(2) Textus, p. 336 : Qalisṭr[aṭ]os.

(3) J. Marquart, *Osteuropäische u. ostasiat. Streifzüge*, p. 482.

(4) Drows : *Patrol. Orient.*, t. XVII, p. 35, 4 ; t. XVIII, p. 528, 12. Cf. A. A. Stamoules, *Δέρκοι · κέντρον τῶν Μονοφυσιτῶν*, dans *Θρακικά*, t. V (1934), p. 218-221.

(5) *Tab. Peut.* et Geogr. Rav., p. 187, 15 : *Aquis calidis.* Iordan., *Get.*, c. 20, § 108. Marcellin. comes, dans *Chron. Min.*, vol. II, éd. Mommsen dans *Monum. Germ. Hist.*, *Auct. Ant.*, t. XI, Berolini 1894, p. 82, 28 (en 447) : *Attila rex usque ad Thermopolin infestus advenit.* Procope, *De aed.*, III, 7, 20, p. 102, 6. éd. Haury : *πηγαὶ θερμῶν φύσει ὑδάτων ἀναβλυστάνουσι.* Theophyl. Simok., I, 4, 5, p. 47, 7, éd. de Boor : *τὸν τῶν θερμῶν ὑδάτων οἶκον.* Theoph. cont.,VI, 5, p. 400, 4, éd. Bonn : *μέχρι Θερμοπόλεως.* Anne Comnène, *Alexias*, X, 2, t. II, p. 62, 4, éd. Reifferscheid : *τὰ καλούμενα Θερμά.* al-Idrīsī, *Géographie*, trad. P. A. Jaubert, t. II, p. 388 ; 397 : Mīghālī Termeh. Villehardouin, chap. 104, p. 271, éd. Wailly : la Ferme, ect. ; aujourd'hui Burgaz-Bani.

Enfin, il est regrettable que, dans les traductions de Brooks et d'autres savants, on cherche en vain à savoir si des adjectifs comme *illustrious*, *glorious*, etc., sont les équivalents des termes techniques de *illustris* (*ἰλλούστριος*), *gloriosus* (*ἐνδοξότατος*) etc., ou simplement des épithètes honorifiques sans caractère technique (1).

E. Honigmann.

Bithyniaca

I.

A l'époque byzantine, le port de Pylai et les bains voisins de Pythia ont joué un rôle important. Ils méritent bien une monographie géographique et historique.

La station balnéaire nommée jadis *Πύθια θέρμα* existe maintenant encore sous le nom de Dağ Hamamı ou Coury-les-Bains, à 10 km. au Sud-Ouest de Yalova ; elle a été modernisée sur l'ordre de Kamâl Atatürk. M. Arif Müfid Mansel, aidé par plusieurs autres savants européens et turcs (le prof. Schede, Dr. Schneider, R. P. V. Laurent, Dr. C. Bosch, Dr. Süheyl Ünver), a entrepris la tâche d'écrire l'histoire de ces bains d'après les auteurs anciens, byzantins et turcs, et de faire connaître les résultats des recherches archéologiques qu'on y a faites récemment (2).

Le petit livre est écrit en langue turque (pp. 1-44) ; mais une traduction allemande (pp. 45-80) le rend accessible au grand nombre des historiens et archéologues qui ignorent cette langue (3).

(1) Voir les remarques de Th. Nöldeke dans *Abhandl. d. Berlin. Akad.* 1887, p.14 sq. ; ce serait une tâche très utile d'examiner quels mots syriaques correspondent à ces termes grecs dans les traductions littéraires des *Actes conciliaires* et de textes semblables ; on trouve quelques observations à ce sujet dans G. Hoffmann, *Abhandl. d. kgl. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen*, phil.-hist. Kl., N. F. Bd. XV, nº 1, Berlin 1917, p. 166, ad 15, 39 ; p. 168 ad 23, 21 ; p. 171 ad 37,7.

(2) *Yalova ve civarı — Yalova und Umgebung*, von Arif Müfid Mansel, Istanbul 1936 (*Istanbul Müzeleri Neşriyatı* XIII).

(3) Malgré quelques inconvénients et bien des fautes d'impression, cette traduction est bien lisible. Mais parfois, elle n'est pas assez exacte pour être tout à fait compréhensible ; par ex., p. 53, n. 44 et p. 56, n. 60 du texte allemand, on trouve des citations incomplètes où les noms des auteurs manquent,

L'auteur avoue qu'il n'est pas facile d'écrire l'histoire de cette petite localité qui est assez rarement mentionnée. Il aurait pu la compléter de plus d'un trait important, s'il avait élargi ses recherches dans un certain sens. Certes, il parle à plusieurs reprises des ports voisins de Pylai, de Prainetos et de Drepanon-Hélénopolis ; mais le lecteur ne devine pas que, parmi ces trois lieux de débarquement, Pylai était celui qui était joint le plus étroitement aux Therma Pythia. D'après M. Mansel, ce serait plutôt Hélénopolis, tandis que Pylai, d'après lui, restait jusqu'au dixième siècle « ein unwichtiger kleiner Ort » (p. 49). C'est pourquoi l'auteur n'a même pas osé expliquer avec certitude le nom « dvandva » de Pylopythia qu'il ne connaissait que par un seul *Acte patriarcal* (1). Les deux noms sont aussi joints dans le *Privilegium Alexii* de 1199 et dans la *Partitio Romaniae* de 1204 (2).

En réalité, Pythia fut longtemps un des ports les plus importants de l'empire byzantin. C'est là que commençait la grande route impériale qui traversait l'Asie Mineure. Dans l'histoire, ce port, que connaissait déjà l'auteur de la *Table de Peutinger*, est mentionné pour la première fois sous l'empereur Zénon (3) ; ce fait explique peut-être que c'était sous Zénon que le temple de Rhéa a été transformé en une église chrétienne (4). Dans le compte rendu de la nouvelle édition de Jean d'Éphèse nous avons allégué d'autres passages sur Pylai qui semblent être restés plus ou moins inconnus jusqu'ici (5). Nous croyons que, même après la valeureuse étude de M. Mansel, ce serait une tâche très utile d'écrire une histoire exhaustive de ce port, combinée avec celle des bains voi-

tandis qu'ils sont indiqués dans le texte turc. La quatrième ligne de la p. 53 interrompt le contexte ; il semble qu'elle était destinée à remplacer la dernière ligne de la p. 52.

(1) Cf. notre article *Les « dvandvas » dans la toponymie byzantine*, dans les *Mélanges Émile Boisacq*, t. I, Bruxelles 1937, pp. 499-512.

(2) *Fontes rerum Austriacarum*, 2. Abt. : *Diplomataria et acta*, Bd. XII, Wien 1856, p. 270, 1 : *Episkepsis Pillarum et Pithion* (en 1199) ; p. 478, 1 : *de Pilon, de Pithion* (en 1204).

(3) Ioann. Malal., p. 379, 16 éd. Bonn. *Chron. Pasch.*, p. 601, 13 éd. Bonn. *Vita S. Danielis Stylitae*, dans H. Delehaye, *Les Saints Stylites* (Bruxelles, 1923), p. 64, 24.

(4) Ioann. Malal., p. 77, 16 éd. Bonn. Georg. Kedren., t. I, p. 209, 18 éd. Bonn. Mansel, p. 57, n. 61.

(5) Voir p. 618 sq.

sins de Pythia et complétée par les résultats de fouilles plus étendues. Mais pour être vraiment utile, elle devrait contenir une carte archéologique de cette région dressée à une assez grande échelle.

Nous ne voulons pas entrer dans les détails. Le livre marque certainement un grand progrès de notre connaissance de cette région, sur laquelle jusqu'à ces derniers temps, de graves et étonnantes erreurs étaient répandues (1). Mais bien des problèmes sont encore traités trop superficiellement ; par ex., l'hypothèse de Sölch, suivie par Mansel (p. 53), d'une « destruction de la route » (« Strassenzerstörung ») de Chalcédoine à Dakibiza, ordonnée par Justinien, n'est pas soutenable. De même, la question de savoir si Pythopolis, citée par Pline et Plutarque (2), correspond à Pythia Therma(3), ne peut être résolue sans qu'on discute en même temps et la position du fleuve *Σολόεις* (celui de Sölöz près du Iznik-Gölü ?), et l'emploi du nom *Μυσία* par Étienne de Byzance qui cherche également l'*Ἀργανθὼν ὄρος* dans ce pays, et la graphie exacte du nom de la ville de *Μυθήπολις*, située à 120 stades de Kios en Ascanie (4), qu'on a rapproché de celui de *Πυθόπολις*, etc. L'auteur du poème *Εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θέρμα* n'est pas Paul le Silentiaire (Mansel, p. 54), comme on l'a cru d'ordinaire, mais Léon Magistros Choirosphaktes (5).

II.

La brochure du R. P. Bernardin Menthon sur l'Olympe de Bi-

(1) Suivant Charles Texier (*Asie Mineure*, Paris 1862, p. 116 sq.), Ramsay (*Hist. Geogr. of Asia Min.*, p. 180) parle de « hot springs beside Prousa, sometimes called Pythia » ; de même W. Tomaschek (*Sitz.-Ber. Akad. Wien*, 1891, p. 10 sq.) a confondu les bains de Pythia avec les *Βασιλικὰ θέρμα* (aujourd'hui Çekirge) près de Broussa, en identifiant Pylai avec l'actuel Filadar, tandis que Ramsay a fixé ce port avec exactitude. F. W. Hasluck et R. Kiepert ont déjà corrigé ces erreurs ; mais Victor Schultze (*Kleinasien*, Erste Hälfte, Gütersloh 1922, p. 308 et 336 sq.) les a répétées et augmentées par de nouvelles hypothèses impossibles.

(2) Pline, *Nat. hist.*, V, 148 ; Plutarque, *Theseus*, ch. 26, 6.

(3) Mansel, p. 48, n. 14, de la trad. allem. (p. 4, n. 14 du texte turc).

(4) Aristote, *Mir. ausc.*, 54.

(5) S. G. Mercati, *Intorno all' autore del carme ΕΙΣ ΤΑ 'ΕΝ ΠΥΘΙΟΙΣ ΘΕΡΜΑ (Leone Magistro Ch.)*, dans *Riv. Stud. Orient.*, t.X, 1923-25, p. 212-245. Georges Kolias, *Léon Choerosphactès, magistre, proconsul et patrice*, Athènes, 1939 (*Texte und Forschungen zur byz.-neugr. Philol.*, Nr 31), p. 72, n° 9.

thynie (1) est un livre de vulgarisation dans le meilleur sens du mot. Ce recueil de *Vies de Saints* traduites en français, écrit dans un but édifiant, contient bien des indications utiles pour ceux qui s'occupent de la géographie historique de la Bithynie. Car les *Vies des Saints* de l'Olympe, des régions de Trilia, de la Sigriane etc., sont des sources géographiques de premier ordre qui, toutefois, sont souvent très difficiles à exploiter, parce que, d'ordinaire, leurs auteurs ont supposé que les lecteurs contemporains et indigènes, pour lesquels ils ont écrit leurs traités, conaissaient bien les localités où les saints ont vécu. Pour expliquer les données topographiques, le R. P. Menthon a écrit une introduction de trois pages intitulée « Un peu de géographie ». Puis, ayant divisé son livre en quatre parties d'après les quatre groupes de monastères dans lesquels vivaient les saints — le groupe de Trilia, celui de Brousse et de l'Atroa, celui de la Haute Montagne, enfin « les monastères dispersés » — l'auteur a mis en tête de chaque partie encore un « aperçu topographique ». De plus, il a joint à la fin de la première partie une « note explicative sur l'emplacement des Monastères du groupe de Triglia ». Il suffira d'ajouter que le livre est pourvu d'une riche table de noms propres (2) et de deux cartes, l'une du Mont Olympe, au 1 : 83, 333, l'autre de la « Région olympienne avec ses anciennes provinces » au 1 : 250,000, qui comprend les parages entre le lac Manyās et le Sangarios, pour donner à entendre que cette publication se distingue avantageusement de tant d'autres livres du même genre par les intentions sérieuses de son auteur, et qu'elle mérite bien d'être annoncée dans une revue scientifique comme *Byzantion*. Notons de plus que l'auteur, résidant (ou ayant résidé ?) à Brousse comme Curé latin, a fait « de laborieuses recherches et de pénibles explorations » pour retrouver l'emplacement des monastères où les héros de son livre ont vécu et lutté pour leur foi (p. 1 sq.).

Comme il ne s'agit pas d'un livre purement scientifique, personne ne reprochera à l'auteur d'avoir rarement motivé ses opinions sur la topographie de cette région, bien qu'elles s'écartent souvent de celles

(1) R. P. Bernardin Menthon, A. A., curé latin de Brousse : *Une terre de légendes. L'Olympe de Bithynie. Ses Saints, ses couvents, ses sites.* Paris, Bonne Presse 1935. 256 pages in-8°, deux cartes.

(2) Toutefois celle-ci n'est pas complète. Nous ajoutons Calymne, p. 52, Lambé (lire Lampé), p. 192, Mantinion, p. 90.

qui ont été émises par d'autres savants. Cependant, il est dommage que, parfois, les meilleurs connaisseurs de la géographie de certains pays anciens peu explorés renoncent à exposer et à motiver à fond leurs points de vue sur des questions topographiques fort discutées. C'est d'autant plus regrettable que, d'une part, les ruines anciennes disparaissent souvent si rapidement (1) que ceux qui les visitent ne savent jamais s'ils ne sont pas les derniers témoins de leur existence et que, d'autre part, leur jugement qui peut être le mieux fondé, risque toujours d'être considéré comme arbitraire. L'avis du R. P. Menthon sur le site de Césarée de Bithynie a trouvé l'adhésion d'un critique scrupuleux et sévère, M. Louis Robert (2) qui le préfère à celui de Hasluck et d'autres archéologues. Un travail du Père Menthon, justifiant par une ample documentation le contenu historico-topographique des deux cartes jointes à son livre, serait une publication des plus utiles sur l'ancienne Bithynie. Certes, « la tâche n'est pas aisée » ; car « sur une centaine environ de monastères détruits, c'est à peine si cinq ou six révèlent leur emplacement par quelques vieux pans de murs. Le plus souvent, tout a disparu » (p. 20). Il est d'autant plus nécessaire de séparer les pures et vaines hypothèses des suppositions mieux fondées, et de marquer sur les cartes (par un ou deux points d'interrogation) le degré de probabilité de chaque localisation. Dans ce cas, les cartes qui, pour le moment. augmentent seulement les *variae opiniones* sur bien des questions, pourraient devenir d'utiles instruments de travail. Pour préciser davantage nos désirs, examinons quelques cas spéciaux.

Les *Actes conciliaires* et les *Notitiae ecclesiasticae* citent comme suffragants de Nicomédie entre autres : *ὁ Πραινέτου, ὁ Γάλλου ἤτοι Λόφων, ὁ Ἐρίστης* ; ceux de Nicée sont *ὁ Μοδρινῆς ἤτοι Μελινῶν, ὁ Λινόης, ὁ Γορδοσέρβων, ὁ Νουμερικῶν, ὁ τοῦ Ταΐου* et *αἱ Μαξιμιαναί*. On trouve tous ces évêchés sur la seconde carte qui, toutefois, ne comprend plus le Golfe de Nicomédie. Donc, Praenetum qu'on identifie d'ordinaire avec Kara Mürsel, est indiqué

(1) Cf. Menthon, p. 53, n. 1 : « J'ai vu, pour ma part, deux ruines d'églises disparaître en quelques années à Césarée de Cappadoce. L'une était la cathédrale du grand S.Basile située au milieu des ruines de l'ancienne ville, l'autre une élégante petite église du ve siècle etc. L'année suivante, le champ était nivelé et il n'en restait aucune trace ».

(2) Louis Robert, *Villes d'Asie Mineure*, Paris 1935, p. 190, n. 1.

près du Sangarius, « Täum » (Taïon) qu'on a cherché jusqu'à présent à Tataïon à l'Est de ce fleuve, est placé aux bords du Golfe de Moudania ; de même Numerica et Maximianae. Modrena qu'on tient d'habitude pour l'actuel Mudurnu, est localisée au Sud, Linoë au Nord-Est du Lac de Nicée, Gordoservus à mi-chemin entre Nicée et Lefké, Galli non loin de Ynégueul près du fleuve Gallus qui est identifié avec l'affluent occidental du Sangarius, Gueuktché-Sou. Enfin, Eristae et le monastère d'Eriste se trouvent au Nord-Ouest de Mihallitch, dans la province de l'Hellespont (1). A l'exception de ce dernier, dont le monastère est mentionné dans la *Vie de S. Joannice*, tous ces évêchés ne sont pas nommés dans le livre, de sorte que les raisons, pour lesquelles ils ont été localisés d'une manière nouvelle et surprenante, restent inconnues.

On sait que «l'identification du Gallos est un des grands tourments des géographes de l'Asie Mineure»(2). La question si souvent discutée à savoir si cet affluent du Sangarios, qui, selon Strabon, se jette dans ce fleuve à 300 stades environ de Nicomédie, venait de l'Est ou de l'Ouest, cette question, disons-nous, ne sera certainement pas résolue par des affirmations *ex cathedra* comme celle de M. Ruge qui, dans son article *Modra* de la *Real-Enzyklopaedie*, après avoir cité les mots de Strabon, XII, 543, *Γάλλος, ἐκ Μόδρων τὰς ἀρχὰς ἔχων τῆς ἐφ' Ἑλλησπόντῳ Φρυγίας*, continue : « damit kann, trotz Sölch Klio XI 393 f., nur der Göktsche Su gemeint sein, der unterhalb von Lefkeh in den Sangarios mündet. Daraus ergibt sich weiter, dass M. im Quellgebiet dieses Flusses gelegen haben muss ». De plus, Ruge distingue Modra de Modrene, l'actuel Mudurnu ; mais il identifie l'évêché de Modrene avec la *κωμόπολις* de ce nom et avec Modra ; « denn die *ἐπαρχία* von Nikaia kann niemals östlich bis in das Gebiet des *θέμα Βουκελλαρίων* gereicht haben ». Nous devons avouer que, dans ce cas, les recherches de M. Sölch nous ont convaincu que, d'après Strabon, le Gallos est un affluent oriental du Sangarios. Or, il est très probable que, dans tous les cas où on trouve mentionnés les toponymes Modra ou Modrene, il s'agit de la même ville, l'actuel Mudurnu à l'Est du Sangarios.

(1) Si cette localisation est exacte, l'évêché Eriste ou Ariste doit être distingué de cette ville.

(2) Mgr Louis Petit dans *Rev. de l'Orient Chrét.*, t. VII, p. 587, n. 10.

D'ailleurs, il est aujourd'hui un fait sûrement établi que le territoire de Nicée s'est étendu assez loin vers l'Est (1).

Comme RUGE, le P. MENTHON identifie le Gallos avec le Gueukdjè Sou (2), affluent occidental du Sangarios (p.220) ; et puisque, d'après la *Vie de S. Michel Maléinos*, le Gallos contourne le Mont Kyminas (3), il cherche ce dernier près de Keupru-Hissar, où il croit avoir trouvé, sur un monticule de moins de 500 mètres, les ruines de la lavra de Maléinos et du monastère de Kymina (p. 201). Mais un texte qui a échappé à l'auteur nous défend de chercher toutes ces localités à l'Ouest du Sangarios. C'est un passage de la *Vie de Ste Marie la Jeune*, éditée complètement par le R. P. PEETERS (4), où nous lisons : *εἰς ὄρος καταλαμβάνει τὸν Κυμινᾶν ἐπονομαζόμενον ἐν ὁρίοις Παφλαγονίας, τῆς Πλουσιάδος ἐγγύς*. Or, comme la Paphlagonie se trouve à l'Est du Sangarios, le Gallos qui contourne cette montagne est bien l'affluent *oriental* de ce fleuve. Le Père PEETERS (5) identifie le Kyminas avec l'actuel At-Yaïla ou Kardyz-Yaïla, non loin de Prusias ou Plusias, l'actuel Üsküb, tandis que Mgr PETIT avait préféré le Dikmen-Dağ. A vrai dire, ces deux montagnes appartiennent au même massif.

Nous nous demandons si le *couvent des Cathares* d'où on a emmené en 795 S. Théodore de Stoudios pour le faire passer par plusieurs autres couvents et villes jusqu'à Abydos et de là à Thessalonique (p. 174 sq.), ne pourrait pas être identique avec le couvent de ce nom près de Pythia. On pourrait imaginer que Constantin VI, ayant

(1) Voir maintenant C. W. M. Cox et A. CAMERON dans *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, t. V, p. 60. A. H. M. JONES, *Cities of the Eastern Roman Provinces*, Oxford 1937, p. 161 sq. et p. 424, n. 28.

(2) Sur la seconde carte « Gueuktché-Sou ».

(3) Qu'on ne doit pas confondre avec le mont Kiminas près d'Akhyraous, aujourd'hui Balıkesır, (cf. Georg. Akropolit., *Chron.*, p. 27, 22 éd. HEISENBERG : *τὰ τοῦ Κιμινᾶ ; Καμινᾶ* LEO ALLATIUS), comme l'ont fait RAMSAY (*Hist. Geogr. of Asia Min.*, p. 159 avec la n. 3) et TOMASCHEK (*Sitz.-Ber. Akad. Wien*, 1891, p. 96). Les *Acta S. Athanasii Conf.* (*Acta SS.* 5. jul., t. II, p. 246 sq.) parlent expressément du monastère de S. Michel Maléinos ; de même, dans Theophan. cont., p. 419, et dans Genes., p. 82, il est question d'une montagne de moines, donc plutôt de celle de ce saint.

(4) *De S. Maria Iuniore*, chap. 27, dans *Acta SS.*, novemb., t. IV, Bruxelles, 1925, p. 702D-703A.

(5) Dans son *commentarius praevius*, p. 690, n. 6, en renvoyant au livre de R. LEONHARD sur la *Paphlagonie*. Notons que l'article *Gallos* n° 3 de la *Real-Enzykl.* n'est pas de CUMONT (auteur de *Gallos* n° 4), mais de RUGE,

quitté brusquement les bains thermaux de Brousse, aurait emmené Théodore à Pylai, comme il a emmené l'oncle de ce dernier, saint Platon, à Constantinople. Dans ce cas, on devrait déplacer également Liviane, Leukai, *τὸ Φύραιον* et *ἡ Παῦλα*, ou du moins une partie de ces localités. Mais le seul texte existant (1) ne suffit pas à trancher la question.

Remarquons enfin qu'Irénopolis est une des villes de la Décapolis Isaurienne et non pas Syrienne (p. 191).

Nous doutons que les frontières entre les provinces de l'Hellespont et la Lydie, et celles entre la Bithynie et la Phrygie soient exactement dessinées sur la seconde carte. On se demande si vraiment les textes hagiographiques exigent une telle représentation qui s'écarte fortement de ce que nous apprenons par d'autres sources.

E. Honigmann.

Les villes des provinces orientales de l'Empire Romain

Disons tout de suite que cet ouvrage (2) est d'une importance considérable et qu'il se range parmi les *standard works* qui ont été écrits jusqu'à présent sur ce sujet. On apprécie en même temps l'exactitude de l'exposé, l'abondance d'idées nouvelles et bien fondées, l'esprit critique de l'auteur et sa vaste érudition. Personne ne doutera de son assertion que ce volume de 576 pages contient le travail de bien des années. En grande partie, il est vrai, il représente une synthèse des recherches d'autres savants (3) ;

(1) S. Theodor. Stud., *Epist. 3*, dans Migne, *P. G.*, t. IC, col. 916 C.

(2) *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, by A. H. M. Jones, Oxford 1937, XV, 576 pp. in-8°.

(3) Il est regrettable que souvent l'auteur ait omis de citer ses autorités et qu'il ait même présenté leurs opinions d'une manière que le lecteur non averti ne puisse que les attribuer à M. Jones lui-même. Ainsi on trouve, et dans le texte et sur les cartes, maintes découvertes de Ramsay (voir plus loin) et de L. Robert (voyez p. ex. les remarques sur Parlais et sur Tyriaion de Phrygie ou la localisation de Satala en Lydie et d'Hydisos sur la carte) que M. Jones en se dispensant de mentionner leurs noms, semble réclamer comme les siennes.

mais l'auteur a toujours examiné avec soin la solidité des résultats obtenus par ses prédécesseurs. M. Jones craint que la longue durée de la composition de son livre soit la cause de quelques inégalités et contradictions. Il nous semble au contraire que l'impression prédominante qui s'impose au lecteur est que son ouvrage est écrit d'après un plan bien réfléchi et que les différentes parties de son exposé forment un tout harmonieux.

Nous ne voulons pas discuter les limites choisis par Jones qui a exclu des « Provinces Orientales de l'Empire Romain » toute la Grèce, la Crète et une grande partie de la presqu'île balkanique. Il a motivé cette omission par son intention de démontrer la diffusion des institutions politiques des Grecs parmi les pays barbares ; même ceux qui acceptent ce point de vue et concèdent à l'auteur qu'en Macédoine, la situation était bien différente de celle des autres pays barbares, pourraient lui reprocher que cette intention ne se trahit pas assez clairement dans le titre du livre. Mais parlons plutôt de son riche contenu que de ce qu'on pourrait regretter de ne pas y trouver.

L'ouvrage est divisé en treize chapitres qui concernent des circonscriptions géographiques différentes et sont intitulés : I Thrace, II Asia, III Lycia, IV. The Gauls, V Pamphylia Pisidía and Lycaonia, VI Bithynia and Pontus, VII Cappadocia, VIII Cilicia, IX Mesopotamia and Armenia, X Syria, XI Egypt, XII Cyrenaica, XIII Cyprus.

Cette division est justifiée dans l'introduction. Elle suit en même temps l'ordre géographique et l'évolution historique, tenant compte de certaines circonscriptions politiques et de la date de leur annexion par l'Empire Romain. A notre avis, ces unités géographiques ont été bien choisies pour démontrer les symptômes d'un développement individuel qui, sous la domination romaine aussi bien qu'auparavant, se trahit dans l'évolution de ces différentes régions.

L'ouvrage est écrit aussi bien pour les historiens que pour les géographes. Chaque chapitre contient un exposé de l'histoire du pays dont il traite. Selon le but de son ouvrage, Jones a attaché une grande importance à un exposé qui mît bien en relief le développement des villes. Les principales sources littéraires sont

Évidemment, ce n'est pas l'intention de l'auteur qui est conscient de ce défaut et s'en excuse dans sa préface. Mais ce procédé risque d'avoir pour effet qu'on se méfie également de l'originalité de ses opinions là où elles sont vraiment siennes.

Pline, Ptolémée, Hiéroclès et Georges de Chypre ; les *Actes conciliaires* et les *Notitiae* s'y joignent. Dans les quatre appendices, l'auteur discute la valeur, les particularités et la datation de ces sources ; le quatrième, divisé en 50 tables, contient une énumération complète des villes de chaque province et des principales sources où elles sont attestées. A côté des sources littéraires, les inscriptions et les monnaies ne sont nullement négligées. Le livre est pourvu de six cartes, dressées avec soin, qui contribuent à son utilité.

On connaît l'étrange coïncidence qui, souvent, fait paraître vers le même temps deux publications sur un sujet qui, auparavant, avait été négligé pendant des années ou même des siècles. Quand nous avons vu pour la première fois l'ouvrage de M. Jones, notre livre sur Hiéroclès et Georges de Chypre était déjà sous presse. Bien que le but de ce dernier soit tout différent de celui du grand ouvrage de Jones, une partie considérable des questions traitées dans les deux livres coïncide forcément. Nous avons constaté immédiatement que, dans bien des cas, nous sommes parvenus tous les deux à des résultats analogues ; par ex., nous avons expliqué de la même manière le nom de *Ῥεγκυλίας* et d'autres (1). L'hypothèse qu'Anastasia de Georges de Chypre est identique à Dausara se trouve également dans notre livre sur la *Frontière orientale de l'Empire byzantin* (2). Nous croyons que cette coïncidence prouve bien l'évidence de ces résultats obtenus indépendamment par nous deux. Dans d'autres cas, où nos opinions sont différentes, les conclusions de M. Jones nous ont stimulé à trouver une solution plus satisfaisante (3). Comme ce n'était pas l'intention principale de M. Jones de traiter à fond la géographie des pays orientaux, il ne parle qu'incidemment de questions purement topographiques qui sont le sujet principal de notre livre. Nous insistons sur ce fait ; car si, dans les lignes suivantes, nous faisons à M. Jones de nombreuses remarques, on ne doit pas oublier qu'elles ne touchent qu'une partie secondaire de son beau livre et qu'elles sont loin de diminuer ses grandes mérites.

(p. 24 et p. 381, n.51). Il est difficile d'admettre que le *Κερεόπυργος*

(1) Jones, p. 407, n.21. L'explication du nom *Κομιστάραος* se trouve déjà dans Ramsay, *Hist. Geogr. of Asia Minor*, p. 426.

(2) *Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, Bruxelles 1935, p. 10 sq.

(3) Nous renvoyons à notre livre intitulé *Le Synecdêmos d'Hiéroklès et l'opuscule géographique de Georges de Chypre*, Bruxelles 1939.

d'Hiéroclès soit le *Κηριπάρων* de Procope. En effet, ce dernier auteur ne cherche pas cette localité « dans le Rhodope », mais dans la province d'Hémimont. De même, Anastasiopolis, qui est l'actuel Buru-Kaleh (1), et Abdera, situé sur le cap Bulustra, occupent des sites différents, bien que voisins.

(p 25). L'ordre des villes énumérées par Hiéroclès ne recommande pas l'identification de Siltike avec Druzipara.

(p. 66 et 392, n. 58). « The Inner Lycaones ». Nous supposons que, dans *Λυκαονεὺς πρὸς ἔνδον*, *Ἔνδος* est plutôt le nom d'un fleuve comme l'*Indus* de Tite-Live et de Pline.

(p. 122). Concernant les guerres entre les Gaulois et les Ptolémées, nous renvoyons à l'intéressant article de M. A. Wilhelm (2) qui explique une épigramme citée par Étienne de Byzance, s. v. *Ἀγρίαι*, par laquelle les habitants de Tlos en Lycie ont honoré le Pisidien *Νεοπτόλεμος Κρεσσοῦ*, vainqueur des [*Παίο*]*νες*, *Ἀγριᾶνες* et *Γαλάται*. Les deux peuples macédoniens avaient sans doute émigrés avec les Gaulois en Asie Mineure. Ce général égyptien est connu par les papyrus Hibeh 98 de 252/1 av. J.-C., et Brit. Mus. 2243 de 251/0, où *Νεοπτόλεμος ὁ Κραίσιος* est attesté comme *ἱερεὺς Ἀλεξάνδρου καὶ Θεῶν Ἀδελφῶν*. M. Wilhelm a bien combiné cette victoire près de Tlos avec une notice de Pausanias (3) sur une invasion des Gaulois dans la région de Themisōnion, situé à 110 km. environ de Tlos.

(p. 137). « Verinopolis is not mentioned by Hierocles but I suggest that it is represented by the mysterious and apparently corrupt item ' Rignon ' at the end of Hierocles' list, which seems to contain the word ' regio' ». Cette explication, due à Ramsay (4), doit être remplacée par celle que Ramsay avait proposée longtemps auparavant (5) ; car le manuscrit Hieros. Patr. 39 du Synecdèmos

(1) Regel dans *Byz. Zischr.*, t. V, p. 240. Stilpon P. Kyriakides, *Θρᾳκικὰ ταξείδια. Μπουροῦ Καλὲ - Ἀναστασιούπολις - Περιθεώριον, ἐν Ἀθήναις* 1930.

(2) A. Wilhelm, *Ἐπίγραμμα ἐκ Λυκίας*, dans les *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, t. VI, 1931, p. 319-334.

(3) Pausanias, X, 32, 4.

(4) W. M. Ramsay dans *Jahreshefte d. österr. Archaeol. Instit.*, VII, 1904, Beiblatt, col. 102.

(5) Ramsay, *Hist. Geogr. of Asia Minor*, London 1890, p. 345, où Rignon est identifié avec Pyrgos ; cependant, il ne s'agit sans doute pas d'une « corruption of the same name », comme croyait Ramsay.

nomme cette ville (fol. 201v, à la fin) *ῥηγίνον ἤτοι πύργων ἀρχεπισκοπή*. L'addition postérieure des trois derniers mots prouve qu'elle est identique à l'évêché *ῥοῖνων ἤτοι πύργων* de la *Notitia Epiphanii* du même manuscrit. Nous la cherchons à Sakyatan, d'après la *Tabula Peutingeriana* et d'après l'ordre des villes énumérées par Hiéroclès.

(p. 145). L'explication de *δῆμος Σαβαῶν* par « people of Isba » (d'après Ramsay) nous semble peu convaincante. Car Isba était situé dans la partie orientale de la Pamphylie, près de l'Isaurie, puisque Étienne de Byzance (suivant Capiton?) l'appelle *Ἴσβος Ἰσαυρίας πόλις*.

(p. 184). Voir nos remarques à propos de p. 509.

(p. 189). « Basilica Therma, wrongly called a city by Hierocles » (cf. p. 434 : Eccles. Organization). Mais les Basilika Therma sont attestés comme évêché non seulement par les listes syriaques et latines des évêques de 451 (1) et peut-être de 459 (2), mais aussi par celles des évêques monophysites expulsés en 518 (3).

(p. 190 et 433 sq., n.25). M. Jones cherche Kamulianai et Euaisa en Laviansene, entre Sebastée (Sivas) et Arabissos (voir sa carte). Les raisons en faveur de cette localisation ne nous semblent pas décisives ; cette région appartenait sans doute à l'Arménie Ire ou l'Arménie IIe.

(p. 223). Nous distinguons la Makarta d'Osrhoène (4) de Macharta ou Manacarta (5) qui, de toute apparence, était située dans la province de Mésopotamie, puisqu'elle n'était pas loin de Nisibis

(1) Phirminos de-Ḥamîmthâ : Friedr. Schulthess, *Die syrischen Kanones von Nicaea bis Chalcedon*, dans *Abhandl. d. kgl. Gesellsch. d. Wissensch. zu Göttingen*, Phil.-hist. Kl., N. F., Bd, X, N° 2, p. 137, N° 179. Voir Ed. Schwartz, *Ueber die Bischofslisten der Synoden von Chalkedon, Nicaea und Konstantinopel*, dans *Abhandl. d. Bayer. Akad. d. Wiss.*, N. F., Heft XIII, 1937, p. 53.

(2) Mansi, t. VII, col. 917D : *Φωτεινὸς ἐπίσκοπος τῶν Θερμῶν*.

(3) Musonios de-Thermā Basīliqā (Jean d'Éphèse, dans la *Chronique* de Ps.-Denys de Telmaḥrē, éd. (en extraits) par H. G. Kleyn, *Bijdrage tot de Kerkgeschiedenis van het Oosten gedurende de zesde eeuw*, dans *Feestbundel aan Prof. M. J. de Goeje op den 6n oct. 1891 aangeboden door eenige oud-leerlingen*, Leiden 1891, p. 64. *Chronicum ad annum D. 846 pertinens*, éd. Brooks et Chabot, dans *CSCO, Scr. Syr.*, Ser. III, t. IV, p. 226 ; versio, p. 172. Michel le Syrien, *Chron.*, t. II, p. 171 = t. IV, p. 266 b.

(4) Georgius Cyprius, v. 903, p. 46, éd. H. Gelzer.

(5) *Tabula Peutingeriana* : Macharta. Geogr. Rav., p. 79, 13 : Manacarta.

(à 24 *milia passuum*) (1). Nous cherchons maintenant Telmaḥrē à Tilmaḥrez ou Tell-i-Meḥres, à 13 km. au Nord de Ḥarrān.

(p. 226). Le nom Maepherqacta n'existe pas sous cette forme (2) ; les auteurs syriaques l'écrivent Maipherqaṭ.

(p. 255). Nous doutons de l'identité généralement admise de Damas avec Demetrias, cette dernière ville étant marquée sur la *Table de Peutinger* dans la région de Qalʿat el-Ḥöṣn ou Ḥiṣn el-Akrād.

(p. 294 et p. 467, n. 91). M. Jones cherche « the two ʿ climata ' of the East and of the West, mentioned by Georgius Cyprius » en Palestine IIIe, à l'Est et à l'Ouest du golfe d' ʿAqaba. Nous ne partageons pas cet avis. D'ailleurs, Georges de Chypre ne parle que d'un *κλίμα ἀνατολικῶν καὶ δυσμῶν* (voir notre commentaire).

(p. 346). Dans notre *Hiéroklès*, nous avons montré que Zenonopolis en Égypte (Georg. Cypr., v. 720) s'identifie avec la ville nommée habituellement « Ville de S. Ménas » (« Menasstadt »). *Φάτανος* est l'actuel al-Batānūn au Sud-Est de Ṭūḫ en-Naṣāra ; mais l'identification avec *Πάφνα* est douteuse.

(p. 381, n. 30). L'identification de Yambol, la Diambolis des Byzantins, avec Diospolis est fort douteuse ; elle a été abandonnée par Jireček et d'autres.

(p. 392, n. 57). Pour le site d'Ipsos, nous renvoyons à notre article dans *Byzantion*, t. X, 1935, p. 647-651.

(p. 397, n. 82). « Hierocles' Marcianopolis and Anastasiopolis must correspond to Bargylia and Cidrama, which are omitted by him, but occur in the Notitiae ». Des conclusions pareilles, chères à Sir Ramsay et d'autres, semblent s'imposer sans réserve ; mais d'habitude, elles se montrent trompeuses, quand il y a moyen de les vérifier (3).

(p. 416, n. 36). « The equivalence of Conana and Iustinianopolis is proved by comparison of Notitia Epiphanii and Notitia VIII and IX (Ramsay, *Hist. Geog. As. Min.*, p. 407) ». Cette assertion de Ramsay est erronée, car dans toutes les trois *Notitiae* on lit Iustinia-

(1) Th. Nöldeke, dans *ZDMG*, t. XXXIII, 1879, p. 144, n. 4.

(2) Jos. Markwart, *Südarmenien und die Tigrisquellen*, Wien 1930, p.164 sq.

(3) Voir maintenant la critique d'un cas analogue, celui de Sebastopolis de Carie, dans Louis Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, Paris, 1938, p. 263, n. 1.

nopolis (1). En réalité, la *Notitia Basilii* (= *Notitia I*) est la première qui, entre *Τύμανδος* et *Μητρόπολις*, insère ces quatre évêchés : *ὁ Κονάνης, ὁ Μάλου, ὁ Σινιάνδου, ὁ Τιτυάσσου* (2). Comme Tityassos, Mal(l)os et *Σινήθανδος* (lire *Σινίανδος*) se retrouvent dans Hiéroclès à côté de Iustinianoupolis, cette dernière est de toute vraisemblance identique à *Κονάνη*.

Dans la même note, M. Jones dit : « a dynastic name is not at all liable to corruption ». Cela semble être évident ; mais de fait, il y a quand même des noms qui ont bien l'air d'être des noms dynastiques et qui sont plus ou moins estropiés, p. ex. *Κονιούπολις, Σιτούπολις, Τανόπολις, Πολυχεριανούπολις* dans le seul Hiéroclès.

(p. 418, n. 40). Le Zardiris de la carte d'Hirschfeld est écrit Sarridris sur les cartes récentes. Ce nom étant sûrement turc, l'assonance de Zorzela ou *Δύρζηλα* n'est qu'apparente.

(p. 424, n. 28). Pour prouver que Doris était une *mansio*, M. Jones renvoie au *Itin. Hier.*, 573. 574. Il suit donc Ramsay qui a identifié (3) Doris avec le Dablis des Itinéraires. Dans notre *Hiéroclès* (ad 694, 2), nous montrerons que cette identification est fausse.

(p. 433, n. 24). Jones a remarqué (p. 444, n. 15) que l'identification de Camacha avec Theodosiopolis, soutenue par Ramsay, est basée sur un argument très faible ; mais il l'a tout de même acceptée. Sans aucun doute, l'évêché arménien de Theodosiopolis est toujours l'actuel Erzerum. L'étrange idée qu'entre l'Armenia Ia et l'Armenia IIa, une bande étroite de la Cappadoce se serait étendue jusqu'à Camacha (p. 433, n. 24), est donc dénuée de fondement.

(p. 434, n. 25). A juste titre, Jones se refuse à changer en Severias le nom de l'évêché Tiberias qui, de toute apparence, serait une fondation de Tiberius Maurice. Nous nous étonnons d'autant plus que la ville de *Μονόκαρτον* ou *Τιβεριούπολις* en Mésopotamie (4) ne soit pas mentionnée dans le livre de Jones.

(p. 440, n. 40). « Coropissus, birthplace of Zeno, Malalas, p. 375, ed. Bonn, *Ζήνωνα τὸν Ἴσαυρον τὸν Κοδισσέον* » : cf. p. 215 : « Zenonopolis, which may conceal the missing Coropissus etc. ». En

(1) *Notitia Epiphanii*, v. 394, p. 541 éd. Gelzer, dans les *Abhdl. Bayer. Akad. Wtss.* 1901 = *Notitia* VII, 207. *Notitia* VIII, 483 ; IX, 391.

(2) Georgius Cyprius, p. 22 : *Notitia Basilii*, vv. 428-431.

(3) Ramsay, *Hist. Geogr. Asia Min.*, p. 182 et 443 ad p. 196.

(4) Theophyl. Simok., I, 14, 6, éd. de Boor, p. 67, 6.

réalité, *Κοδισσέον* n'est ni la forme exacte de ce nom ni un ethnique. La vraie forme du nom ancien de Zénon était *Ταρασικοδίσσας* (1) ou *Ταρασισκωδίσεος* (2), et son ethnicon sans doute *Ῥουσουμβλαδεώτης* (3). C'est donc plutôt le toponyme de *Rusumblada (Rōs (4) + Amblada?) qu'il faut présumer comme nom indigène de Zenonopolis, comme l'a proposé Tomaschek (5).

(p. 444 sq., n. 15). Concernant la description de l'Arménie par Georgius Cyprius et Basilius, nous renvoyons à notre article dans *Byzantion*, t. IX, 1934, p. 205-222, où nous sommes parvenu en partie à des résultats analogues.

(p. 449, n. 20). Contre l'identification d'*Ἀρσινόη ἐν Αὐλῶνι* avec Damas voir nos remarques dans les *Byzant.-neugriech. Jahrb.*, t. VI, 1928, p. 209, concernant la p. 66 du livre de Tscherikower.

(451, n. 24). « Diod., XVII. 37, who records a pursuit of 200 stades after the battle of Issus ; but Nicopolis is considerably more than that distance even in a bee line from the battlefield ». Si nous fixons le champ de bataille près du Deliçay de la mer jusqu'au pied de l'Amanos, la distance à travers cette montagne est de 40 km. ; pour en faire un nombre rond, on pouvait bien dire 200 stades (= 37 km.). Si Appien, *Syr.* 57, parle d'une Nikopolis fondée en Arménie tout près de la Cappadoce par Seleukos après une victoire, il pense évidemment à la ville pontique qui, en réalité, était une fondation de Pompée (6).

(p. 459, n. 54). « Agrippias is perhaps only a hellenized version of Occariba ». L'emplacement d'Occariba, auj. Užēribāt, se trouve presque exactement à mi-chemin entre Ḥamāh et Palmyre, un peu plus au Sud que la IVe carte de Jones l'indique. Il est peu probable que la province ecclésiastique de Resapha se soit étendue si loin de ce côté.

(1) Candid. ap. Phot., *Bibl.* cod. 79, dans *Hist. Gr. Min.*, éd. Dindorf, t. I, p. 442, 15.

(2) Agathias, *Hist.*, IV, 29, dans *Hist. Gr. Min.*, t. II, p. 341, 27 = p. 270, 13 éd. Bonn. Concernant ce nom, voir la copieuse note de Dindorf, *ibid.*, t. I, p. 356 sq.

(3) Candid., *loc. cit.*

(4) Sur le mot anatolien *rō* ou *rōs* « caput, promunturium », voir W. M. Calder dans *Discovery*, avril 1920, p. 100 sq., et W. M. Ramsay, *Asianic Elements in Greek Civilisation*, London 1928, p. 89.

(5) W. Tomaschek, *Sitz.-Ber. Akad. Wien*, t. CXXIV, 1891, 8. Abh., p. 59.

(6) Cf. Ruge. *Real-Enz.*, t. XVII, col. 536, s. v. *Nikopolis* N° 8.

(p. 481, n. 52). « Is the bishop of Thynis who is recorded in 431, 452 (lire 458) and 459, the bishop of Ptolemais, metropolis of the Thinite nome? » Nous croyons que Thynis est plutôt le port de Thonis, en copte Thône, près de l'embouchure de Kanopos (1).

(p. 482, n. 62). « Aphthaeum » : la forme exacte est certainement *'Αφνάϊον* (2). On doit distinguer de cette ville l'*''Αφθίτης νομός*(3).

(p. 483, en bas). « The compiler was obliged to forge Greek names (e. g. *Τβωλβουθίω* and *"Αγνου* for Rosetta and Nestarawah) ». Cependant, le premier nom est une forme légèrement coptisée de *Βολβιτίνη* qui, malgré les remarques de Gelzer *ad l.*, se retrouve à côté d''*Αγνοῦ* parmi les *Νείλου στόματα* dans Georges de Chypre (4).

(p. 494, ligne 13). Le nom de lieu *Iconium* (Pline, *Nat. Hist.*, V, 93) ne peut pas être emprunté à une liste officielle, dit Jones, « because it was not in Cilicia ». Notons que Detlefsen, dans son édition des livres géographiques de Pline (5), a choisi la forme *Riconium*, toponyme qui, cependant, est inconnu.

(p. 505). Dans Hiéroclès, M. Jones croit découvrir deux indications inexactes, à savoir 1° qu'il nomme trois villes de Cappadoce Ire laquelle, d'après la première *Novelle* de Justinien, n'en aurait possédé qu'une seule, Césarée ; 2° que. à côté de Menelaites, il omet Mareotes. Nous croyons que les deux reproches ne sont pas justifiées ; pour les détails, nous renvoyons à notre livre sur Hiéroclès.

(p. 506, ult.) Lunda est nommé comme un des sièges qui manquent dans les quatre premières *Notitiae*, quoiqu'ils soient mentionnés « at early councils and in the later Notitiae ». Mais Lunda se trouve uniquement dans ces dernières, cf. p. 518, Table XI, n° 14.

(p. 516, table IX, N° 21 et 23). M. Jones cite Satala et Sala en Lydie d'après l'*Epist. ad Leonem*. En effet, les anciennes éditions

(1) Sur cette localité voir H. Kees, *Real-Enz.*, t. VI A, col. 330, s. v. *Thonis* N° 1, où il faut ajouter une référence au *Périple* de Scylax, 106 sq.

(2) Cf. les citations de Gelzer ad Georg. Cypr., v. 695. Cornelia A. Noordegraaf, *A geographical papyrus*, dans *Mnemosyne*, ser. III, vol. VI (1938), p. 281 sq.

(3) Herod., II, 166. Steph. Byz., s. v. *"Αφθαια*.

(4) Georg. Cypr., v. 754 sq. : *Βολύνθην. 'Αγνοῦ. Κολύνθιν* et *Βολβύθιν* sont de fausses leçons ; voir V. Laurent dans *Échos d'Orient*, 1935, p. 445, n. 7.

(5) *Die geographischen Bücher (II, 242-VI Schluss) der Nat. Hist. des C. Plinius Secundus*, hrsg. von D. Detlefsen, Berlin 1904, p. 109, 13.

ont attribué *Anatolius episc. Helleonorum* à Sala, puisqu'elles ont écrit *Iulianus episc. Satalae* au lieu de *Salae*. Même Eduard SCHWARTZ qui a reconstitué le texte exact (1), a accepté dans l'appareil critique ces étranges substitutions. Nous laissons intact le nom du siège de Julien de Sala et expliquons *Helleonorum* par *Trallenorum* (de Tralla en Lydie).

(p. 510 sqq. : Appendix IV, Tables ; sources). L'*Onomastikon* d'Eusèbe devrait être cité d'après l'édition de KLOSTERMANN au lieu de celle de LARSOW-PARTHEY (p. 446, n. 7 ; 449, n. 20 ; 466, n. 87). Les listes grecques du Concile de Constantinople de 381, dont on ne trouve que les traductions latines dans MANSI, ont été éditées par BENEŠEVIČ (1905), par C. H. TURNER (1914) (2) et, avec peu d'exactitude, par Manuel Io. GEDEON (3).

(p. 522, note) « Some MSS of Not. VII insert... Rhoïna or Pyrgi after Ilistra ». En réalité, il s'agit du seul cod. Hieros. Patr. 39, sur lequel le cod. Metoch. S. Sepulcr. 522 est copié, qui remplace plutôt Ilistra par Rhoïna ou Pyrgoi.

(p. 524, Table XVIII, N° 2). Sillyum se trouve également dans l'*Epist. ad Leon.* ; car *Neon episc. Gilsatenus* (4) est le *Νέων ἐπ. Σιλλύου* de 451.

(p. 527, Table XXIV, note). L'archevêché d'Heracleopolis n'est pas un doublet de Sebastopolis, mais la ville de Pedachthoë (5).

(p. 530, Table XXXII). Les N°s 15-17 qui n'appartiennent pas à l'Armenia IV, devraient figurer sur une table séparée ; N° 14 appartient à la Cappadoce (Table XXV), cf. p. 433, n. 24 (lire Theodosiopolis au lieu de Camacha).

(p. 534, Table XXXIX, N°s 7 et 8). Ces deux noms doivent être intervertis ; comme Georges de Chypre, Hiéroclès nomme d'abord la ville côtière (Azotos paralos).

(p. 536, Table XLII, N° 18). Nous croyons qu'il faut supprimer ici les mots « Const. 459 (? *Πιθανίας*) », pour les ajouter à la table XLVIII, N° 4 (Pedonia).

(1) *Act. Conc. Oec.*, t. II, vol. V, Berolini et Lipsiae 1936, p. 57, ad v. 33.

(2) Cf. *Byzantion*, t. XI, p. 441, n. 1 et 2.

(3) Manuel Io. GEDEON, *Σύμμικτα* $\overline{\gamma}$ dans *Ἀρχεῖον ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας*, t. I, *ἐν Κ/πόλει* 1911, p. 374-379.

(4) *Act. Conc. Oec.*, t. II, vol. V, p. 60, 16.

(5) G. DE JERPHANION, dans les *Mélanges de la Fac. Orient. de Beyrouth*, t. V, 2e, p. 142*-144*. F. CUMONT, dans *Byzantion*, t. VI, 1931, p. 521-533.

(p. 540, Table XLIX, N° 9 : Dysthis) ajouter Const. 459.

(p. 541 sqq. : Bibliographie). Dans la Bibliographie générale, on pourrait joindre à l'ouvrage de Kuhn quelques autres, comme H. Pelham, *Imperial Domains and the Colonate*, an Inaugural Lecture, London 1890, réimprimé dans ses *Essays*, ed. by F. Haverfield, Oxford 1911, p. 275-299, et Frank Frost Abbott and Allan Chester Johnson, *Municipal administration in the Roman Empire*, Princeton 1926 (collection de documents).

Parmi les publications générales sur l'Asie Mineure (p. 542), les recherches, malheureusement inachevées, de Wilhelm Tomaschek, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter, I : Die Küstengebiete und die Wege der Kreuzfahrer* (*Sitz.-Ber. Akad. Wien* 1891), auraient mérité d'être mentionnées ; sur le Pont (p. 547), ajouter quelques articles de G. de Jerphanion dans les *Mélanges de la Faculté Orientale de Beyrouth* (voir plus loin). Le rapport sur le voyage d'H. Grégoire dans le *B.C.H.* serait mieux placé parmi les publications concernant la Cappadoce (p. 548). Les références très maigres sur l'Arménie pourraient être complétées par les travaux de quelques savants, comme Adontz, Hübschmann, Markwart, Montzka. On attendrait une mention du livre de Lehmann-Haupt, *Armenien einst und jetzt*, t. I-II, 2, Berlin 1910-1931, à côté de son article « *Satrap* ».

Sur la Palestine (p. 550) ajouter l'article bref, mais substantiel d'A. Alt, *Die Bistümer der alten Kirche Palästinas*, dans *Palästina-Jahrbuch*, t. XXIX, 1933, p. 67-88. L'ouvrage de M. Avi-Yonah devrait être mentionné ici et non parmi les livres sur la Syrie. Récemment, Alt a traité également la *Provincia Arabia* dans un article intitulé *Bischofskirche und Mönchskirche im nördlichen Ostjordanland*, dans le *Pal.-Jahrb.*, t. XXXIII, 1937, p. 89-111.

Aux livres cités pour l'Égypte (p. 551 sq.), nous ajoutons Jean Maspero, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, Paris 1912 ; le même et G. Wiet, *Matériaux pour servir à la géographie de l'Égypte*, dans *MIFAO*, t. XXXVI, Le Caire 1914-1919, et l'ouvrage de Jean Lesquier, cité par Jones, p. 412, n. 10, mais omis dans la bibliographie.

Nous ajoutons quelques corrections de fautes d'impression et d'autres petites erreurs : p. 444, n. 15 : la référence à « *Act. Conc. Oec., VI* » prête à confusion ; car il ne s'agit pas de l'édition d'Ed. Schwartz, mais des *Actes* du VIe concile (supprimer au moins la virgule) ; p. 465, n. 82, ligne 8 lire *Notitia of Anastasius* (au lieu

d'*Epiphanius*) ; p. 506, ligne 15 : la Notitia d'Antioche est de 570 et non de 571 ; p.542, ligne 12 Jereček, lire Jireček ; p.543, ligne 3 Hazluck, lire Hasluck ; p. 548 en bas et 549, ligne 2 lire Schachermeyr ; p. 556, addit. à la page 109 : *Mon. Linc.*, XXIX (1933) etc., lire (1923) ; Index, p. 566 Hadriane (Pisidia), lire (Pamphylia) ; Hadrianopolis (Phrygia), lire (Pisidia) ; p. 570 et 576 Nea Valentia et Valentia, Nea 233, lire 223.

Les cartes sont dressées avec beaucoup de soin. I. Thrace : corriger Philoppopolis ; le site de Diospolis est inconnu (voir plus haut). Sur la grande carte d'Asie Mineure (II), il y a peu de noms au sujet desquels on puisse élever des doutes. Osia en Pamphylie, localisée d'après R. Kiepert dans la montagne, est située dans la plaine, donc plus au Sud. Le site de Doris en Bithynie est inconnu (voir plus haut). Dans le Pont, corriger les erreurs « Phazelonitis » et « Loadicea » dues au cartographe qui a répété la dernière faute sur la carte de Syrie (L. ad mare). Ibora doit être déplacée à Iver-önü (1). Au lieu du cours supérieur de l'Halys c'est un de ses affluents qui est dessiné, de sorte que Sébastée semble être assez éloignée de ce fleuve. Il est peu probable que Kamouliana ait été situé au Nord-Est d'Ariarathia, ville d'Arménie IIe, et au Sud de Sébastée, capitale d'Arménie Ie. Carte III : Mesopotamia et Armenia. Les cantons de l'Arménie ne sont pas toujours bien localisés. Asthianene devrait être inscrit là où on lit « Anzitene ». Cette dernière est plutôt la région de Dadima. Nous doutons de l'exactitude de l'identification d'Akilisene avec Iustinianopolis qui semble résulter des signatures du concile de 680/81. Certes, nous lisons dans les *Actiones XVI* (2) et *XVIII* (3) *Θεόδωρος ἐλέῳ θεοῦ ἐπίσκοπος τῆς Ἰουστινιανουπολιτῶν πόλεως ἤγουν τοῦ κλίματος Ἐκελενζινῆς* (*Ἐκκλενζινῆς*) *ὁρίσας ὑπέγραψα*. Mais d'une part, la traduction latine ajoute un autre *Theodorus miseric. Dei episc. civitatis <.....> Armeniae definiens ss.*, d'autre part, elle remplace le nom d'Ekelenzine d'abord par « *episcopo Sinensi* », ensuite par « *territorii de Zinis* ». Il n'est pas sûr que ces deux mots représentent le nom d'Ekelenzine dans une forme abrégée ; il se peut aussi que, dans le texte grec, deux évêques du nom de Théodore aient été confondus, et que, sous les

(1) G. de Jerphanion, dans *Mél. Fac. Orient. Beyrouth*, t. V, 1911, p. 333-354.

(2) Mansi, t. XI, col. 613D = Hardouin, t. III, col. 1380D.

(3) Mansi, t. XI, col. 645D = Hardouin, t. III, col. 1405E.

formes *Sinensi* et *de Zinis* se cache soit **Βιζάνων* soit * *Δερζινῆς*, c.-à-d. le nom de Viğan, situé à trois milles de Iustinianopolis, l'ancienne *Τζουμινά*(1),ou bien celui du canton Derğan, dans lequel ces deux localités (*χωρία*) étaient situées. De même, dans la signature de l'évêque Georges de *Δαράναλις* (2) qui semble être identique à Georges de Kamacha, mentionné en 692 (3), la traduction latine a conservé les mots *seu Analiblae*, perdus dans le texte grec. Carte IV : Syria. Nous cherchons maintenant Barkousa à Burquš, à l'Ouest de Damas (4). Le prétendu *Leontes Fl.* est une invention moderne. Carte V. Egypt. Il semble que la ville d'Hephaistou, en copte Synhor, était située beaucoup plus au Sud que la carte ne l'indique ; on doit la chercher près du nome Héroopolite et d'Arabia (5). Parmi les toponymes latins, la forme « Thebes » est un peu étrange.

***

Nous craignons que cette énumération trop longue de détails ne provoque chez nos lecteurs une impression défavorable. Il est toujours facile de trouver beaucoup à redire dans un ouvrage bourré d'érudition qui embrasse un si vaste domaine. Il serait plus convenable d'énumérer tous ses mérites ; mais cette tâche exigerait beaucoup plus de place. Citons au hasard quelques-unes des observations justes et dignes de considération que nous adoptons volontiers : les remarques sur les limites flottantes entre la Pamphylie et l'Isaurie (p. 415, n. 29) qui, dans certaines *Notitiae*, est même appelée Pamphylia (6), celles sur les termes *mansiones* et *κλίματα*

(1) Si l'on identifie Iustinianopolis ou Tzumina avec Cimin (Çimin) à 22 km. à l'est d'Erzincan, comme le propose N. Adontz (Арменія въ эпоху Юстиніана, С.-Петербургъ 1908, p. 145), cette localité serait en effet située en Akilisene. Mais la distance de Cimin (Çimin) à Vican est de 24 milles romains (36 Km.) et non de trois (*σημείοις μὲν τρισί*), comme le dit Procope, *De aedif.*, III, 5, 15. Cf. A. A. Vasiliev, *Byz. Ztschr.*, t. XXX, p. 383, n. 4.

(2) Mansi, *ibid.*

(3) Mansi, t. XI, col. 993c = Hardouin, t. III, col. 1701d.

(4) E. Honigmann, *Notes de géographie syrienne*, dans *Mélanges Syriens offerts à M.* R. Dussaud, t. I, Paris 1939, p. 129 sq. ; cf. A. Alt, *ZDPV*, t. LXII, 1939, p. 219 sq.

(5) J. Maspero - G. Wiet, *Matériaux*, p. 107.

(6) Cependant, il faut noter que les témoignages cités par Jones n'appartiennent pas à la même époque.

(p. 424, n. 28 ; 431, n. 14 ; 433, n. 21), sur le sens de *συμμορία* (p. 433, n. 20), sur l'emplacement de Seleucia ad Belum que M. Jones identifie avec Selūqiye à 25 km. au Sud d'Apamée (p. 451, n. 24), sur la Chalybonitis qui, malgré la carte de Ptolémée, serait plutôt une possession ptolémaïque que séleucide, comme le fait présumer la terminaison *-ῖτις* (p. 500) (1). Nous croyons que, grâce à quelques observations de M. Jones, nous sommes parvenu à trouver des explications plus satisfaisantes de certaines difficultés. Sans aucun doute, dans le livre de Jones, tous les lecteurs trouveront une riche information et bien des idées fécondes et intéressantes.

E. Honigmann

Un itinéraire à travers l'Empire byzantin.

Mademoiselle Cornelia A. Noordegraaf vient de publier un papyrus géographique (2) qui mérite l'attention de ceux qui s'occupent de la topographie historique de l'Empire byzantin. Ce document a été trouvé « vraisemblablement » à Akhmîm (Panopolis) en Égypte et semble être écrit, selon une estimation approximative (« roughly estimated ») au ve siècle ; d'après le contenu, nous sommes disposé à le dater plutôt du vi^e^ ou même du viie siècle ; mais le dernier mot doit revenir ici aux spécialistes de la papyrologie et de la paléographie.

Ce papyrus ne contient sur ses deux côtés que 62 toponymes. L'éditeur a déjà bien expliqué la plupart de ces noms dans un commentaire auquel on ne pourrait reprocher que d'être un peu trop long dans les parties où Mlle Noordegraaf s'efforce d'éliminer l'hypothèse qu'il pourrait s'agir d'une liste d'évêchés (3), hypothèse qui, de toute évidence, n'entre pas en ligne de compte. Elle a bien

(1) Ajouter Steph. Byz. s. v. *Ἄζιλις · Ἀζιλίτης ... τῷ Λιβυκῷ χαρακτῆρι καὶ Αἰγυπτίῳ.*

(2) *A Geographical Papyrus* by Cornelia A. Noordegraaf, dans *Mnemosyne*, IIIe série, vol. VI, Leiden 1938, pp. 273-310.

(3) *Loc. cit.*, p. 279-80 (où les remarques sur la *Notitia* d'Antioche sont inexactes ; voir *Byz. Ztschr.*, t. XXV, p. 60-88) et 294 sq.

reconnu que les noms de 1 à 55 constituent plutôt un itinéraire d'Héliopolis en Égypte à Constantinople, dans lequel, cependant, l'ordre des noms est parfois légèrement troublé. Quant aux six derniers noms, elle a également déjà envisagé la possibilité qu'il s'agisse d'une autre route qui traverserait le Sud de l'Asie Mineure ; nous trouverons une confirmation de cette opinion dans notre explication des nos 56 et 57.

Comme le papyrus est difficile à déchiffrer, on doit savoir gré à l'auteur d'avoir ajouté une photographie du recto de cette feuille (Plate X), tout en regrettant qu'elle n'ait pas publié également le verso, ce qui aurait permis de se faire une idée précise du texte entier et de contrôler toutes les leçons.

Concernant les noms qui se trouvent au recto (nos 1 à 40), les seuls contrôlables, nous croyons qu'on doit lire le no 5 *ΕΒΛΙΛ*, le No 14 *ΓΑΖΑ* (et peut-être de même le No 32 *ΗΜΕΤΖΑ*), quoique le *Ζ* ressemble très fort à un *Σ*. Nous lisons le No 19 *ΔΗΟΣ-ΠΟΛΙΣ* ; le no 38 finit par un signe d'abréviation (après le *Ο* (?) qui n'est guère qu'un point). Le no 39 ne doit-il pas être lu *ΔΙΣΣΟΣ*? Ce qu'on a lu *Ρ* est plutôt un *Ο*, car la barre au dessous de cette lettre nous semble appartenir au *Φ* de no 40. Le *Σ* final ressemble à celui de no 31.

La plupart des 62 noms ont été bien expliqués par l'éditeur ; nous ne parlerons que du petit nombre de cas qui lui sont restés inintelligibles.

3. *ΑΘΩ* est sans doute, l'article en moins, la ville de nꜣ-ỉdḥw des Égyptiens (« les marais ») qui, d'ordinaire, est écrite *Ναθώ* (1), *Ναθοὼ* (2) ou *Naithu* (3) ; déjà Assurbanipal l'appelle Na-at-ḫu-u (4), On la cherche à Tell Moqdam (Leontopolis) ou dans les environs (5).

5. *ΕΒΛΙΛ*, comme nous lisons au lieu de *Θ.ΡΛΙΛ*, était une

(1) Herod., II, 165.

(2) *Pubblicazioni della Società italiana per la ricerca dei Papiri greci e latini in Egitto* (= *PSI*), *Papiri greci e latini*, vol. V, Firenze, 1917, p. 128-131, no 543, lin. 25. Cf. E. Honigmann, dans *Mitteilungen der altorientalischen Gesellschaft*, Bd. IV, H. I, Leipzig, 1928, p. 98, n. 2.

(3) *Notitia dignitatum*, oriens XXVIII, 40, éd. Seeck.

(4) Liste des villes égyptiennes dans V R, I, 92 ; cf. Friedrich Delitzsch, *Wo lag das Paradies*? Leipzig, 1881, p. 315. G. Steindorff dans *Beiträge zur Assyriologie*, t. I, p. 600 sq. H. Ranke, dans *Abhandl. d. Akad. Berlin*, 1910, p. 31, 45. U. Wilcken dans *Archiv für Papyrusforschung*, 1920, p. 402.

(5) Kees, *Real-Enzykl.* de Pauly-Wissowa (*RE*), t. XVI, col. 1803 sq.

ville située au Sud de Tanis (Ṣān el-Ḥagar). Son nom copte était ⲓⲉⲃⲗⲓⲗ (1), le nom arabe ʿIblīl (2).

8. *ΠΕΝΤΑΣΚΑΛΟΣ* est à bon droit corrigé en Pentaschoinos ; car les lettres *ΚΑΛ* du papyrus proviennent sans doute d'une mauvaise lecture d'un *ΧΟΙΝ* dans le prototype.

23. [*Π*]*ΟΡΦΥΡΟΥΝ* n'est pas identique à la ville phénicienne de Porphyreon (aujourd'hui el-Ǧiyé) entre Berytos et Sidon, mais il existait à l'époque du Bas-Empire une ville homonyme qui correspondait à l'actuelle Ḥaifa, comme le prouve déjà l'*itinéraire* d'Antonin de Plaisance, cité par l'auteur (3). La ville est donc placée à juste titre entre Dora et Ptolemaïs.

24. *ΤΕΛΜΑΕΙΣ*, cf. *Patr. Nicaen. nom.*, p. 72, liste VI, 70 : *Ταλαίμεως* (cod. Vat. gr. 1587 [inédit], fol. 355v : *Τελέμεως*).

29. *ΒΙΒΟΛΟΣ* au lieu de Byblos était une prononciation vulgaire qui a porté Jean Malalas (4) à considérer cette ville comme une fondation de Bibulus ; d'ailleurs, plus d'un savant moderne a admis cette fantaisie étymologique.

30. *ΑΡΤΟΥΣΙΟΣ* (Orthosias) ; concernant cette graphie tardive, nous renvoyons aux formes *Ἀρθοσιάς*, *Ταρτοῦζα*, Artūsiya, que nous avons notées ailleurs (5).

32. *ΗΜΕΤΣΑ*(*-ΖΑ* ?), cf. Théophane, éd. de Boor, t. II, p. 602, *Index* s. v. *Ἔμεσα*.

39. *ΔΙΕΡΓΣ*. Si c'est à juste titre que nous lisons *ΔΙΣΣΟΣ*, il s'agit vraisemblablement d'Issos, située entre les nos 38 et 40. Mais le *Δ* initial reste inexpliqué.

41. *ΚΟΥΡΙΚΟΣ* a faussement pénétré dans ce premier itinéraire ; il devait être mentionné entre les nos 58 et 59.

46. *ΔΟΡΙΝΑ* semble en effet être Doara qu'on cherche d'habitude au Nord de l'Halys. Nous la plaçons à Doğala, à 14 km. à l'Ouest-Nord-Ouest de Melegop ou Malakopia (6). Dans ce cas, les nos 46 à 48 (et non seulement 47 à 48) seraient donnés dans

(1) E. Amelineau, *La Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, Paris, 1893, p. 203.

(2) Jean Maspero et Gaston Wiet, *Matériaux pour servir à la géographie de l'Égypte*, Ier fascicule, Le Caire, 1914, p. 2 sq.

(3) Cf. F.-M. Abel, *Géographie de la Palestine*, t. II, Paris, 1938, p. 410.

(4) Ioannes Malalas, *Chron.*, p. 211, 21 éd. Bonn.

(5) *Zeitschrift d. Deutsch. Palaestina-Vereins*, t. XLVII, 1924, p. 24 sq., n° 347a.

(6) Voir notre *Hieroklès*, Bruxelles, 1939, p. 36, commentaire au v. 700, 8.

l'ordre contraire à celui suivi par l'itinéraire. L'étrange forme Dorina rappelle l'autre Doriné (nº 22) qui ne peut être que Dora en Palestine.

48. *ΤΩΙΝΑ* au lieu de Tyana s'explique peut-être par l'influence de la forme répandue *Σοῖνη* pour Syene en Égypte.

49. *ΑΝΚΑΓΡΑ* est une singulière variante d'Ancyre qui correspond presque complètement à l'actuel Ankara. De même

51. *ΣΑΚΕΡ : ΑΧ* semble être **Σακερία χ(ωρίον?)*, localité située sur le Sangarios, l'actuel Sakarya. La forme avec *κ* ne se trouve ni dans l'antiquité (1), ni dans les auteurs arabes qui écrivent le nom Ṣagharī, Sāghara, etc. (2); Sakarya est la forme turque. Dans ce cas, la ville précédente, *ΕΠΙΕΦΑΝΙΑ* (Epiphania), devrait être cherchée approximativement à Lagania (Anastasiopolis).

56. *ΚΑΛ...Α* pourrait être complétée en *ΚΑΛ[ΑΒΡΙ]Α*, c.-à-d. Gelevri, près de Silivri (Selymbria) à l'Ouest de Constantinople (3). Cependant, il nous semble peu probable que le premier itinéraire se fût continué au delà de la ville impériale. Nous croyons plutôt que, par ce nom, commence un second itinéraire qui quitte le premier à Tarse (nº 43) pour longer d'abord la côte isaurienne. Nous lisons donc *ΚΑΛ[ΑΜΙ]Α*, localité qui n'est connue que par les Arabes qui appellent Qalamya ou Bāb Qalamya une ville romaine détruite, située à 6 mīl (= 13,5 km.) ou à 16 mīl (= 37 km.) de Ṭarsūs sur la route de Korykos (Qurquş) et de Séleucie (Salūqiya) (4). Dans les récits d'une bataille qui y eut lieu le 14 septembre 883, son nom correspond à celui de *Χρυσόβουλλον* dans la *Vita Basilii* de Constantin Porphyrogénète (5).

57. *ΑΥΛΑΣ* est *τὸ ἐπίνειον Κιλίκων Αὐλαί* (6), en syriaque

(1) Cf. Ruge, *RE*. t. I A, col. 2269 sq.

(2) W. Tomaschek dans *Sitzungsberichte d. Akad. Wien*, phil.-hist. Kl., Bd. CXXIV, Abh. VIII, p. 75.

(3) Voir *Byzantion*, t. XII, 1937, p. 339, n. 5.

(4) Ibn Ḫurdāḏbih, éd. De Goeje, p. 117 (trad. p. 89); Qudāma, p. 258 (trad. p. 198); al-Iṣṭaḫrī, p. 69. Ibn al-Faqīh al-Hamaḏānī, dans Yāqūt, *Muʿǧam*, II, p. 864, 19. Ṭabarī, III, p. 2103, 2193.

(5) Theophan. continuat., éd. Bonn, p. 287, 6. Cedren. (Scylitz.), II, p. 217, 23. Georg. Monach. cont. éd. Bonn, p. 847, 13. G. Weil, *Geschichte der Chalifen*, II, Mannheim 1848, p. 474, n. 1. A. A. Vasiliev, *Vizantija i Araby*, t. II, p. 81, n. 5 et 120, n. 4.

(6) Étienne de Byzance, s. v. *Αὐλαί* (éd. Aug. Meineke, p. 145, 19).

Awlas (1), en arabe Awlās (2), situé à 12 Mīl (= 27 km.) de Tarse sur la même route (3).

59. *ΣΕΛΕΥΚΙΑΘΗΣΑΥΡΙΑ*[*Σ*] au lieu d'*ΙΣΑΥΡΙΑΣ* pourrait être une mauvaise graphie pour *τῆ<ς ᾽Ι>σαυρίας* (cf. les nos 43, 52, 61, 62) ; mais peut-être est-elle due plutôt à l'influence du mot *θησαυρός*. Le *ΙΙΙ*, corrigé en *Θ*, pourrait provenir de *Πιερίας*.

60. *ΙΚΩΝΙΑ* (Iconium) a également un aspect tout moderne (4), puisque cette forme correspond exactement à l'actuelle Konya.

62. La leçon du dernier nom est évidemment incertaine, comme le prouvent les points au dessous de 9 lettres et les 3 lettres suppléées ; parmi 18 lettres, il n'y en a que 6 qui semblent sûrement établies. La leçon proposée *ΑΝ̣ΤΙΟ̣Χ*[*Ι*]*Α̣ ΤΗ̣ΣΠΕ̣ΣΔ*[*Ι*]*Α*[*Σ*] est d'autant plus douteuse qu'elle exigerait la supposition que les nos 61 et 62 auraient été intervertis (5). Sans connaissance de l'original ou d'une bonne photographie, comme nous l'avons déjà dit, il sera impossible de proposer une autre solution.

Bruxelles. E. Honigmann.

L'origine des noms de Balîkesîr, de Burdur et d'Eğridir

Un manuscrit tardif d'Arrien (*Anabasis* et *Indica*), le cod. Paris. gr. 1407 (Med. Reg. 2041), écrit, d'après le fol. 202r (6), en 1438, contient en outre des extraits du VIIIe livre de la *Géographie* de

(1) ܐܘܠܣ Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 4, p. 256, éd. Brooks ; p. 193, 25 trad. Brooks.

(2) Al-Iṣṭaḫrī, p. 64, 68, 69 ; Ibn Ḥauqal, éd. de Goeje, p. 123, 127, 134 ; *Ḥudūd al-ʿĀlam*, transl. by V. Minorsky, Oxford 1937, p. 149, n° 14 (qui identifie Aulās faussement avec Elaiusa, l'actuelle Ayaş). Yāqūt, *Muʿǧam*, I, p. 407, éd. Wuestenfeld. Ibn aš-Šiḥna, *ad-durr al-muntaḫab fi taʾrīḫ mamlakat Ḥalab*, Bairūt, 1909, p. 187, 12.

(3) Voir sur ces deux localités Tomaschek, *loc. cit.*, p. 67, qui semble avoir tort de considérer Bâb Qalamiya comme le nom d'une porte de Tarse.

(4) Mais cf. Schulthess, *Syrische Kanones*, p. 30, 3 et 117, 15.

(5) Lire p. 294, n° 62 « North-east of Apamea » au lieu de « North-west » (cf. la carte, p. 297).

(6) Voir Flavii Arriani *quae exstant omnia* ed. A. G. Roos, vol. I, Lipsiae 1907, *prolegomena*, p. xxix.

Ptolémée (fol. 203-216 et 1-10). Ces extraits, loin de représenter le texte authentique de cet ouvrage, se présentent plutôt sous la forme d'une description des trois continents (*περὶ τῶν τριῶν ἠπείρων*) dans un ordre changé (Asia, Libya, Europa) qui, bien qu'elle soit basée sur les listes de Ptolémée, y ajoute un certain nombre de remarques qui concernent l'état des pays anatoliens au commencement du xv siècle, c.-à-d. à l'époque où l'auteur de ces interpolations copiait le texte. Ces additions, bien qu'elles ne soient ni nombreuses ni détaillées, nous fournissent cependant quelques indications qui ne sont pas sans importance pour ceux qui s'occupent de la géographie historique de l'Asie Mineure.

Notre attention a été attirée sur ce texte par quatre mots cités par C. Müller dans l'appareil critique de son édition de Ptolémée à propos de la ville de Philomelion en Grande Phrygie (1) : *Φιλομύλιον τὸ νῦν Ἄζαρι*. Comme on identifiait depuis longtemps la ville avec Akşehir, l'éditeur n'a pas hésité à expliquer ce nom d'Azari par Akşehir, et M. Ruge, dans son récent article sur la ville de Philomelion (2), déclare que « *Ἄζαρι* est naturellement égal à Akschehir ». Cette explication ne nous a pas du tout semblé évidente, en considération du fait que, à 20 kilomètres à l'est d'Akşehir, se trouve une localité du nom d'Azarî(-köy) qu'on identifie d'habitude, suivant Ramsay, avec l'Ezara ou Azara des inscriptions des Xenoi Tekmoreioi (3). On pouvait donc se demander si ce n'était pas cette Azarî qui était l'ancienne Philomelion, et de fait, tous les textes se prêtant à préciser l'emplacement de la ville semblent confirmer cette hypothèse et réfuter l'identification habituelle avec Akşehir. Les historiens des croisades mentionnent souvent Philomilion (Finiminis, Filomena, Philemia etc.) et Therma ou Ferna, c.-à-d. les sources thermales d'Ilgîn comme villes voisines ; ils parlent des *lacus calidorum fontium qui iuxta Finiminis fumabant* (4). Or, Azarî est beaucoup plus proche d'Ilgîn et de son lac que Akşehir, puisqu'il se trouve à peu près à mi-chemin entre les deux villes. D'après Anne Comnène (5), *Τυράγιον* était une petite ville tout près (*ἔγγιστα*) de Philomelion. Or, dès qu'on

(1) Ptolémée, *Géographie*, V, 2, 17, p. 831, 4.
(2) Ruge, dans la *Real-Enzykl.*, t. XIX, col. 2523, ligne 55.
(3) Cf. Ruge, *ibid.*, t. VI, col. 1700, s.v. *Ezara*.
(4) Albert. Aquens., III, 54, dans *Hist. Occid. des Crois.*, t. IV, p. 377B.
(5) Anne Comnène, *Alexiade*, XV, 6, p. 287, 32, éd. Reifferscheid.

ne cherche plus Tyraion à Ilgîn qui s'appelait plutôt Lageina (1), mais à Durağan ou Turağan (2), à 20-25 km. au sud-est d'Ilgîn, ce déplacement de Tyraion semble exiger un déplacement correspondant pour la ville voisine. Enfin, le nom d'Akşehir est transcrit ailleurs (3) *Ἀκσιαρη* et non *Ἄζαρι*. Il semblait donc bien que Philomelion fût, comme le disait le manuscrit, Azari et non Akşehir.

Mais « rien n'est brutal comme un fait » ; or, le simple fait que voici suffit à ruiner toute cette belle construction : *Ἄζαρι* n'existe pas dans le manuscrit, mais celui-ci porte distinctement *Ἄξαρι* ; *Ἄζαρι* n'était donc qu'une mauvaise lecture ou une faute d'impression de C. Müller.

Nous devons cette constatation à la courtoisie de M. Aubrey Diller (Bloomington, Indiana) qui, sur notre demande, a bien voulu examiner le manuscrit à Paris et nous a tout de suite communiqué la nouvelle que celui-ci porte *Ἄξαρι* ; il l'a réexaminé peu après avec le même résultat : « On further inspection I am positive that *ἄξαρι* (not *ἄζαρι*) is correct. The scribe writes *ξ* and *ζ*, and with this distinction in mind there can be no doubt which he meant here ». De plus, nous verrons que le même texte mentionne Beyşehir sous la forme *Πέξαρι* qui correspond à *Ἄξαρι* comme dans Dukas (*loc. cit.*) *Πέγσιαρη* à *Ἀκσιαρη*. Donc, l'identification de Philomelion avec Akşehir, loin d'être ébranlée par ce texte, se trouve, grâce à lui, mieux assurée que jamais.

On voit que notre hypothèse éphémère s'est écroulée, et si nous l'avons tout de même communiquée à nos lecteurs, c'est, d'une part, pour éviter que d'autres proposent la même hypothèse sans connaissance de la leçon exacte, d'autre part, parce que la consultation du manuscrit qui l'a ruinée nous a fourni d'autres indications précieuses. Nous devons leur connaissance à l'obligeance de M. Diller qui, loin de se borner à vérifier un seul mot, comme nous le lui avions demandé, nous a copié une grande partie de la description de l'Asie Mineure qui contient les additions de l'époque byzantine. Dans son rapport sur les manuscrits de Ptolémée (4), C. Müller a déjà publié cinq phrases de ce passage indiquant les noms des états turcomans qui correspondaient à certains

(1) W. M. Calder, dans *Amer. Journ. of Arch.*, 1932, p. 456 sq.
(2) Ramsay, dans *Class. Rev.*, 1932, p. 154 sq.
(3) Dukas, p. 204, 19, éd. Bonn.
(4) *Arch. des missions scientif. et litt.*, 2e série, t. IV, 1867, p. 290.

pays anciens. Mais tandis que la plupart de ces noms sont connus par d'autres textes, un petit nombre de toponymes, dont C. Müller n'a pas tenu compte, offrent un intérêt particulier. En outre, il semble que les extraits publiés dans le rapport de C. Müller n'ont pas retenu l'attention de ceux qui se sont occupés de la topographie historique de l'Anatolie.

Comme la guerre actuelle ne permettra guère ni d'examiner davantage notre manuscrit et le cod. Paris. 1411 (fol. 567-584) qui est sa copie, ni de se procurer des photographies de ces textes, nous ne disposons que des passages soigneusement copiés par M. Diller. Nous les publions ici à cause des additions médiévales ; quant aux parties empruntées à Ptolémée qui sont sans intérêt pour notre tâche, il suffira de renvoyer aux éditions existantes de la *Géographie* (nous citons les chapitres et paragraphes du VIIe livre d'après celle de Nobbe ; pour le V livre, nous renvoyons au pages de celle de Müller). L'orthographe est celle du manuscrit.

Paris. gr. 1407, fol. 203^v^.

ἡ ἰδίως ἀσία (VIII, 17, 8).

Énumération des villes maritimes suivantes : *ἀλεξάνδρεια τρωᾶς* (VIII, 17, 9), *ἀδραμύτιον* (p. 808, 2), *φώκαια* (811, 10), *σμύρνα*, *ἔφεσος*, *μίλητος* (VIII, 17, 11-13). On remarque à propos de ce nom : *αὐτὴ ἐστὶν ἡ πόλις τανῦν παλάτια* (a). Suivent les villes continentales : *παλαιόκαστρον* (b), *πέργαμον* (VIII, 17, 10), *μαγνησία* (ibid. 16), *σάρδεις* (ibid. 15), *φιλαδέλφεια* (821, 3), *διοσιερὸν τὸ νῦν πυργίον* (c), *τάθυρα* (d)· *αὕτη ἡ ἐπαρχία εἴτον* (correction de *ἐστίν* ?) (e) *τοῦ σαρχάνι* (f) *καὶ τοῦ αϊτίνη* (g) *ὁ τόπος*. Puis on énumère les fleuves remarquables (806, 23, 25 ; 811, 2, 11 ; 813, 1, 5) ; au nom du *μέανδρος*, on ajoute : *οὗτος ἔχει τὰς ἀρχὰς ἀπὸ πόλιν καλουμένην κελενᾶς* (h) *περὶ τὸ μέρος τοῦ κωτιαΐου* (i). Suivent les montagnes (*ὅροι*) remarquables : 817, 3 - 818, 1.

λυκία (VIII, 17, 22). On remarque : *ἦν ποτε τόπος τοῦ μανταχία* (j).

παμφυλία (VIII, 17, 31) ... *ἡ αὐτὴ ἐπαρχία ἦν ποτὲ τοῦ τακά* (k).

φριγίας πισιδίας (861, 2) *πόλεις μεσογείαι · πρετόρια* (l), *σπαρτὰ* (m), *ἀκροτήριον* (n), *πόρλου* (o).

φριγίας σαλουταρίας πόλεις μεσόγειαι · λαοδικία (821, 8 : en Carie), *χώναι* (p), *ἱεράπολις* (832, 4 : en Grande Phrygie).

φριγίας δὲ καπατιανῆς πόλεις μέσογειε · καράσιν (q), *κωτειάϊον* (828, 2), *φιλομύλιον τὸ νῦν ἄξαρϊ* (831, 4). *πέξαρϊ* (r), *ἔχει δὲ ἡ αὐτῆ πόλις λίμνην τὴν καλουμένην ποτὲ τοῦ πουσγουσι* (s) ·

ἡ αὐτὴ ἐπαρχία ἦν ποτὲ τοῦ καρμιάνου (t) *καὶ τοῦ χαμύτη* (u). *λυκαονείας δὲ* (880, 1) ... ; après les mots *Τυανίδος* (881, 6) *δὲ · Τύανα* (881, 8) · *αὐτὴ ἡ ἐπαρχία ἔστι τοῦ καραμάνου* (v). Suit la Galatie (842) etc. ; la continuation des fol. 203-216 se trouve sur les fol. 1v-10, et c'est dans cet ordre que le Paris. 1411, fol. 567-584, a copié ce texte (constatation de M. Diller).

(a) Sur *Παλατία*, le *κάστρον Παλατίων*, nom médiéval de Milet, voir Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, éd. franç. par F. Raynaud, Leipzig 1885-86, t. I, p. 544 sq. ; t. II, p. 353 sq. ; W. Tomaschek dans *Sitz.-Ber. Akad. Wien*, CXXIV, 9, 1891, p. 36.

(b) On a souvent supposé que le nom de Balîkesîr est dérivé du mot grec *Παλαιὰ Καισάρεια* (W. M. Leake, *Journal of a tour in Asia Minor*, Londres 1824, p. 271. Vivien de Saint-Martin, *Description historique et géographique de l'Asie Mineure*, t. II, Paris 1852, p. 481, n. 6. A. D. Mordtmann, *Anatolien, Skizzen und Reisebriefe aus Kleinasien (1850-1859)*, éd. Babinger, Hannover, 1925, p. 210. W. M. Ramsay, *Historical Geography of Asia Minor*, Londres 1890, p. 156, n. 2, qui tenait cependant Balyk Hisar pour la forme exacte du toponyme). Mais dans le *Compendio di* Marco Guazzo Padouano *de le guerre di Mahometto gran Turco fatte con Venetiani, con il Re di Persia, e con il Re di Napoli, e quelle di suo figliuolo Bajasit fatte co'l Vaivoda de la Valachia e con il Soldan del Cairo, con la morte del Magnifico Bertoldo*, Venise 1552, p. 17v, la ville est mentionnée en 1480 sous le nom de *Paleocastro* (voir J. H. Mordtmann dans F. Taeschner, *Das anatolische Wegenetz nach osmanischen Quellen*, t. I, Leipzig 1924, p. 175), qui se trouve également dans notre texte.

(c) Sur Dioshieron ou Pyrgion au pied du mont Tmolos, l'actuel Birgi, voir Ramsay, l. c., p. 12, 110, 420, 430, et Tomaschek, l. c., p. 34 et 92, qui ont tort de distinguer deux localités de Pyrgion, l'une près d'Éphèse, l'autre à Birgi. Cf. Ducas, ch. 18, p. 83, 20. Pachym., t. II, p. 436, 16. Miklosich et Müller, *Acta et diplom.*, t. II, p. 103 sq., nº cccxcvii (en 1387). V. Laurent, dans *Échos d'Orient*, t. XXXV, 1936, p. 116, n. 3. Les évêques de Pyrgion, attestés en 869/70 et en 879, ont été attribués par Le Quien à Pyrgos en Messénie.

(d) Sur *Τάθυρα, τὰ Θύραια, Θύρεα*, aujourd'hui Tire, voir Ramsay, p. 114. Tomaschek, p. 34. Miliarakis, *Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας*, Athènes 1898, p. 299, n. 10. C. Fink, dans *Zeitschrift d. Savigny-Stiftung f. Rechtsgesch.*, t. L, 1930, p. 674, nº 23,

(e) C.-à-d. « cette province était la circonscription de Saruhan et d'Aydîn ». Le mot *εἶτον*, omis par C. Müller, est difficile à déchiffrer ; nous devons son explication à M. H. Grégoire.

(f) Sur *Σαρχάν(ης)* ou Saruhan voir Niceph. Gregoras, t. I, p. 214, 18, éd. Bonn. Laonikos Chalkokand., t. I, p. 13, 2, etc., éd. Darko. Dukas, p. 13, 21 ; 18, 23, etc., éd. Bonn. Phrantzes, I, 23, p. 77, 18 éd. Bonn = vol. I, p. 82, 5, éd. Papadopoulos. J. H. Kramers, dans l'*Enc. de l'Islam*, s.v. *Ṣarukhān*.

(g) *Αἰτίνης* ou *Αἰδίνης*, en turc Aydîn; voir Laon. Chalkok., t. I, p. 59 sq. G. Le Strange, *The lands of the Eastern Caliphate*, Cambridge 1930, p. 155. Cl. Huart, dans l'*Encyclop. de l'Islam*, s.v. *Aidīn — Güzel Ḥiṣār* (l'ancienne Tralleis).

(h) Hérodote (VII, 26) mentionne déjà Kelainai comme lieu d'origine du Méandre ; voir aussi Niket. Chon., p. 231, 1, éd. Bonn.

(i) Kelainai (Dinar) n'était pas située aux environs de Kotyaeion (Kütahya), la distance entre les deux villes étant de 150 km. à vol d'oiseau.

(j) Dans la copie qu'il a mis à notre disposition, M. Diller a omis ces cinq mots que nous suppléons d'après les extraits de C. Müller. Sur *Μανταχία(ς)* voir Pachymère, t. I, p. 472, 9 ; t. II, p. 389, 2 et 589, 7, éd. Bonn. Dukas, p. 13, 19. *Μενδεσίας* : Laonik. Chalkok., t. I, p. 59, 17 etc., éd. Darko. Cf. F. Babinger, dans l'*Enc. de l'Isl.*, s.v. *Menteshe-eli* et *Menteshe-oghullari*. Paul Wittek, *Das Fürstentum Mentesche*, Istanbul 1934 (*Istanbuler Mitteilungen*, Heft 2). Menteşe était l'ancienne Carie et non la Lycie comme le dit notre texte.

(k) Sur *Ταχά* ou Teke (*Τεχίης*, *Τεχίεω* Laonik. Chalkok., t. I, p. 13, 5 ; 59, 17 ; 60, 8, éd. Darko) voir F. Babinger, dans l'*Enc. de l'Isl.*, s.v. *Teke-eli* et *Teke-oghlu*.

(l) La ville de Pr(a)etoria est certainement l'actuelle Burdur. On connaît plusieurs localités qui s'appelaient (ad) Praetorium, Praetorium Mobenum, Praetoria Augusta etc., mais la ville pisidienne de ce nom était inconue jusqu'à présent. Ramsay (*Cities and bishoprics of Phrygia*, vol. I, Oxford, 1895, p. 337 sq.) a cherché Limobrama (localité en Pamphylie d'après Hiéroclès, p. 681, 8) ou, comme il voulait corriger le nom, « Limnobria » à Burdur, ce qui est peu probable ; il semble plutôt que le premier élément de ce nom de lieu est *Δῆμ(ος)*. L'auteur anonyme (Cl. Huart ?) de l'article *Buldur* ou *Burdur* dans l'*Enc. de l'Islam* dit que c'est « l'ancien Polydorion », et d'après l'article *Λιμνόρροια*,

écrit par *N. 'A.* (= *N. Π. 'Ανδριώτης*) dans la *Μεγάλη 'Ελληνικὴ 'Εγκυκλοπαιδεία* (t. XIV, Athènes, 1931, p. 143), *Λιμνόρροια* et *Πολυδώριον* seraient des noms anciens de Buldur (*Μπουλντούρ*). Nous ne savons pas sur quelle autorité s'appuyent ces assertions.

(m) *Σπαρτά* est aujourd'hui encore le nom usuel, aussi bien en turc qu'en grec, de l'ancienne Apollonia-Sozopolis (cf. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, p. 325, n. 1) que les cartes et les documents officiels écrivent Isparta. On explique d'habitude cette dernière forme par *ἐς Βάριδα* pour identifier la ville avec l'ancienne Baris, comme l'a déjà fait D'Anville (*Géographie ancienne*, t. II, p. 85). Mais la flexion de ce nom était *Βάρις*, *Βάρεως* et non *Βάριδος*, ce qui exclut cette explication du toponyme. De même, feu Sir William Ramsay avait abandonné cette identification ; il nous a écrit en décembre 1938 les lignes suivantes : « Baris Pisidiae is at Kilidj : an inscription has *Βαρηνός* (1). This clears up the topography greatly. Isbarta (pronounced Sparta by the natives) is Saporda. Saporda was a mere fort not a city, which grew important in late Byz. and Turk time : Minasun (Minassos) was the city close to Saporda ». La forme Sparta se retrouve dans une note écrite en février 1659 au revers de la couverture du cod. 70 de l'école théologique de Halki, dans laquelle le propriétaire de ce manuscrit, l'archevêque Silvestre, nous raconte que sa mère était *ἐκ χώρας τῶν σπαρτῶν τῆς πησσιδίας ἀντιοχείας* (H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatuum*, dans *Abh. bayer. Akad. d. Wiss.*, I. Cl., XXI Bd., III. Ant., Munich 1901, p. 622, nº 7).

(n) *'Ακρωτήριον* est le nom grec de l'actuel Eğridir ou Eğridur. Sous le nom Egridūr, la ville est mentionnée par al-'Umarī dans sa *Description de l'Asie Mineure* (éd. Taeschner, Leipzig, 1929, p. 39, 5), par Ibn Baṭṭūṭa, t. II, p. 267, et par Ḥamdal āh al-Mustaufī (*Nuzhat al-qulūb*, éd. Le Strange, p. 99). Elle est située sur un promontoire de l'Eğridir-gölü, et Ramsay (dans *Klio*, t. XXIII [N. F., t. V], 1928, p. 245), ayant identifié Eğridur avec l'ancienne Prostanna ou Prostama, a expliqué ce dernier nom (« Pro-stamna ») par « the prominent », « forthstanding », sans reconnaître que le mot grec qui se cache dans le nom actuel a le même sens. Cependant, Carl Ritter (*Erdkunde*, t. XIX, Berlin 1859, p. 467 et 482) et H. Kiepert (*Lehrbuch der alten Geographie*, Berlin 1878,

(1) Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, p. 334, nº 153.

p. 105, § 103, n. 1) avaient déjà remarqué que Eğerdir, Eğridur représente le grec *ἀκρωτήριον*.

(o) *Πόρλου* est l'actuel Ulu-Borlu (« la grande de Borlu », pour la distinguer de Keçiborlu, située au sud-est) au pied du Borlu-Dağ. Le nom de Burlū se trouve également dans al-ʿUmarī (p. 39, 4, éd. Taeschner) ; l'identification avec Burghlu semble incertaine (P. Wittek, dans *Byzantion*, t. X, 1935, p. 49).

(p) *Χῶναι*, aujourd'hui Honaz, est la ville bien connue de S. Michel, au pied du Honaz-Dağ (Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, p. 213-216).

(q) *Καράσαριν* (*σα* est ajouté au dessus du nom par la même main) est Afyonkarahisar, l'ancienne Prymnessos. La même forme du nom se trouve dans Dukas (p. 234, 10 : *Καράσαρην*, écrire *Καράσαριν*, cf. le suivant *λεγόμενον*) ; mais Dukas attribue la ville à la Phrygie Salutaire. De même, al-ʿUmarī (p. 31, 14 ; 34, 3 ; 39, 4, éd. Taeschner) appelle la ville Qarāṣār.

(r) *Πέξαρι* est Begşehir, Beyşehir, comme *Ἄξαρι* Akşehir ; Dukas (p. 204, 19) écrit les deux noms *Πέγσιαρη* et *Ἄκσιαρη*.

(s) *Πουσγουσι* est le nom du Beyşehir-Gölü, connu par Niketas Chon. (*De Ioanne Comneno*, ch. 10, p. 50, 6 : *Πουσγούση*). Jean Kinnamos écrit le nom tantôt *Πασγούση* (*Hist.*, I, 10, p. 22, 8 ; de même Ephraim., 3994), tantôt *Πουγγούση* (ibid., II, ch. 8, p. 58, 14). Il faut prononcer ces noms Pousgousi (comme l'écrit notre texte), Pasgousi, Poungousi ; les formes Pasgusa, Pusgusa, qu'on lit souvent, n'existent pas.

(t) *Καρμιανός* (*Κερμιανός* Laonik. Chalkok., t. I, p. 13, 7 ; II, p. 22, 13, éd. Darko ; *Καρμιάν* Dukas, p. 13, 22 ; 18, 7 etc.) est le turc Germian (al-ʿUmarī, éd. Taeschner, Index, p. 73, etc.), cf. Le Strange, *The lands of the Eastern Caliphate*, p. 153. J. H. Mordtmann dans l'*Enc. de l'Islam*, s.v. *Germianoghlu*.

(u) *Χαμύτη* est Hamid (Laonik. Chalkok., t. I, p. 59, 17 : *Μετίνης* ; Phrantzes, I, 26, p. 82, 10, éd. Bonn = I, p. 86, 17, éd. Papadopoulos : *Μεθήνης*, c.-à-d. Ḥamīd ad-Dīn ?) Le Strange, l. c., p. 151. J. H. Mordtmann dans l'*Enc. de l'Islam*, s.v. *Ḥamīd*.

(v) *Καραμάνου ἐπαρχία* (*Καραμάν* Dukas, p. 84, 20 sqq. etc. ; Laonik. Chalkok., t. I, p. 12, 21-13, 1 ; Phrantzes, p. 77, 21 ; 88, 6 etc., éd. Bonn = vol. I, p. 82, 8 ; 92, 6 etc. éd. Papadopoulos). Cf. J. H. Kramers dans l'*Enc. de l'Islam*, s.v. *Ḳaramān*, nº 1 et *Ḳaramān-oghlu*.

Bruxelles. E. Honigmann.

Une histoire de la langue grecque.

Pr. S. Costas, *An outline of the history of the greek language with particular emphasis on the koine and the subsequent periods* (*Origines Eurasiaticae*, II, 6), Chicago, 1936 ; gr. in-8°, 144 pp.

Tous les hellénistes salueront avec sympathie l'apparition de cette nouvelle « Esquisse d'une histoire de la langue grecque » : c'est une œuvre consciencieuse et utile, appelée, grâce à la sûreté de son information et à la richesse de sa documentation, à rendre de grands services : c'est aussi un pieux tribut d'hommage rendu par l'auteur à sa langue maternelle qu'il appelle quelque part, avec une emphase bien « américaine », *the most beautiful language of Europe, nay, the most beautiful language of the universe, the most happy and most artistic creation of the human mind.*

L'auteur a eu soin de mentionner dans le sous-titre qu'il s'est surtout attaché à étudier l'évolution du grec à partir de la *κοινή* ; il serait donc injustifié de lui faire grief d'avoir condensé en un seul chapitre (I. « The early and classical periods ») de quelque 14 pages toute la période, longue et bien remplie, qui va d'Homère aux Alexandrins : ce bref résumé a pour seule ambition de jouer le rôle d'introduction. L'ouvrage lui-même se divise en deux parties : l'une est consacrée à la *κοινή* (II. « The koine » ; III. « Characteristics of the koine » ; IV. « Atticism »), l'autre à l'étude des origines et des caractéristiques de la langue moderne (V. « Formation of the modern vernacular » ; VI. « Characteristics of the modern vernacular » ; VII. « The modern dialects ») ; enfin, un dernier chapitre, écrit d'une plume alerte, expose l'état actuel de la querelle entre les partisans de la *καθαρεύουσα* et les tenants de la *δημοτική* (VIII. « The language question ») : il y a là, nous semble-t-il, en même temps qu'une mise au point impartiale de cet épineux problème, de fort opportunes et judicieuses remarques.

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans le livre de M. Costas une conception nouvelle de l'histoire de la langue grecque ou des solutions neuves des problèmes qu'elle pose ; la doctrine exposée ici découle en ordre principal des enseignements de Meillet (cf. l'*Aperçu d'une histoire de la langue grecque*), auquel est rendu un juste hommage, et de Hatzidakis (cf. surtout l'*Einleitung in die neugriechische Grammatik*), pour lequel M. Costas éprouve une grande admiration. Aurait-il pu choisir guides meilleurs ? Mais l'*Outline* se distingue de ses devanciers par l'abondance de ses références

bibliographiques : cette documentation précieuse, choisie avec discernement et bien à jour, a été rejetée dans des notes fort copieuses (dans certaines pages, le texte n'occupe que deux ou trois lignes), mais toujours claires et bien ordonnées ; elle contribue à faire du volume de M. Costas un livre « classique ».

Ci-après quelques notes de lecture : P. 31 : à la fin de la note 7 de la p. 30, ajouter maintenant P. Chantraine, *Rev. ét. lat.* XV (1937), pp. 88-91. — P. 68 : à la bibliographie de la n. 4, ajouter R. Horn, *The use of the subjunctive and optative moods in the non-literary papyri*, Philadelphia, 1926. — P. 68-70 : les remarques sur l'augment, le redoublement, la formation des mots auraient dû figurer plus haut au paragraphe *2) Morphology* et non sous la rubrique *3) Syntax*. — P. 89 : pourquoi M. Costas ne donne-t-il pas en note la bibliographie des éditions des romans byzantins cités à cette page et des études qu'ils ont provoquées ? — P. 99 : pour illustrer la règle « *λ* and *ρ* in the neighbourhood of a consonant become respectively *ρ* and *λ* », l'exemple *ἄροτρον* = *ἀλετρί* est mal choisi, car il s'agit plutôt ici d'une dissimilation ; notons par la même occasion qu'on aurait préféré voir employer souvent le signe > au lieu du signe =. — P. 100, n. 3, l. 10 : après l'indication de l'article de Merlier, ajouter C. C. Tarelli, *Le datif et le génitif en grec*, *Rev. ét. gr.*, XLIX (1936), pp. 596-600. — P. 107, n. 1 : La *Grammaire du grec moderne* (et non *grecque moderne*) de Pernot doit être citée d'après la 5e édition (Paris, 1930) et par conséquent, la référence *pp. 195-209* modifiée en *pp. 205-220*. — P. 113 : parmi les adjectifs employés comme substantifs à la suite de l'ellipse du nom qu'ils qualifient, M. Costas cite *συκώτι* (sc. *ἧπαρ*) et compare le latin *ficatum* (sc. *jecur*) ; or il n'est pas sûr que *συκωτόν*, comme *ficatum*, n'ait pas été à l'origine un substantif ; cf. G. Paris, *Mélanges linguistiques* (Paris, 1909), p. 546, n. 1. — P. 119 : le mot *ἀφέντης* noté comme « turkish » est un *Rückwanderer* et aurait pu être signalé à ce titre dans la note 2 de la p. 120 en même temps que le latin *βάρκα*. — Notons encore qu'un titre courant par chapitre (au lieu du titre général répété à chaque page) aurait rendu plus aisée la consultation du livre.

Un papillon collé à la fin du volume donne une liste d'*errata* assez copieuse ; elle n'est malheureusement pas complète ; signalons pour terminer, quelques-unes des fautes d'impression non relevées dans les *errata* : P. 60, n. 1, l. 13 au lieu de 1831 lire 1931. — P.63, n. 8, l. 4, au lieu de *Janaris* lire *Jannaris*. — P. 68, n. 3, l. 3 au lieu

de *geogr.* lire *georg.* — P. 81, n. 4, l. 1 au lieu de *Nutt* lire *Nuth.* — Ib., l. 3, au lieu de *Gregoire* lire *Grégoire.* — P. 86, n. 4 de la p. 85, l. 9 au lieu de *Internationale* lire *International.* — Ib., l. 16 avant 10 (1935) ajouter *Byzantion.* — P. 91, n. 3, l. 16 au lieu de *dialect* et *médiévale* lire *dialecte* et *médiéval.* — P. 92, n. 3, l. 9 au lieu de *Une* lire *Un.* — P. 97, l. 11 au lieu de *perniciocus* lire *perniciosus.* — P. 98, l. 1 au lieu de *noir* lire *noire.* — Ib., l. 5 au lieu de *μπ, ντ, γκ* = *mb, gn, nd* lire *μπ, γκ, ντ* = *mb, ng, nd.* — Ib. l. 6. au lieu de *β, γ, δ* + *nasal* lire *β, γ, δ after nasal.* — Ib., l. 13, après *ὅποιος* ajouter *ὅπιος.* — P. 100, n. 3, l. 9 au lieu de *genitif* lire *génitif.* — P. 104, n. 4, l. 5 au lieu de *postklassicke* lire *postklassieke.* — P. 105, n. 6 de la p. 104, l. 3, au lieu de *Reihold* lire *Reinhold.* — P. 108, lire l. 5 *-ensis* et l. 10 *-uc(u)la* en caractères italiques. — P. 109, l. 36 et p. 110, l. 1 au lieu de *συνᾴδειν, ἀπᾴδειν* = *to befit, not to befit* lire *συνᾴδειν* = *to befit, ἀπᾴδειν* = *not to befit.* — P. 121, n. 2, l. 7 au lieu de *interregunum* lire *interregnum.* — etc.....

Bruxelles. Maurice Leroy.

La langue des papyrus d'époque chrétienne.

St. G. Kapsomenakis, *Voruntersuchungen zu einer Grammatik der Papyri der nachchristlichen Zeit* (*Münchener Beitrage zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte*, XXVIII), München, C. H. Beck, 1938 ; in-8°, xvi-148 pp.

Alors que les papyrus de l'époque ptolémaïque ont été étudiés avec la patience et l'érudition que l'on sait par Edw. Mayser dans une excellente grammaire dont nous aurons bientôt une 2e édition complète, (seul manque encore le t. I « Lautlehre »), les documents, pourtant nombreux, de l'époque chrétienne, n'avaient été étudiés jusqu'à présent que d'une manière superficielle ou incomplète, soit qu'ils eussent été utilisés dans des ouvrages généraux comme l'*Einleitung* de Hatzidakis ou les *Untersuchungen* de Dieterich, soit que des questions de détail seules eussent fait l'objet de recherches spéciales. Or ces papyrus offrent pour la plupart un fidèle reflet de la langue parlée du temps et sont par conséquent d'une importance primordiale pour quiconque étudie l'évolution du grec vulgaire et examine les éléments qui sont à la base du parler d'aujourd'hui. Il y avait là une lacune que M. Kapsomenakis s'est proposé de combler ; c'est, on s'en doute, une entre-

prise de grande envergure et qui nécessite de nombreux travaux d'approche. L'un de ceux-ci, et non des moindres, consiste en une étude attentive, non seulement grammaticale, mais encore paléographique, des nombreux documents édités jusqu'à ce jour ; car, et M. Kapsomenakis en cite quelques exemples convaincants, il est parfois dangereux de se fier au Preisigke — excellent dictionnaire sans doute, mais où l'on relève des erreurs inévitables dans ce genre de travaux — ou même au texte établi par les éditeurs, ceux-ci ayant parfois opéré des restitutions ou corrections arbitraires ou inutiles.

Pour illustrer la méthode critique qui sera à la base du grand travail qu'il projette, M. Kapsomenakis réédite, dans un volume de la Collection de Munich, une soixantaine de « fragments choisis » de papyrus s'échelonnant du Ier au VIIe siècle de notre ère ; il s'agit de passages donnant lieu à des observations grammaticales particulièrement suggestives pour l'histoire de la langue, observations rédigées ici avec une minutie et une connaissance de la « littérature » du sujet où l'on reconnaît l'élève de M. Fr. Dölger. Un index méthodique (« Übersicht der besprochenen grammatischen Erscheinungen »), conçu selon l'ordre traditionnel : Phonétique - Morphologie - Syntaxe, permet au lecteur de se reporter aisément aux multiples remarques éparses dans la discussion et l'interprétation des textes cités et fait déjà de ces *Voruntersuchungen* une grammaire-miniature des papyrus de l'époque chrétienne.

Et voici des prolégomènes qui sont du meilleur augure pour l'œuvre annoncée.

Bruxelles. Maurice Leroy.

Étude sur Nonnos.

St. Bezdechi, *Vulgarismes dans l'épopée de Nonnos*, Cluj, 1938 ; in-8°, 42 pp. (Extrait de *Anuarul Institutului de Studii Clasice*, III, 1936-1938, pp. 34-74).

Nous doutons fort que l'étude de M. Bezdechi figure un jour en tête des grammaires de la langue grecque, parmi les travaux à consulter ; car, de la lecture de cette petite brochure se dégage nettement l'impression que l'auteur n'est que médiocrement informé des faits grammaticaux qui font l'objet de son étude et que,

de plus, il a travaillé avec un esprit et une méthode qu'il serait outrecuidant de qualifier de scientifiques.

Quelques exemples. M. Bezdechi confond constamment *syntaxique* et *syntactique*. — Il parle de la καταρρεύουσα (!) des Grecs modernes (p. 36). — Il cite toujours (p. 40, n. 2 ; 43, n. 1 ; 47, n. 2 ; 51, n. 1 ; 52, n. 1.....) l'auteur des *Untersuchungen* sous la forme *Dietrich*. — Après avoir affirmé (p. 40, n. 3) : « Je n'emploie pas la méthode statistique », il arrive à déclarer (p. 65), après de savants calculs, que la proportion d'optatifs par 100 vers de Nonnos est « d'environ 2,3 % » ! ! De plus, continue-t-il, « on trouve, dans le premier livre de Nonnos à coté (*sic*) de 15 optatifs aor., 5 opt. prés. Donc le présent représente le tiers ». Singulière arithmétique. — Et quelle valeur attribuer à un jugement comme celui-ci (il s'agit de Nonnos) : « Ce fils de l'Égypte a, en effet, un faible pour l'optatif. C'était un sensitif, pour ne pas dire un sentimental » (p. 55) ? — Et nous ne parlerons pas des innombrables fautes de style, d'orthographe, d'impression qui abondent à chaque page et rendent la lecture de cette « étude » pénible ou divertissante selon l'humeur du moment.

On demande une étude sur les vulgarismes dans l'épopée de Nonnos.

Bruxelles. Maurice Leroy.

Autour de Julien l'Apostat.

J. Bidez, *La découverte à Trèves d'une inscription en vers grecs célébrant le dieu Hermès*, dans *Annales de l'École des Hautes Études de Gand*, t. II, 1938, p. 15-28, 2 pll.

M. R. Herzog a publié récemment (1) de nouveaux fragments d'une inscription grecque de Trèves dont on avait déjà trouvé deux fragments en 1865. « Ce morceau gravé sans aucune faute en lettres grecques sur un monument de Trèves — vu le court espace de temps pendant lequel cette ville fut une résidence impériale — est peut-être l'œuvre, sinon du César Julien lui-même, du moins d'un païen de son entourage ». Il s'agit d'une pièce de vers, en hexa-

(1) R. Herzog, *Trierer Zeitschrift f. Geschichte u. Kunst des Trierer Landes*, 12e année, 1937, fasc. 2-3, p. 121-151 : *Zwei Griechische Gedichte des 4. Jahrhunderts aus St Maximin in Trier*, 4 pll.

mètres, célébrant Hermès (cf. v. 13 : [π]ολυωπέος Ἄργου et v. 14 : ΔΙΟΣΕΡΜΗ) et dans laquelle se lisent, à deux reprises, des traces du nom de l'améthyste : vraisemblablement, « dédicace à Hermès d'une effigie portant une ceinture ornée d'or, de verreries et de gemmes ». On connait de Julien un poème votif analogue (éd. Bidez, coll. des Un. de France, t. I, p. 215, poème 167) hommage à Isis d'un emblème de victoire (νίκης τόδε σῆμα, v. 4). M. Joseph Bidez, biographe et éditeur de Julien, était tout particulièrement qualifié pour commenter l'inscription de Trèves, brillamment restituée par M. Herzog. On aura plaisir à lire cet article plein d'érudition, d'intelligence et de goût, où sont traités plusieurs points importants relatifs à la biographie du défenseur des Gaules, à ses relations avec les philosophes et thaumaturges du temps, à ses lectures préférées, à l'authenticité des différentes pièces de sa correspondance (p. 18-20). Aux passages des « Lapidaires » déjà utilisés par Herzog dans son commentaire, M. B. ajoute « l'extrait des mss astrologico-alchimiques attribuant à Aphrodite le patronage de l'améthyste » et attire l'attention sur l'association d'Hermès à Aphrodite dans le maintien de l'harmonie cosmique chez Salluste (l'ami de Julien !), *De diis et mundo*, 6 et Proclus, *In Platonis Theologiam*, 4I, 22. Par une série de recoupements saisissants, l'auteur rend probable l'emprunt, par Julien, de ce point de sa théologie à son homonyme « Julien le théosophe » sur qui Jamblique avait écrit un livre que Julien a lu.

Bruxelles. R. Goossens.

Les légendes de l'Athos.

R. M. Dawkins. *The Monks of Athos*. London, G. Allen and Unwin Ltd, 1936. In-8, 408 pp., illustr. 15 sh.

Parmi les ouvrages assez nombreux sur le Mont Athos parus après la guerre, le livre de M. Dawkins, « Les moines de l'Athos » se distingue certainement par maintes qualités sérieuses. L'auteur, professeur de grec byzantin et moderne à Oxford et ancien directeur de l'École Archéologique anglaise d'Athènes, avait beaucoup de données pour écrire un bon et intéressant livre sur la Sainte-Montagne. Possédant à la perfection le grec moderne, le Professeur D. a eu la possibilité d'entrer en contact immédiat avec les moines grecs du Mont Athos, où il a fait quatre voyages d'une certaine durée. On peut seulement regretter que l'ignorance des langues

slaves l'empêche de connaître aussi bien ses moines non-grecs, assez nombreux pourtant, et d'étudier en plus l'importante littérature russe concernant le Mont Athos et son histoire. Par contre, les ouvrages grecs sur la Sainte Montagne sont largement utilisés par l'auteur (chose assez rare chez un écrivain occidental). Quant au sujet même de son livre, l'auteur dit lui-même dans sa préface que son intention initiale se bornait à y rassembler « une collection de légendes de l'Athos » (p. 7). Cependant, en l'écrivant, il trouva nécessaire d'y ajouter « certaines considérations sur la vie des moines et la constitution des monastères comme un fond aux légendes et traditions » (*ibid.*). En même temps le désir de trouver « les bases historiques de ces légendes » ne lui permit pas d'éviter de donner certains renseignements « sur les fondateurs des monastères et le développement de la vie monastique dans l'Athos » (*ibid.*). Si on ajoute à ceci les nombreuses observations et impressions personnelles de l'auteur sur les hommes et la nature de la Sainte Montagne, nous aurons une idée approximative de ce qu'on peut trouver dans le livre du Professeur D. Comme nous le voyons, son contenu est assez mélangé et éclectique. Son principal mérite consiste, d'après nous, dans le fait que l'auteur y porte pour la première fois à la connaissance d'un lecteur ignorant les langues orientales les nombreuses traditions, récits et « légendes » du Mont Athos, différentes histoires de ses icônes miraculeuses, un peu moins des saints qui y ont vécu. Ces récits sont très familiers dans leur partie essentielle à tous les moines du Mont Athos, et constituent même à un certain degré le milieu spirituel où ils vivent, voilà pourquoi leur connaissance (indépendamment de leur valeur historique) est certainement d'une assez grande importance pour une juste compréhension du monachisme hagioritique ... Mais, tout en admettant volontiers l'importance de la contribution de M. D. pour une meilleure connaissance des choses athonites chez les lecteurs occidentaux, nous croyons cependant nécessaire de faire quelques remarques sur son œuvre et d'en noter certaines particularités qui, sans amoindrir peut-être sa valeur, en limitent tout de même la portée.

Notons d'abord l'attitude générale de l'auteur envers le Mont Athos. Ce n'est ni en théologien, ni comme investigateur de la spiritualité orientale, ni comme historien du monachisme et de l'ascétisme qu'il semble s'y intéresser en premier lieu. Dans son livre il se montre bien moins byzantiniste que néo-helléniste. C'est

avant tout un investigateur de la vie populaire de la Grèce post-byzantine, de ses mœurs, usages, chansons, de son folklore en un mot. Ce point de vue détermine toute son attitude envers le Mont Athos. Ce centre de la vie monastique de l'Église orthodoxe est surtout pour M. D. une particularité *sui generis* de la vie populaire néo-hellénique, une page curieuse de ses mœurs et usages. Plus exactement, un des plus frappants exemples de la persistance des idées et des mœurs byzantines dans la vie populaire de la Grèce contemporaine. Rien d'étonnant qu'avec des préoccupations pareilles M. D. laisse hors de son attention les aspects les plus profonds de la vie spirituelle du Mont Athos : son idéal de vie contemplative et de l'union divine, l'oraison mentale, sous forme de « prière de Jésus », l'hésychasme en un mot (sur ce dernier il ne fait qu'une courte remarque historique, en parlant des hésychastes du XIVe siècle, p. 26). Cependant, s'il l'avait désiré, M. D. aurait pu se rendre compte que toutes ces tendances spirituelles constituent une réalité vivante de la vie athonite, qu'il fallait tout de même marquer dans un livre qui voudrait en donner une idée complète. La même chose peut être remarquée sur l'attitude du Prof. D. envers les vies des saints : elles sont pour lui presqu'exclusivement des légendes populaires, un genre de folklore (p. 256-259). Et malgré tout ce qu'il dit sur l'importance d'en trouver le noyau historique, il n'entreprend qu'assez rarement une pareille recherche. Les procédés qu'il emploie ne lui permettraient pas d'ailleurs de la mener avec succès. D'abord la notion même de « légende » reste très indéterminée chez M. D. Qu'entend-il par ce terme? Chaque événement miraculeux dont la réalité serait niée du fait même qu'il est miraculeux? Mais alors, nous serions devant un point de vue métaphysique (et non historique), qui nierait l'existence du surnaturel. Ou bien la légende serait-elle l'accroissement d'un certain fait historique par une création littéraire postérieure, l'invention d'un fait ou personnage non existants en certains cas? M. D. paraît faire une confusion de différents sens de la « légende » tout le long de son livre. Ce qui est plus grave, il ne tâche jamais de citer les vies des saints et de les étudier dans leurs textes authentiques anciens. Il préfère se fonder sur différents recueils populaires hagiographiques des XVIIe-XIXe siècles (Le Salut des Pécheurs, le *Συναξαριστής* de Doukakis, etc.), c'est-à-dire sur des traductions en grec moderne, très inexactes quant au texte, généralement avec omission des données strictement historiques et des erreurs de noms et de dates. Et même, il préfère encore se baser sur les récits oraux des

moines. Voilà quelques exemples : La Vie de Saint Pierre de l'Athos est racontée, non selon le texte ancien édité par Kirsopp Lake, mais d'après sa version moderne dans les Vies des Saints de Doukakis, cette dernière ayant elle-même pour source une homélie de Saint Grégoire Palamas, très intéressante pour ses idées ascétiques, mais dépourvue des données historiques de la Vie originale (p. 90-91). En un autre endroit, M. D. affirme, en se basant sur les récits d'un certain moine esphigménite « Hristo », que saint Antoine Petchersky, qui avait vécu quelque temps dans une caverne près du Monastère d'Esphigmène, y serait mort en 1073 (p. 124). Si M. D. ne s'était pas borné à ces récits oraux de « Hristo » et avait consulté les sources écrites concernant saint Antoine, il lui eût été facile d'apprendre que ce saint est mort à Kiev... On pourrait cependant répondre à notre critique que l'étude du folklore possède sa valeur propre et que sous ce point de vue les récits oraux de différents « Hristos » ont leur intérêt. Mais peut-on les considérer comme du véritable folklore ? Un byzantiniste des plus en vue a fait remarquer à ce propos à l'auteur de ces lignes qu'ils n'appartiennent pas davantage au folklore que les récits des « guides » des Pyramides. Cette remarque spirituelle est peut-être trop sévère ; il reste tout de même incontestable que tous ces récits oraux ne peuvent pas être pris comme base de recherches historiques. Si, au lieu de se fonder sur eux, le Prof. D. avait porté son attention sur les textes authentiques des vies de Saint Savva, saint Grégoire le Sinaïte, saint Maxime le Kapsocalyvite, saint Grégoire Palamas, saint Savva de Vatopédi et autres saints de l'Athos (il semble les ignorer tous dans son livre), il y aurait certainement trouvé un matériel excessivement riche pour l'histoire du Mont Athos en général et de sa vie spirituelle en particulier (sur la Lumière incréée, par exemple, à propos de laquelle il écrit : « Je n'ai pas trouvé de légendes ayant rapport à la vision de la Lumière incréée », p. 26). Il aurait aussi évité d'assurer d'après Meyer (p. 297) que les persécutions contre les orthodoxes au Mont Athos de la part des Uniates sous Michel Paléologue (après l'Union de Lyon de 1274) ne seraient pas historiques, la tradition monastique faisant ici une confusion avec les invasions des mercenaires catalans au commencement du XIVe s. qu'on représenta ultérieurement comme des persécutions religieuses. Cependant; si le récit postérieur (XVIe s.?) sur ces persécutions est évidemment sous maints rapports absolument fantastique, le fait lui-même est établi d'une manière incontestable par le patriarche Calliste dans la « Vie de saint Grégoire Sinaïte »

dont il est l'auteur, ainsi que par saint Grégoire Palamas dans sa cinquième homélie contre Barlaam (tous les deux ont vécu assez près des événements qu'ils décrivent et dont ils donnent maints détails quant aux noms des personnes et autres circonstances).

Fait très caractéristique aussi du livre de M. D. : parlant des idées ascétiques des moines du Mont Athos, et se basant exclusivement sur quelques récits qu'il aurait entendus, l'auteur les présente sous forme de représentations plutôt grossières du type « mercenaire » sur la récompense que Dieu serait « obligé » de payer à l'ascète pour les souffrances et privations qu'il aurait endurées (p. 48-50). Nous ne voulons pas affirmer à ce propos que des idées pareilles ne se rencontrent pas quelquefois chez les moines de l'Athos (les anecdotes du Prof. D. gardent pour cette raison un certain intérêt). Néanmoins, si toute la spiritualité hagioritique se réduisait à des représentations semblables, il serait tout à fait impossible d'expliquer la grande popularité qu'ont parmi les moines des écrivains ascétiques comme saint Jean Climaque, saint Syméon le Nouveau Théologien, Isaac de Syrie, etc., si différents par leur spiritualité, fondée sur l'amour de Dieu et le désir de s'unir avec Lui, de ces idées primitives.

Disons encore quelques mots sur différentes inexactitudes et erreurs du livre du Prof. D., sans importance pour la plupart, mais qu'on est parfois un peu surpris de rencontrer chez un professeur de « grec byzantin ». Ainsi, par exemple, il écrit que « le culte des icônes fut restauré dans l'année 843 par le Septième Concile » (p. 238). Inutile de rappeler que le Septième Concile qui restaura pour la première fois le culte des icônes a eu lieu en 786-787, tandis qu'en 843 a eu lieu leur seconde et définitive restauration sans rassemblement de concile oecuménique. Le Prof. D. semble confondre les deux événements. Une autre inexactitude : « Le patriarche Joachim III qui a vécu les douze dernières années de sa vie à Mylopotamos près d'Iviron... » (p. 31), écrit le Prof. D. En réalité, ce patriarche y passa non les dernières années de sa vie, mais la période entre son premier et son second patriarcat, c'est-à-dire les années 1890-1902. Il est mort à Constantinople en 1912... Le Prof. D. affirme ensuite que le livre « Protection d'en haut sur l'Athos » (une de ses sources principales), paru en 1861, a eu comme auteur le moine Païsios (p. 42). En réalité, le moine Païsios, actuellement dentiste à Karyès, n'en fit qu'une simple réédition en 1932. Le véritable auteur de ce livre fut le moine russe Azary du Monastère de Saint Pantéleimon, qui utilisa pour sa composition différentes sources grecques. Ce

livre fut édité par le Monastère Saint Pantéleimon en grec et en russe, en même temps. L'édition russe fut réimprimée plusieurs fois ... Le Prof. D. raconte aussi (p. 56) qu'il a assisté au Monastère Russe « au commencement d'une agrypnia (vigile) qui fut chantée dans une obscurité presque totale ». L'effet qu'il éprouva « fut terrifiant ». Il explique cette obscurité pour des raisons d'économie. Nous pouvons assurer le Prof. D. que, s'il avait eu la patience de rester dans l'église, un tout petit peu plus longtemps, il aurait pu constater que toute la partie principale de l'agrypnia est chantée avec un éclairage complet, lustres et cierges allumés. Ce petit exemple est intéressant, car il montre de quelle subjectivité sont souvent les observations des visiteurs de l'Athos, ainsi que leur explications des choses vues... Autres inexactitudes : « J'ai été chagriné, écrit M. D., de ne pas avoir trouvé quelqu'un à l'Athos qui eût comme occupation la confection des corbeilles, l'une des plus anciennes de toutes les industries monastiques » (p. 143). En réalité cette « industrie » est largement répandue parmi les ermites du Mont Athos, surtout à Karoulia... La différence entre un « kellion » et une « kalyva » est signalée par le Prof. D. assez inexactement (p. 148). Malgré ce qu'il affirme, tous les deux dépendent directement d'un Monastère, mais tandis que la « kalyva » est cédée à vie à une personne et revient après sa mort au Monastère, le « kellion » est enregistré par un document (= homologon), au nom de trois moines qui ont le droit, en cas de décès de l'un d'eux, de le remplacer par un autre moine de leur propre choix, bien qu'avec le consentement du Monastère ; de cette sorte le « kellion » peut rester toujours en possession de ses habitants..... Les membres du Conseil dans les Monastères sont appelés *προιστάμενοι* et non *ἐπιστάμενοι*, comme l'écrit le Prof. D. (p. 151). Probablement, il fait ici une confusion avec les mots *ἐπίτροποι* (= membres de la commission administrative du Monastère) et *ἐπιστάται* (= membres de l'organe exécutif de la Sainte Kinotis)... Le nouveau calendrier (grégorien) ne fut pas introduit dans l'Église de Grèce avant la guerre (comme le Prof. D. le suppose, p. 199), mais en 1924 ... Autant que nous avons pu comprendre, le Prof. D. semble croire que la fête de saint Georges est toujours célébrée par l'Église orthodoxe huit jours après Pâques (p. 207). En réalité, la saint Georges étant une fête fixe, est toujours fêté le 23 avril, tandis que Pâques se déplace chaque année (entre le 22 mars et le 25 avril, comme limites extrêmes). En 1935, lors de l'une des visites du Prof. D. au Mont Athos, la fête de Pâques tomba le 15 avril (ancien calen-

drier) ; de ce fait, la Saint-Georges se trouva être le 8e jour après Pâques. Le Prof. D. paraît avoir généralisé ce fait accidentel... Il est de même inexact que le poisson salé (morue, etc.) soit considéré au Mont Athos comme étant plus maigre que le poisson frais, de sorte qu'on pourrait le consommer certains jours, quand l'usage du poisson frais est défendu (p. 310). En fait, on ne distingue point le poisson frais du poisson salé. Il en va autrement des « octapodes », crabes, testacés en général, qui, eux, sont censés plus maigres que le poisson... Il est de même inexact que le jour de l'Exaltation de la sainte Croix (14 septembre), le jeûne soit si sévère que le vin et l'huile seraient interdits aux moines (p. 353). Le typikon de l'Église ne défend pour cette fête que la consommation du fromage et du poisson... Encore une dernière remarque : la guerre russo-turque a eu lieu en 1877-1878 et non en 1876 comme l'écrit le Prof. D. (p. 318)... Mais il est temps d'en finir avec toutes ces petites remarques ; nous craignons même qu'à force d'avoir trop insisté sur elles, une fausse impression aurait pu se produire quant à l'ouvrage de M. D. et l'opinion que nous en avons. Voilà pourquoi il nous semble nécessaire de répéter de nouveau qu'il s'agit d'une étude sérieuse, écrite dans un esprit d'objectivité bienveillante et que son auteur a eu le grand mérite d'être le premier qui a porté à la connaissance du grand public occidental les si nombreuses histoires traditionnelles du Mont Athos sur son passé lointain et les événements miraculeux qui y ont eu lieu. Et quand nous écrivons « le premier », nous ne perdons aucunement de vue le livre plus ancien de Fr. Spunda, *Der heilige Berg Athos* ; *Landschaft und Legende*, 1938, dont le sujet est analogue à celui que traite le Prof. D. Une simple comparaison de ces deux ouvrages suffit pour démontrer les avantages du livre de M. D. ; car, tandis que M. Spunda, au lieu de rapporter les « légendes » athonites telles qu'elles existent véritablement, préfère raconter ses propres fantaisies, intéressantes peut-être du point de vue littéraire par leurs tendances romantiques dans le style des « contes d'Hoffmann » (histoires de revenants, « Spukgeschichten », combats de morts sous le clair de lune, squelettes faisant du bruit avec leurs ossements au fond de leurs tombes, etc.), mais absolument étrangères à la réalité athonite, le Prof. D. évite soigneusement de se permettre une « imagination créatrice » semblable. Son livre se distingue plutôt par une sobriété un peu sèche. Ceci ne diminue pas sa valeur. Au contraire, peut-être.

Août 1939. Moine Basile Krivocheine.

Monastère Russe St-Pantéleimon. Mont Athos.

Les Mélanges Lambros.

Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου. Athènes, 1935. Grand in 8, xx+613 p., 69 fig.

84 savants ont tenu à rendre hommage à la mémoire de Sp. Lambros. Trois articles sont consacrés au savant grec et à sa famille : G. Haritakis : *Σπυρίδων Λάμπρος. Ἄννα Λάμπρου*. pp. iii-xiv. L. Ch. Zôis : *Ἡ οἰκογένεια τῶν Λάμπρων*, pp. 156-157. — M. D. Bolonakis : *Ἡ Ἑλληνικὴ Ἱστοριογραφία καὶ ἡ ἐν αὐτῇ θέσις τοῦ Σπυρίδωνος Λάμπρου*, pp. 445 448.

Les articles suivants concernent l'histoire de l'antiquité :

E. Cavaignac, *Ptolémée de Telmesse*, pp. 7-12. — L'inscription d'Eriza (cf. *B.C.H.*, t. 54, (1930), pp. 245-267) atteste l'existence de rapports cordiaux entre Antiochus III et un Ptolémée, fils de Lysimaque, voisin d'Eriza, qui ne serait autre que Ptolémée de Telmesse, neveu de Ptolémée III Evergète, devenu l'allié du roi Séleucide pour se venger de la mort de son père assassiné, vers 221, par Sosibios (Polybe, XV, 25, 2). Après la disparition de la famille de Sosibios, il aurait cherché à rentrer en grâce auprès de Ptolémée V. Le traité qui mit fin à la guerre entre Rome et Antiochus (189-8) (Tit.-Liv., XXXVII, 56) rendit à Ptolémée de Telmesse ses domaines particuliers sur le territoire de Telmesse dont Antiochus III l'avait dépouillé pour le punir de sa trahison.

E. Ziebarth, *Gasthäuser im alten Griechenland*?, pp. 339-348.

E. Kornemann, *Nachträgliches zum « Doppelprinzipat »*, pp. 219-227, 2 fig. — L'étude de monuments figurés (Ara Pacis, Arc de Triomphe de Septime Sévère à Leptis Magna) et de calendriers (de Chypre et d'Égypte : cf. *Yale Cl. Studies*, II (1931), pp. 207 sqq.) confirme les thèses de M. Kornemann sur l'évolution de la dualité du principat (E. Kornemann, *Doppelprinzipat und Reichsteilung*, Leipzig, 1930).

P. D. Rediadis, *Χοιράδες - κυράδες - Φαρμακοῦσαι*. pp. 495-500, 1 carte. — M. R. identifie les *Φαρμακοῦσαι* (Strab., IX, i, 13) avec l'îlot de Saint-Georges et un écueil, aujourd'hui presque disparu, en face de Pérama.

Treize articles traitent des questions d'histoire byzantine :

A. Vasiliev, *Notes on the history of Trebizond in the seventh century*, pp. 29-34. — Jusqu'au sac de la ville par les troupes de Théodore Rshtuni en 653-4, (Sebeos : *Histoire d'Héraclius*, trad,

Macler, Paris, (1904), pp. 138-139), Trébizonde fut une importante base navale. Après la première guerre contre les Perses, l'armée d'Héraclius y passa l'hiver, tandis que l'empereur retournait à Constantinople (EUTYCHIUS D'ALEXANDRIE, *Annales*, éd. L. Cheikh, pp. 2-4, 11. 12-16 = *P.G.*, t. III, col.1087-1088 ; et le chroniqueur géorgien : DJANASHVILI, *Le siège de Constantinople par les Scythes*, Tiflis, 1900, pp. 49-51).

E. GERLAND, *Kannten die Byzantiner das Lehnswesen*? pp. 52-54. — Au onzième siècle des fiefs militaires furent établis aux frontières de l'empire byzantin, ainsi que dans les territoires annexés. D'autre part, l'évolution du régime agraire établit entre les propriétaires fonciers et leurs sujets des rapports analogues à ceux des seigneurs et des serfs occidentaux.

R. M. DAWKINS. *The visit of King Sigurd the Pilgrim to Constantinople*, pp. 55-62. — M. D. décrit, d'après la *Saga* de Sigurd, le séjour que fit, en 1107, à Constantinople, le jeune roi norvégien, revenant de Jérusalem.

A. RUBIO Y LLUCH. *Chanceliers et notaires dans la Grèce catalane*, pp. 150-155. — Les documents réunis par M. Rubio y Lluch pour la publication des *Diplomatari de l'Orient català*, montrent que la Compagnie catalane établit en Grèce des chanceliers et des notaires qui étaient, indifféremment des Catalans, des Siciliens ou des Grecs.

N. I. GIANNOPOULOS. *Ἡ ἐπισκοπὴ Βεσαίνης ἐν Θεσσαλίᾳ*, pp. 199-204, 1 fig. — D'après une inscription du XIIIe siècle (?), conservée au gymnase d'*Agyia*, M. G. suppose que c'est dans l'éparchie d'Agyia qu'il faut situer cet évêché (connu par RALLI et POTLI, *Σύνταγμα θείων καὶ ἱερῶν Κανόνων*, t. V, p. 482 ; LE QUIEN, *Oriens christianus...*, t. II, pp. 105, 122 et sqq. ; NEROUTSOS, dans *Δελτίον τῆς Ἱστ. καὶ Ἐθν. Ἑταιρ*, t. IV, p. 203).

Eug. DARKO. *Die Gründung der Festung Muchli*, pp. 228-231. — En se fondant sur le témoignage de la *Chronique aragonaise* (*Libro de los fechos*, par MOREL-FATIO, Genève, 1885, pp. 103-106), M. D., assure qu'après avoir repris Nicli aux Francs, le stratège de Mistra établit en 1294 (et non en 1295) le château fort de Mouchli sur une colline avoisinante.

I. SNEGAROFF. *La fondation de l'église orthodoxe bulgare*, pp. 278-292. — D'après la *Vita Nicolai I* d'ANASTASE LE BIBLIOTHÉCAIRE (= *P.L.*, t. 128), la *Praefatio in Synodum octavum* (= *P.L.*, t. 129), la *Vita Adriani* (= *P.L.*, t. 128) et le *Βίος Βασιλείου* (THÉOPH. CONTIN., éd. Bonn), M. Sn. expose, en insistant surtout

sur l'aspect juridique de la question, comment l'église bulgare, après avoir reconnu l'autorité du pape peu après la conversion de Boris I (865), revint sous la juridiction du patriarche de Constantinople.

N. Vulić. *Le site de Justiniana Prima*, pp. 337-338. — M. V. identifie Justiniana Prima avec l'actuel Skoplje, qui remplaça Scupi, détruit en 518 par un tremblement de terre.

Ph. Koukoulès. *Εἶχον νυκτοφύλακας οἱ Βυζαντινοί*; pp. 381-384. — Différents textes (Nicéphore : *Βίος ἁγίου Ἀνδρέου τοῦ κατὰ Χριστὸν σαλοῦ* = *P.G.*, t. 111, 648 c, 649 b ; *Basiliques*, 6. 5. 2. 3 et Libanius, t. III, 183, 17, Förster) attestent l'existence de *βίγλα, κέρκετον, φύλακες τῶν οἰκιῶν*, de gardiens de nuit, qu'il faut rapprocher des *vigiles* romains (1).

Nic. d'Olwer. *Les seigneurs catalans d'Égine*, pp. 388-392. — Une inscription de l'église de Saint-Jean à Palaiochora (Égine) semble prouver que Anfós Frédéric (m. en 1338) légua, en même temps que le comté de Salone, l'île d'Égine à son fils aîné Pierre (m. en 1355).

D. G. Kambouroglou. *Σημείωμα περὶ Στροβίλου*. p. 428. — Dans cette note, très brève, M. K. émet l'opinion que le nom de la presqu'île de Strobilos, dans le thème des Kibyrrhéotes, en Carie, avait été donné d'abord à la montagne voisine en raison de sa forme.

† Métropolite Athenagoras, ancien grand Protosyncelle. *Ἱστορικοαγιολογικὸν πρόβλημα. Ὁ ἅγιος Ἀρσένιος Κερκύρας*, pp. 433-444. — Saint Arsène de Corfou, dont une inscription de l'église Saint-Jacques à Corfou nous apprend qu'il est mort en 869, aurait été nommé évêque en 858, en remplacement de Michel, déposé par son ennemi Photius.

Ant. Ch. Hatzis. *Μακεδονικῆς ἐπιγραφῆς ἔκδοσις νέα*, pp. 501-502. — Réédition de l'inscription paléochrétienne de l'église de Karyotissa, publiée notamment par G. Kaibel, n° 517. A la ligne 5, M. H. propose la lecture *Ἡδέαν* au lieu de *Ἡδαῖαν*.

Histoire moderne et contemporaine :

N. Iorga. *Sur les compagnies grecques de Transylvanie*, pp. 50-51. — Ces compagnies, fondées au xviie s. par les princes magyars, supprimèrent les privilèges des places de dépôt. Elles permirent la rencontre des Grecs dispersés en Europe centrale et en Asie mineure, et de nombreux Slaves.

A. M. Andreadès. *Ὁ βασιλεὺς Ὄθων καὶ ὁ Βαῤῥῶνος Ἀνδρέας*

(1) Cf. notre compte rendu de *Byzantion*, IX (1934), pp. 482-483.

Θεοτόκης, pp. 101-104. — M. A. publie trois lettres envoyées par le baron A.Théotokis au roi Othon (1842,1843) et une réponse du roi.

D. T. Paschalis. *Αἱ Κυκλάδες κατὰ τοὺς μεταξὺ τῶν Τούρκων καὶ τῶν Βενετῶν πολέμους* (1664-1669 *καὶ* 1684-1699), pp. 132-139. — Sur les exactions dont les Cyclades eurent à souffrir de la part des deux partis.

Fr. Babinger. *Beiträge zur Geschichte von Karli eli vornehmlich aus osmanischen Quellen*, pp. 140-149. — Diverses inscriptions de Karlovo et de Skoplje montrent que les descendants de Qarli (= Carlo I Tocco) constituèrent une famille puissante en Roumélie.

M. Lhéritier. *Le sens de l'occupation de Chypre, d'après des documents nouveaux*, pp. 236-244. — Examen des rapports des légations grecques et françaises en 1878.

Littérature :

Ant. D. Keramopoullos, *Οἱ Βάρβαροι Μακεδόνες τοῦ Δημοσθένους*, pp. 63-67.

K. I. Dyovouniotis. *Ὀνοματομαντεία*, pp. 491-494. — Édition d'après un ms. du séminaire de théologie de l'Université d'Athènes (décrit dans *Ἐκκλησία*, 1930, nº 42, 18 oct.) de la lettre de Pythagore à Télaugès (publiée par Tannery, *Notices et Extraits*, t. 32, pp. 248-252).

† Mgr Chrysostome Papadopoulos. *Λόγος εἰς τὴν Ἀνάληψιν τοῦ Κυρίου ἀνέκδοτος ἐπ' ὀνόματι Κυρίλλου Ἀλεξανδρείας*, pp. 35-41, 1 fig. — Édition, avec commentaire, d'un sermon sur la Résurrection d'après les mss. 460 (xiiie s.), 650 (xviiie s.) et 1608 (xvie s.) de Lavra et 6 (xve s.) de la *Skiti* de Kavso-Kalyvia, qui l'attribuent à Saint Cyrille d'Alexandrie (1).

V. Laurent. *La correspondance inédite de Georges Babouscomitès*, pp. 83-100. — Le P. Laurent publie, d'après le cod. *Marc.* cl. XI c. 22 (f. 151, f. 152r) onze lettres familières dont huit ont été écrites par Georges Babouscomitès tandis que les trois dernières lui ont été adressées (milieu du xiiie siècle, dernières années du règne de Jean Doucas Batatzès). Professeur de rhétorique et de philosophie, à Nicée (?), G. Babouscomitès fut le maître de Jean Beccos (l. V),

(1) Notre collaborateur le R. P. Charles Martin pense (*Revue d'histoire ecclésiastique*, XXXII (1936), pp. 345 sqq.) que cette homélie, nullement inédite, ne peut être ni de S. Cyrille, ni de S. Jean Chrysostome, mais qu'elle est, selon toute vraisemblance, d'Eusèbe d'Alexandrie (quel que soit, d'ailleurs, ce personnage).

le futur patriarche de Constantinople. Les autres correspondants sont Michel Theophilopoulos, secrétaire de l'empereur (l. VII-IX) ; Macrotos (l. III-IV), qui est vraisemblablement Jean Macrotos, secrétaire de Jean Vatatzès (cf. GEORGII ACROPOLITAE *Χρονικὴ συγγραφή*, éd. Heisenberg, p. 91.4 et 99.7) ; Nicolas Kostomiris (l. X) que l'on pourrait identifier avec le secrétaire de Théodore II Lascaris (cf. N. FESTA, *Theodori Ducae Lascaris epistulae*, CCXVII, Florence, 1898, p. 108 et p. 194) ; et Lividikis (l. I, II, XI), inconnu d'ailleurs.

O. SCHISSEL. *Chronologischer Traktat des XII. Jahrhunderts*, pp. 105-110. — Édition, sans commentaire, d'un traité de chronologie conservé dans le *Laur. gr. Plut.* 87 cod. 16 fol. 18-20v (XIVe s.).

A. VON PREMERSTEIN. *Ein pseudo-athanasianischer Traktat mit apokryphen Philosophensprüchen im codex Bodleianus Roe* 5, pp. 177-189. — Le Cod. Roe 5 (décrit par H. O. COXE, *Catal. codd. mss. bibl. Bodleianae* I, 461) contient le traité qui présente les prophéties chrétiennes des sages païens. La comparaison de cette version avec celle des manuscrits d'*Athènes* 431 (XVIIIe s.) et du *Vatican* gr. 1198 (cf. A. DELATTE dans *Musée belge*, XXVII, 1923, pp. 107-110) montre que le texte a été considérablement enrichi et retravaillé.

R. VARI. *Das müllersche Fragment über Griechisches Kriegswesen*, pp. 205-209. — Les notices techniques conservées dans le *Laur.* LV, 4, foll. 68*a*-76*a* (publiées par K. MÜLLER, *Festschrift für L. Urlichs*, Würzbourg, 1880, pp. 106-138) sont empruntées à un ouvrage plus ancien que les traités du Pseudo-Mauricius et de Léon, avec lesquels elles présentent de nombreuses discrépances.

Mgr SOPHRONIOS DE LEONTOPOLIS. *Κυριακὸς ὁ ποιητής*, pp. 255-258. — Le mélode Kyriakos est postérieur à Romanos, puisque son *Κοντάκιον τῷ Σαββάτῳ τοῦ Λαζάρου* (publié par KRUMBACHER dans *Sitzungsber. der philos.- philol. und der hist. Cl. der kgl. bayer. Akad. der Wissensch.*, 1901, fasc. V, pp. 726-735 et PITRA, *Anal. sacra*, t. I, pp. 284-288) a remplacé celui de Romanos (dont quelques strophes seulement sont connues par les mss. *Γ* 27, *Γ* 28 de Vatopédi et 1041 de Lavra). Krumbacher l'identifie à tort avec l'anachorète Kyriakos (448-556).

R. GUILLAND. *Le traité inédit « Sur l'usure » de Nicolas Cabasilas*, pp. 269-277. — Dans le *Περὶ τόκου*, conservé par le *Paris. gr.* 1213, Nicolas Cabasilas demande à Anne de Savoie, veuve d'Andronic III, d'intervenir auprès de Jean Cantacuzène, pour qu'il remette en vigueur la loi d'Andronic III qui permet aux débiteurs de ne pas payer les intérêts des sommes qui leur avaient été prêtées.

Gy. Moravcsik. *Συμβολαὶ εἰς τὴν χειρόγραφον παράδοσιν τῆς Ἐπιτομῆς Ἰωάννου τοῦ Κιννάμου*, pp. 311-314. — M. Moravcsik, qui a découvert cinq manuscrits de Jean Kinnamos en Italie (Vatican et Bibliothèque nat. de Naples), refait très rapidement l'histoire de la tradition manuscrite à partir du *Vatic.* 163, ff. 221*a*-268*b* (xiiie siècle).

E. Stephanou. *Ἡ Εἱμαρμένη ἐν τῷ φιλοσοφικῷ συστήματι τοῦ Πλήθωνος*, pp. 315-320. — Pour Pléthon, la prévoyance divine détermine tout rigoureusement (*P.G.*, t. 160, 961 b-c, 962 b-d). La liberté consiste à ne pas empêcher l'action des bons sentiments que l'on porte naturellement en soi (*P.G.*, 963 a-c, 964 b-d).

S. A. Antoniades. *Νεοελληνικὰ στοιχεῖα στὰ ἑπτὰ πρῶτα βιβλία τῆς Ἀλεξιάδος*, pp. 370-374. — Mme Ant. relève dans les sept premiers livres de l'Alexiade différents mots, employés dans la langue parlée byzantine, qui sont encore en usage aujourd'hui, notamment une série de noms neutres, en *-ιον* (auj. en *-ι*) : *καυκίον*, *μαργαριτάριον*, *χαρτίον*, *ἀστροπελέκιν*), *κινητά* (= biens meubles), *παρασκιάζω* (= faire peur, comme auj. *σκιάζω*). Un certain nombre d'expressions qui paraissent classiques, s'expliquent seulement par le grec moderne.

N. Bănescu. *Un poème grec vulgaire du moyen âge : ὁ κάστης καὶ οἱ ποντικοί*, pp. 393-397. — M. B. publie un poème de 114 vers politiques, rimés par distiques, d'origine crétoise, copié dans le cod. *Vatic.* gr. 1139 f. 45*a*-53*b* (xvie s.).

D. S. Balanos. *Ὁ χαρακτὴρ τοῦ ἐκκλησιαστικοῦ ἱστορικοῦ Εὐσεβίου*, pp. 515-522. — Plusieurs passages de l'*Εὐαγγελικὴ ἀπόδειξις* et de l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία* prouvent qu'Eusèbe ne modifia pas ses conceptions théologiques après l'arianisme et qu'il condamna certaines thèses d'Arius. C'est parce qu'il considérait Athanase comme le principal obstacle à la réconciliation, nécessaire dans l'intérêt de l'église, qu'il participa au concile de Tyr (335), dirigé contre Athanase, après avoir anathématisé Arius à Nicée.

S. G. Mercati. *Intorno alla elegia di Michele Acominato sulla decadenza della citta di Atene*, pp. 423-427. — M. M. réédite l'élégie de Michel Acominatos d'après deux nouveaux mss : *Upsal.* 8 (xve s.) et *Paris.* gr. 2985 (xve s.).

St. Dinakis. *Κριτικαὶ παρατηρήσεις*, pp. 481-485. — 1. Dans Théodore Prodrome, III, 374, M. D. propose de lire *τὸ* « aleam ieci », au lieu de *τὸ ἀλ'ὲς ἀλέτσι* (*H*), *τὸ ἀλλ' ἔτσι ἀλλ' ἔτσι* (g CSA), *ἀλλ' ἔτσι ἀλλ' ἔτσι* (*Y*). — 2. D'après l'emploi actuel

de *δρολύκιν* à Chypre et à Rhodes, il semble que *ὑδρόλυκον* et *δρόλυκον* (Théod. Prodr. III, 225 sqq.) signifient « venin, poison ». — 3. Le verbe *μαδίζω* (*Chronique de Morée*, 4800, 4341, 6742) (pour **ὁμαδίζω*) a le sens de *combattre*.

D. C. Hesseling. *Korais et ses amis hollandais*, pp. 1-6. — M. H. étudie les rapports de Koraïs avec le pasteur B. Keun, qu'il connut à Smyrne après 1766, et avec Buurt (1711-1781), qui fut son protecteur à Amsterdam (1772-1778). Koraïs fut également le correspondant de l'astronome van Swinden (1746-1823) et du médecin J. S. Bernard auquel il fournit maintes observations et conjectures pour son édition de la *Σύνοψις ἐν ἐπιτομῇ τῆς ἰατρικῆς πάσης τέχνης* de Théophane Nonnos.

F. H. Marshall, *Four klephtic songs*, pp. 42-49. — M. M. publie, avec des notes, quatre chants retrouvés dans les papiers de Leake. Les deux premiers célèbrent les exploits de Kitzo Andonis (le meurtre de Veli Ghekas) et sa mise à mort par Ali Pacha. Le troisième raconte la mort de Liakos. Le quatrième décrit la guerre d'Ali Pacha contre les Souliotes.

A. Mirambel. *Les caractères de la poésie populaire du Magne* pp. 68-76. — La poésie populaire maniote — épique, satyrique, lyrique — est en rapport très étroit avec la vie sociale. Elle traduit l'esprit de traditionalisme, d'opposition politique et l'amour de l'autonomie des Maniotes.

C. G. Lowe. *The « Rhodolinos » of Joannes Andreas Troilos*, pp. 190-198, 2 fig. — M. Lowe a retrouvé à la bibliothèque du Gennadeion (Athènes) la seule édition connue du *Rhodolinos*, tragédie de J. Andréas Troilos, de Rhethymno, publiée à Venise en 1647. La pièce comprend 3128 vers politiques de quinze syllabes, en dialecte crétois. Elle nous montre le conflit dans l'âme du roi de Thèbes, Rhodolinos, entre l'amour et l'amitié (1).

M. Th. Lascaris. *Δύο ἐπιστολαὶ τοῦ Μουστοξύδου σχετικαὶ μὲ τὸν Ἑλληνομνήμονα αὐτοῦ*, pp. 349-352. — Ces deux lettres, en italien, sont adressées, la première à Veloudos (1843), qui avait publié une critique de l'*Ἑλληνομνήμων* dans *Il Gondoliere*, la seconde à Constantin Paparrigopoulos (1846).

G. A. Mega. *Δύο χειρόγραφα τῆς θυσίας Ἀβραάμ*, pp. 449-462, 1 fig. — Le manuscrit qui appartint autrefois à la bibliothèque d'Alexis Kolyva (n. 221) et qui devint ensuite la propriété de

(1) Voyez les comptes rendus de R. Goossens, dans *Byzantion*, IX (1934), p. 464 et de M. Lascaris, dans *Byzantion*, X (1935), pp. 716-717.

D. Loverdos (étudié par S. P. Lambros dans *N. Ἑλληνομνήμων*, t. 16, p. 335) semble avoir été copié sur l'édition de Vortoli (1713). Il remplace fréquemment des formes crétoises par d'autres plus communes. Le texte du *Marc.* cl. XI cod. 19 f. 210-231 (xviie s.), écrit en caractères latins, a été remanié par un versificateur crétois. En quelques endroits (vv. 3, 765, 776, 1035), il permet de corriger les leçons des éditions imprimées.

Cinq des études de ce recueil ressortissent à la linguistique.

P. Kretschmer. *Βυζάντιον*, pp. 217-218. — Byzantion est composé d'un suffixe phrygien (*-ιον*) et d'un radical *Βυζαντ-*, proche de l'illyrien *Beusas*, *Beusantis*. (Cf. Krahe, *Lex. altillyr. Personnamen*, p. 21). Les colons doriens ont donc trouvé sur la colline du Séraï un établissement antérieur dont ils ont repris le nom.

G. Evlogios Kourilas de Lavra. *Τὰ χρυσόβουλλα τῶν ἡγεμόνων τῆς Μολδοβλαχίας καὶ τὸ σύμβολον Ἰω ἢ Ἰωάννης*, pp. 245-254.

C. F. Lehmann-Haupt. *Τσάκωνες*, pp. 353-369. — *Τσάκωνες* vient de *Λάκωνες*. — 1. En assyro-babylonien, le *l* muet était très proche d'un son sifflant, *s* ou *š* muet (p.ex. : ga-dil-du-us-su pour Kadiltussu, à côté de Kadištût-su). — 2. De même en grec existait un *λ* muet, rendu par *ΛΗ* (*ΛΗαβών* dans une inscription d'Égine : Roehl 360, en att. *Ληαβετος*) qui provenait de l'indo-européen *sl* (v. Brugmann-Thumb : *Griech. Gramm.*, p. 145, § 118, 3 b). Le passage de *Λάκωνες* à *Τσάκωνες* aurait été favorisé par des formes comme *εἰς Λάκωνας*, *εἰς Λακωνίαν*. — 3. On remarque la persistance de phénomènes phonétiques laconiens en tsaconien (p. ex., remplacement du *θ* par *s* : tsac. seri pour *θέρος*, lac. *σιοφόρος* pour *θεοφόρος*).

P. Skok. *De l'horticulture byzantine en pays yougoslaves*, pp. 463-469. — Certains noms de plantes sont passés dans les langues slaves par l'intermédiaire des jardiniers des monastères byzantins.

J. Kalitsounakis. *Conventus - Κομβένδος - Κουβέντα*, pp. 470-474. — M. K. ne retrace pas l'histoire complète du mot *κουβέντα*. Il signale l'apparition au vi^e s. de *κουβέντος* chez Jean le Lydien (*Περὶ μηνῶν*, 1. 30), puis chez Malalas. L'actuel *κουβέντα* n'a pas le sens de lieu de réunion.

Paléographie et diplomatique :

F. Dölger. *Die Mühle von Chantax. Untersuchungen über vier unechte Kaiserurkunden*, pp. 13-28, 6 fig. — Les quatre chrysobulles XXXI, XXXII, XXXIII et XXXIV du monastère de

Zographou (Athos), signés de Jean V Paléologue, et datés de janvier 1342, sont des faux.

D. A. Zakythinos. *Σημείωμα περὶ Προκοννήσου*. pp. 210-216. — Le chrysobulle de Manuel Comnène (daté de 1224), publié par André Marmora (*Della historia di Corfu...*, Venise, 1672, p. 62), et repris par Miklosich-Müller (*Acta et diplomata graeca*, t. III, pp. xx-xxi) et Legrand (*Bibliogr. hell. du* xviie *s.*, t. II, pp. 283-284) est un faux.

G. Rouillard. *Le mot χάραγμα dans les actes des Paléologues*, pp. 375-380. — Se fondant sur trois actes de Lavra (Chrysobulle d'Andronic II Paléologue promulgué en 1298, chrysobulle d'Andronic III en 1329, liste des propriétés de Lavra postérieure à Andronic II), et sur le sens de *χάραγμα* dans les *papyri* « où il désigne le sceau officiel d'un fonctionnaire attestant l'enregistrement d'un acte privé ou l'accomplissement des formalités de douane », Mme R. pense « que le χ. était la taxe exigée à la suite des opérations fiscales imposées aux terres d'une certaine catégorie, peut-être les terres *ὑποκείμενα ταῖς χαραγαῖς*, (Nov. LVIII de Manuel Comnène : *Jus graeco-romanum*, III, p. 447, éd. Zachariae von Lingenthal), catégorie dont la nature reste à déterminer ».

M. Michailidis Nouaros. *Σιγίλλιον τοῦ Πατριάρχου Κωνσταντινοπόλεως Κωνσταντίνου ἀναφερόμενον εἰς τὴν σταυροπηγιακὴν μονὴν ἁγίου Γεωργίου Βάσσων τῆς Καρπάθου*, pp. 398-402. — Édition — incomplète — d'un *sigillion* de 1832 qui paraît se rapporter à un autre *sigillion* du Patriarche Cyrille Loucaris (1621-1623).

St. P. Kyriakides. *Τὰ χρυσόβουλλα τῆς παρὰ τὰς Σέρρας μονῆς τοῦ Προδρόμου*, pp. 529-544. — Reprend l'étude chronologique des 35 chrysobulles, publiés par Sathas (*Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, I, pp. 211-242) et Miklosich-Müller (*Acta et Diplomata*, t. V, 88-134).

S. B. Kougeas. *Γράμμα τοῦ αὐτοκράτορος Ῥωμανοῦ Διογένους* pp. 574-579. — M. K. publie, avec des commentaires, d'après deux mss. de la Bib. Nat. d'Athènes, n° 1377 (catalogue de Sakkelion) et n° 794 (cat. complémentaire de Kougeas) le procès-verbal d'une réunion du patriarcat oecuménique en novembre 1071, sous Jean Xiphilinos, qui examina le point de savoir si l'élection d'un évêque sur l'intervention d'un empereur était valable. Ce document contient une lettre adressée de Keltzini (près d'Erzincan) en juin (1069?) par Romain Diogène au métropolite de Môkissos, auquel il demande de nommer un certain Syméon comme évêque de Parnassos (Cappadoce).

L. Politis. *Σημείωμα περὶ τοῦ βιβλιογράφου Ἰωάννου Δοῦκα*

τοῦ Νεοκαισαρείτου, pp. 587-595, 3 fig. — M. P. attribue à Jean Doucas Néocésarite 17 mss. de la Bibl. Nat. d'Athènes, un ms. de la *Skiti* de Sainte-Anne (Athos) et le ms. 143 (B 23) de Lavra, écrits de 1334 à 1366 qui rappellent par leur écriture et leur ornementation les onze mss. déjà cités par Vogel-Gardthausen. Il faut distinguer J. Doucas Néocésarite de J. Doucas Malakis, avec qui Vogel-Gardthausen l'identifiaient à tort. Le *Paris. gr.* 2009, attribué par V.-G. à J. Doucas Néocésarite est l'œuvre d'un troisième Jean Doucas (xie ou xiie s.) (1).

G. Hahitakis. *Παραπεμπτικὰ σημεῖα*, pp. 601-613, 10 pl. — M. H. publie les signes critiques du *Marc.* 540 (écrit en 905), du mss 548 du Grand Météore (de 1089), et du cod. *Vindob. theol. gr.* 162 (de 1143 à 1180).

Mgr Giovanni Mercati. *Il palinsesto Bobbiese di Iuvenco*, pp. 77-82. — Description du *Vatic. lat.* 5759 (venu de Bobbio), dont les quaternions viii et xv portent, en onciale (viiie s.), des vers de C. Vettius Aquilinus Juvencus.

Archéologie et Histoire de l'art :

P. Wolters. *Zur Geschichte des Haushahnes*, pp. 486-440, 2 fig. La poule apparaît dans l'art grec à l'époque géométrique.

G. Karo. *Altkretische Verwaltungskunst*, pp. 569-573. — Étude rapide des données des sceaux et des documents écrits.

J. Strzygowski. *Hellas in der Zeit des Ueberganges von der Antike zum Mittelalter*, pp. 111-131, 10 fig.

S. Eitrem. *La Sainte-Ablution sur une broderie en argent byzantine*, pp. 158-161, 1 fig. — M. Eitrem décrit rapidement une broderie, du xie ou du xiie s., conservée au musée d'art industriel à Oslo (publiée par H. Dedekam dans *Kunst og Kultur*, 1925, pp. 77 sqq.). Pour lui, cette représentation serait inspirée de scènes de lavements de pieds dans l'art antique.

A. Wace. *An Epitaphios in London*, pp. 232-235, 1 fig. — Le Victoria and Albert Museum de Londres possède un *Epitaphios*, daté de 1407, qui proviendrait de Bulgarie (1,38 m. × 0,87 m.). La scène est d'une simplicité rare : le Christ n'est pleuré que par deux anges. La Vierge et Joseph d'Arimathie sont absents.

V. Grecu. *Neue Handschriften der Ἑρμηνεία τῆς Ζωγραφικῆς Τέχνης*, pp. 303-310. — Après avoir rappelé les manuscrits du *Manuel de la Peinture*, connus jusqu'alors, M. Grecu en signale six

(1) Voyez, plus haut, l'article de M. Moravcsik, *Byzantion*, XIV (1939), p. 355, n. 1.

nouveaux, appartenant au XVIIIe siècle et présentant des textes divergents.

I. D. STEFĂNESCU. *Contribution à l'étude des icônes de Roumanie, Jésus sur la Croix*, pp. 328-336, 4 fig. — M. St. décrit deux icônes de la Crucifixion dont il est le propriétaire. La première, par son iconographie, rappelle les fresques du *catholicon* de Lavra, de la Peribleptos de Mistra, de la chapelle de l'hospice de *Cozia* (Valachie, XVIe s.) et de *Stanesti* (près de Cozia, restaurées en 1536). Elle paraît dater du XVIe siècle et appartenir à un peintre d'un monument du district de *Valcea*. La seconde icône semble être une simplification d'une peinture murale. L'étude technique et stylistique permet de la dater du XVIe siècle.

PUIG Y CADAFALCH. *Les iconostases et les retables catalans*, pp. 385-388, 1 fig. — Note très courte sur leurs analogies.

G. DE JERPHANION. *L'attribut des diacres dans l'art chrétien du moyen âge en Orient*, pp. 403-416, 5 fig. — La boîte à encens que tenaient les diacres thuriféraires (cf. Zacharie dans le *Cosmas Indicopleustès* du Vatican) s'est transformée, dans les représentations des diacres isolés, d'abord en pyxide (p.ex. Laurent, Euplos, Étienne et Rufin à *Daphni*) puis en un véritable tabernacle (cf. Saint Romain de *Tirnovo*) qui contient l'Eucharistie.

E. WEIGAND. *Die helladisch-byzantinische Seidenweberei*, pp. 503-514, 3 fig. — Différents textes (NICETAS ACOMINATOS, *Hist.*, II, 1, éd. Bonn, p. 99 ; JEAN TZETZES, *Chil.*, XI, 388 ; OTTO v. FREISING, *De gestis Friederici I*, I, 33 ; BENJAMIN de TUDELE, dans TAFEL, *De Thessalonica*, Berlin, 1839, p. 472) mentionnent l'existence à Thèbes, au XIIe s., d'un atelier de soierie prospère qui fut vraisemblablement le seul établi sur la Grèce continentale et auquel M. W. rattache le tissu de Durham représentant un paon et le tissu de Potentianus à Sens.

G. A. SOTIRIOU. *Βυζαντινὸν ἀνάγλυφον τοῦ πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως*, pp. 523-528, 1 pl. — La plaque, encastrée dans la façade du patriarcat de Constantinople, qui représentait vraisemblablement une *Déisis*, appartient au XIIIe s. par sa technique et son style assez schématique.

AN. C. ORLANDOS. *Ἀνάγλυφον εἰκονίδιον τοῦ Μουσείου Χίου*, pp. 567-568, 1 fig. — Ce fragment de stéatite, sur lequel était figurée la Dormition de la Vierge, rappelle, par sa finesse et son élégance, les œuvres du XIIIe et du XIVe siècles (p. ex. les mosaïques de Kahrié-Djami).

A. Xyngopoulos. *Τμῆμα ἀναγλύφου ἐκ στεατίτου*, pp. 580-586, 2 fig. — Ce fragment de stéatite (coll. Emm. Segredaki. Paris), porte les bustes de Pierre et d'un apôtre imberbe (Philippe?), le sommet de la tête de la Vierge, et un segment de colonnette qui semble indiquer que la Dormition était placée sous un baldaquin. Différents détails stylistiques permettent de le dater du xiie s.

Iezekiel. *Ἡ ἀρχιερατικὴ Ἀμφίεσις*, pp. 429-432. — Histoire succincte des vêtements de prélat, surtout au xviie et au xviiie siècles.

Signalons une étude de numismatique :

G. Gerola. *Medaglie veneto-cretesi*, pp. 259-268, 10 fig. — Étude de sept médailles du musée de Venise.

Histoire de la musique :

N. Borgia. *L'ultimo eco del canto bizantino nella magna Grecia*, pp. 162-169. —Édition, avec un bon commentaire du *Ποίημα Νήφονος καθηγουμένου μονῆς ἁγ. Ἀγγέλου Φλόρου, cod. Messan.* 161 fol. 12, XIIIe s.

L. Tardo. *Un manoscritto Καλοφωνικὸν del sec. XIII nella collezione melurgica Bizantina della Biblioteca Universitaria di Messina*. pp. 170-176. — L'auteur signale 24 manuscrits et édite le PIA-161 (xiiie s.).

Histoire ecclésiastique :

V. Grumel. *L'Apodosis de la fête de la Koimesis dans le rite byzantin*, pp. 321-327. — C'est la date du 23 août qui l'a emporté, entraînant le transfert de la fête de Saint-Barthélémy du 19 au 24 août.

A. S. Alivizatos. *Ὑπάρχουσι δογματικοὶ κανόνες* ; pp. 475-480. — Réponse affirmative et liste.

Histoire du droit :

G. Millet. *La « traditio » dans les papyrus de Ravenne*, pp. 545-586. — Pour donner à l'acte privé de la *traditio* un caractère public, « la curie ... déléguera un ou plusieurs de ses membres d'abord pour assister à l'opération effectuée par le donateur ou le vendeur, puis pour l'effectuer avec son concours, enfin pour agir sans lui, en son lieu et place, sur sa demande... Le renoncement du vendeur et l'introduction de l'acquéreur étroitement liés dans la procédure de la tradition privée, se séparent de plus en plus à mesure que l'intro-

duction revêt sous une forme de plus en plus accusée un caractère public ».

Citons enfin quatre articles qui intéressent moins directement nos études :

Fr. Drexl. *Bemerkungen zum Text des Achmet*, pp. 293-302. — M. Dr. defend quelques lectures qu'il avait proposées dans son édition d'Achmet (Leipzig, 1925).

J. Masso-Torrents. *Quarante octaves sur la prise de Constantinople*, pp. 417-422. — Analyse d'un « *plant* » en quarante strophes de huit décasyllabes, œuvre d'un Catalan inconnu.

K. Amantos. *Λέων Ἀλλάτιος*, pp. 557-566, 1 pl. — Biographie.

M. Gedeon. *Ματθαῖος ὁ Κυζικός*,, pp. 596-600. — Biographie.

Bruxelles. Charles Delvoye.

Le Physiologus

F. Sbordone. *Physiologus*. Milan, Gênes, Rome et Naples, *In Aedibus Societatis Dante Alighieri*, 1936. In-8°, cxix-332 pp. Lire 60.

In 1855, Pitra (1) saw that the Greek MSS of the *Physiologus* showed an elusive interrelationship, and that versions in other languages would inevitably have considerable influence in the establishment of the primitive form, the Greek original. Pitra gave some of this material in Latin and Armenian ; yet Lauchert, in 1889, knowing of the parallel versions, set up a composite Greek text which made no use of them. Sbordone had not only Lauchert as a model, but many critical writings of later date and an immense quantity of new manuscript material : yet his text still lacks a critical method, and can in no sense be called final.

Through a criticism of certain details of Sbordone's edition I shall lead up to a statement of the nature of a critical method which should eventually throw some real light on the complex matter of the Physiologus. Sbordone's division of the extant MSS into redactions, and his preliminary genealogical trees, make a real and praiseworthy step in the right direction ; nor am I competent to criticize his scholarship nor the reliability of his readings ; but it is certain that his edition sets aside a vast fund of well known material.

(1) For all bibliography I refer the reader to *Speculum*, t. XIII (1938), pp. 153-159, and to the work of L. Thorndike quoted therein.

Introduction. Date of the Greek redactions. Sbordone (p. xii) dates the oldest form of the Greek *Physiologus* « paulo post Evangelia », which is too vague and too summary, considering what Lauchert had set out in his edition : (p. 65) Justinus Martyr (died 168) was the first writer known to have used the *Physiologus*, and Origines the first to call it by name ; (p. 70) it was used by Clement of Alexandria, and known to Tertullian (ca 150-230) ; (p. 79) the Ethiopian translation was based on a Greek MS of the 5th century or earlier, and (p. 80) the Armenian on another Greek text of the 4th cent. or earlier. Lauchert made no attempt to prove these statements : the correspondances are either *verbatim*, and the case proven, or merely similar in their ideas, bringing up the delicate matter of the sources of the *Physiologus*. More recently Max Wellmann (*Der Physiologos*, Leipzig, 1930) dates the original between the death of Origines (254-255) and 370-380, and finds that it was composed in Palestine, not in Egypt : clearly the whole matter merits detailed and objective discussion. The date of the Basilian redaction is given by Sbordone as « ad occasum vergente », another vague statement, better phrased as « 5th century or later ». The Basilian version is based on additional material which I feel constituted a second *Physiologus* (peacock, dog, tiger, etc.), better known for its content than the first form, to Pliny and others, and used by encyclopaedists such as Vincent of Beauvais all during the Middle Ages.

The Sequence of chapters (p. xxx) is described for various versions by Sbordone, without adding anything essential to the conclusions and tables given by Land (*Otia Syriaca*, Leyden, 1875, p. 136). Sbordone seems none the less aware that the secret lies in the order found in the Armenian version.

Greek MS *Π* (p. xliii) is called by Sbordone « textum peculiarem et per se stantem, » but it must be accepted as one of the fundamental texts, and so treated, before its readings can be rejected.

The Variants (p. li), though numerous, do not definitely associate the Greek with the Latin ; clearly the two important Latin translations are related to the Greek family *AEΠ*, and the Latin *Y* (see below) primarily to *Π* and the Armenian : if this is true, then Sbordone's division into redactions is false, since the crucial MSS, *Δφγr* are surely in many details excellent representatives of the original Greek.

The Latin Physiologus (p. lxviii) is for Sbordone a vague assortment of MSS, actually belonging to a half-dozen translations. Two of

these are very important, B (Bern *Lat.* 233) and *Y* (Munich Lat. 19417). Sbordone, imitating Cahier, associates *B* with *A* (Brussels 10074), not realizing that *A* is at best only distantly related to *B*, and in some half its chapters based on other translations. Sbordone claims acquaintance with MS *Royal* 2 *C* XII, but is unaware of the fact that it is better than *B*, and far more appropriate than *A* for emending *B*.

The GENEALOGICAL TREES (pp. LXXIX, CV, CVX) contradict some of Sbordone's statements elsewhere, and are certainly too unreliable to offer a safe critical criterion for the selection of variant readings.

TEXT : OLDEST FORM in Greek. This has no title page, but is the same material edited from five MSS by Lauchert. For sheer matter of convenience, it is a pity to find the use of line numbers for reference on pages of some 6 lines of text and some 20 to 30 of variants : a system of element numbers, like the verses of the Bible, represents the only practical way to coordinate the *Physiologus* material. Sbordone gives the VERSE version under the prose, but neither identifies the MSS (*ε* and *ζ*), nor notes variants from them, nor treats their peculiarities of language : the reader will have recourse to Pitra for further detail. The FONTES are indicated under the texts, and include Homer, Aristotle, and Pliny, whose works show mere « paralelisms » resulting from what we must, through ignorance, call folklore tradition. The BIBLE quotations are identified in most instances, but the critical points they bring up are passed over in silence. The FOOT-NOTES are justified by sigla, but the readings in the critical text are not so justified and probably represent half-truths : compare the two chapters on the lion (p. 1 and 149), and note that some of the same MSS were used to establish each. The rejected readings from *AEIΠ*, usually confirmed by other MSS, are in many cases the more reliable, and their relationship to Latin *B* is suggested by the chapters beginning on pages 31, 33, 88, 95, 117 (line 6, to 118, l. 1), 119, 127, 140.

SECUNDA REDACTIO « BYZANTINA ». A few linguistic peculiarities, suggested by M. Grégoire, will illustrate the late date of this version (5th cent. or later) : pp. 190, 195, 222, the text always reads *θύλη*, with what appears to be the correct form *θῆλυ* in the foot-notes ; p. 192, the late *κλάνει* is attested by several corruptions and several transliterations ; p. 194 the text gives *ἀγερουσίᾳ*, the variant gives the more correct *ἀχερουσίᾳ* ; p. 222 *κάτας*, first found in the 5th c., is represented in other versions by *γαλῆ*. The chapter *ταών* (p. 204)

is a good sample of the non *Physiologus* material in this redaction, characterised by its non-religious moral.

Tertia Redactio (Pseudo-Basilian) and fragments. These call for no comment, except that the ostrich undoubtedly had a place among the animals of the original Greek text, and forms an integral part of versions in other languages.

A new edition of the Greek *Physiologus* must answer the fundamental questions of authorship and language, and apply a critical method which includes all known versions in all languages. The method as I see it involves the preparation of several preliminary texts :

a) a composite text, based in the Ethiopian (available in German in Hommel), and representative of all material present in any one of the following : Arabic (given in Latin by Land), the Syriac (id.), Latin *C* (Bern. *Lat.* 318), and the two other Syriac versions. In preparing just such a text I have found a faithful picture of the *Physiologus* and a rich store of variants in sense and arrangement of detail.

b) a composite text, based on the Armenian (in French, in Cahier), Greek *Π*, and Latin *Y*, the latter in a critical edition of some half-dozen known MSS in Munich and Bern. Elements in Greek *AEI* should also be noted, though they more frequently throw light on Latin *B*.

c) A critical text of Latin *B*, which I have made from 12 MSS and nine published copies. *B* is valuable as a link between *Π* and Y on the one hand and *AEI* on the other ; I have dated it before 386 by its used in St Ambrose's *Hexaemeron*, where 90 words are transcribed to the letter from the chapter on the partridge (the other 75 words in *B* are translated from the Greek *Physiologus*, the other 90 in the *Hexaemeron* chapter are unrelated to the *Physiologus*).

Index Nominum. This essential part lacks many interesting words : I think especially of *δημιουργός*, around which centers some of the discussion of heretical traits in the original Greek (see Lauchert, p. 57). A list of Bible quotations is a real necessity.

Univ. of California, Berkeley. F. Carmody.

NOTES ET INFORMATIONS

Note additionnelle a l'article de M. Claude Cahen

(t. XIV, pp. 131-139).

Dans les textes réunis dans l'article de M. Cahen, trois toponymes ne nous semblent pas encore suffisamment expliqués. De plus, sur un quatrième, celui dont nous traitons en tête de cette note, il sera possible de se prononcer avec plus de précision.

(1°) p. 132, n. 2 : l'identification de Candelous avec ʿAlâya nous semble tout à fait assurée. La ville est encore mentionnée dans deux autres passages du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais sous les formes *Lancaudaloux* (lire *La Candaloux*?) *ubi est thesaurus Soldani* (nommée après *Satellia ubi est sinus maris qui dicitur Gaufra Satelliae* et avant *Maledini civitas sancti Georgii*, c.-à-d. Mélitène) et *castrum quod Candelaria dicitur, ubi est thesaurus ipsius* (Livre XXX, ch. 142 et 144, éd. Douai 1624, t. IV, p. 1281 et 1282 ; ce second passage concerne déjà le *Dominus de Lambro*). On pourrait s'étonner que, après la mort d'ʿAlâeddîn Kaïqobâd qui avait changé le nom de la ville en ʿAlâya, elle porte encore l'ancien nom de *Καλὸν ὄρος* ou Candelor. Mais nous savons par un grand nombre de textes que surtout les auteurs occidentaux ont longtemps gardé ce nom grec plus ou moins déformé et adapté à leurs langues. De même, dans un manuscrit persan de la collection Schefer, on trouve la forme Kanṭalûr ; pour Ibn Bîbî et les autres auteurs, nous renvoyons aux citations rassemblées par Houtsma dans les *Actes du 6e congrès des orientalistes tenu en 1883 à Leide* (Leide 1885), t. II, p. 382, et par Tomaschek dans les *Sitzungsber. d. Wiener Akad.*, 1891, Abh. VIII, p. 56 sq. De même, Laonikos Chalkokandyles appelle la ville *Κανδυλόρον ἡ πόλις τῆς Καρίας* (*Καραρίας* X), var. *Κανδελόρον*, *Κανδελόρι* (*Hist.*

demonst., éd. Darkó, t. II, p. 22, 9 ; 58, 6 ; 144, 3 ; le dernier passage manque dans l'index de l'édition de Darkó, p. 320).

(2°) p. 133, n. 1 : Cracca n'est ni une ville sur la côte pamphylienne ni Korykos qui, en arménien, s'appelle également Koṙikos (voir Tomaschek, *loc. cit.*, p. 65), mais une forteresse (*Rec. hist. crois.*, *Docum. armén.*, t. I, p. 613 ; II, p. 27) située sur le fleuve Paṙatis ou *Παράδεισος* que nous avons identifié avec l'actuel Bertiz- ou Pertus-çay, affluent du Pyramos-Caihan (*Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, Bruxelles 1935, p. 63 avec la n. 7). — p. 133, n. 2 lire Žamnkan.

(3°) p. 136, n. 2 : Nous cherchons la plaine de Ṭalmâniya près de Selimiye ou Eski Antalya, l'ancienne Side de Pamphylie, sur la route de Burlu (Uluburlu) vers Alanya (ʿAlâya). Car le *Synaxaire de Sirmond* mentionne une *κώμη λεγομένη Ταλμενία Σίδης τῆς Παμφυλίας* (*Synaxar. eccles. Constantinop.*, p. 814, 2, éd. Delehaye).

(4°) p. 137, n. 4 : Pour expliquer les noms de Qaraḥiṣar, Demirlu dans la province de Qônya, la ville de Qaraḥiṣar Develi n'entre pas en ligne de compte ; car étant située entre Qayseri et Nigde, elle devait appartenir à la province de Qaiṣariya qui s'étendait même jusqu'à Eregli et Ermenek. Il s'agit sans doute d'Afyonkarahisar ; le nom répandu de Demirli se trouve maintenant encore près de cette ville aussi bien que près de Denizli qui, d'après notre texte, dépendait également de Qônya. Il est vrai que ces deux localités sont sans importance, et comme la lecture du second nom est douteuse, il faut peut-être le corriger d'une autre manière.

Bruxelles E. Honigmann.

Trois Notes

(Ps.-Callisth., II, 41 ; Libanius, XVIII, pp. 245 et 359 ; Hésychius, 4, 169).

1. *Νηρεῖς, ὡς ἀπὸ τοῦ ὕδατος τὸ ἀΐδιον σχοῦσα.*

Pseudo-Callisthène, II, 41 Müller : *καὶ τὴν αὐτοῦ θυγατέρα προσκαλεσάμενος, εἶπεν αὐτῇ · λαβοῦσα τὸν ἱματισμόν σου ἔξελθε ἀπεντεῦθεν. ἰδοῦ γὰρ, γέγονας δαίμων ὡς ἀθανατισθεῖσα · ἔσῃ δὲ καλουμένη Νηρεῖς, ὡς ἀπὸ τοῦ ὕδατος τὸ ἀΐδιον σχοῦσα, καὶ ἐνταῦθα κατοικήσεις.*

Les mots *ὡς ἀπὸ τοῦ ὕδατος τὸ ἀΐδιον σχοῦσα* s'expliquent par ce qui précède : la fille d'Alexandre a bu l'eau d'une « source d'immortalité » (*ὕδωρ ἐκ τῆς ἀθανάτου πηγῆς*). Mais ce détail ne pouvait fournir à l'auteur une étymologie de *Νηρεῖς* que s'il avait dans l'esprit le mot moderne *νερό*, « eau ». Bien mieux, ce n'est pas, en réalité, le mot *Νηρεῖς* (avec *η* !) dont il prétend nous donner l'étymologie, mais bien la forme vulgaire *νεράϊδα*, où il a cru retrouver (outre *νερό*) *ἀΐδιος*, « éternel ».

Tout se passe donc comme si cette phrase, incompréhensible sous sa forme « classique », n'était que la transcription en quelque sorte mécanique, *ἐπὶ τὸ ἑλληνικώτερον*, d'un texte primitif vulgaire. Mais en réalité une telle hypothèse n'est même pas nécessaire. Il arrive souvent que le Byzantin, dans le moment même où il s'exprime en langue savante, « pense en langue vulgaire ». Quoi d'étonnant si cette *δημοτική* sous-jacente, que nous devinons, en quelque sorte par transparence, à travers la rédaction « classique », affleure, de loin en loin, à la surface ? Un tel phénomène peut se produire partout où il y a « diglossie ». A côté des prâcrits, le sanscrit est, très exactement, une « langue épurée », et *saṃskṛta-* a d'ailleurs le même sens que *καθαρεύουσα* (1). Or, « plusieurs des étymologies données dans le *Nirukta*, supposent la connaissance du moyen indien » (2), qui était peut-être, dès cette époque, la langue « vernaculaire » de tous les Hindous.

2. *Κοινήν τινα νόσον τῆς οἰκουμένης — τὴν φθορὰν τῆς οἰκουμένης.*

Dans un article des *Mélanges Cumont*, intitulé *La lettre de Claude aux Alexandrins et le Christianisme*, Henri Janne admet (p. 288) que la « métaphore de la *maladie*, appliquée fréquemment à la diffusion des mouvements religieux, est couramment employée — spécialement dans les sphères officielles — pour caractériser la religion chrétienne ». Il cite un certain nombre de textes latins, et trois textes grecs : *Actes*, XXIV, 5 ; *C.I.G.*, III, Suppl. 2, 12,

(1) Cf. J. Mansion, *Esquisse d'une histoire de la langue sanscrite*, Paris, 1931, p. 150 : « Langue courante des milieux où s'enseignait le Véda... elle avait besoin de purification (*saṃskāra-*) et ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle s'appellera *saṃskṛta-* (épurée ; cf. grec mod. *καθαρεύουσα...*) ».

(2) J. Mansion, *ibid.*, p. 148, n. 1, d'après Sköld, *The Nirukta*, pp. 129 sqq.

132, l. 17 (inscription d'Arykanda) enfin JULIEN, *Lettres*, 89, 454 : *ὥσπερ τι νόσημα τῷ βίῳ...*

Sans vouloir m'engager dans la polémique décevante toujours ouverte autour du « *νόσος*-Begriff », j'ajouterai à cette liste les les deux passages suivants de Libanius : XVIII, p. 359, éd. Förster : *οὐ τὴν οἰκουμένην ὥσπερ λειποψυχοῦσαν ἔρρωσεν* ; ibid., p. 245, Förster : *εὐχή τε ἀπὸ παντὸς εὖ φρονούντων στόματος γενέσθαι τῶν πραγμάτων τὸν νεανίσκον κύριον καὶ στῆναι μὲν τὴν φθορὰν τῆς οἰκουμένης, ἐπιστῆναι δὲ τοῖς νοσοῦσι τὸν ἐπιστάμενον τὰ τοιαῦτα ἰᾶσθαι.*

Il s'agit, dans ces deux passages, de la lutte entreprise contre le Christianisme par l'empereur Julien. Si les cercles païens voyaient dans le Christianisme « une maladie », on conçoit que le monde, « malade » à l'époque de Claude, fût considéré par Libanius comme « à toute extrémité » à l'avènement de Julien.

3. *Τραπεζίτην Πάριν.*

Le mot *τραπεζίτης*, « éclaireur, espion », récemment étudié par M. H. Grégoire (1), appartient proprement à la langue des « tacticiens ». Ne figure-t-il nulle part, en dehors d'eux, dans la littérature byzantine ?

Hésychius, 4, p. 169, a une note étrange : *τραπεζίτην Πάριν · τὸν παραβάντα τὴν τράπεζαν καὶ ἀτιμάσαντα τὸν Μενέλαον.*

Si, dans ce texte anonyme, il est réellement question, comme Hésychius nous l'affirme, du fils de Priam, et non d'un inconnu nommé Pâris, il est exclu que *τραπεζίτης* puisse être le mot bien connu, signifiant « banquier, changeur », à moins qu'il n'y ait là quelque métaphore recherchée qui nous échappe. L'explication fantaisiste d'Hésychius, tirée de *τράπεζα*, est insoutenable (l'auteur songeait peut-être à Eschyle, *Agam.*, 401 : (*Πάρις*) *ἤσχυνε ξενίαν τράπεζαν.*) On ne peut admettre l'explication d'Hésychius qu'en supposant que la citation est corrompue. En effet, Meineke corrige en <*παρα*>*τραπεζίτην* et M. Schmidt conjecture *τραπεζώστην*. Mais si le passage cité par Hésychius appartenait, non à la littérature classique, comme on l'admet d'ordinaire (Nauck en a fait le fr. 270 de ses *Adespota Tragicorum*), mais à l'âge byzantin — ce n'est pas, après tout, impossible —, pourquoi n'aurions-

(1) *Byzantion*, t. XIII, fasc. 2, pp. 280 sqq.

nous pas affaire ici, tout simplement, à un emploi figuré du terme militaire τραπεζίτης ? Les termes τραπεζίτης et χωσάριος sont à peu près interchangeables (1). Or, χωσάριος a pris naturellement le sens de « brigand, pillard » (2). Pâris a mis au pillage la maison d'Agamemnon : Esch., *Agam.*, 402 : κλοπαῖσι γυναικός et Hérod. II, 115, 5 : τὰ οἰκία τοῦ ξείνου κεραίσας ἥκεις.

Bruxelles. Roger Goossens.

Encore la Chanson de Roland et Byzance.

En attendant notre livre sur l'élément historique dans l'épopée, *Clio et Calliope*, signalons notre mémoire intitulé : *La Chanson de Roland de l'an* 1085 : *Baligant et Califerne ou l'étymologie du mot Californie* (3). Nous y avons repris plusieurs questions que nous n'avions fait qu'effleurer dans l'article de *Byzantion*, notamment le rôle de *Βούθρεντον* dans la guerre gréco-normande de 1081 à 1085, les diverses mentions de Jéricho d'Épire dans la littérature historique, l'étymologie de Californie et plus précisément l'identification de Califerne et d'Oluferne avec Céphalonie et Corfou, l'identification de Baligant avec Paléologue, la mort de R. Guiscard à Céphalonie, l'identification d'Argoilles de la *Chanson*, le *vexillum Sancti Petri* de R. Guiscard, et enfin la réputation légendaire de Robert qui a bientôt passé pour un véritable croisé, réputation consacrée par Dante dans sa *Divine Comédie*.

Voici les points nouveaux que nous avons établis. Quand la *Chanson* dit que ceux de la première échelle sont « ceux de Butentrot », c'est l'écho à peine déformé d'un important fait historique qui est resté généralement ignoré, parce que l'histoire de cette guerre d'Épire a été écrite principalement d'après Anne Comnène, et non d'après la meilleure source qui est le poème de Guillaume d'Apulie. En effet, c'est près de *Βούθρεντον* qu'eut lieu, en 1081, la

(1) *Χωσάριοι καλούμενοι τραπεζῖται* (*Liber de re militari*, ed. R. Vâri, Lipsiae, 1901, p. 28).

(2) H. Grégoire et P. Orgels, *Mélanges Émile Boisacq*, fasc. 1, p. 446 et 450.

(3) *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* (Classe des Lettres), t. XXV, 1939, pp. 211-273.

première grande bataille de la guerre. L'avant-garde de l'armée byzantine, composée de 2.000 Turcs, était commandée par Basile Mésopotamitès. Cette bataille est racontée par Guillaume d'Apulie, livre IV, vers 322-345. Le fait est capital. La circonstance que les premiers Byzantins combattus et vaincus en rase campagne par les Normands étaient tous des Turcs, a dû fortifier Guiscard et les siens dans leur conviction qu'ils avaient affaire, non à des chrétiens, mais à toutes les forces de la païennie. Nous espérons qu'on ne nous objectera plus la prétendue impossibilité d'un travestissement de l'armée d'Alexis et de Paléologue en armée musulmane ou païenne! Ni Chalandon, ni aucun autre historien moderne, à notre connaissance, n'ont tenu réellement compte de cet épisode, passé sous silence par Anne Comnène parce qu'il était peu glorieux pour Byzance. Une fois de plus il apparaît que, lorsque l'on nie légèrement l'importance de l'élément historique dans l'épopée, c'est surtout par ignorance de l'histoire vraie.

Pour Jéricho, il faut noter, comme nous l'a fait remarquer M. E. Honigmann, que cette ville d'Épire n'était pas seulement une forteresse, mais une stratégie, un thème. Schlumberger, dans sa *Sigillographie*, pp.733-734, publie le sceau de Thomas, protospathaire et stratège de Jéricho.

En ce qui concerne l'identité de Céphalonie et de Califerne, elle résulte surtout du passage de la *Chanson* déjà allégué, vers 2920 sqq., où tous les noms de lieu évoquent des pays conquis par Robert Guiscard, puis révoltés contre lui, ou, comme « ceux d'Afrique », des adversaires qui sont venus le gêner dans ses entreprises. Autant que Rome, la Pouille, Palerme et l'Afrique, Céphalonie a gêné Robert Guiscard. En 1085, il consacra toutes ses forces à la reconquérir, et mourut avant d'avoir achevé cette tâche.

J'ai examiné, dans mon mémoire académique, les divers récits de la mort de Robert Guiscard, et j'ai reconnu que, pour l'essentiel des faits, Anne Comnène est parfaitement d'accord avec Guillaume d'Apulie. C'est bien dans la partie nord de l'île que Robert est mort de maladie, en des circonstances qui ont ému son imagination et celle de ses hommes. S'il a été frappé du nom du promontoire Ather ou Atheras, c'est que ce nom figurait dans le chapitre XV du Livre de Josué, que le vainqueur de Jéricho s'était fait sans doute relire plus d'une fois. Dans ce même chapitre, il a dû remarquer des noms de lieu comme *Αἰλών* et *Ἰθάκ*, que des prêtres grecs, ou de rite grec, ont dû lui signaler, et qui, par leur res-

semblance avec *Αὐλών* et *Ἰθάκη*, auront confirmé ses « impressions de Terre Sainte». Mais le chef normand a dû être persuadé qu'il mourait aux portes de Jérusalem, lorsqu'on lui montra dans l'île de Céphalonie un site de ce nom. On avait douté de ce récit d'Anne Comnène : j'ai retrouvé la Jérusalem de Céphalonie dont parle la Porphyrogénète. Tout cela prouve que l'île où mourut Guiscard était bien propre à exciter l'imagination normande ; et il est tout naturel qu'elle soit citée dans la *Chanson*, au passage pathétique où Charlemagne, découragé, songe aux rébellions qu'il lui faudra dompter. Sur Céphalonie, étape sur la route de Jérusalem, j'ai cité un passage des *Gesta Pisanorum* : *Jerosolymitanum iter impedire consueverat.*

Ces faits et ces textes répondent suffisamment aux objections de ceux qui, sous prétexte de métathèse, feraient difficulté d'identifier dans la *Chanson* la dernière conquête de Guiscard.

On a cherché à grandir encore le rôle de Guiscard, aussitôt après sa mort. On lui a prêté des entreprises plus vastes encore que celles qu'il a réellement accomplies. On a fait de lui, comme de Charlemagne, un véritable croisé, et Dante est l'écho de cette tradition, lorsqu'il le transporte au Paradis avec d'autres « soldats de la foi ». Josué, Macchabée, Charlemagne, Roland, Guillaume d'Orange Rainouart, Godefroid de Bouillon (1) :

Poscia trasse Guglielmo, e Rinoardo
E il duca Gottifredi la mia vista
Per quella croce, e Roberto Guiscardo.

Bruxelles. Henri Grégoire.

Saint Georges « Diasorite » c'est-à-dire le « Dassarète », de la région d'Ochrida?

Il y a plus de trente ans, j'ai attiré pour la première fois l'attention des érudits sur une curieuse épithète de S. Georges, qui semble n'apparaître qu'aux XIIe-XIIIe siècles : *Διασορίτης* (plusieurs fois) *Διασωρίτης* (une fois) (2). D'autres exemples de cette épithète

(1) *Paradiso*, chant XVIII, vers 46-48.

(2) Henri Grégoire, *Notes épigraphiques*, dans la *Revue de l'Instrucion*

ont été révélés depuis, mais sa signification et son origine sont demeurées obscures. J'avais songé à *Διὸς ὀρείτης* ou *Διὸς ἱερίτης*, ethnique de *Διὸς ὄρος* ou *Διὸς ἱερόν*. Mais ces étymologies ne rendaient pas compte des formes en *α*. La vérité est différente, et un parallèle frappant m'a permis de la découvrir. Le regretté Běljaev a signalé et étudié (1) une icône de la Sainte Vierge jouant avec l'enfant, appelée *Πελαγονίτισσα*, « Pélagonienne ». *Πελαγονίτισσα*, *Πελαγονίτης* viennent du nom de région et de ville *Πελαγονία* en Macédoine, correspondant à peu près à Bitolj-Monastir. Toutes ces épithètes de saints, de saintes, et de leurs icônes, sont des ethniques ou des adjectifs dérivés de noms de quartier, d'églises ou de monastères. On se demande par quelle distraction M. Louis Bréhier a pu méconnaître la chose à propos de la *Παναγία Κυριώτισσα* (2), du monastère *τὰ Κύρου*. Cf. *Βλαχερνιώτισσα*, *Ἰβηριώτισσα* et bien d'autres.

Διασαρίτης ou *Διασορείτης* serait tout à fait analogue à *Πελαγονίτισσα*. C'est, je crois, un ethnique, et un ethnique macédonien. Si la Pelagonitissa est la Vierge de Monastir, le Diasarite est le Saint-Georges du pays des Dassarètes (*Δασσαρήτις*, *Δασσαρήτιοι*, *Δασσαρῆται*, *Dassaretae*; article *Dassaretis* de Philippson, dans Pauly-Wissowa). D'après Ptolémée (III, 12), le pays macédonien des Dassarètes s'étendait depuis la ville de Lychnidos sur le lac du même nom (lac d'Ochrida) jusqu'à la ville d'Antipatria sur

publique en Belgique, t. LII (1909), pp. 1-3 = Note VII, S. Georges le Diasorite. La forme *Διοσωρίτης* se trouve dans une lettre de Théodore II Lascaris, empereur de Nicée au patriarche Manuel : Theodori Ducae Lascaris. *Epistolae* (ed. Festa), CCXVIII, p. 231, l. 20 sqq. Je citais en outre : 1° une inscription de l'église de S.-Georges à Ortakeuï près Soghanle Dere en Cappadoce (B.C.H., 1909, p. 116) : [*ὁ ἅγ(ιος) Γεώργιος*] *ὁ Δησορίτης* ; 2e à Naxos, l'inscription IG, XII (V, 1), p. 15, n° 38, se trouve « in regione *Δρυμαλιά* in ecclesia S. Georgii *Diasuritae* » il y a aussi une église d'Athènes et une de Yéraki sous le même vocable. Sur le sceau de Théodore Lascaris Comnène (= Sabatier, *Iconographie*, t. II, plombs et sceaux titrés, pl. I, 1 = *Plombs, bulles et sceaux*, p. 11, pl. I, 7) on lit (S. Georges) *ὁ Διασορίτης* ; cf. sur le sceau de Georges Sébaste, *ὁ ἅγιος Γεώργιος ὁ Διασορίτης* ; Schlumberger, *Sigillographie*, p. 21 avait « corrigé » en *Ἁγιασορίτης* !

(1) *Byzantinoslavica*, II (1930), pp. 386-394.

(2) L. Bréhier, *Annales de l'Institut Kondakov*, t. XI (1939), p. 15. « On lui donnait le nom de *Panagia Kyriotissa* (non, comme l'a dit, sans craindre un barbarisme, la Vierge de Cyrus) ». *Κυριώτης* ne peut vouloir dire que « du quartier, ou du monastère appelé *τὰ Κύρου* ». Cf. Sajdak, *Que signifie Κυριώτης Γεωμέτρης*? dans *Byzantion*, VI (1931), pp. 343-353.

l'Apsos inférieur (Polybe, V, 108). Il comprenait donc le bassin du lac d'Ochrida et la vallée de l'Apsos (Semen).

Les habitants d'Ochrida se sont donc appelés *Dassarètes*, comme d'autres Macédoniens se sont dits *Dardaniens* (1). En dehors de la région, le nom des Dassarètes étant inconnu, des corruptions étaient inévitables ; et la plus naturelle est *Διασορίτης* (2). Mais nous avons la preuve que, grâce probablement à une église (de S.-Georges ?) ou à un monastère, le nom *Dassarite* a été *vivant* dans le pays d'Ochrida ; il s'y rencontre encore aujourd'hui ; en effet, il est resté attaché à un village de la rive occidentale du lac (*Dasarit* sur les cartes). Voilà une confirmation assez éloquente, on en conviendra, de notre conjecture (3).

Existait-il une raison particulière de mettre S. Georges en rapport avec le région d'Ochrida ? Peut-être le nom antique de la ville, *Λυγνιδός*, a-t-il été confondu, plus ou moins volontairement, avec *Λύδδα* - *Διόσπολις*, la patrie, ou l'une des patries, du Megalomartyr ? Et il est possible, après tout, que c'est le souvenir de *Διόσπολις* qui a réagi sur *Διοσ ορίτης*.

Bruxelles. Henri Grégoire.

Encore l'inscription du 5 octobre 870 au nom du roi Boris-Michel de Bulgarie.

En republiant ce précieux monument (4), nous avons imprimé à la ligne 7 : *ἐπὶ Μιχαὴλ* [*εὐκλ-*]. Une négligence typographique a fait

(1) Ptol. III, 12, 29, p. 511, 4 Müller : *Δεσαρήτοι.* — *Σεσαρήθιοι* = *Δασαρέτοι.* (Steph. Byz. s. *Χελιδόνιοι* ; cf. s. v. *Σεσάρηθον*). — Dimitsas, *Ἀρχαία γεωγραφία τῆς Μακεδονίας*, *Ἀθήνησι*, 1874, t. II, p. 628 : inscription trouvée près d'Achrida : *ΣΣΣΑΡΗΤΙΟΙ*, lire *σεσ-*. — Cédrén. Scylitz, t. II, p. 448 éd. B. : *πόλις δὲ ἡ Ἄχρις ἐπὶ λόφου κειμένη ὑψηλοῦ ἔγγιστα λίμνης μεγίστης* ; cod. C add. : *Λυχνιδοῦ καλουμένης, ἀφ' ἧς καὶ ἡ πόλις Λυχνιδὸς ὁμωνύμως τῇ λίμνῃ Δασσαρίτης* (*-ρῆτις* Tafel) *ἔκπαλαι καλουμένη.* [Note de M. E. Honigmann].

(2) Cf. la *Δακοπηνή*, région pontique, qui devint tout naturellement *Διακοπηνή*.

(3) [J'ai le souvenir très net d'avoir trouvé *Dasarit* sur une carte de Macédoine (près du lac d'Ochrida). Mais, en rédigeant cette note, je ne puis remettre la main sur la carte, de sorte qu'un doute s'insinue dans mon esprit, quant à la réalité de ce fait].

(4) *Byzantion*, XIII (1938), pp. 227-234.

tomber, entre le nom de Michel et l'épithète, qui le qualifie l'article masculin singulier au génitif. De cet article, il subsiste des traces certaines : d'abord l'extrémité de gauche de la barre transversale du *τ* et des vestiges très nets, beaucoup plus haut, à droite de l'*υ* qui couronne l'*ο* (1). Il faut donc lire, comme l'avait fait Kalinka et comme nous l'avions fait nous mêmes (2) :

ἡμ(έ)ρ(ᾳ) ς' ἐπὶ Μιχαὴλ τοῦ [εὐκλ-]

Après le *τοῦ*, on discerne encore des sommets de lettres. Je crois voir, notamment, l'extrémité de la dernière partie du *κ*. En tous cas, il y a toute la place nécessaire après *τοῦ* pour *εὐκλ-* que nous avons restitué, surtout étant donné que le lapicide fait usage de ligatures et que deux fois, dans les noms de Nicolas et de Michel, le *λ* est lié, une fois avec la lettre précédente, une fois avec la lettre suivante. Je répète qu'aucune autre restitution n'est possible et que, par conséquent, l'épithète d'*εὐκλεοῦς* est tout à fait assurée.

Bruxelles. Henri Grégoire.

Digénis Akritas d'après l'Escorialensis.

J'ai enfin collationné le texte de l'édition Hesseling sur la photographie du manuscrit obligeamment prêtée par la Bibliothèque de Leyde. Il sera bon d'avertir dès à présent les « digénisants » que l'éditeur (ou l'imprimeur) a commis un certain nombre d'erreurs de lecture ou de copie, ou bien de coquilles. Plus d'une fois, la mesure du vers s'en trouve altérée. Quelques unes des « corrections » que nous avons récemment publiées (3) sont confirmées par le manuscrit. C'est le cas pour la plus frappante peut-être : au vers 420, l'édition Hesseling donnait :

τὰ δάκρυα τοῦ ἐκατέβαιναν ὡς τὸ μύρι τοῦ Μαΐου

Nous avions conjecturé, au lieu de *τὸ μύρι, ὄμβροι.* Effectivement

(1) Dans cette inscription le *τ* sont très caractéristiques et les *ου* en ligature également. Cette lettre double est beaucoup plus haute que les *ι, π, υ.*

(2) La nécessité de lire *τοῦ* nous a été signalée également par M. P. Maas.

(3) H. Grégoire et M. Letocart, *Trente-cinq corrections au texte du Digénis selon l'Escorialensis,* dans *Byzantion,* t. XIV (1939), pp. 211-226.

le ms. a *ὅμβρι*. La lecture est absolument certaine. Aucune trace de *τ*, esprit doux et accent aigu sur l'*ο*. Le même mot, également mal lu par Hesseling, revient au vers 468.

Nous pourrions nous borner à cet exemple remarquable. Mais notons encore que de précieux noms propres n'ont pas été respectés par l'éditeur. Ainsi, le nom de la Mecque n'est pas (v. 288) *Μάγγας*, mais *Μάγγαι* (cf. *Μακέ* du vers 537).

Au lieu de *ὁ Μουρατασίτης* (v. 261), on lit clairement *ὁμουροτασίτης*, ce qui remonte peut-être à une forme comme *Μωροταρσίτης* (cet enragé de Tarsite).

Enfin, notons des cas ou une faute de lecture a voilé un sens tout à fait clair. Dès le début (v. 92), au lieu de *καὶ πὲς νὰ τὴν ἐγνωρίσωμεν*, il faut naturellement lire avec le manuscrit : *καὶ πῶς νὰ τὴν ἐγνωρίσωμεν*.

De même, v. 557, il n'y a a pas : *οὐδέ, μήτηρ γλυκεῖά μου, παρηγορία*, mais *σὺ δέ, μήτηρ* ....

Bruxelles. H. Grégoire.

Bibliotheca Byzantina Bruxellensis

Nous avons décidé de publier une collection intitulée : Bibliotheca byzantina bruxellensis dont feront partie les trois ouvrages suivants, dont le premier paraîtra très prochainement, et dont le second est en partie composé, tandis que le troisième, celui de M. Dvorník, sera bientôt remis à l'impression.

Tome I. — L. H. Grondijs, *L'iconographie byzantine du crucifié mort sur la croix.* 1 vol. in-8° de 170 pages illustré de nombreuses planches.

Tome II. — H. Grégoire, *De Clio à Calliope. L'élément historique dans les épopées du moyen âge.* 1 vol. in-8° de 500 pages avec quelques planches et cartes.

Dans ce volume, l'auteur a réuni, en les complétant de plusieurs études nouvelles et d'un très grand nombre de notes inédites, ses travaux sur la genèse de l'épopée byzantine. Dans une seconde partie, il a rassemblé plusieurs mémoires concernant les épopées

arabo-turques, germanique et romane. On y trouvera notamment un mémoire de 120 pages sur la *Chanson de Roland*, refonte des deux articles publiés récemment à ce sujet.

Tome III. F. Dvorník, *Le schisme de Photios. Histoire et légende.* 1 vol. in-8° de 700 pages.

Première partie : L'Histoire.

Chapitre I : *Partis politiques et questions religieuses à Byzance* : Verts et Bleus au cours des luttes monophysites. — Intransigeants et libéraux, héritiers des Verts et des Bleus. — Leur attitude pendant la querelle iconoclaste. — La politique libérale de Méthode et le schisme studite.

Chapitre II : *Le conflit entre Ignace et Grégoire Asbestas.* Ignace nommé ou élu? — Quand et pourquoi Asbestas fut-il condamné par Ignace? — L'appel de Grégoire à Rome et l'attitude du Saint-Siège. — Les intrigues des intransigeants et des libéraux.

Chapitre III : *Ignace démissionne et Photios est élu canoniquement* : Démission d'Ignace confirmée par le témoignage des intransigeants eux-mêmes. — Élection et reconnaissance de Photios. — La révolte des intransigeants. — L'écho de ces luttes parmi l'épiscopat et dans le monde monacal.

Chapitre IV : *Le synode de* 861 : Les lettres de Photios et de Michel à Nicolas. — Le pape en communion avec les apocrisiaires de Photios. — Les pourparlers entre les légats, l'empereur et le patrarche avant le synode. — Les Actes du synode. — Les informations de Nicétas et de Théognoste. — Ignace a-t-il été appelé à Rome? — L'attitude des légats pendant le synode.

Chapitre V : *Nicolas, Photios et Boris* : Radoald et Zacharie rentrés à Rome. — La politique de Nicolas, ses lettres à l'empereur et au patriarche Théognoste et le synode romain de 863. — La réaction byzantine en Bulgarie et son écho à Rome. — La réplique fatale de Nicolas. — Une brouille définitive? — Répercussions à Byzance? — Le volte-face de Boris, son influence sur l'évolution du conflit. — Le synode byzantin de 867. — Photios a-t-il attaqué la primauté romaine?

Chapitre VI : *La chute de Photios et le concile de* 869-870 : Le régime de Michel, régime néfaste? — Basile et les intransigeants. —

Photios a-t-il démissionné? — L'ambassade de Basile à Rome. — La réaction de Hadrien II. — Le concile de 869-870. — L'empereur et l'intransigeance des légats. — L'affaire bulgare. — La reconnaissance d'Ignace par le pape fut-elle conditionnelle?

Chapitre VII : *La réhabilitation de Photios et le synode de* 879-880 : Difficultés rencontrées par Ignace. — Changement de politique de Basile. — Sa réconciliation avec les libéraux et avec Photios. — Ignace et Photios réconciliés. — Jean VIII, Basile et Photios ; analyse des lettres du pape. — Les pourparlers avec les légats à Byzance. — « Édition grecque » des lettres pontificales. — Les cinq premières sessions du concile. — L'authenticité de la sixième et de la septième sessions. — La prétendue lettre de Jean VIII sur le *filioque*. — Les légats sur la primauté.

Chapitre VIII : *Le second schisme de Photios : une mystification historique* : Lettres de Photios aux évêques romains. — Jean VIII approuve les actes du Concile. — La base du compromis concernant la Bulgarie. Le recueil anti-photianiste et la légende de la seconde condamnation par Jean VIII. Photios, Marin Ier et Hadrien III. — Étienne V et Byzance. — Les lettres d'Étienne dans l'affaire de Photios.

Chapitre IX : *Photios, Léon VI et la liquidation du schisme des intransigeants* : Photios reconnu même par les Ignatiens mitigés. — Changement de politique de Léon VI et démission de Photios. — Léon, la « Petite Église » et les libéraux. — Un schisme sous Formose? — Disparition de la « Petite Église ». — Un synode d'union en 899? — L'auteur du recueil antiphotianiste et la date de la composition de la *Vita Ignatii*. — Les intransigeants et les libéraux dans la lutte autour de la tétragamie.

Seconde partie : La Légende.

Chapitre I : *L'affaire de Photios dans la littérature latine jusqu'au XIIe siècle* : L'écho chez les contemporains. — L'*Anselmo dedicata*. — Les auteurs du xe siècle. — Collections canoniques inédites du xe liècle. — Les historiens du xie siècle. — Le cas de Photios dans les collections canoniques des « grégoriens ». — Les actes latins du concile photien dans l'œuvre de Deusdedit et d' Yves de Chartres.

Chapitre II : *L'oecuménicité du VIIIe concile dans la tradition occidentale du moyen âge* : Le nombre des conciles reconnus par les églises franque, germanique, anglaise et lombarde jusqu'au XIIe siècle. — Rome et les sept conciles. — Nouvelle édition du *Liber diurnus* (XIe s.) et le nombre des conciles reconnus comme œcuméniques. — Les canonistes du XIe siècle et le huitième concile. — La *Professio fidei* du pape, de la Britannica, et celle qui est attribuée à Boniface VIII.

Chapitre III : *Traditions occidentales du XIIe jusqu'au XVe siècle* : Le huitième concile dans les recueils inédits du droit canon jusqu'à Gratien. — Le décret de Gratien et la légende photienne. — Depuis Gratien jusqu'au XVe siècle. — Les canonistes et les historiens.

Chapitre IV : *Du XVe siècle jusqu'à l'époque moderne* : Le huitième concile chez les adversaires et les défenseurs de l'idée conciliaire. — Les auteurs du XVIe siècle. — Les centuries. — Les Annales de Baronius. — Les auteurs catholiques et protestants du XVIIIe siècle. — Hergenröther et son école.

Chapitre V : *Photios et le VIIIe concile dans la tradition orientale jusqu'au XIIe siècle.* — Les contemporains. — Le Traité inédit sur les conciles du Patriarche Euthyme. — Canonisation de Photios. — Les historiens du cercle de Constantin Porphyrogénète. — Les polémistes du XIe et du XIIe siècles. — Michel d'Anchialos. — Les Chroniqueurs.

Chapitre VI : *Du XIIIe siècle jusqu'à l'époque moderne* : Les Uniates du XIIIe siècle. — Beccos et le Métochite. — Le concile de Photios dans les écrits du XIIIe siècle.— Calécas et les défenseurs de la thèse catholique. — Les polémistes et les théologiens antilatins du XIVe siècle. — Le concile de Photios considéré comme œcuménique. — Photios et son concile chez les défenseurs et les adversaires du concile de Florence. — Traités grecs inédits sur les conciles. — La littérature grecque et russe du XVIe au XIXe siècle. — L'influence de Baronius et de Hergenröther sur les Orientaux. — Conclusion.

NÉCROLOGIES

GAVRO MANOJLOVIĆ.

Gavro Manojlović, ancien professeur à l'Université de Zagreb et ancien président de l'Académie yougoslave, vient de mourir dans sa paisible maison de Zagreb, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Il était né le 27 octobre 1856 à Zadar où il fréquenta l'école primaire serbe orthodoxe. Il acheva ses études primaires à Ogu in et fit ses études moyennes à Senj, à Karlovci et à Zagreb. Il entra ensuite à l'université de cette vi le, puis suivit les cours de l'Université de Vienne, qui jouissait alors en Croatie d'une renommée toute particulière. En 1882, il était reçu professeur, et dès 1880 il se vouait à l'enseignement secondaire à Zagreb, à Osijek en Slavonie puis de nouveau à Zagreb. En 1895, il obtenait son doctorat en philosophie (histoire générale et philologie classique).

En 1897, il fut nommé *docent* à l'Université de Zagreb, en 1901 professeur extraordinaire et en 1902, professeur ordinaire.

Il ne se limita pas à ces fonctions pourtant suffisamment absorbantes, mais il se mêla à la vie politique de son temps et devint membre de la coalition serbo-croate, puis délégué à l'assemblée croate ; et c'est pour des raisons politiques qu'en 1908, il fut mis à la retraite. En 1910, heureusement, il était autorisé à reprendre ses cours. Il occupa sa chaire de professeur jusqu'en 1924, date à laquelle il fut élu président de l'Académie yougoslave de Zagreb. Il rendit à celle-ci de grands services. Il y fonda une section des beaux-arts, favorisa le développement de la collection des manuscrits orientaux et fit restaurer la fameuse galerie de peinture Strossmayer. Au moment où il fut question de fusionner l'Académie de Zagreb avec celle de Belgrade, il s'éleva vigoureusement contre cette idée et réussit à sauver la noble institution croate.

Gavro Manojlović n'incarnait point ce type de savant austère, d'érudit spécialisé à outrance et pour qui le monde extérieur n'exis-

te pas. C'était un fin lettré en même temps qu'un homme du monde et un homme d'action.

Dans sa jeunesse, il publia un recueil de vers : *Mladi dani Veljkovi* (*Les jours de jeunesse de Velko*). Il présida aux destinées d'un journal de jeunes : le *Pobratim* (*Le Frère adoptif*), puis devint directeur du *Nastavni Vjesnik* (= *Le Courrier pédagogique* »).

Son premier travail scientifique traitait un sujet philosophique et s'intitulait « *Aristote comparé à Leibniz du point de vue de la métaphysique* » (1881) (en serbo-croate).

Il se voua ensuite plus particulièrement aux études historiques, surtout à partir du moment où il occupa une chaire d'histoire à l'Université. Il étudia l'Orient ancien et le Moyen Age, s'intéressa à l'organisation de l'empire byzantin et à ses rapports avec les Slaves du Sud. Citons, parmi ses travaux : *Le littoral adriatique au IXe siècle à la lumière de l'histoire byzantine* (en serbo-croate, dans le *Rad Jugoslavenske akademije* de Zagreb, 1902, n° 150) ; *le Peuple de Constantinople de* 400 *à* 800 *après J.-C.* (en serbo-croate, dans le *Nastavni Vjesnik*, 1904) ; *Etude sur le « De Administrando Imperio » de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète* (en serbo-croate, dans le *Rad*, n°s 182, 186 et 187 ; 1910 et 1911) ; *Histoire de l'Orient ancien, du XIe au Ier siècle avant J.-C.* (1923) (en serbo-croate) ; *Le millénaire de l'ancien royaume croate* (en français, dans le *Zbornik Kralja Tomislava*, 1925).

Des trois études se rapportant à Byzance, celle qui concerne le peuple de Constantinople, sa thèse de doctorat, est de loin la plus originale et la mieux construite. M. Henri Grégoire en a publié une traduction résumée dans *Byzantion* (1).

L'auteur semble ensuite s'être éloigné du domaine byzantin et son travail sur le *De Administrando Imperio* (en quatre études) ne nous fournit que peu d'éléments nouveaux. G. Manojlović y reprend la thèse de J. B. Bury sur la même question en l'approfondissant. Il s'y occupe essentiellement de la composition, de la « structure » du fameux traité impérial. Il nous dit, dans sa préface, qu'il traite ce sujet pour arriver à une compréhension plus claire des chapitres 29 à 36 qui concernent spécialement les Serbes et les Croates. Il est regrettable que l'étude sur ces chapitres, impatiemment attendue par ses amis de Zagreb et de Belgrade, n'ait

(1) *Byzantion*, XI (1936), pp. 617-716.

jamais paru. Nous avons rédigé une traduction française de la quatrième partie de ce long travail, celle qui traite principalement des rapports de Byzance avec les peuples du Nord, Petchénègues, Magyars, Grande Moravie. Cette traduction, précédée d'une introduction, paraîtra bientôt dans la présente revue.

Après 1911, l'illustre historien abandonna Byzance pour se consacrer entièrement à l'histoire de l'Orient ancien et à l'histoire nationale. Lors de mon passage à Zagreb en 1938, il travaillait encore avec zèle à une nouvelle Histoire de l'Orient ancien, que malheureusement, il n'a pu achever.

Ce savant, scrupuleux à l'excès, capable de se livrer aux analyses les plus détaillées et les plus subtiles, réussissait cependant à dégager de celles-ci d'intéressantes synthèses. Il faisait volontiers de l'histoire comparée. « On ne peut comprendre, disait-il, l'histoire de tel ou tel point de l'Europe par exemple, qu'en sachant ce qui se passait à la même époque en Asie. » Bref, il fallait, selon lui, replacer chaque événement dans l'histoire générale. Il écrivit du reste un petit traité sur *Les Forces de création et la régularité des lois dans l'histoire universelle.* Et l'on comprend dès lors l'importance qu'il accorde dans son étude sur le *De Administrando Imperio* aux voies de communication (maritimes, fluviales, terrestres), véhicule des idées en même temps que des produits économiques.

Son style est très réfléchi, très travaillé. Il révèle le penseur, le philosophe, le logicien. Sa phrase, souvent longue et complexe, parfois obscure et difficile à suivre, abonde en détails et en nuances.

J'ai fait la connaissance de Gavro Manojlović en 1938, alors qu'il avait déjà près de quatre-vingt-deux ans. Vieillard extraordinairement alerte, il me pilota sans se lasser à travers les rues en pente du vieux Zagreb, attirant mon attention sur les détails d'une façade ou d'une statue, ranimant tel ou tel souvenir historique. Il aimait cette ville où il avait passé la plus grande partie de sa vie et c'est avec joie que, chaque jour, il faisait sa promenade le long des avenues ombragées de la belle cité croate.

Ce fut un grand Yougoslave. Bien avant l'existence du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, il fut partisan de l'union de tous les Slaves du Sud. D'origine serbe et orthodoxe, il vécut la plus grande partie de sa vie dans un milieu croate et catholique et sut parfaitement s'y adapter. On peut donc dire qu'il prêcha d'exemple.

Ceux qui l'ont connu n'oublieront pas de si tôt son abord cordial et sa bonté (1).

Bruxelles. Germaine DA COSTA-LOUILLET.

***

In Memoriam.

Byzantion a perdu en quelques mois outre M. Manojlović, d'illustres et chers collaborateurs et amis, à l'œuvre desquels nous consacrerons prochainement des notices détaillées. Nous nous contenterons aujourd'hui de saluer pieusement leur mémoire et d'adresser à leurs familles nos condoléances émues.

Le premier à nous quitter (été 1938) fut JULES MAURICE, qui avait donné à notre revue son dernier travail *Les Pharaons romains* (2).

Le 15 décembre 1938 mourait, trop tôt hélas, après Zlatarsky, dont il aurait continué l'œuvre, M.-P. NIKOV, professeur à l'Université de Sofia.

Le 20 avril 1939, décédait à son tour Sir WILLIAM RAMSAY, qui contribua (au Congrès byzantin de Bucarest en 1924) à la fondation de notre revue, dont le tome sixième lui est dédié. On pourra lire, en attendant son éloge funèbre que nous avons demandé à MM. G. Radet et E. Honigmann, les paroles émues et justes de M. Ch. Picard, Président de l'Académie des Inscriptions dans les *Bulletins de l'Aacadémie* 1939, pp. 231 sqq. (séance du 19 mai).

Nos relations avec l'Institut Kondakov de Prague aujourd'hui

(1) Outre nos souvenirs personnels, nous avons emprunté maint détail de cette notice à la *Narodna enciklopedija* de Stanoje Stanojević et à un article paru dans l'*Echo de Belgrade*.

(2) *Byzantion*, XII (1937), pp. 71-103. J'ai eu l'occasion de rendre hommage à la clairvoyance de J. Maurice dans mon article intitulé l'*Énigme de Tahta*, *Chronique d'Égypte*, janvier 1940, pp. 119-123. On y verra que les dernières inscriptions hiéroglyphiques d'Égypte portant des cartouches impériaux sont au nom de l'empereur Maximin, célèbre d'ailleurs par son *revival* païen.

transféré à Belgrade, grâce au Prince régent Paul de Yougoslavie, sont trop intimes et trop amicales pour ne pas nous associer au deuil de cet Institut qui a perdu dans la princesse NATHALIE YASCHWILL sa « fondatrice », « membre honoraire », « membre à vie » (12 juin 1939).

C'est avec une profonde douleur que nous apprenons enfin la mort prématurée d'un des byzantinistes les plus sympathiques, EUGÈNE DARKÓ, professeur à l'Université de Debrecen (Hongrie) décédé le 7 janvier 1940. *Byzantion* offre à sa veuve l'expression de sa très respectueuse sympathie.

ERRATA

P. 315, dernier alinéa, l. 7. *Au lieu de* : Tomitch, *lire* : Thomas S. Thomov (Tomov). Cet excellent romaniste prépare la première édition bulgare (avec traduction) de la *Chanson de Roland*. Nous espérons qu'il ne basera pas cette édition sur le seul ms. d'Oxford.

P. 319, l. 2. *Au lieu de* : Anonymus Valerii, *lire* : Anonymus Valesii.

P. 320, l. 12 avant la fin, *supprimer le mot* : und.

P. 347, note 1, l. 8. *Au lieu de* : Socrate, *lire* : Sozomène.

P. 357, note 1, l. 2. *Au lieu de* : Olmin Avor, *lire* : Olmin Dvor.

P. 577, l. 5. *Au lieu de* : Johannes von Drungarien, *lire* : Johannes Drungarios.

P. 596, note 1, l. 2. *Au lieu de* : Van Leuwen, *lire* : Van Leeuwen.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XIV (1939)

Articles

Pages

Dédicace à S. B. Mgr CHRYSANTHE, archevêque d'Athènes et de toute la Grèce

R. BLAKE. Note sur l'activité littéraire de Nicéphore Ier, patriarche de Constantinople 1-15

E. HONIGMANN. La liste originale des Pères de Nicée . . 17-76

M. JUGIE. La lettre de Georges Amiroutzès au duc de Nauplie Démétrius sur le concile de Florence 77-93

M. HADZIDAKIS. A propos d'une nouvelle manière de dater les peintures de Cappadoce 95-113

J. SAUVAGET. Les Ghassanides et Sergiopolis . . . 115-130

C. CAHEN. Quelques textes négligés concernant les Turcomans de Rûm au moment de l'invasion mongole . 131-139

E. HONIGMANN. L'évêque d'Athènes en 458 . . . 141-146

A. LEROY-MOLINGHEN. Les de ux Jean Taronite de l'« Alexiade ». 147-153

H. R. WILLOUGHBY. A unique miniatured Greek Apocalypse 155-178

G. VERNADSKY. Lebedia. Studies on the Magyar background of Kievan Russia 179-204

R. GOOSSENS. Note sur les factions du cirque à Rome . . 205-210

H. GRÉGOIRE et M. LETOCART. Trente-cinq corrections au texte de Digénis selon l'Escorialensis . . . 211-226

H. GRÉGOIRE. Une inscription datée au nom du roi Boris-Michel de Bulgarie 227-234

H. GRÉGOIRE et H. LÜDEKE. Nouvelles chansons épiques des IXe et Xe siècles 235-263

H. GRÉGOIRE et R. DE KEYSER. La Chanson de Roland et Byzance, ou de l'utilité du grec pour les romanistes . 265-315

H. GRÉGOIRE. Les pierres qui crient : I. Encore les baptistères de Cuicul et de Doura. II. Les chrétiens et l'oracle de Didymes 317-321

H. GRÉGOIRE. La rotonde de S. Georges à Thessalonique est le Mausolée de Galère 323-324

G. SOTIRIOU. Icônes byzantines 325-327

J. Zeiller. Quelques remarques sur la « Vision » de Constantin » 329-339
H. Grégoire. La Vision de Constantin « liquidée » 341-351
G. Moravcsik. L'édition critique du « De Administrando Imperio » 353-360
Gl. Downey. Procopius on Antioch : a study of method in the « De Aedificiis » 361-378
H. Grégoire. Réponse à l'article de M. Ostrogorskij, intitulé « L'expédition du prince Oleg contre Constantinople en 907 » 379-380
P. Maas. Romanos auf Papyrus 381
B. Lewis. An Arabic account of a Byzantine revolution .. 383-386
N. Adontz. Notes sur le « Livre des Cérémonies » 387-406
N. Adontz. Observations sur la généalogie des Taronites : Réponse au R. P. V. Laurent 407-413

Chroniques

Bulletins régionaux

M. Lascaris. Bulletin yougoslave. A. Histoire, Philologie et Droit 415-424
Dj. Bošković. Bulletin yougoslave. B. Archéologie et Histoire de l'Art 425-458
J. Moravcsik. Bulletin hongrois 459-496

Bulletins spéciaux

G. J. Bratianu. Les études byzantines d'histoire économique et sociale 497-511
P. Lambrechts. Les thèses de Henri Pirenne sur la fin du monde antique et les débuts du moyen âge 513-536
Th. Capidan. Bulletin de linguistique balkanique 537-543
G. Zuntz. Die Aristophanes-Scholien der Papyri (*suite et fin*) 545-614

Comptes Rendus

Jean d'Éphèse. L'Histoire ecclésiastique. Par E. Honigmann 615-625
Arif Müfid Mansel. Yalova ve civari — Yalova und Umgebung. Par E. Honigmann 625-627
B. Menthon. Une terre de légendes. L'Olympe de Bithynie. Ses saints, ses couvents, ses sites. Par E. Honigmann .. 627-632
A. H. M. Jones. The cities of the Eastern Roman Provinces. Par E. Honigmann 632-645

A. Noordergraaf. A Geographical Papyrus. Par E. Honigmann 645-649
Fl. Arriani. Anabasis et Indica, éd. A. G. Roos. Par E. Honigmann 649-656
Pr. S. Costas. An outline of the history of the greek language with particular emphasis on the koinè and the subsequent periods. Par M. Leroy 657-659
St. G. Kapsomenakis. Voruntersuchungen zu einer Grammatik der Papyri der nachchristlichen Zeit. Par M. Leroy 659-660
St. Bezdechi. Vulgarismes dans l'épopée de Nonnos. Par M. Leroy 660-661
J. Bidez. La découverte à Trèves d'une inscription en vers grecs célébrant le dieu Hermès. Par R. Goossens.... 661-662
R. M. Dawkins. The Monks of Athos. Par B. Krivošeine.. 662-668
Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου. Par Ch. Delvoye 669-681
F. Sbordone. Physiologus. Par F. Carmody..... 681-684

Notes et Informations

E. Honigmann. Note additionnelle à l'article de M. Claude Cahen 685-686
R. Goossens. Trois notes : Ps. Callisth., II, 41 ; Libanius, XVIII, p. 245 et 359 ; Hésychius, 4, 169..... 686-689
H. Grégoire. Encore la Chanson de Roland et Byzance. — Saint Georges « Diasorite », c'est-à-dire le « Dassarète » ou d'Ochrida. — Encore l'inscription du 5 octobre 870 au nom du roi Boris-Michel de Bulgarie. — Digénis Akritas d'après l'Escorialensis. — Bibliotheca Byzantina Bruxellensis 689-698

Nécrologies

Gavro Manojlović. Par G. da Costa-Louillet 699-702
In Memoriam 702-703

Errata

Errata des tomes XIII et XIV, 1..... 328
Errata du tome XIV (*suite*)..... 704

DATE DUE

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.